Le Pays Basque sa population sa langue, ses moeurs sa litterature et sa musique par Francisque Michel

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 15.09% accurate

. SA POPULATION SA LANGUE, SES MŒURS SA UTTÜnATÜRE ET SA MCSiyl'K PAR FRANCISQUE - MICHEL l.'OIRKirUÜDtnT 0(l'iIIKTITCtT DI FRk!«CI, DC L'tCtDCItlE llin*III.K t>r VltSSC, ^ DE t'tClOillE lOtAtE DES iCItSClf DE TDEIE, DES SOCIAtAs DES kSTIVUSIlKS DE KiSDEES Ef D'Ci OSSE, ETC. PARIS LIUIIAIKIE DE KIIIMIN UIDOT FHKHES, FILS ET RUe JACOB, S6 LONDRES ET EDIMBOL'UÜ WILLIAMS A NUHUATE

The text on this page is estimated to be only 20.67% accurate

LE PAYS BASQUE Digilized by Coogle

The text on this page is estimated to be only 12.81% accurate

.'atlirur rrMT\i‘ li* ilroit

L'auteur se reserve le droit de traduction et de reproduction,
conformément aux traités en vigueur.

The text on this page is estimated to be only 15.31% accurate

SA l'OPULATlON SA I.ANGUE, SES M fE E lA S UTTEHATUnK KT SA MIS1(.H'K l’AK FRANCISQUE -MICHEL OR L'i.lHmt’T tIR FRiMIE, 01. L*«» OR L Ai AOKIIIR RO>4LK ORR M:1>R«:LR OK Tini>, 0b^ MHlRT».Uk;^ 4RTIVU4IHI!» OR I.O>ORK> Il O’t» , ETI.. PARIS LillHAlHIK UE KIHMIN UlUOT ERÈKES, FILS ET i:*J» UE J A CO II, 58 LONDRES ET EDIMBOURG WILLIAMS &. NORGATE)l lICCC LVII Digiiized by Google

LE

PAYS BASQUE

SA POPULATION

SA LANGUE, SES MŒURS

SA LITTÉRATURE ET SA MUSIQUE

11
6
270

PAR

FRANCISQUE-MICHEL

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE, DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE VIENNE,
DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN, DES SOCIÉTÉS
DES ANTIQUAIRES DE LONDRES ET D'ÉCOSSE, ETC.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
RUE JACOB, 56

LONDRES ET EDIMBOURG
WILLIAMS & NORGATE

The text on this page is estimated to be only 20.56% accurate

y['l > -2, 7 O Digitized by Google

LE PAYS BASQUE SA POPULATION SA LANGUE, SES MŒURS SA LITTERATURE ET SA MUSIQUE I LE PAYS BASQUE

On sait généralement ce qu'il faut entendre par le Pays Basque, ou plutôt on ne le sait pas, la France, à ne parler que d'elle, étant une contrée peu ou mal conuiic, surtout dans ses parties reculées r|u'unc nature âpre et une langue particulière semblent fermer aux étrangers *. Le Pays Basque s'étend sur l'un et l'autre versant de l'extrémité occidentale des Pyrénées, en France et en Espagne : « Des crêtes occidentales des Pyrénées françaises, dit M. Fauriel, partent quatre grandes vallées , ayant chacune sa rivière , qui en sillonne le fond , dans une direction perpendiculaire à celle de la grande chaîne dont elles descendent. La plus occidentale et la moindre de ces rivières est le Nivelet, ou la petite Nive, qui a son embouchure à Saint-Jean-de-Luz, dans le golfe de Gascogne. La seconde et la troisième sont la Nive et la Bidoussa, qui se jettent ■ Li baie de Biscaye , le long de laqaelle serpente la grande roote de France en Espagne , a donné lien i nn beau Irarail de M. A. de Qnatrelages, Inséré, sons le litre de Soatenira f»n HOiarnliare, (|ii n'annonce pas tonte la rarlélé des sojeis traités, dans la René de< Detu-Moniet, l. V, XX* année. - Nonrelle période, I8SO, p. m-tU et 10e0-t(W9. 1 Digitized by Coogle

LE
PAYS BASQUE

SA POPULATION
SA LANGUE, SES MŒURS
SA LITTÉRATURE ET SA MUSIQUE

I

LE PAYS BASQUE

On sait généralement ce qu'il faut entendre par le Pays Basque, ou plutôt on ne le sait pas, la France, à ne parler que d'elle, étant une contrée peu ou mal connue, surtout dans ses parties reculées qu'une nature âpre et une langue particulière semblent fermer aux étrangers [1].

Le Pays Basque s'étend sur l'un et l'autre versant de l'extrémité occidentale des Pyrénées, en France et en Espagne : « Des crêtes occidentales des Pyrénées françaises, dit M. Fauriel, partent quatre grandes vallées, ayant chacune sa rivière, qui en sillonne le fond, dans une direction perpendiculaire à celle de la grande chaîne dont elles descendent. La plus occidentale et la moindre de ces rivières est le Nivelet, ou la petite Nive, qui a son embouchure à Saint-Jean-de-Luz, dans le golfe de Gascogne. La seconde et la troisième sont la Nive et la Bidoussa, qui se jettent

[1] La baie de Biscaye, le long de laquelle serpente la grande route de France en Espagne, a donné lieu à un beau travail de M. A. de Quatrefages, inséré, sous le titre de *Souvenirs d'un naturaliste*, qui n'annonce pas toute la variété des sujets traités, dans la *Revue des Deux-Mondes*, t. V, XX^e^ année. — Nouvelle période, 1850, p. 220-244 et 1060-1099.

'J I.E PATS BASQUE. toutes deux dans l'Âdour, l'une à Bayonne , l'autre un peu audessous de Guiebe. Enfin, la quatrième et la plus orientale de ces rivières est le Cesson, qui se perd, près de Sauveterre, dans le gave d'Oloron. « Dans rancieune géographie de la France, ces quatre vallées étaient assez irrégulièrement partagées en trois cantons ou petites provinces, dont la plus occidentale sc nommait Labourd, la plus orientale Soûle , et celle du centre basse ISavarre. Prises collectivement, ces trois provinces se nommaient le Pays Basque, étant habitées , comme elles sont encore en très-grande partie , par les Basques , population totalement distincte , par la langue et par les ma'urs , des Gascons , ses voisins français, tandis qu'elle reconnaît pour frères ses voisins espagnols , les habitants de la Biscaye , du Guipuzeoa et de la haute Navarre ' . » Les Basques français , au nombre d'environ cent quarante mille, occupent donc un peu plus du tiers du département des BassesPyrénées. Leur pays est borné au nord par l'Adour, au sud par la chaîne des Pyrénées , à l'ouest par l'Océan, à l'est par une ligne courbe longeant les limites des cantons de Sauveterre, Navarrenx , Sainte-Marie-d'Oloron et Aramitz ; il comprend l'arrondissement de Mauléon et la majeure partie de celui de Bayonne *. La Soûle et le Labourd n'ont pas de communautés distinctes dans leur sein. Le Labourd compte environ soixante mille Basques ' Hiitoirt ie la Gaalf méridionale lone la dominalion iet conquérante germaine. Paris , Paulin, 1836, l»4°, t. Il, p. 339, 3A0. ' Pour plus de précision , prenez la carie du départemenl des Basses-Pjrénées. En allant du sud an nord et de l'est i l'ouest, voici la liste des communes qui fomienl chez nous la lisière du Pays Basque, c'esl-A-dire les derniers villages où l'on parle sa langue, ceux an dcl) desquels on sc trouve en Béarn on en Gascogne : Sainle-Engracc, j Arrondissement Nonlory, t de Mauléon. Esquiule, I Arrondiss.irOlaron. L'HdpIlal Saint-Biaise, ArrasI , / Cbarrltle-de-Bas, (Arrondissement Atout, 1 , de Mauléon. Arbonet , 1 llhare. Bergouey-Vlllenave, Ayherre, l Bardos, / Briscons ' Arrondis.sement Lahonce,' (de Bayonne. Bassussarry , 1 Bidart, Tliore (Promenade eur lee tûlee dn golfe de Gaeeogne , etc. A Bordeaux , de l'imprimerie de A. Brossier, août 1810, in-S", cliap. III, S I, P. ^6) présente les Biarrots, ou

Digitized by Googic

LE PiTS BASQUE. 3 horaogèues, la Soûle environ trenle mille, homogènes encore, et la basse Navarre quarante-cinq mille, partagés en trois communautés anciennement distinctes sous les noms de Cize , Ostabaret et Mixe, mais aujourd'hui formant, avec la Soûle, l'arrondissement de Mauléon. La Soûle atteignait, à l'ouest, le pays ilc Mixe, à trois kilomètres environ de Saint-Palais ; la basse Navarre s'étendait également vers l'ouest jusqu'à treize kilomètres environ de Iliisparren et douze de Bidache. Le pays de Cize formait la base sud-est de la basse Navarre, l'Ostabaret le centi'e, le]>ays de Mixe l'extrémité nord-est. Le Labourd à l'est, la Soûle à l'ouest, encadraient la basse Navarre , en contact seulement au nord avec la Gascogne et le Béarn. S'il faut en croire M. le vicomte de Belsunce, qui a omis de citer ses autorités, les Labourdins et les Souletins sont, de temps immémorial et seuls , premiers propriétaires du territoire f|u'occupent les Basques fiançais. Le sol actuel de la basse Navarre était leur domaine avant l'expulsion des bas Navarrais de l'Alava, vers le commencement du Vil* siècle. Ceux-ci, vaincus par les Visigoths, préférèrent renoncer à Icuia possessions d'Espagne plutôt f[u'à leur indépendance : leurs frères cis-pyrénéens, labourdins et souletias, leur offrirent une généreuse hospitalité; et, après les avoir aidés , à quelque temps de là, dans une glorieuse mais infructueuse expédition pour les faire rentrer dans l'Alava, ils leur cédèrent libéralement tout le territoire compris entre les terrains déjà peuplés et cultivés par eux '. Ainsi, aux deux familles déjà existant en deçà des PjTénées, s'adjoignit une troisième famille, dont le territoire reçut le nom de basse Navarre, ou Navarre habitants (le Biarritz, comme parlant basque; mais U est dans rerrenr. Cette langue ne commence qn'^ Guétarj, après Angiet, qn'ü nous montre (p. 127) passant , en 1525, une transaction en gascon arec le corps de ville de Bayonne. Au reste, plus loin (p. 521) , H dit que les Biarrots parlent presque tous ce patois. * Histoire des Basques depuis leur établissement dans les Pyrénées occidentales qu'à nos jours. Bayonne, Imprimerie et lithographie de P. Lespès, 18.17, ln-8% I. Il, p. ÎI5, ÎI6. Selon D. de Vie tHist. gén. de Languedoc, liv. VI, chap. LXXXII, ann. GDI, 1. 1, p. 321), les Gascons ou Wascons, qui habitaient la Biscaye et la Navarre, ayant passe les Pyrénées, s'approprièrent d'abord ce qu'on appelle la basse Nav.irre, puis m les pays de Labourd et des Basques. • M. Fauriel , t. II , p. 511 , combat rette opinion. On trouvera tout ce qu'il faut croire sur ce point , dans le 1. 1 di*s .\nnates del regno de Savarra, du P.

Joseph de Moret, IW. III , cbap. I , § I , n° 3; édit, de MÜCC. LXVI., p, 83, col. I. Digitized by Google

homogènes, la Soule environ trente mille, homogènes encore, et la basse Navarre quarante-cinq mille, partagés en trois communautés anciennement distinctes sous les noms de ***Cize***, ***Ostabaret*** et ***Mixe***, mais aujourd'hui formant, avec la Soule, l'arrondissement de Mauléon. La Soule atteignait, à l'ouest, le pays de Mixe, à trois kilomètres environ de Saint-Palais; la basse Navarre s'étendait également vers l'ouest jusqu'à treize kilomètres environ de Hasparren et douze de Bidache. Le pays de Cize formait la base sud-est de la basse Navarre, l'Ostabaret le centre, le pays de Mixe l'extrémité nord-est. Le Labourd à l'est, la Soule à l'ouest, encadraient la basse Navarre, en contact seulement au nord avec la Gascogne et le Béarn.

S'il faut en croire M. le vicomte de Belsunce, qui a omis de citer ses autorités, les Labourdins et les Souletins sont, de temps immémorial et seuls, premiers propriétaires du territoire qu'occupent les Basques français. Le sol actuel de la basse Navarre était leur domaine avant l'expulsion des bas Navarrais de l'Alava, vers le commencement du VII^e^ siècle. Ceux-ci, vaincus par les Visigoths, préférèrent renoncer à leurs possessions d'Espagne plutôt qu'à leur indépendance : leurs frères cis-pyrénéens, labourdins et souletins, leur offrirent une généreuse hospitalité; et, après les avoir aidés, à quelque temps de là, dans une glorieuse mais infructueuse expédition pour les faire rentrer dans l'Alava, ils leur cédèrent libéralement tout le territoire compris entre les terrains déjà peuplés et cultivés par eux [1]. Ainsi, aux deux familles déjà existant en deçà des Pyrénées, s'adjoignit une troisième famille, dont le territoire reçut le nom de *basse Navarre*, ou *Navarre*

habitants de Biarritz, comme parlant basque; mais il est dans l'erreur. Cette langue ne commence qu'à Guétary, après Anglet, qu'il nous montre (p. 127) passant, en 1525, une transaction en gascon avec le corps de ville de Bayonne. Au reste, plus loin (p. 321), il dit que les Biarrots parlent presque tous ce patois.

[1] *Histoire des Basques depuis leur établissement dans les Pyrénées occidentales jusqu'à nos jours.* Bayonne, imprimerie et lithographie de P. Lespès, 1847, in-8°, t. II, p. 215, 216. Selon D. de Vic (*Hist. gén. de Languedoc*, liv. VI, chap. LXXXII, ann. 601, t. I, p. 321), les Gascons ou Wascons, qui habitaient la Biscaye et la Navarre, ayant passé les Pyrénées, s'approprièrent d'abord ce qu'on appelle la basse Navarre, puis « les pays de Labourd et des Basques. » M. Fauriel, t. II, p. 341, combat cette opinion. On trouvera tout ce qu'il faut croire sur ce point, dans le t. I des *Annales del reyno de Navarra*, du P. Joseph de Moret, liv. III, chap. I, § I, n° 7; édit. de MDCC. LXVI, p. 87, col. 1.

4 I.E PATS BASQPF.. du Nord, pour lo distinguer de l:i Navarre espagnole, dont il ouvrait la route par le col de Roneevaux , et aussi parce que , jjlus Espagnols que les Labourdins et les Souletins, depuis longtemps installés dans la Gaule, les bas Navarrais maintinrent avec la Navarre espagnole des liens plus étroits ((ue la Soûle et le Labourd-, habitués déjà de' longue date à vivre dans risolemcnt et de leur vie propre. Les sentiments résultant d'une communauté d'origine et de langue, et non un penchant vers l'Esp;igne, faisaient cependant que le Labourd et la Soûle s'intéressaient aux affaires d'au delà des Pyrénées et s'y associaient souvent, tantôt pour aider leurs frères, tantôt pour en obtenir un appui et des secours contre des voisins, trop nombreux, qui les pressaient en France; mais quand la lutte, prenant de plus grandes proportions, s'établit entre les deux couronnes, jamais nos Basques ne manifestèrent de penchant vers l'Espagne, ni n'encouragèrent ses rois à pénétrer chez nous par leur pays. Une partie de la population l'ependant était, je le répète , au moins aussi espagnole que française , à ce point que les bas Naviurais jouissaient, de l'autre côté des Pyrénées, des mêmes privilèges que les sujets de la couronne de Castille, et (|ue nombre de personnes de Li merindad de Saint-Jean-Pied-de-Port étaient encore en possession d'emplois, de bénéfices et de dignités, dans ce royaume et dans celui de Navarre, en HJ21, épof|ue . I» chap. III , § V, n" 16; édit, de MDCC. LXVI., p. 76) ne voildans roue naturalisation des bas iXaTarrais qu'une récompense accordée par CliarIcs-iJutnl h Unir fidélité.
Digilizod by Googlc

 dans tous les tribunaux comme gentilhomme, et admis dans les ordres <(ui exigent des preuves de noblesse Les B:as(|ucs espagnols sont au nombre d'environ sept cent mille. La Navarre, le Guipuzeoa, l'Alava, la Biscaye et une partie des Astimies, tel est le territoire qu'ils occupent. Plus encore que le nôtre, qui pourtant ne s'\' épargne pas •, le gouvernement espjignol tnivaille, et pour cause ', à faire disparaître le plus promptement possible la langue basque des quatre provinces. Déjà , à ce qu'assurait un Navarrais d'Olitc, cet idiome a, depuis vingt ou vingt-cinq ans, perdu environ huit lieues de territoire dans laN'aviU're espagnole. 11 avait parlé le bas(|ue avec les enfants de son fige à Olite, il y a trente-cinq ou (|uarante ans , et aujourd'hui il faut remonter dans la Navarre sept ou huit lieues au nord de cette localité , une dcmi-lieue plus loin que Pampelune ', pour entendre parler cette langue dans les villages , où son empire s'étend non sans quelques interruptions Les autres provinces la conservent mieux, quoiqu'il ne soit ' Essai sar la noblesse des Basques, qiour sereir d'inlroduclion à l'kisluire gfaerale de ees peufles. Itritisé sur les mémoires d'un niilUuire liasque i le ehcralier de Bcla), par an ami de la nation (H. Sanadon). A Pau, de l'imprimerie de J. Vignanconr, M. IlCC. LXXXV., in-8", S V (PrmUges des Basques), p. Î44. — Cet ouvrage a été traduit en espagnol, sous ce litre : Ensayo sobre la nobleia de los Baseongados , etc., traducido por D. Diego deLaicano.presbytero. Tolosa : M.DCC.LXXXVI.,en la imprenta de D. Francisco de la I.ama , in-8". Abella , qui a consacré sept lignes b D. Diego de Lazeano , dans le I. II du lUccionario geogràfieo-kislàrico de Espaia, sect. I , t. Il , p. 386 , col. I , art. Tolosa, n'avait sûrement pas lu le litre que nous venons de transcrire, autrement il n'aurait point commis la faute d'attribuer b son compatriote un ouvrage dont il n' était que le traducteur. V Nodier, après avoir ilit qu'il avait été sérieuiemenl question de ditruire le bas breton, et probablement toute autre langue suspecte de léze-gallirisnie, s'emporte en éloquenles invectives contre les auteurs de ce beau projet. Voyez ses Nolious iiemenlaires de linguislique, etc. Paris, Eugène Henducl, I85A, in-S", chap. XIII , p. 261 , 262. • On devine que nous voulons parler du caractère indomptable de ce peuple, qui faisait dire au célèbre Gonzalo Fernandez de Cûrdova, qu'il préférerait avoir des lions b garder que des Btscayens b gouverner. Voyez Zurita, Anales de Aragon, liv. IV, chap. XXXVII. • S'il faut en croire Esleban de Garibay (llompendio hislorial d'EapaSa, liv. IV, chap. IV), de

son temps on parlait basque dans celle cité, dans tonte la merindad, cl généralement dans une grande partie du royaume de Navarre, aussi bien que dans la ville et dans i'êvéehé de Bayonne; mais je suis fondé b révoquer en doute la première partie de celle as,serllon , surtout depuis la publication de la chronique d'Anelier, qui fait b chaque instant parler des bourgeois de Pampelune cl des gens du peuple, dans la guerre civile de 1276, et qui ne donne pas même b supposer qu'en fait de langue conranle il soupçonnll l'eiislence d'une autre que la sienne. Il n'est pas inutile d'ajouter que les noms basques qu'il clic sont en minorité. • Par exemple , dans la Romanzado , vallee de la merindad de Sanguesa , et dans 1 «I Digilized by Google

dans tous les tribunaux comme gentilhomme, et admis dans les ordres qui exigent des preuves de noblesse [1].

Les Basques espagnols sont au nombre d'environ sept cent mille. La Navarre, le Guipuzcoa, l'Alava, la Biscaye et une partie des Asturies, tel est le territoire qu'ils occupent. Plus encore que le nôtre, qui pourtant ne s'y épargne pas [2], le gouvernement espagnol travaille, et pour cause [3], à faire disparaître le plus promptement possible la langue basque des quatre provinces. Déjà, à ce qu'assurait un Navarrais d'Olite, cet idiome a, depuis vingt ou vingt-cinq ans, perdu environ huit lieues de territoire dans la Navarre espagnole. Il avait parlé le basque avec les enfants de son âge à Olite, il y a trente-cinq ou quarante ans, et aujourd'hui il faut remonter dans la Navarre sept ou huit lieues au nord de cette localité, une demi-lieue plus loin que Pampelune [4], pour entendre parler cette langue dans les villages, où son empire s'étend non sans quelques interruptions [5].

Les autres provinces la conservent mieux, quoiqu'il ne soit

[1] *Essai sur la noblesse des Basques, pour servir d'introduction à l'histoire générale de ces peuples.* Rédigé sur les mémoires d'un militaire basque (le chevalier de Béla), par un ami de la nation (D. Sanadon). A Pau, de l'imprimerie de J. Vignancour, M. DCC. LXXXV., in-8°, § V *(Privilèges des Basques)*, p. 244. — Cet ouvrage a été traduit en espagnol, sous ce titre : *Ensayo sobre la nobleza de los Bascongados*, etc., traducido por D. Diego de Lazcano, presbytero. Tolosa : M. DCC. LXXXVI., en la imprenta de D. Francisco de la Lama, in-8°. Abella, qui a consacré sept lignes à D. Diego de Lazcano, dans le t. II du *Diccionario geográfico-histórico de España*, sect. I, t. II, p. 386, col. 1, art. *Tolosa*, n'avait sûrement pas lu le titre que nous venons de transcrire, autrement il n'aurait point commis la faute d'attribuer à son compatriote un ouvrage dont il n'était que le traducteur.

[2] Nodier, après avoir dit qu'il avait été sérieusement question de *détruire* le bas breton, et probablement toute autre langue suspecte de lèze-gallicisme, s'emporte en éloquentes invectives contre les auteurs de ce beau projet. Voyez ses *Notions élémentaires de linguistique*, etc. Paris, Eugène Renduel, 1834, in-8°, chap. XIII, p. 261, 262.

[3] On devine que nous voulons parler du caractère indomptable de ce peuple, qui faisait dire au célèbre Gonzalo Fernandez de Córdova, qu'il préférerait avoir des lions à garder que des Biscayens à gouverner. Voyez Zurita, *Anales de Aragon*, liv. IV, chap. XXXVII.

[4] S'il faut en croire Esteban de Garibay (*Compendio historial d'España*, liv. IV, chap. IV), de son temps on parlait basque dans cette cité, dans toute la *merindad*, et généralement dans une grande partie du royaume de Navarre, aussi bien que dans la ville et dans l'évêché de Bayonne; mais je suis fondé à révoquer en doute la première partie de cette assertion, surtout depuis la publication de la chronique d'Anelier, qui fait à chaque instant parler des bourgeois de Pampelune et des gens du peuple, dans la guerre civile de 1276, et qui ne donne pas même à supposer qu'en fait de langue courante il soupçonnât l'existence d'une autre que la sienne. Il n'est pas inutile d'ajouter que les noms basques qu'il cite sont en minorité.

[5] Par exemple, dans la Romanzado, vallée de la *merindad* de Sangüesa, et dans l'*al*

6 LE PAYS BASQEE. pas sans exemple f|u’elle ait ilisparu en certains endroits. C’est ainsi que dans les villes et dans le ressort de l'ortugalcte, de Valmascda et de Lanestrosa,

L’ESCDiHA. 7 il L’ESCUARA, OU LA LANGUE BASQUE La langue basque, dont se monirent si fiers aujourd’hui ceux qui la parlent , mais qu'un savant de nos jours présente comme réduite actuellement presque à la condition «le patois n’a jamais eu cours , dans le moyen âge , que parmi les montagnards du nord de l’Espagne et du sud-ouest de la France, et il n’est point exact de dire, comme l’a fait l’un des principaux historiens de la Navarre, que ce fût en 1107 la langue nationale de ce pays. En nipprochant le dociunent qu’il cite, mais que certainement il a mal compris d’un récit du couronnenu'nt du roi Charles III, en 1389, ou est amené à croire qu’au moins à la fin du XIV' siècle, l’idiome national de la Navarre était la langue romane, puisque le serment prêté par ce roi , et indiqué comme étant en idioma de Plavarra, est conçu en cette langue Celle des Basf|ues ne parait avoir jiunais été écrite pendant ' Alfrfd Mjury , la Terre et l'Homme, etc. Paris, L. Hacbelle et conip. , 1857, in-12, p. * • Dcrensore.s sopradictaruni baccaruni (rrclesiæSancliMichaeli.sdeExcrlsis)enmt rex et epi.scopos et ipse comes, xel suceessores rjus. Rst autcnitalis dilTerrnlIa Inter Ortiz LeImarriz et Aceari Umea, qnod Orllz Lrhoarriz faciel, nt linRua Nararronni dicitur, vm iiMiafer; et Aceari Umea faciet banizagni qiiem Tolnerit. » iiher ro/«««d«» eecleelee Pompeloneashi , folio IRI. (/nresfipoeioaes ki»lt>ric(U de las aaliçiiedades del reyno de Natarra, etc., liv. I, rbap. V ; (dit. de MDCC. LXVI., p. !)7.) — Le P. de Morel, tradnUant le pas-sage qu'il rapporte en marge, rend mut mailler par ebef de bergers («ueiia en Véimeace majorai de pasloret), et buruMpui par cbef de journaliers (majorai de pennes), sans paraître soir que si mailler est passb dans la langue basque, ce n'est qi'aprbs avoir appartenu b la langue romane et peut-être plus lard que 1IR7, date du doenmeni cité. Sans doute son auteur entendait emprunter b cette langue un terme qui rendait mieux sa pensée. ■ Diccloaario de aalignedades del reino de Saearra, I. I, p. Set, art. Cnronaeiones , et I 11, p. 74, 75, art. /dionut.
Digitized by Google

II

L'ESCUARA, OU LA LANGUE BASQUE

La langue basque, dont se montrent si fiers aujourd'hui ceux qui la parlent, mais qu'un savant de nos jours présente comme réduite actuellement presque à la condition de patois [1], n'a jamais eu cours, dans le moyen âge, que parmi les montagnards du nord de l'Espagne et du sud-ouest de la France, et il n'est point exact de dire, comme l'a fait l'un des principaux historiens de la Navarre, que ce fût en 1167 la langue nationale de ce pays. En rapprochant le document qu'il cite, mais que certainement il a mal compris [2], d'un récit du couronnement du roi Charles III, en 1389, on est amené à croire qu'au moins à la fin du XIV[e] siècle, l'idiome national de la Navarre était la langue romane, puisque le serment prêté par ce roi, et indiqué comme étant *en idioma de Navarra*, est conçu en cette langue [3].

Celle des Basques ne paraît avoir jamais été écrite pendant

[1] Alfred Maury, *La Terre et l'Homme*, etc. Paris, L. Hachette et comp., 1857, in-12, p. 459.

[2] « Defensores supradictarum baccarum (ecclesiæ Sancti Michaelis de Excelsis) erunt rex et episcopus et ipse comes, vel successores ejus. Est autem talis differentia inter Ortiz Lehoarriz et Aceari Umea, quod Ortiz Lehoarriz faciet, ut lingua Navarrorum dicitur, *una maizter;* et Aceari Umea faciet buruzagui quem voluerit. » *Liber rotundus ecclesiæ Pompelonensis*, folio 181. (*Investigaciones históricas de las antiguedades del reyno de Navarra*, etc., liv. I, chap. V; édit. de MDCC. LXVI., p. 97.) — Le P. de Moret, traduisant le passage qu'il rapporte en marge, rend *una maizter* par chef de bergers (*suena en Vàscuence mayoral de pastores*), et *buruzagui* par chef de journaliers (*mayoral de peones*), sans paraître voir que si *maizter* est passé dans la langue basque, ce n'est qu'après avoir appartenu à la langue romane et peut-être plus tard que 1167, date du document cité. Sans doute son auteur entendait emprunter à cette langue un terme qui rendait mieux sa pensée.

[3] *Diccionario de antiguedades del reino de Navarra*, t. I, p. 264, art. *Coronaciones*, et t. II, p. 74, 75, art. *Idioma*.

8 LE PAYS BA8QCE. toute la diu'éc du moyen âge ce qui n’est point étonnant quand on songe combien était rare, avant le XII' siècle, l'emploi des langues vulgaires autrement que poim le commerce habituel de la vie ; mais on s’explique difficilement qu’aucun des nombreux écrivains qui ont parlé de la Navarre et des autres provinces basques , par exemple, le troubadour Guillaume Anelicr, si prodigue de détails sur l’histoire de la première, à la lin du XIII* siècle, n’aient rien dit d’une langue si ditl'érente des dérivés du latin, ne fût-ce que pour signaler son étrangeté. Inaperçu avant le XM", le phénomène que présente la langue basque avait frappé le docte Scaliger, né, comme on sait, dans le voisinage des Pyrénées : « Ce langage, dit-il, tient sept joimnées. Il y en a cis et ultra montes; à une demi-lieuë de llayonne commence le langage. Il y a basque, en France, Navarre et Espagne. Il faut (jue les Basf|ucs parlent quatre langues : françois, parce qu’ils plaident en françois au présidial de Bayonne, et de là à la sénéchaussée d’Acqs ; gascon pour le pays ; basque et espagnol. C’est une langue estrange que le basque, c’e.st le vieil espagnol , comme le breton bretonnant est le vieux anglois. On dit (|u’ils s’entendent, je n’en croy rien; ils nomment pain et vin de mesme, mais le reste est bien ditlérent. J’ay leur bible •. » Ce passage, que j’ai rapporté eu égard à sa notoriété, surpasse siirement en obscurité les textes rpie Scaliger savait si bien éclaircir. Il faut que les Bas((ues parlent quatre langues! Ne croirait-on pas (|u’autrcfois le français, l’espagnol et le gascon fussent répandus dans leur pays à l’égal de l’escuara? ür, il est certain (|ue les choses étaient loin de se passer ainsi. Au temps de la grande persécution des sorciers du Labourd, Pierre de l’Ancre et son compagnon se faLsaient assister d’interprètes pour expliquer les dépositions des témoins et les iiuditions des accu' L'auleur d'un Voyage d'Espagne , tait en l'annde 1655 , el publié ii Paris en 1666, in-4°, va plus loin quand, p. .5, 6, il dil Ion inconsidérément de l'extrémité de la chaîne oceiilenlale des Pyrénées ; • On y parle une langue qui n'est entendué que de ceux du pays : aussi est -elle si pauvre , qu'un mesme mot .signifie plusieurs choses , el qu'elle ne peut pour letle raison eslre reccoé dans le commerce; on ne l'écrit point, el les |>elits enfants apprennent h l'escole le caslillan ou le françois, • etc. ’ ScaH^eram , etc. A Cologne, cher M. 1)C. .\CV., iii-h", p, 48. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

L’eSGI' ABA . 0 ses Nul doute que les procédures engagées pour ou contre des Basques, soit à Bayonne, soit à Dax, ne fussent en fnineais; mais les grefliers chargés de mettre les alfaires en état , étaient tenus d’employer des notaires \crsés dans la langue des intéressés ; plusieurs règlements des Etats de Navarre leur en faisaient un devoir *. « C'est une langue étrange que le basque, c’est le vieil espagnol. » Comment l’entend Scaliger? Veut-il dire qu’il n’y avait autrefois qu’une seule langue dans la Péninsule ihéricpie, et que cette langue était le basque ? Lui prêter une pareille opinion serait supposer qu’il ne connaissait ni Strabon ni Pline, qui tous deux ont parlé, d’une façon plus ou moins cx])licite, de la pluj'alité des langues dans cette partie de l’Europe Selon toute apparence, l’escuara n’était parlé <|ue dans les lieux où il a cours aujourd’hui , tout au plus dans le voisinage , par un ou plusieurs peuples dont le nom n’est pas encore fixé, et ne le sera peut-être jamais *. Si ' VoTci Tableau de rinconatauce den mauraix anges ei démons, pic. A Paris, chez Nicolas Büon, M. DCXlll., liv. VI f^Si un prextre com/nel ou tombe en irregHtariié pour exlre interprète ou truchement contre des sorciers j, dise. I, p. U>7, ifi8. L'inlcr prête dont avait fait choix de l'Ancre, était HdHe, prompt, clair, Uien entendu dan^ sa langue. « On me dira, ajoute le terrible conseiller, qu’il est plus s etc. i P. IIO.) ’ • Les greffiers doivent tenir un ou deux notaires enqiK^ieurs b;iM|ues quy scacbenl la langue ; et, faute de ce, les enquesles, informations et autres actes seront (ails par les notaires royaux de Navarre, suivant les commissions quy leur seront desreriices.... par reglement dudit jour 7* juillet 167:2. Accordé par monseigneur le duc de Oraniond. • (Regtementi et déterminations des Pjats de .Ytfrarrc , de li 1699, reg. n** 17, p. 15, n‘* 3-1. Archives du dé|»arleroenl des liasses-Pyrénées.) — « Par reglement do mesme jour {*2»; juin 1679) celloy de Tannée 1050 a été confirmé, par laquelle fsic) il est porté que les informations , enquesles et toutes autres procedures seront faites par des officiers du pays entendant la langue basiiue. » tlbid., p. Si, n^ lOL) • Voyez ta Cantabria, diserlacion sobre el sitio, g extension que iuro en liempo de los Romanos ta région de las Canlabros , etc., por el muy R. P. Mro. Fr. Henrique Florez. Kn Madrid. T’nr Antonio Marin. Afio MDCCLXVIII, in-4® e.sp., Ü XVII, n” ÎI3, p. 138. ‘ Voyez rc que dit Oihenarl à ce sujet , au chap. XII de sou .Yofi/>u ufrittaque Vasconitr, p. 57-43 (Re reteri Lingna Hispanorum. An eadem

esset cum hodirrna Vasconica, sen Yasca, etc.). Lecbap. XIII, p. il-50, est intitulé : Auctoris Sententia de reteri Hutpano^ Digilized by Google

sés [1]. Nul doute que les procédures engagées pour ou contre des Basques, soit à Bayonne, soit à Dax, ne fussent en français; mais les greffiers chargés de mettre les affaires en état, étaient tenus d'employer des notaires versés dans la langue des intéressés : plusieurs règlements des États de Navarre leur en faisaient un devoir [2].

« C'est une langue étrange que le basque, c'est le vieil espagnol. » Comment l'entend Scaliger? Veut-il dire qu'il n'y avait autrefois qu'une seule langue dans la Péninsule ibérique, et que cette langue était le basque? Lui prêter une pareille opinion serait supposer qu'il ne connaissait ni Strabon ni Pline, qui tous deux ont parlé, d'une façon plus ou moins explicite, de la pluralité des langues dans cette partie de l'Europe [3]. Selon toute apparence, l'escuara n'était parlé que dans les lieux où il a cours aujourd'hui, tout au plus dans le voisinage, par un ou plusieurs peuples dont le nom n'est pas encore fixé, et ne le sera peut-être jamais [4]. Si

[1] Voyez *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et demons*, etc. A Paris, chez Nicolas Buon, M. DCXIII., in-4°, liv. VI *(Si un prestre commet ou tombe en irregularité pour estre interprete ou truchement contre des sorciers)*, disc. I, p. 407, 408. L'interprète dont avait fait choix de l'Ancre, était fidèle, prompt, clair, bien entendu dans sa langue. « On me dira, ajoute le terrible conseiller, qu'il est plus sçavant en son langage naturel qu'il n'entend nostre langue françoise, et qu'il les peut mieux interroger que nous rendre leurs responses en françois.... On sçait bien que l'idiome basque est dissemblable au françois, que parfois à certaines rencontres il est plus efficace que le nostre, et parfois moins, » etc. (P. 413.) — Auparavant il avait dit du même interprète basque « qu'encore qu'il entendist merveilleusement bien cette langue, neantmoins il ne pouvoit nous la rapporter avec la mesme intelligence et fidelité, et la nous rendre en françois, veu que la langue basque a son idiome si pressant et significatif, qu'un fort suffisant et bien versé en la langue françoise seroit bien empesché à la tourner en mesme sens que la basque, » etc. (P. 410.)

[2] « Les greffiers doivent tenir un ou deux notaires enquesteurs basques quy sçachent la langue ; et, faute de ce, les enquestes, informations et autres actes seront faits par les notaires royaux de Navarre, suivant les commissions quy leur seront descernees.... par reglement dudit jour 7e juillet 1672. Accordé par monseigneur le duc de Gramond. » (*Règlements et déterminations des États de Navarre*, de 1666 à 1699, reg. n° 17, p. 15, n° 34. Archives du département des Basses-Pyrénées.) — « Par reglement du mesme jour (26 juin 1679) celluy de l'année 1650 a été confirmé, par laquelle *(sic)* il est porté que les informations, enquestes et toutes autres procedures seront faites par des officiers du pays entendant la langue basque. » (*Ibid.*, p. 54, n° 104.)

[3] Voyez *la Cantabria, disertacion sobre el sitio, y extension que tuvo en tiempo de los Romanos la region de los Cantabros*, etc., por el muy R. P. Mro. Fr. Henrique Florez. En Madrid. Por Antonio Marin. Año MDCCLXVIII, in-4° esp., § XVII, n° 215, p. 138.

[4] Voyez ce que dit Oihenart à ce sujet, au chap. XII de son *Notitia utriusque Vasconiæ*, p. 37-43 (*De veteri Lingua Hispanorum. An eadem esset cum hodierna Vasconica, seu Vasca*, etc.). Le chap. XIII, p. 44-56, est intitulé : *Auctoris Sententia de veteri Hispano-*

10 LE PAVS BASQCE. des écrivains français et espagnols ont appli(|uc aux Basques le nom de Canlabres, c'est, en parlant de lu haule antiquité, une méprise ; car, bien <|ue les Canlabres se soient étendus plus tard dans la Biscaye , ces faits sont étrangers aux temps auxquels nous nous reportons. Non-seulement la eontrée qu'occupaient les Cantabres était séparée île celle des Vascones par les Caristes , les Vardules et les Autrigons, mais encore c'est chez les Canlabres et chez leurs voisins , à l'est , «pie commence à se faire remarquer le mélange des nominations géographnjues que M. de Humboldt ne saurait reconnaître pour basques La dernière phrase de Scaliger est peut-être encore plus singulière que les autres : • On dit «pi'ils s'entendent, je n'en croy rien, » etc. Est-ce que par hasard il y aurait là une intention d'esprit? S. ceux «|ui seraient tentés de le penser, je répéterais la plirase, en rappli«|uaut à l'écrivain et à ses lecteurs. Scidiger venant de dire : « C'est une langue étrange «|uc le basque, c'est le vieil espagnol, coinnie le breton bretonnant est le vieux anglois, » ajoute «|ue, suivant le bruit public, les Basipies et les Bretons s'entendent ', ce qu'il ne croit pas 11 n'y a là, comme on voit, nullement le mot pour rire. rKm ÜHgua. — On peut encore reronrir aux InreHligaciones kistdricû* dcl reyno de nwTd, du P. Joseph de Moret,liv. I, cbap. V; édil. de MDCC. LXVI. , p. 90-117 riïc /a Antiguedad de la lengua de loi Vasconei , g ai (uê en Etgaga la primitira, g comun é cllaj, ' La Canlabria, % Il , n'^ 13 e(suiv., p. 57 cl suiv. Cf. Silvestre do Sary, Journal den Savanti, novembre 18il , p. 6-U. ' Antoine Gosselin ayant |»réiendu , >ur rauioriti^ de Bodin , fpje les Bretons avaient fait usage de la langue basque, le célèbre Samuel Borharl, auquel elle était étrangère cl qni avait résolu de ne pas rapprendre, s'attacha h réfuter cette assertion. (Samuelii Bocharii C.eographia facra, cte., edit. IV. Lugduni Üalavorum, aiino M. ÜCC. VII. , in-fulio, coi. 1197, lig. , et col. lâiO, Iig.il.) * De la Marliniere prétend avoir constaté le contraire, un jour qu'il avait chez loi un genlllI^ûniDie bas breton , un voyageur dn pays de Galles et un Biscayen: « Chacun d'eux, ditil, croyoit sa langue inintelligible h tout autre qu'hstMt compatriotes; ils hreni Tessai, et furent surpris de pouvoir s'entendre et se parler les uns aux antres. * ^Le grand Dictionnaire géograpkigue , ari. Celle$.) Pareil conte se trouve dans Some Eaguirici concerning the fini !nhabHanti, Ijonguage... of Europe , etc. Oxford, M BCC LVIM , in-i®, p. 30, 31 ,eu note, et dans le Gentleman' i Wu^fratHcpour 1758, vol. XXVIII , p. 4.V», avec sa réfutation, p. i8i, 183,

et vol. XXIX, p. 378, 379. { Cf. The Camhro-Briton ,\o\. III. London ; prînlcd by Plummer and Bre>s is , 18iî , in-8**, p. i7-53.) — Bullet , qui répiMe la i>remièrc de ces anecdotes, s'en autorise pour anirmcr que le basque est, de même que le breton et le gallois, un dialecte de la langue cetlique. (Mémoiren iur ta tangue cellique, t. 1, p. 19, i7.) L'.iuletir de la Bibtiolheca St'Oto^Geltica, etc. (HBCtiC.VX.XIl. Glasgow : John

Digitized by Googic

l'eSCI'ABI. 11 L’opinion qui rattache l’cscuara aux langues de l’ancienne Ibérie a généralement prévalu ; mais d’autres systèmes se sont aussi fait jour. L’un d’eux, que l’on a cherché à ressusciter il y a quelques années, eonsiste à présenter le basque comme un dialecte tartarc ‘ ; mais, à ce qu’il parait, rien n’est moins fondé. Quinze ans avant Borrow, l’mi des grands savants de ce temps-ci, autrement compétent que le missionnaire anglais, s’étant livré à une comparaison du basque avec les idiomes asiatif|ues , principalement avec ceux (|ue l’on appelle sémitiques , n’avait point hésité à déclarer (pi’il n’avait pas aperçu ces liens de pimenté que l’on prétendait reconnaître entre le dialecte en ((uestion et la langue des Escualdunac ’. Il faut donc aussi ranger panni les rêveries tout ce que la Bastide ’ et l’abbé il’Iharce de Biilassouet * ont écrit sur l'allinité de cet Rrid & Co, etc., in-8°, p. xv), s'appuyant sur Ltiuyil {Archcrologia Brilamiiea, etc. Oifonl , MDCCVII, iu- folio, prit. At p Kymrg. Cf. p. ÎCit) cl sur le U. Murray (History o(Ike European Langtages, etc. Edinburph, ISiô, in-8°, vol. I , p. I:>8), et M. J. B. Wright, que N. et Mrs. Hall \lrelMd,e\c. London : MÜCCCXLI-lll , gr. in-8°,vol. II, p. At8,uol.‘. Cf. p. Ü9) appellent • an aceomplisbeil Irish scliolar, > rangent aussi le basque dans la même famille que le breton, le galliquc et l'Irlandais, en dépit de ce qu'a écrii Vallanccy (.lu Estay ou Atiliquily of Ike Irisk Langyage, etc. Dublin : printerl by and fur S. Powel , M, Dcc, I.XX1I , in-8’’, p. 61-G5). ' Tke 2incali, etc. London : John Murray, 1811 , pclit in-8®, 1. 1, p. 300, en note. * Mimoire» relatif» a l'Atie, etc., par M. J. Klaprolh, 1. 1 (Paris, M DCCC XXVI, in-8“), p. S11-H34. Cf. Journal Agialique, 1841, et le Tempe, n" du U juin 1851, article répété dams le Bulleli» des seieuces kieloriqiiet , etc., de M. le baron de Kénissar, t. XVIII, p. 538-515. — L’un des compatriotes et des contemporains de Klaprolh, Cbr. Golll. Arndt, dans son ouvrage intitulé : Veber Je» L'rsprung und die rerickieJenarlige Werraudltekafl dtr Europâitcken Spracken, etc. (Frankfurt am Main, 1818, in-8", p. 4Ui, voulait prouver que le basque appartenait i la même famille que le finnois et le samoiéde, et que le celtique s'y rallacbail par quelques-unes de .«es racines. Kask (L'eber da» Aller und die Eckikeil der Zend-Sprache , etc. Bt>rlin, bei llunckerund llumblol, 184(1, petit in-8", p. 09) a cberché également b rattacher les Basques aux Finnois. De nos Jonrs, M. Maurjr est revenu sur ces pareniés, auxquelles il croit, ilu uiolns b la première. Après avoir fait remarquer qu'en basque la déclinaison s'elTectue

b l'aide de poslpositions , comme dans les langues ottgro-tartares , que la conjugaison rappelle également celle de ces langues, et que le verbe basque pré.senle en même temps une extrême analogie avec celui des langues américaines, il conclut ainsi ; • La langue euskarienne apparaît donc comme un chaînon qui lie la langue américaine b la famille ougro-larlare , et ce c|ui le confirme, c'est que des particularités toutes spê'cialcs .sont communes au basque et b quelques-uns des idiomes qui se parlent depuis le nord de la Suède jusqu'b l'extrémilê du Kaii.tcbalka , depuis la llungrie jusqu'au Japon. » (La Terre el THomme, etc., p. KIO.) ' Ditserlalim sur le» Basque», {\ Paris, de rimprimeric de Valleyre l'aîné, 178(i, in-8"), art. VI, p. 387-430. • Llisloire de» Caulakres ,ou des premiers colons de loule T Europe, tic., I. I (le seul paru I. Paris, chez Jules Didol aîné, 1845, in-8". De la page 414 b la page 109, l'auteur cherche b démontrer la supériorité de l'idlorae asialique basque sur toutes les langues Digitized by Google

L'opinion qui rattache l'escuara aux langues de l'ancienne Ibérie a généralement prévalu ; mais d'autres systèmes se sont aussi fait jour. L'un d'eux, que l'on a cherché à ressusciter il y a quelques années, consiste à présenter le basque comme un dialecte tartare [1] ; mais, à ce qu'il paraît, rien n'est moins fondé. Quinze ans avant Borrow, l'un des grands savants de ce temps-ci, autrement compétent que le missionnaire anglais, s'étant livré à une comparaison du basque avec les idiomes asiatiques, principalement avec ceux que l'on appelle *sémitiques*, n'avait point hésité à déclarer qu'il n'avait pas aperçu ces liens de parenté que l'on prétendait reconnaître entre le dialecte en question et la langue des Escualdunac [2]. Il faut donc aussi ranger parmi les rêveries tout ce que la Bastide [3] et l'abbé d'Iharce de Bidassouet [4] ont écrit sur l'affinité de cet

Reid & Co, etc., in-8°, p. xv), s'appuyant sur Lhuyd (*Archæologia Britannica*, etc. Oxford, MDCCVII, in-folio, préf. *At y Kymry*. Cf. p. 269) et sur le D. Murray (*History of the European Languages*, etc. Edinburgh, 1823, in-8°, vol. I, p. 158), et M. J. B. Wright, que M. et Mrs. Hall (*Ireland*, etc. London : MDCCCXLI-III, gr. in-8°, vol. II, p. 448, not. *. Cf. p. 449) appellent « an accomplished Irish scholar, » rangent aussi le basque dans la même famille que le breton, le gallique et l'irlandais, en dépit de ce qu'a écrit Vallancey (*An Essay on the Antiquity of the Irish Language*, etc. Dublin : printed by and for S. Powel, M, DCC, LXXII, in-8°, p. 61-63).

[1] *The Zincali*, etc. London : John Murray, 1841, petit in-8°, t. I, p. 309, en note.

[2] *Mémoires relatifs à l'Asie*, etc., par M. J. Klaproth, t. I (Paris, M DCCC XXVI, in-8°), p. 214-234. Cf. *Journal Asiatique*, 1824, et *le Temps*, n° du 11 juin 1831, article répété dans le *Bulletin des sciences historiques*, etc., de M. le baron de Férussac, t. XVIII, p. 338-345. — L'un des compatriotes et des contemporains de Klaproth, Chr. Gottl. Arndt, dans son ouvrage intitulé : *Ueber den Ursprung und die verschiedenartige Werwandtschaft der Europäischen Sprachen*, etc. (Frankfurt am Main, 1818, in-8°, p. 20), voulait prouver que le basque appartenait à la même famille que le finnois et le samoïède, et que le celtique s'y rattachait par quelques-unes de ses racines. Rask (*Ueber das Alter und die Echtheit der Zend-Sprache*, etc. Berlin, bei Duncker und Humblot, 1826, petit in-8°, p. 69) a cherché également à rattacher les Basques aux Finnois. De nos jours, M. Maury est revenu sur ces parentés, auxquelles il croit, du moins à la première. Après avoir fait remarquer qu'en basque la déclinaison s'effectue à l'aide de postpositions, comme dans les langues ougro-tartares, que la conjugaison rappelle également celle de ces langues, et que le verbe basque présente en même temps une extrême analogie avec celui des langues américaines, il conclut ainsi : « La langue euskarienne apparaît donc comme un chaînon qui lie la langue américaine à la famille ougro-tartare, et ce qui le confirme, c'est que des particularités toutes spéciales sont communes au basque et à quelques-uns des idiomes qui se parlent depuis le nord de la Suède jusqu'à l'extrémité du Kamtchatka, depuis la Hongrie jusqu'au Japon. » (*La Terre et l'Homme*, etc., p. 460.)

[3] *Dissertation sur les Basques.* (A Paris, de l'imprimerie de Valleyre l'aîné, 1786, in-8°), art. VI, p. 387-430.

[4] *Histoire des Cantabres, ou des premiers colons de toute l'Europe*, etc., t. I (le seul paru). Paris, chez Jules Didot aîné, 1825, in-8°. De la page 242 à la page 409, l'auteur cherche à démontrer la supériorité de l'idiome *asiatique basque* sur toutes les langues

LE PAIS BASQUE. l'2 idiome avec l'hébreu et le phéiiieicii, et renoncer à resj)oir qu'avait Leibnitz de retrouver le berceau de la latifçue b:is(|ue en Afrique par où M. EichholT fait venir de l'ouest de l'.Vsic, de la région des langues elialdéennes , les ancêtres des Cantabres *; espoir aussi peu fondé, ce inc semble, que l'atlinité signalée entre l'eseuara et le gi'cc, par (îuillaume de llumboldt *. Nonobstant ce qui précède, je veux, avec l'abbé Uarrigol faire remarquer ce fait, très-facile à prouver, qu'il est bien jieu de langues, s'il en existe toutefois, dont le vocabulaire se ressente au même iioint des Irailitions biblii|ues. 11 n'est, en ell'et, nullement nécessaire de torturer les radicaux basques pour y découvrir les tnices de la création, du déluge, du Messie promis, etc. Voyons plutôt. Eu cseuara, «x/e, la semaine, signifie, dans son sens propre, commencement , et chacun des jours nunène à ce anriennes et modernn ; pon sVn faut qu'il n'aflirnii' qup Ilieo parlait basque dans le paradis terrestre : • Je ne sais pas, dit-il, p. 2tl, si la langue du Père éternel... élail ncaara, basque; je lie serai pas asseï hardi pour soutenir que le Père éicrnel partit ba.sque ; niais ce qu'il I a de certain, c'est que le nom de l'arebe, en ba.sque orAA, arkha, arebe, et celui de l'espèce de bois dont l'arebe on arkha devait être construite, sont des mots basques, eieaarac. » Le digne abbé termine de cette manière : ■ Que l'on convienne donc cniln qn'il n'y a aucune langue dans tout l'univers qui approche plus de la langue que le Père éternel a inspirée à Adam, > ele. ' •S'il; avait beaucoup de mots basipicsdans le cophle, cclaconOrmeroil... que l'ancien espagnol et aqultaniqne pouvoit être venu d'Afrique, • etc. Lettre XXI b M. Matburin Veyssierc la C.rote. {Oolhofredi Cuillelmi Lrihailii... Opéra omaia, etc., slud. Ludovic! Dulens. Genevie, apud Fraires de Tournes, MltCCI.XVItl, in-A", t. V, p. ültj.) Cf. Collerl. elym., n" XI. {Ihid., lomi VI pars II, p. 21!).) — La langue berbère odrant, comme le ba.siiue, le phénomène d'un isolement complet , ces traits de ressemblance auraient pu faire sup|ioser qucbpic parenté entre les Iterliers et les Basques ; mais la comparaison des langues de ces déni peuples a démontré justement le contraire, piiisqii'on ne trouve aucune analogie entre elles, ni sous le rapport tics mots, ni sons celui des formes grammaticales, qui, pour la conjugaison, rappelle d'une manière frappante les langues de I', Amérique seidenlrionale, Voyea Tarlicle de Klaprotb sur la dissertation de l'abbé Darrigol, dans le l)*llel, des se. kist. de Férussac, t. XV||, p. ô4i), ,111. ' Parallile des laagves de VEsrape et de Clnde, etc. Paris, imprimerie royale,

M nccr. XXXVI, in-l“, imrod., p. 13, U. * Pans nne lettre en date du 12 décembre ISOI , ce savant écrivait b Wolf ; • Je découvre sans cesse de plus en plus du grec dans le bastpie. » (Wilhelm rm llarnholdl's gesammelte ll'crlc. Berlin, gedmclt undverlegl bei G. Reiraer, lMI-i«, in-8”, t.V,p. 210, lelt. LXII.) — Plusieurs auteurs ont prétendu que les cèles du golfe de Biscaye avaient été [leiiplées par les Grecs; mais les faits manquent b l'appui de cette opinion, et, comme dit le proverbe basque, uslea, et yakilea, opinion n'est pas science. Voyea, sur ce point, la discussion du P. Gabriel de llenao, liv. I", cbap. l.VII et LVIII de ses Arerigsariaaes de lasaaligaedades de Cswlahria, p. ô.36-3iti. ' llisserlalion eriliqae et apologeiiqse v«r la langue basque, par un ecclésiastique du ditH'esede Bayonne. Bayonne, de Tiut|iriuierie de Bubarl-Fauvel , sansdale, in-S", p. X>,.3tî. Digitized by Google

I.’kSCKA BA . i;} sons: lundi, ns/e-lehene (premier du commeueoment) ; mardi, asie-artia (milieu du eümniencemcut) ; mercredi, aste-azkvnn (dernier du coiiuneucement) ; jeudi, orz'et/una {orzu, voilà; eguna, le jour, mot qui lui-même peut se décomposer en egi, eki, soleil, et duna, désinence indiquant possession); enfin, samedi, en soulctin, nazken ou azken-eguna (dernier jour). L’année , en basque , se dit urlhe, qui signifie inondation , époque périodi(iuc correspondant à une inondation, au

déluge, point de

sens : lundi, *aste-lehene* (premier du commencement); mardi, *aste-artia* (milieu du commencement); mercredi, *aste-azkena* (dernier du commencement); jeudi, *orz'eguna* (*orzu*, voilà; *eguna*, le jour, mot qui lui-même peut se décomposer en *egi*, *eki*, soleil, et *duna*, désinence indiquant possession); enfin, samedi, en souletin, *nazken* ou *azken-eguna* (dernier jour). L'année, en basque, se dit *urthe*, qui signifie *inondation*, époque périodique correspondant à une inondation, au déluge, point de départ de l'ère post-diluvienne.

Le fils aîné de Noé s'appelait *Sem :* en basque, *semé* veut dire *fils. Sœur*, se dit *ereba :* décomposez, vous aurez *ar-eba*, l'Ève du mâle, *eba* étant le radical de *couper, ôter, enlever. Jaincoa*, ordinairement interprété *le Seigneur d'en haut, le bon maître d'en haut*, présente, aussi bien que *jainco, jinco, jingo*, vrai futur indéterminé du verbe *venir*, que l'on pourrait rendre par *celui qui doit venir, l'attendu*. Et ainsi de plusieurs mots.

De pareils résultats sont sans doute bien singuliers; mais faut-il pour cela les repousser? Non, car ils sont autorisés par la langue basque, et la critique moderne n'a point aboli le droit d'interprétation des langues par racines. Alors d'où vient cette signification de ces vocables euscariens? Qui pourrait l'expliquer? Beaucoup l'ont tenté [1]. Dernièrement l'un de nos collègues, renouvelant, après bien d'autres, le système d'Esteban de Garibay, plaçait l'origine des Basques au berceau même des peuples, en Asie [2], où pullulent, dit-il, les appellations anciennes parfaitement en har-

[1] Je ne citerai ici que la publication de D. Thomas de Sorreguieta, dont la première partie est intitulée : *Semana hispano-bascongada, la única de la Europa, y la mas antigua del orbe*, etc. En Pamplona : por la viuda é hijo de Longas, año de MDCCCIV, in-4° esp. La seconde partie, au-dessus de la même date, porte ce titre : *Monumentos del bascuence, ó prosecucion de los precedentes del* asteá, eguná, illá, urteá *y demas.*

[2] Par exemple, ces écrivains voient dans le nom d'*Aralar*, qui est celui d'une montagne élevée située entre la Navarre et le Guipuzcoa, un souvenir des montagnes de l'Arménie, comme dans le nom de l'*Araxes*, rivière voisine qui coule dans la vallée de Larraun, une réminiscence d'un fleuve bien connu; ils cherchent encore à identifier le nom de *Gorbea* ou *Gorbeya*, par lequel on désigne une autre montagne qui sépare la province d'Alava de la Biscaye, avec celui d'une chaîne de la même contrée d'Asie; mais d'abord, ainsi que le P. Gabriel de Henao prend soin de le faire observer (*Averiguaciones de las antiguedades de Cantabria*, liv. I^er^, chap. I, p. 11, not. 20), le nom de la chaîne est différent; d'ailleurs, comme le remarque avec raison l'académicien Traggia (*Diccionario geográfico-histórico*

The text on this page is estimated to be only 29.28% accurate

U I.F, PATS BASQtE. monic avec l'escuara*; niais M. Adolphe Piolet *, qui, à la suite de Süsniilch ' et de James Cowles Prichard a établi les premiers Celtes dans eette partie, du monde, ne veut point y soullrir les premiei s Basques , que l'on a essayé de faire figurer à côté d'eux *. Il a rudement entrepris le professeur de Bordeaux, qui, dans cette circonstanee, a perdu plus de terrain que de partisans au sein des Basses-Pyrénées. Là ont été admises les mêmes preuves et les mêmes données, appuyées des données négatives fournies par les vaines combinaisons qui ont été hasardées pour faire voir dans le bas(|ue un dérivé de l'hébreu et de la langue puni(|ue , et l'on ne croit point commettre une énormité en se déclarant convaincu que l'escuani est une de ces langues primitives tombées du ciel au pied de la fameuse tour de Babel jiour disperser le genre himiain par la confusion du langage, et pour le grouper par familles ou tribus destinées à occuper et à peupler telle ou telle partie du monde. Les Basc|ues, comme on voit, ont abandonné le sv'stème de l'abbé d'Iharce de Bidassouet, qui insinue, avec timidité toutefois, que Dieu et nos premiers parents auraient bien pu parler leur langue dans le. paradis terrestre; mais plus que jamais ils la représentent comme une langue primitive. A leur sens, l'escuara, qui n'a guère eu dt: littérature ni reçu de perfectionnements, serait une vieille relique, un anti(|ue spécimen de ces dé EspaHa, section 1,1. I, p. 119, col. 2 », les préteiuions fondées sur de pareils rapprorheiucnts sont plus ingénieuses que solides. ' Ihutoiré des Bim.jués 0» Escuaîdvnah primitifnffesiaurér d'apri>» la latif/ite^ let fiirnetfres etknologitfUéx et les mœurs des Basques acluels, par A. Baudriinont (Paris, chez Uenjaniin Ptpral, lKa4, ouvrage publié d'abord dans le Recneil des Actes de TAcadémie des Sciences, Relles-Leltrcs et Arts de Rurdeaux (quinzième année, 1855, tT et 5^ trimestres, p. '2.51 '429 et 575'67G). — L'article de M. Pictet , auquel noos faisons allusion, a paru dans la Bibiiolkèque uuitersélle de Genève, aoât 1854, 1. XXVI de la <1* série, n" Ittl , p. 178-499. * De l'Affinité des langues celtiques arec le sanscrit. Paris, Benjamin Duprat, H IKXC XXXVII, gr. in-8". ■ Ihstoiré de f Académie... de Berlin, année MDCCXLV, p. 188-205. * The Eastern Origin of tbe Céltic Salions prored by a (k>mparison of ikeir Dialecis with the Sanskrit, Greek, Latin, and Teulonic Langvages. Oxford : prinled br S. Colliiigwood, MUCr.r.XXXI, in-8®. — Cf. Bopp, L'eber die Cellisehen Spracken rom Gesickfspunkte

der vergletchenden Sprackforsckuug, etc. { Abhandlungen der Berliner Akotlemie aus dem Jakre 1858. Berlin , 1859, in- i^, philologiscli-bistoriscbe Abtheilung, p. 187-272.) * lettre à M. Xarier Uaymoud sur les analogies qui eiislent entre la langue basque et te sanscrit, par J. Augustin Cbalio. Paris, Anbus Bertrand, 185ri, in-8^ de 511 pages. Digitized by Google

l.'ESCrAKA. premières langues venues d'en haut. Dans ce même sens encore, il est préférable qu'aucun génie, qu'aucune science humaine n'ait réagi sur le basque, qui, ainsi, n'a dû éprouver que les ravages du temps, c'est-à-dire des pertes de mots, bien vite réparées par des emprunts faits aux langues voisines. Par exemple, on ne saurait douter qu'il n'ait adopté bon nombre de mots latins, pendant le temps que les Basques étaient en relation avec les Romains ; mais ces mots sont pour la plupart modifiés d'après le génie de la langue. La même observation a lieu pour les termes espagnols et français que l'on y rencontre. On y trouve également plusieurs mots qui , sans doute , sont d'origine germanique : ceux-ci ont proliablement été introduits dans le basque à l'époque de la domination des Visigoths ; mais tous ces éléments étrangers ne sont qu'importés dans la langue , qui , pour le fond et pour la substance , diffère de tous les idiomes connus , bien qu'elle présente quelques radicaux qui lui sont communs avec eux, entre autres avec les langues finnoises et celles de l'Asie septentrionale et movenne , nommément avec le turc , communauté qui provient plutôt du rapport primitif tiui existe entre les radicaux de toutes les langues du monde que d'une parenté de famille spéciale. Entrons maintenant plus avant dans l'examen du basque, et voyons si réellement cet idiome ne mériterait pas une attention plus marquée de la part des savants, qui trop souvent épuisent leurs facultés et leur temps à méditer sur la structure de langues dont les lettres de noblesse sont bien moins authenti({ucs, et les beautés intrinsèques plus rares , moins remarquables ' . En basque, les noms de la semaine et des jours qui la composent ne sont pas les seuls dont la signification app.araissc à première vue. Ceux des montagnes , des rivières,;, «les fontaines, des pro■ Parmi les traranx de lingeislique auxquels l'escuara a donné lieu, il convient de citer le second volume du liuguitlltcke I7crnicAu»ueii , intilnlé Die Spraeke Enrepae j* «ysItmaliMCker Vehertickl. Vou A. Schlelcber. Bonn , H. B. kônii; . 18S0, in-S", ouvrage fort mal tradnil en français par M. Hermann Ewerbeck, alasi que s'en plaint l'auteur lui -même, l'nii des premiers Iingnistc> de l'Allemagne (formea/cAreder Kirckatlawiicken Spraeke. Prag, ISSU, in-8°, p. xiv), et publié b Paria en ISSt!, in-S", soua ce titre : le» iMpaei de r Europe mederae, etc. Les pages 155-tA7, correspondant aux pages 104-112 de l'oriV ginai . sont consacrées an basque, que l'auteur place dans la classe des langues agglutinatlves ou

incorporantes, et auquel il dénie toute esp<*re d'aflinité avec le finnois.
Digitized by Google

premières langues venues d'en haut. Dans ce même sens encore, il est préférable qu'aucun génie, qu'aucune science humaine n'ait réagi sur le basque, qui, ainsi, n'a dû éprouver que les ravages du temps, c'est-à-dire des pertes de mots, bien vite réparées par des emprunts faits aux langues voisines. Par exemple, on ne saurait douter qu'il n'ait adopté bon nombre de mots latins, pendant le temps que les Basques étaient en relation avec les Romains; mais ces mots sont pour la plupart modifiés d'après le génie de la langue. La même observation a lieu pour les termes espagnols et français que l'on y rencontre. On y trouve également plusieurs mots qui, sans doute, sont d'origine germanique : ceux-ci ont probablement été introduits dans le basque à l'époque de la domination des Visigoths; mais tous ces éléments étrangers ne sont qu'importés dans la langue, qui, pour le fond et pour la substance, diffère de tous les idiomes connus, bien qu'elle présente quelques radicaux qui lui sont communs avec eux, entre autres avec les langues finnoises et celles de l'Asie septentrionale et moyenne, nommément avec le turc, communauté qui provient plutôt du rapport primitif qui existe entre les radicaux de toutes les langues du monde que d'une parenté de famille spéciale.

Entrons maintenant plus avant dans l'examen du basque, et voyons si réellement cet idiome ne mériterait pas une attention plus marquée de la part des savants, qui trop souvent épuisent leurs facultés et leur temps à méditer sur la structure de langues dont les lettres de noblesse sont bien moins authentiques, et les beautés intrinsèques plus rares, moins remarquables [1].

En basque, les noms de la semaine et des jours qui la composent ne sont pas les seuls dont la signification apparaisse à première vue. Ceux des montagnes, des rivières, des fontaines, des pro-

[1] Parmi les travaux de linguistique auxquels l'escuara a donné lieu, il convient de citer le second volume du *linguistische Utersuchungen*, intitulé *Die Sprache Europas in systematischer Uebersicht*. Von A. Schleicher. Bonn, H. B. König, 1850, in-8°, ouvrage fort mal traduit en français par M. Hermann Ewerbeck, ainsi que s'en plaint l'auteur lui-même, l'un des premiers linguistes de l'Allemagne (*Formenlehre der Kirchenslawischen Sprache*. Prag, 1850, in-8°, p. XIV), et publié à Paris en 1852, in-8°, sous ce titre : *les Langues de l'Europe moderne*, etc. Les pages 133-147, correspondant aux pages 104-112 de l'original, sont consacrées au basque, que l'auteur place dans la classe des langues agglutinatives ou incorporantes, et auquel il dénie toute espèce d'affinité avec le finnois.

16 I.K r Ars BASCl E. vinccs, des villages, offrent aussi le même avantage. Par exemple, le premier vilhige sur la route de Bayonne à Hasparren, s'appelle Hiriburu (fête de ville). Celui tpii vient immédiatement après, sc trouvant sur un terrain sec et aride, a reçu le nom de Mugerre ou Muga-erre (pays brûlé), que l'on peut encore expliquer par Muga-e'ler (beau site), parce ((u'en effet la position de ce village est très-élevée. De Mouguerre, on descend à Eliçaberri (église neuve) , et l'on arrive à Hazbarnc ou Haiz-barne , en traversant des terrains incultes , couverts autrefois de beaux chênes, dont le souvenir subsiste dans le nom que nous venons d'écrire. Citons-en queUiues autres encore (|ui se rencontrent ailleurs t|iie dans le Labourd. Etchel>erri , que les Basques de la province il'.\lava prononcent Echavarri , signilie maison neuve Etehernhar, maison vieille; Etchegorri , maison rouge; Etchechvri, maison blanche; Etchegoien, (ioihenelcbe, El chegarai , xndison sur le haut ; Etchemtndi , maison sur la montagne, ou comme une montague ; Bazlarelc/te , maison à l'écart ; A rtetche , maison au délilé; Bametche, mai.son enfoncée; ou bien, en sous-entendant etche (maison), Bidegain, sur le chemin; Bidart, entre les chemins , nom que portent un village entre Bayonne et Saint-Jeande-Luz et une famille «le SainCPalais ; Buratrart, entre les jardins ; (hhanart , au milieu des bois , nom du savant historien du pays basque et d'une maison du pays d'Arberoue ennoblie en 143.') *; iMndarl, au milieu des champs; Larrart , dans les terres incultes * ; Baxart , dans les lieux sauvages ; Vhart , Vrart, entre les eaux ; Vlutlde, U raide, près de l'eau ; Eliralde, près de l'église ; Elirabidc, chemin de l'église; Bhuralde, près de la fontaine; Eiharalde, près dumoulin; Landaburu , Larrebunt, Mendiburu , Oifuinbtiru , à l'extrémité du i;hamp , de la lande , de la montagne, du bois; Harizpe, sous le chêne; Intchauzpe, sous le noyer; Aranpe, sous le prunier, etc. ' Il e*t A remarquer qu'eu cü|>le, conmie en basi|ae, Arrri signiBe «oureoir. * AtHtionfi *1 DiccioHario ie ënligruiaifi Jtl reint de Unarrë, p. ISS. ■ Nous arioBS anirerois Itrrit dans le mBme ueaa : El II garçon correol par 1rs larrit , Oianlrnl 1rs sons noriat qu'il ont apris. (Lu Mort de r,trin te Lokerain , publ. par M. Edrlrstaiid (lu Môiil, r. 3i87, p. 108.) Digitized by Google

l’esccàba. 17 < Ces noms, ajoute Darrigol, c|ui parait avoir évité d'en citer de trop étranges ces noms et une infinité d’autres, destinés dans l'origine à désigner les habitations , se sont étendus insensiblement à désigner les familles et les individus, eu sorte qu'il n'est aucune classe de noms où l'on ne puisse en signaler un nombre considérable ayant une étymologie également nette et expressive*. » Deux siècles auparavant, de l’Ancre avait déjà fuit la même remarque concernant la substitution de ces appellations de terres et de maisons aux noms patronymiques ; et comme son obsenation est un trait de plus au tableau des mœurs basques, nous croyons qu’il nous sera permis de la consigner ici ; « Je ne veux oublier, dit-il, qu’en Labourt les villageois et villageoises les plus gueux se font appeller sieurs et daines d'une telle maison , qui sont les maisons que chacun d'eux a en son village, quand ce ne seroit qu’un parc à pourceaux. Or, aucunes de ces maisons sont rangées dans la rue du village, d'autres estant un peu escartées et hors de ranc et ordre ont quelques petites terres et labourage à l'entour : si bien qu'ils laissent ordinairement leur cognom, et le nom de leurs familles, et mesmes les femmes les noms de leurs maris, pour prendre celuy de leurs maisons... et peut-on dire , si la mutation et changement de nom est en certain cas une espece de crime , que pour le moins c’est icy une espece d'inconstance et legereté, et (|u'en cela ils s'accommodent aucunement à l’huiueur du diable, veu qu'ils veulent varier en toutes choses comme luy, et se déguiser pour se faire mescognoistre *. »
' Ea ToicI que rapporte U. José Yanguas (Aiieiomt al Uiccioaario Je

18 I.E PAIS BASOrE. De r Ancre aurait voulu se déguiser lui-nièrae, qu'à cette phrase on eût reconnu le persécuteur des sorciers du Labourd. Mais je me hâte de revenir à la langue tle scs victimes, et j'analyse la dissertation de Darrigol , ne connaissant rien de plus solide ni de plus consciencieux *. « La langue bas((ue n'eùt-clle conservé de son antique splendeur que son système de conjugaison , c'en serait assez, a dit M. Fleury Lécluse |)t)ur (|ue cette belle langue méritât d'être étudiée. » Et Darrigol ajoute : « Mais il s'en faut bien que sou système de conjugaison soit le seul beau côté d'elle-méine que cette langue ait garanti des ravages du temps, elle conserve bien d'autres vestiges de son antique splendeur » etc. Elle n'a point , comme les autres , multiplié les nuances des sons uatureb et primitifs ; elle a, au contraire, conservé des articulations naturelles et aiiti(|ues, perdues communément ailleuj's, comme elle a repoussé certaines consonnances difficiles et compli(|uées des idiomes modernes. L'escuara peut se féliciter de posséder un très-grand nombre de radicaux, souvent d'une seule syllabe, qui sont la base de sou système. Ces radicaux, remarquables par leur simplicité, ne le sont pas moins par l'ingénuité logique avec laquelle ils se modifient selon les sens divers , sans rien perdre de leur valeur primitive. Souvent la présence du même radical dans des mots diflérents y rappelle une parenté d'idées reléguée ailleurs parmi les observations philosophiques. La grammaire cuscarienne ne connaît que deux espèces de mots, le nom et le verbe; sa syntaxe d'accord est nulle, ou se réduit à la connaissance parfaite de son système de déclinaisons et de conjugaisons. Point non plus de construction particulière commandée à ses phrases, qui se prêtent, par le privilège des ' Ce travail , qu'arant mot M. Maztire a largnnrnt mis II contribnlion ponr son ipercn grammalical dr la langue basqne (Hiit. du Bfaru , etc., p. AA8-SU2I, a donné lieu A no riaruen Inséré dans la Cacela de Bafoua, 18^9, n° 30, p. 5, article répété dans le Bulletiu de.i tciences hitiorii]ues, etc., pobl. par M. le baron de Férnssac, I. XI, p. 189-19S. A la $aile,on lit nne annonce d'on üiclionnalre basque, espagnol et français, par M. F. Léclose, de Paris, etc. i vol. in-S", de 1000 page.s il 2 col., prix 20 fr., on un seul voL in-A°, b 3 col., etc., prix 23 fr. M l'une ni l'autre de ces éditions n'a para. ' ilanuel de la tangue baaque, p. 86. * Diiaerlalioa critique et apotogétique sur la langue kaaqnt, p. 138. Digitized by Google

l’esccaba. 19 inversions , à toutes les combinaisons de la pensée , au caprice ou à l’impétuosité de l'imagination , à tous les élans du cœur. Elle jouit de tous les avantages de l’article, sans en subir les entraves ; elle n’admet pas de distinctions de geime, sauf à la deu.\ième personne singulier des verbes , et néanmoins point d’obscurité ni d’équivoque dans les phrases Or, toutes ces particularités sont autant de privilèges que réunit le basque. Plusieurs langues en possèdent de semblables , et on le leur impute à antiquité et à noblesse ; mais aucune ne les réunit toutes comme l’escuara. Reste à y montrer la réalisation de toutes ces particularités, qui lui font honneur. 1 ° L’alphabet basque peut se représenter ainsi qu’il suit : Voyelles : a, e (toujours le même, demi-ouvert), », o, u (généralement prononcé ou)-, consonnes: b, d, f, g (toujours dur comme le y grec), j (prononcé comme ï ou y, en appuyant), h, k, l, m, n, r, .1 (qu’il faut faire entendre avec le son plein et nourri du ssodé chaldéen), t, x (prononcé Is, et non es), z (son doux du c devant e et », et du ç devant o, m). — Consonnes aspirées antiques: ph, prononcé pph; th, prononcé tth; kh, prononcé comme le x êTcc , et she, prononcé che. Le basque rejette comme inutiles l’y, les e accentués , les sons français ou modernes des consonnes j,v,x,z, et remplace le q par le k. L’orthographe s’y réduit donc à écrire les mots comme on les prononce : par exemple, gizon (homme), haxa (re.spiration), comme s’il y avait guiçon, hatsa, etc. 2“ On reproche au basque d’avoir tous scs mots terminés en a : c’est une erreur. Cette voyelle à la fin d’un mot n’est autre chose qu’une désinence déterminative du singulier, ayant la même valeur que l’article français, mais l’emportant sur ce dernier en ce que l’article basque s’incorpore avec le mol, qu’il modifie. Ces articles sont les désinences a, ac (gizon, gizona, gizonaej au singulier, et pour le pluriel ek fgizonekj. 3" Nous avons parlé des radicaux euscariens; en voici des exemples: az (nourrir), as (commencer); ar (prendre), el ' Voyez, sur nneonvénlent des genres, les remarques de Duclos sur la Grsnimiire générale cl raisonnée de Port-Royal, part. Il, ehap. V. Digitized by Cooglc

inversions, à toutes les combinaisons de la pensée, au caprice ou à l'impétuosité de l'imagination, à tous les élans du cœur. Elle jouit de tous les avantages de l'article, sans en subir les entraves ; elle n'admet pas de distinctions de genre, sauf à la deuxième personne singulier des verbes, et néanmoins point d'obscurité ni d'équivoque dans les phrases [1].

Or, toutes ces particularités sont autant de priviléges que réunit le basque. Plusieurs langues en possèdent de semblables, et on le leur impute à antiquité et à noblesse ; mais aucune ne les réunit toutes comme l'escuara. Reste à y montrer la réalisation de toutes ces particularités, qui lui font honneur.

1° L'alphabet basque peut se représenter ainsi qu'il suit :

Voyelles : *a, e* (toujours le même, demi-ouvert), *i, o, u* (généralement prononcé *ou*) ; consonnes : *b, d, f, g* (toujours dur comme le γ grec), *j* (prononcé comme *ï* ou *y*, en appuyant), *h, k, l, m, n, r, s* (qu'il faut faire entendre avec le son plein et nourri du ssodé chaldéen), *t, x* (prononcé *ts*, et non *cs*), *z* (son doux du *c* devant *e* et *i*, et du *ç* devant *o, u*). — Consonnes aspirées antiques : *ph*, prononcé *pph ; th*, prononcé *tth ; kh*, prononcé comme le χ grec, et *she*, prononcé *che*.

Le basque rejette comme inutiles l'*y*, les *e* accentués, les sons français ou modernes des consonnes *j, v, x, z*, et remplace le *q* par le *k*. L'orthographe s'y réduit donc à écrire les mots comme on les prononce : par exemple, *gizon* (homme), *haxa* (respiration), comme s'il y avait *guiçon, hatsa*, etc.

2° On reproche au basque d'avoir tous ses mots terminés en *a :* c'est une erreur. Cette voyelle à la fin d'un mot n'est autre chose qu'une désinence déterminative du singulier, ayant la même valeur que l'article français, mais l'emportant sur ce dernier en ce que l'article basque s'incorpore avec le mot, qu'il modifie. Ces articles sont les désinences *a, ac (gizon, gizona, gizonac)* au singulier, et pour le pluriel *ek (gizonek)*.

3° Nous avons parlé des radicaux euscariens ; en voici des exemples : *az* (nourrir), *as* (commencer) ; *ar* (prendre), *el*

[1] Voyez, sur l'inconvénient des genres, les remarques de Duclos sur la Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal, part. II, chap. V.

20 LE PAYS DASQCE. (arriver), cfo (fermer), ez (dompter), /ti7 (mourir), ^’o (frapper), jVj» (manger), jos (lier), sal (vendre), sar (entrer), sor (naître), etc. Il y en a aussi do deux syllabes, comme handi (gi-and), gizon (homme). Chacun des radicaux possède en soi un sens achevé , mais générique et abstrait au delà de toute expression. C’est le véritable sens prochain, auquel une sim])lc désinence donnera un sens particulier avec la différence propre. Dans les verbes surtout, rinhiiitif est je ne sais quoi d’aérien, véritable substance logique, matière docile qui reçoit mille formes sans changer de nature. 4° Les adjectifs sont de vrais noms de modes exprimant qualités, positions, comparaisons; rien, dans le basque, ne les distingue des autres noms : ainsi , Jinco ona signifie à la fois Dieu le bon et Dieu bonté. Il en est de même des pronoms adjectifs et personnels: ni (je ou moi), hi (toi), zu (vous respectueux), hori , hura (celui-ci, ceux-ci), zoin (qui, lequel), nor (qui interrogatif), enia, neuria (mien, mienne), hiria, zuria (tien, tienne), harena, horrena (sien, sienne), etc. Règle générale et universelle : tous les déterminatifs et qualificatifs se placent après les mots qu’ils modifient, et les possessifs avant : gizon gaixa (homme méchant), zure atna (votre mère), etc. Tous ces mots sont appelés noms, parce qu’en basque ils ont, pour la plupart, un sens complet, ou facilement complété par la pensée pour quelques-uns d’entre eux. Les prépositions sont des désinences de déclinaison. Les adverbes ne sont que les mots à certains cas de déclin. Restent donc les noms et les verbes, les deux seules parties du discours reconnues par les anciens dialecticiens *. Un nom est tout ce qui désigne une substance simple ou modifiée et les modes ((ui sont la substance apparente. Non-seulement le basque simplifie le nombre d’espèces de mots , mais encore la déclinaison , qui est une, ou peu s’en faut. Les cas des déclinaisons grecque et latine, on le sait, ne répondent pas à tous les besoins d’une langue , comme le prouvent les prépositions unies aux tlivers cas ' Vorei le Sophiste, liv. U. (Œuvres de Platon, Ind. par Viclor Coasin, l. X. Paris, Hcy et Gravier, M DCC XXXVII, in-8“, p. 301)
Digilized by Google

L’ESCU ARA . 21 en grec ou en lutin , au moyen desquelles on exprime les divers rapports ; le basque rend ces rapports par des désinences propres, qui élèvent jasqu’à quinze et au delà le nombre de ses cas. Et que l’on ne songe pas à lui en faire un reproche : la variété des cas, comme l’a dit Court de Gebelin, qui n’en donne que onze à l’escuara ‘, rend une langue capable d’imiter la nature de la manière la plus parfaite. Le nominatif sert aussi de vocatif dans le basque, et rien n’empècherait qu’aux noms des cinq cas latins on n’ajoutât , dans les dictionnaires et les grammaires de cette langue, les noms de négatif, de positif, CCunitif, de destinatif, d'approbatif, etc. Darrigol, choisissant un nom adjectif pour paradigme de la déclinaison basque , en établit ainsi le tableau : D^ana(, vers — (avec être Wandiaren-gonot, vers le — vers la — animé). 11. WandireA'tn, avec — avec — Unillf. Bandiarekin , avec le — la 1 2. WanditaAo, pour, dans le but de — Bandiarentako , pour le — pour la — 13. BandUarik , de, ^ partir de — flandtttA pour AandiaSaWA , inusité, du — de la — 14. Wandtfara , 1 — (romparaison). Wandtra pour bandtatara , inusité, au — b la — ver» le — vers la — 15. Banditarü’dirto, jusqu'il — Bandira-dino pour Aandialara-dino, jusfja’au — jusqu’à la — Donc les désinences sont : 1® radical simple ; 2“ k; 3“ z; 4” tan; 5° ri; G" ren ; 7” rentzal ; 8“ renganik; 0“ renganat; 10“ gatik; ' Grammaire •nirertelle , rtc., liv. III, art. Il; liv. IV, art. II, rhap. V|I, $ 3. (Monde frmilif, rtc., I. II, p. 3TJ, 539.) Digitized by Google

en grec ou en latin, au moyen desquelles on exprime les divers rapports; le basque rend ces rapports par des désinences propres, qui élèvent jusqu'à quinze et au delà le nombre de ses cas. Et que l'on ne songe pas à lui en faire un reproche : la variété des cas, comme l'a dit Court de Gebelin, qui n'en donne que onze à l'escuara [1], rend une langue capable d'imiter la nature de la manière la plus parfaite. Le nominatif sert aussi de vocatif dans le basque, et rien n'empêcherait qu'aux noms des cinq cas latins on n'ajoutât, dans les dictionnaires et les grammaires de cette langue, les noms de *négatif,* de *positif,* d'*unitif,* de *destinatif,* d'*approbatif,* etc.

Darrigol, choisissant un nom adjectif pour paradigme de la déclinaison basque, en établit ainsi le tableau :

	DÉCLINAISON D'UN NOM INDÉFINI.	DÉCLINAISON DÉTERMINÉE DU SINGULIER.
1.	*Handi*, grand, grande.	*Handia*, le grand, la grande.
2.	*Handic*, — — Sujet actif.	*Handiak*, — — Actif.
3.	*Handiz*, de grand, de grande. Médiatif.	*Handiaz*, du — de la —
4.	*Handitan*, dans, en — Locatif.	*Handian*, dans le — dans la —
5.	*Handiri*, à — — Datif.	*Handiari*, au — à la —
6.	*Handiren*, de — (venant, issu, appartenant).	*Handiaren*, du — de la —
7.	*Handirentzat*, pour, destiné à —	*Handiarentzat*, pour le — pour la —
8.	*Handiren-gatik*, malgré, à cause de —	*Handiaren-gatik*, malgré le — à cause du —
9.	*Handiren-ganik*, du côté, de la part de —	*Handiaren-ganik*, du côté du — de la part du —
10.	*Handiren-ganat*, vers — (avec être animé).	*Handiaren-ganat*, vers le — vers la —
11.	*Handirekin*, avec — avec — Unitif.	*Handiarekin*, avec le — la —
12.	*Handitako*, pour, dans le but de —	*Handiarentako*, pour le — pour la —
13.	*Handitarik*, de, à partir de —	*Handitik* pour *handiatarik*, inusité, du — de la —
14.	*Handitara*, à — (comparaison).	*Handira* pour *handiatara*, inusité, au — à la — vers le — vers la —
15.	*Handitara-dino*, jusqu'à —	*Handira-dino* pour *handiatara-dino*, jusqu'au — jusqu'à la —

Donc les désinences sont : 1° radical simple; 2° *k;* 3° *z;* 4° *tan;* 5° *ri;* 6° *ren;* 7° *rentzat;* 8° *renganik;* 9° *renganat;* 10° *gatik;*

[1] *Grammaire universelle*, etc., liv. III, art. II; liv. IV, art. II, chap. VII, § 2. (*Monde primitif*, etc., t. II, p. 779, 780.)

-25 LE PATS BASQIE. 1 \°rekin; \^tako; XZ" larik; 14“ /ara; 15“ taradino. Intercalez entre le radical et ces désinences la lettre a, et vous aurez le singulier décliné ; handi-handia , bandit, handiak, etc. Remplacez a par e, et vous aurez le pluriel ; handink, le grand; handiek, les grands; handinren, du grand; handicren , ou, par syncope, handien, des grands, d’où handicn-gatik , ganik , ganai , etc. Déclinez ainsi mendi, montagne : Nominatif : Mendi, montagne. Mendia, la montagne. Actif : Mendik, — Mendiak, — Médiatif : Mendiz,<\e, parmontagne. Mendiaz, de, parla montagne. Positif : Mendilan, dans — Mmdian, dans la — Datif ; Mendiri, à — Mendiari, à la — Génitif : Mendiren, de — Mendiaren, de la — Unitif : Metidirekin, avec — Mendiarekin, avec la — Destinatif : Mendilako, pour — Mendiko, pour la — Ablatif : Menditarik, de — Menditik, de la — Approximatif : Mendifarat, à, vers — Mendirat, à, vers la — Quel système plus simple à imaginer? Or, il faut noter que les noms de choses ne prennent pas les désinences 7, 8 , 9, 10, 11 , qui ne conviennent qu’aux êtres animés ; que ces numéros ne sont que le ii" 6 submoditié par de nouvelles désinences; enfin, que les noms propres se déclinent sans articles et sur l'indéfini. Comme le fait remarquer Darrigol, il parait difficile de citer une langue qui ne présente beaucoup d'irrégularités dans la déclinaison de ses pronoms ; pour peu que l’on veuille bien jeter les yeux sur le tableau qui suit, on verra que dans le bas«{ue il en est tout autrement : Nominatif : Actif : Médiatif : Positif : Datif : Génitif : Unitif : Uestinatif ; Aiilatif : Approximatif ; Ni, je ou moi. Nik, — Nitaz, de, par moi. Nitan ci ni-ôailhan,4iu ■•!. Neri, à — Nere, de — Nerekin, avec — Nerelzat , pour — Nere-ganik •• nilarik, de — Nere-ganalfi nilaral,im — Gu, nous. Guk, — Gulaz, de, par nous. Gulan ra gu-bailhan, djuttu. Guri, à — Gure , de — Gurekin, avec — Gurelzat, — Gure-ganik , de — Gure-ganat , vers — Digitized by Google

l’escvaba. 53 De même Ai (toi) se transforme eu hic, hit as, bilan, hiri, hire, hirekin, hiretsat, hire-yanik, etc.; su (vous respectueux) devrent suk, sutas, etc., et suek (vous pluriel), suek, suelaz, suelan, zueri, et, par contraction, suei, etc. A ces mots sc rattachent ertia, nisia (mien, mienne), gvria (notre), Airia(tien), suria (votre respectueux), suena (votre au pluriel), qui suivent 1a meme règle. On voit par ce qui précède (jue les dernières déclinaisons rentrent dans la première, savf de très-légères modifications. Voici maintenant les désinences des derniers degrés de signification : Uandi (grand), handi& (le grand), Aandfago, handi^o (plus grand), Aundiena (le plus grand), Aandi'shago (un peu plus grand), Aandisliena (d'un peu le plus grand), Anndishko (assez grand), handiegi (trop grand), Aaw/isheri (d’un peu trop grand). Le que du comparatif se rend par baino placé avant ce comparatif. La déclinaison enscarienne ne s’étend pas seulement aux noms, substantifs, adjectifs, possessifs ou déterminatifs; elle étend son domaine jusqu’aux verbes, dont toutes les personnes, tous les temps, tous les nombres, prennent ses intlexions. Exemple ; nis (je suis), nisena (celui qui suis); his (tu es), hisena (celui qui es), etc. Chaque cas même des déclinaisons basques peut dcvenii’ mi nominatif et se prêter aux désinences de tous les autres cas dans les limites de l’euphonie et de la clarté. Ainsi , naüsiaren (du maître), naüsiarena, (la chose du maître) , naüsiaren&L , etc. Il en résulte que les conjugaisons, les déclinaisons basques ne présentent aucune entrave, et peuvent indéfiniment se prêter à toutes les combinaisons, sans autres règles que celles du bon goût et de la clarté. Quelle est la nature du verbe? Grammatici certant et adhuc svb judice lis est. Quant à son usage, on convient assez généralement que sa fonction essentielle est de lier l’attribut au sujet. De là son nom , propositionis copula. La plupart des langues ont confondu cette copule en comprenant dans le même mot l’attribut et la force conjonctive de l’attribut à son sujet. C’est là une abréviation avantageuse à la rapidité du Digitized by Google

De même *hi* (toi) se transforme en *hic*, *hitaz*, *hitan*, *hiri*, *hire*, *hirekin*, *hiretzat*, *hire-ganik*, etc.; *zu* (vous respectueux) devient *zuk*, *zutaz*, etc., et *zuek* (vous pluriel), *zuek*, *zuetaz*, *zuetan*, *zueri*, et, par contraction, *zuei*, etc.

A ces mots se rattachent *entia*, *nizia* (mien, mienne), *guria* (notre), *hiria* (tien), *zuria* (votre respectueux), *zuena* (votre au pluriel), qui suivent la même règle.

On voit par ce qui précède que les dernières déclinaisons rentrent dans la première, sauf de très-légères modifications. Voici maintenant les désinences des derniers degrés de signification : *Handi* (grand), *handi*a (le grand), *handi*ago, *handi*go (plus grand), *handi*ena (le plus grand), *handi*shago (un peu plus grand), *handi*shena (d'un peu le plus grand), *handi*shko (assez grand), *handi*egi (trop grand), *handi*sheri (d'un peu trop grand). Le *que* du comparatif se rend par *baino* placé avant ce comparatif.

La déclinaison euscarienne ne s'étend pas seulement aux noms, substantifs, adjectifs, possessifs ou déterminatifs; elle étend son domaine jusqu'aux verbes, dont toutes les personnes, tous les temps, tous les nombres, prennent ses inflexions. Exemple : *niz* (je suis), *nizena* (celui qui suis); *hiz* (tu es), *hizena* (celui qui es), etc. Chaque cas même des déclinaisons basques peut devenir un nominatif et se prêter aux désinences de tous les autres cas dans les limites de l'euphonie et de la clarté. Ainsi, *naüsiaren* (du maître), *naüsiaren*a (la chose du maître), *naüsiaren*az, etc. Il en résulte que les conjugaisons, les déclinaisons basques ne présentent aucune entrave, et peuvent indéfiniment se prêter à toutes les combinaisons, sans autres règles que celles du bon goût et de la clarté.

Quelle est la nature du verbe? *Grammatici certant et adhuc sub judice lis est*. Quant à son usage, on convient assez généralement que sa fonction essentielle est de lier l'attribut au sujet. De là son nom, *propositionis copula*.

La plupart des langues ont confondu cette copule en comprenant dans le même mot l'attribut et la force conjonctive de l'attribut à son sujet. C'est là une abréviation avantageuse à la rapidité du

 discours. Je ILs, lego, remplace et rend je suis lisant; mais est-il naturel de confondre ainsi l'attribut et le nœud de la proposition? Une telle combinaison n'amènc-t-clle pas une longue et pénible élude avant de se familiariser avec une foule de verbes ? Au lieu tle multiplier ainsi indifféremment les verbes autant de fois que le sujet et l'attribut qu'il s'agit d'unir seront différents, n'est-il pas plus simple que le même nœud puisse lier successivement à un même sujet ou à des sujets différents tous les attributs imaginables ? Or, c'est là un des méritgs de la conjugaison basque. Les verbes basques se réduisent à deux fondamentaux : l'un avec la caractéristique n, naiz, affirmant la substance même du sujet; l'autre ayant pour caractéristique d, dut, affirmant l'action du sujet sur un autre objet. Mais le sujet, même quant à sa substance, peut être en repos ou en mouvement , et ce mouvement peut encore être progre.ssif ou rétrograde. De là naiz, affirmation de substance, nago (composé de naiz, je suis, et A'egon), être en repos; nabil (naiz-ibil) , être marchant en avant; nator (naiz-etor), être en mouvement rétrograde; noa, être en mouvement quelconque. 11 n'y a qu'une manière d'être en repos; les mouvements sont divers : la conjugaison basque s'en ressent, les analyse suffisamment, mais sans complication. De même, l'action du sujet sur un objet autre ou extérieur peut avoir deux manières d'être diverses : dut (affirmation d'action avec objet exprimé), dabilat (action sans objet immédiat, mais médiat ou éloigné), deramat (action d'objet enlevé), et quelques autres du même genre reposant sur un travail analytique remarquable. Chacun de. ces mots copulatifs ou verbaux prend la double désinence du présent et du passé, (jui se conjuguent aux trois personnes du singulier et du plui icl. De même l'attribut prend la désinence correspondante au temps ou au lieu comparé au temps et au lieu où l'on parle : de là véritable combinaison de binômes d'où s'engendre toute la conjugaison euscarienne. Exemple : Elhorizen nh, je viens. — hiz, tu viens. — rire, vous venez. Digitized by Google

l'escuara. 25 Etiwrizen da. il vient. — gire. nous venons. — cirele , vous venez. — dire, ils viennent. Elhorri ni:. je suis venu, etc. Elhorrico niz, je viendrai , etc. PASSÉ. Ethorizen ninlzen , Je venais. — binlzen , tu venais. — zinen , vous veniez. -zen, il venait. — ginen, nous venions. — zineten , vous veniez. — ziren , ils venaient. Elhorri ninlzen , j'étais venu. Elhorrico ‘ ninlzen , je serais venu, etc Mais quelle anomalie à l'escuara de n'admettre copule du verbe qu'au présent et au passé ! A mon sens , il faudrait plutôt féliciter cette langue de constater ainsi clairement que le présent et le passé seuls appartiennent à l'hoinme par la réalité ou par le souvenir. L'avenir est à Dieu seul ; l'homme ne peut affirmer pour l'avenir que projet, inclination, probabilité, tendance à : telle est en elTet l'unique certitude possible du futur par rapport à celui qui parle. Le verbe n'affirme donc que du présent et du passé ; la désinence de l'attribut localise le temps de l'existence ou de l'action dans ce présent ou dans ce p;issé du sujet, par rapport au passé , au présent et à l'avenir de l'objet. Il en est de même pour dut ; maïte, maitalu, maütatuco dut, duc, du, etc. (j'aime, j'ai aimé, j'aimerai, etc.). Mais noms n'avons encore qu'effleuré le mécanisme de l'escuara et les ressources qu'il offre dans sa simplicité. Affirmer une inllucncc, une action la plus générale possible d'un sujet sur un autre : telle est la valeur première , la fonction du verbe actif basque. Renfermer en soi les pronoms tant singuliers que pluriels des trois personnes, épuiser avec tout le laconisme imaginable ' E est le poilUr e(A«r(2(m (dans leretonr), ethorri slgnitc an ou après le retour, eikorrlco pour, vers, disposé pour le retour. Digilized by Google

Ethortzen	*da*,	il vient.
—	*gire*,	nous venons.
—	*cirete*,	vous venez.
—	*dire*,	ils viennent.
Ethorri	*niz*,	je suis venu, etc.
Ethorrico	*niz*,	je viendrai, etc.

PASSÉ.

Ethortzen	*nintzen*,	je venais.
—	*hintzen*,	tu venais.
—	*zinen*,	vous veniez.
—	*zen*,	il venait.
—	*ginen*,	nous venions.
—	*zineten*,	vous veniez.
—	*ziren*,	ils venaient.
Ethorri	*nintzen*,	j'étais venu.
Ethorrico[1]	*nintzen*,	je serais venu, etc.

Mais quelle anomalie à l'escuara de n'admettre copule du verbe qu'au présent et au passé! A mon sens, il faudrait plutôt féliciter cette langue de constater ainsi clairement que le présent et le passé seuls appartiennent à l'homme par la réalité ou par le souvenir. L'avenir est à Dieu seul; l'homme ne peut affirmer pour l'avenir que projet, inclination, probabilité, tendance à : telle est en effet l'unique certitude possible du futur par rapport à celui qui parle. Le verbe n'affirme donc que du présent et du passé; la désinence de l'attribut localise le temps de l'existence ou de l'action dans ce présent ou dans ce passé du sujet, par rapport au passé, au présent et à l'avenir de l'objet.

Il en est de même pour *dut : maïte, maïtatu, maïtatuco dut, duc, du*, etc. (j'aime, j'ai aimé, j'aimerai, etc.).

Mais nous n'avons encore qu'effleuré le mécanisme de l'escuara et les ressources qu'il offre dans sa simplicité. Affirmer une influence, une action la plus générale possible d'un sujet sur un autre : telle est la valeur première, la fonction du verbe actif basque. Renfermer en soi les pronoms tant singuliers que pluriels des trois personnes, épuiser avec tout le laconisme imaginable

[1] ***Ethortzen*** est le positif ***ethortzean*** (dans le retour), ***ethorri*** signifie au ou après le

26 LE PATS BASQCE. les combinaisons mathématiquement possibles des six pronoms personnels, en les présentant deux à deux, trois à trois, etc., exprimer avec une facilité qui étonne, une variété qui enchante, une rapidité que rien n'égale, toutes les attitudes ou situations respectives de ces pronoms employés comme compléments , directs ou indirects : tels sont le mécanisme intéressant et la richesse de ce verbe incomparable. En voici quehiucs exemples : Nitzaük, je te suis (le masc.). Nilzaiin, — (le fémin.). Nitzauzu, je vous suis (cous sing,). Nilzauzue, — (cous plur.). Nitzaco, je lui suis. Nilzacote, je leur suis. Gitiaiik, nous te sommes (le masc.). Gilzaün, — (le fémin.). Gitzauzu, nous vous sommes (vous sing.). Gitzauzue , — (cous plur.). Gitzaio, nous lui sommes. Gilzaiote , nous leur sommes. ZUzaut, vous m'ôtes (cous respectueux singulier). ZUzauzu, vous nous êtes. Zitzaco, vous lui êtes. Zitzacote, vous leur êtes. Zitzautet, vous m’étes (vous plur.). Zilzaulegu, vous nous êtes. Zitzaicole, vous lui êtes. Zilzaiztote, vous leur ôtes. Zaiil, il m’est. Zaucu , il nous est. Zauc, il t'est (te masc.). Zaun, — (te fémin.). Zautzu, il vous est (cous sing.). Zautzue, — (vous plur.). Zaco, il lui est. Zacote, il leur est. Zait, ils me sont. Zaicu, ils nous sont. Zaic, ils le .sont (te masc.). Zain, — (le fémin). Digitized by Google

l’escoasà. 27 Zaitzu, ils vous sont (vous sing.). Zailzue, — (t'ous plur.l. Zaizcu, ils Jui sont. Zaizcole, ils leur sont. Othoiztu hut (je t’ai prié), o. dvgu (nous l’avons prié), O. difugv (nous les avons priés), o. dituzte (ils les ont priés), O. nuk (tu m’as prié), etc., othoitz ezak (prie-le, toi), eman daial {je te l'ai donné), ejnan dacot {je le lui ai donné), dacoat (Je le lui ai donné). De même, plus de trois cent soixante autres combinaisons régulières semblables, sans même compter les quelques verbes irréguliers , qui sont cependant en petit nombre, et irréguliers seulement par quelques nuances. Syntaxe d'accord et de dépendance. — L’adjectif et le substantif ne peuvent s’accorder en genre , le basque n’en ayant pas ; quant au nombre et au cas, un seul de ces mots les marque pour tous les deux. Exemple ; Emazteak izikor dire, lus femmes sont pusillanimes (izikor pour izikorrak); badire gizon prestuak, il y a des hommes sages (gizon au lieu de gizonak prestuak J. Il n’en est pas autrement pour les cas; exemple : bortz ehun gizoneki, avec cinq cents hommes (au lieu de ehuneki gizoneki), I o Dans le basque , la seconde personne singulière des verbes pi;t;nd le genre de la personne à qui l’on parle ; ainsi : nahi due, tu veax {tu masc.); nahi dun {tu fémin.). 2« Le verbe de la première classe prend un nominatif pour sujet ; exemple ; Jaincoa aide eta gaûza guzietan da (Dieu est partout et eu toutes choses). Autrement on dit : Jainkoak egin zuen gizona (Dieu (it l'hoimne), eu employant Jainkoak ou l’accusatif. 3" Le verbe s’accorde en nombre avec l’attribut : Jainkoak egin zituen zerua eta lurra (Dieu lit le ciel et la terre). Or, zituen est à la fois singulier, comme se rapportant au sujet singulier Dieu, et pluriel, en tant que suivi de deux attributs singuliers qui valent un pluriel. La phrase signifie donc mot à mot : Dieu il les fit le ciel et la terre; le z sufft pour rappeler un sujet singulier, tu pour marquer l’attribut pluriel zuen, -«tuen, zituen, tu intercalé , comme on le voit. II est inutile de dire que le verbe qui ainsi unit en soi intrinDigitized by Coogle

Zaitzu,	ils vous sont	(*vous* sing.).
Zaitzue,	—	(*vous* plur.).
Zaizco,	ils lui sont.	
Zaizcote,	ils leur sont.	

Othoiztu hut (je t'ai prié), *o.* ***dugu*** (nous l'avons prié), *o.* ***ditugu*** (nous les avons priés), *o.* ***dituzte*** (ils les ont priés), *o.* ***nuk*** (tu m'as prié), etc., ***othoitz ezak*** (prie-le, toi), ***eman daiat*** (*je te l'*ai donné), ***eman dacot*** (*je le lui* ai donné), ***dacoat*** (*je le lui* ai donné). De même, plus de trois cent soixante autres combinaisons régulières semblables, sans même compter les quelques verbes irréguliers, qui sont cependant en petit nombre, et irréguliers seulement par quelques nuances.

Syntaxe d'accord et de dépendance. — L'adjectif et le substantif ne peuvent s'accorder en genre, le basque n'en ayant pas; quant au nombre et au cas, un seul de ces mots les marque pour tous les deux. Exemple : ***Emazteak izikor dire,*** les femmes sont pusillanimes *(****izikor*** pour ***izikorrak)*** ; ***badire gizon prestuak,*** il y a des hommes sages *(****gizon*** au lieu de ***gizonak prestuak).*** Il n'en est pas autrement pour les cas; exemple : ***bortz ehun gizoneki,*** avec cinq cents hommes (au lieu de ***ehuneki gizoneki***).

1° Dans le basque, la seconde personne singulière des verbes prend le genre de la personne à qui l'on parle ; ainsi : ***nahi duc,*** tu veux (*tu* masc.); ***nahi dun*** (*tu* fémin.).

2° Le verbe de la première classe prend un nominatif pour sujet; exemple : ***Jaincoa alde eta gaüza guzietan da*** (Dieu est partout et en toutes choses). Autrement on dit : ***Jainkoak egin zuen gizona*** (Dieu fit l'homme), en employant ***Jainkoak*** ou l'accusatif.

3° Le verbe s'accorde en nombre avec l'attribut : ***Jainkoak egin zituen zerua eta lurra*** (Dieu fit le ciel et la terre). Or, ***zituen*** est à la fois singulier, comme se rapportant au sujet singulier ***Dieu,*** et pluriel, en tant que suivi de deux attributs singuliers qui valent un pluriel. La phrase signifie donc mot à mot : Dieu *il les* fit le ciel et la terre; le *z* suffit pour rappeler un sujet singulier, *tu* pour marquer l'attribut pluriel ***zuen, zu****tuen,* ***zituen, tu*** intercalé, comme on le voit.

Il est inutile de dire que le verbe qui ainsi unit en soi intrin-

28 LE TAIS BASQDE. sèqucment sujet et attribut est le véritable nœud, le véritable conjonctif. Dans les autres langues, le sujet seul est rai)pelé par le nombre du verbe. La syntaxe de dépendance se réduit à dire que les mots basques ne sont soumis à aucune dépendance grammaticale et arbitraire par rapport aux autres mots, noms ou verbes. Dans l'escuara, chaque mot ne dépend absolument que de la seule pensée de celui qui parle. Il en résulte que le moindre enfant en état de comprendre ses propres pensées, les rendra facilement en basque sans commettre de solécisme. En effet, toute cette partie de syntaxe se réduit à l'usage bien entendu de la déclinaison , assez riche en cas pour (ju'aucun ne soit sujet à double emploi et puisse par conséquent donner lieu à l'équivoque ou à l'erreur. Le tout consiste donc à bien apprendre le sens des mots et les nuances distinctes que leur donnent les cas. Quand on y sera arrivé, on ne sera pas loin de savoir le basque, c'est-à-dire l'une des langues les plus curieuses et les moins connues qui soient au monde. Charles-Quint, qui en connaissait tant ', était pan'enu à l'apprendre, s'il faut en croire le I)f Isasti •, qui attribue aux rapports de l'empereur avec son confesseur l'r. Diego de S. Pedro é Ibarra, avec son médecin de chambre D. Esteban Zavala, avec le secrétaire d'Etat D. Alonso Idiaquez, et d'autres Basques ce résultat si glorieux pour leur langue. ' • Entre tontes les Autres langues. Il entendoil la fran L'empereur termina la conversation par ces mois : • Safarroan gari asro ; hatere, katere es neretaeo. (En Navarre , beaucoup de froment ; mais (mini , point p — Ces dtuv vers, dans lesquels il csl question de la danse des épées en usage dans le Culpuzcoa , semblent être une satire de ce grand nombre de Basques qui entouraient Cbarles-Quint : , Carlos quintoren baratzan Aquerrac cspala danizan. { Dire, geagr.-hist. de Espaha, secl. I, I. I, p. ,527, col. 1. 1 Digitized by Coogle

III LES PROVERBES BASQUES.

B serait fort superflu, j'imagine, d'entrer ici dans de longs ilétaiLs sur l'importance des proverbes au point de vue de la civilisjition, de-s asages, du génie d'un peuple; à cet égard, noms ne pourrions exprimer une pensée plas juste que celle qu'a tracée la plume d'un académicien ()u'un Bas((ue déclare le plus instruit, le plus élégîmt, le plus riche de notre siècle • : t C'est dans les idiotismes populaires, expression intime de l'esprit d'une nation, dit Ch. Nodier, qu'il faut chercher les tours propres de son langage. Originalité (t'images, hardiesse de figures, étrangeté d'inversions, exemples singuliers d'ellipse et de néologisme, recherche pi(|uantc d'euphonie , tout y frappe l'attention du grammairien philosophe. » Les qualités que l'ingénieux auteur des Isolions de lingxiistique reconnaissait aux idiotismes populaires et qui leur sont communes avec les jiroverhes , ces autres créations du peuple , ne se présentent nulle part aussi nettement que dans l'idiome basque. Les adages des Escualdunac sont d'un laconisme frappant et pres((ue toujours d'une sagesse profonde; point de mots oiseux, point de vague dans la pensée ; l'image se détache avec une netteté jjarfaitc , et la leçon se grave dans la mémoire en traits ineffaçables. Il est heureux qu'il se soit trouvé un écrivain qui ait pris la peine de les recueillir. Le savant historien OUienart publia à l'aris, en 1657, un volume où il rassembla 537 proverbes basques, ' Vfffafe n Natarre, etc. , chip. X , p. 38j, 38C. Digitized by Coogle

III

LES PROVERBES BASQUES.

Il serait fort superflu, j'imagine, d'entrer ici dans de longs détails sur l'importance des proverbes au point de vue de la civilisation, des usages, du génie d'un peuple; à cet égard, nous ne pourrions exprimer une pensée plus juste que celle qu'a tracée la plume d'un académicien qu'un Basque déclare le plus instruit, le plus élégant, le plus riche de notre siècle [1] : « C'est dans les idiotismes populaires, expression intime de l'esprit d'une nation, dit Ch. Nodier, qu'il faut chercher les tours propres de son langage. Originalité d'images, hardiesse de figures, étrangeté d'inversions, exemples singuliers d'ellipse et de néologisme, recherche piquante d'euphonie, tout y frappe l'attention du grammairien philosophe. »

Les qualités que l'ingénieux auteur des *Notions de linguistique* reconnaissait aux idiotismes populaires et qui leur sont communes avec les proverbes, ces autres créations du peuple, ne se présentent nulle part aussi nettement que dans l'idiome basque. Les adages des Escualdunac sont d'un laconisme frappant et presque toujours d'une sagesse profonde; point de mots oiseux, point de vague dans la pensée; l'image se détache avec une netteté parfaite, et la leçon se grave dans la mémoire en traits ineffaçables.

Il est heureux qu'il se soit trouvé un écrivain qui ait pris la peine de les recueillir. Le savant historien Oihenart publia à Paris, en 1657, un volume où il rassembla 537 proverbes basques,

[1] *Voyage en Navarre*, etc., chap. X, p. 385, 386.

30 LF. PATS BASQBF. en y joignant une traduetion franeaise. Ce livre est devenu si rare ((u'on n’en connaît, à ce qu’il parait, que deux exemplaires, l’un à la Bibliothèque impériale àl’mâs, l’autre dans les mains d’un bibliophile de Bayonne. Une réimpression de ce recueil précieux a été mise au jour par nos soins en 1847. Oihenart forma aussi un supplément renfennant 70G proverbes nouveaux. Il parait qu’il n’existe qu’un seul exemplaire de cet appendice ; on le conserve à la Bibliothèque impériale. Une trentaine d’années avant Oihcn:u-t, un personnage, fort peu connu d’ailleurs , et qui parait avoir successivement habité Toulouse, Bayonne et Bordeaux, un maître de langues nommé Voltaire, compila un guide de la conversation en trois langues, et il y intercala quelques proverbes (ju’il convient d’ajouter à la collection bien plus importante que nous devons à l’auteur du Notilia utriusqve Vascaniœ. Les adages (jue renferme le travail de Voltoirc ont été retirés de toutes les phrases inutiles au milieu des(|uelles ils étaient enfouis , et remis au jour dans un opuscule de 14 pages tiré à un petit nombre d’exemplaires, et publié par M. G. B. (Gustave Brunet) '. Nous citerons encore, sans pouvoir faire autre chose, les sentences et maximes basques, par M. Elrnest de Garay, volume publié en ISâ-J en Belgique, après avoir paru par fragments, à Paris, dans le Journal des Artistes, et, en Hollande, dans le journal de Macstricht. De l’autre côté des Pyrénées , Esteban de Garibay s’était occupé de fonner une collection pareille à celle d’üihenart. Dans un endroit de scs Mémoires , il rapporte avoir envoyé deux cahiers de proverbes basques à D. Juan de Idiaquez, du conseil d’Etat de S. M. Catholique. Le dernier, arrivé à Valladolid en l’année 159’2, contenait une trmluction interlinéaire mot pour mot, et une explication au-dessous *. Comme le conjecture D. Pascual de Gav’angos *, ce recueil doit être le même que celui (pii est conservé • Ancint Profrrheê iMUftfi et sateoHt renrilliê par Volloirt. Paris, Techoner, 1815, in 8°. Lm proverbes basques, au nombre de cent, ont lté réimprinds b ia suite de noire édition d'Oihenirt, p. 286-371. ’ Uemorial kislàrico, etc., t. VII, liv. VI, lit. XI, p. S16. • IM., p. 629. Digitized by Coogle

LES PBOVEBBES BASQUES. 3t dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid manuscrit que nous avons vainement cherché pour le comparer à une collection semblable qui figure à la suite de notre é (Clucim approche la braise de sa sardine.) ‘ Proverbe cité par M. de Xarcellus, CAanla du peuple en Grèce, t. Il, p. S>3. Digitized by Cooglc

dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid [1], manuscrit que nous avons vainement cherché pour le comparer à une collection semblable qui figure à la suite de notre édition des *Proverbes basques recueillis par Arnauld Oihenart* [2].

Dans l'impossibilité de citer toutes les sentences où se révèle, sous une forme presque toujours piquante et heureuse, la sagesse de la race escualduna, nous prendrons, comme au hasard, quelques-uns de ses dictons.

Au temps où ses enfants faisaient cuire leur pain sous la cendre, l'un d'eux avait signalé ainsi, bien avant la Rochefoucauld, la prépondérance de l'intérêt personnel dans toutes les affaires de ce monde :

Norc vere opilari ycaça.
(Chacun approche le charbon de son pain [3].)

Les Basques avaient déjà pu reconnaître que le faible n'a guère de chance à lutter contre le fort, et que les grandes fortunes absorbent de modestes ressources isolées. C'est ce qu'ils exprimaient en disant :

Arrain handiac iatentu xipiac.
(Le gros poisson mange le petit.)

Hélas! il en a toujours été de même en tout temps et en tout lieu, et bien loin des Pyrénées, le Grec dit :

Τοῦ κλέφτου καὶ τοῦ δυναστοῦ καθένας τοὺς χρωστάει.
(Au voleur, comme au puissant, il faut tribut [4].)

Paie, paie, manant; il ne t'est pas défendu d'espérer plus tard quelque aumône :

Ancho limosnari,
Urde ebatsiaren oinac demaza beharrari.

(Ancho est un grand faiseur d'aumônes; il donne au pauvre les pieds du pourceau qu'il a dérobé.)

[1] D. Pascual l'a publié, avec un travail de D. José de Aizquivel, dans le volume ci-dessus, p. 631-660.

[2] Voyez p. 255-266.

[3] Ou, comme dit le Castillan, « Cada cual arrima el ascua á su sardina. » (Chacun approche la braise de sa sardine.)

[4] Proverbe cité par M. de Marcellus, *Chants du peuple en Grèce*, t. II, p. 253.

32 LE PATS BASQUE. Qui sait? peut-être se bomera-t-on à lui donner cette consolation économique : Asco vadoc, asco heareodoc. (Si tu as beaucoup, tu auras d'autant plus de besoins.) Une fois le voleur en possession de ce qu'il convoitait, il fait de l'ordre pour jouir paisiblement du fruit de ses rapines : Xasco ejiaslea , aurtengqen urcasalea. (Le larron de l'année passée est celui qui fait pendre ceux de la présente année.) Olioin handiac iirka erasten ditu xipiac. (Le grand larron fait pendre les petits.) Encore ici nous avons un de ces proverbes (jui ont cours partout. Écoutons Guillaume de Lorris ; Tex juge fait le larron pendre, Qui iniex déust estre pendus. Se jugeinens li fust rendus Des rapines et des tors fais Qu'il a par son pooir forfais. (Le Roman de la Ruse, édit, de .Méon, t. Il, p. 74, v. 5G08.) Je lis dans l'un de nos anciens mystères : Les grans larrons font aux petit?, La peine qu'ils doivent avoir *. Le Basque dit aussi : Ikus nesan orraz-ohuina asotaturic, Urre molsoarena alcatcturic. (Je vis celui qui avait dérolaî les épingles fustigé, et celui qui avait volé le trésor, devenu alcade.) ■\ux larrons se rapporte encore ce proverbe, (jui n'est piis moins fondé <{uc les autres ; l'ascos urcaguei duenac, üarisumaren laburres ditu penac. (Celui qui doit être pendu à l'àijues, trouve le carême bien court.) < La Vie de tainci Ckrittofe élégamment compoeie en rime franfoiie et par pertonnages pir miiiilreC.lievak'l... nouvellcmenl Imprimée (ii Grenoble... l'an lS30j, in-A", sign. OOIIIi recto, col. i. Digitized by Google

LES PROVFBBES BiSQCES. . 33 Au reste, le carêrae et la potence sont faits pour les misérables : Garisuma eta urkaliea, asturugaizenr.at. Voici quelques autres proverbes que ne désavouerait certes pas l'homme du monde qui, en ce genre, savait le plus et le mieux de choses , l'immortel Saucho Pança ; Gueroa alderdi. (L'avenir est perclus de la moitié de ses membres '.) Uobe da subi liutsa , Esi es alio liutsa. (Il vaut mieux manger du pain de son, que de n'en pas manger du tout.) Insaur duenac iateco, Aurkil dira ham liausteco. (Gelui qui a des noix à manger, trouvera assez de pierres [lour les casser.) Nesca harzen ari dena saldu doa, Galdazen ari dena da galdua. (J'ai commandé au chien de faire cela, et le chien l'a commandé à sa queue.) Ogui pulua, bekanqui, da iracas xaliua. (Rarement un monceau de froment est exempt d'ivraie.) Otsoa laguu duanean, Albaihu hora saihetsean. (Quand tu auras le loup en la compagnie, aie le chien à ton côté.) Ehun saldic ehun saltoqui behar. (A cent chevaux il faut cent selles.) Il faut aussi, pour achever une entreprise, une somme de temps proportionnée à son importance : Erroma ccen horen bâtez acabatu. (Rome ne fut pas faite en une heure.) On peut appliquer le proverbe lui-même au trésor de la sagesse euscarienne et remonter jusqu'au vers de Virgile : Tantœ tnolis eral liornamm condere gentem; mais si l'on doute de la parenté et que l'on s'effraie de l'âge, on peut s'en tenir à un vers de la ' Les Basqnes disent encore : Gnica uslei gnitii nstel. (Les esp^ances des hommes sont tontes itonrries.) 3 Digitized by Google

Au reste, le carême et la potence sont faits pour les misérables :

Garisuma eta urkabea, asturugaizenzat.

Voici quelques autres proverbes que ne désavouerait certes pas l'homme du monde qui, en ce genre, savait le plus et le mieux de choses, l'immortel Sancho Pança :

Gueroa alderdi.

(L'avenir est perclus de la moitié de ses membres [1].)

Hobe da sahi hutsa,
Esi es aho hutsa.

(Il vaut mieux manger du pain de son, que de n'en pas manger du tout.)

Insaur duenac iateco,
Aurkit diro harri hausteco.

(Celui qui a des noix à manger, trouvera assez de pierres pour les casser.)

Nesca harzen ari dena saldu doa,
Galdazen ari dena da galdua.

(J'ai commandé au chien de faire cela, et le chien l'a commandé à sa queue.)

Ogui pulua, bekanqui, da iracas xahua.

(Rarement un monceau de froment est exempt d'ivraie.)

Otsoa lagun duanean,
Albaihu hora saihetsean.

(Quand tu auras le loup en ta compagnie, aie le chien à ton côté.)

Ehun saldic ehun saltoqui behar.

(A cent chevaux il faut cent selles.)

Il faut aussi, pour achever une entreprise, une somme de temps proportionnée à son importance :

Erroma ecen horen batez acabatu.

(Rome ne fut pas faite en une heure.)

On peut appliquer le proverbe lui-même au trésor de la sagesse euscarienne et remonter jusqu'au vers de Virgile : *Tantæ molis erat Romanam condere gentem;* mais si l'on doute de la parenté et que l'on s'effraie de l'âge, on peut s'en tenir à un vers de la

[1] Les Basques disent encore :

Guiça ustea guztia ustel.

(Les espérances des hommes sont toutes pourries.)

34 LE PATS BASQUE. Chronique de Navarre, de Guillaume Auelier, de Toulouse, qui prouve la popularité de notre adage dans le.s Pyrénées à la fin du XIII* siècle. Eustache de Beaumarchais rendant réponse à des bourgeois de Pam|)clune , le cite à leur envoyé ; Üigas les qu'en .i. jorn Paris non fo obrat *. (Dile.s-lcur qu'en un jour Paris ne fut pas fait.) Les Basques savent (ju’une bonne occasion perdue ne se retrouve pas : Arstoa omoïc arbuia scsanac, guero erossi boliar uken suen. (Celui ((ui refusa l'dne en don , fut obligé après do l’aebeter.) Attachés à leurs montagnes chéries, ce qu’ils expriment en disant fine la vache de Gorbeya désire toujours Gorbeya *, ils ont consigné dans plusieurs de leurs proverbes la répugnance que leur inspire l’étranger : Azerri, otserri. (Pays d’étranger, pays de loup.) Azeac escua laz. (L'étranger a la main rude.) Ils savent, cependant, que le séjour des champs n’est bon t|ue pour les gens en santé , témoin le proverbe Urtun hiriti, Urrun offagarriti, qu’Oihenart rend par Loin de la ville, loin de la santé, mais qui n’eût rien perdu à être représenté par notre vieux dicton : Lüing de cité, loing de santé ’. Mais à quoi bon les secours de la médecine? L’homme des champs n’aura jamais besoin d’y recourir, tant qu’il se conformera à cette maxime : Has nesac cgunco araguias, azoco oguias, eta xasco arnoas, eta a.xeterrac bihoas. (Nourris-toi de la viande d'aujourd'hui, du pain d'hier et du vin de l'année passée, et je dirai adieu aux médecins.) ' Hitloire ie la guerre de Savarre, etc., p. lit, y. 1891 > Ancien proverbe cUi par Esteban de Caribajr. ■ Gabriel Menrirr, Tkretor de tenUacee doreet, etc. A Rouen , chez Nicolas Lescujter, N. D. LXXVIII. , peut in-18, p. 10G. Digitized by Google

Chronique de Navarre, de Guillaume Anelier, de Toulouse, qui prouve la popularité de notre adage dans les Pyrénées à la fin du XIII[e] siècle. Eustache de Beaumarchais rendant réponse à des bourgeois de Pampelune, le cite à leur envoyé :

Digas les qu'en .i. jorn Paris non fo obrat [1].
(Dites-leur qu'en un jour Paris ne fut pas fait.)

Les Basques savent qu'une bonne occasion perdue ne se retrouve pas :

Arstoa emoïc arbuia sesanac, guero erossi behar uken suen.
(Celui qui refusa l'âne en don, fut obligé après de l'acheter.)

Attachés à leurs montagnes chéries, ce qu'ils expriment en disant que la vache de Gorbeya désire toujours Gorbeya [2], ils ont consigné dans plusieurs de leurs proverbes la répugnance que leur inspire l'étranger :

Azerri, otserri.
(Pays d'étranger, pays de loup.)

Azeac escua laz.
(L'étranger a la main rude.)

Ils savent, cependant, que le séjour des champs n'est bon que pour les gens en santé, témoin le proverbe

Urtun hiriti,
Urrun offagarriti,

qu'Oihenart rend par ***Loin de la ville, loin de la santé,*** mais qui n'eût rien perdu à être représenté par notre vieux dicton : ***Loing de cité, loing de santé*** [3].

Mais à quoi bon les secours de la médecine? L'homme des champs n'aura jamais besoin d'y recourir, tant qu'il se conformera à cette maxime :

Has nesac egunco araguias, azoco oguias, eta xasco arnoas, eta axeterrac bihoas.
(Nourris-toi de la viande d'aujourd'hui, du pain d'hier et du vin de l'année passée, et je dirai adieu aux médecins.)

[1] *Histoire de la guerre de Navarre*, etc., p. 124, v. 1892.
[2] Ancien proverbe cité par Esteban de Garibay.
[3] Gabriel Meurier, *Thresor de sentences dorees*, etc. A Rouen, chez Nicolas Lescuyer, M. D. LXXVIII., petit in-12, p. 106.

LES rROVERRES RASQDES. 35 Au flux du ventre surtout l’eau est malsaine : Sabeldiirac gniz ditu nrac. Veux-tu avoir les yeux sains? lie tes doigts : Scndonulii diluca begniae ? loi izac eure crliiae. On retrouve chez les Basques d’autres adages pour ainsi dire cosmopolites, mais s'exprimant avec une remarquable concision : Harri eralnlic Eslu bilzen oroldiric. (Une picrie souvent remuée n’engendre point de mousse.) Halaco tupati, halaeo amorie. (De tel tonneau tel vin.) Itsutu Iwliar duenae beguili. (11 vaut mieux être borgne qu’aveugle.) Ogui gogorrari haguin sorroza. (A pain dur des dents aiguës.) > Belheguis sorroa Lehertu doa. (Par trop remplir le sae vient à crever.) Mendi.ac mendiac vear ez; b.iya guironac gniçona bay. (La montagne n’est pas nécessaire à la montagne; mais l’homme l’est à l’homme *.) Il était entendu en affaires celui d’entre les vieux Escualdunac qui imagina ce dicton, dont l’expérience ne manquera pas de consacrer la sagesse : Begui-bates aski du saltunnc, Ehun estilu solicra erostunac. (Un oeil suffit au vendeur; mais l’acheteur n’en a piis trop de cent.) Une autre maxime recommande de ne pas se laisser tenter par le bon marché : Erroango oiala, merquedala, gora da. (Le drap de Rouen, étant bon marché, est cher.) ■ DéjA as XVI* siècle, noas avions nn proverbe ainsi conçu : Deux hommes se renconireni bien. Hais Jamais deux montagnes point. Voyez te Litre iet Proteritt fra»(alt, par le Honx de Lincy, série n° 3 ; 1. 1 , p. 53. Digitized by Google

Au flux du ventre surtout l'eau est malsaine :

Sabeldurac gaiz ditu urac.

Veux-tu avoir les yeux sains? lie tes doigts :

Sendonahi dituca beguiac ?
Iot izac eure erhiac.

On retrouve chez les Basques d'autres adages pour ainsi dire cosmopolites, mais s'exprimant avec une remarquable concision :

Harri erabilic
Estu bilzen oroldiric.
(Une pierre souvent remuée n'engendre point de mousse.)

Halaco tupati, halaco arnoric.
(De tel tonneau tel vin.)

Itsutu behar duenac beguiti.
(Il vaut mieux être borgne qu'aveugle.)

Ogui gogorrari haguin sorroza.
(A pain dur des dents aiguës.)

Belheguis sorroa
Lehertu doa.
(Par trop remplir le sac vient à crever.)

Mendiac mendiac vear ez; baya guiçonac guiçona bay.
(La montagne n'est pas nécessaire à la montagne; mais l'homme l'est à l'homme [1].)

Il était entendu en affaires celui d'entre les vieux Escualdunac qui imagina ce dicton, dont l'expérience ne manquera pas de consacrer la sagesse :

Begui-bates aski du saltunac,
Ehun estitu sobera erostunac.
(Un œil suffit au vendeur; mais l'acheteur n'en a pas trop de cent.)

Une autre maxime recommande de ne pas se laisser tenter par le bon marché :

Erroango oiala, merquedala, gora da.
(Le drap de Rouen, étant bon marché, est cher.)

[1] Déjà au XVI[e] siècle, nous avions un proverbe ainsi conçu :

Deux hommes se rencontrent bien,
Mais jamais deux montagnes point.

Voyez *le Livre des Proverbes français*, par le Roux de Lincy, série n° 2; t. 1, p. 53.

 Un malheur en amène d’ordinaire plusieurs autres à .sa suite; aussi les Escualdunac disent-ils volontiers ; Gatza hun(|iii ator, Bacar bahator. (Malheur, sois le bien venu, pourvu que lu sois seul.) Suivant un autre de leims proverbes , il faudrait redouter davantage la bonne fortune : Dixa onac hari, nola baita bera ilsu , llari darraisconae itsuzen ditu. (La bonne fortune, comme elle est aveugle elle-même, rend aveugles tous ceux qui la suivent.) La fortune rend, de plus, ingrats ses favoris : Salduna, eguic semea duke; Es aguke. (Chevalier, fais ton (ils duc, il ne te connaîtra plus.) Il n’y a qu’une observation sagace qui ait pu donner naissance à ces autres proverbes : Naguia bethi lansu. (Le pares.seux fait toujours l’occupé.) Ahalgue-gabcac bitu eper erreac ; Ser ahalgorrac? ogui mocorrac. (L'effronté se fait traiter avec des perdrix rôties, au lien que le houleux, ou le discret, n'a que les restes du pain.) Aita bilsaleari , Seme barreiari. (A un père qui amasse du bien [succède] un fils qui le dissipe.) Arraina eia arroza, Hcren cgiinac carazes, campora dei'agoza. (Le poisson et l’iiùte deviennent puants passé trois jours, et il faut les jeter hors de la maison.) Malheureusement on n’en peut faire autant des parents que donne le mariage, cette affaire dans laquelle l’un ou l’autre des conjoints est toujours trompé : Baigorrin baxera lurres. Nie haraguei nuonean urres. (A Baigorry la vaisselle est de terre; lorsqu’on parlait de m’y marier, elle était toute d’or.) Digitized by Coogle

Un malheur en amène d'ordinaire plusieurs autres à sa suite; aussi les Escualdunac disent-ils volontiers :

Gaïza hunqui ator,
Bacar bahator.
(Malheur, sois le bien venu, pourvu que tu sois seul.)

Suivant un autre de leurs proverbes, il faudrait redouter davantage la bonne fortune :

Dixa onac hari, nola baita bera itsu,
Hari darraisconac itsuzen ditu.
(La bonne fortune, comme elle est aveugle elle-même, rend aveugles tous ceux qui la suivent.)

La fortune rend, de plus, ingrats ses favoris :

Salduna, eguic semea duke;
Es aguke.
(Chevalier, fais ton fils duc, il ne te connaîtra plus.)

Il n'y a qu'une observation sagace qui ait pu donner naissance à ces autres proverbes :

Naguia bethi lansu.
(Le paresseux fait toujours l'occupé.)

Ahalgue-gabeac bitu eper erreac;
Ser ahalgorrac? ogui mocorrac.
(L'effronté se fait traiter avec des perdrix rôties, au lieu que le honteux, ou le discret, n'a que les restes du pain.)

Aita bilsaleari,
Seme barreiari.
(A un père qui amasse du bien [succède] un fils qui le dissipe.)

Arraina eta arroza,
Heren egunac carazes, campora deragoza.
(Le poisson et l'hôte deviennent puants passé trois jours, et il faut les jeter hors de la maison.)

Malheureusement on n'en peut faire autant des parents que donne le mariage, cette affaire dans laquelle l'un ou l'autre des conjoints est toujours trompé :

Baigorrin baxera lurres,
Nic haraguei nuenean urres.
(A Baigorry la vaisselle est de terre; lorsqu'on parlait de m'y marier, elle était toute d'or.)

LES raorEEBES BASQCES. 37 Est-ce à dire qu'il faille, dans le choix d’une femme, se laisser guider par l’intérêt? Bien au contraire ; Emastca harzen duenac escontsari hutsagati , llliliararauna da dolu-cguna, gaiz darraiconagati. (Celui qui choisit sa fonime par la seule considération de sa dot, s’en repent dès le lendemain, à cause du mal qui lui en revient.) C’est, en effet, une bien laide cho.se que l’avarice; le Basque raconte ainsi un épisode de son histoire : ün-gosseac guiçon bat hilic ihes seguin Eliça-barnera , Ela esta gueros hantic atera. (L'avarice ayant tué un homme, se réfugia dans l’Église, et elle n’en est pas sortie depuis.) Il caractérise ainsi une espèce d’avares, chiches pour le liard, larges pour le ducat : Suhur ardilaren, crho dugataren. I.a philosophie du peuple basque n’est pas toujours chagrine; elle montre quelquefois une insouciante gaieté, comme dans cette devise que le chevalier de Bêla avait inscrite au-dessus de la porte de son château ' et que M. Lherminier assure avoir lue sur une maison de la vallée de Baztan * : • Lehen hala , Oniï hola; Guero, etchakin nola. (Jadis comme ça, aujourd’hui comme ci, après je ne sois comme.) Sceptique ou non , il faut féliciter la sagesse des Basques d’avoir consacré la maxime suivante ; Iteti serbizari leiala ela prestua, Harzodiin da, bad’ere pagatna. (Toujours un serviteur fidèle et diligent est créancier, bien que payé de son salaire.) Elle s’émancipe quelquefois au point de présenter des images éroti<(ues, comme dans ce dicton ; ' Voytge CH Saram, e(c., chip. VIII, p. SIS. ' CAMtrrirr de BoTikam, n° ilu ÎG octobre 1839. (Eilriil d'iin ripport sur les provinces bisqnes, empniDlé lu Bhare de Bafoaae.) Digitized by Google

Est-ce à dire qu'il faille, dans le choix d'une femme, se laisser guider par l'intérêt? Bien au contraire :

Emastea harzen duenac escontsari hutsagati,
Biharamuna da dolu-eguna, gaiz darraiconagati.

(Celui qui choisit sa femme par la seule considération de sa dot, s'en repent dès le lendemain, à cause du mal qui lui en revient.)

C'est, en effet, une bien laide chose que l'avarice; le Basque raconte ainsi un épisode de son histoire :

On-gosseac guiçon bat hilic ihes seguin Eliça-barnera,
Eta esta gueros hantic atera.

(L'avarice ayant tué un homme, se réfugia dans l'Église, et elle n'en est pas sortie depuis.)

Il caractérise ainsi une espèce d'avares, chiches pour le liard, larges pour le ducat :

Suhur arditaren, erho dugataren.

La philosophie du peuple basque n'est pas toujours chagrine; elle montre quelquefois une insouciante gaieté, comme dans cette devise que le chevalier de Béla avait inscrite au-dessus de la porte de son château [1] et que M. Lherminier assure avoir lue sur une maison de la vallée de Baztan [2] :

Lehen hala,
Oraï hola;
Guero, etchakin nola.

(Jadis comme ça, aujourd'hui comme ci, après je ne sais comme.)

Sceptique ou non, il faut féliciter la sagesse des Basques d'avoir consacré la maxime suivante :

Beti serbizari leiala eta prestua,
Harzedun da, bad'ere pagatua.

(Toujours un serviteur fidèle et diligent est créancier, bien que payé de son salaire.)

Elle s'émancipe quelquefois au point de présenter des images érotiques, comme dans ce dicton :

[1] *Voyage en Navarre*, etc., chap. VIII, p. 316.

[2] *Courrier de Bordeaux*, n° du 26 octobre 1839. (Extrait d'un rapport sur les provinces basques, emprunté au *Phare de Bayonne*.)

38 LE PATS BASQCE. Domingo, eguic cmazte, azi lo, berac irazar iro. (Dominique, prends une femme, et après dors tant que lu voudras, car elle aura assez le soin de t’éveiller.) On a bien raison de dire : Ksconl'eguna, Aise isanaren biharamuna. (Le jour où l’on se marie est le lendemain du bon temps.) Oilarbat aski da oilo hamarbaten , Hamar guiçon es emaste t>aten. (Un coq suffit à dix poules, mais dix hommes ne suffisent (las à une femme.) Chez les Basques, comme chez tous les autres peuples, on rencontre des proverbes météorologiques basés sur une longue observation. C’est elle qui leur a appris qu’en mars le temps n’est jamais constant ; Eguzquia Ota curia Uri cguraldia. (Soleil et eau, temps de mars.) Ils ont caractérisé ainsi la rigueur de l’atmosphère qui marque ordinairement la tin de ce mois et le commencement d’avril, jours que les Ecossais appellent borrowiwj days, comme si mars les prêtait à son successeiu" ' : Urriac bustanaz, Ceceilac bularaz. (Mars avec la queue, avril avec la poitrine.) Ils ont remarqué, avec les Anglais, les Ecossais et les Allemands ’, ((u’avec le mois de mai pluvieux ou froid l’année était heureuse ; üturde dabila maiaza su eske. (Le mois de mai est en quête de feu, en troc do pain.) Maiaz eurite, Urte egiiite. (Eau de mai, pain pour toute l’année.) Maiaza buz , ürtea Iwz. (Mai froid, l’année gaie.) ' Popular Rkymes of Scolland, rte. Bj Robert Cbanibcrs. Edinbnrgh '. IMt, post 8®, p. lA.t,lAA. > Ibii., p. lAS, 1«. Digitized by Coogle

LES PBOTEUBES BASQUES. 39 l’état du ciel ils devinent sûrement le temps f|u'il doit faire pendant la journée : Gois gorriac dakarke uri , Arrats gorriac egur aldi. (La matinée rouge est présage de pluie, la soirée rouge promet beau temps Goiserria denean gorriago escnes hori, Eure eurilacoa esteniala nehori. (Quand l’orient est plus rouge que jaune, ne prête ton manteau de pluie ou ton capuchon à personne.) Gois orsadar, arrats iturri. (L'arc-en-ciel du matin, présage de pluie pour le soir.) Au contraire, comme dit Voltoire, qui reproduit sans doute un ancien quatrain, L'arq au ciel le soir Faict beau temps apparoir* ; .Mais ne croiez jamais en temps cstoilé , Ny en brodier mal accoustré. C'est ce que les Basques disent en ces termes ; « Ilolça darraq ceruan arratciau dcmbora ouna iracustcndu; baignan estecaçula scculan signez dembora issaratoary, ezeta brodîd salié gaisquy bestituary. • Sur l’autre versant des Pyrénées, des nuages rouges apparaissent-ils le matin du côté de la Navarre, les Guipuzeoans, qui y voient un signe de pluie, disent en basque et eu castillan : Gox gorri de Xavarra , Remojar te lia la camarra. (Matinée rouge de Navarre remouillera ta pelisse.) .Vu contraire, les nuages rouges sur le soir du côté de la Castille signiliant soleil, ils disent de mcine ; Arras gorri do Gastilla Galentar le lia 1a costilla. (Soirée rouge de Castille l’échauffera les côtes.) ■ ta plu incieone (race de ce proverbe, qui a son correspondant en français, en anglais, en écossais el en allemand, se trouve dans l'évangile de S. Matlbien, cbap. XVI , vers, 1. ’ lie même , les Écossais disent : A rainbow in tbe moriiing is tbe shepherd's waming ; A rainbow al nighl is tbe sbepherd's deligbl. {PopuUtr AAymcr of Scolland, p. 153.) Sir Humphry Davv explique très-bien le (ail sur lequel ce proverbe est fondé. {Salmooia, or Dapt of plp-flMag, etc. London : Smilb , Elder and Co., 1B40, ln-8", sixih dsy, p. lit.) Digilized by Google

A l'état du ciel ils devinent sûrement le temps qu'il doit faire pendant la journée :

Gois gorriac dakarke uri,
Arrats gorriac egur aldi.

(La matinée rouge est présage de pluie, la soirée rouge *promet* beau temps [1].)

Goiserria denean gorriago esenes hori,
Eure euritacoa estemala nehori.

(Quand l'orient est plus rouge que jaune, ne prête ton manteau de pluie ou ton capuchon à personne.)

Gois orsadar, arrats iturri.

(L'arc-en-ciel du matin, présage de pluie pour le soir.)

Au contraire, comme dit Voltoire, qui reproduit sans doute un ancien quatrain,

L'arq au ciel le soir
Faict beau temps apparoir [2];
Mais ne croiez jamais en temps estoilé,
Ny en brodier mal accoustré.

C'est ce que les Basques disent en ces termes : « Holça darraq ceruan arratcian dembora ouna iracustendu; baignan estecaçula seculan signez dembora issaratoary, ezeta brodat salié gaisquy bestituary. »

Sur l'autre versant des Pyrénées, des nuages rouges apparaissent-ils le matin du côté de la Navarre, les Guipuzcoans, qui y voient un signe de pluie, disent en basque et en castillan :

Gox gorri de Navarra,
Remojar te ha la çamarra.

(Matinée rouge de Navarre remouillera ta pelisse.)

Au contraire, les nuages rouges sur le soir du côté de la Castille signifiant soleil, ils disent de même :

Arras gorri de Castilla
Calentar te ha la costilla.

(Soirée rouge de Castille t'échauffera les côtes.)

[1] La plus ancienne trace de ce proverbe, qui a son correspondant en français, en anglais, en écossais et en allemand, se trouve dans l'évangile de S. Matthieu, chap. XVI, vers. 2.

[2] De même, les Écossais disent :

A rainbow in the morning is the shepherd's warning ;
A rainbow at night is the shepherd's delight.

(*Popular Rhymes of Scotland*, p. 153.)

Sir Humphry Davy explique très-bien le fait sur lequel ce proverbe est fondé. (*Salmonia*,

40 LE TATS BASQl'E. En géiiéml, le jour de Saint-Laurent, ou il fait très-chaud, ou il tombe beaucoup de pluie ; aussi les Guipuzcoans disent-ils ; Jaune doue LaureiUi, Escii batean curia, beslean ilinti. (Seigneur saint Laurent, une main en pluie, l'autre en tison.) ■\ la fête de saint Simon et de saint Jude l'hiver approche, ce qui a donné lieu à ce dicton : Sanct Simon eta Judu, Negua eldii da. (Saint Simon et saint Jude, l'hiver est en vue.l ■\utrcfois, à partir de cette époque, la navigation était interdite ', d'où le proverbe : Sanct Simon eta Judaetan, Ünciac ancoraetau. (l'ar saint Simon et saint Judo, les navires à l'ancre.) La mer a inspiré aux Basques un bien bel adage, cité par M. Ferdinand Denis, dans son intéressant article sur les proverbes ' ; Otlioizen estaquiena Jaincoari, Berraio itsasoari *. (Celui qui ne sait pas prier Dieu, qu'il s'adonne à la mer, jiour l'apprendre.) Oihenart a encore recueilli deux autres dictons relatifs à la mer et à l'idée que s'en font ses compatriotes ; Itsassoac adarric es. (La mer n'a point de branches, auxquelles on puisse se prendre quand on SC noie.) Itsastuniaren emastea, goisean senharduu, .\rratscan elhargun. (La femme du marin est bien souvent mariée le malin, et veuve le soir.) ' Ia nu'nio défense existait on ficosso par acte da î* parlement de Jacques lit , cbap. XV. * Ce mnrreau, publié d'abord dans la Aerae de Parta, t. XLIti, A' livraison, a reparu en télé du Lipre dea ProeerSeê fniufuia, par M. le Koui de Lincjr. A Paris, cbei Paulin, 18A2, In-lâ. Voyer p. xlj. * Les Espagnols ont chei eux réquivaleiil de ce proverbe ; Quicn no sabe i Dios rogar. Que >e ponga m alta niar. (Lta Ta et fosliimrt de lu mer, elc., par Cleirac. A Rouen , chez Jean Virel , M. ItC. LXXI., in-l", p. iô.i Digitized by Google

LES rnOVERBES BASQUES. 41 Munüu liunec diduri ilsnssoa, Iguerica estaiiuiena oiidarrera doa. (Le monde res.semble à la mer : ou y voit s'y noyer ceux qui ne savent pas nager.) Dans un aussi grand nombre de proverbes, on s'attend indubitablement à en rencontrer de relatifs aux mœurs et coutumes du pays; mais ceux-là sont en petit nombre, et l'on peut les rapporter tous. Chez les Basques, comme chez les Ecossais et les Irlandais, le jour d'un enterrement on sert un festin aux parents et aux amis du défunt '. De là le dicton : Ilila lupcra , Yisiac assera. (Le mort à la fosse , les vivants à la saoulée.) Ordinairement les maitres et maitresses de maison occupent la meilleure place du foyer, qui est celle de devant le feu; les enfants et les serviteurs se tiennent au coin, et ceux-ci ont coutume de répéter les choses qu'ils entendent dire aux premiers. De là le dicton qui suit ; Ser dio sut ondocoac? Ser baitio sul-aizinecoac. (Que dit celui (pji se tient au coin du foyer ? Ce que dit celui qui est assis au devant du feu.) Le saut, comme on le verra plus loin, était un exercice fort en honneiu' chez les Bas(|ucs. Pour dire que sous un habit modeste on peut rencontrer un noble cœur, ils ont cet adage : lauscari ona Capaxar-duna. (Sous une méchante cape se trouve souvent le bon sauteur'.) < • Quand quelqu'un mnirl , dit Oihrnarl de ses rnmpalriotes, ils minlfeslenl leur douleur par des lamentations; ce qui ne les empdehe pas de joindre a la cérémonie des funérailles, des repas, on, en de certains endroits, on est d'opinion qu'il ne faut point sertir de tlande rAtie. >(.Vofi/ia Klriiuqiie ViiêcoHia, lib. III, cap. IV,p. 408.) Dans plusieurs cantons des uioniasncs du Ronsaillon , les parents et les amis du défunt s« réunissent , après l'enterrement, a un repas, qui se fait ordinairement en maigre; s'il est en gras, on n'y doit servir ni volaille ni gibier. (Henry, llitloire de /touaaiiion, etc. Paris, Imprimerie royale, H. DCCC. XXXV , in-8", I" partie, p. icii.)Dés la On du XIV' siècle, les rois de Navarre essayèrent, mais inniilemeni, d'abolir on au moins de réprimer rhei eu on usage moins honorable pour les morts que ruineux pour les vivants. (Dicc. dt nnlig. del reino de .Varerru, 1. 1, p. .'iSl. art. Enlirrro».) ■ Voyez une variante de ce proverbe dans le Solilia afriasqae Fuscouirc, p. KS. Digitized by Google

Mundu hunec diduri itsassoa,
Iguerica estaquiena ondarrera doa.

(Le monde ressemble à la mer : on y voit s'y noyer ceux qui ne savent pas nager.)

Dans un aussi grand nombre de proverbes, on s'attend indubitablement à en rencontrer de relatifs aux mœurs et coutumes du pays; mais ceux-là sont en petit nombre, et l'on peut les rapporter tous. Chez les Basques, comme chez les Écossais et les Irlandais, le jour d'un enterrement on sert un festin aux parents et aux amis du défunt [1]. De là le dicton :

Hila lupera,
Visiac assera.

(Le mort à la fosse, les vivants à la saoulée.)

Ordinairement les maitres et maitresses de maison occupent la meilleure place du foyer, qui est celle de devant le feu; les enfants et les serviteurs se tiennent au coin, et ceux-ci ont coutume de répéter les choses qu'ils entendent dire aux premiers. De là le dicton qui suit :

Ser dio sut ondocoac?
Ser baitio sut-aizinecoac.

(Que dit celui qui se tient au coin du foyer? Ce que dit celui qui est assis au devant du feu.)

Le saut, comme on le verra plus loin, était un exercice fort en honneur chez les Basques. Pour dire que sous un habit modeste on peut rencontrer un noble cœur, ils ont cet adage :

Iauscari ona
Capaxar-duna.

(Sous une méchante cape se trouve souvent le bon sauteur [2].)

[1] « Quand quelqu'un meurt, dit Oihenart de ses compatriotes, ils manifestent leur douleur par des lamentations; ce qui ne les empêche pas de joindre à la cérémonie des funérailles, des repas, où, en de certains endroits, on est d'opinion qu'il ne faut point servir de viande rôtie. » (*Notitia utriusque Vasconiæ*, lib. III, cap. IV, p. 408.) Dans plusieurs cantons des montagnes du Roussillon, les parents et les amis du défunt se réunissent, après l'enterrement, à un repas, qui se fait ordinairement en maigre; s'il est en gras, on n'y doit servir ni volaille ni gibier. (Henry, *Histoire de Roussillon*, etc. Paris, Imprimerie royale, M. DCCC. XXXV., in-8°, I^re^ partie, p. XCII.) Dès la fin du XIV^e^ siècle, les rois de Navarre essayèrent, mais inutilement, d'abolir ou au moins de réprimer chez eux un usage moins honorable pour les morts que ruineux pour les vivants. (*Dicc. de antig. del reino de Navarra*, t. I, p. 382, art. *Entierros*.)

[2] Voyez une variante de ce proverbe dans le *Notitia utriusque Vasconiæ*, p. 55

4-2 LE rirs BASQCE. • Piirmi les laboureurs du Pays de Basques , dit Oihenart , on paye en grain ceux qui travaillent à battre les blés. » Cet usage , <(ui e.xiste en bien tl'autres endroits , a donné naissance au proverbe : Sariac sathilu-onJoan , Aguerico (la serden hireric urpoan. (Après ((ue les salaires auront été partagés, il paraîtra ce qu'il y aura du lion dans le tas de blé.) Dans les recueils d'Oihenart et de Voltoire on ne rencontre aucun proverbe liistori(iuc, aucun dicton relatif à des localités; il faut recourir à la collection de Garibay pour trouver ([uebiuc chose de ce genre. Des cinq articles (jui rentrent dans cette catégorie, je ne citerai que le premier, qui concerne un fameux chef de bande du XIV' siècle, ce ([ui permet de faire remonter jusrjue là le dicton (|ui lui est consacré : Edrigu de Villandran , Egun even, ela viar an. (Rodrigo de Villandrando, aujourd'hui ici, demain là.) Le capitaine dont l'activité a mérité un pareil éloge, n'était que digne d'être Basque; il avait reçu le jour en Castille, guerroya une bonne partie de sa vie en France, où .sa renommée donna lieu à un proverbe moins honorable que celui (jui vient d'être rapporté ' ; il épousa, en 1433, Marguerite, bâtarde de Bourbon, et mourut septuiigénaire dans les premières années du règne d<; Henri IV de Castille. F.n consacrant et en retenant un proverbe de deux lignes en l'honneur d'un des personnages les plus remarquables du XV* siècle, le paysan basque a plus fait pour la gloire de ce héros que les littérateurs ses contemporains , dont les éloges n'ont point empêché sa mémoire de périr. ■ Le P. BonaTcntnrc de Saint-Amalile, après avoir parlé do passage de Rodrigo de Villandrando S Limoges, en 1U6, ajonle en propres termes : • Cel homme esioli si méchant et crnel que son nom est tourné en proverbe dans la Gascogne ; et , ponr signifter un homme brutal et cruel, ou l'appelle méchant Rodrigue. • Vovea,sur ce personnage, le (irérieui mémoire de M. J. Quirheral, dans la BiHiotUqtt de l'École drt Cluirle*. t. I, î* série, Paris, N DCt'.C XLIV, p. Iiy-lii8, Ia7-Î38.
Digitized by Googlc

REI'RÉSENTATIO.NS DRAMATIQUES CHEZ LES BASQUES

PaataralMy oa traBéillea. Le théâtre, conipagiiun oblige de la civilisation la plus avanece, n'existc pas seulement parmi les populations ipii présentent ce caractère ; on le retrouve dans les pays qui ont le mieux résisté à l’invasion des idées nouvelles, et gardé plus fidclenient le dépôt des vives croyances et d’une ardente religion , source des premiers mystères. Parcourez la Bretagne et l’Artois, la partie allemande du Tyrol et les Pyrénées, vous verrez encore représenter de ces drames pieux, dont le peuple seul fait les frais, et qui exercent une très-gran le influence sur son esprit et sur son langage. De la Bretagne je n’ai rien à dire, si ce n’est que j’ai vu et possédé

un volume imprimé à Morlaix , dans lequel le roman

IV

REPRÉSENTATIONS DRAMATIQUES CHEZ LES BASQUES

Pastorales, ou tragédies.

Le théâtre, compagnon obligé de la civilisation la plus avancée, n'existe pas seulement parmi les populations qui présentent ce caractère; on le retrouve dans les pays qui ont le mieux résisté à l'invasion des idées nouvelles, et gardé plus fidèlement le dépôt des vives croyances et d'une ardente religion, source des premiers mystères.

Parcourez la Bretagne et l'Artois, la partie allemande du Tyrol et les Pyrénées, vous verrez encore représenter de ces drames pieux, dont le peuple seul fait les frais, et qui exercent une très-grande influence sur son esprit et sur son langage. De la Bretagne je n'ai rien à dire, si ce n'est que j'ai vu et possédé un volume imprimé à Morlaix, dans lequel le roman des quatre fils d'Aimon était dialogué en breton d'une façon tout à fait naïve [1]; pour l'Artois, je renverrai à l'ouvrage d'un enfant du pays, qui signale l'usage d'y représenter des pièces sur des sujets saints [2]; la comédie chez les paysans tyroliens a inspiré à M. Louis Énault un récit des plus intéressants, que tout le monde a pu lire dans le *Moniteur universel* [3]; M. Henry a consacré deux pages de son *Histoire de Roussillon* [4] aux mystères que l'on joue encore dans

[1] *Buez ar pévar mab Emon, duc d'Ordon, laqet e form un dragedi, ha reizet en urz gant a. l. m. l.* E Montroulez, e ty Lédan, impr.-libr, e traon ru ar Vur, 1833, in-12, de 408 pages.

[2] *Études sur les Mystères*, par M. Onésime le Roy. Paris, 1837, in-8°, p. 145 et *passim*.

[3] N° du mercredi 29 octobre 1856.

[4] II^e^ part., p. CII-CIV. Voyez encore *Statistique générale des départemens pyrénéens*,

 ce pays; eiilin, MM. J. Duvoisin et J. Badé ont parlé du théâtre basrjuc dans des périodi(|ucs de province * peu connus hors du lieu de leur naissance. D'un autre côté, un savant académicien, M. Jomard, a porté l'attention des érudits sur l'e-xistence d'un théâtre populaire dans les Pyrénées, en rendant compte d'une représentation où M. Amaury Duval, ou plutôt M. Victor le Clerc, avait reconnu notre ancien roman de Fierabras mis en dialogue béarnais *. Je vais, à mon tour, rapporter ce (lue j'ai appris relativement aux ^n.s/ora/c.v basques, nom bien propre à conserver le souvenir de la condition des auteurs primitifs de ces compositions rustiques. Les pièces ()ue j'ai recueillies, au nombre de trente-quatre, sont empruntées , soit à la Bible , comme la pastorale de Moïse , celles d' Abraham et de Nabuchodonosor, soit à la légende, comme les pièces de saint Louis, de saint Pierre, de saint Jacques, de saint Koch, de saint Alexis, des trois Martyrs, di; sainte .\gnès , de sainte Catherine, de sainte Hélène, de sainte Engrace, de sainte Marguerite et de sainte Geneviève. La mythologie ligure dans le répertoire du théâtre basque par la pièce de Bacchus, et l'histoire ancienne par celles d'Astiage et du grand .Uexandre. Les anciennes chansons de geste ont fourni, non le sujet de la pièce de Clovis, où , conmie on le veira plus loin , la tradition historique est assez fidèlement observée ', mais les pastorales des douze pairs de F rance. ' Album pyriuéen, ï"* année. Pan, E. Vignanconr, 18Ai, grand in-8®, p. 90-10Î (Poétie dranwfifae det Buqutt), el p. i07-il5 (Comédie det Baeque»), — L' Obeertateur dra Pprénée», n" "46, ISAÔ, mercredi It oclobre ; n“ 747, vendredi 43 octobre; n" 748, dimanche 15 octobre ; u° 751 , dimauebe octobre ; n° 753, vendredi 37 octobre ; n° 754, dimanche 39 octobre. — Citons encore M. Cbabo, qui a consacré den pages et demie aux pastorales souletines, dans son Voyage en Hatarre, cbap. IX. p. 337-339. • Vojei llitloire lilléraire de la Prance, t. XVllI, p. 731). — La pièce représentée h Castets en présence de M. Jomard ne parait pas avoir été jamais imprimée; mais ii en est d'autres qni ont en cet honneur. On peut citer, par exemple, une Paalourelle eu quatre octet deu yaytttu qui cerque meilié d tou Alla, par FondevilledeLescar (Pan, 17G7, in-13; réirapriiiiée en 1837), et une uoubelle Paitourale bearueie, sur Joseiih et ses frères, imprimée à Toulouse par Augustiu llenault en 38 pages in-13. ' On ne saurait niettre en doute l'existence d'anciennes traditions poétiques relatives b Clovis, après avoir lu les passages suivants : Veritez est provée, l'on trais en la leçon. (Joe cil qui

tint de France |iremiers l.i région, 01 b non Clodolt, que de II le sel on;
Digitized by Google

 de Charlcni^ne, des quatre fils d'A}Tnon, de Godefroi, de Thibaut, de Richard duc de Normandie, et les annales ottomanes ont donné au théâtre basque Mustapha grand sultan. Il est plus difiieile d'indiquer la source de Jean Caillabit et de la Princesse de Gamatie. Pour ce qui est de Jean de Paris et de Jean de Perrs fa Flooyant , qui Sst la mcaprison De sa aile la belc. qui Aalii ol nun. {La Ckanion dtt Saxons, conpl. ni, T. 3; t. I, p. A. Un manuscril porte Clooi'is an lieu de Cloiols.) Je sal de geste les chansons commencier... Je sal assez don bon roi Cloevier, De FlocTant et don vassal Blrhler. (Homan d'Aabrri le Botr/ui/no* , Ms. de la BIbl. lmp. n" 7ÏÎ7-5, fol. 74 recto, col. 1 , Y. Î9.) De Clodoven et de PIpI Comtava l'os Iota l'esloria. (Flamnca, manuscrit de la Bibliolbèque de Carcassonne, folio III verso.) Da Costante diserse Constantino, Poi Fiovo e il re Fiorello, el campione; E Fioravanle, e gib sino a Pipino, Regai stirpe di Francia , e il re Carlone. (Boiardo, Orlando innamoralo.) On n'a point encore retronvè la vieille chanson de geste que font supposer les pins anciens de ses passages. Quant au dernier, il faut en chereber la source dans les Reali di Francia, dont le livre I el une partie du liv. Il sont consacrés ani faits el gestes de Costanlino, de Coslaiizo Fiovo, son fils, et de Flonvanic, lils de Fiorello, roi de France. Qui sait si nous n'anrions pas une antre Iraduclion de l'épopée française dans une saga intitulée ; Flàtenis Saga Frakka Kontags, qui ciisle dans un mannscril islandais de la Bibliothèque rovale de Stockholm (n" 6 , in-4", sur parchemin , fin du XIV' siècle), où elle occupe les feuillets 70-85? La même saga, en vingt-sept chapitres, eiiste également dans le manuscrit islandais de la même bibliothèque, in-folio, sur papier, n" 47, manuscrit exécuté en 1R91. — La ressemblance du nom de FlooeanI on FlorvenI avec le nom de famille de Coustantin, héros d'une légende perdue el citée, entre autres témoignages, dans Anberi le Bonrgoing iVoy. llisl. litt. de la France, t. XVII , p. 3i5', me porte il rattacher la saga de Floveni b celle dont je retrouve quatre exemplaires dans la même bibliothèque. Le premier, inlilulé Adonina Saga ok Conslanliaus, est un fragment acéphale de sept feuillets Irois-qnarls , conservé dans le manuscrit islandais in-folio n° 7, qui est sur parchemin el probablement du XV' siècle. Le second, en qnatre-vingi-six rhaplires, existe dans le mannscril islandais in-folio n° 48, qui est sur papier et de 1090. Le troisième, simplement inlitnié Adonins Saga, fait partie du manuscrit n" 6 tin-A", papier, XVII' siècle); le quatrième enfin est conservé dans le

manuscrit n° 19, de 1GC7, in-A‘’, sur papier. Un troubadour, Giraud de Calanson, se vante de savoir chanter Del rey Flavis, Sel de Paris, Cnm lo San pro 'Is vaqnlers noirir. (Fadel joglar, cité par Diei, Die Poésie der Ironbadonrs. Zwickau, 1800, ln-8°, p. 000.) Digitized by Google

de Charlemagne, des quatre fils d'Aymon, de Godefroi, de Thibaut, de Richard duc de Normandie, et les annales ottomanes ont donné au théâtre basque *Mustapha grand sultan*. Il est plus difficile d'indiquer la source de *Jean Caillabit* et de la *Princesse de Gamatie*. Pour ce qui est de *Jean de Paris* et de *Jean de*

Peres fu Floovant, qui fist la mesprison
De sa fille la bele, qui *Aaliz* ot non.
(*La Chanson des Saxons*, coupl. III, v. 3; t. I, p. 4. Un manuscrit porte *Cloevis* au lieu de *Clodoïs*.)

Je sai de geste les chansons commencier...
Je sai assez dou bon roi Cloevier,
De Floevant et dou vassal Richier.
(*Roman d'Auberi le Bourguignon*, Ms. de la Bibl. imp. n° 7227-5, fol. 74 recto, col. 1, v. 29.)

De Clodoveu et de Pipi
Comtava l'us tota l'estoria.
(*Flamenca*, manuscrit de la Bibliothèque de Carcassonne, folio XII verso.)

Da Costante discese Constantino,
Poi Fiovo e il re Fiorello, el campione;
E Fioravante, e giù sino a Pipino,
Regal stirpe di Francia, e il re Carlone.
(Boiardo, *Orlando innamorato*.)

On n'a point encore retrouvé la vieille chanson de geste que font supposer les plus anciens de ces passages. Quant au dernier, il faut en chercher la source dans les *Reali di Francia*, dont le livre I et une partie du liv. II sont consacrés aux faits et gestes de Costantino, de Costanzo Fiovo, son fils, et de Fioravante, fils de Fiorello, roi de France. Qui sait si nous n'aurions pas une autre traduction de l'épopée française dans une saga intitulée : *Flóvents Saga Frakka Konúngs*, qui existe dans un manuscrit islandais de la Bibliothèque royale de Stockholm (n° 6, in-4°, sur parchemin, fin du XIV^e^ siècle), où elle occupe les feuillets 70-85? La même saga, en vingt-sept chapitres, existe également dans le manuscrit islandais de la même bibliothèque, in-folio, sur papier, n° 47, manuscrit exécuté en 1691. — La ressemblance du nom de *Floovant* ou *Floevent* avec le nom de famille de Constantin, héros d'une légende perdue et citée, entre autres témoignages, dans *Auberi le Bourgoing* (Voy. *Hist. litt. de la France*, t. XVII, p. 525), me porte à rattacher la saga de Flovent à celle dont je retrouve quatre exemplaires dans la même bibliothèque. Le premier, intitulé *Adonius Saga ok Constantinus*, est un fragment acéphale de sept feuillets trois-quarts, conservé dans le manuscrit islandais in-folio n° 7, qui est sur parchemin et probablement du XV^e^ siècle. Le second, en quatre-vingt-six chapitres, existe dans le manuscrit islandais in-folio n° 48, qui est sur papier et de 1690. Le troisième, simplement intitulé *Adonius Saga*, fait partie du manuscrit n° 6 (in-4°, papier, XVII^e^ siècle); le quatrième enfin est conservé dans le manuscrit n° 19, de 1667, in-4°, sur papier.

Un troubadour, Giraud de Calanson, se vante de savoir chanter

Del rey Flavis,
Sel de Paris,
Cum lo sau pro 'ls vaquiers noirir.
(*Fadet joglar*, cité par Diez, *Die Poesie der troubadours*. Zwickau, 1826, in-8°, p. 200.)

LE PAYS BASQIE. 4() Calais, on peut croire qu'ils viennent de hi Bibliothèque bleue. Les trois pièces de Napoléon I*', qui couronnent le théâtre des Escualdunac , sont le fruit des souvenirs du peuple. La première embrasse le Consulat; la deuxième, ((ui est la plus longue et incoutestahlement la plus l>elle, se rapporte à l'Empire; et dans la troisième est retr.acée la vie de l'illustre exilé de Sainte-Hélène. Voyons maintenant de quelle façon ces pièces sont représentées : A-t-on décidé que l'on en jouerait une, la jeunesse de l'endroit va trouver l'homme de lettres du voisinage, le plus souvent l'instituteur de la commune, et lui fait part du dessein qu'elle a formé. On s'entend sur le choix de la pastorale , et l'on convient des honoraires à payer au directeur de la troupe, qui remplira en même temps les fonctions de copiste, de répétiteur, de régisseur et de souffleur. Ces honoraires sont de quarante francs, la nourriture en sus. .\vant de se produire en public, les acteurs répètent cinq ou six fois dans une maison particulière, jusqu'il ce qu'ils soient en étal de paraître convenablement sur la scène. La construction du théâtre où se jouent ces pastorales, se réduit au moclicis instravil palpita tignis. Quchiucs planches soliilement clouées sur une douzaine de solives en font les frais ; une triple rangée de barriques supporte le tout et donne à la scène une élévation d'environ l^.'VO sur 4 ou 5 mètres de côté. Le haut du théâtre est partagé en deux compartiments égaux, dont l'un forme la scène et l'autre le foyer des acteurs. Une corde tendue à la hauteur d'environ 3 mètres, et d'où descendent des draperies plus ou moins riches, plus ou moins ornées, forme la ligne de démarcation entre les deux corapiudiments , qui communiquent entre eux par deux ouvertures pratiquées aux deux extrémités. Sur la gauche s'élève ordinairement une espèce de pantin monstrueux, que l'on met en mouvement au mox'en de cordes; il représente Allah, le dieu des mahométans; son rôle est d'applaudir aux crimes des méchants et de se livrer à de nombreuses contorsions en présence

47 EEPRÉSEATAT IO>'S I) B 4 M AT I Q ü E S . Les acteurs qui vont paraître sur le théâtre ne sont pas les seuls qui aient le droit d'y siéger ; les personnes marquantes de l'eiuiroit y occupent une place d'honneur. On y voit aussi les couturières qui ont préparé les costumes et qui veillent sur les déconitions; le répétiteur qui remplit publiquement les fonctions de souffleur; enfin, deux ménétriers, l'un jouant du violon, l'autre de la flûte , avec accompagnement de tambourin ; ils ne jouent pendant la pièce que pour accompagner les chants , qui sont ordinairement îles prières adressées à Dieu par les acteurs, ou des chœurs d'enfants, dans des moments criti(|ues. Voici un chant tiré de la pastorale de sainte Geneviève, qui donne une iilce assez avantageuse de la partie lyrique de ces sortes de drames ; OENEVlfcVE DANS l'oHATOIRE. Je ne puis dire , -- je ne puis penser — ee que j'ai au cœur. — Ati I le souffle de ma vie — à peine s'élève — dans l'air — vers les cieux ; — moi-mème je m'en vais — avec lui — dans l'air. — Un feu dévorant — me consume ; — il est bien des nuits — où m'étouffent les sanglots, — les larmes. — Ohl Seigneur, grand Dieu et très-haut, — je crie vers vous, — étendez sur moi — votre douce main, — je vous en supplie. — Comme moi, — qui souffre, — y a-t-il (quelqu'un)? — Des plus bas lieux — aux pfus hauts — je cours — vous chercher ; — aux cieux — j'élève — les yeux; — je répands — des torrents de larmes, — désirant vous voir, — par le moyen (de ces larmes) — je vous conjure, — venez à mon aide. — Je sais, — sans vous — il n'y a pas, — oh, mon maître, — parmi les grands — qui êtes le plus grand I — de bonheur sur la terre. — Ah ! vers vous — emportez-moi ; — je ne puis sur la terre — trouver — de consolation. — Si j'avais deux ailes — pour m'envoler, — de ce lieu — pour m'élever, — je rn'en irais — au bonheur, ô Dieu tout-puissant, — maître du ciel! — Ayez pitié — de ma faiblesse, — venez en aide — à votre enfant. UN cHoEcn d'anges. Consolez-vous , — pauvre chère sœur. — Votre amour — nous est venu , — de la plus douce fleur — pareil au parfum. — Consolez-vous. — Pour vous chercher — nous arrivons; — tant que le tonnerre gronde — jusipi'à ce que le souffle du Seigneur l'éteigne , — consolezvous, — nous vous en prions. — Vous n'avez pas — que nous — plus — de nous embrasser — de désir. — Nous vous emporterons — avec nous — aux cieux , — quand nous descendrons — par votre ordre, — Digilized by Google

Les acteurs qui vont paraître sur le théâtre ne sont pas les seuls qui aient le droit d'y siéger : les personnes marquantes de l'endroit y occupent une place d'honneur. On y voit aussi les couturières qui ont préparé les costumes et qui veillent sur les décorations; le répétiteur qui remplit publiquement les fonctions de souffleur; enfin, deux ménétriers, l'un jouant du violon, l'autre de la flûte, avec accompagnement de tambourin ; ils ne jouent pendant la pièce que pour accompagner les chants, qui sont ordinairement des prières adressées à Dieu par les acteurs, ou des chœurs d'enfants, dans des moments critiques.

Voici un chant tiré de la pastorale de sainte Geneviève, qui donne une idée assez avantageuse de la partie lyrique de ces sortes de drames :

GENEVIÈVE DANS L'ORATOIRE.

Je ne puis dire, — je ne puis penser — ce que j'ai au cœur. — Ah! le souffle de ma vie — à peine s'élève — dans l'air — vers les cieux; — moi-même je m'en vais — avec lui — dans l'air. — Un feu dévorant — me consume; — il est bien des nuits — où m'étouffent les sanglots, — les larmes. — Oh! Seigneur, grand Dieu et très-haut, — je crie vers vous, — étendez sur moi — votre douce main, — je vous en supplie. — Comme moi, — qui souffre, — y a-t-il (quelqu'un)? — Des plus bas lieux — aux plus hauts — je cours — vous chercher; — aux cieux — j'élève — les yeux; — je répands — des torrents de larmes, — désirant vous voir, — par le moyen (de ces larmes) — je vous conjure, — venez à mon aide. — Je sais, — sans vous — il n'y a pas, — oh, mon maître, — parmi les grands — qui êtes le plus grand! — de bonheur sur la terre. — Ah! vers vous — emportez-moi; — je ne puis sur la terre — trouver — de consolation. — Si j'avais deux ailes — pour m'envoler, — de ce lieu — pour m'élever, — je m'en irais — au bonheur, ô Dieu tout-puissant, — maître du ciel! — Ayez pitié — de ma faiblesse, — venez en aide — à votre enfant.

UN CHŒUR D'ANGES.

Consolez-vous, — pauvre chère sœur. — Votre amour — nous est venu, — de la plus douce fleur — pareil au parfum. — Consolez-vous. — Pour vous chercher — nous arrivons; — tant que le tonnerre gronde — jusqu'à ce que le souffle du Seigneur l'éteigne, — consolez-vous, — nous vous en prions. — Vous n'avez pas — que nous — plus — de nous embrasser — de désir. — Nous vous emporterons — avec nous — aux cieux, — quand nous descendrons — par votre ordre, —

48 IF. PATS nASQüE. pauvre chère soeur. — Alors sera — granile — la gloire du ciel; — seinblablu à la brilUuUo étoile, — (elle) éclatera, — (|uaiul vous arriverez — au milieu de nous, — au paradis, — auprès de Dieu *. Remartiuable il bien des égards, cette tirade emprunte encore un nouvel intérêt aux circonstances (jui s'y rattachent. Elle a été recueillie, il y a viiigt-ciiK| ans, de la bouche d'une vieille fille, qui avait, dans sa jeunesse, joué le rôle de Geneviève, avec un tel feu que sa raison fut ébrtinléc par les iipplaudissemcnts de la foule et par le bruit qui s'ensuivit dans tout le pays; ce qui contribuait encore à l'accroitre était l'incognito de l'actrice, qui avait paru fardée et teinte jus((u'aux cheveux. « Je l'ai connue , m'écrit M. Duvoisin, grande, maigre et noire; elle avait des yeux vifs et d'une sévérité extraordinaire, ((uand elle ne mumuu"ait pas ses chants devant les rochers autour desquels, la quenouille au côté, elle faisait paître quehiues misérables brebis. Il me fallut plusieurs mois de patience et de cour pour me faire agréer de la pauvre mouomaue; encore, n'ai-je pu obtenir d'elle que la plus faible partie de ce qu'elle savait. Mais j'ai vu cette femme ridée, un genou sur un escabeau, la figure à moitié tournée vers le public devant lequel elle se supposait, les yeux fixés au mur sur une image du Juif errant (jui remplaçait le crucifix de l'oratoire; sa poitrine se gondait comme aux beaux jours de sa jeuncs.se ; j'ai entendu sa voix chevrotante, vibrante, pénétrante, et jamais je n'oublierai cette scène. » Il me semble (pie, dans les pastorales, il n'y a guère d'entr'aetes. La pièce se joue ordinairement .sjins interruption, et les mouvements grotesques d'Allah, dont j'ai parlé plus haut, viennent ■ Voici le débnl du Icile basque ; Mc ez diol erra», Mc ez diot pentza Bihoizean cor duilan. Oi ! neure b.itsj Doidoia badnha Airera Cernelara ; Neroni baiioha Harekln balean Aireaii, elr.

Digilized by Google

pauvre chère sœur. — Alors sera — grande — la gloire du ciel; — semblable à la brillante étoile, — (elle) éclatera, — quand vous arriverez — au milieu de nous, — au paradis, — auprès de Dieu [1].

Remarquable à bien des égards, cette tirade emprunte encore un nouvel intérêt aux circonstances qui s'y rattachent. Elle a été recueillie, il y a vingt-cinq ans, de la bouche d'une vieille fille, qui avait, dans sa jeunesse, joué le rôle de Geneviève, avec un tel feu que sa raison fut ébranlée par les applaudissements de la foule et par le bruit qui s'ensuivit dans tout le pays; ce qui contribuait encore à l'accroître était l'incognito de l'actrice, qui avait paru fardée et teinte jusqu'aux cheveux. « Je l'ai connue, m'écrit M. Duvoisin, grande, maigre et noire; elle avait des yeux vifs et d'une sévérité extraordinaire, quand elle ne murmurait pas ses chants devant les rochers autour desquels, la quenouille au côté, elle faisait paître quelques misérables brebis. Il me fallut plusieurs mois de patience et de cour pour me faire agréer de la pauvre monomane; encore, n'ai-je pu obtenir d'elle que la plus faible partie de ce qu'elle savait. Mais j'ai vu cette femme ridée, un genou sur un escabeau, la figure à moitié tournée vers le public devant lequel elle se supposait, les yeux fixés au mur sur une image du Juif errant qui remplaçait le crucifix de l'oratoire; sa poitrine se gonflait comme aux beaux jours de sa jeunesse; j'ai entendu sa voix chevrotante, vibrante, pénétrante, et jamais je n'oublierai cette scène. »

Il me semble que, dans les pastorales, il n'y a guère d'entr'actes. La pièce se joue ordinairement sans interruption, et les mouvements grotesques d'Allah, dont j'ai parlé plus haut, viennent

[1] Voici le début du texte basque :

Nic ez diot erran,
Nic ez diot pentza
Bihotzean cer dudan.
Oi ! neure hatsa
Doidoia badoha
Airera
Ceruetara ;
Neroni banoha
Harekin batean
Airean, etc.

 distraire le puldic pendant les inleri’uptions accidentelles sun'enues iwr la faute des acteurs qui tardent trop àparaitre. Dans les pièces qui adnicttent des entr’actes , la seèiie est occupée , après la retraite des acteurs, par des jeunes gens agites, au nombre de cinq ou six, qui représentent, dans une danse particulière, les combats entre les bons et les malins esprits en lutte pomr la possession de l’homme. Comme la pièce tyrolienne dont a rendu compte M. Louis Enault, les pastorales que je possède commencent toutes par un prologue il la façon d’Euripide, qui résume le sujet. Dans quelques pièces, le même personnage annonce la conclusion de la pastorale, en déclamant la moralité du drame et divers conseils aux pères , mères, jeunes gens, etc. Quant au ton de la déclamation , on peut le résumer en quelques mots ; mesure iambique, parfaitement conforme aux règles de l’Art poétique d’Horace. Les costumes se composent de tout ce que l’on peut obtenir d’ancien et de beau dans les châteaux et dans les maisons bourgeoises, en vertu d’un droit acquis de temps immémorial à la jeunesse, droit que l’on ne saurait lui dénier sans s'exposer à ((uelque représaillc. Les coiffures surtout sont l’objet de soins particuliers, et l’on y prodigue les rubans et les bijoux. Chacun essaie de se rapprocher autant que possible du costume qu’il attribue à son personnage; mais, il faut le dire, acteurs et spectateurs sont assez peu difficiles sur ce point. Voyiez plutôt : l’habillement d’un roi chrétien consiste communément en un pantalon blanc galonné, un beau gilet, un habit bourgeois et de petites bottes ; une coimonne ornée d’une riche chaîne d’or, une autre cliaine de même métal descendant sur le dos et sur l’estomac, une épée , une canne , des gants , deux montres et la croix d’honneur complètent ce costume , bien fait pour éblouir des paysans. Les courtisans rjui accompagnent le roi sont vêtas de meme, avec cette différence qu’ils sont coiffés de chapeaux pareils à ceux de nos gendarmes et garnis de plumets et de rubans. Les princes musulmans portent de grandes bottes, un pantalon blanc galonné, un habit rouge , un chapeau cylindrique décoré de panaches et de petits miroirs; leur suite offre des costumes pareils, si ce n’est 4

Digilized by Google

distraire le public pendant les interruptions accidentelles survenues par la faute des acteurs qui tardent trop à paraître. Dans les pièces qui admettent des entr'actes, la scène est occupée, après la retraite des acteurs, par des jeunes gens agiles, au nombre de cinq ou six, qui représentent, dans une danse particulière, les combats entre les bons et les malins esprits en lutte pour la possession de l'homme.

Comme la pièce tyrolienne dont a rendu compte M. Louis Énault, les pastorales que je possède commencent toutes par un prologue à la façon d'Euripide, qui résume le sujet. Dans quelques pièces, le même personnage annonce la conclusion de la pastorale, en déclamant la moralité du drame et divers conseils aux pères, mères, jeunes gens, etc. Quant au ton de la déclamation, on peut le résumer en quelques mots : mesure iambique, parfaitement conforme aux règles de l'Art poétique d'Horace.

Les costumes se composent de tout ce que l'on peut obtenir d'ancien et de beau dans les châteaux et dans les maisons bourgeoises, en vertu d'un droit acquis de temps immémorial à la jeunesse, droit que l'on ne saurait lui dénier sans s'exposer à quelque représaille. Les coiffures surtout sont l'objet de soins particuliers, et l'on y prodigue les rubans et les bijoux. Chacun essaie de se rapprocher autant que possible du costume qu'il attribue à son personnage; mais, il faut le dire, acteurs et spectateurs sont assez peu difficiles sur ce point. Voyez plutôt : l'habillement d'un roi chrétien consiste communément en un pantalon blanc galonné, un beau gilet, un habit bourgeois et de petites bottes; une couronne ornée d'une riche chaine d'or, une autre chaîne de même métal descendant sur le dos et sur l'estomac, une épée, une canne, des gants, deux montres et la croix d'honneur complètent ce costume, bien fait pour éblouir des paysans. Les courtisans qui accompagnent le roi sont vêtus de même, avec cette différence qu'ils sont coiffés de chapeaux pareils à ceux de nos gendarmes et garnis de plumets et de rubans. Les princes musulmans portent de grandes bottes, un pantalon blanc galonné, un habit rouge, un chapeau cylindrique décoré de panaches et de petits miroirs; leur suite offre des costumes pareils, si ce n'est

I.E PAYS RASQCR. r)ü qu’au lieu d’habits, ceux qui la composent ont des vestes courtes en écarlate ; les uns et les autres poi-tcnt de grands sabres. Quant aux danseurs qui paraissent sur la scène pendant les cntr’actcs, et que l’on nomme Satans, ils ont des escarpins rouges garnis de petites sonnettes, un pantalon blanc galonné, une ceinture en soie, un riche gilet, une veste écarlate, un cha|)eau triangulaire en carton orné de rubans et de plumets, et une petite canne piu'eillement décorée de rubans rouges de 4<) centimètres. Hicn

51 RErHÉSE«TATIOKS DRAMATIQUES. Il est vraiment impossible de dire eombien l'attention et le silence régnent, malgré le concours si nombreux de spectateurs de tout âge, de tout sexe ,. tle toute condition. Ils restent ainsi entassés , sulToijués , dans une posture gênante , pendant les ((uatre ou cinq heures (|uc dure lu représentation ; sur ces figures avidement tendues vers la scène, on n'aperçoit pas le moindre signe d'impatience; de ces poitrines qui souvent respirent avec peine, on n'entend sortir aucune plainte , si ce n'est lorsque rinnoccncc ou la vertu sont persécutées : alors rattendrissement va jusqu'aux lamies. On recueille avec avidité tous les dialogues, toutes les maximes, dont on tirera parti plus tard dans la conversation et pour l'éducation des enfants. Un acteur, s'il a une belle voix et s'il gesticule avec aisance, entendra longtemps son nom répété avec éloge; s'il rend mal son rôle, il s'expose à recevoir, pour longtemps aussi, un surnom destiné à perpétuer le souvenir de son échec. Le spectateur n'est tenu à aucune contribution ; néanmoins, les acteurs rentrent, et bien au delà, dans tous les frais de la représentation. Deux sources de revenus leur sont en efl'et assurées : la première consiste dans les rafralehissenients distribués en leur nom à tous les assistants, qui répondent à cette libéralité par des dons volontaires d'une valeur supérieure. Ces rafraiebissements sont tout simplement des verres de vin ou d'eau rougie , que des trios de jeunes gens et de jeunes filles offrent aux spectateurs; les jeunes gens font la collecte et les jeunes fdles versent à boire; ceux-ci sont ordinairement de bonne maison ou marguilliers de la paroisse. La deuxième source de revenu prend naissance dans un autre divertissement , également en usage dans le TjtoI en pareille circonstance. A la fin de la représentation d'une pastorale, on exécute sur le théâtre des danses diveraes. Le public y est admis; mais l'honneur de danser les trois premiers moulchiko, ou sauts basques, est mis à l'encan par les agents des acteurs, et la jeunesse des diverses communes se le dispute. Celle dont les jeunes gens ont le plas offert, passe pour la plus importante; il en est de même pour les deux autres qui viennent après. Le premier sant basque coûte quelquefois de 1 50 à '•200 francs , le deuxième

Digitized by Coogle

Il est vraiment impossible de dire combien l'attention et le silence règnent, malgré le concours si nombreux de spectateurs de tout âge, de tout sexe, de toute condition. Ils restent ainsi entassés, suffoqués, dans une posture gênante, pendant les quatre ou cinq heures que dure la représentation; sur ces figures avidement tendues vers la scène, on n'aperçoit pas le moindre signe d'impatience; de ces poitrines qui souvent respirent avec peine, on n'entend sortir aucune plainte, si ce n'est lorsque l'innocence ou la vertu sont persécutées : alors l'attendrissement va jusqu'aux larmes. On recueille avec avidité tous les dialogues, toutes les maximes, dont on tirera parti plus tard dans la conversation et pour l'éducation des enfants. Un acteur, s'il a une belle voix et s'il gesticule avec aisance, entendra longtemps son nom répété avec éloge; s'il rend mal son rôle, il s'expose à recevoir, pour longtemps aussi, un surnom destiné à perpétuer le souvenir de son échec.

Le spectateur n'est tenu à aucune contribution; néanmoins, les acteurs rentrent, et bien au delà, dans tous les frais de la représentation. Deux sources de revenus leur sont en effet assurées : la première consiste dans les rafraîchissements distribués en leur nom à tous les assistants, qui répondent à cette libéralité par des dons volontaires d'une valeur supérieure. Ces rafraîchissements sont tout simplement des verres de vin ou d'eau rougie, que des trios de jeunes gens et de jeunes filles offrent aux spectateurs; les jeunes gens font la collecte et les jeunes filles versent à boire; ceux-ci sont ordinairement de bonne maison ou marguilliers de la paroisse. La deuxième source de revenu prend naissance dans un autre divertissement, également en usage dans le Tyrol en pareille circonstance. A la fin de la représentation d'une pastorale, on exécute sur le théâtre des danses diverses. Le public y est admis; mais l'honneur de danser les trois premiers *moutchiko*, ou sauts basques, est mis à l'encan par les agents des acteurs, et la jeunesse des diverses communes se le dispute. Celle dont les jeunes gens ont le plus offert, passe pour la plus importante; il en est de même pour les deux autres qui viennent après. Le premier saut basque coûte quelquefois de 150 à 200 francs, le deuxième

5-2 LE FATS BASQDE. tle 20 à 50, le Iroisièrae de 15 à 30. Après ces trois danses vient un bal ordinaire. Une fois les frais acquittés, les acteurs con.sacrcnt le bénéfice, s'il y en a, à payer le vin bu pendant les répétitions et à donner un baiwiuet suivi d’un bat, huit jours après la représentation de la pa.storale. Le soir inéinc du jour où elle a eu lieu, les assistants rentrent chacun chez eux avec une abondante provision de souvenirs et de conversations ; mais les amours et les combats dont ils viennent d’être les témoins, se retracent quchjuefois à leurs regards

 dont Mauléon est le chef-lieu. C’est dans ce coin de terre, qui a vu naître les Oihcnart , les Archu , en un mot les meilleurs poëtes basques, que l’on conserve les recueils dramatiques les plus renommés, et que se donnent les représentations les plus soignées, comme les plus fréquentes. La basse Navarre n’a guère, je crois, de pastorales propres, non plus que le Labourd. Les Labourdins ne connaissent même pas chez eux ces spectacles, ou, à parler plus exactement , ils paraissent avoir abandonné la tragédie; car il y a encore à Saint-Jean-de-Luz des femmes qui l’ont jouée. Quant à la comédie , ils n’y ont point renoncé. Cette différence dans les coutumes d’un peuple du même sang, agglomeré sur un seul point , se retrouve encore dans d’autres amusements , comme les drames satiriques, les maseanules et les divertissements du carnaval , que l’on ne voit pas ailleurs que dans la Soûle , avec le sens caché qui les distingue. Cette partie du Pays Basque, dont le nom Suberoa présente à des Basques le su ou vous respectueux n’aurait-elle point eu autrefois quelques prérogatives '/ Son dialecte, du moins, peut être comparé à l’ionien pour la douceur relative des mots et l'hannonic de la prononciation ; c’est sans contredit la plus poétique des variétés de l’idiome euscarien. Le ■ Aùisi tcril, ce nom ilgniflmil roiu letle; mais celte iljmologie ironTera des contradiclenni. D'abord les Labourdins e(les bas Nararrais disent Seteroa, on plutM Zsierot, et les Sonlelins eox-mimes, pour la plupart, CiSerta. Beroa signifie cktei. En second lien, jamais, dans le basque, pronom n'entra dans la formation d'un nom propre. Tous les noms de lien dont la signification est incontestable, sont formes d'un substantif on de deux , arec on sans désinence finale , on arec un nom de nombre ; d'nn snbslantif et d'un adjectif ou participe-adjectif. C'est Ib une régie sure qui contrarie fort les cherebenrs d'étymologies do pays, et contre laquelle la plupart «ont échouer. — Oibenart regarde le nom de la Sonie comme une contraction de l'ancien terme Sutois, qui signifie , en basque , un pays de forêt. (JVelifw «Iriiuque Vtscenia, IW. III, cliap. IV, p. 401 Cf. HtSrieni Valetii Xotilin Callitnin, p. 535, col. 1) Il convient d'ajouter que nos ancêtres disaient SoUe, comme nn le voit par nn article des Instructions données, en 1378, il un agent secret de Charles-le -Mauvais. (Jfénoirea pour sertir d l’kùleire de Ckerlet It, etc., par Secousse. A Paris, ctaei Durand , M.DCC.LVIIL, ln-4°, t. il , p. 375, 376.) Pierre Olbagaray, parlant de la Sonic, qui est, dit-il, • le pals anciennement appelé Cnberoa, « ajoute ; • mot

basque composé qui signifie roua es/ea cktnd, ponree que le peuple y est de joviatte hnmenr. • Qnaot an nom français, il loi donne pour origine « que ce petit recoin environné do Bearn , Aragon , et basse Navarre, s'est toosjoors maintenu seul en l’obeissance des roys de France, contenant les villes et chasteaux de Manleon, le Bourg, et l'abbaye de SainetEngrace, Villencnfve, Hontori,et Barreus, avec environ 60. parroisses ou villages, > etc. (Uutoire det complet de Faix, Bearn et iVaoorre, etc. A Paris, H.DC.XXIX., in.4°, liv. IU,cbap. il,p.480.) Digitized by Google

dont Mauléon est le chef-lieu. C'est dans ce coin de terre, qui a vu naître les Oihenart, les Archu, en un mot les meilleurs poëtes basques, que l'on conserve les recueils dramatiques les plus renommés, et que se donnent les représentations les plus soignées, comme les plus fréquentes. La basse Navarre n'a guère, je crois, de pastorales propres, non plus que le Labourd. Les Labourdins ne connaissent même pas chez eux ces spectacles, ou, à parler plus exactement, ils paraissent avoir abandonné la tragédie; car il y a encore à Saint-Jean-de-Luz des femmes qui l'ont jouée. Quant à la comédie, ils n'y ont point renoncé. Cette différence dans les coutumes d'un peuple du même sang, agglomeré sur un seul point, se retrouve encore dans d'autres amusements, comme les drames satiriques, les mascarades et les divertissements du carnaval, que l'on ne voit pas ailleurs que dans la Soule, avec le sens caché qui les distingue. Cette partie du Pays Basque, dont le nom *Suberoa* présente à des Basques le *su* ou *vous* respectueux [1], n'aurait-elle point eu autrefois quelques prérogatives? Son dialecte, du moins, peut être comparé à l'ionien pour la douceur relative des mots et l'harmonie de la prononciation; c'est sans contredit la plus poétique des variétés de l'idiome euscarien. Le

[1] Ainsi écrit, ce nom signifierait *vous seule;* mais cette étymologie trouvera des contradicteurs. D'abord les Labourdins et les bas Navarrais disent *Suberoa*, ou plutôt *Zuberoa*, et les Souletins eux-mêmes, pour la plupart, *Ciberoa*. *Beroa* signifie *chaud*. En second lieu, jamais, dans le basque, pronom n'entra dans la formation d'un nom propre. Tous les noms de lieu dont la signification est incontestable, sont formés d'un substantif ou de deux, avec ou sans désinence finale, ou avec un nom de nombre; d'un substantif et d'un adjectif ou participe-adjectif. C'est là une règle sûre qui contrarie fort les chercheurs d'étymologies du pays, et contre laquelle la plupart vont échouer. — Oihenart regarde le nom de la Soule comme une contraction de l'ancien terme *Subola*, qui signifie, en basque, un pays de forêt. (*Notitia utriusque Vasconiæ*, liv. III, chap. IV, p. 402. Cf. *Hadriani Valesii Notitia Galliarum*, p. 535, col. 2.) Il convient d'ajouter que nos ancêtres disaient *Soble*, comme on le voit par un article des instructions données, en 1378, à un agent secret de Charles-le-Mauvais. (*Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II*, etc., par Secousse. A Paris, chez Durand, M.DCC.LVIII., in-4°, t. II, p. 375, 376.) Pierre Oihagaray, parlant de la Soule, qui est, dit-il, « le païs anciennement appelé *Cuberoa*, » ajoute : « mot basque composé qui signifie *vous estes chaud*, pource que le peuple y est de jovialle humeur. » Quant au nom français, il lui donne pour origine « que ce petit recoin environné du Bearn, Aragon, et basse Navarre, s'est tousjours maintenu seul en l'obeissance des roys de France, contenant les villes et chasteaux de Mauleon, le Bourg, et l'abbaye de Sainct-Engrace, Villeneufve, Montori, et Barreus, avec environ 60. parroisses ou villages, » etc. (*Histoire des comptes de Foix, Bearn et Navarre*, etc. A Paris, M.DC.XXIX., in-4°, liv. III, chap. 11, p. 489.)

5-1LE PAYS BASQTE. dialecte labounlin répondrait à l'atlinuc, le bas navjurais participe des deux précédents, comme le pays où on le parle tient de la Soûle et du Labourd; en d'autres termes, le dialecte souletin a des inflexions musicales , auxifuelles le bas navarrais participe plus ou moins , et nue le caractère bibliipie du laboiirdin ne saluait mbnettre. Cette corapiuaison des dialectes basques aux dialectes grecs n'est point, du reste, une simple réminiscence de grammaire, et il ne serait pas impossible de la justilicr en établissant la conformité des règles dans les rapports des tlialectes de l'une et de l'autre langue. Mais j'ai encore un mot à dire des pastorales, et je m'empresse d'y revenir. Leurs auteurs sont tout à fait inconnus. On n'a conservé le souvenir que des instituteurs qui depuis un siècle se sont attachés à recueillir les productions des muses euscariennes , et employés à les faire représenter. Ce sont Agie, de Tardets, Laxague, de Lichans, et Goyheneix, d'Alçay. Depuis 182G, M. Safl'ores ainé, facteur de la poste dans la première de ces localités, y a fait jouer, ainsi que dans le reste de rarrondissement de Mauléon, tic cimiuante à soixante pièces. C'est à cet homme modeste, grand collecteur de pastorales bastiucs, que je dois quelques-uns des détails ()ui précèdent ; les autres , en plus grand nombre , m'ont été fournis par M. l'abbé Bordachar, de Mauléon, ancien économe de l'Institution de Saint-Palais, qui rappelle mon digne ami, feu l'abbé Ségalas, fondateur de cette maison, mais qui ne saurait le faire oublier. Si ce qui précède a pu intéresser, je n'ai plus qu'un seul vœu à former ; c'est (|uc le théâtre Imtjue, déjà amoindri par des pertes inévitables, soit bientôt publié, avec une traduction et des notes, par un homme familiarisé avec les ouvrages analogues que nous a légués le moyen âge. Nous aurons ainsi une nouvelle expression du génie populaire dans notre pays, nous donnerons un nouveau sujet d'envie à l'Europe savante, et l'on ajoutera à riiistoirc littéraire de la France ; car, meme en supposant (pie la plus grande partie de ces pastorales soient traduites ou imitées de nos anciens mystères, ou tirées de nos vieilles chansons de geste, il faut reconnaître que nombre des originaux français n'existent plus. Digilized by Google

BEPBÉSEMTATIOISS ItB A M AT 1 U l ES . 55 Ne coujptc-t-on pour rien aussi l'avantage cju’il y aurait à posséder un corps étendu de poésies basques ? üepuis le XVI’ siècle, rattcution des savaids de l'Europe et même de rAméri(|ue est tixéc sur l'idiome dans lequel elles ont été composées, et personne ne songe à faciliter cette étude eu lui fournissant des éléments, c'est-à-dire en publiant des textes purs et déjà consacrés. Un jour viendra, gardons-nous d'en douter, où l’on trouvera que c'est trop attemlre et où l'on voudra recueillir les effusions de la muse pyrénéenne; mais, comme toujours, ce sera trop tard, et il faudra beaucoup de temps et beaucoup de peine poui' rassembler des feuilles qu’il n'y aurait aujourd’hui qu'à ramasser par terre, où elles gisent sans honneur, en attendant (]ue le veut (jui vient de France ou d'Espagne les emporte dans l’abimc. Tmtrrm-mttttttÊ-mr y on camédlri». 11 ne faut pas s'attendre à trouver de Molière chez les Escualdunac : le Basque n’est guère ami des abstractions, et rien ne saurait être plus éloigné de sa pensée que de faire la critique des Ducuj's eu général. Les mœurs privées , les faits qui blessent ses regards et deviennent des scandales publics , c’est là tout ce (|ui le touche , voilà ce qu’il flétrit , ou du moins ce qu’il flétrissait jadis. Aujourd’hui, eu effet, les cinsarrot et les asto laslercac seraient une école de mœurs fort peu à conseiller. Un mari se laisse-t-il maltraiter par sa femme, en dé|)it du la loi sidique qui veut eu France que femme file et ne coiimiande pas, avant peu un drame satiricjue montrera au public malin le sceptre de 1a fiunille tombé en quenouille. Ces sortes de pastorales, autrefois, dit-on, assez fréquentes , sont presque délaissées ; c’étaient des pièces de circonstance dont la coutume interdisait de garder copie, sous peine de s’exposer à des vengeances terribles et sanglantes. La course sur l’ànc faslo lasterea) était la flétrissure infligée à l'infidélité conjugale; je dis encore était, parce que depuis quelque quinze ou vingt ans la police empêche ces jeu\ tradiDigiiized by Google

Ne compte-t-on pour rien aussi l'avantage qu'il y aurait à posséder un corps étendu de poésies basques? Depuis le XVI^e^ siècle, l'attention des savants de l'Europe et même de l'Amérique est fixée sur l'idiome dans lequel elles ont été composées, et personne ne songe à faciliter cette étude en lui fournissant des éléments, c'est-à-dire en publiant des textes purs et déjà consacrés. Un jour viendra, gardons-nous d'en douter, où l'on trouvera que c'est trop attendre et où l'on voudra recueillir les effusions de la muse pyrénéenne; mais, comme toujours, ce sera trop tard, et il faudra beaucoup de temps et beaucoup de peine pour rassembler des feuilles qu'il n'y aurait aujourd'hui qu'à ramasser par terre, où elles gisent sans honneur, en attendant que le vent qui vient de France ou d'Espagne les emporte dans l'abime.

Tobera-munstrac, ou comédies.

Il ne faut pas s'attendre à trouver de Molière chez les Escualdunac : le Basque n'est guère ami des abstractions, et rien ne saurait être plus éloigné de sa pensée que de faire la critique des mœurs en général. Les mœurs privées, les faits qui blessent ses regards et deviennent des scandales publics, c'est là tout ce qui le touche, voilà ce qu'il flétrit, ou du moins ce qu'il flétrissait jadis. Aujourd'hui, en effet, les *cinsarrot* et les *asto lastercac* seraient une école de mœurs fort peu à conseiller. Un mari se laisse-t-il maltraiter par sa femme, en dépit de la loi salique qui veut en France que femme file et ne commande pas, avant peu un drame satirique montrera au public malin le sceptre de la famille tombé en quenouille. Ces sortes de pastorales, autrefois, dit-on, assez fréquentes, sont presque délaissées; c'étaient des pièces de circonstance dont la coutume interdisait de garder copie, sous peine de s'exposer à des vengeances terribles et sanglantes.

La course sur l'âne *(asto lasterca)* était la flétrissure infligée à l'infidélité conjugale; je dis encore *était*, parce que depuis quelque quinze ou vingt ans la police empêche ces jeux tradi-

 tionnels, devenus trop licencieux. Encft'et, ce n’est pas seulement dans le cas d’attentat contre l’autocratie de l’époux que le public était appelé comme juge : la conduite scandaleuse du mari ou de la femme lui était aussi dénoncée et transportée sur la scène, pour mettre en f(uelque sorte les coupables dans l’impossibilité de poursuivre leurs criminelles intrigues, et pour donner à l’époux ou à l’épouse offensée une réparation solennelle. Malheur alors aux auteurs du scandale! Les jeunes gens se sont réunis, les parents eux-mêmes accourent; un poète a été appelé, ou l’a mis au courant de tous les détails; il va, pour un prix déterminé, composer un drame , d’autant plus applaudi que le rimeur saura mieux enchâsser dans l’exposé lidèle des faits incriminés tout ce que l’ironie, le sarcasme et le ridicule ont de plus subtil, de plus amer. Qu’a fait le coupable? Comment l’a-t-il fait? De quels moyens s’cst-il servi? Quelles personnes l’ont aidé? Quelles sont les qualités de l’époux ou de l’épouse offensée? Respect, égards dus à la religion, à la famille, à la parenté, au public, etc., tels sont les éléments, le thème de ces drames, dont le mérite consiste dans la vigueur des maximes , la finesse des allusions , la souplesse et le natui-el des transitions , et se mesure à la quantité des larmes répandues eu faveur de la victime. Les asto lastercac sont, du reste, divisés en actes et en scènes, etc., et se jouent de la même façon. Le costume des acteurs ne diflêre en rien de celui des personnages qu’ils représentent et dont ils essaient d’imiter la voix, la pose, en im mot tous les caractères distinctifs. Le nom d'asto laslerca (course sur l’âne) vient de ce qu’ autrefois la femme coupable était conduite de force sur la scène et promenée ensuite dans le village, à cheval sur un âne dont la queue lui tenait lieu de bride. Les progrès de notre civilisation ne permettent plus que l'on traque le vice avec cette sévérité Spartiate, et néamuoius il y a près d’un demi -siècle que cet usage subsistait encore : M. Bordachar se souvient de l’avoir vu deux ou trois fois mis en pratique. Les charivaris *, autrefois usités partout, en dépit des défenses < Cinitarrotae, de citturri, clochettes. Digitized by Google

 de l'Eglise et de l'État', le sont dans la Soûle autrement c{ue dans les autres contrées, même les plus voisines. Un veuf ou une veuve songent-ils à convoler à de nouvelles noces , fête pour le village. Des que les projets de mariage ont pris de la consistance, tout le menu bétail est dépouillé de ses colliers à sonnettes, les cornes de bœuf sont préparées, le thupim-utsu ’ fait entendre ses sourds mugissements, un poëte gagé vient chaque soir, avec son fonnidable porte-voix, débiter cle poétiques conseils aux époux devant leur propre demeure. Chaf|ue {{uatrain c-t accueilli par les hourrahs de la

multitude et le vacarme horrible des clochettes , cornes

de l'Église et de l'État [1], le sont dans la Soule autrement que dans les autres contrées, même les plus voisines. Un veuf ou une veuve songent-ils à convoler à de nouvelles noces, fête pour le village. Dès que les projets de mariage ont pris de la consistance, tout le menu bétail est dépouillé de ses colliers à sonnettes, les cornes de bœuf sont préparées, le *thupina-utsu* [2] fait entendre ses sourds mugissements, un poëte gagé vient chaque soir, avec son formidable porte-voix, débiter de poétiques conseils aux époux devant leur propre demeure. Chaque quatrain est accueilli par les hourrahs de la multitude et le vacarme horrible des clochettes, cornes de bœuf et *thupina-utsu*, qui confondent leurs affreux concerts. Même sérénade, toujours assaisonnée de couplets improvisés, aura lieu jusqu'à la nuit des épousailles; car jamais veuf, dans la Soule, ne se maria de jour. Un cortége d'honneur, musique et poëte en tête, accompagne les nouveaux époux à l'église; de gros enfants de chœur leur font humer le parfum de piments rouges, qu'ils brûlent dans des pots de terre, dont ils les encensent. Enfin, au moins dans la basse Navarre, on porte au bout d'une perche un chat entouré de paille à laquelle on a mis le feu [3]. Au retour de la cérémonie, le même cortége reconduit les mariés jusqu'à leur demeure, et là se termine leur supplice.

Les choses, au reste, ne se passent point toujours de la même façon. Par exemple, un jeune homme sans fortune vient-il de se marier avec une veuve riche et vieille? on leur fait publiquement leur procès. Deux avocats, l'un demandeur au nom de la jeunesse, l'autre défendeur pour la vieillesse amoureuse, se livrent assaut.

[1] *Traité des jeux et des divertissemens*, etc., par Jean-Baptiste Thiers. A Paris, chez Antoine Dezallier, M.DC.LXXXVI., in-12, chap. XXIV, art. VI, p. 288-292.

[2] Tirelire. Le mot *tupina* n'est pas basque, mais roman, et comme tel il a été recueilli par M. Raynouard, dans son *Lexique roman*, t. V, p. 373, col. 2. On le retrouve dans un acte passé à Estella, en 1313. (*Diccionario de antiguedades del reino de Navarra*, t. I, p. 423.) — Les Provençaux avaient également *topi* pour désigner un pot, que les paysans du Périgord appellent *toupi* et ceux du Beaujolais *tupin*.

[3] C'était dire au mari qu'il était un jeannot, ou tout au moins de la Saint-Jean, fête où il était d'usage de brûler des chats. Voyez sur les auto-da-fé de ces malheureuses bêtes, que l'on faisait à Paris, à cette époque, sur la place de Grève, une longue note de M. Édouard Fournier, dans son édition des *Caquets de l'accouchée*, et *le Miroir de contentement*, p. 14 et 15 du t. II des *Variétés historiques et littéraires*, etc., revues et annotées par le même auteur. A Paris, chez P. Jannet, MDCCCLV, in-12.

 Tous (leux SC reiifcrnieiit dans la discussion du fait moral, en prenant les passions humaines du c(>t(3 (pii prijte à rire, en (jvilant surtout les personnalittis ((ui pourraient donner lieu à des repré‘sailles. Le but de ces diverses représentations, (|ui rappellent les monilités du moyen fige, était sans doute de détourner des secondes noces; mais ce moyeu, aujourd’hui sans cUct, n’est plus pour les jeunes gens qu’une occasion d’extorquer, de guerre lasse, à leurs victimes, une contribution plus ou moins forte pour prix de leur silence, l’ar le sacrilice d’une barrique de vin, le veuf le plus renforcé peut compter sur l'impunité de ((uch|ues (ianvailles qu’il médite; mais aucun ne réussira à se remarier sans avoir payé son amende aura aut auribus La facilité avec laiiuelle la langue basque se prèt« à la versification , il cause des inversions qu’elle permet et des règles de sa syntaxe, (pii toutes aboutissent à des variantes de désinences, fait (pie tout Basque peut composer des vers; s’il a de l’imagination, il deviendra une espèce de liarde, et sera invité à chanter tout ce qui dans les nouvelles du jour frappera tant soit peu ses compatriotes. Une autre observation importante à faire sur l’escuara, c’est que, comme toutes les langues anciennes, elle exprime décemment, par leurs mots propres, nombre de pensées et de choses que les coiivenances actuelles obligent de rendre par des étpiivalenls ou par des périphrases, dans les langues modernes. .\insi il existe une foule d’expressions basques qui ne choqueront pas les oreilles les plus délicates , les plus chastes , et qui cependant, tniduites littéralement en français, seraient insupportables. Il résulte de là que l’introduction du français dans la Soûle, le. Labourd et la ba.sse Navarre, peut bien, dans les commencements, être nuisible , en éveillant par sa délicatcs.se même l’ attention sur les mots de la langue cusciiriennc employés jus()uc-là avec la naïve simplicité des temps antiques. C’est ce qui explique la ■ Ce tribut Ictrè sur 1(^8 mariés semble un reste de re droit de pelole, que tout veuf ou veuve se remariant , ou tonte mariée étrangère au pays de son époni , devait payer antrefois; les premiers pour se racheter du cbarivari , les antres pour indemnité b Tabbé de la baaoebe ou de mauKonvern. Ce droil , supprimé en Roussillon par édit de Jayme I", du mois de mai 1500, subsista en Provence Jusqu'en i'89. [Ilisloirt de Rmtsillo», l'"|iart., p. lxxxvi.) Digitized by Coogle

Tous deux se renferment dans la discussion du fait moral, en prenant les passions humaines du côté qui prête à rire, en évitant surtout les personnalités qui pourraient donner lieu à des représailles. Le but de ces diverses représentations, qui rappellent les moralités du moyen âge, était sans doute de détourner des secondes noces; mais ce moyen, aujourd'hui sans effet, n'est plus pour les jeunes gens qu'une occasion d'extorquer, de guerre lasse, à leurs victimes, une contribution plus ou moins forte pour prix de leur silence. Par le sacrifice d'une barrique de vin, le veuf le plus renforcé peut compter sur l'impunité de quelques fiançailles qu'il médite; mais aucun ne réussira à se remarier sans avoir payé son amende *auro aut auribus* [1].

La facilité avec laquelle la langue basque se prête à la versification, à cause des inversions qu'elle permet et des règles de sa syntaxe, qui toutes aboutissent à des variantes de désinences, fait que tout Basque peut composer des vers; s'il a de l'imagination, il deviendra une espèce de barde, et sera invité à chanter tout ce qui dans les nouvelles du jour frappera tant soit peu ses compatriotes. Une autre observation importante à faire sur l'escuara, c'est que, comme toutes les langues anciennes, elle exprime décemment, par leurs mots propres, nombre de pensées et de choses que les convenances actuelles obligent de rendre par des équivalents ou par des périphrases, dans les langues modernes. Ainsi il existe une foule d'expressions basques qui ne choqueront pas les oreilles les plus délicates, les plus chastes, et qui cependant, traduites littéralement en français, seraient insupportables. Il résulte de là que l'introduction du français dans la Soule, le Labourd et la basse Navarre, peut bien, dans les commencements, être nuisible, en éveillant par sa délicatesse même l'attention sur les mots de la langue euscarienne employés jusque-là avec la naïve simplicité des temps antiques. C'est ce qui explique la

[1] Ce tribut levé sur les mariés semble un reste de ce droit de *pelote*, que tout veuf ou veuve se remariant, ou toute mariée étrangère au pays de son époux, devait payer autrefois; les premiers pour se racheter du charivari, les autres pour indemnité à l'abbé de la bazoche ou de maugouvern. Ce droit, supprimé en Roussillon par édit de Jayme I^er^, du mois de mai 1300, subsista en Provence jusqu'en 1789. (*Histoire de Roussillon*, I^re^ part., p. LXXXVI.)

BEPilÉSE>iTA’riUAS UBiAUTlgCES. 5!) résistance que le clergé bitsque semble opposer aux efforts de raduiiiiistnition pour répandre dans les Pyrénées l’usage exclusif du français, si favorable à l’exercice de l'autorité gouvernenienlale. Je ne sais guère jusqu’à quel point ces considérations et les «létails qui précèdent parviendront à intéresser le lecteur; mais je ii’cn ai pas fini avec ccs derniers, et je reprends mon récit où je l’ai laissé. Les seconds mariages ne sont pas les seuls sujets des causes grasses que nous venons de signaler clie/. les Basques. En général,

lorsqu’un événement singulier, eu désaccord avec le caractère et les iLsagcs

resistance que le clergé basque semble opposer aux efforts de l'administration pour répandre dans les Pyrénées l'usage exclusif du français, si favorable à l'exercice de l'autorité gouvernementale.

Je ne sais guère jusqu'à quel point ces considérations et les détails qui précèdent parviendront à intéresser le lecteur; mais je n'en ai pas fini avec ces derniers, et je reprends mon récit où je l'ai laissé.

Les seconds mariages ne sont pas les seuls sujets des causes grasses que nous venons de signaler chez les Basques. En général, lorsqu'un événement singulier, en désaccord avec le caractère et les usages des habitants, vient porter l'émoi parmi eux, les jeunes gens se réunissent pour décider si l'on en fera le sujet d'un *tobera-munstra*, c'est-à-dire d'un charivari représenté. La majorité se prononce-t-elle pour l'affirmative? on passe à la cérémonie du bâton. Tous ceux qui veulent prendre part au drame comme acteurs, ou simplement se cotiser pour subvenir aux frais de la représentation, se réunissent d'un côté. Deux d'entre eux tiennent un bâton chacun par un bout, et tous les associés passent dessous : ce qui constitue un engagement sacré. On procède ensuite à la nomination de commissaires chargés de veiller aux préparatifs. Comme ils ne sont pas secrets, le bruit du divertissement qui s'apprête ne tarde point à se répandre dans les cantons voisins, et, au jour indiqué, l'affluence est considérable. La partie scénique de ces fêtes, que M. Duvoisin a pris le soin de décrire [1], consiste en plaidoyers, dont on ne peut reproduire les paroles, toujours improvisées. Cet écrivain s'étend longuement sur la tactique suivie par les deux orateurs, de façon à nous donner la plus haute idée de leur talent et des ressources qu'ils mettent en jeu; je me bornerai à dire qu'ils les emploient toutes, jusqu'à l'allégorie, figure pour laquelle les Basques ont une grande prédilection, et qu'ils visent bien plus haut qu'à convaincre leur auditoire : enlever les suffrages dans des positions difficiles en faisant rire le public de ses travers, voilà leur triomphe, le seul qu'ils ambitionnent. Il existe dans le pays un certain nombre de ces sortes

[1] *Comédie des Basques*, dans l'*Album pyrénéen*, 2me ann. Pau, 1844, in-8°, p. 940-944.

(K) LE PAYS BASUl'E. d’avocats; leur réputation, une fois bien établie, leur vaut la considération que donne ailleurs la richesse, et leur société est fort recherchée. Les crimes ne sont jiunais traduits à cette barre populture. A part quelques traits lancés contre les notaires , les gens de lois , de chicane et d'argent , on ne s'attache (|u’à tourner les vices eu dérision et k égayer le public aux dépens des gens têtus, des gourmands, des avares, sans oublier les autres péchés capitaux. Sans doute , il n'est point aisé de démêler une méthode dans ces plaidoiries, et l’on peut les trouver trop longues, trop burlesques; mais, après tout, ce sont des représentations curieuses, et le Bas(|ue en fuit ses délices. M. Duvüisin en trace ainsi le tableau : « Une garde k cheval ouvre la marche ; elle a pour uniforme le pantalon blanc , la ceinlm'c en soie ponceau, la casaque blanche, et un énorme colback orné de brillants, de panaches et de rubans de diverses couleurs flottants sur les épaules. Vient ensuite la musique , composée de llùtes, de tambourins, de violons et de tambours. Elle précède une (|uarantainc de danseurs. Ceux-ci s’avancent sur deux files en marche cadencée ; c’est la célèbre danse connue sous le nom de moresque, et qui est réservée aux fêtes nationales '. Cette troupe a le même costume que la garde k cheval; chaque danseur tient k sa main droite une baguette garnie de rubans et sunnontée d’un bou(|uet de fleurs artificielles. Ensuite viennent le poète et mi huissier, puis un juge et deux avocats en costmne de palais. La garde k pied, armée de carabines, les escorte et ferme la marche. Le juge et les avocats montent sur le théâtre; ils s’asseoient devant trois tables. Le poète se place sur ' Oa appelait aussi mornfuet les airs ds cette danse. Abel Jouan, dans son Accueil cl iUcoun du topage du rog Ckarlet IX... es tes puis et protineet de Ckamptigue... Cuteoigue, Airiossc, etc. (A Paris, pour Jean Itonfons, M.D.LXVI., in-8“, fol. 17 retio), raconte que pendant lesrjonr du roi b Ljon, en loiU, ce prince prenait plaisir i s'éprourer sur la rivière après sonper, • et il faire sonner 1rs Moresques , qn'il faisoit bon voir. > — Plus loin (fol. 50 verso), on lit que pendant les huit joirs qu'il passa b Saint-Jean -de-Lui , Charles IX prit plaisir b voir danser les Olles b la mode du Pays Basque, • qui sont tonies tondues, celles qui ne sont puiiil mariées, et ont toutes chacun on labourin, faici en nianiiTc de crible, auquel y a fotee sonnettes, et dansent une dance qu'ilz appellent les atuadellet et l'autre le kcndel. • Digitized by Coogle

d'avocats; leur réputation, une fois bien établie, leur vaut la considération que donne ailleurs la richesse, et leur société est fort recherchée.

Les crimes ne sont jamais traduits à cette barre populaire. A part quelques traits lancés contre les notaires, les gens de lois, de chicane et d'argent, on ne s'attache qu'à tourner les vices en dérision et à égayer le public aux dépens des gens têtus, des gourmands, des avares, sans oublier les autres péchés capitaux. Sans doute, il n'est point aisé de démêler une méthode dans ces plaidoiries, et l'on peut les trouver trop longues, trop burlesques; mais, après tout, ce sont des représentations curieuses, et le Basque en fait ses délices.

M. Duvoisin en trace ainsi le tableau : « Une garde à cheval ouvre la marche; elle a pour uniforme le pantalon blanc, la ceinture en soie ponceau, la casaque blanche, et un énorme colback orné de brillants, de panaches et de rubans de diverses couleurs flottants sur les épaules. Vient ensuite la musique, composée de flûtes, de tambourins, de violons et de tambours. Elle précède une quarantaine de danseurs. Ceux-ci s'avancent sur deux files en marche cadencée; c'est la célèbre danse connue sous le nom de *moresque*, et qui est réservée aux fêtes nationales [1]. Cette troupe a le même costume que la garde à cheval; chaque danseur tient à sa main droite une baguette garnie de rubans et surmontée d'un bouquet de fleurs artificielles. Ensuite viennent le poëte et un huissier, puis un juge et deux avocats en costume de palais. La garde à pied, armée de carabines, les escorte et ferme la marche. Le juge et les avocats montent sur le théâtre; ils s'asseoient devant trois tables. Le poëte se place sur

[1] On appelait aussi *moresques* les airs de cette danse. Abel Jouan, dans son *Recueil et discours du voyage du roy Charles IX... en ses païs et provinces de Champaigne... Gascoigne, Baïonne*, etc. (A Paris, pour Jean Bonfons, M.D.LXVI., in-8°, fol. 17 verso), raconte que pendant le séjour du roi à Lyon, en 1564, ce prince prenait plaisir à s'éprouver sur la rivière après souper, « et à faire sonner les Moresques, qu'il faisoit bon voir. » — Plus loin (fol. 50 verso), on lit que pendant les huit jours qu'il passa à Saint-Jean-de-Luz, Charles IX prit plaisir à voir danser les filles à la mode du Pays Basque, « qui sont toutes tondues, celles qui ne sont point mariees, et ont toutes chacun un tabourin, faict en maniere de crible, auquel y a force sonnettes, et dansent une dance qu'ilz appellent les *canadelles* et l'autre le *bendel*. »

BEPIIÉSENTATIONS PBAHATIQrES. Cil l’uvant Je la scène , à gauche Jes magistnits ; l’huissier est devant le théâtre. Pendant ce temps arrive un deuxième cortège. Des jeunes gens habillés à la façon des personnes qui occupent la chronique, sont lentement traînés sur une voiture; un huissier, monté sur un âne et tourné vers la queue, les suit; une foule d’arlequins, de polichinelles et de farceurs aux figures grotesques les entoure de toutes parts. De ce nombre sont des maréchaux qui ferrent , déferrent , froissent et traitent si bien la pauvre bourrique , que , plus d’une fois , impatientée de tant de soins , elle se sauve, jetant à 1a renverse huissier et maréchaux. Lorsque tout ce monde a pris place immédiatement au-dessous du théâtre, les huissiers ordonnent le silence. Chacun se tait. La musique joue un air, et aussitôt le poète , improvisant sur les mêmes tons , annonce au public le sujet de la représentation. C'est un chant moitié boufl’on, moitié sérieux... Dans le dernier couplet, le poète indique l’avocat qui prendra la parole le premier, soutiendra la cause des mœurs violées et demandera réparation du scandale commis. L’avocat désigné se lève. Il commence un plaidoyer bien assaisonné d’épigrammes mordantes qu’il lance sur son adversaire. Celui-ci... riposte sur-le-champ par des traits non moins acérés; il ne se borne plus à la défense , il poursuit l’aggresseur sur son propre terrain. Il s’établit entre eux un dialogue en prose rimée, et , (|uoiquc l’actualité doive dominer dans la discussion , les débats deviennent nécessairement une satire générale des vices et des ridicules de tout genre. Les deux champions luttent d’esprit à se déchirer les membranes du cerveau; leur verve, animée encore 'davantage par la causticité du style, fournit tant de traits malicieux et de saillies spontanées, que le public ravi les interrompt souvent de scs applaudissements. » Ces représentations, comme les autres, ont leurs entr’actes occupés par des danses du pays et tics intermèdes, ou plutôt des bouffonneries dues aux polichinelles et aux arlc(|uins. Puis 1a lutte recommence entre les avocats. Il survient pai’fois des incidents, des contestations sur certains usages ou sur des faits ((ui se rattachent à l’action principale. Le juge est appelé à se prononcer, et, quoique le livre tle la loi soit ouvert devant lui , il «adresse souvent , par la garde à cheval , des Digilized by Google

l'avant de la scène, à gauche des magistrats; l'huissier est devant le théâtre. Pendant ce temps arrive un deuxième cortége. Des jeunes gens habillés à la façon des personnes qui occupent la chronique, sont lentement traînés sur une voiture; un huissier, monté sur un âne et tourné vers la queue, les suit; une foule d'arlequins, de polichinelles et de farceurs aux figures grotesques les entoure de toutes parts. De ce nombre sont des maréchaux qui ferrent, déferrent, froissent et traitent si bien la pauvre bourrique, que, plus d'une fois, impatientée de tant de soins, elle se sauve, jetant à la renverse huissier et maréchaux. Lorsque tout ce monde a pris place immédiatement au-dessous du théâtre, les huissiers ordonnent le silence. Chacun se tait. La musique joue un air, et aussitôt le poëte, improvisant sur les mêmes tons, annonce au public le sujet de la représentation. C'est un chant moitié bouffon, moitié sérieux... Dans le dernier couplet, le poëte indique l'avocat qui prendra la parole le premier, soutiendra la cause des mœurs violées et demandera réparation du scandale commis. L'avocat désigné se lève. Il commence un plaidoyer bien assaisonné d'épigrammes mordantes qu'il lance sur son adversaire. Celui-ci... riposte sur-le-champ par des traits non moins acérés; il ne se borne plus à la défense, il poursuit l'aggresseur sur son propre terrain. Il s'établit entre eux un dialogue en prose rimée, et, quoique l'actualité doive dominer dans la discussion, les débats deviennent nécessairement une satire générale des vices et des ridicules de tout genre. Les deux champions luttent d'esprit à se déchirer les membranes du cerveau; leur verve, animée encore davantage par la causticité du style, fournit tant de traits malicieux et de saillies spontanées, que le public ravi les interrompt souvent de ses applaudissements. » Ces représentations, comme les autres, ont leurs entr'actes occupés par des danses du pays et des intermèdes, ou plutôt des bouffonneries dues aux polichinelles et aux arlequins. Puis la lutte recommence entre les avocats. Il survient parfois des incidents, des contestations sur certains usages ou sur des faits qui se rattachent à l'action principale. Le juge est appelé à se prononcer, et, quoique le livre de la loi soit ouvert devant lui, il adresse souvent, par la garde à cheval, des

 li'i ✓ messages au sénat, aux ministres et au roi lui-même, pour connaître leur avis. D'autres fois, un huissier sera aceusé de faux ou (le tout autre crime par l'un des avocats. Le juge le condamne à mort; il fuit; les gardes le poursuivent à coups de fusil. 11 finit par être décapité sur la place, mais il ressuscite. Il fuit de nouveau, et de nouveau il est poursuivi. En attendant, la plaidoirie suit son cours. Enfin , le grand juge se lève ; d'une voix solennelle, il hlàmc le scandale et condamne les auteurs à la peine de mort.' On se prépare à exécuter la sentence, le glaive est levé, ([iiand arrive à bride abattue un courrier qui annonce grâce de par le roi. Ici finit la pièce : juge et avocats se retirent j)our faire place aux musiciens, et les contredanses, puis les sauts basques, commencent pour ne cesser qu'à la nuit. Après ces spectacles, qui tombent en désuétude, nous parlerons des mascanidcs muettes toujours en usage dans le Pays Basque, et qui, suivant mon cicérone, datent au moins du XVI* siècle et figurent les diverses classes de la société féodale. Que l'on se représente une petite bourgade du Xlll* ou du XIV* siècle, dont tous les babitants réunis un jour de fête dans la cour du manoir seigneurial s'alignent sur deux rangs. Lecbàtelain et la cbàtclaine se joignent à leurs vassaux. Le tout défile en silence par les rues principales de la bourgade, et se rend sur une place jniblique pour consacrer la soirée à des danses particulières et vîunées suivant la condition de ceux qui les exécutent : on aura là une idée des mascarades soulctiues. En tête marchent gravement un violon, un tamboiu' et deux tambourins, qui jouent l'air traditionnel du défilé, air à la fois de marche et de danse , auquel le jarret basque peut seul obéir. .Arrive iinméibatement après le clierrero, esjièce de courrier ou d'estafette, tout paré de clochettes et armé d'une longue perche surmontée d'un panache en crin, avec lequel il balaie, en dansant, les lieux à parcourir; il veille encore à dissiper les attrou|)cmcirts de curieux et à mémiger un passage libre au défilé. A vingt pas de distance et eu tête du cortège se montre l'écuyer ou chevalier; son corps est encadré à la ceinture dans une construction destinée à figurer un cheval. On n'a rien épargné pour sa panire : sa toque, son cheval de bois, son corset Digitized by Coogle

messages au sénat, aux ministres et au roi lui-même, pour connaître leur avis. D'autres fois, un huissier sera accusé de faux ou de tout autre crime par l'un des avocats. Le juge le condamne à mort; il fuit; les gardes le poursuivent à coups de fusil. Il finit par être décapité sur la place, mais il ressuscite. Il fuit de nouveau, et de nouveau il est poursuivi. En attendant, la plaidoirie suit son cours. Enfin, le grand juge se lève; d'une voix solennelle, il blâme le scandale et condamne les auteurs à la peine de mort. On se prépare à exécuter la sentence, le glaive est levé, quand arrive à bride abattue un courrier qui annonce grâce de par le roi. Ici finit la pièce : juge et avocats se retirent pour faire place aux musiciens, et les contredanses, puis les sauts basques, commencent pour ne cesser qu'à la nuit.

Après ces spectacles, qui tombent en désuétude, nous parlerons des mascarades muettes toujours en usage dans le Pays Basque, et qui, suivant mon cicérone, datent au moins du XVI^e^ siècle et figurent les diverses classes de la société féodale. Que l'on se représente une petite bourgade du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle, dont tous les habitants réunis un jour de fête dans la cour du manoir seigneurial s'alignent sur deux rangs. Le châtelain et la châtelaine se joignent à leurs vassaux. Le tout défile en silence par les rues principales de la bourgade, et se rend sur une place publique pour consacrer la soirée à des danses particulières et variées suivant la condition de ceux qui les exécutent : on aura là une idée des mascarades souletines. En tête marchent gravement un violon, un tambour et deux tambourins, qui jouent l'air traditionnel du défilé, air à la fois de marche et de danse, auquel le jarret basque peut seul obéir. Arrive immédiatement après le *cherrero*, espèce de courrier ou d'estafette, tout paré de clochettes et armé d'une longue perche surmontée d'un panache en crin, avec lequel il balaie, en dansant, les lieux à parcourir; il veille encore à dissiper les attroupements de curieux et à ménager un passage libre au défilé. A vingt pas de distance et en tête du cortége se montre l'écuyer ou chevalier; son corps est encadré à la ceinture dans une construction destinée à figurer un cheval. On n'a rien épargné pour sa parure : sa toque, son cheval de bois, son corset

BEFB ÉSENTATIUKS D B A M AT I Q E ES. (!3 et jusqu'à SCS souliers sont richement ornés. C'est d'ailleurs le jeune homme le plus agile de la localité. .Si.\ jeunes gens en veste rouge et pantalon blanc voltigent autour de lui et sont suivis d'une trentaine de cuciitleros costumés d'une manière unifornic et élégante ; ils ont à la main une badine ornée de rubans,

qu’ils croisent

et jusqu'à ses souliers sont richement ornés. C'est d'ailleurs le jeune homme le plus agile de la localité. Six jeunes gens en veste rouge et pantalon blanc voltigent autour de lui et sont suivis d'une trentaine de *cuculleros* costumés d'une manière uniforme et élégante; ils ont à la main une badine ornée de rubans, qu'ils croisent deux à deux à chaque évolution ou mesure de danse, correspondant à quatre pas de marche ordinaire. Ces acteurs représentent probablement les gentilshommes. Puis viennent le châtelain et la châtelaine en costume de ville, après eux le paysan et la paysanne coiffés du gros béret du pays. La châtelaine et la paysanne sont deux enfants de quinze à seize ans, encore imberbes, et vêtus suivant leur rôle. A côté du paysan se trouve le berger, conduisant deux petits enfants représentant des agneaux. Voilà la partie libre de la société, comme la fleur de la jeunesse du village; elle forme la première partie de la procession, que je serais assez tenté de comparer à la femme d'Horace, *mulier formosa superne*. Sur un second plan, et comme une queue hideuse, apparaissent les serfs, *eskelleria*. Outre une caricature de tout ce qui précède, figurée par un chevalet et des *cuculleros* en haillons et grotesquement accoutrés, on voit une suite de gagne-petit, de chaudronniers, de bohémiens et de bohémiennes, de mendiants, de conducteurs d'ours, d'apothicaires, de charlatans, etc., tous censés étrangers au pays, et qui cherchent à vider la bourse des spectateurs. Après le défilé et les stations ordinaires devant la porte des principaux habitants, arrivés sur la place, les acteurs de la mascarade exécutent des danses de caractère. La première est celle du chevalet, qui, dans un cercle d'environ quarante pas de diamètre, doit, sans perdre la mesure, échapper autant que possible à la poursuite de ses six satellites. C'est là surtout que l'on peut remarquer la souplesse et l'agilité de la jeunesse basque; cette danse est un véritable exercice gymnastique [1]. D'autres se succèdent tour à tour, différentes entre elles comme les airs qui les accompagnent, et qui leur sont propres et traditionnels. Enfin, le

[1] Elle est aussi en usage dans le département de l'Hérault (Du Mège, *Stat. gén. des départ. pyrén.*, t. II, p. 393-395) et dans celui de la Loire-Inférieure. (*Mém. de l'Acad. Celtique*, etc., t. II, p. 375-383.)

G4 LE PATS BASQUE. chi\tclain tend la main à La paysanne, le paysan à la châtelaine; ils dansent tous quatre une contredanse, (|ui termine la fête. Le déBlé recommence, et, revenu au point de départ, chacun se retire chez soi ou plutôt daus les cabarets. Les membres de Veskelleria déposent entre les mains de l'aubergiste les bénéfices de la journée, le chaudronnier a remis ses comptes et donné quittance de sommes fabuleuses pour 5 centimes, le gagne-petit a aiguisé maint bâton, l'apothicaire a vidé ses boites de pilules, les bohémiennes ont brossé tous les chapeaux et prédit à chacun un avenir fdé d'or et de soie, etc. Tous les métiers ont été lucratifs, et les spectateurs, qui plus, qui moins, assez généreux pour qu'un plantureux souper soit assuré aux acteurs de la fête • . Il serait dilTicile, pour ne pas dire impossible, de déterminer l'époque exacte d'où datent ces mascarades. M. Bordachar, au risque de blesser la susceptibilité nationale, manifeste l'opinion qu'elles ont bien pu, de même que les pastorales, être in.spirées ou importées par les comtes de Trcsville et leurs mousquetaires. « Rien de plus naturel, ajoute le savant abbé, que les Tresville étant Souletins et en même temps haut placés à la cour, aient wulu, pendant leur séjour dans le pays, organiser des fêtes à l'instar de la capitale, vers la fin du XVI* siècle, et que ces fêtes se soient ainsi conservées jusqu'à nos jours. » Il trouve, il est vrai, une objection à son système dans les airs de danse et de délilé qui paraissent très-anciens et de création basque mais il ne s'y arrête pas. ' Vorei une mire deseription de pareille fêle dans le Vofûçe en Kntarre , de M. Cbaba, cbap. lX,p. 3S5-3.X7. ' Il existe, sur les thnses bist|ues de Guipuzeoa. un rurieux volume intitulé : Cuipuz^ cùëco dântza goffoaHgarrien Condaira edo kittoria bertn «oAw zer, eta iti uniriu edo rertoëqui». Baits berac ongui danUauco iracoBU edo inttTUceioacere. Obra balio andicoa r-ta chit premiazroa » Guipuzcoalarren joslaldia gaitzic gabecoaquin. lendabirico eturqui Kspaflar arqui ela garbi aien oitara maitagarrien gordacaiatceco. Berraren eguillca D. Juan Ignacio de Izlueta . Guipuzcoaco erri leial Zaldiviao Jaloa , etc. Donostian , Ignacio llamon Baroja-reo moldiztcguian 18i4 garren urtcan eguina. (yotice ou histoire de» danses le» plu» mémorable» du Cuipuicoa, avec le» airs ancien» et les parole» en vers (,ui les concert neni, et aussi avec de» instructions pour le» bien danser. Ouvrage utile et très-nécessaire pour conserver les amusements sans malice des Guipuzeoans, et les usages si dignes d'èlre chéris de ces aborigènes espagnols . distingués par leur illustration et par la pureté de

leurs mœnrs, dont l'auleur est don Juan Ignacio de Iztneta, né li Zaldivla . loyal bourg du Gui* puzeoa , etc. A Saint -Sébastien, publié b l'imprimerie d'ignacio Ramon Baroja, l'an 1814.) In-H^. — Cette publication, en basque du Guipuzeoa , ne contient pas les paroles des airs Digitized by Google

châtelain tend la main à la paysanne, le paysan à la châtelaine; ils dansent tous quatre une contredanse, qui termine la fête. Le défilé recommence, et, revenu au point de départ, chacun se retire chez soi ou plutôt dans les cabarets. Les membres de l'*eskelleria* déposent entre les mains de l'aubergiste les bénéfices de la journée, le chaudronnier a remis ses comptes et donné quittance de sommes fabuleuses pour 5 centimes, le gagne-petit a aiguisé maint bâton, l'apothicaire a vidé ses boîtes de pilules, les bohémiennes ont brossé tous les chapeaux et prédit à chacun un avenir filé d'or et de soie, etc. Tous les métiers ont été lucratifs, et les spectateurs, qui plus, qui moins, assez généreux pour qu'un plantureux souper soit assuré aux acteurs de la fête [1].

Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer l'époque exacte d'où datent ces mascarades. M. Bordachar, au risque de blesser la susceptibilité nationale, manifeste l'opinion qu'elles ont bien pu, de même que les pastorales, être inspirées ou importées par les comtes de Tresville et leurs mousquetaires. « Rien de plus naturel, ajoute le savant abbé, que les Tresville étant Souletins et en même temps haut placés à la cour, aient voulu, pendant leur séjour dans le pays, organiser des fêtes à l'instar de la capitale, vers la fin du XVI[e] siècle, et que ces fêtes se soient ainsi conservées jusqu'à nos jours. » Il trouve, il est vrai, une objection à son système dans les airs de danse et de défilé qui paraissent très-anciens et de création basque [2]; mais il ne s'y arrête pas.

[1] Voyez une autre description de pareille fête dans le *Voyage en Navarre*, de M. Chaho, chap. IX, p. 335-337.

[2] Il existe, sur les danses basques de Guipuzcoa, un curieux volume intitulé : *Guipuzcoaco dantza gogoangarrien Condaira edo historia beren soñu zar, eta itz neurtu edo versoaquin. Baita berac ongui dantzazeco iracaste edo instruccioac ere.* Obra balio andicoa eta chit premiazcoa, Guipuzcoatarren jostaldia gaitzic gabecoaquin, lendabicico etorqui Españar arqui eta garbi aien oitura maitagarrien gordacaiatceco. Berraren eguillea D. Juan Ignacio de Iztueta, Guipuzcoaco erri leial Zaldivian jaioa, etc. Donostian, Ignacio Ramon Baroja-ren moldizteguian 1824 garren urtean eguiña. (*Notice ou histoire des danses les plus mémorables du Guipuzcoa, avec les airs anciens et les paroles en vers qui les concernent, et aussi avec des instructions pour les bien danser.* Ouvrage utile et très-nécessaire pour conserver les amusements sans malice des Guipuzcoans, et les usages si dignes d'être chéris de ces aborigènes espagnols, distingués par leur illustration et par la pureté de leurs mœurs, dont l'auteur est don Juan Ignacio de Iztueta, né à Zaldivia, loyal bourg du Guipuzcoa, etc. A Saint-Sébastien, publié à l'imprimerie d'Ignacio Ramon Baroja, l'an 1824.) In-8°. — Cette publication, en basque du Guipuzcoa, ne contient pas les paroles des airs

BEPBÉSENTATIONS DBA H ATI QE ES. 65 Cet obstacle, qui n’en est pas un pour lui, me parait d’autant plus considérable (jue j’en vois une multitude d’autres à sa suite. L’usage des mascarades , et en particulier la coutume de promener sur un âne des individus qui s’étaient rendus coupables de quel(|ue action déshonorante, de quelque grave atteinte aux bonnes mœurs, remonte à une assez haute antiquité, et l’on trouve de nombreux exemples de ce genre de punition chez les peuples anciens. Plutarque nous apprend qu’à Cumes, la femme adultère, après avoir été exposée quelque temps sur la place publique , était promenée sur un âne dans toute la ville, et conservait dans la suite le surnom d’onohof», qui consacrait cette flétrissure. Chez les Pisidiens , au rapport de Stobée , l’homme surpris en flagrant délit d'infidélité conjugale était condamné à la même peine avec sa complice. .\ partir de ces époques reculées jusqu’à nos jours, une semblable promenade fut toujours considérée comme infamante, et c’est parce que l’on regardait comme un lâche celui qui s’était laissé battre par sa femme, que la société, suppléant au silence de la loi , crut devoir le punir en le livrant ainsi à la risée publique. Cet usage devint à peu près général en France ; seulement il variait suivant les provinces. Ici, c’était le mari battu et sans doute peu content , pour ne rien dire de plus , que l’on promenait sur l’âne; là, c’était .son plus proche voisin, qui, dans des temps d’arrêt , lisait à haute voix un placard .sur lefiuel on avait couché, en style burlesque, l’aventure tragi-comique; ailleurs, c’était la femme rebelle que l’on condamnait à la chevauchée de l’âne. Deux relations connues sous ce nom *, et réimprimées de nos de danse promis par le litre ; la censure s'opposa i lenr impression , qni n'en ent pas mpins lien pins tard, avec masiqne gravée et le litre suivant ; Emealdun anclia aaeitaeo la are lendaiieieo elarquien Danita on iriici poaearri gailtic gabecoe* iode gogoangarriac herea Hz aearla eio terteagaia. Donoslian , Ignacio Ramon Barojaren Moldiiteguiau , 1826 garren nrtean eguliU. {Lee Daaeee, lee

amaaemeale iaaoceale iea aacieaa Baeqaee et ie ceux d'aHjaar

Cet obstacle, qui n'en est pas un pour lui, me paraît d'autant plus considérable que j'en vois une multitude d'autres à sa suite. L'usage des mascarades, et en particulier la coutume de promener sur un âne des individus qui s'étaient rendus coupables de quelque action déshonorante, de quelque grave atteinte aux bonnes mœurs, remonte à une assez haute antiquité, et l'on trouve de nombreux exemples de ce genre de punition chez les peuples anciens. Plutarque nous apprend qu'à Cumes, la femme adultère, après avoir été exposée quelque temps sur la place publique, était promenée sur un âne dans toute la ville, et conservait dans la suite le surnom d'*onobatis*, qui consacrait cette flétrissure. Chez les Pisidiens, au rapport de Stobée, l'homme surpris en flagrant délit d'infidélité conjugale était condamné à la même peine avec sa complice. A partir de ces époques reculées jusqu'à nos jours, une semblable promenade fut toujours considérée comme infamante, et c'est parce que l'on regardait comme un lâche celui qui s'était laissé battre par sa femme, que la société, suppléant au silence de la loi, crut devoir le punir en le livrant ainsi à la risée publique.

Cet usage devint à peu près général en France; seulement il variait suivant les provinces. Ici, c'était le mari battu et sans doute peu content, pour ne rien dire de plus, que l'on promenait sur l'âne; là, c'était son plus proche voisin, qui, dans des temps d'arrêt, lisait à haute voix un placard sur lequel on avait couché, en style burlesque, l'aventure tragi-comique; ailleurs, c'était la femme rebelle que l'on condamnait à la chevauchée de l'âne.

Deux relations connues sous ce nom [1], et réimprimées de nos

de danse promis par le titre; la censure s'opposa à leur impression, qui n'en eut pas moins lieu plus tard, avec musique gravée et le titre suivant : *Euscaldun anciña anciñaco ta are lendabicico etorquien Dantza on iritci pozcarri gaitzic gabecoen soñu gogoangarriac beren itz neurtu edo versoaquin.* Donostian, Ignacio Ramon Barojaren Moldizteguian, 1826 garren urtean eguiña. (*Les Danses, les amusements innocents des anciens Basques et de ceux d'aujourd'hui, avec la musique et les paroles mesurées ou vers.* A Saint-Sébastien, publié à l'imprimerie d'Ignacio Ramon Baroja, l'an 1826.) In-folio de trente-cinq pages, plus trois feuillets de titres et de préliminaires.

[1] *Recueil faict au vray, de la chevauchée de l'asne, faicte en la ville de Lyon : Et commencée le premier jour du moys de Septembre, mil cinq cens soixante six,* etc. A Lyon, par Guillaume Testefort, sans date, petit in-8° de quarante pages. — *Recueil de la chevauchée, faicte en la ville de Lyon : Le dixseptiesme de Novembre* 1578, etc. A Lyon, Par les Trois Supposts. Avec privilege. Petit in-8° de vingt-deux pages, plus un feuillet.

 jours, nous montrent les cérémonies obsen'ées en pareille circonstance dans la ville de Lyon ; je me bornerai à renvoyer à ces opuscules, aussi bien qu'aux savantes notes dont les ont enrichis les derniers éditeurs, MM. Breghot du Lut et Péricaud, qui ont trouvé à faire une nouvelle récolte dans un champ moissonné par Claude Noirot ‘ et par M. Leber *. On verra dans l’édition de 18^29 que loin d’être, dans ces derniers temps, particulière à notre pays, la chevauchée de l’àne était encore répandue en Angletem-. Toutefois, elle y présentait cette différence que , chez nos voisins, le mari outragé et la femme haute à la main envers lui étaient placés ensemble et dos à dos sur la même monture , la mégère par devant , sa victime par derrière , une quenouille à la main et la face tournée du côté de la queue de l’animal. Un détail à remar(|uer, c’est que, dans ces sortes de cérémonies, queUiues-uns des suivants du cortège, armés de balais, s’arrêtaient de temps en temps pour balayer le devant de quelques maisons dans lesquelles la femme était réputée exercer une autorité despotique, comme pour avertir les habitants du lieu qu’ils pourraient bien figurer quelque jour comme acteurs dans une pareille fête *. On expliquerait peut-être ainsi un détail du cérémonial usité dans les mascaratles basques. Cl*c4« , trsféAlle. Entre les nombreuses productions du génie dramatique des eoblacari basques , celle qui roule sur la vie et la mort de Clovis nous a paru la plus propre à donner une idée bien complète de cette sorte d'ouvrages. Aussi en présenterons-nous une analyse assez développée. ' L'Orifitu de* mat^eet, nummerie, ierme*, et reteaaei è* jour* gru de ceretmeprennt, mene* nr Vatne i reboari et charifary, etc.; le Itnl eziraiel d* lirre de le wiemiaeTie de Cl. Noirol. Lengres, Jehan Chauvetet , 1609. Pciit in-8°. * Calleelio* de* laeillear* Dieterlalioa* , Netlee* et Trailé» relatif* à fnittoire de France, par MM. C. Leber, J. -B. Saignes et J. Cohen. Paris, 18Î8, 1 IX, p. 54. ■ Uans les Landes de Gascogne, nne nonrelle naridc ra-l-elle habiter la maison de son époDXt elle tronre h la porte nn balai, signe de ses fonclions domesliipies. (La Ruelle d'Aguilatae. I. I, p. XS; Sial. géa. de* difort. nrt*.. I. Il, p. 3.5.5.) Digitized by Google

 Cette pièce commence par ce prologue, en vers comme le reste : Soyez les bienvenus, messieurs et dames. Votre serviteur vous souhaite le bonjour. Me voilà aujourd'hui en votre présence , confiant, bien qu'incapable, dans votre bonté. Vous m'entendrez parler avec courtoisie et vous expliquer maintenant quel est ce sujet. Lorsque Clovis, prince plein de bonnes qualités et de perfection, était roi de France, Comme il était barltare et païen et qu'il ne connaissait pas notre religion , il adorait les idoles. 11 y avait en ce temps-là une princesse, une créature magnifuiue qui s'appelait Ctotihle, et qui était nièce du roi de Bourgogne. Cette princesse était fille d'un roi appelé Chtlpéric, et le roi Goudebaud était son oncle. Lorsque Gondebaud fit périr son père, sa mère et ses frères, il conserva Sedelinda et Clolilde. Clotildo demeurait à la cour de son oncle, parce que celui-ci l'avait aimée aveuglément. Celte princesse était douée de vertu et de perfection ; pour la beauté, elle n'avait pas d'égale sur la terre. Ses exercices étaient la prière, la méditation , la fréquentation des sacrements et l'aumône. Lorsque Clovis eut appris de ses nouvelles . il en devint en mémo temps follement amoureux. 11 envoya Aurélien pour savoir ce qu'il en était et pour la demander en mariage. Ayant laissé sa suite dans le bois de Bourgogne, Aurélien part déguisé en mendiant. Il se mit au rang des autres pauvres, à côté du mur de l'église, et baisa le revers de la main (de Clolilde) en acceptant l'aumône. Clotilde comprit qu'il y avait là quelque mystère, et elle appela le mendiant à son appartement. Alors Aurélien la salue au nom du roi de France, lui propose le mariage et lui oITre les présents de Clovis. Clotilde lui répond que ce n'est pas le devoir d'une àme chrétienne de contracter mariage avec un païen. Aurélien lui répond qu'il croyait que Clovis ferait tout pour l'amour d'elle. Cette princesse accepta la parole que Clovis se ferait chrétien , et reçut aussi ses dons. Digitized by Google

Cette pièce commence par ce prologue, en vers comme le reste :

Soyez les bienvenus, messieurs et dames. Votre serviteur vous souhaite le bonjour.

Me voilà aujourd'hui en votre présence, confiant, bien qu'incapable, dans votre bonté.

Vous m'entendrez parler avec courtoisie et vous expliquer maintenant quel est ce sujet.

Lorsque Clovis, prince plein de bonnes qualités et de perfection, était roi de France,

Comme il était barbare et païen et qu'il ne connaissait pas notre religion, il adorait les idoles.

Il y avait en ce temps-là une princesse, une créature magnifique qui s'appelait *Clotilde*, et qui était nièce du roi de Bourgogne.

Cette princesse était fille d'un roi appelé *Chilpéric*, et le roi Gondebaud était son oncle.

Lorsque Gondebaud fit périr son père, sa mère et ses frères, il conserva Sedelinda et Clotilde.

Clotilde demeurait à la cour de son oncle, parce que celui-ci l'avait aimée aveuglément.

Cette princesse était douée de vertu et de perfection ; pour la beauté, elle n'avait pas d'égale sur la terre.

Ses exercices étaient la prière, la méditation, la fréquentation des sacrements et l'aumône.

Lorsque Clovis eut appris de ses nouvelles, il en devint en même temps follement amoureux.

Il envoya Aurélien pour savoir ce qu'il en était et pour la demander en mariage.

Ayant laissé sa suite dans le bois de Bourgogne, Aurélien part déguisé en mendiant.

Il se mit au rang des autres pauvres, à côté du mur de l'église, et baisa le revers de la main (de Clotilde) en acceptant l'aumône.

Clotilde comprit qu'il y avait là quelque mystère, et elle appela le mendiant à son appartement.

Alors Aurélien la salue au nom du roi de France, lui propose le mariage et lui offre les présents de Clovis.

Clotilde lui répond que ce n'est pas le devoir d'une âme chrétienne de contracter mariage avec un païen.

Aurélien lui répond qu'il croyait que Clovis ferait tout pour l'amour d'elle.

Cette princesse accepta la parole que Clovis se ferait chrétien, et reçut aussi ses dons.

68 LE PATS BiSQDE. Anrélion s'en retourna et apporta cette nouvelle en France. Le roi la communiqua à t>on conseil. Il envoya de nouveau Aurélieu pour demander Clotilde à Gondebaud, et pour lui déclarer la guerre s'il la refusait. >'c voulant pas avoir de guerre, Gondebaud l'accorda, et auparavant prit l'avis de son conseil. Pendant ce temps-là, un ange fit connaître à Clotilde en un instant la volonté de Uieu , fLui disant) qu'elle pouvait se marier avec le roi de France, bien qu'il suivit les lois du paganisme. Alors Clotilde vint en France avec cet ambassadeur, et épousa aussitôt Clovis, A condition qu'il se ferait chrétien et qu'il reconnaîtrait JésusQbrist, moyennant quoi il serait victorieux en toutes choses. Quelque temps après, Clotilde eut un fils; mais cet enfant mourut dès qu'on le baptisa. Alors Clovis reprocha à sa femme que son cher fils était mort parce qu'on l'avait baptisé. Peu de temps après , Clotilde mit au monde un autre fils , et celui-là fut aussi baptisé comme l'ainé. Cet enfant tomba de même malade , et do telle manière qu'il paraissait ne pas avoir une heure de vie. Alors le roi Clovis crut que Clotilde se trouvait dans la fausse religion. Mais cet enfant guérit; Clotilde ayant prié Dieu, il ne paraissait nullement qu'il eût eu une maladie. Comme depuis lors Clovis aimait mieux sa femme, Clotilde eut aussi quelques autres enfants. Le roi Clovis dut marcher à la guerre. Clotilde en partant l'exhorta. En lui disant que s'il adorait Jésus-Christ, il serait vainqueur de ses ennemis. Les ennemis de Clovis étaient des Allemands; ils avaient fait essuyer de grandes pertes aux troupes françaises. Déjà Clovis, ayant perdu beaucoup de monde, allait se rendre, lorsque la prière de Clotilde lui vint à l'esprit. Il fit vœu et promit à Jésus de se faire chrétien, s'il lui donnait la victoire. Alors toutes les troupes de Clovis étaient accablées; en ce moment toutes leurs forces furent doublées. Quoique ses ennemis fussent dix fuis plus nombreux, Clovis gagna la bataille et les tua presque tous. Leur général et leur roi périrent, et Clovis demeura chef de tous, parce que Dieu l'avait||ecouru. Digitized by Coogle

 Uèâ que CloUlde apprit qu’il avait été vainqueur, elle alla à sa rencontre avec l'archevêque saint Remy. ils allèrent à l’église de Reims pour baptiser Clovis, rendre grûces à Dieu et lui faire des vœux. Un pigeon lui apporta du ciel la fiole sainte et l’huile pour baptiser Clovis. Cela n’est-ii pas un miracle? Cette fiole est encore là et y sera toujours ; elle sert pour baptiser tout le monde. Peu après un ange apporta du ciel à un saint ermite une belle fleur pour la porter à Clotilde. Depuis lors les armes de Clovis et des autres rois de France portent toujours une fleur de lis. Par cette fleur Clovis connut qu'il devait déclarer la guerre au roi Alaric. Cet Alaric était roi des Goths et des Wisigoths; cette nation était hérétique et pleine de cruauté. Elle suivait tes lois d’Arius et infectait tout le pays de son poison. Clovis part avec son monde, une fois la guerre engagée, sans faire aucun arrangement , Quoi([ue Théodoric, gendre d' Alaric, l’eût supplié et qu’il eût tenté d’amener .\laric à un arrangement. En marche , Clovis eut une marque très-certaine que son entreprise serait bénie de Dieu. Comme l’église de Saint-Hilaire se trouve dans la ville de Poitiers, ce saint lui apparut au haut du clocher. Une lumière éclatante éclaira tous les environs, et ce grand saint parla de cet endroit à Clovis. Le lendemain , le roi alla à son église prier Dieu , et puis attaquer ses ennemis en bataille. Le combat dura longtemps et fut rude; mais à la fin, Clovis remporta la victoire. Les pays qui se trouvent entre les Pyrénées et Poitiers, et qui étaient infectés par cette funeste hérésie. Furent alors entièrement purifiés; les Goths furent arrêtés et se rendirent, craignant les catholiques. Mais comme nous ne sommes pas pour toujours sur la terre, Clovis et saint Séverin moururent peu de temps après. Sainte Clotilde fut on ne peut plus affligée, et porta le deuil avec regret. Lorsqu’elle était mariée, elle était comme une étoile brillante; veuve, elle*devint semblable au soleil. Â son tour, elle meurt. Soit un détail des vertus et des miracles Digiiized by Google

Dès que Clotilde apprit qu'il avait été vainqueur, elle alla à sa rencontre avec l'archevêque saint Remy.

Ils allèrent à l'église de Reims pour baptiser Clovis, rendre grâces à Dieu et lui faire des vœux.

Un pigeon lui apporta du ciel la fiole sainte et l'huile pour baptiser Clovis. Cela n'est-il pas un miracle?

Cette fiole est encore là et y sera toujours; elle sert pour baptiser tout le monde.

Peu après un ange apporta du ciel à un saint ermite une belle fleur pour la porter à Clotilde.

Depuis lors les armes de Clovis et des autres rois de France portent toujours une fleur de lis.

Par cette fleur Clovis connut qu'il devait déclarer la guerre au roi Alaric.

Cet Alaric était roi des Goths et des Wisigoths; cette nation était hérétique et pleine de cruauté.

Elle suivait les lois d'Arius et infectait tout le pays de son poison.

Clovis part avec son monde, une fois la guerre engagée, sans faire aucun arrangement,

Quoique Théodoric, gendre d'Alaric, l'eût supplié et qu'il eût tenté d'amener Alaric à un arrangement.

En marche, Clovis eut une marque très-certaine que son entreprise serait bénie de Dieu.

Comme l'église de Saint-Hilaire se trouve dans la ville de Poitiers, ce saint lui apparut au haut du clocher.

Une lumière éclatante éclaira tous les environs, et ce grand saint parla de cet endroit à Clovis.

Le lendemain, le roi alla à son église prier Dieu, et puis attaquer ses ennemis en bataille.

Le combat dura longtemps et fut rude; mais à la fin, Clovis remporta la victoire.

Les pays qui se trouvent entre les Pyrénées et Poitiers, et qui étaient infectés par cette funeste hérésie,

Furent alors entièrement purifiés; les Goths furent arrêtés et se rendirent, craignant les catholiques.

Mais comme nous ne sommes pas pour toujours sur la terre, Clovis et saint Séverin moururent peu de temps après.

Sainte Clotilde fut on ne peut plus affligée, et porta le deuil avec regret.

Lorsqu'elle était mariée, elle était comme une étoile brillante; veuve, elle devint semblable au soleil.

A son tour, elle meurt. Suit un détail des vertus et des miracles

70 LE PAIS BASQIE. de lii siiiiite rciiic , exposé dans sept couplets. L'auteur reprend ensuite eu ces termes ; J'ai omis do vous raconter beaucoup de faits de celle histoire , qui mériteraient une grande attention, Particuliérement du commencement des régnes des fils de Clovis; mais il serait impossible de les représenter. Cependant les actions de Clovis sont retracées aussi ildèleraent que possible, et de mémo comment Clotilde quitta lu terre. Le prologue finit par l'analyse de cette dernière jrartic du drame, en cinq couplets. La scène s'ouvre par un dialogue entre Clovis et Aurélien. Le roi confie à son général son amour pour Clotilde , et le charge d'aller la demander en mariage à l'insu de Gondebaud ; il lui donne à cet effet des présents pour elle, et tout ce qu'il lui faut pour accomplir ce voyage. Aurélien reçoit ces ordres; il tâchera de les exécuter. Après chaque scène, les acteurs rentrent en ordre et marquent le pas pendant que la musique joue. Un moment la scène reste vide ; mais bientôt d'autres acteurs s'avancent , toujours dans le même ordre. Aurélien communique ses projets à ses deux serviteurs Marael et Nestorin , et leur ordonne de préparer ce qu'il faut pour le voyage. Ils partent , et leur maître , resté seul , piude au public des difficultés que lui ofl're son entreprise , Gondebaud ne voulant pas entendre parler du mariage de Clotilde. Pour arriver à ses fins, l'envoyé de Clovis imagine un artifice. En ce moment, Mamel et Nestorin arrivent avec des chevaux. .Aurélien part avec eux pour la Bourgogne ; il est remplacé sur la scène par un pauvre nommé Polis , qui demande la charité au public. Bientôt après, Aurélien reparaît avec son monde , rpi'il fait cacher dans une forêt , avec ordre de l'attendre trois jours. Nous sommes eu Bourgogne. Le confident de Clovis monte sur le théâtre , salue Polis et lui demande comment il vit. Polis lui explique amicalement son genre d'existence, et le secours qu'il trouve dans Clotilde, qui lui donne m» franc tous les jours. Il voudrait lui payer bouteille; mais le temps Digitized by Googfe

RËPBÉSEKTATiUnS URÀHITIQUKS. 71 les presse. On voit, en elTct, venir Florinde et Clotilde; celle-ci distribue quelques pièces de monnaie, et Aurélien lui baise la main. Clotilde le regarde et rentre. Polis veut toujours payer bouteille, maintenant surtout qu'il a reçu de l'argent ; il connaît une bonne auberge où ils pourraient bien déjeûner. Aurélien s'excuse, sous prétexte qu'il jeûne. Ils rentrent, et Clotilde et Florinde paraissent , toujours au son de la musique. La princesse expose à sa suivante les soupçons qu'elle a conçus au sujet du mendiant, et la charge de le lui amener. Florinde s'acquitte de la commission , et .\urclien fait part à Clotilde de la sienne. Après quelque hésitation , la princesse accepte l'offre et les dons de Clovis. Aurélien descend du théâtre, change d'habits , monte à cheval et part avec ses compagnons. Clotilde, restée seule, s'agenouille et adresse cette prière à Dieu et à la Vierge ; Adorateen riilut, Juuna, Celuco erreguia, Celiaren , lurraren eta Gaïça ororen creaçalia. Guk cer behar dugun , Jauiia, çuk badakiçu. Coure gracia handiaz , Othol, guida guitçaçu. Jauna, olbol, erakax daçu Cereguin bebar dudan , Clovis sinhexi ala Refusatu behardudan. Çu adoratzen çutielarik nitza dit avanzatii ; fiena , Jauna , bestela , Othüi, çuk libra nezaçu. O Virgina Maria santia ! Balia çakilzat aresluosa Jésus senie Jaunaren Creteian, othoï, onxa. Guidaûa izan nadin Hulzic batere eguin gabc, Enc salbazale justua Jésus offensalu gabel Je vous adore, Seigneur, roi du ciel, créateur du ciel , de la terre et de toutes choses. Vous connaissez. Seigneur, ce qui nous manque. Conduisez • nous , je vous prie , par vos grandes grâces. Seigneur, apprenez-moi, je vous prie, ce que je dois faire , si je dois croire Clovis ou le refuser. J'ai donné ma parole comme s'il vous refusait; mais. Seigneur, s'il en est autrement, délivrez-moi, je vous prie. O Vierge sainte Marie I intercédez bien pour moi, je vous prie, auprès de Jésus fils de Dieu. Puissé-je me conduire sans conimeltro aucune faute , sans offenser mon juste sauveur Jésus ! Digitized by Google

les presse. On voit, en effet, venir Florinde et Clotilde; celle-ci distribue quelques pièces de monnaie, et Aurélien lui baise la main. Clotilde le regarde et rentre.

Polis veut toujours *payer bouteille,* maintenant surtout qu'il a reçu de l'argent; il connait une bonne auberge où ils pourraient bien déjeûner. Aurélien s'excuse, sous prétexte qu'il jeûne. Ils rentrent, et Clotilde et Florinde paraissent, toujours au son de la musique. La princesse expose à sa suivante les soupçons qu'elle a conçus au sujet du mendiant, et la charge de le lui amener. Florinde s'acquitte de la commission, et Aurélien fait part à Clotilde de la sienne. Après quelque hésitation, la princesse accepte l'offre et les dons de Clovis. Aurélien descend du théâtre, change d'habits, monte à cheval et part avec ses compagnons. Clotilde, restée seule, s'agenouille et adresse cette prière à Dieu et à la Vierge :

Adoratcen çutut, Jauna, Celuco erreguia, Celiaren, lurraren eta Gaïça ororen creaçalia.	Je vous adore, Seigneur, roi du ciel, créateur du ciel, de la terre et de toutes choses.
Guk cer behar dugun, Jauna, çuk badakiçu. Çoure gracia handiaz, Othoï, guida guitçaçu.	Vous connaissez, Seigneur, ce qui nous manque. Conduisez-nous, je vous prie, par vos grandes grâces.
Jauna, othoï, erakax daçu Cereguin behar dudan, Clovis sinhexi ala Refusatu behardudan.	Seigneur, apprenez-moi, je vous prie, ce que je dois faire, si je dois croire Clovis ou le refuser.
Çu adoratzen çutielarik Hitza dit avanzatu; Bena, Jauna, bestela, Othoï, çuk libra nezaçu.	J'ai donné ma parole comme s'il vous refusait; mais, Seigneur, s'il en est autrement, délivrez-moi, je vous prie.
O Virgina Maria santia! Balia çakitzat arestuosa Jesus seme Jaunaren Cretcian, othoï, onxa.	O Vierge sainte Marie! intercédez bien pour moi, je vous prie, auprès de Jésus fils de Dieu.
Guidatia izan nadin Hutzic batere eguin gabe, Ene salbazale justua Jesus offensatu gabe!	Puissé-je me conduire sans commettre aucune faute, sans offenser mon juste sauveur Jésus!

n LE FATS BASQCE. Après cette invocation, un jeune enfant habillé en ange Gabriel sort, sans plus de cérémonie, par la même porte que les autres acteurs, et fait connaître à Clotilde la volonté de Dieu. La scène, un moment restée vide, est bientôt occupée par .Aurélien et ses deux serviteurs de retour de Bourgogne; ils se promènent un instant, puis rentrent pour faire place à Clovis et à Aurélien. 11 est à remarquer que Clovis et Clotilde sont toujours assis sur la scène pendant qu'ils parlent à leurs serviteurs, tandis que ceux-ci, debouts et découverts, sont dans mie attitude de respect. Sur la demande du roi , Aurélien raconte le stratagème dont il a usé pour s'introduire auprès de Clotilde; il vante encore les qualités de cette princesse , et Clovis le remercie de ce service ; il veut faire part de ses projets à son copseil, qui doit décider le mariage, et il commence par solliciter les voix d'Aurélien et de ses amis. Le conseil assemblé, le seul Nestorin s'oppose à l'union projetée ; il ne fera point partie de l'ambassade envoyée à Gondebaud pom* lui demander sa nièce. Clodéric, Austrassc et Gondebaud font 1cm' entrée sur la scène ; en meme temps arrivent à cheval Mamcl et Aurélien, envoyés de Clovis. Auréhen s'acquitte de sa commission avec beaucoup d'orgueil et d'arrogance. Gondebaud ne peut accepter la proposition sur le moment ; il y réfléchira avec son conseil, et le lendemain il pourra donner réponse. L'auteur retrace toutes les agihitions du roi bourguignon , qui voit un danger dans un refus aussi bien que dans un consentement. Rassuré par Clotilde, il le donne, et la princesse part pour ses nouveaux États. On voit alors deux personnages habillés de rouge : ce sont Bulgifer et Satan, deux esprits tentateurs (|ui vont tâcher de tout déranger. Dans une autre scène, ce dernier reproche au roi de Bourgogne la facilité avec laquelle il s'est dessaisi de sa nièce ; il essaie aussi de détourner Clovis de ce mariage. Clovis ne lui répond pas , parce qu'en ce moment arrivent de Bourgogne la princesse et sa suite. Il commence par embrasser sa fiancée. Après s'être entretenu avec elle et avoir essuyé les reproches des deux anges de ténèbres , qui vomissent des imprécations contre Clotilde, on sert le repas de noces. Clodéric et Digitized by Google

Après cette invocation, un jeune enfant habillé en ange Gabriel sort, sans plus de cérémonie, par la même porte que les autres acteurs, et fait connaître à Clotilde la volonté de Dieu. La scène, un moment restée vide, est bientôt occupée par Aurélien et ses deux serviteurs de retour de Bourgogne; ils se promènent un instant, puis rentrent pour faire place à Clovis et à Aurélien.

Il est à remarquer que Clovis et Clotilde sont toujours assis sur la scène pendant qu'ils parlent à leurs serviteurs, tandis que ceux-ci, debouts et découverts, sont dans une attitude de respect.

Sur la demande du roi, Aurélien raconte le stratagème dont il a usé pour s'introduire auprès de Clotilde; il vante encore les qualités de cette princesse, et Clovis le remercie de ce service; il veut faire part de ses projets à son conseil, qui doit décider le mariage, et il commence par solliciter les voix d'Aurélien et de ses amis. Le conseil assemblé, le seul Nestorin s'oppose à l'union projetée : il ne fera point partie de l'ambassade envoyée à Gondebaud pour lui demander sa nièce. Clodéric, Austrasse et Gondebaud font leur entrée sur la scène; en même temps arrivent à cheval Mamel et Aurélien, envoyés de Clovis. Aurélien s'acquitte de sa commission avec beaucoup d'orgueil et d'arrogance. Gondebaud ne peut accepter la proposition sur le moment; il y réfléchira avec son conseil, et le lendemain il pourra donner réponse. L'auteur retrace toutes les agitations du roi bourguignon, qui voit un danger dans un refus aussi bien que dans un consentement. Rassuré par Clotilde, il le donne, et la princesse part pour ses nouveaux États. On voit alors deux personnages habillés de rouge : ce sont Bulgifer et Satan, deux esprits tentateurs qui vont tâcher de tout déranger. Dans une autre scène, ce dernier reproche au roi de Bourgogne la facilité avec laquelle il s'est dessaisi de sa nièce; il essaie aussi de détourner Clovis de ce mariage. Clovis ne lui répond pas, parce qu'en ce moment arrivent de Bourgogne la princesse et sa suite. Il commence par embrasser sa fiancée. Après s'être entretenu avec elle et avoir essuyé les reproches des deux anges de ténèbres, qui vomissent des imprécations contre Clotilde, on sert le repas de noces. Clodéric et

 Austrasse font ensuite leurs adieux et repartent pour leur pays. Clotilde, restée seule, implore le ciel; elle demande à Dieu la conservation du fruit qu'elle porte. Bientôt la naissance d'un enfaut magnifique est annoncée ; mais peu de temps après cet ange meurt , et le roi accu.se le dieu de Clotilde. Néanmoins , il a la force de repousser les tentations de Satan, qui lui conseille d'abandonner cette odieuse femme. Un autre enfant vient au monde, si chétif qu'on désespère de le conserver. Cependant, après une invocation de Clotilde, Dieu rend la santé à cet enfant. Ravi , Clovis donne dix mille livres de rente à Florinde , qui lui a annoncé la nouvelle. On voit alors arriver au bas du théâtre une cavalcade d'Allemands qui viennent insolemment déclarer la guerre à Sigebert, roi de Cologne. Celui-ci implore le secours de Clovis , qui arrive au palais de son allié. En ce moment, les Allemands montent sur la scène et une bataille s'engage : Clovis ayai\t invoqué le dieu de Clotilde, a le dessus. L'un des chefs ennemis, Jules, qui doit se battre avec lui , invoque à sou tour son dieu Barlaman ; mais c'est en vain , le vigoureux Franc le perce d'un coup mortel. Après la bataille , sortent Satan et Bulgifer ; ils contemplent leur proie, et tâchent de soulever le corps de Jules. Pour y parvenir, ils mettent le feu à un fagot de paille et .s'approchent du mécréant, qui , sentant la flamme , se lève et rentre avec ses compagnons pour se précipiter dans l'enfer. Clotilde ayant appris la victoire de Clovis et ses bonnes dispositions en faveur du christianisme, va à sa rencontre jusqu'à Orléans, accompagnée de saint Remy, qui administre le baptême au roi et à ses généraux , en se servant de l'huile apportée du ciel par un pigeon. La cérémonie terminée, on chante un Te Deum, puis on rentre. Alors, un ermite sort et adresse des actions de grâces à la Sainte-Trinité, à la Vierge Marie et à tous les bienheureux. L'ange Gabriel lui apparaît et lui remet trois fleurs de lis de la part du Tout-Puissant. L'ermite les donne à Clotilde, qui, à son tour, fait part à Clovis de ce présent mystérieux, symbole de la sainte Trinité. Le roi y voit encore im ordre d'exterminer tous les ennemis de Dieu, principalement les Goths et les Wisigoths, et Digitized by Cooglc

Austrasse font ensuite leurs adieux et repartent pour leur pays. Clotilde, restée seule, implore le ciel; elle demande à Dieu la conservation du fruit qu'elle porte. Bientôt la naissance d'un enfant magnifique est annoncée; mais peu de temps après cet ange meurt, et le roi accuse le dieu de Clotilde. Néanmoins, il a la force de repousser les tentations de Satan, qui lui conseille d'abandonner cette odieuse femme. Un autre enfant vient au monde, si chétif qu'on désespère de le conserver. Cependant, après une invocation de Clotilde, Dieu rend la santé à cet enfant. Ravi, Clovis donne dix mille livres de rente à Florinde, qui lui a annoncé la nouvelle.

On voit alors arriver au bas du théâtre une cavalcade d'Allemands qui viennent insolemment déclarer la guerre à Sigebert, roi de Cologne. Celui-ci implore le secours de Clovis, qui arrive au palais de son allié. En ce moment, les Allemands montent sur la scène et une bataille s'engage : Clovis ayant invoqué le dieu de Clotilde, a le dessus. L'un des chefs ennemis, Jules, qui doit se battre avec lui, invoque à son tour son dieu Barlaman; mais c'est en vain, le vigoureux Franc le perce d'un coup mortel.

Après la bataille, sortent Satan et Bulgifer; ils contemplent leur proie, et tâchent de soulever le corps de Jules. Pour y parvenir, ils mettent le feu à un fagot de paille et s'approchent du mécréant, qui, sentant la flamme, se lève et rentre avec ses compagnons pour se précipiter dans l'enfer. Clotilde ayant appris la victoire de Clovis et ses bonnes dispositions en faveur du christianisme, va à sa rencontre jusqu'à Orléans, accompagnée de saint Remy, qui administre le baptême au roi et à ses généraux, en se servant de l'huile apportée du ciel par un pigeon. La cérémonie terminée, on chante un *Te Deum*, puis on rentre.

Alors, un ermite sort et adresse des actions de grâces à la Sainte-Trinité, à la Vierge Marie et à tous les bienheureux. L'ange Gabriel lui apparaît et lui remet trois fleurs de lis de la part du Tout-Puissant. L'ermite les donne à Clotilde, qui, à son tour, fait part à Clovis de ce présent mystérieux, symbole de la sainte Trinité. Le roi y voit encore un ordre d'exterminer tous les ennemis de Dieu, principalement les Goths et les Wisigoths, et

74 LE PAIS BAbQl'K. il se met en mesure de leur faire la guerre ; en même temps Satan et Bulgifer se promettent de bien s'amuser. Après le départ de Clovis, le prince des démons reconunandc à son acolvte de se tenir prêt pour emporter tous les cadavres en enfer. Bulgifer n'a jamais manqué à son devoir : Satan ne pourrait-il pas lui donner à boire? On satisfait à ce désir. Arrivent au bas de la scène Clovis et ses officiers. Ils se trouvent à Tours. Le roi ordonne à Nestorin et à Mamel d'aller invoquer saint Martin dans son église. Ces deux officiers reviennent annoncer à leur maître qu'ils ont vu l'ange Gabriel qui chantait un psaume. Clovis, après avoir traversé une rivière, campe sur le théâtre et y passe la nuit. Satan et Bulgifer sortent et trouvent tout ce monde endormi ; le seul tour qu'ils puissent lui jouer, c'est de noircir toutes les figures. Après la vision de Tours vient l'apparition de saint Hilaire, dans laquelle les Francs voient une approbation de leurs projets. Des propositions de paix n'ayant été suivies d'aucun résultat, un combat s'engage , et les soldats d' Alaric tombent un à un ; mais auparavant tous CCS champions échangent les injures les plus grossières. Comme toujours, ces batailles se composent de combats singuliers ; on se bat au son de la musique ; les deux antagonistes sautant au pas d'un bout de la scène à l'autre , portent et parent réciproquement les coups jusqu'à ce qu'enfin l'air finissant, celui qui doit être tué tombe. Vainqueur de ses ennemis, Clovis veut aller remercier saint Hilaire. Unissant sa voix à celles de Clotilde et de saint Rcmy, il entonne un cantique d'actions de grâces ; le chant est alterné par l'orchestre. Bientôt après , Satan et Bulgifer poussent devant eux , le fouet à la main , tous ceux qui étaient restés étendus sur la scène. Les Goths encore en vie n'échappent à la mort qu'en se faisant chrétiens. Clovis reparaît, soutenu par Aurélien; consiuné par la fièvre , il touche à sa dernière heure. On envoie Nestorin chercher un ami de Dieu, nommé Séverin; il arrive auprès de Clovis, et par ses prières lui rend la sauté , ou plutôt il paie de sa vie celle du roi , car on le voit toml)cr mort sur la scène. Vient enfin le tour de Clovis; ayant réuni tous scs courtisans, il mcui-t de la façon la Digilized by Google

BEPBÊSEnTATIOMS OBAMA T I Q i: ES. 75 plu.s édifiante. Avant de l’entcirer, son corps est placé sur une table , et les siens , l'archevêque en tête , récitent un De Profondis, tandis que la musique fait entendre des sons funèbres. On ne déploie pas moins de pompe pour les obsèques de Clotilde, qui ne tarde point à suivre son mari dans la tombe. Avant de s’y coucher pour toujours, elle fait venir ses deux lils, Clotaire et Childebcrt, et leur donne sa bénédiction. Ses reliques opèrent des miracles. Satan et Bulgifer sortent ; le premier déplore leur triste situation. Malgré des efforts inouïs, ils ne peuvent faire aucun profit. Il invite le public à venii' avec eux , en lui promettant qu’il n’aura pas à craindre le froid. Bulgifer lui répond que les spectateurs aiment mieux danser un instant, et que pour eux , ils iront boire quelques verres de vin, s’il en reste encore. Pour terminer la tragédie , tous les acteurs qui ont joué dans le cours de la pièce paraissent sur la scène , et le plus habile à mauier la parole récite la conclusion , qui consiste en un appel à la bienveillance des spcctatetjrs et en une récapitulation de quelques-uns des principaux faits de la pièce. Le tout est couronné par une invitation au bal qui doit avoir lieu. . 90-101 Digitized by Cooglc

plus édifiante. Avant de l'enterrer, son corps est placé sur une table, et les siens, l'archevêque en tête, récitent un *De Profondis,* tandis que la musique fait entendre des sons funèbres.

On ne déploie pas moins de pompe pour les obsèques de Clotilde, qui ne tarde point à suivre son mari dans la tombe. Avant de s'y coucher pour toujours, elle fait venir ses deux fils, Clotaire et Childebert, et leur donne sa bénédiction. Ses reliques opèrent des miracles.

Satan et Bulgifer sortent; le premier déplore leur triste situation. Malgré des efforts inouïs, ils ne peuvent faire aucun profit. Il invite le public à venir avec eux, en lui promettant qu'il n'aura pas à craindre le froid. Bulgifer lui répond que les spectateurs aiment mieux danser un instant, et que pour eux, ils iront boire quelques verres de vin, s'il en reste encore. Pour terminer la tragédie, tous les acteurs qui ont joué dans le cours de la pièce paraissent sur la scène, et le plus habile à manier la parole récite la conclusion, qui consiste en un appel à la bienveillance des spectateurs et en une récapitulation de quelques-uns des principaux faits de la pièce. Le tout est couronné par une invitation au bal qui doit avoir lieu.

Marie de Navarre, tragédie.

« Les Basques, dit M. Duvoisin, qui vient de nommer nos grands tragiques, n'ont jamais lu ces beaux modèles; ils ne se sont formés à aucune école; ils n'ont suivi que leurs propres inspirations; ils n'ont même pas encore de règles fixes : aussi voit-on dans leurs pièces, étincelantes de beautés de tout genre, des défauts que l'étude seule aurait pu corriger. » Chaque pièce a son genre; il en est cependant qui, par la manière dont elles sont conduites, se rapprochent beaucoup des tragédies françaises. Nous allons donner, d'après le même écrivain [1], l'analyse de la tragédie anonyme de *Marie de Navarre,* non qu'elle renferme des traits plus piquants ou des beautés plus saillantes que bien d'au-

[1] Album pyrénéen, mars 1841, p. 99-102.

76 LE PLIS BASQl'E. très, mais pour faire voir à quel degré les Basques ont porté l'art du théâtre sous le rapport indiqué. Nous avons cherché dans l'histoire quelle est cette princesse Marie; nous croyons pouvoir assurer qu'elle n'est autre que Sancha, fille de Sancho .\barca, neuvième roi de Navarre. L'événement doit être rapporté à l'année 935. Vers ce temps, les Navarrais et les Castillans remportèrent une célèbre victoire , à Simancas , sur Abd-el-Rahman , calife de Cordoue. L'histoire a conservé les noms de la plupart des acteurs. (Le manuscrit que j'ai sous les yeux, ajoute M. Duvoisin, n'indique pas la division des actes et des scènes; je ne pense même pas que tes Basques aient jamais fait de ces sortes de distinctions ; mais cette division se forme naturellement dans le cours du récit , et ici elle se trouve d'une régularité remarquable. Pour plus de clarté , je vais présenter la pièce avec des divisions que j'établis de mou chef. La scène a lieu dans le palais de MedinaÂzarah , à quelques lieues de Cordoue ; c'est là que le calife surnommé par les chrétiens le Magnanime, vivait au milieu des délices d'une cour brillante , dans la compagnie des savants et des poètes de son empire. > PERSO.NNAGES. SANCHO ABADCA, roi de Nj»arre. RAMIRE, icajer da roi. MARIE, aile do roi. ABD-EL-RAHMAN, ralife de Cordoue. KERNAN GONZALES DE CASTILLE, AMBROL' , prinee de Fei , soo allii. BancA de .Marie. OSMAN, Favori du caiife. CENTULLE, guerrier ebrillen. SANTARIN, guerrier uiaurc. STEPHANA , coDlklrnlc de la priuresse. HASSAN, oOlcicr du p.vlais. .ACTE PREMIER. SCÈNE I. ABD-EL-RAHMAN Ù AmbrOU. Nous avons à jamais abattu la puissance des chiens de chrétiens; nous avons montré au monde de quoi sont capables les enfants du saint prophète. Pour ma part, Ambrou , je vous rends les grâces que vous avez méritées pour avoir, en ce jour, délivré du joug tous les musulmans. Digilized by Google

77 REPBÉSE»T1TI0KS PBi X A TIQl' ES . AXimou. Non , seigneur, je ne suis pas digne de tant de louanges pour avoir fait fuir les méchants ; c'est au grand Mahomet que vous devez rendre grâces; c’est lui qui toujours ranime le cœur de vos soldats Osman vient annoncer au calife que Santarin est arrive avec quatre prisonniers de condition. 11 raconte comment ils ont été atteints dans une gorge de montagne, et que Santarin a tué un cinquième prisonnier, qui était une femme. C’était la reine de Navarre. Deux sont hommes; il y .avait trois femmes. L’une, bien dgèe, tenait en main une croix, Santarin, furieux, l’a pourfendue avec son cimeterre. Elle est tombée dans les bras d’une jeune fille qui, poussant des cris déchirants, la pressait tout ensanglanh'K) contre son sein *. Le calife donne à Hassan l'ordre d’introduire les prisonniers , et , s’adressant au plus ancien , il lui dit d’un ton irrité : Quel nom as-tu, malheureux chrétien? ABARCA, avec dü/nité. Soldat du Christ, roi de Navarre ' ADUIAI. Ebortei dltagn-bai, Ambra, Cristiu Mcomc, Cer diren eracuii profelearen biorrac. Bibirtcen deniikilzu merecita nkerrac; Zuc librati dltulin, egun, Hahomelarrac. AHBID. Hoinlbcrce laudorio , janna , et dot mereci Ceren igorrI-iDdan (aichtaglnac Ibnsi. Esker borl zor dazi Mabomrt handiari Indar belhi eman dn harc zure armadarl. Bia dire glzonac , hlran cirrn rmazte. André zahar bat zagon gnratee bal escuan ; Maraazaz niratn du Sanlarinec, eoleran. Neseatcha gazie batee, llDcaluz bcsoelaa, Dena odol sarraski , marrascaz , ban rerancan. ADEimai. Crlstao dobacabea , nolatan deilcen baulc? anaRCa. Crialoren soldadna , Nafarrnaco errrge. Digitized by Google

AMBROU.

Non, seigneur, je ne suis pas digne de tant de louanges pour avoir fait fuir les méchants; c'est au grand Mahomet que vous devez rendre grâces; c'est lui qui toujours ranime le cœur de vos soldats [1].

Osman vient annoncer au calife que Santarin est arrivé avec quatre prisonniers de condition. Il raconte comment ils ont été atteints dans une gorge de montagne, et que Santarin a tué un cinquième prisonnier, qui était une femme. C'était la reine de Navarre.

. . . . . Deux sont hommes; il y avait trois femmes. L'une, bien âgée, tenait en main une croix. Santarin, furieux, l'a pourfendue avec son cimeterre. Elle est tombée dans les bras d'une jeune fille qui, poussant des cris déchirants, la pressait tout ensanglantée contre son sein [2].

Le calife donne à Hassan l'ordre d'introduire les prisonniers, et, s'adressant au plus ancien, il lui dit d'un ton irrité :

Quel nom as-tu, malheureux chrétien?

ABARCA, *avec dignité.*

Soldat du Christ, roi de Navarre [3].

[1]
ADERRAM.
Ehortci ditugu-bai, Ambru, Cristau zacurrac,
Cer diren eracuxi profetearen haurrac.
Bihurtcen deraizkitzut merecitu eskerrac;
Zuc libratu ditutzu, egun, Mahometarrac.
AMBRU.
Hointberce laudorio, jauna, ez dut mereci
Ceren igorri-tudan gaichtaginac ihesi.
Esker hori zor duzu Mahomet handiari
Indar bethi eman du harc zure armadari.

[2]
. . . . . .
Bia dire gizonac, hirun ciren emazte.
Andre zahar bat zagon gurutce bat escuan;
Marauzaz urratu du Santarinec, coleran.
Nescatcha gazte batec, tincatuz besoetan,
Dena odol sarraski, marrascaz, han ceraucan.

[3]
ADERRAM.
Cristau dohacabea, nolatan deitcen haute?
ABARCA.
Cristoren soldadoa, Nafarroaco errege.

78 LE PATS BASQUE. Le calife, interdit, garde un instant le silence. Puis il adresse la parole à chaque prisonnier. Tous, Ramire lui-même, sont impassibles; tous répondent avec sang-froid. Frappé de la beauté de Marie , le calife s’arrête plus longtemps devant elle ; il semble comprendre sa douloureuse situation et être touché de son malheur ; il lui ailresse de douces paroles , et promet à tous la vie et une existence honorable, à condition qu'ils abandonneront leur religion : Embrassez tous maintenant noire loi, renoncez au Christ, foulez sa croix sous vos pieds. Je ferai le Iwnhcur de tous; chacun aui-a dans Cordoue les honneurs dus à son rang. Et vous, jeune princesse digne d'un autre sort, il ne vous reste plus qu'une ressource : embrassez la loi do Mahomet. MARIE. Je ne sais qui est Mahomet, ni ne le veux savoir. O mère de Dieu , ma sainte patronne, soyez toujours avec moi! ABD-EL-RAHMAN. Mieux vaut que vous l'oubliiez. Le roi de Cordoue créera pour vous un bonheur que toutes les reines du monde accepteraient d’un cœur jaloux. Courez , courez au plus vile embra.sser notre sainte loi. MARIE. O roil une loi seule est sainte : Jésus-Christ a été crucifié; il a versé son sacré sang pour sauver le monde. Non, je ne renierai iws la foi que j'ai reçue dans le baptême. ARD-EL-RAIIMAN. Fuyez donc, chrétiens, de ma présence, puisque vous ne reconnaissez point la pitié dont mon cœur est touché pour vous. Peut ■ être que bienlêt vous saurez l’apprécier ; mais , pour votre bien , luUez-vous de changer, car demain il ne sera plus temps '. ' ADERRAM. Harutae orai lauec gare legea , Arncgalnric CrUto, oslica gunilcea. Kginen deraotiuel ororen zoriona ; Cordoban iianm du barnichac doharona. Oi, priniceia gaztea, zarc cdcriasanac Mcrcci rüukcicn taunlaz bertcc torlunar ; Orai daza bld bat eta bara bacarra ; Bibann bebar zare Mahomeirn Irgera. XARIA. Ez dalit Mabomel, nor drn nez nabi jatin. Enr pairnin saindna! zaïidr hrihl nerekin.
Digitized by Google

BEPBÉSE»TATIONS DBAMATIQCES. 79 Cette scène se termine par l’onire qu'Abd-el-Rahman donne à Hassan de mettre les chrétiens en lieu sûr et de ne pas les maltraiter. 11 leur conseille de nouveau d'embnisser le mahométisme. SCÈNE II. Le calife resté seul avec Osman , son favori , lui fait connaître la passion que lui a inspiré Marie. Osman , qui n'est qu'un courtisan habile, flatte la passion du prince. Alal-el-Rahman craint de ne pouvoir vaincre la résistance de Marie , qui n'ignore pas que Feman Gonzalez de Castille et l'infant don Sanehe s'avancent avec une année pour réparer une première défaite. Osman répond que les chréticus fuiront devant les soldats du calife comme la poussière que chasse le vent. Au reste, il se charge de gagner Marie. Abdcl-Rahinan sort pour passer ses troupes en revaie. SCÈNE III. Osman fait amener devant lui Stephana , dame d'honneur de la princesse. 11 lui fait les promesses les plus brillantes , et parvient à savoir d'elle que Marie est promise à Feman Gonzalez. Elle ne voit d'autre moyen de faire soumettre l'infante au.x désirs du calife que de lui promettre la libre pratique de sa religion et le retour de son père en Navarre, tout en lui persuadant que Fernan, qu'elle aime, a été tué dans im combat. Eu ce moment des Sarrasins amènent un nouveau- prisonnier : c’est Centnlle, général d’Abarca, ADERRH. Hobe dnm ihinlcb. Cordobaco erregec EgincD da nretut mnndoco erreglnec , Becaixtiz, bar leiakeien dobatatasan bat Laster cglia, lasler fare lege saindural. MARU. 01 errege ! lege bal da bacarric aalndua : Jeso-Crtsio lian da gnruiccficaiaa , Odol sacratu hartai glionen salbalceco. Balbaioco Jedea ei dal ez ucaluco. ADERRAR, Zoaite beraz , crlstanae , ene begietaric , El duzncnai geroi oral eiagntzaric Zuen aidera dudan biboti nrricalmenduaz. Prezaluran dozae sarriebago mcnliraz ; Bainan, zoen onetan, laster gambia zaizie, Ceren, ganrtlc, ainicina, demborarir ez dalle. Digitized by Google

Cette scène se termine par l'ordre qu'Abd-el-Rahman donne à Hassan de mettre les chrétiens en lieu sûr et de ne pas les maltraiter. Il leur conseille de nouveau d'embrasser le mahométisme.

SCÈNE II.

Le calife resté seul avec Osman, son favori, lui fait connaître la passion que lui a inspiré Marie. Osman, qui n'est qu'un courtisan habile, flatte la passion du prince. Abd-el-Rahman craint de ne pouvoir vaincre la résistance de Marie, qui n'ignore pas que Fernan Gonzalez de Castille et l'infant don Sanche s'avancent avec une armée pour réparer une première défaite. Osman répond que les chrétiens fuiront devant les soldats du calife comme la poussière que chasse le vent. Au reste, il se charge de gagner Marie. Abd-el-Rahman sort pour passer ses troupes en revue.

SCÈNE III.

Osman fait amener devant lui Stephana, dame d'honneur de la princesse. Il lui fait les promesses les plus brillantes, et parvient à savoir d'elle que Marie est promise à Fernan Gonzalez. Elle ne voit d'autre moyen de faire soumettre l'infante aux désirs du calife que de lui promettre la libre pratique de sa religion et le retour de son père en Navarre, tout en lui persuadant que Fernan, qu'elle aime, a été tué dans un combat. En ce moment des Sarrasins amènent un nouveau prisonnier : c'est Centulle, général d'Abarca,

ADERRAM.

Hobe duzu ahanteiz. Cordobaco erregec
Eginen du zuretzat munduco erreginec,
Becaiztiz, har lezaketen dohaxutasun bat
Laster egizu, laster gure lege saindurat.

MARIA.

Oi errege ! lege bat da bacarric saindua :
Jesu-Cristo izan da gurutceficatua,
Odol sacratu hartaz gizonen salbatceco.
Bathaioco jedea ez dut ez ucatuco.

ADERRAM,

Zoazte beraz, cristauac, ene begietaric,
Ez duzuenaz geroz orai ezagutzaric
Zuen aldera dudan bihotz urricalmenduaz.
Prezaturan duzue sarrichago menturaz ;
Bainan, zuen onetan, laster gambia zaizte,
Ceren, gaurtic, aintcina, demboraric ez daite.

80 LE PATS BASQUE. qui vient d'être saisi dans la montagne. Osman jette les yeux sur lui pour faire croire à Marie que Fernan est mort.. 11 n'épargne rien pour le gagner. Enfin, il lui promet de le faire comte de Zamora et de lui donner toute une souveraineté. Centulle cède. INTERMÈDE. On voit les chrétiens enfermés dans une prison. Ils chantent les louanges de Dieu ; la princesse commence le chant : 0 Jésus t que votre amour est pur! que votre amour est doux! Répandez-lc sur moi pour que mon cœur soit dans l'allégresse quand je marcherai à la mort. Le désir que j'ai d'aller à vous est comme une fontaine qui se projette en Ilots, .\nges du ciel , venez cueillir mon àme. Emportez-la sur vos ailes dans les airs, vers la céleste gloire, pour y voir Jésus. iLe chœur répète cette dernière phrase, comme tout ce que va chanter Marie.) MARIE $€UU. Ohl que le ciel est beau, tout ahimé dans l'amour! Que le céleste autel nous voie au plus tôt, brûlant d'amour, vous louer éternellement, ù Jésus M ACTE DEUXIÈME. SCÈNE I. Amhrou se promène tout pensif sur la scène. Hassan parait. Ambrou lui déclare que Marie a touché son cœur ; mais il a aussi ' Oi Jesns dibinoi ! Zorc amodioi Hain da (arbia ! Hain da eilia ! Icbarazu enegainrra , Eoc biholia izati dadia golhera Hïfiera soalcro. ZaregaDaco Nie dadan Irbia, Idori iihurria, Zurrulaca badoba. Ene arlmarrn bllba Zalozlc, alDgimiac, Honat gaclac , Eramateco aircao, Zuen hegalcn gainean , L'harmonirase douceur de ce chant n‘a pu Cenico loriara , Jesnaeo iciuiera. A'AnrMC. Eramaleco airean, rtc. Berte. Oi znin den eder errua , Amodioz rnodiloa ! Kkoroac. Oi zoin, etc. Berte. Icus gaitzan Irlien-bai-lehen, Oi Jesua! eu bethi laudalcm, Amodioz erreac, Cemeo aldareac ! Kkoroac. Icus gaitzan , etc. Stre bien ranaeraée dans la tradncllon. Digilized by Cooglc

qui vient d'être saisi dans la montagne. Osman jette les yeux sur lui pour faire croire à Marie que Fernan est mort. Il n'épargne rien pour le gagner. Enfin, il lui promet de le faire comte de Zamora et de lui donner toute une souveraineté. Centulle cède.

INTERMÈDE.

On voit les chrétiens enfermés dans une prison. Ils chantent les louanges de Dieu; la princesse commence le chant :

O Jésus! que votre amour est pur! que votre amour est doux! Répandez-le sur moi pour que mon cœur soit dans l'allégresse quand je marcherai à la mort. Le désir que j'ai d'aller à vous est comme une fontaine qui se projette en flots. Anges du ciel, venez cueillir mon âme. Emportez-la sur vos ailes dans les airs, vers la céleste gloire, pour y voir Jésus. (Le chœur répète cette dernière phrase, comme tout ce que va chanter Marie.)

MARIE *seule*.

Oh! que le ciel est beau, tout abîmé dans l'amour! Que le céleste autel nous voie au plus tôt, brûlant d'amour, vous louer éternellement, ô Jésus[1]!

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Ambrou se promène tout pensif sur la scène. Hassan paraît. Ambrou lui déclare que Marie a touché son cœur; mais il a aussi

[1] Oi Jesus dibinoa!
Zure amodioa
Hain da garbia!
Hain da eztia!
Ichurazu enegainera,
Ene bihotza izan dadin goihera
Heriora goateco.
Zureganaco
Nic dudan lehia,
Iduri ithurria,
Zurrutaca badoha.
Ene arimaren bilha
Zatozte, aingueruac,
Hunat guciac,
Eramateco airean,
Zuen hegalen gainean,
Ceruco loriara,
Jesusen icustera.
Khoroac.
Eramateco airean, etc.
Berac.
Oi zoin den eder cerua,
Amodioz funditua!
Khoroac.
Oi zoin, etc.
Berac.
Icus gaitzan lehen-bai-lehen,
Oi Jesus! zu bethi laudateen,
Amodioz erreac,
Ceruco aldareac!
Khoroac.
Icus gaitzan, etc.

L'harmonieuse douceur de ce chant n'a pu être bien conservée dans la traduction.

 remarqué que le calife en est épris. Hassan est un homme qui a toujours vécu au milieu des intrigues de la cour. 11 pousse Ambrou. Scrupules de ce dernier. Hassan lui persuade que , puisque lui , prince de Fez, commandait l'armée en personne, les prisonniers lui appartiennent de plein droit, qu'il peut en disposer. .Ambrou représente que le calife ne le souffrira pas. Hassan lui propose d'enlever Marie et de fuir avec elle. Cela lui parait d'autant plus facile, quelle y doimcra son consentement, si on lui fait accroire qu'on veut la conduire en Navarre. On s'arrête à ce projet. SCÈNE II. .Stephana retourne tout effrayée auprès des autres captifs. On ne parle, dit-elle, que de tortures pour ceux qui ne voudront pas renier leur foi. Osman arrive sur ces entrefaites. 11 témoigne à ces malheureux le plus vif intérêt ; il les supplie tour à tour de n'étre pas rebelles à la volonté de son puissant maître. 11 emploie tous les mo3'ens de séduction, et laisse entrevoir que les tourments et la mort attendent ceux qui ne voudront pas céder. La fin de la scène est vraiment sublime : os.M.\N à lfan>. Quelle réponse dois-je porter au grand Abd-el-Ralnuan? Quoi! que vous dédaigne/, son cœur bienveillant?... Je ne puis qu'obéir il ses ordres : que lui rapporterai-je?... que lui dirai-je de votre part? M.\niE. Que je veux mourir... Oui, mille fois mourir I OSMAN. Jamais je n'oserai lui rapporter une pareille réponse : vous ne savez pas combien sa colère est terrible. UABIE. Un homme qui n'est que de boue vous fait trembler : combien plus ne dois-je pas craindre le Roi des anges! Non, seigneur, je no crains point les hommes; mais vous, allez A eux, proslernez-vous devant eux '. OZIIAX. Crr ibarilniren du) Adrrram haDdiarit G Digitized by Google

remarqué que le calife en est épris. Hassan est un homme qui a toujours vécu au milieu des intrigues de la cour. Il pousse Ambrou. Scrupules de ce dernier. Hassan lui persuade que, puisque lui, prince de Fez, commandait l'armée en personne, les prisonniers lui appartiennent de plein droit, qu'il peut en disposer. Ambrou représente que le calife ne le souffrira pas. Hassan lui propose d'enlever Marie et de fuir avec elle. Cela lui paraît d'autant plus facile, qu'elle y donnera son consentement, si on lui fait accroire qu'on veut la conduire en Navarre. On s'arrête à ce projet.

SCÈNE II.

Stephana retourne tout effrayée auprès des autres captifs. On ne parle, dit-elle, que de tortures pour ceux qui ne voudront pas renier leur foi. Osman arrive sur ces entrefaites. Il témoigne à ces malheureux le plus vif intérêt; il les supplie tour à tour de n'être pas rebelles à la volonté de son puissant maître. Il emploie tous les moyens de séduction, et laisse entrevoir que les tourments et la mort attendent ceux qui ne voudront pas céder. La fin de la scène est vraiment sublime :

OSMAN *à Marie*.

Quelle réponse dois-je porter au grand Abd-el-Rahman? Quoi! que vous dédaignez son cœur bienveillant?... Je ne puis qu'obéir à ses ordres : que lui rapporterai-je?... que lui dirai-je de votre part?

MARIE.

Que je veux mourir... Oui, mille fois mourir!

OSMAN.

Jamais je n'oserai lui rapporter une pareille réponse : vous ne savez pas combien sa colère est terrible.

MARIE.

Un homme qui n'est que de boue vous fait trembler : combien plus ne dois-je pas craindre le Roi des anges!..... Non, seigneur, je ne crains point les hommes; mais vous, allez à eux, prosternez-vous devant eux [1].

[1] OZMAN.
Cer ihardexiren dut Aderram handiari?

I.E PATS BASQUE. S-2 SCENE III. Centulle est iniroduit dans la prison. Il est abattu, une douleur profonde semble peinte sur ses traits. Les prisonniers se pressent autour de lui ; on le questionne de toutes parts, il répond avec effort qu'il n'y a plus de ressource, que Fernan a été tué, son armée détruite, et la cause des chrétiens perdue à jamais. Cette scène, qui devient déchirante , ue peut être rapportée que dans son entier; noas regrettons que l'espace ne nous permette pas de le faire. Centulle, avec hj-pocrisie, attend qu'on lui fasse connaitre les démarches que vient de faire Osman ; et quand Abarca l'eu instruit, pourquoi, répond-il, ne pas les accepter? On n'a plus rien à espérer de la Castille. Puisque le noble calife veut laisser à la princesse le culte du vrai Dieu et que le roi Abarca sera rétabli sur son trône ; puisque c'est une dernière voie que Dieu présente lui-même pour sauver la famille roy.ale et les chrétiens de Navarre, il faut se hâter d'accepter les offres généreuses d'Abd-cl-Raliman. Marie, pénétrée de douleur, s'écrie : c Quoi donc! je dois vivre au milieu des mécréants , avec les assassins de ma pauvre mère *?... » Centulle représente la nécessité avec plus de force que jamais . Stephana se j oint à lui . .\barca parait consterné ; Marie se renferme dans un douloureux silence. Erretiu dionla hircn bihoU onjri !... Haren nunarn contra ni ri nailcAc Ibil : Crr erran bctaar dlotl Cer nabi duznlat ■ania. Bai, chnn milelan hii! Illl! oznaa. Ni ei naile mcnlnra Erregeri holaco aolasen (‘rrallera. El dnzn eiagnlrrn cer den baren cotera. vanta. Zu ikbaratcen laitu Inrreico giion balec , Eta ni iegez beraz aingertien Erregec !... Ez, jauna, zoacl; ez naii gizonen bcldur; Zu, zoaci heietara ; egioznte agur. Ai! cer, bici behar dut lege-gabecoelln. Eue ama maiteartn sasinaluiiekin!... Digitized by Google

SCÈNE III.

Centulle est introduit dans la prison. Il est abattu, une douleur profonde semble peinte sur ses traits. Les prisonniers se pressent autour de lui; on le questionne de toutes parts. Il répond avec effort qu'il n'y a plus de ressource, que Fernan a été tué, son armée détruite, et la cause des chrétiens perdue à jamais.

Cette scène, qui devient déchirante, ne peut être rapportée que dans son entier; nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de le faire.

Centulle, avec hypocrisie, attend qu'on lui fasse connaître les démarches que vient de faire Osman; et quand Abarca l'en instruit, pourquoi, répond-il, ne pas les accepter? On n'a plus rien à espérer de la Castille. Puisque le noble calife veut laisser à la princesse le culte du vrai Dieu et que le roi Abarca sera rétabli sur son trône; puisque c'est une dernière voie que Dieu présente lui-même pour sauver la famille royale et les chrétiens de Navarre, il faut se hâter d'accepter les offres généreuses d'Abd-el-Rahman. Marie, pénétrée de douleur, s'écrie : « Quoi donc! je dois vivre au milieu des mécréants, avec les assassins de ma pauvre mère [1]?... » Centulle représente la nécessité avec plus de force que jamais. Stephana se joint à lui. Abarca paraît consterné; Marie se renferme dans un douloureux silence.

Errefus diozula haren bihotz onari!...
Haren manuen contra ni ez naiteke ibil :
Cer erran behar diot? Cer nahi duzula?

MARIA.

Hil!
Bai, ehun miletan hil!

OZMAN.

Ni ez naite mentura
Erregeri holaco solasen erraitera.
Ez duzu ezaguteen cer den haren colera.

MARIA.

Zu ikbaratcen zaitu lurrezco gizon batec,
Eta ni legez beraz aingeruen Erregec!...
Ez, jauna, zoaci; ez naiz gizonen beldur;
Zu, zoaci heietara; egiozute agur.
Ai! cer, bici behar dut lege-gabecoekin,
Ene ama maitearen sasinatzailekin!...

REPRÉSENTATIU>S DRAMATIQUES. «3 ISTEDMÈnE. Un ange descend dans la prison sur un nuage, au milieu d'une musique céleste; il module un chant d'espérance et d'amour. Une douce consolation pénètre dans les cœurs d'Abarca et de Marie. Centulle et Stcpbana, au contraire , paraissent confondus. .\0TE TROISIÈME. .SCÈNE I. Hassan, cct infèmc intrigant qui a poussé Ainbrou à enlever Marie , mais qui craint de se trouver lui-même compromis , vient dénoncer à .\bd-el-Rahman les projets du prince de Fez. Le calife ne peut le croire; il ordonne à Santarin de lui amener Ambrou. Le jeune prince, à la vue d'Abd-el-Rahman, sent son cœur défaillir ; son crime est écrit sur son front. Le calife s'adresse à lui en ces termes : Non, tu n'es point le Ris du généreux Abdallah, mais plutôt un serpent que le désert de &ihara a vomi. Non, jamais Abdallah n'eut un pareil fils L Dans une tirade magnitique, Abd-el-Rahman remue toutes les passions ; il fait passer le bouleversement de son âme dans celle de l'auditoire. On voit un jeune et brave prince, un instant égaré par l'amour, sur le point de devenir la victime de la fureur jalouse d'Abd-el-Rahmau. La colère de ce calife, la cruauté qui lui vient de ses mœurs, heurtent en lui sa générosité naturelle, le souvenir d'une vieille amitié , celui de services récents ; c'est un combat qui fait craindre, qui touche, qui effraie, qui ravit. Abd-elRahman termine ainsi ; Fui.s loin de moi , pour que l'on no puisse dire que je me suis baigné dans le sang d'un ami. Sans doute que ton père ne se réjouini pas de ce que j'épargne aujourd'hui la vie à un traître Ebaiz, hi, Abdali bizarroarra Mme, Balnan-bai Zabari-mortiico lombafl sogr. El die Abdalac izan borrelaco semrrlc. Habit niieanic iirrun. ei deian nihnrc nran Digitized by Google

INTERMÈDE.

Un ange descend dans la prison sur un nuage, au milieu d'une musique céleste; il module un chant d'espérance et d'amour. Une douce consolation pénètre dans les cœurs d'Abarca et de Marie. Centulle et Stephana, au contraire, paraissent confondus.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Hassan, cet infâme intrigant qui a poussé Ambrou à enlever Marie, mais qui craint de se trouver lui-même compromis, vient dénoncer à Abd-el-Rahman les projets du prince de Fez. Le calife ne peut le croire; il ordonne à Santarin de lui amener Ambrou. Le jeune prince, à la vue d'Abd-el-Rahman, sent son cœur défaillir; son crime est écrit sur son front. Le calife s'adresse à lui en ces termes :

Non, tu n'es point le fils du généreux Abdallah, mais plutôt un serpent que le désert de Sahara a vomi. Non, jamais Abdallah n'eut un pareil fils [1].

Dans une tirade magnifique, Abd-el-Rahman remue toutes les passions; il fait passer le bouleversement de son âme dans celle de l'auditoire. On voit un jeune et brave prince, un instant égaré par l'amour, sur le point de devenir la victime de la fureur jalouse d'Abd-el-Rahman. La colère de ce calife, la cruauté qui lui vient de ses mœurs, heurtent en lui sa générosité naturelle, le souvenir d'une vieille amitié, celui de services récents; c'est un combat qui fait craindre, qui touche, qui effraie, qui ravit. Abd-el-Rahman termine ainsi :

Fuis loin de moi, pour que l'on ne puisse dire que je me suis baigné dans le sang d'un ami. Sans doute que ton père ne se réjouira pas de ce que j'épargne aujourd'hui la vie à un traître [2].

Ehaiz, hi, Abdala bizarroaren seme,
Bainan-bai Zahara-mortuco zombait suge.
Ez dic Abdalac izan horrelaco semeric.
.....
Habil niganic urrun, ez dezan nihorc erran

84 LE riIS BASQCE. SCÈNE II. Osman rend compte à Abd-el-Rahman de sa conduite envers les chrétiens. .Après leur avoir fait connaitre tout ce qu'ils avaient à craindre s'ils résistaient, et le bonheur qu'ils devaient attendre par suite de leur soumission, il leur a, dit-il, envoyé Centullc pour leur enlever tout espoir de secours du côté de la Navarre et tle la Castille. C'est au calife lui-même qu'il a réservé la gloire d'obtenir le premier aveu de Marie, car il ne doute pas de la réussite de sou stratagème. SCÈNE III. Abd-el-Ilahman reçoit les chrétiens au milieu de tout ce que .sa cour a de plus brillant. 11 prend la parole avec solennité et s'exprime en ces termes ; ClirtHiens, vos infortunes ont cessé. Voici le jour où la renoniinée publiera votre bonheur dans tous les lieux que le soleil éclaire'.... Soudain, un bruit épouvantable retentit aux portes du palais. C'est l'armée catholique qui a surpris les infidèles. Ccntulle et Stephana , voyant leur trahison découverte , fuient avec les Maures ; Fernan et Marie se retrouvent avec bonheur. Voilà le dénouement de la pièce, qui se termine par ces paroles d'.Abarca : Enfin, le Maure affreux est donc vaincu! Grâces en soient rendues au souverain Maître du ciel , et grâces à vous, ô cher Fernan ! Prends ma fille, ù main valeureuse I Le don de ma couronne ne serait pas une récompense suffisante pour tout ce que je te dois; mais les biens de ce monde n'ont pas de durée, des biens plus précieux te sont réservés dans le ciel *. Miioliila naiula iiliskidai odoiran. El die naskl izaaen blre aitie placcric , Traidore bâti bicla orai nie nieirie. ■ Criatasae, aUiaboda zuen dobaeabetasana. Egnn da egnn bnra non znen zoriona Iguikiae argiiccn dnen toli orotan Nedalarcn baita famaz ■ BeDlioln dire bebin Maint icigarriae ! Digilized by Google

SCÈNE II.

Osman rend compte à Abd-el-Rahman de sa conduite envers les chrétiens. Après leur avoir fait connaître tout ce qu'ils avaient à craindre s'ils résistaient, et le bonheur qu'ils devaient attendre par suite de leur soumission, il leur a, dit-il, envoyé Centulle pour leur enlever tout espoir de secours du côté de la Navarre et de la Castille. C'est au calife lui-même qu'il a réservé la gloire d'obtenir le premier aveu de Marie, car il ne doute pas de la réussite de son stratagème.

SCÈNE III.

Abd-el-Rahman reçoit les chrétiens au milieu de tout ce que sa cour a de plus brillant. Il prend la parole avec solennité et s'exprime en ces termes :

Chrétiens, vos infortunes ont cessé. Voici le jour où la renommée publiera votre bonheur dans tous les lieux que le soleil éclaire[1]....

Soudain, un bruit épouvantable retentit aux portes du palais. C'est l'armée catholique qui a surpris les infidèles. Centulle et Stephana, voyant leur trahison découverte, fuient avec les Maures; Fernan et Marie se retrouvent avec bonheur. Voilà le dénouement de la pièce, qui se termine par ces paroles d'Abarca :

Enfin, le Maure affreux est donc vaincu! Grâces en soient rendues au souverain Maître du ciel, et grâces à vous, ô cher Fernan! Prends ma fille, ô main valeureuse! Le don de ma couronne ne serait pas une récompense suffisante pour tout ce que je te dois; mais les biens de ce monde n'ont pas de durée, des biens plus précieux te sont réservés dans le ciel[2].

Mainhatu naicela adiskiden odolean.
Ez dic naski izanen hire aitac placeric,
Traidore bati bicia orai nic utciric.

[1] Cristauac, akhaboda zuen dohacabetasuna.
Egun da egun hura non zuen zoriona
Iguzkiac argitcen duen toki orotan
Nedaturen baita famaz.....

[2] Bentzutu dire behin Mairu icigarriac!

 Exposition, intrigue, dénouement, tout se lie sans que l'intérêt se refroidisse un seul instant. Le début est noble, les caractères se soutiennent , le naturel n'est jamais altéré. Si les règles de la tragédie française .sont quelquefois bles.sécs, on n'en sera pas surpris : un génie sans guide ne peut atteindre la perfection. L'auteur révèle partout beaucoup d'art dans la conduite de l'intrigue. Dès le début , l'héroïne de la pièce devient intéressante ; le roi de Navarre est ce qu'il doit être, grand dans les fers. Sa répon-se à Abd-el-Rahinan est du sublime du premier ordre. Là deuxième scène du second acte se détache de tout le reste par l'éclat de ses beautés , et ce mi! Hai, ehun miletan kill qui ne peut être rendu en français que si imparfaitement, suffit pour noos remplir d'admiration. M. Duvoisin termine ainsi l'analyse que nous venons de reproduire ; (En distribuant ({uelques palmes aux poètes tragiques des Pv rénées, nous n'avons pas eu la pensée de leur donner au delà de ce qu'ils ont mérité. On concevra que les hommes qui ont mis au jour des compositions pareilles à celle que j'ai analysée, ne sont pas dépourvus de ce feu sacré qui fait le poète ; et si , après quelques siècles , quand ce petit peuple aura perdu , avec sa nationalité phénoménale, la langue qu'il parle aujourd'hui, si, dis-je, on retrouve encore ses pièces dramatiques, on sera tenté de croire qu'elles ne sont pas l'œuvre de pauvres gens qui n'ont eu aucune teinture des lettres : alors encore un rayon de gloire brillera sur eux. > E-ikcrrac diluela Jaungoicu ct-nicudr, Kli rskerric lori, oi Fernando niallea! Kl nnke askt khoroa inri eniatea ; Kl dut harlan coniplilcen ubiigacionea. Nnndnco onlasniuc ei dire liethicotiat ; llobeagoric bada crnelan zarelial ! Digitized by Google

Exposition, intrigue, dénouement, tout se lie sans que l'intérêt se refroidisse un seul instant. Le début est noble, les caractères se soutiennent, le naturel n'est jamais altéré. Si les règles de la tragédie française sont quelquefois blessées, on n'en sera pas surpris : un génie sans guide ne peut atteindre la perfection. L'auteur révèle partout beaucoup d'art dans la conduite de l'intrigue. Dès le début, l'héroïne de la pièce devient intéressante; le roi de Navarre est ce qu'il doit être, grand dans les fers. Sa réponse à Abd-el-Rahman est du sublime du premier ordre. La deuxième scène du second acte se détache de tout le reste par l'éclat de ses beautés, et ce

Hil!
Bai, ehun miletan hil!

qui ne peut être rendu en français que si imparfaitement, suffit pour nous remplir d'admiration.

M. Duvoisin termine ainsi l'analyse que nous venons de reproduire : « En distribuant quelques palmes aux poëtes tragiques des Pyrénées, nous n'avons pas eu la pensée de leur donner au delà de ce qu'ils ont mérité. On concevra que les hommes qui ont mis au jour des compositions pareilles à celle que j'ai analysée, ne sont pas dépourvus de ce feu sacré qui fait le poëte; et si, après quelques siècles, quand ce petit peuple aura perdu, avec sa nationalité phénoménale, la langue qu'il parle aujourd'hui, si, dis-je, on retrouve encore ses pièces dramatiques, on sera tenté de croire qu'elles ne sont pas l'œuvre de pauvres gens qui n'ont eu aucune teinture des lettres : alors encore un rayon de gloire brillera sur eux. »

Eskerrac dituela Jaungoico cerucoac,
Eta eskerrac zuri, oi Fernando maitea!
Ez nuke aski khoroa zuri ematea;
Ez dut hartan complitcen obligacionea.
Munduco ontasunac ez dire bethicotzat;
Hobeagoric bada ceruetan zuretzat!

86 LE PAIS BASQUE. Xmp*lé*H £e« ^tmire (lit tl’Mt—ttH, trmgééUtm. Nous doimeroiis eucore l'analyse de deux pièces du théâtre basque, eu commençant par celle qui offre incontestablement le plus d'intérêt, non par sa date (elle est d’hier), mais par la grandeur du sujet et par rinfluence ((u’elle a dû exercer sur l’esprit du pays. Comme toutes les pastorales basr|ues, la pièce de Napoléon empereur commence par un prologue où sont résumés les faits qui se passent sur la scène. .\u début de l'ouvrage, Ducos, Barras, Sieyès et Cambacérès, en présence du premier Consul et de sa femme , déclarent que la France ue saurait être mieux gouvernée que par un empereur; Napoléon seul, par les services qu’il a rendus, est digne d’un honneur semblable. Sur cette proposition, accueillie avec faveur, Bonaparte envoie Barras à Rome prier le pape de venir le sacrer à Paris. En même temps une conspiration se trame à Nantes entre Finot, George, Pichegru et Morot. Dénoncé à Napoléon par un décrotteur <{ui a tout entendu, ce complot est déjoué, et ses auteurs paient leur crime de la liberté et de la vie. Bonaparte se fait alors sacrer empereur par le pape Pie VII, venu à Paris accompagné par le cardinal Caprara. \ cette nouvelle, presque tous les souverains de l’Europe sc coalisent ; François, empereur d’Autriche, Alexandre, empereur de Russie, George, roi d’Angleterre, le prince Charles, Balenton et Soliman. Irrités des nouvelles grandeurs de Napoléon , ils déclarent la guene à la France. Sans attendre plus longtemps, l’empereur dirige une armée contre Vienne et s’en rend maître. Les alliés ne sc découragent pas ; ils concentrent leurs forces dans les plaines d’Austerlitz, et attendent de pied ferme l’arrivée des troupes françaises; mais Napoléon culbute leurs bataillons et en fait un horrible carnage. A ce nouvel échec, l’ennemi se décide à demander la paix, et c’est le prince Charles qui est chargé de cette mission. Arrivé devant l’empereur, il s’agenouille et implore sa clémence. Napoléon pose des conditions qui sont acceptées, et Digitized by Google

***Napoléon empereur*, — *Les quatre fils d'Aimon*, tragédies.**

Nous donnerons encore l'analyse de deux pièces du théâtre basque, en commençant par celle qui offre incontestablement le plus d'intérêt, non par sa date (elle est d'hier), mais par la grandeur du sujet et par l'influence qu'elle a dû exercer sur l'esprit du pays.

Comme toutes les pastorales basques, la pièce de *Napoléon empereur* commence par un prologue où sont résumés les faits qui se passent sur la scène.

Au début de l'ouvrage, Ducos, Barras, Sieyès et Cambacérès, en présence du premier Consul et de sa femme, déclarent que la France ne saurait être mieux gouvernée que par un empereur; Napoléon seul, par les services qu'il a rendus, est digne d'un honneur semblable. Sur cette proposition, accueillie avec faveur, Bonaparte envoie Barras à Rome prier le pape de venir le sacrer à Paris. En même temps une conspiration se trame à Nantes entre Finot, George, Pichegru et Morot. Dénoncé à Napoléon par un décrotteur qui a tout entendu, ce complot est déjoué, et ses auteurs paient leur crime de la liberté et de la vie. Bonaparte se fait alors sacrer empereur par le pape Pie VII, venu à Paris accompagné par le cardinal Caprara.

A cette nouvelle, presque tous les souverains de l'Europe se coalisent : François, empereur d'Autriche, Alexandre, empereur de Russie, George, roi d'Angleterre, le prince Charles, Balenton et Soliman. Irrités des nouvelles grandeurs de Napoléon, ils déclarent la guerre à la France. Sans attendre plus longtemps, l'empereur dirige une armée contre Vienne et s'en rend maître. Les alliés ne se découragent pas; ils concentrent leurs forces dans les plaines d'Austerlitz, et attendent de pied ferme l'arrivée des troupes françaises; mais Napoléon culbute leurs bataillons et en fait un horrible carnage. A ce nouvel échec, l'ennemi se décide à demander la paix, et c'est le prince Charles qui est chargé de cette mission. Arrivé devant l'empereur, il s'agenouille et implore sa clémence. Napoléon pose des conditions qui sont acceptées, et

87 BBPRÉSE>TAT10AS DB A MiTIQ V ES. signe un traité de paix. Il dirige ensuite ses armes contre la Hollande, qui se soumet sans combat. 11 n'en est pas de même de Naples; son roi, Ferdinand, ne se rend qu'aprës plusieurs batailles, qui sont, suivant l'usage, rendues sur la scène. Toutes ces victoires amènent la paix, des fêtes et une distribution de récompenses et de couronnes. Par ime faveur accordée à Joséphine , sa fille Stéphanie épouse Piembino de Saxe. Jaloux de ces accroissements, Guillaume, roi de Prusse, après avoir pris avis de son conseil , envoie Bûcher, son ambassadeur, déclarer la guerre à la France. Napoléon harangue ses maréchaux et se dirige avec eux sur Berlin. De son côté, Guillaume cherche à eiiQammer son monde; mois il est battu à léna. L'empereur Alexandre se joint à lui ; leur alliance n'a d'autres résultats qu'une nouvelle défaite et la perte de la moitié de la Prusse et de toute la Pologne. Forcés de demander la paix, ils acceptent les dures conditions imposées à Tilsitt par Napoléon. Celui-ci, après avoir visité le tombeau de Frédéric et s' être emparé de sa couronne et de son épée, s'en retourne à Paris. Immédiatement après, Jérôme est couronné roi de Westphalie. Une nouvelle conspiration se trame : Batas et Carnot veulent faire périr toute la cour au moyen d'ûn Itarril de poudre ; ils sont découverts et exécutés. La scène se transporte en Espagne. Ferdinand, prince des Asturies, complote, avec son secrétaire, de faire mourir Godoy et de forcer son père à lui abandonner la couronne. Charles IV ne s'y refuse pas d'abord ; mais, humilié de sa déchéance , il dépêche un courrier à Napoléon pour lui demander du secours. L'enqsereur fait venir le père et le fils à Bayonne. Là il les détrône tous les deux, envoie l'un à Fontainebleau , l'autre à Grcmane ' , et proclame roi d'Espagne son frère Joseph. Celui-ci part pour Madrid. Il y rencontre beaucoup d'obstacles ; mais avec l'aide du maréchal Lannes , il parvient à les surmonter, et il s'asseoit tranquillement sur le trône. CharlfS (O alSiz Franciaral cina Kioeo, Foniainelilocohirian Iteilciradc cgoiien. Priace Aatoria aMli , Cretnanaeo birian «(onen , S«l rhun mlla franro .Vrranda dieu aghtSKD, « Digitized by Google

signe un traité de paix. Il dirige ensuite ses armes contre la Hollande, qui se soumet sans combat. Il n'en est pas de même de Naples; son roi, Ferdinand, ne se rend qu'après plusieurs batailles, qui sont, suivant l'usage, rendues sur la scène. Toutes ces victoires amènent la paix, des fêtes et une distribution de récompenses et de couronnes. Par une faveur accordée à Joséphine, sa fille Stéphanie épouse Piembino de Saxe.

Jaloux de ces accroissements, Guillaume, roi de Prusse, après avoir pris avis de son conseil, envoie Bucher, son ambassadeur, déclarer la guerre à la France. Napoléon harangue ses maréchaux et se dirige avec eux sur Berlin. De son côté, Guillaume cherche à enflammer son monde; mais il est battu à Iéna. L'empereur Alexandre se joint à lui; leur alliance n'a d'autres résultats qu'une nouvelle défaite et la perte de la moitié de la Prusse et de toute la Pologne. Forcés de demander la paix, ils acceptent les dures conditions imposées à Tilsitt par Napoléon. Celui-ci, après avoir visité le tombeau de Frédéric et s'être emparé de sa couronne et de son épée, s'en retourne à Paris. Immédiatement après, Jérôme est couronné roi de Westphalie. Une nouvelle conspiration se trame : Batas et Carnot veulent faire périr toute la cour au moyen d'un barril de poudre; ils sont découverts et exécutés.

La scène se transporte en Espagne. Ferdinand, prince des Asturies, complote, avec son secrétaire, de faire mourir Godoy et de forcer son père à lui abandonner la couronne. Charles IV ne s'y refuse pas d'abord; mais, humilié de sa déchéance, il dépêche un courrier à Napoléon pour lui demander du secours. L'empereur fait venir le père et le fils à Bayonne. Là il les détrône tous les deux, envoie l'un à Fontainebleau, l'autre à Gremane [1], et proclame roi d'Espagne son frère Joseph. Celui-ci part pour Madrid. Il y rencontre beaucoup d'obstacles; mais avec l'aide du maréchal Lannes, il parvient à les surmonter, et il s'asseoit tranquillement sur le trône.

NAPOLEON.

Charles çu aldiz	Prince Asturia aldiz,
Franciarat cina ginen,	Gremanaco hirian egonen,
Fontaineblocohirian	Sei ehun mila franco
Beitcirade egonen.	Arranda diçu ughenen.

88 LE PATS BASQUE. Cette dernière conquête met le comble à l'irritation des alliés. Ils tentent un dernier elTorf pom" apporter un terme à l'ambition de Bonaparte, et ils lui envoient un message pour lui faire j)art de leurs intentions. Napoléon parait bientôt avec son état-major. On livre bataille à deux dilTérentes reprises , et , malgré la mort du maréchal Lamies, les Frau^'ais ont le dessus. Ce dernier coup oblige François à implorer la paix. Pour unique condition. Napoléon lui demande la main de sa tille Marie-Louise, en lui annonçant l'intention où il est de divorcer avec Joséphine. L'empereur d'Autriche résiste d'abord; mais il finit par céder. Bonaparte envoie Jourdan prier le pape de casser son premier mariage et de venir à Paris célébrer le second ; Jourdan ne tarde point à revenir avec une réponse négative. Malgré ce refus. Napoléon assemble sa cour et les rois ses alliés ; de leur consentement , il déclare son divorce avec Joséphine, qui est envoyée à Fontainebleau, et il épouse Marie-Louise , qui ne tarde point à être couronnée impératrice des Français. Après le couronnement, a lieu le repas des noces. Napoléon ne pouvait laisser Pie Vil impuni; il envoie Jourdan avec cent mille hommes s'emparer de Home. Le pape est pris, amené en France et interné à Fontainebleau. A l'instigation de Bernadottc; le tailleur et le chapelier de l'empereur conspirent contre sa vie; mais leur complot est découvert, et ils sont punis de mort. George, roi d'Angleterre, et Alexandre, empereur de Kussie, toujours poussés par la même idée, veulent encore déclarer la guerre à la France, et faire entrer dans leur idliance le roi de Prusse. 11 s'y refuse. Les troupes rassemblées contre Napoléon vont attaquer Frédéric ; mais, secouru par l'empereur, il leur fait éprouver une défaite. Encouragé par ce succès et voulant mettre un terme aux entreprises de George et de Frédéric, Bonaparte lève une immense armée et se dirige sur Moscou. Il bat en plusieurs rencontres l'armée des alliés , et arrive ainsi de victoire en victoire devant la capitale de la Moscovie ; mais cette ville , bridée par les ordres de son gouverneur, Rostopchin, ne lem' offre qu'un amas de ruines. Digitized by Google

Cette dernière conquête met le comble à l'irritation des alliés. Ils tentent un dernier effort pour apporter un terme à l'ambition de Bonaparte, et ils lui envoient un message pour lui faire part de leurs intentions. Napoléon parait bientôt avec son état-major. On livre bataille à deux différentes reprises, et, malgré la mort du maréchal Lannes, les Français ont le dessus. Ce dernier coup oblige François à implorer la paix. Pour unique condition, Napoléon lui demande la main de sa fille Marie-Louise, en lui annonçant l'intention où il est de divorcer avec Joséphine. L'empereur d'Autriche résiste d'abord; mais il finit par céder. Bonaparte envoie Jourdan prier le pape de casser son premier mariage et de venir à Paris célébrer le second; Jourdan ne tarde point à revenir avec une réponse négative. Malgré ce refus, Napoléon assemble sa cour et les rois ses alliés; de leur consentement, il déclare son divorce avec Joséphine, qui est envoyée à Fontainebleau, et il épouse Marie-Louise, qui ne tarde point à être couronnée impératrice des Français. Après le couronnement, a lieu le repas des noces.

Napoléon ne pouvait laisser Pie VII impuni; il envoie Jourdan avec cent mille hommes s'emparer de Rome. Le pape est pris, amené en France et interné à Fontainebleau. A l'instigation de Bernadotte, le tailleur et le chapelier de l'empereur conspirent contre sa vie; mais leur complot est découvert, et ils sont punis de mort.

George, roi d'Angleterre, et Alexandre, empereur de Russie, toujours poussés par la même idée, veulent encore déclarer la guerre à la France, et faire entrer dans leur alliance le roi de Prusse. Il s'y refuse. Les troupes rassemblées contre Napoléon vont attaquer Frédéric; mais, secouru par l'empereur, il leur fait éprouver une défaite.

Encouragé par ce succès et voulant mettre un terme aux entreprises de George et de Frédéric, Bonaparte lève une immense armée et se dirige sur Moscou. Il bat en plusieurs rencontres l'armée des alliés, et arrive ainsi de victoire en victoire devant la capitale de la Moscovie; mais cette ville, brûlée par les ordres de son gouverneur, Rostopchin, ne leur offre qu'un amas de ruines.

 Forcé de battre en retraite, il rentre en France, toujours poursuivi par l'ennemi. Frédéric, Murat et plusieurs de ses niai'éehaux lui conseillent de rendre ses conquêtes ; Napoléon prélere mourir plutôt que de céder. Bien que trahi par son beau-père, il se «léfend courageusement, jusqu'à ce que le sénat , par l'organe de Chabrol, lui annonce sa déposition. Il abdique en faveur de son fils et se résigne à partir poui' l'ilc d'Elbe, qui lui est assignée pour demeure, .\vant de partir, il fait ses adieux en termes touchants à sa couromie et à la France. Marie-Louise se présente à lui; mais il la repou.ssc avec dédain, et .sc contente d'embrasser son tils, sou unique espoir. Ainsi se termine la tragédie, si l'on ne compte pas un discours final prononcé par l'auteur le plus habile à manier la parole, discours (|ui est encore une récapitulation de la pièce, couronnée par une salutation amicale au public. On voit r(ue cette longue composition n'est qu'une espèce de chronique dialoguée, puisée directement dans les Victoires et conquêtes ou dans une Histoire de

Napoléon , par un savant de village qui n’avait que

Forcé de battre en retraite, il rentre en France, toujours poursuivi par l'ennemi. Frédéric, Murat et plusieurs de ses maréchaux lui conseillent de rendre ses conquêtes ; Napoléon préfère mourir plutôt que de céder. Bien que trahi par son beau-père, il se défend courageusement, jusqu'à ce que le sénat, par l'organe de Chabrot, lui annonce sa déposition. Il abdique en faveur de son fils et se résigne à partir pour l'île d'Elbe, qui lui est assignée pour demeure. Avant de partir, il fait ses adieux en termes touchants à sa couronne et à la France. Marie-Louise se présente à lui ; mais il la repousse avec dédain, et se contente d'embrasser son fils, son unique espoir.

Ainsi se termine la tragédie, si l'on ne compte pas un discours final prononcé par l'auteur le plus habile à manier la parole, discours qui est encore une récapitulation de la pièce, couronnée par une salutation amicale au public. On voit que cette longue composition n'est qu'une espèce de chronique dialoguée, puisée directement dans les *Victoires et conquêtes* ou dans une Histoire de Napoléon, par un savant de village qui n'avait que du dédain pour les contes populaires dont le petit caporal est le héros. Sans doute on aura remarqué dans les noms, dans les faits et dans leur succession, nombre d'erreurs trop grosses pour entrer dans un livre imprimé, et qui sont certainement du fait du rimeur basque. Ces erreurs sont peu de chose quand on pense aux étranges déguisements sous lesquels nos anciens trouvères nous présentent Charlemagne et les autres héros dont les actions avaient frappé l'imagination des masses ; mais ces personnages épiques étaient morts depuis longtemps, et à partir du moment où ils avaient disparu de la scène du monde, la pensée populaire, sans cesse fixée sur eux, n'avait réussi qu'à opérer la décomposition de ces grandes figures, tandis que celles de Napoléon, de ses lieutenants et de ses contemporains étaient encore présentes à l'esprit de plus d'un des spectateurs du drame où elles sont évoquées.

Si partout le peuple se montre plein d'admiration pour la puissance triomphante, même quand elle pèse sur lui, la faiblesse

 courageuse qui entre en lutte avec elle lui inspire un tendre intérêt, et il n’a pas assez d'applaudissements pour les victoires de la prestesse sur la force. Chez nos voisins , Robin Hood et t'oulques Fitz-Warin ont été longtemps les favoris de la foule; chez nous, Eustachc le Moine a trouvé un trouvère pour chanter ses exploits contre Renaud de Danipmartin, comte de Boulogne; mais le renom de ces héros n’a pius dépassé un certain rayon, un certain espace de temps, pendant que la popularité des quatre fils d’Aimon est devenue pour ainsi dire universelle et n’a que très-peu pâli au flambeau d’une civibsation plus avancée. Tout le monde a lu ou peut lire le livret de la Bibliothèque bleue'. Voyons ce que la légende des valeureux frères est devenue dans le Pays Basque entre les mains d’un auteur de pastorales. Après le prologue obligé qui résume toute la pièce , celle des (|uatre fils d’Ainion s’ouvre par une scène entre Charlemagne accompagné de Turpin et de quelques-uns des douze pairs, et Aimon suivi de ses quatre fils. Charlemagne vient de faire exécuter le frère de ce baron ; repentant ou plutôt voulant montrer qu’il tient à la famille , et que le châtiment infligé à l’un de scs membres n’était qu’un acte de justice, il va nommer sénéchal Renaud « fils d’Aimon; mais loin d’être apaisés par ce choix, les quatre héros de la pièce n’en conçoivent que plus d’acharnement contre le traitre qui a fait périr leur oncle. Leur devoir est de le venger. Après cette exposition, la scène, restée un moment vide, est occupée par Bertelot, neveu de Charlemagne, et Renaud. Tous deux commencent à jouer aux cartes. Une querelle s’engage, et Renaud tue Bertelot. Furieux, Charlemagne ordonne à ses douze pairs de s’emparer des quatre frères et de les pendre ; mais ceux-ci se défendent courageusement et mettent en fuite les soldats venus pour les arrêter. A la suite de cette action ,

la mère d’.Vimon conseille à ses fils

courageuse qui entre en lutte avec elle lui inspire un tendre intérêt, et il n'a pas assez d'applaudissements pour les victoires de la prestesse sur la force. Chez nos voisins, Robin Hood et Foulques Fitz-Warin ont été longtemps les favoris de la foule; chez nous, Eustache le Moine a trouvé un trouvère pour chanter ses exploits contre Renaud de Dampmartin, comte de Boulogne; mais le renom de ces héros n'a pas dépassé un certain rayon, un certain espace de temps, pendant que la popularité des quatre fils d'Aimon est devenue pour ainsi dire universelle et n'a que très-peu pâli au flambeau d'une civilisation plus avancée. Tout le monde a lu ou peut lire le livret de la *Bibliothèque bleue*[1]. Voyons ce que la légende des valeureux frères est devenue dans le Pays Basque entre les mains d'un auteur de pastorales.

Après le prologue obligé qui résume toute la pièce, celle des quatre fils d'Aimon s'ouvre par une scène entre Charlemagne accompagné de Turpin et de quelques-uns des douze pairs, et Aimon suivi de ses quatre fils. Charlemagne vient de faire exécuter le frère de ce baron; repentant ou plutôt voulant montrer qu'il tient à la famille, et que le châtiment infligé à l'un de ses membres n'était qu'un acte de justice, il va nommer sénéchal Renaud, fils d'Aimon; mais loin d'être apaisés par ce choix, les quatre héros de la pièce n'en conçoivent que plus d'acharnement contre le traître qui a fait périr leur oncle. Leur devoir est de le venger. Après cette exposition, la scène, restée un moment vide, est occupée par Bertelot, neveu de Charlemagne, et Renaud. Tous deux commencent à jouer aux cartes. Une querelle s'engage, et Renaud tue Bertelot. Furieux, Charlemagne ordonne à ses douze pairs de s'emparer des quatre frères et de les pendre; mais ceux-ci se défendent courageusement et mettent en fuite les soldats venus pour les arrêter. A la suite de cette action, la mère d'Aimon conseille à ses fils de s'en aller en Allemagne pour échapper à la colère de l'empereur. Pour toute réparation, il ne demande, d'après

[1] Il en existe une analyse dans la *Bibliothèque universelle des romans*, juillet, 1778, premier volume, p. 60-113, et dans l'*Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage*, etc., par M. Charles Nisard. Paris, librairie d'Amyot, MDCCCLIV, in-8°, chap. XIV, t. II, p. 501-525.

 l’avis de Naimes, que le petit Richard. Renaud repousse cette oITrc avec indignation. Charlemagne alors fait jurer à .Viinon de ne point aider se.s fils, qui savent cependant l’y contraindre à force de menaces et de prières, et la giicrre e.st renvoyée au printemps. Dans l’intervalle, les quatre preux reçoivent un message du roi de Gascogne, Yon Golart, qui les prie de venir à son aide pour combattre les Sarrasins. Cette oft’re est acceptée, et les mécréants sont vaincus dans la personne de leur chef, Burgon, qui se convertit au christianisme. En même temps, l’archevêque Turpin bénit l’union de Renaud et de Claire, sœur «le Golart. Cependant Charlemagne envoie un message au roi de Gascogne pour l’engager à lui livrer les quatre fils d’Aimon. Golart s’y refuse d’abord résolument: mais un second mes.sager, porteuid’une lettre de Charlemagne, change sa résolution; il persuade îi Renaud et à ses frères «)ue l’empereur veut faire la paix avec eux et qu’il les inrite à .sa cour. Pleins de confiance dans les paroles de Golart, les quatre fils d’.Vimon enjambent leurs mulets et partent pour la cour; mais ils n’y trouvent que des ennemis. Forcés de se battre , ils en sont quittes pour «|uelques blessures. Un nouveau personnage qui n’a fait que se montrer au commencement de la pièce, parait alors : c’est Maugis, le cousin des quatre héros , «jui a des remèdes pour toutes les maladies et le pouvoir d’enchanter les personnes. Averti par Golart, hors d’état de cacher plus longtemps son crime , du triste sort qui attendait Renaud et ses frères , il accourait en toute hâte à leur secours. Heureusement ses talents ne servent f|u’à panser les blessures du jeune Richard, qui venait d’être délivré de prison. Cependant Yon est tourmenté par les cris de sa conscience , qui lui reproche son crime. .\près avoir été la risée de Roland et d’autres, il entre en religion, et devient encore par là l’objet de nouvelles moqueries. Il repousse toutes ces insidtes et se résigne à paraître devant ceux qu’il a si lâchement trahis. Touchés de son repentir, Renaud et ses frères lui pardonnent. Bientôt après a lieu entre les quatre fils- d’Aimon , Chai'lemagne et ses pairs, un combat dans lequel le petit Richard est de nouveau fait prisonnier. Il est condamné à mort. Ripus allait l’exécuter, lorsque le patient est délivré par ses Digiiized by Google

l'avis de Naimes, que le petit Richard. Renaud repousse cette offre avec indignation. Charlemagne alors fait jurer à Aimon de ne point aider ses fils, qui savent cependant l'y contraindre à force de menaces et de prières, et la guerre est renvoyée au printemps. Dans l'intervalle, les quatre preux reçoivent un message du roi de Gascogne, Yon Golart, qui les prie de venir à son aide pour combattre les Sarrasins. Cette offre est acceptée, et les mécréants sont vaincus dans la personne de leur chef, Burgon, qui se convertit au christianisme. En même temps, l'archevêque Turpin bénit l'union de Renaud et de Claire, sœur de Golart. Cependant Charlemagne envoie un message au roi de Gascogne pour l'engager à lui livrer les quatre fils d'Aimon. Golart s'y refuse d'abord résolument; mais un second messager, porteur d'une lettre de Charlemagne, change sa résolution; il persuade à Renaud et à ses frères que l'empereur veut faire la paix avec eux et qu'il les invite à sa cour. Pleins de confiance dans les paroles de Golart, les quatre fils d'Aimon enjambent leurs mulets et partent pour la cour; mais ils n'y trouvent que des ennemis. Forcés de se battre, ils en sont quittes pour quelques blessures. Un nouveau personnage qui n'a fait que se montrer au commencement de la pièce, paraît alors : c'est Maugis, le cousin des quatre héros, qui a des remèdes pour toutes les maladies et le pouvoir d'enchanter les personnes. Averti par Golart, hors d'état de cacher plus longtemps son crime, du triste sort qui attendait Renaud et ses frères, il accourait en toute hâte à leur secours. Heureusement ses talents ne servent qu'à panser les blessures du jeune Richard, qui venait d'être délivré de prison. Cependant Yon est tourmenté par les cris de sa conscience, qui lui reproche son crime. Après avoir été la risée de Roland et d'autres, il entre en religion, et devient encore par là l'objet de nouvelles moqueries. Il repousse toutes ces insultes et se résigne à paraître devant ceux qu'il a si lâchement trahis. Touchés de son repentir, Renaud et ses frères lui pardonnent. Bientôt après a lieu entre les quatre fils d'Aimon, Charlemagne et ses pairs, un combat dans lequel le petit Richard est de nouveau fait prisonnier. Il est condamné à mort. Ripus allait l'exécuter, lorsque le patient est délivré par ses

9-2 LE FATS BASQl E. frères , c|ui font subir son sort au bourreau. Hichard endosse les habits de celui-ci, et, se présentant devant Charlemagne, il lui cause une allreuse surprise en lui apprenant ce <(ui s'est passé. Nouveau combat ; l’empereur et ses pairs sont mis en fuite. Cependant Maugis, dans une entrevue particulière, se laisse prendre par Olivarès. Chargé de chaînes, il est conduit devant Charlemagne. Mais il a pour lui l'art de la magie ; au mo^yen de (|uelques herbes, il endort l’empereur et ses pairs, leur enlève coiu-onne et épées, et .se dégage ensuite de .ses chaînes pour aller rejoindre ses cousins. Ceu.\-ci, enchantés de ce magnifique butin, consentent néanmoins à le rendre, pourvu que Charlemagne veuille bien leur accorder la paix. L’empereur s’y engage, mais à la condition que Maugis lui sera livré. Les fils d’Aimon ne peuvent s'y résoudre, ce qui occasionne un nouveau combat dans lequel Richard est encore pris. Après la bataille, Renaud dépêche un envoyé k Charlemagne pour le menacer, s’il ne veut pas accorder la paix, de faire pendre le prisonnier. L’empereur persévère dans son obstination. Irrités d’un tel entêtement , les douze pairs et l’archevêque Turpin l’abandonnent , et c’est seulement alors que Charlemagne consent k oublier l’injure qu’il avait reçue des quatre fils d’Aimon, et à leur rendre scs bonnes grâces. De son côté, Renand fait sa soumission; et tout en se promettant bien de déboucher ensemble »|uclques bouteilles de bon vin vieux, ces ennemis d’autrefois s’agenouillent pour invoquer Dieu par un cantique d’adoration qui finit la pièce. Digitized by Google

frères, qui font subir son sort au bourreau. Richard endosse les habits de celui-ci, et, se présentant devant Charlemagne, il lui cause une affreuse surprise en lui apprenant ce qui s'est passé. Nouveau combat; l'empereur et ses pairs sont mis en fuite. Cependant Maugis, dans une entrevue particulière, se laisse prendre par Olivarès. Chargé de chaînes, il est conduit devant Charlemagne. Mais il a pour lui l'art de la magie; au moyen de quelques herbes, il endort l'empereur et ses pairs, leur enlève couronne et épées, et se dégage ensuite de ses chaînes pour aller rejoindre ses cousins. Ceux-ci, enchantés de ce magnifique butin, consentent néanmoins à le rendre, pourvu que Charlemagne veuille bien leur accorder la paix. L'empereur s'y engage, mais à la condition que Maugis lui sera livré. Les fils d'Aimon ne peuvent s'y résoudre, ce qui occasionne un nouveau combat dans lequel Richard est encore pris. Après la bataille, Renaud dépêche un envoyé à Charlemagne pour le menacer, s'il ne veut pas accorder la paix, de faire pendre le prisonnier. L'empereur persévère dans son obstination. Irrités d'un tel entêtement, les douze pairs et l'archevêque Turpin l'abandonnent, et c'est seulement alors que Charlemagne consent à oublier l'injure qu'il avait reçue des quatre fils d'Aimon, et à leur rendre ses bonnes grâces. De son côté, Renaud fait sa soumission; et tout en se promettant bien de déboucher ensemble quelques bouteilles de bon vin vieux, ces ennemis d'autrefois s'agenouillent pour invoquer Dieu par un cantique d'adoration qui finit la pièce.

iMCSEllEHTS. 93 V LES AMUSEMENTS DU PEUPLE BASQUE

' Les amusements d’un peuple étant presque toujours le reflet ou plutôt la libre expansion de ses ({ualités physiques et morales, on admettra facilement avec moi que les Basques, vifs, ouverts, courageux et constants au moral, comme souples et nerveux au physique *, aient dû préférer, pour leurs délassements, les jeux le plus en rapport avec ces différents caractères et le moins faits pour mériter ce nom. La riche organisation de ces montagnards , comprimée plutôt qu'épuisée par les travaux réguUers les plus fatigants, ne connaît guère la réparation des forces par le repos ; elle a besoin de mouvement , elle se retrempe ' Diu le prospectus de son ouvrage

inlitnlé : Leifremlert Colon» ie tonte l'Enrepe, e

V

LES AMUSEMENTS DU PEUPLE BASQUE [1]

Les amusements d'un peuple étant presque toujours le reflet ou plutôt la libre expansion de ses qualités physiques et morales, on admettra facilement avec moi que les Basques, vifs, ouverts, courageux et constants au moral, comme souples et nerveux au physique [2], aient dû préférer, pour leurs délassements, les jeux le plus en rapport avec ces différents caractères et le moins faits pour mériter ce nom. La riche organisation de ces montagnards, comprimée plutôt qu'épuisée par les travaux réguliers les plus fatigants, ne connait guère la réparation des forces par le repos; elle a besoin de mouvement, elle se retrempe

[1] Dans le prospectus de son ouvrage intitulé : *Les premiers Colons de toute l'Europe,* etc., l'abbé d'Iharce-Bidassouet d'Aroztegui avait annoncé qu'il terminerait par les exercices des Escualdunac et leurs amusements; mais, comme on sait, des deux volumes promis il n'a jamais paru que le premier. Le prospectus, longuement analysé dans le *Bulletin des sciences historiques,* etc., de M. le baron de Férussac, t. II, p. 159-165, montre ce que devait être le second. — Dans son livre, devenu bien rare aujourd'hui (*Historia de las naciones bascas de una y otra parte del Pirineo septentrional y costas del mar cantábrico,* etc. En Auch, en la imprenta de la viuda de Duprat, 1818, trois volumes in-8°), D. J. A. de Zamacola consacre, t. III, p. 86-97, une subdivision de son chapitre intitulé : *Costumbres de los Bizcaynos,* aux jeux et divertissements publics de ses compatriotes.

[2] Un seul trait suffit pour montrer ce que sont les Basques, jeunes et vieux; je l'emprunte au récit du combat d'Iramenaca, qui eut lieu le 26 avril 1794 : « Huit tirailleurs basques osèrent affronter, sur une hauteur, une colonne ennemie de six à sept cents hommes, sans examiner s'ils étaient eux-mêmes soutenus, et l'empêchèrent de déboucher sur le point qu'elle voulait attaquer. Un vieillard basque, qui avait perdu ses armes dans le combat, aperçoit un Espagnol qui allait s'élancer sur lui; il le terrrasse d'un coup de pierre, s'empare de son fusil et de son sabre, et le tue. Le même soldat avait fait, dans une action précédente, deux prisonniers de sa main. » (*Victoires et Conquêtes,* etc. Paris, librairie de Firmin Didot frères, t. I, 1854, in-8°, p. 429.) — On trouve des détails pleins d'intérêt sur l'adresse et l'agilité des Basques du Labourd, dans le *Tableau de l'inconstance des mauvais anges,* etc., liv. I, disc. II, p. 43, 44.

14 LE PATS BASUUK. dans le mouvement libre. Aussi voyez les Escualdunac se retirant de leurs champs après la journée la plus laborieuse : leur allure est aassi Hère, aussi dégagée que le matin. Ils viennent de donner abondamment à la terre la sueur qui doit la féconder; mais ce tribut de l'homme déchu, ils l'ont payé en vassaux soumis et non en esclaves. Leur devoir rempli, ils appellent le plaisir, et ils le trouvent dans deux espèces d'amusements également attrayants pour eux : la danse et le jeu de paume. De tout temps les Biis(jues se sont montrés passionnés pour le premier de ces exercices ; c'est d'eux ((ue 1e Pays , auquel Boileau a infligé une célébrité si peu désirable, écrivait en 1059 : • L'n enfant y sçait danser avant que de s^-avoir appellcr son papa ny sa nourrice. La joye y commence avec la vie, et n'y finit ((u'avec la mort. Elle paroist en toutes leurs actions. Les prestres en ont leur part aussi bien que les autres. J'ay remarqué ((u'aux iiopecs c'est toujours le curé qui mene le branle *. » A cette époque, à latjuelle se rap|)urtc également l'histoire de l'aumônier Pou-ssatiii, si spirituellement racontée par llamiltou ', les progrès de la civi' Amitiet, amturt, tl ammurttUt, par Mr. le Pays. Amsterdan , Abraham Woirgang, 1C93, pelil !n-12, lettre II, p. S. — Un écrivain d'une date antérieure, le ronséillcr Pierre de l'Ancre, ayant raconté que les Basques dn Labonrd portent dans les cifémoniés de l'Ëglise des croix fort grandes et pesantes ayant sept on hait sonnettes dorées, ajonte • qn'en tont le pays de Labour! , leurs croix sonnent et leurs prestres dancent , et sont les premiers au bal qui se laict an village. • (Tatleau de l'iacomlaiiu det meuMit eapra rf demiHM, etc., liv. I, dise. ti,p. A3. Voyei encore liv. VI, dise, it, p. AiS.) Ailleurs il rapporte que proréd.int , 1i Saint-Jeannle-ldic , b l'andlllon d'une prétendue sorcière , et loi demandant pourquoi elle avait été si folle que d'aller une certaine nuit an sabbat, cette malbeurense loi confessa ingénnenent le fait, ajoutant que c'était seulement pour danser, • n'ayant peu éviter les choses qui sont communément plaisantes b tout le monde comme la danse, disoil-elle en son basque,» etc. (L'/ncredufilé tl mcacrnMce dn torlilete flâi»eme*t convaineui, etc. Paris, I6S2, in-A°, traité X, p. 6A9, 650.) ' Mémoires de la tie dm eamie de Gramaual , chap. VIIL Après avoir rapporté le récit que son béros 91 au roi Charles II des circonstances dans lesquelles il rencontre ce digne Béarnais, • le premier prêtre dn monde pour la danse basqne, • l'autenr ajonte : • J'ai sa depuis que Ponstulin préchoit avec la même légérelé dans son village, qu'il dansoil aux noces de ses

paroissiennes. • Hamllton assure que, de son temps. Il n'étalt pas rare en Espagne de voir danser les eccléslasliqnes, en dépit des défenses réitérées de t'Ëglise. (Train deejeax, etc., par Jean-Baptiste Thiers, chap. XXV, art. XII, p. 332 , 3U-5A5.) Pour m’en tenir au Pays Basque, en 1715, l'évéqne de Pampeinne, D. Pedro Agnado, rendit une ordonnance pour interdire aux ecclésiastiques de Cnipnicoa tontes danses de jour ou de nuit, publiques ou particnliéres. Plus lard, rn 17A9, on voit l'nu de ses successeurs, O. Gaspar de Miranda , donner une déclaration pour permettre aux danse d'hommes et aux tambourins d’entrer dans les églises le jour de Noél , permission que la junte de Guipuicoa Digitized by Google

AMDSEME.MS. 95 lisation n’avaient point encore introduit jusqu’aux ravins les plus reculés des Pyrénées les danses étrangères , misérables pantomimes dont le sens est perdu ou ne se révèle que trop. Pour l’honneur des vieux Basques , pas une de ces danses n’a un nom en cscuara ; la plupart même n’ont paru dans le pays pour la première fois ((u’au commencement du siècle; et la valse, la moins décente de toutes, n’a pu y prendre racine. Les danses populaires indigènes ont un caractère tout autre ; on n’y voit point le mélange des sexes ni chez l’homme ces poses si contraires à sa dignité. La danse basque ne nous le montre pas amoindri ; c’est un véritalilo exercice gymnastique habilement combine et qui comprend le jeu proportionné des principales articulations , pour les rendre foutes plus élastiques, et, par suite, plus propres aux usages pratiques de la vie. Or, ce n’est pas seulement dans les bals et sur les places publiques que les Basques se donnent le plaisir de ces danses ; ils en font leur récréation favorite pendant les longues veillées d’hiver. Dans les trois ou quatre maisons notables que compte chaque village, La cuisine forme la pièce principale : là, tous les soirs, se réunissent de nombreux voisins. Témoin invisible, observez avec moi ce spectacle des mœurs antiques, ou plutôt faisons mieux : deouaiU tl obtint d' étendre Jnxpi'aai tètes ralroniles (Suflemen/o dt lot fnerot, yrlvUegioi g ordentniM de eela mai noble g nsi leal prorincio de Gnipnteoa. En $. Seboslisn, etc., s. d., in-fulio, cip. linico, lit. XXVII et XXVIII, p. 80, col. 1 ; et el Gnipnteoeno issIraido, etc., p. 145, col. 1, el p. t46, col. 1); nuis on soit, comme le hit reroorqaer Thlers, rtaop. XXXIII, irt. II, p. 438, qn'en quelques endroits les eeclésissliques se taisaient aotretois an mérite derant Dieu et derani les hommes de danser dans les églises le jour de Noél, les tètes de Sainl-£lienne et de Saint-iean rÉvangéliste, et le Joor de la Circoncision on de l'ËpIphanie, ou de roctave de l'Ëpiphanie. — On tronre dans le Mercure de septembre 1742, une Lettre sur une danse ecclésiastique qui se taisait b Besancon le jour de Piques, lettre reproduite dans le I. IX de la Colleelion dee meiUenre diasrriationa, etc., de M. Leber, p. 420-437, arec un supplément ntrait du Traiti dee jeux , etc., chap. XXXIII , qui oecnpe les pages 437-440. — Lu passage des Aventurée du baron de Faneele, llr. tV, chap. XIII , donne b penser que la danse n'a point toujours été inconnue aui ecclésiastiques de notre pa;s. L'auteur de la rie du cardinal d'Xmboise rapporte que Louis XII, étant b Milan, les cardinaux de Narbonne el de Sainl-Sererin y dansèrent derant lui.

An XIII* siècle, s'il tant en croire Goillaunie Durand , qui écrirait b cette époque (Bal. divin, ofte., lib. VI, cap. 86), certains prélats, les uns b Piques, les antres b Noél , jouaient arec leurs clercs , soit dans des cloîtres , soit dans les résidences épiscopales , et se laissaient aller au jeu de paume, comme encore aux danses et aux chants. • Il est rrai qn'il n'csl point rare de voir des temmes et des jcones filles danser le mnickieo arec des hommes; mais celte danse csl sans partner, chacun opérant isolément poir son propre compte. Digilizeti by Google

lisation n'avaient point encore introduit jusqu'aux ravins les plus reculés des Pyrénées les danses étrangères, misérables pantomimes dont le sens est perdu ou ne se révèle que trop. Pour l'honneur des vieux Basques, pas une de ces danses n'a un nom en escuara; la plupart même n'ont paru dans le pays pour la première fois qu'au commencement du siècle; et la valse, la moins décente de toutes, n'a pu y prendre racine. Les danses populaires indigènes ont un caractère tout autre; on n'y voit point le mélange des sexes [1], ni chez l'homme ces poses si contraires à sa dignité. La danse basque ne nous le montre pas amoindri; c'est un véritable exercice gymnastique habilement combiné et qui comprend le jeu proportionné des principales articulations, pour les rendre toutes plus élastiques, et, par suite, plus propres aux usages pratiques de la vie. Or, ce n'est pas seulement dans les bals et sur les places publiques que les Basques se donnent le plaisir de ces danses; ils en font leur récréation favorite pendant les longues veillées d'hiver. Dans les trois ou quatre maisons notables que compte chaque village, la cuisine forme la pièce principale : là, tous les soirs, se réunissent de nombreux voisins. Témoin invisible, observez avec moi ce spectacle des mœurs antiques, ou plutôt faisons mieux :

demanda et obtint d'étendre jusqu'aux fêtes patronales (*Suplemento de los fueros, privilegios y ordenanzas de esta mui noble y mui leal provincia de Guipuzcoa.* En S. Sebastian, etc., s. d., in-folio, cap. único, tit. XXVII et XXVIII, p. 80, col. 1; et *el Guipuzcoano instruido*, etc., p. 145, col. 1, et p. 146, col. 1); mais on sait, comme le fait remarquer Thiers, chap. XXXIII, art. II, p. 438, qu'en quelques endroits les ecclésiastiques se faisaient autrefois un mérite devant Dieu et devant les hommes de danser dans les églises le jour de Noël, les fêtes de Saint-Étienne et de Saint-Jean l'Évangéliste, et le jour de la Circoncision ou de l'Épiphanie, ou de l'octave de l'Épiphanie. — On trouve dans le *Mercure* de septembre 1742, une Lettre sur une danse ecclésiastique qui se faisait à Besançon le jour de Pâques, lettre reproduite dans le t. IX de la *Collection des meilleurs dissertations*, etc., de M. Leber, p. 420-437, avec un supplément extrait du *Traité des jeux*, etc., chap. XXXIII, qui occupe les pages 437-440. — Un passage des *Aventures du baron de Fœneste*, liv. IV, chap. XIII, donne à penser que la danse n'a point toujours été inconnue aux ecclésiastiques de notre pays. L'auteur de la vie du cardinal d'Amboise rapporte que Louis XII, étant à Milan, les cardinaux de Narbonne et de Saint-Severin y dansèrent devant lui. Au XIII^e^ siècle, s'il faut en croire Guillaume Durand, qui écrivait à cette époque (*Rat. divin. offic.*, lib. VI, cap. 86), certains prélats, les uns à Pâques, les autres à Noël, jouaient avec leurs clercs, soit dans des cloîtres, soit dans les résidences épiscopales, et se laissaient aller au jeu de paume, comme encore aux danses et aux chants.

[1] Il est vrai qu'il n'est point rare de voir des femmes et des jeunes filles danser le *mutchico* avec des hommes; mais cette danse est sans partner, chacun opérant isolément pour son propre compte.

LE Plis BASQUE. Dü puisqu'il fait froid , deiuandons franchement l'hospitalité à X'etchecojaum assis dans le large fauteuil de bois fçuçulliaj que le respect accumulé de plasieurs générations a consacré comme immeuble. On vous voit poiu- la première fois , et néanmoins votre franchise et votre conliance vous font accueillir comme un iuni de longue date ; chacun s'empresse à vous servir ; mais vous ne voulez (|ue tromper l'ennui d'une veillée solitaire. Chacun reprend sa place; vous avez la vôtre à côté du foyer, où s'embrase un véritable bûcher. Il ne faut pas vous attendri; , je dois vous en avertir, à voir les paysans se tenir à la distance respectueuse ((ue commande à leur bure votre habit de drap de Sédan : fussiez-vous duc , comte, marquis ou banquier, cardinal, archevêque ou vicaire, n'importe, de gnmd cœur on a ouvert pour vous, dans ce cercle d'amis, une brèche où vous puissiez vous chaufler à l'aise et mieux que tout autre ; mais n'attendez rien de plus , et ne vous scandalisez pas de voir un sabot boueux se carrer à un millimètre de vos bottes vernies, ouïe coude d'une blouse grossière effleurer vos manchettes de batiste. Chacun étant de nouveau bien installé au foyer, la veillée commence. gauche, femmes et lilles, présidées par Vetchecoanderea, fdent le beau lin du pays ou la laine; à droite, les plus ùgés SC rangent auprès de Vetcheco-jaufM ; les jeunes gens se placent où ils peuvent, mais non dans le voisinage du groupe féminin. L'elcheco-jauna vous demande des nouvelles des pa^'s d'en bas : quelles sont les mœurs, le genre de vie , la religion, la langue des divers peuples ? Quelle idée faut-il avoir de Paris , de Hordeaux, etc.? On écoute vos réponses avec réserve et jwut-étre avec une nuance d'incrédulité; mille questions, mille petites objections vous sont adressées de toute part , pour essayer de vous prendre en contradiction avec vous-même ; mais vous n'avez]>as voulu en imposer à ces braves gens : aussi répondez-vous sérieusement, surtout avec clarté, avec cette ferme assurance d'un historien à cheval siœ la vérité. Alors, poiœ la première fois, les femmes jeunes et vieilles vous que.stionncnt à leur tour; vous êtes un hôte précieux, respecté, cho)'é par tous; les vieillards politiquent, philosophent avec vous, les be\ires s'écoulent nipideDigitized by Google

AHUSEMEftTS. 97 ment ; les jeunes gens seuls paraissent inquiets et témoigneiil de l'iiupatiencc en remuant fréquemment les pieds ; c'est que la veillée est déjà avancée, et que l’exercice du mutchico risque de passer, on peut bien le tlire , en conversation ; mais un des vieillards , à la ligure joviale, et qui, sous ses cheveux blancs comme la neige des montagnes, conserve encore l'Iimueur juvénile, se détourne soudain, fait claquer ses mains, pousse un houp vigoureux et entonne l'air national : aussitôt une demi-douzaine de jeunes gars sont en file, et décrivent l’arc suivant lequel s’exécute en va-et-vient la danse du saut basque, dite mutchico, sans aucun tloute de muthico, garçons. Partout en même temps s’établit le silence; l'assistance entière change le centre de sa position en tournant le dos au foyer; les femmes seules paraissent devoir rester étrangères au divertissement. Néanmoins, et comme par distraction, leur chaise insensiblement s’agite et prend une certaine inclinaison, donnant la résultante des deux forces contraires qui les sollicitent, la modestie et la CTiriosité. Les jeunes gens ont saisi le petit manège des filles d’Ève; ils se .savent surveillés du coin de l’œil ; leur ardeur augmente, encouragée ou irritée par le sourire malin ou approbateur qui censure ou loue leur agilité. Mais les hommes , les plus anciens surtout, sont les juges oflîcieb, inexorables. Ils veillent à la fidèle reproduction des pas traditionnels, condanment irrévocablement toute innovation , apprécient la régularité , la souplesse des mouvements , la i>ose du corps , la grâce et la facilité de ses évolutions ou des vibrations du pied. Un pas arrondi, quand il devrait être piqué, c’est-à-dire exécuté la pointe du pied tendue en avant, n’est jamais pardonné. Le jeune homme qui danse le mutchico d’une manière ilréprochablc , doit laisser pendre mollement ses bras, sans les balancer d’une manière trop prononcée; il doit avoir les épaules effacées, le corps droit, la tête légèrement inclinée vers la poitrine , le regard grave et fixé sur le demi-cercle qu’il s’applique toujours à décrire et qu’il lui est défendu d’étendre ou de rompre. Il doit encore soutenir sa danse vive, rapide, tant que dure le chaut ; après quoi , deux bâtons sont posés en croix à angle droit ; c’est la dernière épreuve. Le jeune danseur exécute, d’un angle à l’autre, une série de proues.ses, luttant de Digitized by Google

ment ; les jeunes gens seuls paraissent inquiets et témoignent de l'impatience en remuant fréquemment les pieds : c'est que la veillée est déjà avancée, et que l'exercice du *mutchico* risque de passer, on peut bien le dire, en conversation ; mais un des vieillards, à la figure joviale, et qui, sous ses cheveux blancs comme la neige des montagnes, conserve encore l'humeur juvénile, se détourne soudain, fait claquer ses mains, pousse un *houp* vigoureux et entonne l'air national : aussitôt une demi-douzaine de jeunes gars sont en file, et décrivent l'arc suivant lequel s'exécute en va-et-vient la danse du saut basque, dite *mutchico*, sans aucun doute de *muthico*, garçons. Partout en même temps s'établit le silence ; l'assistance entière change le centre de sa position en tournant le dos au foyer ; les femmes seules paraissent devoir rester étrangères au divertissement. Néanmoins, et comme par distraction, leur chaise insensiblement s'agite et prend une certaine inclinaison, donnant la résultante des deux forces contraires qui les sollicitent, la modestie et la curiosité. Les jeunes gens ont saisi le petit manége des filles d'Ève ; ils se savent surveillés du coin de l'œil : leur ardeur augmente, encouragée ou irritée par le sourire malin ou approbateur qui censure ou loue leur agilité. Mais les hommes, les plus anciens surtout, sont les juges officiels, inexorables. Ils veillent à la fidèle reproduction des pas traditionnels, condamnent irrévocablement toute innovation, apprécient la régularité, la souplesse des mouvements, la pose du corps, la grâce et la facilité de ses évolutions ou des vibrations du pied. Un pas *arrondi*, quand il devrait être *piqué*, c'est-à-dire exécuté la pointe du pied tendue en avant, n'est jamais pardonné. Le jeune homme qui danse le *mutchico* d'une manière irréprochable, doit laisser pendre mollement ses bras, sans les balancer d'une manière trop prononcée ; il doit avoir les épaules effacées, le corps droit, la tête légèrement inclinée vers la poitrine, le regard grave et fixé sur le demi-cercle qu'il s'applique toujours à décrire et qu'il lui est défendu d'étendre ou de rompre. Il doit encore soutenir sa danse vive, rapide, tant que dure le chant ; après quoi, deux bâtons sont posés en croix à angle droit : c'est la dernière épreuve. Le jeune danseur exécute, d'un angle à l'autre, une série de prouesses, luttant de

1)8 LE FATS BASQUE. rapidité avec la musique; et si le musicien se tait de fatigue, le danseur saisit d'un bond les deux bâtons, et son triomphe est complet. Du reste , rien de grossier, mais rien non plus de raffiné dans cette espèce de danse , qui offre un coup d'œil très-agréable quand ceux qui l'exécutent sont nombreux et bien choisis. L'air en est également gracieux, vif et entraînant. Aujourd'hui, dans les bals publics, ou danse le mvtchico, ou l'une de ses dix ou douze variétés, après chaque trois ou quatre quadrilles. 11 ne faut plus s'attendre à y voir ces curés dont parle le Pays ; bien loin de mener le branle , comme dit ce bouffon plaisant , ils tonnent contre ces réunions et encore plus contre les danses étrangères que l'on cherche à y introduire. Ils ont surtout la plus mince opinion des filles qui montrent du goût et du talent pour la danse ; je l'ai du moins entendu chanter en ces termes ; DA.NTZA YAUCUC. André on guUi guertaUenda , üoiz etzaten direnetan , Ohelic ezin yaikerazis. Zortzi bedcratziac arteau , Halacoaren senhar izanen denac Pondua frango galzetan , Eta don faridon , André on giilti danlzari on; Dantzari ona irule gaiclilo Irule gaichto, Edale on , Eta don faridon Halzco andreac Galzoleaz die on. LES SAUTS BASQUES. Il se trouve peu do filles bonnes Parmi celles qui se couchent tèt Et qu'on ne peut tirer du lit Avant huit ou neuf heures. Le mari d'une semblable Aura nombre de trous ses culottes, Et don faridon. Digitized by Google

\MDSE»ENTS. 00 Pou lie ferames bonnes sont bonnes danseuses. Bonne danseuse , mauvaise fllouso ; Mauvaise flleuse, bonne buveuse, Et don raridüu. Dos femmes semblables Sont bonnes traiter à coups de bflton. La passion de la danse , chez les femmes , est donc , comme on le voit , mise au rang des trois péchés capitaux du Pays Basque. Mais passons la frontière ; peut-être trouverons-nous de l'autre eêté moins de rigueur. Il est du moins certain que dans la province de Guipuzeoa la danse occupe une place considérable dans la vie privée, et publique des habitants, et qu'ils s'y livrent souvent eu cérémonie sous les yeux de l'autorité locale. Je ne ferai point ici le catalogue raisonné de toutes les danses guipuzeoanes ; au lieu d'un chapitre , il me faudrait écrire un livre, et ce lixTe a été fait par don Juan Ignacio de Iztueta, né dans le noble bourg de Zaldivia. Pour en donner une idée , je vais traduire le chapitre intitulé Edate, edo carrica dantza, le Boire ou la danse des rues. « Cette danse s'exécute aux jours de fêtes patronales des villes , et aussi à l'occasion d'autres solennités, lorsque les personnages les plus distingués paraissent dans la danse avec des dames de leur choix ; jamais hors de ces circonstances. L'alcade a seul le droit de donner l'ordre d'exécuter cette danse mémorable et celui de jouer l'air qui lui est propre, parce qu'en faisant entendre cet air on honore grandement le directeur de la danse. Cela signifie qu'ôn offre , au nom de la ville , à ce personnage de distinction, ainsi qu'à tous ses compagnons de danse, un goûter ou des rafraîchissements. Conséquemment l'ordre de jouer cet air est doimé par l'alcadc, et non par le directeur de la danse '. » ' Guiftutëco dtniu feicautarritn Cmiaira ela hialoria, etc., p. 87. Un de mes amis a lenté de donner, i l'aide d'nne traduclion lltlérale, une idée du livre d'Iitnela ; mais il l'esl arrivé qne rarement i la donner jnale. Par exemple, vent-il parler de Vedate dmlia, il dit qne c'est une danse oA l'acteur simnie un homme ivre. Il est certain, cependant, qne les dansenrs basques oltrent quelquefois ce divertissement. Vujres The Bati/ae Provimets: tkeir folitical Siale, Senery, and /nkahilanla, etc. Bj Edward Bell Stephens. London : Wbittaker di Co., 18X7, petit 10-8°, cbap. IX, vol. I, p. 172. Digitized by Google

Peu de femmes bonnes sont bonnes danseuses.
Bonne danseuse, mauvaise fileuse;
Mauvaise fileuse, bonne buveuse,
Et don faridon.
Des femmes semblables
Sont bonnes à traiter à coups de bâton.

La passion de la danse, chez les femmes, est donc, comme on le voit, mise au rang des trois péchés capitaux du Pays Basque.

Mais passons la frontière; peut-être trouverons-nous de l'autre côté moins de rigueur. Il est du moins certain que dans la province de Guipuzcoa la danse occupe une place considérable dans la vie privée et publique des habitants, et qu'ils s'y livrent souvent en cérémonie sous les yeux de l'autorité locale. Je ne ferai point ici le catalogue raisonné de toutes les danses guipuzcoanes; au lieu d'un chapitre, il me faudrait écrire un livre, et ce livre a été fait par don Juan Ignacio de Iztueta, né dans le noble bourg de Zaldivia. Pour en donner une idée, je vais traduire le chapitre intitulé ***Edate, edo carrica dantza,*** le Boire ou la danse des rues.

« Cette danse s'exécute aux jours de fêtes patronales des villes, et aussi à l'occasion d'autres solennités, lorsque les personnages les plus distingués paraissent dans la danse avec des dames de leur choix; jamais hors de ces circonstances. L'alcade a seul le droit de donner l'ordre d'exécuter cette danse mémorable et celui de jouer l'air qui lui est propre, parce qu'en faisant entendre cet air on honore grandement le directeur de la danse. Cela signifie qu'on offre, au nom de la ville, à ce personnage de distinction, ainsi qu'à tous ses compagnons de danse, un goûter ou des rafraîchissements. Conséquemment l'ordre de jouer cet air est donné par l'alcade, et non par le directeur de la danse [1]. »

[1] ***Guipuzcoaco dantza gogoangarrien Condaira eta historia,*** etc., p. 87. Un de mes amis a tenté de donner, à l'aide d'une traduction littérale, une idée du livre d'Iztueta; mais il n'est arrivé que rarement à la donner juste. Par exemple, veut-il parler de l'***edate dantza,*** il dit que c'est une danse où l'acteur simule un homme ivre. Il est certain, cependant, que les danseurs basques offrent quelquefois ce divertissement. Voyez ***The Basque Provinces: their political State, Scenery, and Inhabitants,*** etc. By Edward Bell Stephens. London: Whittaker & Co., 1837, petit in-8°, chap. IX, vol. I, p. 172.

100 I.K PAYS BASQUE. Je tnr: liûte de revenir en France, où me rappelle mon sujet, et d'en finir avec lui. On compte encore parmi les petites récréations de veillées , la lutte corps à corps , la main chaude, les jeux de force , le colinmaillard , le jeu de berger, espèce de jeu de dames réduit à sa plus simple expression; le fétu allumé, <)uc l'on se passe de main en main, etc. La réunion n'est-elle composée que de femmes et de vieillards, ce sont les chroniques du temps passé, les questions religieuses, des histoires de loup-garou et de sorcellerie, qui seraient vraiment lamentables si les souvenirs «lu paysan basque pouvaient remonter jusqu'au temps de Louis XIII. Des chandelles de résine éclairent Pâtre, ou bien de petites branches de sapin y flambent en gui.se de luminaire. L'un des membres de la famille en tient un faisceau de la main gauche , tandis que de sa droite, armée d'une espèce de sabre de bois , il émonde les mèches carbonisées. Souvent la maladresse de Varghi-javna suffit pour égayer la soirée. Les récréations en plein air sont ; la course, pour laquelle les montagnards des PjTénées ont été de tout temps renommés *, autant au moins que les Bretons • ; le saut simple à pieds joints , avec ou sans l'aide du bâton; le blé ou petit jeu de balle; le ' On voll par an passage de Rabelaip, IW. t, ebap. XXVIII, où Grandgousier envoie • le Basque son lacqnaps qnerir b lonle diligence Cargantna, • qne déjii sons François I" 1rs E^scnaldnnar étalent employés par les classes élevées ponr les services qni riigeaient de l'agilité. — Henri Estienne, se moquant de la lorfanterie des gens de cour, donne ironiquement ce conseil : « Et quand vous escrivei en qnelque lien, encore qn'il n'v ail qn'nn petit mot, et qne vous n'ayes anciui porteur exprès, mais meltiri la lettre en la miséricorde du premier qne vans renconlrerei , si lanl-il dire que vans avri drpesebé vostre Basque, qui va comme le vent. > {Deux Dialoiuee du nouveau langage François, ilalianite, rtc., sans lieu ni date, in-8°, p. 517.) — Maurice de la Porte, ayant donné pour cpiihélc b laqnag les mots fiiaruois cl Batqne, ajoute : • Bu pays de Biarn viennent des laquais des plus propres b courir qu'on sçauroil demander. «(Uca Epilkeles de AT. de la Parle, Parieien. A Lyon, par Benoist Bigaud, M.D.XCII., petit in-lg, folio S36 verso.) — Plus tard, le Pays , chargé de chercher un laquais basque pour une dame de ses amies , annonçait eu ces termes favoir arrête : « Comme je Onissois celte lettre , il m'a été amené par un de mes amis; je le trouve fort b mon gré, et je croy qu'il sera aussi fort an sien : car II saule et danse b merveilles, > etc.

(Amiliex, amante, et amonretlee, lettre II , p. 8.) — Celle agilité a donné naissance au proverbe courir comme un Banque, que l'on lit dans une maiarinade réimprimée par M. Edouard Fonmier, an l. III de ses Foriéléa kietariqnee et lilUrairee, p. 337. .* Voyez la Ckaeee au rieil grognard de l’anliqnilè, 16dl, dans les Variilie kialoriquea el lilUrairee, t. III , p. SC.
Digilized by Google

Je me hâte de revenir en France, où me rappelle mon sujet, et d'en finir avec lui.

On compte encore parmi les petites récréations de veillées, la lutte corps à corps, la main chaude, les jeux de force, le colin-maillard, le jeu de berger, espèce de jeu de dames réduit à sa plus simple expression; le fétu allumé, que l'on se passe de main en main, etc. La réunion n'est-elle composée que de femmes et de vieillards, ce sont les chroniques du temps passé, les questions religieuses, des histoires de loup-garou et de sorcellerie, qui seraient vraiment lamentables si les souvenirs du paysan basque pouvaient remonter jusqu'au temps de Louis XIII. Des chandelles de résine éclairent l'âtre, ou bien de petites branches de sapin y flambent en guise de luminaire. L'un des membres de la famille en tient un faisceau de la main gauche, tandis que de sa droite, armée d'une espèce de sabre de bois, il émonde les mèches carbonisées. Souvent la maladresse de l'*arghi-jauna* suffit pour égayer la soirée.

Les récréations en plein air sont : la course, pour laquelle les montagnards des Pyrénées ont été de tout temps renommés [1], autant au moins que les Bretons [2]; le saut simple à pieds joints, avec ou sans l'aide du bâton; le blé ou petit jeu de balle; le

[1] On voit par un passage de Rabelais, liv. I, chap. XXVIII, où Grandgousier envoie « le Basque son lacquays querir à toute diligence Gargantua, » que déjà sous François Ier les Escualdunac étaient employés par les classes élevées pour les services qui exigeaient de l'agilité. — Henri Estienne, se moquant de la forfanterie des gens de cour, donne ironiquement ce conseil : « Et quand vous escrivez en quelque lieu, encore qu'il n'y ait qu'un petit mot, et que vous n'ayez aucun porteur expres, mais mettiez la lettre en la misericorde du premier que vous rencontrerez, si faut-il dire que vous avez depesché vostre Basque, qui va comme le vent. » (*Deux Dialogues du nouveau langage François, italianizé*, etc., sans lieu ni date, in-8°, p. 517.) — Maurice de la Porte, ayant donné pour épithète à *laquay* les mots *Biarnois* et *Basque*, ajoute : « Du pays de Biarn viennent des laquais des plus propres à courir qu'on sçauroit demander. »(*Les Epithetes de M. de la Porte, Parisien.* A Lyon, par Benoist Rigaud, M.D.XCII., petit in-12, folio 236 verso.) — Plus tard, le Pays, chargé de chercher un laquais basque pour une dame de ses amies, annonçait en ces termes l'avoir arrêté : « Comme je finissois cette lettre, il m'a été amené par un de mes amis; je le trouve fort à mon gré, et je croy qu'il sera aussi fort au sien : car il saute et danse à merveilles, » etc. (*Amitiez, amours, et amourettes*, lettre II, p. 8.) — Cette agilité a donné naissance au proverbe *courir comme un Basque*, que l'on lit dans une mazarinade réimprimée par M. Edouard Fournier, au t. III de ses *Variétés historiques et littéraires*, p. 337.

[2] Voyez *la Chasse au vieil grognard de l'antiquité*, 1622, dans les *Variétés historiques et littéraires*, t. III, p. 56.

mOSEllEATS. 101 chevilloii , les quilles ; les paris à qui lancera le plus loin une énorme barre de charrette , de lourdes pierres ou une barre de fer. Il n'y a pas encore longtemps que dans la haute Soûle on pratiquait les jeux de la hache et du javelot, arme que le Navarrais au moyen âge, et le Cantabredans l'antiquité, lançaient avec tant d'ailresse *. Celui-là était réputé vainqueur ((ui de plus loin plantait une petite hache ou un javelot dans un point donné. Reste le jeu de balle en grand, (jui mérite un article à part et que je tâcherai d'expliquer de mon mieux. Le Jeu de paume. Les amusements publics des Basques sont très-restreints pour le nombre : aussi explique-t-on facilement l'espèce de culte ((u'ils rendent à ceux qu'une longue tradition a identifiés avec leurs mœurs. De ces amasements le jeu de paume, autrefois si répandu chez noms* sous cette dénomination et d'autres, est celui qu'ils préfèrent, et les grandes parties, qui se renouvellent fréquemment, ont surtout le privilège de mettre tout le pays en émoi; je n'en veux pour exemple que celle qui eut lieu à Biarritz en septembre 1854 : pas une des communes des deux arrondissements de Mauléon et de Bayonne qui n'y fût amplement représentée. Un beau joueur de paume acquiert vite une renommée populaire, et son nom vole de bouche eu bouche des bords de l'Océan jusqu'aux hameaux les plus hauts perchés sur les montagnes. Ainsi vit le ■ VoTei Silius ililicos, PMic., 11*. X , t. 15, et Proteries et Dictone ftptlairu... aai Xllf et XlVeièclee, etc., par C.-A. Crapelel. A ParU, M DCCC XXXI, tn-So^p. 8t. * \ojn Notice nr tee ihertiteemetit et lee jeti d'exercice dee Fmcait, dans la ColteetioH dee meilleuri dieeertalione, etc., par C. Leber, 1. X, p. 195-197. — Dans le tome prérddent, p. 391-401, rèdllenr a reproilnit onc Lettre cerleeee nr le jee de la pelote et la danee dee chmoinee d* ekapiire d'Auxerre, pobllée pour la première fois dans le Mercure de mai 17d6. Ce jen de la pelote, nommé dans le Roman de la Rose (a. 658; édit, de Méon , t. Il , p. 115) et aillcnrs (Gloee. med. et iuf. Latia., an mot Pelota n° 3; t. V, p. 189, col. 3), II' était antre que le jeu de panme, appelé chef les Basques pilota, et en Espapne pelota. — Dans ce pays, les |irèlres qui renient y jouer, penreni le faire arec ou sans gilet et en corps de chemise ; chez nous , l'éréque de Bayonne a exigé des membres de son clergé qui voudraient pousser l'estenf , soit en place publique, soit an trinquet , qu'ils Bissent vêtus d'une sonianetle ou redingote noire, courte et boutonnée droit sur la poitrine. Digitized by Googlc

chevillon, les quilles; les paris à qui lancera le plus loin une énorme barre de charrette, de lourdes pierres ou une barre de fer. Il n'y a pas encore longtemps que dans la haute Soule on pratiquait les jeux de la hache et du javelot, arme que le Navarrais au moyen âge, et le Cantabre dans l'antiquité, lançaient avec tant d'adresse [1]. Celui-là était réputé vainqueur qui de plus loin plantait une petite hache ou un javelot dans un point donné. Reste le jeu de balle en grand, qui mérite un article à part et que je tâcherai d'expliquer de mon mieux.

Le Jeu de paume.

Les amusements publics des Basques sont très-restreints pour le nombre : aussi explique-t-on facilement l'espèce de culte qu'ils rendent à ceux qu'une longue tradition a identifiés avec leurs mœurs. De ces amusements le jeu de paume, autrefois si répandu chez nous [2] sous cette dénomination et d'autres, est celui qu'ils préfèrent, et les grandes parties, qui se renouvellent fréquemment, ont surtout le privilége de mettre tout le pays en émoi; je n'en veux pour exemple que celle qui eut lieu à Biarritz en septembre 1854 : pas une des communes des deux arrondissements de Mauléon et de Bayonne qui n'y fût amplement représentée. Un beau joueur de paume acquiert vite une renommée populaire, et son nom vole de bouche en bouche des bords de l'Océan jusqu'aux hameaux les plus hauts perchés sur les montagnes. Ainsi vit le

[1] Voyez Silius Italicus, *Punic.*, liv. X, v. 15, et *Proverbes et Dictons populaires... aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles*, etc., par G.-A. Crapelet. A Paris, M DCCC XXXI, in-8°, p. 81.

[2] Voyez *Notice sur les divertissemens et les jeux d'exercice des Français*, dans la *Collection des meilleurs dissertations*, etc., par C. Leber, t. X, p. 195-197. — Dans le tome précédent, p. 391-401, l'éditeur a reproduit une *Lettre curieuse sur le jeu de la pelote et la danse des chanoines du chapitre d'Auxerre*, publiée pour la première fois dans le *Mercure* de mai 1726. Ce jeu de la pelote, nommé dans le Roman de la Rose (v. 658; édit. de Méon, t. II, p. 115) et ailleurs (*Gloss. med. et inf. Latin.*, au mot *Pelota* n° 3; t. V, p. 182, col. 3), n'était autre que le jeu de paume, appelé chez les Basques *pilota*, et en Espagne *pelota*. — Dans ce pays, les prêtres qui veulent y jouer, peuvent le faire avec ou sans gilet et en corps de chemise; chez nous, l'évêque de Bayonne a exigé des membres de son clergé qui voudraient pousser l'esteuf, soit en place publique, soit au trinquet, qu'ils fussent vêtus d'une soutanelle ou redingote noire, courte et boutonnée droit sur la poitrine.

102 LE PATS BASQUE. .souvenir des l'erkaïn, des Curutchet et des Azanza, qui furent les plus grandes célébrités du .siècle dernier, et dont la gloire se perpétue aujounl'liui en France dans les Harriague, les Gascoîla, les Andreau, les Mercapide. Perkaïn, qui était réfugié en Espagne pendant la révolution , apprend (|ue Curutchet annonce une partie aux Aldudes. 11 accourt, malgré les dangers de sa présence de ce côté de la frontière, combat, remporte la victoire, et rentre en Espagne, applaudi et protégé par six mille spectateurs*. De l'autre côté des Pyrénées sont aussi des joueurs non moins fameux et en plus grand nombre encore , pouj' qui l'exercice de la paume est comme un métier au<|uel ils s'exercent tous les jours *. Athlètes puissants et sages, longtemps ils essaient leui-s forces, étudient leurs aptitudes diverses, les développent avec art, puis se groupent par compagnie , et viennent de temps en temps prouver aux Bas([ues français que l'Espagne , leur mère-patrie , conserve toujours sa prééminence dans les jeux de leurs ancêtres. Moins avisés , les joueurs de ce côté-ci des PjTÔnées se contentent de prati({uer l'exercice de la paume en amateurs ; quand ils se réunissent pour tenir tête aux Navarrais espagnols, ils n'ont ni la discipline, ni l'organisation bien combinée de ces derniers ; aussi rarement obtiennent-ils le triomphe. Cependant des enjeux ' Germood de Lav igné, Auleur de Biarrili, etc. Paris, L. Maison, 1855, in-li, cbap.V||, |i. 187. — A la suite de celte anecdote, l'auteur en rapporte une autre encore plus extraordinaire, snrtonl plus propre 1 donner une idée de la passion des Basques pour le jeu de paume. Sous l'Empire, quatorze soldats du même rtgiment ayant appris qu'il s'organisait une partie !i Saint-Etienne-de-Balgorry, partirent des bords du Rbin sans permission, remportèrent la Ticlnire,et rerinreni au corps tout Juste pour la bataille d'Austerlitz.— M.Ader, aitjonrd'bui maire de Bassussarry, aux portes de Bayonne, rille de l'ancienne Gascogne, eooune on sait , attribue des courses plus merveilleuses encore b ses rompatriotea : • Les Basques,, dit-il, feraient vingt lieues pour voir une procession nu une partir de paume. Lorsqu'ils ont un long intervalle i franchir, ils marclirnt la nuit, passent tout le jour dans l'agitation do pbisir, et s'en retournent la nuit suivante avec la même légèreté. Il est rare que, durant la fêle locale, on ne voie pas arriver des convives Inattendus; soldats, ils désertent pour s'y rendre : il en est survenu même des bords du Danube. > (Béznné de rUUIoire du Biurn, de la Gatcoiue lupérieure et de$ Bosquet. Paris, Lccointe et Durey, 1886, in-18,

p. 859.) ’ An moyen ige, ils allaient jusqu'en .Angleterre faire montre de leurs talents. Dans une circonstance, Henry VII donna b l'un d'eux, qui sans doute était Biscayen, quatre livres sterling : • To a Spaniard the tenes pleycr, c A. > Prirp Parte Eipeutet of Heuen Ike Sttenlh, 1A91. (Eicerpta kislorica, or, llluilrationi of Euçliih Uistory. London : priuled by and for Samuel Bentley, M.DCC.XXXI., grand in-S", p. 98.) Digitized by Google

AMCSEXENTS. 103 énormes sont exposés plusieurs fois chaque année aux chances de ces parties. Entre jouteurs français de didérents dialectes, qucl(|ucs centaines de francs forment l'enjeu nominal , qui se grossit bientôt du montant des paris multipliés de la foule des spectateurs. Ceux-ci ne peuvent guère parier avec honneur que pour les joueurs de leurs dialectes ; le spéculateur qui agit autrement est honni par la clameur publique. Avant chaque partie, on forme dans les diverses localités ce que l'on appelle des bourses, espèce de souscription dont un habitant considérable est le gerant ; il risque les fonds de la communauté envers et contre tous les tenants opposés, selon les chances diverses qui se manifestent pendant la durée du jeu. A points égaux , à espérances égales , les enjeux vont de pair à pair, autrement ils suivent la proportion des probabilités , cent francs contre cinquante et même quarante. On ne condtunne pas généralement les joueurs, qui, confiants en eux-mêmes, lais.sent prendre l'avantage à leurs adversaires pour stimuler les spectateurs et les porter à risquer leur argent. C'est qu'en effet l'adresse des joueurs étant déjà a peu près connue par le public, il y a de leur part, en agissant ainsi, moins de fraude que d'audace; ils risquent le tout pour le tout, et parfois sont >nclimes de leur propre témérité. Quel(|uefob aussi l'on a accusé, à tort ou à raison, certains joueurs qui , au jour d'une épreuve solennelle , se montraient inférieurs à eux-mêmes. Ainsi, dit-on, deux joueurs français avaient étalé sur la place d'une localité d'Espagne, l'un sa force et son adresse, l'autre un sac de louis. Quelques mots suspects dits par uu parieur espagnol au premier avaient ralenti son ardeur, du moins ses pasos devenaient à chaque instant plus rares , à la grande surprise et au g;rand chagrin du financier, son second. Tout à coup celui-ci le prend au collet , l'attire à l'écart , et lui montrant une valise abandonnée dans un coin ; « Tu vois cette valise , lui dit-il; elle contenait la meilleure partie de mon avoir; j'avais confiance en toi, et j'ai exposé tout cet argent, penses-y bien. Tiens-tu à revoir tes foyers? Eh bieni regarde là au fond, tu y verras un pistolet ; si ta négligence ou ta trahison me ruinent aujourd'hui, voilà qui m'en vengera. Et maintenant, à ton jeu! aie courage et confiance. » Cette exhortation paternelle eut plein Digitized by Google

énormes sont exposés plusieurs fois chaque année aux chances de ces parties. Entre joûteurs français de différents dialectes, quelques centaines de francs forment l'enjeu nominal, qui se grossit bientôt du montant des paris multipliés de la foule des spectateurs. Ceux-ci ne peuvent guère parier avec honneur que pour les joueurs de leurs dialectes; le spéculateur qui agit autrement est honni par la clameur publique. Avant chaque partie, on forme dans les diverses localités ce que l'on appelle des bourses, espèce de souscription dont un habitant considérable est le gérant; il risque les fonds de la communauté envers et contre tous les tenants opposés, selon les chances diverses qui se manifestent pendant la durée du jeu. A points égaux, à espérances égales, les enjeux vont de pair à pair, autrement ils suivent la proportion des probabilités, cent francs contre cinquante et même quarante. On ne condamne pas généralement les joueurs, qui, confiants en eux-mêmes, laissent prendre l'avantage à leurs adversaires pour stimuler les spectateurs et les porter à risquer leur argent. C'est qu'en effet l'adresse des joueurs étant déjà à peu près connue par le public, il y a de leur part, en agissant ainsi, moins de fraude que d'audace; ils risquent le tout pour le tout, et parfois sont victimes de leur propre témérité. Quelquefois aussi l'on a accusé, à tort ou à raison, certains joueurs qui, au jour d'une épreuve solennelle, se montraient inférieurs à eux-mêmes. Ainsi, dit-on, deux joueurs français avaient étalé sur la place d'une localité d'Espagne, l'un sa force et son adresse, l'autre un sac de louis. Quelques mots suspects dits par un parieur espagnol au premier avaient ralenti son ardeur, du moins ses *pasos* devenaient à chaque instant plus rares, à la grande surprise et au grand chagrin du financier, son second. Tout à coup celui-ci le prend au collet, l'attire à l'écart, et lui montrant une valise abandonnée dans un coin : « Tu vois cette valise, lui dit-il; elle contenait la meilleure partie de mon avoir; j'avais confiance en toi, et j'ai exposé tout cet argent, penses-y bien. Tiens-tu à revoir tes foyers? Eh bien! regarde là au fond, tu y verras un pistolet : si ta négligence ou ta trahison me ruinent aujourd'hui, voilà qui m'en vengera. Et maintenant, à ton jeu! aie courage et confiance. » Cette exhortation paternelle eut plein

 succès; le joueur français retrouva dès-lors toute son agilité, son adresse, scs beaux coups, et la partie fut gagnée d'une baleine. Quoi (|u'il en soit de cette anecdote, nos joueurs méritent meilleur renom, et il ii'cn est point rpii soit capable d'exposer sa vie et son honneiu- dans un trafic de ce genre. Du reste, les sommes les plus fortes sont lancées le plus simplement du monde parmi les spectateims : • Cent francs, deux cents francs, trois cents francs pour tels. » On répond de même : « .Vccepté. » L'argent en espèces sonnantes est jeté sur la place, un tiers ramasse le dépôt, et malgré que ce tiers soit le premier venu, connu ou inconnu, il n'y a pas d'exemple qu'il y ait eu infidélité dans la remise du dépôt au gagnant. Entre Français et Espagnols, les paris sont immenses. Ce qui frappe l'étranger spectateur d'une partie de paume dans le Pays Basque , c'est l'affluence incalculable qui se presse avec ordre de toutes parts. On ne voit autour de la place que tètes d'hommes alignées au-dessus d'une masse compacte formant un seul corps composé de plusieurs milliers. Les moins passionnés et les plus délicats sont entassés sur de longs amphithéâtres , les enthoiLsiastes et les plus économes font la haie sur le sol pour suivre de plus près, pendant de longues heures, la marche du jeu. .\u milieu de la place, graves et recueillis, figurent les héros de la journée ; ils fraternisent entre eux en souriant d'un air distrait, ou ils parcourent lentement la lice, observant d'un œil attentif les distances, les accidents du sol, et répondant à peine quelques mots aux paroles d'encouragement de leurs amis. Mais l'heure sonne à l'horloge de la paroisse ; au murmure bruyant de la foule succède le silence le plus .solennel. Les joueurs, en légers pantalons retenus par une ceinture rouge , le col déboutonné , le bras armé d'un gantelet en cuir, se rendent au poste qu'ils doivent défendre. D'un côté, au pied du mur appelé rebol se tient un des joueui'S, ayant à droite et à gauche, quelques pas devant lui, mais séparés , deux compagnons des meilleurs après lui ; plus loin , et sur la ligne du posa, sont deux autres compagnons. Ainsi, la première moitié de la place est défendue par l'un des partis ayant pour ordre de bataille la figure représentée à peu près par un V

Digitized by Google

iMCSEMENTS. 10.1 dont Ic.s branches s’écartent ou se rapprochent au besoin et suivant la direction de la paume poussée par le parti opposé, qui représente l’attaque, et par suite dispose ses joueurs en forme de coin ou angle saillant. Quel que soit le nombre des joueurs , le plan d’attaque et de défeuse reste toujoiuii le même. Le sommet de l’angle d’attaque est formé par le buteur, dont l’adresse consiste à lancer la paume contre le rebot , de manière à rendre le repous aussi diflicile que possible au joueur placé au pied du mur, et faisant le sommet de l’angle rentrant de la tléfensc. Lui seul répond à l’atta({ue du buteur ; malgré les ruses et les calculs de celui-ci, quel que soit l’angle que fait la balle en bondissant, il a déjà saisi au vol et lancé le loimd projectile en parabole majestueuse à l’autre extrémité de la place : la ligne du paso est dépassée de quelques

cinquante ou soixante mètres; c’en est fait du point

dont les branches s'écartent ou se rapprochent au besoin et suivant la direction de la paume poussée par le parti opposé, qui représente l'attaque, et par suite dispose ses joueurs en forme de coin ou angle saillant. Quel que soit le nombre des joueurs, le plan d'attaque et de défense reste toujours le même. Le sommet de l'angle d'attaque est formé par le buteur, dont l'adresse consiste à lancer la paume contre le *rebot*, de manière à rendre le *repous* aussi difficile que possible au joueur placé au pied du mur, et faisant le sommet de l'angle rentrant de la défense. Lui seul répond à l'attaque du buteur ; malgré les ruses et les calculs de celui-ci, quel que soit l'angle que fait la balle en bondissant, il a déjà saisi au vol et lancé le lourd projectile en parabole majestueuse à l'autre extrémité de la place : la ligne du *paso* est dépassée de quelques cinquante ou soixante mètres ; c'en est fait du point que l'on appelle un *quinze*, pour le parti de l'attaque, si l'un des joueurs placés à l'extrémité de ces lignes n'a pas l'œil assez sûr pour deviner où va aboutir la paume, et le bras assez robuste pour la renvoyer à la volée ou du premier bond à l'ennemi. Ainsi coup pour coup ; on n'entend que le sifflement de la balle glissant légèrement le long des gantelets ou fendant l'air avec une force et une rapidité capables de renverser l'homme le plus vigoureux. La tactique des bons joueurs consiste à varier la portée et la direction de leurs coups, de manière à fatiguer l'œil et le bras de leurs adversaires, et à profiter de la faiblesse ou de la négligence des joueurs secondaires appelés *rechasseurs*. Si le parti de la défense dépasse la ligne du *paso*, ordinairement à quarante mètres du *rebot*, sans que le parti opposé fasse rebrousser chemin à la paume de la volée ou au premier bond, le quinze lui appartient ; il appartiendra au parti de l'attaque si celui-ci fait passer au contraire la balle au-delà d'une ligne tracée à deux mètres du *rebot*. Toute balle arrêtée en dehors de ces conditions donne lieu à une *chasse* que l'on trace à l'endroit même où le projectile a été retenu. Deux chasses donnent droit à changer l'ordre de la lutte ; les attaquants prennent la place des défendants, et réciproquement, avec cette différence que le tracé de la chasse remplace la ligne du *paso*. Il ne peut pas y avoir plus de deux chasses ; un quinze gagné sur la

106 LE PATS BA6QCE. raie d'une cAosse, la détruit; toutes chasses disparaissant, la ligne du posa reprend ses droits. Le jeu compte quatre points énoncés ; quinze, trente, quarante, et jeu. Lorsque les deu.x camps arrivent à quarante , on proclame le jeu à deux. Celui qui fait ensuite le premier quinze , compte de nouveau quarante; la partie adverse est redescendue à trente. On conçoit ce qu'une partie a de pi(|uaut et d'intérêt lorsque les derniers jeux s'égalisent ainsi plusieurs fois de suite. Entre joueurs bien choisis et de force égale, cela se voit souvent et provoque des applaudissements et des acclamations dans la foule. Disons encore qu'une chasse avec le point quarante a le même privilège que les deux chasses, et fait transporter les places occupées par les deux camps '. Une partie .se compose de douze ou treize jeux et diu^ cinq à six heures, pour peu que les joueurs soient bons et de force à peu près égale. Des rafraîchissements, qui consistent en un verre d'eau et de vin, ou simplement d'eau sucrée, sont servis aux joueurs par leurs amis. Chaque parti a ses flacons à part, crainte de fraude ; en outre , les adversaires cessent de s'adresser la parole jusqu'à la fin de la partie. Un jiiry composé de deux ou trois juges BU plus, pour chacun des camps, surveille le jeu, prononce en dernier ressort sur tous les points douteux, veille à ce (|ue toutes choses se passent dans les règles. Une de celles qui président à leur élection, est (|u'ils s'agréent réciproquement. Dans les cas douteux, ils se réunissent tous, débattent les raisons pour et contre, et, s'il y a désaccord et parité de voix dans les deux sens, un de chaque camp est désigné pour recueillir tout bas l'opinion des spectateurs , dont ils procliunent ensuite à haute voix la décision, qui est toujours acceptée de tous en silence. Les joueurs n'ont jamais de discussion sur les coups; au moindre doute, ils crient plaza, ce qui signifie qu'ils demandent l'avis, soit des juges, soit des spectateurs. Une fois l'arrêt rendu, malheur à qui ■ Il n'eM pas sans inlérèt de comparer celte eiposiiion arec celle qnl se Ironre dsns une brochure peu commune, inUlolée : Lt Jeu royal de la paume, etc. A Psris, chez Charles Hnlpesn,M.DC.XXXII.,ln-1>,de 39 pages, plus detn litres, dont Tou gnvè, elt reoillels prélimlniires. Digitized by Google

raie d'une *chasse,* la détruit; toutes *chasses* disparaissant, la ligne du *paso* reprend ses droits.

Le jeu compte quatre points énoncés : quinze, trente, quarante, et jeu. Lorsque les deux camps arrivent à quarante, on proclame le jeu à deux. Celui qui fait ensuite le premier quinze, compte de nouveau quarante; la partie adverse est redescendue à trente. On conçoit ce qu'une partie a de piquant et d'intérêt lorsque les derniers jeux s'égalisent ainsi plusieurs fois de suite. Entre joueurs bien choisis et de force égale, cela se voit souvent et provoque des applaudissements et des acclamations dans la foule. Disons encore qu'une chasse avec le point quarante a le même privilége que les deux chasses, et fait transporter les places occupées par les deux camps [1].

Une partie se compose de douze ou treize jeux et dure cinq à six heures, pour peu que les joueurs soient bons et de force à peu près égale. Des rafraîchissements, qui consistent en un verre d'eau et de vin, ou simplement d'eau sucrée, sont servis aux joueurs par leurs amis. Chaque parti a ses flacons à part, crainte de fraude; en outre, les adversaires cessent de s'adresser la parole jusqu'à la fin de la partie. Un jury composé de deux ou trois juges au plus, pour chacun des *camps,* surveille le jeu, prononce en dernier ressort sur tous les points douteux, veille à ce que toutes choses se passent dans les règles. Une de celles qui président à leur élection, est qu'ils s'agréent réciproquement. Dans les cas douteux, ils se réunissent tous, débattent les raisons pour et contre, et, s'il y a désaccord et parité de voix dans les deux sens, un de chaque camp est désigné pour recueillir tout bas l'opinion des spectateurs, dont ils proclament ensuite à haute voix la décision, qui est toujours acceptée de tous en silence. Les joueurs n'ont jamais de discussion sur les coups; au moindre doute, ils crient *plaza,* ce qui signifie qu'ils demandent l'avis, soit des juges, soit des spectateurs. Une fois l'arrêt rendu, malheur à qui

[1] Il n'est pas sans intérêt de comparer cette exposition avec celle qui se trouve dans une brochure peu commune, intitulée : *Le Jeu royal de la paume,* etc. A Paris, chez Charles Hulpeau, M.DC.XXXII., in-12, de 39 pages, plus deux titres, dont l'un gravé, et 2 feuillets préliminaires.

AMUSEMENTS. 107 refuse de s’v soumettre I En Espagne , on le mettrait en prison ; en France , il serait hué. Tant que la paume est en l'air et que le point se dispute , lu sileucc le plus absolu règne de toutes parts , il est de rigueur, on ne vit que par les yeux ; mais à chaque point décidé , des cris, des coups de sifflet, des applaudissements frénétiques et des huées ébranlent les airs. Le parti vaincu et ses partisans se taisent, prêts à prendre leur revanche au point suivant. Toutes ces démonstrations augmentent de verve, d'entrain et de fracas à mesure que la lin de la partie approche ; après le point qui l'a décidée, le tumulte ne peut se comparer à rien de connu. Que dire du triiujuct 'i Rien que ce qui se trouve dans le Voyage en Savarre de M. Chaho *, dont je copie l’explication. La règle de ce jeu consiste à faire passer chaque fois la paume par dessus une corde tendue à la hauteur de quatre pieds, au milieu d’un carré étroit, dont les angles rendent la direction de la balle fort irrégulière, et obligent les joueurs à lutter contre ces difficultés réunies , par la précision du coup d’œil , par la souplesse des mouvements et la promptitude des coups , en évitant de se heurter et de .s’embarrasser les uns les autres. Que dire encore du but-long et du blé , si ce n’est que le premier rentre à peu près dans le jeu de rebot , et ejue le second est un petit jeu d’enfants qui ne se joue jamais en grand et n’offre guère aucun détail intéressant? L’exercice que nous venons de décrire l’est au contraire à un haut degré. C’est un jeu grand, noble, majestueiux, par l’agilité, la force , le coup d’œil , et même par l’habileté et la prudence que doivent y déployer les joueurs. En lui accordant quelques-uns des encouragements fiu’il prodigue aux courses de chevaux, le gouvernement améliorerait l’espèce humaine , donnerait aux hommes ce qu’il prise dans des animaux, et retrouverait avec usure à la guerre le peu qu’il aurait dépensé pendant la paix. ' Cbap. VI • p. 167. Digitized by Google

refuse de s'y soumettre! En Espagne, on le mettrait en prison; en France, il serait hué.

Tant que la paume est en l'air et que le point se dispute, le silence le plus absolu règne de toutes parts, il est de rigueur, on ne vit que par les yeux; mais à chaque point décidé, des cris, des coups de sifflet, des applaudissements frénétiques et des huées ébranlent les airs. Le parti vaincu et ses partisans se taisent, prêts à prendre leur revanche au point suivant. Toutes ces démonstrations augmentent de verve, d'entrain et de fracas à mesure que la fin de la partie approche; après le point qui l'a décidée, le tumulte ne peut se comparer à rien de connu.

Que dire du trinquet? Rien que ce qui se trouve dans le *Voyage en Navarre* de M. Chaho [1], dont je copie l'explication. La règle de ce jeu consiste à faire passer chaque fois la paume par dessus une corde tendue à la hauteur de quatre pieds, au milieu d'un carré étroit, dont les angles rendent la direction de la balle fort irrégulière, et obligent les joueurs à lutter contre ces difficultés réunies, par la précision du coup d'œil, par la souplesse des mouvements et la promptitude des coups, en évitant de se heurter et de s'embarrasser les uns les autres.

Que dire encore du but-long et du blé, si ce n'est que le premier rentre à peu près dans le jeu de rebot, et que le second est un petit jeu d'enfants qui ne se joue jamais en grand et n'offre guère aucun détail intéressant?

L'exercice que nous venons de décrire l'est au contraire à un haut degré. C'est un jeu grand, noble, majestueux, par l'agilité, la force, le coup d'œil, et même par l'habileté et la prudence que doivent y déployer les joueurs. En lui accordant quelques-uns des encouragements qu'il prodigue aux courses de chevaux, le gouvernement améliorerait l'espèce humaine, donnerait aux hommes ce qu'il prise dans des animaux, et retrouverait avec usure à la guerre le peu qu'il aurait dépensé pendant la paix.

[1] Chap. VI, p. 167.

 Coumea de (•itreaux. Oïl serait en droit de nous adresser un grave reproche si nous omettions de parler ici des courses de taureaux , qui constituent l’im des plus grands plaisirs des Basques espagnols, aussi bien que du reste de la nation. Déjà au XllI* siècle , si ce n'est plus tôt , elles étaient en usage en Navarre, comme on le voit par un article du fuero de Sobrarve , qui contient une disposition relative aux vaches, bœufs, taureaux ou toute autre bête, amenés à la conlc à l'occasion il'un mariage ou de l'ordination d'un prêtre. L'auteur du Dictionnaire des antiquités du royaume de Navarre ‘ se croit autorisé par les termes de cet article à croire qu'il s'agit de taureaux retenus piœ une corde pendant la course ; il est permis d'en douter. La première course de taureaux libres ilont il soit fait mention en Navarre, date de l'an 1385, époque où le roi Charles II ordonnançait la somme de 50 livres à deux Aragonais, l'un chrétien, l'autre Maure, «(u'il avait fait venir île Saragossc pour tuer deux taureaux en sa présence, à l’ampclune. En 1387, le roi Charles III donnait pour le même objet 30 livres à trois tueurs de taureaux, venus, par son ordre, de la capitale de l' Aragon à Olite. L'année suivante, le même roi faisait venir un taureau pour les noces de la fille de Kemiro de .\rellano, sans doute un de ses courtisans, et, la même année, la duchesse de Lancastre ayant passé par Pampelune pour se rendre en Castille, il lui donnait le spectacle de deux taureaux qu'il avait reçus, à cette occasion, de l'alcade et des jurats de Tiidela, et qui furent tués à coup d'épieu. l’areille fête fut donnée, environ à la même époque, au duc de Bourbon, et l'on manda pour la circonstance deux toreros de Saragosse. En 1393, Charles III fit encore tuer un taureau à Estclla, pour la fête de saint Jean Baptiste; enfin, en 1401, il en fit courir un autre pour les noces de son chambellan, Jean d'Eclmuz, et deux pour celles du sire d'Eraso. ' T. lit, p. Ï75, art. Toroi.
Digitized by Google

AUCSKIIEMS. 100 Aujourd’hui , dans tout le Pays Basque espagnol , il n'est pas de petite ville, de bourg, ni même de village, qui n’ait son combat à certains jours de l’année, à moins d’impossibilité absolue. Le plus souvent, le dimanche par exemple, ils attachent un jexme taureau , un boeuf ou même une vache au bout d’une corde , et le lâchent dans la place après ceux qui sont cimieux de tenter l’aventure. J’ai plus d’une fois assisté à ce spectacle à SaintSébastien; mais je préfère céder la parole à un écrivain qui en fut témoin à Irun, le jour de la Saint -Jean. « L’animal était, ainsi que je l’ai dit tout à l’heure, retenu par une corde qu’on lâchait pltts ou moins pour le laisser aller sur les amateurs de ce genre d’exercice, qui venaient l)raveinent le provoquer de loin avec des bâtons ou des mouchoirs, et n’avaient pas ensuite assez de jambes pour se sauver lorsqu’il se mettait à leur poursuite. On poussait quelquefois la complaisance , pour la plus grande réjouissance du ftublic , jusqu’à permettre à l’animal de faire une incursion sur les .spectateurs bénévoles , qui n’avaient alors d’autre ressource, pour éviter l’abordage, que de se réfugier dans les allées et les escaliers des maisons. Ce jeu durait déjà depuis une grande heime, et je ne sais trop comment, sans qu’il en fût encore résulté d’accident, lorsque le fils du commandant militaire d’Irun, dadais de dix-sept ans, s’avisa de se mettre de la partie et d’aller provoquer le taureau, qui prit si bien sou temps, r{ue le jeune homme, n’ayant pas le temps de se .sauver, fut renversé et foulé aux pieds. Le taureau, à la suite de cet exploit , fit un tel effort , qu’il rompit sa corde et s’en fut droit devant lui. Il est inutile de demander si ou se rangea pour le laisser passer. Les bouviers, voyant leur animal parti, se mettent à sa poursuite. Le commandant, qui était à son balcon, furieux devoir son fils par terre, descend l’épée à la main et court après eux pour venger son injure. L’alcade, qui prévoit du tapage, prend sa baguette et dégringole l’escalier de l’Iiôtel de ville pour aller après le commandant. Le public, qui, dans toiLs les pays du monde, ne demande jamais que plaie et bosse, se met en mouvement et court après l’alcade pour voir ce qui arriverait de tout cela; je me mets aussi de la partie, et je vois s’établir par la ville une espèce de procession au galop, le taureau à la Digitized by Google

Aujourd'hui, dans tout le Pays Basque espagnol, il n'est pas de petite ville, de bourg, ni même de village, qui n'ait son combat à certains jours de l'année, à moins d'impossibilité absolue. Le plus souvent, le dimanche par exemple, ils attachent un jeune taureau, un bœuf ou même une vache au bout d'une corde, et le lâchent dans la place après ceux qui sont curieux de tenter l'aventure. J'ai plus d'une fois assisté à ce spectacle à Saint-Sébastien; mais je préfère céder la parole à un écrivain qui en fut témoin à Irun, le jour de la Saint-Jean. « L'animal était, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, retenu par une corde qu'on lâchait plus ou moins pour le laisser aller sur les amateurs de ce genre d'exercice, qui venaient bravement le provoquer de loin avec des bâtons ou des mouchoirs, et n'avaient pas ensuite assez de jambes pour se sauver lorsqu'il se mettait à leur poursuite. On poussait quelquefois la complaisance, pour la plus grande réjouissance du public, jusqu'à permettre à l'animal de faire une incursion sur les spectateurs bénévoles, qui n'avaient alors d'autre ressource, pour éviter l'abordage, que de se réfugier dans les allées et les escaliers des maisons. Ce jeu durait déjà depuis une grande heure, et je ne sais trop comment, sans qu'il en fût encore résulté d'accident, lorsque le fils du commandant militaire d'Irun, dadais de dix-sept ans, s'avisa de se mettre de la partie et d'aller provoquer le taureau, qui prit si bien son temps, que le jeune homme, n'ayant pas le temps de se sauver, fut renversé et foulé aux pieds. Le taureau, à la suite de cet exploit, fit un tel effort, qu'il rompit sa corde et s'en fut droit devant lui. Il est inutile de demander si on se rangea pour le laisser passer. Les bouviers, voyant leur animal parti, se mettent à sa poursuite. Le commandant, qui était à son balcon, furieux de voir son fils par terre, descend l'épée à la main et court après eux pour venger son injure. L'alcade, qui prévoit du tapage, prend sa baguette et dégringole l'escalier de l'hôtel de ville pour aller après le commandant. Le public, qui, dans tous les pays du monde, ne demande jamais que plaie et bosse, se met en mouvement et court après l'alcade pour voir ce qui arriverait de tout cela; je me mets aussi de la partie, et je vois s'établir par la ville une espèce de procession au galop, le taureau à la

110 LE PAYS BASQIE. tète , qui dura jusqu’à ce que les bouviers eussent rattrappé leur bête, que le conunandant leur eût dit force injures, l'alcade mis le holà , et le public glosé sur le tout ' . > Le même écrivain rapporte ainsi une autre variété de courses de taureaux qu’il vit à Hernaui, un peu plus loin qu'Irun, sur la route de Madrid ; « En y arrivant, dit-il, je trouvai la place disposée comme pour un tournoi ; toutes les issues étaient fermées avec des barrières , et les curieux qui commençaient à s’attrouper, témoignaient par leur impatience l’intérêt qu’ils prenaient à ce qui allait se passer. \ dix heures , les croisées et les balcons se remplirent de monde, la foule se jucha sur les balustrades et dans tous les endroits où elle put trouver place. L’alcade parut sur le balcon de l’hôtel de ville, accompagné du corps municipal et d’une musique qui consistait eu deux chirola et jeta au milieu de la place un faisceau de bâtons ferrés destinés à irriter l’animal , et dont s’emparèrent une foule de pauvres diables qui se promettaient un grand plaisir de cette journée. Le taureau fut lâché quelques minutes après. Ceux <|ui étaient dans l’arène commencèrent par jouer des jambes pour éviter son premier choc. L’animal fit une fois ou deux le tour de l’enceinte au galop ; après quoi il .se retira vers le centre de la place , attendant ses ennemis de pied ferme et sans paraître étonné de leur nombre. Ceux-ci se rapprochèrent bientôt et commencèrent à le provoquer de différentes manières , en agitant leurs mouchoirs , en poussant des cris ou faisant toutes sortes de gestes et de contorsions. Le ttiureau, impatienté de ces provocations, finissait par se jeter sur l’un d’eux, qui, en fuyant, saisissait le moment où l'animal baissait la tète, pour éviter lestement le coup et lui planter son aiguillon dans les épaules. Le taureau furieux s’en prenait à un autre, <|ui le recevait de la même façon. Au milieu de la place était une grande jarre enterrée jusqu’à fleur de terre, dont l’entrée était beaucoup plus étroite (|ue l'intérieur; un enfant s’était mis dedans, et chaque fois que ' Souifnin du Payt Batque et det Pyrinèet e» 1819 ft I8S0, par N. E. II. (Boachcr lie Penhes i. Parts, Imprimerie de Goelsrbj, 1813, in-8°, p. 101, 101. ’ Flûte il trois trous dont le musicien joue d'une main, tandis que de l'anlrc il s'accompagne sur un tambourin on une espèce de lympanon, qu'il trappe arec une baguette pour marquer la mesure. Digitized by Google

tête, qui dura jusqu'à ce que les bouviers eussent rattrappé leur bête, que le commandant leur eût dit force injures, l'alcade mis le holà, et le public glosé sur le tout [1]. »

Le même écrivain rapporte ainsi une autre variété de courses de taureaux qu'il vit à Hernani, un peu plus loin qu'Irun, sur la route de Madrid : « En y arrivant, dit-il, je trouvai la place disposée comme pour un tournoi; toutes les issues étaient fermées avec des barrières, et les curieux qui commençaient à s'attrouper, témoignaient par leur impatience l'intérêt qu'ils prenaient à ce qui allait se passer. A dix heures, les croisées et les balcons se remplirent de monde, la foule se jucha sur les balustrades et dans tous les endroits où elle put trouver place. L'alcade parut sur le balcon de l'hôtel de ville, accompagné du corps municipal et d'une musique qui consistait en deux *chirola* [2], et jeta au milieu de la place un faisceau de bâtons ferrés destinés à irriter l'animal, et dont s'emparèrent une foule de pauvres diables qui se promettaient un grand plaisir de cette journée. Le taureau fut lâché quelques minutes après. Ceux qui étaient dans l'arène commencèrent par jouer des jambes pour éviter son premier choc. L'animal fit une fois ou deux le tour de l'enceinte au galop; après quoi il se retira vers le centre de la place, attendant ses ennemis de pied ferme et sans paraître étonné de leur nombre. Ceux-ci se rapprochèrent bientôt et commencèrent à le provoquer de différentes manières, en agitant leurs mouchoirs, en poussant des cris ou faisant toutes sortes de gestes et de contorsions. Le taureau, impatienté de ces provocations, finissait par se jeter sur l'un d'eux, qui, en fuyant, saisissait le moment où l'animal baissait la tête, pour éviter lestement le coup et lui planter son aiguillon dans les épaules. Le taureau furieux s'en prenait à un autre, qui le recevait de la même façon. Au milieu de la place était une grande jarre enterrée jusqu'à fleur de terre, dont l'entrée était beaucoup plus étroite que l'intérieur; un enfant s'était mis dedans, et chaque fois que

[1] *Souvenirs du Pays Basque et des Pyrénées en* 1819 *et* 1820, par M. E. B. .. (Boucher de Perthes). Paris, imprimerie de Goetschy, 1823, in-8°, p. 101, 102.

[2] Flûte à trois trous dont le musicien joue d'une main, tandis que de l'autre il s'accompagne sur un tambourin ou une espèce de tympanon, qu'il frappe avec une baguette pour marquer la mesure.

AMOSEMRNTS. tll le taureau s'approchait de lui , il lui donnait de grands coups de son aiguillon, La béte irritée se précipitait sur lui; mais il disparaissait dans la cruche, au grand étonnement de l'animal, qui passait par-dessus , ne concevant rien à cette disparition. Deux tauréadors en veste brodée allaient faire des salamalecs aux balcons , tenant à chaque main un banderillo (espèce de petit dard dont le bois est enjolivé de rubans et de papier découpé) , qu'ils allaient planter au taureau en l'honneur êchcr et le faire rester dans la lice. J'en vis un pousser la hardiesse jusqu'à saisir l'animal par la queue, et le suivre sans kichcr prLse pendant un demi-tour de place. 11 parut successivement six taureaux , qui figurèrent de la même manière , et qui distribuèrent par ci par là quelques coups de corne , dont heimeuscment aucun ne fut bien dangereux *. • Ces courses de taureaux, il est à peine utile de le faire remarquer, ne sont pas ces grandes courses dont tous les Espagnols , sans exception, se montrent si friands, et pour lesquelles il existe à Sénile une espèce d'école normale, où d'habiles profes-seurs enseignent tous les secrets de la tauromachie : celles-là n'ont lieu que dans des villes d'une certaine importance, et seulement dans les grandes

occasions. En pareille circonstance, Dayonnea plus d’une < Snte»iT$ du P

le taureau s'approchait de lui, il lui donnait de grands coups de son aiguillon. La bête irritée se précipitait sur lui; mais il disparaissait dans la cruche, au grand étonnement de l'animal, qui passait par-dessus, ne concevant rien à cette disparition. Deux tauréadors en veste brodée allaient faire des salamalecs aux balcons, tenant à chaque main un *banderillo* (espèce de petit dard dont le bois est enjolivé de rubans et de papier découpé), qu'ils allaient planter au taureau en l'honneur de chaque personne un peu marquante du pays, qui témoignait sa reconnaissance en leur jetant quelque argent. M. Z....., chez qui j'étais, eut aussi son tour; mais l'expédition faite en son honneur manqua d'être funeste au tauréador. Le taureau, après avoir reçu les deux *banderillos,* le poursuivit de si près, qu'il lui emporta d'un coup de corne la moitié de sa culotte, ce qui excita de grands cris de joie et *bravo toro* parmi la canaille, qui s'impatientait qu'il ne fût pas encore arrivé d'accident. Un moment après, le même individu fut jeté contre la muraille avec tant de force, qu'il en eut la figure toute meurtrie. A mesure que le taureau se fatiguait, on le remplaçait par un autre, après l'avoir fait sortir de l'arène au moyen d'une vache qu'on lui présentait, et qu'il finissait par suivre, malgré tout ce que pouvaient faire ses antagonistes pour l'en empêcher et le faire rester dans la lice. J'en vis un pousser la hardiesse jusqu'à saisir l'animal par la queue, et le suivre sans lâcher prise pendant un demi-tour de place. Il parut successivement six taureaux, qui figurèrent de la même manière, et qui distribuèrent par ci par là quelques coups de corne, dont heureusement aucun ne fut bien dangereux [1]. »

Ces courses de taureaux, il est à peine utile de le faire remarquer, ne sont pas ces grandes courses dont tous les Espagnols, sans exception, se montrent si friands, et pour lesquelles il existe à Séville une espèce d'école normale, où d'habiles professeurs enseignent tous les secrets de la tauromachie : celles-là n'ont lieu que dans des villes d'une certaine importance, et seulement dans les grandes occasions. En pareille circonstance, Bayonne a plus d'une

[1] *Souvenirs du Pays Basque*, etc., p. 103-105.

115 LE PAIS BASQlt. fois copie l’exemple de ses voisines, moins par goût, j'imagine, pour CCS brillantes boucheries , que par attention pour des hôtes illustres destinés à les voir ou élevés à les goûter. C'est ainsi que Philippe V, roi d’Espagne, étant arrivé le 13 janvier 1701, la ville lui donna, entre autres divertissements, une course de taureaux dont la relation nous a été conservée dans les registres municipaux. Comme elle a été publiée piU" Beylac ', et qu'il ne s’y voit rien qui ne se trouve partout , nous n'eu dirons mot , si ce n’est <(ue les dix hommes qui y figurèrent vêtus de bufllc , avec une veste de soie par-dessus et des bas rouges, étaient venus d’Espagne, d’oû un pareil divertissement , tel qu’il s’y pratique, n’aurait jamais ilû, ce nous semble, être importé en France. * Nùurelle Chrouiquf de lë riiU de p. 1d3't96. Digilized by Google

fois copié l'exemple de ses voisines, moins par goût, j'imagine, pour ces brillantes boucheries, que par attention pour des hôtes illustres destinés à les voir ou élevés à les goûter. C'est ainsi que Philippe V, roi d'Espagne, étant arrivé le 13 janvier 1701, la ville lui donna, entre autres divertissements, une course de taureaux dont la relation nous a été conservée dans les registres municipaux. Comme elle a été publiée par Beylac [1], et qu'il ne s'y voit rien qui ne se trouve partout, nous n'en dirons mot, si ce n'est que les dix hommes qui y figurèrent vêtus de buffle, avec une veste de soie par-dessus et des bas rouges, étaient venus d'Espagne, d'où un pareil divertissement, tel qu'il s'y pratique, n'aurait jamais dû, ce nous semble, être importé en France.

[1] *Nouvelle Chronique de la ville de Bayonne*, p. 193-195.

LES CONTBEBàNDIERS. 113 VI LES CONTREBANDIERS BASQUES Jaloux (In leur antii|UC liberté, les Basques de ee côlé-ei des Pyrénées ont plus d'une fois secoué le joug de la France , et cependant nos rois , autant pour les retenir dans le devoir ipic pour récompenser une longue fidélité, leur avaient accordé des exemptions d'impôts et conservé leurs anciens et beaux privilèges que leur enviaient les autres provinces Louis XI, sentant combien il pouvait être important d'attacber à la Fnince, par des noeuds indissolubles, la ville de Baj'onne, reconquise par les Anglais sous Charles Vil, l'avait confirmée par lettres patentes du mois d'octobre I4C>I , ainsi que les habitants de la sénéchaussée des Lannes, dans l'exemption de toute imposition foraine sur les denrées et marchandises (ju'ils tireraient du royaume pour Iciu* consommation; mais Henri II avait donné bien plus d'extension aux privilèges des Bayonnais, en leur permettant , par ses lettres du '24 juillet 1557, de faire entrer et circuler en franchise dans le royaume, pendant dix ans, les divers objets de leur commerce. Ils jouissaient paisiblement de cette grâce, confirmée à perpétuité ■ Solilia ulriiuqueViucoiiitr, Mb. 111, cap. IV, p. 108, 409. — On peu! se Taire une Idée des droilt cl de l'élal des personnes cbei les Basques français, en lisant parmi les coutumes du ressort du parlement de Bordeaux, souvent imprimées dans celle ville, nommément en 1603, en 1700 et en 1760, in-8*', le titre I des « Couslumes generalles du pays et viconté de Solle, publiées et accordées par devant monsieur maislre Jean Olbarrnia... conseiller du roy nostre sire en sa court de parlement b Bourdeans et commissaire par ledici seigneur député en ceste partie, par les gens d'Eglise, nobles, jiractlciens cl autres du tiers estai desdicts pays et viconté, pour ce faire assemblez le sepliesme jour d'octobre mil cinq cens et vingt et autres jours ensulvans en la maison de la court de Liiarre, prés la ville de Nanléon de Solle, en ensuivant les lettres patentes du roy nosiredirt seigneur b luy envoyées b reste On, datées du cinqniesme jour de mars audict an. • 8

Digitized by Google

VI

LES CONTREBANDIERS BASQUES

Jaloux de leur antique liberté, les Basques de ce côté-ci des Pyrénées ont plus d'une fois secoué le joug de la France, et cependant nos rois, autant pour les retenir dans le devoir que pour récompenser une longue fidélité, leur avaient accordé des exemptions d'impôts et conservé leurs anciens et beaux priviléges que leur enviaient les autres provinces [1]. Louis XI, sentant combien il pouvait être important d'attacher à la France, par des nœuds indissolubles, la ville de Bayonne, reconquise par les Anglais sous Charles VII, l'avait confirmée par lettres patentes du mois d'octobre 1461, ainsi que les habitants de la sénéchaussée des Lannes, dans l'exemption de toute imposition foraine sur les denrées et marchandises qu'ils tireraient du royaume pour leur consommation; mais Henri II avait donné bien plus d'extension aux priviléges des Bayonnais, en leur permettant, par ses lettres du 24 juillet 1557, de faire entrer et circuler en franchise dans le royaume, pendant dix ans, les divers objets de leur commerce. Ils jouissaient paisiblement de cette grâce, confirmée à perpétuité

[1] *Notitia utriusque Vasconiæ*, lib. III, cap. IV, p. 408, 409. — On peut se faire une idée des droits et de l'état des personnes chez les Basques français, en lisant parmi les coutumes du ressort du parlement de Bordeaux, souvent imprimées dans cette ville, nommément en 1603, en 1700 et en 1760, in-8°, le titre I des « Coustumes generalles du pays et viconté de Solle, publiées et accordées par devant monsieur maistre Jean Dibarrola... conseiller du roy nostre sire en sa court de parlement à Bourdeaus et commissaire par ledict seigneur deputé en ceste partie, par les gens d'Eglise, nobles, practiciens et autres du tiers estat desdicts pays et viconté, pour ce faire assemblez le septiesme jour d'octobre mil cinq cens et vingt et autres jours ensuivans en la maison de la court de Lixarre, près la ville de Mauléon de Solle, en ensuivant les lettres patentes du roy nostredict seigneur à luy envoyées à ceste fin, datées du cinquiesme jour de mars audict an. »

114 LE rilS BISQL'E. par Louis XIII en 1C17, lorsqu'on 1G64 le tarif uniforme, que son successeur se décida à établir dans le ro_yaumc, ne laissa à Bayonne et au pays de Labourd que la ressource d'être compris dans le nombre des provinces réputées étrangères. L'une et l'autre perdirent de ce moment le droit de pouvoir introduire dans l'intérieur aucune marchandise sans acquitter les droits de traite, etc. En 1 00.5 , il éclata une sédition dans le pays de Chalossc à propos de gabelles ; mais bien que les magistrats de Bayonne se soient montrés très-faibles dans cette alTaire, et que l'on ait mis en avant la nécessité de punir cette ville et tout le Béarn ', il ne parait point f[ue le Pays Basque ait été compromis à cette occasion. Son tour vint plus tard, au cominenceincnt de l'année 1 C7 1 , où tout le Labourd se souleva au sujet de l'enrôlement général des matelots ordonné par Colbert. Il faut lire le rapport adressé de Saint-Jeande-Luz par le comte de Guiche à ce grand ministie, le 12 février de cette année, pour connaître tous les détails de ces troubles et saisir quelques nouveau.v traits de mœurs, tels que celui-ci. Je laisse parler le narrateur : « 11 est impossible , dit-il , de faire en Bas(|ue, diu"ant le carnaval, autre chose que dancer. J'ay esté receu avec des témoignages d'une joye indicible qui n'a esté troublée que par une jalousie de ceux de Saint-Jean-de-Luz pour les hiibitans de Siboure , parce que ccux-cy estant venus au-devant de moy avec force sonnettes , nous avions dancé ensemble, et que ceux de Saint-Jean-de-Luz n'avoient pas fait comme les autres le devoir de porter beaucoup de sonnettes '. • Sans entrer dans l'exposé des faits, qui nous mènerait trop loin, nous relèverons les observations du comte de Guiche sur le caractère de ses compatriotes * : € Ils sont naturellement soupçonneux et dc.s(ians, dit-il. ' Corretpondance admiaitiralite tout le reg»e ie Louis XIY, eic., publ. par G. B. Depping, I. Il, Parti, ImpriirerU; naliooale, M DCCC Ll, in-L°, p. 148-153. Vüjei le récit (le tonte cette alTaire dans le I. III , p. 68-123. * II était porienr de l'amnislic accordée par le roi aux révoitè.s. ' Corresp. oim., etc., I. I , M DCCC L, p. 820. * Ce caractère a été bien tracé par le général Serviez i Statistique iu iéparlemeni des Basses-Pyriuees. A Paris, de 1 imprimerie des $ourda-mnels,an X, ln-8°, é' part., art. I, p. 116-120), el par Wllh. von Luedemann (Zuege durch die llorkgetiirge a»i< Ttueler der Pgreuaeu , im Jaire 1822. Berlin , verlegt bei Duncler und llamblol , 1825, ln-12 , p. 300305), dont ie récit a été reproduit dans les Soueeltes Amuales des togages, Paris, 1831 ,

Digitized by Google

LES CONTBKnilHDIEBS. 115 Nous no connaissons icj pour règle que l’honneur, la passion ou la fantaisie , sans que la raison y aye jamais de part. Ces raesmes Basques, qui ont haztu'dé dans leur navigation des choses pliLs siuq)renantes que n'ont fait les sujetz des Pro\4nces-Unics qui possèdent sy bien eet art , croiroient estre perdus si on les menoit dans un lieu d’où ils n’eussent pas trouvé eux-incsmes la route. C’est de là (|ue vient le refas obstiné de servir les coinpagnics d’Est et d'Ouest *, bien t|u’ils facent ehartue année des voyages plus longs, plus diflieiles et de moins de proffit ’. » Plus loin, le comte appelle les Labourdins « des gens toujours fols et souvent ivres » et « des hommes plus légers de la teste que îles pieds *. » I/aflaire qui valait à ceux qui y figurèrent de pareils témoignages et de plus sévères encore *, faillit s’aggraver par la crainte r|ue l'on établit dans le pays l’impôt sur le sel. Celui dont plus tard le tabac y fut frappé , occasionna de nouveaux troubles en 1750, et les habitants, surtout les femmes de Hcndaye, Ciboure, Saint-Jean-de-Luz, Urrugne, etc., se livrèrent anx plus graves excès *. •Vu lieu de chercher à en éviter le retour par des mesures à la fois paternelles et intelligentes, le ministère médita de restreindre encore la franchise dont jouissait le Labourd. Un habile aihuinistrateur eut beau présenter des observations (|u’il rendit publiques, et dans i'Huloire Mlurelleie l'homme, etc., pu J. C. Prirhard, tradaitc de l'anglils par le D' F. Roulfn. Paris, chez 1. B. Baillière, latt, ln-8“, 1. 1, p. 3L9-352. — On Ironvera des appréciations dn caractère des Alarais cl des Bi$ca;ens dans le Dictionnaire géographlque-bistorique d'Espagne, sect. I, 1. 1, p. 52, col. 1, et I. Il, p. èS7, col. 2; luaLs il ne fant pas espérer de rien rrncoiiirer dans on petit livre intitulé \'o\iage dam le Pays Basque el a*e bains de Biarits, conlenani des obsertalions sur la langue des Basques, leurs mirnrs, leur caraeiere , etc., par Prosper de Lagardc. Paris, Andin, 1835, ln-18. Fai bien peur qu’il n'en (aille dire autant de Clémence de Sorlieu, ou l'homme sans caraciere, arec des noies sur le peuple basque, par N"* Chemin. Paris, 180!), trois vuinmes in-12. ' C'e$l-b-dire des Indes orientales et occidentales. * Corresp. adminisl., t. I, p. 821 , 822. ■ Correspond, adm. , t. I,p.822. Parlant ensuite, p. 826, d'nne résolation prise par la paroisse d’Crrogne, il dit : « C'estoit... b 3 henres après midj, circonstance notable, parce qne beancoup de gens estoient jvres. • ‘ Correspond, adm., t. I , p. 855. * < Faj affaire b des gens privés de tont bon sens el non pas de lumières naturelles. • (P. 836.)— < Ces bettes féroces qui servent mieux qne

des hommes raisonnables b enrichir le rovaume el b appauvrir l'Espagne , > etc. (P. 8,37.) Sanadon, Essai sur la noblesse des Basques, $ V, p. 246.
Digitized by Google

Nous ne connaissons icy pour règle que l'honneur, la passion ou la fantaisie, sans que la raison y aye jamais de part. Ces mesmes Basques, qui ont hazardé dans leur navigation des choses plus surprenantes que n'ont fait les sujetz des Provinces-Unies qui possèdent sy bien cet art, croiroient estre perdus si on les menoit dans un lieu d'où ils n'eussent pas trouvé eux-mesmes la route. C'est de là que vient le refus obstiné de servir les compagnies d'Est et d'Ouest [1], bien qu'ils facent chaque année des voyages plus longs, plus difficiles et de moins de proffit [2]. » Plus loin, le comte appelle les Labourdins « des gens toujours fols et souvent ivres [3], » et « des hommes plus légers de la teste que des pieds [4]. » L'affaire qui valait à ceux qui y figurèrent de pareils témoignages et de plus sévères encore [5], faillit s'aggraver par la crainte que l'on établit dans le pays l'impôt sur le sel.

Celui dont plus tard le tabac y fut frappé, occasionna de nouveaux troubles en 1750, et les habitants, surtout les femmes de Hendaye, Ciboure, Saint-Jean-de-Luz, Urrugne, etc., se livrèrent aux plus graves excès [6].

Au lieu de chercher à en éviter le retour par des mesures à la fois paternelles et intelligentes, le ministère médita de restreindre encore la franchise dont jouissait le Labourd. Un habile administrateur eut beau présenter des observations qu'il rendit publiques,

et dans l'*Histoire naturelle de l'homme*, etc., par J. C. Prichard, traduite de l'anglais par le Dr F. Roulin. Paris, chez J. B. Baillière, 1843, in-8°, t. I, p. 349-352. — On trouvera des appréciations du caractère des Alavais et des Biscayens dans le Dictionnaire géographique-historique d'Espagne, sect. I, t. I, p. 52, col. 1, et t. II, p. 487, col. 2; mais il ne faut pas espérer de rien rencontrer dans un petit livre intitulé *Voyage dans le Pays Basque et aux bains de Biaritz, contenant des observations sur la langue des Basques, leurs mœurs, leur caractère*, etc., par Prosper de Lagarde. Paris, Audin, 1835, in-18. J'ai bien peur qu'il n'en faille dire autant de *Clémence de Sorlieu, ou l'homme sans caractère, avec des notes sur le peuple basque*, par Mme Chemin. Paris, 1809, trois volumes in-12.

[1] C'est-à-dire des Indes orientales et occidentales.

[2] *Corresp. administ.*, t. I, p. 821, 822.

[3] *Correspond. adm.*, t. I, p. 822. Parlant ensuite, p. 826, d'une résolution prise par la paroisse d'Urrugne, il dit : « C'estoit... à 3 heures après midy, circonstance notable, parce que beaucoup de gens estoient yvres. »

[4] *Correspond. adm.*, t. I, p. 855.

[5] « J'ay affaire à des gens privés de tout bon sens et non pas de lumières naturelles. » (P. 836.) — « Ces bestes féroces qui servent mieux que des hommes raisonnables à enrichir le royaume et à appauvrir l'Espagne, » etc. (P. 837.)

Sanadon, *Essai sur la noblesse des Basques*, § V, p. 246.

IIG LE EilS BàSQCE. avec les représentations du syndic du pays où sc trouvaient peinte la désolation dans laquelle ce nouveau traitement devait infailliblement le jeter, et indi(jués des moyens différents de contenter le fisc , les fermiers généraux persistèrent à penser qu'ils avaient choisi le meilleur pour prévenir la contrebande, et la mesure proposée eut lieu. Il éclata alors dans le Labourd une nouvelle révolte , que Bachaumont raconte en ces termes , sous la date du novembre 1784 ; • Les Basques sont toujours en fermentation au sujet des limites assignées pour la franchise de leur j)ays. Des hommes habillés en femmes se mêlent à ces dernières, et ils n'entendent pas raison. Habitués à commercer d'une rive à l'autre de la ÎSive, ils soutiennent (|ue les employés des fermes répandus sur les bords de cette rivière leur seront très-funestes : la ferme générale s'ol)stine dans son projet de circonscrire le territoire de la franebise, et l'on emploie contre ces pauvres gens des moyens de rigueur qui les désolent. Quand leurs femmes viennent au marché à Bayonne , ou leur demande si elles sont de tel ou tel village, non compris dans les limites de la franchise, et sur leur réponse alllrmative, on les mene sm' le champ en prison. Dernièrement la femme qui faisoit les fonctions de major, lors de l'airivée des troupes à Aspar ', a été arrêtée de la sorte. On l'a interrogée, et elle a répondu bonnement qu'il étoit possible (juc les gens de son pays tuassent le commandant ou l'intendant. Cet avis déplaisant a fuit augmenter la rigueur, et les Basques ne voyant plus revenir leurs femmes et leurs filles sont plus que jiunais animés contre des gens qu'ils regardent comme leurs oppresseurs. Déjà plusieurs d'entre eux sont passés en ' Mémoire nr lo déauleoce du commerce de Bayonue el Soint-Jeen-de-Lux, et eur le» moyene de le rélablir; lu par H. Dupré de Sainl-Naor, intendanl de Goienne, e(directeur de l'Académie des Scieuces de Bonleaui , Il la séance publiqurdu SS aoiil 1781 A Bordeaui, cbez Michel Racle, M. DCC. LXXXIII., io-i° de 64 pages. ' ilasparren. Celle paroisse, ainsi que Mouguerre,ie bas Cambo , Urcarajr cl Mendionde, toutes situées sur la rire droite de la Nive, élaieul des plus intéressées b Jouir du bénédee de la franchise ; car leurs habitants, ciercani la plupart les métiers de iielleiirrs, de cbamoiseurs, de tanneurs, cl occupés b la fabrication du fer, ne pouvaient tirer qne d'Amérique ou d'Espagne les matières premières sur lesquelles s'exercait leur industrie, et, après les avoir mises en œuvre, s'en procurer un débit suffisant dans les

provinces françaises qui les avoisinaient. Vnvet Ifém. nr la déced. du commerce de Bayouue, etc., p. 60. Digilized by Google

I.ES COATfiKKAMMEHS. 117 Espagne, sur le bruit qu'on alloit faire venir des troupes dans leur pays. Le gouvcrneincnt desire vivement d'apprendre la lin de tous CCS troubles *. » Son attente ne fut pas longue, et f|uel(|ues jours après Bachauniont écrivait : « Les troubles des Basques sont enfin appaisés *. On a puni leur désobéissance d'une maniéré assez singulière, en leur ôtant à la fois les signaux dont ils se servoient pour se rassembler. On a dépouillé leurs cloeliers de toutes les eloehes qui s'y trouvoient •, ce qui leur a été, dit-on. fort sensible. Ils n'auront le plaisir d'entendre les sonneries auxquelles ils paroissent fort attachés, que <|uand on seratertain qu'elles ne leur insjureront aucune idée contraire à leur devoir *. » Baehauniont ne dit pas que Louis XVI , éclairé sur les droits au privilège d'une population qui s'était annexée sous cette expresse condition, et comprenant les avantages de la franchise appliquée à des centres maritimes que leur position topographique allait rendre l'entrepôt de tout le commerce espagnol , accueillit les doléances de Saint-Jean-de-Luz et de Bayonne, et donna les célèbres lettres patentes de 1784-, qui, en restituant aux deux villes la complète jouissance de leurs libertés commerciales, rouvraient les voies de leur activité et de leur fortune *. De l'autre côté des Pyrénées , les Basques n'éprouvaient pas moins d'aversion poui' les douanes. En 1718, le ministre Patinho voulant les forcer à les recevoir, pensa y causer une insurrection. Lorsqu'en 1778, le commerce de l'.Vmérique espagnole fut étendu à plusieurs ports de la métropole , ils auraient pu y faire participer ' CerTUpondanee lecrele, etc., I. XVII. I.oudres, 1789, in-8", p. 137, 138. ' D. SanadoD, qai dcriv;iit i rdpoque, attribue ce résultat b un niagistrit qu'il ne numme pas; t Dans ce moment même, dit-ll, la crainte d'une lésion, peut-être iiniginaire, aurait ioraillliblement produit des eflels beaucoup plus (debeux (qu'en 1750) pour les habitans de Hasparen et des environs, si les insinuations bienraisantes d'un magistral ami de l'bumanlté n'avaient, en éclairant leurs esprits, et gagnant leurs cœurs, déterminé leur soumission. « I £m«i nr la naUeaae dea Basques, t V, p. Ul.) ' On en agissait ainsi quand on voulait punir des populations révoltées, RabelaI.s, faisant allusion b la révolte de Bordeaux et de la Cuienne en 1519, dit dans son nouveau prologue du liv. IV : < le; sont les Guascons renians, cl demandans reslabiissement de leurs cloches. • ' Correspoudauce secrele, etc., I. XVII , p. 147 ; 17 novembre 1784. * Sainl-

Jean-de-Lus, etc., p. 171-175. Voyci encore Souselle Cironique de la aille de Bayonue , p. 455-489. Digilized by Google

Espagne, sur le bruit qu'on alloit faire venir des troupes dans leur pays. Le gouvernement desire vivement d'apprendre la fin de tous ces troubles [1]. »

Son attente ne fut pas longue, et quelques jours après Bachaumont écrivait : « Les troubles des Basques sont enfin appaisés [2]. On a puni leur désobéissance d'une maniere assez singuliere, en leur ôtant à la fois les signaux dont ils se servoient pour se rassembler. On a dépouillé leurs clochers de toutes les cloches qui s'y trouvoient [3], ce qui leur a été, dit-on, fort sensible. Ils n'auront le plaisir d'entendre les sonneries auxquelles ils paroissent fort attachés, que quand on sera certain qu'elles ne leur inspireront aucune idée contraire à leur devoir [4]. »

Bachaumont ne dit pas que Louis XVI, éclairé sur les droits au privilége d'une population qui s'était annexée sous cette expresse condition, et comprenant les avantages de la franchise appliquée à des centres maritimes que leur position topographique allait rendre l'entrepôt de tout le commerce espagnol, accueillit les doléances de Saint-Jean-de-Luz et de Bayonne, et donna les célèbres lettres patentes de 1784, qui, en restituant aux deux villes la complète jouissance de leurs libertés commerciales, rouvraient les voies de leur activité et de leur fortune [5].

De l'autre côté des Pyrénées, les Basques n'éprouvaient pas moins d'aversion pour les douanes. En 1718, le ministre Patinho voulant les forcer à les recevoir, pensa y causer une insurrection. Lorsqu'en 1778, le commerce de l'Amérique espagnole fut étendu à plusieurs ports de la métropole, ils auraient pu y faire participer

[1] *Correspondance secrete*, etc., t. XVII. Londres, 1789, in-8°, p. 137, 138.

[2] D. Sanadon, qui écrivait à l'époque, attribue ce résultat à un magistrat qu'il ne nomme pas : « Dans ce moment même, dit-il, la crainte d'une lésion, peut-être imaginaire, aurait infailliblement produit des effets beaucoup plus fâcheux (qu'en 1750) pour les habitans de Hasparen et des environs, si les insinuations bienfaisantes d'un magistrat ami de l'humanité n'avaient, en éclairant leurs esprits, et gagnant leurs cœurs, déterminé leur soumission. » (*Essai sur la noblesse des Basques*, § V, p. 247.)

[3] On en agissait ainsi quand on voulait punir des populations révoltées. Rabelais, faisant allusion à la révolte de Bordeaux et de la Guienne en 1549, dit dans son nouveau prologue du liv. IV : « Icy sont les Guascons renians, et demandans restablissement de leurs cloches. »

[4] *Correspondance secrete*, etc., t. XVII, p. 147 ; 17 novembre 1784.

[5] *Saint-Jean-de-Luz*, etc., p. 171-175. Voyez encore *Nouvelle Chronique de la ville de Bayonne*, p. 455-489.

LE PAIS BASQEE. 1 18 les leurs, s’ils avaient voulu ailmetlre les douanes; mais ik ont vu dans tes employés du fisc les satellites du despotisme , et leur généreuse méfiance a repoussé les bienfaits du souverain. Ils ne pouvaient faire d'expéditions poim l'Amérique (|u'en les préparant dans les ports voisins de leurs côtes; « en sorte, dit J. F. Bourgoing, que le peuple d’Espagne, te plus versé dans la navigation, le plus à portée de commercer avec les colonies espagnoles, immole une partie de ses avantages à celui «le conserver au moins un reste de liberté *. » Forcés de plier sous le joug commiui , nos Bas(|ues n’en restèrent pas moins eu lutte avec la loi en eherehant à l’éluder par la contrebande. Voulant présenter un tableau de ce qu’elle est , je ne crus pouvoir mieu.\ faire que de m’atlrcsser à un capitaine des douanes dont j’avais déjà éprouvé la complaisance ; mais sa réponse fut loin d’être ce (|ue j’en attendais : « La contrebande, me dit-il, elle n’existe plus, nous l’avous tuée. Noue vivons sous un prince ennemi de la fraude, et en abaissant les tarifs, il lui a donné le dernier coup. • Nonobstant les aflirmations du bon capitaine, lu contrebande vit encore. 11 ne me serait pas dillicilc de donner à ce sujet des détails précis, que je dois à une personne du pays bien placée pour connaître les hommes et les choses; mais omne quod licet non expedit. Des généralités sullisent pour mon plan , je m’en tiendrai à des généralités. Il y a deux espèces de contrebande, l’une en grand et qui opère sur toutes marchandises de commerce par des associations bien organisées; l’autre, de détail, se fait par des individus isolés et sur «les articles «le consommation journalière, tels «jue sucre, café, chocolat, sel, tabac et autres denrées en petites quantités. Hommes , femmes , enfants , tous pauvres , et n’ayant pas d'autres moyens d’existence au milieu des montagnes, voilà les petits contrebaniliers. Quoi i|u’on eu dise , ces gens-là, sans la coutre■ Tahlea* it mtéene. Ptris, an V— 1797, ou i Paris, chei Lcvrault frères, an XI — 1803, iii-8", 1. I, chap. I, p. Î5, 2G. Digitized by Google

LES CONTREBiHDIEBS. 110 bande , seraient obligés pour vivre de quitter leur demeure , de chercher gîte ailleurs, ou de sc faire mendiants et voleurs en restant dans leur pays. Arrêtés par les préposés de la douane, ils font cinq , six mois ou plus de prison ; puis , à peine libérés , ils recommencent leur même genre de vie ; ils ne sauraient subsister autrement. C'est ce que disait, il n'y a pas longtemps, un maire cité devant l'un de scs supérieurs : * Je suis maire, et cependant contrebandier; tous mes .administrés font aussi la contrebande. Comment nous en empêcher? Nos terres, quelque abondantes que soient nos moissons , ne produisent pas de <;uoi nous alimenter six mois : irons-nous augmenter le nombre des mendiants de la plaine? et ne vaut-il pas mieux nous industrier im peu et utiliser notre voisinage avec l'Espagne, unique bien qui soit à notre portée ? • La contrebande en grand est une véritable profession qui occupe partout beaucoup de bras. Des hommes très-probes et %Taiment honnêtes en font partie; leurs chefs sont connus, et l'on est sûr de rencontrer parmi eux une fidélité, une droiture, un dévouement tout chevaleresque : ce qui sc comprend de reste, leur profession reposant surtout sur la confiance qu'inspire leur caractère, et sans laquelle les négociants n'oseraient jjas recourir à leur concours. Quant à ceux dont la réputation de probité n'est pas suffisamment établie, on exige d'eux un cautionnement. Qu'on les appelle, les uns ou les autres, fraudeurs, ils s'indigneront ; « Nous ne faisons pas un métier de fraude, diront-ils. A quatre pas de nous sont des marchandises à bas prix , la douane nous défend d'y toucher. Pour favoriser le commerce de quelques riches maisons, de quelques grandes villes industrielles, on nous veut dans la misère. Le gouvernement nous menace d'amende , nous la payons , trop souvent, hélas! mais sans regimber, et l'Etat, en somme, n'y perd rien. Ceux qui y perdent un peu sont quelques commerçants, qui, sans nous, gagneraient davantage; mais quelle injustice y a-t-il à partager quelques bénéfices? Ne sommes-nous pas hommes et Français comme" eux? Ils ont des fabriques, des produits; nous^ nous avons la h^)ntière : chacun tire parti de ce qu'il a. > Quelquefois, il est vrai, la frontière est inclémente, et les Digilized by Google

bande, seraient obligés pour vivre de quitter leur demeure, de chercher gîte ailleurs, ou de se faire mendiants et voleurs en restant dans leur pays. Arrêtés par les préposés de la douane, ils font cinq, six mois ou plus de prison; puis, à peine libérés, ils recommencent leur même genre de vie; ils ne sauraient subsister autrement. C'est ce que disait, il n'y a pas longtemps, un maire cité devant l'un de ses supérieurs : « Je suis maire, et cependant contrebandier; tous mes administrés font aussi la contrebande. Comment nous en empêcher? Nos terres, quelque abondantes que soient nos moissons, ne produisent pas de quoi nous alimenter six mois : irons-nous augmenter le nombre des mendiants de la plaine? et ne vaut-il pas mieux nous industrier un peu et utiliser notre voisinage avec l'Espagne, unique bien qui soit à notre portée? »

La contrebande en grand est une véritable profession qui occupe partout beaucoup de bras. Des hommes très-probes et vraiment honnêtes en font partie; leurs chefs sont connus, et l'on est sûr de rencontrer parmi eux une fidélité, une droiture, un dévouement tout chevaleresque : ce qui se comprend de reste, leur profession reposant surtout sur la confiance qu'inspire leur caractère, et sans laquelle les négociants n'oseraient pas recourir à leur concours. Quant à ceux dont la réputation de probité n'est pas suffisamment établie, on exige d'eux un cautionnement. Qu'on les appelle, les uns ou les autres, *fraudeurs,* ils s'indigneront : « Nous ne faisons pas un métier de fraude, diront-ils. A quatre pas de nous sont des marchandises à bas prix, la douane nous défend d'y toucher. Pour favoriser le commerce de quelques riches maisons, de quelques grandes villes industrielles, on nous veut dans la misère. Le gouvernement nous menace d'amende, nous la payons, trop souvent, hélas! mais sans regimber, et l'État, en somme, n'y perd rien. Ceux qui y perdent un peu sont quelques commerçants, qui, sans nous, gagneraient davantage; mais quelle injustice y a-t-il à partager quelques bénéfices? Ne sommes-nous pas hommes et Français comme eux? Ils ont des fabriques, des produits; nous, nous avons la frontière : chacun tire parti de ce qu'il a. »

Quelquefois, il est vrai, la frontière est inclémente, et les

 m conlrcbiindiers tunibcnt dans des embuscades disposées pour les recevoir. Ils veulent résister, et laissent des morts, des blessés ou au moins des prisonniers ; mais de pareilles luttes sont de plus en plus rares. Le contrebandier reconnait que les douaniers sont payés pour faire leur devoir, et il sait r|u'en abandonnant à propos sa charge à leur convoitise, il échappera au «langer qui le menace. C'est dans ce cas, pour ainsi dire, une convention tacite et mutuelle, et voici pourquoi Vhabit'vert s’v prête : par la mort ou la capture du contrebandier, il y a pour le douanier chances à peu près inévitables de cruelles représailles ; par la saisie pure et simple de 1a contrebande , allocation lui est attribuée conmie paii. de prise. Partant- d'une logii{ue aussi serrée, la préférence est bien vite donnée au ballot, et la fuite assurée au porteiu" *. Telle est la manière ilont se passent le plus habituellement les choses quand il s'agit de marchandises ; mais si le contrebandier a charge d’àmc , comme dans le passage de la princesse de Beira de France en Espagne, il est obligé de changer tout à fait de tactique, sui’tout de déployer un esprit de ressources, un sangfroid, un courage, ([ui feraient la fortune d’un général. C'était en novembre 1835. La princesse de Beira, fiancée à D. Carlos, son beau-frère, était partie subitement de Naples avec le comte de Custiue et une Portugaise, sa ilame d’honneur. En traversant Toulouse, elle prit le prince des .\sturies, fds de son futur époux, aujourd’hui le comte de Montemolin, et continua rapidement son voyage vers Bayonne. Elle n’y lit pas long séjoui-, et se cacha d’abord à Biarrotte chez le baron d’Olce, puis chez M. de Roll, au château de Montpellier, sim les bords de l’Adour. .Sa retraite fut bientôt découverte et dénoncée à M. liénaut, alors sous-préfet de Bayonne, qui avisa immédiatement aux mo3'ens de faire surprendre et arrêter la rov'ale fugitive; mais avertie à temps par de fidèles émissaires, elle quitta un dimanche matin le toit hospitalier de la famille de Iloll , traversa l’Adour en face d’ürt , et trouva là des chevaux pour elle et son cortège, des ■ Victor GiUlard, le Catlreitndier, dans l'ittHuii ptrinien,i^ année. Pan, tMi, in-8“, p. «1 Digitized by Google

LES CU.NTBEBilVDIEBS. l'21 contrebandiers pour la piloter, et un négociant de Bayonne, M. Darrotchès, agent carliste, pour chef de la caravane. .\près avoir marché prcs(|uc toute la journée dans le vaste bois de Mixe, que probablement scs guides connaissaient mal, elle arriva dans l'après-midi sur les hauteurs limitrophes des pays de Mixe et d'Arberoue, d'où l'on découvre le joli vallon de Méharin. Le dîner ctite troupe y avait été commandé dans la maison Sallaberia, chez un laboureur oalraretier ; mais le eomtc de Custinc , trouvant le lieu mal choisi , décida la princesse à préférer à cet asile l'anti(|ue et noir château qui dressait scs quatre poivrières au milieu de la vallée, donnant pour raison qu'il avait connu son propriétaire , le vicomte île Belsuncc , dans la garde royale , d'où il sortait lui-méme. Le plan de marche ainsi modifié, fut exécuté; le chef de la petite

troupe,

contrebandiers pour la piloter, et un négociant de Bayonne, M. Darrotchès, agent carliste, pour chef de la caravane.

Après avoir marché presque toute la journée dans le vaste bois de Mixe, que probablement ses guides connaissaient mal, elle arriva dans l'après-midi sur les hauteurs limitrophes des pays de Mixe et d'Arberoue, d'où l'on découvre le joli vallon de Méharin. Le dîner de la petite troupe y avait été commandé dans la maison Sallaberia, chez un laboureur cabaretier; mais le comte de Custine, trouvant le lieu mal choisi, décida la princesse à préférer à cet asile l'antique et noir château qui dressait ses quatre poivrières au milieu de la vallée, donnant pour raison qu'il avait connu son propriétaire, le vicomte de Belsunce, dans la garde royale, d'où il sortait lui-même. Le plan de marche ainsi modifié, fut exécuté; le chef de la petite troupe, détaché en avant, alla demander l'hospitalité au châtelain, qui s'empressa de l'accorder sans savoir encore à qui il la donnait. Les chevaux furent renvoyés; un des contrebandiers d'escorte, Batista Etchegoyen, fut dépêché, muni d'instructions, à Macaye, vers le chef célèbre de la contrebande labourdine, le brave et loyal Ganis [1].

Celui-ci arriva vers le milieu de la nuit, suivi de plus ou moins près d'hommes à lui amenant deux chevaux et portant des paquets qui contenaient des travestissements. Pour gagner plus promptement et plus facilement la frontière, il fallait nécessairement traverser Hélette, gros bourg servant de résidence à un poste nombreux de douaniers, et se soustraire à leurs regards inquisiteurs. Afin d'y parvenir, l'adroit Ganis profita d'un enterrement qui devait avoir lieu à dix heures et demie; il partit de Méharin à neuf heures du matin, accompagnant à pied ces dames vêtues de l'habit de deuil des paysannes aisées de la basse Navarre. A une courte distance du bourg, elles durent mettre pied à terre et se rendre directement à l'église, où elles trouvèrent, à une place déterminée, une femme costumée comme elles, reconnaissable à sa haute taille et à quelques signes convenus. C'était la sœur de Ganis, derrière laquelle devaient se placer et que devaient imiter

[1] *Ganis*, en basque, veut dire *Jean*.

12-2 LH PATS BASQIE. et suivre dans tous ses mouvements la prineesse et sa caméristе. Le capuchon de leur ÿj;rand mantelet rabattu sur les yeux, selon l'usage du pays, elles assistèrent à l’ofiiee, suivirent le corps au cimetière, et, après l'inhumation, le cortège des parents du défunt , ee ()ui leur permit de passer sans éveiller de soupçons devant la caserne et le poste des douaniers. Bientôt après, elles arrivèrent dans un bas-fond, où les attendaient leurs chevaux, Ganis et Batista. On reprit vivement le chemin de Maeaye, et le soir on s'abritait sous le toit hospitalier de Ganis. Fatiguée par la route et par scs mille émotions, la princesse comptait se reposer chez son brave guide, lorsque, au commencement de la nuit, l'alerte fut donnée. Environ quinze ou dix-huit cents hommes, douaniers, soldats, gendarmes, réunis dans le voisinage et stimulés par la somme de deux mille francs promise à celui qui parviendrait à s'emparer de la princesse de Beira, coumiençaient de loin à cerner la maison. Sans s'émouvoir, Ganis prévient scs hôtes , les entraîne à pied , et arrive bientôt sur le bord de la rivière. Gonflée par une pluie d’orage qui durait encore , elle eût opposé un obstacle sérieux à des voyageurs vulgaires; mais Ganis est très-grand, très-fort, surtout déterminé ; il a promis de sauver la princesse , de la rendre à son royal liancé. Ün entend déjii les cris et le bruit des pas de ceux qui la poursuivent : l'audacieux contrebandier l'étreint, l'enlève, la charge sur ses épaules , et , après avoir fait un fervent signe de croix, il entre résolument dans l'eau. Il en a bientôt jus(|u'au dessous des aisselles ; la violence du courant le fait un moment chanceler ; il entend derrière lui un bruit de voix , tourne la tête et voit la rive qu'il vient de quitter, garnie d'uniformes. Ce fut poiu" lui un puissant stimulant : il fit un suprême effort, et peu d’instants après, suivi de son frère f(ui portait la dame d’honneur, il toucha heureusement la terre d’Espagne. La princesse, saine et sauve , était chez elle. N’aiucus, mais non convaincus de l'insuccès de leurs eflbrts , les gendarmes ramenèrent à Bayonne , de brigade en brigade, un savant géologue, M. de Collegno, qui explorait les environs et que son accent italien lit prendre pour l'infante portugaise. Digitized by Google

et suivre dans tous ses mouvements la princesse et sa camériste. Le capuchon de leur grand mantelet rabattu sur les yeux, selon l'usage du pays, elles assistèrent à l'office, suivirent le corps au cimetière, et, après l'inhumation, le cortége des parents du défunt, ce qui leur permit de passer sans éveiller de soupçons devant la caserne et le poste des douaniers. Bientôt après, elles arrivèrent dans un bas-fond, où les attendaient leurs chevaux, Ganis et Batista. On reprit vivement le chemin de Macaye, et le soir on s'abritait sous le toit hospitalier de Ganis.

Fatiguée par la route et par ses mille émotions, la princesse comptait se reposer chez son brave guide, lorsque, au commencement de la nuit, l'alerte fut donnée. Environ quinze ou dix-huit cents hommes, douaniers, soldats, gendarmes, réunis dans le voisinage et stimulés par la somme de deux mille francs promise à celui qui parviendrait à s'emparer de la princesse de Beira, commençaient de loin à cerner la maison. Sans s'émouvoir, Ganis prévient ses hôtes, les entraîne à pied, et arrive bientôt sur le bord de la rivière. Gonflée par une pluie d'orage qui durait encore, elle eût opposé un obstacle sérieux à des voyageurs vulgaires; mais Ganis est très-grand, très-fort, surtout déterminé; il a promis de sauver la princesse, de la rendre à son royal fiancé. On entend déjà les cris et le bruit des pas de ceux qui la poursuivent : l'audacieux contrebandier l'étreint, l'enlève, la charge sur ses épaules, et, après avoir fait un fervent signe de croix, il entre résolument dans l'eau. Il en a bientôt jusqu'au dessous des aisselles; la violence du courant le fait un moment chanceler; il entend derrière lui un bruit de voix, tourne la tête et voit la rive qu'il vient de quitter, garnie d'uniformes. Ce fut pour lui un puissant stimulant : il fit un suprême effort, et peu d'instants après, suivi de son frère qui portait la dame d'honneur, il toucha heureusement la terre d'Espagne. La princesse, saine et sauve, était chez elle. Vaincus, mais non convaincus de l'insuccès de leurs efforts, les gendarmes ramenèrent à Bayonne, de brigade en brigade, un savant géologue, M. de Collegno, qui explorait les environs et que son accent italien fit prendre pour l'infante portugaise.

LES CONTBEBIKDIERS. 1^:^ Le lendemain matin, le vent du sud apportait jusqu'à Bayonne les sons joyeux des cloches d'ürdache et de tous les villages de la frontière , qui annonçaient et célébraient le mariage de la princesse de Beira avec son royal fiancé, le prétendant D. Carlos de Bourbon. Ia- comte de Custinc et le prince des Asturies étaient restés chez le vicomte de Bclsunce, où Batista alla les prendre dans l'après-midi. Travestis en paysans basques, ils montèrent à cheval et partirent sous la conduite de l'infatigable piéton Efehegoyen , (pii les lit heureusement arriver, par un chemin différent, sur un autre point où tes attendait Ganis. Le même chef de contrebandiers , homme fort honnête , trèsestinié, s'est signalé par sa grandeur d'àme dans une scène des plus dramatiques. Un bateau chargé de contrebande voguait vers Bidache. La régie, informée à temps, se présente pour saisir la proie; le contrebandier surpris s'avance vers le principal employé, qui, se méprenant sans doute sur les intentions du délinquant, lui tire à bout portant un pistolet chargé à balle. Sur un signe du chef, tous les préposés sont saisis, garrottés, embarqués avec la contrebande et conduits vers une rive isolée , dans le bois de Mixe. Là, on les attache à autant d'arbres, on les couche en joue. Le chef cidnie la fureur de ses compagnons, et leur défend de faire feu avant son ordre. Il se retire à l'écart, fouille avec un couteau sa blessure, reconnaît qu'elle n'est pas mortelle, et, en ayant extrait la balle, il va la présenter à celui qui l'a blessé : « Apprends d'un contrebandier, lui dit-il, à respecter la vie de tes semblables. .le te pardonne; mais n'y reviens pas. » On les laissa sans leur faire aucun mal. A la suite de cette rencontre, et sur la plainte du préposé SaintBlancard, qui avait fait feu sur Ganis, un mandat d'amener fut lancé contre lui; mais il disposait en souverain de cinq cents hommes dévoués, mais il était fiancé avec une jeune héritière : il ne pouvait se laisser arrêter. De Bidarray à la frontière il n'y a pas loin : Ganis passa sur le sol espagnol. Là, sa fiancée se rendait tous les soû's au pied de la montagne , d'où , nouveau Léandrc , il descendait léger et amoureux , mais non sans craindre les pièges d'ennemis bien autrement perfides que l'onde. Digitized by Googlc

Le lendemain matin, le vent du sud apportait jusqu'à Bayonne les sons joyeux des cloches d'Urdache et de tous les villages de la frontière, qui annonçaient et célébraient le mariage de la princesse de Beira avec son royal fiancé, le prétendant D. Carlos de Bourbon. Le comte de Custine et le prince des Asturies étaient restés chez le vicomte de Belsunce, où Batista alla les prendre dans l'après-midi. Travestis en paysans basques, ils montèrent à cheval et partirent sous la conduite de l'infatigable piéton Etchegoyen, qui les fit heureusement arriver, par un chemin différent, sur un autre point où les attendait Ganis.

Le même chef de contrebandiers, homme fort honnête, très-estimé, s'est signalé par sa grandeur d'âme dans une scène des plus dramatiques. Un bateau chargé de contrebande voguait vers Bidache. La régie, informée à temps, se présente pour saisir la proie; le contrebandier surpris s'avance vers le principal employé, qui, se méprenant sans doute sur les intentions du délinquant, lui tire à bout portant un pistolet chargé à balle. Sur un signe du chef, tous les préposés sont saisis, garrottés, embarqués avec la contrebande et conduits vers une rive isolée, dans le bois de Mixe. Là, on les attache à autant d'arbres, on les couche en joue. Le chef calme la fureur de ses compagnons, et leur défend de faire feu avant son ordre. Il se retire à l'écart, fouille avec un couteau sa blessure, reconnait qu'elle n'est pas mortelle, et, en ayant extrait la balle, il va la présenter à celui qui l'a blessé : « Apprends d'un contrebandier, lui dit-il, à respecter la vie de tes semblables. Je te pardonne; mais n'y reviens pas. » On les laissa sans leur faire aucun mal.

A la suite de cette rencontre, et sur la plainte du préposé Saint-Blancard, qui avait fait feu sur Ganis, un mandat d'amener fut lancé contre lui; mais il disposait en souverain de cinq cents hommes dévoués, mais il était fiancé avec une jeune héritière : il ne pouvait se laisser arrêter. De Bidarray à la frontière il n'y a pas loin : Ganis passa sur le sol espagnol. Là, sa fiancée se rendait tous les soirs au pied de la montagne, d'où, nouveau Léandre, il descendait léger et amoureux, mais non sans craindre les piéges d'ennemis bien autrement perfides que l'onde.

m LE PAÏS BISQIE. Uti soir, Gaiiis rappelle à sa jolie fiancée que le mardi suivant était le jour préeédeniincnt choisi pour leur union, et lui déclare qu'il n'enfciul pas la dill'érer. L'entreprise était périlleuse, téméraire ; il pouvait être eidevé à la couche nuptiale et livré a la justice. N'iinportc ; une moitié de ses hommes fera le guet jour et nuit, pendant que les autres siégeront au festin des noces; au bout de vingt-(iuatre heures on se relèvera. Les choses se passeront ainsi, et pendant trois jours, durée ordinaire d'une fête pareille, Ganis fut tout à sa femme et à scs amis, au.ssi complètement et avec autant de cahue (|ue s'il n'eût point été menacé. Puis , congédiant son monde , il regagna sa retraite. Cependant les négoeiations marchaient activement ; tout le commerce de Bayonne s'employait pour le chef aimé et estimé de la contrebande. Enfin, il fut convenu avec le jury de Pau que Ganis irait, un jour désigné, se eon.stituer prisonnier et demander son jugement immédiat. La partie adverse, les témoins, tous étaient présents, lorsque l'accusé vint seul et fier demander qu'on lui ouvrit les portes de la prison. Le plaignant Saint-Blaneard était assisté du préposé Lagardc, qui déposa contre le contrebandier. Ganis indigné, mais calme, se lève ; sa taille élancée , élégante et vigoureuse , sa belle et mâle figure, le port si noble et si fier de sa tête, sa voix harmonieuse et forte <)u'accompagne un regard écrasant, tout en lui impressionne vivement l'auditoire. Apostrophant le témoin , il rétablit les faits dans leur intégrité , et lui reproche de les avoir altérés et tronr|ués; il se rassied ensuite après cette tirade, qui, fidèlement traduite par rinterprete, fut couverte d'applaudissements. Interrogé de nouveau, le préposé Lagardc continua le récit de Ganis ; l'avocat fit ressortir dans tout son éclat la magnanimité de son client, et celui-ci fut acifuitté d'enthousiasme et à runanimité. Voilà le vrai type du contrebanilier noble, tel que peut le désirer un romancier. Grand, robuste, humain, d'une probité exquise, la parole de Ganis vaut contrat dans le pays; comme son courage, les mille ressources de son esprit sont sans limites. 11 eût fait un beau et brave chef de parti. Pris quelquefois, il paie largement sou amende, et reprend ensuite de plus belle avec Digitized by Google

Un soir, Ganis rappelle à sa jolie fiancée que le mardi suivant était le jour précédemment choisi pour leur union, et lui déclare qu'il n'entend pas la différer. L'entreprise était périlleuse, téméraire : il pouvait être enlevé à la couche nuptiale et livré à la justice. N'importe : une moitié de ses hommes fera le guet jour et nuit, pendant que les autres siégeront au festin des noces; au bout de vingt-quatre heures on se relèvera. Les choses se passèrent ainsi, et pendant trois jours, durée ordinaire d'une fête pareille, Ganis fut tout à sa femme et à ses amis, aussi complétement et avec autant de calme que s'il n'eût point été menacé. Puis, congédiant son monde, il regagna sa retraite.

Cependant les négociations marchaient activement; tout le commerce de Bayonne s'employait pour le chef aimé et estimé de la contrebande. Enfin, il fut convenu avec le jury de Pau que Ganis irait, un jour désigné, se constituer prisonnier et demander son jugement immédiat. La partie adverse, les témoins, tous étaient présents, lorsque l'accusé vint seul et fier demander qu'on lui ouvrit les portes de la prison.

Le plaignant Saint-Blancard était assisté du préposé Lagarde, qui déposa contre le contrebandier. Ganis indigné, mais calme, se lève; sa taille élancée, élégante et vigoureuse, sa belle et mâle figure, le port si noble et si fier de sa tête, sa voix harmonieuse et forte qu'accompagne un regard écrasant, tout en lui impressionne vivement l'auditoire. Apostrophant le témoin, il rétablit les faits dans leur intégrité, et lui reproche de les avoir altérés et tronqués; il se rassied ensuite après cette tirade, qui, fidèlement traduite par l'interprète, fut couverte d'applaudissements. Interrogé de nouveau, le préposé Lagarde confirma le récit de Ganis; l'avocat fit ressortir dans tout son éclat la magnanimité de son client, et celui-ci fut acquitté d'enthousiasme et à l'unanimité.

Voilà le vrai type du contrebandier noble, tel que peut le désirer un romancier. Grand, robuste, humain, d'une probité exquise, la parole de Ganis vaut contrat dans le pays; comme son courage, les mille ressources de son esprit sont sans limites. Il eût fait un beau et brave chef de parti. Pris quelquefois, il paie largement son amende, et reprend ensuite de plus belle avec

 succès. Les .services qu'il a rendus à la famille déchue d'Espagne lui ont valu une rente viagère de dix-huit cents francs. Il y d'autres chefs et d'autres compagnies ; mais Ganis est le plus connu , le plus recommandable sans contredit , celui dont la biographie serait la plus intéressante et la mieux remplie. Le Béarn a aussi ses Itandes , qui sont nombreuses. Quant à la vie et aux mœurs des contrebandiers bascfues , elles ne diflêrent guère «le celles des autres habitants. Voici le portrait que trace des premiers un écrivain que nous avons déjà eu l'occasion de citer ; t Un berret en tlrap bleu pour coiflime, une veste il la carmagnole , une cravate à la batelière , une ceinture de soie rouge, un pantalon brun et des sandales en ficelles tressées et assujetties au-dessous des chevilles , voilà le costume du contrebandier basque. Quelquefois, pour se garantir du froid des montagnes, il prend une casar|ue faite eu peau de mouton noir, ou bien il endosse une tunique brune, taillée et découpée à la façon de la dalmatique d'un sous-diacre. Rien de plus bruvant dans sa gaieté , de plus poéti((ue dans son langage , de plas terrible dans sa colère, que le contrebandier basque. Des cris aigus, les danses les plus pittoresques, des allégories mythiques, des coups de bâton, traduisent et rendent ces divers sentiments, qui peuvent d'ailleurs se succéder et varier chez lui avec la rapidité de l'éclair. Ardent, leste, infatigable, il peut faire ses dix lieues par nuit , avec une charge de soixante livres sur le dos , et recommencer le lendemain satis qu'il y paraisse. Jamais il ne (juitte son couteau à longue lame pointue, ni son bâton de néllicr ferré, et lorsqu'il • est en course, ses cheveux, qu'il porte toujours longs, sont retroussés par derrière et sous son berret. Vers trente-six ans, il quitte la profession ; alors scs dents perdent de leur fraicheur, et des douleurs rbuniatismales coinnicneent à l'atteindi'e. Comme tous les montagnards, il est superstitieux et croit aux revenants, aux a|>paritions. Il se montre surtout aussi fataliste qu'un vieux Turc : « Cela devait être, • dit-il en se signant gravement à tout événement malheureux. « .Vinsi constitués , les contrebandiers basques ont su déjouer tous les moyens de surveillance et de répression que le gouverneDigitized by Google

succès. Les services qu'il a rendus à la famille déchue d'Espagne lui ont valu une rente viagère de dix-huit cents francs. Il y a d'autres chefs et d'autres compagnies ; mais Ganis est le plus connu, le plus recommandable sans contredit, celui dont la biographie serait la plus intéressante et la mieux remplie.

Le Béarn a aussi ses bandes, qui sont nombreuses.

Quant à la vie et aux mœurs des contrebandiers basques, elles ne diffèrent guère de celles des autres habitants. Voici le portrait que trace des premiers un écrivain que nous avons déjà eu l'occasion de citer : « Un berret en drap bleu pour coiffure, une veste à la carmagnole, une cravate à la batelière, une ceinture de soie rouge, un pantalon brun et des sandales en ficelles tressées et assujetties au-dessous des chevilles, voilà le costume du contrebandier basque. Quelquefois, pour se garantir du froid des montagnes, il prend une casaque faite en peau de mouton noir, ou bien il endosse une tunique brune, taillée et découpée à la façon de la dalmatique d'un sous-diacre. Rien de plus bruyant dans sa gaieté, de plus poétique dans son langage, de plus terrible dans sa colère, que le contrebandier basque. Des cris aigus, les danses les plus pittoresques, des allégories mythiques, des coups de bâton, traduisent et rendent ces divers sentiments, qui peuvent d'ailleurs se succéder et varier chez lui avec la rapidité de l'éclair. Ardent, leste, infatigable, il peut faire ses dix lieues par nuit, avec une charge de soixante livres sur le dos, et recommencer le lendemain sans qu'il y paraisse. Jamais il ne quitte son couteau à longue lame pointue, ni son bâton de néflier ferré, et lorsqu'il est en course, ses cheveux, qu'il porte toujours longs, sont retroussés par derrière et sous son berret. Vers trente-six ans, il quitte la profession ; alors ses dents perdent de leur fraîcheur, et des douleurs rhumatismales commencent à l'atteindre. Comme tous les montagnards, il est superstitieux et croit aux revenants, aux apparitions. Il se montre surtout aussi fataliste qu'un vieux Turc : « Cela devait être, » dit-il en se signant gravement à tout événement malheureux.

« Ainsi constitués, les contrebandiers basques ont su déjouer tous les moyens de surveillance et de répression que le gouverne-

l'26 LE PITS BiSQl'L. ment avait accumulés sur la frontière des Basses-Pyrénées, depuis Hendayc jusqu'à Bedous, pour maintenir les prohibitions d'exportation auxquelles le traité de la quadruple alliance l'assujettissait. Bien de gens s'en étonnent encore ; mais s'ils connaissaient les pays du Lahourd, de la Soûle, leurs mont.-ignes irrégulières et la multitude des sentiers qui les traversent, le problème alors ne leur paraîtrait pas aussi insoluble. .Ajoute/, à ces ilonnées topographiques si favorables, un espionnage actif auquel toute la population piuiicipait depuis Bayonne jusqu'à l'extrême frontière, queli|ues connivences coupables d'agents subalternes, des assistances mercantiles ; tout concourait, comme on le voit, à faire prendre à cette contrebande politi(|Ue de grandes et inévitables proportions. A cette exportation d'argent, d'hommes, d'iUTncs, de munitions et d'ellèts d'équipement , gérée par entrepri.se-s, durant cinq ans , quelques spéculateurs indigènes ont fait des fortunes, et des banquistes , venus d'ailleurs , se sont enrichis , exploitiuit indifléremment toutes les circonstances , à mesure qu’elles se présentaient. Quant aux assureurs, répartis dans les bourgs de la frontière , la plupart sont aujourd'hui ' électeurs , membres du jury, et, par conséquent, appelés à juger leurs pairs, les contrebandiers. Pendant ce temps, le haut commerce de Bayonne, repoussant ces moyens illicites, s'éteignait faute de débouchés autres que l'Espagne *. » Les contrebaïuliers basques de ce pays n'ont rien , à ce qu'il piU"dit, qui les distingue de ceux du nôtre. Un ollicier anglais, qui leur a consacré deux pages dans le récit d'une campagne faite avec Zumalacarregui en Navarre et dans les provinces basques, ajoute ces détails à quelques autres qui feraient ici double emploi : € Le plus grand péril qu'ils courent, dit-il, vient de leur répugnance à se dessaisir de la marchandise «(u'ils es.saicnt de pas.ser. Le nombre des douaniers et des soldats qui périssent dans leurs rencontres journalières avec eux, n'est jamais connu, le gouvernement et les habitants du pays s'accordant à le tenir secret. En général, les contrebandiers font choix, pour leurs < mi. ' AUmw 3"** anni‘e, p. 4&lt 455. Digitized by Google

ment avait accumulés sur la frontière des Basses-Pyrénées, depuis Hendaye jusqu'à Bedous, pour maintenir les prohibitions d'exportation auxquelles le traité de la quadruple alliance l'assujettissait. Bien de gens s'en étonnent encore ; mais s'ils connaissaient les pays du Labourd, de la Soule, leurs montagnes irrégulières et la multitude des sentiers qui les traversent, le problème alors ne leur paraîtrait pas aussi insoluble. Ajoutez à ces données topographiques si favorables, un espionnage actif auquel toute la population participait depuis Bayonne jusqu'à l'extrême frontière, quelques connivences coupables d'agents subalternes, des assistances mercantiles : tout concourait, comme on le voit, à faire prendre à cette contrebande politique de grandes et inévitables proportions. A cette exportation d'argent, d'hommes, d'armes, de munitions et d'effets d'équipement, gérée par entreprises, durant cinq ans, quelques spéculateurs indigènes ont fait des fortunes, et des banquistes, venus d'ailleurs, se sont enrichis, exploitant indifféremment toutes les circonstances, à mesure qu'elles se présentaient. Quant aux assureurs, répartis dans les bourgs de la frontière, la plupart sont aujourd'hui [1] électeurs, membres du jury, et, par conséquent, appelés à juger leurs pairs, les contrebandiers. Pendant ce temps, le haut commerce de Bayonne, repoussant ces moyens illicites, s'éteignait faute de débouchés autres que l'Espagne [2]. »

Les contrebandiers basques de ce pays n'ont rien, à ce qu'il paraît, qui les distingue de ceux du nôtre. Un officier anglais, qui leur a consacré deux pages dans le récit d'une campagne faite avec Zumalacarregui en Navarre et dans les provinces basques, ajoute ces détails à quelques autres qui feraient ici double emploi : « Le plus grand péril qu'ils courent, dit-il, vient de leur répugnance à se dessaisir de la marchandise qu'ils essaient de passer. Le nombre des douaniers et des soldats qui périssent dans leurs rencontres journalières avec eux, n'est jamais connu, le gouvernement et les habitants du pays s'accordant à le tenir secret. En général, les contrebandiers font choix, pour leurs

[1] 1841.

[2] *Album pyrénéen*, 2me année, p. 454, 455.

LES COKTREBANPIEBS. 1-27 expéditions, d’uiio nuit noire et pluvieuse ou orageuse. Cinquante ou soixante hommes passeront parfois par la route même où stationne un poste de douaniers ou de soldats ; chacun porte sur la tête une balle d’un poids considérable , et , marchant sur lu pointe du pied, en une longue file, ils imitent avec leurs pas le bniit des gouttes de pluie (|ui tombent. Sont -ils découverts, ils laissent rouler leurs charges le long du précipice, et, bondissant après elle avec la légèreté de l’izard, ils disparaissent en un elind’oeil. Quelquefois, cependant, leurs longs couteaux font taire toute e.spèce d’opposition '. » L’auteur terraiLc en signalant la probité chez des hommes où l’on ne s’attendrait guère à la rencontrer, et le sentiment de confraternité qui unit toas les contrebandiers de la frontière, ou plutôt les Basques des deux versants, qui, dit-il, le sont pre.s(|ue to\is, et il attribue à ce sentiment la sympathie manifestée de notre côté eu faveur de D. Carlos. ' The moit ttriking Eftnli of a Imelvemonlk'e Câmpaig» wllk Zumalaetrrttnt , im Kavarre aad Ike Au/ne Protiacea. Bjr C. F. Henninssen. Londoa : lohn Mimy, MDCCCXXXVI, pelil In-S», vol. I, p. 128. Digilized by Googlc

expéditions, d'une nuit noire et pluvieuse ou orageuse. Cinquante ou soixante hommes passeront parfois par la route même où stationne un poste de douaniers ou de soldats; chacun porte sur la tête une balle d'un poids considérable, et, marchant sur la pointe du pied, en une longue file, ils imitent avec leurs pas le bruit des gouttes de pluie qui tombent. Sont-ils découverts, ils laissent rouler leurs charges le long du précipice, et, bondissant après elle avec la légèreté de l'izard, ils disparaissent en un clin-d'œil. Quelquefois, cependant, leurs longs couteaux font taire toute espèce d'opposition [1]. » L'auteur termine en signalant la probité chez des hommes où l'on ne s'attendrait guère à la rencontrer, et le sentiment de confraternité qui unit tous les contrebandiers de la frontière, ou plutôt les Basques des deux versants, qui, dit-il, le sont presque tous, et il attribue à ce sentiment la sympathie manifestée de notre côté en faveur de D. Carlos.

[1] *The most striking Events of a twelvemonth's Campaign with Zumalacarregui, in Navarre and the Basque Provinces.* By C. F. Henningsen. London : John Murray, MDCCCXXXVI, petit in-8°, vol. I, p. 128.

BASQUE Il y a deux manières de présenter la vie des Bohémiens du Pays Bas(|ue. La première, fonil : aussi est-il bien rare qu’ili s'y hasardent. * cin^uiesme titre de la Repubhgne de J. Hodin, rhap. Il , Si la (in. Voyez sur les lois espagnole:» relatives îi l'expulsion des Bohémiens, le cbap. Y du discours du D' Sancho de Moncada, publié li la .suite des Homoncet de germania, de Juan iiidalfo. lUdrld : por don Aulonio de Sancha, aho de M.DCC.LXXIX., in-8®, p. 9lâ-217. Digitized by Google

VII

LES BOHÉMIENS DU PAYS BASQUE

Il y a deux manières de présenter la vie des Bohémiens du Pays Basque. La première, fondée sur la tradition et des conjectures léguées d'une génération à l'autre, offre des données obscures, parfois contradictoires et absurdes, dont l'ensemble ne formerait qu'un tout vague et incohérent, bon tout au plus pour un romancier. La deuxième manière consiste à représenter ces parias tels qu'on les voit tous les jours dans les bourgades de la Soule et de la basse Navarre, où il est bien peu de communes qui n'en comptent quelques familles; sur les chemins et dans les forêts, où ils n'éprouvent pas moins de crainte qu'ils n'en inspirent [1]. Ainsi envisagés, les Bohémiens perdent le merveilleux qui s'attache à leur nom, l'observateur sérieux est surtout frappé de leur avilissement, et le philosophe chrétien, à leur occasion, touche au doigt cette vérité, que l'homme privé de la loi morale et divine est la plus ignoble, la pire créature de l'univers.

D'où viennent les Bohémiens du Pays Basque? Selon toute apparence d'Espagne, dont ils furent chassés en 1492, suivant Bodin [2], qui ajoute que « ceste vermine se multiplie aux monts Pyrenees, aux Alpes, aux monts d'Arabie, et autres lieux montueux et infertiles : et puis apres descendent comme mousches

[1] Par exemple, aux Aldudes et à Baigorry, où il n'y a pas de Bohémiens, dès qu'il en paraît un, il est traqué comme une bête fauve; on le chasse même des montagnes de ces périmètres à coups de fusil : aussi est-il bien rare qu'ils s'y hasardent.

[2] *Le cinquiesme livre de la Republique de J. Bodin*, chap. II, à la fin. Voyez sur les lois espagnoles relatives à l'expulsion des Bohémiens, le chap. V du discours du Dr Sancho de Moncada, publié à la suite des *Romances de germania*, de Juan Hidalgo. Madrid : por don Antonio de Sancha, año de M.DCC.LXXIX., in-8°, p. 213-217.

 guespes, pour manger le miel des abeilles. • 11 est vrai qu'à ce noyau de Bohémiens dut venir se joindre un certain nombre de BohémiciLS français contre les(|uels avait été portée l'ordonnance rendue à la requête des Etats d'Orléans eu 15C0; mais peut-être ceu.x-ci étaient-ils les petits-fils des Gitanos chassés à la lin du XV* siècle. Ou est porté à le croire à la lecture d'un curieux passage du P. Garasse, qui assure que tout, dans les Bohémiens de son temps, annonçait une origine pyrénéenne *. Du Pays Basque français , il ne nomme ((uc le Labourd comme hanté par ces vagabonds, à l'exemple de Pierre de Lancrc, qui, dix ans auparavant, assurait r|u'ils y étaient fréquents, • pour l'aisance du passage de Navarre et de l'Espagne. » Ce dernier les représente à demi-diables , à longs poils , naissant sur les chemins ou en plein champ , et se livrant à des danses et à des batelages presque comme au sabbat des sorciers'. Un autre eût dit comme en Espagne Jadis les Bohémiens étaient en assez grand nombre et se comptaient par tribus ; ils reconnaissaient un chef suprême, qu'ils appelaient natria *, le pur, l'homme accompli. Aujourd'hui, c'est ' • Qoint aas BoC'sniicDS, ce sont itc fort honnesles gens.... A force it'espier leurs actions, leurs voyages, lenrs fcstcmens, leurs peuplades et colonies, on a reniarqnè que ce sont des canailles ramassées des confins de Bcam, de Biscaye cl de la terre de Labonr, et en elfecl leur langage le monstre, et la coustume de quelques provinces de la France, oU ces faineaus sont appellés la Buctyea. Ces gens-lii ont des maximes secrettes, des caballes mystérieuses, cl des termes qui ne sont intelligibles qn'ii ceux de la manicle, • etc. (La Doctrine corinee des bemi esprits de ce temps, etc., comballne et renversée par le P. Franqois Carassus. A Paris, cbei Sebastien Cbappelel, M.DC XXIII., in-é°, liv. I, scct. XII, cbap. II, p.7l>. Voyea encore le grand Dictionnaire kisloriqne de Moréri, édit, de M.D.CC.LIX., t. II, part. II, p. 18, col. d.) — Ce nom de Biscain était en usage bien longtemps anparavani , comme on le voit par le titre d'nn almanach facétieux cité, sons un litre latin, par Rabelais, dans sa bibliolbèquo de Saint-Victor, et par Henri Rslienne, an cbap. XXXIX de son Apologie pour Hérodote. Je veux parler de la Pronos licol ion de maisire Albert songecreux biucain (15177), in-d° gothique, que la Nonnoye {Bibl. kUl, de du Verdier, I. Il, p. 539) attribue b Préel. * Tablean de l'inconstance des mauvais anges, etc., liv. III , dise, lui , p. 110. * Trépan los gitanos Y bailan cllas : Oiro nudo i la boisa Nicniras que trépan. (Cancionero y

romancero de copias y eanciones de arle menor, etc. Madrid, 1819, in-8’’, p. 171.) ‘ A quelle langue rattacher ce mol7 Certainement il n'est pas bohémien; encore moins est-il basque. Je le suu|iconnc roman, cl dérivé do latin natnralls. On lit fol naître dans 9 Digilized by Google

130 LE PATS BASQDE. à peine s'ils ont conservé ce nom. On les retrouve à chaque pa.s dans les règlements et délibérations des Etats de Navarre , à partir de 1600, époque à laquelle le marquis de la Force, lieutenant générai du roi en ce royaume et pays souverain de Béarn , rendit une ordonnance pour rappeler l'observation des anciennes dispositions prises à leur égard • . En 1 677, il est défendu aux communautés et particuliers de donner retraite aux Bohèmes , à peine de mille livres*. En 168^, proposition de règlement qui fixe quarante-cinq livres pour chaque capture de Bohème ', et en 1 699 , décision par laquelle il est accorilé trente livres pour la prise d'un individu de cette caste *, règlement qui enjoint aux magistrats d'arrêter les Bohèmes, et défenses aux habitants de leur donner retraite « Les Bohèmes , y est-il dit , faisans des maux infinis partout où on les souffre, il a esté prins divers reglementz ez années 1538, 1575, 1591, 159-2, 1613, 1625, 1628, 1662 et 1665, pour les chas.ser, sans qu'on en ait jamais pu venir à bout , à cause du peu d'application de la noblesse, des magistraz et du peuple mesmes.... il ne reste plus que prendre des mov-ens pour la • faire executer, ce qui est d'autant plus necessaire qu'il y eu a plus de soixante (|ui vaquent par le pays de Cize armés de toutes armes , qui font des ravages infinis, » etc. la Vençeaee nuire uitnenr Jencriil par periennagee , eilé dani nos Hecherekea... anr (argot, p. 239, col. 2, et rillaint nalreo an ekap. XVIII-XXXVI des Couinmet et consllInliont ie Brelaigne. Va;. Hialoire iea racet auudilei de la Franu et de (Etpagne, t. I, p. 188. — Mon savant ami, M. Alfred Manr;, ne fait observer qne le mot Mfrin rappelle encore l'ègyptim noaler, dien ; il ajoute qne s'il était permis d'aller cbercher dans ce mot l'eapiication d'an substantif de la langue des Cltanos, fl faudrait en conclore qne cenx-ci l'empromèrent k l'Ègyptc , k une époque oU la forme copte naate , qui a remplacé le vieux thème noaler, n'avait point encore prévatn. — On lit dans les Satnmalea de ' Macrobe, liv. I, chap. XIX ; « AccilanI etiam, Hlspana gens, simniaernm Martis ra.liis omalnm maxima religione celebrani, Kelan vocanles; • et, pins loin, an rhap. XXI : « .... apnd Heliopolim tanrnm sali consecratnm, qnem flelon cognominant, colnnt. > ' Noos avons rapporté l'article relatif aux Bokemii et anirea hagamonda, dans notre lhatoire dea raeea maadilea, etc., t. Il, p. 212, note I. (Archiv. des Basses-Pyrénées, série C, n° ASS.) ' Réglements et délibérations des ^.lats de Navarre, de 1666 k 1710, folio 113 recto. ■ lUd., fol. 156 reclo, 157 reclo.— La prime réglée pour la capture desvolenrs était

de soixante livres. Voyei folio 26 rec o 78 verso, 1A8 verso, etc. ‘ IHd., fol. 275 reclo. — Les Etats avaient ainsi réduit cette somme en 1606. * IHd., fol. 281 reclo. ' La déclaration du roi do 11 juillet 1682. Digilizeci by Google

LES BOHÉHIEKS. 131 Au XVIII* siècle, les tristes annales que nous retraçons s'ouvrent par un règlement de 1708 , portant obligation pour le vice-sénéchal de Béarn de se transporter en Navarre avec ses archers pour arrêter les Bohèmes*. Après avoir cité la déclaration de 1682 et les règlements de 1677 et 1699, le rédacteur continue ainsi : « ... Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ayt une multitude de Bohemes, et des Bohémiennes qui se sont emparés des bois et des chemins, et qui pénétrent memes dans les villages, où ils sont soufferts par la terreur qu'ils impriment , ou par l'indolence des communautés, et peut-estre mesme par des protections particulières, » etc. Deux ans plus tanl, autre délibération portant que les règlements pris contre les Bohèmes seraient exécutés, et autres dispositions *. Il y est dit que « le royaume estant inondé des Bohemes qui ne laissent rien, et comancent meme à voiler sur le grand chemin , et estant necessaire de restablir la siueté publique... les pays et communautés seront tenus de s'assambler au son du tocceint pour saisir et arrêter les hommes et les conduire dans les prisons les plus prochenes A l'egard des femmes et filles bohémiennes et leurs enfens , les pays et communautés leur donneront si bien la chasse qu'elles ne reviennent point dans le royaume. • A partir de 1708, les articles relatifs aux Bohémiens se succèdent, dans les registres des Etats de Navarre, h de courts intervalles. En 1713, après un rajiport du cahier portant que si les Bohèmes font résistance à l'exécution des arrêts et règlements, il leur sera tiré dessus *, on en lit un de la même année portant que les arrêts et règlements pris contre eux seront exécutés , et que les fainéants et débauchés qui se joignent à eux ou aui'ont rendu enceintes les Bohémiennes seront sujets aux mêmes peines '. Deux ans après, c'est un règlement contre les Bohèmes et Bohémiennes et ceux qui leur donnent retraite, avec les moyens de les chasser *. En 1718, on trouve une délibération qui accorde pour chaque capture de Bohême 45 liv., eu rapportant l'écrou de ' Règlemenls et dttibèralions des Étais de Navarre , de 1710 b 1730 , reg. n° dS9, fol. 411 verso. — • Reg. n» 461, p. îl. - • Ibid., p. 1*0. — • Ibid., p. 141. - * Ibid., p. 199. Digilized by Google

Au XVIII[e] siècle, les tristes annales que nous retraçons s'ouvrent par un règlement de 1708, portant obligation pour le vice-sénéchal de Béarn de se transporter en Navarre avec ses archers pour arrêter les Bohêmes [1]. Après avoir cité la déclaration de 1682 et les règlements de 1677 et 1699, le rédacteur continue ainsi : « ... Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ayt une multitude de Bohemes, et des Bohemiennes qui se sont emparés des bois et des chemins, et qui penetrent memes dans les villages, où ils sont soufferts par la terreur qu'ils impriment, ou par l'indolence des communautés, et peut-estre mesme par des protections particulieres, » etc. Deux ans plus tard, autre délibération portant que les règlements pris contre les Bohêmes seraient exécutés, et autres dispositions [2]. Il y est dit que « le royaume estant inondé des Bohemes qui ne laissent rien, et comancent meme à voller sur le grand chemin, et estant necessaire de restablir la sureté publique... les pays et communautés seront tenus de s'assambler au son du tocceint pour saisir et arreter les hommes et les conduire dans les prisons les plus prochenes.... A l'egard des femmes et filles bohemiennes et leurs enfens, les pays et communautés leur donneront si bien la chasse qu'elles ne reviennent point dans le royaume. »

A partir de 1708, les articles relatifs aux Bohémiens se succèdent, dans les registres des États de Navarre, à de courts intervalles. En 1713, après un rapport du cahier portant que si les Bohêmes font résistance à l'exécution des arrêts et règlements, il leur sera tiré dessus [3], on en lit un de la même année portant que les arrêts et règlements pris contre eux seront exécutés, et que les fainéants et débauchés qui se joignent à eux ou auront rendu enceintes les Bohémiennes seront sujets aux mêmes peines [4]. Deux ans après, c'est un règlement contre les Bohêmes et Bohémiennes et ceux qui leur donnent retraite, avec les moyens de les chasser [5]. En 1718, on trouve une délibération qui accorde pour chaque capture de Bohême 45 liv., en rapportant l'écrou de

[1] Règlements et délibérations des États de Navarre, de 1710 à 1730, reg. n° 459, fol. 411 verso. — [2] Reg. n° 461, p. 21. — [3] *Ibid.*, p. 120. — [4] *Ibid.*, p. 141. — [5] *Ibid.*, p. 199.

 la conciergerie de Pau, et autres dispositions •; en 1719, un nouveau règlement contre les Bohèmes * ; en 1720, une délibération contre les mêmes en 1722, une autre délibération pour faire déclarer, par le roi, les Bohèmes dans le cas prévotal, avec attribution de 00 liv. pour chaque exécuté ‘ ; en 172G, une nouvelle délibération relative à ces individus ‘ ; enfin , une demande faite pour la capture de deux Bohèmes De l’autre côté des Pyrénées, ces parias n’étaient pas mieux traités. Aussi loin que nous pouvons remonter dans les archives du Guipiucoa, nous les trouvons dans cette province, recherchés, poursuivis avec la même obstination, la même ardeur. En 1696, la junte enjoint aux juges de faire observer la pragmatique royale relative aux Gitanos. L’année suivante, elle les comprend, avec les Agots,

LES BORÉHIEHS. 133 peine (l’arrestation et (l’emprisonnement , de passer la nuit dans la ville de Tolosa; ils doivent en sortir au coucher du soleil. Chez nous, après bien des poursuites semblables, M. de Castellane, préfet des Basses-Pyrénées, reçut l’ordre de purger le pays des Bohémiens dispersés en vingt endroits différents. En conséquence, il rendit l’arrêté suivant le '22 novembre 1802 : Baronne , le 1er rrimalre an XI. Vu les diverses plaintes déposées dans les bureaux de la Préfecture, (pii ont été adressées aux administrations centrales et au Préfet , relativement aux assassinats, vols et désordres de toute espèce dont se rendent coupables les vagabonds connus sous le nom do Bohémiens, (jui désolent une partie des arrondissements de Bayonncelde Mauléon; Vu les lettres écrites sur le même objet par les commissaires du Gouvernement près les Tribunaux, les sous-préfets, les maires et autres fonctionnaires publics ; Vu les diverses lettres des Ministres de l'intérieur, de la police générale et de la justice, toutes tendantes à provoquer l'expulsion des susdits brigands hors du territoire de la France ; Vu la correspondance avec le vice-roi de Sa Majesté Catlioliiiuo, résidant à Pampelune, et ses offres de concourir à une mesure également réclamée par l'intérêt de deux nations amies ; Le Piéfet des liasses- Pyrénées, Considérant (|ue les Bohémiens répandus dans les arrondissements des Sous-Préfectures do Bayonne et do Mauléon , n'ayant ni domicile ni état autre que le brigandage, ne peuvent être considérés comme citoyens, ni jouir des droits attachés à ce titre; Considérant que la pliqiart des criminels condamnés à mort ou aux fers dans l'étendue du département, appartiennent à cette horde dangereuse, ou ont été entraînés, par leurs liaisons avec elle, à contracter l'habitude des crimes qui ont attiré sur eux la rigueur des lois ; Considérant (|ue rétablissement d’un Tribunal spfîcial à Pau, n'est devenu nécessaire qu’en raison des assassinats et crimes de toute espece (pic commettent, journellement, dans le ci-devant pays de Labour, 1a Navarre et autres pays des Basques , les Bohémiens ou les individus cpii se sont familiarisi'-s avec les forfaits en les fréquentant; Considérant que l'utile établissement du Tribunal spécial étant passager par sa nature, et ne suffisant pas d'ailleurs pour détruire la source du mal, qui reparaîtrait dans toute sa force si une mesure Digitized by Google

peine d'arrestation et d'emprisonnement, de passer la nuit dans la ville de Tolosa; ils doivent en sortir au coucher du soleil.

Chez nous, après bien des poursuites semblables, M. de Castellane, préfet des Basses-Pyrénées, reçut l'ordre de purger le pays des Bohémiens dispersés en vingt endroits différents. En conséquence, il rendit l'arrêté suivant le 22 novembre 1802 :

Bayonne, le 1er frimaire an XI.

Vu les diverses plaintes déposées dans les bureaux de la Préfecture, qui ont été adressées aux administrations centrales et au Préfet, relativement aux assassinats, vols et désordres de toute espèce dont se rendent coupables les vagabonds connus sous le nom de *Bohémiens*, qui désolent une partie des arrondissements de Bayonne et de Mauléon;

Vu les lettres écrites sur le même objet par les commissaires du Gouvernement près les Tribunaux, les sous-préfets, les maires et autres fonctionnaires publics;

Vu les diverses lettres des Ministres de l'intérieur, de la police générale et de la justice, toutes tendantes à provoquer l'expulsion des susdits brigands hors du territoire de la France;

Vu la correspondance avec le vice-roi de Sa Majesté Catholique, résidant à Pampelune, et ses offres de concourir à une mesure également réclamée par l'intérêt de deux nations amies;

Le Préfet des Basses-Pyrénées,

Considérant que les Bohémiens répandus dans les arrondissements des Sous-Préfectures de Bayonne et de Mauléon, n'ayant ni domicile ni état autre que le brigandage, ne peuvent être considérés comme citoyens, ni jouir des droits attachés à ce titre;

Considérant que la plupart des criminels condamnés à mort ou aux fers dans l'étendue du département, appartiennent à cette horde dangereuse, ou ont été entraînés, par leurs liaisons avec elle, à contracter l'habitude des crimes qui ont attiré sur eux la rigueur des lois;

Considérant que l'établissement d'un Tribunal spécial à Pau, n'est devenu nécessaire qu'en raison des assassinats et crimes de toute espèce que commettent, journellement, dans le ci-devant pays de Labour, la Navarre et autres pays des Basques, les Bohémiens ou les individus qui se sont familiarisés avec les forfaits en les fréquentant;

Considérant que l'utile établissement du Tribunal spécial étant passager par sa nature, et ne suffisant pas d'ailleurs pour détruire la source du mal, qui reparaîtrait dans toute sa force si une mesure

 depuis longtemps réclamée par la justice, et seule capable d'assurer la trancpiillité des bons citoyens, ne débarrassait enfin ce département de ces hordes malfaisantes; Considérant que toute mesure ne tendant qu'à repousser les Bohémiens au delà des frontières, ne servirait qu'à les renvoyer momentanément dans les États du roi d'Espagne, ce qui serait en contradiction avec les sentiments du premier consul pour Sa Majesté catholique, et avec les liens d'amitié qui unissent les nations française et espagnole, sans être d'un avantage durable pour ce département, sur le territoire duquel les Bohémiens viendraient bientôt reprendre leurs anciennes habitude.s; Considérant, on conséquence, qu'il est nécessaire, pour arriver au but que l'on doit se proposer, que l'arrestation provisoire do ces individus, de leurs femmes et de leurs enfants, les plaçant sous la main du Gouvernement, il puisse, dans sa sagesse, en disposer do manière à les mettre hors d'état de troubler la sûreté publique; Considérant que pour l'exécution d'un pareil projet, il est indispensable de centraliser momentanément l'autorité dans chaque arrondissement de justice de paix, et d'y nommer commissaires dos citoyens connus par leur patriotisme et leur attachement au Gouvernement, lesquels ayant le droit de requérir l'assistance des autorités locales et celle de la force armée , puissent agir simultanément et avec efficacité ; Considérant qu'il est nécessaire d'indiquer le jour où commenceront les arrestations, et les maisons de dépôt oii les familles bohémiennes devront être provisoirement gardées, et de pourvoir à leurs besoins; Considérant que l'intervention de la force armée est d'une nécessité indispensable au succès de l'entreprise, auquel doivent puissamment contribuer les connaissances, l'expérience et le dévouement à la chose publi(iue et au Gouvernement du général divisionnaire Mauco, commandant la subdivision des Basses-Pyrénées ; ARRÊTE : Article premier. — Les individus connus sous le nom de Bohémiens, leurs femmes et enfants, qui seront trouvés dans les arrondissements de Mauléon et de Bayonne, seront arrêtés le 15 de ce mois et jours subséquents. Ceux qui seront arrêtés dans le premier de ces arrondissements seront traduits, sur-le-champ, à SainbJean-Pied-dePort ; et ceux arrêtés dans l'arrondissement de Bayonne seront conduits à Bayonne. Tous ces individus resteront provisoirement retenus jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné par le Gouvernement. Art. 1. — Le général divisionnaire Mauco, commandant les troupes Digitized by GoogI

depuis longtemps réclamée par la justice, et seule capable d'assurer la tranquillité des bons citoyens, ne débarrassait enfin ce département de ces hordes malfaisantes;

Considérant que toute mesure ne tendant qu'à repousser les Bohémiens au delà des frontières, ne servirait qu'à les renvoyer momentanément dans les États du roi d'Espagne, ce qui serait en contradiction avec les sentiments du premier consul pour Sa Majesté catholique, et avec les liens d'amitié qui unissent les nations française et espagnole, sans être d'un avantage durable pour ce département, sur le territoire duquel les Bohémiens viendraient bientôt reprendre leurs anciennes habitudes;

Considérant, en conséquence, qu'il est nécessaire, pour arriver au but que l'on doit se proposer, que l'arrestation provisoire de ces individus, de leurs femmes et de leurs enfants, les plaçant sous la main du Gouvernement, il puisse, dans sa sagesse, en disposer de manière à les mettre hors d'état de troubler la sûreté publique;

Considérant que pour l'exécution d'un pareil projet, il est indispensable de centraliser momentanément l'autorité dans chaque arrondissement de justice de paix, et d'y nommer commissaires des citoyens connus par leur patriotisme et leur attachement au Gouvernement, lesquels ayant le droit de requérir l'assistance des autorités locales et celle de la force armée, puissent agir simultanément et avec efficacité;

Considérant qu'il est nécessaire d'indiquer le jour où commenceront les arrestations, et les maisons de dépôt où les familles bohémiennes devront être provisoirement gardées, et de pourvoir à leurs besoins;

Considérant que l'intervention de la force armée est d'une nécessité indispensable au succès de l'entreprise, auquel doivent puissamment contribuer les connaissances, l'expérience et le dévouement à la chose publique et au Gouvernement du général divisionnaire Mauco, commandant la subdivision des Basses-Pyrénées;

ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER. — Les individus connus sous le nom de *Bohémiens*, leurs femmes et enfants, qui seront trouvés dans les arrondissements de Mauléon et de Bayonne, seront arrêtés le 15 de ce mois et jours subséquents. Ceux qui seront arrêtés dans le premier de ces arrondissements seront traduits, sur-le-champ, à Saint-Jean-Pied-de-Port; et ceux arrêtés dans l'arrondissement de Bayonne seront conduits à Bayonne. Tous ces individus resteront provisoirement retenus jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné par le Gouvernement.

ART. 2. — Le général divisionnaire Mauco, commandant les troupes

 dans lo département, et le commandant de la gendarmerie, sont invités, et au besoin requis, de donner les ordres

nécessaires, chacun en ce

dans le département, et le commandant de la gendarmerie, sont invités, et au besoin requis, de donner les ordres nécessaires, chacun en ce qui le concerne, afin qn'une force armée suffisante soit mise à la disposition des Sous-Préfets de Mauléon et de Bayonne, et des commissaires chargés de l'exécution de cette mesure.

ART. 3. — Sont nommés commissaires à l'effet de procéder auxdites arrestations et traductions, savoir :

Arrondissement de Bayonne.

Le sous-préfet.....	Bayonne.
D'Harrast, substitut.....	
Mendiri.....	
Leremboure.....	St-Jean-de-Luz.
Balanqué, ex-commissaire.....	Urrugne.
Dirassen.....	Saint-Pé.
Castetpert, général.....	Espelette.
Oxandabarast, adjoint municipal.....	Jaxou.
Fagal de Saint-Bois, médecin.....	Hasparren.
Villemayou, ex-commissaire.....	Came.
Lapebie, juge de paix.....	Guiche.

Arrondissement de Mauléon.

Le sous-préfet.	
Larre, médecin.....	Ossez.
Pellegrin-Socobie.....	Isturits.
Harismendy, notaire de Baïgorry.....	Baïgorry et
Etcheverry fils, id.	Aldudes.
Bayen, juge de paix.....	Saint-Jean.
Lurrubure, ex-commissaire.....	
Saint-Jaime, maire.....	Saint-Just.
Buthie, ex-administrateur.....	Aussurucq.
Darthez-Lassalle, juge de paix.....	Tardets.
Etchast, commissaire du Gouvernement..	Saint-Palais.
Perry, juge de paix.....	
Landeuix.....	Aroue.

ART. 4. — Pour l'exécution de leur mission, lesdits commissaires sont autorisés à requérir la force armée qui sera envoyée sur les lieux, ainsi que l'assistance et le concours des maires dans toutes les communes où cela sera nécessaire.

ART. 5. — Les maires seront tenus, sous leur responsabilité personnelle, de déférer sur-le-champ aux réquisitions qui leur seront faites par lesdits commissaires, et même de leur fournir la main-forte

136 LE PATS BASQUE. dont ils pourraient avoir besoin. Et si quelqu'un desiiils maires y apportait aucune nèftlijjence ou retard , Icsdits commissaires en dresseront procès-verbal, qu'ils feront passer à l'instant au Préfet, pour être pris contre eux telles mesures tpi'il appartiendra. •\nT. 6. — Une expédition du prissent an-été sera adressée au ministre de l'intérieur, au grand juge et ministre de la justice, au général Mauco, au commandant de la gendarmerie, aux sous-préfets de Mauléon cl de Bayonne, et aux autres commissaires nommés. Les sous-préfets prendront, de leur côté, toutes les mesures «pii seront en leur pouvoir pour en assui-er l'exécution , et en rendront compte au Préfet. Signé : de CASTELLANE *. Dans la nuit du 6 décembre , époque fixée par l'arreté du préfet, tous les Bohémiens du Pays Basque furent enveloppés comme dans un filet , et conduits «lans quelque dépôt ou à bord de vaisseaux qui les débanjuèrent sur la côte d'Afrique. * Cette mesure vigoureuse, qui reçut dans son exécution tous les adoucissements que la justice et rimmanité réclament, dit un écrivain de l'époque , fut un véritable bienfait pour le département '. » • Archives da départ, des Basses-Psrrénécs, rcg. n® 13 N, fol. î, n" t. — Voyei encore le fol. 33 verso, n" S7, el le fol. 49 reclo, n" "9. La salle des regislres renferme d'talres arrêtés préfectoraux relatifs aux Bohémiens ; le registre n" 14, fol. 40 verso, n" 65; fol. 60 verso, n" 94; fol. 62 verso, n" 99; fol. 88 reclo , n" 146 ; le registre n"tS, fol. 110 reclo , n" 182; fol. 162 reclo, n"254;el le registre n® 17, fol. 101 recto, n"145. Outre ces arrêtés, les archives «le la préfecture renferment une domaine de liasses relatives aux Bohémiens du l'ays Ba$«iuc au commencement de ce siècle. ' L' llermite en procivee, elc., par M. Jouy ; 4"' édition. .\ Paris, chez Pillet aîné, 1818, iii-12, n" vm, 5 avril 1817 (le$ BasqnetJ, p. 100, 107. — Des recherches enlreprises par M. Harambonre, juge de paix du canton de Saint-Jean-de-Luz, dans la mairie de celte ville, comme li Ciboure et b L'rrugne, sont restées sans résnilat. Dans les archives de la première de ces localités, il n'a été trouvé que deux leilres relatives an retour du dépél de mendicité de Caen de seize Bohémiens, sans doute précédemment enlevés de Saint-Jeande-Lnz, bien qu'il ne soit pas fait mention de celle parlirularilé. Se tournant d'un antre cAlé, M. Harambonre a interrogé quelques vieux débris de l'émigration forcée, entre antres Marie Ithnrbide, femme François Chamelier, Agée de 88 ans, qui habile Ciboure. Cette vieille femme se souvient que la veille de la fête de Cuétary (la .Saint-Nicolas), une

patrouille entra la nuit dans une maison qu'elle habilail avec son mari el son enfant, Igé de 18 mois. L'un des hommes de cette patrouille Ini dit que l'on venait les chercher par ordre du gouvernement, qui voulait les envoyer dans un pays étranger, oh des terres, avec les outils nécessaires II leur exploitation, leur seraieiil donnés, elc. Ils fnrenl immédiatement conduits, tous les trois, b l'ancien couvent des llécollets, entre Ciboure et Saint-Jeande-Luz. Déjà plusieurs Bohémiens y étaient enfermés; d'autres y furent amenés plus tard. Deux jours après, ils furent tons condnils b Bayonne, el placés, les hommes b Mignon, qni était une prison b la porte d'Espagne , les femmes b l'ancien couvent des Capucins. Après Digitized by Google

LES BOHÉMIENS. 137 Depuis ce moment, les Bohémiens du Pays Basque n’ont plus de classification sociale, ni même d’assocmtion réelle. Dispersés çà et là, le besoin seul les groupe au hasard par petites troupes, .sans qu’aucun lien les unisse. Dans certaines circonstances exceptionnelles, quand il s’agit de quelque danger commun ou de quelque expédition importante pour exploiter, en temps de disette, certaines localités, ils s’organisent par bandes; et, dans un double but facile à saisir, ils placent au premier rang les mauvais sujets, les voleurs, les repris de justice étrangers à leur caste , toujours ouverte à ceux qui ont des raisons pour ne pas se montrer; le plus audacieux, le plus rusé des Bohémiens est proclamé chef ou roi, et sa compagne reçoit le titre de reine *. Puis, la nécessité cessant, ils se dispersent de nouveau et continuent leur vie errante et vagabonde, qui n’est qu’un tissu de vols, d’oisiveté et de honteux désordres. Chien qui court trouve un os ’ : voilà leur maxime. 11 ne leim reste plus aucun souvenir du passé : chez eux point de tradition historique, aucune autre idée que celles qui sont nécessaires à leur existence dégradée. Ils vivent au jour le jour, sans penser à Dieu ni à leur àme ; ils se rient , du moins dans la pnitique, de la distinction qui existe entre le vice et la vertu; riionncur, le respect humain sont sans pouvoir sur eux ; en un mot, le Bohémien basque est l’être le plus fourbe et le plus soupçonneux, le plus rampant et le plus éhonté de la création. Avez-vous vu dans les rues et sur les chemins des fenunes au teint noir, affublées de haillons , entourées d’enfants à demi nus m iéjODr d'environ six mois et demi ii ce eonvenl , Marie llhnrbide lut dirigée, ainsi qae d'anires Bobémiennes, sur La Rocbcile. Elie j était depuis prés de deux ans, iorsque deux mois après une visite du préfet de ta Cbarenle-lnférlcnre au dépôt, etie fut mise en tiberté. Unani b son mari , il fut envoyé an service. ' Il n’en est pas toujours ainsi , cl il faut quelques qualités spéciales pour mériter cc liire; car le roi et ia reine de ectic caste en sont les protecteurs obligés, les défenseurs, les recélenrs et les trésoriers. Ils ont aussi une plus forte part dans le partage du butin. L'une des conditions pour la royauté est d’avoir des aboutissants , de l'inllocnee auprès des hommes de robe. En IBtB encore, la reine des Dobémlens était la vieille Catina Béhasqoe, du village de Méharin , dans la basse Navarre , et le roi habitait le Guipurroa. Cette fcninie, rusée et douée d’une assurance unique, avait usurpé le nom honorable de Bèhatque, avec la

prétention d’élre tille naturelle d’un membre du tribunal de Saint-Palais. ■
OmUl SOS firélû , etetl Itrilt. Digilized by Google

Depuis ce moment, les Bohémiens du Pays Basque n'ont plus de classification sociale, ni même d'association réelle. Dispersés çà et là, le besoin seul les groupe au hasard par petites troupes, sans qu'aucun lien les unisse. Dans certaines circonstances exceptionnelles, quand il s'agit de quelque danger commun ou de quelque expédition importante pour exploiter, en temps de disette, certaines localités, ils s'organisent par bandes; et, dans un double but facile à saisir, ils placent au premier rang les mauvais sujets, les voleurs, les repris de justice étrangers à leur caste, toujours ouverte à ceux qui ont des raisons pour ne pas se montrer; le plus audacieux, le plus rusé des Bohémiens est proclamé chef ou roi, et sa compagne reçoit le titre de reine [1]. Puis, la nécessité cessant, ils se dispersent de nouveau et continuent leur vie errante et vagabonde, qui n'est qu'un tissu de vols, d'oisiveté et de honteux désordres. Chien qui court trouve un os [2] : voilà leur maxime.

Il ne leur reste plus aucun souvenir du passé : chez eux point de tradition historique, aucune autre idée que celles qui sont nécessaires à leur existence dégradée. Ils vivent au jour le jour, sans penser à Dieu ni à leur âme; ils se rient, du moins dans la pratique, de la distinction qui existe entre le vice et la vertu; l'honneur, le respect humain sont sans pouvoir sur eux; en un mot, le Bohémien basque est l'être le plus fourbe et le plus soupçonneux, le plus rampant et le plus éhonté de la création.

Avez-vous vu dans les rues et sur les chemins des femmes au teint noir, affublées de haillons, entourées d'enfants à demi nus

un séjour d'environ six mois et demi à ce couvent, Marie Ithurbide fut dirigée, ainsi que d'autres Bohémiennes, sur La Rochelle. Elle y était depuis près de deux ans, lorsque deux mois après une visite du préfet de la Charente-Inférieure au dépôt, elle fut mise en liberté. Quant à son mari, il fut envoyé au service.

[1] Il n'en est pas toujours ainsi, et il faut quelques qualités spéciales pour mériter ce titre; car le roi et la reine de cette caste en sont les protecteurs obligés, les défenseurs, les recéleurs et les trésoriers. Ils ont aussi une plus forte part dans le partage du butin. L'une des conditions pour la royauté est d'avoir des aboutissants, de l'influence auprès des hommes de robe. En 1848 encore, la reine des Bohémiens était la vieille Catina Béhasque, du village de Méharin, dans la basse Navarre, et le roi habitait le Guipuzcoa. Cette femme, rusée et douée d'une assurance unique, avait usurpé le nom honorable de *Béhasque*, avec la prétention d'être fille naturelle d'un membre du tribunal de Saint-Palais.

[2] *Chukel sos piréla, cocal teréla.*

 qui SC précipitent sur les passants en leur tendant la main ? Ce sont des Bohémiennes, narement des hommes les accompagnent, et ceux-ci sont assez bien vêtus. Pour peu que vous poursuiviez votre promenade vers les sentiers détournés, à la nuit tombante, vous rencontrerez aussi dans les endroits isolés un groupe d'êtres à forme humaine, hommes, femmes, enfants, les uns étendus dans la boue , les autres accroupis sur leurs talons dans l'occupation du mendiant de Murillo; ([uclques femmes préparent, dans un vieux chaudron volé , l'horrible mélange dP légumes et de viandes fraîches et corrompues de toute espèce qui doit servir de pâture à la horde, bien digue d'un pareil festin. Souvent, en effet, ils empoisonnent le bétail et se font ainsi un ample butin ; d'autres fois ils ramassent ‘ les animaux morts de maladie, n'importe laquelle, les désinfectent au moyen d'herbes à eux seuls connues, et s'en repaissent impunément. Tout leur est bon, rien ne leur répugne, rien ne leur nuit. Essentiellement ennemi de tout travail, du bon ordre et des lois qui mettent un frein à son indépendance bestiale, le Bohémien oppose une résistance insurmontable aux efforts qui tendraient à lui faire embrasser une existence sédentaire. Âu cynisme de Diogène, il joint une opiniâtreté invincible. Les Bohémiens de Saint-Jean-de-Luz , connus dans le pays sous le nom de Cascarols *, forment cependant une exception, peut-être unique, à cette ' Dans les villages basi|ac$, les animanx morts sont rarement , on plntdt ne sont presque jamais enterrés. On les porte sur la montagne on ils sont précipités dans un ravin, selon les localités , et les oiseaux de proie, avec les Bohémiens, se disputent les chairs. Ces derniers semblent être doués du flair si subtil des animaux carnassiers. • Je les ai vus , me disait M. de Belsunce , arriver aussitét que les chiens les plus rapprochés du cadavre, lever les fllets et les quatre membres, et les emporta. Cependant , il s'agissait de cochons morts de la rage, de bœufs ou de vaches Inès par le charbon et d'antres maladies contagieuses. > ' En basque, le mol cucarolac désigne, h proprement parler, une sorte de bateleurs, ou bien des jeunes gens qui, dans des fêles, des marches joyeuses, des escortes d'honneur, sont choisis pour marcher en tête , en dansant constamment. Leur costume est un pantalon blanc, bahiluellemenl pasqnillé de faveurs roses et garni sur les coulures de petits grelots en cuivre, mode fort répandue au moyen Age (DIce. de ml. itl reine de Nur., t. 111, p. 331); il y en a aussi sur leurs espadrilles. Le torse n'est couvert que d'une flne ut blanche chemise , serrée

aux poignets cl au-dessus des coudes par des rubans de même couleur que ceux des pantalons , et ornés aussi de grelots. Le berrel en est également entouré, ainsi que de rubans. Lorsque les princes d'Orléans revinrent d'Espagne, leur voilure était précédée de cascarots , qui flreni , en dansant et en .sautant , le trajet de Sainl-Jean-iîe-Lur h Bayonne. — En IBfiO. quand l.ools XIV vint, pour se marier, dans Digitized by Google

LES BOHÉMtE^S. 139 règle. Ils out commencé par se faire pécheurs, profession de toute la population de la côte; et, après avoir partagé ses travaux et son commerce , ils ont fini , de part et d'autre , par des mariages , en sorte qu'aujourd'hui les Bohémiens sont incrustés dans la population de Saint-Jean-de-Luz , qui n'y a point gagné en moralité. Adulateur et rampant auprès de ceux qui peuvent le servir ou lui nuire, le Bohémien est implacable dans ses vengeances. Modéré et doux en apparence et par nécessité , il ne se fera pas le moindre scrupule de verser le sang au gré de quiconque, lui garantissant l'évasion, pourra lui payer le crime. 11 court tous les marchés, toutes les foires du pays, et tandis que les femmes exploitent les poches et les boutiques , les hommes guettent , sur la place aux bestiaux, les affaires qui s'y concluent. Le vendeur n'est plus perdu de vue; malheur à lui s'il s'attarde ou se retire seul ou avec un unique compagnon ! Il est assailli , assommé et dépouillé dans l'un des mille sentiers déserts de lu montagne. L'argent sert aux Bohémiens à satisfaire leur goût prononcé poim l'ivTognerie : hommes, femmes, enfants s'y livrent publiquement en toute occasion; ils en trouvent les moyens dans le gain qu'ils font à tondre les mulets, industrie à lat^uelle ils joignent la fabrication des chapeaux de paille et des paniers. Plus communément ils pourvoient à leur subsistance par la mendicité et le vol , et s'habillent des guenilles de toute couleur et de toute forme qu'ils peuvent obtenir. Leurs demeures sont, pendant les plus rigoureuses saisons , les troncs d'arbres creusés , les cabanes de pasteurs abandonnées , les granges isolées ; et durant les saisons plus tempérées , le sol nu et le grand air. C'est là que le médecin philanthrope vient les trouver lorsqu'ils Il première de ces liiles, use ksnde de daHsenn» ercueèiieiret l'élant placée en tète des cherau dn roi, bondit an son dea grelots et des tambonrs, et eiécnta le pas national. Un Mal de frab, cité par M. Gopetche (Sai»l-j€m-dt-Liu , etc., p. 111, en note), leur donne pour coatuoie • bonnets d'escarlatte Sa , ornés de ribans blancs et biens , haula-de-cbanaaes en toile boneassine bleue; bas d'estame On blanc d'Angleterre, • etc. EnOn, en 1701 .pendant les fêtes auxquelles donna lieu le séjour de Philippe V b Bayonne, on arall, an dire des registres mnjücipanx cités par Beylac (.Vourcllc Chronique àt Baqonne, p. 19ôi, loué une troupe de dansears basqaqs, qui, chargés de sonnettes et accompagnés du tambourin , Irent des merreilles, dansant et sautant d'une manière extraordinaire. Digitized by Google

règle. Ils ont commencé par se faire pêcheurs, profession de toute la population de la côte; et, après avoir partagé ses travaux et son commerce, ils ont fini, de part et d'autre, par des mariages, en sorte qu'aujourd'hui les Bohémiens sont incrustés dans la population de Saint-Jean-de-Luz, qui n'y a point gagné en moralité.

Adulateur et rampant auprès de ceux qui peuvent le servir ou lui nuire, le Bohémien est implacable dans ses vengeances. Modéré et doux en apparence et par nécessité, il ne se fera pas le moindre scrupule de verser le sang au gré de quiconque, lui garantissant l'évasion, pourra lui payer le crime. Il court tous les marchés, toutes les foires du pays, et tandis que les femmes exploitent les poches et les boutiques, les hommes guettent, sur la place aux bestiaux, les affaires qui s'y concluent. Le vendeur n'est plus perdu de vue; malheur à lui s'il s'attarde ou se retire seul ou avec un unique compagnon! Il est assailli, assommé et dépouillé dans l'un des mille sentiers déserts de la montagne.

L'argent sert aux Bohémiens à satisfaire leur goût prononcé pour l'ivrognerie : hommes, femmes, enfants s'y livrent publiquement en toute occasion; ils en trouvent les moyens dans le gain qu'ils font à tondre les mulets, industrie à laquelle ils joignent la fabrication des chapeaux de paille et des paniers. Plus communément ils pourvoient à leur subsistance par la mendicité et le vol, et s'habillent des guenilles de toute couleur et de toute forme qu'ils peuvent obtenir. Leurs demeures sont, pendant les plus rigoureuses saisons, les troncs d'arbres creusés, les cabanes de pasteurs abandonnées, les granges isolées; et durant les saisons plus tempérées, le sol nu et le grand air.

C'est là que le médecin philanthrope vient les trouver lorsqu'ils

la première de ces villes, une bande de danseurs *crascabilaires* s'étant placée en tête des chevaux du roi, bondit au son des grelots et des tambours, et exécuta le pas national. Un état de frais, cité par M. Goyetche (*Saint-Jean-de-Luz*, etc., p. 111, en note), leur donne pour costume « bonnets d'escarlatte fin, ornés de ribans blancs et bleus, hauts-de-chausses en toile boucassine bleue; bas d'estame fin blanc d'Angleterre, » etc. Enfin, en 1701, pendant les fêtes auxquelles donna lieu le séjour de Philippe V à Bayonne, on avait, au dire des registres municipaux cités par Beylac (*Nouvelle Chronique de Bayonne*, p. 193), loué une troupe de danseurs basques, qui, chargés de sonnettes et accompagnés du tambourin, firent des merveilles, dansant et sautant d'une manière extraordinaire.

140 LE PATS BASQUE. sont inaladi-s. Autrefois ils avaient plus d'une belle recette pour se fçuérir, eux et les autres et ils ne s'adressaient presque jaumis il la médecine, s'abandonnant à la nature et à leur bonne constitution •; aujourd'hui ils ont recours à la science et à l'humanité de leurs semblables, et ceux-ci sont rarement sourds à leur appel. Pour n'en citer qu'un seul, M. le docteur Bidegarray, de Garris , près de Saint-Palais , est en quelque sorte la providence des Bohémiens. I*arlerai-je de leurs unions? En réalité, ils ne connaissent aucun lien de mariage. Un homme et une femme se conviennent-ils, les voilà réunis. Ils se doivent fidélité tant qu'il n'a point été fait notification de divorce par l'un des conjoints à l'autre; mais à la moindre dispute ils se séparent : « Je ne veux plus de toi, dira l'un, je vais chercher une autre compagne. » — c Je vais en faire autant, » répondra l'autre, et bientôt de nouvelles unions ont lieu sans autre formalité et sans rancune. Lorsqu'un Bohémien est en prison, qu'il ait des enfants ou non, sa femelle prend un autre mâle pendant le temps de la détention. Lorsque le prisonnier est rendu à la liberté, il reprend .ses premières habitudes, ou il en contracte de nouvelles. Au surplus, leur fidélité consiste à vivre sous le même toit, sans nulle autre exigence. Ainsi, une Bohémienne bien connue dans le canton de Saint-Palais a eu sept maris; ainsi, la mère s'associe an mari de sa fille, et vice versa. 11 n'y a de dispute, en pareille occasion, qu'entre les femmes, et seulement encore quand Tune d'elles peut soupçonner que son mari l'a laissée par suite des artifices d'une rivale ; car lorsque la séparation a eu lieu pour incompatibilité de caractère, chacune ' Arrêt! et procedure foicle par le prerotl... de Corbeil... cenire Simon Tronaé, etc., du 17 nevembre 1609 [V IncredtlUè et meicremce dn aorlileie, etc., p. 795.) — L'iotear de V Inirodnclio» à félnde de Gap de CAtnlIac (Montpellier, Jean Martel atné, 1856, in-8°), M. P.-M.-E Cetlaricr, parlant du aiii^me traité de cet autenr, dit (p. 901) qu'il J sacride la acience des rbablllenrs, des rebouteurs et des bohémiens. Comment l'entend l'éeriraint Gu; Dorissalt au milieu do XIV* siècle, et les Bobémlens ne Orent leur première apparition chei nous que dans le premier quart du XV*. Je rois que M. Cellarler aura pris le nrat tokemient dans un autre sens, et ronin parler de • ces periodealet , lailletrt, inciteurt, qui , courant de ville en ville, ècliappaicnl b la rancune des parents de leurs victimes. • (P. S7.) ' Vn;ei V Uiatoire det Bokimlent, etc., par H. N. G. Grellmann. Paris, 1810, io-8*', chap. IX , p. 135. Digitized by Coogi

sont malades. Autrefois ils avaient plus d'une belle recette pour se guérir, eux et les autres [1], et ils ne s'adressaient presque jamais à la médecine, s'abandonnant à la nature et à leur bonne constitution [2]; aujourd'hui ils ont recours à la science et à l'humanité de leurs semblables, et ceux-ci sont rarement sourds à leur appel. Pour n'en citer qu'un seul, M. le docteur Bidegarray, de Garris, près de Saint-Palais, est en quelque sorte la providence des Bohémiens.

Parlerai-je de leurs unions? En réalité, ils ne connaissent aucun lien de mariage. Un homme et une femme se conviennent-ils, les voilà réunis. Ils se doivent fidélité tant qu'il n'a point été fait notification de divorce par l'un des conjoints à l'autre; mais à la moindre dispute ils se séparent : « Je ne veux plus de toi, dira l'un, je vais chercher une autre compagne. » — « Je vais en faire autant, » répondra l'autre, et bientôt de nouvelles unions ont lieu sans autre formalité et sans rancune. Lorsqu'un Bohémien est en prison, qu'il ait des enfants ou non, sa femelle prend un autre mâle pendant le temps de la détention. Lorsque le prisonnier est rendu à la liberté, il reprend ses premières habitudes, ou il en contracte de nouvelles. Au surplus, leur fidélité consiste à vivre sous le même toit, sans nulle autre exigence. Ainsi, une Bohémienne bien connue dans le canton de Saint-Palais a eu sept maris; ainsi, la mère s'associe au mari de sa fille, et *vice versa*. Il n'y a de dispute, en pareille occasion, qu'entre les femmes, et seulement encore quand l'une d'elles peut soupçonner que son mari l'a laissée par suite des artifices d'une rivale; car lorsque la séparation a eu lieu pour incompatibilité de caractère, chacune

[1] *Arrest et procedure faicte par le prevost... de Corbeil... contre Simon Trouvé*, etc., du 17 novembre 1609. (*L'Incredulité et mescreance du sortilege*, etc., p. 795.) — L'auteur de l'*Introduction à l'étude de Guy de Chauliac* (Montpellier, Jean Martel aîné, 1856, in-8°), M. P.-M.-E. Cellarier, parlant du sixième traité de cet auteur, dit (p. 201) qu'il y sacrifie la science des rhabilleurs, des rebouteurs et des bohémiens. Comment l'entend l'écrivain? Guy florissait au milieu du XIV^e^ siècle, et les Bohémiens ne firent leur première apparition chez nous que dans le premier quart du XV^e^. Je vois que M. Cellarier aura pris le mot *bohémiens* dans un autre sens, et voulu parler de « ces *périodeutes, tailleurs, inciseurs*, qui, courant de ville en ville, échappaient à la rancune des parents de leurs victimes. » (P. 37.)

[2] Voyez l'*Histoire des Bohémiens*, etc., par H. M. G. Grellmann. Paris, 1810, in-8°, chap. IX, p. 135.

 des parties sc détache de l’autre sans aiiimositc, sans humeur; ils se deviennent étrangers absolument comme avant leur union , et pourront plus tard se réunir encore si les circonstances les y amènent. Après cela il est diflicile de supposer que l’amour conjugal puisse exister chez eux; nul doute que l'instinct et les piLssions ne les guident plus que le cœur. Quand le Bohémien, couché sur la terre, arrive au moment où il doit y rentrer, sa femme pleurera sans doute, mais c’est de se voir privée d’un appui , absolument comme dans ce fragment de myriologue grec : < Le Bohémien est à l’agonie; la Bohémienne pleure et dit : < Tu meurs, mon mari. Et uotre enfant, où vivra-t-il > Cas vers se rapportent d’autant mieux aux Bohémiens du Pays Basque, (|u'ils tiennent beaucoup aux enfants, soit aux leurs, soit à tous ceux de la tribu indifféremment. C’est , en effet , là l’espoir de la perpétuité de leur caste. Pour ce qui est de la religion , les Bohémiens n’en ont généralement aucune; vivant d’une vie toute matérielle et brutale, leurs pensées ne s’élèvent pas au-dessus des besoins et des sensations naturelles. Cependant ils sont tous baptisés , et même plus d’une fois ; mais c’est calcul de leur part et un nouveau moyen de vivre aux dépens d’autrui. Ils savent que dans le pays on reganlerait comme un acte condamnable le refus de servir de parrain et de marraine ; ils n’ignorent pas non plus que cette qualité est

prise au sérieux par les paysans : aussi une Bohémienne, au moment

des parties se détache de l'autre sans animosité, sans humeur; ils se deviennent étrangers absolument comme avant leur union, et pourront plus tard se réunir encore si les circonstances les y amènent. Après cela il est difficile de supposer que l'amour conjugal puisse exister chez eux; nul doute que l'instinct et les passions ne les guident plus que le cœur. Quand le Bohémien, couché sur la terre, arrive au moment où il doit y rentrer, sa femme pleurera sans doute, mais c'est de se voir privée d'un appui, absolument comme dans ce fragment de myriologue grec : « Le Bohémien est à l'agonie; la Bohémienne pleure et dit : « Tu meurs, mon mari. Et notre enfant, où vivra-t-il [1] ? »

Ces vers se rapportent d'autant mieux aux Bohémiens du Pays Basque, qu'ils tiennent beaucoup aux enfants, soit aux leurs, soit à tous ceux de la tribu indifféremment. C'est, en effet, là l'espoir de la perpétuité de leur caste.

Pour ce qui est de la religion, les Bohémiens n'en ont généralement aucune; vivant d'une vie toute matérielle et brutale, leurs pensées ne s'élèvent pas au-dessus des besoins et des sensations naturelles. Cependant ils sont tous baptisés, et même plus d'une fois; mais c'est calcul de leur part et un nouveau moyen de vivre aux dépens d'autrui. Ils savent que dans le pays on regarderait comme un acte condamnable le refus de servir de parrain et de marraine; ils n'ignorent pas non plus que cette qualité est prise au sérieux par les paysans : aussi une Bohémienne, au moment de ses couches, s'installe dans le village et jette son dévolu sur les plus riches propriétaires de l'endroit. Ceux-ci dès lors, suivant l'usage, pourvoient à la nourriture de la mère et fournissent le linge pour le nouveau-né. Ainsi, chaque enfant, à sa naissance, procure à sa mère de meilleurs vêtements, des secours indispensables, et plus tard il aura lui-même, auprès de ceux qui l'auront présenté sur les fonts baptismaux, abri et nourriture de temps en temps et dans ses nécessités les plus pressantes.

[1] Κατσίβελος ψυχομαχάει, καὶ κατσιβέλα κλαίει.
Ἐσὺ παιθαίνεις, ἄνδρα μου · τὸ παιδί ποῦ θὰ ζήσει;
(*Chants du peuple en Grèce*, par M. de Marcellus. Paris, Jacques Lecoffre et C^e^, 1851, in-8°, t. II, p. 456, 457, n° 71.)

145 LE FATS BASQCE. Il est bon tl’ajouter cej>endant que les Basques éprouvent une ré[)ugnance inlinie k tenir sur les fonts un de ces enfants. « Pendant tout le temps que j'ai habité la basse Navarre , me dit M. le vicomte de Belsunce, je n’ai vu que M** G., de Garris, marraine d’une petite Bohémienne, dont la mère était accouchée à sa porte. Encore cette dame, dont le mari est Basque, était-elle Béarnaise. » Les Bohémiens domiciliés dans les communes, et il y en a beaucoup , envoient leurs enfants k l’école communale ; considérés comme indigents, ils ne paient aucune rétribution. Là, ils apprennent studieusement k lire et k écrire, sans rien négliger de ce que l’on enseigne dans les écoles primaires. Les parents comprennent de quel avantage ces connaissances acquises leur seront plus tanl. GarçotLS et filles suivent l’école et le catéchisme jusqu’à l’àge de la première communion , (ju’ils font comme les autres enfants de l’endroit. Une fois la cérémonie terminée, ils sortent de l’église pour n’y plus rentrer. Les garçons attendent l’àge de dix-huit ans pour SC marier k leur guise; lesfdles, plus précoces, commencent immédiatement leur vie de dévergondage. Que si l’enfant de Bohémiens nomatles est élevé de même , il prendra infailliblement son vol vers la forêt dès que les ailes lui seront venues : Aüsean yaiac, aitzerat nahi; qui est né dans le bois, aime k y revenir. On s’est demandé longtemps , on se demande encore ce que les Bohémiens du Pays Basque font de leurs morts. En les voyant muets k toutes les questions qu’on leur fait k cet égard , et si peu dégoûtés de 1a viande corrompue, on est allé jusqu’à supposer qu’ils mangeaient les restes de ceux d’entre eux qui avaient succombé; mais, en vérité, c’en est trop, et il ne parait pas que les descendants des parias de l’Inde se soient jamais rendus coupables d’une telle énormité '. 11 est bien vrai de dire qu’on les voit rarement réclamer l’assistance du fossoyeur et une place dans le champ du repos ; mais la raison en est bien simple. Ils ne hantent jamais les endroits habités qu’en bonne santé et dans le but de s’y livrer aux diverses industries qui leur sont familières. Là, si ' Cependaat, s'il fiul en croire Grellmonn, qui cite scs antorilcs, te crime d'anthropopbafie n'eU pas rare chez les Bohémiens. Voyez chap. IV (ic /car nourriUre et ie leur MuoeJ, p. 56-75. Digitized by Google

LES 60HÉM1ERS. 143 la mort vient les surprendre, ils suivent la loi commune, et, toutes les formalités remplies, ils prennent le chemin du cimetière. Que si , au contraire , ils meurent dans un champ, dans un bois , leurs compagnons , peu curieux de se présenter aux autorités locales, et de subir un interrogatoire qui pourrait, dans certaines circonstances , se terminer par une arrestation , se hâtent de livTcr à la terre les restes qu'elle réclame, et sont ensuite muets comme la tombe qu'ils ont fennée. N'ont- ils point à craindre que la justice, apprenant ce qui s'est passé, ne leur en demande un compte rigoimeux ? Faisons observer, cependant, que bien qu'ils habitent ostensiblement et légalement des villages depuis nombre d'années , bien que leurs enfants soient, en partie du moins, enregistrés, et (ju'ils satisfassent aux exigences de la loi , il faut que la maladie les prenne daas l'âge où l'on compte ordinairement sur la nature pour la guérison , ou que la mort les siuq)renne inopinément, pour qu'on les voie aller au cimetière. J'ai vu dans plusieurs localités, me disait M. le vicomte de Belsuncc, longtemps maire de l'une d'elles, j'ai vu des hommes et des femmes d'un grand âge, que la génération présente avait toujours connus vieux , disparaître tout à coup et sans retour. C'est chose commune , et pourtant jamais laboureur dans son champ, jamais voyageur sur les chemins, jamais pâtre ou chasseur dans la montagne , n'ont vu la trace d'une fosse. C'est ce qui a donné naissance à cette opinion, accréditée chez les gens de la campagne, que le Bohémien disparait, on ne sait ni comment ni pour où, mais qu'il ne meurt jamais. Grellmann aurait-il raison? ou serait-il vrai, comme le prétendent certains, que ces gens-là détournent le cours de quelque ruisseau pour le temps de creuser une fosse, piu^dessus laquelle ils le fout repasser ensuite? Une pareille inhumation ne laisse aucun vestige, et c'est ainsi que fut enterré Attila, qui avait suivi, pour venir en Europe, le même chemin que les Bohémiens. Tels sont les détails r(ue nous avons pu recueillir sur les Bohémiens du Pays Bas((ue. Quant à la langue qu'ils parlent entre eux, la liste suivante suffira pour en donner une idée; nous l'empruntons , ou plutôt nous la reprenons à un recueil où elle a

Digitized by Google

la mort vient les surprendre, ils suivent la loi commune, et, toutes les formalités remplies, ils prennent le chemin du cimetière. Que si, au contraire, ils meurent dans un champ, dans un bois, leurs compagnons, peu curieux de se présenter aux autorités locales, et de subir un interrogatoire qui pourrait, dans certaines circonstances, se terminer par une arrestation, se hâtent de livrer à la terre les restes qu'elle réclame, et sont ensuite muets comme la tombe qu'ils ont fermée. N'ont-ils point à craindre que la justice, apprenant ce qui s'est passé, ne leur en demande un compte rigoureux ?

Faisons observer, cependant, que bien qu'ils habitent ostensiblement et légalement des villages depuis nombre d'années, bien que leurs enfants soient, en partie du moins, enregistrés, et qu'ils satisfassent aux exigences de la loi, il faut que la maladie les prenne dans l'âge où l'on compte ordinairement sur la nature pour la guérison, ou que la mort les surprenne inopinément, pour qu'on les voie aller au cimetière. J'ai vu dans plusieurs localités, me disait M. le vicomte de Belsunce, longtemps maire de l'une d'elles, j'ai vu des hommes et des femmes d'un grand âge, que la génération présente avait toujours connus vieux, disparaître tout à coup et sans retour. C'est chose commune, et pourtant jamais laboureur dans son champ, jamais voyageur sur les chemins, jamais pâtre ou chasseur dans la montagne, n'ont vu la trace d'une fosse. C'est ce qui a donné naissance à cette opinion, accréditée chez les gens de la campagne, que le Bohémien disparaît, on ne sait ni comment ni pour où, mais qu'il ne meurt jamais. Grellmann aurait-il raison ? ou serait-il vrai, comme le prétendent certains, que ces gens-là détournent le cours de quelque ruisseau pour le temps de creuser une fosse, par-dessus laquelle ils le font repasser ensuite ? Une pareille inhumation ne laisse aucun vestige, et c'est ainsi que fut enterré Attila, qui avait suivi, pour venir en Europe, le même chemin que les Bohémiens.

Tels sont les détails que nous avons pu recueillir sur les Bohémiens du Pays Basque. Quant à la langue qu'ils parlent entre eux, la liste suivante suffira pour en donner une idée; nous l'empruntons, ou plutôt nous la reprenons à un recueil où elle a

144 LE PATS BASQOE. paru d'abord en l'améliorant et en l'augmentant à l'aide du fragment de vocabulaire gitano public pai' M. Cénac Moncaut ' ; .\beillo, bedeyo. Clef, glicini. .\gnoati , barkichn. Cochon, Ixiticho, balicho. Amoureux , pirari. Coq, rasho. Ane, kera. Couteau , chouri Auberge, kuertchinia. — de table, anJrecafande. Avare , camoucbali. Couverture, plasl, yaprasl. Balayer, bourrincateia Deux , doui, douïl. Bas , garameylac. Diable, guebarubeng. BtUon ou bois, Costa. Dieu , Amadoubelle. Bohémien , Errouvutncel. Donner, deanteia. Boire, piar. Drap de lit. cerka. Bon, lacho. Eau, mer. pani. Bonnet, feralia. La mer est lielle, pani barro. Breliis, barki. Eau-de-vie, koulalo, foutralo. Canard , tiijora, papin lino. Entant, gacina, (ino.V. PetiL V. Oie. Faim Ij'ai), bocali acha. Cape , uraka. Femme, egachi. Cita peau. yala. Fève, bobi. Chat, silçaya. Fille, olwU. Gbdbiigne, simbli. — mauvaise. lunyia. CbAteau , fHatcia. Fou, dihilo. Cbaudron , kakabi. Frapper, courranteia. Clietnise, gale. Fusil, puska. Cboval , grami, marchea. Fromage, kiala , jidal. Cbeveux, balla. Garçon , olachu, ladyia. Chien, chukel. Gardien, perdino. Cliou , chaka ou haka. Gendarme, braslano. Cidre , piinbida. Gilet, karamia lino (peCiijq, pains, olepanchi. tite veste). ■ Le ilote» Age et la Re»auta*ee, sect. des Moeurs et usages de la rie civile, rbap. Boklmie»t, me»dia»l$, gueux, cour» det miraclet, fol. x. • Histoire des PgriHies, etc. Paris, Amyot, 1853-I8fô, in-S®, l. V, XIV* pariie, chap. VIII, p. XI3-515. L'auteur annonce (p. ô^lô) devoir ces mois et les chansons qui suivent • aux patientes recherches de M. Sansberro, qui les a surpris aux Casearrolac de Cibourre, anciens gilanos confondus aujourd'hui avec le reste de la population basque. > ' üans une liste de mots bohémiens ayant de l'analogie avec l'indien, liste donnée dans les Archives du Nord CSiererui-ArthiP, 21 mars 1826, n" 6, p. 189, et reproduite dans le Bulleli» des aricncct historiques de M. de Férussac, t. XIV, p. 173, I7A, je trouve dans la colonne indienne Ichourt avec le sens d'oiacau, que le même mot a en basque. Les Bohémiens disent ekirielo, que Borrow dérive de l'indonstani chiriga. Voyez lhe Ziucoli, vol. Il , p. '3t.

Digitized by Google

paru d'abord [1], en l'améliorant et en l'augmentant à l'aide du fragment de vocabulaire gitano publié par M. Cénac Moncaut [2] :

Abeille,	*bedeyo.*	Clef,	*glicini.*
Agneau,	*barkicho.*	Cochon,	*baticho, balicho.*
Amoureux,	*pirari.*	Coq,	*rasho.*
Ane,	*kera.*	Couteau,	*chouri* [3].
Auberge,	*kuertchinia.*	— de table,	*andre catande.*
Avare,	*camouchali.*	Couverture,	*plast, yaprast.*
Balayer,	*bourrincatcia.*	Deux,	*doui, douïl.*
Bas,	*garameylac.*	Diable,	*guebarobenq.*
Bâton ou bois,	*casta.*	Dieu,	*Amadoubelle.*
Bohémien,	*Erroumancel.*	Donner,	*deantcia.*
Boire,	*piar.*	Drap de lit,	*cerka.*
Bon,	*lacho.*	Eau, mer,	*pani.*
Bonnet,	*feralia.*	La mer est belle,	*pani barro.*
Brebis,	*barki.*	Eau-de-vie,	*koutalo, foutralo.*
Canard,	*tigora, papin tino.* V. Oie.	Enfant,	*gacina, tino.* V. Petit.
		Faim (j'ai),	*bocali acha.*
Cape,	*uraka.*	Femme,	*egachi.*
Chapeau,	*yata.*	Fève,	*bobi.*
Chat,	*sitçaya.*	Fille,	*oladi.*
Châtaigne,	*simbli.*	— mauvaise,	*lunyia.*
Château,	*filatcia.*	Fou,	*dihilo.*
Chaudron,	*kakabi.*	Frapper,	*courrantcia.*
Chemise,	*gate.*	Fusil,	*puska.*
Cheval,	*grami, marchea.*	Fromage,	*kiala, jidal.*
Cheveux,	*balla.*	Garçon,	*olacho, ladyia.*
Chien,	*chukel.*	Gardien,	*perdino.*
Chou,	*chaka ou haka.*	Gendarme,	*brastano.*
Cidre,	*pimbida.*	Gilet,	*karamia tino* (petite veste).
Cinq,	*pains, olepanchi.*		

[1] *Le Moyen Age et la Renaissance*, sect. des Mœurs et usages de la vie civile, chap. *Bohémiens, mendiants, gueux, cours des miracles*, fol. x.

[2] *Histoire des Pyrénées*, etc. Paris, Amyot, 1853-1855, in-8°, t. V, XIV^e^ partie, chap. VIII, p. 343-345. L'auteur annonce (p. 343) devoir ces mots et les chansons qui suivent « aux patientes recherches de M. Sansberro, qui les a surpris aux *Cascarrotac* de Cibourre, anciens gitanos confondus aujourd'hui avec le reste de la population basque. »

[3] Dans une liste de mots bohémiens ayant de l'analogie avec l'indien, liste donnée dans les Archives du Nord *(Sieverni-Arkhif)*, 21 mars 1826, n° 6, p. 189, et reproduite dans le *Bulletin des sciences historiques* de M. de Férussac, t. XIV, p. 173, 174, je trouve dans la colonne indienne *tchouri* avec le sens d'*oiseau*, que le même mot a en basque. Les Bohémiens disent *chiriclo*, que Borrow dérive de l'indoustani *chiriya*. Voyez *the Zincali*, vol. II, p. *34.

LES BOnÉHIEnS. 145 Grand, baro. Père. balo. Haricot. kirikila. Petit, lino. Homme, maître, ogacho , egacho. Pied, pindro. Le maître eet à Pierre, bar. la maison , egacho querienda. Pipe, sindisia. Jambe, pindo. Pistolet , lino puska (petit Jeune , cha'iba. fusil). Jolie, foucarra. Pluie , birzindo. Jour, cigo. Poche, potosi. Jupe, soka. Poisson , macho. Lanl , ralcaça, balebas. Pomme, pabaya. balabara. — de terre. pabayobar. Lit, chariben. Porte, bondar. Main, basta. Poule, kani. Ma'is, millota. Prendre, leteia. Maison , ker, boucoumiaK Prison , oslariben. Manteau. V. Cai>e. Prune, killaba. Mauvais, chorro. Quatre, estard, panchi. Méchant, manoucaro. Raisin, draka, grala. Mer. V. Eau. Sabre, basleco. Mère, raja {j aspiré). Saoul , malo. Miel, angui. Sel, loua. Mien (le). mmrio. Serpent, yueka. Mort , maranlu. Soleil , debla. Mouton, ralko, barko. Soulier, tiak. Navire , $ino. Soupe , soumin. N'oLx , kworra, glanera. Tabac, sunglo. Nuit , lazi. Tète, kero. (Kil, gouro. Tien (le). camani. Oie, papin. Trois, Irin, tril. Oignon, poulouma. Un, yel, yec. Paille, pus. Vache , gourro. Pain, mandro. Ventre, porra. Panier, coniiça. Veste, karamia. Pantalon, louilmenac, hobeVêtements , bouiçae. liac. Viande, massa. Peau, morteia. Vierge (la sainte) Amadoubellen '. < Ou désifnie pir ce dernier mot une maison isolic, Tnlgairement appelée borde. ’ Je donne la liste telle que je l'ai reçue, en ramenant autant que possible les mots b l'onbograpbc de Borrow ; mais je soupçonne une faute dans le mot Amodoubelle , que nous arons vu plus haut. En bohémien. Dieu se dit Débet, et la Vierge est désignée par le féminin Debta (Borrow, tbe Ziucali, toI. Il , p. ‘38) ; il jr a donc tonte apparence qn'/tmedotbelle et Amadoubellen sont des mots hibrides, c'est-b-dire composés de basque et de rommany, et qu'il faut lire ail» Conbcl (le père Dieu), cl orna donéria (la mère déesse). IQ Digilized by Google

Grand,	*baro.*	Père.	*bato.*
Haricot,	*kirikila.*	Petit,	*tino.*
Homme, maître,	*ogacho, egacho.*	Pied,	*pindro.*
Le maître est à		Pierre,	*bar.*
la maison,	*egacho querienda.*	Pipe,	*sindisia.*
Jambe,	*pindo.*	Pistolet,	*tino puska* (petit
Jeune,	*chaïba.*		fusil).
Jolie,	*foucarra.*	Pluie,	*birzindo.*
Jour,	*cigo.*	Poche,	*potosi.*
Jupe,	*soka.*	Poisson,	*macho.*
Lard,	*ralcaça, balebas,*	Pomme,	*pabaya.*
	balabara.	— de terre,	*pabayobar.*
Lit,	*chariben.*	Porte,	*bondar.*
Main,	*basta.*	Poule,	*kani.*
Maïs,	*millota.*	Prendre,	*letcia.*
Maison,	*ker, boucoumia*[1].	Prison,	*ostariben.*
Manteau.	V. Cape.	Prune,	*killaba.*
Mauvais,	*chorro.*	Quatre,	*estard, panchi.*
Méchant,	*manoucaro.*	Raisin,	*draka, grata.*
Mer.	V. Eau.	Sabre,	*basteco.*
Mère,	*raja* (*j* aspiré).	Saoul,	*mato.*
Miel,	*angui.*	Sel,	*loua.*
Mien (le),	*minrio.*	Serpent,	*gueka.*
Mort,	*marantu.*	Soleil,	*debla.*
Mouton,	*ratko, barko.*	Soulier,	*tiak.*
Navire,	*sino.*	Soupe,	*soumin.*
Noix,	*lacorra, glanera.*	Tabac,	*sunglo.*
Nuit,	*lazi.*	Tête,	*kero.*
Œil,	*gouro.*	Tien (le),	*camani.*
Oie,	*papin.*	Trois,	*trin, tril.*
Oignon,	*poulouma.*	Un,	*yet, yec.*
Paille,	*pus.*	Vache,	*gourro.*
Pain,	*mandro.*	Ventre,	*porra.*
Panier,	*conitça.*	Veste,	*karamia.*
Pantalon,	*louitmenac, hobe-*	Vêtements,	*boutçac.*
	liac.	Viande,	*massa.*
Peau,	*mortcia.*	Vierge (la sainte)	*Amadoubellen*[2].

[1] On désigne par ce dernier mot une maison isolée, vulgairement appelée *borde.*

[2] Je donne la liste telle que je l'ai reçue, en ramenant autant que possible les mots à l'orthographe de Borrow ; mais je soupçonne une faute dans le mot *Amadoubelle*, que nous avons vu plus haut. En bohémien, *Dieu* se dit *Debel*, et la Vierge est désignée par le féminin *Debla* (Borrow, *the Zincali*, vol. II, p. 38) ; il y a donc toute apparence qu'*Amadoubelle* et *Amadoubellen* sont des mots hibrides, c'est-à-dire composés de basque et de rommany, et qu'il faut lire *aita Doubel* (le père Dieu), et *ama doubela* (la mère déesse).

14G LE PATS BASQUE. Vieux , puro. Visage, btàsta, tnoga, mou >7. Vigne, dracaï. Voler, choracia. Vilain , Vin, zungali. mol. Voleur, chora. En faisant le signe de la croix , les Bohémiens basques disent : Leba Tusquet Echa Bisquet ‘ Le Apelinguet, Taberamente. Au nom du l‘6re Et du Fils El du SaintrEsprit , Ainsi soit-il! Voici un couplet chanté par une Bohémienne : Uslil’, usUr, chaborri, Minré jucar monro, Sar mende caraiolenguc. Prends, tille, Ma jolie amie. Avec moi des escargots M. Cénac Moncaut met les suivants, sans en donner la traduction , dans la bouche d'un homme ; Migna , migna chumé notre , Prima do mariri , Garde la midel , Vandiya triya, carracherida. Abacali sazala marroumi , Çazail, çazail contra tu mi lazail Ou que zu çazail Mqlere que de caï. Sans aucun doute , il serait intéressant de comparer ces mots , ces fragments, avec ceux , en bien plus grand nombre , que donnent Adelung, Stapples llarriott, Borrow, Pott et autres savants qui ont fait des recherches sur les Bohémiens ; mais n’ayant en vue que ceux du Pays Basque , nous devons nous en tenir à ce qui peut faire connaitre les derniers vestiges d’une population dont il ne restera bientôt plus que le souvenir. ' VraiMmblalilemeDl £t« TeiUqtt (Et de Jésus). Le mol et* est basque. Digitized by Google

BASQUE ifetat préMBi et paaaé de la aorcellerie dans eette eoatrée. Dans l’antiquité et pendant le moyen âge , les Vascons étaient renommés pour leur habileté dans la pratique des augures * ; aujourd’liui, on peut afiirmcr, au risque de se faire un mauvais parti *, que personne en France n’est plus superstitieux que le Basque , si ce n’est peut-être le bas Breton. Au fonds qui lui est commun avec tous les Français , peuple d’esprits forts, comme on sait, le montagnard de la Soûle et de la basse Navarre joint nombre de croyances également réprouvées par le bon sens , mais conserx’écs par le temps et fortement enracinées dans son esprit. Par exemple, treize personnes sont-elles réunies à table, grave imprudence ! l’une d’elles mourra inévitablement dans l’année. Un éternuement est un mauvais présage, qu’il faut s’empresser de détourner par un souhait de bonheur*. Une salière renversée, des couteaux en croix ou le tranchant relevé, voilà tout autant de présages de dispute. Le cri d’une chouette sur le toit d’une maison habitée est un chant de mort pour les voisins , comme le hurlement d’un chien autour de la demeure d’un malade le signe de sa fin prochaine. Heureux au jeu, l’on ne peut être que malheureux en ' Æl. Ljinprid. , Alexand. Seter. — Milo in Vita S. Amandi , ap. Sarium , De probalit ttnclorum Vills, feb. VI; ed. Colon. Afp'ipp. cb bc XVIll, is-fol. , p. 73, 1. 13. — Cf. Sirab., Geograph., lib. III, de Luaitmie. ' M. AdCT,danssonRdnadd£iufii»,p.S5S,aTaiildlt, après M. Boncher de Perthea cependant (SMven. du Paye Batque, p. 131), que ce peuple était soumis aux superstitions les plus grossières, l'abbé Darrigol (Diuerl. nr la laagae baeqte, p. 31,32, en note) tomba sur l'auteur de cette assertion , sans oser néanmoins la démentir, ■ Ankilt arthet, beauconp d'années ! Digilized by Google

VIII

SUPERSTITIONS DU PAYS BASQUE

État présent et passé de la sorcellerie dans cette contrée.

Dans l'antiquité et pendant le moyen âge, les Vascons étaient renommés pour leur habileté dans la pratique des augures [1]; aujourd'hui, on peut affirmer, au risque de se faire un mauvais parti [2], que personne en France n'est plus superstitieux que le Basque, si ce n'est peut-être le bas Breton. Au fonds qui lui est commun avec tous les Français, peuple d'esprits forts, comme on sait, le montagnard de la Soule et de la basse Navarre joint nombre de croyances également réprouvées par le bon sens, mais conservées par le temps et fortement enracinées dans son esprit. Par exemple, treize personnes sont-elles réunies à table, grave imprudence! l'une d'elles mourra inévitablement dans l'année. Un éternuement est un mauvais présage, qu'il faut s'empresser de détourner par un souhait de bonheur [3]. Une salière renversée, des couteaux en croix ou le tranchant relevé, voilà tout autant de présages de dispute. Le cri d'une chouette sur le toit d'une maison habitée est un chant de mort pour les voisins, comme le hurlement d'un chien autour de la demeure d'un malade le signe de sa fin prochaine. Heureux au jeu, l'on ne peut être que malheureux en

[1] Æl. Lamprid., *Alexand. Sever.* — Milo in Vita S. Amandi, ap. Surium, *De probatis sanctorum Vitis*, feb. VI; ed. Colon. Agripp. cIↃ IↃc XVIII, in-fol., p. 73, l. 13. — Cf. Strab., Geograph., lib. III, *de Lusitanis.*

[2] M. Ader, dans son *Résumé de l'histoire... des Basques*, p. 252, ayant dit, après M. Boucher de Perthes cependant (*Souven. du Pays Basque*, p. 134), que ce peuple était soumis aux superstitions les plus grossières, l'abbé Darrigol (*Dissert. sur la langue basque*, p. 31, 32, en note) tomba sur l'auteur de cette assertion, sans oser néanmoins la démentir.

[3] *Anhitz urthez*, beaucoup d'années!

 ménage. Il ne faut jamais entreprendre un voyage ni commencer un travail quelconque le vendredi. Vieille femme à dos voûté, à menton barbu, aux yeux injectés de sang, c'est là une sorcière, à n'en pas douter. Il faut également éviter les gens à barbe rousse, suivant le proverbe : Bizar gorri , Bide horri. Pour trouver des traces de ces opinions superstitieuses, dont certaines avaient déjà cours parmi les anciens ', il n'est nullement nécessaire d'aller dans les Pyrénées *; mais le Basque ne se contente pas de si peu, et sa foi, difficile à surprendre par des nouveautés , est invariablement acquise aux traditions qui lui ' Par exemple , les inriens regardaient l'éteranement comme un augure. Nous en a*on« pour garanU, chei les Grecs, HomAre e(Aristote; chez les Latins, Properce, Catulle, Pétrone, etc. L'auteur du Salurico* nous montre Eumolpe donnant l'ordre de saluer Giton, qui aient d' éternuer trois fois : c'était, comme on voit, tout comme chez nous. — « Pourquoi, dit Pline l'ancien, saluer ceux qui éternuent? • Le grand naturaliste répond luiméine, nn peu plus loin : • L'éternuemenl d'un convive qni oblige de rapporter un plat , ou même une table , est regardé comme de mauvais augure , • etc. (Ilitl. Ml. , liv. XXVIII , cbap. V.) C'est b cause de cette opinion, qui s'était, k ce qu'il paratt, conservée, dans les Ptrrcnées nommément, pendant le moyen Ige, que Roger, comte de Comminges, ne voulut plus faire hommage an comte de Montfort, après l'avoir entendu éternuer une fois; • car, dit Pierre de Vanx.Seroai , les gens de ce pays, qni sont les plus fous des hommes, observent les augures. > (Rec. iet IIM. iet Cnaica, etc. , t. XIX, p. A7, A.) — Selon Dobriiholfer, les sauvages du Brésil avaient la même crainte de l'étemoement. (A'oaceflea AnMlet dtt eogogea, février 1827, p. 273.) * Par exemple, le hurlement des chiens, ainsi que les cris plaintils du chat-huant, sont considérés par le peuple roumain comme on présage de mon. iRo/^adea cl ckanit populaires ie la Roumanie, etc., par M. Alexandri, p. 198.) Jean de Meung appelle le chat-huant Prophètes de male aventure, Hideus mcssagler de dolor. Le Roman de la Rote, édit, de Néon , t. Il , p. 91 , v. 6000. Enfin; Rabelais fait dire h l'on de ses personnages : • Regardez ceste chevecbe; nous somme», par Dieu! assassinez. • (Liv. V, chap. VUI.) — Celle triste réputation du chat- j huant, b peu près générale dans nus provinces , remonte jusqn'b l'anliquilé, où elle régnait, an moins chez 1rs Latins. Voyez les passages d'anciens auteurs recueillis par Crusius, dans Sun traité intitulé De Hocle el Mclurnit ogiciit apud veleret Commentalio, chap.

XX, n" 2 (De Mone nonnu lia memorabi lia IradunlurJ et n° 3 Obtertalum apud mapnalea moribundot, fuOd bnbo eorundem intederU cubilibutj, 1. 11, eol. 898, B-F, du Norut Tkeitturui aniiquilalum Romanarum de Sallcogre. — En ce qui louche les préjuges dont les vieilles femmes et les rousseaux étaient victimes dans le nord aussi bien que dans le midi de la France, nous en irouvons un témoignage formel dans un adage rapporté par Gabriel Heurirr. Voyez nos Eludes de philologie comparée sur l'argol, etc., au mut Rentte, p. 368, 369, el le Lirre des prorerbet français, par le Roux de Lincy. A Paris , chez Paulin, m2,in-12,t. I,p. U5. Digitized by Google

SCFEaSTITIOHS. 14'J viennent de ses pères. Ce sont eux qui, entre autres choses , lui ont appris celles-ci : 1” L’honmie qui le lundi voit à son lever une fenune sous sa fenêtre, doit s’attendre dans la semaine à sept jours néfastes tissus de ronces et d'orties 2® Qui a bourse bien (içarnie dans sa poche, lorsfpie, pour la première fois , au printemps, il entend le chant du coucou, peut compter, dans le cours de l'année , sur toutes les faveurs de la fortune *. 3" Sur une famille «le sept frères, il y en a un qui doit être marqué de la croix, c’est-à-dire avoir dans l'intérieur du palais on sur la langue l’empreinte d’une croix qui lui communique la vertu de guérir, par la succion, les morsures des chiens enragés. C’est principalement dans le Guipuzeoa qu’il existe de ces guérisseurs ; et dans les familles où il se trouve sept garçons , on ne manque pas de donner à l’un d’eux cet état, qui , grâce à l’entière confiance du peuple dans les remè«les du croisé , qu’il regarde d’ailleurs comme une espèce de saint, ne laisse pas d’être assez lucratif 4“ Le jour de son mariage, et pendant la cérémonie , un fiancé prudent aura sur ses genoux un pan de la robe ou du tablier de sa fiancée. Cette précaution , disent les matrones, mettra les jeunes époux à l’abri du redoutable maléfice appelé esteca, par antiphrase, et «|ui consiste dans une inévitable et invincible antipathie qui les désunirait à jamais. 5° Si le célébrant oubliait de fermer le Missel après les oraisons de la post-communion , toutes les sorcières assistant à l’office * • Il noos irrivera du nulheur, si le mailii nous renconlroos dans nAtre chemin un prêtre, un moine, une Bile, •etc. (J.-B. Thiers, rruifê iet nperililioiu, etc., liv. III, chap. III, 3* êdii. Paris, M.DC.XCVII.-DCC.IV. , in-8®, 1. 1, p. SOB.) — Quelques lignes aupariTanl H après, on roil que les moeurs de la Bile déridaient le front sêrêre du destin, puisqu'il dcTail arriver du bonheur si celle que l’on rencontrait était une Bile débauchée. II snfllsait même de penser h des femmes de cette classe pour ohlenir un résnltat heureux. On ne dit pas si c'était pour la morale. * Dans les Ilighiands d'Ecosse, c'est un heureux présage que d'élre en marche quand on entend pour la première fois le chant du coucou. (Pofultr Hhfmu of Sa>llt»d, p. Itl.) ' Sonteniri du Pops Batque et des Pyrénées, etc., p. 68, 69. — Avant de Bnir ce chapitre, nous reviendrons sur cette classe d'individus, h propos d’antres charlatans de même espèce connus sons le nom de eeludadoree, i'eesalmaderei. Digilized by Google

viennent de ses pères. Ce sont eux qui, entre autres choses, lui ont appris celles-ci :

1° L'homme qui le lundi voit à son lever une femme sous sa fenêtre, doit s'attendre dans la semaine à sept jours néfastes tissus de ronces et d'orties [1].

2° Qui a bourse bien garnie dans sa poche, lorsque, pour la première fois, au printemps, il entend le chant du coucou, peut compter, dans le cours de l'année, sur toutes les faveurs de la fortune [2].

3° Sur une famille de sept frères, il y en a un qui doit être marqué de la croix, c'est-à-dire avoir dans l'intérieur du palais ou sur la langue l'empreinte d'une croix qui lui communique la vertu de guérir, par la succion, les morsures des chiens enragés. C'est principalement dans le Guipuzcoa qu'il existe de ces guérisseurs; et dans les familles où il se trouve sept garçons, on ne manque pas de donner à l'un d'eux cet état, qui, grâce à l'entière confiance du peuple dans les remèdes du croisé, qu'il regarde d'ailleurs comme une espèce de saint, ne laisse pas d'être assez lucratif [3].

4° Le jour de son mariage, et pendant la cérémonie, un fiancé prudent aura sur ses genoux un pan de la robe ou du tablier de sa fiancée. Cette précaution, disent les matrones, mettra les jeunes époux à l'abri du redoutable maléfice appelé *esteca,* par antiphrase, et qui consiste dans une inévitable et invincible antipathie qui les désunirait à jamais.

5° Si le célébrant oubliait de fermer le Missel après les oraisons de la post-communion, toutes les sorcières assistant à l'office

[1] « Il nous arrivera du malheur, si le matin nous rencontrons dans nôtre chemin un prêtre, un moine, une fille, » etc. (J.-B. Thiers, *Traité des superstitions,* etc., liv. III, chap. III, 2e édit. Paris, M.DC.XCVII.-DCC.IV., in-8°, t. I, p. 209.) — Quelques lignes auparavant et après, on voit que les mœurs de la fille déridaient le front sévère du destin, puisqu'il devait arriver du bonheur si celle que l'on rencontrait était une fille débauchée. Il suffisait même de penser à des femmes de cette classe pour obtenir un résultat heureux. On ne dit pas si c'était pour la morale.

[2] Dans les Highlands d'Ecosse, c'est un heureux présage que d'être en marche quand on entend pour la première fois le chant du coucou. (*Popular Rhymes of Scotland,* p. 121.)

[3] *Souvenirs du Pays Basque et des Pyrénées,* etc., p. 68, 69. — Avant de finir ce chapitre, nous reviendrons sur cette classe d'individus, à propos d'autres charlatans de même espèce connus sous le nom de *saludadores,* d'*ensalmadores.*

150 LE PATS BASQDE. demeureraient clouées dans l'église tant que le livre y resterait ouvert. 6® On est sorcier et sorcière , ou par un pacte volontaire avec le démon, ou par suite de la négligence du parrain et de la marraine pendant l'administration du baptême. Les Basques croient , en effet, à l'existence des sorciers. Chaque village en renferme trois ou quatre , pauvTcs vieilles femmes qui ne vivent que d'amnônes. Elles ont le pouvoir de donner un sort, des maladies aux bêtes et aux gens , de maudire une maison, etc. Aussi , quand elles vont frapper à certaines portes , s'empresse-t-on de leur faire la charité. Un enfant qui en rencontrerait une sur un chemin écarté, se garderait bien de lui adresser la parole. Docile aux recommandations de sa mère , il s'éloignerait au plus vite en fermant la main droite , le pouce passé entre l'index et le doigt du milieu ; et tant qu'il aurait la sorcière en vue , il ne cesserait de répéter : Sorguina, pues, pues, pues (sorcière, loin de moi)! Comment pourrait -il oublier ces recommandations, après les histoires de sorciers qu'il a entendu raconter l'hiver, au coin du feu, par des témoins authenticiues? Telle personne qui se pique de n'être pas superstitieuse, qui ne croit point aux revenants , reconnaît l'existence, des sorciers. Combien de mères n'accusent-elles pas de l'infirmité de leurs enfants une vieille voisine qu'elles auront offensée, une mendiante inconnue qu'elles auront renvoyée sans aumône? Combien d'autres aussi , et du rang le plus élevé , de l'éducation la plus distinguée, emploieront comme un remède puissant l'eau dont s'est servie une vieille sorcière pour filer ? T outes les sorcières du pays se réunissent le samedi soir dans un lieu isolé , et là , suivant certains , elles se livrent à des infamies et à des danàcs infernales avec les démons. D'autres assurent qu'elles tiennent conseil sous la présidence d'un roi , auquel elles exposent , chacune à leur tour, ce qu' elles ont fait pendant la semaine qui vient de s'écouler, ce qu'elles feront dans la suivante, etc. Après les avoir entendues, le roi leui- donne des avis ou leur adresse des réprimandes , selon ce qu'elles ont bien ou mal mérité ; puis l'assemblée , que l'on nomme akhe larria, se sépare. Les sorcières , auxquelles on reconnaît la faculté de

Digitized by Googlc

demeureraient clouées dans l'église tant que le livre y resterait ouvert.

6° On est sorcier et sorcière, ou par un pacte volontaire avec le démon, ou par suite de la négligence du parrain et de la marraine pendant l'administration du baptême.

Les Basques croient, en effet, à l'existence des sorciers. Chaque village en renferme trois ou quatre, pauvres vieilles femmes qui ne vivent que d'aumônes. Elles ont le pouvoir de donner un sort, des maladies aux bêtes et aux gens, de maudire une maison, etc. Aussi, quand elles vont frapper à certaines portes, s'empresse-t-on de leur faire la charité. Un enfant qui en rencontrerait une sur un chemin écarté, se garderait bien de lui adresser la parole. Docile aux recommandations de sa mère, il s'éloignerait au plus vite en fermant la main droite, le pouce passé entre l'index et le doigt du milieu; et tant qu'il aurait la sorcière en vue, il ne cesserait de répéter : *Sorguina, pues, pues, pues* (sorcière, loin de moi)! Comment pourrait-il oublier ces recommandations, après les histoires de sorciers qu'il a entendu raconter l'hiver, au coin du feu, par des témoins authentiques?

Telle personne qui se pique de n'être pas superstitieuse, qui ne croit point aux revenants, reconnait l'existence des sorciers. Combien de mères n'accusent-elles pas de l'infirmité de leurs enfants une vieille voisine qu'elles auront offensée, une mendiante inconnue qu'elles auront renvoyée sans aumône? Combien d'autres aussi, et du rang le plus élevé, de l'éducation la plus distinguée, emploieront comme un remède puissant l'eau dont s'est servie une vieille sorcière pour filer? Toutes les sorcières du pays se réunissent le samedi soir dans un lieu isolé, et là, suivant certains, elles se livrent à des infamies et à des danses infernales avec les démons. D'autres assurent qu'elles tiennent conseil sous la présidence d'un roi, auquel elles exposent, chacune à leur tour, ce qu'elles ont fait pendant la semaine qui vient de s'écouler, ce qu'elles feront dans la suivante, etc. Après les avoir entendues, le roi leur donne des avis ou leur adresse des réprimandes, selon ce qu'elles ont bien ou mal mérité; puis l'assemblée, que l'on nomme *akhe larria*, se sépare. Les sorcières, auxquelles on reconnait la faculté de

 prendre telle forme f(u'il leur plaît , traversent les espaces avec la rapidité du vent, avantage qu’elles doivent à un onguent dont elles se frottent. Ce sont nécessairement des êtres malfaisants, nu rebours des azli, qui ont naturellement le don de guérir, espèce d’empiriques bien autrement en crédit que les docteurs patentés. Le roi des sorciers du Pays Basque , ou du moins l’individu qui passe pour tel, appartient à cette categorie; c’est un vieillard de quatre-vingts ans , qui habite Saint-Jean-le-Vieux , près de SaintJean-Pied-de-Port. Il est fils et frère d’officiers de santé, et lui-méme , sans avoir jamais étudié la médecine , la pratique avec succès, surtout avec profit. Plus d’une fois il a guéri des malades abandonnés par les médecins , qui , comme on sait , ne sont pas toujours sorciers; de telle sorte que, déjà heurcu.\ comme un roi, il l’est plus qu’un prophète, en ce sens que sa réputation, fort grande à Saint-Jean-le-Vieux , s’étend jusqu’aux limites du pays. On vient de loin le consulter; il sait répondre sur toute espèce de choses. L’opinion commune est qu’il entretient des relations avec le diable , qu’il a toujours dans sa chambre sous la forme d’un bouc; personne n’est admis à y entrer. 11 tire aussi les cartes. Quand on perd un animal , qu’on a des bestiaux malades , on va le trouver. Il indique très-bien la direction du fugitif, la cause de la malatlie et le remède à y porter. Comme on peut le croire, ce suppôt de l’enfer n’a garde de travailler pour l’amour de Dieu ; aussi est-il fort à son aise : peu de personnes dans le pays reçoivent autant de cadeaux que lui en volailles , gibier, agneaux et autres denrées. Si, comme on l’a dit : Uicu prodigue scs biens A ceux qui font vœu d'étre siens , il est à croire aussi que le diable agit de même et vaut beaucoup mieux que sa réputation. Le démon n’est cependant pas toujours bon maître : souvent il accorde à ses esclaves richesses , plaisirs , privilèges ; mais parfois aussi il se montre tyran, et tyran des plas cruels. Il tourmente les mortels et leur impose les exigences les plus dures , témoins les loups-garous , malheureux vagabonds qui , à la chute du jour, Digitized by Google

prendre telle forme qu'il leur plait, traversent les espaces avec la rapidité du vent, avantage qu'elles doivent à un onguent dont elles se frottent. Ce sont nécessairement des êtres malfaisants, au rebours des *azti*, qui ont naturellement le don de guérir, espèce d'empiriques bien autrement en crédit que les docteurs patentés.

Le roi des sorciers du Pays Basque, ou du moins l'individu qui passe pour tel, appartient à cette catégorie; c'est un vieillard de quatre-vingts ans, qui habite Saint-Jean-le-Vieux, près de Saint-Jean-Pied-de-Port. Il est fils et frère d'officiers de santé, et lui-même, sans avoir jamais étudié la médecine, la pratique avec succès, surtout avec profit. Plus d'une fois il a guéri des malades abandonnés par les médecins, qui, comme on sait, ne sont pas toujours sorciers; de telle sorte que, déjà heureux comme un roi, il l'est plus qu'un prophète, en ce sens que sa réputation, fort grande à Saint-Jean-le-Vieux, s'étend jusqu'aux limites du pays. On vient de loin le consulter; il sait répondre sur toute espèce de choses. L'opinion commune est qu'il entretient des relations avec le diable, qu'il a toujours dans sa chambre sous la forme d'un bouc; personne n'est admis à y entrer. Il tire aussi les cartes. Quand on perd un animal, qu'on a des bestiaux malades, on va le trouver. Il indique très-bien la direction du fugitif, la cause de la maladie et le remède à y porter. Comme on peut le croire, ce suppôt de l'enfer n'a garde de travailler pour l'amour de Dieu; aussi est-il fort à son aise : peu de personnes dans le pays reçoivent autant de cadeaux que lui en volailles, gibier, agneaux et autres denrées. Si, comme on l'a dit :

> Dieu prodigue ses biens
> A ceux qui font vœu d'être siens,

il est à croire aussi que le diable agit de même et vaut beaucoup mieux que sa réputation.

Le démon n'est cependant pas toujours bon maître : souvent il accorde à ses esclaves richesses, plaisirs, priviléges; mais parfois aussi il se montre tyran, et tyran des plus cruels. Il tourmente les mortels et leur impose les exigences les plus dures, témoins les loups-garous, malheureux vagabonds qui, à la chute du jour,

15'2 LE FAIS BASQCE. cchappaiil à la vie commune, errent des nuits entières comme de vils animaux dont ils partagent les goûts et les instincts * ; témoin encore ce jeune fanfaron qui , allant pour cinquante centimes chercher dans un champ une pioche qu'une femme y avait oubliée , fut enlevé dans les airs et porté jusqu'au-dessus de Saint- Antoine, où il eut le bon esprit d'invoquer le saint, ce qui lui valut sa délivrance. Dans le Pays Basque, nommément dans la basse Navarre, on vous dira encore que les âmes des morts reviennent, soit pour se venger de leurs familles , soit jwur les obliger à restituer le bien mal acquis, quel que soit le coupable. Un trépassé qui va en purgatoire, revient ordinairement dans sa famille pour réclamer des prières, des messes, des pèlerinages, etc. On ne le voit jamais, ou l'entend seulement. Il fait du bruit, tantôt dans un appartement, tantôt dans un autre; le plus souvent, c'est à la cuisine. Il y remue la vaisselle; quelquefois aussi il met toutes les assiettes en rang sur le plancher. Si quelqu'un vient, le bruit cesse pour recommencer ailleurs , et ainsi de suite , sans que l'on sache comment y mettre fin. 11 faut trouver le moyen de parler au revenant (arima herraliaj pour apprendre ce qu'il veut. En général , ce moyen est indiqué par certaines personnes du village au fait de ces sortes de choses. On va les consulter dans le plus grand secret, et l'on ne divulgue les faits qu'après y avoir porté remède. Tantôt il faut laisser revenir l'âme en peine tant qu'elle voudra , et commencer par faire dire des messes : cela seul sufSt souvent pour l'arrêter. Tantôt il faut absolument savoir ce qu'elle désire f erreqveritcia) : on lui met alors sur une table du papier, une plume et de l'encre, avec deux cierges bénits, et c'est là qu'elle fait connaître par écrit la cause pour laquelle elle est venue. C'est une messe par semaine ou par mois, pendant une année, qu'elle demande; ce sont deux ou trois pèlerinages à Jaca, à Ronce vaux, à Saint -Antoine, autrefois même à Saint-Jacques de Compostelle ; après cela tout est fini , ou n'entend plus rien dans ■ Voyei, sur ces vidimes des sorciers, ou plulAl de la crèduIKé des paysans, les Hecherches de H. F. Boorqaelot sur la lycanibropie, insérées dans leslf^netre* det anUquairet de France, t. XK (Paris, M DCCC XLIX), p. 195- Î6i. Digitized by Google

SUrEBSTITIONS. 153 la maison. Cette croyance est générale dans le Pays Basque, et il y a peu de familles qui n'aient eu des revenants. Daas la même contrée, quand une âme passe du piu*gatoire au ciel, elle se manifeste sous la forme d'étoile filante, tandis qu'ailleurs un pareil météore n'annonce que la mort d'une personne '. Les saints ne dédaignent pas de descendre sur la terre basque, saint Jean du moins , dont le nom, conservé dans celui de nombre de localités , indique combien son culte est répandu. La veille de sa fête , on met une pierre au milieu des feux que l'on a allumés ; elle sert de prie-Dieu au bienheureux , qui passe dans tous les lieux où l'on en a fait en son honneur. Le lendemain matin, on y trouve ordinairement des cheveux qu'il y a laissés et que l'on conserve comme des reliques *. Ce soir-là, ceux qui ont des plaies vont les laver à la rivière , à minuit sonnant. A cette heure, si le coq chante, c'est qu'il y a un sorcier dans la maison. Il existe encore des êtres fantastiques nommés laminac , qui sont doués de facultés surnaturelles. On naît lamina, on ne le de>icnt pas. Pour ce qui est de leur intervention ici-bas, il est difficile d'en dire quelque chose , ce nom ne représentant rien de vivant, rien de réel à l'esprit des paysans basques, qui mentionnent les laminac comme nous mentionnons Jupiter, Minerve, etc. C'est une simple réminiscence du paganisme , et le mot euscaricn doit être une dernière trace des lainiœ des Latins , dont le souvenir vivait encore chez nous au XIII* siècle *. M. du Mège, qui écrit labina, voit dans les êtres ainsi nommés des personnages identiques aux hados, ou fées, des paysans béarnais *. Un autre savant, ou plutôt un poète du pays, qui veut que les ancêtres de scs compatriotes soient venus d'Afrique, voit dans ' Euai hiilorigte tur la tille ie Ba\/eax , etc., pir Frédéric Pluqael. Caen, cbci T. Chalopin, 1829, ln-8°, cbap. XLIX, p. 334. ' La même tradition se rclrouTc dans i'onesi de notre pays. Voyet Note lar la ataie» et lee Iraditiona du Poitou, par M . Guerry, parmi ics Mtmoiree de ta Sociili des aaliqaaires de Fraaee, t. VIII (Paris, 18*9), p. 451 ■ Gniiieimi Par. second, part. deUnherso parsill, cap.XII. (C«iliclini.4(ccnii,epiaco)ii Paritieneit... Optra oauia, etc. Aureliæ, M.ÜC. LXXIV., in-folio, 1. 1 , p. 1036, col. *, F.) ' Slat, pèn. dei dtpart. pprin., t. U, p. 360. Digitized by Google

la maison. Cette croyance est générale dans le Pays Basque, et il y a peu de familles qui n'aient eu des revenants.

Dans la même contrée, quand une âme passe du purgatoire au ciel, elle se manifeste sous la forme d'étoile filante, tandis qu'ailleurs un pareil météore n'annonce que la mort d'une personne [1].

Les saints ne dédaignent pas de descendre sur la terre basque, saint Jean du moins, dont le nom, conservé dans celui de nombre de localités, indique combien son culte est répandu. La veille de sa fête, on met une pierre au milieu des feux que l'on a allumés; elle sert de prie-Dieu au bienheureux, qui passe dans tous les lieux où l'on en a fait en son honneur. Le lendemain matin, on y trouve ordinairement des cheveux qu'il y a laissés et que l'on conserve comme des reliques [2]. Ce soir-là, ceux qui ont des plaies vont les laver à la rivière, à minuit sonnant.

A cette heure, si le coq chante, c'est qu'il y a un sorcier dans la maison.

Il existe encore des êtres fantastiques nommés *lamiñac*, qui sont doués de facultés surnaturelles. On naît *lamiña*, on ne le devient pas. Pour ce qui est de leur intervention ici-bas, il est difficile d'en dire quelque chose, ce nom ne représentant rien de vivant, rien de réel à l'esprit des paysans basques, qui mentionnent les *lamiñac* comme nous mentionnons Jupiter, Minerve, etc. C'est une simple réminiscence du paganisme, et le mot euscarien doit être une dernière trace des *lamiæ* des Latins, dont le souvenir vivait encore chez nous au XIII[e] siècle [3]. M. du Mège, qui écrit *labina*, voit dans les êtres ainsi nommés des personnages identiques aux *hados*, ou fées, des paysans béarnais [4].

Un autre savant, ou plutôt un poëte du pays, qui veut que les ancêtres de ses compatriotes soient venus d'Afrique, voit dans

[1] *Essai historique sur la ville de Bayeux*, etc., par Frédéric Pluquet. Caen, chez T. Chalopin, 1829, in-8°, chap. XLIX, p. 334.

[2] La même tradition se retrouve dans l'ouest de notre pays. Voyez *Note sur les usages et les traditions du Poitou*, par M. Guerry, parmi les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. VIII (Paris, 1829), p. 452.

[3] Guilielmi Par. secund. part. de Universo pars III, cap. XII. (*Guilielmi Alverni, episcopi Parisiensis... Opera omnia*, etc. Aureliæ, M.DC. LXXIV., in-folio, t. I, p. 1036, col. 2, F.)

[4] *Stat. gén. des départ. pyrén.*, t. II, p. 360.

154 LE PAYS BASQCE. une autre de leurs croyances uue trace d’un passé encore plus reculé : « L'imagination des Basques , ai

StFEBSTITIOnS. 155 A son retour des désastreuses campagnes do la Péninsule , un soldat de l'Empire prit femme dans la basse Navarre et s'y établit. C'était un brave homme s'il en fut jamais, excellent ouvrier gagnant avec l'alène et le tire-pied de quoi suffire à une modeste existence ; mais l'àge, les infirmités, les besoins et les incapacités de la vieillesse, laissèrent à la misère une entrée libre dans le sein du pauvre ménage. Peu capable de travailler, le vieux brave se prit à réfléchir sur son passé. O bonheur! un souvenir qui, quoique bien souvent rappelé , n'avait été pour lui que le sujet de scs récits les plus répétés , lui apparaît pour la première fois comme la source des plus heureuses espérances. Jadis, en Andalousie, un coffret précieux était tombé entre les mains de notre héros ; mais pressé par le clairon de la retraite , il n'avait pu qu'enfouir le cher trésor : quelques camarades l'avaient assisté dans cette operation. Ah! si le coffret pouvait se retrouver! que de jours heureux encore sur la terre! La province, le village, le lieu précis se redressent limpides et animés dans l'esprit du vétéran de l'Empire. 11 traversera les monts et reviendra riche. Cependant si quelqu'un de ses camarades, mieux avisé que lui, l'avait prévenu ? Si le hasard, cette divinité capricieuse, tour à tour amie et ennemie de chacun de nous, avait découvert à quelque heureux Andalou le dépôt sacré ? Pauvre Basque ! s'il allait faire un voyage long , dispendieux, semé de dangers, sans résultat utile? « Consultons la pythonisse, ou plutôt la sorcière, lui dit sa femme. Bayonne n'est pis loin ; on s'y rend à peu de frais. Là , nous connaîtrons le passé, le présent, l'avenir, et si l'oracle rend une réponse favorable, je te verrai partir sans crainte. » La tireuse de cartes la plus renommée de Bayonne est consultée ; t Vos questions sont bien graves , dit gravement la Lenormand du Labourd ; cependant vous serez satisfaits. Achetez la plus belle dinde en vente sur le marché , enterrez-la vivante à minuit précis sur tel point du glacis , puis faites-en trois fois le tour ensemble sans regarder en arrière ; au troisième tour, le volatile répondra lui-même, au nom tie la vérité, à toutes vos questions. » Toutes ces prescriptions furent exécutées de point en point. Au troisième tour, la pauvre dinde est interpellée. Point de réponse. Les deux époux stupéfaits Digitized by Google

A son retour des désastreuses campagnes de la Péninsule, un soldat de l'Empire prit femme dans la basse Navarre et s'y établit. C'était un brave homme s'il en fut jamais, excellent ouvrier gagnant avec l'alène et le tire-pied de quoi suffire à une modeste existence ; mais l'âge, les infirmités, les besoins et les incapacités de la vieillesse, laissèrent à la misère une entrée libre dans le sein du pauvre ménage. Peu capable de travailler, le vieux brave se prit à réfléchir sur son passé. O bonheur ! un souvenir qui, quoique bien souvent rappelé, n'avait été pour lui que le sujet de ses récits les plus répétés, lui apparaît pour la première fois comme la source des plus heureuses espérances. Jadis, en Andalousie, un coffret précieux était tombé entre les mains de notre héros ; mais pressé par le clairon de la retraite, il n'avait pu qu'enfouir le cher trésor : quelques camarades l'avaient assisté dans cette opération. Ah ! si le coffret pouvait se retrouver ! que de jours heureux encore sur la terre ! La province, le village, le lieu précis se redressent limpides et animés dans l'esprit du vétéran de l'Empire. Il traversera les monts et reviendra riche. Cependant si quelqu'un de ses camarades, mieux avisé que lui, l'avait prévenu ? Si le hasard, cette divinité capricieuse, tour à tour amie et ennemie de chacun de nous, avait découvert à quelque heureux Andalou le dépôt sacré ? Pauvre Basque ! s'il allait faire un voyage long, dispendieux, semé de dangers, sans résultat utile ? « Consultons la pythonisse, ou plutôt la sorcière, lui dit sa femme. Bayonne n'est pas loin ; on s'y rend à peu de frais. Là, nous connaîtrons le passé, le présent, l'avenir, et si l'oracle rend une réponse favorable, je te verrai partir sans crainte. » La tireuse de cartes la plus renommée de Bayonne est consultée : « Vos questions sont bien graves, dit gravement la Lenormand du Labourd ; cependant vous serez satisfaits. Achetez la plus belle dinde en vente sur le marché, enterrez-la vivante à minuit précis sur tel point du glacis, puis faites-en trois fois le tour ensemble sans regarder en arrière ; au troisième tour, le volatile répondra lui-même, au nom de la vérité, à toutes vos questions. » Toutes ces prescriptions furent exécutées de point en point. Au troisième tour, la pauvre dinde est interpellée. Point de réponse. Les deux époux stupéfaits

15G LE PATS BASQIE. fouillent le lieu de la sépulture : l'animal avait disparu, ou plutôt au lieu d'un dindon il y en avait deux. Les crédules campagnards crurent-ils pouvoir conclure de là que le coffret tant convoité devait être hors de leur atteinte ? ou bien comprirent-ils que la devineresse les mystifiait? C'est ce que l'on ignore ; mais l'aventure se répandit dans le pays, et üt beaucoup rire aux dépens de ses victimes. Faut-il prendre là-dessus la mesure de la crédulité des paysans basques ? Les doctes physiciens et chimistes des siècles passés , assez curieux pour étudier et admirer les observations faites par les alchimistes, mais pas assez avisés pour faire la s}Tithèse des innombrables expérimentations des chercheurs de la pierre philosophale , SC récriaient à chaque phénomène inexplicable pour leur ignorance. Cependant une pétition de principes, un sophisme quelconque, un jeu de mots, suffisaient souvent pour satisfaire leur curiosité inquiète : « Pourquoi l'opium fait-il dormir? — « Parce qu'il a une vertu dormitive. » Ordinairement le peuple ne se laisse guère prendre à cette sophistique. Il y a sous le bonnet, sous le berret du paysan, un bon sens qui défie la fausse science , une logique qui repousse toutes les arguties , une ténacité que l'on cherche en vain à ébranler depuis un siècle. Les villageois du Pays Basque sont plus rationalistes que les rationalistes. On attribue leurs superstitions à leur crédulité excessive; on se trompe. Le fameux critérium de toute vérité , magister dixit , n'est nulle part moins en usage que parmi eux pour les vérités pratiques. Racontcz-leur même quelque fait vrai , mais qui à leurs yeux n'est pas \Taisemblable , ils vous écouteront par complaisance, vous approuveront même par politesse ; mais qu'ils ajoutent foi à vos récits, ne vous y attendez pas. C'est à ce point, que l'on s'engagerait à trouver des centaines de montagnards hochant la tête avec incrédulité à la mention des chemins de fer et du télégraphe électrique, dont tout le pays retentit cependant, depuis trois ans surtout. Chacun voudrait, pour y croire, voir de ses yeux, toucher de ses mains. J'insiste sur ce point,

que je regarde comme fondamental et nécessaire, quand on veut s

fouillent le lieu de la sépulture : l'animal avait disparu, ou plutôt au lieu d'un dindon il y en avait deux. Les crédules campagnards crurent-ils pouvoir conclure de là que le coffret tant convoité devait être hors de leur atteinte ? ou bien comprirent-ils que la devineresse les mystifiait ? C'est ce que l'on ignore ; mais l'aventure se répandit dans le pays, et fit beaucoup rire aux dépens de ses victimes.

Faut-il prendre là-dessus la mesure de la crédulité des paysans basques ?

Les doctes physiciens et chimistes des siècles passés, assez curieux pour étudier et admirer les observations faites par les alchimistes, mais pas assez avisés pour faire la synthèse des innombrables expérimentations des chercheurs de la pierre philosophale, se récriaient à chaque phénomène inexplicable pour leur ignorance. Cependant une pétition de principes, un sophisme quelconque, un jeu de mots, suffisaient souvent pour satisfaire leur curiosité inquiète : « Pourquoi l'opium fait-il dormir ? — « Parce qu'il a une vertu dormitive. » Ordinairement le peuple ne se laisse guère prendre à cette sophistique. Il y a sous le bonnet, sous le berret du paysan, un bon sens qui défie la fausse science, une logique qui repousse toutes les arguties, une ténacité que l'on cherche en vain à ébranler depuis un siècle. Les villageois du Pays Basque sont plus rationalistes que les rationalistes. On attribue leurs superstitions à leur crédulité excessive ; on se trompe. Le fameux critérium de toute vérité, ***magister dixit***, n'est nulle part moins en usage que parmi eux pour les vérités pratiques. Racontez-leur même quelque fait vrai, mais qui à leurs yeux n'est pas vraisemblable, ils vous écouteront par complaisance, vous approuveront même par politesse ; mais qu'ils ajoutent foi à vos récits, ne vous y attendez pas. C'est à ce point, que l'on s'engagerait à trouver des centaines de montagnards hochant la tête avec incrédulité à la mention des chemins de fer et du télégraphe électrique, dont tout le pays retentit cependant, depuis trois ans surtout. Chacun voudrait, pour y croire, voir de ses yeux, toucher de ses mains. J'insiste sur ce point, que je regarde comme fondamental et nécessaire, quand on veut sérieusement se rendre compte des superstitions de nos campagnes. Il y a des gens qui, n'ayant

 jamais vu de près ccs rudes et intéressants habitants des hameaux, se figurent avoir répondu à tout, lorsqu'à cette question : < Pourquoi les paysans sont-ils si superstitieux? > ils répliquent ; < C'est parce qu'ils sont trop crédules et disposés à tout admettre sans examen. » Encore une fois , rien n'est moins fondé que cette interprétation, et il n'y a rien de moins vrai pour ce qui concerne les paysans basques. Ces derniers, en effet, et il serait bien facile de vérifier sur les lieux l'exactitude de mon assertion, n'admettent guère que deux autorités capables de motiver leurs croyances : 1° la loi de Dieu, ou la révélation, Jaincoaren leghia; 2* les maximes de leurs ancêtres , erran zaharrac , dont ils disent : zahar hilzac, zuhur Ai/sac (dictons vieux, dictons sages), et pour lesquelles ils professent un re.spect absolu. Tout ce qui ne leur est pas démontré découlant évidemment de ces deux sources, rentre pour eux totalement dans le domaine du libre examen ; ils tâchent de se raisonner les faits quelconques qui ont fixé leur attention , et tout ce dont leur logique naturelle ne peut découvrir la cause est attribué à Dieu ou au démon , comme cause directement agissante, suivant que ces faits leur paraissent convenir au principe de tout bien ou à la source de tout mal. Ajoutez à cela certains faits du passé, qui, dénaturés par le cours des temps, ont cependant été transmis de génération en génération sans les circonstances accidentelles qui en expliquaient naturellement le merveilleux ^parent , et l'on aura l'explication complète des superstitions des Basques. Il y a des esprits superficiels qui sourient de pitié au seul mot de superstition-. Loin de moi la pensée de faire l'apologie de ce que la raison et la religion réprouvent ; mais je crois fermement qu'au fond et à la source de ces superstitions , il y a des vérités utiles à constater. Quelques exemples ne peuvent que mieux faire comprendre ma pensée; je les prendrai dans le Pays Basque et en dehors. Au mois de juillet 1854, un procès fut intenté devant le Tribunal correctionnel de Romorantin à un paysan qui avait violé une sépulture dans le but de dérober le crâne d'un mort pour le faire servir à une infusion destinée à un épileptique. Le ministère public s'arma de ses foudres les plus terribles pour pulvériser une Digitized by Google

jamais vu de près ces rudes et intéressants habitants des hameaux, se figurent avoir répondu à tout, lorsqu'à cette question : « Pourquoi les paysans sont-ils si superstitieux? » ils répliquent : « C'est parce qu'ils sont trop crédules et disposés à tout admettre sans examen. » Encore une fois, rien n'est moins fondé que cette interprétation, et il n'y a rien de moins vrai pour ce qui concerne les paysans basques. Ces derniers, en effet, et il serait bien facile de vérifier sur les lieux l'exactitude de mon assertion, n'admettent guère que deux autorités capables de motiver leurs croyances : 1° la loi de Dieu, ou la révélation, ***Jaincoaren leghia;*** 2° les maximes de leurs ancêtres, ***erran zaharrac,*** dont ils disent : ***zahar hitzac, zuhur hilzac*** (dictons vieux, dictons sages), et pour lesquelles ils professent un respect absolu. Tout ce qui ne leur est pas démontré découlant évidemment de ces deux sources, rentre pour eux totalement dans le domaine du libre examen; ils tâchent de se raisonner les faits quelconques qui ont fixé leur attention, et tout ce dont leur logique naturelle ne peut découvrir la cause est attribué à Dieu ou au démon, comme cause directement agissante, suivant que ces faits leur paraissent convenir au principe de tout bien ou à la source de tout mal. Ajoutez à cela certains faits du passé, qui, dénaturés par le cours des temps, ont cependant été transmis de génération en génération sans les circonstances accidentelles qui en expliquaient naturellement le merveilleux apparent, et l'on aura l'explication complète des superstitions des Basques. Il y a des esprits superficiels qui sourient de pitié au seul mot de ***superstition***: Loin de moi la pensée de faire l'apologie de ce que la raison et la religion réprouvent; mais je crois fermement qu'au fond et à la source de ces superstitions, il y a des vérités utiles à constater. Quelques exemples ne peuvent que mieux faire comprendre ma pensée; je les prendrai dans le Pays Basque et en dehors.

Au mois de juillet 1854, un procès fut intenté devant le Tribunal correctionnel de Romorantin à un paysan qui avait violé une sépulture dans le but de dérober le crâne d'un mort pour le faire servir à une infusion destinée à un épileptique. Le ministère public s'arma de ses foudres les plus terribles pour pulvériser une

 aussi détestable superstition, et le coupable reçut un châtiment exemplaire *, sans que personne songeât à faire remarquer que la ràpure de crâne hmnain figurait encore , il y a quelques années , dans le Codex, parmi les remèdes contre l'épilepsie ', et que cette prescription date de l'époque où cette maladie , considérée comme possession du démon , était surtout traitée par une infusion de reliques râpées , ou au moins par la boisson de l'eau ou du vin qui avait servi à laver ces vénérables restes. Riches en sources d'eaux minérales, les paysans basques, à l'exemple de leurs voisins •, les entourent d'un culte superstitieux. A Cambo, par exemple, la veille de la Saint-Jean, ils arrivent à minuit de tous les points de la contrée. Ils commencent par danser; après les danses, ils courent aux deux fontaines, en interdisent l'accès aux paisibles buveurs, et, malades ou non, tous tant qu'ils sont, ils boivent à l'une ou à l'autre, à toutes deux même '. Cela fait, et s'il a pu se baigner dans la mer, à Biarritz, le dimanche qui suit l'Assomption, le Basque repose avec confiance tout le reste de l'année ; il est à l'épreuve de toutes les maladies '. ' Trois jours d'emprisonnemenL (Gaulle dtt Trihmnx, n° du lundi 31 Juillet et 1" août ISSA.p. 7A3, col. 1.) * L'ancienne médecine faisait encore usage d'un certain lichen qui croit ,>.nr le crlne des morts. Voici la composition de l'un des principaux remèdes contre l'épilepsie employés h la Bn du XVII' siècle : • Prenei polipode de chêne bien séchée et réduite en poudre subtile, de la mousse du crlne humain d'une personne qui a souffert une mort Tiolente, rlclures d'ongles humains des pieds et des mains, de chacun deux dragmes ; racine de péone séchée , une demi-once ; du «rai gui de chêne, demi-once. Il faut le recueillir an déclin de la lune , > etc. (Remeiei eomerain» et eiperimentei de Moasieur le cketalier Biply,ele. A Paris, chez Guillaume Carcller, M. DC. LXXXIV. , ln-8°, p. 69.) Pline, qui rapporte certains de ces remèdes comme déjli prescri s par les médecins grecs, en flétrit éncrgiqnemenf l'usage (/fiai, nul., lir. XXVIII , rhap. Il), et Pierre de Lancre range l'usage de la raclure d'ongles et de la pondre tirée du crlne d'un larron fraîchement pendu, parmi les superstitions dangereuses. (Tatleau de l'Iacimtlaace dee auataie anget, etc., lir. V, dise. I , p. 318, 319.) — Voyez, pour l'indication des opinions direrSas sur l'emploi do crlne humain dans le traitement de l'épilepsie, Frideriei Henniag, medieiate doelorie el gracliei Bardeatü, Aaalecla lilleraria efilepsiam tpeclaalia. Lipsis, apud Uenrienm Graelf , MDCCXC VIII , in-l°, pars III,

medicamentaria, etc., art. Homo, p. 171, 172. ' Voy. Sial. gfa. dee d^pael. ppr., t. Il, p. 367, 378, 108. ‘ Le pèlerinage de Noire-Datne-du-Roncier, 1 Josselin , se termine de même. An sortir de l'église, on conduit l'aboyeuse h la fontaine de la Sainte -Vierge, elle se lave les mains et la ligure dans cette eau fraîche, et boit une ou deux gorgées. (Lee Aioyeeeee de Joeeelia, etc., par G. Jeannel. Rennes, imprimerie de Ch. Catel et Comp., 1835, in-li, p. 12. Voyez aussi p. 16, 17.) * A, Germond de Lavigne, Aufour de Biarrils, cbap. VI, p. 106. Dans le périmètre décri Digitized by Google

S1]PEBSTITI0^S. 159 Si nous cherchons un fondement à ces pratiques , nous trouverons qu'elles datent de loin et reposent sur une base assez raisonnable pour l'époque où elles ont pris naissance. Ainsi, au rapport d'un écrivain navarrais qui florissait il y a plus de trois cents ans , il était d'usage de se baigner le matin de la Saint-Jean et de sauter la nuit par-dessus le feu d'herbes traditionnel , pour se préserver de la gale *. Des pratiques analogues existaient déjà en 452, et un canon du concile d'Arles déclarait coupable de .sacrilège l'évêque qui ne ferait pas tous ses efforts pour les faire cesser dans son diocèse *. On lit dans les Capitulaires de Charlemagne : t A l'égard des arbres, des pierres et des fontaines, où quelques insensés vont allumer des chandelles et pratiquer d'autres superstitions , nous ordonnons que cet usage fort mauvais et réprouvé de Dieu soit aboli ; que celui qui, suffisamment averti, ne ferait pas disparaître de son champ les simulacres qui y sont dressés, on qui s'opposerait aux gens chargés de les détruire, soit traité comme sacrilège '. » Témoins des bons effets des eaux minérales, et ne pouvant pas plus qu'on ne le peut de nos jours pénétrer les causes de cette action thérapeutique, nos ancêtres croyaient à une puissance m3'stériense à laquelle il fallait rendre un culte, et depuis les premiers temps du moj'en âge jusqu'à présent, ce culte n'a point cessé, soit dans les contrées pyrénéennes, soit en Auvergne ', autre pays de montagnes qui présente pir l'aatear, proche de I> Nire, est one fontiine, que ssint Léon , h ce qu'ou dit , St jiillir. Longtemps ses einx ont pissé pour posséder de gnndes vertus, entre antres celle de guérir les maladies des femmes grosses et les maux d'jrenx. • Du nommé Pédebaigt, dit Beylac, en fil , il J a environ quatre-vingt-dix ans, nn objet de commerce dans les Iles d'Amérique, et gagna des sommes considérables. > (Notptlle Chrtniqpe âe la ville de Bayonne, par nn Bajonnais. Bayonne, de l'imprimerie de Dnhart-Fauvel , 18?l, in-8", p. 16, en note.) — Nous avons rejeté b la snile de ce chapitre, comme trop longue, une note sur les eaux minérales du Pays Basque. ' Traclalne de enperelilionihu, eonira malefleia eeu eorlileyla qnæ kodie vi/enl In orte terranm..,. Auctore D. Martino de Arles. Romae, apud Vincenlinm Lnebinum, 1SS9, petit in-8°, folio 8 recto. L'auteur cessa de vivre le S avril 1581 , comme on le voit par son épitaphe, rapportée b la p. 33 des Adicionee al Diceionario de anlignedadee de Xavarra, * Conc. Arel. II , can. XXIIL (Saeroeancla Concilie, etc., stud. Philip. Labbei, et Gabr. Cossariii, t. IV, col. 1013, G.) * Capitnlare Aqnisgranense, sive capit. I anni

DCCLXXXIX, art. LXIII. {Cafilnlaria régnai Francornm, ed. Pedro de Cblniac, 1. 1, col. *835. Cf. col. 713 et 1094.) * Voyez Detcriflion kuloriyue el sctenli/lfne de la kaule Anteryne, etc., par J. -B. Bouiliet. Paris, J.-B. Baillière, 1834, in-8°, p. 388, en note. Digitized by Google

Si nous cherchons un fondement à ces pratiques, nous trouverons qu'elles datent de loin et reposent sur une base assez raisonnable pour l'époque où elles ont pris naissance. Ainsi, au rapport d'un écrivain navarrais qui florissait il y a plus de trois cents ans, il était d'usage de se baigner le matin de la Saint-Jean et de sauter la nuit par-dessus le feu d'herbes traditionnel, pour se préserver de la gale [1]. Des pratiques analogues existaient déjà en 452, et un canon du concile d'Arles déclarait coupable de sacrilége l'évêque qui ne ferait pas tous ses efforts pour les faire cesser dans son diocèse [2]. On lit dans les Capitulaires de Charlemagne : « A l'égard des arbres, des pierres et des fontaines, où quelques insensés vont allumer des chandelles et pratiquer d'autres superstitions, nous ordonnons que cet usage fort mauvais et réprouvé de Dieu soit aboli; que celui qui, suffisamment averti, ne ferait pas disparaître de son champ les simulacres qui y sont dressés, ou qui s'opposerait aux gens chargés de les détruire, soit traité comme sacrilége [3]. » Témoins des bons effets des eaux minérales, et ne pouvant pas plus qu'on ne le peut de nos jours pénétrer les causes de cette action thérapeutique, nos ancêtres croyaient à une puissance mystérieuse à laquelle il fallait rendre un culte, et depuis les premiers temps du moyen âge jusqu'à présent, ce culte n'a point cessé, soit dans les contrées pyrénéennes, soit en Auvergne [4], autre pays de montagnes qui présente

par l'auteur, proche de la Nive, est une fontaine, que saint Léon, à ce qu'on dit, fit jaillir. Longtemps ses eaux ont passé pour posséder de grandes vertus, entre autres celle de guérir les maladies des femmes grosses et les maux d'yeux. « Un nommé Pédebaigt, dit Beylac, en fit, il y a environ quatre-vingt-dix ans, un objet de commerce dans les îles d'Amérique, et gagna des sommes considérables. » (*Nouvelle Chronique de la ville de Bayonne,* par un Bayonnais. Bayonne, de l'imprimerie de Duhart-Fauvet, 1827, in-8°, p. 16, en note.) — Nous avons rejeté à la suite de ce chapitre, comme trop longue, une note sur les eaux minérales du Pays Basque.

[1] *Tractatus de superstitionibus, contra maleficia seu sortilegia quæ hodie vigent in orbe terrarum....* Auctore D. Martino de Arles. Romæ, apud Vincentium Luchinum, 1559, petit in-8°, folio 8 recto. L'auteur cessa de vivre le 25 avril 1521, comme on le voit par son épitaphe, rapportée à la p. 33 des *Adiciones al Diccionario de antiguedades de Navarra.*

[2] Conc. Arel. II, can. XXIII. (*Sacrosancta Concilia,* etc., stud. Philip. Labbei, et Gabr. Cossartii, t. IV, col. 1013, E.)

[3] Capitulare Aquisgranense, sive capit. I anni DCCLXXXIX, art. LXIII. (*Capitularia regum Francorum,* ed. Pedro de Chiniac, t. I, col. *235. Cf. col. 713 et 1094.)

[4] Voyez *Description historique et scientifique de la haute Auvergne,* etc., par J.-B. Bouillet. Paris, J.-B. Baillière, 1834, in-8°, p. 322, en note.

IGO LE PATS BASQUE. plus d'un trait de ressemblance avec celui que nous avons entrepris de faire connaître. Parmi les singulières pratiques que l'on y trouve , il en est une autre qu'il me semble encore possible d'expliquer. Dans les Basses-P3rrénées , l'opinion commune s'obstine à attribuer au bourreau la faculté de guérir le goitre en le pressant avec les mains , à ce point que dernièrement une personne distinguée s'est rendue à Pau uniquement pour demander à l'exécuteur des bautes-œuvres du département de pratiquer cette opération sur sa fille, qui la subit deux fois par jour. D'où peut venir une pareille opinion ? Sans aucun doute d'une locution du langage facétieux , où l'on appelait herbe à tous maux la corde que le bourreau plaçait autrefois autour du cou des malfaiteurs *. Depuis que la cravate de chanvre n'est plus en usage , au moins dans les exécutions, on a reporté ses vertus sur les mains qui la nouaient, sans perdre la superstition dont est l'objet la corde de pendu, Buperstition qui n'a d'autre source qu'une plaisanterie prise au sérieux, et qui a cours chez nous comme dans le Pays Basque. Là, toutes les maladies présentant extérieurement des crises et des contorsions difficiles à expliquer, comme les cas extraordinaires et compliqués de maladies nerveuses, seront attribuées à la possession du démon , et les paysans n'auront garde de recourir au curé. Le moyen efficace de guérison est connu de chacun : c'est un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostclle, recommandé même par Satan, au moins dans une circonstance*, ou un pieux voyage à d'autres endroits réputés comme possédant la même vertu. Autrefois il suffisait, pour être toute l'année à l'abri du mal de tète, d'aller enfoncer des aiguilles ou des épingles dans un certain arbre près de Painpelune , et les jeunes filles , jalouses de conserver ou d'embelUr leur chevelure , suspendaient , dans ce but , de leurs cheveux devant l'image de saint Urbain, dans le cloître de b cathédrale de cette ville '. ' CuriotUti franfoite» , pour npfUmenl mx Dlcliomuiiret , Ht., pir Aalofne Oadin. Roùen el Paris, M.DC. LVl., ln-8", p. SIO. ' La Dtmonomtaie iet $»rcier$,pat J. Budin, Angevin, lir. III, rbap. VI; {dit. deISSS, p. 405. ' Traclalai de tapersiilioniHi, etc., fol. SS reclü.
Digitized by Google

plus d'un trait de ressemblance avec celui que nous avons entrepris de faire connaitre.

Parmi les singulières pratiques que l'on y trouve, il en est une autre qu'il me semble encore possible d'expliquer. Dans les Basses-Pyrénées, l'opinion commune s'obstine à attribuer au bourreau la faculté de guérir le goître en le pressant avec les mains, à ce point que dernièrement une personne distinguée s'est rendue à Pau uniquement pour demander à l'exécuteur des hautes-œuvres du département de pratiquer cette opération sur sa fille, qui la subit deux fois par jour. D'où peut venir une pareille opinion? Sans aucun doute d'une locution du langage facétieux, où l'on appelait *herbe à tous maux* la corde que le bourreau plaçait autrefois autour du cou des malfaiteurs[1]. Depuis que la cravate de chanvre n'est plus en usage, au moins dans les exécutions, on a reporté ses vertus sur les mains qui la nouaient, sans perdre la superstition dont est l'objet la corde de pendu, superstition qui n'a d'autre source qu'une plaisanterie prise au sérieux, et qui a cours chez nous comme dans le Pays Basque.

Là, toutes les maladies présentant extérieurement des crises et des contorsions difficiles à expliquer, comme les cas extraordinaires et compliqués de maladies nerveuses, seront attribuées à la possession du démon, et les paysans n'auront garde de recourir au curé. Le moyen efficace de guérison est connu de chacun : c'est un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, recommandé même par Satan, au moins dans une circonstance[2], ou un pieux voyage à d'autres endroits réputés comme possédant la même vertu. Autrefois il suffisait, pour être toute l'année à l'abri du mal de tête, d'aller enfoncer des aiguilles ou des épingles dans un certain arbre près de Pampelune, et les jeunes filles, jalouses de conserver ou d'embellir leur chevelure, suspendaient, dans ce but, de leurs cheveux devant l'image de saint Urbain, dans le cloître de la cathédrale de cette ville[3].

[1] *Curiositez françoises, pour supplément aux Dictionnaires*, etc., par Antoine Oudin. Roüen et Paris, M.DC. LVI., in-8°, p. 210.

[2] *La Demonomanie des sorciers*, par J. Bodin, Angevin, liv. III, chap. VI; édit. de 1598, p. 405.

[3] *Tractatus de superstitionibus*, etc., fol. 25 recto.

SUrEDSTITIOKS. IGI Tout cc qui rentre dans les maladies épileptiques et toutes les inlirmités subites et persistant avec intermittence, dont quelques données antérieures ou le médecin ne justilieraient point la cause naturelle, seront attribuées bien vite aune influence surnaturelle et maligne, gaitz émana *. On cherche autour de soi la personne qui aurait pu donner le mal , et malheur à celle <|ue l'on soupeotinerait : on la sommera de faire disparaitre l'eBet de ses maléfices, sous peine de perdre la vie sous le bâton , ou même dans un four chaud. Des faits assez rapprochés de nous, et qui se sont déroulés «levant les tribunaux , ont souvent démontré que ces menaces n'étaient pas toujours vaines •. ' • Je recognoU pourlanl pirmy le» maladies pupulaires, dil de TAncre, nne certaine y maladie qu'on appelle en France cioueikepoaJet , et en Espagne lû peaulillê, de laquelle le comnmn |ieuple estant par fois tourmenté, il croit ardlnairenient que c'est l'aitouckenient de quelque sorcière, > etc. (L'IncredHiili et rnttcTtunce du torlilege, etc., traicté lit, p. 173.)— Si j'ai bien compris le pas.clc. (Romancero del Cid, puhiicado por A. Relier. Paris, por Blanc-Montanier y comp., 1840, en 12, p. 3, rom. i.) ' Le 29 avril 1850, les époux Suberbic, cultivateurs de l'arrondissement de Lourdes (Hautes-Pyrénées), allirêrcnt chez eux une vieille femme nommée Jeanne Bedourct.Vers neuf heures du soir, après le coucher des enfants, Marie Suberbie dil h son mari : < Celte femme m'a donné du mal , il faut chaulfer le four et l'y faire griller. « Les cris, les protestai ions tl Digitized by Google

Tout ce qui rentre dans les maladies épileptiques et toutes les infirmités subites et persistant avec intermittence, dont quelques données antérieures ou le médecin ne justifieraient point la cause naturelle, seront attribuées bien vite à une influence surnaturelle et maligne, *gaïtz emana*[1]. On cherche autour de soi la personne qui aurait pu donner le mal, et malheur à celle que l'on soupçonnerait : on la sommera de faire disparaître l'effet de ses maléfices, sous peine de perdre la vie sous le bâton, ou même dans un four chaud. Des faits assez rapprochés de nous, et qui se sont déroulés devant les tribunaux, ont souvent démontré que ces menaces n'étaient pas toujours vaines[2].

[1] « Je recognois pourtant parmy les maladies populaires, dit de l'Ancre, une certaine maladie qu'on appelle en France *chauchepoulet*, et en Espagne *la pezadilla*, de laquelle le commun peuple estant par fois tourmenté, il croit ordinairement que c'est l'attouchement de quelque sorciere, » etc. (*L'Incredulité et mescreance du sortilege*, etc., traicté III, p. 173.) — Si j'ai bien compris le passage qui précède, du temps de Louis XIII, la superstition qu'il signale régnait de ce côté-ci des Pyrénées comme de l'autre ; mais M. de Maistre ne veut pas qu'il y ait en Espagne trace de la moindre de ces faiblesses de l'esprit humain : « Vous connaissez, j'espère, dit-il, de fort honnêtes gens et fort au-dessus du peuple, qui croient de la meilleure foi aux amulettes, aux apparitions, aux remèdes sympathiques, aux devins et devineresses, aux songes, à la théurgie, à la communication des esprits, etc., etc., etc., et qui sortiront brusquement de table si, par le comble du malheur, ils s'y trouvent assis avec douze convives; qui changeront de couleur si un laquais sacrilége s'avise de renverser une salière ; qui perdroient plutôt un héritage que de se mettre en route tel ou tel jour de la semaine, etc., etc., etc. Eh bien!... allez en Espagne, vous serez étonné de n'y rencontrer aucune de ces humiliantes superstitions. » (*Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole.* A Paris, chez Méquignon fils aîné, M.DCCC XXII, in-8°, p. 100.) — Si ce que dit M. de Maistre est fondé, ce qui offre matière à discussion, il n'en est pas moins vrai de dire que les Espagnols n'ont point toujours été à l'abri de la superstition. Un mot de Guillaume d'Auvergne sur les cavaliers fantastiques désignés chez nous sous le nom de *mesnie Hellequin*, et en Espagne sous celui d'*armée antique* (*Guilielmi Alverni... Opera omnia*, etc., ed. M.DC.LXXIV., in-fol., t. I, p. 1037, col. 1, B), le traité qu'en 1559, Martin de Arles, archidiacre de la vallée d'Aybar en l'église de Pampelune, publia contre les pratiques superstitieuses de son temps, traité où il en signale plusieurs usitées dans le royaume de Navarre, atteste ce que nous venons de dire. Folio 18 recto, il parle des innombrables superstitions qui avaient cours en Andalousie, dont les habitants, dit-il, l'emportaient sous ce rapport sur tous les autres Espagnols. — Dans la première des romances du Cid, où l'on voit comment Diego Laynez éprouva le courage de son fils Rodrigue, il fait appeler ses enfants, et, sans leur dire un seul mot, il leur serre l'un après l'autre les mains, « non pas, dit le poëte, pour y considérer les lignes de la chiromancie, car cette mauvaise coutume des devins n'était pas née en Espagne, » etc. (*Romancero del Cid*, publicado por A. Keller. Paris, por Blanc-Montanier y comp., 1840, en 12, p. 3, rom. 2.)

[2] Le 29 avril 1850, les époux Suberbie, cultivateurs de l'arrondissement de Lourdes (Hautes-Pyrénées), attirèrent chez eux une vieille femme nommée Jeanne Bédouret. Vers neuf heures du soir, après le coucher des enfants, Marie Suberbie dit à son mari : « Cette femme m'a donné du mal, il faut chauffer le four et l'y faire griller. » Les cris, les protestations

1(1-2 LF. PAYS BASQCE. L:i encore je reconnais rhéritage du passé, et je puis remonter au moins jusqu'à de l'Ancre, qui, dans son épitre dédicatoirc au chancelier de Sillerj-, représente « (|u'il s'est trouvé en une seule petite parroisse, près la ville d'Acqs *, plus de quarante personnes affligées de l'epilepsie par le moyen des sorciers, et une infinité d'autre.s attains d'un certain mal qui les faict abbayer comme chiens *. » Que faire dans un cas pareil? Remy et les autres, qui ont traité cette question, allèguent plusieurs cas dans lesquels il est loisible, sans offenser Dieu, de recourir au sorcier qui a donné le maléfice , et de le contraindre par menai es , pai- force et par coups , tle guérir ou d'ôter le mal qu'il a donné ' ; mais del Rio, qui creuse cette que.stion plus que tout autre, dit que l'avis de Remy n'est pas assez motivé, et qu'à le prendre au pied de la lettre, il pourrait être très-dangereux Les Ras((ues, ({ui ne connaissent même de nom ni l'un ni l'autre de ces auteurs, ont toujoiu-s, en pareil cas, penché vers la vioilr la malbcnrcusr Jeanne ne pnrenl fléchir les époux Saberhie. la' four Tul ehanlTé. La vieIhne fui saisie par le milieu dn corps et mise un inslanl au four depuis 1rs pieils jusqu'aux genoux ; rnsuile, retournée et présenlée par la létc. Scs cheveux furent entièrement brûlés, son corps atteint par d'horribles blessures. Elle parvint cependant a s'échapper, mais mourui peu de jours après. Les coupables furent traduits aux assises et condamnés b une peine légère ; le jury avait admis des circonstances atténuantes. ' • C'est ru la paroisse d'Amon. • ' € On appelle vulgairement ce mai le mat de Mre. « (Tailea» de riacotulaaee des nunivuia anges et dernone, de. , p. ! de i'epistrr. Cf. p. 357, 358.) — Le docteur Calmeil a ronsacré II i'épidémie d'Amon, en 1613, le S VI dn chap. II dn liv. IV de son traité de la Folie, dont le litre reparaîtra plus loin. Voyez t. I , p. 503-511. — La maladie convulsive dont il est ici question n'a point disparu avec l'époque qui l'a vue naître et avec 1rs mal • heureuses qui en étaient aileinles. Aujourd'hui même elle existe sur un autre point de la France, dans la basse Bretagne, oit l'on trouve nombre de familles dont quelque membre, livré, solvant la eroyanec générale, b l'empire de Satan, est affligé de la honteuse inllmiilé d'aboyer comme nnc bêle au lien de parler comme un rbrétien. L'unique remède est , b ce qn'il parait , de venir bumblemcnl baiser on jour de grande fêle, b l'heure de l'offlre, la statue miraculeuse de Noirc-Dame-du-Roncier. Voyez let Abofeaset de Jouelin, exetriion en Brelafne an mois de mai 1855, par C. Jeannel. Rennes, imprimerie de Cb. Cairt - et

eomp., 1855, In-lt. D'un autre rélé, le U' Champouillon vient d'adresser b la Gazette des bdpifaux (n° dn 17 janvier 1857), des renseignements curieux sur une maladie appelée le délire des aboyenrs, que plusieurs journaux ont reproduits par analyse, entre antres, la Gazelle dn Midi, n° du jeudi 19 janvier de la même année. Outre cette communication, on en trouvera d'antres faites b l'Académie des Sciences sur le même sujet, par MM. Bosrednii et !.. Pire, dans la première de ces feuilles, n°* des i et 16 décembre 1856. ' Kicolai Remifii... Dœmonolalrieite Libri Ires, etc., lib. III, cap. III; edil. Logdnn. in olHcIna Vincenlii, M.D.XCV., In-1°, p. 310-330. ‘ Disqnisil. magie., lih. VI , cap. II , secl. I , quaesl. S. Cf. Tabl. de finconsl. des manr. anges, etc., p. 305.) Digitized by Google

Là encore je reconnais l'héritage du passé, et je puis remonter au moins jusqu'à de l'Ancre, qui, dans son épître dédicatoire au chancelier de Sillery, représente « qu'il s'est trouvé en une seule petite parroisse, pres la ville d'Acqs [1], plus de quarante personnes affligees de l'epilepsie par le moyen des sorciers, et une infinité d'autres attains d'un certain mal qui les faict abbayer comme chiens [2]. » Que faire dans un cas pareil? Remy et les autres, qui ont traité cette question, allèguent plusieurs cas dans lesquels il est loisible, sans offenser Dieu, de recourir au sorcier qui a donné le maléfice, et de le contraindre par menaces, par force et par coups, de guérir ou d'ôter le mal qu'il a donné [3]; mais del Rio, qui creuse cette question plus que tout autre, dit que l'avis de Remy n'est pas assez motivé, et qu'à le prendre au pied de la lettre, il pourrait être très-dangereux [4].

Les Basques, qui ne connaissent même de nom ni l'un ni l'autre de ces auteurs, ont toujours, en pareil cas, penché vers la vio-

de la malheureuse Jeanne ne purent fléchir les époux Suberbie. Le four fut chauffé. La victime fut saisie par le milieu du corps et mise un instant au four depuis les pieds jusqu'aux genoux ; ensuite, retournée et présentée par la tête. Ses cheveux furent entièrement brûlés, son corps atteint par d'horribles blessures. Elle parvint cependant à s'échapper, mais mourut peu de jours après. Les coupables furent traduits aux assises et condamnés à une peine légère : le jury avait admis des circonstances atténuantes.

[1] « C'est en la paroisse d'Amou. »

[2] « On appelle vulgairement ce mal *le mal de baire.* » (*Tableau de l'inconstance des mauvais anges et demons*, etc., p. 2 de l'epistre. Cf. p. 357, 358.) — Le docteur Calmeil a consacré à l'épidémie d'Amou, en 1613, le § VI du chap. II du liv. IV de son traité *de la Folie*, dont le titre reparaîtra plus loin. Voyez t. I, p. 503-511. — La maladie convulsive dont il est ici question n'a point disparu avec l'époque qui l'a vue naître et avec les malheureuses qui en étaient atteintes. Aujourd'hui même elle existe sur un autre point de la France, dans la basse Bretagne, où l'on trouve nombre de familles dont quelque membre, livré, suivant la croyance générale, à l'empire de Satan, est affligé de la honteuse infirmité d'aboyer comme une bête au lieu de parler comme un chrétien. L'unique remède est, à ce qu'il paraît, de venir humblement baiser un jour de grande fête, à l'heure de l'office, la statue miraculeuse de Notre-Dame-du-Roncier. Voyez *les Aboyeuses de Josselin, excursion en Bretagne au mois de mai* 1855, par C. Jeannel. Rennes, imprimerie de Ch. Catel et comp., 1855, in-12. D'un autre côté, le Dr Champouillon vient d'adresser à la *Gazette des hôpitaux* (n° du 17 janvier 1857), des renseignements curieux sur une maladie appelée *le délire des aboyeurs*, que plusieurs journaux ont reproduits par analyse, entre autres, *la Gazette du Midi*, n° du jeudi 29 janvier de la même année. Outre cette communication, on en trouvera d'autres faites à l'Académie des Sciences sur le même sujet, par MM. Bosredon et L. Pize, dans la première de ces feuilles, nos des 2 et 16 décembre 1856.

[3] *Nicolai Remigii... Dæmonolatreiæ Libri tres*, etc., lib. III, cap. III; edit. Lugdun. in officina Vincentii, M.D.XCV., in-4°, p. 310-330.

[4] *Disquisit. magic.*, lib. VI, cap. II, sect. I, quæst. 2. Cf. *Tabl. de l'inconst. des maur. anges*, etc., p. 365.)

SOPËBSTIT10^S. m Iciicc ; ils l’employaient encore dans une circonstance que je veux rapporter, comme exemple de l'une des plus étranges superstitions pyrénéennes. A Lumbier, petite ville de la Navarre espagnole, il était d’usage, en temps de sécheresse, d’aller en procession à San Pedro de Usun, au chant des li^'mnes et des canti(|ues. Là , on célébrait la messe , puis on descendait de l’autel la statue du bienheureux , que l’on portait sur le dos ou à bras, toujours en chantant, au Iwrd de la rivière. On s’ailressait alors , à plusieurs reprises , au saint pour avoir de la pluie, et comme il ne pouvait moins faire que de garder un silence discret , la population , à laquelle le clergé s’associait dans cette étrange cérémonie, demandait à grands cris que la statue fût plongée dans l’eau , si saint Pierre ne s’empressait pas d’intercéder auprès de Dieu pour obtenir la grâce demandée. Quel(|ues-uns des principaux habitants de Lumbier, élevant la voix en faveur de son pauvre patron, se portaient garants pour lui, et les paysans a.ssurent que jamais leur confiance ne fut trompée , la pluie ne se faisant pas attendre plus de vingt -quatre heures '. Je ne sais si une pareille pratique , autrefois usitée encore ailleurs que dans les Pyrénées espagnoles *, existe toujours > ; mais il est ' Traelatiu de npertlilionibiu.eU., fol. 1 teeto. — Rituméde rkitloire de Béarn, e\e., p. il5. — Dan> un antre endroit, toi. 6 verso, Martin de Arles rapporte que les habitants de Labiano , localité de la vallée d'Aranguren , traitaient de même le corps de sainte Félicie. ’ • Cesle constume de traîner les cnirllli et Images en la rivière pour avoir la pluye, dit Bodin , qui écrivait dans la seconde moitié du XVI* siècle, se pratique encores en Gascogne, et l’aj veu faire b Tholoie en plein jour, par les petits enfans, devant tout le peuple, qui appellent cela la tiremaeee; et se trouva quelcun qui jelta tontes les Images dedans le puis du Salin, l'an 1557. Lors la pluye tomba en abondance... qui est une doctrine de quelques sorciers de ce pays Ib, qui ont enseigné ceste impiété au pauvre peuple, en chantant quelques chansons, > etc. (La Demonamanie des sorcière, etc. , édit, de 1598, p. 291) Voyei encore Sial. /é». des dépéri, pgrén., t. II, p. 374. ■ lia témoin digne de foi nous a rapimrté qn'b Perpignan , pendant l'été de l'année tfH8, une première procession , pour obtenir de la pluie, étant restée sans elfrt , il en flil fait une seconde, dans laquelle une longue llle de pénitents noirs, armés chacun d'un cierge et coilTrs d'un bonnet pointu , s'avançait précédée d'une statue en bois doré , presque de grandeur naturelle, et représentant saint Agricole. Arrivés an bord de la Tel , petite

rivière qui coule auprès de Perpignan, les quatre pénitents qui portaient le saint sur nne espèce de palanquin, s'approchèrent de l'eau et y lancèrent la statue. Alors s'éleva un chœur de reproches et d'injures de toute sorte vociféré en catalan par les pénitents, qui couraient le long du bord pour suivre la statue jusqn'b un point désigné, oit elle fut repêchée. Dans ce concert peu révércncleui , les pénitents n'oublialeni pas de menacer le saint du feu , s'il ne leur envoyait de l'eau. Une fois la statue retirée de ce singulier bain , chacun reprit son rble primitif, et la procession rentra avec recurilleoiml. Digitized by Google

lence ; ils l'employaient encore dans une circonstance que je veux rapporter, comme exemple de l'une des plus étranges superstitions pyrénéennes. A Lumbier, petite ville de la Navarre espagnole, il était d'usage, en temps de sécheresse, d'aller en procession à San Pedro de Usun, au chant des hymnes et des cantiques. Là, on célébrait la messe, puis on descendait de l'autel la statue du bienheureux, que l'on portait sur le dos ou à bras, toujours en chantant, au bord de la rivière. On s'adressait alors, à plusieurs reprises, au saint pour avoir de la pluie, et comme il ne pouvait moins faire que de garder un silence discret, la population, à laquelle le clergé s'associait dans cette étrange cérémonie, demandait à grands cris que la statue fût plongée dans l'eau, si saint Pierre ne s'empressait pas d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir la grâce demandée. Quelques-uns des principaux habitants de Lumbier, élevant la voix en faveur de son pauvre patron, se portaient garants pour lui, et les paysans assurent que jamais leur confiance ne fut trompée, la pluie ne se faisant pas attendre plus de vingt-quatre heures [1].

Je ne sais si une pareille pratique, autrefois usitée encore ailleurs que dans les Pyrénées espagnoles [2], existe toujours [3]; mais il est

[1] *Tractatus de superstitionibus*, etc., fol. 1 recto. — *Résumé de l'histoire de Béarn*, etc., p. 215. — Dans un autre endroit, fol. 6 verso, Martin de Arles rapporte que les habitants de Labiano, localité de la vallée d'Aranguren, traitaient de même le corps de sainte Félicie.

[2] « Ceste coustume de trainer les crucifix et images en la riviere pour avoir la pluye, dit Bodin, qui écrivait dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, se pratique encores en Gascogne, et l'ay veu faire à Tholoze en plein jour, par les petits enfans, devant tout le peuple, qui appellent cela *la tiremasse;* et se trouva quelcun qui jetta toutes les images dedans le puis du Salin, l'an 1557. Lors la pluye tomba en abondance... qui est une doctrine de quelques sorciers de ce pays là, qui ont enseigné ceste impieté au pauvre peuple, en chantant quelques chansons, » etc. (*La Demonomanie des sorciers*, etc., édit. de 1598, p. 292.) Voyez encore *Stat. gén. des départ. pyrén.*, t. II, p. 374.

[3] Un témoin digne de foi nous a rapporté qu'à Perpignan, pendant l'été de l'année 1818, une première procession, pour obtenir de la pluie, étant restée sans effet, il en fut fait une seconde, dans laquelle une longue file de pénitents noirs, armés chacun d'un cierge et coiffés d'un bonnet pointu, s'avançait précédée d'une statue en bois doré, presque de grandeur naturelle, et représentant saint Agricole. Arrivés au bord de la Tet, petite rivière qui coule auprès de Perpignan, les quatre pénitents qui portaient le saint sur une espèce de palanquin, s'approchèrent de l'eau et y lancèrent la statue. Alors s'éleva un chœur de reproches et d'injures de toute sorte vociféré en catalan par les pénitents, qui couraient le long du bord pour suivre la statue jusqu'à un point désigné, où elle fut repêchée. Dans ce concert peu révérencieux, les pénitents n'oubliaient pas de menacer le saint du feu, s'il ne leur envoyait de l'eau. Une fois la statue retirée de ce singulier bain, chacun reprit son rôle primitif, et la procession rentra avec recueillement.

1(4 I.K PATS BASQDE. à ma connaissance ((UC , dans ces derniers temps , les habitants d'une commune des environs de Saint-Palais avaient recours, pour obtenir de la pluie, à l'immersion d'un signe révéré. La sécheresse se])rolongeait-clle d'une façon alarmatite pour les fruits de la terre? on décidait des prières publi(|ues et une procession solennelle vers une chapelle située à plusieurs kilomètres du village. La procession , partie curé et bedeau en tête , se fait avec les cérémonies d'usage et selon le rituel. Le saint sacrilice est célébré à la chapelle , but et terme du pèlerinage ; mais on profite du teinjis pendant lequel l'officiant change ses ornements, pour envoyer une députation qui escorte le porte-croix vers un bassin voisin de la chai)clle. A diverses reprises, le bedeau plonge la croix dans l'eau, et ce supplément aux rubriques est envisagé comme une condition sans laquelle on n'aurait rien à espérer. Chacun des délégués surveille, du reste, très-scrupuleusement , et le sens dans lequel la croix doit être présentée à l'eau , et la profondeiu- de la ■submersion. A ce propos, les souvenirs du passé sont invoqués et font loi. Malheur au porte-croix trop peu complaisant (|ui se refuserait aux moindres observances de la cérémonie ; il serait maudit et réputé responsable de toute prolongation de sécheresse dans l'avenir, c'est-à-dire presque mis au rang des sorciers. Ceux-ci , à ce qu'il parait , bien longtemps avant le XVI' siècle, au lieu d'être maltraités suivant le conseil de Rcmy, étaient appelés comme les seuls médecins de la situation, ün docteur de la fin du XIII*, Arnaud du Villeneuve, noms l'apprend, quand, après avoir parlé des choses dont l'usage est permis dans le traitement de l'épilepsie, il ajoute ; • Voilà (des remèdes tirés) des espèces animales terrestres , des minéraux et des pierres (dont on peut user), pourvu qu'on les emploie sans aucuas caractères ni signes superstitieux , de manière à ce que nul d'entre eux ne soit associé au divin Symbole (des Apôtres) , ui à l'Oraison Dominicale, ni à rien de pareil. Encore faut-il éviter de donner ces objets et autres semblables à toucher, du les suspcn«lre au cou ou à tout autre membre du malade , de les faire porter de quehpic autre manière que ce soit; car toutes les choses tirées de ces cs|)èces, qui conviennent au traitement de la maladie, agissent Digitized by Google

i5 par voie cic fomentations, ou par des causes conservatrices tlu corps liumaiu , qui opèrent en elles intrinsèquement en vertu de leur substance matérielle , de leur quantité et de leur espèce elle-même. Que l'on repousse donc tous ces hontcu.x enchanteurs, conjureurs et invocateurs d'esprits, devins et sorciers, qui ne sont, dans le service médical du corps humain, que des serviteurs et des instnunents dévoués du diable, des mécréants ‘, » etc. Ce que j'ai dit des maladies épileptiques s'appUque également à la mortalité du bétail, toutes les fois que la maladie ne s'e\plit|uc pas naturellement. On a beau reprocher aux paysans l'exagération et l'injustice de leurs soupçons : tout est inutile. Un ecclésiastique de nos amis s'étant exprimé dans ce sens en plusieurs circonstances, il lui a été répondu en face par deux hommes très-religieux, fort sensés , du moins pour tout le reste de leur conduite : « Vous autres, prêtres, vous essayez de nous détourner de ces idées, de peur de nous voir devenir la proie de la superstition ; mais vous penseriez autrement si , comme moi , vous aviez vu la femme X‘“, malgré sa débilité et son grand âge, à cheval sur un bœuf et l'étouffaut de ses mains, lors(iuc moi, avec toute ma force, je n'aui'ais pu y parvenir. Nous avions déjà perdu plusieims bêtes à cornes lorsque, après une correction consciencieusement administrée à la sorcière, les bœufs cessèrent de mugir ilans nos étables , et la mortalité s'arrêta. » — « Expliquez - moi , disait l'autre , comment telle personne de ma famille est restée alitée sans que le médecin pût rien nous expli(iuer de son mal; comment ensuite , ayant ouvert le coussin de la malade , nous y trouvâmes une ligiue de plumes que l'on nous y avait fait soupçonner ; comment enfin, cet objet magique une fois brûlé, une prompte guérison s'ensuivit ’ ? » ■ Arnildl Villanovjni de Epilepsia, cap. XXV (De Rekiit guariim *nu ticilHt til i» e*riiliB»e epiltptiit, eelprialtr ilicoj, inler opéra rjus, ed. Basileac, cb (o ixv, in-folio, cul. uau, D. * rai en ce moment sons le« jeux nn entri inliitilc ; Fidelle Reltlion foire nec termeni am ptriemeal ie Pm, par Jfoiuieor Detcoal Preairt et Cari d'Eretle en Beam. Canlenanl loatea Ira ataiiaua Diakoliqaet gai te pratigaenl parmy te» Sorciera et Sorrlerea. CeUe Relation a esté cnrojrie au Ro; par le Parlement de Pau. A Bonrdeaux , cliri Charles narbis.ct Pierre Abegoo, M.DC.I.XXI., in-8" de 9 pages , plus le litre. Ty lis, p. 8 : • Ils I les sorciiTs) dunneut des maladies de langueur eu fourrant daus les uiatelals, Digitized by Google

par voie de fomentations, ou par des causes conservatrices du corps humain, qui opèrent en elles intrinsèquement en vertu de leur substance matérielle, de leur quantité et de leur espèce elle-même. Que l'on repousse donc tous ces honteux enchanteurs, conjureurs et invocateurs d'esprits, devins et sorciers, qui ne sont, dans le service médical du corps humain, que des serviteurs et des instruments dévoués du diable, des mécréants [1], » etc.

Ce que j'ai dit des maladies épileptiques s'applique également à la mortalité du bétail, toutes les fois que la maladie ne s'explique pas naturellement. On a beau reprocher aux paysans l'exagération et l'injustice de leurs soupçons : tout est inutile. Un ecclésiastique de nos amis s'étant exprimé dans ce sens en plusieurs circonstances, il lui a été répondu en face par deux hommes très-religieux, fort sensés, du moins pour tout le reste de leur conduite : « Vous autres, prêtres, vous essayez de nous détourner de ces idées, de peur de nous voir devenir la proie de la superstition; mais vous penseriez autrement si, comme moi, vous aviez vu la femme X***, malgré sa débilité et son grand âge, à cheval sur un bœuf et l'étouffant de ses mains, lorsque moi, avec toute ma force, je n'aurais pu y parvenir. Nous avions déjà perdu plusieurs bêtes à cornes lorsque, après une correction consciencieusement administrée à la sorcière, les bœufs cessèrent de mugir dans nos étables, et la mortalité s'arrêta. » — « Expliquez-moi, disait l'autre, comment telle personne de ma famille est restée alitée sans que le médecin pût rien nous expliquer de son mal; comment ensuite, ayant ouvert le coussin de la malade, nous y trouvâmes une figure de plumes que l'on nous y avait fait soupçonner; comment enfin, cet objet magique une fois brûlé, une prompte guérison s'ensuivit [2]? »

[1] Arnaldi Villanovani de Epilepsia, cap. XXV *(De Rebus quarum usus licitus est in curatione epilepsiæ, vel privatur ilico)*, inter opera ejus, ed. Basileæ, clɔ Iɔ xxv, in-folio, col. 1629, D.

[2] J'ai en ce moment sous les yeux un *canard* intitulé : *Fidelle Relation faite avec serment au parlement de Pau, par Monsieur Descout Prestre et Curé d'Erette en Beurn. Contenant toutes les maximes Diaboliques qui se pratiquent parmy les Sorciers et Sorcieres.* Cette Relation a esté envoyée au Roy par le Parlement de Pau. A Bourdeaux, chez Charles Darbis, et Pierre Abegou, M.DC.LXXI., in-8° de 9 pages, plus le titre. J'y lis, p. 8 : « Ils (les sorciers) donnent des maladies de langueur en fourrant dans les matelats,

LE rirs BASors. tr.fi Le même ecdésiasti(|uc nous racontait une anecdote bien étrange, dont il avait été le témoin auriculaire. Une daine qu'il connaissait particulièrement, venait de perdre son sixième ou septième enfant. Il s'entretenait de la douleur de cette autre Rachel ainsi privée de tous les siens aussitôt après leur naissance , et de la circonstance singulière de certain défaut de conformation d'organes intérieurs, (|u'un médecin, frère de la malheureuse mère, avait, disait-on, constaté dans l'auptopsie de ses neveux. La conversation continuait sur ce sujet , quand une femme, arrêtée devant la fenêtre du salon où elle avait lieu, prit la parole, et s'adressant aux interlocuteurs ; « Vous vous étonnez., dit-elle, d'une chose fort simple et que je vais vous expliquer. La dame X"' est malheureu.se dans ses enfants, elle le sera toujours. Pas un de ses nouveaux nés ne se trouvera viable. Son mari m'avait promis le mariage ; il m'a dédaignée ensuite , parce que j'étais pauvre : eh bien ! moi , j'ai maudit son union ; j'ai désiré et obtenu qu'il ne connût de postérité que pour en être privé aussitôt. Ce qui est obtenu, ajouta-t-elle il'un air inspiré, est et restera obtenu. • A ces mots , la paysanne s'éloigna, et les acteurs de cette scène demeurèrent muets d'étonnement et sous mie impression pénible. D'autres enfants nai|uirent encore dans cette famille, moururent aussitôt et sans que l'autopsie révélât autre chose que ce qui avait déjà été vainement constaté. On ignore si la paysanne vivait encore , et l'on n'a |)oint pris garde si elle avait jamais été présente aux couches de la malheureuse mère, qui , après tout, aurait pu être traitée comme la damoiselle de bonne part dont parle de r.Xncre, « luy ayant esté mis quelqu'ordure dans la matrice par trois sorcières comme elle s'accouchoit *. » Tous les paysans basques possèdent au complet l'art de la sorcellerie , la plupart sous prétexte d'être eu état de déjouer les maléliccs, puisque, disent-ils, les prêtres n'en veulent rien faire; orcilln, oa liclde|ilBais, des Uipires de serpenls , cra|nnx,coaroiine-ca>iir8,bns, Jsdbes, etc. failes de plames enirelassécs et collées, on Irhécs dans de la cire on argile, mais avec lant d'art qn' Il seroit presque impossible de les deltaire; et le seul moyen de gneriresi de faire brûler les figures. > ' Tablem de Vincmtiance des maupals an/es, etc., iiv. V, dise. I, p. 3S8.

Digitized by Google

Sl1rEBSTl^lo^s. 167 quul(iues-uiis , j’eii suis convaincu, pour cmplo\-er les recettes niagi(iucs au profit de leurs haines et de leurs passions. Baguettes fourchues, herbes mystérieuses, formules consacrées, etc., tout ce (jue. l’on rencontre dans les vieux livres de magic est génénilement familier aux paysaas jusque upertlitiiia,fl(., folio 8 verso. — P. de Marco , pirlanl des sorciers du Beam et de la Gascogne (i/ia/. de Beara, llv. III, rbap. XIII, J IV, p. 239), dll que ce sont des restes des manichéens du coninienccment do XI* siècle, dont parle Adémar de Cbabanuais. SI ces béréllqnes ont fait des élèves, il est plus sûr, je crois, de les chercher dans le Languedoc, ou rinquisillon poursuivait les sorciers au XV* siècle. Vayci l'énoncé des poursuites dirigées conirc un notaire de Bnneoiran et un chanoine de Montréal, en 1410 et 1435, dans rinvcnlaire pohllé par M. A. Germain. {Uéwuiret de la Socifli arckéalofifue de Montpellier. I. IV, p. 306, 306..I Deux ans plus tard, en 1437, Thomas Policont était condamne par le bailli de M4con i être brûlé comme enferlnrier, depinatenr, invocateur des diables. {Sotice chronolopique anr let maure, eottlumee et neagea amciena dana ta Bourgogne, par H. Amanton, citée d'après l'Annnaire du départ, de la Càte-d’Or pour l'an 1827, dans ic Bulletin dea acieueea kiatoriquea , etc. , de M. de Férussac, t. XI, p. ÎT8.) ' TaOleau de l'inconstance des mourais aiigea, etc., liv. Il, dise, tut, p. 123.
Digitized by Google

quelques-uns, j'en suis convaincu, pour employer les recettes magiques au profit de leurs haines et de leurs passions. Baguettes fourchues, herbes mystérieuses, formules consacrées, etc., tout ce que l'on rencontre dans les vieux livres de magie est généralement familier aux paysans jusque dans les moindres détails. Je suis loin de connaître le quart de ce qu'ils savent en ce genre; et ce qui m'a toujours frappé, c'est que j'ai eu l'occasion de retrouver les mêmes choses exactement reproduites dans les livres qui me tombaient sous la main, et dont parfois j'ai lu quelques pages pour le besoin de mes études. D'ailleurs, cette érudition dans les sciences occultes n'est pas particulière aux paysans basques : ceux du Béarn et d'une partie de la Gascogne y sont également experts, non pas que jamais ils aient étudié la chose *ex professo;* mais par tradition, et sans qu'ils s'en doutent souvent eux-mêmes, ils ont un ensemble complet de connaissances en ce genre, dont les citadins ont à peine l'idée.

Il est facile cependant de s'en faire une pour le XVII[e] siècle en lisant les traités de Pierre de l'Ancre, qui éclairent d'une lueur sinistre les plus mauvais jours de la sorcellerie dans le Pays Basque. Déjà la démonolatrie, signalée par Martin de Arles comme existant surtout dans le Pays Basque de la partie nord des Pyrénées [1], s'était manifestée au moins une fois dans le Labourd, de façon à provoquer les rigueurs de la justice. En 1576, dix ans après l'instruction relative à Estebenne de Cambrue, de la paroisse d'Amou (Landes) [2], Boniface de Lasse, lieutenant de cette portion

[1] *Tractatus de superstitionibus*, etc., folio 8 verso. — P. de Marca, parlant des sorciers du Béarn et de la Gascogne (*Hist. de Bearn*, liv. III, chap. XIII, § IV, p. 239), dit que ce sont des restes des manichéens du commencement du XI[e] siècle, dont parle Adémar de Chabannais. Si ces hérétiques ont fait des élèves, il est plus sûr, je crois, de les chercher dans le Languedoc, où l'inquisition poursuivait les sorciers au XV[e] siècle. Voyez l'énoncé des poursuites dirigées contre un notaire de Boucoiran et un chanoine de Montréal, en 1410 et 1435, dans l'inventaire publié par M. A. Germain. (*Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, t. IV, p. 305, 306.) Deux ans plus tard, en 1437, Thomas Policout était condamné par le bailli de Mâcon à être brûlé comme *enferturier, devinateur,* invocateur des diables. (*Notice chronologique sur les mœurs, coutumes et usages anciens dans la Bourgogne*, par M. Amanton, citée d'après l'*Annuaire du départ. de la Côte-d'Or pour l'an* 1827, dans le *Bulletin des sciences historiques*, etc., de M. de Férussac, t. XI, p. 278.)

[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. II, disc. IIII, p. 123.

LE TAVI» BiSQLE.)(i8 du l’ay» Ba,s((uc, avait fait exécuter, sans appel et sans égard à la jiunsprudence des parlements, Marie de Chorropique, fille de la maison de Janctabarta, et quarante sorcières environ mais cet auto-da-fé ne devait être (|uc bien peu de chose au prix de ceux qui étaient réservés à la sorcellerie dans le siècle suivant : « Eutelle jamais tant de vogue f|u’en ce malheureux siecle icy ? s’écrie un magistrat de Bordeaux. Les sellettes de nostre parlement en sont toutes noircies. 11 n’y en a pas assez pour les oujt. Nos conciergeries en regorgent, et ne se passe jour que nos jugeniens n’en soient ensanglantez , et tjue nous ne revenions tristes en noz maisons , espouvantez des choses hideuses et effroyables qu’elles confessent. Et le diable est si bon inaistre, que nous n’en pouvons envoyer si grand nombre au feu, (jue de leurs cendres il n’eu renaisse «le nouveau d’autres *. » L’un des traités de Pierre de T.-Viicre dont nous parlions tout à l’heure, commence parties avertissements dont voici les premiers paragraphes : « Le roy ayant eu advis que son pays de Labourt estoit grandement infecté de sorciers, décerna commission à un president et un conseiller de la cour de parlement de Bordeaux , pour la recherche du crime de sorcelerie audict pays de Labourt et autres circonvoisins , environ le mois de may de l’an mil six cens neuf ’, et ce pour leur faire et parfaire le procez souveraineiunit, nonobstant oppositions ou appellations quelconques. Cette commission fut adressée au sieur president d’Espaignet, conseiller du roy en son Conseil d’Estat , et ii moy. » La commission vérifiée en la cour, noms y avons va«(ué seulement quatre mois, parce «ju’il faloit de toute nécessité (|uc ledicl sieur presiilent allast servir le roy en la chambre de Guyenne, establie à Nerac. Et d’autant qu’il s’est passé une infinité de choses incognuës, estranges et hors de toute creance, dont les ' TniletM de l'ineonslance dea mannU nafet, de., liv. Il , dise, n , p. 101-103. ' 1,'Anll-Ckrist , fl l'mll-papetae : pir Florlmnnd de Raemond. A Paris, ehei Abel rAngelier, W.D.XCIX., ln-4®, ehjp. VII, seel. V, folle 40 reelo. • Celle recberehe des sorciers s'èlendiil dins bien d'aolres conlrées de la Frioce; j’ai sous les jeux tm pelil litre de quinte pages inlilulè ; Diaeoura teriliilf d'an tarder nomme Cintel True, natif de Leon en Oreloiÿne, harprins en ne» charmes et sorcelteriet an paya de Viearoia, de. A Paris, jonxle la roppie imprimée il L^on pat H. Bulel , 1600, in-12. Digitized by Google

^!^l•^;KSTlTIo^s. l(iî> livres qui ont. tniicté ce subject n'ont jamais parlé : voire inesme. que le diable est venu tenir ses assises aux portes de Bordeaux et au carrefour du Palais Galliennc... il me semble qu'il est et sent grandement utile, voire necessaire et à la France et à toute la clirestienté, de les voir rédigées par escrit *. » De l'Ancre ne consacre pas moins de six cents pages à répondre il ce Ijesoin. Aujourd'hui que l'intérêt est pour les sorciers qui o|)èrent en plein soleil et aux applaudissements de la foule , et que l'on ne peut guère espérer d'en distraire queU|ue chose pour de pauvres paysans à la tête fêlée cantonnés à l'une des extrémités de la France, et opérant dans l'ombre, nous ne ferons pas une aussi large part aux rigueurs exercées contre leurs ancêtres, rigueurs dont leurs descendants ont perdu le souvenir * ; nous nous bornerons à donner une idée du livre où le terrible conseiller a consigné le récit de scs sanglants exploits , livre qui s'annonce d'une façon sinistre par cette épigraphe empnmtée à l'Exode : Maleficos non palieris vivere. Je passe le premier discours, dans lequel il ne se trouve rien de relatif au Pays Basque , et j'arrive tout de suite au second , où ' Tableau de Tincomlauce det mauvais auges, etc. Ce livre a en deux éditions; la premii-re est de 1C10. — Le second Iralté de Pierre de l'Ancre, que noos avons eu également l'occasion de citer, est intitnié : VlucreduUté et mesereauet du sortilège plainemeni eouraiucu/, ot il est amplemeut et eurieusemeul traieli de la verili ou illusiou du Sortilège, de la Fasciualiou, de t'Allouekemeut, rtc. X Paris, chez Nicolas Buon, M.DC.XXIL, in-f*. — Le même antenr a encore publié Du Sortilège, oh il est traieli, s'il est plus expédient de supprimer et tenir soubs silence les abominations et maléfices des Sorciers, que les publier et manifester, etc. (sans nom de lieu), M.OC.XXVIL, in-V*, de 330 pages, omis par M. Weiss, dans son art. Lancre (Pierre de), de la Biographie uniterselle, 1" édit., t. XXlli, p. 328. — Puisque j'ai cité la Gascogne comme adonnée b la sorcellerie presque autant que le Pays Basque, Je inenlionncrai encore nu petit livre iiiiltulé : Ytritabla Relation de Vefrogable mort de trois Sorciers it Magiciens, eiecules dans la tille de Basas, près Bourdeaux, le U. Février t627. et des horribles et espouieuiables Actions des diables et démons, tant en l'air, que sur terre, durant icelle Exieulion, aux grand Eslonnemenl du Peuple. A Paris, par Pierre Meltajer, N.DCXXXVIL, in-lt de treize pages, dont M. Gustave Brunet a rendn compte dans le Courrier de Bordeaux, n° du 10 février 1810. * On en peut juger par ces lignes , oit Beylae expose tout ce

qn’ll sait an sujet des poursuites que je vais raconter ; • Dans l’année 1009 , de grands troubles agitaient le pays de Ubourd , dont les habitans s’imputaient mutnrllemrnt le crime imaginaire de sorcellerie. Beaucoup de sang fut répandu b cette occasion dans des querelles particulières. •(Soutelle Chronique de Bagonne, etc., p. 133.) — Ouaul b Masein, .aulenr de V Essai historique sur la tille de Bagonne, imprimé en 1792, il ne dit pas un mut des procédures de la cominission dont Pierre de l'Ancre faisait parue. Digitized by Google

livres qui ont traicté ce subject n'ont jamais parlé : voire mesme que le diable est venu tenir ses assises aux portes de Bordeaux et au carrefour du Palais Gallienne... il me semble qu'il est et sera grandement utile, voire necessaire et à la France et à toute la chrestienté, de les voir redigees par escrit [1]. »

De l'Ancre ne consacre pas moins de six cents pages à répondre à ce besoin. Aujourd'hui que l'intérêt est pour les sorciers qui opèrent en plein soleil et aux applaudissements de la foule, et que l'on ne peut guère espérer d'en distraire quelque chose pour de pauvres paysans à la tête fêlée cantonnés à l'une des extrémités de la France, et opérant dans l'ombre, nous ne ferons pas une aussi large part aux rigueurs exercées contre leurs ancêtres, rigueurs dont leurs descendants ont perdu le souvenir [2]; nous nous bornerons à donner une idée du livre où le terrible conseiller a consigné le récit de ses sanglants exploits, livre qui s'annonce d'une façon sinistre par cette épigraphe empruntée à l'Exode : ***Maleficos non patieris vivere.***

Je passe le premier discours, dans lequel il ne se trouve rien de relatif au Pays Basque, et j'arrive tout de suite au second, où

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc. Ce livre a eu deux éditions; la première est de 1610. — Le second traité de Pierre de l'Ancre, que nous avons eu également l'occasion de citer, est intitulé : *L'Incredulité et mescreance du sortilege plainement convaincuë, où il est amplement et curieusement traicté de la verité ou illusion du Sortilege, de la Fascination, de l'Attouchement*, etc. A Paris, chez Nicolas Buon, M.DC.XXII., in-4°. — Le même auteur a encore publié *Du Sortilege, où il est traicté, s'il est plus expedient de supprimer et tenir soubs silence les abominations et malefices des Sorciers, que les publier et manifester*, etc. (sans nom de lieu), M.DC.XXVII., in-4°, de 330 pages, omis par M. Weiss, dans son art. *Lancre* (Pierre de), de la *Biographie universelle*, 1re édit., t. XXIII, p. 328. — Puisque j'ai cité la Gascogne comme adonnée à la sorcellerie presque autant que le Pays Basque, je mentionnerai encore un petit livre intitulé : *Véritable Relation de l'effroyable mort de trois Sorciers & Magiciens, executez dans la ville de Bazas, pres Bourdeaux, le 11. Fevrier 1627. et des horribles et espouventables Actions des diables et demons, tant en l'air, que sur terre, durant icelle Exécution, aux grand Estonnement du Peuple.* A Paris, par Pierre Mettayer, M.DCXXXVII., in-12 de treize pages, dont M. Gustave Brunet a rendu compte dans le *Courrier de Bordeaux*, n° du 10 février 1840.

[2] On en peut juger par ces lignes, où Beylac expose tout ce qu'il sait au sujet des poursuites que je vais raconter : « Dans l'année 1609, de grands troubles agitaient le pays de Labourd, dont les habitans s'imputaient mutuellement le crime imaginaire de sorcellerie. Beaucoup de sang fut répandu à cette occasion dans des querelles particulières. » (*Nouvelle Chronique de Bayonne*, etc., p. 155.) — Quant à Masein, auteur de l'*Essai historique sur la ville de Bayonne*, imprimé en 1792, il ne dit pas un mot des procédures de la commission dont Pierre de l'Ancre faisait partie.

170 LE PAIS BASQCE. • j'entre avec l'auteur ilans le vif du sujet aiiuoncé par ses avertisseuieiits : « C’est incrvcille , dit-il , qu’il y ait tant de démons et de sorciers au pays ilc Labourt. • En voulez-vous savoir la raison ? Les malins esprits ayant été chassés des Indes et du Japon par les missionnaires, se sont jetés dans ces montagnes du Labourd ; « Et de faict , ajoute le crédule écrivain , plusieurs Anglois , Escossois et autres voyageurs venant quérir des vins en cette ville de Bordeaulx, nous ont asseui’é avoir veu en leur voyage de grandes troupes de démons, en fonne d’hommes espouventables, passer en France. Qui fait (jue le nombre des sorciers est si grand eu ce j)avs de Labourt , et s’y trouve tant d’ames devoyces , ((ue de

j)enscr les ramener ou deterrer par la voyc de la justice, il est

j'entre avec l'auteur dans le vif du sujet annoncé par ses avertissements : « C'est merveille, dit-il, qu'il y ait tant de demons et de sorciers au pays de Labourt. » En voulez-vous savoir la raison? Les malins esprits ayant été chassés des Indes et du Japon par les missionnaires, se sont jetés dans ces montagnes du Labourd : « Et de faict, ajoute le crédule écrivain, plusieurs Anglois, Escossois et autres voyageurs venant querir des vins en cette ville de Bordeaulx, nous ont asseuré avoir veu en leur voyage de grandes troupes de demons, en forme d'hommes espouventables, passer en France. Qui fait que le nombre des sorciers est si grand en ce pays de Labourt, et s'y trouve tant d'ames devoyees, que de penser les ramener ou deterrer par la voye de la justice, il est du tout impossible. La devotion et bonne instruction y feroient beaucoup plus d'effort. » (Pag. 37, 38.)

Auparavant, l'auteur cherche à donner les raisons pour lesquelles les Basquaises de son temps se montraient si enclines à devenir sorcières, et, à ce propos, il entre dans de curieux détails sur le Labourd; mais, toujours bizarre, il prête un caractère satanique à des habitudes jugées aujourd'hui les plus innocentes du monde. Les Basques, à ce qu'il paraît, avaient rapporté de leurs voyages d'Amérique celle de fumer, et s'y livraient trois ou quatre fois par jour : de l'Ancre n'a point assez d'indignation contre cette nouveauté; mais l'ivresse qu'il s'attache à combattre semble le gagner lui-même, au point qu'il ne sait plus ce qu'il dit. Du moins il est assez malaisé de se rendre un compte exact de l'accusation qu'il a entendu lancer, et si les inculpés sont les sorcières ou leurs maris. Il faut croire que sur le siége, le conseiller voyait plus clairement les choses, les exposait surtout d'une façon plus lucide.

« Enfin, dit-il en parlant du Labourd et de ses femmes, c'est un pays de pommes; elles ne mangent que pommes, ne boyvent que jus de pommes, qui est occasion qu'elles mordent si volontiers à cette pomme de transgression, qui fit outrepasser le commandement de Dieu, et franchir la prohibition à nostre premier pere. » A-t-on idée d'un pareil abus de langage chez un magistrat armé de la torche et du glaive?

SI r£ltsrmn^s. 171 Il coutiiiue ainsi ; « Ce sont des Eves qui séduisent voloiiliers les enfaiis d'Adam , et nues par la teste , vivant parm y les montagnes en toute lilierté et naïveté comme faisoit Eve dans le paradis terrestre. Elles escoutent et hommes et démons, et prestent l'oreille à tous serpens qui les veulent seduire; et bien qu'elles fréquentent jour et nuict les cemetieres , qu'elles couvrent et entoument leurs tombeaux de croix et d'herbes de senteur, ne voulant pas mesme que l'odeur du corps de leurs maris leur saute au nez, c'est une piperie; car telle pleure ou fait semblant du pleurer son mary à chaudes larmes mort puis vingt ans , qui ne jetta pas une larme le premier jour des funérailles. Elles sont là assises ou croupies à troupes et non à genou.x, caquettant et devisant le plus souvent de ce qu'elles ont veu la nuict precedente, et du plaisir qu'elles ont prins au sabbat, l'a-spretc et hauteur de ces montagnes , l'obscurité des antres qui s'y rencontrent, les cavernes, grottes et chambres d'amour qui s'y trouvent le long de cette coste de mer, mer laquelle de son escume jadis engendra Venus, Venus qui renaist si souvent parmy ces gens maritimes , par la seule veûe du sperme de la baleine qu'ils prennent chaque annee , d'où on dict aussi que Venus a prins sa naissance. Ce meslange de grandes filles et jeimes pcscheurs qu'on voit à 1a coste d'Anglet en mandille, et tout nuds au dessoubs, se pcsle-meslant dans les ondes, fait que l'amour les ticut à l'attache, les prend par le lilet , les convie de pcscher en cette eau trouble, et leur donne autant de désir qu'elles ont de liberté et de commodité, s'estant mouillées partout, de s'aller seiclier dans la chambre d'amour voisine, que Venus semble avoir planté pour cette seule occasion tout exprès sur le bord de la mer. » Déjà, de l'Ancre avait signalé l'habit et même la coifl'urc des Biksquaises du commun comme engendrant la luxure : * Aucunes sont tondues, dit- il, sauf les c.xtrcmitcz qui sont à long poil, d'autres un peu plus relevees, sont à tout leur poil couvrant à demy les joues , Icui's cheveux voletant sur les espaulcs , et accompagnant les yeux de quelque façon , qu'elles semblent beaucoup plus belles eu cette naïveté , et ont plus d'attraict que si on les voyoit à champ ouvert. Elles sont dans cette belle

Digitized by Google

Il continue ainsi : « Ce sont des Eves qui seduisent volontiers les enfans d'Adam, et nuës par la teste, vivant parmy les montagnes en toute liberté et naïveté comme faisoit Eve dans le paradis terrestre. Elles escoutent et hommes et demons, et prestent l'oreille à tous serpens qui les veulent seduire; et bien qu'elles frequentent jour et nuict les cemetieres, qu'elles couvrent et entournent leurs tombeaux de croix et d'herbes de senteur, ne voulant pas mesme que l'odeur du corps de leurs maris leur saute au nez, c'est une piperie; car telle pleure ou fait semblant de pleurer son mary à chaudes larmes mort puis vingt ans, qui ne jetta pas une larme le premier jour des funerailles. Elles sont là assises ou croupies à troupes et non à genoux, caquettant et devisant le plus souvent de ce qu'elles ont veu la nuict precedente, et du plaisir qu'elles ont prins au sabbat, l'aspreté et hauteur de ces montagnes, l'obscurité des antres qui s'y rencontrent, les cavernes, grottes et chambres d'amour qui s'y trouvent le long de cette coste de mer, mer laquelle de son escume jadis engendra Venus, Venus qui renaist si souvent parmy ces gens maritimes, par la seule veüe du sperme de la baleine qu'ils prennent chaque annee, d'où on dict aussi que Venus a prins sa naissance. Ce meslange de grandes filles et jeunes pescheurs qu'on voit à la coste d'Anglet en mandille, et tout nuds au dessoubs, se pesle-meslant dans les ondes, fait que l'amour les tient à l'attache, les prend par le filet, les convie de pescher en cette eau trouble, et leur donne autant de desir qu'elles ont de liberté et de commodité, s'estant moüillees partout, de s'aller seicher dans la chambre d'amour voisine, que Venus semble avoir planté pour cette seule occasion tout exprés sur le bord de la mer. »

Déjà, de l'Ancre avait signalé l'habit et même la coiffure des Basquaises du commun comme engendrant la luxure : « Aucunes sont tondues, dit-il, sauf les extremitez qui sont à long poil, d'autres un peu plus relevees, sont à tout leur poil couvrant à demy les jouës, leurs cheveux voletant sur les espaules, et accompagnant les yeux de quelque façon, qu'elles semblent beaucoup plus belles en cette naïveté, et ont plus d'attraict que si on les voyoit à champ ouvert. Elles sont dans cette belle

m Lb rirs basuuk. chevelure tellement ii leur avuutuge, et si fortement ürmees, que le soleil jettaiit scs mvons sur cette toufle tle cheveux comnie dans une nuee, l'esclat en est aussi violent et forme d'aussi brillans esclairs qu'il fait dans le ciel , lors({u'on voit uaistre Iris, d'où vient leur fascination des t'eux, aussi dangereuse en amour qu'en sortilège , bien que parmy elles porter la perruque entière soit la mar<|ue de virginité Et pour le commun des femmes en quelques lieux voulant faire les martiales , elles portent certains tourions ou morrions indecens, et d'une forme si peu séante , (lu'on diroit que c'est plustost l'armct de l'riapc que celuy du dieu Mars. Leur coelîure semble tesmoiguer leur désir, car les veufves portent le morrion sans creste pour marquer que le maslc leur dclTault. Et en Labourt les femmes monstrent leur derrière tellement que tout roruement de leurs cotillons plissez est derrière ; et afin qu'il soit veu , elles retroussent leur robbe et la mettent sur la teste et se couvrent jusqu'aux yeux. » Si ces manières et ce costume étaient réellement aussi indécents (juc de l'Ancre veut bien le dire, on comprend qu'ils aient fait les allaires du diable; mais il parait ipie les Basquaises poriaient encore quelque chose de plus impudique qui le mettait en fuite : « Ils usent aussi, dit notre auteur, pour empescher les maléfices, et ' • Les fetnines qui ne sont juis mariéet, dil Uibrnarl , porleni leurs ebereux (pars ; les avoir rauiasst^, Cest signe que l'on a perdu sa virginité. • (Xoliliti ulrtuifue l'aacoufir, lib. lit, cap. IV, p. 406.) L'antenr d'un Voyage d'Espagne fait en 1655, et publié b Paris en 1666, in-T, fait, h la p. 4, la même remarque : • Les lemiues, dit-il en parlant du Labourd, y marebent couvertes de leurs collllons, qu'elles se jettent sur la leste, et déeonvrent lenra fesses pour cacher leurs joués. • — L'blslorien de Thou, dans on voyage ipi'il lit b Bayonne en IS6g, avait été frappé dn costume des Basquaises : • Le langage de ces peuples , dil-ll , est fort siogulier, et les babils de leurs femmes ne le sont pas moins. Elles en ont pour chaque âge et pour chaque élal. Les Biles, les femmes mariées, les veuves, les jenucs cl les vieilles, portent des babils dilfércos, soit dans les cérémonies funèbres, soit dans celles des noces, soit aux processions. Leurs tailleurs ne sont que pour leur usage et pour celui dn pays de Ijibourd. SI l'on voyait ailleurs des gens vélos b leur manière, on croirait qu'ils se seraient ainsi déguisés exprès pour faire rire sur un tbèâire, ou pour aller en masque. > A*). Thuani de l'ifo sua, lib. II, ad calcem Hlstoriarum sui lemporis, cdiL Loud. Sam. Buckley, NDCCXXXIII, in-folio, t. V|I, p. 44.) — Garai, au contraire, n'a que des

éloges pour le costume des femmes dn Labourd, son pays ; • Leur manière de s'habiller, dil-il, est probablement la même depuis beaucoup de siècles; mais elles semblent n'avoir renoncé b la variété des modes qu'après avoir trouvé celle qui leur sied le mieux et qui peut le plus ajouter b leurs agrèmens. Leur rosi urne, qui n'apparlicnl qu'b elles, plein de pudeur, mais aussi de goût cl d'adresse, embellit aux regards tout ce qu'il leur dérobe.» {Mercure de Freuce, fetricr 1783, p. 6S, art. sur ll.iyonne cl sur les Basques.) Digitized by Google

SIPERSTITIOS. 173 sur fout pour se pinler d’ensorcellement et fasciiuition, d'une sorte d’amulete fort vergogneux, duquel usent communément les sorcières remediees, et les enfans et filles qu’on a accoustumé de mener au sabbat. Ils appellent remediees celles qui sont tout à fait desensorcelees et hors des pâtes du diable, et qui ne vont plus au sabbat. C'est, ajoute le narrateur, une main d’or, d’argent, de plomb, de jayet ou de cuir, car j’en ay veu de toutes ces matières, laquelle a lé pouce passé entre les deux premiers doigts. Les Espagnols l'appellent higo. Les Basques le tiennent aussi du voisinage de l'Espagne : veu que je ne sçache nul lieu en France, où faire la figue, que nous appelions en Gascogne la higue, ne soit une action vergongneuse , et sur tout indigne de la pudeur d’une lionnestc femme, et encore plus d’une vierge d’en faire le geste et d’en porter au col.

Et

sur tout pour se garder d'ensorcellement et fascination, d'une sorte d'amulete fort vergogneux, duquel usent communement les sorcieres remediees, et les enfans et filles qu'on a accoustumé de mener au sabbat. Ils appellent *remediees* celles qui sont tout à fait desensorcelees et hors des pates du diable, et qui ne vont plus au sabbat. C'est, ajoute le narrateur, une main d'or, d'argent, de plomb, de jayet ou de cuir, car j'en ay veu de toutes ces matieres, laquelle a le pouce passé entre les deux premiers doigts. Les Espagnols l'appellent *higo*. Les Basques le tiennent aussi du voisinage de l'Espagne : veu que je ne sçache nul lieu en France, où faire la figue, que nous appellons en Gascogne *la higue*, ne soit une action vergongneuse, et sur tout indigne de la pudeur d'une honneste femme, et encore plus d'une vierge d'en faire le geste et d'en porter au col. Et de vray en France, celuy qui fait la figue à un autre, c'est une action de courroux, desdain et mespris [1]. »

Ces observations du conseiller de l'Ancre ne sont pas les seules que son livre contienne sur les mœurs des Basques. Il remarque, par exemple, qu'en toutes leurs paroisses ils prennent des noms ecclésiastiques, et que les petits magistrats populaires s'appellent *abbés*, qu'en tous leurs festins ils ne manquent jamais de faire un évêque, et en tous leurs jeux un abbé de maugouver. « Or tout cela, dit-il, n'est que prendre le nom et rendre le mystere ridicule. » C'était, comme on voit, un parti pris de trouver partout une tendance au mépris de la religion et à la pratique de la sorcellerie.

A l'en croire, cette pratique était générale : « Anciennement, écrit-il au chancelier de Sillery, on ne cognoissoit pour sorciers que des hommes vulgaires et idiots, nourris dans les bruyeres et la fougiere des Landes; mais maintenant les sorciers qui confessent, deposent qu'on y void une infinité de gens de qualité que

[1] *Tableau de l'inconst. des mauvais anges*, etc., liv. V, disc. 1, p. 363. Cf. p. 364, et liv. II, disc. IIII, p. 130. — On peut en dire autant de celui qui fait les cornes, geste employé dans une superstition pratiquée en Italie. Dans la plupart des maisons, vous voyez se dresser d'énormes cornes de bœuf placées comme ornement sur la cheminée ou sur quelque console de l'antichambre. C'est un paratonnerre contre la *jetatura*. Un *jetator* n'est autre chose qu'un magicien qui peut à volonté, et quelquefois même sans le savoir, vous jeter un mauvais sort. M. Mercey, auquel j'emprunte ces détails, ajoute que cette croyance vient de l'Orient. (*Revue des Deux Mondes*, n° du 1er juin 1840, p. 829.)

 Satau tient voilez et à couvert pour n’estre cojrnus, rejeltniit les povres aux recoings et extrcniitez de l’assemblée. » Pour s'établir dansdc camp ennemi ut transformer en partisans ses adversaires, il a trouvé moyen d’introduire certaines femmes pour demander les olfrandes et autres petites choses que l’on a coutume de donner aux églises : < Je vis en un certain village des plus fameux, dit notre auteur, dix femmes à suitte l’une de l’autre, portant les bassins avec lesquels on va quester dans l’eglise cette aumosne des âmes de votes et charitables. Puis je vy une certaine femme qu’ils appellent la benedicte, faisant la marguilliere , s’approcher des autels, y porter des aubes, du Inminaire et autres choses semblables *. » De l’Ancre voit dans l’exercice de pareilles fonctions et dans le contact avec les prêtres qui en est la suite , une occasion peiqmtuellc de mal faire, comme une excitation à la sorcellerie : • Et de faict , dit -il, il ne fant pas douter que plusieurs de ces femmes ne soyent sorcières, ou pour le moins (pi’aucuns île leur famille ne le soyent. Quant aux marguillieres ou benedictes, nous en trouvasmes deux sorcières, comme elles furent deferees en justice par devant nous, ce C|u’il ne faut trouver estrange, puis que la plus grande partie des prestres sont sorciers , et que nous avons trouvé deux églises ou chappelles où le diable tient le sabbat > Avec de semblables déclarations, nous savons diVjà avec quelle rigueur fut tniilc le Pays Basque. Les premières informations eurent lieu, à ce qu’il parait, dans lu paroisse d’.\scain. La torture fut employée contre de pauvres folles; mais l’esprit malin voulant les empêcher de répondre , « s’advisa de les endormir, et leur donner quelque conseil ou rafraischissement pendant ce petit sommeil. Si bien, ajoute le juge, qu'une noms dict qu’elle venoit lie pimulis, tant elle avoit prins plaisir pendant cet endormissement de conférer avec son maistre ’. • Un autre miracle qui ' Tailean de rincmtlaece de» noiiratt anges, etc., liv. I , dise, ni , p. 55, 56. ' Ibid, et. |i. 00. Ct's i-glLses ou chapelles élaicnl , de l'Ancre nous l'apprend , p. 57 M 05, la rbapellc do Sainl-Esprit sur la montagne de la Hhune, ei l'église de llourdax, c'esl-hsiire d'L’rdai. P. 00, il y ajonie la chapelle des Poringals, dllc de Sainie-Barhe, A Salnl-Jeande-Lui, et le Poysle-DOnie en Pengort (Périgord, c'est -h-dire Auvergne). • Tebl. de l'inronsl. des mens, anges, rtc., adverlissemens, reulllel signé I iij verso. Digitized by Google

SlIFEBSTmO^S. 175 se manifesta pendant l’exécution d’une nommée Saubadine de Soubicte , c’est une éruption de crapauds qui sortit tle dessus sa tête au moment où le bourreau la détacha du gibet pour la jeter au feu. Le peuple se rua si fort contre cette founnillière, que la suppliciée fut plutôt lapidée que brûlée. Toutefois il ne put venir à bout d’un crapaud noir, qui parut par dessus les autres, et qui, vainqueur de toutes les atta<]ucs dirigées contre lui, disparut comme par enchantement’. Je ne chercherai pas à dresser l’ilinérairc du conseiller de l’Ancre et de sou acolyte, le président d’Espaignet, après lesquels il y a justice à nommer les sieurs d’Amou et i(nt A, emo. Oans noe noie marginale on Ht ; c Elle ht exeentee an peu afant nostre eoaunlsslan. • Ce qol donne ii peiner que de l'Ancre n'était pas témoin oenlaire de cette scène. — ' Tailen, etc., adtrerlissemens, renlllet signé A, recto.— * /Aid., IW. III, dise, ii, p. I8S, 189. — ■ hid., p.189, 190. - • IHd., Ht. Il, dise, i, p. 61 CI. Ht. I, dise. Il, p. 18, Î9. Digitized by Googlc

se manifesta pendant l'exécution d'une nommée Saubadine de Soubiete, c'est une éruption de crapauds qui sortit de dessus sa tête au moment où le bourreau la détacha du gibet pour la jeter au feu. Le peuple se rua si fort contre cette fourmillière, que la suppliciée fut plutôt lapidée que brûlée. Toutefois il ne put venir à bout d'un crapaud noir, qui parut par dessus les autres, et qui, vainqueur de toutes les attaques dirigées contre lui, disparut comme par enchantement [1].

Je ne chercherai pas à dresser l'itinéraire du conseiller de l'Ancre et de son acolyte, le président d'Espaignet, après lesquels il y a justice à nommer les sieurs d'Amou et d'Urtubie, qui avaient été promoteurs de leur commission [2]. Ils marchaient accompagnés d'un chirurgien de Bayonne, et d'une jeune fille de dix-huit ans nommée ***Morguy,*** merveilleusement habiles l'un et l'autre dans la visite des sorciers et des enfants qui avaient assisté au sabbat, comme dans la découverte des marques que le diable passait pour imprimer sur eux tous. Morguy, prenant les enfants, leur enfonçait une longue aiguille dans la marque sans leur causer la moindre douleur, ni leur arracher une seule plainte, tandis que le chirurgien bandait les yeux aux sorcières, qui s'efforçaient de cacher leurs marques ou de les effacer avec leurs ongles [3]. Quelquefois aussi le praticien, pour faire honneur et plaisir à des curieux de qualité, leur passait l'aiguille, comme dans une circonstance où le sieur de Grammont, gouverneur de Bayonne et pays de Labourd, se livra à une expérience sur une malheureuse, en présence du sieur de Vausselas, ambassadeur de France en Espagne, et de sa femme, qui se rendaient dans ce pays [4].

Le tribunal qui fournissait de tels passe-temps à un grand seigneur, se transporta dans les vingt-sept paroisses du gouvernement [5], et la terreur y régna pendant tout le temps qu'il fonctionna. Écoutons là-dessus le narrateur que nous suivons : « On fait estat, dit-il, qu'il y a trente mille ames en ce pays de

[1] *Tableau de l'inconst. des mauv. anges*, etc., feuillet signé ô, verso. Dans une note marginale on lit : « Elle fut executee un peu avant nostre commission. » Ce qui donne à penser que de l'Ancre n'était pas témoin oculaire de cette scène. — [2] *Tableau*, etc., advertissemens, feuillet signé ô, recto. — [3] *Ibid.*, liv. III, disc. II, p. 188, 189. — [4] *Ibid.*, p. 189, 190. — [5] *Ibid.*, liv. II, disc. I, p. 62. Cf. liv. I, disc. II, p. 28, 29.

17« LE PAYS nASQl K. Labourt , contant ceux <|ui sont en voyage sur mer, et (|ue parmy tout cc peuple, il y a bien peu de familles <|ui ne touchent au sortilège pai' qucli|uc bout. Si le nombre des sorciers qu'on condamne au feu est si grand (nous dit un jour quelqu'un parmy eux), il sera malaisé ((ue je n'aye part aux cendres. Qui est cause f(uc le plus souvent on voit que le fils accuse le perc et la mere, le frere la sœur, le mary la femme, et parfois tout au rebours. La(|uclle proximité fait que]>lusicurs chefs de famille, officiers et autres gens de (jualité s'y trouvant embarrassez, ayment mieux souffrir l'incommodité qui peut estre en cette abomination que les sorciers tiennent toujours en queli|ue doute parmy les leurs , (|ue de voir tant de bourreliigc , de gibets , de ilamnies et de feux de gens qui leur sont si proches. Nous n'avons esté en nul doute de la preuve ; la multiplicité et le nombre infini nous faisoit horreur. Ils s'eiifuvoient à iiostre arrivée par caravanues et par mer et par terre; la basse et haute Navarre et la frontière il'Espagnc s'en remplissoicnt d'heure à heure. Ils feignoieiit des])clerinagcs k Monsarrat et Sainct-Jaques, d'autres des voyages en Terre neuve et ailleurs , et mit-on tellement l'alarme eu Navarre et en Espagne, que les inquisiteurs estant venus sur la frontière, nous escrivirent j|u'il nous plcust leur envoyer le nom , l'aage et autres marques des sorciers fugitifs, affin qu'ils les nous poussent renvoyer, cc qu'ils feroyent (disoicnt-ils) de tres-bon cœur. Et nous leur rescrivimes encor de meilleur, qu'ils les gardassent soigneusement , et les empcschassent de revenir, estant plus en peine de nous en deffaire que de les recouvrer. C'est un meschant meuble dont il ne faut faire inventaire '. > .\ notre tour, nous pouirions bien appliquer cette parole au livre d'où nous l'avons extraite , et nous en autoriser pour le fermer et le rejeter »lans l'oubli, où sont. Dieu merci! les sanglantes procédures (pii s'y trouvent consignées, ün y verra que les juges, ' Tabl. de nncoasl. dei moue, aaget, etc., Ut. I, dL-c. Il, p. 38. Llorrnir rril. de rinquiÊil, d^Etpagae, trid. tr. , S*' édit., t. III, p. 4(H-480), et iTapri-s loi, Calmcil (Ue le Faite, pic., liv. IV, cbap. Il , g IV , I. I , p. 470-488) ont racoiil4 la ptrsécalion des sorders du BaïUn , on 1610. L'inqniaition Qt nbmnpr pl liTccr ani flammes cinq cadavres ; lonl anlanl dp malheureux liirem brfllés rlh ; une aorcière fut Mranglte et son corps réduit en rrndrps; enfin, il y eut dli-hull nialadra adnil'i !i faire pénitpncp h l.nfn'orio.
Digitized by Google

SOPERSTITIO^S. 177 dans leur ardeur à découvrir, je ne dirai pas la vérité , mais des coupables ou plutôt des victimes, allaient jusqu'à faire monter des enfants sur la sellette. Ici, c'est Catherine de Naguille, de la paroisse d'Ustaritz, âgée de onze ans, (jui déclare être allée au sabbat en plein midi *, et Marie d'Aguerre, âgée de treize ans, qui raconte que le diable y paraissait en forme de bouc *; là, c'est Corneille Brolic, âgé de douze ans, qui en donne une autre description ', et Bertrand de llanduch, de Sare, âgé de dix ans, qui dépose d'une turpitude de Satan à son égîird Il n'y a pas jusqu'à une petite fille de sept à huit ans qui ne fût entendue en justice *. Ces pauvres enfants n'étaient pas sorciers (on ne commençait à l'être qu'à vingt ou vingt-deux ans). Fils de sorciers ou dérobés à leurs parents, ils avaient été initiés, à leur insu, au sabbat et à ses horribles mystères *. On les célébniit dans le pays même, d'où les sorcières étaient souvent transportées à Terre-Neuve. Là, perchées sur le haut du mât du navire (car elles n'osaient entrer dedans , attendu qu'il était béni), elles jetaient des poudres et empoisonnaient tout ce que les pamTes mai'ius avaient mis sécher au bord de la mer'. Tel est du moins le récit de M.'irie de Larralde, qui confesse avoir fréquenté les sabbats depuis l'agc de dix ans '. Confirmant le fait de ce voyage outre-mer, .leanneltc d'Abadie, de Ciboure, rapportait qu'elle l'avait fait fort souvent en conipiignie de plusieurs autres sorcières, et qu'elle était revenue aussitôt au point de départ ; que le diable les transportait toutes à la fois ; (|u'elle voyait à Terre-Neuve de scs pareilles arrivées de presque toutes les paiï>isscs du Labourd , et t|u'elles allaient exciter des orages et îles tempêtes pour perdre des navires *. De l'Ancre va jusqu'à dire qu' ordinairement il y avait dans ce dernier pays plus de deux mille sorcières qui se rendaient chaque nuit au sabbat et que l'on y voyait jusqu'à lies aveugles ". Que se passait-il dans ces assemblées ? Notre auteur consacre ' Ml. ie iineontl. det MaimiitJ angu, liv. II. dise, i, p. 6Ï. — ' Ibid., p. 67. — ■ Ibid. , p. 68. — • Ibid. , p. 73. Cf. p. 347-519. — ‘ Ibid. , liv. V, dise, i , p. 364. Voyei eocorc p. 517, 318. — • Ibid., p. 70. - ' Ibid., p. 90. — • Ibid., p. 89. — • Ibid., p. 91. — '• Ibid., liv. II, dise, iii, p. 114. — " Ibid., li». Il, dise, ii, p. 90. 12 Digiiized by Google

dans leur ardeur à découvrir, je ne dirai pas la vérité, mais des coupables ou plutôt des victimes, allaient jusqu'à faire monter des enfants sur la sellette. Ici, c'est Catherine de Naguille, de la paroisse d'Ustaritz, âgée de onze ans, qui déclare être allée au sabbat en plein midi [1], et Marie d'Aguerre, âgée de treize ans, qui raconte que le diable y paraissait en forme de bouc [2]; là, c'est Corneille Brolic, âgé de douze ans, qui en donne une autre description [3], et Bertrand de Handuch, de Sare, âgé de dix ans, qui dépose d'une turpitude de Satan à son égard [4]. Il n'y a pas jusqu'à une petite fille de sept à huit ans qui ne fût entendue en justice [5]. Ces pauvres enfants n'étaient pas sorciers (on ne commençait à l'être qu'à vingt ou vingt-deux ans). Fils de sorciers ou dérobés à leurs parents, ils avaient été initiés, à leur insu, au sabbat et à ses horribles mystères [6].

On les célébrait dans le pays même, d'où les sorcières étaient souvent transportées à Terre-Neuve. Là, perchées sur le haut du mât du navire (car elles n'osaient entrer dedans, attendu qu'il était béni), elles jetaient des poudres et empoisonnaient tout ce que les pauvres marins avaient mis sécher au bord de la mer [7]. Tel est du moins le récit de Marie de Larralde, qui confesse avoir fréquenté les sabbats depuis l'âge de dix ans [8]. Confirmant le fait de ce voyage outre-mer, Jeannette d'Abadie, de Ciboure, rapportait qu'elle l'avait fait fort souvent en compagnie de plusieurs autres sorcières, et qu'elle était revenue aussitôt au point de départ; que le diable les transportait toutes à la fois; qu'elle voyait à Terre-Neuve de ses pareilles arrivées de presque toutes les paroisses du Labourd, et qu'elles allaient exciter des orages et des tempêtes pour perdre des navires [9]. De l'Ancre va jusqu'à dire qu'ordinairement il y avait dans ce dernier pays plus de deux mille sorcières qui se rendaient chaque nuit au sabbat [10], et que l'on y voyait jusqu'à des aveugles [11].

Que se passait-il dans ces assemblées? Notre auteur consacre

[1] *Tabl. de l'inconst. des mauvais anges*, liv. II, disc. I, p. 62. — [2] *Ibid.*, p. 67. — [3] *Ibid.*, p. 68. — [4] *Ibid.*, p. 73. Cf. p. 347-349. — [5] *Ibid.*, liv. V, disc. I, p. 364. Voyez encore p. 547, 548. — [6] *Ibid.*, p. 70. — [7] *Ibid.*, p. 90. — [8] *Ibid.*, p. 89. — [9] *Ibid.*, p. 91. — [10] *Ibid.*, liv. II, disc. III, p. 114. — [11] *Ibid.*, liv. II, disc. II, p. 90.

178 LE FATS 6ASQ0E. le discours iv de son livre II ‘ à nous l’apprendre. Les curieux qui prennent intérêt à l’histoire de la sorcellerie feront bien d’y recourir, aussi bien que les médecins qui font leur étude des égarements de l’esprit *. Pour nous qui n’avons en vue que la connaissance des mœurs du Pays Basque , nous nous en tiendrons à ce qui s’y rapporte, comme aux détails que de l’Ancre donne ça et là sur la manière dont il s’acquittait de ses terribles fonctions. L’arrêt était-il prononcé, on l’exécutait au lieu même, mais avec un désordre indigne de la majesté de la justice. La victime marchait au supplice entourée de parents , d’amis, de voisins, qui l’importunaient par gestes , signes et prières, pour qu’elle revînt sur ses aveux et déchargeât ceux qu’elle avait compromis. Pai'fois aussi on employait la menace , comme dans une circonstance où notre écrivain se montre peintre. On allait exécuter Marie Bonne, de Saint- Jean- de -Luz, sorcière insigne, qui avait librement confessé et témoigné contre plusieurs autres. A la faveur du désordre et de la foule, le poignard fut à plus d'une reprise porté à la gorge de la condamnée pour la faire se dédire et disculper plusieurs personnes qu’elle avait accusées , sans que les baillis , abbés et jurats , ni les officiers les plus relevés de la justice , y pussent mettre ordre, de manière que l’exécuteur, le trompette, le sergent, les interprètes et greffiers eurent tellement peur, qu’à peine put-on ensuite les faire aller, autrement que par force , à l’exécution de quelque autre ’. Chose vraiment étrange qu’une malheureuse sur le point de perdre la vie, appréhendât de mourir autrement^ qu’elle ne s’attendait, et qu’à ce changement de perspective l’instinct de la conservation personnelle se réveillât plus vif que jamais ! La commission du conseiller de l’Ancre et du président d’Espaignet ayant pris lin dès le 1" novembre 1C09 , les persécutions ■ P. 118-I5A. ‘ A défaut de l'ouTrage de P. de l'Ancre , devenu rare, on peut consulter celui de L.-F. Calmeil, inlitnli Df l« Folie coiuidèrèe lou» le point de vne polholopique, philooopkiqne, iitloriqne et Jndieiaire, etc. A Paris, cbci J.-B. Baillière, tSA5, deux volumes in-8". Le g II du liv. IV (t. I , p. AI6-470) est ronsacré A l'hisloire de la démonolalrie èpidèmifuc dans le Labourd , en IfiUS. ‘ Toil. de rinconel. det nonrais nnp es, etc., llv. Il, dise, iii, p. III. Digitized by Google

SCPEBSTITIONS. 179 contre les sorciers du Pays Basque n’en continuèrent pas moins. En IGIO, à la Bastide, dons la basse Navarre, un homme réputé tel a, sur la place publique, une contestation avec un autre, au sujet d’une dette ; il demandait huit sous à son débiteur, qui eu oflrait cinq, n’en ayant pas davantage. La foule s’amasse; elle veut savoir le motif de la dispute. L’homme aiw cinq sous raconte qu’ayant man(|ué d’aller au sabbat , l’autre avait pris défaut contre lui en vertu de sa charge , si bien que , voulant le forcer à payer huit sous qui était le prix habituel , il le rudoyait ainsi parce qu’il ne voulait lui en donner (|ue cinq. A ces mots, on prend le malheureux , on lui fait avouer d’autres maléfices; soit volontairement, soit au moyen de la torture, et l'on finit pur le punir de mort et par le livrer au feu '. .\ leur départ du Labonrd, les deux magistrats qui venaient »le le décimer, y laissèrent, lii et dans le voisinage, un monde de prévenus sans pouvoir les juger : « Le palais et cour de parb'meiit de Bourdeaux eu a esté remplie, dit de l’Ancre, si bien que ne pouvant trouver prisons capables pour les enfermer dans la conciergerie de la cour, on fut contraint de les mettre dans un des chasteaux de la ville nommé le chasleau du Ha : or, j’alloys espiant et escoutant ce (|u’elles confessoyent de nouveau et de rare ’. » .\u nombre de ces prévenus étaient cinq prêtres , qui restèrent longtemps prisonniers, sauf deux ({ui parvinrent à s’évader •. Ce fait, à lui seul, suffirait pour montrer qu’aucune classe de la société ne fut épargnée , et que le clergé est innocent des atrocités qui furent commises à l’épo(iue contre les prétendus sorciers. Nous avons déjà cité une phrase où de l’Ancre dit ([ue la plupart des prêtres l’étaient ; nous signalerons encore le discours Il du livre VI de son Tableau , qui est intitulé : Des Preslres sorciers, et combien de choses singulières, et belles circonstances ' T»hl. ie l'ineoMl. itt tuup. anitê. Ht. II , dise, il , p. 89. • El en celle innte ISIS, ajontede l'Ancre, je suis raportenr de quelques sorcières de la parroissed'Aiuon.quI disent et ont mainleno 1 Jehan de la Lalanne, prisonnier delenn pour la sorcellerie en la concierqerie de la cour, que c'est lui qui a accoustomi les lever (les déCants) en cette parroisse.» ’ TtH. it l'iiicûMsI. des moue, napea, etc.. Ht, II, dise, it, p. lii. Cf. Ht. VI, dise, v, p. 5£ll, et de r/acrcdalild et meicreonce in norliUgf, etc., p. 816, ■ Tabl.. etc., Ht. VI, dise, ii, p. 456. Digitized by Google

contre les sorciers du Pays Basque n'en continuèrent pas moins. En 1610, à la Bastide, dans la basse Navarre, un homme réputé tel a, sur la place publique, une contestation avec un autre, au sujet d'une dette; il demandait huit sous à son débiteur, qui en offrait cinq, n'en ayant pas davantage. La foule s'amasse; elle veut savoir le motif de la dispute. L'homme aux cinq sous raconte qu'ayant manqué d'aller au sabbat, l'autre avait pris défaut contre lui en vertu de sa charge, si bien que, voulant le forcer à payer huit sous qui était le prix habituel, il le rudoyait ainsi parce qu'il ne voulait lui en donner que cinq. A ces mots, on prend le malheureux, on lui fait avouer d'autres maléfices, soit volontairement, soit au moyen de la torture, et l'on finit par le punir de mort et par le livrer au feu [1].

A leur départ du Labourd, les deux magistrats qui venaient de le décimer, y laissèrent, là et dans le voisinage, un monde de prévenus sans pouvoir les juger : « Le palais et cour de parlement de Bourdeaux en a esté remplie, dit de l'Ancre, si bien que ne pouvant trouver prisons capables pour les enfermer dans la conciergerie de la cour, on fut contraint de les mettre dans un des chasteaux de la ville nommé *le chasteau du Ha :* or, j'alloys espiant et escoutant ce qu'elles confessoyent de nouveau et de rare [2]. » Au nombre de ces prévenus étaient cinq prêtres, qui restèrent longtemps prisonniers, sauf deux qui parvinrent à s'évader [3]. Ce fait, à lui seul, suffirait pour montrer qu'aucune classe de la société ne fut épargnée, et que le clergé est innocent des atrocités qui furent commises à l'époque contre les prétendus sorciers. Nous avons déjà cité une phrase où de l'Ancre dit que la plupart des prêtres l'étaient; nous signalerons encore le discours II du livre VI de son Tableau, qui est intitulé : ***Des Prestres sorciers, et combien de choses singulieres, et belles circonstances***

[1] *Tabl. de l'inconst. des mauv. anges,* liv. II, disc. II, p. 89. « Et en cette année 1613, ajoute de l'Ancre, je suis raporteur de quelques sorcieres de la parroisse d'Amou, qui disent et ont maintenu à Jehan de la Lalanne, prisonnier detenu pour la sorcellerie en la conciergerie de la cour, que c'est lui qui a accoustumé les lever (les défauts) en cette parroisse. »

[2] *Tabl. de l'inconst. des mauv. anges,* etc., liv. II, disc. IV, p. 144. Cf. liv. VI, disc. V, p. 560, et *de l'Incredulité et mescreance du sortilege,* etc., p. 816.

[3] *Tabl.,* etc., liv. VI, disc. II, p. 456.

180 LE FATS BASQUE. A« sont passées en leurs procedures, soit pour la sorcelerie, soit pour le jugement du crime de sortilège *. Sous rcinj)ire de.s idées dominantes , ou

 d'anlrc témoignage que celui tic devoirs lidèlciiient remplis; mais si, dans sa riante retraite de Saintc-Croix-du-Mont , dont il nous a laissé une attrayante description son sommeil ne fut jamais interrompu par l’apparition des nombreuses victimes qu’il avait livTées aux flanunes, celui que la lecture de son livre ne peut faillir tle donner, ouvrira la porte à de funèbres visions, semblables il celles tpii remplirent la vie et causèrent la mort d&s prétendus sorciers du Lalmurd au eonuneneement du XVll* siècle. !V*te aar lea eana nalnéralea du Paya Haatiac. Le Labourd, trop rapproché de la mer et trop éloigné des montagnes, réservoirs de toutes les eaux salutaires, n’a, je crois, que les eaux minérales de Villefranque , de Sare et de Caïubo, ces dernières à température ambiante, ou à peu près , autorisées pai' les analyses chimiques, fré((ucntées par l’élite des Bayonnais, par la grandesse d'Espagne, et assez connues pour i|u’il ne soit nécessaire de s’étendre ni sur leurs vertus, ni sur le site charmant du bourg qu’elles ont enrichi *. La basse Navarre et la Soûle, c’est-à-dire l’arrondissement de Mauléon , possèdent de nombreuses sources d’eaux minérales, trèsmultipliées, surtout dans la Soûle. Ainsi, ou compte un petit etablissement à Labetz, un autre de moindre importance ii Garris, un troisième enfin à Lacarre, où se trouve le château naguère occupé par le maréchal llarispc, la gloire et l’orgueil des Basques. Les deux jiremièrcs localités appartiennent au canton de Saintl'alais, la troisième à celui de Saint-Jcan-Pied-dc-Port. La fontaine d’eau purgative de Lacarre était déjà, au XVIP siècle, assez fréquentée pour attirer l’attention des États de Navarre ’. ' De r iKcredulili et metcreance d» tortiUgt, etc., idrertlMemei», p, 17-lU. ’ Vojrrz , ur le* eanx minérale* dn Laboord , Leliret rmlen

 Dans le canton de Mauléon et à Mauléou même, à cinq minutes de la ville et au fond d'un petit ravin, se trouve une source minérale dont la réputation, pour scs vertus curatives, date de plusieurs siècles. Là , sans aucun doute, il a existé autrefois quelque établissement renommé; car on ne saurait expliquer autrement l'espèce de pèlerinage dont cette fontaine est l'objet la nuit qui précède la fête de saint Jean-Baptiste, non plus que l'affluence d'Espagnols et d'ouvriers de marine , qui , avant que d'autres grandes eaux fussent à la mode , accouraient laver leurs blessures dans le courant du ruisseau formé par cette source. Aujourd'hui encore , je ne sais quelles idées religieuses y conservent les derniers ^•estiges de la tradition : rarement un paysan passera à côté de ces eaux sans réciter une prière et sans se rafraîchir. Leur nymphe resta longtemps sans temple , jusqu'à ce qu'un sire de Béloscar, guéri d'une blessure déclarée incurable , fit élever une maisonnette où les infirmes pussent prendre leurs douches à l'abri du grand air. Il y a vingt ans, un spéculateur offrit à la ville, propriétaire de la source, d'y faire des constructions pour une valeur de quatre ou cinq mille francs, moyennant un bail de quinze ans. Aujourd'hui l'établissement, ainsi modestement restauré, donne à Mauléon une ferme annuelle d'environ cinq cents francs ; cependant jamais la ville n'a cherché à avoir l'analyse de ces eaux, ni à découvrir si elles ne renferment pas des vertus , qui , signalées au dehors , les feraient prospérer. En dépit de cette négligence , des cures merveilleuses continuent à s'y opérer sur des individus atteints de blessures , d'ulcères , d'hémorrhoides , de tumeurs blanches, etc. Dans la commune d'.\ussurucq , qui fait partie du même canton, se trouve, au sein des montagnes et sur leiuns premières hauteurs, la fontaine d'Ahusky, autre source depuis longtemps célèbre dans le pays, et dont les suffrages du maréchal Harispe ont accru la vogue. Les maladies de la vessie, les fièvres intermittentes, les gastralgies , y trouvent, m'a-t-on dit, une guérison assurée, .\husky n'a pas de bains , c'est une simple buvette ' dont ' rapport Tait an conseil ginèral par le préfet des Bassca-Pyréniies, dans la lession de IKm, annonce , p. 49, qu'un projet de restanraliun de la fanlainc d'AlinaA; a été apDigitized by Google

 on peut user et abuser impunémeut , à ce point qu'il y a des amateurs qui vont jusqu'à boire avec goût et bien-être jusqu'à cent verres d'eau par matinée , quoique la dose commune soit de vingt à trente verres. La chimie n'y a guère trouve que les qualités d'une eau éminemment pure, légère, aérienne; les habitués la prétendent plutôt gazeuse que minérale; d'autres attribuent ses prodiges à la bonté particulière de l'air (jue l'on respire en ces lieux. Grâce à M. Darroquain, de Gareindeiu , et de quelques autres associés, qui y ont construit trois ou quatre maisons, on y est assez bien. Après les eau.\ dont nous venons de parler, et peut-être aussi fréquentées qu'elles par les gens du pays, sont les sources ferrugineuses et sulfureuses de Garraybie, au village d'Oriliarp, au pied de la montague d'Ahusky. On peut encore en citer nombre d'autres non exploitées, comme la source sulfureuse qui existe à Chéraute , dans une propriété de M. Carricabure ; comme ime autre à Viodos, au bord de la rivière; comme la source ferrugineuse de Mendi, etc. Enfin, la commune de Barcus possède des bains assez estimés , aussi bien que celles de Licq et de Lacarry, dans le canton de Tardets. Outre les soimces que nous venons d'énumérer, le Pays Basque français en possède nombre d'eau salée. Entre Aussurucq et Camou s'en révèlent plusieurs de cette espèce; à Camou même, cette eau est assez abondante , mais avec ((uelquc mélange de

substances chimi

on peut user et abuser impunément, à ce point qu'il y a des amateurs qui vont jusqu'à boire avec goût et bien-être jusqu'à cent verres d'eau par matinée, quoique la dose commune soit de vingt à trente verres. La chimie n'y a guère trouvé que les qualités d'une eau éminemment pure, légère, aérienne; les habitués la prétendent plutôt gazeuse que minérale; d'autres attribuent ses prodiges à la bonté particulière de l'air que l'on respire en ces lieux. Grâce à M. Darroquain, de Gareindein, et de quelques autres associés, qui y ont construit trois ou quatre maisons, on y est assez bien.

Après les eaux dont nous venons de parler, et peut-être aussi fréquentées qu'elles par les gens du pays, sont les sources ferrugineuses et sulfureuses de Garraybie, au village d'Ordiarp, au pied de la montagne d'Ahusky. On peut encore en citer nombre d'autres non exploitées, comme la source sulfureuse qui existe à Chéraute, dans une propriété de M. Carricabure ; comme une autre à Viodos, au bord de la rivière; comme la source ferrugineuse de Mendi, etc. Enfin, la commune de Barcus possède des bains assez estimés, aussi bien que celles de Licq et de Lacarry, dans le canton de Tardets.

Outre les sources que nous venons d'énumérer, le Pays Basque français en possède nombre d'eau salée. Entre Aussurucq et Camou s'en révèlent plusieurs de cette espèce; à Camou même, cette eau est assez abondante, mais avec quelque mélange de substances chimiques qui la dénaturent, ou du moins la rendent impropre aux usages ordinaires.

Dans cette vallée si riche en eaux de toute espèce, n'y aurait-il pas d'eaux thermales? S'il n'y en a pas, il y en a eu. On lit, en effet, dans un document du XVII[e] siècle, conservé au presbytère de Chéraute, qu'outre la fontaine Saint-Jean, Mauléon possédait dans son voisinage des eaux chaudes comme celles d'*Aigues caudes* [1]. Que sont-elles devenues? Un tremblement de terre les aura sans doute anéanties.

prouvé, et que les ouvrages, évalués 10,000 francs par l'architecte, ont été mis en adjudication. Les entrepreneurs ayant fait défaut, il faut croire que les prix du devis leur auront paru insuffisants.

[1] Notes sans nom d'auteur écrites en décembre 1604,« à l'instance de M. Beloy, conseiller

184 LE PAIS BASQCE. De l’autre côté «les l^yrénées, où les eaux minérales sont peut-être encore plus nombreuses, nous retrouvons des traces du culte «(lie nous signalions il y a quelques instants. Ainsi , en Alava, sur la montagne «l’Alona, qui fait partie des monts d’Artia (juridiction d’Ofiate), il y a, sur le chemin <(uc suivent les Guipuzeoans pour aller «le Segura au sanctuaire d’.\ranzazu, une fontaine appelée de Nuestra Seîiora, «lont ils regardent les eaux comme sacrées et miraculeuses, et ils ne manquent jamais d’en emporter chez eux en guise de relique. Je ne serais point étonné non plus «(lie la fontaine del Pesebre ou de la Crèche, «|ui attire au village d’.Arechavaleta, dans la même province, tant d’Espagnols allligés d’obstructions, ne dût sou nom à une consécration semblable. Il existe encore au village d’Ataun, dans la province de Guipuzeoa, une fontaine autrefois appelée Santa, et aujourd’hui de lox Remédias, du nom de la chapelle qui la touche, fontaine réputée , dans le pays surtout , pour la guérison de la gale. Peut-être attribuait-on lu même vertu à la source dite de Chistones, qui, à Caseda, où j’en pourrais signaler une autre, était et adTocal général du ro; en la cour de parlement de Tbolose, pour s'en sertir en l'bisloire fu'il compose do Béarn. • Ces noies rapides s'arrêtent en 1S87. On ; lit ; « L'un des <|ualre pays liniilropbes, dits Béarn, Arragon, liante et basse Navarre, est enirc la Sonie en la terre de France, b Toccasion de quo; la terre de Sonic, pour se voir an niillen et nonobstant les divisions d'iceu quatre pays circonvoisins , seule maintenue en la Odelité cl union de France, est en gascon nommée Soûle, qu'aucuns ont sans apparence tournée en latin Seula ou Scolo, an lien de dire Solo, car autrement en sa propre langue basque le pays se nomme Zutera, mut composé qui sIgniQe c«u seule..,. Il s'y fait ordinairemcnl de bonnes piques, javelines, lances, bourdons et dards, et de fort bons jambons salés.... Il est poorveü de tout plain de belles, vives et copieuses fonlaines perennelles, une desquelles, dite S.-Jean deLickarre, est très- bonne, salubre, fréquentée des malades et pèlerins; un autre guessale de Camon est d'eau salée propre i en faire du sel blanc ; et trois autres des lieux d'Alos, Itorots, Cbéraute, sont des eaux chaudes minérales et médicinales, comme celles de Cambo en Labourd et d'Aigues Caudes en Béarn. > — L'écrivain que nous venons de citer vante les jambons de la Sonie; dans i'antiquilé, au rapport de Strabon (Géogr., liv. III, cbap. IV; édit, de 16%), p. I6Î; trad. fr., 1. 1, p. 173), ceux des Cantabres, qu'il proclame excellents et place sur la même ligne que les

jambons de la Cerdagne, procuraient i ces peuples un commerce très-avantageux. La reine de Navarre, dans scs Contes, parle avec éloge de ceux de Bayonne, qu'elle appelle jambons de Basque; ce qui n'cmpécba pas que dans une collation donnée,)i llendaye, par Charles IX b la reine d'Espagne, on ne servit des jambons de Mayence. (Recueil el discours du togage du rog Charles IX, etc., fol. AC recto. Voyes encore fol. A7 recto.) — Plus lard, en 1701, quand Philippe V, roi d'Espagne, |>assa par Bayonne pour se rendre dan.s ses nouveaux claüi, la ville lui fit présent, entre autres choses, de jambons de Lahonlan I Noue. CAro». de Bagouae, p. 173), localité du Beam qui fait aujourd'hui partie du canton de Salies, an ondissement d'Ortbez. Digitized by Google

e4l'X JII^ÉBALES. 185 exdusiveiiiciit ri'servcc à des espèces de cagots atteints, mais non coMvaiiieus d'étre eu proie à des maladies tle ht pr.iu; mais il est plus prol>at)le ((u'on la croyait seulement propre à les donner : ce r|ui me rappelle qu'à Caseante, également en Navarre, mie fontaine réputée merveilleuse contre les obstructions porte le nom del Matador (du Tueur). C'cjst dans la province de Guipuzeoa que se trouvent les eaux thermales de Cestona , semblables à celles de Carranza en Biscaye, et pareillement recommandées pour les obstructions et toute espèce de douleurs. Sur le territoire d'.Vzjieitia et la route royale qui mène à Cestona, il y a encore une source d'eau minérale, deux à Gaviria , plusieurs à Ichaso (concejo d'.\reria) et à Mondragon, et une vitriolée sur les bords de la rivière Ego, à Eybar. On trouve une grotte d'eaux chaudes au sommet de la fameuse montagne d'Arno, dans la Juridiction de Motrico, sur la limite de la Biscaye; sur le mont llernio, une fontaine froide, en bas(|ue Iturriotz , nom sous lequel elle est aussi eonnue (|uc sous celui de Saint -Jean ; à Usun , une source dont les eaux sont des plus salutaires contre l'hypocondrie, les dartres et les maladies du foie; à Isasoudo (union d'üria), des eaux minérales, puissantes contre les afTections néphrétiques; sans compter, dans la vallée de Laniz et ailleurs, une multitude d'autres sources dont le détail nous entraînerait beaucoup trop loin. La Navarre espagnole n'est pas moins dotée sous ce rtipport. En première ligne, je citerai les eaux thermales de Fitero, déjà connues en 1140; celles de Berrueta et de Betelu, dont certaines sont purgatives, comme les eaux de Gaztelu , qui se trouvent également dans la merindad de l'ampelune, et celles de Carcar dans le comté de Lerin , dont le chef-lieu possède un puits sulfureux précieux contre les obstructions. Je mentionnerai encore les eaux vitriolées et sulfureuses tle Gorriz, celles d'ibero dans la cendea ou canton d'Olza, celles de la vallée d'imoz, surtout une, la source de Latasa, qui parait être de même nature i|ue la source de Zarauz ; celle d'I.saba, dont pimle le D' Union Montero, dans son Espejo de tas aguas médicinales de Espana , fol. 137 ; les eaux de l.arraga, souveraines contre les maladies du foie; de Leoz, contre les

Digitized by Google

exclusivement réservée à des espèces de cagots atteints, mais non convaincus d'être en proie à des maladies de la peau; mais il est plus probable qu'on la croyait seulement propre à les donner : ce qui me rappelle qu'à Cascante, également en Navarre, une fontaine réputée merveilleuse contre les obstructions porte le nom *del Matador* (du Tueur).

C'est dans la province de Guipuzcoa que se trouvent les eaux thermales de Cestona, semblables à celles de Carranza en Biscaye, et pareillement recommandées pour les obstructions et toute espèce de douleurs. Sur le territoire d'Azpeitia et la route royale qui mène à Cestona, il y a encore une source d'eau minérale, deux à Gaviria, plusieurs à Ichaso (*concejo* d'Areria) et à Mondragon, et une vitriolée sur les bords de la rivière Ego, à Eybar. On trouve une grotte d'eaux chaudes au sommet de la fameuse montagne d'Arno, dans la juridiction de Motrico, sur la limite de la Biscaye; sur le mont Hernio, une fontaine froide, en basque *Iturriotz*, nom sous lequel elle est aussi connue que sous celui de *Saint-Jean;* à Usun, une source dont les eaux sont des plus salutaires contre l'hypocondrie, les dartres et les maladies du foie; à Isasondo (union d'Oria), des eaux minérales, puissantes contre les affections néphrétiques; sans compter, dans la vallée de Laniz et ailleurs, une multitude d'autres sources dont le détail nous entraînerait beaucoup trop loin.

La Navarre espagnole n'est pas moins dotée sous ce rapport. En première ligne, je citerai les eaux thermales de Fitero, déjà connues en 1146; celles de Berrueta et de Betelu, dont certaines sont purgatives, comme les eaux de Gaztelu, qui se trouvent également dans la *merindad* de Pampelune, et celles de Carcar dans le comté de Lerin, dont le chef-lieu possède un puits sulfureux précieux contre les obstructions. Je mentionnerai encore les eaux vitriolées et sulfureuses de Gorriz, celles d'Ibero dans la *cendea* ou canton d'Olza, celles de la vallée d'Imoz, surtout une, la source de Latasa, qui paraît être de même nature que la source de Zarauz; celle d'Isaba, dont parle le Dr Limon Montero, dans son *Espejo de las aguas medicinales de España*, fol. 137; les eaux de Larraga, souveraines contre les maladies du foie; de Leoz, contre les

 fièvres tierces; d'Oroz ou Orozbetclu (vallée d'Arce); enfin, de Lwlosa, trcs-fréijucntées par les sujets malades d'obstructions et de coliques néphrétiques. J'ai déjà cité un certain nombre de sources minérales de la province d'Alava; je ne veux plus nommer que celles d'Oquendo, village et seigneurie de la /lermandad d'.\yala; la fontaine de Salinillas de Bunwlon, (jui possède une vertu spéciale pour la guérison des maladies du foie , et la source sulfureuse qui sort à Villarcal de .\lava, à côté de l'ermitage de Santa Marina; ccllq d'Elosu , localité de la hermandad de Villarcal ; enfin , les eaux minérales laxatives d'.\rtomana, dans la vallée et hermandad d'iVrrastaria, et les deux fontaines ferrugineuses d'Echaguen dans celle de Cigoitia. Reste la Biscaye. Les localités qui méritent d'être signalées pour leurs eaux minérales sont : Ceanuuri , pour 1a fontaine d'Ascarraga ; Verriz , Garai , qui possèdent une source sulfureuse, celle-ci d.ans la paroisse de Saint-Jean; Jeinein ou Semein (merindad dcMai'quina), où il s'en trouve aassi, avec une fontaine d'eau thermale; Larrabezua, où, sur le penchant de la montagne de Lexarza, on en voit une égale à celle il'Auleztia ; Manaria (merindad de Durango) , Miravalles , notées pour leurs fontaines fernigineuses et autres. Pour ce ((ui est des sources salées dans les quatre provinces basques, le nombre de localités appelées Satinas annonce e Pamplona en Navarre, et Salinillas de Buradon en .\lava, on y tmuve, à Caicedo de Yuso, une fontaine salée dont les habitants ne tirent aucun parti. Mieux avisés, ceux d'Arteta, dans la vallée d'Ollo en Navarre, gagnent leur vie à extraire le sel ((u'ils ont ainsi chez eux, tandis que ceux de Lerin semblent avoir renoncé à cette industrie.
Digitized by Google

PÈCHES ET DÊCOCTERTES. 187 IX l’ÉCUKS ET DÉCOUVERTES DES BASQUES HANS LES MERS DU NORD i^:migratiüns de ce peuple DARS L*ARKRIgUK DÜ SUU En parcoiiTAMt les côtes du golfe de Giiscognc, on reiuarque des restes de tours et de fours. Les traditions locales sont muettes à leur sujet ; mais il est facile d’indi(iuer leur usage : ces tours servaient ii 4it)i et aux VarUlée Hordeloiaea, etc., de l'abhè Beaurein, 1. 1, p. 3èO-3ti. Digitized by Google

IX

PÊCHES ET DÉCOUVERTES DES BASQUES

DANS LES MERS DU NORD

ÉMIGRATIONS DE CE PEUPLE

DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

En parcourant les côtes du golfe de Gascogne, on remarque des restes de tours et de fours. Les traditions locales sont muettes à leur sujet; mais il est facile d'indiquer leur usage : ces tours servaient à découvrir au loin les baleines, ces fours à faire fondre leur graisse.

Parmi les choses qui ont disparu chez nous, il faut compter ces géants des mers, autrefois assez fréquents sur les côtes de Guienne, surtout aux environs de Biarritz, cité dès le XIII[e] siècle pour cette sorte de pêche [1]. Les Basques, auxquels elle offrait un bénéfice considérable, la faisaient l'hiver de la manière suivante : certains d'entre eux se tenaient en sentinelles sur des tours, d'où ils pouvaient voir venir l'énorme bête. Était-elle signalée? on battait le tambour ou le tambourin, et tous accouraient, comme au pillage d'une ville, munis de dards et de tout ce qui était nécessaire [2]. « Chaque nacelle, ajoute Rondelet, porte dix hommes pour ramer, et quelques autres armés de longs harpons pour frapper l'animal; ils les lancent et lâchent les cordes qui y sont attachées, jusqu'à ce qu'il perde la vie avec le sang. Alors ils le tirent à terre à l'aide de la marée, et parta-

[1] Th. Carte, *Catalogue des rolles gascons*, etc., p. 13, n° 30, ann. 1280, 1281. — Abel Jouan, *Rec. et disc. du voy. du roy Charles IX*, etc., folio 51 recto.

[2] Les Basques terreneuviers donnaient le nom de *petricherie* à l'ensemble des ustensiles nécessaires à la pêche de la morue; en castillan, on appelle *pertrechos* les équipages de guerre et de chasse. (*Us et coustumes de la mer*, etc., édit. de 1661, p. 105, n° 2.) — Je renverrai, pour plus de renseignements sur la pêche de la baleine, non-seulement sur les côtes du Pays Basque, mais sur celles du Médoc, à la *Notice d'un manuscrit de la bibliothèque de Wolfenbüttel*, etc., par MM. Martial et Jules Delpit (*Notices et extraits des manuscrits*, etc., t. XIV, 1[re] part., p. 419-424), et aux *Variétés Bordeloises*, etc., de l'abbé Baurein, t. I, p. 340-342.

188 LE PAYS BASQUE. pcMl la])roif dans la proportion des dards laneés, eliaenn d'eux étant reconnaissable à des marques particulières qui y sont pjravées'. » 1/auteur que nous venons de citer ne parle que des baleines qui venaient s'offrir comme d'elles-mêmes aux coups des babitants cbcors ne paYaieni .lucun droit |iour amener et dCpecer leurs prises i terre; ils se bornaieni b donner il l'ÿgllse les langues des baleines et baleinons, mets fort estimé aulrefols. — Plus loin, p. AIT, traitant de la distrilinllon des proOls aux rojages des Basques dans le Nord |ionr la pérhe de ce poi.sson et relie des morues, il fait observer que r.miiral ne reqnit aucune part de la prise. ' Pierre de l'Ancre déclare avoir entendu dire que de tout temps les Basques traBqnaient dans ce pars, • si bien que les Canadois ne Iraictoleiil iiarm; les François en antre langue qu'en celle des Basques. i (Tué/, de l'incotul. detmmv. anget, etc., liv. I, p. 30, 31.) — Dans on carieux document des archives de la mairie de Sainl-Jean-dc-Lui et de la préfecture des Basses-Pyrénées, cité par MM. F..-M. François Saint -Maor (Coup trril ne Saint-Jende-l.ui el ter arehirer, eu 1851. Pan, Imprimerie de E. Vignancour, 185i, in-IH, p. ."\>.7, n“ 31) el par M. Léonce Gnjrelche (, Sainf-Zeau-de-f.ua kiilorigue el pi/foresgue, etc. Bayonne, IS36, in-li, p. 1A3, en note), on lit : • Iti-.s le premier lenis auquel les Bast|nes faisoieni la pêcherie des baleines et des morues dans le golpbe Saini-Laurrnl , ils nreni

Digitized by Google

PÈCHES ET DÉCOCTERTES. 189 Cii-stilliins n'avoient pris à lâche de dérober lu gloire aux Frun^'ois de la première atteinte de l'isle athlantique f|ii'on nomme Indes occidentales, ils advoueroient , comme ont faict Corneille Wytller et Anthoine Magin, cosmographes flamans, ensemble F. Antonio S. Roman... Historia general de la India, lib. I, cap. II, pag. 8. (|ue le pilote le(|uel porte la jH-eniiere nouvelle à Christophlc Colomb , et luy clonna la connoissance et l'adresse de ce monde nouveau, fut un de nos Basques Terre-neuliers *. » Ce qui suit s'étant passé du temps de Cleirac , on peut y avoir bien plus de confiance : < En l'an 1017, dit-il, quelques Bu.sques, à l'ayde de certains marchands de Bourdeaux , équipèrent queh^ue navire poui' la pescherie vers la mer Glaciale du Groetland au nord de l'Irlande et de l'Escosse, et à Spisberg, où c'est qu'enlin ils ont trouvé la station ordinaire des balenes, pendant le jour qu'il y fait de six mois de durée. Les Anglois qui n'avoient pas l'adresse ou l'industrie de cette pescherie, eu ayant eu l'advis , furent jaloux. Ils y accoururent , et leur firent de grands molestes pour les empescher de travailler et de dcsceiulre à terre , lesquels ils continuèrent et redoublèrent tous les ans •. Enfin, ils leur prohianillié avec tous les sauvages de celle conlrée, et lièreui comnierce avec eui, parllculièrcment avec une nalion appelée Etçuimatx, qui a toujours été cl qui est encore intraitable pour toutes les autres nations; et comme leur langage était absolument dilTérenl, Ils forluérent une espèce de langue franque, composée de basque et deux autres dilTérentcs langue! de d'à sauvages, par le moyen de laquelle ils s'entendoient fort bien tous. Les personnes qui ont fait des élablissemens aux colonies francolses du Canada et en la partie seplenIrtonale de l'Acadie, ; trouvèrent ce langage étably depuis lnnglems,la première fois qu'ils J arrivèrent..., Voyei enlr'aulrcs les mémoires de H. Lasallc et ceux de son frère Cavalier. > fMimoire louchml la décoaterle, les tiabliaiemeaa et la possession de Claie Je Terre-iVeave, el l'origine des péekeriea Jet baleines el des moraea, la première oyonl occaaiaaaè celle Jicoaterle : cea élablissemens, la déeonrerle des moraea et l'iaaealion Je leur pêcherie, par Ira aujela Je Sa Mjiealè Tréa-ChriUeaue, habilaal Jane le papa Je LabourI, fourni par Ica uegociaua Je Saiut-Jeau-de-Lua et Je Siboure, à M'.de Planihiou, ainjic pênéra! du papa, te mois de mars, mil arpi cens JixJ ' l'a el coualumea Je la mer, etc., p. loi, n°' 39-tl.— « Les uns ont opinion qu'il esinll d'Andalousie, les autres le font Iliscain. > (Ilialoire uuieeraelle des

Indes oceijenlalea el orienlalea, etc., par Corneille Wyiniel , dic. A Dooay, chei François Fabri , l'an KUl , infolio, I" part., liv. X, cbap. I, p. i.) André Favyu attribue la déecnverle de l'Amérique b un marchand de Biscaye, sujet de la couronne de Navarre. (Histoire Je Saporre, liv. X, ann. M.CCCCXLIIII., p. — Le P. C. de Uenao a discuté tous ces points en détail dans ses Areripuacioaea Je laa anIipueJaJea Je Caulabria, liv. I , cliap. IV, p. 25-Ô0. ‘ C'est peut -être en représailles de l'un de ces molealea que Martin de Lasson , amiateor de Saint -Jean-de-Lui, fil, en ll>ly, saUir et arrêter à son proQt un navire anglais dans la rade de cette ville. {Saiul-Jean-de-Lui hialorique el pillaresfsr, etc., cbap. III, p. 8B,89.) Digilized by Google

Castillans n'avoient pris à tâche de dérober la gloire aux François de la premiere atteinte de l'isle athlantique qu'on nomme *Indes occidentales,* ils advoueroient, comme ont faict Corneille Wytfler et Anthoine Magin, cosmographes flamans, ensemble F. Antonio S. Roman... *Historia general de la India,* lib. I, cap. II, pag. 8. que le pilote lequel porte la premiere nouvelle à Christophle Colomb, et luy donna la connoissance et l'adresse de ce monde nouveau, fut un de nos Basques Terre-neufiers [1]. »

Ce qui suit s'étant passé du temps de Cleirac, on peut y avoir bien plus de confiance : « En l'an 1617, dit-il, quelques Basques, à l'ayde de certains marchands de Bourdeaux, équiperent quelque navire pour la pescherie vers la mer Glaciale de Groetland au nord de l'Irlande et de l'Escosse, et à Spisberg, où c'est qu'enfin ils ont trouvé la station ordinaire des balenes, pendant le jour qu'il y fait de six mois de durée. Les Anglois qui n'avoient pas l'adresse ou l'industrie de cette pescherie, en ayant eu l'advis, furent jaloux. Ils y accoururent, et leur firent de grands molestes pour les empescher de travailler et de descendre à terre, lesquels ils continuerent et redoublerent tous les ans [2]. Enfin, ils leur prohi-

amitié avec tous les sauvages de cette contrée, et lièrent commerce avec eux, particulièrement avec une nation appelée *Esquimaux,* qui a toujours été et qui est encore intraitable pour toutes les autres nations; et comme leur langage étoit absolument différent, ils formèrent une espèce de langue franque, composée de basque et deux autres différentes langues de ces sauvages, par le moyen de laquelle ils s'entendoient fort bien tous. Les personnes qui ont fait des établissemens aux colonies françoises du Canada et en la partie septentrionale de l'Acadie, y trouvèrent ce langage établi depuis longtems, la première fois qu'ils y arrivèrent.... Voyez entr'autres les mémoires de M. Lasalle et ceux de son frère Cavalier. » *(Mémoire touchant la découverte, les établissemens et la possession de l'isle de Terre-Neuve, et l'origine des pêcheries des baleines et des morues, la première ayant occasionné cette découverte : ces établissemens, la découverte des morues et l'invention de leur pêcherie, par les sujets de Sa Majesté Très-Chrétienne, habitant dans le pays de Labourt, fourni par les négocians de Saint-Jean-de-Luz et de Siboure, à M^r^. de Planthion, sindic général du pays, le mois de mars, mil sept cens dix.)*

[1] *Us et coustumes de la mer,* etc., p. 151, n^os^ 39-41.— « Les uns ont opinion qu'il estoit d'Andalousie, les autres le font Biscain. » (*Histoire universelle des Indes occidentales et orientales,* etc., par Corneille Wytfliet, &c. A Douay, chez François Fabri, l'an 1611, in-folio, 1^re^ part., liv. X, chap. I, p. 2.) André Favyn attribue la découverte de l'Amérique à un marchand de Biscaye, sujet de la couronne de Navarre. (*Histoire de Navarre,* liv. X, ann. M.CCCCXLIIII., p. 564.) — Le P. G. de Henao a discuté tous ces points en détail dans ses *Averiguaciones de las antiguedades de Cantabria,* liv. I, chap. IV, p. 25-30.

[2] C'est peut-être en représailles de l'un de ces *molestes* que Martin de Lasson, armateur de Saint-Jean-de-Luz, fit, en 1649, saisir et arrêter à son profit un navire anglais dans la rade de cette ville. (*Saint-Jean-de-Luz historique et pittoresque,* etc., chap. III, p. 88, 89.)

100 LE PATS BASQCE. bercnt absolument la descente en Islahd et Groetland pour y travailler à foudre les' lards. Les Basques en ont porté leurs' plaintes au roy Louys XIII. et à feu monsieur le cardinal duc de Hicbclicu; mais il est survenu du depuis tant d'autres affaires estimez plus importj»ns , entre l'une et l'autre couronne de France et d'Angleterre , (pi'ils n'ont peu tirer aucune condition de paix ou de trêves pescheresses. C'est pourquoy ils furent réduits a faire leur chasse en pleine mer sans atterrir, et porter les lards entiers de deçà pour les bonifier au retour : ce qu'ils practiciuoicnt encore avec grande incommodité, en l'an 11136. que le Soccoa, Cibourc et Sainct- Jean-de- Luz furent envahis par les Espagnols, lesquels firent butin, entre autres, de quatorze grands navires revenans de Groetland , chargez de lards crus et «le fanons ou barbes de balene '. » •\insi, les Basques avaient «leux manières d'extraire l'huile des haleines : ou ils les conduisaient à terre , les dépciaient , et en faisaient fondre la graisse ; ou ils enipuriaient le lard chez eux en tonneaux pour le manipuler dans leurs ateliers. Ils employaient encore un autre procédé , dont I honncui' revient à un bourgeois de Cibourc nommé François Soupite * : ils faisaient la fonte sur le vaisseau même et eu pleine mer. ' Ut et comlumtt de la mer. etc., p. ISi, n*" Ai, A4, 45. — Ce nombre de naiires ne doit point étonner, quand on saura qn'il en parlait tous les ans de Sainl-Jean-de-Lni pour les pèches du Nord riiigts;inq h trente, dn port de denx cent cinquante h trois cents lonneanx, équipés de cinquante il soixante hommes. {Traite aeairal detpeukei, etc., par Duhamel du Monceau. A Paris, M.DCC.LXXVII., In-folio, suite de la seconde partie, I. IV, dixiéme section , chap. I, p. 10, col. I. Voyei encore p. i, et II* part. , sect. III, art. X. p. 381 , col. 1.) Le Grand d'Anssy réduit ce chilTre h cinquante vaisseaux pour les vllfesde Sainl-Jean-de-Lua , de Bayonne et de Cibourc, vers le milieu du XVII* siècle. {Ilitloirede la vie fritèe det fraafoie , etc. Paris , Simonct , 1815 , in-8°, I. II , p. 91.) — Ce qui doit étonner, c'est qu'ii celle époque, les pirates barbaresques osassent venir donner la chasse h nos vaisseaux jusque dans le golfe de Gascogne. Cleirac, auquel noos empruntons ce hors-d'œuvre, rapporte, p. 31, n° A, qu'en 1631 , Gilles Steben, bourgeois et marchand de Bordeaux, ayant chargé une barque de vin pour Calais, elle fut rencontrée , h sa sonie de la Gironde, par un navire forban turc, qui la captura. — Dans la crainte d'élre entraînés trop loin , nous n'avons rien dit de la part que les Basques espagnols prenaient aux grandes pèches ; on trouvera tous les

renseignemenls désirables i cet egard dans le Cempeadio kitlorial de la U. ,V. p If. !.. prniacia de Gaipateoa.iu docteur Lope Marlinei de Isjsli |San Sébastian, imprenla de Ignacio Ranion Baruja, I85U, in-A°), liv. I, chap. XII, n“‘i0-ï6, p. 133-157. ‘ Ce nom nous est donné par Cleirac et par M. François Saint -Maur. M. Goyetebe l'appelle • le capitaine Martin Soplle, • et rite plus d'une fois la maison el la rueSoplle, h ainl-Jeau-de-Lua. Voyez p. 188, lAi, 898. Digilized by Google

PÊCHES ET DÉCOCTEBTES. 101 Telle était la supériorité «les Basques ilans cette sorte de pèche, et le bénéfice qu'ils en retiraient, que les spéculateurs s'en émurent. Il se forma en Hollande, sous le nom de Compagnie du Nord, une association dont le premier soin fut de chercher à se procurer lu connaissance des procédés employés par nos compatriotes. Ceux-ci ne surent pas garder leurs secrets, en .sorte <|ue bientôt les étrangers n'eurent plus rien à apprendre de leurs maîtres *. Pour les récompenser, ou plutôt pour exciter leur émulation par un appât utfert à la vanité «|u'ils avaient reconnue en eux, les liollandiiis élevèrent en public des statues aux plus habiles de ces capitaines et harponneurs basques *, puis ils chassèrent violeumient leurs concurrents «les parages où ils allaient pêcher les baleines ; et , à l'exemple des Anglais , ils leur interdirent l'abord des terres du Nord , pour y fondre et bonifier les huiles '. En même temps, ils embauchaient le plus qu'ils pouvaient «le matelots basques , autant pour employer leurs services ' que pour en priver ' Il est jasic de Taire remarqner qae si ies Basqnes élaieot plus ioslrnils qae ies Hollandais pour tout ce qni toncbaii b ia ptebe, ceux-ci auraient pu ieur en remontrer en fait de cunnaUsanees nautiques. Cleirac , qu'un commissaire fturrai de la marine de l'époque nous montre comme Tort expert en ces matières (Corre$fo»da»ce ie Henri (fEtconHen ie Sourdis, etc., t Ht, p. iîl), signale les premiers, en compagnie des Suédois, Danois, Allemands, Irlandais, Écossais, Anglais, Bretons, Normand-s et Picards, comme plus disposés è • Tuider la bouteille, borner l'ean de rie et Turner le tabac, qu'b manier adroitement l'astrolabe, le grand anneau, le qnadran on quart de rond, le triangle ou l'arbalestille. s (Ta ci cominmen de ta mer, etc., p. 486, a" 14.) ' L'auteur du Mémoire touchant la déconrerie de l'islc de Terre-Neuve, etc., 1710, ajoute : • On voit encore è prés«-nt de ces statues b Amsterdam, habillées b la mode ancienne de nos Basques. > Un peu pins haut , Il nous apprend que« déjb vers 1660, Miebelans, de Çnblbure, voguait sur les navires de Hollande pour instruire celle nation. • ■ T'a et eanalnmea de la mer, etc., p. 155, n°* 51, 55. — Cleirac écrivait avant 1661, cl nous savons que, trente ans après, les Basipies continuaient encore leurs expéditions b la recberebe des baleines. Dans un Mémoire envoyé b S. A. sérénisslme le comte de Toulouse, amiral de France, par MM. les magistrats et syndics des négociants de Sjint-JeanHic-Los, le 17 octobre 1604, il est dit qae celle coiiimunaulé a continué celle navigation pendant plus d'un siècle, et que >

les paroisses maritimes do pays de Labonrt tirent leur subsistance de la pécbe des morues et des ballaines b Terra neuTve et b Crooeland, que les Basques ont découvert depuis l'an 1535, • etc. (Archives de la mairie de Sainl-Jean-de-Lut.) < • Ces matelots , dit Lespès de Hureanx, dans ses Mémoires sur Bayonne, le Labonrd, etc . (1718), sont eslimt-s des meilleurs de l'Europe, tous braves jnsqu'b la témérité. Il y a parmi eux, tout le long do quai de Cibonre, un grand nombre de Tamilles nommées Acbolara (Agolac?), qni de père en Bis Tout proTesslon de donner secours aux vaisseaux battus par la tempête qui se trouvent b la rade de Sainl-iean-de-Lni. Ils s'exposent Tamillèrement aux plus grands dangers, cl (ont des espèces de miracles pour sauver des vaisseaux prêts b Taire nauTrage. • {Sainl-Jean-de-Lat, etc., p, 3ü8, en note.) Digitized by Google

Telle était la supériorité des Basques dans cette sorte de pêche, et le bénéfice qu'ils en retiraient, que les spéculateurs s'en émurent. Il se forma en Hollande, sous le nom de *Compagnie du Nord*, une association dont le premier soin fut de chercher à se procurer la connaissance des procédés employés par nos compatriotes. Ceux-ci ne surent pas garder leurs secrets, en sorte que bientôt les étrangers n'eurent plus rien à apprendre de leurs maitres [1]. Pour les récompenser, ou plutôt pour exciter leur émulation par un appât offert à la vanité qu'ils avaient reconnue en eux, les Hollandais élevèrent en public des statues aux plus habiles de ces capitaines et harponneurs basques [2], puis ils chassèrent violemment leurs concurrents des parages où ils allaient pêcher les baleines; et, à l'exemple des Anglais, ils leur interdirent l'abord des terres du Nord, pour y fondre et bonifier les huiles [3]. En même temps, ils embauchaient le plus qu'ils pouvaient de matelots basques, autant pour employer leurs services [4] que pour en priver

[1] Il est juste de faire remarquer que si les Basques étaient plus instruits que les Hollandais pour tout ce qui touchait à la pêche, ceux-ci auraient pu leur en remontrer en fait de connaissances nautiques. Cleirac, qu'un commissaire général de la marine de l'époque nous montre comme fort expert en ces matières (*Correspondance de Henri d'Escoubleau de Sourdis*, etc., t. III, p. 221), signale les premiers, en compagnie des Suédois, Danois, Allemands, Irlandais, Écossais, Anglais, Bretons, Normands et Picards, comme plus disposés à « vuider la bouteille, humer l'eau de vie et fumer le tabac, qu'à manier adroitement l'astrolabe, le grand anneau, le quadran ou quart de rond, le triangle ou l'arbalestille. » (*Us et coustumes de la mer*, etc., p. 486, n° 14.)

[2] L'auteur du Mémoire touchant la découverte de l'isle de Terre-Neuve, etc., 1710, ajoute : « On voit encore à présent de ces statues à Amsterdam, habillées à la mode ancienne de nos Basques. » Un peu plus haut, il nous apprend que « déjà vers 1660, Michelans, de Çubibure, voguait sur les navires de Hollande pour instruire cette nation. »

[3] *Us et coustumes de la mer*, etc., p. 155, n°s 54, 55. — Cleirac écrivait avant 1661, et nous savons que, trente ans après, les Basques continuaient encore leurs expéditions à la recherche des baleines. Dans un Mémoire envoyé à S. A. sérénissime le comte de Toulouse, amiral de France, par MM. les magistrats et syndics des négociants de Saint-Jean-de-Luz, le 17 octobre 1694, il est dit que cette communauté a continué cette navigation pendant plus d'un siècle, et que « les paroisses maritimes du pays de Labourt tirent leur subsistance de la pêche des morues et des ballaines à Terre neufve et à Grooeland, que les Basques ont découvert depuis l'an 1535, » etc. (Archives de la mairie de Saint-Jean-de-Luz.)

[4] « Ces matelots, dit Lespès de Hureaux, dans ses Mémoires sur Bayonne, le Labourd, etc. (1718), sont estimés des meilleurs de l'Europe, tous braves jusqu'à la témérité. Il y a parmi eux, tout le long du quai de Ciboure, un grand nombre de familles nommées *Achotars* (Agotac?), qui de père en fils font profession de donner secours aux vaisseaux battus par la tempête qui se trouvent à la rade de Saint-Jean-de-Luz. Ils s'exposent familièrement aux plus grands dangers, et font des espèces de miracles pour sauver des vaisseaux prêts à faire naufrage. » (*Saint-Jean-de-Luz*, etc., p. 308, en note.)

 leurs concurrents. L’auteur d’un Voyage d’Espagne fait en l’année 1G55, parlant de Saint-Jcan-de-Luz et de la réputation des matelots qu’on en tirait pour la pèche des morues et des baleines , raconte qu’il rencontra dans celte ville des Flamands qui avaient loué une cinquantaine d’hommes pour les employer à Terre-Neuve occupation qui retirait sans doute à Saint-Jean les deux Flamands dont Pierre de Lancre fait mention comme y étant logés au commencement du siècle *. Nous verrons plus loin , ({uand nous serons arrivés au chapitre des poésies populaires des Basques, l’un d’eux signaler la rive hollandaise, vers lacfuelle il venait sîins doute de sou pays, ou revenait des mers du pôle. Aujourd’hui, nos montagnards en ont oublié le chemin : ils ne demandent plus qu’au Sud la riclո^sse qu’auparavant ils allaient chercher, au prix de mille périls, parmi les ghu'cs du Nord. ,\utrefois aussi , les Basques venaient , même de la Navarre espagnole , jusqu’aux portes de Bonlcaux pour faire paître dans les landes hmrs nombreux troupeaux *. .Maintenant ils prennent ' Yo^. d'Ktp., ctr. A Paris, chei Robert de Ninville, M. DC. I.XVI., in-1®, p. 4. — Les relations entre Bayonne, Saint-Jean-de-Lnz et la Hollande, étalent encore fréquentes an siècle dernier. Oans an F»clum pour Jtnt Pereira Brandon, afÿoelaal { alias Aanqnler) an éonrp .S(. Eipril prtt Boponne, etc. (Ribl. pobl. de Bordenna , jnrisp. , n° 307G ; I. Il , pièce n° 53. Cf. n°* 70 et lOS), on toII qn'il y avait b Amsterdam nn as.surenr nommé Oatii Ferreira Brandon, |iarent et correspondant de Jacob. — En continuant b parcourir la même collection, on rencontre un Sommaire pour Franroit Laralde, honrseoie et marchand de Cihoare, etc. (I. IV, pièce li" It), et l'on y lit qu'en l'année 1717, l'eiposant avait fait .sortir du port d'Amsterdam nn navire charge pour quelques ports du détroit, sans doute de Ilibrallar. ' Taiteau de /'inconstance des manrais anges, etc., Ilv. V, dise, i , p. 348. ' L'ne pièce de l'an 1358, dont estrail a élu donné par D. José Yanguas, dans son Dictionnaire des antiquilé.s du royaume de Navarre, sous le mot Landat, 1. Il, p. 17i, nous montre des bergers de Roncal et de Salaiar menant paître dans les landes de Bordeaux Irenle-sepI eabadat de vaches; nombre presque incroyable, si l'On considère que chaque cabana se composait de cent cinquante têtes de bétail, ce qui forme, pour une seule année, nn total de cinq mille cinq cent cinquante vaches, pour lesquelles les deux vallées n'avaienl plus de nourriture. — Plus d'un siècle auparavant, le prieur et les moines de l'hospice de Koncevaux avaient drjb droit de pjture (herbapiamj

an-delà de l'Adour iCarte, Calai, dra rolles gateon», etc., ann. 1411, 1. I, p. 3, n“ 3) ; peut-être est-ce en vertu de ce droit que les Basques de la vallée de Roncal venaient faire leurs descentes annuelles chei nous. — Celte es|iécc de tribut qu'ils levaient ainsi sur les Français, n'élalt pas le seul, b ce qn'il parait; ils exigeaient des habitants de la vallée de Barétons, en Béarn, une redevance de trois vaches, qui était annuellement payée avec des formes rapportées par Esleban de Caribay, liv. XXI, chap. XI, et, d'après loi, par Pierre de Marca lllitlaire de Dearn, etc., cbap. XXVI, fS VI, p. 554, 555'. Voyez encore l'Eipada tagrada, I. XXXII, p. 400, et les Adicioneiol lliccionario de anllguedadea de Satarra, p. 345-330. Digilized by Google

ÉMIGHATIONS. 193 piu'oro presf|ue pério

encore presque périodiquement la même route, mais c'est après les avoir vendus, pour en apporter le prix à un armateur et aller, à la garde de Dieu et sous la conduite d'un capitaine, chercher fortune au delà des mers.

L'émigration des Basques vers les bords du Rio de la Plata, après s'être portée d'abord, à ce qu'on dit, sur un autre point de l'Amérique du Sud [1], a pris dans ces derniers temps une extension alarmante pour le département des Basses-Pyrénées, dont la population s'affaiblit de plus en plus. En 1848, le nombre des émigrants montait à 672; l'année suivante, à 1,012, et à 1,807 en 1850. Nous n'avons pas de renseignements pour 1851-1852; mais nous savons qu'en 1853, 977 hommes et 229 femmes, en tout 1,206 individus, quittèrent la France, et que ce chiffre s'éleva en 1854 à 2,838, dont 2,133 hommes et 705 femmes, donnant ainsi sur l'année précédente l'énorme augmentation de 1,632 émigrants, dont 1,156 du sexe masculin et 476 du sexe féminin. En 1855, leur nombre monta à 1,949, total dans lequel les hommes entraient pour 1,476 et les femmes pour 473.

Ces chiffres se rapportent à l'ensemble du département des Basses-Pyrénées. Si nous cherchons la part qui, pour 1856, revient au Pays Basque français, nous trouverons que l'arrondissement de Mauléon est celui dont la population compte le plus de vides. « Elle était, dit un journaliste de Pau, restée à peu près stationnaire de 1836 à 1841; en 1846, elle a déjà diminué de plus de 500 âmes; en 1851, de plus de 1,500; en 1856, on la trouve inférieure de 6,633 âmes à ce qu'elle était en 1836. Tous les cantons ont fourni leur part dans ce contingent de l'émigration; mais ceux de Mauléon, de Saint-Palais et de Saint-Étienne de Baïgorry sont ceux qui ont éprouvé le plus de pertes.

« L'arrondissement de Bayonne, ajoute M. P. O'Quin, a gagné, il est vrai, 2,477 âmes depuis 1836; mais l'augmentation de la première période décennale avait été bien autrement considérable, et dans la seconde, c'est-à-dire depuis 1846, il y a eu

[1] *Mémoire sur l'origine japonaise, arabe et basque de la civilisation des peuples du plateau de Bogota, d'après les travaux récents de MM. de Humboldt et Siébold,* par M. de Paravey. Paris, 1835, in-8°.

194 LE FATS BASQCE. une diminution de '2,916. Le chiffre total est aujourd'hui de 86,996. La diminution porte sim les cantons de Saint-Jean-deLuz, bidache, llasparieu et Espelette , ravages par le clioléra de 1855 ‘. » Justement émus du mouvement de l'émigration, les préfets en ont à plnsieurs reprises entretenu le conseil général du département. « J'ai, disait l'un d'eux dans son rapport, signalé cet ét.it de choses à l'administration centrale ; mais comme c’est un fait heureusement tout local, elle ne s’est préoccupée jusqu’à ce jour de l'émigration qu'au point de vue de procurer aux émigrants toutes les sûretés et garanties possibles pour leur transport. C'est ce qui a motivé le décret impérial en ilate du 15 janvier 1855, qui institue îles commissaires spéciaux, chargés de surveiller l'émigration et les agences de recrutement ’. » Dans le rapport qui a précédé le décret cité, on lit avec surprise que l'administration « ne possédait aucun renseignement sur l'émigration basque qui s’opère par les ports de Bayonne et de bordeaux à la destination des rives de la lUata’. > Sans parler des moyens d’investigation qu’olfre la police, les chambres de commerce de ces deux villes pouvaient donner les renseignements désirés. On les trouve aujourd’hui ilans un rapport intéressant, quoique fort incomplet, présenté au conseil général du département des Basses -Pyrénées, dans le sein duquel il a donné lieu à un débat instructif *. A quoi attribuer cette émigration si considérable pour les Basques, et presque nulle chez les Béarnais leurs voisins? En premier lieu, e'est que les premiers sont pauvres, surtout depuis la fermeture des frontières, et encore par le morcellement des propriétés, par les procès ruineux des pai-tages, qui ont perdu des villages entiers, enfin par l’introduction du luxe et de besoins nouveaux avec lesquels n'ont pas grandi, comme ailleurs, l’iudus■ Mémorial drt PyréHéea, n° da jeudi 30 ociflbre 18S6, p. 1, col. 3. ' Constil général det Boites- Pgrénéea. — Bapporl du préfet et proeéa-rrrbanx des léaneet. Seuiou de 1855. Piu, É. Viguancour, 1855, iu-i", 1" pari., p. 58. ■ Voge: le Manilear nniterui, n° do 17 janvier 1855. • Conieil général des Baiiet-Pgrénéet, etc., 2'" pari., p. AI-A8. Digitized by Google

 trie et le commerce. Or, le Ba.squc est trop fier pour suj)portcr la misère dans son pays; il préfère être malheureux parmi les étrangers. Dans celte catégorie d'émigrants rentrent plusieurs milliers de propriétaires ruinés ou près de l'être, comme d'autres (|ui ne peuvent .se résoudre à vendre tout ou partie de leur domaine pour doter leurs frères et sneurs. Tous les émigrants de cette classe partent avec espoir de retour et désir île recouvrer ou de conserver leur patrimoine par des bénéfices faits outre-mer. Une deuxième catégorie se compose de milliers d'hommes .sans feu ni lieu, comptant pêcher ailleurs en eau trouble et jouir d'une plus grande indépendance dans un pays mal administré. Viennent ensuite les jeunes déserteurs i(ui ne peuvent se faire à l'idée de sept ans de discipline militaire, et qui émigrent chaque année en grand nombre, prêts à prendre les armes, à se bien battre, aimant même les hasards, les dangers des combats, mais tremblant à la seule idée d'obéissance, d'assujettissement, de code militaire. .\ leur suite, je placerai une catégorie de gens très-nombreux parmi les Basques, les ambitieux, les esprits aventureux, pleins de témérité et d'autlace, aimant à jouer leur tout, confiants en eux-mêmes et dans l'avenir. Ces individus, qui sont pour la plupart des jeunes gens un peu instruits, disent tout haut qu'il faut former un nouveau peuple basque, une colonie française à Montevideo, et qu'à l'occasion la France pouiTait compter sur eux, et par eux sur tous les autres. Les dupes et crédules forment au moins une grosse moitié de l'émigration entière. I.e rapporteur que je citais tout à l'heure, ne voyant que cette catégorie, en parle en ces termes ; « Des agents fort habiles, qui ont tout intérêt à ce que l'émigration continue, font croire à nos pauvres Basques que le moindre ouvrier gagne en Amérique 5 et 8 francs par jour, et que les gages d'un domestique ordinaire .sont de 00 à 80 francs par mois. On fait croire à nos jeunes filles que les bonnes, femmes de chambre, couturières, sont assurées de trouver d'excellentes conditions dès leur arrivée, soit à Buenos -Ayrcs, soit à Montevideo et dans les environs, et qu'elles gagneront jusqu'à 50 francs par mois. Quant Digitized by Google

trie et le commerce. Or, le Basque est trop fier pour supporter la misère dans son pays; il préfère être malheureux parmi les étrangers. Dans cette catégorie d'émigrants rentrent plusieurs milliers de propriétaires ruinés ou près de l'être, comme d'autres qui ne peuvent se résoudre à vendre tout ou partie de leur domaine pour doter leurs frères et sœurs. Tous les émigrants de cette classe partent avec espoir de retour et désir de recouvrer ou de conserver leur patrimoine par des bénéfices faits outre-mer.

Une deuxième catégorie se compose de milliers d'hommes sans feu ni lieu, comptant pêcher ailleurs en eau trouble et jouir d'une plus grande indépendance dans un pays mal administré.

Viennent ensuite les jeunes déserteurs qui ne peuvent se faire à l'idée de sept ans de discipline militaire, et qui émigrent chaque année en grand nombre, prêts à prendre les armes, à se bien battre, aimant même les hasards, les dangers des combats, mais tremblant à la seule idée d'obéissance, d'assujettissement, de code militaire.

A leur suite, je placerai une catégorie de gens très-nombreux parmi les Basques, les ambitieux, les esprits aventureux, pleins de témérité et d'audace, aimant à jouer leur tout, confiants en eux-mêmes et dans l'avenir. Ces individus, qui sont pour la plupart des jeunes gens un peu instruits, disent tout haut qu'il faut former un nouveau peuple basque, une colonie française à Montevideo, et qu'à l'occasion la France pourrait compter sur eux, et par eux sur tous les autres.

Les dupes et crédules forment au moins une grosse moitié de l'émigration entière. Le rapporteur que je citais tout à l'heure, ne voyant que cette catégorie, en parle en ces termes : « Des agents fort habiles, qui ont tout intérêt à ce que l'émigration continue, font croire à nos pauvres Basques que le moindre ouvrier gagne en Amérique 5 et 8 francs par jour, et que les gages d'un domestique ordinaire sont de 60 à 80 francs par mois. On fait croire à nos jeunes filles que les bonnes, femmes de chambre, couturières, sont assurées de trouver d'excellentes conditions dès leur arrivée, soit à Buenos-Ayres, soit à Montevideo et dans les environs, et qu'elles gagneront jusqu'à 50 francs par mois. Quant

19G LE riis BASQCE. aux hommes qui peuvent prétendre à devenir cochers ou valets de chambre, on ne leur fait pas cs|)érer moins de 3 à 40() francs de gages par mois • etc. Des familles déjà établies tlans ces contrées lointaines font assez souvent quelques envois d'argent à leurs parents restés au pays, ce qui est un puissant stimulant pour ceux qui n'osent pas se décider à s'expatrier. » Le rapporteur que nous citons demande si l'on ne peut pas supposer que les agents qui courent le pays pour engager les habitants à le quitter, ne soient chargés de temps en temps de distribuer quelques milliers de francs pour faire gagner des sommes énormes à ceux qui les emploient. « On pourrait vous citer. Messieurs, ajoute-t-il, plusieurs de nos compatriotes qui ont gagné 50 et 00,000 francs par an dans ce nouveau genre de commerce. Un autre moyen fort ingénieux est souvent mis en prati(|ue. Des individus, toujours fort habiles et maniant bien la parole, nous arrivent d'.Vmériquc et nous afiirment qu'ils sont bien décidés à s'établir dans nos contrées pour s'y livrer à l'agriculture, au commerce, etc. Mais ils ne tardent pas à dire à qui veut l'entendre, dans les marchés surtout, qu'ils sont bien trompés dans leur attente, que les temps sont changés, qu'il n'y a plus rien à faire dans ce département, d'après eux sans ressources, qu'ils seraient bientôt ruinés s'ils ne retournaient à Montevideo ou à Buenos - Ayres , qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Par des conversations de ce genre , ils montent la tète à leurs connaissances et les emmènent avec eux. Les demandes de passeports ont été si nombreuses cette année, que des hommes sérieux afiirment que, dans certaines communes , la majeure partie des terres va être abandonnée faute de bras *. • Après un mot sim la partie du rapport du préfet relative à l'émigiution , le membre du conseil général continue ainsi ; « M. le Préfet a reconnu f|ue l'agriculture soutire déjà de cet état de dépopiüation. Le gouvernement s'en est ému sous le point de vue du recrutement, et, d'après un ordre ilu Ministre de la guerre, les passeports sont ' Comeil géiUrül dei Biutet-Pyràtiet. — Procft-terbaui des tèanctt, session de 1855, p. 41. ■ Ibid., p. 41.

Digilized by Google

aux hommes qui peuvent prétendre à devenir cochers ou valets de chambre, on ne leur fait pas espérer moins de 3 à 400 francs de gages par mois[1], » etc. Des familles déjà établies dans ces contrées lointaines font assez souvent quelques envois d'argent à leurs parents restés au pays, ce qui est un puissant stimulant pour ceux qui n'osent pas se décider à s'expatrier. »

Le rapporteur que nous citons demande si l'on ne peut pas supposer que les agents qui courent le pays pour engager les habitants à le quitter, ne soient chargés de temps en temps de distribuer quelques milliers de francs pour faire gagner des sommes énormes à ceux qui les emploient. « On pourrait vous citer, Messieurs, ajoute-t-il, plusieurs de nos compatriotes qui ont gagné 50 et 60,000 francs par an dans ce nouveau genre de commerce. Un autre moyen fort ingénieux est souvent mis en pratique. Des individus, toujours fort habiles et maniant bien la parole, nous arrivent d'Amérique et nous affirment qu'ils sont bien décidés à s'établir dans nos contrées pour s'y livrer à l'agriculture, au commerce, etc. Mais ils ne tardent pas à dire à qui veut l'entendre, dans les marchés surtout, qu'ils sont bien trompés dans leur attente, que les temps sont changés, qu'il n'y a plus rien à faire dans ce département, d'après eux sans ressources, qu'ils seraient bientôt ruinés s'ils ne retournaient à Montevideo ou à Buenos-Ayres, qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Par des conversations de ce genre, ils montent la tête à leurs connaissances et les emmènent avec eux. Les demandes de passeports ont été si nombreuses cette année, que des hommes sérieux affirment que, dans certaines communes, la majeure partie des terres va être abandonnée faute de bras[2]. » Après un mot sur la partie du rapport du préfet relative à l'émigration, le membre du conseil général continue ainsi : « M. le Préfet a reconnu que l'agriculture souffre déjà de cet état de dépopulation. Le gouvernement s'en est ému sous le point de vue du recrutement, et, d'après un ordre du Ministre de la guerre, les passeports sont

[1] *Conseil général des Basses-Pyrénées.* — *Procès-verbaux des séances*, session de 1855, p. 41.

[2] *Ibid.*, p. 41.

ÉXIGBAThOnS. 197 refuses aux jeunes gens entrés dans leur dix-neuvième année. Cette mesure a été sans effet : tous ces jeunes gens franchissent la frontière et vont s'embarquer en Espagne; il est certain que le conseil de révision trouvera des salles à peu près désertes dans la plupart de nos cantons *. » Il résulte, en effet, de chiffres recueillis au Ministère de la guerre , que le nombre des insoumis du département des BassesPxrénées est égal aux deux cinquièmes, au tiers et quelquefois à la moitié des insoumis de toute la France. Pour ne s'occuper que des trois dernières classes dans les Basses - Pyrénées , le chiffre des insoumis y a été, pour la classe de 1852, de 123; pour celle de 1853, de 31 1 ; pour celle de 1854, de 402 *. Il est notoire et certain que la plupart de ces insoumis sont des émigrants , et il est à craindre que les forces vives des classes suivantes soient encore plus profondément atteintes : * 11 parait certain, ajoute le conseiller général qui nous fournit ces renseignements , nonseuleiuent que l'embauchage continue à s'exercer sans limites et sans frein, mais encore que les navires soumis à Bayonne au contrôle de la police du port vont compléter leur chargement dans les ports voisins de l'Espagne, et ne se font aucun scrupule d'y violer les lois et les règlements français , soit en embarquant des hommes atteints par le recrutement , soit en exagérant sans mesure l'encombrement «les passagers >. » Dons le coiu's de la discussion , le président demanda aux magistrats qui siégeaient dans le conseil s'il ne serait pas possible d'atteindre quel«|ues-unes au moins des manœuxTcs que signalait la commission, par les lois «pii répriment l'escroquerie. Il fut répondu que la législation en vigueur ne donnait pas à la justice des annes suffisantes. Tout ce «(u'clle a pu faire jusqu'à présent a été de déplorer le mal et d'en flétrir les instigateurs. C'est ce «|u'a fait, en fort bon langage,

M. Charles Petit, substitut du ' Onitil gi»èr

refusés aux jeunes gens entrés dans leur dix-neuvième année. Cette mesure a été sans effet : tous ces jeunes gens franchissent la frontière et vont s'embarquer en Espagne; il est certain que le conseil de révision trouvera des salles à peu près désertes dans la plupart de nos cantons [1]. »

Il résulte, en effet, de chiffres recueillis au Ministère de la guerre, que le nombre des insoumis du département des Basses-Pyrénées est égal aux deux cinquièmes, au tiers et quelquefois à la moitié des insoumis de toute la France. Pour ne s'occuper que des trois dernières classes dans les Basses-Pyrénées, le chiffre des insoumis y a été, pour la classe de 1852, de 123; pour celle de 1853, de 311; pour celle de 1854, de 402 [2]. Il est notoire et certain que la plupart de ces insoumis sont des émigrants, et il est à craindre que les forces vives des classes suivantes soient encore plus profondément atteintes : « Il parait certain, ajoute le conseiller général qui nous fournit ces renseignements, non-seulement que l'embauchage continue à s'exercer sans limites et sans frein, mais encore que les navires soumis à Bayonne au contrôle de la police du port vont compléter leur chargement dans les ports voisins de l'Espagne, et ne se font aucun scrupule d'y violer les lois et les règlements français, soit en embarquant des hommes atteints par le recrutement, soit en exagérant sans mesure l'encombrement des passagers [3]. »

Dans le cours de la discussion, le président demanda aux magistrats qui siégeaient dans le conseil s'il ne serait pas possible d'atteindre quelques-unes au moins des manœuvres que signalait la commission, par les lois qui répriment l'escroquerie. Il fut répondu que la législation en vigueur ne donnait pas à la justice des armes suffisantes. Tout ce qu'elle a pu faire jusqu'à présent a été de déplorer le mal et d'en flétrir les instigateurs. C'est ce qu'a fait, en fort bon langage, M. Charles Petit, substitut du

[1] *Conseil général des Basses-Pyrénées. — Procès-verbaux*, p. 42.

[2] L'année dernière, le département n'a pu compléter son contingent de 1,893 hommes; on a dû réduire à 1,780 le nombre des jeunes soldats réellement appelés, et, sur le nombre, 475, c'est-à-dire plus du quart, ont manqué à l'appel.

[3] *Conseil général des Basses-Pyrénées. — Procès-verbaux*, p. 43.

 procureur général près la cour impériale «le Pau, dans son discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée, le 4 novembre 185G, et (|ui traite des tendances matérialistes de notre époque » Rien tle plus méritoire assui'ément qu'une pareille mercuriale; mais il faudrait bien autre chose pour arrêter le courant de l'émigration, f|ui n'est pas uniquement le fruit de manœusTes frauduleuses, puis((uc la justice ne voit point de coupables à poursuivTc. Que dit M. le conseiller général? Que l'on fait croire aux Uasques que le moindre ouvrier gagne en Améri*|uc 5 et 8 francs par jour, et (|ue les gages d'un domestifjue ordinaire sont de ÜO à 80 francs par mois. Mais tout cela est parfaitement exact , autant (|ue le chiffre de .ôO francs annoncé comme étant le salaire mensuel des bonnes, femmes de chambre et couturières '. On ne paie pas moins dans l'.Vlgérie, qui est aux portes de la France. M. le rapporteur semble aussi se refuser à croire ({ue/les émigrants envoient jamais de l'argent à leur famille : le voilà tombé dans un excès contraire, car il est certain que le fait se reproduit fréquemment. Comme dit Figaro, qui trompe- 1- on donc ici? Sûrement, ce n'est pas la justice, qui ne demanderait pas mieux que de faire un procès, si elle voyait jour ou bénéfice pour la société. Un procès pareil, je ne crains pas de le dire, serait certainement à désirer; cm' il a\ihiit pour résultat nécessaire de signaler la véritable source du mal et d'amener l'étude des moyens propres à le guérir. ' Ce morreau a élé imprimé !i l'au, par É. Vignancoar, en 18j6, in-8". Voyez p. I j-17. ' Voyez Kzlinclio» d» patpifriime agricole par la coloaisalioa dan» let proriaert de la Plala, etc., (lar M. A. Broagues. BagoércsHle-BiKorre , J.-M. Uo^on , ftWrier 1855, ln.8", p. iVi, lis. — Il ne tant pas nulilier i|ue l'aulenr est nn colonisateur.
Digilized by Google

procureur général près la cour impériale de Pau, dans son discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée, le 4 novembre 1856, et qui traite des tendances matérialistes de notre époque [1]. »

Rien de plus méritoire assurément qu'une pareille mercuriale; mais il faudrait bien autre chose pour arrêter le courant de l'émigration, qui n'est pas uniquement le fruit de manœuvres frauduleuses, puisque la justice ne voit point de coupables à poursuivre. Que dit M. le conseiller général? Que l'on fait croire aux Basques que le moindre ouvrier gagne en Amérique 5 et 8 francs par jour, et que les gages d'un domestique ordinaire sont de 60 à 80 francs par mois. Mais tout cela est parfaitement exact, autant que le chiffre de 50 francs annoncé comme étant le salaire mensuel des bonnes, femmes de chambre et couturières [2]. On ne paie pas moins dans l'Algérie, qui est aux portes de la France. M. le rapporteur semble aussi se refuser à croire que les émigrants envoient jamais de l'argent à leur famille : le voilà tombé dans un excès contraire, car il est certain que le fait se reproduit fréquemment.

Comme dit Figaro, qui trompe-t-on donc ici? Sûrement, ce n'est pas la justice, qui ne demanderait pas mieux que de faire un procès, si elle y voyait jour ou bénéfice pour la société. Un procès pareil, je ne crains pas de le dire, serait certainement à désirer; car il aurait pour résultat nécessaire de signaler la véritable source du mal et d'amener l'étude des moyens propres à le guérir.

[1] Ce morceau a été imprimé à Pau, par É. Vignancour, en 1856, in-8°. Voyez p. 15-17.

[2] Voyez *Extinction du paupérisme agricole par la colonisation dans les provinces de la Plata*, etc., par M. A. Brougnes. Bagnères-de-Bigorre, J.-M. Dossun, février 1855, in-8°, p. 64, 128. — Il ne faut pas oublier que l'auteur est un colonisateur.

yœtiHs, usÀGKs, costumes. 199 X MIEUUS, USAGES, COSTUMES DES B.\SQUES C'est en viiin qu’oii chercherait dans les autres épiswlcs de la vie basque quelque chose de particulier, de vraiment remarquable : les progrès de la civilisation ont depuis longtemps enlevé tout caractère d’origrinalité à ces circonstances diverses, et même le souvenir de celui qu’elles ont pu présenter autrefois est entièrement effacé. On se réunit tout comme ailleurs, dans les foires ou marchés, pour acheter, pour vendre, pour voir, pour être vu; les paysans parfois, trop souvent hélas! laissent leurs économies et leur raison dans les cabarets du chef-lieu , d’où bien tard , dans la nuit , retentissent sur les chemins , tantôt les roulades interminables «les buveurs optimistes que Bacchus agite des transports les plus heureux, les plus plaisants, tantôt les achuts menaçants de l’ivrogne belliqueux, qui défie, en brandissant son makila, les braves des communes voisines. Il n’est pas rare de voir répondre à ces appels par des achuts opposés, et dès lors une bataille, souvent compliquée par l’arrivée de nouveaux tenants, parfois aussi sanglante, est presque inévitable. Les mariages n’offrent guère de particularités. Autrefois on n’aimait pas à s’allier aux étrangers, objets d’une telle aversion, que si l’uu d’eux, sous l’empire du retrait lignager, acquérait des immeubles dans le pays , toutes les bourses s’ouvraient pour laver, pal' l’exercice du retrait, ce que l’on reganlait comme un opprobre ' ; on s'unissait de Busijue à Basque , par conséquent de ' Slaliitique à» lUparlemenl iet Batiet-Pprinéet , par le (ènéral Serriei, préfet. \ Paris, de l'huprimerle des sourds-iBBcls , an X, ln-8®, quatrième partie, art. I (Orifint, Baurt, Lsagea et Caraclire), p. 118.
Digitized by Google

X

MŒURS, USAGES, COSTUMES DES BASQUES

C'est en vain qu'on chercherait dans les autres épisodes de la vie basque quelque chose de particulier, de vraiment remarquable : les progrès de la civilisation ont depuis longtemps enlevé tout caractère d'originalité à ces circonstances diverses, et même le souvenir de celui qu'elles ont pu présenter autrefois est entièrement effacé. On se réunit tout comme ailleurs, dans les foires ou marchés, pour acheter, pour vendre, pour voir, pour être vu; les paysans parfois, trop souvent hélas ! laissent leurs économies et leur raison dans les cabarets du chef-lieu, d'où bien tard, dans la nuit, retentissent sur les chemins, tantôt les roulades interminables des buveurs optimistes que Bacchus agite des transports les plus heureux, les plus plaisants, tantôt les *achuts* menaçants de l'ivrogne belliqueux, qui défie, en brandissant son *makila*, les braves des communes voisines. Il n'est pas rare de voir répondre à ces appels par des *achuts* opposés, et dès lors une bataille, souvent compliquée par l'arrivée de nouveaux tenants, parfois aussi sanglante, est presque inévitable.

Les mariages n'offrent guère de particularités. Autrefois on n'aimait pas à s'allier aux étrangers, objets d'une telle aversion, que si l'un d'eux, sous l'empire du retrait lignager, acquérait des immeubles dans le pays, toutes les bourses s'ouvraient pour laver, par l'exercice du retrait, ce que l'on regardait comme un opprobre [1]; on s'unissait de Basque à Basque, par conséquent de

[1] *Statistique du département des Basses-Pyrénées*, par le général Serviez, préfet. A Paris, de l'imprimerie des sourds-muets, an X, in-8°, quatrième partie, art. I *(Origine, Mœurs, Usages et Caractère)*, p. 118.

LE riïS BASQi: E. ^KK) L'atholi(|uc il catliolinuc : c’ctah pres(|ia' une loi du pays 11 y avait Mièine des localités dans les<)ucllcs on se serait gardé d’aller cherclier au dehors un époux ou une épouse ; de là encore des pai’oisscs dont toutes les familles sont unies par la parenté. Aujourd’hui, cependant, on se marie partout où l’on trouve son avantage ; il n’>' a guère plus de distinetion en ce sens entre Bas((ues, Gascons, Béarnais, etc. Malgré cela, très-dillicilcment, très-nirement , une jeune tille et ses parents consentiront à une alliance avec un protestant ; on ne citerait jirobablement pas dix exemples du contraire dans tout le Pays Basque. La propagande tentée au XVI' siècle par la reine Jeanne pour y répandre la réforme, n’a porté aucun fruit. Il ne faut point oublier de signaler un vieil usage pratiqué encore de nos jours chez, nos Basques. Le soir même des noces, et aussitôt que les deux époux se sont retirés , on sc met à leur pour.suite, on envaliit leur chambre, et, bon gré mal gré, il faut ipi’ils plongent leurs lèvres dans une coupe où se trouve préparé le breuvage le plus amer, le plus fort , le plus nauséabond que l’on puisse imaginer : c’est une espèce d’initiation à laquelle ils ne parviennent guère à se .soustraire. Que ligure ce calice d’amertimic '/ Veut-on leur rappeler ainsi (|ue désormais leurs beaux jours sont passés, qu’avec le mariage commencent leur peines, leurs soucis les plus gi'aves ? Je ne sauimis le dire. De ce côté-ci des Pyrénées, de nos jours encore, les meubles de l’épousée sont transportés avec beaucoup d'appareil , le tout sunuonté d’une quenouille chargée de lin et d’un riche fuseau où brille un (il des plus lins, symbole de l’activité et de l’adresse dont est douée la jeuue elcheco-anderea. De l’autre côté, dans la province d’.Mava, on célèbre les mariages par force coups de feu , et il n’est point ' Malgré tes elîorts de la reine Jeanne, contre laquelle H sc soolcva tOlhagaray, Uiti. de Foix, etc., p. 570 , 573, GSI , 0S5I, le Pays Basque est resté catholique. Dans sa çommdioico C4irla li Bertrand d’Echaux, archevêque de Tours, Axular exalte le trait de i* ancêtre du prélat, dégain.int son sabre dans le parlement de Navarre, et jurant de toer de sa main quiconque oserait élever la voix en faveur de la religion réformée. {Ctiercco guère, etc., p. 6.) M. Chabo,qui cite ce trait { Voyage en AVirurre, ete., cbap. VU!, p. 3U/, en rapporte deux autres non moins caractéristiques, dont l'un, emprunté b Sponde, est fort exalté par cet écrivain. {Annalinm Kmiu. C4irdtuahs Baronii CgHtinualio, etc., t. 111.

Lutetise Parisiorum, M.DC.XLI,, in-folio, A.D, cap. VU, p, ictî.) Digilized by Google

catholique à catholique : c'était presque une loi du pays [1]. Il y avait même des localités dans lesquelles on se serait gardé d'aller chercher au dehors un époux ou une épouse : de là encore des paroisses dont toutes les familles sont unies par la parenté. Aujourd'hui, cependant, on se marie partout où l'on trouve son avantage; il n'y a guère plus de distinction en ce sens entre Basques, Gascons, Béarnais, etc. Malgré cela, très-difficilement, très-rarement, une jeune fille et ses parents consentiront à une alliance avec un protestant; on ne citerait probablement pas dix exemples du contraire dans tout le Pays Basque. La propagande tentée au XVI[e] siècle par la reine Jeanne pour y répandre la réforme, n'a porté aucun fruit.

Il ne faut point oublier de signaler un vieil usage pratiqué encore de nos jours chez nos Basques. Le soir même des noces, et aussitôt que les deux époux se sont retirés, on se met à leur poursuite, on envahit leur chambre, et, bon gré mal gré, il faut qu'ils plongent leurs lèvres dans une coupe où se trouve préparé le breuvage le plus amer, le plus fort, le plus nauséabond que l'on puisse imaginer : c'est une espèce d'initiation à laquelle ils ne parviennent guère à se soustraire. Que figure ce calice d'amertume? Veut-on leur rappeler ainsi que désormais leurs beaux jours sont passés, qu'avec le mariage commencent leur peines, leurs soucis les plus graves? Je ne saurais le dire. De ce côté-ci des Pyrénées, de nos jours encore, les meubles de l'épousée sont transportés avec beaucoup d'appareil, le tout surmonté d'une quenouille chargée de lin et d'un riche fuseau où brille un fil des plus fins, symbole de l'activité et de l'adresse dont est douée la jeune *etcheco-anderea*. De l'autre côté, dans la province d'Alava, on célèbre les mariages par force coups de feu, et il n'est point

[1] Malgré les efforts de la reine Jeanne, contre laquelle il se souleva (Olhagaray, *Hist. de Foix*, etc., p. 570, 573, 621, 625), le Pays Basque est resté catholique. Dans sa *gomendiozco carta* à Bertraud d'Echaux, archevêque de Tours, Axular exalte le trait de l'ancêtre du prélat, dégainant son sabre dans le parlement de Navarre, et jurant de tuer de sa main quiconque oserait élever la voix en faveur de la religion réformée. (*Gueroco guero*, etc., p. 6.) M. Chaho, qui cite ce trait (*Voyage en Navarre*, etc., chap. VIII, p. 314), en rapporte deux autres non moins caractéristiques, dont l'un, emprunté à Sponde, est fort exalté par cet écrivain. (*Annalium Emin. cardinalis Baronii Continuatio*, etc., t. III. Lutetiæ Parisiorum, M.DC.XLI., in-folio, A.D. 1549, cap. VII, p. 266.)

HOECBS, USAGES, COSTCMES. ''}0I rare que l'cpouse ne se voie forcée d'en tirer un à sou entrée dans l'église ou à sa sortie Jadis, nos Basques redoutaient beaucoup le maléfice dit eftem pour le moment de leurs fiançailles *; on appréhendait vivement aussi, au moment d'un baptême, tes malédictions et imprécations diverses que les ennemis de la famille pouvaient lancer contre le nouveau-né, avant ou pendant la cérémonie. En Biscaye, dans des vallées dont la population rappelle, par ses usages, t'enfiuicc de la société, les femmes se lèvent immédiatement après leurs couches , et vaquent aux soins du ménage pendant que leur mari se met au lit , prend la tendre créature avec lui , et reçoit ainsi les compliments des voisins D'où peut venir cette étrange coutume? Remarquons tout d'abord t|uc les Basques ne sont point les seuls à présenter un trait de moeurs aussi caractérisli(|ue : les Béarnais faisaient autrefois de la même façon , ce qu'ils appelaient la couvade ', et cette coutume existe encore dans quelques peuplades de l'Afrique et chez (pielques sauvages de l'.Xmérique. Marco l'olo, dont le voyage eut lieu de 1*271 à 1295, lu signale chez las Tartares », et il semble qu'elle ait aussi existé chez les Tibari, peu' nicc. seogr.-kisl. de Etpaia , s«l. 1, 1. 1, p. 5Î, col. I. — Cet osage, aolrerois rcpandn dans une partie de notre pa;s longtemps occupée par les Espagnols, a été condamné, comme superstition de la vaine observance, dans deux synodes tenus b Besancon. tTbiers, TrûUi det laperslilitne, etc., iiv. X , chip. IV, secl. XVI ; édit, de M.DCC.LXXVII., t. I, p.465.) ' Voyez ci-dessus, cbap. I, p. 149. * Voyage en fiaverre, ch.ip. X, p. 390. — Soutenire d'en nâleraliile, dans ia Rev. det Deux Monde» , voi. de IgSO , p. 1084. — Dans son llinéraire detcriplif de l'Etptgne, etc. (A Paris, M.DCCC.IX., in-S", t. Il, p. ISO), N. de Laborde étend cet usage justju'aux habitants de ia Navarre, et déclare qu'il est impossible d'en rendre raison. ' Le Grand d'Anssy, é'oélianx ou conUt, etc. Paris, Juies Renonard, N DCCC XXIX , in-S", t. III, p. 374, note au fabliau d'Aucassin et Nicolelle. Il y renvoie au t. VII de l'ffial. yen. de» Voyage», collection in-é" exécutée par Prévost d'Kxlles. Voyez p. 333. — Ne serait-ce point b cette coutume qu'ii faudrait rapporter la suiierstition de ceux qui s'imaginent qn'une femme en iravaii d'enfant sera plus Idt délivrée de son fruit , si clic met le baul-de-chansse ou les bas et les souliers de son mati? (Thiers, Traire de» auperififtona, etc. , I" part. , Iiv. IV, rhap. I, et Iiv. V, cbap. IV ; édil. de M.DCC.LXXVII., t. I, p. 239, 333.) Nous avons aussi une expression proverbiale qui parait dérivée do même o.sage, et que

i'on emploie en parlant d'un homme mou : « Il se met au Ht quand sa femme est en conebes. > * Peregrinalio, Iiv. Il, cbap. XXXII; édil. de la Société de Géographie, p. 404. — M. Edélesland du Méril , qui cite ce passage dans son inirodurlion II Eloire et Btaaeefor (A Paris, chez P. Jannel, HDCCCLVI, in-12, p. cxciv), y voit une preuve de l'origine orientale de l'épisode de notre vieux fabliau. Digitized by Google

rare que l'épouse ne se voie forcée d'en tirer un à son entrée dans l'église ou à sa sortie [1].

Jadis, nos Basques redoutaient beaucoup le maléfice dit *esteea* pour le moment de leurs fiançailles [2]; on appréhendait vivement aussi, au moment d'un baptême, les malédictions et imprécations diverses que les ennemis de la famille pouvaient lancer contre le nouveau-né, avant ou pendant la cérémonie. En Biscaye, dans des vallées dont la population rappelle, par ses usages, l'enfance de la société, les femmes se lèvent immédiatement après leurs couches, et vaquent aux soins du ménage pendant que leur mari se met au lit, prend la tendre créature avec lui, et reçoit ainsi les compliments des voisins [3]. D'où peut venir cette étrange coutume? Remarquons tout d'abord que les Basques ne sont point les seuls à présenter un trait de mœurs aussi caractéristique : les Béarnais faisaient autrefois de la même façon, ce qu'ils appelaient *la couvade* [4], et cette coutume existe encore dans quelques peuplades de l'Afrique et chez quelques sauvages de l'Amérique. Marco Polo, dont le voyage eut lieu de 1271 à 1295, la signale chez les Tartares [5], et il semble qu'elle ait aussi existé chez les *Tibari*, peu-

[1] *Dicc. geogr.-hist. de España*, sect. I, t. I, p. 52, col. 1. — Cet usage, autrefois répandu dans une partie de notre pays longtemps occupée par les Espagnols, a été condamné, comme superstition de la vaine observance, dans deux synodes tenus à Besançon. (Thiers, *Traité des superstitions*, etc., liv. X, chap. IV, sect. XVI; édit. de M.DCC.LXXVII., t. I, p. 465.)

[2] Voyez ci-dessus, chap. I, p. 149.

[3] *Voyage en Navarre*, chap. X, p. 390. — *Souvenirs d'un naturaliste*, dans la *Rev. des Deux Mondes*, vol. de 1850, p. 1084. — Dans son *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, etc. (A Paris, M.DCCC.IX., in-8°, t. II, p. 150), M. de Laborde étend cet usage jusqu'aux habitants de la Navarre, et déclare qu'il est impossible d'en rendre raison.

[4] Le Grand d'Aussy, *Fabliaux ou contes*, etc. Paris, Jules Renouard, M DCCC XXIX, in-8°, t. III, p. 372, note au fabliau d'Aucassin et Nicolette. Il y renvoie au t. VII de l'*Hist. gén. des Voyages*, collection in-4° exécutée par Prévost d'Exiles. Voyez p. 333. — Ne serait-ce point à cette coutume qu'il faudrait rapporter la superstition de ceux qui s'imaginent qu'une femme en travail d'enfant sera plus tôt délivrée de son fruit, si elle met le haut-de-chausse ou les bas et les souliers de son mari? (Thiers, *Traité des superstitions*, etc., I^re^ part., liv. IV, chap. I, et liv. V, chap. IV; édit. de M.DCC.LXXVII., t. I, p. 239, 333.) Nous avons aussi une expression proverbiale qui paraît dérivée du même usage, et que l'on emploie en parlant d'un homme mou : « Il se met au lit quand sa femme est en couches. »

[5] *Peregrinatio*, liv. II, chap. XXXII; édit. de la Société de Géographie, p. 404. — M. Edélestand du Méril, qui cite ce passage dans son introduction à *Floire et Blanceflor* (A Paris, chez P. Jannet, MDCCCLVI, in-12, p. CXCIV), y voit une preuve de l'origine orientale de l'épisode de notre vieux fabliau.

LE PAYS BASQCE. 202 pics scvthii|ues qui habitaient les bords du Pont-Euxin. Oti la retrouvait encore, au rapport de Diodore de Sicile, dans l'ilc de Corsfe et Strabon nous la montre comme régnant chez les Ibères *. Y a-t-il là l'indice d'une origine commune perdue dans la nuit des temps? Pas plus que M. de Quatrefages, qui la imse, nous n'osons répondre à cette riuestion. Boulanger, qui a voulu expliquer d'une manière systématique l'origine des usages des nations , n'a pas réussi pour celui-ci plus que pour beaucoup d'autres ; « 11 semble, dit-il, que l'on doit regartler cette conduite du mari comme une sorte de pénitence, fondée sur la honte et le repentir d'avoir donné le jour à un être de son espece » Une pareille opinion , (jui impute à un peuple d'avoir regardé la paternité comme un opprobre , ne pouvait naiti-e r|u'à une époque de dissolution morale telle c|ue la fin du XVIIP siècle. De nos jours, M. Chaho a expli(|ué la coutume biscayenne par la légende d'.Vitor Pendant sou exil sur la montagne, ce père des Esciialdunac eut un (ils , et la mère, craignant pour les jours de cet enfant si elle restait seule auprès de lui, le laissa sous la garde de son mari pendant qu'elle allait elle-même chercher la nourriture nécessaire à toute la famille. Depuis lors, les Basf|ues ont conservé cette espèce de cérémonie eu souvenir de la rude existence de leurs premiers parents. On comprend que nous ne saurions admettre cette explication d'un usage si contraire aux lUQ'urs modernes, et nous aimons mieux, avec le savant naturaliste que nous citions il n'y a qu'un instiint, y voir un reste de celte barbiu'ie qu'on trouve chez tant de peuples sauvages, où l'homme, le guerrier, est tout, et la femme rien. Il est cependant loin d'en être ainsi dans le Pays Basque : • l^a femme cantabre , dit M. Chaho, après avoir cité, un tniit de niieurs ' Diud. Sic., BiH. hitl., Ilb. V, cap. XIV. (Trad. do comlc Niot, I. Il, p. 3tl , SIS.) L'aulrur dit ipic 1rs harliarrs qui habitait i'iie axaient une tangue étrange a fort difflcilc b comprendre. * Strab., Gtegr., tib. III, cap. IV (édit, de IRtO, p. 165; tradnclion de MM. de la Porte du Theil et Coray, t. I, p. ISI). ' L'Antiquité dfroilée pur teu usaget, etc., liv. Il, cbap. III. \ Amsterdam, cbei Marc Michel Rey, MDCC1.XVI, In-I", p. IJ7. ' Phitoaophie des religions comparées. Paris, t*48,ln-8°, l" part., cbap. IV, l. I, p. îîl. Digitized by Google

 sauva|çe.s que l'on durait emprunté à Strabon *, la femme cantabre jouit d'une parfaite égalité dans l'ordre social; elle reçoit le titre d'etc/iekatuleré, et peut hériter du manoir patriarcal , à défaut de rejetons mâles , et même à leur préjudice , si telle est la volonté du père ; le Biskaïen qui se marie à une héritière lui apporte une dot *. Keuteria possède sa république de filles , et nos montagnards ont pour le beau .sexe des égards infinis, » etc. Avec tout cela, il y a lieu de s'étonner de voir les femmes, en Biscaye , livrées aux travaux les plus rudes. .\ Bilbao, par exemple, nul autre qu'elles ne charge ni ne décharge les navires. Non -seulement le service intérieur de la maison , mais les courses , les commissions se font presque entièrement par des servantes , et l'on voit ju.s<|u'aux dames élevées avec le plus de délicatesse, .sauter, dans leurs promenades , parmi les rochers , sans autre protection qu'un parasol contre les intempéries de l'air. L'académicien Gonzalez Arnao, qui a consigné ces observations dans un article sur la Biscaye, eu tire cette unique conclusion , que les femmes de cette province sont extrêmement robustes ' ; mais si l'on prend garde , comme l'a fait M. de Quatrefages ' , qu'on ne voit jamais , au moins dans le Labourd, les deux sexes réunis pour se livrer aux jeux du dimanche, par exemple, que les hommes jouent à la paume ou aux quilles et les femmes dansent entre elles, on reconnaîtra encore qu'il y a là une note d'infériorité pour celles-ci et un contraste fnippant avec ce qui a lieu chez les populations celtiriues et gcrmanic|ucs. Les fêtes patronales, les solennités de la Noël et de la Tous' t II est fort ordinaire de voir une Bistalenne sc livrer au travail des champs juaqu'aux derniers jours de sa grossesse; plus d'un enfant, baigne dans le ruisseau an bord duquel il vint au monde, passe son premier jour b l'ombre de quelque haie ou d'un arbre, tandis i|uc sa mère retourne b son travail. « (Voyage e» Navarre, etc., chap. X , p. 390.) * Strabon, qui constate la même chose cher les Cautahres, termine son récit par ces riflexions ; a De pareils usages annoncent le pouvoir dont le sexe y Jonit, ce qui n'est guère un signe de civilisation. • — « Excepté cependant la dot apportée aux femmes par les maris, fait observer le commentateur; usage commun b plusieurs peuples barbares, et qui annonce plntAl le despotisme des hommes sur le sexe; car celte manière de traiter les mariages était , |iour la plupart , une espèce d'achat par lequel le mari , qui |iayoit la dot an père de sa future, acqnéroil sur elle le même droit qu'il avoit sur un esclave, > etc. (Géographie de

Strabon traduite du grec en franfoie, t. I, p, 486, nol. 2.) ' Dire, geogr.-hlet. de F.epata, sccl. I , t. Il , p. 487, col. S. — V.tvex encore /(in. deecr. de f-Esp., I. Il, p. ISO, ISI. ' Souoenire d'un naturaliete, dans la Revu dee Deux Mondes, vol. de 18S0, p. Udii. Digitized by Google

sauvages que l'on dirait emprunté à Strabon [1], la femme cantabre jouit d'une parfaite égalité dans l'ordre social; elle reçoit le titre d'*etchekanderé,* et peut hériter du manoir patriarcal, à défaut de rejetons mâles, et même à leur préjudice, si telle est la volonté du père; le Biskaïen qui se marie à une héritière lui apporte une dot [2]. Renteria possède sa *république de filles*, et nos montagnards ont pour le beau sexe des égards infinis, » etc. Avec tout cela, il y a lieu de s'étonner de voir les femmes, en Biscaye, livrées aux travaux les plus rudes. A Bilbao, par exemple, nul autre qu'elles ne charge ni ne décharge les navires. Non-seulement le service intérieur de la maison, mais les courses, les commissions se font presque entièrement par des servantes, et l'on voit jusqu'aux dames élevées avec le plus de délicatesse, sauter, dans leurs promenades, parmi les rochers, sans autre protection qu'un parasol contre les intempéries de l'air. L'académicien Gonzalez Arnao, qui a consigné ces observations dans un article sur la Biscaye, en tire cette unique conclusion, que les femmes de cette province sont extrêmement robustes [3]; mais si l'on prend garde, comme l'a fait M. de Quatrefages [4], qu'on ne voit jamais, au moins dans le Labourd, les deux sexes réunis pour se livrer aux jeux du dimanche, par exemple, que les hommes jouent à la paume ou aux quilles et les femmes dansent entre elles, on reconnaîtra encore qu'il y a là une note d'infériorité pour celles-ci et un contraste frappant avec ce qui a lieu chez les populations celtiques et germaniques.

Les fêtes patronales, les solennités de la Noël et de la Tous-

[1] « Il est fort ordinaire de voir une Biskaïenne se livrer au travail des champs jusqu'aux derniers jours de sa grossesse; plus d'un enfant, baigné dans le ruisseau au bord duquel il vint au monde, passe son premier jour à l'ombre de quelque haie ou d'un arbre, tandis que sa mère retourne à son travail. » (*Voyage en Navarre,* etc., chap. X, p. 390.)

[2] Strabon, qui constate la même chose chez les Cantabres, termine son récit par ces réflexions : « De pareils usages annoncent le pouvoir dont le sexe y jouit, ce qui n'est guère un signe de civilisation. » — « Excepté cependant la dot apportée aux femmes par les maris, fait observer le commentateur; usage commun à plusieurs peuples barbares, et qui annonce plutôt le despotisme des hommes sur le sexe; car cette manière de traiter les mariages était, pour la plupart, une espèce d'achat par lequel le mari, qui payoit la dot au père de sa future, acquéroit sur elle le même droit qu'il avoit sur un esclave, » etc. (*Géographie de Strabon traduite du grec en françois,* t. I, p. 486, not. 2.)

[3] *Dicc. geogr.-hist. de España,* sect. I, t. II, p. 487, col. 2. — Voyez encore *Itin. descr. de l'Esp.*, t. II, p. 150, 151.

[4] *Souvenirs d'un naturaliste,* dans la *Revue des Deux Mondes,* vol. de 1850, p. 1084.

204 LE PAYS OASQUE. saint, si pieusement chômées par elles, étaient autrefois, dans notre Paj's BîLsqut, autant d'époques tic réunions pour les limiilles ; maintenant, on n'a «uère de dévotion que pour les premières, appelées dans le pays fêtes d' Église , et l'on célèbre plus le dieu de la bonne chère que le suint patron. ,\ux bonnes fêtes les bons coups, dit le paysan b:is(iue, qui détourne le proverbe de sou véritable sens. Primitivement, ces jours étaient autant de plaids de famille , à l'occasion dcs(|uels se réunissaient dans la maisonmère, et comme ramenés à leur souche, les membres dispersés par les alliances. Les fds suivaient leur père, les filles leur mère : l'ascendant le plus âgé se voyait ainsi à la tête de toute sa descendance; les .affections de famille se ravivaient ; on discutait les intérêts communs , on coupait court aux différends par un arbitrage paternel ; on .s'entretenait des traditions du passé , on cherchait à percer l'avenir. Assistance en corps aux offices, visites faites et reçues aussi en corps, puis bainiuct cordial et joyeux : tel était le programme de ces fêtes; mais aujouril'hui tout cela est. bien changé. Je ne veux pas médire du code, ni des procureurs, ni des tabellions ; mais aujourd'hui les maisons changent bien souvent et bien vite de mains, même dans les Pyrénées basques. Leurs us et coutumes n'étaient pas pai-faits sans doute, les montagnards étaient moins civilisés; mais ils restaient propriétaires, et les familles plus unies. Les maisons - souches se fondent dans les])art^igcs : de là, plas de centres de famille, de foyer vénéré, plus de traditions, tout se nivelle. Jus(|u'à CCS derniers temps, d'ailleurs, ce n'ét.ait pas la maison qui prenait le nom du propriétaire , c'est ce dernier qui prenait le nom de la maison. Abus! Abus peut-être, mais abus qui encourageait à défricher, à bâtir, par la satisfaction de transmettre son nom avec les champs .mosés de ses sueurs; «abus qui rappelait sans cesse aux descendants de ne pas laisser échapper, p.ar leur négligence et leur paresse, une propriété dont le nom toujours conservé élèverait perpétuellement la voix contre eux; abus qui portait tous les membres d'une même famille à se prêter secours et appui, à se liguer pour garder l'héritage respecté dont toute Digitized by Google

saint, si pieusement chômées par elles, étaient autrefois, dans notre Pays Basque, autant d'époques de réunions pour les familles ; maintenant, on n'a guère de dévotion que pour les premières, appelées dans le pays *fêtes d'Église*, et l'on célèbre plus le dieu de la bonne chère que le saint patron. Aux bonnes fêtes les bons coups, dit le paysan basque, qui détourne le proverbe de son véritable sens. Primitivement, ces jours étaient autant de plaids de famille, à l'occasion desquels se réunissaient dans la maison-mère, et comme ramenés à leur souche, les membres dispersés par les alliances. Les fils suivaient leur père, les filles leur mère : l'ascendant le plus âgé se voyait ainsi à la tête de toute sa descendance ; les affections de famille se ravivaient ; on discutait les intérêts communs, on coupait court aux différends par un arbitrage paternel ; on s'entretenait des traditions du passé, on cherchait à percer l'avenir. Assistance en corps aux offices, visites faites et reçues aussi en corps, puis banquet cordial et joyeux : tel était le programme de ces fêtes ; mais aujourd'hui tout cela est bien changé.

Je ne veux pas médire du code, ni des procureurs, ni des tabellions ; mais aujourd'hui les maisons changent bien souvent et bien vite de mains, même dans les Pyrénées basques. Leurs us et coutumes n'étaient pas parfaits sans doute, les montagnards étaient moins civilisés ; mais ils restaient propriétaires, et les familles plus unies. Les maisons-souches se fondent dans les partages : de là, plus de centres de famille, de foyer vénéré, plus de traditions, tout se nivelle.

Jusqu'à ces derniers temps, d'ailleurs, ce n'était pas la maison qui prenait le nom du propriétaire, c'est ce dernier qui prenait le nom de la maison. Abus ! Abus peut-être, mais abus qui encourageait à défricher, à bâtir, par la satisfaction de transmettre son nom avec les champs arrosés de ses sueurs ; abus qui rappelait sans cesse aux descendants de ne pas laisser échapper, par leur négligence et leur paresse, une propriété dont le nom toujours conservé élèverait perpétuellement la voix contre eux ; abus qui portait tous les membres d'une même famille à se prêter secours et appui, à se liguer pour garder l'héritage respecté dont toute

 la parenté se faisait gloire , et où chacun pouvait espérer de trouver un abri hospitalier, un

refuge en cas d’adversité. Mais les ac

la parenté se faisait gloire, et où chacun pouvait espérer de trouver un abri hospitalier, un refuge en cas d'adversité. Mais les acquéreurs perdaient leur nom? Pas en entier. On signait *X*** maître de Z****, ou *X*** dit Z****, et l'on était appelé *Z***uco etcheco-jauna*.

Les choses se passent autrement aujourd'hui. Le nouveau régime, avec la prétention de guérir tous les maux de l'ancien, n'aurait-il réussi qu'à réaliser celle de Sganarelle, qu'à déplacer le cœur chez nos Basques?

L'esquisse que nous venons de donner de la physionomie du peuple basque laisserait, ce nous semble, à désirer, si nous omettions d'y joindre quelques détails sur le costume des Escualdunac français et espagnols. Comme tout le reste, il a beaucoup varié depuis l'antiquité. Nous ne remonterons pas si loin dans cette recherche; nous nous en tiendrons aux temps modernes, au seuil desquels nous trouvons Louis-le-Débonnaire revêtu, dans une circonstance, du costume des Vascons : manteau rond, chemise à manches ouvertes, braies bouffantes, bottines armées d'éperons, tels sont les détails du portrait de ce prince allant à la rencontre de son père. N'oublions pas qu'il portait un dard à la main [1], trait essentiel que nous retrouvons dans le portrait des curés basques du XVII[e] siècle, tracé par Pierre de l'Ancre [2], et qui s'explique par la réputation qu'ont eue de tout temps les Basques, et en général les Espagnols, pour leur habileté à lancer le javelot [3].

[1] *Vita Hludovici Pii imp.*, ap. Andr. du Chesne, *Hist. Franc. Script.*, t. II, p. 288, B, A.D. 786.

[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. VI, disc. II, p. 425.

[3] Voyez ci-dessus, p. 101, et surtout notre édition de la Chronique d'Anelier, p. 365-368. Sur plusieurs médailles anciennes de la Navarre, on voit un cavalier dans l'attitude d'un homme combattant avec une lance ou un dard. (*Investigaciones históricas del reyno de Navarra*, lib. I, cap. II, § III, n° 28, p. 28.) — Le mot *lance* lui-même, donné comme gaulois par Diodore de Sicile, liv. V, était espagnol, s'il faut en croire Varron, cité par Aulu-Gelle, liv. XV, chap. 20. On peut encore plus sûrement faire honneur à la langue basque d'un autre terme attribué à la gauloise par Servius et saint Augustin, de *gessum, gæsum, gesum*, qui a son équivalent dans le guipuzcoan *guecia*, que le docteur de Isasti rend par *dard, javelot*. Voyez le *Compendio historial de Guipuzcoa*, liv. II, chap. V (*De las*

30C LE PATS BASQCE. Andres de Poea, qui écrivait à la fin du siècle précédent, nous donne en ces termes une idée du Riscayen de la montagne : « Une jaquette ouverte des deux cotés , et laissant à découvert le cou et une partie

207 MOEURS, USAGES, COSTIMES. chez d’autres femmes, par la partie supérieure du corps.... Un simple fichu leur couvre tout le cou et ue laisse à découvert que leur visage; en général, tout leur costume a un air antique, et rap|)elle le vétcuient sévère et modeste de l’ège patriarchal. » La cunclusion qu’Andres de l’oea tire de la ressemblance frappante de ce costume avec celui des Orientaux , c’est que les Cantabres ilescendent , par Tubal , des Asiati Srcl. I, I. Il, p. 487, col. 1 Digilized by Google

chez d'autres femmes, par la partie supérieure du corps.... Un simple fichu leur couvre tout le cou et ne laisse à découvert que leur visage; en général, tout leur costume a un air antique, et rappelle le vêtement sévère et modeste de l'âge patriarchal. » La conclusion qu'Andres de Poça tire de la ressemblance frappante de ce costume avec celui des Orientaux, c'est que les Cantabres descendent, par Tubal, des Asiatiques, éternel refrain de nos voisins du sud-ouest, que l'on retrouve jusque vers le milieu de notre siècle dans un espèce de catéchisme politique à l'usage de la Biscaye [1].

Selon Andres de Poça, le costume des jeunes filles, quoique différent du précédent, n'en est pas moins singulier. Elles ont également les cheveux coupés et la tête presque rasée, à l'exception de la partie antérieure, où on laisse quelques cheveux. Malgré cela, elle reste toujours découverte. Une petite camisole leur couvre le corps; une très-courte jupe descend jusqu'au-dessous du genou et laisse voir leurs jambes, sans que personne s'en scandalise; car la vie frugale et sobre que mènent les Biscayens va jusqu'à l'austérité, et empêche leurs mœurs indépendantes de dégénérer comme ailleurs en libertinage.

Passez aujourd'hui la frontière, à Irun, vous n'y verrez que des femmes dont les cheveux, loin d'être coupés, tombent en longues tresses derrière leur dos. Rien non plus, dans leur costume, qui rappelle celui qui vient d'être décrit.

M. Chaho ayant donné, dans son *Voyage en Navarre*, la représentation d'un Navarrais et d'une Basquaise de nos jours, nous dispense de nous étendre sur la mise de leurs pareils, et nous avons déjà parlé de celle des femmes du Labourd des temps passés, chapitre VIII, pages 171, 172. Nous nous bornerons également à renvoyer, pour le costume des habitants de Vergara, au Dictionnaire géographique-historique de l'Espagne, publié par l'Académie de l'Histoire [2]; mais nous pouvons nous laisser aller jusqu'à rapporter la description que donne le général Serviez du Basque du com-

[1] *Compendio de los fueros, usos, costumbres y leyes de Vizcaya*; puestos en diálogo por un Vascongado amante de su pais. Madrid, imprenta de Pita, 1839, in-18, p. 4.

[2] Sect. I, t. II, p. 487, col. 2.

‘2U8 LE PAYS BASQCE. mcnccmcnt du siècle : « Un l>en'et bleu, dit-il, une veste courte et rouge, un gilet blanc, des culottes blanches ou de velours noir, forment son habillement. Il porte la jarretière lâche, des bas blancs, de fd ou de laine, des souliers ou des spart illcs de chanvre, un mouchoir de soie au cou, négligemment pendant sur l'épaule, le tout proprement ajusté. Tel est le costume de la jeunesse basque dans les fêtes les plus brillantes; les humilies mariés mettent les jours de fête un habit de drap » Tel est, en effet, le costume des jeunes Basques que je vis formant une escorte d’honneur à LL. AA. UR. le duc et la duchesse lie Montpensier, à leur retour de Madi'id, après leur mariage. Seulement, le pantalon avait remplacé la culotte, comme si ce vêtement eût rappelé des temps dont le souvenir ne pouvait que venir troubler la fête ; car si quelqu'un peut montrer sa jambe sans peur et sans reproche, c’est ii coup sûr le Basque *. < Slaliiliii*e i» iipartemtnl iet Baiset-Pfrfnéet, IV pari., art. I, p. lAO. * Vnjri ri-dcasus, p. lOU, m>t. 1. Digitized by Google

mencement du siècle : « Un berret bleu, dit-il, une veste courte et rouge, un gilet blanc, des culottes blanches ou de velours noir, forment son habillement. Il porte la jarretière lâche, des bas blancs, de fil ou de laine, des souliers ou des spartilles de chanvre, un mouchoir de soie au cou, négligemment pendant sur l'épaule, le tout proprement ajusté. Tel est le costume de la jeunesse basque dans les fêtes les plus brillantes; les hommes mariés mettent les jours de fête un habit de drap [1]. »

Tel est, en effet, le costume des jeunes Basques que je vis formant une escorte d'honneur à LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Montpensier, à leur retour de Madrid, après leur mariage. Seulement, le pantalon avait remplacé la culotte, comme si ce vêtement eût rappelé des temps dont le souvenir ne pouvait que venir troubler la fête; car si quelqu'un peut montrer sa jambe sans peur et sans reproche, c'est à coup sûr le Basque [2].

[1] *Statistique du département des Basses-Pyrénées,* IV^e^ part., art. I, p. 120.
[2] Voyez ci-dessus, p. 100, not. 1.

POÉSIES POPDLAIHES. 209 XI POÉSIES POPULAIRES DES BASQUES « La poësie populiTc et purement naturelle, dit Montaigne, a des naifvetez et grâces par où elle se compare à la (irincipale beauté de la poësie parfaicte selon l'art. : comme il se voit ès villanelles de Gascouigne, et nus chançons qu'on nous raporte des nations qui n'ont conoissance d'aucune sciance ny incsmes d'escrilure. La poësie médiocre qui s'arrête entre deus est desdeignée, sans lionur et sans pris *. » Tel était , à ce qu'il parait , le sentiment de Malherbe. Un jour. Chapelain le trouva sur un lit de repos qui chantait : D'où venez-vous, Jeanne? Jeanne, d'où venez-vous? Et il ne se leva point qu'il n'eût achevé ; « J'aimerais mieux , lui dit-il, avoir fait cela que toutes les oeuvres de Ron.saixl. » Racan rapporte qu'il lui a ouï tlire la même chose d'une chanson où il y a, à la lin ; Que me donnerez-vous? Je ferai l'endormie Tout le monde connait la naïve, la gracieuse chanson citée par le Misanthrope ', et les judicieuses réllexions dont il la fait suivre ; Si le roi m'avoit donné Paris sa grand' ville, ' Eitait, liv. I, rha|>. Liv, (oui !i fait i la On. ' Let llitloriellt» de TallemanI dre ^dit. in-Ii, p. 256. (Ilitlor. de Kalkerbf.) ' AcI. I, SC. II. 14 Digitized by Google

XI

POÉSIES POPULAIRES DES BASQUES

Introduction.

« La poësie populere et purement naturelle, dit Montaigne, a des naïfvetez et graces par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte selon l'art : comme il se voit ès villanelles de Gascouigne, et aus chançons qu'on nous raporte des nations qui n'ont conoissance d'aucune sciance ny mesmes d'escriture. La poësie mediocre qui s'arrete entre deus est desdeignée, sans honur et sans pris [1]. »

Tel était, à ce qu'il paraît, le sentiment de Malherbe. Un jour, Chapelain le trouva sur un lit de repos qui chantait :

D'où venez-vous, Jeanne?
Jeanne, d'où venez-vous?

Et il ne se leva point qu'il n'eût achevé : « J'aimerais mieux, lui dit-il, avoir fait cela que toutes les œuvres de Ronsard. » Racan rapporte qu'il lui a ouï dire la même chose d'une chanson où il y a, à la fin :

Que me donnerez-vous?
Je ferai l'endormie [2].

Tout le monde connaît la naïve, la gracieuse chanson citée par le Misanthrope [3], et les judicieuses réflexions dont il la fait suivre :

Si le roi m'avoit donné
Paris sa grand'ville,

[1] *Essais*, liv. I, chap. LIV, tout à fait à la fin.
[2] *Les Historiettes de Tallemant des Réaux*, édit. in-12, p. 256. *(Histor. de Malherbe.)*
[3] Act. I, sc. II.

210 LE PATS BASQCE. El qu'il nie fallût quitter L’amour de m'amie, Je (lirais au roi Henri ; H(*prenez votre Taris, J’aime mieux m'amie, oli gayl J'aime mieux m amie. La rime n’est pas riche, et le style en est vieux ; Mais ne voyez-vous pas (pic cela vaut bien mieux Que ces colifichets dont le bon sens murmure. Et ([ue la passion parle là toute pure? Si le roi m’avoil donné, etc., etc. Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris... J’estime plus cela (pie la pompe fleurie De tous ces faux brillants où chacun se i-écrie. Enfin , il n’y a pa,s jusqu’à Boileau qui n’ait aussi payé son tribut d'éloges à la poésie populaire. Grand admirateur d'Homère, qui semble l'avoir personnifiée dans le chanteur Pbémius', ce que le critique estimait le plus dans le vieux poète, c’était le talent qu’il a d’exprimer noblement les petites choses. « C’est là, disaitil , où consiste l’art ; car les grandes choses se soutiennent assez d’ elles-mêmes. » Il citait à ce propos une chanson ancienne dont l’auteur lui était inconnu, mais dont il admirait le naturel : La charmante bergère. Écoutant ces discours. D’une main ménagf'ro, Alloit filant toujours; El doucement atteinte D’une si douce plainte , Fit tomber par trois fois Le fuseau de ses doigts *. ■ QoaDd le pofte d'Iiliaqne, déposant sa Ijrre, se Jette tu genoax d'Ulysse pour lui demander la rie, il lui dit : AvToStùaxTor 3 tt’fit' Orèf 5i jiot h tfpiai'J oï/jtaç TravTotxç ivifjirsv" (tUgu., cb. XXII, T. 3A8.) « Je suis mon maître !i mot-mémo, cl on Dieu a mis dans mon rirur inspiré des cbants de lontct sortes. • * Lotme de Monebesnay, Bohraii», etc. A .Amtlerdam, cbez Uionorè, H DCC XLII, in-li, p. 91, 9i. Digitized by Google

POÉSIES POPOLAinES. 211 Dans ces vers , comme dans ceux que citent Molière et Tallemaut des Réaux , il y a un mérite littéraire qui les recommande suflisamment à l'attention d'un écrivain ; mais ce mérite, que Montaigne s'attache uniquement à faire ressortir, n'est j)as le seul (jue présente la poésie populaire ; elle en possède un autre peut-être encore plus grand. A la différence de la poésie ((ui nait de la littérature, elle s'inspire par la réalité. Scs productions ont un intérêt historique et pour ainsi dire psycologique ; elles révèlent les aventures privées d'un peuple , les allures de son caractère , les attitudes de son esprit ; ce sont des mémoires, ou plutôt des confessions, dans lesquelles il s'épanche sans réserve. C'est en effet, comme on l'a fait remarquer avant nous, sous l'inspiration des objets qui frappent ordinairement ses yeux, des sentiments (jui agitent son cœur, que chaque peuple compose ces hymnes adoptées par tous , parce qu'elles répondent aux passions de tous, .\ussi, de même que l'on trouve dans le timbre de voix d'un homme, dans ses habitudes de langage, »lans les pensées qui lui sont familières, une indication de sa nature , on pourrait trouver dans les chants populaires une partie de l'histoire et du caractère des peuples '. Après cela, il n'y a pas à douter que la poésie populaire ne ilevint une source féconde et réparatrice pour la poésie d'art , si à notre époque, que l'on dirait prédite par Isaïe*, elle pouvait être sauvée. On rapporte (|uc le chantre Ennomos jouant un jour de la lyre * en public, l'une des sept cordes vint à se rompre, mais ((u'une cigale se posant aussitôt sur sa main, suppléa pur son chant le son de la corde rompue. 11 semble que nous soyons cette lyre sans cordes et sans harmonie, et qu'il faille en ce malheur que la muse champêtre chante pour nous et nous prête charitablement ses accords. ■ On comprend que nous ne venillons pas nous avancer pins loin , an sujet de la chanson , sur le terrain des Kèncralilés ; nons ne renverrons tourne pas anx onvrages, assci nonibreiii, oh il est parlé de ce genre ; nons nons bornerons h indiquer la déOnition remarquable de M. Ch. de Rèmnsat, qui fait partie de son livre intitnlé ; Pa$té el prfieni, rtc. Parii, librairie de Ladrangr, 1S17, in-li, 1. 1, p. 241-245. • Is., cap. III, V. IS. ■ Pbotius, BiilioH., Conon. narnt. V. Digitized by Google

Dans ces vers, comme dans ceux que citent Molière et Tallemant des Réaux, il y a un mérite littéraire qui les recommande suffisamment à l'attention d'un écrivain ; mais ce mérite, que Montaigne s'attache uniquement à faire ressortir, n'est pas le seul que présente la poésie populaire ; elle en possède un autre peut-être encore plus grand. A la différence de la poésie qui naît de la littérature, elle s'inspire par la réalité. Ses productions ont un intérêt historique et pour ainsi dire psycologique ; elles révèlent les aventures privées d'un peuple, les allures de son caractère, les attitudes de son esprit : ce sont des mémoires, ou plutôt des confessions, dans lesquelles il s'épanche sans réserve.

C'est en effet, comme on l'a fait remarquer avant nous, sous l'inspiration des objets qui frappent ordinairement ses yeux, des sentiments qui agitent son cœur, que chaque peuple compose ces hymnes adoptées par tous, parce qu'elles répondent aux passions de tous. Aussi, de même que l'on trouve dans le timbre de voix d'un homme, dans ses habitudes de langage, dans les pensées qui lui sont familières, une indication de sa nature, on pourrait trouver dans les chants populaires une partie de l'histoire et du caractère des peuples [1].

Après cela, il n'y a pas à douter que la poésie populaire ne devînt une source féconde et réparatrice pour la poésie d'art, si à notre époque, que l'on dirait prédite par Isaïe [2], elle pouvait être sauvée. On rapporte que le chantre Ennomos jouant un jour de la lyre [3] en public, l'une des sept cordes vint à se rompre, mais qu'une cigale se posant aussitôt sur sa main, suppléa par son chant le son de la corde rompue. Il semble que nous soyons cette lyre sans cordes et sans harmonie, et qu'il faille en ce malheur que la muse champêtre chante pour nous et nous prête charitablement ses accords.

[1] On comprend que nous ne veuillons pas nous avancer plus loin, au sujet de la chanson, sur le terrain des généralités; nous ne renverrons même pas aux ouvrages, assez nombreux, où il est parlé de ce genre; nous nous bornerons à indiquer la définition remarquable de M. Ch. de Rémusat, qui fait partie de son livre intitulé : *Passé et présent*, etc. Paris, librairie de Ladrange, 1847, in-12, t. I, p. 241-245.

[2] Is., cap. III, v. 12.

[3] Photius, *Biblioth.*, Conon. narrat. V.

^12 LE PATS BASQDE. Maintenant je n'étonnerai personne si je dis que la poésie populaire a toujours eu beaucoup d'attraits pour moi : aussi n'ai-jc pas obéi à une inspiration étrangère ni attendu les instructions de l'autorité supérieure , pour rechercher les chansons auxquelles le peuple de nos campagnes confie le dépôt de ses désirs, de ses espérances, de ses joies et de ses peines. Déjà, en 1847, j'ai donné ce que j'avais recueilli en ce genre dans les PvTénécs et en Bretagne, relativement aux Cagots, f(ui s'y trouvaient autrefois en si grantl nombre ', et dix ans auparavant, j'avais reproduit le chant d'Altabiscar, publié pour la])reniière fois dans le Journal de l'Institut historique ' ; aujourd'hui , le moment me semble venu de faire connaitre d'une façon plus complète la httérature d'une population à larjuelle on en a longtemps refusé une. « Les Escuuldunac , dit M. Ganiy de Monglavc , ont peu écrit; ils ne SC nourrissent presque que de traditions verbales. Parmi les poésies qui se sont ainsi conservées de génération en génénition, on cite un poème assez étendu sur la religion des Cantabres , des chants guenàcrs ci allégori<|ues , quelques chansonnettes , supérieures peut-être en naïveté ii celles de Métastase, et des romances populaires qui datent, d'après M.de liuiuboldt, de l'invasion des Romains, et qui ne sont pas inférieures aux plus beaux chants des Grecs modernes. Vienih'a peut-être un Maepherson ((ui les recueillera '. • ■ Un anonjrnie rcndint comiite, dans la E^rne t»qiclopédiq»e , cahier de jantier t830, p. 102 (article répété dans le Uulleliii dei teitnett bitloriqurê, de M. de Férissac, t. XV, p. 122), dn livre de U. J. B. de Krru, sur l'alpljaliel primilir de l'Espagne, à propos de la traduction anglaise publiée li Boston en 1829, in-8°, termine ainsi son appréciation : > M. de Erro et son Iraducteor sc sont donc bien trompés s'ils ont cru que des idées al stériles puissent intéresser le monde savant h une langue sans littérature. Il faudrait chercher li cipliquer d'une manière simple et rapide... la conteslurc de celte langue tout h fait remarquable, et sa giganlesolaires, soit en traditions historiques, > etc. Il me semble qu'Ii peu de chose prés, c'est Ih le programme que j'ai suivi. ' lliiloire it» rua mauiitet de la France et de fEepa/ae, chap. X, l. Il, p. 117-181. ■ La Ckaïuon de Halaad ou de Hmceiaux, etc. Faris, chei Silvestre, 1837, in-8°, p. îffi-227. ' Journal de l'/mlilul kislorique, I. I, Paris, 183S, in-8°, p. 17G. — Personne n'ignore aujourd'hui, si ce n'est l'écrivain de cet article, que les poésies d'Ossian sont t |dacer h cAlé de celles de Clotiidc de Surville, c'est-li-dire fabriquées par un faussaire plus ou moins Digilized by Google

Maintenant je n'étonnerai personne si je dis que la poésie populaire a toujours eu beaucoup d'attraits pour moi : aussi n'ai-je pas obéi à une inspiration étrangère [1], ni attendu les instructions de l'autorité supérieure, pour rechercher les chansons auxquelles le peuple de nos campagnes confie le dépôt de ses désirs, de ses espérances, de ses joies et de ses peines. Déjà, en 1847, j'ai donné ce que j'avais recueilli en ce genre dans les Pyrénées et en Bretagne, relativement aux Cagots, qui s'y trouvaient autrefois en si grand nombre [2], et dix ans auparavant, j'avais reproduit le chant d'Altabiscar, publié pour la première fois dans le *Journal de l'Institut historique* [3]; aujourd'hui, le moment me semble venu de faire connaître d'une façon plus complète la littérature d'une population à laquelle on en a longtemps refusé une.

« Les *Escualdunac*, dit M. Garay de Monglave, ont peu écrit; ils ne se nourrissent presque que de traditions verbales. Parmi les poésies qui se sont ainsi conservées de génération en génération, on cite un poëme assez étendu sur la religion des Cantabres, des chants guerriers et allégoriques, quelques chansonnettes, supérieures peut-être en naïveté à celles de Métastase, et des romances populaires qui datent, d'après M. de Humboldt, de l'invasion des Romains, et qui ne sont pas inférieures aux plus beaux chants des Grecs modernes. Viendra peut-être un Macpherson qui les recueillera [4]. »

[1] Un anonyme rendant compte, dans la *Revue encyclopédique*, cahier de janvier 1830, p. 102 (article répété dans le *Bulletin des sciences historiques*, de M. de Férussac, t. XV, p. 122), du livre de D. J. B. de Erro, sur l'alphabet primitif de l'Espagne, à propos de la traduction anglaise publiée à Boston en 1829, in-8°, termine ainsi son appréciation : « M. de Erro et son traducteur se sont donc bien trompés s'ils ont cru que des idées si stériles puissent intéresser le monde savant à une langue sans littérature. Il faudrait chercher à expliquer d'une manière simple et rapide... la contexture de cette langue tout à fait remarquable, et sa gigantesque conjugaison; enfin il faudrait... recueillir tous les monuments que le temps a laissés dans la mémoire des hommes, soit en chansons populaires, soit en traditions historiques, » etc. Il me semble qu'à peu de chose près, c'est là le programme que j'ai suivi.

[2] *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*, chap. X, t. II, p. 117-181.

[3] *La Chanson de Roland ou de Roncevaux*, etc. Paris, chez Silvestre, 1837, in-8°, p. 225-227.

[4] *Journal de l'Institut historique*, t. I, Paris, 1835, in-8°, p. 176. — Personne n'ignore aujourd'hui, si ce n'est l'écrivain de cet article, que les poésies d'Ossian sont à placer à côté de celles de Clotilde de Surville, c'est-à-dire fabriquées par un faussaire plus ou moins

POÉSIES POPCLAinES. 213 Les lauriers de l’éditeur d’Ossian ne m’ont jamais empêché de dormir, témoignage que je voudrais pouvoir rendre aux poésies connues sous sou nom ; mais me trouvant dans les mains tout ce (|u’il faut pour donner la mesiu e du talent poétique des Basques, je veux mettre le public eu état de juger ce <|u’il peut y avoir de vrai dans l’éloge qu’en fait un des leurs, comme ce qu’il faut croire du jugement sévère porté sur la poésie de ce peuple par un Anglais (jui a longtemps vécu en Espagne. « Ou demandera peut-être si les Basques ne possèdent pas des poésies populaires , comme la plupart des autres nations , quelque petites et peu considérables qu’elles soient. Certainement ils ne sont point dépourvus de chansons , de ballades ni de couplets ; mais ces pièces ne présentent aucun caractère qui mérite le nom de poésie. Je me suis fait réciter et j’ai transcrit une portion considérable de ce qu’ils appellent ainsi ; mais les seuls vers sup|)ortables que j’aie jamais découverts panni eux sont les suivants, (|ui, après tout, n’ont pas droit à de très-grands éloges ; Ichasoa iirac handi, Eztu ondoric agueri ; Pasaco ninsaqueni andic Maitea icustca galic. (Les eaux de la mer sont v.astes, on n'en peut voir le fond; mais je la passerai pour voir ma bien-aiinée.) > Les Basques sont un peuple de chanteurs plutôt que de poètes. Malgré la facilité avec laquelle leur langue se prête à la composition des vers, ils n’ont jamais produit un poète do quelque réputation ; mais leurs voix sont remarquablement douces , et ils sont renommés pour leur talent dans la composition musicale. Un certain auteur, l’abbé d’iharce, (|ui a écrit sur eux, est d’opinion (|ue le nom île Cnntabres, .sous lequel ils étaient connus des lubilc, qoi, cependant , il laal le dire, a opdré sor des données eiiiprnnlées il la tradition. On remplirait pinsienrs pages aTcc le Mire et l'indiration des faclnms, des mémoires et même des volumes que le débat soolcvé b propos de l'aalhcnticllé des cbanLs ossianiqnes a fait naître cbei nos voisins; ce qui m'a paru le pins conclnant est on mémoire lu par Lord Ncaves, le S'é juillet 1856, devant la section d'hisloire de l'Inslilul arcbéologiquc de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, alors réoiii b Ediiiburgh. On le trouvera dans déni joornaox de celle ville, Ike Courant, n° do ié juilld, et Ike Scoltma», né' du 86. Digitized by Google

Les lauriers de l'éditeur d'Ossian ne m'ont jamais empêché de dormir, témoignage que je voudrais pouvoir rendre aux poésies connues sous son nom; mais me trouvant dans les mains tout ce qu'il faut pour donner la mesure du talent poétique des Basques, je veux mettre le public en état de juger ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'éloge qu'en fait un des leurs, comme ce qu'il faut croire du jugement sévère porté sur la poésie de ce peuple par un Anglais qui a longtemps vécu en Espagne.

« On demandera peut-être si les Basques ne possèdent pas des poésies populaires, comme la plupart des autres nations, quelque petites et peu considérables qu'elles soient. Certainement ils ne sont point dépourvus de chansons, de ballades ni de couplets; mais ces pièces ne présentent aucun caractère qui mérite le nom de poésie. Je me suis fait réciter et j'ai transcrit une portion considérable de ce qu'ils appellent ainsi; mais les seuls vers supportables que j'aie jamais découverts parmi eux sont les suivants, qui, après tout, n'ont pas droit à de très-grands éloges :

Ichasoa urac handi,
Eztu ondoric agueri;
Pasaco ninsaqueni andic
Maitea icustea gatic.

(Les eaux de la mer sont vastes, on n'en peut voir le fond; mais je la passerai pour voir ma bien-aimée.)

» Les Basques sont un peuple de chanteurs plutôt que de poëtes. Malgré la facilité avec laquelle leur langue se prête à la composition des vers, ils n'ont jamais produit un poëte de quelque réputation; mais leurs voix sont remarquablement douces, et ils sont renommés pour leur talent dans la composition musicale. Un certain auteur, l'abbé d'Iharce, qui a écrit sur eux, est d'opinion que le nom de *Cantabres*, sous lequel ils étaient connus des

habile, qui, cependant, il faut le dire, a opéré sur des données empruntées à la tradition. On remplirait plusieurs pages avec le titre et l'indication des factums, des mémoires et même des volumes que le débat soulevé à propos de l'authenticité des chants ossianiques a fait naître chez nos voisins; ce qui m'a paru le plus concluant est un mémoire lu par Lord Neaves, le 22 juillet 1856, devant la section d'histoire de l'Institut archéologique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, alors réuni à Edinburgh. On le trouvera dans deux journaux de cette ville, *the Courant*, n° du 24 juillet, et *the Scotsman*, n° du 26.

214 LE PATS BASQUE. Romains, vient de khantor ber, qui signifie doux chanteurs, ils ont à eux beaucoup de musique, dont une partie passe pour excessivement ancienne ; des échantillons en ont été publiés à Donostian (Saint - Sébastien) , en l'année 182G, par un certain Juan Ignacio Iztueta. Ces airs, au son desquels on croit que les anciens Basques avaient l'habitude de descendre de leurs montagnes pour combattre les Romains et plus tard les Maures, consistent en marches d'une harmonie sauvage et pénétrante, qui vous transporte dans le voisinage très-rapproché de quelque combat acharné. Il semble que l'on entende la charge de la cavalerie sur la plaine qui résonne , le cliquetis des épées et lu course impétueuse d'hommes sortant de gorges de montagnes. Cette musique est accompagnée de paroles; mais quelles paroles! On ne saurait imaginer rien île plus stupide, de plus commun, de plus dénué d'intérêt. Loin d'être martiales, elles se rapportent aux incidents de la vie journalière et paraissent entièrement étrangères à la musique. Evidemment elles sont de date moderne *. » Borrow, en écrivant ces lignes , avait en vue les Basques espagnols , et jusqu'à un certain point il peut avoir raison ; mais son jugement appliqué aux nôtres serait trop sévère, et je n'hésite point à caractériser ainsi la sentence portée par Fauriel contre leurs productions littéraires. Après avoir parlé du chant des Cantabres contre .Vuguste et du fragment guipiizeoan sur la bataille de Beotibai', • pour ce qui est des chants modernes des Basques, dit-il, je n'en connais pas qui méritent d'être cites, et j'ai entendu dire la même chose par des Basques lettrés. Ce peuple est cependant doué d'une imagination très- vive, et il aime beauci)up la poésie. On y rencontre partout des hommes qui, à leur profession ordinaire de pâtres, de bergers, d'artisans, joignent celle de poètes improvisateurs, que l'on invite régulièrement aux réjouissances publii|ucs, aux fêtes domestiques, aux mariages, aux ba|itêmcs, pour y improviser des chants relatifs à la circonstance. Des personnes qui ont entendu fréquemment ces sortes d'improvisations, m'ont assuré qu'elles ne méritaient pas d'être écrites ■ Tke Hilile i» Sftiit , etc. By George Borrow. London : John Murray, MDCCCXLIII, in-li, chap. XXXVIl, p. «9, *40. Digitized by Google

Romains, vient de *khantor ber,* qui signifie *doux chanteurs*. Ils ont à eux beaucoup de musique, dont une partie passe pour excessivement ancienne; des échantillons en ont été publiés à Donostian (Saint-Sébastien), en l'année 1826, par un certain Juan Ignacio Iztueta. Ces airs, au son desquels on croit que les anciens Basques avaient l'habitude de descendre de leurs montagnes pour combattre les Romains et plus tard les Maures, consistent en marches d'une harmonie sauvage et pénétrante, qui vous transporte dans le voisinage très-rapproché de quelque combat acharné. Il semble que l'on entende la charge de la cavalerie sur la plaine qui résonne, le cliquetis des épées et la course impétueuse d'hommes sortant de gorges de montagnes. Cette musique est accompagnée de paroles; mais quelles paroles! On ne saurait imaginer rien de plus stupide, de plus commun, de plus dénué d'intérêt. Loin d'être martiales, elles se rapportent aux incidents de la vie journalière et paraissent entièrement étrangères à la musique. Évidemment elles sont de date moderne [1]. »

Borrow, en écrivant ces lignes, avait en vue les Basques espagnols, et jusqu'à un certain point il peut avoir raison; mais son jugement appliqué aux nôtres serait trop sévère, et je n'hésite point à caractériser ainsi la sentence portée par Fauriel contre leurs productions littéraires. Après avoir parlé du chant des Cantabres contre Auguste et du fragment guipuzcoan sur la bataille de Beotibar, « pour ce qui est des chants modernes des Basques, dit-il, je n'en connais pas qui méritent d'être cités, et j'ai entendu dire la même chose par des Basques lettrés. Ce peuple est cependant doué d'une imagination très-vive, et il aime beaucoup la poésie. On y rencontre partout des hommes qui, à leur profession ordinaire de pâtres, de bergers, d'artisans, joignent celle de poètes improvisateurs, que l'on invite régulièrement aux réjouissances publiques, aux fêtes domestiques, aux mariages, aux baptêmes, pour y improviser des chants relatifs à la circonstance. Des personnes qui ont entendu fréquemment ces sortes d'improvisations, m'ont assuré qu'elles ne méritaient pas d'être écrites

[1] *The Bible in Spain*, etc. By George Borrow. London : John Murray, MDCCCXLIII, in-12, chap. XXXVII, p. 219, 220.

POÉSIES rOFDLAIKES. 215 ni lues. Cela se peut ; mais j’ai mes raisons pour croire que les mêmes personnes, qui pouvaient avoir raison en parlant ainsi de quel(iues-uucs de ces improvisations, aiu~aicnt parle à peu près de même d’improvisations originales, inspirées et véritablement poétiques » C’est encore de nos montagnards qu’il est question dans ce passage, où M. Mazure me semble apprécier plus sainement leurs poésies populaires : * La plupart des chansons basques, dit-il, sont des histoires, des complaintes, des événements tragiques, sujets lamentables dans lesquels sc réfléchit l'imagination vive, mobile et pourtant positive de ce peuple. C’est surtout dans les vallées de Soûle et de Baigorry que ce tour d’imagination mélancolique et narratif du peuple basque est remarquable ; on le trouve plus particulièrement empreint dans les chants répandus parmi ces vallées. Cependant, il V a aussi des chansons d’un tout autre genre : ce sont des romances toutes pastorales, douces et gracieuses, affranchies des ardentes reproductions de la guerre, du crime et du sang versé, pour laisser ràmc aux simples émotions, aux images de l’amour, aux sentiments naturels qui se retrouvent chez tous les peuples , à travers toutes les diversités de mœurs et de civilisation *. » Les chants <)ui, avec les pastorales, constituent la littérature basque, sont dus, en général, à des coblacari, espèces de bardes de profession, qui n’ont pas seuls le privilège de versifier dans leur langue, car il existe mainte chanson, et des meilleures, dont les auteurs n’ont point ce titre. Ainsi, l’on peut citer tel médecin et jusqu’à des ecclésiastiques, qui, dans des moments de gaie et joyeuse humeur, improvisent volontiers de jolies chansonnettes snr les douceurs de l’amitié, sur la fragilité des plaisirs de la vie, etc. Ces improvisations sont même, par un usage conservé dans de certaines localités *, le dessert presque obligé des festins ; ' Hitleire de la Coule méridionale, elo., in-S", I. II, p. SUS. ' Hitloired* Bdarn et du Pays Baiiiue, ele. Pan, 1S39, in-8°, p. 517, 518. ' Cet usage parait avoir èlp général rhrr nous comme chez nos voisins. On III ilans un ancieu roman composé par un trouvère du nord de la Prancc ; Tnil li antre baron s'asisirent. Par les sieges lor Icns porpristrent; Digitized by Google

ni lues. Cela se peut ; mais j'ai mes raisons pour croire que les mêmes personnes, qui pouvaient avoir raison en parlant ainsi de quelques-unes de ces improvisations, auraient parlé à peu près de même d'improvisations originales, inspirées et véritablement poétiques [1]. »

C'est encore de nos montagnards qu'il est question dans ce passage, où M. Mazure me semble apprécier plus sainement leurs poésies populaires : « La plupart des chansons basques, dit-il, sont des histoires, des complaintes, des événements tragiques, sujets lamentables dans lesquels se réfléchit l'imagination vive, mobile et pourtant positive de ce peuple. C'est surtout dans les vallées de Soule et de Baïgorry que ce tour d'imagination mélancolique et narratif du peuple basque est remarquable ; on le trouve plus particulièrement empreint dans les chants répandus parmi ces vallées. Cependant, il y a aussi des chansons d'un tout autre genre : ce sont des romances toutes pastorales, douces et gracieuses, affranchies des ardentes reproductions de la guerre, du crime et du sang versé, pour laisser l'âme aux simples émotions, aux images de l'amour, aux sentiments naturels qui se retrouvent chez tous les peuples, à travers toutes les diversités de mœurs et de civilisation [2]. »

Les chants qui, avec les pastorales, constituent la littérature basque, sont dus, en général, à des *coblacari,* espèces de bardes de profession, qui n'ont pas seuls le privilége de versifier dans leur langue, car il existe mainte chanson, et des meilleures, dont les auteurs n'ont point ce titre. Ainsi, l'on peut citer tel médecin et jusqu'à des ecclésiastiques, qui, dans des moments de gaie et joyeuse humeur, improvisent volontiers de jolies chansonnettes sur les douceurs de l'amitié, sur la fragilité des plaisirs de la vie, etc. Ces improvisations sont même, par un usage conservé dans de certaines localités [3], le dessert presque obligé des festins ;

[1] *Histoire de la Gaule méridionale,* etc., in-8°, t. II, p. 525.

[2] *Histoire du Béarn et du Pays Basque,* etc. Pau, 1839, in-8°, p. 517, 518.

[3] Cet usage paraît avoir été général chez nous comme chez nos voisins. On lit dans un ancien roman composé par un trouvère du nord de la France :

Tuit li autre baron s'asistrent,
Par les sieges lor leus porpristrent ;

216 LE PATS BASQCE. car le vin , comme dit Homère , fait naître la folie ; il excite le sage lui-même à chanter ‘ . La nuit venue, le veut emporte les inspirations de l’Orphée montagnard, et il n’en reste ordinairement que le souvenir d’une demi-heure agréablement passée dans la compagnie d’un aimable et complaisant convive. Quant au barde proprement dit, si son astre eu naissant l’a formé poète, il a soin que ses chants se conservent au moins dans la mémoire de ses contemporains. Il conlie au papier ses inspirations, il en li\Tc des copies à ses amis, ses amis les répètent dans les champs ou siu les montagnes en gardant les troupeaux , les jours de fête dans les cabarets, et au retour des foires et des marchés. Ainsi sc propagent, sans aucuns frais, mais aussi sans profit pour l’auteur, les idylles des Théocrites basques , bluettes qui ne passeront d’une génération à la suivante ([u’en raison du mérite connu de l’iruvre. Voyez-vous ce Basque îi la tête haute , à la démarche fière et mesurée? Son collet est droit et soigneusement empesé; sur sa blouse bleue brillent plusieurs boutons de nacre : à coup sûr, l’ouvrière a dû apporter une attention particulière à la coupe et à la confection de ses habits. Enfin , s’il est parvenu à l’âge mûr, de majestueuses bésicles ombragent souvent son front. Aiiprochez cet homme de plus près. Si son regard est froid et sa mine sévère, vous pouvez vous dire que c’est un maître d’école. Si, au Mais qui liéust ne ne menjasl Ne qui rlsisl ne qui chautasl, Claris ne boit ne ne menjue. (7.C llouHuiiii Je Claris et de Lnris, Ms. de la Uild. inip. n" 7K>t-5, folio no rccio, foi. 1 , v. 6.) I.b .■^onl venues les deliees Et li froil vin et les espices; A chanter ont mis lor déduit , Tant qu'il fu prhs de mlenuil. (U'id., col. 2, V. 15.) C'étail même, en Normandie, une oblisalioii imposée par i'usage aux hdtes que l'on avait re(us : Usages est en Norniendie Une qui herbergiez est qu'il die , * Fable ou chanqon die h ro.ste. (ti Dis dou SoHcretaiUf v. 1. — .Vourcou Hecueil de fa^ hliasi et coules, 1. 1, p. 31S.) Voyez encore l'Histoire ecclésiastique de Béde, liv. IV, chap. XXIV. ' 0(f»M.,ch. XIV.V.A63. Digilized by Google

 contraire , son œil est vif et observateur, si un sourire malieieux eoiu't sur ses traits eoniine un rayon de soleil sur la montagne, e’est, à coup sùr, un barde. La couturière , qui redoute son humeur caustique ou qui ambitionne ((uelques couplets Hatteurs, lui a fait la surprise de ces boutons, pai'cils à ceux que le lils de M. le maire porte sur sa Idouse. Ce que la vaniteuse surveillance du pédagogue a pu à peine obtenir des ciseaux et de l'aiguille de l’artiste , le poète du canton l’a sans le demander : je veux parler île l’élégance dans la façon de ses habits. Considérez encore le imikila du barde : il est droit et de vrai néllier; mais il n’est point redoutable; c’est plutôt un ornement dans ses mains qu'une arme. I.e barde est, en ell'et, bien accueilli partout ; il a peu d’ennemis , on ne l’attaquera (|ue dans son talent; il n’a pas besoin d'anne pour se défendre. Le mécanisme île la langue basque, ses inversions, scs désinences granmiaticales, facilitent singulièrement la versification. Un jeune honmie a-t-il une imagination vive, un père barde ou une mère habituée à répéter les chansons du temps passé, il commencera par chanter à son tour. Bientôt, il composera lui-raéme des chants sans auti-e étude, pareil à l’oiseau qui redit d’instinct les concerts de son père veillant sur la couvée. La poésie souletine e.st vive, variée, gracieu.se, enjouée, et fleurie comme les jolies vallées qui l’inspirent. La verve labourdine a quelque chose de plus mâle , de plus majestueux ; mais elle me parait aussi]>lus sombre et]>lus monotone : on dirait un écho du mugissement toujours grave et quelquefois lugubre de l’Océan, auquel elle doit se mêler quelquefois *. Quant à la musc de la ' Nul doulc que les Basque.^ du t.al)ourd et de la Bisca;c n'aient eu , n'airnt même encore des chanson.^ de matelot; mais je n'en connais aucune, si ce n'est peut-ilrc ce couplet recueilli par M. Chabo, qui ne parait pas avoir vu dans la trompette d’argent on siOlct de maître d'iquipage , et dans le dernier vers une rive étrangère : Jcili, jeUi etchenkoak; Arghia da zabala : ilcliassottl mintzatzen da Zilharrezko Irumpcta; Bal eta're ikh.aralzcn Olandiscn iliarra. (Deliont , gens de la maison , debout ; Il tait grand jour : Digitized by Google

contraire, son œil est vif et observateur, si un sourire malicieux court sur ses traits comme un rayon de soleil sur la montagne, c'est, à coup sûr, un barde. La couturière, qui redoute son humeur caustique ou qui ambitionne quelques couplets flatteurs, lui a fait la surprise de ces boutons, pareils à ceux que le fils de M. le maire porte sur sa blouse. Ce que la vaniteuse surveillance du pédagogue a pu à peine obtenir des ciseaux et de l'aiguille de l'artiste, le poëte du canton l'a sans le demander : je veux parler de l'élégance dans la façon de ses habits.

Considérez encore le *makila* du barde : il est droit et de vrai néflier; mais il n'est point redoutable; c'est plutôt un ornement dans ses mains qu'une arme. Le barde est, en effet, bien accueilli partout; il a peu d'ennemis, on ne l'attaquera que dans son talent; il n'a pas besoin d'arme pour se défendre.

Le mécanisme de la langue basque, ses inversions, ses désinences grammaticales, facilitent singulièrement la versification. Un jeune homme a-t-il une imagination vive, un père barde ou une mère habituée à répéter les chansons du temps passé, il commencera par chanter à son tour. Bientôt, il composera lui-même des chants sans autre étude, pareil à l'oiseau qui redit d'instinct les concerts de son père veillant sur la couvée.

La poésie souletine est vive, variée, gracieuse, enjouée, et fleurie comme les jolies vallées qui l'inspirent. La verve labourdine a quelque chose de plus mâle, de plus majestueux; mais elle me paraît aussi plus sombre et plus monotone : on dirait un écho du mugissement toujours grave et quelquefois lugubre de l'Océan, auquel elle doit se mêler quelquefois [1]. Quant à la muse de la

[1] Nul doute que les Basques du Labourd et de la Biscaye n'aient eu, n'aient même encore des chansons de matelot; mais je n'en connais aucune, si ce n'est peut-être ce couplet recueilli par M. Chaho, qui ne paraît pas avoir vu dans la trompette d'argent un sifflet de maître d'équipage, et dans le dernier vers une rive étrangère :

Jeïki, jeïki etchenkoak;
Arghia da zabala :
Itchassotti mintzatzen da
Zilharrezko trumpeta;
Bai eta're ikharatzen
Olandesen ibarra.

(Debout, gens de la maison, debout;
Il fait grand jour :

218 LE PATS BASQUE. biisse Navarre, il .semble ([u’epuiscc par le chant véritablement épique d’Altabisear, elle ait perdu depuis cette voix puissante qui faisait descendre de leur base les rochers sur la tête des soldats de Charlemagne. Assise à l’ombre d'un hêtre, elle module quelques acconls doux et monotones qui endorment les écRos , au lieu de les réveiller comme autrefois. Je ne veux point parler des dialectes espagnols, que je ne connais guère; qvi’il me soit pennis seulement d’aflinner (réserve faite éarnais ou français, suivant le voisinage. Ce qu’il y a de bien certain, c’est qne dans les .soius de l’idiome maternel, peut-être durs et barbares pour des étrangers qui les connaitraient seulement par récritime ', le Basque trouve un attrait, un chanue, que son Déj^ réM>nne sur ics mers La trompt'Ue d'argeni, Vx irenble au loin La rive bollandai^e.) (Voyage en Nararre, etc., chap. III , p. 81 — Voyez ci-de»ii5, cbap. IX , p. 192.) Sans avoir les vcrias attribuées par l'auteur do la romanre des avenlorcj du comte

Arnaldos

basse Navarre, il semble qu'épuisée par le chant véritablement épique d'Altabiscar, elle ait perdu depuis cette voix puissante qui faisait descendre de leur base les rochers sur la tête des soldats de Charlemagne. Assise à l'ombre d'un hêtre, elle module quelques accords doux et monotones qui endorment les échos, au lieu de les réveiller comme autrefois.

Je ne veux point parler des dialectes espagnols, que je ne connais guère ; qu'il me soit permis seulement d'affirmer (réserve faite de certaines substitutions, assez régulières, de voyelles dans le sens des dialectes grecs) que tout basque français ou espagnol doit se rattacher au labourdin ou au souletin, seuls dialectes vraiment distincts. Selon un excellent juge, que je suis impatient de citer, le labourdin conserverait mieux la forme et le génie antique de la langue, et le souletin la représenterait adoucie dans ses sons et plus subtile dans ses tournures, suivant la tendance des esprits et des mœurs publiques à l'époque moderne. D'ailleurs, tout Basque tant soit peu attentif qui saura faire abstraction de la *jota* espagnole, du *j* ou *i* français, de l'*u* employé pour *ou*, et de quelques légères variantes de consonnes, comprendra et fera comprendre n'importe quel dialecte, sauf les expressions assez rares conservées dans certaines localités, tombées en désuétude dans d'autres, ou remplacées par des mots espagnols, gascons, béarnais ou français, suivant le voisinage. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que dans les sons de l'idiome maternel, peut-être durs et barbares pour des étrangers qui les connaîtraient seulement par l'écriture [1], le Basque trouve un attrait, un charme, que son

Déjà résonne sur les mers
La trompette d'argent,
Et tremble au loin
La rive hollandaise.)

(*Voyage en Navarre*, etc., chap. III, p. 82. — Voyez ci-dessus, chap. IX, p. 192.)

Sans avoir les vertus attribuées par l'auteur de la romance des aventures du comte Arnaldos à la chanson maritime qu'il cite, les effusions lyriques des marins basques sont, dit-on, remarquables sous plus d'un rapport ; mais il paraît qu'ils ne les communiquent pas aux profanes, ou qu'une fois à terre ils perdent la voix. Le comte Arnaldos, charmé de la chanson qu'il venait d'entendre, voulait la savoir ; le marinier lui répondit : « Je n'apprends cette chanson qu'à ceux qui viennent avec moi. » (*Romancero castellano*, etc. Leipsique : F. A. Brockhaus, 1844, in-12, t. II, p. 199, n° 79.)

[1] Scaliger, qui peut-être l'avait entendu parler, lui rend témoignage en ces termes :

POÉSIES fofclàibes. ^210 oreille cherche eu vain, au même degré, dans les autres langues. Illusion, préjugé, habitude, donne/, à cette prédilection le nom que vous voudrez , il n'en est pas moins vrai que les accents de l'escwora ' apporteront toujours au cœur d'un Basque une émotion dont Verdara * ignore le secret. 11 est de fait que , loin d'être dure et hai-hare , la langue euskaricnne est douce, même à l'oreille ((ui n'entend que des sons. Elle est pleine de nombre, d'harmonie, de sonorité. La première prosodie consiste à prononcer les mots tels qu'ils sont écrits, avec toutes leurs lettres, le plus naturellement possible, et sans affecter ni adopter aucun îiccent particulier. On distingue dans les vers basques la rime, l'élision et la tiuantité syllabique. On n'y connaît point les rimes alternes masculines et féminines, la langue n'ayant de genre que dans les verbes, et seulement par rapport à la personne à qui l'on parle ; d'où il résulte que les rimes ne sont que des désinences .semblables finissant le^vers, désinences ordinairement les mêmes dans char|ue stance ou couplet. La rime croisée est excessivement rare; mais il n'est pas fort commun non plus de rencontrer des stances ou couplets entiers sur la même rime , la même désinence. Elles marchent deux par deux, et le mécanisme de ce mode de rimer consiste, non pas dans les mots choisis, mais dans le cas de la déclinaison, tout entière exprimée par les tenninatives. Toute voyelle finissant un mot, peut s'élider devant la voyelle commençant le mot suivant. La règle, je le sais, prescrit l'élision; mais les poètes ne sont pas impérieusement tenus de s'y conformer, et ils usent parfois tle la faculté qui leur est laissée. Ce serait une grande erreur de croire ()ue toutes les syllabes • Nihil birbari, aul siridoris, >Dt anbelllss habet : Irnlssima est, et suavissima, • etc. iJoufki Jusii Sctttigeri Jul. Cict. fil. DialriliB de Etroprortm Linguii, inter ejus opntcala raria antehac non édita. Parisiis, apud Hadriannm Be/s, M.DC.X. , in-4°, p. 128.) Ce que Paul Mcrula (Cuan. geaer., part. Il, lib. III ; eil. MD.CV., p. 430, 431) et un anonyme {Ilitpaaia et LttiUaiir lliacrariam, Anislcrdani , 18;i8, petit in-12, chap. Il, n° 1, p. 121) disent de la douceur de la langue basque, est emprunté b Seallger, cité par le premier, qui l'est lui-même par le second. ' La langue basque. ■ Le français on l'espagnol. Digitized by Google

oreille cherche en vain, au même degré, dans les autres langues. Illusion, préjugé, habitude, donnez à cette prédilection le nom que vous voudrez, il n'en est pas moins vrai que les accents de l'*escuara* [1] apporteront toujours au cœur d'un Basque une émotion dont l'*erdara* [2] ignore le secret.

Il est de fait que, loin d'être dure et barbare, la langue euskarienne est douce, même à l'oreille qui n'entend que des sons. Elle est pleine de nombre, d'harmonie, de sonorité. La première prosodie consiste à prononcer les mots tels qu'ils sont écrits, avec toutes leurs lettres, le plus naturellement possible, et sans affecter ni adopter aucun accent particulier.

On distingue dans les vers basques la rime, l'élision et la quantité syllabique.

On n'y connaît point les rimes alternes masculines et féminines, la langue n'ayant de genre que dans les verbes, et seulement par rapport à la personne à qui l'on parle : d'où il résulte que les rimes ne sont que des désinences semblables finissant le vers, désinences ordinairement les mêmes dans chaque stance ou couplet. La rime croisée est excessivement rare; mais il n'est pas fort commun non plus de rencontrer des stances ou couplets entiers sur la même rime, la même désinence. Elles marchent deux par deux, et le mécanisme de ce mode de rimer consiste, non pas dans les mots choisis, mais dans le cas de la déclinaison, tout entière exprimée par les terminatives.

Toute voyelle finissant un mot, peut s'élider devant la voyelle commençant le mot suivant. La règle, je le sais, prescrit l'élision; mais les poëtes ne sont pas impérieusement tenus de s'y conformer, et ils usent parfois de la faculté qui leur est laissée.

Ce serait une grande erreur de croire que toutes les syllabes

« Nihil barbari, aut stridoris, aut anhelitus habet : lenissima est, et suavissima, » etc. (*Josephi Justi Scaligeri Jul. Cæs. fil. Diatriba de Europæorum Linguis*, inter ejus opuscula varia antehac non edita. Parisiis, apud Hadrianum Beys, M.DC.X., in-4°, p. 126.) Ce que Paul Merula (*Cosm. gener.*, part. II, lib. III; ed. MD.CV., p. 430, 431) et un anonyme (*Hispaniæ et Lusitaniæ Itinerarium*, Amsterdam, 1656, petit in-12, chap. II, n° 1, p. 121) disent de la douceur de la langue basque, est emprunté à Scaliger, cité par le premier, qui l'est lui-même par le second.

[1] La langue basque.

[2] Le français ou l'espagnol.

2“20 LE PATS BASQDE. basques ont la même quantité; il y a niêiiie tels mots qui changent (le signification avec la quantité de leurs syllabes. De là, certains vers (|ui , sans avoir le même nombre de syllabes , ont cependant la même mesure, et peuvent être légitimement réunis. Néanmoins, cette diirércnce de quantités et le privilège (pi’ elles ont, tendent à disparaître; il en reste à peine quelques traecs dans la Soûle. Très-rares sont aussi les exemples des vers imparisyllabiques d’égale mesure.Il est bien encore quelques points, quelques règles principales de la versification basque, (|ue je n’aborde pas, dans la crainte d’en trop dire ; cependant , je dois ajouter que la liberté absolue de construction dans la langue facilite beaucoup le poète, et il en a besoin pour le nombre très-restreint de ses licences. Il y a, parmi les chansons basques, des romances composées en l’honneur d’un événement ou d’un homme. De ce nombre sont le chant d’.Mtabiscar dont j’ai déjà parlé, celui des Cantabres ((ui le procède dans l’ordre des temps *, celui qui est destiné à célébrer la valeur d’un vaillant compatriote , le vicomte de Belsunce , les chansons ipie les luttes des deux branches de la maison d’Espagne actuelle ont fait naître dans les l’vrénécs , et les complaintes qui retracent les détails des crimes éclatants. Quant aux autres clhisions Ivrîques des Escualdunac , ce sont , en général, des pièces légères où se révèle la passion, qui célèbrent l’objet aimé, ou se plaignent de scs dédains. Quel(|Ucfois, on y trouve la satire railleuse, qui llétrit une conduite criminelle. Ailleurs , c’est une voix indiscrète ou jalouse qui dévoile des relations suspectes, et qui crie sur les toits ce que l'on aurait voulu ensevelir cent pieds sous terre, etc. Ces sortes de coblac s’adressent surtout à la jeunesse, pour qui rien n’est trop vif; les personnes plus sensées trouvent dans h^s proverbes et dans les cantiques de quoi satisfaire leur goût. ' Le joornil .Arief, n" 1 (5 janvier 1815), a produit une slropiie sur iaqueile est brodée tonte une bisloire de ta eampagne

POÉSIES POPCLAIBES. 221 Les cantiques basques sont, à peu d’exceptions près, des reproductions

Les cantiques basques sont, à peu d'exceptions près, des reproductions de cantiques français et de proses latines; les prêtres seuls en sont les auteurs.

Il est à remarquer qu'ordinairement les *coblacari* improvisent les airs de leurs chansons en même temps que les paroles, airs toujours bien simples sans doute, mais qui rappellent au moins l'union intime que la nature a établie entre la musique et la poésie.

Maintenant, quels avantages peut présenter la publication de ces chansons basques? Loin de moi l'idée de vouloir les mettre en parallèle avec les *piesme* serbes, si pleins de sève et d'originalité [1]. J'avouerai qu'en général elles me paraissent inférieures à celles de la Bretagne, que nous a fait connaître M. de la Villemarqué, et je crains que le siècle actuel, habitué aux artifices de notre poésie et aux éclats de la musique moderne, ne trouve fades les naïfs accents de la muse des montagnes et les accords sans art de son pipeau rustique. Toutefois, au milieu de pensées communes, je dirai même triviales, il n'est pas rare de rencontrer des inspirations heureuses, des élans vraiment poétiques, qui, pour la hardiesse, la vigueur, la richesse ou la grâce, peuvent soutenir la comparaison avec ce que les littératures grecque et latine nous ont laissé de plus parfait en ce genre. Aussi n'est-il pas juste de dire, comme l'a fait Nodier: « Le basque et le bas breton n'attendent que des poëtes, car tous les instruments de la poésie sont prêts chez eux, comme ils l'étoient en Angleterre à l'avènement de Chaucer, en France à celui de Villon [2]. »

[1] Ces remarquables poésies, recueillies par Vuk Stefanovitch, ont été publiées en trois volumes petit in-8°, sous ce titre : *Srpske narodne piesme, skupio hi i na sviiet izdao Vuk Stef. Karadjitj.* U Becu, u slamparigi jermenskoga manastira 1841-46. Traduites en allemand par Talvi (Mrs. Robinson), elles l'ont été en français par Mme Elise Voïart, sous le titre de *Chants populaires des Serviens*, et imprimées à Paris, en 1834, en deux volumes in-8°. Sans recourir à cet ouvrage, qui, après avoir passé de chez l'éditeur Albert Mercklein sur les quais, est devenu peu commun, on aura une idée complète des *piesme* serbes en lisant un morceau intitulé : *le Gouslo et la poésie populaire des Slaves*, par M. Cyprien Robert. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1853, 2e série, t. II, p. 1159-1200.) — Voyez encore *Historical View of the Languages and Literatures of the Slavic Nations, with a Sketch of their popular Poetry.* By Talvi, etc. New-York : George P. Putnam, M.DCCC.L., in-8°.

[2] *Notions élémentaires de linguistique*, etc., chap. XIII, p. 259, 260.

 Malheureusement un vide immense existera toujours dans la collection de ces chants, plas propres à donner le tableau des mœurs basques et des diverses tournures de la lang;ue, que les traditions du passé. C'est en vain que l'on chercherait la trace des chants inspirés jadis aux bardes cantabres, soit pendant les luttes si longues et si opiniâtres de leurs compatriotes contre le fer envahisseur des Romains soit durant les temps plus obscurs et non moins émouvants où la vieille Ibérie, foulée par l'avalanche de tant de peuples, eut à défendre son indépendance contre les barbares de tous les pays. Cette négligence pour les épisodes les plus marquants de son passé , parait inexplicable dans un peuple si obstinément ami de la tradition et si jaloux de la pureté de son sang et de la noblesse de son origine •; car eticore aujourd'hui le I3as(|ue est lier d'être basque le moindre d'entre eux n'accepte ' Slrabon, parlait des Cantabres (Gdipr. , lir. III, cbap. IV, — Ed. de 1620, p. 165; Ind. tr., 1. 1 , p. A66), dit qie qnelqnes-ons d'en, ayant été faits prisonniers et mis en croii,nc laissaient pas d'entonner des chansons guerrières an milieu de ce supplice. — Silitis Italicos parle de vers chantés par les jeunes Galiciens dans leurs langues maternelles : Mlsit dives Calla'cia pubem Barbara nunc patriis nlulanleni carmina linguis. (Lib. III, V. 545.) Mais, comme le fait observer le P. Fierez, rien n'autorise II dire que ces langues fussent le basque , ni même un idiome cantabre. Voyez la Canlairia, etc., $ XVII, p. 155. ' • Vizeaino par tierta, hidalgo pur mar, hidalgo por cl diablo ! • s'écrie l'écuyer biscayeii avec lequel ü. Quichotte se prend de dispute après son combat contre les moulins b vent. (D. Qaijolf, part I , cap. VIII), cl auquel il couleslr sa qualité de cahallero. — Dans un ouvrage publié la même année que la première partie du chef-d'œuvre de Cervantes, un antre écrivain raille les prétentions des lliscayens b la noblesse, en disant d'une espèce de gueux : « ... Su pobreza cra baslanle b enterrar en la hnessa de el olvido mas bldalguias que ay en Vizeaya. > {Litro de enlrelinimiealo de la pteara JutliM, etc. Impreso en Médina del Campo, por Chrlstoval Casa Vaca. Aôo M.DC.V., in-4°, 1. 1, lib. IV, cap. IV.) * De Cancre semble dire le contraire , liv. I , dise, ii , ou il assure que les Basques n'aiment pas leur patrie. < lia sont , ajonle-t-ll , comme ces velouz b deux poils , marquez de deux marques en leur lisière : la nature les ayant logez sur la frontière de F rance et d'Espagne, partie en montagne, partie sur la coste de la mer, la langne my-partie de Basque el de François, et aucuns de Basque et d'Espagnol. Ce

commerce qu’ils ont presque pins en Navarre el Espagne qn’en France, les lient en quelque indilTerence de mœurs, d’habits el d’adeclion, ponr le moins le mena peuple ; car les gentils-hommes fréquentant la cour, ne sont de cette humeur, ayant esté eslcvez b la Françoise, bien que plusieurs ayent du bien cl maisons nobles en France el en F.spagne, on Navarre. ■ (TaHea* de l'iaemelance det maaeais aapea, etc., liv. I, dise, it, p. 55.)— • Ce commerce qu’ils ont presque plus en Navarre el F.spagne qu’en France, > donna encore lien b un fait qui mérite d’étre signalé, b l’emploi de la langne espagnole dans la basse Navarre , pour les actes publies , jnsqu’b nne époque assez rapprochée de nous. On n’en saurait douter après avoir lu la pièce suivante, qui sert encore b prouver ce que nous avons dit plus haut , p. A : Digitized by Google

Malheureusement un vide immense existera toujours dans la collection de ces chants, plus propres à donner le tableau des mœurs basques et des diverses tournures de la langue, que les traditions du passé. C'est en vain que l'on chercherait la trace des chants inspirés jadis aux bardes cantabres, soit pendant les luttes si longues et si opiniâtres de leurs compatriotes contre le fer envahisseur des Romains [1], soit durant les temps plus obscurs et non moins émouvants où la vieille Ibérie, foulée par l'avalanche de tant de peuples, eut à défendre son indépendance contre les barbares de tous les pays. Cette négligence pour les épisodes les plus marquants de son passé, paraît inexplicable dans un peuple si obstinément ami de la tradition et si jaloux de la pureté de son sang et de la noblesse de son origine [2]; car encore aujourd'hui le Basque est fier d'être basque [3]; le moindre d'entre eux n'accepte

[1] Strabon, parlant des Cantabres (*Géogr.*, liv. III, chap. IV. — Ed. de 1620, p. 165; trad. fr., t. I, p. 486), dit que quelques-uns d'eux, ayant été faits prisonniers et mis en croix, ne laissaient pas d'entonner des chansons guerrières au milieu de ce supplice. — Silius Italicus parle de vers chantés par les jeunes Galiciens dans leurs langues maternelles :

Misit dives Gallæcia pubem
Barbara nunc patriis ululantem carmina linguis.
(Lib. III, v. 345.)

Mais, comme le fait observer le P. Florez, rien n'autorise à dire que ces langues fussent le basque, ni même un idiome cantabre. Voyez *la Cantabria*, etc., § XVII, p. 135.

[2] « Vizcaino por tierra, hidalgo por mar, hidalgo por el diablo ! » s'écrie l'écuyer biscayen avec lequel D. Quichotte se prend de dispute après son combat contre les moulins à vent. (*D. Quijote*, part. I, cap. VIII), et auquel il conteste sa qualité de *caballero*. — Dans un ouvrage publié la même année que la première partie du chef-d'œuvre de Cervantes, un autre écrivain raille les prétentions des Biscayens à la noblesse, en disant d'une espèce de gueux : « ... Su pobreza era bastante à enterrar en la huessa de el olvido mas hidalguias que ay en Vizcaya. » (*Libro de entretinimiento de la picara Justina*, etc. Impreso en Medina del Campo, por Christoval Laso Vaca. Año M.DC.V., in-4°, t. I, lib. IV, cap. IV.)

[3] De Lancre semble dire le contraire, liv. I, disc. II, où il assure que les Basques n'aiment pas leur patrie. « Ils sont, ajoute-t-il, comme ces veloux à deux poils, marquez de deux marques en leur lisiere : la nature les ayant logez sur la frontiere de France et d'Espagne, partie en montagne, partie sur la coste de la mer, la langue my-partie de Basque et de François, et aucuns de Basque et d'Espagnol. Le commerce qu'ils ont presque plus en Navarre et Espagne qu'en France, les tient en quelque indifference de mœurs, d'habits et d'affection, pour le moins le menu peuple ; car les gentils-hommes frequentant la cour, ne sont de cette humeur, ayant esté eslevez à la Françoise, bien que plusieurs ayent du bien et maisons nobles en France et en Espagne, ou Navarre. » (*Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. I, disc. II, p. 35.) — « Le commerce qu'ils ont presque plus en Navarre et Espagne qu'en France, » donna encore lieu à un fait qui mérite d'être signalé, à l'emploi de la langue espagnole dans la basse Navarre, pour les actes publics, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous. On n'en saurait douter après avoir lu la pièce suivante, qui sert encore à prouver ce que nous avons dit plus haut, p. 4 :

 le nom de Français que coniinc une épithète purement accessoire. Comment le Basque a-t-il donc ainsi oublié son histoire pour n'en conserver qu'un souvenir d'instinct? Pourquoi a-t-il cessé de chanter les exploits de son Lara et de tant d'autres héros dont les Carthaginois, les Romains, les Suèves, les Goths, las Vandales, les Maures, etc., avaient éprouvé la valeur? Maintenant, le souvenir de tous ces guerriers a disparu, comme celui des héros dont parle Horace ' ; le Basque ne sait que le nom des peuples, scs ennemis d'autrefois, et rien que le sens attaché à ces noms rappelle en quelle estime les tenaient scs aïeux. Le nom de liomain comprend l'iilée d'un peuple grand, redoutable et redouté, mais non maître absolu; celui de Goth inspire le dégoût ', celui de Maure la haine. Voilà, je crois, tout autant d'éclairs historiques. Quant aux chants guerriers et autres de ces temps reculés. Prohanta dt la casa de Àrmcndarit. En 11 Tilla de San Juan del Pie del Pueno ; dentro su caia vecinal, lugar usado jr aroslumbrado para lener las audlendas ordinarlas } exiraordioarias de los sedores jurados y jueces de la villa, i dns dias del mes de novierabre del afin de mil setscicnios ruarcnla y cinco , eslando ascniadfls en tribunal en audlencia exlraordinaria los sellores liccnclado Juan de Logeas, aliogado en el roncejo real de este présente relno de Navarra la Baja, Uernardo de Barberleguy y Hemando de Bururii, jurados y jueces ordinarios de la dieba villa de San Juan y de loda sn caslellanla , parecid en persona el sobrediebo don Bernardo de Aimendariz, cl cual por si y en nombre del dicho Domingo de Amiendariz, su taermano, presentd la présenté pétition, pidiendo los llnes que en ella. Los dirhos senores jurados y jueces inandaron haccr auto de la présentation , y que lectura seri bêcha por ml cl notarié luBascripto. Y desque hecba la dicha lectura ordenaron que por el dirbo scHor liccnclado Logeas seri procedido al eiimen y audition de los testigos que el dicho don Bernardo de Armendariz entiende dar y presentar para en prueba de los arlicnios contenidos en la dirba petlcion. Y para los Unes se cometer auto, de lodo lo cual mandado por los dicbns jurados y jueces reporté y Armé Juan de San Estevan , notario real. — Suit l'acte , qu'il est Inutile de donner, ce qui précède étant pins que .sulllsant pour notre dessein. • Lib. IV, od. 8, T. Î5. * Selon M. Chabo, celui de Tarlare produirait le même effet sur scs compatriotes ; • C'est du Nord, dit -il, c'est de la région du froid el des ténèbres que vient la race infecte des géants. Nos petits enfants les appellent Tarlaro, lorsque, dans les veillées d'biver, écoutant le récit de l'dge écoulé,

nous les voyons se presser avec terreur contre le sein maternel , » etc. (Philosophie des relipions eomparics , l™ part. , ebap. IV ; l. I , p. Î2Î.) — Dans les Pyrénées, si ce n'est encore ailleurs, on donnait aux hérétiques albigeois le nom de Tarlarins, sans doute synonyme de micréanis. Voyez Histoire liltéraire des tronhadonts, I. Il, p. A72. — I.e nom des Gotbs avait égaleoicnt la même signillcatlon jusque dans le Poiloo, an commencement du XVII* siècle. Favyn, qui écrivait b cette époque, rapporte que de son temps on appelait Dugois les protestants cantonnés dans cetteprovince, nommément à Niort, Parthenay et aillenrs; mai.s il fait fausse route quant il dit que c'est • un tiltre d'honneur qui leur estolt donné particulièrement cl sans envie, b scavoir de Dagon, idole des Philistins, > etc. (Hisloire de Nararre, etc., liv. XIV, p. 832, ann. N.DLIX.) Digitized by Google

le nom de *Français* que comme une épithète purement accessoire. Comment le Basque a-t-il donc ainsi oublié son histoire pour n'en conserver qu'un souvenir d'instinct? Pourquoi a-t-il cessé de chanter les exploits de son Lara et de tant d'autres héros dont les Carthaginois, les Romains, les Suèves, les Goths, les Vandales, les Maures, etc., avaient éprouvé la valeur? Maintenant, le souvenir de tous ces guerriers a disparu, comme celui des héros dont parle Horace [1]; le Basque ne sait que le nom des peuples, ses ennemis d'autrefois, et rien que le sens attaché à ces noms rappelle en quelle estime les tenaient ses aïeux. Le nom de *Romain* comprend l'idée d'un peuple grand, redoutable et redouté, mais non maître absolu; celui de *Goth* inspire le dégoût [2], celui de *Maure* la haine. Voilà, je crois, tout autant d'éclairs historiques. Quant aux chants guerriers et autres de ces temps reculés,

Probanza de la casa de Armendariz.

En la villa de San Juan del Pie del Puerto y dentro su casa vecinal, lugar usado y acostumbrado para tener las audiencias ordinarias y extraordinarias de los señores jurados y jueces de la villa, á dos dias del mes de noviembre del año de mil seiscientos cuarenta y cinco, estando asentados en tribunal en audiencia extraordinaria los señores licenciado Juan de Logras, abogado en el concejo real de este presente reino de Navarra la Baja, Bernardo de Barberteguy y Hernando de Bururiz, jurados y jueces ordinarios de la dicha villa de San Juan y de toda su castellania, pareció en persona el sobredicho don Bernardo de Armendariz, el cual por si y en nombre del dicho Domingo de Armendariz, su hermano, presentó la presente peticion, pidiendo los fines que en ella. Los dichos señores jurados y jueces mandaron hacer auto de la presentacion, y que lectura será hecha por mi el notario infrascripto. Y desque hecha la dicha lectura ordenaron que por el dicho señor licenciado Logras será procedido al exámen y audicion de los testigos que el dicho don Bernardo de Armendariz entiende dar y presentar para en prueba de los articulos contenidos en la dicha peticion. Y para los fines se cometer auto, de todo lo cual mandado por los dichos jurados y jueces reporté y firmé Juan de San Estevan, notario real. — Suit l'acte, qu'il est inutile de donner, ce qui précède étant plus que suffisant pour notre dessein.

[1] Lib. IV, od. 8, v. 25.

[2] Selon M. Chaho, celui de *Tartare* produirait le même effet sur ses compatriotes : « C'est du Nord, dit-il, c'est de la région du froid et des ténèbres que vient la race infecte des géants. Nos petits enfants les appellent *Tartaro,* lorsque, dans les veillées d'hiver, écoutant le récit de l'âge écoulé, nous les voyons se presser avec terreur contre le sein maternel, » etc. (*Philosophie des religions comparées*, I^re^ part., chap. IV; t. I, p. 222.) — Dans les Pyrénées, si ce n'est encore ailleurs, on donnait aux hérétiques albigeois le nom de *Tartarins,* sans doute synonyme de *mécréants.* Voyez *Histoire littéraire des troubadours*, t. II, p. 472. — Le nom des Goths avait également la même signification jusque dans le Poitou, au commencement du XVII^e^ siècle. Favyn, qui écrivait à cette époque, rapporte que de son temps on appelait *Dagots* les protestants cantonnés dans cette province, nommément à Niort, Parthenay et ailleurs; mais il fait fausse route quant il dit que c'est « un tiltre d'honneur qui leur estoit donné particulierement et sans envie, à sçavoir de Dagon, idole des Philistins, » etc. (*Histoire de Navarre,* etc., liv. XIV, p. 832, ann. M.DLIX.)

2'24 LE PiTS BASQPE. on peut, ce me semble, donner une explication assez rationnelle de leur disparition, explication puisée dans l’histoire même des Basques, en tenant compte de la loi suprême de toute poésie t|ui ne vit (|ue dans la mémoire du peuple. Je laisse de côté l’époque où les preiiiiers habitants de l'Espagne, généralement considérés comme les ancêtres des Basques, conservaient encore et chantaient les souvenirs des anciens àge$ et les récits de leurs aitouac ou aitor (premiers chefs de famille, patriarches). Uans le calme heureux de leur isolement, les réalités célébrées dans les chants anti(|ucs durent s’effacer peu à peu et laisser la place aux fictions d’un symbolisme j)lus ou moins propre à la poésie. J’arrive tout de suite aux temps éclairés par le flambeau de riiistoirc. D’abord ennemis, puis alliés des Carthaginois, (|ui, à l’exemple des l’hénieiens leurs ancêtres , avaient jeté sur la Péninsule ibérique un regard de convoitise, les Pas(|ucs, longtemps vainqueurs des Romains, et eidin vaincus, mais, quoi qu’en dise Horace •, jamais domptés, obligés de se replier, de se concentrer devant des Ilots successifs d’envahisseurs ; combattant toujours et toujours unis, indépendants, inexpugnables, même après leurs défaites, dans les retraites inaccessibles de leurs montagnes , les Basques virent se former en Espagne de nouveaux peuples, mélanges et débris des divers corps de barbares (|ui avaient traversé en dévastateurs ou occupé leur patrimoine. Cependant, le christianisme était venu dans l’intervalle leur faire oublier leur vieille mythologie, comme les chants inspirés par elle, et consoler leur iierié d'efchero-jaunac, de premiers maitres de l’Espagne, irritée par les usur|)ations incessantes de tous ces peuples étrangers, dont la succession continue et les multitudes avaient usé les forces et la valeur des Escualdunac. Réduits par la guerre de plusieurs siècles à ne plus représenter par le nombre, poui' ainsi dire, qu’une tribu, et dans l’impossibilité de prendre rang parmi les grands peuples dans * CanUbrom indoclam joga ferre no$tra, etc. iLiti. Il, od. 4, v. 3.) Canlaber sera domitas cateoa. iLib. III, od. 8, v. Te CanUber non ante domabtlU Niratur. iLib. IV, oj. 44, v. 41.) Digilized by Google

on peut, ce me semble, donner une explication assez rationnelle de leur disparition, explication puisée dans l'histoire même des Basques, en tenant compte de la loi suprême de toute poésie qui ne vit que dans la mémoire du peuple.

Je laisse de côté l'époque où les premiers habitants de l'Espagne, généralement considérés comme les ancêtres des Basques, conservaient encore et chantaient les souvenirs des anciens âges et les récits de leurs *aïtouac* ou *aïtor* (premiers chefs de famille, patriarches). Dans le calme heureux de leur isolement, les réalités célébrées dans les chants antiques durent s'effacer peu à peu et laisser la place aux fictions d'un symbolisme plus ou moins propre à la poésie. J'arrive tout de suite aux temps éclairés par le flambeau de l'histoire.

D'abord ennemis, puis alliés des Carthaginois, qui, à l'exemple des Phéniciens leurs ancêtres, avaient jeté sur la Péninsule ibérique un regard de convoitise, les Basques, longtemps vainqueurs des Romains, et enfin vaincus, mais, quoi qu'en dise Horace [1], jamais domptés, obligés de se replier, de se concentrer devant des flots successifs d'envahisseurs; combattant toujours et toujours unis, indépendants, inexpugnables, même après leurs défaites, dans les retraites inaccessibles de leurs montagnes, les Basques virent se former en Espagne de nouveaux peuples, mélanges et débris des divers corps de barbares qui avaient traversé en dévastateurs ou occupé leur patrimoine. Cependant, le christianisme était venu dans l'intervalle leur faire oublier leur vieille mythologie, comme les chants inspirés par elle, et consoler leur fierté d'*etcheco-jaunac*, de premiers maitres de l'Espagne, irritée par les usurpations incessantes de tous ces peuples étrangers, dont la succession continue et les multitudes avaient usé les forces et la valeur des Escualdunac. Réduits par la guerre de plusieurs siècles à ne plus représenter par le nombre, pour ainsi dire, qu'une tribu, et dans l'impossibilité de prendre rang parmi les grands peuples dans

[1] Cantabrum indoctum juga ferre nostra, etc. (Lib. II, od. 4, v. 2.)
Cantaber sera domitus catena. (Lib. III, od. 8, v. 22.)
Te Cantaber non ante domabilis
..... Miratur. (Lib. IV, od. 14, v. 41.)

 l'organisation de nouvelles nationalités, soit au milieu, soit à la (iii du moyen âge , ils se résignèrent à la condition où nous les voyons aujourd’hui , et qui nous reporte aux premiers temps de leur histoire. Avant de eesserd’avoir unepoésiequi leur fût propre, les Basques durent posséder un bien grand nombre de chants guerriers et épiques, pendant quinze siècles de combats continuels i|ui les ont presque anéantis; mais il est à croire que ces chants n'étaient guère que des inspirations de circonstance peu faites pour produire une impression profonde sur les esprits, et comme les chants les plus nouveaux sont les plus agréables *, les derniers venus firent oublier les anciens. La position que les événements et le respect îles peuples voisins ont faite aux Basques dans les temps modernes , en Espagne , par la reeonuaissance du petit royaume de Navarre, et plus tiud paila conservation de leurs fueros , en France également par d’insignes privilèges d’exemptions et de noblesse, cette position a définitivement amené ce petit peuple épuisé, rassasié de tant de généreux eombats, incapable de relever désormais son anti(|ue di'apcau, à vivre silencieux sur ses montagnes et dans ses vallées , préférant avouer sa lassitude et goûter le repos acheté par des eflbrts sans exemple, au moins pour la durée, que se confondre avec les autres peuples et jouir d’mie gloire qui ne lui appartieiub-ait pas en propre. De là des chansons ne traitant que des sujets paisibles et champêtres, ou conservant le souvenir d’aventures quelquefois tragiques ’. Encore une fois , l’épuisement , la lassitude de tant de guerres , le dépit de tant de sang inutilement versé, qui n’avait abouti qu’à ' Homère, eli. I , r. iSt. — Un de nos troorères, parlanl d'one réunion élégante, non* représente Daines et puceles Qui chanloieni chantons noreles. (La Ouulelaiae de Saial-Gille, v. 27X. — FaHiaux et conlee, etc., édil. de Méon, I. III, p. 379.) > Les plus anciennes de ces pctiles compositions, dont certaines paraissent avoir ru pour auteurs des femmes, ne noos sont connues que par Esielian de Garibaj el par le D' Puerio, de Hernani, qui rapportent plusieurs fragments de cbanls guipnicoans du XV* siècle ; on les retrouvera plus loin. 15 Digitized by Google

l'organisation de nouvelles nationalités, soit au milieu, soit à la fin du moyen âge, ils se résignèrent à la condition où nous les voyons aujourd'hui, et qui nous reporte aux premiers temps de leur histoire.

Avant de cesser d'avoir une poésie qui leur fût propre, les Basques durent posséder un bien grand nombre de chants guerriers et épiques, pendant quinze siècles de combats continuels qui les ont presque anéantis; mais il est à croire que ces chants n'étaient guère que des inspirations de circonstance peu faites pour produire une impression profonde sur les esprits, et comme les chants les plus nouveaux sont les plus agréables [1], les derniers venus firent oublier les anciens.

La position que les événements et le respect des peuples voisins ont faite aux Basques dans les temps modernes, en Espagne, par la reconnaissance du petit royaume de Navarre, et plus tard par la conservation de leurs fueros, en France également par d'insignes priviléges d'exemptions et de noblesse, cette position a définitivement amené ce petit peuple épuisé, rassasié de tant de généreux combats, incapable de relever désormais son antique drapeau, à vivre silencieux sur ses montagnes et dans ses vallées, préférant avouer sa lassitude et goûter le repos acheté par des efforts sans exemple, au moins pour la durée, que se confondre avec les autres peuples et jouir d'une gloire qui ne lui appartiendrait pas en propre. De là des chansons ne traitant que des sujets paisibles et champêtres, ou conservant le souvenir d'aventures quelquefois tragiques [2].

Encore une fois, l'épuisement, la lassitude de tant de guerres, le dépit de tant de sang inutilement versé, qui n'avait abouti qu'à

[1] Homère, *Odyss.*, ch. I, v. 252. — Un de nos trouvères, parlant d'une réunion élégante, nous représente

Dames et puceles
Qui chantoient chançons noveles.

(*La Chastelaine de Saint-Gille*, v. 273. — *Fabliaux et contes*, etc., édit. de Méon, t. III, p. 379.)

[2] Les plus anciennes de ces petites compositions, dont certaines paraissent avoir eu pour auteurs des femmes, ne nous sont connues que par Esteban de Garibay et par le Dr Puerto, de Hernani, qui rapportent plusieurs fragments de chants guipuzcoans du XVe siècle; on les retrouvera plus loin.

LE PATS BASQUE. ‘■m user, anéantir à la longue sa nationalité , firent envisager au Basque la guerre eoinine un fléau, la valeur et les hauts faits comme l’expression naturelle tlu counige provoqué par des agressions injustes ; il lui fut dès lors diflicilc de poétiser et d’écouter avec charme des récits et des descriptions, agréables seulement pour ceux <)ui n’en ont pas subi les affreuses réalités, ou, tout au plus, pour ceux (|ui, un moment éprouvés par les dangers, peuvent attribuer à ces dangers mêmes quehiues résultats avantageux dans le présent ou pour l’avenir. Alors, en effet , les souffrances et les périls , présentant un côté favorable quelcon((ue , peuvent parvenir à plaire ; mais rien de tout cela n’enflammait l’imagination des B:isques ; souffrances .sans nombre , dévastations , horreurs de toute sorte, voilà ce qu’ils n’avaient ce.ssé de trouver dans les batailles, dans les rencontres. Ils s’y étaient conduits en héros, esclaves du devoir de tout homme libre attu(|ué dans ses foyers. Ce devoir noblement accompli écartait d’eux les regrets sur le passé; dans le présent, ils se sentaient humiliés de ne plus se voir qu’une tribu , libre sans doute , mais dans un héritage envahi; dans l’avenir, plus d’espérances : où trouver matière à inspiration, autrement ({ue pour peindre une situation par un seul trait énergique et brillant ' '! Les Bas(|ues cessèrent donc de bonne heure de composer des chants épiques destinés à célébrer les aventm’es et la gloire des braves, et ceux qui avaient été composés à d’autres époques se perdirent sans retour. 11 faut sans doute regretter une pareille perte ; mais on ne saurait en faire un crime à des montagnards illettrés, quand on voit la même chose se reproduire dans des pays mieux partagés sous le rapport de la culture intellectuelle. Que les Goths aient oublié leurs chants nationaux pareils à ceux ' Booclier, dans ses Sottenirt da Pays Batque, p. 63, el Lûdcniann, dans son Voyase anx Pyrinees, p. 3i6, rapportent onc anecdote tpil donne bien l'Idée du caractère basque sons ce rapport. Un étranger demandait , i l’aspect des ruines de llcndaye, ce qu'étairnt devenns cette ville si riebe, ses habitants renommés, ses hardis marins : • Allez il Amctzpil, répondit ou paysan, Ih sont les premiers; les autres sont dans le grand champ derrière l'église. • L'étranger y tut : vis-h-vls Ameiipil il vit le cimetière; derrière l’église il trouva la mer. — Un Jour, il Pampeionc, je demandais h une femme du peuple des nouvelles de son mari : • Il est, dit-elle en me montrant le ciel, puis en portant la main sur son cu-ur ; Il est dans l’ éternité et ici. • Il était mort. Digitized by Google

 ((ui se firent entendre aux funérailles de Théodoric II, tombé à la bataille de Cluilons personne ne songe à s'en étonner, ces chants n’ayant pas du survivre à la langue et à la religion primitive des barbares dont ils constituaient les annales; que la chanson de guerre teutonique mentionnée par Othon Morena comme en usage au XII* siècle ’, ait eu le sort. des chants satiri(|ues (ju’au siège du Château-Gaillard les soldats français et le peuple s’amusaient à composer sur la garnison prisonnière ’, je le comprends encore ; mais je suis fondé à faire un grief aux écrivains des XIV', XV' et XVI' .siècles, qui font mention de chansons populaires, de .s’en être tenus là, au lieu de prendre la peine de nous les faire connaître plus amplement *. Je soupçonne, d’après mi vers de l’un de nos anciens poèmes ‘, que, voyant certains couplets si bien et si universellement établis dans la mémoire de leurs contemporains, les écrivains de ces époijues considéraient l’immortalité comme ' Jornand., de Gelarum, tire Gothomm Origine, et retint getlit, cap. XLI. Cf. Ilitloire de la Gante méridianale tant let eonqn/ranit gerinaint, par M. FauricI, 1. 1, p S37. — Proc ope (De Dello Yandal. , lib. II, rap. VI), rl, d’après loi, Cedrrnus, racooleot qu'un roi randalc, Gélinicr, assiégé dans une ville d'Afrique, pria le général ennemi de lui envoyer une eilhare pour ciécuter nn chant qu'il avait composé sur ses misères. * Ber. Ital. Script., I. VI, col. 1U7, A. * Cnill. Armur. Brit. , Pkilippid. lib. VII, v. A5t. I.e mot prorerhia, qu'emploie le poète avec eanlica , semble se rapporter h des dictons du genre de celui que l'on peut lire dans le I. IV des Manntcrilt françoit de la BiHielkéqne dn Bol, p. 00, avec cette différence que les brocards de IlOi étaient , non plus en langue latine , comme les chants pupul,iires répandus parmi les basses ciasses de la population gallo-romaine an V' siècle (lliil. de la Gante mérid., etc., I. I, p. 439. Cf. Edél. du Hérii, Poéa. pop. lal. ani. an .Vf/' tieelej, mais en langue vulgaire, comme les cantilènes rustiques interdites par Gauthier, évêque d’Orléans, vers 8S8. (Sacro-tancla CoHri/io. ed. Labbe cl Cossarl,!. VllI, col. 640. B, E.) ‘ CAroniçne dn neligienx de Sainl-Dengt, liv. Il, cbap. II, ann. I381 ; 1. 1. p. 91. — Let Chroniguet de tire Jean Froittarl, 1. 1, p. 698, 699, ann. 1375. — Journal d'nn bonrgeoit de Parit , éd. du Panthéon lillêraire , p. GIS, col. I. — Le Pitorcc tatgrigne, h la suite do Journal de Henri III. édit, de la Haye, H.DCC.XUV., in-8", I. IV, p. 511, etc. * Faussement a ouvré pour nous, en reste anée ; A tous jours en sera malle canebon cantée. (Le Chevalier an Cggne, édit, de M. le baron de

Reiffcnberg, I. 11, p. 18Î, V. 8073.) D’autres passages montrent quelle apprébensioo nos ancêtres avaient de res mauvaises chansons, cl combien elles influaient sur leur conduite, surtout h la guerre ; Or guart cbascuns que granz colps 'I empleit. Que malvaise eancun de nus cbanict ne scil. {La Chanton de Holand, coopl. LXXVIII ; édit, de 1837, p. 40.) Pur lieu vus pri que ne seicz fuiant , Due nnlz prozdom maivaisentenl en chant. (Ibid., conpi. CXIV, p. 59. Cf. p. 57.) Digitized by Google

qui se firent entendre aux funérailles de Théodoric II, tombé à la bataille de Châlons [1], personne ne songe à s'en étonner, ces chants n'ayant pas dû survivre à la langue et à la religion primitive des barbares dont ils constituaient les annales; que la chanson de guerre teutonique mentionnée par Othon Morena comme en usage au XII[e] siècle [2], ait eu le sort des chants satiriques qu'au siége du Château-Gaillard les soldats français et le peuple s'amusaient à composer sur la garnison prisonnière [3], je le comprends encore; mais je suis fondé à faire un grief aux écrivains des XIV[e], XV[e] et XVI[e] siècles, qui font mention de chansons populaires, de s'en être tenus là, au lieu de prendre la peine de nous les faire connaître plus amplement [4]. Je soupçonne, d'après un vers de l'un de nos anciens poëmes [5], que, voyant certains couplets si bien et si universellement établis dans la mémoire de leurs contemporains, les écrivains de ces époques considéraient l'immortalité comme

[1] Jornand., *de Getarum, sive Gothorum Origine, et rebus gestis*, cap. XLI. Cf. *Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*, par M. Fauriel, t. I, p. 537. — Procope (*De Bello Vandal.*, lib. II, cap. VI), et, d'après lui, Gedrenus, racontent qu'un roi vandale, Gélimer, assiégé dans une ville d'Afrique, pria le général ennemi de lui envoyer une cithare pour exécuter un chant qu'il avait composé sur ses misères.

[2] *Rer. Ital. Script.*, t. VI, col. 1147, A.

[3] Guill. Armor. Brit., *Philippid.* lib. VII, v. 452. Le mot *proverbia*, qu'emploie le poëte avec *cantica*, semble se rapporter à des dictons du genre de celui que l'on peut lire dans le t. IV des *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, p. 60, avec cette différence que les brocards de 1204 étaient, non plus en langue latine, comme les chants populaires répandus parmi les basses classes de la population gallo-romaine au V[e] siècle (*Hist. de la Gaule mérid.*, etc., t. I, p. 439. Cf. Edél. du Méril, *Poés. pop. lat. ant. au XII[e] siècle*), mais en langue vulgaire, comme les cantilènes rustiques interdites par Gauthier, évêque d'Orléans, vers 858. (*Sacro-sancta Concilia*, ed. Labbe et Cossart, t. VIII, col. 640. B, E.)

[4] *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, liv. II, chap. II, ann. 1381; t. I, p. 91. — *Les Chroniques de sire Jean Froissart*, t. I, p. 698, 699, ann. 1375. — *Journal d'un bourgeois de Paris*, éd. du *Panthéon littéraire*, p. 618, col. 1. — *Le Divorce satyrique*, à la suite du *Journal de Henri III*, édit. de la Haye, M.DCC.XLIV., in-8°, t. IV, p. 511, etc.

[5] Faussement a ouvré pour nous, en ceste anée :
A tous jours en sera malle canchon cantée.
(*Le Chevalier au Cygne*, édit. de M. le baron de Reiffenberg, t. II, p. 182, v. 8073.)

D'autres passages montrent quelle appréhension nos ancêtres avaient de ces mauvaises chansons, et combien elles influaient sur leur conduite, surtout à la guerre :

Or guart chascuns que granz colps 'l empleit,
Que malvaise cançun de nus chantet ne seit.
(*La Chanson de Roland*, coupl. LXXVIII; édit. de 1837, p. 40.)

Pur Deu vus pri que ne seiez fuiant,
Que nulz prozdom malvaisement en chant.
(*Ibid.*, coupl. CXIV, p. 59. Cf. p. 57.)

LK PATS BASQUE. î«8 acquise à ces vers bien plus (Le Ballet exlrerafanl, sc. XV. Paris, Guillain, M.DC. XCIV., in-IS, p. AT.) Digitized by Google

acquise à ces vers bien plus qu'aux circonstances qui les avaient fait naître.

Nous ignorons si les Basques ont jamais rêvé une aussi belle destinée pour leurs chants nationaux; mais il est sûr qu'ils ont encore moins fait pour en conserver même le souvenir, peut-être à cause de l'insuffisance de leurs moyens. Ces chants, si, comme je le suppose, ils ont jamais existé, depuis longtemps ont disparu : il faut y renoncer; mais là où, en certains endroits, le laboureur, pareil à celui de Virgile, a dû fréquemment pâlir à la vue des javelots et des ossements gigantesques de guerriers antiques déterrés par sa charrue, des pasteurs paisibles, sinon heureux, modulent des chants, qui, pour être moins fiers, moins anciens et ne porter l'empreinte d'aucune époque, ne sont pas pour cela dénués de charme et d'intérêt. Hâtons-nous de les soustraire à l'oubli qui les menace [1], ne fût-ce que pour empêcher le retour des regrets et des plaintes auxquels ont donné lieu nos pertes en ce genre, surtout pour montrer qu'en fait de poésie populaire, comme dans tout le reste, la France n'a que peu de chose à envier aux autres nations.

LE CHANT DES CANTABRES.

Argument.

Les Escualdunac se vantent d'avoir conservé un monument de leur lutte contre les Romains. A les en croire, Auguste ayant fait la guerre aux Cantabres et les ayant vaincus, ceux-ci, sous le commandement d'Uchin, leur chef, se retirèrent sur une haute

[1] L'auteur d'une vieille comédie fait dire à l'un de ses personnages, qui vient d'essuyer une conversation en labourdin :

Comment ! ils parlent vasque? Ah ! le plaisant autheur !
S'ils ne parlent françois, je suis leur serviteur.
(Poisson, *le Poëte basque*, sc. IV.)

Craignant que le lecteur ne m'en dît autant, j'ai ajouté au texte une traduction littérale.

Dans une comédie d'une date postérieure, l'un des personnages, avant de chanter deux couplets en gascon, fait observer qu'ayant dessein de courir toute la France, il a cru devoir faire quelques scènes dans le langage particulier de chaque province; « et il y aura, ajoute-t-il, dans mes operas, du gascon, du normand, du bas breton et du basque. » (*Le Ballet extravagant*, sc. XV. Paris, Guillain, M.DC. XCIV., in-12, p. 47.)

 montagne , où leurs adversaires les tinrent bloqués pendant plusieurs années. La pai.v étant venue les délimT, Uebin partit pour l'Italie, où il fonda, dit -on, la ville d'Urbin. Pas plus que M. Fauriel •, je n'ajoute foi à ces traditions; mais il est pourtant singulier, comme l'observe M. de Himiboldt, que le nom A'Vrbino (Vrbinum) soit un mot basf|ue, qui signilie { ville j entre deujc eaux , et qu'il y ait en Alava un village appelé IJrbina*. Après le départ d'Uchin, les Cautalmes se donnèrent un autre chef nommé Lecobidi. Tels sont les événements, vrais ou faux, auxquels il est fait allusion dans cette pièce, qui ne brille pas, il faut le dire, par la clarté. Le premier couplet semble étranger au reste. « Il se rapporte, dit M. Fauriel, à une vieille histoire basque, d'une étrange ressemblance avec celle d'Agamemnon. 11 y eut, selon cette tradition, un chef très-brave et fort aimé, nommé Lélo. Ce chef ayant été obligé de faire une expédition de guerre en pa3's étranger, un certain Zara profita de son absence pour séduire sa femme Tota. Lélo, son expédition terminée, étant revenu chez lui, les deux amants se concertèrent pour le tuer, et le tuèrent. Le crime fut tlécouvert et fit du bruit. Il fut décidé dans l'assemblée du peuple ([ue les deux coupables seraient à jamais bannis du pays. Quant à Lélo, il fut ordoimé que, pour honorer sa mémoire et perpétuer les regrets de sa mort , tous les chants nationaux commenceraient par un couplet de lamentation sur lui. Si singulière que puisse paraître cette histoire, ajoute M. Fauriel, il y a un proverbe basque qui s'y rapporte et semble en attester sinon la vérité, du moins la popularité. Bethico Leloa, (c'est) l'étemel Lélo, ou éternel comme Lélo, dit-on de toute chose trop répétée. M. de Ilmnboldt cite en outre le refrain d'une vieille chanson en l'honneui' de Lélo '. » ' llitloire âe la r-aale mérUionale «tus la domiaalion

du co»

montagne, où leurs adversaires les tinrent bloqués pendant plusieurs années. La paix étant venue les délivrer, Uchin partit pour l'Italie, où il fonda, dit-on, la ville d'Urbin. Pas plus que M. Fauriel [1], je n'ajoute foi à ces traditions; mais il est pourtant singulier, comme l'observe M. de Humboldt, que le nom d'*Urbino (Urbinum)* soit un mot basque, qui signifie *(ville) entre deux eaux*, et qu'il y ait en Alava un village appelé *Urbina* [2]. Après le départ d'Uchin, les Cantabres se donnèrent un autre chef nommé *Lecobidi*.

Tels sont les événements, vrais ou faux, auxquels il est fait allusion dans cette pièce, qui ne brille pas, il faut le dire, par la clarté.

Le premier couplet semble étranger au reste. « Il se rapporte, dit M. Fauriel, à une vieille histoire basque, d'une étrange ressemblance avec celle d'Agamemnon. Il y eut, selon cette tradition, un chef très-brave et fort aimé, nommé *Lélo*. Ce chef ayant été obligé de faire une expédition de guerre en pays étranger, un certain Zara profita de son absence pour séduire sa femme Tota. Lélo, son expédition terminée, étant revenu chez lui, les deux amants se concertèrent pour le tuer, et le tuèrent. Le crime fut découvert et fit du bruit. Il fut décidé dans l'assemblée du peuple que les deux coupables seraient à jamais bannis du pays. Quant à Lélo, il fut ordonné que, pour honorer sa mémoire et perpétuer les regrets de sa mort, tous les chants nationaux commenceraient par un couplet de lamentation sur lui. Si singulière que puisse paraître cette histoire, ajoute M. Fauriel, il y a un proverbe basque qui s'y rapporte et semble en attester sinon la vérité, du moins la popularité. *Bethico Leloa*, (c'est) l'éternel Lélo, ou éternel comme Lélo, dit-on de toute chose trop répétée. M. de Humboldt cite en outre le refrain d'une vieille chanson en l'honneur de Lélo [3]. »

[1] *Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*, t. II, appendice n° III, p. 523.

[2] Je connais, dans cette province, trois localités de ce nom. Voyez *Diccionario geográfico-histórico de España por la real Academia de la historia*, secc. I, t. II, p. 409, 410.

[3] A mon tour, je citerai deux pièces du recueil de Bernard d'Etchepare où se retrouve *lelo*. On lit dans la première, intitulée *potaren Galdacia* (la Demande du baiser) :

230 LE PAYS BASQCE. Cülîe anecdote de riiistoirc bas(|ue peut être vraie; mais j'ai de la peine à croire que le premier couplet du chant (pii suit ait trait à celte particularité, et je doute que le proverbe, s'il existe rcelleinent, en soit venu. mon sens, lelo il lelo , etc., n'est ((u'uii refrain, une espèce de flontlon, de Ira la la, dérivé de l'espagnol helo (voici), pai’ lequi;! commence une ancienne romance : i Helo, holo, por do viene . El Infante vengador Caliallero à la gincta En un (uiballo corredor ! ^Bomancero catletlano , rtc. : K. -A. Brurkhjti!i, 18U, iD-12, l. II, n” 81, p. 205.) .\u reste, le refrain de Lelo, entendu comme l'explique M. Fauriel, rappelle le hélas Linus («“Xivi) des chansons funèbres de la Grèce. Le «utvi était aussi un refrain, et, quelle (|u'en fut l'origine, un refrain lugubre. L'hymne de deuil lui-même s'a|)pclait linus, (rlinusouclinus. Disrelinusest l'e.xhortation (pie s'adressent les vieillards d'Argos dans la belle lamentation du premier chœur de ïAgamemnon d'Eschyle. Une tradition racontait (|ue Linus était un beau jeune homme de naisssmcc divine, (pii avait vécu parmi les bergers de l'Argolide et ((ue des chiens sauvages avaient mis en pièces; une autre en faisait un (ils d'.Vpollon, un aède ipii avait vaincu Hercule sur la cithare, et

CHANTS HISTORIQUES. 231 Pour en revenir au chant des Cantabres, il est difficile de croire f|n’une pièce de cette iinti(|nitc, en la supposant du inèinc temps que le fait auquel elle se rapporte, ait pu se conserver aussi longuement dans le souvenir du peuple, qui oublie si vite ; aussi ne la donne- 1- on pas comme ayant été puisée à cette source. Selon M. de llumboldt, ce chant fut trouvé vers 1500, par Juan Ibancz de Ibarguen , chargé de faire des recherches dans les archives de Simancas et de la Biscaye. 11 était écrit (ce qui, après tout , n’est pas impossible) sui' une feuille de très-vieu.x parchemin, tout rongé de vers, et consistait en un grand nombre de couplets, dont le savant Biscayen transcrivit seulement (piatorzc. Cette copie, oubliée comme l’avait été si longtemps l’original *, re.sta inédite jusqu’en 1817, où Guillaume de llumboldt la publia dans son supplément à l’ai-ticle de la langue basque du Mithridates de Vater ’. Le langage de ce fragment est, comme on doit s'y attendre, fruste et abondant en îmehaïsmes, en termes perdus et inconnus, dont on ne peut risquer l’e.xplicalion ((ue sous toutes résen’es; en un mot, il présente des signes d’antiquité tels, que s’ils ne prouvent pas celle du morceau, leur accumulation pourrait bien avoir pour résultat d’inspirer de la défiance sur son authenticité. C’est dire que nous n’y croyons pas aussi complètement que les savants d’après lesquels nous reproduisons ces couplets. Lelo! il Lclo; Lelo! il Lelo; Leloa I Zarac 11 Leloa. (O) Lelo! mort (est) Lelo; (O) Lelol mort (est) Lelo; (0) Lelo! Zara A tué Lelo. Eroinaco aroteac Alogiiin , eta Vizcaiac daroa Cansoa. Les étrangers de Flonie Veulent forcer la Iliscaye, cl lai Biscaye élève Le chant de giicrre. ■ llnrriia 11 elle dans son Histoire générale de Biscajre, écrite en espagnol il Biarritz en 1785, et D. Joan Antonio de Moguel s'étend assez longuement sur cette pièce, qu'il regardait rurarae authentique, dans une lettre adressée à D. José de Vargas Ponee, le 30 mars 180i. Voyez Menoriul kuhirico ttpnüol, etc., t. VII, p. 7iO-7îi. * BericktigHngen umt Znsülze zum er»trn AbichniUe des zweyten Bandes des Mitbridalcs tier die Canlabriseke oder Baskiscke Spraehe, von Wilhera vun Huiukoldt. Berlin, 1817, in-8", p. 84-89. Digitized by Google

Pour en revenir au chant des Cantabres, il est difficile de croire qu'une pièce de cette antiquité, en la supposant du même temps que le fait auquel elle se rapporte, ait pu se conserver aussi longuement dans le souvenir du peuple, qui oublie si vite : aussi ne la donne-t-on pas comme ayant été puisée à cette source. Selon M. de Humboldt, ce chant fut trouvé vers 1590, par Juan Ibañez de Ibarguen, chargé de faire des recherches dans les archives de Simancas et de la Biscaye. Il était écrit (ce qui, après tout, n'est pas impossible) sur une feuille de très-vieux parchemin, tout rongé de vers, et consistait en un grand nombre de couplets, dont le savant Biscayen transcrivit seulement quatorze. Cette copie, oubliée comme l'avait été si longtemps l'original [1], resta inédite jusqu'en 1817, où Guillaume de Humboldt la publia dans son supplément à l'article de la langue basque du ***Mithridates*** de Vater [2]. Le langage de ce fragment est, comme on doit s'y attendre, fruste et abondant en archaïsmes, en termes perdus et inconnus, dont on ne peut risquer l'explication que sous toutes réserves; en un mot, il présente des signes d'antiquité tels, que s'ils ne prouvent pas celle du morceau, leur accumulation pourrait bien avoir pour résultat d'inspirer de la défiance sur son authenticité. C'est dire que nous n'y croyons pas aussi complétement que les savants d'après lesquels nous reproduisons ces couplets.

Lelo! il Lelo;	(O) Lelo! mort (est) Lelo;
Lelo! il Lelo;	(O) Lelo! mort (est) Lelo;
Leloa! Zarac	(O) Lelo! Zara
Il Leloa.	A tué Lelo.
Eromaco arotzac	Les étrangers de Rome
Aloguin, eta	Veulent forcer la Biscaye, et
Vizcaiac daroa	La Biscaye élève
Cansoa.	Le chant de guerre.

[1] Iturriza la cite dans son Histoire générale de Biscaye, écrite en espagnol à Biarritz en 1785, et D. Juan Antonio de Moguel s'étend assez longuement sur cette pièce, qu'il regardait comme authentique, dans une lettre adressée à D. José de Vargas Ponce, le 30 mars 1802. Voyez *Memorial histórico español*, etc., t. VII, p. 720-722.

[2] *Berichtigungen und Zusätze zum ersten Abschnitte des zweyten Bandes des* Mithridates *über die Cantabrische oder Baskische Sprache*, von Wilhem von Humboldt. Berlin, 1817, in-8°, p. 84-89.

■•23-2 LE FiVS BASQUE. Octabiano Octavien (est) Munduco jauna, Le seigneur du monde, Lecoliidi Lecobidi Vizeaioa. Celui de la Biscaye. llcbaBSOtntic Du côté de la mer Eta leorrez, Et du côté de la terre. Iinini deuscu (Octavien) nous met Molsoa. Le siège (à l'entour). Lcor celaiac Les plaines du rivage Bereac dira , Sont à eux, Mciidi tansaiac , lats bois de la monUgne, Leusoac. Les ciivemes *. Lccu ironcan En lieu favorable Gago-zanean , Nous étant postés. Norbcrac sendo Chacun (de nous) ferme (Uau) gogoa. A le courage. Bildnrric gutchi, Petite (est notre) frayeur. Arma bardinaz; A armes égales; Oramaia, zu (Mais) ô notre huche au pain, vous Guexoa! (Êtes) mal (pourvue)! Soyac gogorrac Si dures cuirasses Badiriluiz, Ils portent (eux). Narru billosUi Les corps sans défense Sitrboa. (Sont) agiles. Bost urteco , Cinq ans durant. Eguii, gabean, De jour, do nuit, Gholdi bagaric. Sans aucun repos , Boclioa. Le siège (dure). Giireco bata Quand un de nous Il badaguian, Eux tuent. Bost amarren Cinq dizaines d'eux Galdua. (Sont) détruites. ' Il «;iiiblc qu'il faille, il l'exemple de M. E'aurlel , sons-enlendre i nous; car si le riril que nous axons fail en eoninicncaol est exact, les Canlabres se Irouvaienl dans nne posilioii analogue i celle des Kleidiles, dont l'un dit qne les brates ont pour Tilles les solitudes et les gorges des montagnes : Xsipaïf ÀayxièeK / è^n^tac; T® T;iM.riV.àrAX. iCAanla populaires de la Grèce moderne, t. I, n° XXIV, p. 118.) Digitized by Google

CHAKTS HISTORIQUES. 333 hec aniz, la (Jii giilclii-taia, Azquen inJiigu Lalboa. (Ihcure lurrean Ta aen errian Biroch ain balen /.ainoa. Ecin glieyago. (Mais) eux (sont) nombreux , et Nous (sommes uno) petite troupe, A la lin nous avons fait Amitié. Dans notre terre Et dans letir pays (11 y a) une manière île lier Les fardeaux. Davantage (était) impossible. Tibur Icciia La ville du Tibre Gueldico zabal. Reste étendue. Uchin tamaio Ucliin. . . Grandojü. (Est) grand. (Illisible.) ( ) Ilandi arichac Des grands chênes Gheslo sindoaz La force s'use Bethigo naiaz Au grimper perpétuel Nardoa. Du pic. LE CHANT D'ALTABISCAR. Ar^omêat. La défaite de l'arrière - garde de Charlemagne à Uoiicevaux , et la mort de Roland, d'Olivier et des autres pairs de France, furent pour le moyen âge ce que le siège de Troie avait été pour l'antiquité, une source féconde de chants épiques *. Le plus remarquable ' Le passage sniTani , rboisi enirc mille, snini pour donner nne Idée de la popularité dont Jouissaient chez noos les chants dont Roland et son compapon Olirler étalent les héros. Les jongleurs , dit un trouvère, Par CCI qnareles vont chantant El d'Olivier et de Rniant Et des déduis et des amors El des itroesces de plosors. (Hl.slolrc sainte en vers. Ms. de la BihI. lmp. n“ 7181-3, fol. 210 recto.) A Milan, on chantait de même les hauts faits de nos deux paladins : > Hisirlones cantabanl, sicut modo canlat'ir de Kolando et Ollverlo. > (Anti^nilalet llalicr médit aci, l. Il, Digitized by Google

Aec aniz, ta	(Mais) eux (sont) nombreux, et
Gu gutchi-taia,	Nous (sommes une) petite troupe,
Azquen indugu	A la fin nous avons fait
Lalboa.	Amitié.
Gheure lurrean	Dans notre terre
Ta aen errian	Et dans leur pays
Biroch ain baten	(Il y a) une manière de lier
Zamoa.	Les fardeaux.
Ecin gheyago.	Davantage (était) impossible.
. . . . .	. . . . .
Tiber lecua	La ville du Tibre
Gueldico zabal.	Reste étendue.
Uchin tamaïo	Uchin. . .
Grandojo.	(Est) grand.
(Illisible.)	(. . . . .)
Handi arichac	Des grands chênes
Ghesto sindoaz	La force s'use
Bethigo naiaz	Au grimper perpétuel
Nardoa.	Du pic.

LE CHANT D'ALTABISCAR.

Argument.

La défaite de l'arrière-garde de Charlemagne à Roncevaux, et la mort de Roland, d'Olivier et des autres pairs de France, furent pour le moyen âge ce que le siége de Troie avait été pour l'antiquité, une source féconde de chants épiques [1]. Le plus remarquable

[1] Le passage suivant, choisi entre mille, suffit pour donner une idée de la popularité dont jouissaient chez nous les chants dont Roland et son compagnon Olivier étaient les héros. Les jongleurs, dit un trouvère,

> Par ces quareles vont chantant
> Et d'Olivier et de Rolant
> Et des deduis et des amors
> Et des proesces de plusors.
>
> (Histoire sainte en vers, Ms. de la Bibl. imp. n° 7181-3, fol. 210 recto.)

A Milan, on chantait de même les hauts faits de nos deux paladins : « Histriones cantabant, sicut modo cantatur de Rolando et Oliverio. » (*Antiquitates Italicæ medii ævi*, t. II,

234 LK PAIS BASQUE. est, .sans contredit, celui de Turold, (|ui a trouvé un admirateur jus(|uc dans M. Géniii ; mais ce n’est pas , à |)roprcment parler, un chant, comme celui <|u’a recueilli M. Landstad *. D’ailleurs, tel (|ue nous l’a conservée le manuscrit d'Oxford, le plus ancien de ceux qui nous restent. Va rj este du trouvère ou du jongleur normand ne saimait remonter à l’époque carolingienne. Les Ba,sques n’iiésitent pas à présenter comme contemporain de la déroute de Uoucevaux le chant d’Altahisear, destiné k célébrer la victoire de leurs ancêtres. .V ce sujet, je ne sais trop ce qu’il faut croire des assertions de M. Garay, qui parle d’un ancien manuscrit où le fameux la 'l’our d’Auvergue aurait rencontré ce morceau à Saint-Sébastien, en 1704; mais je sais bien (|u’avant le XIII' siècle, ou confiait rarement k l’écriture les poésies composées en langue vulgaire , et ce n’est sûrement piis dans les Pyrénées que l’on aurait dérogé k l’usage, surtout eu faveur du col. SAi, C.) — Ils n'6l2irnt pis moîDs populaires en Espagne. D. Gonialo de Berceo, voulant exallcr le roi de Léon, Itamire II, déclare Que nol vénitien de csluerzo Koldan ni Olivero. { Vida de San Miltan, copl. Ali. — Coleccion de poetiat ratlellanu anleriaret al i'iplo A I', publ. pur D. Thomas Sinchei. En Madrid, M.DCC.LX.\.\., in ■8'’, I. II, p.2«;.) Avec une itareille poimlarilr, on s'eipiiqur aisément le grand nombre de localités qui portent le nom de Roland, même en dehors des Pyrénées, et l'eii.stence de proverbes c|ui font allusion b l'eipédilion où il perdit la vie. Au XV' siècle, voulait-on exprimer que l’on était peu avancé dans une entreprise, on disait que l'on ; était avant, autant que Charlemagne dans les E.spagnes. {Les Arrfis iT Amours, etc. A Amsterdam , chez François Changuion, MDCCXXXI, in-8°, seconde part., p. 331 , arr. XXXIII.) Peot-étre aussi disait-on déjh mourir de la mari Roland, pour ntourtr de soif, et faire le Roland, pour menacer, faire le mourais , le raillant, deux expressions recueillies par Oudin dans ses Curiosités franfoises, édit, de M.DC. LYL, p. i73, 371.— Tout le monde connaît, dans les Pyrénées, la brèche, le pas de Roland. Rien loin de lit, on peut signaler, dans la commnne deJoursac, canton do Massiac (Cantal), un ravin appelé rurin de Roland. Voyez Description kislorii/ue cl actcari/lque de la kaule Auvertne, etc., par J.-R. Bouillet, p. iA. ' Xorske Folke- Viser. Cliristianla , 185Î-S3, in-8", chap. XIV. Ce chant populaire, en vieux norvégien, est intitulé ; Roland og Mognus Kongin. Conservé par la tradition seulement, il ne nous est pas arrivé en entier, et il est difficile d’en Oxer la date, 11 existe

aussi un chant des Firrocr sur le même sujet; mais ce n’est qu’une imitation du chant norvégien. — Dans ce dernier, on lit, p. 171 : Dci sidgest lit pé Riisarvullen, et l éollieur écrit en note ; Rasarsollen , llonsraldiollen , Ronsrallrollen , Ronsanolden , Rssorrollann, Honserolden , se rencontrent souvent dans les rhaiils jiopulaires norvégiens pour désigner un lieu de conihal ou de jeu, — Aiiparav.int, dans le chant XIII du mé.i e recueil, Ivar Erlingen, Iving ou Iven Eringen, y est comparé, pour la valeur, b Roland. Les niants norvégiens le nomment meme quelquefois compagnon de Roland. Digitized by Google

est, sans contredit, celui de Turold, qui a trouvé un admirateur jusque dans M. Génin; mais ce n'est pas, à proprement parler, un chant, comme celui qu'a recueilli M. Landstad [1]. D'ailleurs, tel que nous l'a conservée le manuscrit d'Oxford, le plus ancien de ceux qui nous restent, la *geste* du trouvère ou du jongleur normand ne saurait remonter à l'époque carolingienne.

Les Basques n'hésitent pas à présenter comme contemporain de la déroute de Roncevaux le chant d'Altabiscar, destiné à célébrer la victoire de leurs ancêtres. A ce sujet, je ne sais trop ce qu'il faut croire des assertions de M. Garay, qui parle d'un ancien manuscrit où le fameux la Tour d'Auvergne aurait rencontré ce morceau à Saint-Sébastien, en 1794; mais je sais bien qu'avant le XIII[e] siècle, on confiait rarement à l'écriture les poésies composées en langue vulgaire, et ce n'est sûrement pas dans les Pyrénées que l'on aurait dérogé à l'usage, surtout en faveur du

col. 844, C.) — Ils n'étaient pas moins populaires en Espagne. D. Gonzalo de Berceo, voulant exalter le roi de Léon, Ramire II, déclare

Que nol venzrien de esfuerzo Roldan ni Olivero.

(*Vida de San Millan*, copl. 412. — *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*, publ. por D. Thomas Sanchez. En Madrid, M.DCC.LXXX., in-8°, t. II, p. 266.)

Avec une pareille popularité, on s'explique aisément le grand nombre de localités qui portent le nom de Roland, même en dehors des Pyrénées, et l'existence de proverbes qui font allusion à l'expédition où il perdit la vie. Au XV[e] siècle, voulait-on exprimer que l'on était peu avancé dans une entreprise, on disait que l'on y était avant, autant que Charlemagne dans les Espagnes. (*Les Arrêts d'Amours*, etc. A Amsterdam, chez François Changuion, MDCCXXXI, in-8°, seconde part., p. 331, arr. XXXIII.) Peut-être aussi disait-on déjà *mourir de la mort Roland*, pour *mourir de soif*, et *faire le Roland*, pour *menacer, faire le mauvais, le vaillant*, deux expressions recueillies par Oudin dans ses *Curiositez françoises*, édit. de M.DC. LVI., p. 275, 371.— Tout le monde connaît, dans les Pyrénées, la brèche, le pas de Roland. Bien loin de là, on peut signaler, dans la commune de Joursac, canton de Massiac (Cantal), un ravin appelé *ravin de Roland*. Voyez *Description historique et scientifique de la haute Auvergne*, etc., par J.-B. Bouillet, p. 24.

[1] *Norske Folke-Viser*. Christiania, 1852-53, in-8°, chap. XIV. Ce chant populaire, en vieux norvégien, est intitulé : *Roland og Magnus Kongin*. Conservé par la tradition seulement, il ne nous est pas arrivé en entier, et il est difficile d'en fixer la date. Il existe aussi un chant des Fœroer sur le même sujet; mais ce n'est qu'une imitation du chant norvégien. — Dans ce dernier, on lit, p. 171 :

Dei slógest út pá Rúsarvollen,

et l'éditeur écrit en note : *Rúsarvollen, Ronsvaldvollen, Ronsvallvollen, Ronsarvolden, Rusarvollann, Ronsevolden*, se rencontrent souvent dans les chants populaires norvégiens pour désigner un lieu de combat ou de jeu. — Auparavant, dans le chant XIII du même recueil, Ivar Erlingen, Iving ou Iven Eringen, y est comparé, pour la valeur, à Roland. Les chants norvégiens le nomment même quelquefois compagnon de Roland.

 basque , ((iii n'a jamais été considéré (|iic comme une langue courante, sans emploi pour les choses dont on voulait conserver un souvenir durable. Je crois pourtant à ranti(|uité du chant d'Allabiscar, mais eu me fondant sur le sentiment général de la pièce, que distingue entre toutes sa double énumération de giierriers, si originale et d'un si puissant clfet. Il est encore un point sur le(|uel s'appuie ma croyance ; c'est le nom de Carlomano donné au roi franc. Tout porte à croire que tel était , ou peu s'en faut , celui par lequel ou désignait de son vivant Cliarlemagne, qui n'a été appelé tout d'abord Carolvs lüagmts ((uc' paj' une traduction matérielle du nom de Carloman. Ce point a été , il est vrai , sullisamment démontré par J. Grinmi ' et par M. Michelet 'avant la publication du chant d'.Utabiscar ; mais il est peu probable (|uc l'éditeur, ou tout autre , ait puisé dans leurs ouvrages l'idée d'ajouter à l'air d'anti(|uité de cette pièce en donnant au grand empereur un autre nom que celui sous le((uel il est généralement connu. Il est encore moins vraisemblable que l'auteur du chant d'.Mtabiscar ait lu un petit poème bohémien de la fin du XV* siècle, qui offre plus d'un trait de ressemblance avec le chaut basJiue : je veux parler de la Défaite (les Saxons, publiée par ^^'encesl<•ls Hanka dans son recueil intitulé Itukopis hralodvorsktj (Manuscrit de Kralodvorsky). Cette pièce, que nous aurions voulu citer en entier, se termine ainsi : Wenesh escalada la inonlagne, — il leva son épée vers la droite : — c'est Ut ((uc se lance l'armée; — il leva l'épée vers la gauche : — c'est là (pie fond l'armée, — et de là sur le rocher; — et du haut du rocher — on jetait des pierres sur les Germains. — L'armée se précipite du haut du rocher dans la plaine, — et les Germains gémissaient, — et les Germains fuyaient, — et ils succombèrent ■ DeuUcke Gramsulétt, roi. lit (GAtliniit'n, bri Dieterirh, 1831, tn-S**, p. 319, 320). ' Huloire ie Franct, t. I (Paris, 1833, in-8"), p. 307, en note. Voyei cnrore noire pobticalion inlUuléc : Ciarlematne , m Anglo-Normm Poem »(Ike Imelflk Ontirp, p. 54-Sfi. Aoi passages qui s'y Iroureiil cités, ajoutée te suivant, qui est de l'historien Tndebuite : • Isti prudentissimi milites... venerunt per viani quant jam dudnm (Utrlomaurut, ttiirilicus rexFranciae, aptare feeit, usque Caostantinopollm. ■ (Ms. Bibl. imp. n" !il3.~>. A, fol. 1 recto, ult. lin.) ■ Dit Kiirilirlufer Ila$t4tehnft , etc. Prag, 1829, in-8", p. 72. — Voyer sur ce recueil le Ballet, iea aciesrei kitlor., etc., publié par le baron de Fèrussac, t. XIII, p. 300-303. Digilized by Google

basque, qui n'a jamais été considéré que comme une langue courante, sans emploi pour les choses dont on voulait conserver un souvenir durable.

Je crois pourtant à l'antiquité du chant d'Altabiscar, mais en me fondant sur le sentiment général de la pièce, que distingue entre toutes sa double énumération de guerriers, si originale et d'un si puissant effet. Il est encore un point sur lequel s'appuie ma croyance : c'est le nom de *Carlomano* donné au roi franc. Tout porte à croire que tel était, ou peu s'en faut, celui par lequel on désignait de son vivant Charlemagne, qui n'a été appelé tout d'abord *Carolus Magnus* que par une traduction matérielle du nom de *Carloman*. Ce point a été, il est vrai, suffisamment démontré par J. Grimm [1] et par M. Michelet [2] avant la publication du chant d'Altabiscar; mais il est peu probable que l'éditeur, ou tout autre, ait puisé dans leurs ouvrages l'idée d'ajouter à l'air d'antiquité de cette pièce en donnant au grand empereur un autre nom que celui sous lequel il est généralement connu.

Il est encore moins vraisemblable que l'auteur du chant d'Altabiscar ait lu un petit poëme bohémien de la fin du XV[e] siècle, qui offre plus d'un trait de ressemblance avec le chant basque : je veux parler de la *Défaite des Saxons*, publiée par Wenceslas Hanka dans son recueil intitulé *Rukopis Kralodvorsky* (Manuscrit de Kralodvorsky). Cette pièce, que nous aurions voulu citer en entier, se termine ainsi :

Wenesh escalada la montagne, — il leva son épée vers la droite : — c'est là que se lance l'armée; — il leva l'épée vers la gauche : — c'est là que fond l'armée, — et de là sur le rocher; — et du haut du rocher — on jetait des pierres sur les Germains. — L'armée se précipite du haut du rocher dans la plaine, — et les Germains gémissaient, — et les Germains fuyaient, — et ils succombèrent [3].

[1] *Deutsche Grammatik*, vol. III (Göttingen, bei Dieterich, 1831, in-8°, p. 319, 320).

[2] *Histoire de France*, t. I (Paris, 1833, in-8°), p. 307, en note. Voyez encore notre publication intitulée : *Charlemagne, an Anglo-Norman Poem of the twelfth Century*, p. 54-56. Aux passages qui s'y trouvent cités, ajoutez le suivant, qui est de l'historien Tudebode : « Isti prudentissimi milites... venerunt per viam quam jam dudum *Carlomannus*, mirificus rex Franciæ, aptare fecit, usque Constantinopolim. » (Ms. Bibl. imp. n° 5135. A, fol. 1 recto, ult. lin.)

[3] *Die Königinhofer Handschrift*, etc. Prag, 1829, in-8°, p. 72. — Voyez sur ce recueil le *Bullet. des sciences histor.*, etc., publié par le baron de Férussac, t. XIII, p. 300-303.

236 LE PATS BASQUE. Comme dans le poëme bohémien, on voit dans le chant basque l'ennemi écrasé sous des rochers lancés du haut des montagnes ; mais l'auteur nous montre encore ses compatriotes armés d'arcs et de llèches ; or, nous savons que les montagnards de la Navarre étaient autrefois de grands chasseurs. Depuis l'époque à la<|uclle appartient la rédaction du Fuero général ' jusqu'à l'année 1576, nous voyons une classe de vilains appelés razadores , (|ui payaient une certaine redevance au roi et formaient une espèce de communauté, au moins au commencement du XIV* siècle '. la lin, le roi Charles III achetait deux cent sept peaux de martres à l'er de Echaiu et à d'autres hommes des montagnes , c'est-à-dire de la merindad de Pampelune , au prix d'un demi florin la pièce IjB chant d'.\ltabiscar a été traduit on vers par M. BarandeguyDupout, sous le titre de Chant des Escualdunac *. ALTABISCAHHACO CASTCA. otf»rt«rr4 ^ Oybu bat aditua izan da E^coalduDCQ nieadieii arteiic, Eia eichoco Jaunac, bere athfarrn ainlrineaa ebulir, Idekt tu bebarriac, cia errao du : < Nor da hor? Cer nabi daalet? » Eta charurr.4, bore nausiaren oinctan lo zapuena, Alcbatu da, cta karrasiz Aliabiürarren inKuraar hcihe diiii. LE CHANT d'aLTAIïISCAU. ^ Diil«c*.e d* b>0s« Ksvarr* ^ Un cri s'est élevé Du milieu des montagnes des Basques, Et VeUheco jauna^t debout devant sa porte A ouvert i'oreille, et il a dit : « Oui est Ib? Que me veot-on? > Et le chien , qui dormait aux pieds de son mailre, S'est levé, et il a rempli le< environs d'Allabiscar de ses aboieoienis. ' Liv. III, -lii. VU, chap. VI {Fueros del reyno de Favarra, etc. En J^amplona, |ior Longas, ailo de 1815, in-folio, p. 75, col. 2), il est question des vilains chasseurs de Garbindo, Lcranoz et aaircs villages. ' Dtccionario de tnitguedadet del reino de Sevarra, 1. 11, p. ü2l, 02*2. * Ibid., p. 3ÛÜ, au mot Martra. Ce qu'on lit t. lit, p. 141 , fait croire que c'était pour spèruler. * Vnc voix dtê Pyrènée». Paris, chez Ledoyen, 1854, lu-12, p. 28-30. * Mot k mot, moUre de lê maiton, liiie que l'on donne aux laboureurs propriétaires. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.79% accurate

CHAIHTS HISTORIQUES. 537 IbaHetarcii lepoan haraboU bat ai;hfrlrea tb, Urbiltcen da« arrokac esker cta esrnn Joirf'n ilituebiir; llori da orruotic heidu dcn armadabaien burruma. Mendiea capetctaric guricc errpuciila eman dioïc; Berec tuten »einua adiarazi dutr, Eta elchero Jauoae bere dardac zorrozlco lu. lieldu dira! beldu dira! cer Uozazco sa:»ia 1 Nota ccr Dabi colorexco banderac hi'ieo erdian aghcrtcvn dirent Cer simiztac atheraicco diren hein armetaric! Cembat dira? llaarra» condatzac ongbi. Bal, biga, birur. laur, bnrtz, sei, zazpi, zorizi, bideratzi, bamar, bameca, hamabi, Hamabimr, bamalaur, bamaboriz, bama.sein, hamaz.izpi, bemezorixi, bcmerelzi, bogoi. Hogoi eta millara omino. Hein rondalrea dcmborarro gallcea lilele. Urbilt ditzagufl gure beso uilac, errotic albera dilxagun arrora lioriec, Bolba dtizagun meiidiarcn palarra bebera Hein baroen gaineraino; Leber dilzagnn, berioaz Jo dilLigun. Ccr nabi zuten gure mendielaric Norleco ghizon borier? Certacu Jin dira gure bakearen naba^tera? Jaango coac mendiac in dilucoean nabi izan du bec gliizoner ez pasati'ca. Bainan arrokac biribilcolira erorteen dira . tvopac leberlren dituzte. Odola eburratan badoa , baragbi puscac dardaran daude. Oh! ccmbal bezurr carrascatuac ! cer odolezco itsa^oa! Au col d'ibaflela un bruit retentU; Il approche en frappant k droite , îi gauche les rochers ; C'est le mormure sourd d'une armt'C qui vient. Les nMres jr onl répondu du somiuei des inonlagoes; Ils ont fait eulendre le signal de leurs cors, Et VetchtCQ-jauna aiguise ses flèches. Ils viennent! ils viennent! quelle haie de ianccsi Comme les bannières de toutes couleurs flolienl au milieu d'eux! Quels éclairs jaillisseot an milieu de leurs armes! Combien sont- ils? Enfant, compte- les bien. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, Treize, quatorze, quinze, seize, dtX'sepl, dix-huit, üix iRmf, vingt. Vingt, et par milliers d'antres encore. On perdrait son temps k les compter. Unissons nos bras nerveux et souples, déracinons res rochers, Lançons-les dn haut de la montagne en bas Jusque sur leurs lètes; ÈrrasoDs-les, frappons-les de mort. Que voulaient-ils de nos montagnes, n$ hommes du Nord? Pourquoi sont-ils venus troubler noire paix? Quand Dieu ût ces montagnes, ü voulut que les Immmes ne les franchissent pas. Mais les rochers en tournovant tombent, ils écraseni les troupes. f.e sang ruisselle, les débris de chairs palpitent. Oh! combien d'os broyés! quelle mer do rang!

Digitized by Google

Ibañetaren lepoan harabotz bat aghertcen da,
Urbiltcen da, arrokac esker eta escun jotcen dituelaric;
Hori da urruotic heldu den armadabaten burruma.
Mendien capetetaric guriec erepuesta eman diote;
Berec tuten seinua adiarazi dute,
Eta etcheco jaunac bere dardac zorrozten tu.

Heldu dira! heldu dira! cer lanzazco sasia!
Nola cer nahi colorezco banderac heien erdian aghertcen diren!
Cer simiztac atherateen diren hein armetaric!
Cembat dira? Haurra, condatzac onghi.
Bat, biga, hirur, laur, bortz, sei, zazpi, zortzi, bederatzi, hamar, hameca, hamabi,
Hamahirur, hamalaur, hamabortz, hamasein, hamazazpi, hemezortzi, hemeretzi,
bogoi.

Hogoi eta millaca oraino.
Hein condatcea demboraren galtcea liteke.
Urbilt ditzagun gure beso zailac, errotic athera ditzagun arroca horiec,
Botha ditzagun mendiaren patarra behera
Hein buruen gaineraino;
Leher ditzagun, herioaz jo ditzagun.

Cer nahi zuten gure mendietaric Norteco ghizon horiec?
Certaco jin dira gure bakearen nahastera?
Jaungoicoac mendiac in dituenean nahi izan du hec ghizonec ez pasatcea.
Bainan arrokac biribilcolica erortcen dira, tropac leherteen dituzte.
Odola churrutan badoa, haraghi puscac dardaran daude.
Oh! cembat hezurr carrascatuac! cer odolezco itsasoa!

Au col d'Ibañeta un bruit retentit;
Il approche en frappant à droite, à gauche les rochers :
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes;
Ils ont fait entendre le signal de leurs cors,
Et l'*etcheco-jauna* aiguise ses flèches.

Ils viennent! ils viennent! quelle haie de lances!
Comme les bannières de toutes couleurs flottent au milieu d'eux!
Quels éclairs jaillissent au milieu de leurs armes!
Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien.
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze,
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et par milliers d'autres encore.
On perdrait son temps à les compter.
Unissons nos bras nerveux et souples, déracinons ces rochers,
Lançons-les du haut de la montagne en bas
Jusque sur leurs têtes;
Écrasons-les, frappons-les de mort.

Que voulaient-ils de nos montagnes, ces hommes du Nord?
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix?
Quand Dieu fit ces montagnes, il voulut que les hommes ne les franchissent pas.
Mais les rochers en tournoyant tombent, ils écrasent les troupes.
Le sang ruisselle, les débris de chairs palpitent.
Oh! combien d'os broyés! quelle mer de sang!

The text on this page is estimated to be only 15.48% accurate

I.E PAYS RASQrr Kscapa! cscn|M ! iuibrcU uliii dituzoorur. Ksrapa hadi, Carlomano erreg^.e, hirc iuma belUekia eu hirc rapa Korriareiin; HIre iloba maiiea, Errolao zaagarra, lianldiet liila dago; Brrc zaogarrtassua beretaco ei do ixan. Eta oral, Escualdunac, otz ditzagon arroca boriec; JaoU gbiten Ote, Igor diizagun guro dardac escapatcen direaeo contra. Badoadi! badoadi! non da bada laiilzezco sasi bura? Non dira hdeo erdian aglierri ciren ccr nahl coturezco bandera bec? Ez da ghcbiago siinlztanc aiheralccn hi-ien arma odoicz bctbclarir. Ceojbat dira? Haurra, condalzac onghi. Hogot. hefflcri'lzi, bcmezorlzi, haznazazpi, baniasei,bamaborlz,hamalaar, bamabirur, Uamabi, liaœcca» linmar, bederatzi, zorlzi, zazpi, sei, boriz, laar, hirur, biga, bal. Bat! cz da bihiric agherlrcn gcbiago. ALbabo da. Kichcco jaana, joaiten abalzira zure cbacurrarekin , /ure emaztearen ela zurc haurrcn bcsarkalrera , /urc darden garbitrcra eia airbatrera zurc tntckin, Pta ghero bcicn gaiiu'an elzatcr:i eta lo itrra. Gabaz , arranoac jnaocn dira baaglii pusra lohcrtu boricn jaten, Eta bczurr boricc oro churiiuro dira eternilaU^an. Fu\ez ! rayez! vous k qui il reste de la force cl on cheval. Puis, mi CarloinaD, aviT (es plumes noires et la cape rouge: Ton neveu bicn-aimè, Roland le robuste, est Cdemlu mort Ik-bas. Son courage ne lai a servi li rien pour lui. Et maintenant, Basques, laissons res rochers, Descendons vite en lançant nos Oèclics !i ceux qui fuient. Ils fuient t ils fuient! uü est donc la haie des laricc5! Où sont res bannières de toutes couleurs flottant au milieu d'eux? Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang. Combien sont-ils? Enfant, rmupte-les bien. Vingt, dix-neuf, dix-buit, dix-s4^pl. seize, quinze, quatorze, treize. Douze, onze, dix, neuf, bult, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un. Un ! il n'en parait pas un de plus. C'est fini. F.tcheco^jauna t ^ous pouvez rentrer avec votre chien. Embrasser votre fcintnt et vos enfants. Nettoyer vos flèches, les serrer avec voire cor, et ensuite vons coocher et dormir dessus. La nuit, les aigie.s viendront manger ces chairs i'craséfs. Et tous res os blanchiront dans réternilê. Digitized by Google

Escapa ! escapa ! indar eta zaldi dituzuenac.
Escapa hadi, Carlomano erreghe, hire luma beltzekin eta hire capa gorriarekin;
Hire iloba maitea, Errolan zangarra, hantchet hila dago;
Bere zangarrtassua beretaco ez du izan.
Eta orai, Escualdunac, utz ditzagun arroca horiec;
Jauts ghiten ite, igor ditzagun gure dardac escapatcen direnen contra.

Badoadi ! badoadi ! non da bada lantzezco sasi hura?
Non dira heien erdian agherri ciren cer nahi colorezco bandera hec?
Ez da ghehiago simiztaric atherateen heien arma odolez bethetaric.
Cembat dira? Haurra, condatzac onghi.
Hogoi. hemeretzi, hemezortzi, hamazazpi, hamasei, hamabortz, hamalaur, hamahirur,
Hamahi, hameca, hamar, bederatzi, zortzi, zazpi, sei, bortz, laur, hirur, biga, bat.

Bat! ez da bihiric aghertcen gehiago.
Akhabo da. Etcheco jauna, joaiten ahalzira zure chacurrarekin,
Zure emaztearen eta zure haurren besarkatcera,
Zure darden garbitcera eta alchatcera zure tutekin, eta ghero heien gainean etzatera eta lo itera.
Gabaz, arranoac joanen dira haaghi pusca lehertu horien jatera,
Eta hezurr horiec oro churituco dira eternitatean.

Fuyez ! fuyez ! vous à qui il reste de la force et un cheval.
Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge;
Ton neveu bien-aimé, Roland le robuste, est étendu mort là-bas.
Son courage ne lui a servi à rien pour lui.
Et maintenant, Basques, laissons ces rochers,
Descendons vite en lançant nos flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient ! ils fuient ! où est donc la haie des lances!
Où sont ces bannières de toutes couleurs flottant au milieu d'eux?
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien.
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize,
Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un ! il n'en paraît pas un de plus.
C'est fini. *Etcheco-jauna*, vous pouvez rentrer avec votre chien,
Embrasser votre femme et vos enfants,
Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre cor, et ensuite vous coucher et dormir dessus.
La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées,
Et tous ces os blanchiront dans l'éternité.

CHAINTS HISTORIQUES. i\ bataii.ee de reotibar KT U'TRE» KlUCVei^TS AflCIK«f« Ar^uxstnt Les six premiers vers qui suivent appartiennent à une vieille chanson cpii remonte , selon toute apparence , à l'époque même »lela bataille donnée le 19 septembre 13t}l,et gagnée par les Gu ipuzeoans sur les Biseayens. Publié pour la première fois par Estevan de Garibay, ce fnigment a été répété depuis pai‘ Argote de Molina, le doeteiu" de Isasti *, et par bien d’autres *. Le début en est remarcpiable en ce qu’il se retrouve, ou peu s’en faut, dans une pièce que M. Cbaho fait remonter jusqu’aux premiei-s siècles de l’ère clirétienne ’, et qu'il offre un tour et un ordre d’idées familiers aux poètes modernes *. Une vieille chanson bretonne présente également quelque chose d'analogue ; Chaque chose a sa loi ; — l’eau coule de la fontaine, — l'eau descend au creux du vallon , — le feu s’élève et monte au ciel. (Kroai ann hent [la Croix tu rliciniii], dans Ir Sursoa Breit, I. il. p. 288, 289.) Peut-être aussi faut-il voir un début du même genre dans ces (juatre vers par lesquels s’ouvre une vieille chanson nisse, et qui portent l'empreinte de la rêverie qu'inspire le spectacle de la nature * ; ■ Compendia kislorial de la M. .V. p SI. L. provincia de Gnipiiicoa, lib. U, cap. tV, sert. 12, p. 273. • Voyci notre Introduction !i la seconde édition des t‘Toterbes baeqnet reneillit par Arnaud Oihenarl, p. lïj, en noie. — Garibar a encore répète les deux premiers vers de ce morceau dans son recucii de proverbes basques. (Slemorial kielùrico eipaiol, t. Vit, p. 038, n“23.) • Voyage en tiararre, etc., chap. X , p. 338. * Voyci, entre autres, la Vil' barmonic de Laïuartlne (Hymne de T enfant a ton réreil), si. VI et Vil. * Je retrouve le même cachet dans La Fille an bord de la mer, chanson serbe d'une simplicité et d'un charme extrêmes : Assise toute seule sur le bord de la mer, one jeune flilc se disait : • Mon Oieu, qu'y a-t-il de pins itrand que la mer, de plus vaste que la plaine, de plus rapide que le coursier? (Jo'y a-l-ll de plus doux que le miel? (Ju'y a-t-il de plus chéri qu'un frère? « UoncemenI, di Digitized by Google

LA BATAILLE DE BEOTIBAR

ET AUTRES FRAGMENTS ANCIENS.

Argument.

Les six premiers vers qui suivent appartiennent à une vieille chanson qui remonte, selon toute apparence, à l'époque même de la bataille donnée le 19 septembre 1321, et gagnée par les Guipuzcoans sur les Biscayens. Publié pour la première fois par Estevan de Garibay, ce fragment a été répété depuis par Argote de Molina, le docteur de Isasti [1], et par bien d'autres [2].

Le début en est remarquable en ce qu'il se retrouve, ou peu s'en faut, dans une pièce que M. Chaho fait remonter jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne [3], et qu'il offre un tour et un ordre d'idées familiers aux poëtes modernes [4]. Une vieille chanson bretonne présente également quelque chose d'analogue :

Chaque chose a sa loi : — l'eau coule de la fontaine, — l'eau descend au creux du vallon, — le feu s'élève et monte au ciel.

(*Kroaz ann hent* [la Croix du chemin], dans le *Barzas-Breiz*, t. II, p. 288, 289.)

Peut-être aussi faut-il voir un début du même genre dans ces quatre vers par lesquels s'ouvre une vieille chanson russe, et qui portent l'empreinte de la rêverie qu'inspire le spectacle de la nature [5] :

[1] *Compendio historial de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa*, lib. II, cap. IV, sect. 12, p. 273.

[2] Voyez notre Introduction à la seconde édition des *Proverbes basques recueillis par Arnaud Oihenart*, p. lvj, en note. — Garibay a encore répété les deux premiers vers de ce morceau dans son recueil de proverbes basques. (*Memorial histórico español*, t. VII, p. 638, n° 25.)

[3] *Voyage en Navarre*, etc., chap. X, p. 338.

[4] Voyez, entre autres, la VII^e^ harmonie de Lamartine *(Hymne de l'enfant à son réveil)*, st. VI et VII.

[5] Je retrouve le même cachet dans *La Fille au bord de la mer*, chanson serbe d'une simplicité et d'un charme extrêmes :

Assise toute seule sur le bord de la mer, une jeune fille se disait : « Mon Dieu, qu'y a-t-il de plus grand que la mer, de plus vaste que la plaine, de plus rapide que le coursier? Qu'y a-t-il de plus doux que le miel? Qu'y a-t-il de plus chéri qu'un frère? » Doucement, du

^40 LE PATS BASQUE. Haut est le ciel étoilt! , — profond est l'abîme de l'Océan , — vastes sont les vallées dans toute la terre , — et forts sont les abîmes du Dnieper. (Sulovei Budimiroviieh, par Kirrha Daiiilov. — Skuaam'ia ruaakago raroda, MU. de J. Saitiaroï. Pétorsboarg , 1841 , grand ln-8», t. I, li«. IV, p. 30. Cf. Bfvue det Deuz-Mondea , fer. srr. de la nuuv. ptT.. l. Il, p. 1186, 1187.) Sans remonter jusqu'à l'antiquité grecque *, on trouve encore dans la poésie klephtique une espèce de lieu commun comparable au début de la chanson basriue. Je veux parler de cctfc formule de prologue par lequel commencent fréquemment les pièces où il s'agit de célébrer un fait de guerre : T'aÎv' à iypi '"oô yivz-.xi kxc rajitxyr, ueyx/.yjMïiva (is-jcx/.ix ff'j.àÇîVTstt) ur,vx fAa/.svsvv; Kt' s-jié /3ooc«},tat vfxl^ovzxt , /t' cùoé (noix ux'/.ivojv ». Le distique suivant prête encore plus au rapjirocliement que nous voulons établir ; « La mer noircit; le flot revient au rivage : ah! comme il y a longtemps que je t'aime 1 « Soupir brûlant et mélancolir|ue , dit l'éditeur, si naturel que, pour se graver dans la mémoire , il pourrait se passer de la rime! C'est une image, ajoute-t-il, une émotion subite, mises à côté l'une de l'autre sans raisonnement et sans connexité, comme ce quatrain répété eu Suisse : fond des eaux , un pelil poisson lui répond : • Fillette naKe, le ciel est bien pins grand que la mer, la mer est bien plus rastc que la plaine, cl le regard plus rapide que le coursier. Le sucre est plus doux que le miel , et rainani plus doux qu'on frère. « DUtoUa eUdi Irai mora, etc., publ. par Vuk Stefanoviich Karadjitj. (fier. de$ DeHi-Mondea, seconde série de la nonv. pér., I. Il, p. 1174.) ■ Tout le monde connaît le débat de la première olympique de Pindare : Apurrov ^iv Si -^pnaot at&ô^ivov rüp «TS Sianpirrtt vvZTt inyirropoç triouTov, eic Ailleurs on lit (oDnip. III, str. 9) : El lî ipini-jii fiàv \iSup, ctjrviuv Si)^p\ixoc aidoiîîTaTOv, etc. * Voyez Ckanit papalairet de la Grèce moderne, t. I, n" II, p. 10, 13. T. II, p. 188, n° XXI, se trouve une formule de débat usitée pour les chansons dont le sujet est triste. Digitized by Google

Haut est le ciel étoilé, — profond est l'abîme de l'Océan, — vastes sont les vallées dans toute la terre, — et forts sont les abîmes du Dnieper.

(*Solovei Budimirovitch*, par Kircha Danilov. — *Skuzaniia russkago raroda*, édit. de J. Sacharov. Pétersbourg, 1841, grand in-8°, t. I, liv. IV, p. 20. Cf. *Revue des Deux-Mondes*, sec. sér. de la nouv. pér., t. II, p. 1186, 1187.)

Sans remonter jusqu'à l'antiquité grecque [1], on trouve encore dans la poésie klephtique une espèce de lieu commun comparable au début de la chanson basque. Je veux parler de cette formule de prologue par lequel commencent fréquemment les pièces où il s'agit de célébrer un fait de guerre :

Τ'εἶν' ὁ ἀχὸς 'ποῦ γίνεται καὶ ταραχὴ μεγάλη;
Μήνα βουβάλια σφάζονται; μήνα θεριὰ μαλόνουν;
Κι' οὐδὲ βουβάλια σφάζονται, κι' οὐδὲ θεριὰ μαλόνουν [2].

Le distique suivant prête encore plus au rapprochement que nous voulons établir :

« La mer noircit; le flot revient au rivage : ah! comme il y a longtemps que je t'aime!

« Soupir brûlant et mélancolique, dit l'éditeur, si naturel que, pour se graver dans la mémoire, il pourrait se passer de la rime! C'est une image, ajoute-t-il, une émotion subite, mises à côté l'une de l'autre sans raisonnement et sans connexité, comme ce quatrain répété en Suisse :

fond des eaux, un petit poisson lui répond : « Fillette naïve, le ciel est bien plus grand que la mer, la mer est bien plus vaste que la plaine, et le regard plus rapide que le coursier. Le sucre est plus doux que le miel, et l'amant plus doux qu'un frère. » *Dievoïka sïedi kraï mora*, etc., publ. par Vuk Stefanovitch Karadjitj. (*Rev. des Deux-Mondes*, seconde série de la nouv. pér., t. II, p. 1174.)

[1] Tout le monde connaît le début de la première olympique de Pindare :

Ἄριστον μὲν ὕδωρ; ὁ δὲ
χρυσὸς αἰθόμενον πῦρ
ἅτε διαπρέπει νυ-
κτὶ μεγάνορος ἔξοχα πλούτου, etc.

Ailleurs on lit (olymp. III, str. 9) :

Εἰ δ' ἀριστεύει μὲν ὕδωρ, κτεάνων
δὲ χρυσὸς αἰδοιέστατον, etc.

[2] Voyez *Chants populaires de la Grèce moderne*, t. I, n° II, p. 10, 12. T. II, p. 188, n° XXI, se trouve une formule de début usitée pour les chansons dont le sujet est triste.

CHANTS HISTOBIOl' KS. ■ Lo soleil luit sur le nlacior; les éloilos soûl au ciel. O toil ma plus grande joie, combien je t'aime ' ! » N'est-il pas aussi de rcssencc de la ballade antique d'avoir pour refrain une vérité générale qui n'oITre aucune espèce de rapport avec le sujet ? C'est là, j'iniiigine, ce qu'a voulu rei\ouvcler Victor Hugo dans sa Légende de lu nonne, dont tous les couplets se teruiinent ainsi : Enranls, voici des bœufs (jui pa.'isenl. Cachez vos rouges tabliers. Dans la Moldavie, la plupart des chants populaires commencent par ces mots : FevUle verte de noisetier, ou de chêne, ou de muguet, ou de sapin, etc. Cette introduction, (|ui doit nous sembler étrange, cessera de nous étonner après avoir lu l'explication de M. Alexandri : « La fleur ou l'arbre, dont le poète populaire arrache une feuille pour la mettre au front de son petit poème, doit avoir quelque analogie symbolique avec le sujet même du chant ; en sorte (|ue, sous une forme allégorique, la feuille de telle ou telle fleur, de tel ou tel arbre, joue le même rôle que l'invocation des poèmes antiques, invocation qui sert d'explication du sujet. Ainsi , le poète veut-il chanter un brave brigand? il choisira, parmi les arbres de la forêt, celui qui donnera le mieux l'idée de la force, et il commencera nécessairement par la feuille verte du chêne; plus loin, dans le cours même de la légende, le brigand arrive-t-il au terme de sa vie ? le poète fera ligurer la feuille verte du sapin, l'arbre de la mort. S'agira-t-il, au contraire, d'une jeune fille? léchant commencera par la feuille verte de la rose, ou par la feuille du muguet, ou par la feuille de la violette, etc. « Tel a été, dans le principe, ajoute M. Alexandri, le sens de cette allégorie poétique; mais, plus tard, les troubadours cigains qui pimeourent le pays ont abusé de la formule et en ont fait une licence poétique, qu'ils ont poussée souvent jusqu'à l'extravagance *. » ' CÂanli du peuple eu Grèce, I. Il, p. 474, 481. * Ballaiet et ckanU poputairei de ta Haumanie, recoeillls ri Iridails par V. Alexandri. Paris, E. Dcnln, ISSS, p. 182, nol. 19. IG Digitized by Google

« Le soleil luit sur le glacier; les étoiles sont au ciel. O toi! ma plus grande joie, combien je t'aime [1]! »

N'est-il pas aussi de l'essence de la ballade antique d'avoir pour refrain une vérité générale qui n'offre aucune espèce de rapport avec le sujet? C'est là, j'imagine, ce qu'a voulu renouveler Victor Hugo dans sa ***Légende de la nonne,*** dont tous les couplets se terminent ainsi :

> Enfants, voici des bœufs qui passent,
> Cachez vos rouges tabliers.

Dans la Moldavie, la plupart des chants populaires commencent par ces mots : ***Feuille verte de noisetier,*** ou ***de chêne,*** ou ***de muguet,*** ou ***de sapin,*** etc. Cette introduction, qui doit nous sembler étrange, cessera de nous étonner après avoir lu l'explication de M. Alexandri : « La fleur ou l'arbre, dont le poëte populaire arrache une feuille pour la mettre au front de son petit poëme, doit avoir quelque analogie symbolique avec le sujet même du chant; en sorte que, sous une forme allégorique, la feuille de telle ou telle fleur, de tel ou tel arbre, joue le même rôle que l'invocation des poëmes antiques, invocation qui sert d'explication du sujet. Ainsi, le poëte veut-il chanter un brave brigand? il choisira, parmi les arbres de la forêt, celui qui donnera le mieux l'idée de la force, et il commencera nécessairement par la feuille verte du ***chêne;*** plus loin, dans le cours même de la légende, le brigand arrive-t-il au terme de sa vie? le poëte fera figurer la feuille verte du ***sapin,*** l'arbre de la mort. S'agira-t-il, au contraire, d'une jeune fille? le chant commencera par la ***feuille verte de la rose,*** ou par la ***feuille du muguet,*** ou par la ***feuille de la violette,*** etc.

« Tel a été, dans le principe, ajoute M. Alexandri, le sens de cette allégorie poétique; mais, plus tard, les troubadours cigains qui parcourent le pays ont abusé de la formule et en ont fait une licence poétique, qu'ils ont poussée souvent jusqu'à l'extravagance [2]. »

[1] ***Chants du peuple en Grèce,*** t. II, p. 474, 481.

[2] ***Ballades et chants populaires de la Roumanie,*** recueillis et traduits par V. Alexandri. Paris, E. Dentu, 1855, p. 182, not. 19.

LE PATS BASQCE. A la suite des six vers sur la bataille de Beotibar, j'ai cru à propos d'en donner quatre autres qui se rapportent à Domenjon Gonzalez de Andia, célèbre Guipuzeoan de la lin du XV' siècle, et une devise en trois vers qu'on lisait sur un tableau héraldique de Leyzaur, à Andoain, représentant une sorte de hibou; je lésai tirés du Dicciomrio geogmfico-histùrico de Eapaha L'Abrégé historique du 1)' Lope Martinez de Isasti m'a fourni les deux derniers fragments *, (pii ne figurent ici qu'à titre de reliques littéraires. L'éditeur n'en ayant pas donné la traduction, il faut croire rjuclle n'est guère possible aujourd'hui, à moins d'un travail dont je ne me sens pas plus capable que lui. Je me bornerai à reproduire les lignes dont il les a fait précéder, afin d'indiquer les circonstances dans lesquelles ces vers ont été composés. Dans la ville d'Onate, il y avait, au milieu du XV* .siècle, une grande chasse à laquelle se rendaient habituellement nombre de cavalières. Panni eux vint un frère du sire de Muxica y Bulron, qui s'éprit d'une dame de la maison de Ugartezaval et en eut ce qu'il voulait. Le mari l'ayant su , prit son temps et tua le séducteur. A l'occasion de ce meurtre, Gomcz Gonzalez de Butron fut inquiété ; il vint à Mondragon a\'ec toute la Biscaye contre Onate, et se mit en état de défense. Pour le contraindre à sortir, les habitants de cette dernière ville employèrent le feu. Une sortie eut lieu , puis une bataille , qui se tennina par la mort des combattants près de la Magdalena. Le fait est attesté par les cinq vers d'une chanson dont on n'a pas conservé le reste. A la même époque, c'est-à-dire vers le milieu du XV* siècle, les lacayos, e.spècc de miquclets, venaient habituellement de tout le Pays Basque chercher un asile à Onate, chez Sancho Garcia de Garibay. -\u port de Sau Adrian , ayant demandé pour boire à un muletier de llernani appelé Juan Zaar, sur son refus, ils lui prirent son ai'gent. Plainte au corrégidor et à la junte provinciale, qui envoyèrent le merino major en force à Onate. .\vertis de ce qui se passait, Sancho et ses lacayos se réfugièrent dans la grotte ' Section 1, 1. 1, p. ~i, col. t , art. Andoain; cl t. II, p. 385, col. 1 , art. ToUua. ' Compeni. kitl., etc., apendice, p. i5, 36. Digitized by Google

A la suite des six vers sur la bataille de Beotibar, j'ai cru à propos d'en donner quatre autres qui se rapportent à Domenjon Gonzalez de Andia, célèbre Guipuzcoan de la fin du XV^e^ siècle, et une devise en trois vers qu'on lisait sur un tableau héraldique de Leyzaur, à Andoain, représentant une sorte de hibou; je les ai tirés du *Diccionario geográfico-histórico de España* [1].

L'Abrégé historique du D^r^ Lope Martinez de Isasti m'a fourni les deux derniers fragments [2], qui ne figurent ici qu'à titre de reliques littéraires. L'éditeur n'en ayant pas donné la traduction, il faut croire qu'elle n'est guère possible aujourd'hui, à moins d'un travail dont je ne me sens pas plus capable que lui. Je me bornerai à reproduire les lignes dont il les a fait précéder, afin d'indiquer les circonstances dans lesquelles ces vers ont été composés.

Dans la ville d'Oñate, il y avait, au milieu du XV^e^ siècle, une grande chasse à laquelle se rendaient habituellement nombre de *cavalleros*. Parmi eux vint un frère du sire de Muxica y Butron, qui s'éprit d'une dame de la maison de Ugartezaval et en eut ce qu'il voulait. Le mari l'ayant su, prit son temps et tua le séducteur. A l'occasion de ce meurtre, Gomez Gonzalez de Butron fut inquiété; il vint à Mondragon avec toute la Biscaye contre Oñate, et se mit en état de défense. Pour le contraindre à sortir, les habitants de cette dernière ville employèrent le feu. Une sortie eut lieu, puis une bataille, qui se termina par la mort des combattants près de la Magdalena. Le fait est attesté par les cinq vers d'une chanson dont on n'a pas conservé le reste.

A la même époque, c'est-à-dire vers le milieu du XV^e^ siècle, les *lacayos*, espèce de miquelets, venaient habituellement de tout le Pays Basque chercher un asile à Oñate, chez Sancho Garcia de Garibay. Au port de San Adrian, ayant demandé pour boire à un muletier de Hernani appelé *Juan Zaar*, sur son refus, ils lui prirent son argent. Plainte au corrégidor et à la junte provinciale, qui envoyèrent le *merino* major en force à Oñate. Avertis de ce qui se passait, Sancho et ses *lacayos* se réfugièrent dans la grotte

[1] Section I, t. I, p. 72, col. 1, art. Andoain; et t. II, p. 385, col. 1, art. *Tolosa*.
[2] *Compend. hist.*, etc., apendice, p. 25, 36.

CHANTS HISTORIQDES. 243 (le Santa Ibia, et y furent mis en état

de Santa Ibia, et y furent mis en état de siége. La grotte avait, à une demi-lieue de là environ, une porte par laquelle ils recevaient de leurs amis ce qui leur était nécessaire, par un serviteur nommé ***Zalagarda***, et c'est alors que fut composé le couplet où il figure.

Le Mendoza nommé dans le quatrième vers était le *merino* major. Sa provision de vin fut prise en route et portée aux assiégés de Santa Ibia. Toute la ***hermandad*** les tint bloqués pendant quelques jours. A la fin, voyant qu'ils ne voulaient pas se rendre, elle amoncela contre la porte des flèches de lard et y mit le feu, dans l'espoir de brûler ceux qu'elle protégeait; mais ils étaient bien en sûreté. Cette aventure donna lieu au chant qui termine cette série; comme ceux qui le précèdent, il est en dialecte guipuzcoan.

BEOTIBARRECO GUDUA.	LA BATAILLE DE BEOTIBAR.
Mila urte y garota	Depuis plus de mille ans
Ure vere videan.	L'eau va son chemin.
Guipuzcoarroc sartu dira	Les Guipuzcoans sont entrés
Gasteluco etchean;	Dans la maison du château fort;
Nafarrokin hartu dira	Avec les Navarrais ils se sont livrés
Beotibarre pelean, etc.	A Beotibar bataille, etc.

DOMENJON DE ANDIA.	DOMENJON DE ANDIA.
Sagárra eder, guezateá,	La belle pomme, la douceur,
Guerriyan ere espateá.	Au côté aussi l'épée.
Domenjon de Andiá,	Domenjon d'Andia,
Guipuzcoáco erreguiá.	Du Guipuzcoa le roi.

Jauna, guc zuri,	Seigneur, nous à vous,
Ez zuc guri.	Non vous à nous.
Leizarturrac ontzari.	La Frênaie au hibou.

Gomez andia canarren
Anzán Presebal bere
Bai Joanicori bere
Madalenaan ei danza
Viola, trompeta baguè.

•244 LF. PAT.'î BASQliE. Ain Ziilagnriln, Zalagnrdn mnla, Znlaganin gaislo , OnazUirra ondaco. Ardao ziiri, ardao Madngalgoa, Ardao zuria Mendoza gana doa Alabana sanda ili gogoa Zalagarda zanda dira doa. Sanda iliac alrac diUi zizarrcz Nola zizarrcz dà ala zendalez llermandadca arcandoa negarrcz Anso Garcia é gasleUiori cniunez Ec invinda oslinuicha csan cz. Lascavarroen y esataco laslorra Lascavarro cosUUiian onela Gavaz ere urtnnica obola Argui izîirroc diUigula candela Uslaluan giiera diro ign cnicnda. LE VICOMTE DE BEI5LNCE. Argument Le morceau qu'on va lire est célèbre parmi les Basques, qui en ont fait comme leur chant national; toutefois, je ne puis me (léfemlre tic le trouver froid et décoloré. N'e.st-cc pas une de ces pièces où la faiblesse des idées est couverte jiar l'énergie et la vigueur du rhytbme'/ Selon le mot de Figaro, cela scellante, mais ne s'écrit pas. Entre tous les noms dont s'enorgueillit le Pays Basque, celui de F3elsunce brille au premier rang. Originaires de la Navarre espagnole, les Bclsunce s'établirent de bonne heure sur l'autre versant des Pyrénées, et déjà au XV' siècle l'un d'eux s'était rendu célèbre par son courage et .son humanité. A lire le récit que nous fait M. Chaho du combat du jeune Gaston contre l'iiv^lre d'Irubi ', il nous semble voir la ligure prophétique d'un autre Belsunce combattant la peste de Maisicille, avec cette diderenee ' Votaff n Narorrt, etc., chap. I, p. 29, 50. Digitized by Google

Ala Zalagarda, Zalagarda mala,
Zalagarda gaisto, Oñaztarra ondaco.
Ardao zuri, ardao Madrigalgoa,
Ardao zuria Mendoza gana doa
Alabana sanda ili gogoa
Zalagarda zanda ilira doa.

Sanda iliac atrac ditu zizarrez
Nola zizarrez dá ala zendalez
Hermandadea arcandoa negarrez
Anso Garcia é gasteluori emunez
Ec invinda estiquicha esan ez.
Lascavarroen y esataco lastorra
Lascavarro costatuan onela
Gavaz ere urtunica obela
Argui izarroc ditugula candela
Ostatuan guera diro igu emenda.

LE VICOMTE DE BELSUNCE.

Argument

Le morceau qu'on va lire est célèbre parmi les Basques, qui en ont fait comme leur chant national; toutefois, je ne puis me défendre de le trouver froid et décoloré. N'est-ce pas une de ces pièces où la faiblesse des idées est couverte par l'énergie et la vigueur du rhythme? Selon le mot de Figaro, cela se chante, mais ne s'écrit pas.

Entre tous les noms dont s'enorgueillit le Pays Basque, celui de Belsunce brille au premier rang. Originaires de la Navarre espagnole, les Belsunce s'établirent de bonne heure sur l'autre versant des Pyrénées, et déjà au XV^{e} siècle l'un d'eux s'était rendu célèbre par son courage et son humanité. A lire le récit que nous fait M. Chaho du combat du jeune Gaston contre l'hydre d'Irubi [1], il nous semble voir la figure prophétique d'un autre Belsunce combattant la peste de Marseille, avec cette différence

[1] *Voyage en Navarre*, etc., chap. I, p. 29, 30.

CHANTS HISTOBIQCES. “245 que le guerrier roula dans la Nive avec le monstre, et que le prélat survécut au fléau de 1720. Quelques années plus tard, le vicomte de Belsuncc, colonel du régiment d’infanterie portant son nom , se distingua particulièrement dans la guerre dite de Hanovre, terminée par la pai.\ de 17ti3. Il se fit remarquer notamment à Ilastcnbeck , le 20 juin 1757, journée si fatale au.x armes du duc de Cumberland. Les affaires de .Sonderhauseu, de Bergen et de Corbach, la prise de Rhinbcrg, furent brillantes aussi pour lui, comme pour les Basques, dont son régiment était en grande partie composé. Ayant été détaché avec son corps du côté de Goettiiigcu, son nom seul y devint un épouvantail pour l’ennemi. Enfin , remis de ses nombreuses blessiues, il revint, vers 17(>4, jouir de quelque repos dans sa terre de Méharin, en ba.sse Navarre. La foule se pressait , enthousiaste et compacte , dans la cour carrée située au pied du perron du château, où se tenait le vicomte , entouré de tous les notables de Mise , de Soûle et d’Arberoue, composant sa juridiction. .\u milieu des chaleureux vivat, (jui saluaient le retoui’ du guerrier aimé et respecté , on vit un aveugle, appuyé sur un bâton, conduit par un enfant, monter lentement les marches du perron. La tête haute, il demande fièrement à être conduit devant le vicomte ; celui-ci , l’ayant fait approcher, l’iutenogc avec bonté. Secouant alors ses cheveux blancs, la main étendue vers la foule, le barde inspiré entonne, pour toute réponse et au milieu d’un silence religieux, les couplets ituivants, que tous reprenaient ensuite en chœur, selon l’usage. Kecueillis sim le lieu même et séance tenante, ils nous ont été communiqués, ainsi que les détails qui précèdent, par M. le vicomte de Bclsunce, petit-neveu du héros. En éditeur exact et consciencieux, nous devons prévenir que notre improvisateur a confondu le vicomte Dominique de Belsunce avec son frère, nommé par Louis XV gouverneur de SaintDomingue, après sa belle campagne du Canada, en 175G, où les Anglais furent vaincus. Digitized by Google

que le guerrier roula dans la Nive avec le monstre, et que le prélat survécut au fléau de 1720.

Quelques années plus tard, le vicomte de Belsunce, colonel du régiment d'infanterie portant son nom, se distingua particulièrement dans la guerre dite *de Hanovre,* terminée par la paix de 1763. Il se fit remarquer notamment à Hastenbeck, le 20 juin 1757, journée si fatale aux armes du duc de Cumberland. Les affaires de Sonderhausen, de Bergen et de Corbach, la prise de Rhinberg, furent brillantes aussi pour lui, comme pour les Basques, dont son régiment était en grande partie composé. Ayant été détaché avec son corps du côté de Goettingen, son nom seul y devint un épouvantail pour l'ennemi. Enfin, remis de ses nombreuses blessures, il revint, vers 1764, jouir de quelque repos dans sa terre de Méharin, en basse Navarre.

La foule se pressait, enthousiaste et compacte, dans la cour carrée située au pied du perron du château, où se tenait le vicomte, entouré de tous les notables de Mixe, de Soule et d'Arberoue, composant sa juridiction. Au milieu des chaleureux *vivat* qui saluaient le retour du guerrier aimé et respecté, on vit un aveugle, appuyé sur un bâton, conduit par un enfant, monter lentement les marches du perron. La tête haute, il demande fièrement à être conduit devant le vicomte; celui-ci, l'ayant fait approcher, l'interroge avec bonté. Secouant alors ses cheveux blancs, la main étendue vers la foule, le barde inspiré entonne, pour toute réponse et au milieu d'un silence religieux, les couplets suivants, que tous reprenaient ensuite en chœur, selon l'usage. Recueillis sur le lieu même et séance tenante, ils nous ont été communiqués, ainsi que les détails qui précèdent, par M. le vicomte de Belsunce, petit-neveu du héros.

En éditeur exact et consciencieux, nous devons prévenir que notre improvisateur a confondu le vicomte Dominique de Belsunce avec son frère, nommé par Louis XV gouverneur de Saint-Domingue, après sa belle campagne du Canada, en 1756, où les Anglais furent vaincus.

NAT'arUrr» ^ Nafartaren arraza Hila ala lo dalza? Ez dut cndülgalccD. Bclzuncc bizcondea, Haincapilaia handia, Ez Imitzaut mintzatzcn; Hori zaut gaitzitzen. Ilaurrelie zerbitzura, Eta ardura sura , Gogotic joaten zen ; Hanitzelan colpatu , EUi Ijctlii scndütu, Hala l)ehar baitzeu. Hütccco dainu zen. Hanovreco partetic , Annadarea eniitic Erregbec deitu du; Itsa.ssoz bertzaldeco, Uudarren beiratzeco, Huia hautatu du, Eta Anglesa icitu. lleyen bolbora linac * Eta libéra Oàtcrlinac Ez ziren askico üeizuneen garaitceco, (lutiago zalutccco; Fidel erreglioren Orai ela lelicu. Hura joanez gheroztic, Ez da harat Angicsic Hatere hurrendu. Eghiii dutc espantu, Bai , cta ubiatu Nnhiz atacatu; Itainan ez menturatu. LE VICOMTE DE IIELSUNGE. 1« b«ist I.'sTarrt.^ La race des .Navarrais Est-elle morte ou endormie ï Je n'y comprends rien. Le vicomte de Belsunce, Ce si grand capitaine, On no m'en parle pas ; Cela me peine et me blesse. Dès l'enfance au service , Et souvent au feu , II allait de tout cœur ; Bien des fois blessô , Et toujours guéri. Parce qu'il en devait être ainsi. Il eût été dommage qu'il mourût. Des contrées du Hanovre, Du milieu de l'armée Le roi l'a appelé ; De l'autre côté de la mer. Pour conserver ce qui restait , C'est lui qu'il a choisi. Et l'Anglais s’en est effrayé. De celui-ci la poudre fbic .Ni les livres sterling Ne pouvaient suffire Pour vaincre Belsunce, Moins encore pour le séduire ; Fidèle à son roi A présent comme avant. Depuis qu’il eu est parti , Par lé jamais l’Anglais N'a nullement approché. Ils ont fait des forfanteries. Oui, ils se sont mis en marche Avec le projet d’attaquer ; Mais ils ne s'y sont pas hasardés. Digitized by Google ^

BELZUNCE BIZCONDEA.

(Basa Nafartarra)

Nafartaren arraza
Hila ala lo datza?
Ez dut endelgatcen.
Belzunce bizcondea,
Hain capitain handia,
Ez baitzaut mintzatzen;
Hori zaut gaitzitzen.

Haurretie zerbitzura,
Eta ardura sura,
Gogotic joaten zen;
Hanitzetan colpatu,
Eta bethi sendotu,
Hala behar baitzen.
Hiltceco damu zen.

Hanovreco partetic,
Armadaren erditic
Erreghec deitu du;
Itsassoz bertzaldeco,
Undarren beiratzeco,
Hura hautatu du,
Eta Anglesa icitu.

Heyen bolbora finac
Eta libera esterlinac
Ez ziren askico
Belzuncen garaitceco,
Gutiago zalutceco;
Fidel erregheren
Orai eta lehen.

Hura joanez gheroztic,
Ez da harat Anglesic
Batere hurrendu.
Eghin dute espantu,
Bai, eta abiatu
Nahiz atacatu;
Bainan ez menturatu.

LE VICOMTE DE BELSUNCE.

(Basque de la basse Navarre.)

La race des Navarrais
Est-elle morte ou endormie?
Je n'y comprends rien.
Le vicomte de Belsunce,
Ce si grand capitaine,
On ne m'en parle pas;
Cela me peine et me blesse.

Dès l'enfance au service,
Et souvent au feu,
Il allait de tout cœur;
Bien des fois blessé,
Et toujours guéri,
Parce qu'il en devait être ainsi.
Il eût été dommage qu'il mourût.

Des contrées du Hanovre,
Du milieu de l'armée
Le roi l'a appelé;
De l'autre côté de la mer,
Pour conserver ce qui restait,
C'est lui qu'il a choisi,
Et l'Anglais s'en est effrayé.

De celui-ci la poudre fine
Ni les livres sterling
Ne pouvaient suffire
Pour vaincre Belsunce,
Moins encore pour le séduire;
Fidèle à son roi
A présent comme avant.

Depuis qu'il en est parti,
Par là jamais l'Anglais
N'a nullement approché.
Ils ont fait des forfanteries,
Oui, ils se sont mis en marche
Avec le projet d'attaquer;
Mais ils ne s'y sont pas hasardés.

CHANTS HISTOBIQIIES. ■247 Bure cghilecoac naski Eglün ilituzte hokcki Onduan Havanan. Ccml>ait liro lira ela Sartu dira jauzteca Hirian Iriuiifan; fielziinz cz baitzon lian. Leurs affaires probablement Ils les ont faites mieux Prés de là à la Havane. Après quelques coups do fusils tirés , Ils sont entrés sautant En triomphe dans la ville , Parce que Belsunce n'était pas là. Gotinguco partian Entzutcn zutcncan : Belzunco lieldu dal Elgargana bil eta : Nun da ene bayonela? Oyliuz armetaral Bainan uro ikliara. Dans la contrée de Goetlingen Lorsipi'ils enlendaient dire : Belsunce arrive ! Se pressant les uns contre les autres : Où est ma baïonnette"? Puis ils criaient aux armes! Mais tous tremblaient. Belzunccren icena Ela haren omena IJrrun-da hedatccn. Erreghercn gortetan , Iri eta campanetan , Norc ez du entzuten Belzuncez mintzatcen ? Le nom de Belsunce Et sa renommée S'étendent au loin. A la cour du roi, A la ville et à la campagne , Qui donc n'entend pas Parler de Belsunce Zuhauren herritarec, Bai eta Laphurtarrec, Goraki dicte : Escualdunen lilia Eta ohoragailla , Zu zira, Belzunce. Luzaz bici zite. Vos propres concitoyens , Ainsi que les Labourdins , Disent à haute voix : Le lleuron des Basques Et leur orgueil, C'est vous, Belsunce, (pii l'étes. Vivez longuement. Eranciac ghero ere, Hanitz dembora gabe, Elsaïc baituzke ; Zure odoleticaco Ainlcindari onghisco Erreghec on duke : Üthoi, czeont zite. Plus tard aussi la Franco , Avant beaucoup de temps , Peul avoir des ennemis ; Issus de votre sang D'assez nombreux chefs Seraient nécessaires au roi ; Nous vous en prions, mariez-vous. ' Les nonlagBirds niTamis ont faii l'ipplicalion de ce couplel k Zainila-Carre(iiy. Voyez le fofaie en Natarre, etc., cbap. VI, p. 194, 195. Digitized by Google

Bere eghitecoac naski — Leurs affaires probablement
Eghin dituzte hobeki — Ils les ont faites mieux
Onduan Havanan. — Près de là à la Havane.
Cembait tiro tira eta — Après quelques coups de fusils tirés,
Sartu dira jauzteca — Ils sont entrés sautant
Hirian triunfan; — En triomphe dans la ville,
Belzunz ez baitzen han. — Parce que Belsunce n'était pas là.

Gotingoco partian — Dans la contrée de Goettingen
Entzuten zutencan : — Lorsqu'ils entendaient dire :
Belzunce heldu da! — Belsunce arrive!
Elgargana bil eta : — Se pressant les uns contre les autres :
Nun da ene bayoneta? — Où est ma baïonnette?
Oyhuz armetara! — Puis ils criaient aux armes!
Bainan oro ikhara. — Mais tous tremblaient.

Belzunceren icena — Le nom de Belsunce
Eta haren omena — Et sa renommée
Urrun-da hedatcen. — S'étendent au loin.
Erregheren gortetan, — A la cour du roi,
Iri eta campañetan, — A la ville et à la campagne,
Norc ez du entzuten — Qui donc n'entend pas
Belzuncez mintzatcen? — Parler de Belsunce [1]?

Zuhauren herritarec, — Vos propres concitoyens,
Bai eta Laphurtarrec, — Ainsi que les Labourdins,
Goraki diote : — Disent à haute voix :
Escualdunen lilia — Le fleuron des Basques
Eta ohoragailla, — Et leur orgueil,
Zu zira, Belzunce. — C'est vous, Belsunce, qui l'êtes.
Luzaz bici zite. — Vivez longuement.

Franciac ghero ere, — Plus tard aussi la France,
Hanitz dembora gabe, — Avant beaucoup de temps,
Etsaïc baituzke; — Peut avoir des ennemis;
Zure odoleticaco — Issus de votre sang
Aintcindari onghisco — D'assez nombreux chefs
Erreghec on duke : — Seraient nécessaires au roi :
Othoi, ezcont zite. — Nous vous en prions, mariez-vous.

[1] Les montagnards navarrais ont fait l'application de ce couplet à Zumala-Carreguy. Voyez le *Voyage en Navarre*, etc., chap. VI, p. 194, 195.

248 LE PAIS BA.SQEE. CHANT EN L’ilONNECn DU COMTE ü’ESTAING. Nous ne dirons rien du comte d’Estaing : nous craindi’ions d’étendre sur ces pages la trist(!sse dont nous avons été saisi à la lecture de l’article de M. Beaulieu moins peut-être en voyant la condamnation ii mort du brave marin en 171'4, qu’en lisant le détail de ses variations politiques, comme si notre siècle ne nous avait pas habitué à ces sortes d’ajiosbasies , comme s’il n’avait pas suivi, sous ce rapport, le développement général. Evidemmei\t , le chant (pi’on va lire a été calqué sim celui du vicomte de Belsuncc, dont le brave curé a pris plusieurs idées principales, dont il suit la progression, dont, eu un mot, il donne une pâle copie, pmTiplirasée en fjuelqucs endroits. Quoi qu’il en soit, la chanson du comte d’Estaing est loin de valoir son modèle j)our la poésie, pour l’allure, pour la netteté des pensées et la pureté du langîigo. Des rapprochements scniient faciles à faire et ne tourneraient point à l’avantage de l’héroïde dont nous donnons la traduction. L’avant-dernier couplet est embrouillé; il faut en deviner le sens. Il doit y avoir une erreur de copie dans les deux derniers vers ; le sens du coujjlet rindi(|ue. L’apostrophe qui le commence semi)le demander, dans la circonstance , non pas une menace pour l'avenir, mais un retour sur ce (jui vient de se passer. Ou devrait donc dire : Le roi de l-'riince l'a donné et non te donnera, comme tu en as payé au lieu de tu en paieras, et lire dans le texte ; Franciaeo erregliec hau escolalu , Kseola saria iluc onghi pngatu. La proNodie aussi serait |dus satisfaite. Pour <|ue la justice le soit , je dois déclarer que je suis redevable de cette pièce à .M. Andant, inspecteur primaire de l’arrondissement de Mont-de-Marsan, et à M. l'ourcadc, qui remplit les mêmes ' Bioiraphie »»itertelle, Mc., t. XIII. Paris, 1855, griDiI in-8°, p. 90, 91. Digitized by Google

CHANT EN L'HONNEUR DU COMTE D'ESTAING.

Argument.

Nous ne dirons rien du comte d'Estaing : nous craindrions d'étendre sur ces pages la tristesse dont nous avons été saisi à la lecture de l'article de M. Beaulieu [1], moins peut-être en voyant la condamnation à mort du brave marin en 1794, qu'en lisant le détail de ses variations politiques, comme si notre siècle ne nous avait pas habitué à ces sortes d'apostasies, comme s'il n'avait pas suivi, sous ce rapport, le développement général.

Évidemment, le chant qu'on va lire a été calqué sur celui du vicomte de Belsunce, dont le brave curé a pris plusieurs idées principales, dont il suit la progression, dont, en un mot, il donne une pâle copie, paraphrasée en quelques endroits. Quoi qu'il en soit, la chanson du comte d'Estaing est loin de valoir son modèle pour la poésie, pour l'allure, pour la netteté des pensées et la pureté du langage.

Des rapprochements seraient faciles à faire et ne tourneraient point à l'avantage de l'héroïde dont nous donnons la traduction. L'avant-dernier couplet est embrouillé ; il faut en deviner le sens. Il doit y avoir une erreur de copie dans les deux derniers vers : le sens du couplet l'indique. L'apostrophe qui le commence semble demander, dans la circonstance, non pas une menace pour l'avenir, mais un retour sur ce qui vient de se passer. On devrait donc dire : *Le roi de France t'a donné* et non *te donnera,* comme *tu en as payé* au lieu de *tu en paieras*, et lire dans le texte :

Franciaco erreghec hau escolatu,
Escola saria duc onghi pagatu.

La prosodie aussi serait plus satisfaite.

Pour que la justice le soit, je dois déclarer que je suis redevable de cette pièce à M. Andant, inspecteur primaire de l'arrondissement de Mont-de-Marsan, et à M. Fourcade, qui remplit les mêmes

[1] *Biographie universelle*, etc., t. XIII. Paris, 1855, grand in-8°, p. 90, 91.

CHANTS UISTOBIQUES. •249 fonctions à Bayonne, et que c’est «i’aprùs ces deux copies que M. le vicomte de Belsuncc a établi le texte avec l'ortliographe qui lui est propre. d’eSTAINO JACN CONTEAnF.N I.ACnOniOAC , J. l.ftnRCGUI , B\âSl5SARRICO RRHRTORAC, HOLDATUAG. ^ LAf hurt>rrR.J (Àurc sulasac buitox d’Ëslaiiig juun conieux, Rscadren ainlzainilari pareric gabcaz; Krresuinn gueian l)cili aipatua, Ëz bedi gutienie gutnz hiudatua. Zuc gherla gbizonclun, o d’Estaiiig tioblea! Darninazu, segurda, zuzenki lorca ; Etiiorkiz zarc jauston purueiietarie Francian diren etchc zabaronetaric. Maiz zurc arbasoac dire seinalatu, Franciaco kboroa dute sustengatu. Oenibat ere odolac baltzaitzu goratceii , Zure bibotzac zaitu bobeki bistateen. CHA.NT en 1,’uONNEin DE M. I.E COMTE d'eSTAISO, FAIT l'AK J. LARHRUUI, CURlS III BASSUAIARRI. ^ Bisqu* du Labourd.^ Que nos entretiens soient du comte d'Estaing, Ce ebef d'escadre sans rival; Qu'il soit renommé dans tout 1e royaume, Qu'il ne soit pas moins célébré par nous. Sur tous les hommes de guerre, 6 noble d'Eslaing! Vous l'emportez en gloire, à bon droit; Par votre maison vous dcscemlez d une des jilus pures Parmi les plus anciennes maisons de France. Souvent vos ancé-tres se sont distingués. Ils ont été les soutiens de la couronne do France. Mais bien que votre origine vous donne un rang élevé. Votre propre valeur vous met encore mieux en relief. Digitized by Google

fonctions à Bayonne, et que c'est d'après ces deux copies que M. le vicomte de Belsunce a établi le texte avec l'orthographe qui lui est propre.

D'ESTAING JAUN CONTEAREN LAUDORIOAC,

J. LARREGUI, BASSUSSARRICO ERRETORAC, MOLDATUAC.

(Laphurtarra.)

Gure solasac baitez d'Estaing jaun conteaz,
Escadren aintzaindari pareric gabeaz;
Erresuma gucian bedi aipatua,
Ez bedi gutienic gutaz laudatua.

Zuc gherla ghizonetan, o d'Estaing noblea!
Daramazu, segur da, zuzenki lorea;
Ethorkiz zare jausten puruenetaric
Francian diren etche zaharenetaric.

Maiz zure arbasoac dire seinalatu,
Franciaco khoroa dute sustengatu.
Cembat ere odolac baïtzaitzu goratcen,
Zure bihotzac zaitu hobeki bistatcen.

CHANT EN L'HONNEUR DE M. LE COMTE D'ESTAING,

FAIT PAR J. LARREGUI, CURÉ DE BASSUSSARRY.

(Basque du Labourd.)

Que nos entretiens soient du comte d'Estaing,
Ce chef d'escadre sans rival;
Qu'il soit renommé dans tout le royaume,
Qu'il ne soit pas moins célébré par nous.

Sur tous les hommes de guerre, ô noble d'Estaing!
Vous l'emportez en gloire, à bon droit;
Par votre maison vous descendez d'une des plus pures
Parmi les plus anciennes maisons de France.

Souvent vos ancêtres se sont distingués,
Ils ont été les soutiens de la couronne de France.
Mais bien que votre origine vous donne un rang élevé,
Votre propre valeur vous met encore mieux en relief.

250 LE FAIS BASQEE. Beharric zailuela Loulsec hautalu , AinlzindariUsunaz, jauna, fagoraUi. Cer ez du irabazi zutaz eondatceaz , Bere iiitros minenac zuri fldatceaz? Cembat angles unlze duzun cscuralii, Eman tiroca, sutan ereondoralu? Kliar bandirekin zare urez guducatoen , Frances bandera duzu ohorez bethelcen. • Itxasoan bezala zare leihorrcan Supean seinalalcea premia denean; GucicUin gucia zare gucizcoa. Oi! nun causi berlce bat zu bezalacoa? üure baztor urrunac tulzu iiidarztalu, Etsaien cscuelaric onghi bogbiralii ; Ez da hortan gucia ; conquosta berriac Eghin izan ditiizu progotcliugarriac. ürauada duzu barlu gabarcn mincan , Oeroni zinelaric tropen ainlcinean : Ce n'est pas sans besoin que Louis vous a choisi , Et vous a favorisé, monsieur, du commandement. Que n’a-t-il pas gagné é compter sur vous. Et à vous confier ses intérêts les plus chers 1 Combien de navires anglais n’avez-vous pas capturés. Combattus et rasés par le feu ? Sur mer vous combattez avec une grande ardeur. Vous couvrez d’honneur le drapeau français. De même que sur mer, vous savez sur terre aussi Vous distinguer au milieu du feu lorsqu’il le faut ; En toutes choses et partout vous êtes apte à tout. Obi où en trouver un autre pareil :i vous? Vous avez rendu fortes nos possessions lointaines, Vous les avez bien préservées des mains de l’ennemi; Mais ce n’est pas lA tout : des l■onqnêtos nouvelles El avantageuses ont été faites par vous. Vous avez pris Grenade dans le plus épais do la nuit. En mars vous-même à la tête des troupes : Digitized by Google

CHANTS HISTOBIQDES. 251 Zu liehar allai zinen liola agherlceco, Hambal alimurekin banaz jabetceco. Ez iizteco Granada France#! bartcerat , Biron da Icbiatu haren laguntceral. Angles subar buni cer zaïo ghertalu ? Bereac barluric da ibes abiatu. Bironec cinan dio usain granadari; Ausikiric ez dio eman frutii horri, Khanitxeghia zaïo naski idurilu , Hala eztia bailu d'Eslaignec aurkitu. Anglesac diluzu ikharan sartbuac Ikbusteaz Franccsac bortaz naiisituac. Ilxasoco erreghe cioten zirela; Egun ikhas bezate minlzatzen licrUela. Gberlala biintaz dire minki orhoiluco , Bere irla maiteac dituzte galduco; Angleterraz beraz ez dut ibardesten , Francesac, Espagnolac, ban badire jausten. 11 fallait bien ainsi votre présence , [’our qu’on l’emportât avec autant d’ardeur. Pour no pas laisser les Français s’emparer do Grenade, Byron est accouru à son secours. Que lui en est-il revenu, à cet Anglais ardent? Après une rude leçon il est parti fuyant. Byron a flairé l’odeur de la grenade ; Mais il n’a pas mordu dans ce fruit, Qui sans doute lui a semblé trop amer; Tandis que d’Estaing l’a trouvé si doux. Les Anglais se sont mis â trembler Lorscpi’ils ont vu tant de succès aux Français. Ils se disaient les rois do la mer; Qu’ils apprennent aujourd’hui à parler autrement. Ils se rappeleront avec douleur celte guerre , Ils perdront leurs îles aimées ; Je ne répondrais pas de l’Angleterre même , Si les Français et les Espagnols y débarquaient. Digitized by Google

Zu behar ahal zinen hola aghertceco,
Hambat alimurekin hartaz jabetceco.

Ez uzteco Granada Francesi hartcerat,
Biron da lehiatu haren laguntcerat.
Angles suhar huni cer zaïo ghertatu?
Bereac harturic da ihes abiatu.

Bironec eman dio usain granadari;
Ausikiric ez dio eman frutu horri,
Kharatxeghia zaïo naski iduritu,
Hala eztia baitu d'Estaignec aurkitu.

Anglesac dituzu ikharan sarthuac
Ikhusteaz Francesac hortaz nausituac.
Itxasoco erreghe cioten zirela;
Egun ikhas bezate mintzatzen bertzela.

Gherlata huntaz dire minki orhoituco,
Bere irla maiteac dituzte galduco;
Angleterraz beraz ez dut ihardesten,
Francesac, Espagnolac, han badire jausten.

Il fallait bien ainsi votre présence,
Pour qu'on l'emportât avec autant d'ardeur.

Pour ne pas laisser les Français s'emparer de Grenade,
Byron est accouru à son secours.
Que lui en est-il revenu, à cet Anglais ardent?
Après une rude leçon il est parti fuyant.

Byron a flairé l'odeur de la grenade;
Mais il n'a pas mordu dans ce fruit,
Qui sans doute lui a semblé trop amer;
Tandis que d'Estaing l'a trouvé si doux.

Les Anglais se sont mis à trembler
Lorsqu'ils ont vu tant de succès aux Français.
Ils se disaient les rois de la mer;
Qu'ils apprennent aujourd'hui à parler autrement.

Ils se rappeleront avec douleur cette guerre,
Ils perdront leurs îles aimées;
Je ne répondrais pas de l'Angleterre même,
Si les Français et les Espagnols y débarquaient.

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

252 LE PAIS BASQUE. 0 d'Kslaingl erresuna izan da trisUiUi Entzimic ziuluzlela bi tiroz colpatu. Orai zu sendalceac gailu consolatcon, Fagore huntaz dugu cerna laudatcen. Zure beharra IkuIu oraino Franciac, .\i gliisa miiitzo dire France» on giiciac, De profurulisen ordo gure elizeUin, Te Deum da errancn Ickhu gucielan. Natione siiperra, ctxai mntiria, Ez duc ccren «intatcen aurthen bictoria; Franciaco erreghec liau escolatuco, Eseola saria duc onghi pagatuco. 0 d'EsUiing! tout le royaume s'est ariligo Enappreuant que vous étiez blessédedoux coups de feu. Maintenant votre guérison nous coiusole, Et nous devons louer le ciel de votre guérison. Si la France a encore besoin de vous , Tous les bons Français le disent avec moi , Au lieu d'un De profundis dans nos églises, C'est un Te Deuin ipii sera chanté on tous lieux. Nation orgueilleuse, ennemi intraitable. Tu n'as pas lieu cette année de chanter victoire; Le roi de France te ilouuera une leçon , Et tu en paieras chèrement le prix. KÈTK NATlüNAI.E. Ar^umtot. La Révolution française ne parait point avoir été sympathique aux Bascjues, et, à vrai dire, il ne pouvait guère en être ainsi eliez un peuple qui avait ce proverbe : (iauza sort.i da erretate, Hura gabcric euinsate. (La royauté est une chose pesante; néanmoins, je ne saurais vivre sans elle.) Digitized by Googk

O d'Estaing! erresuna izan da tristatu
Entzunic zintuztela bi tiroz colpatu.
Orai zu sendatceac gaitu consolatcen,
Fagore huntaz dugu cerua laudatcen.

Zure beharra badu oraino Franciac,
Ni ghisa mintzo dire Frances on guciac,
De profundisen orde gure elizetan,
Te Deum da erranen lekhu gucietan.

Natione superra, etxai mutiria,
Ez duc ceren cantatcen aurthen bictoria;
Franciaco erreghec hau escolatuco,
Escola saria duc onghi pagatuco.

O d'Estaing! tout le royaume s'est affligé
En apprenant que vous étiez blessé de deux coups de feu.
Maintenant votre guérison nous console,
Et nous devons louer le ciel de votre guérison.

Si la France a encore besoin de vous,
Tous les bons Français le disent avec moi,
Au lieu d'un *De profundis* dans nos églises,
C'est un *Te Deum* qui sera chanté en tous lieux.

Nation orgueilleuse, ennemi intraitable,
Tu n'as pas lieu cette année de chanter victoire;
Le roi de France te donnera une leçon,
Et tu en paieras chèrement le prix.

FÈTE NATIONALE.

Argument.

La Révolution française ne parait point avoir été sympathique aux Basques, et, à vrai dire, il ne pouvait guère en être ainsi chez un peuple qui avait ce proverbe :

Gauza sorta da erretate,
Hura gaberic eninsate.

(La royauté est une chose pesante; néanmoins, je ne saurais vivre sans elle.)

CHANTS HISTORIOÜES. ^53 Plfiinement convaincus tic la vérité de la religion et de leur propre noblesse, ils étaient habitués à voir dans leurs seigneurs, non des supérieurs d'une caste tliffércntc, mais des égaux plus favorisés par la fortune, et dans IciU's prêtres, des guides spirituels (|ui partageaient leur pauvreté. Interprète du sentiment populaire, le barde le traduit par 1a satire, prêt à franchir les Pyrénées sur les pas des proscrits, si ses vers sont pris en mauvaise part. Il ne l'a point outrée en montrant un curé constitutionnel conduisant une ronde villageoise. Nous avons vu plus haut que, loin de réprouver les plaisirs populaires , le clergé basque d'autrefois en prenait volontiers sa part. Reste la traduction et le sens du mot truncoa à expliquer. Trunco signifie proprement tronçon épais, grosse bille de bois, 7nasse. .\ppliqué à l'homme, il peint un individu gros et lourd, et emporte toujours avec lui un cachet de dérision et de sarcasme. Il paraît qu'à l'époque, le curé de Saint-Pé était obèse et prêtait ainsi à la plaisanterie. N.VCtONRACO BBST.A. ^ Laï burUrr*.^ Samperen cghin Uutc besla bat hanilia , üeclaralcera noha guciac gucai'dia : Jaun erretorac ditu ora gomidntu, Nacioneaco besta diUo ohoralu. Alxo zahar batçuee, onghi aphainduric, Plazara bildii dira, elgar adituric. FÊTE NATIONALE. ^ Bstiqu* du Lubourd.^ A SaiiU-Pé on a fait une grande fête ; Je vais vous rapporter comment tout (se p.issa) : Monsieur le curé invita tout le monde , Ils ont noblement célébré la fêle de la nation. Quelques vieilles femmes bien parées Se sont réunies vers la place, s'étant donné le mot. Digitized by Google

Pleinement convaincus de la vérité de la religion et de leur propre noblesse, ils étaient habitués à voir dans leurs seigneurs, non des supérieurs d'une caste différente, mais des égaux plus favorisés par la fortune, et dans leurs prêtres, des guides spirituels qui partageaient leur pauvreté. Interprète du sentiment populaire, le barde le traduit par la satire, prêt à franchir les Pyrénées sur les pas des proscrits, si ses vers sont pris en mauvaise part.

Il ne l'a point outrée en montrant un curé constitutionnel conduisant une ronde villageoise. Nous avons vu plus haut que, loin de réprouver les plaisirs populaires, le clergé basque d'autrefois en prenait volontiers sa part.

Reste la traduction et le sens du mot ***truncoa*** à expliquer. ***Trunco*** signifie proprement ***tronçon épais, grosse bille de bois, masse***. Appliqué à l'homme, il peint un individu gros et lourd, et emporte toujours avec lui un cachet de dérision et de sarcasme. Il paraît qu'à l'époque, le curé de Saint-Pé était obèse et prêtait ainsi à la plaisanterie.

NACIONEACO BESTA.

(Lapburtarra.)

Samperen eghin dute besta bat handia ;
Declaratcera noha guciac gucardia :
Jaun erretorac ditu ora gomidatu,
Nacioneaco besta dute ohoratu.

Alxo zahar batçuec, onghi aphainduric,
Plazara bildu dira, elgar adituric.

FÊTE NATIONALE.

(Bacque du Labourd.)

A Saint-Pé on a fait une grande fête ;
Je vais vous rapporter comment tout (se passa) :
Monsieur le curé invita tout le monde,
Ils ont noblement célébré la fête de la nation.

Quelques vieilles femmes bien parées
Se sont réunies vers la place, s'étant donné le mot.

LE PATS BASQrE. Ik hii^i (lulencan Imn ut%elu deu.sic, Oslalura ygan zircn, bihotzac ilhunic. üstatuan sartccan etcheco jaunari Atxoec erran diole ; « Uots fitc, Bettiri; Gaur licsta bandi dugu, igben jatera; Joan behar dugn gbero gucicc plazara. » Baz-caiteco demboran batac bertzeaià Oihu eghiten zuten : • llire graziari l Bibc nacioneal zioten gogotic. Uazlctan ez dun oral gu bczalacuric. • Bazcaldii direnean atxo gazletuac (iDiitrapasotan dire hasi zoroluac : « Hots, beguira hiitx eghini zioten atxoec, Uauslalu behar dugu gaur lieinen gnciec. » Uanzatu direnean, arbasso zabarrac Camporal ilki dira, Iiusturic sakclac; Plazan arribatccan , bisaiac gorriric , Mundn gucia zagoen irriz zabalduric. Ayant vu (pi 'il n'y avait rien là , Biles furiMit à l'auberge, le cœur assombri. En entrant à l'auberge , au maître de la maison Les vieilles femmes dirent ^ « Allons vite, Pierre; Ce soir nous avons grande fête, nous venons pour manger, Il faut cpic nous aillons toutes ensuite à la place. » Pendant le dîner l'une à l'autre Faisant des appels : • A ta santé ! Vive la nation 1 disaient-elles de bon cœur. Maintenant tu n'en as pas de comparable à nous parmi la (jeunesse. » Après avoir dlnè, ces vieilles rajeunies Commencèrent le saut basque, tout affolées : « Allons, gare à se tromper 1 disaient les vieilles , Il faut que Tious nous divertissions ce soir toutes ici. • Après avoir dansé , les vieilles aïeules Sortirent dehors, les poches vidées; A leur arrivée sur la place, les faces enluminées. Tout le monde riait aux grands éclats. Digitized by Googk

CHANTS HISTOBtQDES. 255 Jaiin orrelora lierriz , luihorat eltiorri, Hantic coinplinienilara : • Citxaye hassi; Hotsl eue liaurrac, orai dantza gaitezlc, Ni cre zuyekilan ahia nindailc. • Alxoec errephusta jaun erretordri : « Zu beharco zaitugu ororen ghidari. • Emailen du tnincoa aintcinghidaritzat , Atxo zahar gucien gobeniazalelzat. Hasi zcnean beraz truncoa danteatccn , Gure alxo guciac irriz eman ziren , Bcre escii zimurrac emanic Iiankolan ; Uru beghira zauden besta handi hurlan. Gure alxo gaizoac ez ziren unhalccn , Bere artzaiiiarekin oro content ziren , Ordean heyen senliar gaichoac etchean Tupina hutxa zuten bathu (?) ilhuntcean. Ghiza gaisoac ziren plazarat cthorri, Bere emazten bilha, zoroac iduri. Uonsieur le curé aussi , venant à sa fenêtre, Les complimenta de là : « Vous êtes rejuies; Allons! mes enfants, dansez là maintenant, Moi aussi j'irais pour peu avec vous. » Les vieilles (dirent) eu réponse à monsieur le curé : • Nous aurons besoin de vous pour nous conduire toutes. » Un gros tronc est donné pour chef A toutes les vieilles pour les diriger. Alors quand ce gros tronc eut commencé à danser, Toutes nos vieilles se prirent à rire. Leurs mains ridées plantées sur les hanches ; Tout le monde restait à regarder dans cette grande fête. Nos pauvres vieilles ne boudaient pas. Toutes étaient contentes avec leur pasteur. Pendant ce temps leurs infortunés maris à la maison Avaient leur pot au feu vide à la brune. Ces pauvres diables étaient arrivés à la place. Chercher leurs femmes, ressemblant à des imbéciles.
Digitized by Google

Jaun erretora berriz, leihorat ethorri,
Hantic complimendaca : « Citzaye hassi;
Hots! ene haurrac, orai dantza gaitezte,
Ni ere zuyekilan abia nindaite. »

Atxoec errephusta jaun erretorari :
« Zu beharco zaitugu ororen ghidari. »
Emaiten du truncoa aintcinghidaritzat,
Atxo zahar gucien gobernazaletzat.

Hasi zenean beraz truncoa dantzatcen,
Gure atxo guciac irriz eman ziren,
Bere escu zimurrac emanic hanketan;
Oro beghira zauden besta handi hartan.

Gure atxo gaizoac ez ziren unhatcen,
Bere artzainarekin oro content ziren,
Ordean heyen senhar gaichoac etchean
Tupina hutxa zuten bathu (?) ilhuntcean.

Ghiza gaisoac ziren plazarat ethorri,
Bere emazten bilha, zoroac iduri.

Monsieur le curé aussi, venant à sa fenêtre,
Les complimenta de là : « Vous êtes repues;
Allons! mes enfants, dansez là maintenant,
Moi aussi j'irais pour peu avec vous. »

Les vieilles (dirent) en réponse à monsieur le curé :
« Nous aurons besoin de vous pour nous conduire toutes. »
Un gros tronc est donné pour chef
A toutes les vieilles pour les diriger.

Alors quand ce gros tronc eut commencé à danser,
Toutes nos vieilles se prirent à rire,
Leurs mains ridées plantées sur les hanches;
Tout le monde restait à regarder dans cette grande fête.

Nos pauvres vieilles ne boudaient pas,
Toutes étaient contentes avec leur pasteur.
Pendant ce temps leurs infortunés maris à la maison
Avaient leur pot au feu vide à la brune.

Ces pauvres diables étaient arrivés à la place,
Chercher leurs femmes, ressemblant à des imbéciles.

I.E PATS BASQUE. Jatiii crrclorac liori ikliusi ortluco, Oiliu eghin ziotcn bakcn ngliiteco. • Zuc, Johannes, cJazazii, zucere, Domingo, Eue escuelaric ceniliait arno trago. Ilibo nacionoal eghizn, zuc, l'ello; Kgiin haserralceac deiis ez du balio. « Ghizon eta emazlc, dugun oroc edan, Ikisoa Irinkaturic; iimore oncan Zoazte elkarrekin guciac bakean. » Üo.sta akliabalu zun bula arratxcan. Dans le moment où monsieur le curé s'aperçut de cela , Elles avaient aiipelê pour ipie la paix se fît. « Vous, Jean, buvez, vous aussi, Domiuapie, (Acceptez) de ma main (piebpies coups de vin. Vive la nation! faites ce cri, vous, l'ierre; Aujourd'hui se mettre en colùre no vaut rien. « Hommes et fetnmes, nous devons tous boire , En choquant nos verres; de bonne humeur Allez ensemble tous en paix. • L'i fête s'élait terminée ainsi le soir. CHANSONS DE MUNACORRI. Ar|um«ot. Qu'était ce Muiiagom? M. .1. Duvoisin, de Saint-Jean-de-Luz, a bien voulu me l'apprendre dans une lettre dont j'e.xtniis le pass.age suivant ; c J'ai vu ce singulier personnage sans beaucoup le connaître. Il était notaire et de 'l'olosa, autant que je puis me le rappek'r. Pauvre rêveur ou ambitieux vulgaire , il se crut capable de lever l'étendard tics fneros , sans aucun moyen de se soutenir et .sans autorité pour se faire suivre. La seule chose qui étonna, c'est que le gouvernement ebristino et .ses alliés étrangers furent les dupes de cet aventurier. On lui confia une forte somme (on dit un million). Il Digitized by Google

Jaun erretorac hori ikhusi orduco,
Oihu eghin zioten baken eghiteco.

« Zuc, Johannes, edazazu, zuc ere, Domingo,
Ene escuetaric cembait arno trago.
Bibe nacionea! eghizu, zuc, Pello;
Egun haserratceac deus ez du balio.

« Ghizon eta emazte, dugun oroc edan,
Basoa trinkaturic; umore onean
Zoazte elkarrekin guciac bakean. »
Besta akhabatu zen hola arratxean.

Dans le moment où monsieur le curé s'aperçut de cela,
Elles avaient appelé pour que la paix se fît.

« Vous, Jean, buvez, vous aussi, Dominique,
(Acceptez) de ma main quelques coups de vin.
Vive la nation! faites ce cri, vous, Pierre;
Aujourd'hui se mettre en colère ne vaut rien.

« Hommes et femmes, nous devons tous boire,
En choquant nos verres; de bonne humeur
Allez ensemble tous en paix. »
La fête s'était terminée ainsi le soir.

CHANSONS DE MUÑAGORRI.

Argument.

Qu'était ce Muñagorri? M. J. Duvoisin, de Saint-Jean-de-Luz, a bien voulu me l'apprendre dans une lettre dont j'extrais le passage suivant : « J'ai vu ce singulier personnage sans beaucoup le connaître. Il était notaire et de Tolosa, autant que je puis me le rappeler. Pauvre rêveur ou ambitieux vulgaire, il se crut capable de lever l'étendard des fueros, sans aucun moyen de se soutenir et sans autorité pour se faire suivre. La seule chose qui étonna, c'est que le gouvernement christino et ses alliés étrangers furent les dupes de cet aventurier. On lui confia une forte somme (on dit un million). Il

CHANSONS POLITIQUES. 257 attira à lui, non pas les carlistes, comme on l'avait espéré, mais les jeunes gens qui, s'étant enfuis d'Espagne , vivaient péniblement chez nous ; il leur paya une solde sans les déplacer, et en fit ainsi ses partisans : aussi fallut-il, quelques mois après, user de ruse et les entourer d'un certain déploiement de forces pour leur faire p.asser la Bidassoa. L'armée carliste ne se débanda pas le moins du inonde ; les dupes se ravisèrent , quoiqu'un peu tard , et ordonnèrent à Mubagorri de licencier ses soldats, qui ne demandaient pas mieux. Munagorri rentra dans ses foyers à la faveur du traité «le Vergara. Lorsque l'Espagne commença à remuer contre le régent Espartero, il tenta de ressaisir son rôle politique. Obligé de fuir, il fut poursuivi par Elorrio, otiieier des Chapelgorris ', qui l'atteignit et le tua sans pitié. Munagorri n'était pas un méchant homme, à la difTérence de son meurtrier, «)ui était un homme de sang et de boue. Ce dernier fut placé dans les carabineros (douaniers), aida la fraude, fut révocjué, se fit contrebandier, trahit ses compagnons , et fut récompensé d'un coup de poignard par un de nos compatriotes qu'il avait ruiné. » Basée sur une proclamation de Munagorri , la longue chanson , ou plutôt la succession de chants qui va suivre nous semble un auxiliaire destiné à l'appuyer, à la graver dans la mémoire du peuple , et rien n'empêclie de croire qu'il n'en soit l'auteur. MCNAOORniEN C.ANTAO. CHANSONS DE MUNAnORRI. ^Oolpu>< du OuipotCM.^ Muüagorric diona Comme dit Munagorri bore proclamian , Dans sa proclamation , ' Les Cbipclgorris rormiinil une légion «nrtonl composée de Biscjjeiis et de Goipnzcoins. On les appeiail aus! I petclerei , i cause de la haute paie d'une petela par jour qu'ils receraient du goucernemeot conslilnlionnel. On Irourera un petit article sur les ChapeJÿortia dans tkt aniled Sertice Joarnal, etc. , 1835, part. III. London ; Henry Cnibnrn, in-8°, p. Ml. L'écrirain dit que ce corps devait son nom b la eoiHure ronge de ccni qui en faisaient partie; je ne le crois pas, et voici sur quoi je me fonde. Vers le milieu du XVII* siècle, des troubles graves éclatèrent dans le Labourd b la suite d'une dispute entre les seigneurs d'Crtnbie et de Sainl-Pé,qni pré endaient tous deui b la notninallon des liaillis, et divisèrent les habitants en deiiz partis, connus sons le nom de Saiel porri (ventre rouge) et Sabtt ckmri (ventre blanc). < Le souvenir de celle guerre, ajoute N. Boucher de Perlbes, S'esi conservé par tradition, cl le nom de Sabtl porri est encore employé aujourd'hui comme

une injure. • (Souvcuiri du Paya Baapar, etc., p. tM.) 17 Digitized by Google

attira à lui, non pas les carlistes, comme on l'avait espéré, mais les jeunes gens qui, s'étant enfuis d'Espagne, vivaient péniblement chez nous; il leur paya une solde sans les déplacer, et en fit ainsi ses partisans : aussi fallut-il, quelques mois après, user de ruse et les entourer d'un certain déploiement de forces pour leur faire passer la Bidassoa. L'armée carliste ne se débanda pas le moins du monde; les dupes se ravisèrent, quoiqu'un peu tard, et ordonnèrent à Muñagorri de licencier ses soldats, qui ne demandaient pas mieux. Muñagorri rentra dans ses foyers à la faveur du traité de Vergara. Lorsque l'Espagne commença à remuer contre le régent Espartero, il tenta de ressaisir son rôle politique. Obligé de fuir, il fut poursuivi par Elorrio, officier des Chapelgorris [1], qui l'atteignit et le tua sans pitié. Muñagorri n'était pas un méchant homme, à la différence de son meurtrier, qui était un homme de sang et de boue. Ce dernier fut placé dans les *carabineros* (douaniers), aida la fraude, fut révoqué, se fit contrebandier, trahit ses compagnons, et fut récompensé d'un coup de poignard par un de nos compatriotes qu'il avait ruiné. »

Basée sur une proclamation de Muñagorri, la longue chanson, ou plutôt la succession de chants qui va suivre nous semble un auxiliaire destiné à l'appuyer, à la graver dans la mémoire du peuple, et rien n'empêche de croire qu'il n'en soit l'auteur.

MUÑAGORRIEN CANTAC.	CHANSONS DE MUÑAGORRI.
(Guipuzcoanoa.)	(Dialecte du Guipuzcoa.)
Muñagorric diona	Comme dit Muñagorri
Bere proclamian,	Dans sa proclamation,

[1] Les Chapelgorris formaient une légion surtout composée de Biscayens et de Guipuzcoans. On les appelait aussi *pescteros*, à cause de la haute paie d'une *peseta* par jour qu'ils recevaient du gouvernement constitutionnel. On trouvera un petit article sur les *Chapelgorris* dans *the united Service Journal*, etc., 1835, part. III. London : Henry Colburn, in-8°, p. 241. L'écrivain dit que ce corps devait son nom à la coiffure rouge de ceux qui en faisaient partie; je ne le crois pas, et voici sur quoi je me fonde. Vers le milieu du XVII[e] siècle, des troubles graves éclatèrent dans le Labourd à la suite d'une dispute entre les seigneurs d'Urtubie et de Saint-Pé, qui prétendaient tous deux à la nomination des baillis, et divisèrent les habitants en deux partis, connus sous le nom de *Sabel gorri* (ventre rouge) et *Sabel chouri* (ventre blanc). « Le souvenir de cette guerre, ajoute M. Boucher de Perthes, s'est conservé par tradition, et le nom de *Sabel gorri* est encore employé aujourd'hui comme une injure. » (*Souvenirs du Pays Basque*, etc., p. 124.)

258 LE PATS BASQUE. Guorrac ondaUen gailii La guerre nous ruine Boslgarren iirtian ; Depuis cinq ans ; Yfçaz jarrican Carlos L'année dernière Carlos se mit iMadrilcco vidian, Sur le chemin de Madrid , liuUza çiilon alzcra, Il battit en retraite , Oiierra vere ofiian. Et la guerre continue encore. Agiiintari onenac Les meilleurs chefs Prcso dadu7.c:iUj ; Sont en prison ; Euscaldona içaitia Être Basque Du ImcoUzac calte. Est un tort pour chacun. Tejeiro ta Maroto Tejeiro et Maroto Giicion alcalc: l-Sont) chefs do tous : Cer giiiçon oyetatic Que pouvons-nous Espéra guentzake? Attendre de cos hommes? Carlos aguertuez koro Depuis que Carlos a paru Provinci auyetan, Dans ces provinces , Bell vid guerade Nous vivons toujours Neke la penetan. Dans la fatigue et la peine. Naiz kendu guc duguna, Quoique l'on nous enlève notre bien , Benerc ccer cman ; On ne nous donne jamais rien ; Bost negar cguileco , Essuyer bien des lannes , Numbail jayo guifian. Voilé notre destinée. Semiac soldadu la Les fils (sont) soldats et Presü gurasuac , Les parents en prison , Eciù pagaliirican Pour ne pouvoir pas Cüulribuduac. Payer les contributions. Trinchera laaelaru Aux travaux des tranchées Ganera ausuac. Les voisins (sont) appelés. Dolorescoac dira Douloureux sont Gaur gurc pausuac. Aujourd'hui nos pas. Cordüis ingunilaric Le cordon nous entoure CoBlatic Ebrora, De la côte é l'Èbre, Trabas gaude josiric Des entraves Bera ela gora. Nous contrarient partout. Atzenican Franzesac Au nord le Français Ici» du frontera. A fermé la frontière. Guorrac ez dacar onic La guerre n'a rien de bon lüundic inora. Nulle part pour personne. Atiac icliil Ci Les portes sont silencieu.ses et UguUi gares 11 ; Le pain est bien cher; Digitized by Google

CUAASOSS POLITIQIES. *259 Arliia ere .arida Le mais aussi commence Igozton poliki ; A enchérir joliment; Dirua escutatzen da L'argent devient Egunoro eniendic. De jour en jour plus rare. Nula vici gareii liada , Comment nous vivons. Arritutzcn naiz ni. Voilà ce qui m'étonne. Bost urtho badijuaz H y a cinq années Ta nekian betin. Que nous vivons avec peine. Ya, bear ditugii Bientôt il est temps Beguiac idiki. Que nous ouvrions les yeux. Carliâtac Ebros gora Les Carlistes au-delà de l'Èbre Motel ta guchi ; (Sont) muets et en petit nombre; A ! ajon espcrantzetan Dans l'espoir de leur réussite Kz gaitezen vici. Ne vivons pas. Aimljeste odol ichurtze, Tant de sang réipandu , Ez da doloria? N'est-ce pas douloureux? Il da provinci autan •Morte est dans cette province Gasiien loria. La Heur de la jeunesse. Patria defenditzean Défendre la patrie Litzake honoria ; Serait un grand honneur; Anaya anayen contra , Mais frère contre frère. Chit gauça tristia ! Que c'est triste 1 Orain sei eun iirthe, Il y a six cents ans. Guchi gora bera. Peu en plus ou en moins , Gazteluco reinura Autour du château Unituac gucra, •Nous nous étions réunis Gaztelan cein burudan (Pour y dire) de quelle façon lira guc artcera , Nous entendions la chose. Fueroac gordez kero. Quepuisquelesfnerosétaient convenus, Egiiintzan paperan. 11 fallait les mettre sur le papier. Disputarican bada S'il y a des disputes Ceifientzat corua , (Pour savoir) à qui sera la couronne. Eraluki bear da 11 faut faire trancher Gaztelan pleitua. Au château le procès. Erregue do erreguina, Le roi ou la reine , Gure derechua ; Notre droit ; Beti gorde digula Nous avons observé toujours Garbiro fuerua. Notre fuero. Ccrlan zartu guerrara , Pourquoi entrer dans la guerre. Juez inorentzat? Si pi'rsoune n'en est juge ? Digilized by Google

Artua ere arida
Igozten poliki;
Dirua escutatzen da
Egunero emendic.
Nola vici garen bada,
Arritutzen naiz ni.

Le maïs aussi commence
A enchérir joliment;
L'argent devient
De jour en jour plus rare.
Comment nous vivons,
Voilà ce qui m'étonne.

Bost urthe badijuaz
Ta nekian bethi.
Ya, bear ditugu
Beguiac idiki.
Carlistac Ebros gora
Motel ta guchi;
A! ajen esperantzetan
Ez gaitezen vici.

Il y a cinq années
Que nous vivons avec peine.
Bientôt il est temps
Que nous ouvrions les yeux.
Les Carlistes au-delà de l'Èbre
(Sont) muets et en petit nombre;
Dans l'espoir de leur réussite
Ne vivons pas.

Aimbeste odol ichurtze,
Ez da doloria?
Il da provinci autan
Gastien loria.
Patria defenditzean
Litzake honoria;
Anaya anayen contra,
Chit gauça tristia!

Tant de sang répandu,
N'est-ce pas douloureux?
Morte est dans cette province
La fleur de la jeunesse.
Défendre la patrie
Serait un grand honneur;
Mais frère contre frère,
Que c'est triste!

Oraiñ sei eun urthe,
Guchi gora bera,
Gazteluco reinura
Unituac guera,
Gaztelan cein burudan
Ura guc artcera,
Fueroac gordez kero,
Eguintzan paperan.

Il y a six cents ans,
Peu en plus ou en moins,
Autour du château
Nous nous étions réunis
(Pour y dire) de quelle façon
Nous entendions la chose,
Que puisque les fueros étaient convenus,
Il fallait les mettre sur le papier.

Disputarican bada
Ceiñentzat corua,
Erabaki bear da
Gaztelan pleitua.
Erregue do erreguiña,
Gure derechua;
Beti gorde digula
Garbiro fuerua.

S'il y a des disputes
(Pour savoir) à qui sera la couronne,
Il faut faire trancher
Au château le procès.
Le roi ou la reine,
Notre droit;
Nous avons observé toujours
Notre fuero.

Certan zartu guerrara,
Juez iñorentzat?

Pourquoi entrer dans la guerre,
Si personne n'en est juge?

260 LE PAIS BASQUE. . Madrillen da tronuba Gastelaubcntzat. An coronatzen dena Giislion burutzal, Fueroa gordez kero , Una da guretzat. Le Irùne est à Madrid Pour les châtelains. Celui que l'on couronne là Pour dire le chef de tous, Si on conserve les fueros, 11 est Iwn pour nou.s. Adiskide maileac, Üra claro gauça : Uacarrican fueroac Dira gure causa, Ayec defenditzeco Uerechua dauca; Provintzico semiac Ori ecib uca. Mes chers amis , Voilà la chose claire : Seuls les fueros Sont notre cause, Et de les défendre Nous avons le droit : Les fils de la province Ne peuvent nier cela. Rcligio santuan Guc elcar arturic, Ez du gure artean Içango calleric, Ccn bcçala uguinican Gure funcioac, Ëlicctan scrmolac Ta procesioac. Dans la sainte religion Nous étant réunis. Cela parmi nous Ne produira pas de mal , (En) faisant comme avant Nos cérémonies , Dans les églises les sermons Et les processions. Zori onez beruntzat Gure aurrecoac! Bell gordc cituzten Leyalki fueroac. Urlhero mudalurican üipulacioac, Juntan eniaten ciran Ûrduban conluac. Heureux mille fois Nos ancêtres! Ils observèrent toujours Loyalement les fueros. Cha({uc année changeant Les députés. En sfianco ils rendaient Alors leurs comptes. Etzan lapur famaric Diputacioan; Ez da besle soüiiric üraingo demboran. Deilhu gabe juntaric, lllumpe tnoduban Arlu enian garbiric Ez oida muiiduvan. Alors il n’y avait pas do voleur Parmi les députés; 11 n’y a pas d’autre bruit Au temps où nous sommes. Sans convoquer les juntes. En agissant dans l'obscuriU" , De comptes clairs et nets Il ne iJCut exister dans ce monde. Juniac ela aiwiçac Elcar arluez kero, La junte cl les pi-êtres S’enlendaiil, Digitized by Google

CHANSONS FOLITIQFES. 261 Norcn beltlur gare gu Qui devons-nous craindre Ez orain ta ez guero ? Dans le présent et l’avenir ? Guerraa idiki ditu La guerre a ouvert Guztion bcguiac A tous les yeux Unilzeco, ez bagaude Pour se réunir, si nous n'avons Uiirutic jausiac. Perdu la tête. Leguea auxiez kero. Depuis que nous avons enfreint In loi , Vici guera penaz : Nous vivons avec peine : Leguea osa deciagun RéUblissons donc la loi entière, Laster eta l)eraz ; Sans tarder ; Pakea ethorrico da , La paix surviendra, Ondorren chil erraz , Et la suite en sera. Munagorriediona, Comme dit Munagorri , Conlcntuz eta poçaz. Satisfaction et joie. Munagorri, çu cera, çu, Munagorri , vous êtes , vous , Çorionecua, L'homme de bonheur. Bandera altchatu déçu Vous avez levé la bannière Gure bakecua. De notre paix. Potenci onguiUeac Les bons chefs Emanic besua. Prêtant leurs bras. Laister eguingo degu Nous ferons vite Bake dichosua. La paix heureuse. Provinciano gazte Jeunes provinciaux Honorez bctiac , Pleins d’honneur. Bandera bakekora Au drapeau de la paix Guaeen guciac. Gourons tous. Soldadu, oflcialc. Soldats, officiers. Orobal geflac , Ainsi que les chefs , ûanac izangodilu Vous y obtiendrez Gradu ta aguiiuiac. Des grades et ce que l'on vous a promis. Polenzi indarzubac Ceux qui ont le pouvoir Eman dutc ilza ; Ont donné parole; Eguileco bakiac Pour faire la paix Presluac dabiltza. Ils font de sages démarches. Provinciaco Iiakean Dans la paix de la province Daduca vicilza. Consiste notre vie. Xorc ez du bore ainaren Qui est-ce qui de sa mère Sendatu nai gailza? Ne veut pas guérir le mal " Digitized by Google

Noren beldur gare gu
Ez orain ta ez guero?
Guerrae idiki ditu
Guztion beguiac
Unitzeco, ez bagaude
Burutic jausiac.

Qui devons-nous craindre
Dans le présent et l'avenir?
La guerre a ouvert
A tous les yeux
Pour se réunir, si nous n'avons
Perdu la tête.

Leguea auxiez kero,
Vici guera penaz :
Leguea osa deciagun
Laster eta beraz;
Pakea ethorrico da,
Ondorren chit erraz,
Muñagorric diona,
Contentuz eta poçaz.

Depuis que nous avons enfreint la loi,
Nous vivons avec peine :
Rétablissons donc la loi entière,
Sans tarder;
La paix surviendra,
Et la suite en sera,
Comme dit Muñagorri,
Satisfaction et joie.

Muñagorri, çu cera, çu,
Çori onecua,
Bandera altchatu deçu
Gure bakecua.
Potenci onguilleac
Emanic besua,
Laister eguingo degu
Bake dichosua.

Muñagorri, vous êtes, vous,
L'homme de bonheur,
Vous avez levé la bannière
De notre paix.
Les bons chefs
Prêtant leurs bras,
Nous ferons vite
La paix heureuse.

Provinciano gazte
Honorez betiac,
Bandera bakekora
Guacen guciac.
Soldadu, oficiale,
Orobat gefiac,
Danac izangoditu
Gradu ta aguintiac.

Jeunes provinciaux
Pleins d'honneur,
Au drapeau de la paix
Courons tous.
Soldats, officiers,
Ainsi que les chefs,
Vous y obtiendrez
Des grades et ce que l'on vous a promis.

Potenzi indarzubac
Eman dute itza;
Eguiteco bakiac
Prestuac dabiltza.
Provinciaco bakean
Daduca vicitza.
Norc ez du bere amaren
Sendatu nai gaitza?

Ceux qui ont le pouvoir
Ont donné parole;
Pour faire la paix
Ils font de sages démarches.
Dans la paix de la province
Consiste notre vie.
Qui est-ce qui de sa mère
Ne veut pas guérir le mal?

262 LE EATS BASQtE. L’ARBRE DE CIERMCA. « Le chant national suivant, dit M. Cénac Moncaut, qui l’a reproduit, joint à une certaine valeur poétique rintérèt historique que doit naturellement exciter l'arbre colossal et séculaire auquel il est dédié, et sous lequel la junte d’Alava tint ses réunions pendant plusieurs siècles, comme la bilzaar se réunissait sous le chêne d'Ustaritz » Nous le publions d’après un placard ((ui renferme une autre chanson patriotique, et qui se termine ainsi : Tolosan : Andres Gorosabelen echean 1856. Ces deux morceaux sont anonymes; mais s’il faut en croire ce qui nous a été dit, l’auteur de celui (|ue nous donnons serait un certain Ipharaguirre. OCERNIC.tCO ARDOLA. 1. ARRRE DE QUERNICA. (Quipuscaksoft.^ ^DlklacU enirotcoka.) üiicrnicaco arbola L'arbre de Guernica Da Itedeincatua , Est béni. Euskeldtincn artcan Parmi les Basques Gtisliz luaitatua. Aimé de totis. Emanda zabalzazu v Propagez et étendez Munduan frutua; / bis. Votre fruit dans lo monde; Adoralzcn zailugit, l Notts votis adorons , Arbola santua.) Arbre saint. Milia urtn ingurtida , Environ mille ans Esatcndutcla, Il y a Jaiingoicoac aldazuaii Que Dieu avait planté Guernicaco arbola. L'arbre de Giiernicu. Zaude bada zutictin , ’i 1 ilestez donc debout, Orain da denibttra , | ’ bis. G'est à présent le moment, Eroriteen bacera, ^ Si vous tombez , Arras galdtiac gucra. ^ 1 Nous sommes complètement perEz cera crorico , ,. [dus. Vous ne tomberez pas, Arbola maitca , Arbre aimé, Ongtii portacen bada Si se comporte bien Vizcuico jttiitea; La junte de Biscaye; ' Histoire des Pyrinies, rtc., XIV* part., chip. VIII, I. V, p. 3tU, en note. Digitizeci by Google

LKGE^UËS l'OETIQVES. 363 Laurac artuco dogii Ziirequin partea , l’ailiR'an l)ici(ledin Euscaldun gentea. Nous prendrons un appui Avec vous, '*■ Pour que le peuple basipio Vive en paix. Betico bicidedin Jannari escaueco, Jarri gaitcccu danoc Lasler belaunico ; Kla biülz biulzotic Escatuez kei-o, Arlwla bicieo da Orain cta kero. Qu'il vive à jamais, (Et) pour (le) demander à Dieu, Mettons-nous Vile à genoux ; El quand nous l'aurons demandé Uo tout notre cœur. L’arbre vivra A présent et dans l'avenir. LA FIANCÉE DE TARDETS. Ar(ucc«nt. Nous allons voir une véritable romance du vieux temps ; malheureusement elle est incomplète. Dans le premier couplet , qui sert d’introduction , le poète nous montre deux jeunes filles sous remblëme de deux citrons, dont l’un est promis. Le temps enfin a mûri le fruit , un Espagnol est là réclamant sa fiancée , (ju’il va conduire de l’autre côté des monts. Celle-ci , au moment du départ , donne carrière à son désespoir, et s’adresse successivement à son père et à sa sœur de la façon la plus touchante; lèvent de nord, s’il vient à soufller, est chargé de porter au bien-aimé les derniers adieux de son amante, qui ne survivra point au malheur d’être arrachée à celui qu’elle eût seul voulu pour époux : rôle poétique et semblable à celui que , dans le délicieux lai île la dame de Faycl, l’amante du châtelain de Coucy donne au vent du midi : E quant colo douce oie vente Qui vient do cel tlouz pais ■ Où est cil qui m’alalcnlc, Volcnliers i tour mon vis : Adonc m'est vis que je 1’ sente Par dosouz mon mantiau gris *. ' A la néine èpoqnc environ, Bernard de VentadonrdUail : Qnan la doss'anra venta Deves vosire pals. Digitized by Google

Laurac artuco degu
Zurequin partea,
Paquean bicidediñ
Euscaldun gentea.

Nous prendrons un appui
Avec vous,
Pour que le peuple basque
Vive en paix.

bis.

Betico bicidediñ
Jaunari escatzeco,
Jarri gaitecen danoc
Laster belaunico;
Eta biotz biotzetic
Escatuez kero,
Arbola bicico da
Orain eta kero.

Qu'il vive à jamais,
(Et) pour (le) demander à Dieu,
Mettons-nous
Vite à genoux;
Et quand nous l'aurons demandé
De tout notre cœur,
L'arbre vivra
A présent et dans l'avenir.

bis.

LA FIANCÉE DE TARDETS.

Argument.

Nous allons voir une véritable romance du vieux temps; malheureusement elle est incomplète.

Dans le premier couplet, qui sert d'introduction, le poëte nous montre deux jeunes filles sous l'emblème de deux citrons, dont l'un est promis. Le temps enfin a mûri le fruit, un Espagnol est là réclamant sa fiancée, qu'il va conduire de l'autre côté des monts. Celle-ci, au moment du départ, donne carrière à son désespoir, et s'adresse successivement à son père et à sa sœur de la façon la plus touchante; le vent de nord, s'il vient à souffler, est chargé de porter au bien-aimé les derniers adieux de son amante, qui ne survivra point au malheur d'être arrachée à celui qu'elle eût seul voulu pour époux : rôle poétique et semblable à celui que, dans le délicieux lai de la dame de Fayel, l'amante du châtelain de Coucy donne au vent du midi :

E quant cele douce ore vente
Qui vient de cel douz païs
Où est cil qui m'atalente,
Volentiers i tour mon vis :
Adonc m'est vis que je l' sente
Par desouz mon mantiau gris [1].

[1] A la même époque environ, Bernard de Ventadour disait :

Quan la doss'aura venta
Deves vostre païs,

2(>4 LE PAYS BASQCE. Cette belle ballade, en dialecte souletiii assez ancien, est trèsgoùtéc dans le pays et répandue jusque dans le Labourd. M. de Quatrefages l'y a recueillie , ou plutôt une traduction lui eu a été dictée par une vieille femme de Biarritz. On peut lire ce morceau dans les Instructions relatives aux poésies populaires de la France Encore un mot. Nous allons voir deux jeunes filles comparées à des citrons. Pareille assimilation n'est pas rare dans la poésie romaique. Une chanson, publiée par M. de Marccllus, présente, après chacun des vers qui concourent à l'action , un refrain qui varie : tantôt, c'est TrOjoyo; 6i,tie>cuuivof (ô ma petite rose rouge!); tantôt, vnpà-jzçt fio\t ypaauivo (Ô mon orange peinte!) ou vn^âvTÇi x«i Ispi-Ji (ô mon orange et mon citron!) '. Il n'y a point de doute que CCS e.xclamations, dont l'une rappelle la touchante apostrophe de Laertes', ne s'adressent à une femme aimée et ne fassent allusion à la bonne odeur attribuée aux objets d'un culte. Dans un autre chant romaique,

une jeune fille est appelée piSo-» cüo

Cette belle ballade, en dialecte souletin assez ancien, est très-goûtée dans le pays et répandue jusque dans le Labourd. M. de Quatrefages l'y a recueillie, ou plutôt une traduction lui en a été dictée par une vieille femme de Biarritz. On peut lire ce morceau dans les ***Instructions relatives aux poésies populaires de la France*** [1].

Encore un mot. Nous allons voir deux jeunes filles comparées à des citrons. Pareille assimilation n'est pas rare dans la poésie romaïque. Une chanson, publiée par M. de Marcellus, présente, après chacun des vers qui concourent à l'action, un refrain qui varie : tantôt, c'est πύργος θεμελιωμένος (ô ma petite rose rouge!); tantôt, νηράντζι μου γραμμένο (ô mon orange peinte!) ou νηράντζι καὶ λεμόνι (ô mon orange et mon citron!) [2]. Il n'y a point de doute que ces exclamations, dont l'une rappelle la touchante apostrophe de Laertes [3], ne s'adressent à une femme aimée et ne fassent allusion à la bonne odeur attribuée aux objets d'un culte. Dans un autre chant romaïque, une jeune fille est appelée ῥόδον εὔοσμον, fleur odorante [4], et un poëte arabe s'exprime ainsi : « Quand ces deux jeunes filles se levèrent, elles répandirent une agréable odeur, comme le zéphir lorsqu'il apporte le parfum des fleurs de l'Inde [5]. »

M'es veiaire qu'ieu senta
Odor de paradis,
Per amor de la genta
Ves cui ieu sui aclis, etc.

(*Choix des poésies originales des troubadours*, t. III, p. 84.)

Citons encore ces vers d'un ancien *minnesinger*, le duc d'Anhalt :

Sta bi! la mich den wint anweien
Der kumt von mines herzen kiuniginne!

« Arrêtez que le vent souffle encore sur moi, qui vient de la reine de mon cœur! »

[1] Paris, Imprimerie impériale, M DCC LIII, in-8°, p. 5.

[2] *Chants du peuple en Grèce*, t. I, p. 342-345. Voyez encore t. II, p. 430.

[3] O rose of may!
Dear maid, kind sister, sweet Ophelia!
(*Hamlet*, act IV, sc. v.)

[4] *Chants du peuple en Grèce*, etc., t. II, p. 310, 311.

[5] *Poeseos asiaticæ Commentariorum Libri sex*, etc., auct. Guilielmo Jones. Lipsiæ, MDCCLXX, in-8°, chap. III, p. 75. Voyez encore part. II, chap. VI, p. 137.

LÉGENDES roÉTlQlES. ATUARRATCECO EÜCONGAIA.

^Saberotarr*.^ Atliarrats jaurcguian bi citroin Joratu, Oiigriagaray horrec bat du gaklatu. Eriüpostu içan du cz ilirela onllm, Ontccn direnian l)atno izaneii du. — Aita, saldu nauçu miga bat bcçala, liai cta dcsterratu , oi! Espafiara. Ania bici içan banu, aita, çu bcçala, Ez nintçan ezconduren Atharrats Sularn. Abispa, jantz eçaçu erroba plicrdia. Nie cre jantziren dut satina chiiria. Ingoitic hor heldu da çure jaun ‘ gueia. Botzez guita çaçu çure sor ctchia. Aita, juanen guira oro elcarrequin; Etcberat jinan cira changrin handirof[uin, Bihotza cargatua, bcguiac bustiric. Eta çure alliaba tomban ehortciric. LA FIANCÉE UE TARDETS. soal«tln.^ Dans le manoir de Tardets deux citrons ont jauni, Üngriagaray en a demandé un. Réponse lui est faite qu'ils no sont pas encore mûrs. Mais que sitôt mûr l'un sera à lui. — Mon père, vous m'avez vendue comme une génisse , Oui, et exilée, hélas! en Espagne. Si j'avais ma mère en vie, mon père, comme vous. Je serais mariée à Salles de Tardets. Soeur, revêtez la robe verte (de l'espérance). Moi aussi je revêtirai hi robe de satin blanc. Déjà voilà qu'arrive aussi votre futur époux , Vous quittez joyeuse votre maison natale. Père, nous partirons tous ensemble; Mais à la maison vous rentrerez avec de grands chagrins. Le cœur chargé, les yeux noyés de larmes. Et après avoir descendu votre fdle dans la tombe. ' Ne rndnil-ll pai plotéi lenkarf

ATHARRATCECO EZCONGAIA.

(Suberotarra.)

Atharrats jaureguian bi citroin doratu,
Ongriagaray horrec bat du galdatu.
Errepostu içan du ez direla onthu,
Ontcen direnian batño izanen du.

— Aita, saldu nauçu miga bat beçala,
Bai eta desterratu, oi! Españara.
Ama bici içan banu, aita, çu beçala,
Ez nintçan ezconduren Atharrats Salara.

Ahispa, jantz eçaçu erroba pherdia,
Nic ere jantziren dut satina churia.
Ingoitic hor heldu da çure jaun[1] gueia.
Botzez guita çaçu çure sor etchia.

Aita, juanen guira oro elcarrequin;
Etcherat jinan cira changrin handirequin,
Bihotza cargatua, beguiac bustiric,
Eta çure alhaba tomban ehortciric.

LA FIANCÉE DE TARDETS.

(Dialecte souletin.)

Dans le manoir de Tardets deux citrons ont jauni,
Ongriagaray en a demandé un.
Réponse lui est faite qu'ils ne sont pas encore mûrs,
Mais que sitôt mûr l'un sera à lui.

— Mon père, vous m'avez vendue comme une génisse,
Oui, et exilée, hélas! en Espagne.
Si j'avais ma mère en vie, mon père, comme vous,
Je serais mariée à Salles de Tardets.

Sœur, revêtez la robe verte (de l'espérance),
Moi aussi je revêtirai la robe de satin blanc.
Déjà voilà qu'arrive aussi votre futur époux,
Vous quittez joyeuse votre maison natale.

Père, nous partirons tous ensemble;
Mais à la maison vous rentrerez avec de grands chagrins,
Le cœur chargé, les yeux noyés de larmes,
Et après avoir descendu votre fille dans la tombe.

[1] Ne faudrait-il pas plutôt *senhar?*

LE FAIS BASQl E. Aliizpa, rolmci orai Salaco leiliora, Ipharra ala liegua den eniarii giiardia. Ipliarra balin bada, gorainlci &ilari Knc gorpliiitzaren clierca jin dadila siirri. — Alliarratcoco eziiuilec bere motuz jolcn : Andere Santa-Clara bihar da phartitcen. Haren poco /Aildia urhcz da zolatcon; Ilango cliipi baiidiac bcltcbcz dira l>cztilccii. Siciir, maintenant allez vers la feiu'lre de Stilles, Observez quel vent souftle du nord ou du sud. Si c'est le vent de nord, mes compliments à Salles Et (pie tantôt il vienne chercher mon corps inanimô. — Les cloches de Tardots tintent d'clles-mèmos : Mademoiselle de Sainte-Claire doit partir demain. Le cheval qu'elle monte est sellé d'or; Mais grands et petits de lA-bas s'habillent de noir. L'AMANTE AU COUVE.NT. Argumf ot. Dans le premier couplet, un homme fait coniiaitre quelle est sa fortune et l'objet de son amour; dans le second, il est invité à renoncer à sa poursuite, et dans le troisième, la jeune fille l'informe elle-même des mesures prises par ses parents pour l'y soustraire. Les plaintes de l'amant remplissent les deux derniers couplets. Malgré sa concision et sa simplicité, cette pièce est claire et s'explique pour ainsi dire d'elle-méme ; elle respire un parfum de vétusté qui nous eu fait reporter la composition à deux siècles au moins de celui-ci. Le souhait par lequel elle se termine su rencontre frér|ucmmcnt dans la poésie populaire. Un poète écossais rexprime ainsi dans une gracieuse ballade jacobite : « Si j'étais un bon oiseau , avec des ailes pour voler, alors je passerais la haute mer poiu' aller voir mes amours, et je dirais un conte joyeux Digitized by Google

Ahizpa, çohaci orai Salaco leihora,
Ipharra ala hegua den emaçu guardia.
Ipharra balin bada, goraintci Salari
Ene gorphutzaren cherca jin dadila sarri.

— Atharratceco ezquilec bere motuz joten :
Andere Santa-Clara bihar da phartitcen.
Haren peco zaldia urhez da zelatcen;
Hango chipi handiac beltchez dira beztitcen.

Sœur, maintenant allez vers la fenêtre de Salles,
Observez quel vent souffle du nord ou du sud.
Si c'est le vent de nord, mes compliments à Salles
Et que tantôt il vienne chercher mon corps inanimé.

— Les cloches de Tardets tintent d'elles-mêmes :
Mademoiselle de Sainte-Claire doit partir demain.
Le cheval qu'elle monte est sellé d'or;
Mais grands et petits de là-bas s'habillent de noir.

L'AMANTE AU COUVENT.

Argument.

Dans le premier couplet, un homme fait connaître quelle est sa fortune et l'objet de son amour; dans le second, il est invité à renoncer à sa poursuite, et dans le troisième, la jeune fille l'informe elle-même des mesures prises par ses parents pour l'y soustraire. Les plaintes de l'amant remplissent les deux derniers couplets.

Malgré sa concision et sa simplicité, cette pièce est claire et s'explique pour ainsi dire d'elle-même; elle respire un parfum de vétusté qui nous en fait reporter la composition à deux siècles au moins de celui-ci. Le souhait par lequel elle se termine se rencontre fréquemment dans la poésie populaire. Un poëte écossais l'exprime ainsi dans une gracieuse ballade jacobite : « Si j'étais un bon oiseau, avec des ailes pour voler, alors je passerais la haute mer pour aller voir mes amours, et je dirais un conte joyeux

LÉf.EMDES rOÉTIQUES. il i(uvli|u'uii nui Ul’est bien clitT, et je m'abattrais sur la fenêtre d’un roi pour y chanter ma mélodie • « Je voudrais , dit l’auteur d’une chanson bretonne , je voudrais être petit pijçeon blanc, sur le toit de Kéroulaz, pour entendre ce qui se trame entre sa mère et la mienne • etc. « Si j’étais oiseau, s’écrie un poète romaïque, reproduisant peut-être sans le savoir le tour d’une tirade de saint Grégoire de Nazianze *, je volerais et j’irais à Missolonghi voir eoinmcnt on joue du sabre, comment on décharge le fusil, et comment se battent ces vautours invincibles de la Roumélie *. • Il n’est pas rare d’entendre les échos de la Garonne répéter ce couplet , qui parait avoir etc apporté des côtes de Bretagne : Si j'étais hirondelle, Que je pusse voler, Sur voire sein , ma belle , J'irais me reposer. Et c’est aussi le vœu renouvelé des chœurs tragiques : « Que ne suis-je un oiseau pour passer les montagnes et la mer '/ » vœu si naturel, dit M. de Marcellus, qu’il a traversé sans ciïort les siècles pour se reproduire , dans toute sa naïveté , chez les fils de Sophocle et d’Euripide •. ' Ihae nae kilk, etc. (The Songs of Scolland, rl(. By Allan Cnnningbam. London : prinlcd bj Jobn Taylor, 1835, ln-8”, toi. III , p. KH.) — Toul le monde connaît ce couplet de Burns : O werc my lotc yon lilac fiir, AVI' pnrple blossoms lo Ibe spring, And I a bird lo sheilcr tbere, AVhen «catied on my lillle uing. ' VUiTiUtre dt Kéroulat, I. {Bartas-lfreis, 1. II, p. 84. Voyci encore p. 86.) Bien de pins coinmnn que la métaphore qnl fall nn pigeon d'nn amant. Dans nnc pièce de Kircba Ilanilov, citée par 51. Cvprien Ilobcrt (Becae dea Deai-Mondea, T série de la nout. [lériode, I. Il, p. 1180), nn Iroute ce débnt :• A une petite fenêtre ornée de gracieux dessins, snr on balcon en bois iculpté, une espèce de colombe, on pigeonneau gaionillc, une jeune Dlle canse avec nn garçon, • etc. ‘ De kajua ri/ir Va*ilale atqae iecerliludiiie, v. 1. {S»*cli Gregorii Waaimacni... Opertim lomaa aecandue. Lot. Paris. M. DCXI., in-fol., p. 75, C.< * Ckaata du peuple en Grèce, I. I, p. 171, 175. • nid., U II, p. 466. Cf. p. 371; et I. I, p. 8 CIO. Digiiized by Google

à quelqu'un qui m'est bien cher, et je m'abattrais sur la fenêtre d'un roi pour y chanter ma mélodie [1]. »

« Je voudrais, dit l'auteur d'une chanson bretonne, je voudrais être petit pigeon blanc, sur le toit de Kéroulaz, pour entendre ce qui se trame entre sa mère et la mienne [2], » etc. « Si j'étais oiseau, s'écrie un poëte romaïque, reproduisant peut-être sans le savoir le tour d'une tirade de saint Grégoire de Nazianze [3], je volerais et j'irais à Missolonghi voir comment on joue du sabre, comment on décharge le fusil, et comment se battent ces vautours invincibles de la Roumélie [4]. » Il n'est pas rare d'entendre les échos de la Garonne répéter ce couplet, qui parait avoir été apporté des côtes de Bretagne :

Si j'étais hirondelle,
Que je pusse voler,
Sur votre sein, ma belle,
J'irais me reposer.

Et c'est aussi le vœu renouvelé des chœurs tragiques : « Que ne suis-je un oiseau pour passer les montagnes et la mer ? » vœu si naturel, dit M. de Marcellus, qu'il a traversé sans effort les siècles pour se reproduire, dans toute sa naïveté, chez les fils de Sophocle et d'Euripide [5].

[1] *I hae nae kith*, etc. (*The Songs of Scotland*, etc. By Allan Cunningham. London : printed by John Taylor, 1835, in-8°, vol. III, p. 201.) — Tout le monde connaît ce couplet de Burns :

O were my love yon lilac fair,
Wi' purple blossoms to the spring,
And I a bird to shelter there,
When wearied on my little wing.

[2] *L'Héritière de Kéroulaz*, I. (*Barzas-Breiz*, t. II, p. 84. Voyez encore p. 86.) Rien de plus commun que la métaphore qui fait un pigeon d'un amant. Dans une pièce de Kircha Danilov, citée par M. Cyprien Robert (*Revue des Deux-Mondes*, 2e série de la nouv. période, t. II, p. 1180), on trouve ce début : « A une petite fenêtre ornée de gracieux dessins, sur un balcon en bois sculpté, une espèce de colombe, un pigeonneau gazouille, une jeune fille cause avec un garçon, » etc.

[3] *De hujus vitæ Vanitate atque incertitudine*, v. 1. (*Sancti Gregorii Nazianzeni... Operum tomus secundus.* Lut. Paris. M. DCXI., in-fol., p. 75, C.)

[4] *Chants du peuple en Grèce*, t. I, p. 174, 175.

[5] *Ibid.*, t. II, p. 466. Cf. p. 371; et t. I, p. 8 et 9.

^3ubtrot*rr«.J Ça/pi cillera baditul crroca lialian , Çortcif^arroiia aliliz ctclie sahexian. Hirur urlço doliaci carrosa batiaii , llclaric erdicua enc biliotzian. — Etchia leilaslatu , Canibera peintratu ; Erdico urtço horren perilic cz dueii ; Horren einplcguia auçuan badugu. — Eno aitac cta amac çulcnian jakin Amodio lianditan nintçala çurekin , Enganioz ninduten plaçala idoki , nantie lagunbatekin combentian eçarri. — Cure aiUi dea bain guiçon crudela Conibcntuau baiteerauzea criminel bat beçala? Curia eta cnia agueri ahal da , Elgarrekilacu dohatiac guirela. l’amante au couvent. ^Oul«ct« louUtla.j J’ai sept moulins dans une môme gorge, Et le huitième contre mon habitation. Trois colombes roulent dans un carossc , Celle du milieu (règne) dans mon cœur. — Vous avez couvert A neuf votre maison , Peint la chambre nuptiale ; Mais de la colombe du milieu n’ayez pas c.spoir : Nous avon.s où la placer dans le voisinage. — Mon père et ma mère, dès qu’ils eurent appris Qu’en grand amour j'étais avec vous , Par ruse me liront aller sur la place. De là me firent conduire au couvent. — Votre père esUil donc un homme assez cruel Qu’il vous tienne au couvent enfermée comme un criminel? Cependant de votre part et do la mienne il est évident Qu’à vivre l’un pour l’autre destinés nous sommes. Digitized by Google

AMOROSA COMBENTUAN.

(Suberotarra.)

Çazpi eihera baditut erreca batian,
Çortcigarrena aldiz etche sahexian.
Hirur urtço dohaci carrosa batian,
Hetaric erdicua ene bihotzian.

— Etchia teilastatu,
Cambera peintratu;
Erdico urtço horren perilic ez duçu :
Horren empleguia auçuan badugu.

— Ene aitac eta amac çutenian jakin
Amodio handitan nintçala çurekin,
Enganioz ninduten plaçala idoki,
Hantic lagunbatekin combentian eçarri.

— Çure aita dea hain guiçon crudela
Combentuan baitcerauzca criminel bat beçala?
Çuria eta enia agueri ahal da,
Elgarrekilaco dohatiac guirela.

L'AMANTE AU COUVENT.

(Dialecte souletin.)

J'ai sept moulins dans une même gorge,
Et le huitième contre mon habitation.
Trois colombes roulent dans un carosse,
Celle du milieu (règne) dans mon cœur.

— Vous avez couvert à neuf votre maison,
Peint la chambre nuptiale;
Mais de la colombe du milieu n'ayez pas espoir :
Nous avons où la placer dans le voisinage.

— Mon père et ma mère, dès qu'ils eurent appris
Qu'en grand amour j'étais avec vous,
Par ruse me firent aller sur la place,
De là me firent conduire au couvent.

— Votre père est-il donc un homme assez cruel
Qu'il vous tienne au couvent enfermée comme un criminel?
Cependant de votre part et de la mienne il est évident
Qu'à vivre l'un pour l'autre destinés nous sommes.

LÉGENDES POETIQUES. ‘^00 Airera ahal banindailin ainhera licçala, Artlura jiu nindaito. combentu leiliora Ene jiena doloreii riiri errailcra. Si je pouvais m’cnvolcr comme l’hirondelle , Souvent j’irais me poser sur la fenêtre du couvent Pour vous redire mes peines et mes cliaprins. LE C A G O T . ArtarE.«st. Si vous parcourez jamais les Pyrénées occiilentalcs , vous entendrez souvent répéter les mots de Cagots , A'Agots, de Crestiaas. Ici c’est la fontaine des Cagots, là une porte d’église appelée

la porte des Crestiaas. Le Cagot, le Crestiiui, c’est ce Bas

Airera ahal banindadin ainhera beçala,
Ardura jin nindaite combentu leihora
Ene pena doloren çuri erraitera.

Si je pouvais m'envoler comme l'hirondelle,
Souvent j'irais me poser sur la fenêtre du couvent
Pour vous redire mes peines et mes chagrins.

LE CAGOT.

Argument.

Si vous parcourez jamais les Pyrénées occidentales, vous entendrez souvent répéter les mots de ***Cagots***, d'***Agots***, de ***Crestiaas***. Ici c'est la fontaine des Cagots, là une porte d'église appelée ***la porte des Crestiaas***. Le Cagot, le Crestiaa, c'est ce Basque, ce Béarnais au teint blanc ou plutôt blafard, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au lobe de l'oreille enflé et arrondi, que vous voyez passer là-bas. Votre guide vous le signalera d'un mouvement de tête accompagné d'un sourire mystérieux, et vous dira tout bas : C'est un Cagot.

Que faut-il entendre par ce nom? Une race d'hommes autrefois proscrits par l'opinion publique et par les lois, et pour ainsi dire tenue en quarantaine dans les lieux qu'il lui était permis d'habiter. Ne demandez pas aux gens du pays la raison d'un préjugé aussi tenace, d'un traitement aussi barbare, vous n'obtiendriez que des réponses confuses, contradictoires et souvent absurdes[1]. Demandez-leur plutôt quelque anecdote relative à ces parias, quelque chanson destinée à les tympaniser. Mais il faut bien espérer qu'avant peu tous ces témoignages d'un passé déplorable seront effacés de la mémoire du peuple, et que l'odieux préjugé qui leur a donné naissance aura disparu des mœurs pour ne plus se retrouver que dans l'histoire.

[1] Le lecteur curieux de connaître les lamentables annales des Cagots, Capots, Agots, Crestiaas et Gahets, les trouvera dans notre *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*, deux volumes in-8°, dont ces races occupent plus des trois quarts.

-270 LE l’ATS UASQLE. Des noinljrcuscs chansons composées sur les Cagots, je n’en connais qu’une seule en basque. C’est un

LÉGENDES i‘OÉTlQL'ES. 'i71 inçu». Gor niça, ala ciitrun ilut? Krarulilaria? StTulacolz pin çaistala adio eraitera? Ktciradia orhilcen pue hilz enian dupiila Liirian bici puirenu alcaren niailalcera? Atço noiirbait içan duçu ene aita ametara, Guc alcar inaile diigula aien averliteera , Hurunlastez alcarganic filez dilen lehia, Ela ezlilian Jiinia casla agotarekila. Agolac badiadila badirut cnetuia; Çuc crailen deiladaçu ni ere Ixinieala. Egnndaino ukhen banu demendren leinburia , Enunduriin ausarluren beguila soguilcra. Genlelan den ederrena umen duçu Agola ; Billio liori, larru çouri ela begui nabam. LE BCIU.IK. Suis-je sourd, ou l'ai-je enlendii? Mo l'auriez-vous dil? Que vous Aies venue me faire vos adieux pour loujours? Ne vous souvient-il plus que nous nous sommes donné parole D’aimer l’un l’autre tant que nous vivrions sur la terre T U BEROÈaE. Quelqu’un est venu hier vers mon père et ma mère, Pour les avertir que nous nous aimions vous et moi , Qu’ils s’empressent au plus tôt de nous éloigner l’un de l'autre, Et qu’ils ne s’allient point avec une caste cagole. LE BH6IB. Oui, j’ai ouï dire qu’il y a dos Cagots; Vous me dites que moi aussi j’appartiens à celte race. Si j'avais seulement une ombre de Cagot, Je ne me serais point permis de lever les yeux jusqu’à vous. U BEBBÎHE. Parmi tous les gens, le Cagot est réputé pour être le plus beau : Cheveu blond , peau blanche et les yeux bleus. Digitized by Google

ARÇAINA.

Gor niça, ala entçun dut? Eranditacia?
Seculacotz gin çaistala adio eraitera?
Etciradia orhitcen guc hitz eman dugula
Lurian bici guireno alcaren maitatcera?

ARÇAINSA.

Atço nourbait içan duçu ene aita ametara,
Guc alcar maite dugula aien avertitcera,
Huruntastez alcarganic fitez diten lehia,
Eta eztitian junta casta agotarekila.

ARÇAINA.

Agotac badiadila badiçut ençutia;
Çuc eraiten deitadaçu ni ere baniçala.
Egundaino ukhen banu demendren leinhuria,
Enunduçun ausarturen beguila soguitera.

ARÇAINSA.

Gentetan den ederrena umen duçu Agota :
Bilho hori, larru çouri eta begui nabarra.

LE BERGER.

Suis-je sourd, ou l'ai-je entendu? Me l'auriez-vous dit?
Que vous êtes venue me faire vos adieux pour toujours?
Ne vous souvient-il plus que nous nous sommes donné parole
D'aimer l'un l'autre tant que nous vivrions sur la terre?

LA BERGÈRE.

Quelqu'un est venu hier vers mon père et ma mère,
Pour les avertir que nous nous aimions vous et moi,
Qu'ils s'empressent au plus tôt de nous éloigner l'un de l'autre,
Et qu'ils ne s'allient point avec une caste cagote.

LE BERGER.

Oui, j'ai ouï dire qu'il y a des Cagots;
Vous me dites que moi aussi j'appartiens à cette race.
Si j'avais seulement une ombre de Cagot,
Je ne me serais point permis de lever les yeux jusqu'à vous.

LA BERGÈRE.

Parmi tous les gens, le Cagot est réputé pour être le plus beau :
Cheveu blond, peau blanche et les yeux bleus.

LE PAYi! BiSQEE. Nie ikhousi arçainctan çu cira eilcrrena ; Eder içateco, atnens Agot içan beliarda? Soiçu nimtic eçaguteen dicn çoin den Agota : Lphen soiia eguiten çaio hari beliarriala ; Bata handiago diçu, eta aldiz bestia Biribil ela orotaric liilhoz. unguratia. «RÇtlIISA. llori liala balimbada , haiclaric elcira ; Eci çoure l)eliarriac alcar iiduri dira. Agol dcnac chipiago badu beharri bata , Aitari nranen diot liiac bardin luçula. Vous ôtes le plus beau des Iwrgers que j'ai vus : l'üiir ôtro beau, faut-il au moins ôtre Cagol? LE EFROER. Voici par où l'on reconnaît celui qui est Ragot : On lui jette le premier regard sur l'oreille; Il en a une plus grande, cl l'autre Est rondo et de tout »'(lé couverte d'un long duvet. LA BERotRI. Si cela est vrai, vous n'étes point de ces gens-li; Car vos oreille.s se ressemblent parfaitement. Si celui qui est cagol a l'une des oreilles plus petites , Je dirai à mon père que vous les avez toutes deux pareilles. Cbania funèbrci* de* aHelen* Baaqaea. Depuis la publication du tome IX de la continuation du Memorial lilcrario, et encore mieux depuis l'apparition des Mémoires d'Esteban de Garibaj', récemment faite par l'Académie royale de rhistoirc de Madrid , nous savons qu'au XV* siècle les chants funèbres étaient en usage chez les Biusques, comme ils le sont encore aujourd'hui dans l'ile de Corse, où les Cantabres passent pour s'étre anciennement établis *, comme ils l'étaient, il y a * Sonec., de ConsolaL ad Hetviam malrem, cap. vm. Le P. Gabriel de llcnao a discuté ce passage dans Averiguaciones de hi anliguedadei de Canlabria , etc., liv. I, chap. iv, p. a. — Les chants funèbres des Corses portent , comme on sait » Ig nom de roeeri ; on en Digitized by Google

Nic ikhousi arçainetan çu cira ederrena :
Eder içateco, amens Agot içan beharda?

ARÇAINA.

Soiçu nuntic eçagutcen dien çoin den Agota :
Lehen soua eguiten çaio hari beharriala;
Bata handiago diçu, eta aldiz bestia
Biribil eta orotaric bilhoz unguratia.

ARÇAINSA.

Hori hala balimbada, haietaric etcira ;
Eci çoure beharriac alcar uduri dira.
Agot denac chipiago badu beharri bata,
Aitari eranen diot biac bardin tuçula.

Vous êtes le plus beau des bergers que j'ai vus :
Pour être beau, faut-il au moins être Cagot?

LE BERGER.

Voici par où l'on reconnaît celui qui est Cagot :
On lui jette le premier regard sur l'oreille;
Il en a une plus grande, et l'autre
Est ronde et de tout côté couverte d'un long duvet.

LA BERGÈRE.

Si cela est vrai, vous n'êtes point de ces gens-là;
Car vos oreilles se ressemblent parfaitement.
Si celui qui est cagot a l'une des oreilles plus petites,
Je dirai à mon père que vous les avez toutes deux pareilles.

Chants funèbres des anciens Basques.

Depuis la publication du tome IX de la continuation du ***Memorial literario***, et encore mieux depuis l'apparition des Mémoires d'Esteban de Garibay, récemment faite par l'Académie royale de l'histoire de Madrid, nous savons qu'au XV^e^ siècle les chants funèbres étaient en usage chez les Basques, comme ils le sont encore aujourd'hui dans l'île de Corse, où les Cantabres passent pour s'être anciennement établis [1], comme ils l'étaient, il y a

[1] Senec., *de Consolat. ad Helviam matrem*, cap. VIII. Le P. Gabriel de Henao a discuté ce passage dans ses *Averiguaciones de las antiguedades de Cantabria*, etc., liv. I, chap. IV, p. 22. — Les chants funèbres des Corses portent, comme on sait, le nom de *voceri* ; on en

cuàmts funkbbes. '273 (juelfiues années , dans les communes de Bielle et de Bedons , en Béarn, tlans le département de la Haute-Garonne' et ailleurs *. En Guipuzcoa et en Biscaye, ils étaient appelés cresiac , c'est-àdire généalogies , ou plutôt histoires pju'cc ((u'on y exaltait l'origine du défunt et les hauts faits de ses ancêtres ; ils avaient généralement pow auteurs des femmes , et pour interprètes des pleureuses louées Le nom d'arirrajo, par lequel on désignait les lamentations que l'on faisait entendre autour du mort, venait de l'accompagnement oblige de gestes violents unités en pareille occasion. En quelques endroits, les femmes assistant au convoi donnaient des coiq>s à la veuve , sui- le dos et les épaules , en criant d'une voix frénétique : galdua iz, elagaladi! (péris, malheureuse, puisque tu as tout perdu!) En 14t)4, un certain Martin Banez de Artaçuhiaga ayant été assassiné près d'ibarreta, sur le chemin (pii va de Mondragon à Çaragari-a , en représailles de la mort de Gomez Gonzalez de Bu}'tron, tué en la grande bataille de Mondragon l'an 14-t8, par les partisans de Martin, la veuve de celui-ei, doua Sancha Ochoa de Oçaeta, ht éclater sa douleur d'une manière fort usitée à l'époa publié un ceruin nombre dans un rerueil inlilulë : Caali fopolari edrai, coh noie. Seconda rdizione rircdula e anipliala. Bastia, tipopalia di Cesare Fabiani, 18SK, in-12, p. 17 f'Koceri o$sia lameHli funehri di donne percongioHli o esIroHCi morli d'infermildj, ttf .n fVoceri di donne per morte tiolenla di conginnli o es(ronei>. — On trouve encore deux roceri, avec Iraduction française, dans le livre que M. Jean de la Rocca vient de donner sous le litre de la Cône et ton atenir. Paris, Henri Plon, 18S7, in-S", chap. lit, p. 85-88. — La recherche des contrées on les chants funèbres ont été, sont encore en usage, m'aurait conduit trop loin ; je nie contenterai de citer les royaumes d'Angojra cl de Cbimfoulia, en Afrique, oit des pleureurs b gages témoignent de cette façon leurs regrets de commande. Voyez Soncellet AnnaUt dei Fogapea, etc., I. X. Paris, 18il, in-8°, p. .584. ■ Sial. pén. des diparl. pyr., t. II, p. 370, 376. ■ On est amené ii le croire en lisant , dans une note du beau recueil de M. de Marcellus (Ckanit du peuple en Grece, t. Il, p. 52), un fragment d'élégie rimée en gascon, qni me semble une espèce de ràcero. ■ Dans rappendicc aux poésies d'Oibenart, p. 233, ou lit un récit poétique intitulé ; Loir kariarien £rsssia, e'cxt-a-dirc Histoire dei quatre maequeatet. — ■ Le nom d'errsaiac, dont ils (les Basques) se servent encore pour caractériser les chants popuiaires qui roulent sur quelque histoire vieille ou antique, a l'air d'étre

fort ancien dans la langue, bien que les pièces de poésie auxquelles il peut s'appliquer soient toutes assez modernes. • (Fauriel, lliil. de la Gaule mérid. tout la domin. de» conq. germ., U II, p. 353, 351.) ‘ I.e docteur de Isasti s'inscrit en faux, sur ce point, contre ce que dit le chroniqueur Oaribay.Voy. Compendio kitlorial de la X. X. g M. !.. prorincia de Guiputcoa, cap. XVII {Dr la cotlumtre de Guiputcoa eu tepuUar lot muerlot, rilos y ceremonias, llaulot, lulo, olilaeionet, p sufragiot por ta» dtiimua de! PurgalorioJ, n" 3, p. 202. 18 Digitized by Coogle

quelques années, dans les communes de Bielle et de Bedous, en Béarn, dans le département de la Haute-Garonne [1] et ailleurs [2]. En Guipuzcoa et en Biscaye, ils étaient appelés *eresiac*, c'est-à-dire *généalogies*, ou plutôt *histoires* [3], parce qu'on y exaltait l'origine du défunt et les hauts faits de ses ancêtres; ils avaient généralement pour auteurs des femmes, et pour interprètes des pleureuses louées [4]. Le nom d'*arirrajo,* par lequel on désignait les lamentations que l'on faisait entendre autour du mort, venait de l'accompagnement obligé de gestes violents usités en pareille occasion. En quelques endroits, les femmes assistant au convoi donnaient des coups à la veuve, sur le dos et les épaules, en criant d'une voix frénétique : *galdua iz, eta gal adi!* (péris, malheureuse, puisque tu as tout perdu!)

En 1464, un certain Martin Bañez de Artaçubiaga ayant été assassiné près d'Ibarreta, sur le chemin qui va de Mondragon à Çaragarça, en représailles de la mort de Gomez Gonzalez de Buytron, tué en la grande bataille de Mondragon l'an 1448, par les partisans de Martin, la veuve de celui-ci, doña Sancha Ochoa de Oçaeta, fit éclater sa douleur d'une manière fort usitée à l'épo-

a publié un certain nombre dans un recueil intitulé : *Canti popolari côrsi, con note.* Seconda edizione riveduta e ampliata. Bastia, tipografia di Cesare Fabiani, 1855, in-12, p. 17 *(Voceri ossia lamenti funebri di donne per congiunti o estranei morti d'infermità),* et p. 77 *(Voceri di donne per morte violenta di congiunti o estranei).* — On trouve encore deux *voceri*, avec traduction française, dans le livre que M. Jean de la Rocca vient de donner sous le titre de *la Corse et son avenir.* Paris, Henri Plon, 1857, in-8°, chap. III, p. 85-88. — La recherche des contrées où les chants funèbres ont été, sont encore en usage, m'aurait conduit trop loin; je me contenterai de citer les royaumes d'Angoya et de Chimfouka, en Afrique, où des pleureurs à gages témoignent de cette façon leurs regrets de commande. Voyez *Nouvelles Annales des Voyages*, etc., t. X, Paris, 1821, in-8°, p. 394.

[1] *Stat. gén. des départ. pyr.*, t. II, p. 370, 376.

[2] On est amené à le croire en lisant, dans une note du beau recueil de M. de Marcellus (*Chants du peuple en Grèce*, t. II, p. 52), un fragment d'élégie rimée en gascon, qui me semble une espèce de *vòcero.*

[3] Dans l'appendice aux poésies d'Oihenart, p. 233, on lit un récit poétique intitulé : *Laûr karbarien Eressia*, c'est-à-dire *Histoire des quatre macqueuses.* — « Le nom d'*eresiac*, dont ils (les Basques) se servent encore pour caractériser les chants populaires qui roulent sur quelque histoire vieille ou antique, a l'air d'être fort ancien dans la langue, bien que les pièces de poésie auxquelles il peut s'appliquer soient toutes assez modernes. » (Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid. sous la domin. des conq. germ.*, t. II, p. 353, 354.)

[4] Le docteur de Isasti s'inscrit en faux, sur ce point, contre ce que dit le chroniqueur Garibay. Voy. *Compendio historial de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa*, cap. XVII *(De la costumbre de Guipuzcoa en sepultar los muertos, ritos y ceremonias, llantos, luto, oblaciones, y sufragios por las ánimas del Purgatorio),* n° 3, p. 202.

LE Plis BASQCE. ■m que, déplorant la mort de son mari, sa solitude et celle de ses enfants; elle chanta plusieurs vers, parmi lesquels quelques-uns, du temps de Garibay, se couservaieut encore dans la mémoire des gens , entre autres ceux-ci : Otlrlaca lama Jabilt iun , La (erre (aiMlcssoas) des pieds treoible , Lan aragorpe rerean rerala. Et de mime les chairs des gaalre membres, Martin Balles (barretan ildala. Parce que Martin Battez est mort en Ibarrela. Arinci) dot escnbatcan guecia , Je prendrai d'nne main le dard , Bestean suci Traiegura ; El dans l'antre nn fagot de fongbre allnmé' ; Errecodol Aramayo gustia Je brûlerai tout Aramayona. Vers la même époque, la sœur d'une jeune femme morte en couches , dona Emilia de Lastur, ayant appris que le mari Pero Garcia de Oro songeait à se remarier avec doua Marina de Arraçola, ({u'il aimait auparavant, en ressentit beaucoup de chagrin; elle vint de Deva à Mondi*agon, et chanta les couplets suivants, chose très-usitée dans ce siècle, dit Garibay, qui les chantait dans sa jeunesse : Cer Ote da andra erdia? ençauria, >Sagar errea, ela ardoa gorria. Ma baya, contrario da Milia; A/.pian lur oça, ganean arria. Lasltirera bear doçu , Milia , Ayta jaunac ereslen dau clia, Ama andreac apaynquitan obia ; Ara bear doçu , andra Milia. Jausi da cerurean arria , Aurquitu dau Lasturen torre barria. Edegui dio abnene ari erdia ; Lasturera bear doçu , Milia. Arreu, ene andra Milia, Lasturco Peru Garciac eguin deuscu labiirto , Eguin dau andra Marina Arraçolaeo ; Ezeon bequio, bere idea dauco*. Dans ces vers , dit Garibay, que nous prendrons désormais potir guide au milieu de ces obscurités et de ces ruines *, l'auteur s'entretenant avec sa sœur doua Emilia (en basque .WtïtVt) récemment ■ Ifemorlâl AtdArjco etfatol, etc., t. Vit , p. 46. • im., p. 178, 179. ' Du» le doDte ob nous sommes do sens do certains mots, nn roiuprend qnp noos ayons Digitized by Google

CHAHTS Fl'NÉBBES. ^275 décédée, donne à entendre qu’elle n'avait pas été bien traitée par son mari, qu’elle était déjà sous la terre froide, avec une pierre sépulcrale au-dessus, et qu’il était nécessaire de porter son corps à Lastur, car son père abattait une gniiuic quantité de bétail pour ses funérailles, et sa mère préparait sa sépulture. Elle dit, en outre , dans les derniers vers , en se récriant beaucoup contre sa mort , que du ciel

était tombée une pierre qui avait frappé juste dans la tour neuve

décédée, donne à entendre qu'elle n'avait pas été bien traitée par son mari, qu'elle était déjà sous la terre froide, avec une pierre sépulcrale au-dessus, et qu'il était nécessaire de porter son corps à Lastur, car son père abattait une grande quantité de bétail pour ses funérailles, et sa mère préparait sa sépulture. Elle dit, en outre, dans les derniers vers, en se récriant beaucoup contre sa mort, que du ciel était tombée une pierre qui avait frappé juste dans la tour neuve de Lastur et enlevé la moitié des créneaux, qu'elle avait besoin d'y aller, et d'autres paroles exprimant le regret du mariage projeté avec ladite doña Marina de Arraçola.

hésité à modifier profondément le texte. Il est à regretter que les éditeurs ne l'aient point soumis, comme ils l'ont fait pour les proverbes, au savant qui a mérité d'être l'objet de la chanson suivante, imprimée sur le même placard que l'*Arbre de Guernica* :

Viva euskera.	*Vive le basque.*
Españan da guizon bat	Il y a en Espagne un homme
Beardeguna maita,	Que nous devons aimer,
Francisco Aizkibel jauna,	Monsieur François Aizkibel *,
Euscaldunen aita.	Le père des Basques.
Chit da guizon prestua	C'est un homme très-probe
Eta jaquinsua :	Et plein de savoir :
Errespeta dezagun	Respectons en lui
Gura maisua.	Notre maître.
Ogueita aimbeste urtetan	Depuis plus de vingt ans
Bici da Toledon	Vit à Tolède
Izar-aizco semea.	Le fils d'Izaraizco.
Ezda beti lo egon;	Il n'a pas toujours dormi;
Liburuen gañean	Sur les livres
Lanean gau ta egun	Il a travaillé nuit et jour
Gure euskera maitea	Pour que notre basque bien-aimé
Galdu ez dezagun.	Nous ne perdions pas.
Arabe ta ebreo	L'arabe et l'hébreu
Danac danac beera	Sont tous deux
Nere adiskideac.	Mes amis.
Viva, viva euskera!	Vive, vive le basque!
Biotzean gurutza,	La croix sur le cœur,
Escuan bandera,	Le drapeau à la main,
Esan lotsaric gabe:	Disons sans honte :
Euskaldunac guera.	Nous sommes Basques.
Pakean bicitzeco	Pour vivre en paix
Gure mendietan,	Sur nos montagnes,
Euzkera itzeguin bearda	Il faut parler basque
Batzarre danetan;	En tous les lieux;
Ta Euscaldunen icena	Et le nom des Basques,
Gueroco eunkietan,	Aux jours à venir,
Famatua izangoda	Sera renommé
Alde guztietan.	Partout.

* Les éditeurs du *Memor. hist. esp.* (t. VII, p. 629, 647), l'appellent *D. José de Aizquivel.*

376 LE PilS BASQCE. A ces vers, doua Sancha Hortiz, sœur de Pcro Garcia de Oro, répondit par les suivants : Eç tlaucü l'eni Uarciae liearrie Ain gacliaudia apucadiiagalic , Ceruetaco mandatiia içanic Andrarioc ala cunipli jasoric. Ouiçon cliipi sotil batcn andraran, Aie arte eabalean oy çan, Guil(;a porra andiaen jabc çan, Onrra andi asco cumplidu

jacan Ces vers signilient, dit encore Garibay, f|ue Pero Garcia

A ces vers, doña Sancha Hortiz, sœur de Pero Garcia de Oro, répondit par les suivants :

Eç dauco Peru Garciac bearric
Ain gachandia apucaduagatic,
Ceruetaco mandatua içanic
Andrarioc ala cumpli jasoric.

Guiçon chipi sotil baten andraçan,
Ate arte çabalean oy çan,
Guilça porra andiaen jabe çan,
Onrra andi asco cumplidu jacan [1].

Ces vers signifient, dit encore Garibay, que Pero Garcia de Oro non-seulement n'était pour rien, par sa faute, dans l'opposition qu'elle lui faisait, mais que c'était un ordre du ciel, et qu'elle avait vécu très-grandement femme d'un homme petit et bien fait. Doña Sancha dit de plus qu'elle avait l'habitude de vivre en large portail, c'est-à-dire dans une vaste maison, qu'elle avait été maîtresse d'un grand trousseau de clefs [2], entendant par là sa grande richesse, et tenue sur un pied très-honorable par son mari.

Garibay rapporte encore les vers suivants relatifs au même sujet, et pareillement chantés par la sœur de doña Emilia :

Arren, ene andra Milia, Lasturco
Mandatariac eguin deust gartoto.

Cerurean jausi da abea,
Jo dau Lasturco torre gorea;
Eroan ditu ango jauna eta andrea
Bala leen, guero bestea.
Bidaldu dogu ceruetara cartea,
Arren diguela gueure andrea.

Monorgoeri artu deusat gorroto,
Guipuç andraoc artu ditu gartoto,
Iturrioç calean andra Maria Baldaco,
Arte calean andra Ojanda Gabiolaco,
Erribalean andra Milia Lasturco.

[1] *Memorial histórico español*, etc., t. VII, p. 179.

[2] Dans le *Rigs-Mal*, on voit une jeune mariée conduite au domicile conjugal avec des clefs :

Heim óku tha	Domum duxerunt
Hángin-lukla	Claves sonantes portantem,
Geita-kyrtlu, etc.	Pellibus caprinis indutam, virginem, etc.

Encore aujourd'hui, dans le Pays Basque, les servantes des curés sont appelées *clavières* (guelariac), mot que l'on trouve dans le 356e proverbe d'Oihenart.

 Ces vers, s’iulrc.ssiint à doua Kinilia, sigiiilicn(, dit toujours Gariliay, que le messager ne s’était pas bien ac((uitté de sa commission, qu’il était tombé du ciel un pilier qui avait donné en la tour élevée de I^astur, cju’on avait emporté comme morts le maitre et la maîtresse de cette maison, l’un d’abord, l’autre ensuite, et fiu’on avait envoyé une lettre au ciel pour la remettre il celte dame. L’auteur dit ensuite qu’elle était indignée contre Moiulragon, parce qu’il avait mal pris les femmes de Guipuzeoa, et elle en nomme trois : dans la rue d’iturrioz (ou de la Fontaine), doua Maria de Bailla , femme de Rodrigo Ibanezd’Avendaùo; dans la rue du Milieu, doua Ochanda de Gabiola , femme d’Ochoa Banez d’Artaçubiaga, bourgeois de Mondragon ; enfin , ladite doua Emilia de Lastiu-, dans le faubourg du bas de la ville. • Ce sont, ajoute Garibay, des eliants funèbres (endechas) de femmes, que j’ai voulu rapporter ici pour conserver ces reliques » Le même motif nous engage aussi à reproduire un autre fragment pareillement recueilli par Garibay. Il le donne dans la généalogie de don Juan Alonzo de Muxiea y Buytron *, comme faisant partie d’un chant où se trouve raconté le dessein d’une dame de Biscaye, appelée dona Juana, c|ui, vers 1+48, avait résolu d’épouser Martin Ruiz de Gamboa, malgré qu’il fût du parti contraire et qu’il eût trempé dans la mort de Gomez Gonzalez , son père Répondant à sa mère, doîla Juana lui dit : Vertu orren , vcrbi gicii I Combien celle parole est salée (sérbre) 1 Verba orrinaz rz daquiola «alla -, Celle parole ne saurait lui servir de rien; Darduac eguin arren verealdia , MainleoanI (que) le dard a en son loor, Olaso da cre egoleeo aulqnia. Olaso est le lien où je rcalerai. A CCS chants se joignait ordinairement une pantomime souvent si terrible, (|ue le gouvernement, frappé des désordres qui se commettaient dans ces occasions , se vit obligé d’y remédier par une loi dont voici la substance ; « Sur ce qu’il nous a été ' Memorial hislOrico espaiol, etc., I. VII, p. 179, 180. ’ (Urmpeadio kitlorial de Kspaia, lib. XXI, I. III, f. 8A. Vojrez encore Uem. kisl. eip., I. VU, p. zv, ivi. * Ces lorlea de mariages, inipoAsibles aujourd'hui, n'élaieni point rares auirefoia, surtout en Espagne. Pour nous en tenir au Guipuzeoa, nous en retrouvons un autre eiemplc dans le Compendia kitlorial du D' Isasli, liv. I, cbap. IX, p. 81. Digitized by Google

Ces vers, s'adressant à doña Emilia, signifient, dit toujours Garibay, que le messager ne s'était pas bien acquitté de sa commission, qu'il était tombé du ciel un pilier qui avait donné en la tour élevée de Lastur, qu'on avait emporté comme morts le maître et la maîtresse de cette maison, l'un d'abord, l'autre ensuite, et qu'on avait envoyé une lettre au ciel pour la remettre à cette dame. L'auteur dit ensuite qu'elle était indignée contre Mondragon, parce qu'il avait mal pris les femmes de Guipuzcoa, et elle en nomme trois : dans la rue d'Iturrioz (ou de la Fontaine), doña Maria de Balda, femme de Rodrigo Ibañez d'Avendaño; dans la rue du Milieu, doña Ochanda de Gabiola, femme d'Ochoa Bañez d'Artaçubiaga, bourgeois de Mondragon; enfin, ladite doña Emilia de Lastur, dans le faubourg du bas de la ville.

« Ce sont, ajoute Garibay, des chants funèbres *(endechas)* de femmes, que j'ai voulu rapporter ici pour conserver ces reliques [1]. » Le même motif nous engage aussi à reproduire un autre fragment pareillement recueilli par Garibay. Il le donne dans la généalogie de don Juan Alonzo de Muxica y Buytron [2], comme faisant partie d'un chant où se trouve raconté le dessein d'une dame de Biscaye, appelée doña Juana, qui, vers 1448, avait résolu d'épouser Martin Ruiz de Gamboa, malgré qu'il fût du parti contraire et qu'il eût trempé dans la mort de Gomez Gonzalez, son père [3]. Répondant à sa mère, doña Juana lui dit :

Verba orren, verba gacia!	Combien cette parole est salée (sévère)!
Verba orrinaz ez daquiola valia;	Cette parole ne saurait lui servir de rien;
Dardoac eguin arren verealdia,	Maintenant (que) le dard a eu son tour,
Olaso da ere egoteco aulquia.	Olaso est le lieu où je resterai.

A ces chants se joignait ordinairement une pantomime souvent si terrible, que le gouvernement, frappé des désordres qui se commettaient dans ces occasions, se vit obligé d'y remédier par une loi dont voici la substance : « Sur ce qu'il nous a été

[1] *Memorial histórico español*, etc., t. VII, p. 179, 180.

[2] *Compendio historial de España*, lib. XXI, t. III, f. 84. Voyez encore *Mem. hist. esp.*, t. VII, p. xv, xvi.

[3] Ces sortes de mariages, impossibles aujourd'hui, n'étaient point rares autrefois, surtout en Espagne. Pour nous en tenir au Guipuzcoa, nous en retrouvons un autre exemple dans le *Compendio historial* du Dr Isasti, liv. I, chap. IX, p. 81.

278 LE PATS BASQCE. représenté (ju'il est d’usage, en Biscaye, de pousser des cris de douleur immodérés à la mort d'une personne et de troubler par toutes sortes d’actions la cérémonie des funérailles, nous ordonnons et établissoas pour loi qu’il sera désormais défendu, dans les villes et dans les campagnes, de faire entendre, à la mort d’une personne quelconque, des lamentations, de s’arracher les cheveux , de se meurtrir la chair, de se blesser à la tète, d’entonner des chants de mort et de prendre le deuil de bure , sous peine de mille maravédis pour chaque contrevenant » Malgré cette sage ordonnance, l’usage dont il s’agit n’était pas encore tout à fait aboli dans plusieurs parties de la Biscaye au commencement de ce siècle, surtout à l’enterrement d’une personne de distinction; la veuve suivait le cercueil de sou mari, accompagnée de toutes les femmes de l’endroit ou des environs. « Elle est couverte, ajoute la relation que nous copions, d’un manteau de gaze, tandis que les autres femmes portent une jupe de drap blanc avec Imaucoup de plis , et une caraisolle à larges manches ; elles mettent en outre autour du cou une mania, et ont la tête couverte d’une toile fine appelée burucea , qui serre les oreilles et couvre le front jusqu’à la racine du nez ; les deux pointes de cette toile flottent sur la tête en forme d’aigrette. Les demoiselles , revêtues de robes de deuil , ont les cheveux dénoués et épars sur le visage et les épaules. Toutes les femmes se lamentent , poussent de profonds soupirs et îles cris plaintifs, adressent la parole, tantôt à la personne défunte, tantôt à elles-mêmes; elles commencent leurs lamentations avec un ton de voix trcs-élevé , puis les continuent dans un ton grave , et prononcent de temps à autre le mot ayenéf qui, en langue basque, signifie hélas .'...Ddm les montagnes de Burgos et de Santander, tous les parents et amis du défunt , hommes et femmes , accompagnent le cortège funèbre eu pleurant et en criant. A la mort d'une personne de haut rang, on tend les appartements en noir ; le mort est placé sur une estrade , et dans chaque coin de la salle une pleureuse est assise à terre , et ne cesse ■ El fwra, priiiletio$, fra*f»eiât, y IHerlaies ie loi ctvalleroi kijoi éalyo de! SeUorio dr Vitcaya, til. XXXV, le; >i. (Ed. de Medioa del Campa, M.D.LXXV., In-rol., fulio 99 recio ; ed. de Bilbao, N.D.C.XXXXIII., in-fol., folio 105 aerso.) Digitized by Google

représenté qu'il est d'usage, en Biscaye, de pousser des cris de douleur immodérés à la mort d'une personne et de troubler par toutes sortes d'actions la cérémonie des funérailles, nous ordonnons et établissons pour loi qu'il sera désormais défendu, dans les villes et dans les campagnes, de faire entendre, à la mort d'une personne quelconque, des lamentations, de s'arracher les cheveux, de se meurtrir la chair, de se blesser à la tête, d'entonner des chants de mort et de prendre le deuil de bure, sous peine de mille maravédis pour chaque contrevenant [1]. » Malgré cette sage ordonnance, l'usage dont il s'agit n'était pas encore tout à fait aboli dans plusieurs parties de la Biscaye au commencement de ce siècle, surtout à l'enterrement d'une personne de distinction; la veuve suivait le cercueil de son mari, accompagnée de toutes les femmes de l'endroit ou des environs. « Elle est couverte, ajoute la relation que nous copions, d'un manteau de gaze, tandis que les autres femmes portent une jupe de drap blanc avec beaucoup de plis, et une camisolle à larges manches; elles mettent en outre autour du cou une *manta*, et ont la tête couverte d'une toile fine appelée *burucea*, qui serre les oreilles et couvre le front jusqu'à la racine du nez; les deux pointes de cette toile flottent sur la tête en forme d'aigrette. Les demoiselles, revêtues de robes de deuil, ont les cheveux dénoués et épars sur le visage et les épaules. Toutes les femmes se lamentent, poussent de profonds soupirs et des cris plaintifs, adressent la parole, tantôt à la personne défunte, tantôt à elles-mêmes; elles commencent leurs lamentations avec un ton de voix très-élevé, puis les continuent dans un ton grave, et prononcent de temps à autre le mot *ayené!* qui, en langue basque, signifie *hélas!*... Dans les montagnes de Burgos et de Santander, tous les parents et amis du défunt, hommes et femmes, accompagnent le cortége funèbre en pleurant et en criant. A la mort d'une personne de haut rang, on tend les appartements en noir; le mort est placé sur une estrade, et dans chaque coin de la salle une pleureuse est assise à terre, et ne cesse

[1] *El Fuero, privilegios, franquezas, y libertades de los cavalleros hijos dalgo del Señorio de Vizcaya*, tit. XXXV, ley VI. (Ed. de Medina del Campo, M.D.LXXV., in-fol., folio 99 recto; ed. de Bilbao, M.D.C.XXXXIII., in-fol., folio 105 verso.)

 de SC lamenter et de faire l'éloge du défunt que lorsque la cérémonie de renterrement est terminée * . » Rien ne témoigne que les choses se soient jamais ainsi passées che2 tios Basques , du moins en ce qui touche les chants funèbres ; car nous savons qu'ils étaient dans l'usage , il n'y a pas encore longtemps, d'accompagner les morts à l'église avec des cris déchirants auxquels se mêlait le panégyrique du défunt. La femme d'un joueur de tambourin suivait ainsi^tout en plem's le convoi de son mari, dont elle exaltait les bonnes qualités : « Ah! disaitelle , mon bien-aimé , que de fois n'avez- vous pas gravi cette côte eu jouant sur votre gracieux instrument des airs qui me transportaient; et aujourd'hui je pleure et je vous accompagne à votre dernière demeure. Combien j'étais ravie quand vous chantiez cet air.... > Elle se mettait à chanter, et tous les assistants de rire sans se laisser toucher par cette évocation du passé , qui , dans d'autres temps, appelait quelquefois la poésie à son aide. Je ne veux pas me laisser aller sur une pente qui m'est familière , et rechercher dans la Bible et dans l'antiquité profane les traces de l'usage qui vient d'être signalé chez les Biseayeus ; mais je ne puis, en conscience, me dispenser de faire remarquer la ressemblance ((u'ils ont, sous ce rapport, avec les Ecossais • et avec les Irlandais , que certains auteurs présentent comme descendants des Cantabres '. Déjà, au XII® siècle, Silvestre Giraud, plus connu sous le nom de Giraldus Cambrensis , avait fait le même ■ CoHlinuacion del Memorial lilerario, tomo IX. Vo^ei encore Uiitoire léaérale de r Espagne, eu., par G. B. Depping. Paris, 1811, in-8°, I. I, p. 152-154. * Dans qnelqncs parties du nord de rAnglelerre, il n'y a pas encore longtemps que l'on ebantail ans fanérailles des catholiqnes romains de la basse classe, pendant la fcillée dn corps , avant renterrement , une sorte d'dlégie recueillie par Sir Waller Scott. Voyes JfinaIrelsg o{ llu Seallisi Border, etc. Edlnburgh, 1812, in-8", vol. 11, p. 361-369. ' Voy. Aterignacioues de lae anUguedadetde Cantabrie, etc., liv. I, cbap. II, p 13-16 (Pneblan los Canlabros en Irlande); et Compendia kislorial de la... prooineia de Cuipmeoa, por el Dr. Lope Martinez de Isasti, p. 157, not. 31, etc. — Citons encore, pour l'agrément de ceux qui voient dans les Basques une tribu scylbique, V Estai de Fempire de ttnssie el grande dneki de Moscovie , do capitaine Margeret , qui dit des Russes de la On dn XVI* siècle ; • ... ils ont ordinairement un nombre de femmes pour pleurer leurs morts, lesquels l'intcrroguent pourquoy il est mort ; s'il n'estoit favorisé de

l'Emperenr, s'il n'avolt assez de biens, s'il n'avoit assez d'enfans, une honneste femme : on si c'est une femme, si elle o’avoll un bon mary, avec semblables follics. » (Edit, de H. Cbevreul, b Paris, chez L. Potier, cb lu ccc LV, petit in-12, p. 20, 21.) Digitized by Google

de se lamenter et de faire l'éloge du défunt que lorsque la cérémonie de l'enterrement est terminée [1]. »

Rien ne témoigne que les choses se soient jamais ainsi passées chez nos Basques, du moins en ce qui touche les chants funèbres; car nous savons qu'ils étaient dans l'usage, il n'y a pas encore longtemps, d'accompagner les morts à l'église avec des cris déchirants auxquels se mêlait le panégyrique du défunt. La femme d'un joueur de tambourin suivait ainsi tout en pleurs le convoi de son mari, dont elle exaltait les bonnes qualités : « Ah! disait-elle, mon bien-aimé, que de fois n'avez-vous pas gravi cette côte en jouant sur votre gracieux instrument des airs qui me transportaient; et aujourd'hui je pleure et je vous accompagne à votre dernière demeure. Combien j'étais ravie quand vous chantiez cet air.... » Elle se mettait à chanter, et tous les assistants de rire sans se laisser toucher par cette évocation du passé, qui, dans d'autres temps, appelait quelquefois la poésie à son aide.

Je ne veux pas me laisser aller sur une pente qui m'est familière, et rechercher dans la Bible et dans l'antiquité profane les traces de l'usage qui vient d'être signalé chez les Biscayens; mais je ne puis, en conscience, me dispenser de faire remarquer la ressemblance qu'ils ont, sous ce rapport, avec les Ecossais [2] et avec les Irlandais, que certains auteurs présentent comme descendants des Cantabres [3]. Déjà, au XII^e^ siècle, Silvestre Giraud, plus connu sous le nom de *Giraldus Cambrensis*, avait fait le même

[1] *Continuacion del Memorial literario*, tomo IX. Voyez encore *Histoire générale de l'Espagne*, etc., par G. B. Depping. Paris, 1811, in-8°, t. I, p. 152-154.

[2] Dans quelques parties du nord de l'Angleterre, il n'y a pas encore longtemps que l'on chantait aux funérailles des catholiques romains de la basse classe, pendant la veillée du corps, avant l'enterrement, une sorte d'élégie recueillie par Sir Walter Scott. Voyez *Minstrelsy of the Scottish Border*, etc. Edinburgh, 1812, in-8°, vol. II, p. 361-369.

[3] Voy. *Averiguaciones de las antiguedades de Cantabria*, etc., liv. I, chap. II, p 13-16 *(Pueblan los Cantabros en Irlanda)*; et *Compendio historial de la... provincia de Guipuzcoa*, por el Dr. Lope Martinez de Isasti, p. 157, not. 31, etc. — Citons encore, pour l'agrément de ceux qui voient dans les Basques une tribu scythique, l'*Estat de l'empire de Russie et grande duché de Moscovie*, du capitaine Margeret, qui dit des Russes de la fin du XVI^e^ siècle : « ... ils ont ordinairement un nombre de femmes pour pleurer leurs morts, lesquels l'interroguent pourquoy il est mort; s'il n'estoit favorisé de l'Empereur, s'il n'avoit assez de biens, s'il n'avoit assez d'enfans, une honneste femme : ou si c'est une femme, si elle n'avoit un bon mary, avec semblables follies. » (Edit. de M. Chevreul, à Paris, chez L. Potier, cIↃ IↃ ccc LV, petit in-12, p. 20, 21.)

280 LE I-ATS UiSQUE. rapprochement Bien longtemps après, Thomas l'cnnant, qui avait visité l'Ecosse en 1759, caractérisait en quelques mots le coranich, ou chant funèbre, dont l'usage y subsistait encore eu quelques endroits : « Les chants, dit-il, sont généralement en l'honneur des défunts, ou un récit de leurs hauts faits ou de ceux de leurs ancêtres » En même temps , ou peu s'en faut , le docteur Ciunpbell * et Joseph C. Walker * publiaient des détails sur le caoine des Irlandais, et William Beauford lisait, le 17 décembre 1701, à l'Académie royale irlandaise, un mémoire sur le même sujet *; mais rien ne me parait aussi satisfaisant que les renseignements donnés par M. et Mrs. S. C. Hall, dans leur bel ouvrage sur l'Irlande*. Nous permettra-t-on d'en citer quelque chose? Les chants funèlircs étant tombés en désuétude dans le Pa3's Basque , peut-être s'en fera-t-on plus facilement une idée en lisant le récit de ce qui se pxsse encore dans pue contrée que l'on a présentée comme sa sunir par la langue. Une famille irlandaise compte-t-elle parmi ses membres une amie ou une parente douée de la faculté poétique, on ne manque pas de l'appeler (|uand il y a un décès. Introduite dans la chambre mortuaire, elle donne toujours lieu à une scène plus facile à raconter qu'à peindre. L'obscurité de cette chambre, éclairée seulement par des chandelles qui projettent une pâle lueur sur le cadavre , la véhémence du poète , qui tantôt loue , tantôt maudit, la répétition de ses paroles par les assistants à mesure que ses phrases se font jour, les signes cl'assentiment qui se manifestent à la ronde, les sanglots profonds, bien qu'étouffés, ' • ... gens Hibernica et Hl^panica, alixque naliones nonnollæ inter Ivgabres (taiirnim plancins, nmsiras rlTcrunl lanu'nlaUnnrs, • etc. Topographia Uibernicr, pars III, cap. XII. {Avglica, Uibenticn, Xormnnnica , rtc., ed. Giillirlmo Camden. Francofnrti, anno M.nCII. , in-folio, p. 74U, lig. 19.) A Tour iu Scollond; MDCCLXIX London, printed for Benj.Whitc, MDCCXC, in-1", TOi. I , p. 115. ' a pkilosophical Surtey opike Soulk of Irelaud, etc. l.ondon ; printed for W. Stralian, etc. MDCCLXXVII, in-8", letlerXXill, oct. 16,177.'i, p. ÎOO-îlO. ' llhloriral Jfemoira of Ike /rial Bords, etc. London : printed for T. Payne and son, etc., MI)C.CLXXXVI , in-1", p. 16-*). ' The Transarlions of Ike rogal Irisk Acadrmy, *ol. IV. Dublin : iirinled by George Bonhani, in4°, Antiquilies, p. 11-51. * Irelood : ils Scenerg, Ckaracifr, etc, London, MDCCC.XLI-XLIII, grand in-8'',Tol. I, p. 2ü-2ia. Digilized by Googlc

rapprochement [1]. Bien longtemps après, Thomas Pennant, qui avait visité l'Écosse en 1759, caractérisait en quelques mots le *coranich*, ou chant funèbre, dont l'usage y subsistait encore en quelques endroits : « Les chants, dit-il, sont généralement en l'honneur des défunts, ou un récit de leurs hauts faits ou de ceux de leurs ancêtres [2]. » En même temps, ou peu s'en faut, le docteur Campbell [3] et Joseph C. Walker [4] publiaient des détails sur le *caoine* des Irlandais, et William Beauford lisait, le 17 décembre 1791, à l'Académie royale irlandaise, un mémoire sur le même sujet [5]; mais rien ne me paraît aussi satisfaisant que les renseignements donnés par M. et Mrs. S. C. Hall, dans leur bel ouvrage sur l'Irlande [6]. Nous permettra-t-on d'en citer quelque chose? Les chants funèbres étant tombés en désuétude dans le Pays Basque, peut-être s'en fera-t-on plus facilement une idée en lisant le récit de ce qui se passe encore dans une contrée que l'on a présentée comme sa sœur par la langue.

Une famille irlandaise compte-t-elle parmi ses membres une amie ou une parente douée de la faculté poétique, on ne manque pas de l'appeler quand il y a un décès. Introduite dans la chambre mortuaire, elle donne toujours lieu à une scène plus facile à raconter qu'à peindre. L'obscurité de cette chambre, éclairée seulement par des chandelles qui projettent une pâle lueur sur le cadavre, la véhémence du poëte, qui tantôt loue, tantôt maudit, la répétition de ses paroles par les assistants à mesure que ses phrases se font jour, les signes d'assentiment qui se manifestent à la ronde, les sanglots profonds, bien qu'étouffés,

[1] « ... gens Hibernica et Hispanica, aliæque nationes nonnullæ inter lugubres funerum planctus, musicas efferunt lamentationes, » etc. *Topographia Hiberniæ*, pars III, cap. XII. (*Anglica, Hibernica, Normannica*, etc., ed. Guilielmo Camden. Francofurti, anno M.DCII., in-folio, p. 740, lig. 49.)

[2] *A Tour in Scotland;* MDCCLXIX. London, printed for Benj. White, MDCCXC, in-4°, vol. I, p. 113.

[3] *A philosophical Survey of the South of Ireland*, etc. London : printed for W. Strahan, etc. MDCCLXXVII, in-8°, letter XXIII, oct. 16,1775, p. 206-210.

[4] *Historical Memoirs of the Irish Bards*, etc. London : printed for T. Payne and son, etc., MDCCLXXXVI, in-4°, p. 16-20.

[5] *The Transactions of the royal Irish Academy*, vol. IV. Dublin : printed by George Bonham, in-4°, Antiquities, p. 41-54.

[6] *Ireland : its Scenery, Character*, etc. London, MDCCCXLI-XLIII, grand in-8°, vol. I, p. 225-229.

CHANTS FUNÈBRES. •>81 des proches parents, et la douleur bruyante et sans frein de la veuve, ou de l'épou.x r|uand il est fciit allusion aux vertus donicsti(pies de la défunte, tout ctla augmente l'effet du chant funèbre; mais en plein air, dans un sentier tournant autour de quelque montagne, quand un prêtre ou une personne grandement aimée et respectée est portée en terre, et que le caoine, gondé d'un millier de voix , e.st répété par les échos , la scène est tout à hiit magnifique. A la fin de chaque couplet , le poète fait entendre une lamentation ', et les assistants font chorus avec lui. A ce cri succède un moment de silence, après lequel recommence, le caoine, et ainsi »le suite, cha(|ue couplet se tenninant par une lainenfation. Le caoine consiste habituellement en une adresse au défunt, à qui l'on demande pourquoi il est mort, etc., ou en une description de sa personne, de ses ((ualités, de ses richesses, en un mot de tout ce qui le di.stinguait. Ce chant e.st entièrement improWsé, et l'on est quelquefois sui'pris de la facilité avec laquelle l'auteur compose et adapte ses images poétiques à la circonstance ; mais pour s'en faire une juste idée, il faut être versé dans la langue irlandaise. Le chant funèbre n'est pas toujours du domaine exclusif du poète attitré ; se trouve-t-il parmi les assistants (piclque personne douée de la faculté poétique , elle peut produire scs vers , et le cas se présente quelquefois. La nuit se passe ainsi dans une succession de lamentations et de silence, l'arrivée d'un ami ou d'un parent du défunt étant le signal d'une reprise du caoine. L'auteur est presque invariablement une vieille fenmie , ou , si ou ne peut l'appeler ainsi , les habitudes de sa vie la font paraître telle. « Nous nous rappelons, dit l'écrivain auquel nous empruntons ces observations , une de ces femmes , et nous n'oublierons jamais une scène dans laquelle elle jouait un grand rôle. Un jeune homme avait été tué en résistant à la police (pii cherchait à l'arrêter; il appartenait à une famille aisée , et on lui faisait une belle veillée. ■ Celle lamentation , appelée }ol ou hIIbIoo, est ainsi donnée par W. Bcanford : Premitr demi-ckaur. Ulla-lulla-ltilla-lulla In lit uch o ong. Seaind demi-ckeair. O ong nlla-lulla-lalla-lulla-lnlla-lnlla-iulla lu ucbl u ong. Digitized by Google

des proches parents, et la douleur bruyante et sans frein de la veuve, ou de l'époux quand il est fait allusion aux vertus domestiques de la défunte, tout cela augmente l'effet du chant funèbre; mais en plein air, dans un sentier tournant autour de quelque montagne, quand un prêtre ou une personne grandement aimée et respectée est portée en terre, et que le *caoine*, gonflé d'un millier de voix, est répété par les échos, la scène est tout à fait magnifique.

A la fin de chaque couplet, le poëte fait entendre une lamentation [1], et les assistants font chorus avec lui. A ce cri succède un moment de silence, après lequel recommence le *caoine*, et ainsi de suite, chaque couplet se terminant par une lamentation.

Le *caoine* consiste habituellement en une adresse au défunt, à qui l'on demande pourquoi il est mort, etc., ou en une description de sa personne, de ses qualités, de ses richesses, en un mot de tout ce qui le distinguait. Ce chant est entièrement improvisé, et l'on est quelquefois surpris de la facilité avec laquelle l'auteur compose et adapte ses images poétiques à la circonstance; mais pour s'en faire une juste idée, il faut être versé dans la langue irlandaise.

Le chant funèbre n'est pas toujours du domaine exclusif du poëte attitré; se trouve-t-il parmi les assistants quelque personne douée de la faculté poétique, elle peut produire ses vers, et le cas se présente quelquefois. La nuit se passe ainsi dans une succession de lamentations et de silence, l'arrivée d'un ami ou d'un parent du défunt étant le signal d'une reprise du *caoine*.

L'auteur est presque invariablement une vieille femme, ou, si on ne peut l'appeler ainsi, les habitudes de sa vie la font paraître telle. « Nous nous rappelons, dit l'écrivain auquel nous empruntons ces observations, une de ces femmes, et nous n'oublierons jamais une scène dans laquelle elle jouait un grand rôle. Un jeune homme avait été tué en résistant à la police qui cherchait à l'arrêter; il appartenait à une famille aisée, et on lui faisait une belle veillée.

[1] Cette lamentation, appelée *gol* ou *ullaloo*, est ainsi donnée par W. Beauford :

Premier demi-chœur. Ulla-lulla-lulla-lulla lù lù uch o ong.
Second demi-chœur. O ong ulla-lulla-lulla-lulla-lulla-lulla-lulla lu ucht o ong.

“28-2 LE PATS BASQEE. Quand nous entrâmes ilans la pièce , la femme était assise à côté du corps, sur un tabouret peu élevé. Ses longs cheveux noirs pendaient épars sur ses épaules ; scs yeux , il'une espèce particulière au pays , étaient enfoncés et gris , et capables d'exprimer depuis la haine la plas violente et la vengeance la plus terrible jusqu’à l'airection la plus tendre, la plus ardente. Son large manteau bleu lui montait jusqu'au cou, mais pas assez pour cacher le contour de sa figure, line et maigre, surtout excessivement mobile. Quand elle se levait, comme par une inspiration subite, d’abord étendant ses mains sur le corps, puis les joignant convulsivement au-dessus de sa tète, elle continuait son chant d’un ton bas et monotone , coupé parfois par des accents vifs et animés; et prenant toute espèce d’attitudes pour donner de la force à scs paroles et pour exalter les vertus et les bonnes qualités du

BOMAMCES. -283 est entre les mains de tout le monde; on y trouvera la traduction d'un caoine chante en présence du corps de deux lils d’une pauvre veuve exécutés pour haute trahison , et l'on y verra qu’outre ees improvisations en face des morts, les paysans irlandais possèdent aussi des élégies écrites, ou thirrios, qui ont pour auteurs presque exclusivement des hommes, tandis ((uc les caoines sont l'u'uvre des fenunes. Cette ressemblance avec les eresiac basques est à remarquer, aussi bien que le ullaloe , (|ui pourrait bien n’étre autre chose rjue le klo il leloa que nous avons vu plus haut dans le Chant des Cantabres, et (|ue l’on retrouvera plus loin dans les poésies de Bernard d’Etcheparc. LA BIEN-AIMËE. Argoiavat. Je n’ai qu’un mot à dire sur la pièce suivante, non sur l’ensemble, dont je laisse l’appréciation au lecteur, mais sur le second couplet, où je suis tenté de voir une allusion à une pratique généralement usitée dans le midi de la France, particulièrement dans le Ilouergue, et qui consiste à couper eu biais des tiges de fougère pour en obtenir des figures. Sans doute, les paysans bîisques ne coupent p;is de chêne pour si peu , même pour connaître l’avenir ; mais rien n’empêche de croire qu’à une époque quelconque , ils aient pu avoir l’habitude d’interroger dans ce but le cœur d’un jeune chêne abattu, et parfois y trouver l’image dont parle le poète. La Bien-aiméeaéic

publiée, pour la première fois, parM. Chalio,

est entre les mains de tout le monde; on y trouvera la traduction d'un *caoine* chanté en présence du corps de deux fils d'une pauvre veuve exécutés pour haute trahison, et l'on y verra qu'outre ces improvisations en face des morts, les paysans irlandais possèdent aussi des élégies écrites, ou *thirrios,* qui ont pour auteurs presque exclusivement des hommes, tandis que les *caoines* sont l'œuvre des femmes. Cette ressemblance avec les *eresiac* basques est à remarquer, aussi bien que le *ullaloe,* qui pourrait bien n'être autre chose que le *lelo il leloa* que nous avons vu plus haut dans le Chant des Cantabres, et que l'on retrouvera plus loin dans les poésies de Bernard d'Etchepare.

LA BIEN-AIMÉE.

Argument.

Je n'ai qu'un mot à dire sur la pièce suivante, non sur l'ensemble, dont je laisse l'appréciation au lecteur, mais sur le second couplet, où je suis tenté de voir une allusion à une pratique généralement usitée dans le midi de la France, particulièrement dans le Rouergue, et qui consiste à couper en biais des tiges de fougère pour en obtenir des figures. Sans doute, les paysans basques ne coupent pas de chêne pour si peu, même pour connaître l'avenir; mais rien n'empêche de croire qu'à une époque quelconque, ils aient pu avoir l'habitude d'interroger dans ce but le cœur d'un jeune chêne abattu, et parfois y trouver l'image dont parle le poëte.

La Bien-aimée a été publiée, pour la première fois, par M. Chaho, dans un journal de Bayonne [1]. A la suite de ce morceau s'en trouve un autre en français, intitulé *Orthographe basque.*

[1] *Ariel,* etc., n° du 16 mars 1845.

The text on this page is estimated to be only 27.68% accurate

m L£ PATS BASQIE. 51 A I T E N E N A . LA IllEK-AlMÊE. (6ub#rot«rr*.) Ccliico izarn'ii biilia Nie h.moki, Ilati nir'cnc maito gaztia Chiiclicn kausi; bona <{aour jagoiii nie lioura Ez ikliousi. ^Ol«l03t« l9UlctlO.^ Si je suivais ic clicmin îles étuiles du ciel, e'est là que je rencontrerais sans Taute tua jeune amante ; mais à dater de ce soir, liélas l'je ne la verrai plus. Zuhain gazle bat nie ailiolzaz Trencaturic , Uduri zait ene biliolza Colpaturic , Hcrruuac errorieo zcilzola Eihartiiric. Un jeune chêne que j'aurais coupé avec la bâche acérée, mu donne l'image de mon cieiir blessé, comme si ses racines devaient tomber bientôt desséchées. Ueren beitzen lili ororen Eigerrena , bai eta ene biliotzecu Maitenena, llareii izanen da ene azken Hasperena. Parce qu'elle était de toutes les Heurs la plus jolie, et .aussi la plus aimée de mon cœur, c'est poui- elle que sera mon dernier soupir. LE ROSSIGNOL. Argument. Le rossignol, dans cette pièce allégorique, est l'cniblèmc d'un liancé dont les visites à sa bieii-aimée étaient sans doute moins fréquentes pendant les froides et sombres nuits de l'iiiver. Le chant de cet oiseau exprime le langage passionné d'un amant que sa maitres.se trouve beau et séducteur parmi tes hommes ; elle Atit encore allusion .aux couplets que les jeunes montagnards .sont dans l'usage, autrefois répandu chez nous comme ailleurs ', de chanter sous la fenêtre de la bien-aiméc. L'amant, à son tour, ' Le Roman de la Rose , étiil. «le Méon « I. II, p. 168, v. 7779. — Ballade de.s enfants sans souci, par Clëmeul Marot (151^). — La Fleur des chansons, etc., sans lieu ni date, petit in-H, fcaillct sig^né F iij , verso. — Tn poë!c rumaïque s'exprime ainsi dans un fragment de ebanson rapporté par M. de Nareellus iCMnls du peuple en Grèce, t. H, p. 452} : • l/étoiie s'est abaissée, Ta dit h la mer ; la mer l'a dit ii la rame, la rame au matelot ; cl le matelot Ta chanté à la porte de sa belle. * Digitized by Googic

 ayant entendu son oiselle, lui répond dans le troisième couplet; dans le (piatrième, qui rappelle le conte si connu »lu llossigiiol, il invite la jeune fille à une promenade dans les bois. < 11 y a ici, dit M. Chalio, à qui est due la publication de cette pièce un couplet intermédiaire, (pie nous avons omis, parce qu'il mampie deu.v vers (|u'il faudra rétablir dans le texte. • La jeune fille supplie le fiancé de ne pas rentrainer, sous prétexte que cette pensée la réduit au désespoir et la conduira au tombeau ; mais la promenade eut lieu, comme l'annonce le couplet suivant, que le barde met dans la bouche de la jeune fille. La chanson finit par le mariage, qui est le dénouement de tous les romans montagnards ; l'amant console sa belle affligée, en lui annonçant qu'il la conduira triomphalement à l'autel , à la barbe des rieurs et des jaloux. .Sans anticiper ici sur ce que nous avons à dire plus loin au sujet du rossignol, je fenii remarquer le réile qu'il joue dans les aventures amom-euses. Dans une chanson romaïque, une jeune femme , sous l'allégorie d'un rossignol familier, se plaint des misères des vieillards*. Un ancien troubadour, Pierre d'Auvergne, prend pour interprète un rossignol , qui se rend auprès de sa belle, lui parle en son nom, et lui rapporte sa réponse*. Un trouvère fait ainsi parler cet oiseau : Ruxignolet lu'apcle-ron , Que heent li vilain félon; Mès cil qui damer ont corago, Font tüz jors de moi loi- message. le Sort dee dames, v. 15 (Jongleurs et trouvères, etc., publ. par A. Jabiual. Paris, 1835, ln-8", p, IHi.) Plusieurs aventures témoignent de cette haine des vilains félons , c'est-à-dire des jaloux, pour le rossignol. Dans le Lai du ' Ariel, n" du 2 mars 18i3. * Ckants du peuple eu Grèce, t. II, p. ô5l. • Chou des poésies oripluales des troubadours , I. V, p. 202-236. — Histoire tillèraire des troubadours , pat l'abbé Millol,!. II, p. IC-18, etc. Clnfaené (Histoire tillèraire d'Italie, rbap. V, sccl. Il, l. 1, p. 23.5) fait observer (|iie l'on pourrait reconnaître ici le poüt orientât et i'imitatlun des poètes arabes, (|ui , dit-it , lureiil tant d'inttueiice .sur le génie des Provençaux. Digitized by Google

ayant entendu son oiselle, lui répond dans le troisième couplet; dans le quatrième, qui rappelle le conte si connu du Rossignol, il invite la jeune fille à une promenade dans les bois. « Il y a ici, dit M. Chaho, à qui est due la publication de cette pièce [1], un couplet intermédiaire, que nous avons omis, parce qu'il manque deux vers qu'il faudra rétablir dans le texte. » La jeune fille supplie le fiancé de ne pas l'entraîner, sous prétexte que cette pensée la réduit au désespoir et la conduira au tombeau; mais la promenade eut lieu, comme l'annonce le couplet suivant, que le barde met dans la bouche de la jeune fille.

La chanson finit par le mariage, qui est le dénouement de tous les romans montagnards; l'amant console sa belle affligée, en lui annonçant qu'il la conduira triomphalement à l'autel, à la barbe des rieurs et des jaloux.

Sans anticiper ici sur ce que nous avons à dire plus loin au sujet du rossignol, je ferai remarquer le rôle qu'il joue dans les aventures amoureuses. Dans une chanson romaïque, une jeune femme, sous l'allégorie d'un rossignol familier, se plaint des misères des vieillards [2]. Un ancien troubadour, Pierre d'Auvergne, prend pour interprète un rossignol, qui se rend auprès de sa belle, lui parle en son nom, et lui rapporte sa réponse [3]. Un trouvère fait ainsi parler cet oiseau :

Roxignolet m'apele-l'on,
Que heent li vilain felon;
Mès cil qui d'amer ont corage,
Font toz jors de moi lor message.

Le Sort des dames, v. 15 (*Jongleurs et trouvères*, etc., publ. par A. Jubinal. Paris, 1835, in-8°, p. 182.)

Plusieurs aventures témoignent de cette haine des *vilains félons*, c'est-à-dire des jaloux, pour le rossignol. Dans le Lai du

[1] *Ariel*, n° du 2 mars 1845.

[2] *Chants du peuple en Grèce*, t. II, p. 334.

[3] *Choix des poésies originales des troubadours*, t. V, p. 292-296. — *Histoire littéraire des troubadours*, par l'abbé Millot, t. II, p. 16-18, etc. Ginguené (*Histoire littéraire d'Italie*, chap. V, sect. II, t. I, p. 293) fait observer que l'on pourrait reconnaître ici le goût oriental et l'imitation des poëtes arabes, qui, dit-il, eurent tant d'influence sur le génie des Provençaux.

i86 LE PATS BASQl'E. Laustic, on voit un mari de cette espèce tordre impitoyablement le cou au pauvre oiseau, dont le cliant est allégué, par une épouse coupable, comme un charme <|ui la retient toute la nuit à sa fenêtre *. C’est à peu près ce que disent ces deux couplets d’une vieille chanson normande ; Le l'üussignol est soubs le houlx Qui ne pence ([ii'à ces esbalz. Le fuiilx jalloux se siet dessoubs Pour lui tirer son malhelas. La belle, qui faisoyl le gueci, Lui a dict par injure : Hellas! que t’avoit-il meffaict, Meschante créature’? (faui-de-yire d'olivier Battelin, etc., publ. pirM. laïuis du Bois. A CscD, 1831, in -8°, p. 169.) .l’extrais du même recueil, page ISH, celte channante chanson, i|iii oITre plus d’un point de contact avec la pièce bas(|ue : Il est venu le petit oyscillon. Ce moys de may, ccrUiinement , Chanter auprès de ma maison. Le cueur de moy, Hovoy ! S’en resjouyt soubvenl. C'est le petit oyseillonet Qui chante au verd boscaige. Qui en son jolly chant disoyt, Vray amourculx en son langaige. Je my levay par ung beau jour Pour aller voir ma doulce amyo , Car je prétends avoir s'amour; M.ais j’en suys en melancholye, etc. Dans notre ancienne poésie, les oiseaux sont représentés comme * poésies de Harie de Fruncr, publ. pir B. de Roquefort. A Purls, chez Cbassèrian, 1830. in.8°, 1. 1. p. 3U-337. Dons le IjI d’Ywenee, qui précède celui du Laustic, un amant prend la forme d'un autour pour pènéirer auprès de sa belle, dont le mari lui fait éprouver un sort pareil, * Dans une vieille romance espagnole , un prisonnier déplore la mort d'un oiseau , dont le chant loi annonçait l'aurore, et maudll son meurtrier. Voyez nomancero de rommeet doelrieetee , etc. Madrid, imprenta de D. L. Aniarila, afin 1839, in-8°, p. 157. Digitized by Google

Laustic, on voit un mari de cette espèce tordre impitoyablement le cou au pauvre oiseau, dont le chant est allégué, par une épouse coupable, comme un charme qui la retient toute la nuit à sa fenêtre [1]. C'est à peu près ce que disent ces deux couplets d'une vieille chanson normande :

Le roussignol est soubs le houlx
Qui ne pence qu'à ces esbatz.
Le faulx jalloux se siet dessoubs
Pour lui tirer son mathelas.

La belle, qui faisoyt le guect,
Lui a dict par injure :
Hellas! que t'avoit-il meffaict,
Meschante creature [2]?

(*Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin*, etc., publ. par M. Louis du Bois. A Caen, 1821, in-8°, p. 169.)

J'extrais du même recueil, page 194, cette charmante chanson, qui offre plus d'un point de contact avec la pièce basque :

Il est venu le petit oyseillon,
Ce moys de may, certainement,
Chanter auprès de ma maison.
Le cueur de moy,
Hovoy!
S'en resjouyt soubvent.

C'est le petit oyseillonet
Qui chante au verd boscaige,
Qui en son jolly chant disoyt,
Vray amoureulx en son langaige.

Je my levay par ung beau jour
Pour aller voir ma doulce amye,
Car je pretends avoir s'amour;
Mais j'en suys en melancholye, etc.

Dans notre ancienne poésie, les oiseaux sont représentés comme

[1] *Poésies de Marie de France*, publ. par B. de Roquefort. A Paris, chez Chassériau, 1820, in-8°, t. I, p. 314-327. Dans le Lai d'Ywenec, qui précède celui du Laustic, un amant prend la forme d'un autour pour pénétrer auprès de sa belle, dont le mari lui fait éprouver un sort pareil.

[2] Dans une vieille romance espagnole, un prisonnier déplore la mort d'un oiseau, dont le chant lui annonçait l'aurore, et maudit son meurtrier. Voyez *Romancero de romances doctrinales*, etc. Madrid, imprenta de D. L. Amarita, año 1829, in-8°, p. 157.

BUXANCES. ■287 (les émissaires de l’amour et leur chaut réveille les souvenirs les plus doux, la passion la plus fendre Aussi l'un des auteurs du Hohuin de lu Rose se croit-il autorisé à dire : Molt a dur cuer qui en mai n’aime, Quant il ot chanter sus la rainie As oisiaus les dous chans pitcus. (Ëdil. de Mcon, I. I, p. 6, v. 81.) ' Dan.s une nouvelle d'Arnaud de Carca&sès, un perroquet arrive de loin pour saluer uue dame de la part du lil.s d'un roi, et la prier de soulager le mal dont elle le fait languir; il plaide la cause de son maître et de l'amour aux dépens du mariage, se rbarge de rapporter au prince un anneau et un cordon iLssu d'or, avec de tendres compliments; en un mot, se montre tout li tait son ami, Yoyex Choix des poésies originales des tronbadonrs, t. Il , p. S75-S8d; Histoire littéraire des Iroabadonrs, t. Il, p. ôaü-l5ii5. — line ballade écossaise, publiée par Sir Walter Scott (Minsirelsg of the Scollish Border, etc. Edinburgb, 1812. in-8°, vol. Il, p. 377-585), présente aussi un dialogue entre on cbcvilier et un raucuii qu'il charge d'un message d'amour. ■ A Biaucalre sons la tor Estoit Ancasins un jor... Voit les berbes et les Hors, 01 canter les oisellons : Menbre-li de scs amors, etc. {C'est d'Anensin et de Nicolete, dans les Sontrltes françaises en prose dn Xlll‘ siècle, p. .TOI.) Cil oiselon s'envoisent El maineni grant baudor. Quant j'ol Ib leur joie, Por rien ne m'i lendroie D'amer bien amor. {Les Poésies du rog de .Vararre, etc., ériil. de M.DCC.XUl., t. Il,p. *>.) En ma;, quant li orieux cric El II aloete s'escric El prent coniremoni l'air b cbanler Por les Uns amanz enebanter... Claris en .J. vcrgler scoil, etc. {Le Roumanx de Claris et de Larix, Ms. de la Bibl. iiiip. n" 7534', fol. C8 recto, col. 1, v. II.) Quant Claris entent les doz sons Et les doux cbans des oiseillons. De sa dame II rcsoviul. {Ibid., fol. 71 verso, col. i, v. lî.) En Espagne, e'est la même chose ; un poêle nous montre les amoureux reprenant leur service en mai, en même temps que ralouelle et le rossignol rqirenneni leur dialogue. {Romancero caslellano, etc. Leipsique : F. A. Brockhaus, IHU, in-12, 1. I, p. 473.) Un troubadour, Folquel de Marseille, exprime le désir que le chant des oisi-aux soit réservé pour les amoureux ; Ja no volgra qu'hom auzis Digilized by Google

des émissaires de l'amour [1], et leur chant réveille les souvenirs les plus doux, la passion la plus tendre [2]. Aussi l'un des auteurs du *Roman de la Rose* se croit-il autorisé à dire :

Molt a dur cuer qui en mai n'aime,
Quant il ot chanter sus la raime
As oisiaus les dous chans piteus.
(Édit. de Méon, t. I, p. 6, v. 81.)

[1] Dans une nouvelle d'Arnaud de Carcassès, un perroquet arrive de loin pour saluer une dame de la part du fils d'un roi, et la prier de soulager le mal dont elle le fait languir; il plaide la cause de son maître et de l'amour aux dépens du mariage, se charge de rapporter au prince un anneau et un cordon tissu d'or, avec de tendres compliments; en un mot, se montre tout à fait son *ami*. Voyez *Choix des poésies originales des troubadours*, t. II, p. 275-282; *Histoire littéraire des troubadours*, t. II, p. 390-395. — Une ballade écossaise, publiée par Sir Walter Scott (*Minstrelsy of the Scottish Border*, etc. Edinburgh, 1812, in-8°, vol. II, p. 377-385), présente aussi un dialogue entre un chevalier et un faucon qu'il charge d'un message d'amour.

[2] A Biaucaire sous la tor
Estoit Aucasins un jor...
Voit les herbes et les flors,
Oï canter les oisellons :
Menbre-li de ses amors, etc.
(*C'est d'Aucasin et de Nicolete*, dans les *Nouvelles françoises en prose du XIII^e siècle*, p. 305.)

Cil oiselon s'envoisent
Et mainent grant baudor.
Quant j'oi là leur joie,
Por rien ne m'i tendroie
D'amer bien amor.
(*Les Poësies du roy de Navarre*, etc., édit. de M.DCC.XLII., t. II, p. 95.)

En may, quant li orieux crie
Et li aloete s'escrie
Et prent contremont l'air à chanter
Por les fins amanz enchanter...
Claris en .j. vergier seoit, etc.
(*Le Roumanz de Claris et de Lariz*, Ms. de la Bibl. imp. n° 7534[5], fol. 68 recto, col. 1, v. 11.)

Quant Claris entent les doz sons
Et les douz chans des oiseillons,
De sa dame li resovint.
(*Ibid.*, fol. 71 verso, col. 2, v. 12.)

En Espagne, c'est la même chose : un poëte nous montre les amoureux reprenant leur service en mai, en même temps que l'alouette et le rossignol reprennent leur dialogue. (*Romancero castellano*, etc. Leipsique : F. A. Brockhaus, 1844, in-12, t. I, p. 273.)

Un troubadour, Folquet de Marseille, exprime le désir que le chant des oiseaux soit réservé pour les amoureux :

Ja no volgra qu'hom auzis

2«8 LE PATS BASQUE. Il n'y a pa> longtemps riue sur la côte

Il n'y a pas longtemps que sur la côte du Croisic, en Bretagne, les femmes et les filles qui attendaient le retour de leurs maris et de leurs galants, allaient danser autour d'un dolmen le jour de l'Assomption. Les plus légères, après avoir dansé, grimpaient au sommet, d'où elles criaient de toutes leurs forces en chantant :

Goeland, goeland, goeland gris,
Ramenez nos amants, ramenez nos maris [1].

ERRESIÑOULA.

(Suberotarra.)

Tchori erresiñoula
Udan da cantari;
Ceren ordian beitu
Campouan janhari;
Neguian ezt'agheri,
Balinban ezta eri :
Udan jin baledi,
Counsola nainte ni.

LE ROSSIGNOL.

(Dialecte souletin.)

L'oiseau rossignol est chanteur pendant la belle saison, parce qu'il trouve alors pâture dans les champs. L'hiver, il ne paraît point; Dieu veuille qu'il ne soit pas malade! S'il revenait à l'été, je serais consolée, moi.

Tchori erresiñoula
Ororen guehien;

Le rossignol est le premier entre tous les oiseaux, parce qu'il chante mieux que

Los doutz chans dels auzellos,
Mas cill qui son amoros.
(*Choix des poésies originales des troubadours*, t. III, p. 155.)

Dans une chanson d'un ancien *minnesinger* allemand, Dietmar d'Ast, un oiseau perché sur un tilleul entonne la sienne, et le poëte sent son cœur lui revenir tout occupé d'amour. (*Lays of the Minnesingers*, etc. London, 1825, in-12, p. 160.)

Ce que chantent les oiseaux, le grand Lope de Vega nous l'apprendra; c'est que la gloire ne vaut pas l'amour, et que la jalousie est le pire des supplices. (*Cancionero y romancero de coplas y canciones de arte menor*, etc., por D. Agustin Duran. Madrid : imprenta de D. Eusebio Aguado, 1829, in-18, p. 99, col. 1.) — C'est ainsi qu'au siècle dernier, l'un de nos chansonniers faisait dire à l'un de ses bergers :

N'entends-tu pas le ramage
Du rossignol amoureux?
Il nous dit en son langage :
« Aimez-vous pour être heureux. »
(*Brunettes ou petits airs tendres*, etc. Paris, M.DCC.XXXVI, in-12, t. III, p. 60.)

[1] Lettre de Desforges-Maillard à Madame du Hallay, dans les *Nouveaux Amusemens du cœur et de l'esprit*, par Philippe, t. VII. A la Haye, chez Zacharie Chastelain, M.DCC.XL., in-8°, p. 37.

BOMAPiCES. 289 Bcstec beno hobequi Harc beitu canlatcen ; Harec du inganatccn , Mundi.a bai troiimpatcen. Ber'eztut ikhousten , Bai botça enlzuten. Botz aren entçun nahiz, Kiraluric nago, Ni ari uillant, eUi Oura urrunago. Jarraiqui ninkirio Bicia gai artino ; Aspaldi andiaii , Uesir hori nian. Tchoria çonien cigor Cantiiz oibenian ! Nihaurec mitçuii diçiit Igaran gaian. Eia gouacen , maitia , Bibiac ikhousiera ; EnçiUeii baduçu , Charniaturen çuUi. Ainac utzi nindizuii Bedatz azkcnian : Glicrosti nabilazii Hegalez airian. üaiak aurtbiki nindizun Sasinubatctara ; Han zuzun tchedera , Oi ene malliurra! Bortiac churi dira ËIhur dienian ; Sasiau ere ulhun Oslo dienian. Ala ni maicrusal Ceren ban sarthu uintçan ? Jouan banintz aintcina, Escapatcen ninlçan. Tchoria, çaud'ichilic, Ez eguin nigarric. Cer profeitu diikeçn les autres. C’est lui qui sinliiit et enchante le monde. Je ne le vois point Itii-mt'me ; mais j’entends sa douce voix. » Pour vouloir entendre cette voix, je suis errant. Plus je crois m’en approcher, plus elle s’é'loigne. Je la suivrais ainsi jusqu’il perdre la vio. Depuis bien longtemps c’est le désir ((ue j’avais. Combien est joli l’oi.scau qui chante dans la foivt! Moi-mènic je l’ai entendu la nuit dernière. Allons, ma bicn-ainiée , allons le voir tous les deux; si vous l'entendez, son chant vous ravira. Ma mère m’avait quittée A la fin du printemps ; depuis lors je i)lane en liberté sur mes propres ailes. l.a nuit m'avait jetée au sein d'un petit bo.«(piet. I.;l se trouvait un piège et mon malheur. Les montagnes sont blanches quand la neige les couvre; les buissons ont uno ombre èp.aisse ipiand ils ont leur verdure. Infortunée que je suis! pourquoi éUiis-je entrée sous leur feuillage? Si j’avais passé en avant, je m’échappais. Oiseau, gardez le silence, ne versez plus de larmes. Quel profit .aurez-vous de vous ilésüler ainsi? C’est moi qui, après 19 . Digitized by Google

Bestec beno hobequi
Harc beitu cantatcen :
Harec du inganatcen,
Mundia bai troumpatcen.
Ber'eztut ikhousten,
Bai botça entzuten.

les autres. C'est lui qui séduit et enchante le monde. Je ne le vois point lui-même ; mais j'entends sa douce voix. »

Botz aren entçun nahiz,
Erraturic nago,
Ni ari uillant, eta
Oura urrunago.
Jarraiqui ninkirio
Bicia gal artino ;
Aspaldi andian,
Desir hori nian.

Pour vouloir entendre cette voix, je suis errant. Plus je crois m'en approcher, plus elle s'éloigne. Je la suivrais ainsi jusqu'à perdre la vie. Depuis bien longtemps c'est le désir que j'avais.

Tchoria çonien eiger
Cantuz oihenian !
Nihaurec entçun diçut
Igaran gaian.
Eia gouacen, maitia,
Bibiac ikhoustera ;
Ençuten baduçu,
Charmaturen çutu.

Combien est joli l'oiseau qui chante dans la forêt ! Moi-même je l'ai entendu la nuit dernière. Allons, ma bien-aimée, allons le voir tous les deux ; si vous l'entendez, son chant vous ravira.

Amac utzi nindizun
Bedatz azkenian :
Gherosti nabilazu
Hegalez airian.
Gaiak aurthiki nindizun
Sasiñobatetara ;
Han zuzun tchedera,
Oi ene malhurra !

Ma mère m'avait quittée à la fin du printemps : depuis lors je plane en liberté sur mes propres ailes. La nuit m'avait jetée au sein d'un petit bosquet. Là se trouvait un piége et mon malheur.

Bortiac churi dira
Elhur dienian ;
Sasiac ere ulhun
Osto dienian.
Ala ni malerusa !
Ceren han sarthu nintçan ?
Jouan banintz aintcina,
Escapatcen nintçan.

Les montagnes sont blanches quand la neige les couvre ; les buissons ont une ombre épaisse quand ils ont leur verdure. Infortunée que je suis ! pourquoi étais-je entrée sous leur feuillage ? Si j'avais passé en avant, je m'échappais.

Tchoria, çaud'ichilic,
Ez eguin nigarric.
Cer profeitu dukeçu

Oiseau, gardez le silence, ne versez plus de larmes. Quel profit aurez-vous de vous désoler ainsi ? C'est moi qui, après

290 LB PATS BASQDE. Hol'afligituric? avoir détaché votre lacet, vous conduirai Nie eramanen çutut , du haut de la inéinc montagne par dessus Tchedera lachaturic, tout le monde. Ohico bortutic Ororen gagnetic. LA PREMIÈRE FLEUR. Argument Nous avons reproduit, d’après r.-ln'e/, une vieille romance, histoire naïve d’une séduction réparée p

BOMANCES. 291 cavalier, et ne promet rien de bon pour le soupirant qui s'attaque ainsi à la fierté du cœur féminin , si susceptible en ce qui touche à la modestie et à l'honneHr. Néanmoins, la jeune fille riposte gaiement. Le galant, d'abord soupçonneux, ne manque pas d'ajouter foi à la vertu de sa belle, qu'il ne devait pas mettre en doute, et il fait connaître scs désirs. La jeune fille ne refuse point de s'y associer, mais elle ne veut avoir affaire qu'à un mari. Tel n'est pas le compte du Lovelace montagnard , qui reprend alors le ton de l'impertinence. Ici la toile tombe , et quelque temps apres les mêmes personnages reparaissent ; mais ici les rôles sont changés. La jeune coquette a puni le fat, et, dans le cours d'une nuit, elle lui a fait subir le supplice de Tantale , pour attiser des feux qu'elle ne partage point. Transi, le pauvre amoureux cherche à nier qu'il l'ait jamais été de son bourreau ; niais son caquet est tonifié, à ce point qu'il ne trouve rien à dire quand la jeune fille le congédie en le raillant d'avoir fait le plongeon. A railleur, railleuse et demi. L'emploi du mot florin dans cette romance a été critiqué comme constituant un barbarisme; mais M. Chaho a repoussé victorieusement cette accusation : « La vérité , dit - il , est que le mot flore , d'origine latine , est employé dans tous les dialectes basques, qui, eux-mêmes, avaient fourni au latin le mot lili (?), les deux langues restant quittes par cet échange. Quant au mot flore , ce mot est si ordinaire dans la poésie souletinc , que nous citerions par douzaines les chansons où il remplace le mot lili : Gaiaz ningouclaric , Pendant que j'étais la nuit à rêver dans Lo eghinic oliian , mon lit, après un sommeil, je repassais Igaraiten licnian dans mon esprit que votre amour et le Ene phensamentian mien est aujourd'hui dans sa fleur. Zoure et'ene amourioua Orai cela florian. LEHEN FLORIA. LA PREMIÈRE FLEUR. ^6ob«rot«rrft.j ^ Ttxt« aoulttta j Eigerra cira, maitia. Ma bien-aimée , vous êtes jolie, je Erraitcn deizut eghia; vous le dis en vérité; je semis curieux Digilized by Google

cavalier, et ne promet rien de bon pour le soupirant qui s'attaque ainsi à la fierté du cœur féminin, si susceptible en ce qui touche à la modestie et à l'honneur. Néanmoins, la jeune fille riposte gaiement. Le galant, d'abord soupçonneux, ne manque pas d'ajouter foi à la vertu de sa belle, qu'il ne devait pas mettre en doute, et il fait connaître ses désirs. La jeune fille ne refuse point de s'y associer, mais elle ne veut avoir affaire qu'à un mari. Tel n'est pas le compte du Lovelace montagnard, qui reprend alors le ton de l'impertinence.

Ici la toile tombe, et quelque temps après les mêmes personnages reparaissent; mais ici les rôles sont changés. La jeune coquette a puni le fat, et, dans le cours d'une nuit, elle lui a fait subir le supplice de Tantale, pour attiser des feux qu'elle ne partage point. Transi, le pauvre amoureux cherche à nier qu'il l'ait jamais été de son bourreau; mais son caquet est tombé, à ce point qu'il ne trouve rien à dire quand la jeune fille le congédie en le raillant d'avoir fait le plongeon. A railleur, railleuse et demi.

L'emploi du mot *floria* dans cette romance a été critiqué comme constituant un barbarisme; mais M. Chaho a repoussé victorieusement cette accusation : « La vérité, dit-il, est que le mot *flore*, d'origine latine, est employé dans tous les dialectes basques, qui, eux-mêmes, avaient fourni au latin le mot *lili* (?), les deux langues restant quittes par cet échange. Quant au mot *flore*, ce mot est si ordinaire dans la poésie souletine, que nous citerions par douzaines les chansons où il remplace le mot *lili* :

Gaiaz ningouelaric, Lo eghinic ohian, Igaraiten benian Ene phensamentian Zoure et'ene amourioua Orai cela *florian*.	Pendant que j'étais la nuit à rêver dans mon lit, après un sommeil, je repassais dans mon esprit que votre amour et le mien est aujourd'hui dans sa fleur.

LEHEN FLORIA. (Suberotarra.)	LA PREMIÈRE FLEUR. (Texte souletin)
Eigerra cira, maitia, Erraiten deizut eghia;	Ma bien-aimée, vous êtes jolie, je vous le dis en vérité; je serais curieux

292 LE PATS BASQCE. Nourc eraman ollie deizu de savoir par qui votre première fleur Zure lehen floria? a été cueillie. — Eztizu eghin izoleie, Ez cta ere kliarrounic , Eue lehen floriari Khalte eghin dienic. — Landan eder iralze , Behia ederrac aretche ; Zu læzalacü poUitetaric Ucsir nuke bi sente. — Horren maite banaizu , Obrac eracats ilzazu ; Elizala eraman ela ITan espousa nezazu. — Aphezac dira Espaüan, Iterrelherrac Errouman. Hourac hanti jin artino, (ihilian tchosta khamberan. — Aita dizut hil berri, Amac eztizu ourth'erdi; Zurekilau libertitceco , Dolia dizut barnegui. — 11 a'a point fait de gelée, nous n'avons point vu de glace ou de froidure ([ui ait pu endommager ma première fleur. — La fougère embellit les landes solitaires, la génis.se donne son fruit au laboureur : de celles qui sont belles comme vous, je voudrais qu'il me nat(ult deu.v fils. — Puisque vous m'aimez à ce point, monlrez-le par vos actions; conduisezmoi à l'église et là épousez-moi. — Les prêtres sont en Espagne , les clercs à Borne. En attendant (pi'ils reviennent de ces pays-là, amusons-nous, ma Itelle , dans votre chambre. — La mort de mon père est récente, celle de ma mère n'a pas une demiannée; pour m'amuser avec vous, mon deuil est trop profond. — Oihaneco otsoua , Dolu dereiat, gaichoua. Anchiekin lo'ghin , eta Zeren Itarouric beihoua. — Enun ez ni otsoua, tlutiago gaichoua. Anchickiii lo'ghinic ere, Counlent gabez heinoua. — Bortu goretan lanhape, Hour hazterrelan ahate : Zu bezalaco falsietaric Eztizut iiahi deusere. — Loup de la forêt, pauvret que tu es, je te plains en vérité. Tu as dormi avec Tagnelette blanche , pourquoi t'en retournes-tu à jeun? — Je ne suis pas un loup, moins encore suis-je un pauvret digne de pitié. J'ai dormi avec Tagnelette blanche, et je m'en vais à jeun parce qu'elle ne m'a point tenté. — Le brouillard couronne les hautes montagnes, le canard Iwrbotte et chante au bord des rivières : allez, Je n'ai que faire des perfides qui vous ressemblent. Digitized by Google

Nourc eraman othe deizu
Zure lehen floria?

de savoir par qui votre première fleur a été cueillie.

— Eztizu eghin izotcic,
Ez eta ere kharrouñic,
Ene lehen floriari
Khalte eghin dienic.

— Il n'a point fait de gelée, nous n'avons point vu de glace ou de froidure qui ait pu endommager ma première fleur.

— Landan eder iratze,
Behia ederrac aretche :
Zu bezalaco pollitetaric
Desir nuke bi seme.

— La fougère embellit les landes solitaires, la génisse donne son fruit au laboureur : de celles qui sont belles comme vous, je voudrais qu'il me naquît deux fils.

— Horren maite banaizu,
Obrac eracats itzazu ;
Elizala eraman eta
Han espousa nezazu.

— Puisque vous m'aimez à ce point, montrez-le par vos actions ; conduisez-moi à l'église et là épousez-moi.

— Aphezac dira Españan,
Berretherrac Errouman.
Hourac hanti jin artino,
Ghitian tchosta khamberan.

— Les prêtres sont en Espagne, les clercs à Rome. En attendant qu'ils reviennent de ces pays-là, amusons-nous, ma belle, dans votre chambre.

— Aita dizut hil berri,
Amac eztizu ourth'erdi ;
Zurekilan libertitceco,
Dolia dizut barnegui.

— La mort de mon père est récente, celle de ma mère n'a pas une demi-année ; pour m'amuser avec vous, mon deuil est trop profond.

— Oihaneco otsoua,
Dolu dereiat, gaichoua.
Anchiekin lo'ghin, eta
Zeren barouric beihoua.

— Loup de la forêt, pauvret que tu es, je te plains en vérité. Tu as dormi avec l'agnelette blanche, pourquoi t'en retournes-tu à jeun ?

— Enun ez ni otsoua,
Gutiago gaichoua.
Anchiekin lo'ghinic ere,
Countent gabez beinoua.

— Je ne suis pas un loup, moins encore suis-je un pauvret digne de pitié. J'ai dormi avec l'agnelette blanche, et je m'en vais à jeun parce qu'elle ne m'a point tenté.

— Bortu goretan lanhape,
Hour bazterretan ahate :
Zu bezalaco falsietaric
Eztizut nahi deusere.

— Le brouillard couronne les hautes montagnes, le canard barbotte et chante au bord des rivières : allez, je n'ai que faire des perfides qui vous ressemblent.

BOHA^CES. 293 DÉCONVENUE. ArÿumtDt. La chanson suivante fut composée pour garder le souvenir d'une petite mésaventure d'un certain seigneur de Sarri, bâtard de Tresville, qui, sous prétexte de chasser la palombe, s'était installé avec scs filets sur un coteau, où il guettait le passage d'une elcheco-alhaba, que la crainte des Anglais chassait vers l'extrême frontière. La pièce débute par un avis donne par le barde à la jeune lille, qui se met en marche. Cet avis se vérifie : déjà la pauvrette se voit seule et isolée en présence du chasseur, à (|ui elle demande gn'ice. M. de Sarri lui répond, et supplie à son tour, mais en vain; et, à sa grande confusion , la malicieuse enfant lui échappe. A la lin de la chanson, le barde reprend la parole pour féliciter la jeune fille de sa vertu et de son adresse. Nous admirerons encore la noblesse de caractère indiquée dans le quatrième couplet, et la grâce ((ui règne dans toute cette petite composition.

XnOMP.VTCU. Q k fft rt • r r •- j Eno urçoni gaichoa , Orc bidian dahoa ; Kliosu eniac, mousse Sarri, iliislari corrotz tionra, Haiduru duc; oi, gaiski Pelirinnlat bahoa. Urço gaiclioac umilki Errailcn mousse Sarriri

DÈCONVBNCE. fDi&îkct* 1« b«at« IJCTkrrt.) .Ma pauvre iietilo coloml)e, Tu te décides A partir; Mais gare à loi! M. de Sjirri, le clms.seur

vigilant, Te tend

DÉCONVENUE.

Argument.

La chanson suivante fut composée pour garder le souvenir d'une petite mésaventure d'un certain seigneur de Sarri, bâtard de Tresville, qui, sous prétexte de chasser la palombe, s'était installé avec ses filets sur un coteau, où il guettait le passage d'une *etcheco-alhaba,* que la crainte des Anglais chassait vers l'extrême frontière. La pièce débute par un avis donné par le barde à la jeune fille, qui se met en marche. Cet avis se vérifie : déjà la pauvrette se voit seule et isolée en présence du chasseur, à qui elle demande grâce. M. de Sarri lui répond, et supplie à son tour, mais en vain; et, à sa grande confusion, la malicieuse enfant lui échappe. A la fin de la chanson, le barde reprend la parole pour féliciter la jeune fille de sa vertu et de son adresse. Nous admirerons encore la noblesse de caractère indiquée dans le quatrième couplet, et la grâce qui règne dans toute cette petite composition.

TROMPATCIA.

(Basa nafarterra.)

Ene urçoñi gaichoa,
Ore bidian dahoa;
Khasu emac, mousse Sarri, ihislari çorrotz honra,
Haiduru duc; oi, gaiski Petiriñalat bahoa.

Urço gaichoac umilki
Erraiten mousse Sarriri

DÉCONVENUE.

(Dialecte de la basse Navarre.)

Ma pauvre petite colombe,
Tu te décides à partir;
Mais gare à toi! M. de Sarri, le chasseur vigilant,
Te tend des piéges, oh! que bien à tort tu t'achemines vers Beyrie

La pauvre colombe avec modestie
Dit à M. de Sarri

294 LE FAIS BASQUE. Nahibadu den ulsian haren sareUiu erori, Utz deçan igaraitera liere usatu bideti. — Aulior duc , aulier, urçoa ; Juratu diat fedia. Aurthcn behin jin behar duc Phetirinala; Han nie emanen dereiat arthoz ela ciz asia. — Arthoz hun duçu asia, Denan libertatia. Eni Orhico ezeurra janhari bat çait liobia ; Angleser ihelsitceco, uzten dut uzten Francia. — Ago , urçoa , ichilic : Francian ez duc Anglesic; Agaramountec Baionan jinac oro erhailen tic. Eztuc Petirinalaco çaragolla luze betaric. — Fida niz çure erraner, Fidago noure hegaler. Goraintzi erran iceçu jiten Ijadira Angleser; Halaber erranen diel Espanol papo gorrier. Que (pioiqu'impi-udeminent en scs filets tombée, 11 la laisse librement poursuivre sa course. — Tu parles en vain , oui en vain , ma colombe ; J'en ai juré ma foi. Cetto année enfin tu viendras habiter Beyrie, Là je te donnerai glands et maïs pour te rassasier. — Abondance de maïs c'est heureux Quand on s'en nourrit on liberté. Pour moi, la faîne du mont ürhi m'est nourriture préférable : Aussi j'y vole, tpiitlant la France pour échapper aux Anglais. — Colombe, ra.ssure-toi : L'Anglais ne pénétrera pas en France; De Grammont les anéantit à mesure qu'ils abordent à Bayonne. Non , aucun de ces hommes aux longues culottes n'arrivera jusqu'à [Beyrie. — J'ai confiance en vos paroles. Mais plus encore dans nic>s ailes. Aux Anglais, s'ils arrivent, faites mes compliments; J'en dirai autant de votre part aux Espagnols gorges-rouges '. ' C'csi-A-dire décolletis et U gorge lirûlce par le soleil. Digitized by Google

BOMAMCES. 295 — Meyuler naiça ni uztcn ? Ene sariac hola heslen? Enaic ez besto behin borlian hotz eraciren , Ez erc hic besto ourlhian liire irrigarri emanen. Urço ederra , airian Arhin bahoa bortian. Jaun larru chouriac hiri mintzo auhorrian, Hii-o atün heiûeco gulic lumac garbi ben caloiuii. — Mo prend-on pour un commissionnaire ? Est-ce ainsi que tu romps mes filets ? Non, non.uncautrc fois tune me feras pas grelotter dans les montagnes, Ni l'année prochaine je ne te serai point un objet de risée. Belle colombe , dans les airs Ton vol rapide passe les ports. Les seigneurs à peau fine en vain te parlent. Tu sais qu'oiseaux de ton :lgo et de la naissance bien peu nombreux [gardent pur leur plumage dans les colombiers. AMOUR ET DEVOIR. Ar^uxatDt. Ce morceau a été publié par M. Chaho, qui fait précéder sa traduction des observations suivantes ; « La romance de la Bien-aimée nous a dit les regrets d'un amant qui pleure sa fiancée ; celle de la première Fleur nous a ofl'ert le récit d'une séduction libertine gaiement et spirituellement tlédaignée par une jeune fille; le chant plaintif du Rossignol nous a raconté les suites d'une première faute tardivement réparée au pied do l'autel. Nous allons continuer de parcourir les situations diverses de ce drame social , toujours le même et toujours attachant, qui a pour acteurs la jeunesse et la beauté, et que nous pourrions intituler ; Amour et Mariage. Ce chapitre poétique, traité au moyeu de 1a reproduction fidèle des improvisations populaires, occupera une des premières places dans le tableau des mœurs et du caractère de la nation basque. Le goût et le Digitized by Google

— Meçuler naiça ni uzten?
Ene sariac hola hesten?
Enaic ez beste behin bortian hotz eraciren,
Ez ere hic beste ourthian hire irrigarri emanen.

Urço ederra, airian
Arhin bahoa bortian.
Jaun larru chouriac hiri mintzo auherrian,
Hire adin heiñeco gutic lumac garbi hen caloian.

— Me prend-on pour un commissionnaire?
Est-ce ainsi que tu romps mes filets?
Non, non, une autre fois tu ne me feras pas grelotter dans les montagnes,
Ni l'année prochaine je ne te serai point un objet de risée.

Belle colombe, dans les airs
Ton vol rapide passe les ports.
Les seigneurs à peau fine en vain te parlent,
Tu sais qu'oiseaux de ton âge et de ta naissance bien peu nombreux
[gardent pur leur plumage dans les colombiers.

AMOUR ET DEVOIR.

Argument.

Ce morceau a été publié par M. Chaho, qui fait précéder sa traduction des observations suivantes :

« La romance de la Bien-aimée nous a dit les regrets d'un amant qui pleure sa fiancée; celle de la première Fleur nous a offert le récit d'une séduction libertine gaiement et spirituellement dédaignée par une jeune fille; le chant plaintif du Rossignol nous a raconté les suites d'une première faute tardivement réparée au pied de l'autel. Nous allons continuer de parcourir les situations diverses de ce drame social, toujours le même et toujours attachant, qui a pour acteurs la jeunesse et la beauté, et que nous pourrions intituler : *Amour et Mariage*. Ce chapitre poétique, traité au moyen de la reproduction fidèle des improvisations populaires, occupera une des premières places dans le tableau des mœurs et du caractère de la nation basque. Le goût et le

LE PAÏS BASgl'E. “2'JÜ caprice des chanteurs , les exigences du rhythuie et de la mesure, la vogue f[ui promène toutes les improvisations d’une province à l’autre, ont pour effet de mêler les dialectes : aussi la romance d’aujourd’hui est loin d’être irréprochable sous le rapport du texte; mais nous défions que, dans toute l’Europe, on nous trouve, parmi les poésies populaires, les chants des paysans, une pièce qui lui soit comparable , pour la noble simplicité , la vérité des sentiments et des transitions, et le respect profond du devoir » AMODIOA ETA UEVOIRUA. Aiif«rt4rr «U UtihurUrr*.) Oautorebat bcrriric Aphirilan emanic. Trisleziac harturic nago Bihotzaren erdilic ; Ur/o churibal galduric , Beguia nago ilhunie. Ur/o cliuri ederra , llatxa douakec behera. Jiten niUauzu nere pbencii Zuri declaratzera. Zu zira one barbera ; Har nezazu sendatzera. — Sinhets nezazu fedian , Errailen dauzudanian Zu baizican berlzc inaiteric Nie ezludala inundiau; Zer probechu ordian ï Ez dute nabi etchian. — Etcbecouon contra jouaitia Ez nukc nabi , inuitia. Etzinukuia nahi oraino Hobeki int'oriuatzia , Hiirrundanic jakilia Zer diiten borondatia? ' Arid, n" da tJ avril 18A5. AMüLR ET DEVOIIl. ^ OiaUotv a«Vkrro-lftb-'Urdfa.J Cello chanson nouvelle a été donnée eu avril. Je suis pris de tristesse par le fond du cœur. Mon œil est triste et sombre, car j'ai perdu de vue ma Idanche colombe. Belle colombe blanclie , je soupire pour vous, je me meurs. Je viens vous révéler mes peines. Vous êtes mon médecin : prenez-moi pour me guérir. — Croyez - en mon serment, cpiand je vous le répète, que je n'ai dans ce monde aucun autre bien -aimé que vous; mais quel profil? on s'y oppose dans notre maison. — Je ne voudrais point , ma bien-aiméc, combattre le vœu des Iiaronts. Ne voudriez -vous point encore les sonder de nouveau , recliercber adroitement de loin quelle est leur volonté? Digitized by Google

BOMANCES. '207 — Zuc liezainbat |ihciia st'guric, Siiihots nezazu, Imdu nie. fiuc .ilkhar maite izanagatic, Zer probechu du hargalic ; B;ulugu berlze nausiric Guc obeditu bcbarric. — Oilianinn eder arbula , Ni enaiieke coii-sola. Biholzelie ecliar/.eiidizul Nigarrarekin odola. Ni ez naitake consola ; Hilic cre ezdiit achota. — Jaunaren graziarekin, Orai Ifâdugu zer eghin. flibolzt'lic erniileii dauzut, l'Iieiia liandi balekin : Espoiisatzecoz zurekin, Samurra niz ene iendekin. — Amodio berria, Hainilz da trunipagarria ! Zuregatic utzi izandut Nie lelieneco maitia; Orai orotaz gabia , Uesirateen dut hilzia. — Ene niaitia , zu erc Etzitcla hasarre; Egliia da eman nauzula Noure biiriaz bai fede : Plicna dut eta dolnrc Kzin bertze eghin halerc. — Izanagatic mundia Gulaz embrasatia, Ezda cumbeni eri dakizuu Hortaz ezpiritua. Indazu sendimenduia, Balin bazira fermia. — IJrzoa O eztia! Mintzazalc ederral Gu algarrekin acort bitgbira, Nie ezdut bertzez acliula. — Croyez-moi, as.surément mon chagrin égale le vôtre. 11 ne nous sert do rien de nous aimer mutuellement ; nous avons d'autres

maîtres aux

— Zuc bezainbat phena seguric,
Sinhets nezazu, badu nic.
Guc alkhar maite izanagatic,
Zer probechu du hargatic;
Badugu bertze nausiric
Guc obeditu beharric.

— Croyez-moi, assurément mon chagrin égale le vôtre. Il ne nous sert de rien de nous aimer mutuellement; nous avons d'autres maitres auxquels nous devons l'obéissance.

— Oihanian eder arbola,
Ni enaiteke consola.
Bihotzetic echarzendizut
Nigarrarekin odola.
Ni ez naitake consola :
Hilic ere ezdut achola.

— L'arbre est beau dans la forêt; moi, je suis inconsolable. Mon cœur est meurtri, mon sang coule avec mes larmes. Je n'aurais aucun regret de mourir.

— Jaunaren graziarekin,
Orai badugu zer eghin.
Bihotzetic erraiten dauzut,
Phena handi batekin :
Espousatzecoz zurekin,
Samurra niz ene iendekin.

— Grâce au ciel, maintenant nous avons assez que faire. Hélas! je vous le dis du cœur, avec un chagrin amer : s'il faut que je vous épouse, je suis brouillée avec mes gens (ma famille).

— Amodio berria,
Hainitz da trumpagarria!
Zuregatic utzi izandut
Nic leheneco maitia;
Orai orotaz gabia,
Desiratcen dut hilzia.

— Amour nouveau, amour perfide et trompeur! Pour vous j'ai quitté ma fiancée d'autrefois; maintenant que j'ai tout perdu, j'appelle la mort.

— Ene maitia, zu ere
Etzitela hasarre;
Eghia da eman nauzula
Neure buriaz bai fede :
Phena dut eta dolore
Ezin bertze eghin halere.

— Mon bien-aimé, vous aussi n'allez pas vous tourner contre moi. Il est vrai que je vous avais donné ma foi, sur ma tête. Rien n'égale ma peine, ma douleur. Malgré cela, je ne puis faire autrement.

— Izanagatic mundia
Gutaz embrasatia,
Ezda cumbeni eri dakizun
Hortaz ezpiritua.
Indazu sendimenduia,
Balin bazira fermia.

— Quoique le monde s'occupe de nous et nous contrarie, il ne faut pas cependant que votre âme en soit malade à ce point. Confirmez-moi seulement votre amour; répondez-moi de votre fermeté.

— Urzoa o eztia!
Mintzazale ederra!
Gu algarrekin acort baghira,
Nic ezdut bertzez achola.

— Ramier plein de douceur, ô vous qui parlez si bien! si nous sommes bien d'accord, vous et moi, je n'ai peur de personne. Vous

•298 LE PAIS BASQIE. Iducazu fedia, surtout soyez fidèle, amant parfait Mundian parc gabia. et sans rival au monde. — Beliar ghira Ijeiratu , Zein gurc bidcr seghity, Zure cta cne izailia Jincouae oro actibatu. Adioz beraz, barkliatu. — Faisons attention à nos démarches, suivons chacun nos sentiers. C'est Dieu qui a permis ma destinée et la vôtre. Tout est dit, ici doit finir notre entretien. Adieu, ma belle , pardoimez-moi. SÉRÉNADE, TAR H. LE VICOVTE DB UELSUHCB. Ar^amant. , l'our être l'œuvre de l'un des gentilshommes les plus ([ualiliés du Pays Basque, la sérénade que l'on va lire n'en est pas moins populaire : la place ((u'elle occupe ici n'est donc point usurpée. Sans- doute cette pièce appartient à la poésie d'art ; mais il suffit de la compiu'er avec nombre d'autres qui figurent dans notre recueil, pour voir qu'elle est tout-à-fait dans le goût du peuple pour letiuel elle a été composée , et pour s'e.\pliquer son succès. GAHAZCO CANTC.V. SÉRÉNADE. oaf«rt«rr4.j Ene izar inaiiea. Eue charmagarria, Ichilic zure ikhustera Jiten nitzauzu Icihora. Coblatcen dudalaric , Zaudo lokharluric; Gabazeo ametxa bezala , Enc cantua zautzula. Mon étoile aimée, Vous, enchanteresse. En silence pour vous voir Je viens sous votre fenêtre. Pendant que je chante. Restez endormie ; Pareil à l'astre des nuits. Que mon chant soit doux pour vous. Zuc cz nuzu ezaguteen, Hori ere zaut gaitzitzen; Ez duzu ene beharric, Ez cta acholaric. Hil cdo bici nadin. Vous, vous ne me connaissez pas. Cela aussi me peine ; Vous n'avez de moi aucun besoin Ni aucun souci. Que je meure ou que je vive , Digilized by Google

BOHANCES. -299 Zurctaco bardin; C’esl indifférent pour vous; Zu aldiz, maite Maria , Tandis que vous, Marie aimée , Zu zare ene bicia. Vous êtes ma vie. Amoiliozcophenacercen, Ce qu’était chagrin Oraino ez nakien ; Orai ez nuzu bicico Baizic zu maitatceco. Norat den ichurkia, Ilarat joaten da ura : Orobat ni, maitenena, Jiten niz zuregana. Je ne le savais pas encore ; Désormais je no vivrai plus Que pour vous aimer. Par où est la pente. Là aussi s'en va l'eau : De même moi , ma plus aimée. Je viens vers vous. DEMANDES D’ENTRETIENS D’AMOUR. Ar^omaot. Chez les Basques , comme ailleurs , l’amour est la grande affaire (le la jeunesse , et tous les efforts sont dirigés contre la porte ou la fenêtre qui leur fait obstacle : Me retinent vinclum formosæ vincla puoUæ , Et sedeo duras janitor ante fores. (TIbulI., eleg. I, y. 55.) Quelquefois cette 'barrière cède à leurs suppliantes ardeurs ; d’autres fois elle résiste , et l'amoureux en est pour scs pas et ses paroles, jurant de ne plus revenir, ce qui ne l’empêchera pas de les prodiguer encore à la première occasion : Magna lotiuor, sed magnifica milü locuto Excutiunt clausæ fortia verba fores. Juravi ()uoties, rediturum ad limina nunquam? Cum bene juravi , pes tamen ipse redit. (Eleg. Tt, *. 11.) Tel e.st-le sujet des chansons suivantes, choisies parmi un trèsgrand nombre d’autres composées sur un thème semblable. Digitized by Google

Zuretaco bardin;	C'est indifférent pour vous;
Zu aldiz, maite Maria,	Tandis que vous, Marie aimée,
Zu zare ene bicia.	Vous êtes ma vie.
Amodiozco phena cer cen,	Ce qu'était chagrin d'amour,
Oraino ez nakien;	Je ne le savais pas encore;
Orai ez nuzu bicico	Désormais je ne vivrai plus
Baizic zu maitatceco.	Que pour vous aimer.
Norat den ichurkia,	Par où est la pente,
Harat joaten da ura :	Là aussi s'en va l'eau :
Orobat ni, maitenena,	De même moi, ma plus aimée,
Jiten niz zuregana.	Je viens vers vous.

DEMANDES D'ENTRETIENS D'AMOUR.

Argument.

Chez les Basques, comme ailleurs, l'amour est la grande affaire de la jeunesse, et tous les efforts sont dirigés contre la porte ou la fenêtre qui leur fait obstacle :

> Me retinent vinclum formosæ vincla puellæ,
> Et sedeo duras janitor ante fores.
>
> (Tibull., eleg. I, v. 55.)

Quelquefois cette barrière cède à leurs suppliantes ardeurs; d'autres fois elle résiste, et l'amoureux en est pour ses pas et ses paroles, jurant de ne plus revenir, ce qui ne l'empêchera pas de les prodiguer encore à la première occasion :

> Magna loquor, sed magnifica mihi locuto
> Excutiunt clausæ fortia verba fores.
> Juravi quoties, rediturum ad limina nunquam?
> Cum bene juravi, pes tamen ipse redit.
>
> (*Eleg.* VI, v. 11.)

Tel est le sujet des chansons suivantes, choisies parmi un très-grand nombre d'autres composées sur un thème semblable.

Subtrrotarr».^ Catlla cnntuz OKui|>olic uslaril’ agürnlcUm; Maitinganic elclieracuan ourthcn cntçun dut hoslelan. Aniadioac ninderabilan , niaitia, çure burlha Iciliuotan. Ainodioa , ainodio nabi duicnac bar diro. Nie batentral hartu dut cta seculan ez dut ulcico, Ez scculaii, tombaren bamc sarlbii artino. Coucouiac umiac chilho chipian haritçaren gaiiiiau. Ama, nie ere ualii ezeondu adinae ditudanian. Eue lagunac eguinae dire juaii den aspaldi iiandian. l’rimaderian eoin den eder l)rioninaren loria t Aspaldiau ez dut ikhousi neure maitiaren beguia ; iialiul)a gaicliua orlioit alialda niri eman çautan fedia. — Orhoileen iiuçu, oi-lioitcen, ez çautaçu ahanzten. Magdaicnu baleeberan bat niunduian dut sofrilcon, Jaten dudan oguia ere nigarrez dut ireinpateon. eULLOQtE AMOUREIX. (DiaUote iouI«tio.) La caille eliantait en juillet et en août dans les champs de froment; Lorsque je retournais cette année de chez mon amie, je l’ai entendue [avec plaisir cinq fois. L’amour me poussait, amie, vers votre porte et votre croisée. L'amour qui veut avoir de ramour peut on avoir *. Je me suis épris d'amour pour une jeune fille, jamais je ne la tpiiticrai. Non, jamais, jusqu’à ce que je descende dans la tombe. Le coucou met ses petits dans un petit trou sur la cime du chêne. Mère, je veux aussi me marier quand j’aurai l’àge. Mes camarades sont mariés il y a déjà longtemps. Que la (leur de la violette est belle au printemps 1 Il y a longtemps que je n’ai vu l’œil de ma bonne amie ; Peut-être la pauvre se souvient^elle de la foi qu’elle m’a jurée. — Je m’en souviens, oui, je m’en souviens, je ne l’ai point oublié. Je souffre dans le monde autant qu’une .Madeleine peut souffrir, Je mouille de mes larmes même le pain (pie je mange. ' Le SOtt* des iiroïiTbcs recueilli^ par nihcnarl csl ainsi conçu : Mailaicac maiUtc do harze. { L'amonr sc paie par l'amour.)
Digitized by Google

ROMANCES. :«)1 — Gaua ilhun, bidia Uice, cz deia pcna liandia? Cure ikhoustera jiten guira, izar cliarniagarria ; Bortha idecaguçu, ru lendreciaz bcthia. Gaua ilhun içanagalic argui mentsic ez dugu : Izar charniagarri luira Icihuan omen dagoçu; Gu etchian sarlliu artino, harc arguituron deraicu. — La nuit est sombre, longue est la route, n'est-ce pas une grande Nous venons vous voir, étoile charmante; 1 peine? Ouvrez-nous la porte , 6 vous pleine de tendresse! Quoi((ue la nuit soit obscure, il ne nous man(|ue pas de lumière ; Cette étoile charmante se tient, dit-on , é sa croiséie; Jusqu'à ce iiue nous soyons entrés dans la maison , elle nous éelairei-a. SCIBT SERA. Zaz|)i urzo kidohatei hamal.aiir hegaloz, Oihanian baitira haciren ezeurrez : Eno bihotza da beihca dolorez Cure licgui eztiac ikhusi beharrez. Miindu hunlan bada nescato ederric; liainan ez dut ikhusten çiiri pare dénie. Gaur çurekin egoiteco fortuna banu nie, Bihotzeco doloren ez nuke beldnrric. — Cembat ere baitakic ederki mintçatcen, MÊME SUJET. ^ Di«1*ct« d« U S499* NATarr«.) (Je vois) sept ramiers planant sur leurs ipiatorzo ailes . Dans la forêt allant se nourrir de g'Iands : Mon cœur accablé de chagrins (est aussi en proie) Au iMsoin de voir vos doux yeux. Sur mes pas j'ai rencontré de belles filles ; Alais je n'en vois point qui vous égalent. Si pendant la soirée j'avais chance de vous entretenir. Des chagrins du cœur je n'aurais plus souci. — Malgiv lt's accents fiaUeurs de ton liean langage, Digitized by Google

— Gaua ilhun, bidia luce, ez deia pena handia?
Çure ikhoustera jiten guira, izar charmagarria;
Bortha idecaguçu, çu tendreciaz bethia.

Gaua ilhun içanagatic argui mentsic ez dugu :
Izar charmagarri hura leihuan omen dagoçu;
Gu etchian sarthu artino, harc arguituren deraicu.

— La nuit est sombre, longue est la route, n'est-ce pas une grande peine?
Nous venons vous voir, étoile charmante;
Ouvrez-nous la porte, ô vous pleine de tendresse!

Quoique la nuit soit obscure, il ne nous manque pas de lumière :
Cette étoile charmante se tient, dit-on, à sa croisée;
Jusqu'à ce que nous soyons entrés dans la maison, elle nous éclairera.

SUIET BERA.

(Basa nafartarra.)

Zazpi urzo badohatci hamalaur hegalez,
Oihanian baitira haciren ezcurrez :
Ene bihotza da bethea dolorez
Çure begui eztiac ikhusi beharrez.

Mundu huntan bada nescato ederric;
Bainan ez dut ikhusten çuri pare denic.
Gaur çurekin egoiteco fortuna banu nic,
Bihotzeco doloren ez nuke beldurric.

— Cembat ere baitakic ederki mintçatcen,

MÊME SUJET.

(Dialecte de la basse Navarre.)

(Je vois) sept ramiers planant sur leurs quatorze ailes,
Dans la forêt allant se nourrir de glands :
Mon cœur accablé de chagrins (est aussi en proie)
Au besoin de voir vos doux yeux.

Sur mes pas j'ai rencontré de belles filles;
Mais je n'en vois point qui vous égalent.
Si pendant la soirée j'avais chance de vous entretenir,
Des chagrins du cœur je n'aurais plus souci.

— Malgré les accents flatteurs de ton beau langage,

302 LE FATS BASQUE. Ez nue ez , hic uste beçain aise, trompaturen ; Eguian mintça nadin , erraiien deraiat : Orai logale bainiz, juan hadi elchcrat. ■ — Logale ciradeia, maitea, logale ; Orai ezaguteen dut ez nuçula maite. Çaharren crranclan eguia guerllialcen : l'iacerrari changrina ez delà fallatcen. Santa-Catalinarcii ondoco igandean, Maitia, orhoit cireia ccr liitz eman cindaulan? üau hotz terrible huntan çuganat nuçu jin : llorllia idccadazu barnerat sar nadin. — Ania dizu ohean , el'aita sukliahlean; Heien bien arletic bortliala ecin jin. Iclhlic egoiteco lieia eguiçu cin, liortha idekiren dut placer bacina jin. — Oihanean coin eder den iratee berdea I Ui hitz eguilecü banuke lehia; Icbilic egoilera ni ez naiz hunal jin : Uorlha idccadazu, barnerat sar nadin. Non , non , aussi facilement que tu penses tu ne pourras pas me Et môme pour te parler avec franchise je te dis : [tromper; J'ai sommeil à présent , retire-toi dans la demeure. — Vous avez sommeil, amie, vous avez sommeil : Maintenant je comprends que vous ne tenez plus A moi. Des anciens le dicton se trouve vrai. Qu'au plaisir le chagrin jamais ne manque. Le dimanche suivant de Sainte-Catherine, Amie, vous souvenez-vous quelle promesse vous m'aviez faite? Dans cette nuit froide et cruelle vers vous je suis venu : De grâce ouvrez-moi que dans votre maison j'entre. — Ma mère, je l'ai au lit, et mon père au foyer; Leur présence m'empêche d'aller justiu'à la porte. Jurez de rester sans parler. Et la porte vous sera ouverte, s'il vous plaît d'accepter. — Dans les bois combien me plaît la fougère verte! Vous dire deux seuls mots me serait aussi agréable; Mais pour rester en silence ici je ne suis pas venu : La porte ouvrez-moi donc, ([ue dans la maison j'entre. Digitized by Google

jalgiiilcn d:i goicetan Iclionip; Ilura delà dicte ororen oderrcnic ; Liirrian ikliiislen dut Iwt edercliagoric , Ceruan ere ez baitu harc bere parorie. Izar ederra, cira charmaz betlieric; Ni ez naiteke bici çu ikhusigaberic : Üortba idek'adaçu eue amoreagalic , Etchecoac ohean builira engoitic. — Borlba idekiren dut çuri; Uainan trompa neçaçun beldur niz liargalic : Jaun gazto cbapeldunetan conlidatu dénie , Nie ez dizut ikbu^ieii troiupaUi ez dénié. — Certaco mintço zira beraz eni hola? Ez dakizua çuc guiçon galant bat naicela ? Çuc ez dakizua l>adu gabUico ez çaitudala, Troinperiaric scculan pbeuxutu ez dudala 1 MÊME SUJET. ^ Diklccu b*3 sa7»rr4l3.^ L'Atoile du matin se li've à l'iiorizon la premifre; Elle est, dit-on, de toutes la plus belle; Mais sur la terre j'en vois une plus belle encore. Qui au ciel n’a pas sa pareille. Belle étoile, vous êtes pleine de charmes; (Pour) moi, je ne pourrais plus vivre sans votre pn-senco ; Ouvrez-moi donc la porte au nom de l'amour, Puisque vos parents sans doute sont dans le sommeil. — J'ouvrirai la porte au nom de l'amour; Je crains cependant que vous ne me trompiez ; De celles qui ont eu confiance en de jeunes messieurs portant J’en vois peu qui n’aient pas été dupes. [chapeaux, — Pourquoi donc me parlez- vous sur ce ton'? Ne savez-vous donc point que je suis homme d’honneur '? Ne savez vous pas que je no veux point vous nuire. Que je n’ai jamais conçu de fourberies dans mes pensées? 13igitized by Google

SUIET BERA.

(Basa nafartarra.)

Arthizarra jalguiten da goicetan lehenic;
Hura dela diote ororen ederrenic;
Lurrian ikhusten dut bat ederchagoric,
Ceruan ere ez baitu harc bere pareric.

Izar ederra, cira charmaz betheric;
Ni ez naiteke bici çu ikhusigaberic :
Bortha idek'adaçu ene amoreagatic,
Etchecoac ohean baitira engoitic.

— Bortha idekiren dut çuri;
Bainan trompa neçaçun beldur niz hargatic :
Jaun gazte chapeldunetan confidatu denic,
Nic ez dizut ikhusten trompatu ez denic.

— Certaco mintço zira beraz eni hola?
Ez dakizua çuc guiçon galant bat naicela?
Çuc ez dakizua bada galduco ez çaitudala,
Tromperiaric seculan phenxatu ez dudala?

MÊME SUJET.

(Dialecte bas navarrais.)

L'étoile du matin se lève à l'horizon la première;
Elle est, dit-on, de toutes la plus belle;
Mais sur la terre j'en vois une plus belle encore,
Qui au ciel n'a pas sa pareille.

Belle étoile, vous êtes pleine de charmes;
(Pour) moi, je ne pourrais plus vivre sans votre présence :
Ouvrez-moi donc la porte au nom de l'amour,
Puisque vos parents sans doute sont dans le sommeil.

— J'ouvrirai la porte au nom de l'amour;
Je crains cependant que vous ne me trompiez :
De celles qui ont eu confiance en de jeunes messieurs portant [chapeaux,
J'en vois peu qui n'aient pas été dupes.

— Pourquoi donc me parlez-vous sur ce ton?
Ne savez-vous donc point que je suis homme d'honneur?
Ne savez-vous pas que je ne veux point vous nuire,
Que je n'ai jamais conçu de fourberies dans mes pensées?

 Argumtst. Los deux morceaux qui suivent ont été recueillis par M. Bouclier de Pertlies , qui les fait précéder de ce récil : « Je me trouvais un jour à Espelette, gros village du pays de I.abourt, à trois lieues de Bayonne, pendant le temps de la fête. La journée avait été des plus brillantes et des plus bruyantes. Aux cérémonies religieuses auxquelles les Basques ne maii(|uent pas il’apporter toute la pompe et le recueillement possibles, avaient succédé la danse, la paume et tous les plaisirs d’usage. Les sauts basques et les contredanses avaient été suivis de la farandole, qui ne se danse que dans les grandes occasions. Une longue file de danseurs et de danseuses se tenant par le bout de leurs mouchoirs, avait parcomi les mes du village, précédée du chirmtla et du tambourin. Celui qui conduisait la file (le roi de la tête) et le dernier de tous (le roi de la queue) faisaient tous les frais de la danse; de temps à autre le cortège s’arrêtait pour leur laisser le loisir de montrer leur savoir-faire, et alors ils s’évertuaient à qui mieux mieux, à ta grande satisfaction de tous les a.ssistants, qui les admiraient dans le même recueillement silencieux avec lequel ils avaient assisté au service divin et écouté les chants d’improvisation. Leur danse ne brillait pas beaucoup pai' la grâce et le Uni des pas ; un mouvement perpétuel de jambes et de pieds faisait le fonds de leur talent, qui, certes, devait bien peu de chose ù l’art.... « La nuit avait mis fin à ces divertissements; la place et les rues, devenues jiresque désertes, n’étaient plus fréquentées que jiar quelques hommes i(ui sortaient des cabarets et sc retiraient chez, eux en poussant de temps à autre de ces gloussemens prolongés si familiers aux Basques, auxquels répondaient d’autres cris seinblables qui partaient de l'intérieur «les maisons , et attestaient «|ue d’autres moins sobres se proposaient de fêter la bouteille une partie de la nuit. De retour à l’auberge , nous n’avions pas voulu nous retirer tout de suite, et nous étions restés siu- la port<» Digitized by Google

ENTRETIENS D'AMOUR.

Argument.

Les deux morceaux qui suivent ont été recueillis par M. Boucher de Perthes, qui les fait précéder de ce récit :

« Je me trouvais un jour à Espelette, gros village du pays de Labourt, à trois lieues de Bayonne, pendant le temps de la fête. La journée avait été des plus brillantes et des plus bruyantes. Aux cérémonies religieuses auxquelles les Basques ne manquent pas d'apporter toute la pompe et le recueillement possibles, avaient succédé la danse, la paume et tous les plaisirs d'usage. Les sauts basques et les contredanses avaient été suivis de la *farandole*, qui ne se danse que dans les grandes occasions. Une longue file de danseurs et de danseuses se tenant par le bout de leurs mouchoirs, avait parcouru les rues du village, précédée du *chiroula* et du tambourin. Celui qui conduisait la file (le roi de la tête) et le dernier de tous (le roi de la queue) faisaient tous les frais de la danse; de temps à autre le cortége s'arrêtait pour leur laisser le loisir de montrer leur savoir-faire, et alors ils s'évertuaient à qui mieux mieux, à la grande satisfaction de tous les assistants, qui les admiraient dans le même recueillement silencieux avec lequel ils avaient assisté au service divin et écouté les chants d'improvisation. Leur danse ne brillait pas beaucoup par la grâce et le fini des pas : un mouvement perpétuel de jambes et de pieds faisait le fonds de leur talent, qui, certes, devait bien peu de chose à l'art....

« La nuit avait mis fin à ces divertissements; la place et les rues, devenues presque désertes, n'étaient plus fréquentées que par quelques hommes qui sortaient des cabarets et se retiraient chez eux en poussant de temps à autre de ces gloussemens prolongés si familiers aux Basques, auxquels répondaient d'autres cris semblables qui partaient de l'intérieur des maisons, et attestaient que d'autres moins sobres se proposaient de fêter la bouteille une partie de la nuit. De retour à l'auberge, nous n'avions pas voulu nous retirer tout de suite, et nous étions restés sur la porte

 pour jouir encore quelque temps de la fraîcheur du soir et de la beauté de la nuit , lorsque notre attention fut attirée par des chants plus doux et d'un caractère tout autre ((Ue ceux que nous venions d'entendre. Ils partaient de l'extrémité de la rue. Nous nous y rendîmes , et nous vîmes un groupe nombreux de jeunes gens, au milieu desquels un imlividu chantait des stances qu'il paraissait adresser à une troupe de jeunes filles rassemblées sous celte espèce de vestibule extérieur que le paysan bas(|uc manque rarement de laisser au rez-de-chaussée de sa maison. La rue tout entière séparait les deux groupes , sans qu'aucun de ceux qui les composaient parût chercher à franchir cet intervalle et à se rapprocher. Les jeunes filles reprenaient à la fin de chafiuc stance, et chantaient en chœur une sorte de refrain. Pendant ce temps, le chanteur, rappelant ses idées , trouvait dans sa tête bas<(ue le sujet d'un autre couplet, auquel on répondait de la même manière. Combien je regrettai alors de ne pas comprendre assez la langue pour retenir queli{u'une de ces improvisations, car ces chants n'étaient pas plus préparés que ceux qui avaient été inspirés par la gaîté du repas. .le voulus en vain me procurer après coup de ces paroles. Les auteurs cux-inêmcs les ont oubliées avant ({u'ils aient cessé de chanter, et celles qu'ils pourraient vous donner ne seraient déjà plus les mêmes *. > Après M. Boucher de Perthes, les deux mêmes chansons ont été publiées de nouveau par un Allemand, Wilh. von Lüdemann, qui les a sûrement puisées dans l'ouvrage de notre compatriote, quoiqu'il n'en dise rien. Loin de nous autoriser de cette omission pour traiter pareillement l'auteur du Voyage dans les monUignes et les vallées des F'yrénées , nous revieudi'ons sur lui , peut-être plus qu'il ne le voudrait lui-même. La seule gnicc que nous lui ferons, sera de l'exécuter en note, assisté de M. «le Belsunce*. ' Seupenirt éu Ptft Buque, eic., p. S5-57. > Lâdemagn pronve, iTinl d'abonter Inchanls e< l'arllcle grammaUcal dta Eascarlena, qs'il a bien lègbranenl , bien anperOrieiienient regardé ce qo'll a rn, éronlè ce qn'ii a enlendn. li dit, p. tSi, en pariant d'eni ; « Ce penpie se donne tni-mème le nom de Vapk (de roaor, honime); les contrées environnantes le nomment BtiçiUi ou BatqpetUp. • Il peut se faire qnc anaoc signide homme dans one langue connue de M. Lüdemann ; mais les Basques ne se donnent pas ce nom , puisqu'ils s'intitnlenl Eseualimiae , qui ne semble pas tirer son élTmologic de roeoe. Quant aux roisins île ce penpie, on sait qu'ils n'appellent 20 Digitized by Google

pour jouir encore quelque temps de la fraicheur du soir et de la beauté de la nuit, lorsque notre attention fut attirée par des chants plus doux et d'un caractère tout autre que ceux que nous venions d'entendre. Ils partaient de l'extrémité de la rue. Nous nous y rendîmes, et nous vîmes un groupe nombreux de jeunes gens, au milieu desquels un individu chantait des stances qu'il paraissait adresser à une troupe de jeunes filles rassemblées sous cette espèce de vestibule extérieur que le paysan basque manque rarement de laisser au rez-de-chaussée de sa maison. La rue tout entière séparait les deux groupes, sans qu'aucun de ceux qui les composaient parût chercher à franchir cet intervalle et à se rapprocher. Les jeunes filles reprenaient à la fin de chaque stance, et chantaient en chœur une sorte de refrain. Pendant ce temps, le chanteur, rappelant ses idées, trouvait dans sa tête basque le sujet d'un autre couplet, auquel on répondait de la même manière. Combien je regrettai alors de ne pas comprendre assez la langue pour retenir quelqu'une de ces improvisations, car ces chants n'étaient pas plus préparés que ceux qui avaient été inspirés par la gaîté du repas. Je voulus en vain me procurer après coup de ces paroles. Les auteurs eux-mêmes les ont oubliées avant qu'ils aient cessé de chanter, et celles qu'ils pourraient vous donner ne seraient déjà plus les mêmes [1]. »

Après M. Boucher de Perthes, les deux mêmes chansons ont été publiées de nouveau par un Allemand, Wilh. von Lüdemann, qui les a sûrement puisées dans l'ouvrage de notre compatriote, quoiqu'il n'en dise rien. Loin de nous autoriser de cette omission pour traiter pareillement l'auteur du Voyage dans les montagnes et les vallées des Pyrénées, nous reviendrons sur lui, peut-être plus qu'il ne le voudrait lui-même. La seule grâce que nous lui ferons, sera de l'exécuter en note, assisté de M. de Belsunce [2].

[1] *Souvenirs du Pays Basque*, etc., p. 55-57.

[2] Lüdemann prouve, avant d'aborder les chants et l'article grammatical des Euscariens, qu'il a bien légèrement, bien superficiellement regardé ce qu'il a vu, écouté ce qu'il a entendu. Il dit, p. 282, en parlant d'eux : « Ce peuple se donne lui-même le nom de *Vask* (de *vasoc*, homme); les contrées environnantes le nomment *Basques* ou *Basquettes*. » Il peut se faire que *vasoc* signifie *homme* dans une langue connue de M. Lüdemann ; mais les Basques ne se donnent pas ce nom, puisqu'ils s'intitulent *Escualdunac*, qui ne semble pas tirer son étymologie de *vasoc*. Quant aux voisins de ce peuple, on sait qu'ils n'appellent

LE PAIS BASQCE. :io« Maintenant nous aurions bien quelque chose à dire sur les chansons dont on vient de lire la préface , nommément sur le nom d'eïoiYe que le poëte donne à sa bieii-aiméc ; mais nous avons été un peu long, et, suivant une recommandation, bien triviale sans doute, il ne faut pas s'amuser aux bagatelles de la porte. Nous remettons donc à plus tard un rapprochement que pourraient seuls faire les amis, trop rares, hélas! de notre ancienne poésie française. AMODIOr.CO SOI.ASA. nâfkrt«rr«.^ Izarr batec cerutic claritatez betheric Onnnz arghiteen du ororen gainctic ; Diidntccn dut badujenetz mundu huntan paierie. KXTdKTIEN n'AMOen. ^ Pae DaTarrata.^ Une étoile pleine des clartés du ciel La nuit brille par dessus touti>s les autres; Je doute qu'elle ait dans le monde sa pareille. Buquetlet que ses rnnmes, encore par une sorte de diminulit do nom plus rationnel et plas général de J>aaq aaiaea. Et , malgré ces hérésies , rantenr dit h la tn du même alinéa qn'il a vécu nn certain laps de temps parmi les Basques. Quant ata prétendues tables de bronze placées b Hasparren par un jiroconsul romain et conservées naguère encore dans l'église, elles n'ont jamais existé que dans 1rs rêves de quelques songe-creux. — Nous ne dirons pas la manière impitoyable dont Ludemann écorche les noms de localités, beaucoup de mots de la langue et son orthographe ; nous ferons remarquer seulement deux choses : la première, c'est qn'il donne seagoa, qu'il écrit tangua, pour la iradoclton de pied, tandis que ce terme signIOe ta jambe, et qu'il rend par ces derniers mots atlalla, mieux écrit ailala, qui vent dire le lalan. Pied se dit oina. Comment se fall-il ensuite qn'après avoir Iradnil laeguiaàul (Je suis sa vicieuse orthographe) par j’ai dormi, et lo-nago par je dort, il puisse se résoudre b écrire ni laeguiadut nago comme signiriant j'ai dormi T II dit plus loin lau-eguinen-dulnago, après avoir dit avec raison , si ce n'est pour l'orthographe, laeguineadul, je dormirai; et , persistant dans son inexplicable erreur, il donne comme chose extrêmement remarquable dans la conjugaison lau^guinen-dul-nago, ce qui est intraduisible et Incompréhensible autrement qn'ainsi: je dormirai, je reafe.'de même que [mur lau-eguin-dtl-nago, j'il dormi, je reste. On ne comprend pas qu'nn homme, qui d'ailleurs écrit de bonnes cho.sesel les naire bien, puisse admettre une conjugaison assez inqualifiable pour amalgamer, dans un même temps et une même signillcalion, un indicatif présent avec un passé et un futur, et en faire le complémeut de ces deux temps. Le simple bon sens en dit rincompatibililé. — Je suis bien certain

aussi que la Gratioia dont il parle | p. 3d0), la Olle de sou liéle a llslarilz, ne lui a jamais demandé ; aatla cira, jaune mais bien nota, ou encore cerfan lira Anila n'a aucune espèce de signillcalion, tandis que, avec un des deux autres mots, cela devient : Comment tout gorlet-vou* f— EnOn , p. 317, Ludemann fait le maréchal Harizpe natif d'L'stariiz, tandis qu'il est de Saint-lean-Pied-de-Port , ou plutôt du village de Lacarrr, dont il acheta le château sous la restauration. ^ Digitized by Google

Maintenant nous aurions bien quelque chose à dire sur les chansons dont on vient de lire la préface, nommément sur le nom d'*étoile* que le poëte donne à sa bien-aimée; mais nous avons été un peu long, et, suivant une recommandation, bien triviale sans doute, il ne faut pas s'amuser aux bagatelles de la porte. Nous remettons donc à plus tard un rapprochement que pourraient seuls faire les amis, trop rares, hélas! de notre ancienne poésie française.

AMODIOZCO SOLASA.

(Basa nafartarra.)

Izarr batec cerutic claritatez betheric
Gauaz arghitcen du ororen gainetic;
Dudatcen dut badujenetz mundu huntan pareric.

ENTRETIEN D'AMOUR.

(Pas navarrais.)

Une étoile pleine des clartés du ciel
La nuit brille par dessus toutes les autres;
Je doute qu'elle ait dans le monde sa pareille.

Basquettes que ses femmes, encore par une sorte de diminutif du nom plus rationnel et plus général de ***Basquaises***. Et, malgré ces hérésies, l'auteur dit à la fin du même alinéa qu'il a vécu un certain laps de temps parmi les Basques. Quant aux prétendues tables de bronze placées à Hasparren par un proconsul romain et conservées naguère encore dans l'église, elles n'ont jamais existé que dans les rêves de quelques songe-creux. — Nous ne dirons pas la manière impitoyable dont Lüdemann écorche les noms de localités, beaucoup de mots de la langue et son orthographe; nous ferons remarquer seulement deux choses: la première, c'est qu'il donne *zangoa*, qu'il écrit *sangua*, pour la traduction de *pied*, tandis que ce terme signifie *la jambe*, et qu'il rend par ces derniers mots *astalla*, mieux écrit *aztala*, qui veut dire *le talon*. *Pied* se dit *oina*. Comment se fait-il ensuite qu'après avoir traduit *laeguindut* (je suis sa vicieuse orthographe) par *j'ai dormi*, et *lo-nago* par *je dors*, il puisse se résoudre à écrire *ni laeguindut nago* comme signifiant *j'ai dormi?* Il dit plus loin *lau-eguinen-dut-nago*, après avoir dit avec raison, si ce n'est pour l'orthographe, *laeguinendut*, je dormirai; et, persistant dans son inexplicable erreur, il donne comme chose extrêmement remarquable dans la conjugaison *lau-eguinen-dut-nago*, ce qui est intraduisible et incompréhensible autrement qu'ainsi: *je dormirai, je reste*; de même que pour *lau-eguin-dut-nago*, j'ai dormi, je reste. On ne comprend pas qu'un homme, qui d'ailleurs écrit de bonnes choses et les narre bien, puisse admettre une conjugaison assez inqualifiable pour amalgamer, dans un même temps et une même signification, un indicatif présent avec un passé et un futur, et en faire le complément de ces deux temps. Le simple bon sens en dit l'incompatibilité. — Je suis bien certain aussi que la *Graziosa* dont il parle (p. 320), la fille de son hôte à Ustaritz, ne lui a jamais demandé: *ansta cira, jauna?* mais bien *nola*, ou encore *certan zira? Ansta* n'a aucune espèce de signification, tandis que, avec un des deux autres mots, cela devient: *Comment vous portez-vous?* — Enfin, p. 327, Lüdemann fait le maréchal Harizpe natif d'Ustaritz, tandis qu'il est de Saint-Jean-Pied-de-Port, ou plutôt du village de Lacarre, dont il acheta le château sous la restauration.

BOMÀNCES. 307 I/.arr haren beguia bain da charmngarria, Ctoloriac churi gorri perfectiones Iwlhea, Eria ere scnda liro haren beguitarteac. lîrzo churia, errazu, norat joatcn zira zn? Espaniaco mendiac oro elhnrez ditnzu ; Gaurco zure ostatu gurc ctchean baituzu. — Ez nu icitzen elhurrac, c/. eta ere gap ilhunac; Zuregntic pasa nitza()uc gauac eta cgunac, Gnuac cia cgunac, dcsertuan oihanac. — L'rzoa eder airean, ederrago mahaiau. Zure parerican ez da Espania gucian , Ez eta Francian , iguzkiaren azpiau. Eli nuzu bihotzez, erraiten dautzut bi hitzez; Sukhar malinac harluric nago, ez zinluzkcdan iielilurrez. Charmagarria, sendo nezazu, liil ez nadin dolorez. L’œil do cette étoile est si plein de charmes, Scs couleurs rose et blanche si pleines de perfection. Qu’un de ses regards guérirait même un malade. Blanche colombe, dites, où allez-vous? Les montagnes d’Espagne sont couvertes de neige ; Ce soir votre hùtel est dans notre maison. — Je ne crains ni la neige, ni l’obscurité des nuits; Pour vous je traverserais nuit et jour. Nuit et jour, les forêts les plus désertes. — La colombe (est) belle dans l’air, plus belle sur la table. Votre pareille n’existe pas dans toute l'Espagne, Ni dans la France, ni sous le soleil. J’ai le cœur malade, je vous le dis en deux mots; f tenir. Je suis en proie à une fièvre maligne , do peur de ne pas vous obMa charmante, guérissez-moi, afin qne je ne meure pas de douleur. SUIET BEU*. ^Subtrotftrrft. j Vrac harria holllatcrn, Uriiac cilharra dn donlcrn : Ni niailfnrnamganal joailrn, MÊME SUJET. ^ Soulttla.) I.'eaa jaunit ta plcrn-, L’or dore l’arsriil : Mol , je conra reri mon aimée . Digitized by Google

Izarr haren beguia hain da charmagarria,
Coloriac churi gorri perfectiones bethea,
Eria ere senda liro haren beguitarteac.

Urzo churia, errazu, norat joaten zira zu?
Espaniaco mendiac oro elhurez dituzu;
Gaurco zure ostatu gure etchean baituzu.

— Ez nu icitzen elhurrac, ez eta ere gau ilhunac;
Zuregatic pasa nitzaque gauac eta egunac,
Gauac eta egunac, desertuan oihanac.

— Urzoa eder airean, ederrago mahaian.
Zure parerican ez da Espania gucian,
Ez eta Francian, iguzkiaren azpian.

Eri nuzu bihotzez, erraiten dautzut bi hitzez;
Sukhar malinac harturic nago, ez zintuzkedan beldurrez.
Charmagarria, sendo nezazu, hil ez nadin dolorez.

L'œil de cette étoile est si plein de charmes,
Ses couleurs rose et blanche si pleines de perfection,
Qu'un de ses regards guérirait même un malade.

Blanche colombe, dites, où allez-vous?
Les montagnes d'Espagne sont couvertes de neige;
Ce soir votre hôtel est dans notre maison.

— Je ne crains ni la neige, ni l'obscurité des nuits;
Pour vous je traverserais nuit et jour,
Nuit et jour, les forêts les plus désertes.

— La colombe (est) belle dans l'air, plus belle sur la table.
Votre pareille n'existe pas dans toute l'Espagne,
Ni dans la France, ni sous le soleil.

J'ai le cœur malade, je vous le dis en deux mots; [tenir.
Je suis en proie à une fièvre maligne, de peur de ne pas vous ob-
Ma charmante, guérissez-moi, afin que je ne meure pas de douleur.

SUIET BERA.

(Suberotarra.)

Urac harria hoillateen,
Urriac cilharra du doratcen :
Ni maitenenarenganat joaiten,

MÊME SUJET.

(Souletin.)

L'eau jaunit la pierre,
L'or dore l'argent :
Moi, je cours vers mon aimée,

3U8 LE PATS BASQCE Ncare penac bari crrallen , CeriarainocouaD dgdan sorritcro ; Cuero liarcc baino coniolaKcD. Je lui db nés peines, Jusqu'à quel point je soaUre ; Car eiisuile elle me console — Ene mailla, oral nie Nabi noke Jakin coure Kanic Ceren cerabilun orcla Irislalurir. Zure so extiae oro palduric , Ala baduiun beldurcunduric , Malbtia dudan lulai besteric* — Mon aimJ', maiolenanl moi Je voudrais savoir de vous Ce qui vous lient ainsi alliisié. Ajranl perdu tous vos doua retards, Anriei-vous peul-dlre l'appréhension Que j'aimerais no autre que vous? — Balimbanago tristeric, El nbgoiu arraioili gaberic. Lnrrian salhorra biciric; Berai cer eguineo deraul pbceric , Galdui goerotUcan bUtalic Maile bat toiuac cibailu pareric? — Si me voilb en tristesse , Je n'jr suis pas sans motir. La taupe peut vivre sous la terre; MaU moi , quelle chose pourrait me plaire , Depuis que je n'al plus sous les jreux Une aimée qui n'a pas sa pareille? Arrosac eder ostua , Lutraten barnian do errua ; Usaina goebo iiaoagatic, Mudalien da gaiebua. Jeodiac ere nabi erreoagatic , Nie loureut amodioa. La rose a une belle reuille, El sa racine est bien avant dans 1a terre ; Mab malgré la douceur de son parfum , Ij pauvrette est éphémère. Malgré les dires du monde , Moi pour vous (j'annl toujours de la) tendresse. LE REFUS. Ar^utasut, La pièce suivante , düiit M. Ckaho a donné l'analyse et des extraits retrace un épisode d'aiuour ; on y voit un prétendant éconduit par sa belle. Le rossignol dont il y est question est probablement un poète de village, dont le jeune homme s'était pourvu pour plaider sa cause auprès de l'objet aimé et la gagner par le channe des vers. EUREFUSA. ^Subvrotarrt.j Cliori, erresifioiila. Mots , emac encki Mniliaren elchera LE nETÜS. ^DlftUCU toulvtlD.^ Oiseau, rossignol. Allons, viens avec moi A la maison de mon aimée ■ Sous-entendu, par le Uheonn nivanl. ' Yofte e» Manrre, etc., cbip. IX, p. 3S6-358. Digitized by Google

Neure penac hari erraiten,	Je lui dis mes peines,
Certarainocouan dudan sofritcen;	Jusqu'à quel point je souffre;
Guero harec bainu consolatcen.	Car ensuite elle me console [1].
— Ene maitia, orai nic	— Mon aimé, maintenant moi
Nahi nuke jakin çoure ganic	Je voudrais savoir de vous
Ceren cerabilzan orela tristaturic.	Ce qui vous tient ainsi attristé.
Zure so eztiac oro galduric,	Ayant perdu tous vos doux regards,
Ala baduzun beldurcunduric,	Auriez-vous peut-être l'apprèhension
Maitatia dudan zutaz besteric?	Que j'aimerais un autre que vous?
— Balimbanago tristeric,	— Si me voilà en tristesse,
Ez niagozu arrazoiñ gaberic.	Je n'y suis pas sans motif.
Lurrian sathorra biciric;	La taupe peut vivre sous la terre;
Beraz cer eguinen deraut placeric,	Mais moi, quelle chose pourrait me plaire,
Galduz gueroztican bistatic	Depuis que je n'ai plus sous les yeux
Maite bat zoinac ezbaitu pareric?	Une aimée qui n'a pas sa pareille?
Arrosac eder ostua,	La rose a une belle feuille,
Lurraren barnian du errua;	Et sa racine est bien avant dans la terre;
Usaina gocho izanagatic,	Mais malgré la douceur de son parfum,
Mudatzen da gaichua.	La pauvrette est éphémère.
Jendiac ere nahi errenagatic,	Malgré les dires du monde,
Nic zourezat amodioa.	Moi pour vous (j'aurai toujours de la) tendresse.

LE REFUS.

Argument.

La pièce suivante, dont M. Chaho a donné l'analyse et des extraits [2], retrace un épisode d'amour; on y voit un prétendant éconduit par sa belle. Le rossignol dont il y est question est probablement un poëte de village, dont le jeune homme s'était pourvu pour plaider sa cause auprès de l'objet aimé et la gagner par le charme des vers.

ERREFUSA. (Suberotarra.)	LE REFUS. (Dialecte souletin.)
Chori, erresiñoula,	Oiseau, rossignol,
Hots, emac eneki	Allons, viens avec moi
Maitiaren etchera	A la maison de mon aimée

[1] Sous-entendu, *par le discours suivant.*

[2] *Voyage en Navarre*, etc., chap. IX, p. 356-358.

ROMA.>CES. 309 Biac algarrcki. Guero duc eiranen BoLz eztiareki, Haren maitenen Bat delà hireki. Tous deux ensemble. Ensuite dis-lui De ta voix douce , Que de ceux qui l'aiment Un est avec toi. Heltu guinenian Maitiaren etchera , Horac hasi ceizkian Ghamphaz beiagora. Hantic nintzan joan Bertan gordateera, Errcsiboula igain Zuhain baten gaira. Quand nous fûmes arrivés A la maison de l'aimée , Les chiens commencèrent •A aboyer avec ardeur. De là je courus Vite me cacher, Et le rossignol se perciia Sur un arbre. Maitenac leihotic : • Nonco cirade, çu? • — • Ez diçut etchondoric : Barca izadaçu. Hanitz egarrituric , Hebenti nabilaçu ; Ulhuribat, othoilzturic, Eracats ùidaçu. > L'aimée de sa fenêtre (dit) : « D'où ôtes- vous, vous? » — « Je n'ai point de toit paternel : Excusez-moi. Presse par une soif ardente. Par ici j'erre ; De grâce, une source Indiquez-moi. > — « Egarri izanagatic , Ez da miracullu : Egunco egunetic Berosco eguin du. Ueben uthurri hunic Hambatic ez dugu ; Çuc galdatcen duçunic, Gure behara dugu. « — « Que la soif vous tourmente , (Ce) n'est pas merveille : Pendant cette journée La chaleur était grande. Dans les environs les bonnes sources Sont rares; Et celle que vous demandez , Nous on avons besoin. • LA SÉPARATIUN. ArAumtob. Battu dans une paidic de paume où sc trouvaient engagés des paris considérables, le jeuue Betiri quitte à bas bruit Sare, théâtre de sa défaite, et s'embarque pour les Antilles. Tout porte à croire qu'il s'appliqua à se faire oublier, il parait même qu'il ne donna plus de ses nouvelles ; mais un ami , qui connais.sait le cœur de l'exilé et l'amour qu'il gardait pour la jeune Magna, se lit l'interprète des deux amants. Pour rendre les sentiments qu'ils devaient Digitized by Google

Biac algarreki.	Tous deux ensemble.
Guero duc erranen	Ensuite dis-lui
Botz eztiareki,	De ta voix douce,
Haren maitenen	Que de ceux qui l'aiment
Bat dela hireki.	Un est avec toi.
Heltu guinenian	Quand nous fûmes arrivés
Maitiaren etchera,	A la maison de l'aimée,
Horac hasi ceizkian	Les chiens commencèrent
Champhaz heiagora.	A aboyer avec ardeur.
Hantic nintzan joan	De là je courus
Bertan gordatcera,	Vite me cacher,
Erresiñoula igain	Et le rossignol se percha
Zuhaiñ baten gaira.	Sur un arbre.
Maitenac leihotic :	L'aimée de sa fenêtre (dit) :
« Nonco cirade, çu? »	« D'où êtes-vous, vous? »
— « Ez diçut etchondoric :	— « Je n'ai point de toit paternel :
Barca izadaçu.	Excusez-moi.
Hanitz egarrituric,	Pressé par une soif ardente,
Hebenti nabilaçu :	Par ici j'erre :
Uthuribat, othoitzturic,	De grâce, une source
Eracats ẋadaçu. »	Indiquez-moi. »
— « Egarri izanagatic,	— « Que la soif vous tourmente,
Ez da miracullu :	(Ce) n'est pas merveille :
Egunco egunetic	Pendant cette journée
Berosco eguin du.	La chaleur était grande.
Heben uthurri hunic	Dans les environs les bonnes sources
Hambatic ez dugu ;	Sont rares ;
Çuc galdatcen duçunic,	Et celle que vous demandez,
Gure behara dugu. »	Nous en avons besoin. »

LA SÉPARATION.

Argument.

Battu dans une partie de paume où se trouvaient engagés des paris considérables, le jeune Betiri quitte à bas bruit Sare, théâtre de sa défaite, et s'embarque pour les Antilles. Tout porte à croire qu'il s'appliqua à se faire oublier, il paraît même qu'il ne donna plus de ses nouvelles ; mais un ami, qui connaissait le cœur de l'exilé et l'amour qu'il gardait pour la jeune Magna, se fit l'interprète des deux amants. Pour rendre les sentiments qu'ils devaient

310 LC ril:> BASQUE. éprouver au muaient

éprouver au moment de leur séparation, il imagina une dernière entrevue qui n'avait pas eu lieu, et composa un dialogue répandu aujourd'hui dans tout le Pays Basque. Si l'on fait attention à la grâce et au pathétique qui règnent dans cette petite scène, on verra qu'elle n'est point indigne d'un pareil honneur.

Je l'ai empruntée à un article de M. J. Duvoisin sur le jeu de paume, inséré dans l'*Album pyrénéen* [1]. S'il faut en croire l'écrivain, l'auteur des vers qui suivent était un certain Christoval d'Oyhanto, poëte en renom dans son pays. Ils ne seraient pas plus vieux que 1830.

BEREZCUNZA.

(Basa nafartarra.)

BETIRI.

Orai hasten naiz cantatcen, nere penen declaratceu.
Eztitasunez bethe lili bat aspaldi dut adoratcen;
Harenganican urruntceaz bihotza zait erdiratcen.

Adios, nere maitea, nere penen ithurria.
Zureganican urruntcea, iduritcen zait hiltcia.
Behin-bethicotzat jinen nuzu, galtcen ez badut bicia.

MAÑA.

Cer derautazu erraiten? Orai nauzula kitatcen?
Egunac urthe iduritcen zaizkit, nun etcitudan ikhusten.
Zu galduzgueroz gueldituren naiz, pena changrinez ihartcen.

LA SÉPARATION.

(Dialecte bas-navarrais.)

BETIRI.

J'entonne un chant, c'est le chant de mes douleurs. Depuis longtemps j'ai consacré mon amour à la plus douce des fleurs, et maintenant mon cœur se brise en s'éloignant d'elle.

Adieu, amante chérie, fontaine de mes douleurs. M'éloigner de vous m'est aussi cruel que de mourir; mais un jour, si je ne perds pas la vie, je reviendrai près de vous, et ce sera pour jamais.

MAGNA.

Oh! que me dites-vous? Que vous allez me quitter? Les jours que je ne vous vois pas me sont longs comme des années. Quand je vous

[1] 2me année. Pau, impr. et lithogr. de É. Vignancour, 1841, in-8°, p. 343, 344.

BOHIACES. 311 Sei urthe compUtcen ditu c'miludala maitatu ; Hamabortz urthe ez niluen, zuc hamazazpi complitu. Gueroslic hunat amodioac zure csclabu cguin nu. BETinl. Ez da eâclaljolaBuoic nerea pasatcen dueuic. Amodiua elorri zait zuri bczalu goizdanic; Mundu liunlan ez dut izanen zu baiccn berce niaileric. mâi. L'rlie crreztuu bal badut nie zure esculic izanic; Hura nigarrez mainhalu gabe ez dut pasatcen cgunic. Mundu huntan ez dut izanen bertcc cunsolagarriric. Rtriii. Nie balinbanu ahalic, airean joateco hegalic, Maitearengana joan nindaitc, ixasoaren gainetic; Haren bi besoen crdira artio, nie cz baituket pausurie. Ixasoaren erdian , ora memento gueian , Zure otiioitcen behar naiteke , elementaren azpian , Halurie gabe arriba uadin salbamenduco portuan. aurai perdu, je resterai en proie aux ebagrins, à tous les maux; je dessécherai sous leur souflle aride. Il y a six printemps que je vous aimai ; alors encore je n'avais pas quinze ans, à peine en aviez-vous dix-sept. Des ce jour l'amour me fit votre esclave. ■CTI RI. Il n’est point d'esclavage aussi poignant que celui ((ue j’endure. Comme vous, j'aimai dès ma tendre jeunesse, et vous seule, en ce monde, serez l'objet de mou amour. ■ tOlU. Je porte à mon doigt un anneau d'or que je reçus de vous ; chaque jour, je le baigne de mes larmes. Vous seul, en ce monde, pourrez me consoler. BCTIRI. Aill s’il m'était donné de fendre l’air comme l'hirondelle, je m'élancerais au-dessus des mers, vers ma bien-aimée; il n'y aurait (lour moi aucun repos que je ne l'eusse serrée dans mes bras. Quand sur la mer, au sein de la tempête furieuse, le danger me pres.sera à toute heure, à tout instant du jour, ah! priez, priez, afin que je puisse atteindre sain et sauf le port du salut.
Digitized by Google

31-2 L£ PAIS BASQIE. PLAINTE AMOUREUSE. Ar^ui&«nt. En proie au chagrin que lui cause l'absence de sa maitressc, un amant appelle un oiseau qui semble avoir disparu avec elle. L'oi.seau chante ; mais ses accents , au lieu de calmer la douleur de l'infortuné, ne font que l'irriter davantage, et il l'exhale avec amertume. Cette chanson, probablement incomplète et ancienne, moins cependant que l'annonce M. Chaho, qui la fait remonter jusqu'à l'antiquité ', en rappelle une de Despourrins, dont voici le premier couplet : lloussignoulét qui cautes Sus la branquu paüsat, (Jué't plats et qué't encantes .Auprès dé ta mieytat. Et you plé dé tristesse , Lou cé tout enclabat , En qiiittan ma meslressc, Parti désespérât. (ChantoM et aire poputairee du Béarn, reraeiiUs |i.ir FrMèric Hiiiris. Paa, E. Vignancour, sans date, grand in-8°, n° 24 , p. 4U.) AJlüKOS U.VTEN ACniiN.S. l'LAI.NTE A.MOLRELSE. ^ Gubtrotsrr*.^ aoulatia.^ Cliori, canlaçaio ejerra, .Nun olhe liiz cantateen? Aspaldian hirc Ijotcie, Nie ez diat entçulen ; Ez orenic, ez mementic, Ez diat igarailcn Hi gabe gogora. Oiseau, chantre charmant, Oii peux-tu être chantant? Depuis longtemps de tes accents. Moi, je n'en entends plus; Ni heure ni moment Je ne passe Sans t'avoir présent à l'esprit. ('.hori, eantari ejerra. Oiseau, chanteur joli, Danta ezac eztiki : Ehante a voix plus basse : Miindiala inaleroiisic Au monde do malheureux ' Viijict ci-dc«sii«, p. 22D, en noie. U «rrsion poblit-e par N.Chaho oITre quelques xarlaitcs. Digitized by Google

ROMiNCES. 313 Ez duc sorlliu ni kiicic. Erran gabc adio eni, Pharlilu hiz herrili : Harc ditac betlii nigarra. Il n'est point d'autre né que moi. Sans me dire aucun adieu , Tu as quitté le pays : Depuis lors, je suis toujours dans les [larmes. L'AMANT SUPPLIANT ET REPOUSSÉ. Ar|uoi«&U Je ne puis rien dire sur cette pièce , si cc n'est faire remarquer le nom d'étoile donné par l'ainant à la maîtresse ((u'il appelle dans la nuit. De même .\ucassin, ii la recherche de Nicolettc, la compare à l'un de ces astres : < Et il garda parmi un trau de le loge, si vit les estoiles el ciel, s' en i vit une plus clere des autres, si conmença à dire : Estoilete, je le voi Que la lune trait à soi ; Nicolete est avec toi , M'amiete o les blont poil. Je quid que Dix le veut avoir, etc. (C'ut d'Àueaiin et de Nicolete , parmi In Nouvellee franjoieee en prou du Xllie eiicle, p. S8S) Cette comparaison d'une maîtresse avec une étoile, dont je ne connais pas d'autre exemple dans notre ancienne littérature , est un des lieux communs de la poésie basr[ue ; on la retrouve dans une aubade publiée en bas navarrais et eu français par M. Céuac Moncaut *. A.MOROSA OTHOrrZILF. ETA OUDELATUA. ^Subcrotkrr». ^ Gabuz ilhim euria denian. Bai eta iUiun ouria denian. L*.\MANT SUPPLIANT ET REPOUSSÉ. I«i nuit est sombre quand il pleut, Oui, et bien sombre par la pluie. ■ Histoire Ut Pfrie/et, rir., I. V, p. 31S. Digitized by Google

Ez duc sorthu ni baicic.	Il n'est point d'autre né que moi.
Erran gabe adio eni,	Sans me dire aucun adieu,
Phartitu hiz herriti :	Tu as quitté le pays :
Harc ditac bethi nigarra.	Depuis lors, je suis toujours dans les [larmes.

L'AMANT SUPPLIANT ET REPOUSSÉ.

Argument.

Je ne puis rien dire sur cette pièce, si ce n'est faire remarquer le nom d'*étoile* donné par l'amant à la maîtresse qu'il appelle dans la nuit. De même Aucassin, à la recherche de Nicolette, la compare à l'un de ces astres : « Et il garda parmi un trau de le loge, si vit les estoiles el ciel, s'en i vit une plus clere des autres, si conmença à dire :

Estoilete, je te voi
Que la lune trait à soi ;
Nicolete est avec toi,
M'amiete o les blont poil.
Je quid que Dix le veut avoir, etc.

(*C'est d'Aucasin et de Nicolete*, parmi les *Nouvelles françoises en prose du XIII^e siècle*, p. 285.)

Cette comparaison d'une maîtresse avec une étoile, dont je ne connais pas d'autre exemple dans notre ancienne littérature, est un des lieux communs de la poésie basque; on la retrouve dans une aubade publiée en bas navarrais et en français par M. Cénac Moncaut [1].

AMOROSA OTHOITZILE ETA GUIBELATUA.

(Suberotarra.)

Gabaz ilhun euria denian,
Bai eta ilhun euria denian.

L'AMANT SUPPLIANT ET REPOUSSÉ.

(Dialecte souletin.)

La nuit est sombre quand il pleut,
Oui, et bien sombre par la pluie.

[1] *Histoire des Pyrénées*, etc., t. V, p. 325.

314 lÆ TAIS BASQUE. llliun içana gaiiu euria denian , Gugua nleguera dut çureganat jitian. IzaiT cliannagarria, obérât joan clrela? Ulieini ez bacira joan , so eguiçu leiliora. bure mintçatceco nie dicit desira, Aspaldi handian hemen bai nabila. — E/. dicit idokilcen galiaz nie leihoric , Cereu eta baitut anhitz ichterbegui ; Eta çu ere bertciac iduri ; Ni ez naiz fldateen nchori. — Izarr charmagarria , flda cite niri : Ez derautçut eguin nabi nie obenic çuri ; Otboitz eguin neçake belbaunicaturic Amodioa çuc enetaco liurciagatic. — Ez dicit idiikitceii gabaz nie leiboric. Otboitz eguinen diiçu çuc, placer baduçu; Uainun cne peguilic seculan ez duçu. Berce combeitendaco ollioitzac cguinzkilçu. Malgré les ténèbres ut les pluies. J'ai le cœur content quand je viens à vous. 0 mon aimable étoile! êtes-vous coucliéc? Si vous n'étes pas diuis votre lit, regardez à la feuèlre. De vous parler je sens le désir. Déjà depuis longtemps ici je rôde. — Je n'ouvre point de nuit mes fenêtres, l'aree que j'ai beaucoup trop d'envieux; Et vous aussi aux autres vous êtes semblable : Moi , je ne puis avoir confiance en vous. — Étoile cbarmanle, ayez confiance en moi : Je n'ai dessein de vous faire aucun tort; Je vous supplierais volontiers à deux genoux De vouloir bien concevoir quelque amour pour moi. — Je n'ouvre point do nuit mes fenêtres. Faites des supplications, si cela vous plait; Mais il n'y a pas de danger que vous m'ayez jamais. Pour quelque auti'c allez adresser vos prières. Digitized by Google

Ilhun içana gatic euria denian,
Gogua aleguera dut çureganat jitian.
Izarr charmagarria, oherat joan cireia?
Oherat ez bacira joan, so eguiçu leihora.
Çure mintçatceco nic dicit desira,
Aspaldi handian hemen bai nabila.

— Ez dicit idokitcen gabaz nic leihoric,
Ceren eta baitut anhitz ichterbegui;
Eta çu ere bertciac iduri :
Ni ez naiz fidatcen nehori.

— Izarr charmagarria, fida cite niri :
Ez derautçut eguin nahi nic obenic çuri;
Othoitz eguin neçake belhaunicaturic
Amodioa çuc enetaco harciagatic.

— Ez dicit idokitcen gabaz nic leihoric.
Othoitz eguinen duçu çuc, placer baduçu;
Bainan ene peguilic seculan ez duçu.
Berce cembeitendaco othoitzac eguinzkitçu.

Malgré les ténèbres et les pluies,
J'ai le cœur content quand je viens à vous.
O mon aimable étoile! êtes-vous couchée?
Si vous n'êtes pas dans votre lit, regardez à la fenêtre.
De vous parler je sens le désir,
Déjà depuis longtemps ici je rôde.

— Je n'ouvre point de nuit mes fenêtres,
Parce que j'ai beaucoup trop d'envieux;
Et vous aussi aux autres vous êtes semblable :
Moi, je ne puis avoir confiance en vous.

— Étoile charmante, ayez confiance en moi :
Je n'ai dessein de vous faire aucun tort;
Je vous supplierais volontiers à deux genoux
De vouloir bien concevoir quelque amour pour moi.

— Je n'ouvre point de nuit mes fenêtres.
Faites des supplications, si cela vous plaît;
Mais il n'y a pas de danger que vous m'ayez jamais.
Pour quelque autre allez adresser vos prières.

Ar|uxn«i.;. Dans la première de^ deux chansons que nous avons réunies sous le même titre, une Ras(|uaise, moins tendre (jue Juliette, avertit son Roméo de rapproelic du jour et l'invite à se retirer. .\insi renvoyé, l'amant exhale sa jalousie et donne cours à ses plaintes, (|ui ne tardent point à céder la place à une ardente supplication. La comparaison qui remplit le troisième couplet est un exemple du sentiment poétique que l'on trouve à un si haut degré chez les Basques. Je suis tenté de la mettre en regard d'ime autre comparaison que je trouve dans l'IIistoirc ecclésiastique de Bède, et qui est particulièrement belle. Lorsque Paulinus prêchait les doctrines du christianisme à la cour du roi Edwin , l'un de ses nobles se leva et dit : € Tu as vu , ô roi ! lorsque le feu flambait , que la salle était chaude et que tu étais assis à la fête au milieu de tes nobles, pendant que la tempête de l'hiver rugissait au dehors et que la neige tombait, tu as vu le moineau solitaire passer en volant, et disparaître par une porte en même temps qu'il entrait par l'autre. Pendant qu'il est dans la salle, il ne sent pas la tempête ; mais après l'espace d'un moment , il retourne d'où il est venu , tu ne le vois plus et tu ne sais pas où ni à quoi il est exposé. Telle, à ce qu'il me semble, est la vie de l'homme, et nous ne savons ni d'où nous venons ni où nous allons '. > La deuxième chanson , dont le premier couplet parait seul avoir quelque valeur poétique , débute par les plaintes d'une promise à son fiancé, qui, après s'être assuré de son cœur, la néglige. Les deux derniers couplets sont la réponse de l'accusé , qui commence par louer les charmes de sa belle , pour détruire ensuite scs soupçons. Il 1a compare au soleil plus formellement qu'elle ne l'avait fait elle-même en lui parlant , et la proclame la plus belle des fleurs , par des métaphores employées d'une façon si charmante dans une chanson serbe. ■ Ecclei. lliit. genlii Antlenim, llb. Il, ca|>. XIII. Digilized by Google

RÉCRIMINATIONS AMOUREUSES.

Argument.

Dans la première des deux chansons que nous avons réunies sous le même titre, une Basquaise, moins tendre que Juliette, avertit son Roméo de l'approche du jour et l'invite à se retirer. Ainsi renvoyé, l'amant exhale sa jalousie et donne cours à ses plaintes, qui ne tardent point à céder la place à une ardente supplication.

La comparaison qui remplit le troisième couplet est un exemple du sentiment poétique que l'on trouve à un si haut degré chez les Basques. Je suis tenté de la mettre en regard d'une autre comparaison que je trouve dans l'Histoire ecclésiastique de Bède, et qui est particulièrement belle. Lorsque Paulinus prêchait les doctrines du christianisme à la cour du roi Edwin, l'un de ses nobles se leva et dit : « Tu as vu, ô roi! lorsque le feu flambait, que la salle était chaude et que tu étais assis à la fête au milieu de tes nobles, pendant que la tempête de l'hiver rugissait au dehors et que la neige tombait, tu as vu le moineau solitaire passer en volant, et disparaître par une porte en même temps qu'il entrait par l'autre. Pendant qu'il est dans la salle, il ne sent pas la tempête; mais après l'espace d'un moment, il retourne d'où il est venu, tu ne le vois plus et tu ne sais pas où ni à quoi il est exposé. Telle, à ce qu'il me semble, est la vie de l'homme, et nous ne savons ni d'où nous venons ni où nous allons [1]. »

La deuxième chanson, dont le premier couplet paraît seul avoir quelque valeur poétique, débute par les plaintes d'une promise à son fiancé, qui, après s'être assuré de son cœur, la néglige. Les deux derniers couplets sont la réponse de l'accusé, qui commence par louer les charmes de sa belle, pour détruire ensuite ses soupçons. Il la compare au soleil plus formellement qu'elle ne l'avait fait elle-même en lui parlant, et la proclame la plus belle des fleurs, par des métaphores employées d'une façon si charmante dans une chanson serbe.

[1] *Eccles. Hist. gentis Anglorum*, lib. II, cap. XIII.

316 LE FAIS BiSQOE. Un amant, ébloui de ta beauté de sa fiancée, lui dit en la contemplant : • Jeune llle, ma rose vermeille, quand tu t'es épanouie, sur qui avais-tu les yeux fixés? As- tu grandi en regardant le mélèze, ou en regardant le svelte et haut sapin, ou bien en pensant à mon frère le plus jeune? ■ — *0 mon brûlant soleil I je n'ai point grandi en regardant le mélèze, ni on considérant le svelte et haut sapin, ni en songeant à ton frère le plus jeune; mais j'ai grandi, ô mon fiancé! les yeux fixés sur toi » AMOItOS HATES riAIZKUC. ^0«t« a«r*rtitrr«. j Àrguia delà dioçu; Gau erdi oraino ez duçu. Enekilaco dembora lace iduritzen raitçu; Amodioric ez duru , orai çaitut eçagutu. Oficialetan dueu, Çurc sinheste gucia. Aitac cta amac cre hala dute guticia. Lcheii bal eta orai berlcea : oi , hau peuaroii Ihstia I Olliea lili denean, Gliuria haren gainean ; RËCHIMINATIONS AMOUREUSES. (Dtàltet* d« 1» bM>t lUvam.j Il est jour, dites-vous; Il n’est pas encore minuit. Le temps que vous pcissez avec moi vous parait long ; Vous n'avez pas d'amour, maintenant jo vous connais. C'est dans les artisans Que vous avez mis votre confiance. Vos père et mère ont aussi le même désir. Tantôt l’un, tantôt l’autre : oh! que c'est triste! Lorsque l’ajonc est en Heur, Les oiseaux se posent dessus; ■ Cbanuii da reeneil de Vgk Slephanorilcli , Iraduile par M. Cyprien HobcrI. (Reaae dea Dens-lhniu, 1853, p. 1171.) Digitized by Google

BOMANCES. 317 Hura joailean airean , lierac placer duenian ; Cure ela nere amodioa hala dabila mundian. Partitu nintzen horritic Bihotza alegueraric. Arril)atu ninlzan herrian, nigarra mien beguian. Har neçazu sahctsian bici naiceno munduian. Ils s'envolent quand ils veulent : Il en est de môme de notre amour. Je partis de mon village Le cœur plein de joie. Quand j'arrivai ici, les larmes me vinrent aux yeux. Prenez-moi donc à votre côté tant ((ue je vivrai. HUI BT DBRA. QAf»rt«rri.^ Oi, crudelal erieraci naiçu, Ixueraci naiçu , Illiunpian eradukiten naiçu! Arguituren delà erraiten dautadaçu; Dembora da betlii pasatcen , Secula ez arguitcen. Mtaz ez achol cirela detaicu marcatccn. — Çu cira, çu , ekhiaren paria, Liliaren floria. SUJET. ^Di«Uct« d« 1« bksB« IfBTBrrr.j O l'impitoyable! vous m'avez blessé, Vous m'avez aveuglé , (Puis) vous me laissez dans les Uuiébrcs! Vous m'assurez que le jour se fera ; Mais voilà que le temps toujours passe. Jamais ne s'éclaircit. Vous me prouvez que de moi n'avez nul souci. — Vous ôtes, vous, comparable au soleil, Li fleur des fleurs.
Digitized by Google

Hura joaitean airean, berac placer duenian :
Çure eta nere amodioa hala dabila mundian.

Partitu nintzen herritic
Bihotza alegueraric.
Arribatu nintzan herrian, nigarra nuen beguian.
Har neçazu sahetsian bici naiceno munduian.

Ils s'envolent quand ils veulent :
Il en est de même de notre amour.

Je partis de mon village
Le cœur plein de joie.
Quand j'arrivai ici, les larmes me vinrent aux yeux.
Prenez-moi donc à votre côté tant que je vivrai.

SUIET BERA.

(Basa nafartarra.)

Oi, crudela! erieraci naiçu,
Ixueraci naiçu,
Ilhunpian eradukiten naiçu!
Arguituren dela erraiten dautadaçu;
Dembora da bethi pasatcen,
Secula ez arguitcen.
Nitaz ez achol cirela detaicu marcatcen.

— Çu cira, çu, ekhiaren paria,
Liliaren floria,

MÊME SUJET.

(Dialecte de la basse Navarre.)

O l'impitoyable! vous m'avez blessé,
Vous m'avez aveuglé,
(Puis) vous me laissez dans les ténèbres!
Vous m'assurez que le jour se fera;
Mais voilà que le temps toujours passe,
Jamais ne s'éclaircit.
Vous me prouvez que de moi n'avez nul souci.

— Vous êtes, vous, comparable au soleil,
La fleur des fleurs,

318 LE PATS BASQUE. Ela begui ecinago garbia. Gozatcen dut çoure elhe eztia. O maitia, entzim eçaçu arra, Çutan dudan garra, Hanibat cni cirade guisa oroz cderra ! Sartliuz gueroz behin biholzia barna , Cerc dereiçu ppna , Charmagarri ecinago cirena ' Çuc diroçu nie dudala ol)ena : Erraçu beraz, guciac considerateez , Obenac peçateez, Aspaldian enizanetz çouria bihoteez. Et l'œil on ne peut plus pur. Je me délecte à votre douce parole. Ü aimée, entcndez-la encore, L'ardeur que j'ai pour vous , Tant vous êtes pour moi tout à fait belle! Après avoir pénétré une fois dans le fond de mon cœur. Qu'est-ce qui vous tracasse, O vous qui êtes toute pleine de chamK's? Vous dites que je suis en faute : Prononcez donc , après avoir e.vaminé les faits , Pesé mes méfaits, Si dès longtemps je no suis pas votre de coeur. AMOUR CONTRARIÉ. Nous avons ici les plaintes tic deux jeunes gens dont les parents contrarient le mariage , et qui attendent l'àge légal pour s'unir, en dépit de tous les obstacles. Le petit oiseau , dont l'autorité est alléguée dans l'avant-dcrnier couplet , rappelle notre ancien Lai de l'Oiselet, dont le personnage emplumé débite trois maximes, pour sa i-ancon, au vilain qui l'avait fait prisonnier. Aucune des trois, il est vrai, ne sc rapporte aux paroles que le coblacari basque prête à l'un de .ses pareils ; mais l'oiselet du trouvère débite en son latin un sermon destiné Digitized by Google

319 BOUAXCES. à exalter Amour et à le mettre sur le même pied que Dieu luiméme , dont il recommande d'obscner la loi , surtout en allant à la messe AMomo CONTRABISTATIA. AMOUR COSTRAIIIÉ. ^Sutcrotarrt.^ ^ OîAltei* aouUtia.^ Non cin , maiUi, oonljun cin? Nie n ciim iAbooiten, El brrrfric jaqallCD , Noral galdn cirât Naski cambiala da cure ideia; HiU eman cioeraitan , El b«bin , bai bicraa , Eiiia ciiwia. ObtlCA-Toas, ma biFR-aiméet n qneia lieni Je ne TOUS rois pioa [avet-rous fui? Ni o'enleuds de TM uoarelies. Où arei-Toas fui? Sans doute que tm sentimeuls out changé; Cependant tous m'ariei donné paroie, Non ttoe fois , nuis déni , One Tons ètiei b moi. — El , es niz cambiatn ; Bainnien deiiberatn , Eta çn Inbi hartn , Biboiiei maitato ; Aita erndei batec nan bontaratn ; Çnrekln minttaieetie, Cntiago egoiteteic , Bainu defendato. — Non, Je n'ai point changé ; J'anis agi aree réflexion, Et Tons arais choisi pour mon inique Aimé de ctenr ; Hais on père eriel m'a réiinite ib : De parier arec toos , De TOUS fréquenter surtout , Il m'a défendu. — Aita Jeloscorra , Do(u Igorri combentura Çnre albaba ederra : Balinba es abat da ftartbnren serora. Pede bedera dngu , ElgarrI eman dugn , Hori .legura da. — Père jaloni , Vous ares enrojé an ronrent Votre Bile si belle : J'espère que peut-être Elle t'j fera point de tocui. Nous n'aTons qu'une foi , El qnc nous l'ayaos jurée l'un b l'antre. Cela est sflr. El dakil Jakilalei, Je ne le sais pas de scienre eerlaine, Bainao bai segor ustei , Mais eertainemeiit par ouI-dirc , Erranic chori batec , Dit par un petit oiseau, Cerbeil sniel balei On'en certaine matière Bt presnna direnian agrados elprrei , Lorsque déni personnes se conTiennent , El delà probelclioiieheirrdeuslcerraoei. Il est inutile de les en dissuader, El contra rguinen , NI de le.s contrarier, Pielate bala direnei. Mais pitié pour reoi (qni sont) ainsi épronrés. ' Ftilinx et etulet, édit, de Néon, l. III, p. 119, r. 138-173. Digitized by Google

à exalter Amour et à le mettre sur le même pied que Dieu lui-même, dont il recommande d'observer la loi, surtout en allant à la messe [1].

AMODIO CONTRARISTATIA.

(Suberotarra.)

Nun cira, maitia, norat juan cira?
Nic ez citut ikhousten,
Ez berriric jaquiten,
Norat galdu cira?
Naski cambiatu da çure ideia;
Hitz eman cineraitan,
Ez behin, bai bietan,
Enia cinela.

— Ez, ez niz cambiatu;
Bainuien deliberatu,
Eta çu finki hartu,
Bihotzez maitatu;
Aita crudel batec nau huntaratu :
Çurekin mintçatcetic,
Gutiago egoitetcic,
Bainu defendatu.

— Aita jeloscorra,
Duçu igorri combentura
Çure albaba ederra :
Balinba ez abal da
Sarthuren serora.
Fede bedera dugu,
Elgarri eman dugu,
Hori segura da.

Ez dakit jakitatez,
Bainan bai segur ustez,
Erranic chori batec,
Cerbeit suiet batez
Bi presuna direnian agrados elgarrez,
Ez dela probetchurie heier deusic erranez,
Ez contra eguinen,
Pietate bala direnez.

AMOUR CONTRARIÉ.

(Dialecte souletin.)

Où êtes-vous, ma bien-aimée? en quels lieux
Je ne vous vois plus [avez-vous fui?
Ni n'entends de vos nouvelles.
Où avez-vous fui?
Sans doute que vos sentiments ont changé;
Cependant vous m'aviez donné parole,
Non une fois, mais deux,
Que vous étiez à moi.

— Non, je n'ai point changé :
J'avais agi avec réflexion,
Et vous avais choisi pour mon unique
Aimé de cœur;
Mais un père cruel m'a réduite là :
De parler avec vous,
De vous fréquenter surtout,
Il m'a défendu.

— Père jaloux,
Vous avez envoyé au couvent
Votre fille si belle :
J'espère que peut-être
Elle n'y fera point de vœux.
Nous n'avons qu'une foi,
Et que nous l'ayons jurée l'un à l'autre,
Cela est sûr.

Je ne le sais pas de science certaine,
Mais certainement par ouï-dire,
Dit par un petit oiseau,
Qu'en certaine matière
Lorsque deux personnes se conviennent,
Il est inutile de les en dissuader,
Ni de les contrarier,
Mais pitié pour ceux (qui sont) ainsi éprouvés.

[1] *Fabliaux et contes*, édit. de Méon, t. III, p. 119, v. 138-173.

LE Pirs BASQDE. 32() — Jin caltqait ikboutera EU consoUtcen , Aiurea ichilic. Ho(ol eu Uur badital belberlc Unbe baten baïuiao : Nie et dokel ordaicn Anuren acbolic , AiUren beldurric. — Ah I reoa ne «air El me coBüoler, A l'insii de moo père. J'ai «ingt-qualre ans areomplis Dans un an ; Je n'aurai pins aiors NI souci de ma mère , Ni crainte de mon père. L'AMANT CONSOLE. Ariumcct. Un amant éconduit et se déclarant consolé, tels sont le sujet et l'auteur de la chanson qu'on va lire , petit drame dialogué dont le fond ii'a rien de bien neuf, il est vrai , mais qui est piquant par sa forme leste et dégagée. Dans le dernier couplet, le poète s'annonce comme étant le personnage qui vient d'être congédié : rien de plus commun , dans la poésie populaire , que de finir par des détails sur l'auteur : Oui fit la chansonnette'! un noble aventurier. Lequel est de Grenoble, du lieu de Dauphiné, etc. (CkoiuoiM nouMltciiienJ compotéet nir divrrs ekantt laiU de mueique que de ruetique.tU. Psris, Donfons, 1548, in-S» — Yaux-de-f ire d'Olivier Baeeelin , Ceen , 1831, in-8*, p. 303.) Celüv qui fist Geste jolye chanson (bis), Un cuisinier. Qui esloit de Lyon , Cuisinier eu gallere. Et ballant l'aviron Tousjours en grand'misere. Hélas! tousjours en grand 'inisere. {Ibid., pag. 304.) Qui fit la chansonnette? fut uu gentil gallant, Venant de La Rochelle; n'avoit pas cinq cens francs, Pas dix pseuz |K)ur vivre. Par ipiuy, chantons trestous, etc. (Ibid., p. 300.) Digitized by Google

BOMi»CES. 321 Qui a fait la chansonnclle ? Un bon drosle près Paris , En promenant la fillette Dans un fourmant au Mesnil. (CAaiMon nouvelle d'une nouvelle mariee , etc. (1,'Belite det chantone les plue bellee du tempe preeent A Paris, rbei Pifrrr Prs-Ilayes, M. DC XXX?., in-13, p. 34.) Tinoili, poète hongrois, qui vivait dans le XVI* siècle, termine ainsi une de ses pièces ‘ : « [Tinodi] a écrit ceci fort triste, dans une chambre froide, .souvent il soufflait dans ses ongles, car il n’y avait pas d'argent dans sa poche *. » \MOROS CONTSOLATIA. ^ B4S« aarartarra.) Qaztetasunac bainerabila Aircan anhara beçalu ; Gauac pasatcen ditut ardura Ëguna balire beçala , üil Ardura nabila maitia gana. — Maitc nauçula çuc erraiteaz. Ni ez naiz alegueratzen ; Baicican ere nere biliutza Arras duçu tristetzen. on Ceren ez nauçun quitatzen? — Amodioric nie badtidala Ez ceratçuia bada idiiri? Itsasoa pasa niro Çuregatic igueri, Oi! Ceren v’aren charmagarri. — Charmagarri baniça ere. I.’ AMANT nONSOt.É. ^ (la la baaaa Ntrirra.) La jeunesse me mène En l’air comme l'hirondelle; Je passe souvent les nuits Comme si elles étaient le jour. Oh! Auprès de ma bien-ainiée. — Vos paroles flatteuses Ne me conviennent guère; Elles ne font que m’affliger Et m’inspirent de la pitié. Oh! Que ne m’abandonnez-vous? — Que j’aie de l’amour (lour vous Ne vous semble-t-il pas? Je passerais la mer A la nage pour vous. Oh! Parce que vous êtes charmante. — Si je suis charmante. • Fr. Toldj {Bendiuek ier ungTiecke» Paeeie.Pestb und WIen , 48Î8, in-8®, t. !, p. 15) dit que Tinddy termine plusieurs de scs poésies par ces deux sers; Je ne les ai Irourés qu'une seule fois. ■ Frouicu TinUi Sekeelyé» teàrtiee... Colostàrba (Klausenburg), 1554, n° 3. t. 21 Digitized by Google

Qui a fait la chansonnette ?
Un bon drosle pres Paris,
En promenant la fillette
Dans un fourmant au Mesnil.

(*Chanson nouvelle d'une nouvelle mariee*, etc. (*L'Eslite des chansons les plus belles du temps present*..... A Paris, chez Pierre Des-Hayes, M. DC. XXXI., in-12, p. 24.)

Tinodi, poète hongrois, qui vivait dans le XVI^e^ siècle, termine ainsi une de ses pièces [1] :

« [Tinodi] a écrit ceci fort triste, dans une chambre froide, souvent il soufflait dans ses ongles, car il n'y avait pas d'argent dans sa poche [2]. »

AMOROS CONTSOLATIA.

(Basa nafartarra.)

Gaztetasunac bainerabila
Airean anhara beçala;
Gauac pasatcen ditut ardura
Eguna balire beçala,
Oi!
Ardura nabila maitia gana.

— Maite nauçula çuc erraiteaz,
Ni ez naiz alegueratzen;
Baicican ere nere bihotza
Arras duçu tristetzen.
Oi!
Ceren ez nauçun quitatzen?

— Amodioric nic badudala
Ez ceratçuia bada iduri?
Itsasoa pasa niro
Çuregatic igueri,
Oi!
Ceren çaren charmagarri.

— Charmagarri baniça ere,

L'AMANT CONSOLÉ.

(Dialecte de la basse Navarre.)

La jeunesse me mène
En l'air comme l'hirondelle;
Je passe souvent les nuits
Comme si elles étaient le jour,
Oh!
Auprès de ma bien-aimée.

— Vos paroles flatteuses
Ne me conviennent guère;
Elles ne font que m'affliger
Et m'inspirent de la pitié.
Oh!
Que ne m'abandonnez-vous?

— Que j'aie de l'amour pour vous
Ne vous semble-t-il pas?
Je passerais la mer
A la nage pour vous,
Oh!
Parce que vous êtes charmante.

— Si je suis charmante,

[1] Fr. Toldy (*Handbuch der ungrischen Poesie*. Pesth und Wien, 1828, in-8°, t. I, p. 15) dit que Tinódy termine plusieurs de ses poésies par ces deux vers; je ne les ai trouvés qu'une seule fois.

[2] *Eronica Tinódi Sebestyén szörzése*... Colosvárba (Klausenburg), 1554, n° 3. v.

LE PATS BASQCE. m Ez naiteke iran çnre. Bada tnunduan bcrtzei'ic Nitaz apradatzen dénie. Oil Urrun caitc niganic. Cantu hoien emaileac Ez zuen escripularic ; Caderan dago jarriric, Segnr alegueraric, Oi! Penaric gabe bal galduagatie. Je ne puis pas t'ire à vous. Il y en a d'autres dans le monde Qui sont épris de moi. Obi Éloignez-vous de moi. L'auteur de ces chansons N'avait pas de chagrin ; 11 est assis sur sa chaise, Certes bien joyeux , Ohl Sans chagrin d'en avoir perdu une (amie). LA JEl'NE FILLE TROMPÉE. Ar^um«nt. Rien de gracieux comme le.s quatre couplets dans lesquels une pauNTc fille conte pudiquement sa mésaventure sous le voile de l'allégorie. Victime d'une séduction, elle envoie son enfant au citadin qui l'a trompée; mais celui-ci refuse de le recevoir et déclare n'avoir aucun souvenir de cette paternité. Que va dire la mallieurcuse mère? Elle va, sans doute, se répandre en plaintes et en reproches ? Rien de tout cela. Elle rouvre ses bnis à son enfant, lui prodigue les paroles les plus tendres, et promet de lui donner le nom de son père , seule vengeance qu'elle veuille tirer d'un ingrat. Dans un dernier couplet, elle parle de .sa tristesse, dont elle ne nous avait rien dit , et propose son exemple à ses jeunes compagnes en les engageant à ne pas le suivre. Ces deux nouveaux traits, joints à la qualité d'auteur qu'elle semble prendre en parlant à la première personne , complètent le portrait et achèvent 1a conquête de notre sympathie eu faveur de l'original. Digilized by Coogic

BOMAHCES. 323 NESC\TO OAZTI.V THOMPATU. ^ Bas» nafartarra.j Arrosa bou((ucta bat oxaibui sorlliuric Igorri içan ilacot jaiin hari goraintci, Lindaria nuiela liaren baratcetic ; Hura beguira deçan nitaz oroitiiric. Jaun liarec liste liainiiien placer çukela Bere laiidarelican içaitiaz bouqueta, üuibelerat igorri du nalii ez diiela, Landareric einanic orboitcen ez delà. Bouqueta chamiagarria, ongui ethorri cirein! Nie ez zaitut utciren jaun harec beçala. Prescoki çaitut haciren neure bulharrian, Dcithatcen raitudalaric jaun baren icenian. Ene gaztc lagunac, liberti railezte; Aspaldian ni bemen nagoçu triste. Jaun gazte cbapelduner ihes eguiçute : Heien errecontruec ni galdii bainaute. I.A JEUNE FILLE TROMPÉE. ^Dlalaotc it la basaa Navarra.j Un bouquet de rose en février éclos J'ai envoyé à ce monsieur en compliment, (L'assurant que) j'en avais eu le plant de son jardin (Et le priant) do le garder (le bouquet) en souvenir de moi. Ce monsieur que j'aurais cru devoir être beureux D'avoir de son plant un bouquet , L'a renvoyé disant qu'il n on veut point , Que d'avoir donné un plant aucun souvenir ne lui reste. Bouquet charmant , soyez le bien revenu I Moi, je ne vous repousserai pas comme ce monsieur. Fralcbement je vous nourrirai do mon sein , Tout en vous dotant du nom de ce monsieur. Vous, mes jeunes compagnes, livrez-vous à vos jeux ; Quant à moi, depuis longtemps je suis dans la tristesse. Des jeunes messieurs qui portent desebapeaux fuyez l'approcbe : Ce sont mes relations avec eux qui ont causé ma perte. Digitized by Google

NESCATO GAZTIA TROMPATIA.

(Basa nafartarra.)

Arrosa bouqueta bat oxailan sorthuric
Igorri içan dacot jaun hari gorainteci,
Landaria nuiela haren baratcetic;
Hura beguira deçan nitaz oroituric.

Jaun harec uste bainuien placer çukela
Bere landaretican içaitiaz bouqueta,
Guibelerat igorri du nahi ez duela,
Landareric emanic orhoitcen ez dela.

Bouqueta charmagarria, ongui ethorri cirela!
Nic ez zaitut utciren jaun harec beçala.
Frescoki çaitut haciren neure bulharrian,
Deithatcen çaitudalaric jaun haren icenian.

Ene gazte lagunac, liberti çaitezte;
Aspaldian ni hemen nagoçu triste.
Jaun gazte chapelduner ihes eguiçute:
Heien errecontruec ni galdu bainaute.

LA JEUNE FILLE TROMPÉE.

(Dialecte de la basse Navarre.)

Un bouquet de rose en février éclos
J'ai envoyé à ce monsieur en compliment,
(L'assurant que) j'en avais eu le plant de son jardin
(Et le priant) de le garder (le bouquet) en souvenir de moi.

Ce monsieur que j'aurais cru devoir être heureux
D'avoir de son plant un bouquet,
L'a renvoyé disant qu'il n'en veut point,
Que d'avoir donné un plant aucun souvenir ne lui reste.

Bouquet charmant, soyez le bien revenu!
Moi, je ne vous repousserai pas comme ce monsieur.
Fraîchement je vous nourrirai de mon sein,
Tout en vous dotant du nom de ce monsieur.

Vous, mes jeunes compagnes, livrez-vous à vos jeux;
Quant à moi, depuis longtemps je suis dans la tristesse.
Des jeunes messieurs qui portent des chapeaux fuyez l'approche:
Ce sont mes relations avec eux qui ont causé ma perte.

Voici UH (ipithalame dialogué cidre deux bardes appelés tlans un chétcau, à la fin d’un diner de noces, pour chanter le mariage du châtelain; malheureusement il est incomplet, et ne présente, dans son état actuel , (|u’un lieu commun populaire fort usité dans la poésie basque . On le retrouve dans ce couplet d'une vieille chanson du Labourd, rapporté par M. Germond de Lavigne ' ; Goualçnn lagiin , goualçan bada Allons ensemble , allons donc tous Biac Arlhizanera. deux à Ardiizana. Une palombe Urizo chouribat elkitcen baila blanche parait sur la place d'ArlbiArthizaneco plaçala, zana, et je voudrais la prendre dans Houra nahi nouke arrapi mes fllcLs, Neuren saretara. Un autre chanson se termine ainsi ; Gnre herrian bertsu berriac amodioaren gainian Berri berriric omanac dire iragan ihaulirian. Urzo colomlm jiollil bal bainuen sarien barnian; Kla suriac uraoric gabo iniralu niluenian , llarrilu niiuçan joan utbe cen hegalic gabo airian. Ces vers nouveaux sur l’amour ont été faits Nouvellement le carnaval dernier dans notre village. J'avais une jolie colombe dans mon filet; Mais quand je vis mes filets sans tourterelle , Je fus pétrifié et je me demandai si elle s’était envolée sans aile. Il existe, à ma connaissance, une autre pièce qui se rapproche bien davantage de celle que nous allons voir : c'est une petite ydille romaîque qui finit comme l'autre commence , et qui (il faut bien l’avouer) lui est de beaucoup supérieure : KaJüf TÜvi T>7V vipStxtt , Kl «V sxauc x«i r.ono'j, 'Ottow X cv'ijTiuoït Tôv tpri'J-x tÔï Torov. ' AnlûÊir de Bitrrilt, etc., cbap. VII, p. 133. Digitized by Google

CHANTS FCNÉBRES. 3^5 Bien venue soit la perdrix I elle m’a donné de la peine; mais enfin elle est arrivée, et elle a embelli ce désert IHIZir.O l’AHTlDA LHOS.V. (Sub«rot4rr,.^ Jilun baroinac chedelac oiinlsa liedatu çulian , Clioribat hanitch ejerra hetan beharrex atreman ; Oral liarekin dago, uahiluric aspaldian. — Chedera baliz halaco mercatiietan saltceco, Aitoren seme guciec eros litzazkete oro, Clioritto ejer hülaco cembaiten atzemaitecu. , l'iieuredse chasse. ■Monsieur le baron avait d’une main heureuse tendu scs lacets’, Un très-joli oiseau il désirait y prendre ; Maintenant il le possède, après l’avoir longtemps convoité. Si lacets aussi avantageux se vendaient les jours de marché , Tous les 111s d’.Vitor’ les achèteraient jusqu'au dernier. Pour de si jolis oiseaux y prendre. L’OISEAU DANS LA CAGE. Artumtfit. Cet autre fragment, que le général Saint- Yon donne comme faisant partie d'une vieille chanson populaire sur les deux versants des Pyrénées *, porte l’empreinte de la passion dominante de la population qui les habite *, et rappelle ces vers charmants de Jean de Meuug : ' CktMlê du peuple eu Grèce, par M. de Marcellns, t. Il, p. 3S8, 359. ’ Petits pidges en crin pour prendre ies oiseaux de passage. ■ Ou désigne ainsi ies uobics. ‘ Lee deux Mine, etc. A Paris, chet Deri|ucl cl Pétion, 18AU, trois voiumes in-S", 1. 1 , p. eo. * J'aurais pn dire de tous ies monlagnariis. Victor Hugo a dit de eenx de la Grèce : Le klepbte a pour tout bien l'air do ciel, l'eau des poils. Digitized by Google

Bien venue soit la perdrix! elle m'a donné de la peine; mais enfin elle est arrivée, et elle a embelli ce désert [1].

IHIZICO PARTIDA UROSA.

(Suberotarra.)

Jaun baroinac chedelac ountsa hedatu çutian,
Choribat hanitch ejerra hetan beharrez atçeman;
Orai harekin dago, nahituric aspaldian.

— Chedera baliz halaco mercatuetan saltceco,
Aitoren seme guciec eros litzazkete oro,
Choritto ejer holaco cembaiten atzemaiteco.

L'HEUREUSE CHASSE.

(Dialecte souletin.)

Monsieur le baron avait d'une main heureuse tendu ses lacets [2],
Un très-joli oiseau il désirait y prendre;
Maintenant il le possède, après l'avoir longtemps convoité.

Si lacets aussi avantageux se vendaient les jours de marché,
Tous les fils d'Aïtor [3] les achèteraient jusqu'au dernier,
Pour de si jolis oiseaux y prendre.

L'OISEAU DANS LA CAGE.

Argument.

Cet autre fragment, que le général Saint-Yon donne comme faisant partie d'une vieille chanson populaire sur les deux versants des Pyrénées [4], porte l'empreinte de la passion dominante de la population qui les habite [5], et rappelle ces vers charmants de Jean de Meung :

[1] *Chants du peuple en Grèce*, par M. de Marcellus, t. II, p. 358, 359.
[2] Petits piéges en crin pour prendre les oiseaux de passage.
[3] On désigne ainsi les nobles.
[4] *Les deux Mina*, etc. A Paris, chez Berquet et Pétion, 1840, trois volumes in-8°, t. I, p. 60.
[5] J'aurais pu dire de tous les montagnards. Victor Hugo a dit de ceux de la Grèce :

Le klephte a pour tout bien l'air du ciel, l'eau des puits,

3-26 LE rATS BASQCE. I,i uisillons du verl boscajic, Quant il est pris et mis en cage , Noms moult cntentivenient Leans délicieusement, Et chante, tant cum sera vis, Ue cuer gai , ce vous est avis , Si desire-il les bois rames. Qu'il a natureiment amés , Et vodroit sor les arbres estre , Jà si bien ne 1' saura l'en pestre : Tous jors i pense , et s'estudie A recovrer sa franche vie, etc. (U Noman dt la Hôte, èdil. ilc Mron, Inm. III , p. 6, V. 14147.) .le me sens encore venir à la mémoire ces vers touchants de Théodore Lebreton, le pauvre ouvrier de Rouen. Sous l'image d'un oiseau que Dieu fait naître libre, mais i|ui, à peine éclos, sc voit saisi par la main sévère de l'homme et privé pour toujours de la liberté, le poète y fait allusion à son sort : Que je plains .son destin! il est captif... Sa cage Est pour lui l'univers : il ne verra jamais Tout l'éclat d'un ciel bleu , ni l'ombre du bocage, Les fleurs que le printemps jette sur son passage. Ni l'arbre immense des forêts. 11 ne s'unira point à la troupe joyeuse Des siens , que nous voyons s'élever dans les airs ; Et lorsfiu'ils chanteront la nature amoureuse , Il ne mêlera pas sa voix mélodieuse A leur délicieux concert. Il connaîtra bientêt sa funeste disgrâce; Son aile faible encor commence à s'agiter ; Ud bon liisil broniè por li ramée , cl puis La liberté sar la monlaitne. Voyez dans le recueil de M. de Narcelins, 1. 1, p. iSO-iSS , un cbanl pec d'un jeune poêle civilisé, qui s'est)ieut-êlre inspiré de l'auteur des OrienlaUi. — Un chansonnier parle ainsi des Écossais : The slavc's spicy forests, and gold-bubbiing ronnlains, Tbc brave f.aledonian views wi' disdain : Hc wanders as free as Ihe wind on his tnonntains, Save lovc's wiliing fetters — tbe cbains of bis Jean. (The Caledoni*» miuieal Repotllorji, etc. Edinburgh : prinled by Oiiver and Co. IS06, in-8*, p. 9.1

Digitized by Google

Li oisillons du vert boscage,
Quant il est pris et mis en cage,
Norris moult ententivement
Leans delicieusement,
Et chante, tant cum sera vis,
De cuer gai, ce vous est avis,
Si desire-il les bois ramés,
Qu'il a naturelment amés,
Et vodroit sor les arbres estre,
Jà si bien ne l' saura l'en pestre :
Tous jors i pense, et s'estudie
A recovrer sa franche vie, etc.

(*Le Roman de la Rose*, édit. de Méon, tom. III, p. 6, v. 14147.)

Je me sens encore venir à la mémoire ces vers touchants de Théodore Lebreton, le pauvre ouvrier de Rouen. Sous l'image d'un oiseau que Dieu fait naître libre, mais qui, à peine éclos, se voit saisi par la main sévère de l'homme et privé pour toujours de la liberté, le poëte y fait allusion à son sort :

Que je plains son destin! il est captif... Sa cage
Est pour lui l'univers : il ne verra jamais
Tout l'éclat d'un ciel bleu, ni l'ombre du bocage,
Les fleurs que le printemps jette sur son passage,
Ni l'arbre immense des forêts.

Il ne s'unira point à la troupe joyeuse
Des siens, que nous voyons s'élever dans les airs;
Et lorsqu'ils chanteront la nature amoureuse,
Il ne mêlera pas sa voix mélodieuse
A leur délicieux concert.

Il connaîtra bientôt sa funeste disgrâce;
Son aile faible encor commence à s'agiter :

Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
La liberté sur la montagne.

Voyez dans le recueil de M. de Marcellus, t. I, p. 280-285, un chant grec d'un jeune poëte civilisé, qui s'est peut-être inspiré de l'auteur des *Orientales*. — Un chansonnier parle ainsi des Écossais :

The slave's spicy forests, and gold-bubbling fountains,
The brave Caledonian views wi' disdain :
He wanders as free as the wind on his mountains,
Save love's willing fetters — the chains of his Jean.

(*The Caledonian musical Repository*, etc. Edinburgh : printed by Oliver and Co. 1806, in-8°, p. 9.)

KOHAnCES. 327 11 rêve ses accords, et chaque jour qui (tasse Lui révèle que Uieu le jota dans l’espace Pour être libre et pour chanter. L’oiseau prisonnier chante cependant ; mais , comme on l’a remar(|ué ailleurs r|uc dans le Pays Basque, c’est avec tristesse : We Ihink cag’d birds sing, when indeed they cry vieux vers que Sir Walter Scott paraphrase ainsi en deux : Who sliall say the hird in cage Sing fur joy, and not for rage? CH ont A CMOI.AS. I.’OISEAI DANS LA CAGE. sAiartarra.^ ^ OlalacLa da la baaôa Naaarra.^ Chorinuac kaiolan Trisleric du canlalccn, Uuelarican cer jan, Cer edan ; Campoa du desirateen, Oeren, ceren Libertatia bain eder den. Le (telit oiseau dans lu cage Chante tristement, Quoiqu'il ait de quoi manger (Et) de quoi boire; Mais il voudrait être dehors, Parce que , parce (|ue Rien n'est beau que la liberté. voyage a L'ERMITAGE DE SAINT-JOSEPH. Ar^uOàSat. Cette chanson, publiée par M. Chaho et, d'après lui, par le baron de Heill'euberg .M. Mazurc ‘ et Miss Louisa Stuart Costcllo *, est loin de briller jjar la clarté ; je soupçonne qu'il y manque (|uelque chose, ou (|u’elle est formée de lambeaux d'autres pièces. Quoi qu’il en soit, elle est très-renommée dans tout le Pav’s Basque. ' The Wkile betil : ot, Villoria O>rombon»,tci V.(A Select Collection ofoU Plnfi, etc. London : SeptUmu l*ra«rn, N.DCCC.XXV., pelit in-8°, vol. VI, p. 313.) ' La fronce littéraire, I. XIX. Paris, 1833, p. 319. — Vofo/e en Xaearre, p. 59, AU. ' Chronique rimée de Philippe Moueliée, 1. 1, p. 310, nol. au v. 7889. ‘ Hitloire dn Béarn et d» Paye Baeqne, de., p. 519. * Bearn and the Pyreneee, etc. London : Richard BeDlle]r,18AA, iB-8°, TOl. U, p.iA0,lAI Le texte y est accouipagné d'une version anglaiae. Digitized by Google

Il rêve ses accords, et chaque jour qui passe
Lui révèle que Dieu le jeta dans l'espace
Pour être libre et pour chanter.

L'oiseau prisonnier chante cependant ; mais, comme on l'a remarqué ailleurs que dans le Pays Basque, c'est avec tristesse :

We think cag'd birds sing, when indeed they cry [1],

vieux vers que Sir Walter Scott paraphrase ainsi en deux :

Who shall say the bird in cage
Sing for joy, and not for rage?

CHORIA CAIOLAN. (Basa nafartarra.)	L'OISEAU DANS LA CAGE. (Dialecte de la basse Navarre.)
Choriñoac kaiolan	Le petit oiseau dans la cage
Tristeric du cantatcen,	Chante tristement,
Duelarican cer jan,	Quoiqu'il ait de quoi manger
Cer edan;	(Et) de quoi boire;
Campoa du desiratcen,	Mais il voudrait être dehors,
Ceren, ceren	Parce que, parce que
Libertatia hain eder den.	Rien n'est beau que la liberté.

VOYAGE A L'ERMITAGE DE SAINT-JOSEPH.

Argument.

Cette chanson, publiée par M. Chaho [2], et, d'après lui, par le baron de Reiffenberg [3], M. Mazure [4] et Miss Louisa Stuart Costello [5], est loin de briller par la clarté ; je soupçonne qu'il y manque quelque chose, ou qu'elle est formée de lambeaux d'autres pièces. Quoi qu'il en soit, elle est très-renommée dans tout le Pays Basque.

[1] *The White Devil : or, Vittoria Corombona*, act V. (*A Select Collection of old Plays*, etc. London : Septimus Prowett, M.DCCC.XXV., petit in-8°, vol. VI, p. 313.)

[2] *La France littéraire*, t. XIX. Paris, 1835, p. 319. — *Voyage en Navarre*, p. 39, 40.

[3] *Chronique rimée de Philippe Mouskès*, t. I, p. 310, not. au v. 7829.

[4] *Histoire du Béarn et du Pays Basque*, etc., p. 519.

[5] *Bearn and the Pyrenees*, etc. London : Richard Bentley, 1844, in-8°, vol. II, p. 240, 241. Le texte y est accompagné d'une version anglaise.

328 LE PAIS BASQIE. Dans le premier couplet , le poëte s’adresse à un petit oiseau : les chansonniers bretons procèdent souvent de même. Ainsi, dans la Croix du Chemin , le rimeur noas montre un petit oiseau qui chante au grand bois, et il lui adresse la parole Dans la belle ballade du baron de Jauioz, la jeune fille achetée à prix d’or et emmenée en France apostrophe également les oiseaux : Bons fielits oiseaux, dans votre vol, je vous en prie, écoutez ma voix. — Vous allez au village, et, moi, je ii’y vais pas; vous êtes joyeux, moi, bien triste*, etc. Pareille interpellation temine un charmant daim, ou chant d’amour lithuanien, intitulé le Départ de la jeune fille : Oiseaux, n’élevez pas votre voix matinale, afin que je puisse rester ici plus longtemps , et adresser encore une parole à ma mère cliérie. Une ancienne ballade écossaise , rapportée par Sir Walter Scott *, présente un dialogue entre une jeune fille et un rougegorge; dans une autre, un roitelet, exauçant le souhait d’une amante, porte un message à la mère de celle-ci Ailleurs, c’est un condamné à mort qui charge un rossignol d’une commission pour sa femme *. Enfin, deux autres chansons populaires, l’une catalane, l’autre flamande, présentent des entretiens entre une veuve et un rossignol *, entre un petit oiseau et un amant qui en fait son messager Les chants populaires de la Grèce moderne ofl'rent fréquemment des interpellations à des oiseaux. Dans Tune d’elles , les Parganiotes en questionnent un : ■ Btrtat-Breis, etc. Paris, Cturpentier, 1839, in-8*’, I. Il, p. 186, 187. ’ lUd., l. I, p. 171. Vojci encore l. II, p. 160. ' The Ileart of MUdle Lothian, cbap. XL. Vorea encore Popular Rhyaet of Scollted, p. 196, 197. ‘ Johiiie of Breadielee , al. XK. (Mintlrelti of Ike Scollith Border, ele. Edinburgh, 1811, in-8", TOI. II, p. 316. CI. lhe Broomfletd HUI, si. 11 di M{U,id,, p.U8), Ike Iwa Corbiee (Ibid., p. 116, 117) et Lord IVilliom (p. 111<. * raui-de- Vire d’OIirier Btuielio , pobl. par Louis du Dois. Caen , 1811 , in-8", p. iOU. * Obierracionet tobre la portia popular, cou mmetiraa de rotuaucee calalauee iuddiloe, por P. Mannal Miil j Fontanals. Barceinna, imprrnta de Narciso Hamirci , 1853, in-l° e»p., p. 161 , n° 58. fEI Eetudiaule de Vick.J • ’ fuelrucliout relalirrt aux poetiet populairee de la Frauce , p. 7. Digitized by Google

Dans le premier couplet, le poëte s'adresse à un petit oiseau : les chansonniers bretons procèdent souvent de même. Ainsi, dans la Croix du Chemin, le rimeur nous montre un petit oiseau qui chante au grand bois, et il lui adresse la parole [1].

Dans la belle ballade du baron de Jauioz, la jeune fille achetée à prix d'or et emmenée en France apostrophe également les oiseaux :

Bons petits oiseaux, dans votre vol, je vous en prie, écoutez ma voix. — Vous allez au village, et, moi, je n'y vais pas; vous êtes joyeux, moi, bien triste[2], etc.

Pareille interpellation termine un charmant *daïno*, ou chant d'amour lithuanien, intitulé *le Départ de la jeune fille :*

Oiseaux, n'élevez pas votre voix matinale, afin que je puisse rester ici plus longtemps, et adresser encore une parole à ma mère chérie.

Une ancienne ballade écossaise, rapportée par Sir Walter Scott [3], présente un dialogue entre une jeune fille et un rouge-gorge; dans une autre, un roitelet, exauçant le souhait d'une amante, porte un message à la mère de celle-ci [4]. Ailleurs, c'est un condamné à mort qui charge un rossignol d'une commission pour sa femme [5]. Enfin, deux autres chansons populaires, l'une catalane, l'autre flamande, présentent des entretiens entre une veuve et un rossignol [6], entre un petit oiseau et un amant qui en fait son messager [7].

Les chants populaires de la Grèce moderne offrent fréquemment des interpellations à des oiseaux. Dans l'une d'elles, les Parganiotes en questionnent un :

[1] *Barzas-Breiz*, etc. Paris, Charpentier, 1839, in-8°, t. II, p. 286, 287.

[2] *Ibid.*, t. I, p. 172. Voyez encore t. II, p. 160.

[3] *The Heart of Middle Lothian*, chap. XL. Voyez encore *Popular Rhymes of Scotland*, p. 196, 197.

[4] *Johnie of Breadislee*, st. XIX. (*Minstrelsy of the Scottish Border*, etc. Edinburgh, 1812, in-8°, vol. II, p. 346. Cf. *the Broomfield Hill*, st. 11 & 12 (*ibid.*, p. 248), *the twa Corbies* (*ibid.*, p. 216, 217) et *Lord William* (p. 242).

[5] *Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin*, publ. par Louis du Bois. Caen, 1821, in-8°, p. 200.

[6] *Observaciones sobre la poesia popular, con muestras de romances catalanes inèditos*, por D. Manual Milà y Fontanals. Barcelona, imprenta de Narciso Ramirez, 1853, in-4° esp., p. 161, n° 58. *(El Estudiante de Vich.)*

[7] *Instructions relatives aux poésies populaires de la France*, p. 7.

ROMANCES. 3'iO D'oil viens-tu, oiseau? Oiseau, où vas-tu?... Oiseau, ilis-nous quelciue chose, ([uelque bonne nouvelle'. Dans une autre pièce, le rhapsode, après avoir raconté la mort de deux braves, termine ainsi : 0 vous, oiseaux, qui volez là-haut, dans les airs, allez le raconter dans le pays des Francs, dans les terres des Chrétiens', etc. J'ai encore remarqué ce gracieux début ; Blanc oiseau, oiseau chéri, là où tu voudrais aller, aller (vasser l'hiver, il n'y a ni branchette , ni herbette Dans une autre pièce , ou

voit ces deux vers très-remarquables,

D'où viens-tu, oiseau? Oiseau, où vas-tu?... Oiseau, dis-nous quelque chose, quelque bonne nouvelle[1].

Dans une autre pièce, le rhapsode, après avoir raconté la mort de deux braves, termine ainsi :

O vous, oiseaux, qui volez là-haut, dans les airs, allez le raconter dans le pays des Francs, dans les terres des Chrétiens[2], etc.

J'ai encore remarqué ce gracieux début :

Blanc oiseau, oiseau chéri, là où tu voudrais aller, aller passer l'hiver, il n'y a ni branchette, ni herbette[3].

Dans une autre pièce, on voit ces deux vers très-remarquables, qui se rencontrent également, avec une légère variante, dans la belle chanson du mont Olympe[4] :

Oiseau, bon oiseau, mange les épaules d'un brave, pour que ton aile devienne grande d'une aune, ta serre d'un empan[5], etc.

Au reste, pour le dire en passant, les oiseaux figurent fréquemment dans la poésie populaire des Hellènes, et même y parlent, comme l'aigle du songe de Pénélope dans l'Odyssée[6], un langage d'homme, ἀνθρώπινην λαλίτσαν[7], en général sur le ton de la plainte. Le plus souvent, trois oiseaux se posent sur une tour, une hauteur ou un pont, et le troisième, le meilleur, le plus petit ou le plus compatissant, se lamente et parle, μυριολογοῦσε κ'ἔλεγε[8].

Les oiseaux jouent à peu près le même rôle dans la poésie serbe. Tantôt ce sont deux rossignols qui chantent toute la nuit

[1] *Chants populaires de la Grèce moderne*, par M. Fauriel, t. I, n° IX, p. 300, 301. Voyez encore *Chants du peuple en Grèce*, t. I, p. 302; t. II, p. 78, 135. — T. I, p. 419, on lit l'interrogatoire d'un petit oiseau qui s'est échappé du monde d'en bas et qui en apporte des nouvelles.

[2] *Chants populaires de la Grèce moderne*, t. II, p. 52. — On trouve une interpellation analogue dans une pièce intitulée l'*Absence*, publiée par M. Vreto dans un article sur les contes et poëmes de la Grèce moderne. (*Le Correspondant*, etc., t. XXXVI. Paris, 1855, in-8°, p. 23.)

[3] *Chants populaires de la Grèce moderne*, t. II, n° XVIII, p. 170, 171.

[4] *Ibid.*, t. I, n° VII, p. 38.

[5] *Ibid.*, t. II, n° XXI, p. 190, 191. Cf. n° XXIII, p. 204, 205. — [6] Liv. XIX, v. 536.

[7] *Ibid.*, t. I, p. 44, 71; t. II, p. 4, 376. Cf. p. 236, 324; *Voyage dans le royaume de Grèce*, par Eugène Yemeniz. Paris, E. Dentu, 1854, in-8°, p. 196, 197; et *Chants du peuple en Grèce*, t. I, p. 89, 174, 240, 248.

[8] *Chants populaires de la Grèce moderne*, t. I, p. 126, 194, 288; t. II, p. 68, 344. Voyez encore *Chants du peuple en Grèce*, t. I, p. 110, 115, 301.

LE PAYS BLSQtE. 3;îo devant la fenêtre d’une jeune fiancée , et font la conversation avec elle ' ; tantôt c’est l’un d’eux, qui, sur|)ris par des chasseurs, leur demande la vie, puis dé|)lore la perte de sa liberté C’est encore un faucon Ailleurs, un autre poète musulman de l'Indc commence on chant érotique en adressant une question au rossignol. — Je ne veux point proOler de l'occasion pour m'étendre sur les mille aventures des amours de cet oiseau avec la rose, sultane du rossignol , comme l'appelle lord B;ron, aventures aussi répandues en Arabie, s'il faut en croire lad; Monlagne, que les vers d'Ovide le sont parmi nous, et qui ont inspiré une chanson romalqnc publiée par U. de Marcellus(CAanfa du peuple eu Grèce, I. II, p. 270-273); mais je ferai observer que c'est probablement celle graciense fable de l'Orient qui a donné !i nos |>oéles populaires l'idée de placer presque toujours le ros.signol sur des rosiers, sur des boux (vo;. ci-dessus, p. 286) ou sur des aubépines; en un mol, • sur un arbre qui est d'espino plaine. • (Le CAanI du rouMui/ueul, Ms. de la Dibl. publ. d'Asranebes, fol. I.) Je renverrai encore au I. XX des Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, on .M. de Ileaurepalrc a exposé d'une manière fort savante les |iropriélés fabuleuses prêtées au rossignol par les écrivains du moyen Ige. ’ Aualfie d'uu mouolofue drumatiipie indien, par M. Garcin de Tassy. (Jounuil luiulique, 4' série, I. XV|. Paris, N DCCC L, in-8", p. 310 .328.)
Digitized by Google

HOMA^CES. 331 lui avoir adressé un appel semblable à celui des femmes de Pornie, que nous avons rapporté ci-dessus dans notre argument de la pièce du Rossignol. Ce dernier oiseau ligure encore dans une ancienne ballade danoise pour annoncer, du haut d'une branche d'où son chant se fait entendre, la mort d'une femme aimée En parcourant les recueils de poésies des provinces danubiennes , je trouve dans les Doïne , si lacriiniore , si smvenire , de Basile Alexandri *, un début parfaitement semblable à celui de la pièce qui nous occupe; c'est une allégorie où la Roumanie est personnifiée sous les traits d'un petit oi.seau qui n'ose ((uitter le bord de son nid parce qu'il voit monter à l'horizon l'ombre d'un vautour (de Russie j dont la serre cruelle le menace : r.E PETIT OISEU:. Petit oiseau blanc, pourquoi restes -lu solitaire auprès de ton nid? Le ciel n'est-il i«s pur? L'eau de la source ne csmle-t-elle jias limpide ? Pourquoi pleurer amèrement? Vois comme tes frères sont gais , comme ils voltigent et chantent joyeusement à l'ombre des bois. Quelle douleur, dis-moi, quel regret tourmente ton pauvre cœur, pour que tu restes ainsi solitaire et que tu ne puisses plus chanter, cher petit oiseau ? — L'eau est limpide, 6 mon frère, la feuille frémit doucement dans le bois lleuri ; mais , hélas , mon nid s'écroule , car depuis longtemps il est rongé par un serpent alTreux . Frère, un immense vautour monte à l'horizon , il llxe ses yeux , il allonge sa serre vers mon petit nid. Plus près du Pays Ba.squc, en .Vndalousie, nous voyous un poète, Garci Ferrans de Gerena, tlialoguer avec un rossignol, auquel il demande le sens de son chant mélancolique , et qui lui répond à peu près de la même façon rjue la colombe d'une chanson arabe qui se chante encore au Caire à peu près comme dans une chanson populaire répandue en Angoumois et ailleurs : ' Skiin Jfidr/, traduite dans les llltilraliom ef Xorlkeni Anliquilies, etc, Ediiliurk'h , 1814, iit-4°, p. 379. ' Le recueil a èlr Iradnil en tranrais sous ce titre : Ulléraltrt roamtnt. Let Dolmu, etc., deuxième édition. Paris, Joèl Cberboliei, I85i>, ln-18. Le morceau ipic noms citons s'y trouve, p. 84, et dans un antre volume inlitnlè ; Btlltdea et chaatt popnlairet ie la ArauMuie , reeneilUes et traduites par V. Alexandri , etc. Paris, E. Pentn , 18S5, in-li , p. i xi . • Gérard de Nerval, Scéaee île la vie oriealale. Paris, Lecou, 1833, in-8", 1. 1, p. Ilï. Digitized by Google

lui avoir adressé un appel semblable à celui des femmes de Pornic, que nous avons rapporté ci-dessus dans notre argument de la pièce du Rossignol.

Ce dernier oiseau figure encore dans une ancienne ballade danoise pour annoncer, du haut d'une branche d'où son chant se fait entendre, la mort d'une femme aimée [1].

En parcourant les recueils de poésies des provinces danubiennes, je trouve dans les *Doïne, si lacrimiore, si souvenire*, de Basile Alexandri [2], un début parfaitement semblable à celui de la pièce qui nous occupe; c'est une allégorie où la Roumanie est personnifiée sous les traits d'un petit oiseau qui n'ose quitter le bord de son nid parce qu'il voit monter à l'horizon l'ombre d'un vautour *(de Russie)* dont la serre cruelle le menace :

LE PETIT OISEAU.

Petit oiseau blanc, pourquoi restes-tu solitaire auprès de ton nid? Le ciel n'est-il pas pur? L'eau de la source ne coule-t-elle pas limpide?

Pourquoi pleurer amèrement? Vois comme tes frères sont gais, comme ils voltigent et chantent joyeusement à l'ombre des bois.

Quelle douleur, dis-moi, quel regret tourmente ton pauvre cœur, pour que tu restes ainsi solitaire et que tu ne puisses plus chanter, cher petit oiseau?

— L'eau est limpide, ô mon frère, la feuille frémit doucement dans le bois fleuri; mais, hélas, mon nid s'écroule, car depuis longtemps il est rongé par un serpent affreux.

Frère, un immense vautour monte à l'horizon; il fixe ses yeux, il allonge sa serre vers mon petit nid.

Plus près du Pays Basque, en Andalousie, nous voyons un poëte, Garci Ferrans de Gerena, dialoguer avec un rossignol, auquel il demande le sens de son chant mélancolique, et qui lui répond à peu près de la même façon que la colombe d'une chanson arabe qui se chante encore au Caire [3], à peu près comme dans une chanson populaire répandue en Angoumois et ailleurs :

[1] *Skiön Midel*, traduite dans les *Illustrations of Northern Antiquities*, etc. Edinburgh, 1814, in-4°, p. 379.

[2] Ce recueil a été traduit en français sous ce titre : *Littérature roumane. Les Doïnas*, etc., deuxième édition. Paris, Joël Cherbuliez, 1855, in-18. Le morceau que nous citons s'y trouve, p. 84, et dans un autre volume intitulé : *Ballades et chants populaires de la Roumanie*, recueillies et traduites par V. Alexandri, etc. Paris, E. Dentu, 1855, in-12, p. xxx.

[3] Gérard de Nerval, *Scènes de la vie orientale*. Paris, Lecou, 1855, in-8°, t. I, p. 112.

 Rossignolet sauvage, Russignolel charmant. Apprends-moi ton langage , Ton langage d'amant*. Après ce que l’on vient de lire, comment croire que les croyances populaires sur la langue des oiseaux y furent répandues par l’influence Scandinave ou teutonique ’ ? Je n’ai rien à dire sur le second couplet de la chanson basque que l’on va lire , mais le troisième doit m’arrêter un moment. Le poète ^dresse la parole à un soupir et l’envoie à sa bien-aimée. 11 n’est pas rare de rencontrer, dans notre ancienne littérature , des exemples d’interpellations semblables , et le recueil de Laborde m’en fournit deux, l’un de Fraigne, poète du XIV* siècle, l’autre de Philippe de Boulainvilliers , qui rimait au XV*. La première de ces ileux pièces est charmante ; Et où vas-tu , petit souspir, Que j'ai ouï si doulcement? T'en vas- tu mettre à saquement Quelque povre amoureux inartir? Vien çù , dy-moy tost, sans mentir. Ce (lue tu as en pensement. Et oii vas-tu, etc. Iticu te conduye à ton désir Et te ramène à sauvement; Mais je te requiers humblement Que ne faces ame mourir. Et où vas-tu, etc. (£»ai tur la miuû/ue, etc., loin. Il , p. 264. Vuyn encore p. 357.) Ce morceau ne peut que gagner à être mis en parallèle avec ■ On ironve d'aoirea version.^ de celle chinaon , dile de la mariée , dans les hulnclious relaliree aux poétiet popalaires de la France , p. 4;»-5î. * Hutoire de la poésie scandinate, prolégomènes, eic. Paris , Brockbaus el ATcnarios, 1839, in -8", p. 113, en noie. — A un aulre i|u'!i M. du Méril, je citerais ce que Philosltale dit du ciel d'or et d'azur qu'il y avait dans la salle du roi de Bahjlone; on y voyait quatre pelils oiseauz, appelés laniurs des dieux, qui rbanlaieut ordinairement au prince ces paroles : • Prenez garde, sire, que la vengeance divine ne tombe sur vous, si vous ne fades justice. > — Je citerais encore le Lai de l'oiselet, qui dérive certainement d'une sonree orientale. Digilized by Google

BOMANCES. 33<{ (leux cantiguas de inémc sorte (|ue l'on trouve dans le Cancioneiro gérai de Garcia de Rescnde ‘ . La poésie roniaî(|ue nous offre également des pièces que l'on |)eut mettre à côté du couplet bascjue. M. de Marcellus, qui en a publié deux , donne la palme à la seconde , attribuée au prince Jean Caradjea, ancien drogman de la Sublime-Porte *. Complète ou non, dans l'état où elle se trouve, lu chanson basque ne laisse pas que de nous plaire. Ce petit oiseau, cette neige, ces pics élevés avec l'ermitage qui couronne l'un d'eux, ce pèlerinage amoureux vaguement indiqué , ce soupir appelé pour remplir le message d'un cœur épris , tout cela , (luoi qu'en dise un écrivain considérable de nos joiu^, tout cela est poétique. En fidèle disciple de Boileau, M. Saint-Marc Girardin définit la belle et grande poésie, celle où le sentiment, la raison et l'imagination s'aident mutuellement et se font valoir l'une l'autre. « Quand l'imagination veut régner seule , ajoute l'éloquent professeur, elle ôte à la pensée le corps et la substance ; elle en fait une ombre et un fantôme, fantôme brillant et lumineux, mais qui n'a ni trait ni forme, et qui s'évanouit dans son éclat même. Qu'un trait de sentiment, qu'une idée fine et juste soit accompagnée par une image vive et forte qui la répète en l'embellissant, je reconnais là le langage de la poésie; mais une succession d'images brillantes et fugitives, une rapide fantasmagorie de figures opposées, un kaléidoscope avec tous les caprices et tous les jeiLx de la lumière, est-ce là la poésie '? » Je me garderai bien de répondre oui, contrairement au sentiment du spirituel académicien ; mais , sans admettre le moins du monde dans la pièce que l'on va lire, morceau d'une naïveté touchante , l'absence complète de sentiment ou d'idée, je demanderai si l'on ne trouve pas plus de poésie dans les psaumes , dans les odes de f'indare, dans certaines productions de la littérature orientale et daus nombre d'effusions de la musc < T. I. SlDtlgarl, 1846, in-8°, p. 19, 33. ' CkanlM du peuple eu Criée , t. Il, p. 100-106. * Euaii de lillirulure et de morale. Paris, Charpenlirr, 1845, in-18, 1. Il, p. 493. — On trooTC de> rlioses ncellenin ft fort bien dites snr le traraii nécessaire b i'inipiration poétique pour se produire arec arantage, dans Pé et priteul, de M. de Rémosat, t. I, p. 234.

Digitized by Google

deux *cantiguas* de même sorte que l'on trouve dans le *Cancioneiro geral* de Garcia de Resende [1].

La poésie romaïque nous offre également des pièces que l'on peut mettre à côté du couplet basque. M. de Marcellus, qui en a publié deux, donne la palme à la seconde, attribuée au prince Jean Caradjea, ancien drogman de la Sublime-Porte [2].

Complète ou non, dans l'état où elle se trouve, la chanson basque ne laisse pas que de nous plaire. Ce petit oiseau, cette neige, ces pics élevés avec l'ermitage qui couronne l'un d'eux, ce pèlerinage amoureux vaguement indiqué, ce soupir appelé pour remplir le message d'un cœur épris, tout cela, quoi qu'en dise un écrivain considérable de nos jours, tout cela est poétique. En fidèle disciple de Boileau, M. Saint-Marc Girardin définit la belle et grande poésie, celle où le sentiment, la raison et l'imagination s'aident mutuellement et se font valoir l'une l'autre. « Quand l'imagination veut régner seule, ajoute l'éloquent professeur, elle ôte à la pensée le corps et la substance; elle en fait une ombre et un fantôme, fantôme brillant et lumineux, mais qui n'a ni trait ni forme, et qui s'évanouit dans son éclat même. Qu'un trait de sentiment, qu'une idée fine et juste soit accompagnée par une image vive et forte qui la répète en l'embellissant, je reconnais là le langage de la poésie; mais une succession d'images brillantes et fugitives, une rapide fantasmagorie de figures opposées, un kaléidoscope avec tous les caprices et tous les jeux de la lumière, est-ce là la poésie [3]? » Je me garderai bien de répondre oui, contrairement au sentiment du spirituel académicien; mais, sans admettre le moins du monde dans la pièce que l'on va lire, morceau d'une naïveté touchante, l'absence complète de sentiment ou d'idée, je demanderai si l'on ne trouve pas plus de poésie dans les psaumes, dans les odes de Pindare, dans certaines productions de la littérature orientale et dans nombre d'effusions de la muse

[1] T. I. Stuttgart, 1846, in-8°, p. 19, 33.

[2] *Chants du peuple en Grèce*, t. II, p. 100-106.

[3] *Essais de littérature et de morale*. Paris, Charpentier, 1845, in-12, t. II, p. 493. — On trouve des choses excellentes et fort bien dites sur le travail nécessaire à l'inspiration poétique pour se produire avec avantage, dans *Passé et présent*, de M. de Rémusat, t. I, p. 234.

334 LE PATS BISQL'E. populaire , qui présentent les caractères condamnés par M. SaintMarc Girardin , que dans les vers de Boileau et des autres versificateurs de son école. BIDAIA SAN JOSEPHEN OLEnNITAH A. VOYAOE A I-’eRSHTAOE DE SAINT-JOSEPH. f Sobf rrotkrr«.J Chorittoua, iiounit hoiia, Bi hegale/. airian ? Espanalal jouaiteco , EIhurra duc bortean ; Algarreki jouanen gutuc EIhurra hourtzen denian. San .losefen ermiUi Dcsertian goi-a da. Espanalat jouaiteco , Han da goure pausada. Guibelerat so ’guin eta Haspcrrenac ardura. Hasperrcna, liabiloua .Maitiaren borlhala. Bihotzian sar liakin Houra cni beçala, Eta guoro orran izoc iN'ic igorlcn liaidala. Où vas- tu, petit oiseau En l'air sur les deux ailes? Pour aller en Espagne, La neige couvre les montagnes : Ensemble nous irons Quand la neige fondra. L’ennitage de Saint-. losepb Est élevé dans le désert. Pour aller en Espagne, Là se trouve le lieu do notre halte. Regardant en arrière. Fréquents sont nos soupirs. Soupir, va-t-en Jusqu'à la porte de ma bien-aimée. Pénètre dans son coeur Comme elle est dans le mien , Puis tu lui diras Que moi je t'envoie vers elle. LA .SIRÈNE. A’ Ce tragment, donné par M. Chaho dans son Voyage en Navarre a le tour de certains sonnets de Pétrarque et semble imité de ce charmant couplet d’une ancienne chanson française ; Douce dame, comtesse chastelainc De tout vouloir, qui sevrance m'est griez. Si est do vous comme de la seraine , Qui par son chant a plusieurs engingnicz. (Gilles le Viniers : Aler m’ntuel, elr, (Eêtai sur ht musique ancienne el moderne, île UborJe , i. H , p. SRI) A cette époque, il n’est point nirc de rencontrer chez nous des • Chap. Il, p. At, Ai Digitized by Google

BOHAKCES. 333 allusions aux sirènes, dont Wace avait tlonné une description détaillée Dans la Bataille de Lo^uifer, un ancien trouvère en représente une à la chevelure éblouissante qui se inet à chanter *. Guillaume de Loiris , voulant donner une haute idée de certains oiseaux, compare leiu-chant à celui de sereines de mer, qui, dit-il, doivent leur nom à la sérénité de leur voix •. C'est, en général, cette voix merveilleuse des sirènes que nos aneiens auteurs s'accordent à louer Cependant, ils vantent aussi leur beauté ' et la rapidité de leur marche •. Tout le monde connaît une apostrophe du Cid au roi Alphonse, dans laquelle il qualifie des paroles trompeuses de chants de sirènes"-, mais les érudits seuls ont lu ce couplet de Juan de Mena , qui ressemble à celui du poète basque ; Solamente con cantar Diz que engana la screna ; Mas yo no puedo pensar f mil manera de engaûar A vos no vos venga buena. ; Huay de aquel hombre ipu mira, etc. (Cancionero, rtc., pnbl. pnr D Agtislin Doran. Madrid, imprenu de D, Eosebio Aguado, 1829,in-18, p. 10, col. 1. cr. p. 3, col. 1; 99, col. 1; 181, col. 1.) Dans le Pays Basque français, j'ai rencontré, sur la route de Bayonne à Irun, une sirène sculptée au-dessus d'une porte : c'étaient sans doute des armoiries pareilles au premier et au quatrième quartier des armes de Fontarabie * et à celles de la ' Le Rohm» de Brut, etc. Roneo, N DCCC XXXVI, in-8", l. I, p. 37, v. 736 el suif. < Ms. de la Bibl. lmp. n» 7536, fol. »G rcclo. ' Ia Roma* de la Rose, édil. de Mèon, t. I, p. 28. Vojei encore l. II, p. 200, v. 8611, ' Vojes encore la ballade de Villon, dee Dameed* tempe jadis, conplel III; l'Amaat rendu cordeller d robset rance d'amours, si. i. ' Roman de Btancandin, Ms. de la BIbl. imp. n° 6987, loi. 257 recIo, col. 2, v. 18. — La Fleur des balailles Dooltn de Mayenee , etc. * CulllanmeGaiarl, Branche des royaux liyuayes, ann. 1204, v. 3601. (CArm. ual. fr,, édil. Verditre, t. VU, p. 160.) ' Esc bue» Cid Campeador, etc. {Romancero caslellaao, etc. Lcipsique , F.-A. Broebhans, 1844,in-12,t. I,p. 197.) ■ Au XIV* siècle, le sceau de la ville de FontaiHble reprèsenlail une barque dans laquelle se Irouvent des pécheurs qui harponneni une baleine. (Archives de l'Empire, série J, carton 615, pièce n° 9.i Autour de ce sceau on lit : Sigillum eoncilii de Fonle Arahia. Le conlre-scel représente uu chiteau avec cel exergue remarquable : France le proleyr, qui Digitized by Google

allusions aux sirènes, dont Wace avait donné une description détaillée [1]. Dans la *Bataille de Loquifer,* un ancien trouvère en représente une à la chevelure éblouissante qui se met à chanter [2]. Guillaume de Lorris, voulant donner une haute idée de certains oiseaux, compare leur chant à celui de *seraines de mer,* qui, dit-il, doivent leur nom à la sérénité de leur voix [3]. C'est, en général, cette voix merveilleuse des sirènes que nos anciens auteurs s'accordent à louer [4]. Cependant, ils vantent aussi leur beauté [5] et la rapidité de leur marche [6].

Tout le monde connaît une apostrophe du Cid au roi Alphonse, dans laquelle il qualifie des paroles trompeuses de *chants de sirènes* [7]; mais les érudits seuls ont lu ce couplet de Juan de Mena, qui ressemble à celui du poëte basque :

Solamente con cantar
Diz que engaña la serena;
Mas yo no puedo pensar
Cuál manera de engañar
A vos no vos venga buena.

¡ *Guay de aquel hombre que mira*, etc. (*Cancionero*, etc., publ. por D Agustin Duran. Madrid, imprenta de D. Eusebio Aguado, 1829, in-18, p. 10, col. 1. Cf. p. 3, col. 1; 99, col. 1; 181, col. 1.)

Dans le Pays Basque français, j'ai rencontré, sur la route de Bayonne à Irun, une sirène sculptée au-dessus d'une porte : c'étaient sans doute des armoiries pareilles au premier et au quatrième quartier des armes de Fontarabie [8] et à celles de la

[1] *Le Roman de Brut*, etc. Rouen, M DCCC XXXVI, in-8°, t. I, p. 37, v. 735 et suiv.

[2] Ms. de la Bibl. imp. n° 7535, fol. 296 recto.

[3] *Le Roman de la Rose*, édit. de Méon, t. I, p. 28. Voyez encore t. II, p. 200, v. 8511.

[4] Voyez encore la ballade de Villon, *des Dames du temps jadis*, couplet III; *l'Amant rendu cordelier à l'observance d'amours*, st. I.

[5] *Roman de Blancandin*, Ms. de la Bibl. imp. n° 6987, fol. 257 recto, col. 2, v. 18. — *La Fleur des batailles Doolin de Mayence*, etc.

[6] Guillaume Guiart, *Branche des royaux lignages*, ann. 1204, v. 3601. (*Chron. nat. fr.*, édit. Verdière, t. VII, p. 160.)

[7] *Ese buen Cid Campeador*, etc. (*Romancero castellano*, etc. Leipsique, F.-A. Brockhaus, 1844, in-12, t. I, p. 197.)

[8] Au XIV^e^ siècle, le sceau de la ville de Fontarabie représentait une barque dans laquelle se trouvent des pêcheurs qui harponnent une baleine. (Archives de l'Empire, série J, carton 615, pièce n° 9.) Autour de ce sceau on lit : *Sigillum concilii de Fonte Arabia.* Le contre-scel représente un château avec cet exergue remarquable : *France le protege*, qui

'Sia LE PAIS BASQl E. famille Vertiz, dont l’écu porte une sirène avec un miroir à la main emblème national, que M. Cénac Moucaut a retrouvé sur neuf écussons du village d' Aparté. La reine Jeanne d’Évreux possédait une représentation semblable, ainsi indiquée dans le compte de l’exécution de son testament, en date de 1372 : « Item une damoisclle en façon d’une serainne d’argent doré , qui tient un miroir de cristail en sa main, pesant marc et demy, prisié xiij francs *. » Navigateurs, les Basques des côtes de l’Océan ont dû prendre pour armes la représentation d’objets en rapport avec leurs courses lointaines et de nature à en consacrer le souvenir. Or, les sirènes passaient, au moyen âge, pour exister toujours dans la mer des Indes sous deux espèces : l’une , moitié femme et moitié poisson ; l’autre, moitié femme et moitié oiseau ’, et il n’était pas sans exemple qu’il s’en fût montré (juebiu’une sur les côtes du Pays Basque , où on les désignait sous le nom de lamiac *. J’ouvtc le Compendia historial du docteur de Isasti , et je lis, liv. I", cliap. XII, sect. 19, p. 153, qu’au temps de cet écrivain une sirène fut portée par une vague sur un navire du Passage qui rentrait par une tourmente , ([u’elle resta sur le pont, à la grande admiration des marins interdits qui cherchaient comment ils s’en pourraient ren»lre maîtres, et qu’à la faveur du roulis elle sauta à la mer et s’échappa. « Une personne digne de foi, ajoute le crédiüe docteur, m’a certilié le fait, et je le liens pour certain ‘. » vieol i l'apiwi de ce que P. de Hirca {Hittoire it Btan , lia. I, chap. IV, sect. V, p. 1i) et le P. de Larramcndi {Diccimario (n'lj»p«e,pr6laga, pari. Il, cap. V, 1. 1, p. Liij) ont dit des anciennes limites de la France snr la frontière d'Espagne. ' SoHtiario de et talle de la Yaldoria, etc. Su anlor el D. D. Francisco de Elorsa y Rada. En Païuplona : por Francisco Antonio de Neyra, ailo de 17U, in-A°, p. SU. M. de Cénac Moncant donne à la vallée ou université de Verllssana, sur la Bidassoa, composée des bourgs de Narbarle, d'OIereguy et de Legassa, la sirène üoltanl snr ondes, tenant b la main le miroir et le flambeau. {Iliitoire dea Pyriniet, etc., t. V, p. U8.) ’ Colleelion de diaaerlalioiu, aolicu el Irailia parlicnliera relalifa à rhialoire de France, etc., I. XIX, p. 131, 135. ’ Xoliced’nn allas en langue calalane, mannscrll de l'an 1373, etc. {Xollces el eilraila des mannscrils de la BiHiolkeqne dn Roi, etc., t. XIV, 2* part., p. 138.) • Voyci ci-dessus, chap. Vlll, p. 153. * On lit nue histoire presque semblable d’un homme marin qui s'était montré dans la mer de Cadix, dans

VHisloIre naturelle de Piinc, liv. IX, chap. IV. — On trouvera sur les
Digitized by Google

famille Vertiz, dont l'écu porte une sirène avec un miroir à la main [1], emblème national, que M. Cénac Moncaut a retrouvé sur neuf écussons du village d'Aparte. La reine Jeanne d'Évreux possédait une représentation semblable, ainsi indiquée dans le compte de l'exécution de son testament, en date de 1372 : « Item une damoiselle en façon d'une serainne d'argent doré, qui tient un miroir de cristail en sa main, pesant marc et demy, prisié xiij francs [2]. »

Navigateurs, les Basques des côtes de l'Océan ont dû prendre pour armes la représentation d'objets en rapport avec leurs courses lointaines et de nature à en consacrer le souvenir. Or, les sirènes passaient, au moyen âge, pour exister toujours dans la mer des Indes sous deux espèces : l'une, moitié femme et moitié poisson ; l'autre, moitié femme et moitié oiseau [3], et il n'était pas sans exemple qu'il s'en fût montré quelqu'une sur les côtes du Pays Basque, où on les désignait sous le nom de *lamiac* [4]. J'ouvre le *Compendio historial* du docteur de Isasti, et je lis, liv. I^er^, chap. XII, sect. 19, p. 153, qu'au temps de cet écrivain une sirène fut portée par une vague sur un navire du Passage qui rentrait par une tourmente, qu'elle resta sur le pont, à la grande admiration des marins interdits qui cherchaient comment ils s'en pourraient rendre maîtres, et qu'à la faveur du roulis elle sauta à la mer et s'échappa. « Une personne digne de foi, ajoute le crédule docteur, m'a certifié le fait, et je le tiens pour certain [5]. »

vient à l'appui de ce que P. de Marca (*Histoire de Bearn*, liv. I, chap. IV, sect. V, p. 14) et le P. de Larramendi (*Diccionario trilingue*, prólogo, part. II, cap. V, t. I, p. LXXJ) ont dit des anciennes limites de la France sur la frontière d'Espagne.

[1] *Nobiliario de el valle de la Valdorba*, etc. Su autor el D. D. Francisco de Elorza y Rada. En Pamplona : por Francisco Antonio de Neyra, año de 1714, in-4°, p. 344. M. de Cénac Moncaut donne à la vallée ou université de Vertissana, sur la Bidassoa, composée des bourgs de Narbarte, d'Olereguy et de Legassa, la sirène flottant sur ondes, tenant à la main le miroir et le flambeau. (*Histoire des Pyrénées*, etc., t. V, p. 428.)

[2] *Collection de dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France*, etc., t. XIX, p. 134, 135.

[3] *Notice d'un atlas en langue catalane, manuscrit de l'an* 1375, etc. (*Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, etc., t. XIV, 2^e^ part., p. 138.)

[4] Voyez ci-dessus, chap. VIII, p. 153.

[5] On lit une histoire presque semblable d'un homme marin qui s'était montré dans la mer de Cadix, dans l'*Histoire naturelle* de Pline, liv. IX, chap. IV. — On trouvera sur les

KOHAACËÏ. 337 Ün me dirait que lu ligure de pierre dont je parlais tout à l’heure est pour quehiue ehose dans les mentions de sirènes qui viennent de passer sous nos yeux, que je n’en serais que médiocrement étonné. Le chemin de Bayonne en Espagne était autrefois trës-fréquenté par les pèlerins, qui charmaient les ennuis de la route à l'aide de la poésie et de la musique. L’mi d’eux le dit expressément, mais hélas! du la fai'un la plus vulgaire : J’entens à chanter la chanson l)u Pelerin sur la couronne , Que nous cbangeasines à Uaïonne , Üii chacun estoit beau garçon. (U TriqutI de Piquemouche envoyé pour eetrenee par Guéridon, à l'aulheur de la plainete apologétique, pour faire le voyage de S. Jaquet. M. ÜC. XXVI., ia-8", coupl. 135, p. 34.) Il y a plus , le.s pèlerins de marque étaient dans Tusage de se faire suivre de jongleurs. Messire .lean de Chartres et Pierre de. Montferrand, qualiliés dans un ancien document ' de chevaliers de Gascogne, amenèrent, en 13lil , trois de ces artistes à .SaintJacques en Galice. La somme de seize llorins d’or qu’ils reçurent , à leur retour, de l’infant de Navarre D. Luis, nous montre h quel point ces voyages étaient fructueux aux gens de leur espèce *. On le voit encore plus par la confession de Robert de Wourdreton, Anglais , valet de Walter, ménestrel anglais , qui avait accompli le meme pèlerinage , et qui ne manquait jamais de s’arrêter dans les bonnes maisons, d’où il partait toujours avec un présent plus ou moins considérable ’. Après cela, on s’expliqueni peut-être plus facilement l’inféodatioii de la jonglerie d<- Mimizan au sirènes, qne je ne vois pas figurer dans Ire Fée» du moyen âge, eic., de M. Alfred Maur;, des détails dans les lllutlrallo»» of Northern Anilqnilie», etc., p. 387-392, Note» on Lady Crimild'» Wraek. P. 319, l'anteur donne en noie l’analjae de la légende allemande de Méinsine, la fée maillé femme moillé poisson ; il avait lia nne eicelicnie orcasiun de mentionner la légende racontée par Jean Bromion , d'one comtesse d'Anjou qui s'élail envolée d'une église où elle était retenue. (Hiiloriie Anglicana Seriplorei -ï, I. l,col. 1045, 1. 40.) ' Archives de la Chambre des comptes, 4 Pampelune, cart. 14, n° 96. ’ Dieeionario de enllguedade» del reine de Aarnrra, I. II, p. 706 , 707, pal. Peregrinoe ù romerot. • Mémoire» pour »ervir à Vkioloire de Charte» II... tumommé le Maueai», etc., par Secousse, l. II. p. 494 et suiv, 22 Digitized by Google

On me dirait que la figure de pierre dont je parlais tout à l'heure est pour quelque chose dans les mentions de sirènes qui viennent de passer sous nos yeux, que je n'en serais que médiocrement étonné. Le chemin de Bayonne en Espagne était autrefois très-fréquenté par les pèlerins, qui charmaient les ennuis de la route à l'aide de la poésie et de la musique. L'un d'eux le dit expressément, mais hélas! de la façon la plus vulgaire :

J'entens à chanter la chanson
Du Pelerin sur la couronne,
Que nous changeasmes à Baïonne,
Où chacun estoit beau garçon.

(*Le Triquet de Piquemouche envoyé pour estrenes par Gueridon, à l'autheur de la plaincte apologetique, pour faire le voyage de S. Jaques.* M. DC. XXVI., in-8°, coupl. 125, p. 34.)

Il y a plus, les pèlerins de marque étaient dans l'usage de se faire suivre de jongleurs. Messire Jean de Chartres et Pierre de Montferrand, qualifiés dans un ancien document [1] de *chevaliers de Gascogne*, amenèrent, en 1361, trois de ces artistes à Saint-Jacques en Galice. La somme de seize florins d'or qu'ils reçurent, à leur retour, de l'infant de Navarre D. Luis, nous montre à quel point ces voyages étaient fructueux aux gens de leur espèce [2]. On le voit encore plus par la confession de Robert de Wourdreton, Anglais, valet de Walter, ménestrel anglais, qui avait accompli le même pèlerinage, et qui ne manquait jamais de s'arrêter dans les bonnes maisons, d'où il partait toujours avec un présent plus ou moins considérable [3]. Après cela, on s'expliquera peut-être plus facilement l'inféodation de la jonglerie de Mimizan au

sirènes, que je ne vois pas figurer dans *les Fées du moyen âge*, etc., de M. Alfred Maury, des détails dans les *Illustrations of Northern Antiquities*, etc., p. 287-292, *Notes on Lady Grimild's Wrack*. P. 319, l'auteur donne en note l'analyse de la légende allemande de Mélusine, la fée moitié femme moitié poisson; il avait là une excellente occasion de mentionner la légende racontée par Jean Bromton, d'une comtesse d'Anjou qui s'était envolée d'une église où elle était retenue. (*Historiæ Anglicanæ Scriptores X*, t. I, col. 1045, l. 40.)

[1] Archives de la Chambre des comptes, à Pampelune, cart. 14, n° 96.

[2] *Diccionario de antiguedades del reino de Navarra*, t. II, p. 706, 707, pal. *Peregrinos ó romeros.*

[3] *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II... surnommé le Mauvais*, etc., par Secousse, t. II, p. 494 et suiv.

 c’est-à-dire le droit de percevoir certaines redevances sur les jongleurs qui passaient dans cette ville *. A cette époque , ce n’était pas chose facile que de passer les Pyrénées et d’arriver sain et sauf à Saint-Jacques, bien que des chanoines de Saint-Eloi de Compostclle eussent entrepris la police »les chemins, « et etc. Hisloria Composlellana, llb. Il, cap. XX, A. D. 1120. (Bspada sayrada, elc.,t. XX, p. 298. — Compendia hislorialde la proviiicia de Guipuicoa, p. 165. Cf. p. 157, not 31.) ■ Hoyeri de Horeden Annalium pars poster ior, sub ann. 1177. (Rerum Anylirarum Scriptores post Bedam precipui , ed. Ilenrico Savlle. Krancof. N.DCI., in-folio, p. 560, 1. 38.) * Th. Carte, Catat. des rôties yasenns, etc., 1. 1, p. 6. Digitized by GoogI

CHANTS DE MONTETIDEO. 339 mis en route pour Saint-Jacques par la Navarre, reçurent de l'infant D. Luis, gouverneur du royaume, un ordre à tous les mérinos, bailes, prévôts, juges, amirantes, alcaides, alcades, villages, péagers , portiers et autres fonctionnaires, de laisser passer et voyager librement ses bons amis sire Ainieri, etc., qui allaient au seigneur saint Jacques de Galice , et leurs bêtes , monnaies d'or et autres biens quelconques *. ■Viiisi rcconunandé, un pèlerin devait être encore plus exposé aux entreprises des voleurs qu'un pauvre jongleur souvent hors d'état de payer autrement qu'en monnaie de singe. Les gens avaient alors la faculté de se faire assurer, du moins ils l'avaient du temps de Clcirac, qui semble, il est vrai, n'avoir eu en vue que les pèlerinages de Jérusalem et d'outre-mer; mais il nous autorise à croire que l'on en usait de même pour ceux de SaintJacques , quand il ajoute : « Ceux qui entreprenent voyages, ou voeux pour longtemps, ou un passage d'un pays en autre, se pourront faire asseurer pour leim rançon • ZERESA. t.A SIRÈNE. aafart«rr«.^ IJjanclinn nmen bada Caïuasido edor liât Ztrena deitzenden liai. Itsasoan inganatzen Dilu bac pasaiorac, llala nota, ni maitenac. ^Dtâl«et« b«» cAfamitJ Il existe dans l'océan Un lieaii chanteur Que l'on appelle sirène. C'est elle qui sur les mers Enchante et séduit les (lassogers, Comme ma bien-aiméc moi. CHANTS DE MONTEVIDEO. Ar^umt&t. Ayant consacré la moitié d'un chapitre aux émigrations des Basques dans l'Amérique du Sud *, nous ne reviendrons pas sur ' Diceion. dt anligued. dtl re'mo de Navtrra, t. Il, p. 706, 707. > Vi et etuslemei de le mer, etc., édit, de 1661, p. 3i7, ' Vojei ci-dessus, p. 191-196. Digitized by Google

mis en route pour Saint-Jacques par la Navarre, reçurent de l'infant D. Luis, gouverneur du royaume, un ordre à tous les mérinos, bailes, prévôts, juges, amirantes, alcaides, alcades, villages, péagers, portiers et autres fonctionnaires, de laisser passer et voyager librement ses bons amis sire Aimeri, etc., qui allaient au seigneur saint Jacques de Galice, et leurs bêtes, monnaies d'or et autres biens quelconques [1].

Ainsi recommandé, un pèlerin devait être encore plus exposé aux entreprises des voleurs qu'un pauvre jongleur souvent hors d'état de payer autrement qu'en monnaie de singe. Les gens avaient alors la faculté de se faire assurer, du moins ils l'avaient du temps de Cleirac, qui semble, il est vrai, n'avoir eu en vue que les pèlerinages de Jérusalem et d'outre-mer; mais il nous autorise à croire que l'on en usait de même pour ceux de Saint-Jacques, quand il ajoute : « Ceux qui entreprenent voyages, ou vœux pour longtemps, ou un passage d'un pays en autre, se pourront faire asseurer pour leur rançon [2]. »

ZERENA. (Baxa nafartarra.)	LA SIRÈNE. (Dialecte bas navarrais.)
Urandian umen bada	Il existe dans l'océan
Cantasale eder bat	Un beau chanteur
Zerena deitzenden bat.	Que l'on appelle *sirène*.
Itsasoan inganatzen	C'est elle qui sur les mers
Ditu hac pasaierac,	Enchante et séduit les passagers,
Hala nola, ni maitenac.	Comme ma bien-aimée moi.

CHANTS DE MONTEVIDEO.

Argument.

Ayant consacré la moitié d'un chapitre aux émigrations des Basques dans l'Amérique du Sud [3], nous ne reviendrons pas sur

[1] *Diccion. de antigued. del reino de Navarra*, t. II, p. 706, 707.
[2] *Us et coustumes de la mer*, etc., édit. de 1661, p. 327.
[3] Voyez ci-dessus, p. 192-198.

34<) LE P4TS BASQUE. ce sujet, que nous souuues loin d'avoir épuisé ' ; nous ne parlerons que des morceaux de poésie composés presque tous en vue des prix fondés par M. Antoine d'Abbadie, morceaux dont nous donnons les meilleurs. La première de ces pièces est fort belle et mériterait bien qu'on lui consacrât quelques lignes; c'est vraiment une composition, et l'art n'y a point fait disparaitre la naïveté. En la lisant , on se rappelle le ilébut d'une ballade écossaise recueillie par Sir Walter Scott ', ou plutôt celle de Casimir Dclavignc qui commence ainsi : La brigantine Qui va tourner Itoiilc et s'incline Pour nreutrainer. O vierge Marie , l'onr moi priez Dieu ! .\dien, patrie! Provence , adieu ! La seconde pièce, ((ui a pour auteur un certain Martin Eguiatcgtiy, et pour date, Montevideo, le '24 juin 1853, me parait assez remarquable pim la poésie ilu sentiment , sinon par celle des images. Elle doit nous intéresser aussi par l'élévation de son but moral. En la lisant, je me suis rappelé le Taitien de Bougainville, qui, dans le cours de son voyage en Europe, metüùt en strophes cadencées tout ce qui le frappait, espèce de récitatif obligé (|u'il improvisait La troisième pièce, ne faut-il j)as le faire remarquer'/ est du ' Par nemple, uons avons omis des détails Intéressants sur la vie des Basques outre-mer, conslqnés dans une brochure inlliulèe ; La Plata au foini de ne dee iaUrilt commerciaai de la France, part. TardvdeManlravel, capitalnedefrégale. Paris, Imprimerie de Schiller atné, 1851 , ln-8“, p. ft-t8. Vojei encore Buenoa-Atree , $a tilnalion prfeenle, tee laie libdralee, ta population mmigrante , lee propret commerciaux et industrieli, par M. Balcarce (Paris, Imprimerie d'Ad. Blondeau, 1857, grand in-S”, p. 13-17); BnenotApretet let protineet Argentinet.pn N. Charles Chaubet (Rerue contemporaine et Atheiuenm francait, I. XXIX , Paris, 1856, iii-8°, p. Ü6, 2A7); ContidCrationt tur l'émipration det Batpneti Monleeideo, par F. Brie. Bayonne, de l'imprimerie de Lamaignere, 1841, in-8° de 31 pages, etc. ’ The pallanl Crakamt, st. I. (Minttrelsp of tke Scottiih Border, etc. Edlnburgb, 1811, in-8°, vol. II, p. 38.) ‘ Vopape autour du naade , etc. A Paris, H.IK'.C. LXXI., in-A", seconde partie, rhap. III, p. 131.
Digilized by Google

CHANTS DF. MONTEVIDEO. 341 français traduit du basciue. On entend de reste ce que je veux dire. Rien n’empèche un enfant des Pyrénées , qui a vécu vingt ans à Paris , de revenir faire des vers basques dans la Soûle ou dans le Labourd; mais il n’y aura plus dans ces vers d'originalité véritable. Aucun mérite poétique ne recommande la dernière pièce ; c’est une complainte qui n’en a d’autre que d’achever le tableau des malheurs qu’entraine l’émigration des Basques. L'RRCNACO PHESTF.TAN. Bigarren precioa, CiRlZTAR RITEC > Il 1 1 A .S « . ^Raf»rA«rr UpburWrrA.j Nalii nuen cantatu , Aleguera pbartitu ; Bainan cer bihotz mina Ënc bailhan da phizlu? Ene bihotça nota , .Nola daite consola? CONCOURS irURHUOSC. Demième prix, llCim»!^ PAR OR IIARITART UU PATS DE CIII!. ^ DlAltcA* CATArro-Ubouraia.^ J allais cbaïUcr, Partir joyeux; Mais quel mal de cœur S’est allumé dans moi? Mon cœur comment. Comment sera-t-il consolé? Norat hoa , unteia , Norat uteiz Francia ? Norat bola deramac Orai nere bicia? Ene biliotça, etc. Où vas- tu, navire. Où en quittant la France? Oii conduis-tu ainsi Maintenant ma vie? Mon cœur, etc. Bagoaci tristcki, .\raeri(|uetan kbausi Ustez gure goçoa : Esperantza çoroa ! Ene bihotça, etc. Nous partons tristement. Croyant dans les Amériques Trouver le bonheur : Espoir insensé! Mon cœur, etc. Ccrec nau lilluratii, Hola cerec enganntii ? Eguiazeo onac utciric, llçala dut hautatu. Ene bihotça, etc. D'on m'est venue l’illusion , Quelle chose m'a trompé ainsi ? Eu abandonnant les vrais biens. J'en ai préféré l’ombre. Mon cœur, etc. Escual herrian sorteen , Ameriquetan hiltcen , Ai! cer çorte dorpbea Orai dutan bilhateen ! Ene bihotça, etc. .Naître dans les pays basques , Mourir dans les Amériques , Ah I quel triste sort Maintenant je me fais ! Mon cœur, etc. Digitized by Google

français traduit du basque. On entend de reste ce que je veux dire. Rien n'empêche un enfant des Pyrénées, qui a vécu vingt ans à Paris, de revenir faire des vers basques dans la Soule ou dans le Labourd; mais il n'y aura plus dans ces vers d'originalité véritable.

Aucun mérite poétique ne recommande la dernière pièce; c'est une complainte qui n'en a d'autre que d'achever le tableau des malheurs qu'entraîne l'émigration des Basques.

URRUNACO PHESTETAN.

Bigarren precioa,

GARAZTAR BATEC ERAMANA.

(Nafartarr eta laphurtarra.)

Nahi nuen cantatu,
Aleguera phartitu;
Bainan cer bihotz mina
Ene baithan da phiztu?
Ene bihotça nola,
Nola daite consola?

Norat hoa, untcia,
Norat utciz Francia?
Norat hola deramac
Orai nere bicia?
Ene bihotça, etc.

Bagoaci tristeki,
Ameriquetan khausi
Ustez gure goçoa :
Esperantza çoroa!
Ene bihotça, etc.

Cerec nau lilluratu,
Hola cerec enganatu?
Eguiazco onac utciric,
Itçala dut hautatu.
Ene bihotça, etc.

Escual herrian sortcen,
Ameriquetan hiltcen,
Ai! cer çorte dorphea
Orai dutan bilhatcen!
Ene bihotça, etc.

CONCOURS D'URRUGNE.

Deuxième prix,

REMPORTÉ PAR UN HABITANT DU PAYS DE CIZE.

(Dialecte navarro-labourdin.)

J'allais chanter,
Partir joyeux;
Mais quel mal de cœur
S'est allumé dans moi?
Mon cœur comment,
Comment sera-t-il consolé?

Où vas-tu, navire,
Où en quittant la France?
Où conduis-tu ainsi
Maintenant ma vie?
Mon cœur, etc.

Nous partons tristement,
Croyant dans les Amériques
Trouver le bonheur :
Espoir insensé!
Mon cœur, etc.

D'où m'est venue l'illusion,
Quelle chose m'a trompé ainsi?
En abandonnant les vrais biens,
J'en ai préféré l'ombre.
Mon cœur, etc.

Naître dans les pays basques,
Mourir dans les Amériques,
Ah! quel triste sort
Maintenant je me fais!
Mon cœur, etc.

342 LE FATS BASQDE. Escual Herri rnaitea, Pays Basque chéri , Herri pare gabea , Pays sans pareil , Hiltcea lia neretçal C'est pour moi mourir Hi gabe bicilcea! Que de vivre loin de toi. Ene biliolça , etc. Mon cœur, etc. Adios, uina maitc. Adieu , mère bien .aimée , Gallcen çaitut pu ere : Je vous perds aussi ; Ni çu ganic urrunduz, .Me séparant do vous , Ceinbal bicico rare ? Combien de temps allez- vous vivre ? Ene bihotça , etc. Mon cœur, etc. Eguin dutan botua Le vœu que j'ai fait , Baldin bethetcen bada , S'il peut s'accomplir. Laster itçulico naiz , Vite je retournerai. Ama ona, çure gana. Ma bonne mère , auprès do vous. Ene mina bertcela Ma douleur autrement Nola daite consola ? Comment sera-t-elle consolée? ESCUALDl'N LE DASQL'B BATCN BlUOTZIIXAC VOXTBBtDeOHAT , ... t KMIQREAHUIITB VIDEO. YDAMBZ ^ I..pbort.rr..) Uboardin.j Gazte nintcen oraino , J'étais bien jeune encore, Âski errana da , Et cet aveu suffit , Adin harlan gutiîio A cet âge peu Gaiiça phisatcen da : La chose se pèse : Adilu nuieneco Dés t[ue j'eus entendu Hontcbiden fnma, De Montevideo la renommée , Herriai-en uzteco De quitter mon pays Lotcen-çaut su-lama. Le désir ardent me pressa. Ni airatceco Iwcen Autant nDée 1853, n° 546, jcidl 6 oelobre. Digiiized by Google

CHANTS DE MONTETIDEO. 343 Nulenean elhez , (Ils) m'eurent par leur» paroles, Nindulen amarralu Ils m'avaient enchaîné Cinez eta leguez ; Par serments et par contrats; Guero, atchikitccco , Puis, pour y être fidèle. Portuan auhenez, Retenu soupirant au port. Bicitcen ikhasteco Et apprenant à vivre Nituenac ianez. Au prix de tout mon avoir. Pasaiaco dcmboraz Du temps de la traversée üaitcic errai teco Du mal a dire Nihorc ez du nienluraz, Personne n'a peut-être. Clarki mintçatceco ; A franchement parler : Lur-sagar ustclasco, Pommes de terre pourries , Chardin liegui gorri Sardines aux yeux rouges Han ciren iastatceco Faisaient nos festins Bihotz altchagarri. Et nos ragoûts. Hala guinduen ere Ainsi avions-nous aussi Sabela cimurric , Le ventre moins tendu-. Iran gabe batere , Sans courir nul danger. Amenxen beldurric; Ues rêves (causés par la plénitude d'esOoiti-beili agudo , Les entrailles révoltées , [tomac) ; Bogiiia ilhiinic , L'œil sombre. Ikhusi Monlebido, (Nous avons) vu Montevideo, Üoi-doia biciric. A peine respirant encore. Biciaren erdia La moitié de la vie Baita csperantça, Étant l'espérance , Untcico miseria Los misères de la navigation Abantciric datça, Sont déjà oubliées , Gelacotz Icihorrian , Puisqu'en terre ferme , Ciotcn, multçoca Uisait-ou , par monceaux étaient ■ Urre, cilliar hirian L'or et l'argent dans la ville Billeeco aburca. •\ ramasser par poignées. Bainan cnganiüa Mais la tromi)orie. Orai dut ikhusten, .Maintenant je la vois; Ene erhokeria Et ma folie Ongui deitboralcen. Bien je la déplore. Anicnx eder batetic D'un magnifique rêve Nola den ilkhitren, Comme on s'éveille , Ontliasunen enlitic Au milieu des richesses Escal hux nintcen. Je me trouvais en pleine indigence. Urruneco eltcea Dans les pays lointains j usqu'aux marmites Errana da urrcz. Sont réputées d'or. Digitized by Google

Nutenean elhez,
Ninduten amarratu
Cinez eta leguez;
Guero, atchikitceco,
Portuan auhenez,
Bicitcen ikhasteco
Nituenac ianez.

(Ils) m'eurent par leurs paroles,
Ils m'avaient enchaîné
Par serments et par contrats;
Puis, pour y être fidèle,
Retenu soupirant au port,
Et apprenant à vivre
Au prix de tout mon avoir.

Pasaiaco demboraz
Gaitcic erraiteco
Nihorc ez du menturaz,
Clarki mintçatceco :
Lur-sagar ustelasco,
Chardin begui gorri
Han ciren iastatceco
Bihotz altchagarri.

Du temps de la traversée
Du mal à dire
Personne n'a peut-être,
A franchement parler :
Pommes de terre pourries,
Sardines aux yeux rouges
Faisaient nos festins
Et nos ragoûts.

Hala guinduen ere
Sabela cimurric,
Içan gabe batere,
Amenxen beldurric;
Goiti-beiti agudo,
Beguia ilhunic,
Ikhusi Montebido,
Doi-doia biciric.

Ainsi avions-nous aussi
Le ventre moins tendu,
Sans courir nul danger,
Des rêves (causés par la plénitude d'estomac);
Les entrailles révoltées,
L'œil sombre,
(Nous avons) vu Montevideo,
A peine respirant encore.

Biciaren erdia
Baita esperantça,
Untcico miseria
Ahantciric datça,
Celacotz leihorrian,
Cioten, multçoca
Urre, cilhar hirian
Biltceco ahurca.

La moitié de la vie
Étant l'espérance,
Les misères de la navigation
Sont déjà oubliées,
Puisqu'en terre ferme,
Disait-on, par monceaux étaient
L'or et l'argent dans la ville
A ramasser par poignées.

Bainan enganioa
Orai dut ikhusten,
Ene erhokeria
Ongui deithoratcen.
Amenx eder batetic
Nola den ilkhitcen,
Onthasunen erditic
Escal hux nintcen.

Mais la tromperie,
Maintenant je la vois;
Et ma folie
Bien je la déplore.
D'un magnifique rêve
Comme on s'éveille,
Au milieu des richesses
Je me trouvais en pleine indigence.

Urruneco eltcea
Errana da urrez.

Dans les pays lointains jusqu'aux marmites
Sont réputées d'or.

344 LE PATS BASQCE. Iklius beça etcliea, Que l'on s'y rende et les maisons sont vues Aurkliitcen da lurrez. Maçonnées de bouc, Cer erran guchiago Qu'ajouter encore Alceman gaichoez, Goncernant les pauvres dupes , Uguian guehichago Au moyen de, plus que de pain. Gasnaki emanez ? Fromage donné •? Aide gucietaric De toutes parts Himat ethorriac Ici accourus sont Edo çoin motelaric Et de tous les points Guiçon galgarriac : Les dupeurs d'hommes : Irabaciac chuhur, l'eu de bénéfices Ardura gasluac. iKt) nombreuses dépenses. Gaizki ez laizko segur, Gortes ils ne seraient pas mal placés , Carcelan sarthuac. Jetés dans les prisons. Nonbail balu icndeac, Si quelque part on trouvait. Nonbait descansua ! Quelque part le repos ! üadire langiiileac , Voilà les ouvriers; Non da sosegua? Mais où les cliantiers do travail? Batean gucria eta Tantôt la guerre et Berlcean oliointna , D'autres fois le pillage. Non nalii canilioUi , Partout les poignards , Nüiz nalii hil liotra. Partout les meurtres. Lur batelaric sallo, Sortir d'une province. Ya berlcera curri , Gourir à l'autre. Hemen gabillça suello Tels nous sommes dans le dénûment Nigar eguingarri. Dignes de larmes. nain ongui nintakena Moi qui pourrais être si bien Nere sort-lierrian, Dans mon lieu natal , Ccr yan , cdan nukona Qui avais de quoi boire et manger Alla amen aldiani Auprès de mes père et mérol Non çarele gazleco. Un êtes-vous, de mon jeune âge Oi! lagon maileac? 0 compagnons aimés? Nun dire bcstetaco üii sont de nos fêtes Gure ioslalceac? Les amusements? Ger arrniUiüim ela Quels transports et Ger alegrunlcia! Quelles allégresses ! Hala iraungui l>aila G'est ainsi (|u'il est passé , ürduco bicia. Lu beau temps d'alors. Aldiz hemen Innmlcii Mais ici par troupeaux ' Proncrüo ^ivalcnl au nôlrc : PIni de heurre qitt de ptiR. Digitized by Google

CHANTS DE MONTEVIDEO. 345 Galnllça, tristeac! Nous errons, malheureux! ElKiirrcnlçat beldurca. Objets d’effroi les uns pour les autres. Cer dohacabeac ! Quelle triste e.\istence! Ardurenic lialere, Le plus souvent vivant Mairuac iduri, Comme oiseaux de proie. Enian gabe batere Sans avoir nul souci Condu arimari. l)u salut de notre dnie. Üraintche eçagutccn Trop tard je reconnais Uui cinez eguia , Hautement la vérité , Dcranche auliendatcen Trop tard je pleure Ene haurkeria. Mon enfantillage. Batbederac hargatic Que chacun néanmoins soit Gueroral guardia, A l'avenir mis en garde (par mon exemple). Dedcren casco dunic Qu'aucun ayant bonne tête Hunat ez abia. Ne s’embarque pour ces pays. Harçaçue exemplu, Prolitez de mon expérience. Ncre Escualdunac, 0 mes Basques 1 Ez ceren enganatu , Que l’on ne trompe plus Gaztcco lagunac. Mes compagnons de jeunesse. Hor bercail duçue Là même vous possédez Segur onlhasuna, Les biens solides , Beiratceii baduçuc Si vous savez conserver larraikilasuiia. Bonne conduite. Hitzno bat çurctacu , Un mot pour vous. Arreba Caltalin. Soeur Catherine. Churiguciac oro Tout ce qui parait blanc Ez dire, ez irln. N’est pas fleur de farine. Eçaitçu gaitcituco .Ne vous formalisez pas Erraitearekin : Si je vous dis Presuna ohorezco , Que des personnes tenant à leur honneur Balfiü liiinal ez yiii. Pas une ne doit aborder ici. Batbederac deçala Que chacun garde laio-den lierria Le pays qu'il habite , Preça, ama beçala , Et chérisse comme une mère Lur maitagarria , Sa contrée de terre ferme , Duelaric seguitccn En y suivant toujours Bicitce moldea : Les droits sentiers de la vie : Mortanche da aurkliilzeii Là on trouve facilement Geriico bidea. Le chemin du ciel.
Digitized by Google

Gabiltça, tristeac!	Nous errons, malheureux!
Elgarrentçat beldurca.	Objets d'effroi les uns pour les autres.
Cer dohacabeac!	Quelle triste existence!
Ardurenic halere,	Le plus souvent vivant
Mairuac iduri,	Comme oiseaux de proie,
Eman gabe batere	Sans avoir nul souci
Condu arimari.	Du salut de notre âme.
Oraintche eçagutcen	Trop tard je reconnais
Dut cinez eguia,	Hautement la vérité,
Beranche auhendatcen	Trop tard je pleure
Ene haurkeria.	Mon enfantillage.
Batbederac hargatic	Que chacun néanmoins soit
Guerorat guardia,	A l'avenir mis en garde (par mon exemple),
Bederen casco dunic	Qu'aucun ayant bonne tête
Hunat ez abia.	Ne s'embarque pour ces pays.
Harçaçue exemplu,	Profitez de mon expérience,
Nere Escualdunac,	O mes Basques!
Ez ceren enganatu,	Que l'on ne trompe plus
Gazteco lagunac.	Mes compagnons de jeunesse.
Hor berean duçue	Là même vous possédez
Segur onthasuna,	Les biens solides,
Beiratcen baduçue	Si vous savez conserver
Iarraikitasuna.	Bonne conduite.
Hitzño bat çuretaco,	Un mot pour vous,
Arreba Cattalin.	Sœur Catherine.
Churiguciac oro	Tout ce qui paraît blanc
Ez dire, ez irin.	N'est pas fleur de farine.
Eçaitçu gaitcituco	Ne vous formalisez pas
Erraitearekin :	Si je vous dis
Presuna ohorezco,	Que des personnes tenant à leur honneur
Batño hunat ez yin.	Pas une ne doit aborder ici.
Batbederac deçala	Que chacun garde
Iaio-den herria	Le pays qu'il habite,
Preça, ama beçala,	Et chérisse comme une mère
Lur maitagarria,	Sa contrée de terre ferme,
Duelaric seguitcen	En y suivant toujours
Bicitce moldea :	Les droits sentiers de la vie :
Hortanche da aurkhitzen	Là on trouve facilement
Ceruco bidea.	Le chemin du ciel.

346 LE PATS BASCCE. URRl'NACO PHESTETAN. Lcheii prerioa. CMItA DUINCAATUA : B. CILHAK BABDOZTARIIAC (GUIDA ^ LApburlBrr».^ Ëntçuuic espantutan Indien Iierria, Bcldurlu ero gabe otlie den eguia , Montebidorat nolia ceinbait nrtherençal , Aisia bildu nahiz azken cguncnlçal. Ëz naucan hainitz cola hcrritic ioaitea, Guli nakien cer cen nigar eguitea. Unteirat nohanean, orai dut seiUitcen Uamuaren eztena biliotcean sarlcen. Bertce aldiz oihoazkigun irrilan egunac, ïrisieric orai dilul aldcan lagunac. Adiolarat çaizkil nigarrcz hurbiltcen, Iduri naiotola bethicotçat hillcen. Sor lokbuan nitnen esteca guciac ; EONnOURS n'üRRUONE. Premier prix. CHADT CÜIPOsé PAR B. C(LUAB(, DI BARDOS. Ubourain.) Entendant vanter le renom des Indes, Sans même douter de sa vérité, Pour Montevideo je pars pour quebiues années. Voulant m’assurer du bien-être pour mes derniers jours. J'ignorais combien c'est grande atTaire do quitter son pays. Je savais moins encore ce que c’est que pleurer. Mo rendant à mon vaisseau, maintenant je comprends Que malheurcu.x est qui ne sait rentrer en lui-môme. Autrefois mes jours s'écoulaient dans la joie , Maintenant tristes à mes ciHa-s sont mes compagnons. Pour les adieux ils ne m'approchent que dans les larmes. Il semble qu'ils me conduisent pour jamais à mon tombeau. Au lieu de ma naissance j’avais tous mes liens ; ' Exlrail do Mtuaÿcr dt Bayoïint. Digilized by Google

CHIMS UE MOMTETIDEO. 3+7 Ez dakil haiidic urrun cer daucan biciac. Adios crratean herri maiteari, Diliolça çaurthua, naiz eman nigarrari. Diruarcn goseac etclietic narama : U Ici behar dut alla , utci behar ama, Scgurantçaric gabe nihoiz biliurlccco , Iragan atseguinac berriz cobratceco. Lur atcoan rubaitra la.ster iraimguitcen, Desterruan guizona gaztcrric çahartcon ; Uau galdeturcn bellii lierria biliolçau, Escasa ez Iwtheco iral>aci untçac. Desierruan non causi lierrico inendiac , Aiten cguin ederren lekhuuo handiac ? Ohilu ez(iuila ere ez dut adituren , liczcariorat ez nu bcstetan deilliuren. Üesterruco bidean erortcon denari Lagun onic etçaio aguertcen sokliorri ; Eritcean ez dukc amaren artharic, Hil daiteke inguruan nihor gabetaric. Je ne sais loin de là quel sort m'est réservé. En disant adieu à mon cher pays , Le cœur brisé, je me prends à pleurer. La soif de l’or m’entraîne loin de ma maison : J’y laisse mon père , j’y laisse ma mère, Sans certitude de les revoir jamais , Et de compenser de nouveau les jours de l’exil. L’arbre transplanté languit sur le sol etranger. Dans l’exil l’homme vieillit à la fleur des ans ; Là le cœur de réclamer toujours le pays , Et ce vide, les onces d’or ne pourront le remplir. A l’étranger où trouver nos montagnes , Témoins fameux des exploits de nos pères ’ Je n’entendrai pas la cloche connue de mon village. Elle ne m’appellera plus aux joies, aux fêtes. A qui succombe sur la terre étrangère N’accourent point, pour le secourir, des amis dévoués; Malade, il n’aura point les soins d’une mère , .Mourant, personne pour recevoir son dernier soupir. Digitized by Google

Ez dakit handic urrun cer daucan biciac.
Adios erratean herri maiteari,
Bihotça çaurthua, naiz eman nigarrari.

Diruaren goseac etchetic narama :
Utci behar dut aita, utci behar ama,
Segurantçaric gabe nihoiz bihurtceco,
Iragan atseguinac berriz cobratceco.

Lur atcean çuhaitça laster iraunguitcen,
Desterruan guizona gazterric çahartcen :
Han galdeturen bethi herria bihotçac,
Escasa ez betheco irabaci untçac.

Desterruan non causi herrico mendiac,
Aiten eguin ederren lekhuco handiac?
Ohitu ezquila ere ez dut adituren,
Bezcariorat ez nu bestetan deithuren.

Desterruco bidean erortcen denari
Lagun onic etçaio aguertcen sokhorri ;
Eritcean ez duke amaren artharic,
Hil daiteke inguruan nihor gabetaric.

Je ne sais loin de là quel sort m'est réservé.
En disant adieu à mon cher pays,
Le cœur brisé, je me prends à pleurer.

La soif de l'or m'entraîne loin de ma maison :
J'y laisse mon père, j'y laisse ma mère,
Sans certitude de les revoir jamais,
Et de compenser de nouveau les jours de l'exil.

L'arbre transplanté languit sur le sol étranger,
Dans l'exil l'homme vieillit à la fleur des ans :
Là le cœur de réclamer toujours le pays,
Et ce vide, les onces d'or ne pourront le remplir.

A l'étranger où trouver nos montagnes,
Témoins fameux des exploits de nos pères?
Je n'entendrai pas la cloche connue de mon village,
Elle ne m'appellera plus aux joies, aux fêtes.

A qui succombe sur la terre étrangère
N'accourent point, pour le secourir, des amis dévoués ;
Malade, il n'aura point les soins d'une mère,
Mourant, personne pour recevoir son dernier soupir.

34^ LE FAIS BASQDE. Adios Escual Herri, liambal onhetaia , Hirn cerua çaitac ezin aliantcia. IJzten darozkitciat maite ditudanac, Etlior-hahi, aita-amac, liaurreco lagunac. .Nuizbat ahanUen badutene ama ona, lieldur ez nadin Pthor, nigarrcz dagona , Alianzlon badut aita, ahanztpn berria , Mlioiz ez bekit mugui aboan mihia. Urrun , Jauua, niganic, otboi, çoriguilça Hustua cauBitccco aita-ameii egoiloa! Aitcilic eguida^u Idbur nadin laster, Eta gooaditçadan luraki, çuri esker. Adieu, Pays Basque, que j'appréciai trop pou. Ton ciel, je ne saurais jamais l'oublier. Je te laisse tous ceux que j'aime , Mais à titre de retour, mou père, ma mère, mes amis d'enfance. Ab ! si jamais j'oublie ma bonne mère Qui est dans les larmes, craignant de ne plus me voir. Si j'oublie mon père, mes amis, mon pays. Qu'à jamais ma langue reste immobile dans ma boucbe. Éloignez de moi. Seigneur, je vous prie, le inalbeur De trouver vide la demeure de mes père et mère 1 Accordez-moi prompt retour des pays étrangers, [mes jours. ■\fln que, grâces à vous, je jouisse longtemps encore des auteurs de POL'I.OUMPA. [Basa oafartarra,^ Mila zortzi elmn eta berrogoi eta bigarrena , Ustail bilalKitearen bamaseigarrcn eguna, Dantu berri cbarmagarri bauc eman içan nituiena, Siiiet bat errecontraturic citakeien ederreua. LE NAUFSAOE. [Bas Dssarrais.j L'an mil huit cent quarante-deuxième, Le seizième jour du mois de juillet. J'avais composé ces magnifiques chants nouveaux. Ayant rencontré un sujet le plus beau possible. Digitized by Google

Adios Escual Herri, hambat onhetsia,
Hire cerua çaitac ezin ahantcia.
Uzten darozkitciat maite ditudanac,
Ethor-bahi, aita-amac, haurreco lagunac.

Noizbat ahantzen badut ene ama ona,
Beldur ez nadin ethor, nigarrez dagona,
Ahanzten badut aita, ahanzten herria,
Nihoiz ez bekit mugui ahoan mihia.

Urrun, Jauna, niganic, othoi, çorigaitça
Hustua causitceco aita-amen egoitea!
Aitcitic eguidaçu bihur nadin laster,
Eta goça ditçadan luçaki, çuri esker.

Adieu, Pays Basque, que j'appréciai trop peu,
Ton ciel, je ne saurais jamais l'oublier.
Je te laisse tous ceux que j'aime,
Mais à titre de retour, mon père, ma mère, mes amis d'enfance.

Ah! si jamais j'oublie ma bonne mère
Qui est dans les larmes, craignant de ne plus me voir,
Si j'oublie mon père, mes amis, mon pays,
Qu'à jamais ma langue reste immobile dans ma bouche.

Éloignez de moi, Seigneur, je vous prie, le malheur
De trouver vide la demeure de mes père et mère!
Accordez-moi prompt retour des pays étrangers, [mes jours.
Afin que, grâces à vous, je jouisse longtemps encore des auteurs de

---

POULOUMPA.

(Basa nafartarra.)

Mila zortzi ehun eta berrogoi eta bigarrena,
Ustail hilabetearen hamaseigarren eguna,
Cantu berri charmagarri hauc eman içan nituiena,
Suiet bat errecontraturic citakeien ederrena.

LE NAUFRAGE.

(Bas navarrais.)

L'an mil huit cent quarante-deuxième,
Le seizième jour du mois de juillet,
J'avais composé ces magnifiques chants nouveaux,
Ayant rencontré un sujet le plus beau possible.

CHANTS DE MOXTETIDEO. 340 Suicl bal ederra cela gucia da eguia , Impossible liçateke hurren dissimulalcia. Malur liorrec harrituren tu Espana eia Francia llorren bertee pasaierekin galdu içan den unteia. Han ciren i>eiia handiac erresusaric gabiac, Herioa ikhusten eta ihesi ecinghiac. Han baciren gure jendiac, ahaidiac, adiskidiac ; Miserabliac ilho dira, heiec eguin diluzte Indiuc. Untei harlan hasle hastctic, Baionatic pharthilcelic Cer nalii sofritu date pena gucien parthetic; L'rrun bethi placerrelic, Monte-Bideorat liolcclic, Nigar eta heiagoraz phartilu dira mundiitic. Senharra eta eniaztia bcrc baurrekdan Guerkin arilu içan dire horiorekilan ; Azkenian ilho dira oro elgarrekilan , Itsasoaren colerac juan ditu berekilan. Suielic aski badugu gure l>ailhan sartceco , Arima gaicho horien cerurat goniendatceco. Que le sujet fût beau en entier, c'est une vérité , Impossible il serait de le contester. C’est un malheur qui épouvantera l'Espagne et la Kninco, Qu'avec tant de passagers perdu soit un navire. Il y avait là des peines grandes et sans remède , (De) voir la mort et de ne pouvoir tenter la fuite. Là se trouvaient nos compatriotes, parents, amis ; . Les malheureux I ils se sont noyés, ils ont fait ainsi leurs Indes ‘. Dans ce navire, dés le commencement, de Bayonne depuis le départ Tous ils ont subi des maux de toute espèce; Loin toujours de leurs vœux, de l'arrivée à Montevideo, Au milieu des larmes et des cris ils sont partis de ce monde. L’époux et l'épouse et leurs enfants Étaient en lutte avec la mort; Enfin engloutis tous ensemble, La fm-eur de la mer en a fait ses victimes. Nous avons assez de motifs pour rentrer en nous-mêmes. Pour recommauder ces chères Ames au ciel. ' Leur fortune. Digitized by Google

Suiet bat ederra cela gucia da eguia,
Impossible liçateke horren dissimulatcia.
Malur horrec harrituren tu España eta Francia
Horren bertce pasaierekin galdu içan den untcia.

Han ciren pena handiac erresusaric gabiac,
Herioa ikhusten eta ihesi ecinghiac.
Han baciren gure jendiac, ahaidiac, adiskidiac :
Miserabliac itho dira, heiec eguin dituzte Indiac.

Untci hartan haste hastetic, Baionatic pharthitcetic
Cer nahi sofritu dute pena gucien parthetic;
Urrun bethi placerretic, Monte-Bideorat helcetic,
Nigar eta heiagoraz phartitu dira mundutic.

Senharra eta emaztia bere haurrekilan
Guerlan aritu içan dire heriorekilan ;
Azkenian itho dira oro elgarrekilan,
Itsasoaren colerac juan ditu berekilan.

Suietic aski badugu gure baithan sartceco,
Arima gaicho horien cerurat gomendatceco.

Que le sujet fût beau en entier, c'est une vérité,
Impossible il serait de le contester.
C'est un malheur qui épouvantera l'Espagne et la France,
Qu'avec tant de passagers perdu soit un navire.

Il y avait là des peines grandes et sans remède,
(De) voir la mort et de ne pouvoir tenter la fuite.
Là se trouvaient nos compatriotes, parents, amis :
Les malheureux ! ils se sont noyés, ils ont fait ainsi leurs Indes [1].

Dans ce navire, dès le commencement, de Bayonne depuis le départ
Tous ils ont subi des maux de toute espèce;
Loin toujours de leurs vœux, de l'arrivée à Montevideo,
Au milieu des larmes et des cris ils sont partis de ce monde.

L'époux et l'épouse et leurs enfants
Étaient en lutte avec la mort;
Enfin engloutis tous ensemble,
La fureur de la mer en a fait ses victimes.

Nous avons assez de motifs pour rentrer en nous-mêmes,
Pour recommander ces chères âmes au ciel.

[1] Leur fortune.

55ü LE PATS BASQPE. Cor inalurra horion daco, exemplii bat Riirotaco. Rihoiccan sar balakigu, niaiz Jaincoaz orlioitoooo. Ikliiisi gninituionian Monte-Hideoco loihorrac, Uanciren nnindu huntaco placer gucien ondarrac : nantie goiti deihadarrac, nigarraceta ni.irrascac Mila fritz oguin cituien ixasoaren indarrac. Ueusic ez da guiçona ez guiconai-cn jakina, Guciac garhaitcon ditu Jainco jaunaren doliainac : Han itho dira guiçonac iguerica rakitonac; Berce batçu escapatu batero ez çakilenac. Capitainaz kestione niintço dira jemliac ; Nie ez deçaket juja çoinec dioten eguia. Ez da remedioric, engoilic hoc jiianac dira. Afera hortan aucilarat nibor ez daite abia. Untei baron capitaina cen guiçon jakina, Ez cen cargu hartaraco içan ez balitz entçuna; Hura ere gu beçala liiltcora inundum jina, Han itlio diren gucientçal hura içan azken orena. Mundu huntan laur cantoin, bazter gucietan, Quel désjiatre pour euxl Raison pour nous, [Dieu. Dans nos cœurs s'il se pouvait graver, de penser plus souvent notre Quand nous eûmes aperçu de Montevideo les plages. Là furent de toutes les joies de ce monde les dernières : Dès lors les cris d'alarmes, les pleurs et la voix des sanglots Mille fois l'emportant couvrirent lie bruit d)cs elTorts de la mer. • Rien n'est l'homme ni le savoir humain , Les décrets du seigneur Dieu les dominent tous : Là ont péri dans les flots des nageurs habiles ; Quelques autres ont survécu, ne sachant nullement nager. Contre le capitaine certaines personnes soulèvent une accusation; Mais je ne saurais juger lesquels disent la vérité. 11 n'y a plus do remède, déjà ils ont péri. En pareilles circonstances nul n'oserait assurer une ressource. De ce vaisseau le capitaine était expérimenté, 11 ne fût point parvenu à cet emploi s'il n'en eût été capable ; Mais lui aussi comme nous pour mourir était venu , Et pour tous ceux qui là ont péri , là devait être leur dernière heure. Aux quatre coins du monde, de toutes parts. Digilized by Google

CHANTS DE UÜNTETIDEO. 351 Berri hau liedatiiren, da ez da dudarican ; Arribatccn dcnian hescualdun herriotan, Aita amac urthuren dira nigarrez chagrinetan. Berrehiin eta hogoi eta lininabi pro.suna Mcinent bâtez fundilu dira, oi cer biholz mina! Cerural eguiten ciluzlcn marrasca, oihu saniinac, Otboizteu cituztciaric Jaincoa eta Birjina. Unlci bartaco presuna gaicliuen guidaria Badakit nungo senie cen; pasaicrkelaria , Oflcio iiiiserablia çuion, ene idurian; Berc pasaier giiciekin ceruan dago aguian. L’rricaltccco dira pasaierkebiriae : Hebl'i \-aizlen urthiac baino juan dironac hobiac. Leltra lellraren gainian igonà liebar dira Francian iiirric duiena ez dadin bnnal abia. Francialic jin giiinen cor nabi don gostaric, Guiniluion erresoursa giiciac cbaliuluric ; Monte-Bideun guira orai cliagrinez aberasturic. Hamaseigarren bersu huntan orai nulia sarteera : Geltc nouvelle se répandra, il n'y a point de doiilo; Lorsqu’elle (senil arrivée dans les

contrées bas

Berri hau hedaturen, da ez da dudarican;
Arribatcen denian hescualdun herrietan,
Aita amac urthuren dira nigarrez chagrinetan.

Berrehun eta hogoi eta hamabi presuna
Mement batez funditu dira, oi cer bihotz mina!
Cerurat eguiten cituzten marrasca, oihu saminac,
Othoizten cituztelaric Jaincoa eta Birjina.

Untci hartaco presuna gaichuen guidaria
Badakit nungo seme cen; pasaierketaria,
Oficio miserablia çuien, ene idurian;
Bere pasaier guciekin ceruan dago aguian.

Urricaltceco dira pasaierketariac :
Heldu çaizten urthiac baino juan direnac hobiac.
Lettra lettraren gainian igorri behar dira
Francian lurric duiena ez dadin hunat abia.

Franciatic jin guinen cer nahi den gostaric,
Guinituien erresoursa guciac chahuturic :
Monte-Bideon guira orai chagrinez aberasturic.

Hamaseigarren bersu huntan orai nuha sartcera :

Cette nouvelle se répandra, il n'y a point de doute;
Lorsqu'elle (sera) arrivée dans les contrées basques,
Pères et mères fondront en larmes de douleur.

Deux cent trente-deux personnes
En un instant englouties, oh! quel désastre navrant!
Vers le ciel tous élevaient leurs voix plaintives, leurs cris de détresse,
Adressant leurs supplications à Dieu et à la Vierge.

Des malheureux qui montaient ce vaisseau, le guide
Je sais d'où il était fils; recruteur de passagers,
Un emploi misérable il avait, selon moi;
Avec tous ses passagers, cependant, au ciel il est peut-être.

Ils sont à plaindre les recruteurs de passagers :
Les années passées étaient meilleures que celles qui se préparent.
Lettre sur lettre envoyer il faut
Afin qu'en France qui a des terres ne songe pas à venir ici.

De France nous étions venus avec d'énormes dépenses,
Nous avions des ressources telles quelles dissipé :
A Montevideo nous voici maintenant de chagrins enrichis.

Dans le seizième verset je vais entrer :

35-2 LE PATS BASQCE. Suiela frango Lanuke; kaiiian presalccn liai/ tinilcern. Monte-Bideorat jin nintoan cantu liauien nioldatcera ; O Chain I jiian banindadi Baionarat cantatcem! Malicrc ample j'aurais encore ; mais je m'empresse de finir. (Dans la ville) de Montevideo je me suis rendu pour composer ces l'Iùt Dieu que je pusse aller à Bayonne les climiler! [chanU ; MES MÉDITATIONS. Arlumeat. Les vers qui suivent sont tl'un jeune prêtre de Cibourc, nommé Camoussary ; il les composa dans les dernières périodes d'une maladie de poitrine qui l'enleva, à la fleur de l'àge, à sa mère, veuve, et dont il était, à ce que l'on assure, l'unique soutien. Cette pièce pourrait prêter à une notice littéraire étendue, pour peu que l'on voulût la comparer avec les élégies que Tibulle *, Millevoye •, Mallilàtre, Gilbert et d'autres poètes de l'école mélancolique du XIX* siècle, ont composées sur un sujet semblable '. 11 est fort douteux (jue le pauvre Camoussary en ait eu connaissance, et parfaitement, sûr que c'est seulement par hasard qu'il s'est rencontré à son début avec un |>oële romaïque, qui fait ainsi parler un infortuné ; t Voyez ce flot et l'autre comme ils vont d'un pas égal vere l'Océan , leur inévitable tombeau 1 Je vais comme eux moi-même. Je n'attends et n'espére qu'une tombe ouverte *, • etc. D'un prêtre, on devait s'attendre à un chant de délivrance et presque d'allégresse, et l'on observe avec étonnement dans ses vers ce caractère particulier de la poésie matérialiste , la préoccupation exclusive du jeune poète îi décrire sa maladie. ' Èlèi,, liv. III, i'Iég. II. A ciMc de l'élcgie de Tibulle, on peut placer nue pièce charmante de Gielhc, inlimlée le Tombeau d'Auafréon. ' Èlèf., lir. I. la CMIe det feuille». • Voyez encore une chanson écossaise en deux couplets, inlilulèe ; Ike Saut of Dealk, qui se tronxc dans Ike Caledouian mutleal Reperlory, cIc. Edinburgh : prinled by Oliver di Co,, tSOG, in-12, p. A6, A7. < Ckaul» du peuple eu Grèce, par M. de Marcellus, l. Il, p. IBM. Digitized by Googli

MES MÉni TATIONS. 3'»;Î La fin est hors de proportion et même de vraisemblance; je serais tenté de la croire ajoutée. ENE OOUUETVO. MES MÉniTATIOSS. (L*pburt«rT«. j ^Dial«:lc 4u Memlitic nota dolin Telle ([uo de nos inoniagnos .s'en va Ura ixasorat, L'eau vers la mer, Hala ni lianiola, Ainsi moi je marche. Lasterra, tombarat. Rapide, vers la tombe. AcatMda acabo, 11 est passé , il est passé Neretçat dembora ; Pour moi le temps (de la viei ; fianoa secutaco Je vais pour jamais lîilen lierritara. Dans le pays des morts. Uildoxari olsoa Comme le loup enlace Nüla çaio lotcen , La jeune brebis , Arranoac usoa Comme le vautour Mola bailli liartcen , Saisit la colombe , Hala nau herioac Ainsi la mort Crudelki sesitcen. Cruellement m'étreint. Oi ! nere heiagorac Hélas! mes cris déchirants K/.du ez unkiicen. Ne peuvent pas la toucher. Aspaldian fufielaii Depuis longtemps dans mes os Nacarken sartua (Je porte un mal) pénétrant Hilherriral naraman , Qui m'entraîne à la région des morts. Min poçoatua. Mal impitoyable. Dolorezco oiiean Sur un lit de douleur Urai itzatua , Maintenant étendu , Scnditcen dut çaneUin Je sens dans mes veines Odola hoztua. Mon sang se glacer. Scgu nola baitu Comme la cire se seul Su gorriac iirlcen , Couler par la flamme , Hala cne bicia du Ainsi ma vie devient Uaitçac iraunguitcen. Consumée par la maladie. Ezdul ez guchiago Non, non, désormais Senditcen biciric , Je ne sens plus de vie , Hil baino lehenago Avant le trépas Hila naiz ya danic. Je suis déjà mort. Trnnco baten pareco, Semblable à un tronc d'arbre. Uhean etçarra, Étendu sur sa couche ,
23 Digitized by Google

La fin est hors de proportion et même de vraisemblance; je serais tenté de la croire ajoutée.

ENE GOGUETAC. (Laphurtarra.)	MES MÉDITATIONS. (Dialecte du Labourd.)
Menditic nola doha	Telle que de nos montagnes s'en va
Ura ixasorat,	L'eau vers la mer,
Hala ni baniola,	Ainsi moi je marche,
Lasterra, tombarat.	Rapide, vers la tombe.
Acaboda acabo,	Il est passé, il est passé
Neretçat dembora;	Pour moi le temps (de la vie);
Banoa seculaco	Je vais pour jamais
Hilen herritara.	Dans le pays des morts.
Bildoxari otsoa	Comme le loup enlace
Nola çaio lotcen,	La jeune brebis,
Arranoac usoa	Comme le vautour
Nola baitu hartcen,	Saisit la colombe,
Hala nau herioac	Ainsi la mort
Crudelki sesitcen.	Cruellement m'étreint.
Oi! nere heiagorac	Hélas! mes cris déchirants
Ezdu ez unkitcen.	Ne peuvent pas la toucher.
Aspaldian fuñetan	Depuis longtemps dans mes os
Nacarken sartua	(Je porte un mal) pénétrant
Hilherrirat naraman,	Qui m'entraîne à la région des morts,
Min poçoatua.	Mal impitoyable.
Dolorezco ohean	Sur un lit de douleur
Orai itzatua,	Maintenant étendu,
Senditcen dut çañetan	Je sens dans mes veines
Odola hoztua.	Mon sang se glacer.
Sego nola baitu	Comme la cire se sent
Su gorriac urtcen,	Couler par la flamme,
Hala ene bicia du	Ainsi ma vie devient
Gaitçac iraunguitcen.	Consumée par la maladie.
Ezdut ez guehiago	Non, non, désormais
Senditcen biciric,	Je ne sens plus de vie,
Hil baino lehenago	Avant le trépas
Hila naiz ya danic.	Je suis déjà mort.
Trunco baten pareco,	Semblable à un tronc d'arbre,
Ohean etçarra,	Étendu sur sa couche,

354 LE PATS BASQtE. Bue gorphutza dago Mon corps se trouve Gaitzac urren iana. Presqu'enlièrementminéparleinal. Eniz ditazke highi Je ne saurais pins mouvoir Ene inembro hotçac; Mes membres glacés; Mihia dut lodi, Ma langue (aussi j'ai) épaisse, Bcguiac çorrotçac. (El) les yeux hagards. Yadanic ecin adi Déjà je n'entends plus MitUço çaizkidenac , Deux qui me parlent, Erdi ikliusten erdi Je ne distingue qu'à demi Nere maiterenac. Ceux qui me sont les plus chers. Hela! hil aintcineco, Hélas! pronostic de mort présenté . Icerdi hormaluac La sueur glaciale üauskil behiu hetico M'a à jamais Uogortu inembroac. Endurci les membres. Orduan apheçari Alors au prêtre Oihu deihardaca, .Yppels empressi'-s, Hihcen naicela hari. Que je me meurs llar deoan lasterra, Et qu'il se hâte. Ama çaisco emati Ma mère s'abandonne Mgar marrascari : Aux larmes en sanglottant : Helas! etsimenean Hélas! dans le désespoir Nigarra socorri. Les larmes sont un secours. Eriaren othoitça Les prières des mourants Duela eguiten. Me sont appliquées. Haut asken laguntça Et les derniers secours Apheçae ematen : Le prêtre me les administre : « Arima guiristifio, « Ame chrétienne , Jaincoaren haurra. Enfant du Seigneur, Hoa, parti hadi, din Va, pars, dit-il, Abramen sonera. » Au sein d'Abraham. • Dolamenekin guero. Tristement ensuite, L'erugo sainduac Les saints du ciel Xerelçat hitarleco Pour moi intercesseurs Dire galdatuac. Sont invoqués, lendcac belhaunico El le peuple à genoux Ene ingurutan (Est) autour de moi, Halabilz errateco Pour répondre amen Nere ingurutan. Autour de moi. Bolsua çaut baratzen Mon pouls s'arrête, Chipiteen bihotça ; Mon cœur se resserre : .Ail ecin diol, harteen Ah I je ne puis plus, prendre Digitized by Google

Ene gorphutza dago	Mon corps se trouve
Gaitzac urren iana.	Presqu'entièrement miné par le mal.
Eniz ditazke highi	Je ne saurais plus mouvoir
Ene membro hotçac;	Mes membres glacés;
Mihia dut lodi,	Ma langue (aussi j'ai) épaisse,
Beguiac çorrotçac.	(Et) les yeux hagards.
Yadanic ecin adi	Déjà je n'entends plus
Mintço çaizkidenac,	Ceux qui me parlent,
Erdi ikhusten erdi	Je ne distingue qu'à demi
Nere maiterenac.	Ceux qui me sont les plus chers.
Hela! hil aintcineco,	Hélas! pronostic de mort présente,
Icerdi hormatuac	La sueur glaciale
Dauskit behin betico	M'a à jamais
Gogortu membroac.	Endurci les membres.
Orduan apheçari	Alors au prêtre
Oihu deihardaca,	Appels empressés,
Hiltcen naicela hari,	Que je me meurs
Har deçan lasterra,	Et qu'il se hâte.
Ama çaisco eman	Ma mère s'abandonne
Nigar marrascari :	Aux larmes en sanglottant :
Helas! etsimenean	Hélas! dans le désespoir
Nigarra socorri.	Les larmes sont un secours.
Eriaren othoitça	Les prières des mourants
Duela eguiten,	Me sont appliquées,
Daut asken laguntça	Et les derniers secours
Apheçac ematen :	Le prêtre me les administre :
« Arima guiristiño,	« Ame chrétienne,
Jaincoaren haurra,	Enfant du Seigneur,
Hoa, parti hadi, dio	Va, pars, dit-il,
Abramen soñera. »	Au sein d'Abraham. »
Dolamenekin guero,	Tristement ensuite,
Cerugo sainduac	Les saints du ciel
Neretçat bitarteco	Pour moi intercesseurs
Dire galdatuac.	Sont invoqués.
Iendeac belhaunico	Et le peuple à genoux
Ene ingurutan	(Est) autour de moi,
Halabitz errateco	Pour répondre *amen*
Nere ingurutan.	Autour de moi.
Bolsua çaut baratzen	Mon pouls s'arrête,
Chipitcen bihotça :	Mon cœur se resserre :
Ai! ecin diot, hartcen	Ah! je ne puis plus, prendre

CHANSONS UORALES. 355 Rein diol hatsn. Har çaçu , o Jaincoa ! Har ene arima. Banoha , ah I banoha ; Adio, cno ainu. Je ne puis ma respiration. Recevez , ô Dieu I Recevez mon âme. Je pars, ah! je pars; Adieu, ma mère. Ene arima ganda , Berce mundura gau, Dohatsua hil bada Jaunaren Kakean. Lurrean da guelditu Ene gorpimlz hütça, Harag'crdi ustcldu , Hiratu afrusa. Mon âme s'esl envolée. Envolée vers l'autre monde. Heureuse si elle est morte Dans la paix tlu Seigneur. Dans la lerrejepose Mon corps glacé , Chair â moitié consumée. Affreuse pourriture. Bertcee dautet çarrateen D'autres ont fermé Aho gogorlua. Ma bouche immobile, Bertcec orriez hestoii D'autres de leurs doigts ont formé Begui ubcldua. Mes yeux vitrés. Miiiise çahar baten Dans un vieux linceuil Bamean gordea , Enveloppé et caché , Naute cachan ematen. On me place dans le cercueil. Oi , nere sortea I 0 ma destinée 1 Oihu suinez eskillac -Meçuteen du yadan Ghiçonbat herioc Duela eraman. ■ Jaincoac diocla Misericordial • Diote berehala , Et' horra gucia. Par ses lugubres plaintes la cloche Annonce déjà Qu'un homme la mort Vient d'enlever. • Que Dieu lui fasse Miséricorde! • Ditron aussitôt. Et tout est consommé. L'EAU ET LE VIN. Arftutotnt. Nous avons tiré ce dialogue du journal VAriel *, où M. Chaho l'a publié d'une façon incomplète , à dessein à ce ({Uc l'on assure. Tout ce que nous pouvons dire de cette pièce, c'est que le premier couplet n'est pas sans analogie avec ces vers d'une chanson de Bcllman , que Gustave III appelait son Anacréon suédois ; ' N" du 38 srplenibre 18A5. Digitized by Google

Ecin diot hatsa.	Je ne puis ma respiration.
Har çaçu, o Jaincoa!	Recevez, ô Dieu!
Har ene arima.	Recevez mon âme.
Banoha, ah! banoha;	Je pars, ah! je pars;
Adio, ene ama.	Adieu, ma mère.
Ene arima ganda,	Mon âme s'est envolée,
Berce mundura gan,	Envolée vers l'autre monde,
Dohatsua hil bada	Heureuse si elle est morte
Jaunaren bakean.	Dans la paix du Seigneur.
Lurrean da guelditu	Dans la terre repose
Ene gorphutz hotça,	Mon corps glacé,
Harag'erdi usteldu,	Chair à moitié consumée,
Hiratu afrusa.	Affreuse pourriture.
Bertcec dautet çarratcen	D'autres ont fermé
Aho gogortua,	Ma bouche immobile,
Bertcec erriez hesten	D'autres de leurs doigts ont fermé
Begui ubeldua.	Mes yeux vitrés.
Mihise çahar baten	Dans un vieux linceuil
Barnean gordea,	Enveloppé et caché,
Naute cachan ematen.	On me place dans le cercueil.
Oi, nere sortea!	O ma destinée!
Oihu suiñez eskillac	Par ses lugubres plaintes la cloche
Meçutcen du yadan	Annonce déjà
Ghiçonbat herioc	Qu'un homme la mort
Duela eraman.	Vient d'enlever.
« Jaincoac dioela	« Que Dieu lui fasse
Misericordia! »	Miséricorde! »
Diote berehala,	Dit-on aussitôt,
Et' horra gucia.	Et tout est consommé.

L'EAU ET LE VIN.

Argument.

Nous avons tiré ce dialogue du journal l'*Ariel* [1], où M. Chaho l'a publié d'une façon incomplète, à dessein à ce que l'on assure. Tout ce que nous pouvons dire de cette pièce, c'est que le premier couplet n'est pas sans analogie avec ces vers d'une chanson de Bellman, que Gustave III appelait son Anacréon suédois :

[1] N° du 28 septembre 1845.

35C LE l’AIS BA8QDE. Guhben Noacli var en licilersman : Le ih'tc Noé était un lirave homme : Nar han gick ur arken ; Il sortit do l’ardie , Plantera han pâ markcn Planta la vigne dans la campagne , Myckelvin, ja,deUagjordehan,tU Oui, et il lit très-bien, «it. (Falda Skrifur af Cari Hfiehatl Bellman. Slockholm , Uenr. Oust. N'ardstrAm , 1835-6, ln-18, Ijerde Dtleo, sid. 80.) Je ferai remarquer encore que la chanson basque débute de la même manière (ju’une ballade et oraison de Villon pour le repos de t l’ame du bon feu maistre Jehan Cofard ; • Pere Noé, qui plantastes la vigne, etc. (OEuvrtr de maiiire Fratifoit yitlon , edil, de U. Prompsaolt , p. 194.) L’académicien Gonzalez .\rnao nous apprend que le P. Domingo Meaghcr, théologien et poêle de mérite (|ui llori.ssait à Valladolid dans la seconde partie du siècle dernier, avait composé en zorzicos, ou octaves , un poi-me badin sur les propriétés du vin , et il en cite cette strophe comme la meilleure : tiuizon bat ardobague liage erdi illà, Marmar dabilza tripac Ardoaren billù ; Dana edan czquero Ardoa chit ongui, Uuizonic chatarrinac Valiyo ditu bi '. Lu homme sans vin Msl il moitié mort , Scs entrailles murmurent Demandant du vin; Mais après avoir bu Du vin en abondance, L’homme le plus chétif En vaut deu.x. DBA ETA ABNOA. ^Laphurt«rra.) Noe, leghe zaharreco (ihizon famatuia, Ziic landatu zinnicn Lehenic m.Thastia. Aihen balins luira. i.'eau et i.e vin. ^Labourdin.) .Noé, l'homme célèbre de la vieille loi , c'est par vous que fut plantée la première vigne. Qui vous mit en tète de fixer dans la terre ce cep précieux ? C'est lui ' Dite, feogr.-hhl. de EsptOt, Sfcc. 1, 1. Il, p. SU, col. 4, art. San Sebaelun.
Digitized by Google

RHAMSOAS XOSALES. 357 Norc eniuii zau/.un hiinira qui rend l'hommo consolé, à liUrrian fincutzia? l'iieurc do sa tristesse. Ghizona bere tristezian Khausitzen don orenian Harc duuca consolatuia. {Bis.j A>MOA. U VI A. Ariioa nizen bcçala Ni Haute oliuratzen, Cum]Kignia gucietan Clioilki nute niaitutzeii. Kranciau, Italian, Bai Ota oro Espaüan N'ic oro cliarmatzen , Erregheren gorthian, Bethi maliain buruian Ni naute ozartzen. (Bis.) C'est moi que l'on honore, coinine lo vin que je suis; c'est moi seul que l'on aime dans toutes les assemblées. En France, en Italie et aussi en Espagne , à la cour même des rois, c'est moi qui tiens partout le haut Iwut do la table. l'eau. Mire balenarua Arras duc handia; Ehiz bada funtsian ITainitz maitagarria. Ghizona desordrian nie ezartzen duc mundiau , Mendratzen osagarria; Hiz eghin thatchen garbitzera, Eta haieu casatzera Ni nauc obligatuia. (Bis.) Ta jactance est grande; mais au fond tu n'es pourtant pas si aimable. C'est toi qui, par le monde, entretiens les hommes dans la discorde; tu altères la santé, et les souillures que tu produis, c'est moi qui suis obligé de les laver, de les faire disparaître. ARAOA. LE VIA. Giiizona dagonian Tristeziac harturic, Zembait phena , dolures llihotza liimkituric, Edau lieza nitaric Beiria arras lietheric , Gliupida gaberic ; llaren phena doloriac, Changrin , pasioniac, Ikisaturen tiat nie. (Bis.) UIA. Eue charmac czdituc Batere ghibelatzen. , Arnoan den ghizona Quand l'homme se trouve eu proie à la mélancolie, le eteur louché de quelque peine, de quelque douleur, qu'il lioive do moi à plein verre et sans scrupule; peines, douleur, chagrins, liassions, je chasserai tout, moi. l'iau. Mes charmes ne le cèdent en rien aux tiens. L'homme noyé dans lu vin ne songe point à moi ; Digitized by Google

Norc eman zauzun burura
Lurrian fincatzia?
Ghizona bere tristezian
Khausitzen den orenian
Harc dauca consolatuia. *(Bis.)*

qui rend l'homme consolé, à l'heure de sa tristesse.

ARNOA.

Arnoa nizen beçala
Ni naute ohoratzen,
Compagnia gucietan
Choilki nute maitatzen.
Francian, Italian,
Bai eta ere Españan
Nic oro charmatzen,
Erregheren gorthian,
Bethi mahain buruian
Ni naute ezartzen. *(Bis.)*

LE VIN.

C'est moi que l'on honore, comme le vin que je suis; c'est moi seul que l'on aime dans toutes les assemblées. En France, en Italie et aussi en Espagne, à la cour même des rois, c'est moi qui tiens partout le haut bout de la table.

URA.

Hire balenarua
Arras duc handia;
Ehiz bada funtsian
Hainitz maitagarria.
Ghizona desordrian
Hic ezartzen duc mundian,
Mendratzen osagarria;
Hiz eghin thatchen garbitzera,
Eta haien casatzera
Ni nauc obligatuia. *(Bis.)*

L'EAU.

Ta jactance est grande; mais au fond tu n'es pourtant pas si aimable. C'est toi qui, par le monde, entretiens les hommes dans la discorde; tu altères la santé, et les souillures que tu produis, c'est moi qui suis obligé de les laver, de les faire disparaître.

ARNOA.

Ghizona dagonian
Tristeziac harturic,
Zembait phena, dolores
Bihotza hunkituric,
Edan beza nitaric
Beiria arras betheric,
Ghupida gaberic :
Haren phena doloriac,
Changrin, pasioniac,
Casaturen tiat nic. *(Bis.)*

LE VIN.

Quand l'homme se trouve en proie à la mélancolie, le cœur touché de quelque peine, de quelque douleur, qu'il boive de moi à plein verre et sans scrupule: peines, douleur, chagrins, passions, je chasserai tout, moi.

URA.

Ene charmac ezdituc
Batere ghibelatzen.
Arnoan den ghizona

L'EAU.

Mes charmes ne le cèdent en rien aux tiens. L'homme noyé dans le vin ne songe point à moi;

358 LE tjL\S BlSQl'E. Nitaz ezduc orhuilzen ; Hirü nonclialantzian Eta balcnarian Ezpirilia die galtzen. Gracia, cüii!

CBAKSONS MOBILES. 359 Nie diliat izaiten. Muudu gucico frutuiac Nie ditiat frescatzen , HunUiac itsasoan , Betlii comercioan Ditiat iribilazten , Eta balheiu sainduan Mesa sacrifleiouan Ni bainiz khausitzan. (Bis.) lUHOt. Ni erc kliausilzen nue Mesa sainduan, Hi l)eno lehenago Sacrifleiouan. Hordan ezduc halerc Abantailic batero Eramaiten mundian. Hic biliotza tristetzen Eta nie alagheralzun Ghizonen artian. (Bis.) Uli. Hire alagrancia Fite duc pasalzen , Familietan descansuric Hic ezduc eraaiten ; Gbizona ostatuian , Disputaren buruan , Maiz duc ezarrarazten ; Hartaric nahigabiac, Ardura beriotziac Dituc egbinarazten. (Bis.) Ezduc emaiten Arraposturic? Ago beraz bolacho Confundituric. Gbizonac hi utziric Eta ni niaitaturic Hobeki eghinen die : Betlii bake lionian Osagarri liobiun , Üenbora pasaturen die. (Bis.) les louanges véritables. Je rafraîchis les fruits de la terre entière, je promène sur les mers les navires toujours en commerce; j'ai ma place dans le saint baptême et dans le sacrifice de la messe. Li vin. Moi aussi je me trouve à la sainte messe, et je suis du sacrifice avant toi. En cela du moins lu n'as sur moi aucun avantage. Tu attristes le cœur, et je le réjouis , entre hommes. l'(40. Ton allégresse passe rapidement, lu ne laisses aucun repos dans les familles, tu mets souvent ton homme chef de la dispute dans la taverne : par là tu occasionnes les déplaisirs, souvent les meurtres. .Ne fais-tu point à ceci ([uelque réponse'/ Reste de la sorte confondu. L'homme fera mieux de le haïr et de m'aimer : toujours dans une douce quiétude et dans une santé plus douce encore , il vivra de longs jours. Digitized by Google

Nic ditiat izaiten.
Mundu gucico frutuiac
Nic ditiat frescatzen,
Huntziac itsasoan,
Bethi comercioan
Ditiat iribilazten,
Eta batheiu sainduan
Mesa sacrificiouan
Ni bainiz khausitzen. *(Bis.)*

les louanges véritables. Je rafraîchis les fruits de la terre entière, je promène sur les mers les navires toujours en commerce; j'ai ma place dans le saint baptême et dans le sacrifice de la messe.

ARNOA.

Ni ere khausitzen nuc
Mesa sainduan,
Hi beno lehenago
Sacrificiouan.
Hordan ezduc halere
Abantailic batere
Eramaiten mundian.
Hic bihotza tristetzen
Eta nic alagheratzen
Ghizonen artian. *(Bis.)*

LE VIN.

Moi aussi je me trouve à la sainte messe, et je suis du sacrifice avant toi. En cela du moins tu n'as sur moi aucun avantage. Tu attristes le cœur, et je le réjouis, entre hommes.

URA.

Hire alagrancia
Fite duc pasatzen,
Familietan descansuric
Hic ezduc emaiten;
Ghizona ostatuian,
Disputaren buruan,
Maiz duc ezarrarazten :
Hartaric nahigabiac,
Ardura heriotziac
Dituc eghinarazten. *(Bis.)*

L'EAU.

Ton allégresse passe rapidement, tu ne laisses aucun repos dans les familles, tu mets souvent ton homme chef de la dispute dans la taverne : par là tu occasionnes les déplaisirs, souvent les meurtres.

Ezduc emaiten
Arraposturic?
Ago beraz holache
Confunditurie.
Ghizonac hi utziric
Eta ni maitaturic
Hobeki eghinen dic :
Bethi bake honian
Osagarri hobian,
Denbora pasaturen dic. *(Bis.)*

Ne fais-tu point à ceci quelque réponse? Reste de la sorte confondu. L'homme fera mieux de te haïr et de m'aimer : toujours dans une douce quiétude et dans une santé plus douce encore, il vivra de longs jours.

360 LE FAIS BASQUE. LA B O R A n I A . (SobtroWrrft.j ühorc, amorio labonriari , Gure hazliagatic neeatten deoari ! Harcn medioi lurrac cerbail du eniaiteii , llari eakcrrac! orogoliade bixilrcn. Ohore, amorio, etc. Hathaorrac amaOaa amalaco hartzcii , Rala balli befala biholiei mallalceii : Gore altaflori, loborarlari, Amorio dezogon eman hazordari. AskI rscarniatuz, izertoz, necaloz, Bere osagarria miialan jncaloz, Laborari gaciioac mondla do liazlen, Eslierric naiii bada czlian ukhcitcii. Oliorc, amorio, elr. Oiiian hiriiarra dago aliaizerir , Arraucura gnziac ioiiaii iliorbirir : Laboriac nlu arghi-io oghilrn, Aziaiac ihitzian "Oizirlo ezarli-n. Ohore , amorio , etc. Aroartn bcidorrez rzta baraliico , Hotzac , boroac, deiizec ezlo lol.^alacll : /aimbal crc boitukc Uoa borlliilzagu , Hambat iiobeki zaio buiharrrz lulhoco. Ohore, amorio, etc. Laborariac nekez gocnhalii ogoia , Zoc gozaioro dozo iiiriiar nagoia. .Nahi befala zira bclhi zn izaneii , A8ki nekez hark beiiu arihoa ukheoen. Oiiorc , amorio , cir. Laboraria , jiiico otho zaic rgoua larhen erreguebatet- iiiUemau zeiana? Goiz rdo brrani olhc haie Ikhoosireii , Igaiit-oroz oilioa liiopiOan ezarleii ? Oliorc, amorio, eic. LE LABOUREUR. ^Dial«ct« eoulatic) Monneor, amour an labooreur. Pour noos ooarrir h celui qui s’épuiie! Par loi la terre fournit ses froils, Grdces h lui, tons noos «izons. Honneur, amour, etc. Le nourrisson adopte pour mère sa nourrice, El comme telle la chérit de loul son cœur : A noire père nourricier, le laboureur, l’orlons amour, c'est loi qui noos nourrit. A force de travail . de sueurs , de fatigues , En jouant mille fois sa santé , Le pauvre laboureur nourrit les peuples. Bien que reconnaissance il n’oblienne aucune. Honneur, amour, etc. Au lit le citadin s'oublie et sommeille. Ensevelissant tout .souci dans le sommeil : Le labooreur ne fait pas sommeil de jour. Ses talons dans la rosée de bonne heure il plonge. Honneur, amour, etc. lA! cliaugement de temps iic l'arrêtera pas , Le froid, le chaud, rien ne l'épouvantera, H'autaut seront ses travaux plus rudes, H antant il les bravera d'iin cœur plus niAle. Honneur, amour, etc. Ia! froment péniblement récolté par le laboureur, C'est vous qui le mangez, citadin indolent. A votre gré vous aurez toujours vos aises, AssezdiRicilement lui se nourrira même de mais. Honneur, amour, etc. Il laboureur, l'arrivera l-il jamais !>' jour tjac le promit jadis on bon roi 'f E.sl ce lAl ou tard que l'on le verra Chaque dimanche mettre une poule au pot? Honneur, amour, etc. Digiiized by Google

CHÀ.^SnitlS MORALES. 3G1 r.OL'NTRBBANDISTARBN CASTVAC. CHANSONS DU CONTREnANDICR. ^B«s« c*:4rt«rr«.J ^01al«3t« b42 aaTârraij.^ Cantore berri bat/ii, Aire aiharrian, Nabi ditut phazatu Orai presentian. Cer niiseria dugun Orai herrietan, Indarric eziii eguin üure countrebandan ! Quelques chauLs nouveau.\ , Sur l'air ancien. Je veux composer A cette heure même. Quelle détresse nous avons Maintenant dans nos contrées , Qu'il n'y a plus de ressource Dans nos contrebandes! Cüunlrcbandislac dira Orai dolugarri , Ueusic erin athera Gobernamenduari. Guardas betheric daude Sokbuac igueri ; Ezin conflda gaude Segretuz nehori. Les contrebandiers sont Kn ces temps bien à plaindre, Ne pouvant rien arracher Au gouvernement. De douaniers sont remplis Et débordent tous les recoins ; Nous ne saurions plus nous lier l'our un secret A personne. Offlcio guis' oroz Ce métier en tout sens Guizonen galceco , l'erte de l'homme , Et' abialuz gueroz Et une fois commencé Neke den' uzteco. Est impossible à quitter. Baldin fortuna bami Si j'avais assez de fortune Auber bicitceco , l'our vivre sans rien faire , Cliede on eguin nu Je ferais bien serment Seculan ez ioaiteco. De ne jamais frauder. Sorthu izan banintz Si j'étais né Aitoren semia. De la race des nobles, Edo, ezta beztaininlz. Ou, du moins, Arrandaz liethia, Muni de bonnes renies, Eznien phensatuco Je n'aurais point songé Couutrebandan liaslia; A commencer de contrebande; Uainaii niz bethico .Mais pour toujours je suis Gaicho eskeleria. La pauvreté même. Rztut debocioneric Je n'ai p;is de pensées dévotes Ardura pliensatccn, .Souvent dans mon esprit, Baici count rebanda rie Mais oui, les contrebandes Non aise pasateen. Où mieux je les puis passer. Kjirdin bekhatu badul Si par là je pèche Digiiized by Google

COUNTREBANDISTAREN CANTUAC.

(Basa nafartarra.)

Cantore berri batzu,
Aire zaharrian,
Nahi ditut phazatu
Orai presentian.
Cer miseria dugun
Orai herrietan,
Indarric ezin eguin
Gure countrebandan!

Countrebandistac dira
Orai dolugarri,
Deusic erin athera
Gobernamenduari.
Guardas betheric daude
Sokhuac igueri;
Ezin confida gaude
Segretuz nehori.

Officio guis' oroz
Guizonen galceco,
Et' abiatuz gueroz
Neke den' uzteco.
Baldin fortuna banu
Auher bicitceco,
Chede on eguin nu
Seculan ez ioaiteco.

Sorthu izan banintz
Aitoren semia,
Edo, ezta beztainintz,
Arrandaz bethia,
Eznien phensatuco
Countrebandan hastia;
Bainan niz bethico
Gaicho eskeleria.

Eztut debocioneric
Ardura phensatcen,
Baici countrebandaric
Non aise pasatcen.
Bardin bekhatu badut

CHANSONS DU CONTREBANDIER.

(Dialecte bas navarrais.)

Quelques chants nouveaux,
Sur l'air ancien,
Je veux composer
A cette heure même.
Quelle détresse nous avons
Maintenant dans nos contrées,
Qu'il n'y a plus de ressource
Dans nos contrebandes!

Les contrebandiers sont
En ces temps bien à plaindre,
Ne pouvant rien arracher
Au gouvernement.
De douaniers sont remplis
Et débordent tous les recoins;
Nous ne saurions plus nous fier
Pour un secret à personne.

Ce métier en tout sens
Perte de l'homme,
Et une fois commencé
Est impossible à quitter.
Si j'avais assez de fortune
Pour vivre sans rien faire,
Je ferais bien serment
De ne jamais frauder.

Si j'étais né
De la race des nobles,
Ou, du moins,
Muni de bonnes rentes,
Je n'aurais point songé
A commencer de contrebande;
Mais pour toujours je suis
La pauvreté même.

Je n'ai pas de pensées dévotes
Souvent dans mon esprit,
Mais oui, les contrebandes
Où mieux je les puis passer.
Si par là je pèche

362 LE PiTS BISQUE. Horrela eguiten , Me conduisant ainsi , Jinco, jaunatan dut, De Dieu, mon seigneur, j'aurai Urricalmendu izanen. Soulagement et pardon. Countrebandistaren Tristura handia, Ikliara lotsaren Biliotzn harlia. Gosc eta egarrian Ardura izaitia, Hori inundu huiilan Eue bicitcia. Du contrebandier Grande tristessC, Do tremblement, de crainte .'km cœur sera chargé. Dans la faim , dans lu soif Être souvent, Telle est en ce bas monde Mon existence. Guardia lioric dilugu Etsai handinc. Bethi umen tiigii Non guiren galdiac, Guaitiarrac ezarriz Emanez diruia , Guczurrcz igorriz Jente necatuia. Nous avons ces douaniers Grands ennemis. Toujours on nous les dit en quête Des lieux où nous errons, Nous postant dos espions Gagnés à prix d'argent, Ou trompant par leurs mensonges Le pauvre monde. Gobernamenduac du , Oi , guizon fldelic , Et' pagatccn ditu Ein gabe doluric. Balaki nola diren Oerbitchatcen lehenic , Horietaz lio ezarriren Gazteluiac betheric. Le gouvernement possède. Oui, des serviteurs fidèles, El il les paie Sans parcimonie. S'il savait cependant comment euxSe servent les premiers , [mômes De tels hommes Il ferait regorger les prisons. Gazteluian hazteco , Ezlukete balio. Guizon faisu , hastio , Da hoietan sarlhuco. Zarlhaina bezain gosiac Dir' eguiaz mintzateeco Cernahira ekharriac Bazcari baten taco. Pour les nourrir en prison. Ils n'en valent pas la dépense. Hommes faux, odieux. Seuls se trouvent parmi eux. Gourmands comme des poètes , Ils sont, pour dire le vrai. Prêts à se plier à tout Pour un dîner. Countrel>andistac balire Counsidcraturic , Gachoac hela dire, Merechimendu handiric ; Bainan orotaz heinen , Üi , mespercsaturie. Si les contrebandiers étaient .\ppréciés à leur valeur. On trouverait dans ces pauvrets De grands mérites ; .Mais par tous ici , Hélas I méprisés iis sont. Digitized by Google

CHAflSOnS HOBALBS. 3G3 Alla eztugu eguiten Cependant nous ne faisons Nehori gaizkiric. A personne de tort. Ukhacie, otlioi, beraz Gutaz compasionc, Bai et' eguin arduraz Oroc debocione. Gure bicia boita Ecinago triste , Ez gure icena aipha üthoitz' eguin gabc. Ayez , de grâce , enlln De nous compassion , Et faites aussi souvent Tous pour nous dévotion, t^ar notre vie est On ne peut plus triste. Ne prononcez nos noms Qu'avec une prière. Bersu hoc eguin ditut, Cambera batian , Enn gorputza cmandnl Sasuien barnian , Nahiagoric iean Elzanic hoian. Nitaz dezala ukban Jaincoac urrical billcian ! Ces vers j'ai composé Dans la cachette Où j'ai introduit mon corps Eu plongeant dans les ronces, Plus désireux de me trouver Couché dans un bon lit. Plaise à Dieu avoir de moi Pitié à riieure de ma mort ! SUIET BERA. n4fart«rrft.j Uharte, Arnegui , guero Altabiscar, Hortic Ibanarat, gaur nie guei nuke sar. Guardicc eznaude , aise escuetan ; Ezcuhetic ezbada , ihes izkerrean. Amac eni deraut ; • Oi muthil erguela , Cantuac die algan Iraditcen iguela. MéME SUJET. (B.. Uhart, Arnéguy, puis Altabiscar, Par IA par Ibaneta, cette nuit j'aurais dessein d'entrer. Les douaniers ne me tiennent pas de sitôt entre leurs mains; Si ce n'est par la droite , par la gauche je les fuirai. Ma mère (m'impose silence et) me dit : • Jeune étourdi, (Sache) cjuc son chant dims les joncs trahit la grenouille.
Digitized by Google

Alta eztugu eguiten	Cependant nous ne faisons
Nehori gaizkiric.	A personne de tort.
Ukhacie, othoi, beraz	Ayez, de grâce, enfin
Gutaz compasione,	De nous compassion,
Bai et' eguin arduraz	Et faites aussi souvent
Oroc debocione.	Tous pour nous dévotion,
Gure bicia beita	Car notre vie est
Ecinago triste,	On ne peut plus triste.
Ez gure icena aipha	Ne prononcez nos noms
Othoitz' eguin gabe.	Qu'avec une prière.
Bersu hoc eguin ditut,	Ces vers j'ai composé
Cambera batian,	Dans la cachette
Ene gorputza emandut	Où j'ai introduit mon corps
Sasuien barnian,	En plongeant dans les ronces,
Nahiagoric içan	Plus désireux de me trouver
Etzanic hoian.	Couché dans un bon lit.
Nitaz dezala ukhan	Plaise à Dieu avoir de moi
Jaincoac urrical hiltcian!	Pitié à l'heure de ma mort!

SUIET BERA.

(Baſa nafartarra.)

Uharte, Arnegui, guero Altabiscar,
Hortic Ibañarat, gaur nic guei nuke sar.
Guardiec eznaude, aise escuetan;
Ezcuñetic ezbada, ihes izkerrean.

Amac eni deraut : « Oi muthil erguela,
Cantuac dic algan traditcen iguela.

MÊME SUJET.

(Baſa navarrais.)

Uhart, Arnéguy, puis Altabiscar,
Par là par Ibañeta, cette nuit j'aurais dessein d'entrer.
Les douaniers ne me tiennent pas de sitôt entre leurs mains;
Si ce n'est par la droite, par la gauche je les fuirai.

Ma mère (m'impose silence et) me dit : « Jeune étourdi,
(Sache) que son chant dans les joncs trahit la grenouille.

364 LE PATS BASQUE. OrklinUuic menditan ezdioc cantiiric, •\rlza crc badoha olhetan ichilic. » — Ürkhatzac bidimba , buruan adorra , Kiii bidarrian sorlcen zaul bizarra. Artzainen Iteldurrez arlza da ichiltcon ; Nie guardia galic czdiit bolza gaiccn. Urtzo salduari Ozcadien sarcac , Uuc erc mondilan ditugu guardiac. Zorro gaiço liuen ez aise gallceco , Clicnda lx>n-i eenibait dakigu bidecu. Satorra lur banmn , kurlua gorali , .MiiinUa caparrez, arraina urpeli. Sator, aliuntz, arrain, behar orduz nago; besoz beliar bada , deizten naiz Duniiagu. Oihancan hunlzac lia.sleu bere arrama, Orai banoaci ez Ix-Idurric, ania. •laincoac bagiiindu eU'Iiediin ezarri/ (iogolic nekeiou ailzurraz lurran. L'izard des iiioiiUigiies n'a puinl de diants. L’ours parmi les troupeaux rùdc silencieux. — Si l'izard voit sa tète s’orner de cornes, A moi sur mon menton commence à croître la barbe. Par crainte du berger l’ours se tient en silence; Moi , par crainte des douaniers je ne perds pas ma voix. Aux nombreuses palombes Oskich dresse ses penthiéres, .Nous aussi sur la montagne avons les douaniers. Pour ne pas lâcher facilement ce cher havresac, Nous connaissons plus d’un sentier nouveau sur la roule. puipe a le sein de la terre, la grue les hautes régions , La chèvre perce les broussailles, le poisson vit dans ^’eaii. Taupe, chèvre, poisson, au besoin je me fais; S’il faut jouer des bras, je m’appelle Domingo. Uaus les bois le hiliou commence son rainage. L’heure est venue, je pars, point de crainte, ma mère. Si Dieu nous eût fait possesseurs de propriétés. De grand coeur j’aurais consacré forces et sueurs à la terre.
Digiiized by Google

Orkhatzac menditan ezdioc canturic,
Artza ere badoha olhetan ichilic. »

— Orkhatzac balimba, buruan adarra,
Eni bidarrian sortcen zaut bizarra.
Artzainen beldurrez artza da ichiltcen;
Nic guardia gatic ezdut botza galcen.

Urtzo saldoari Ozcachen sareac,
Guc ere menditan ditugu guardiac.
Zorro gaiço huen ez aise galtceco,
Chenda berri cembait dakigu bideco.

Satorra lur barnan, kurloa gorati,
Ahuntza caparrez, arraina urpeti.
Sator, ahuntz, arrain, behar orduz nago;
Besoz behar bada, deizten naiz Domingo.

Oihanean huntzac hasten bere arrama,
Orai banoaci ez beldurric, ama.
Jaincoac baguindu etchedun ezarri,
Gogotic nekeion aitzurraz lurrari.

L'izard des montagnes n'a point de chants,
L'ours parmi les troupeaux rôde silencieux.

— Si l'izard voit sa tête s'orner de cornes,
A moi sur mon menton commence à croître la barbe.
Par crainte du berger l'ours se tient en silence;
Moi, par crainte des douaniers je ne perds pas ma voix.

Aux nombreuses palombes Oskich dresse ses penthières,
Nous aussi sur la montagne avons les douaniers.
Pour ne pas lâcher facilement ce cher havresac,
Nous connaissons plus d'un sentier nouveau sur la route.

La taupe a le sein de la terre, la grue les hautes régions,
La chèvre perce les broussailles, le poisson vit dans l'eau.
Taupe, chèvre, poisson, au besoin je me fais;
S'il faut jouer des bras, je m'appelle Domingo.

Dans les bois le hibou commence son ramage,
L'heure est venue, je pars, point de crainte, ma mère.
Si Dieu nous eût fait possesseurs de propriétés,
De grand cœur j'aurais consacré forces et sueurs à la terre.

CHANSONS MOHALES. 3U5 Sorho, alhor duiiuc, larretan diraude; Guardcr kliausitceco gu gorcgui gaude. Mendin arllio guli et' ogui guligo, Guarden hastitceco arrazona frange. Gau liun , une aina , eguiçu auhari , Lohun cguiu deoan erroçu aitari , Aitoren sem’ ez naiz, bai aitareii seine, Makil tiunec diu çoinen uizan liuiue. Possesseurs de prés et de cliamps sont dans les plaines; (Nous) pour vivre en paix avec les douanière nous sommes trop haut La montagne donne peu de maïs , de froment moins encore , [placés. Raisons grandement suffisantes pour iléiester la douane. Bonne nuit, ma mère, soupez avec appétit, Souhaitez pour moi bon sommeil à mon père. Je ne suis pas 111s de noble, mais fils digne de mon père, Et ce bâton apprendra dans l'occasion de qui je suis issu. nUARDEN niciA. Mes chers amis, commençons bersuien caninizi'ii . Nous sommes bien ici oroi alagheratzen ; D’étre toujours ainsi nuke desiratzen : Le bon vin toutes nos peines tu ahalzerazlfii. Je dois donc vous annoncer, oi ene lagunac Qu'en tiérement sont passés guarden egun oiiac; Nous devons passer sur pied gabac eta egunac : AhI nous pourrons bien vendre ohe dilugunac. I.A VIE DES DOUANIERS. Mes chers amis, commençons à chanter des vers, Nous sommes bien ici maintenant nous réjouissant; D'étre toujours ainsi je désirerais : < Le bon vin toutes nos peines fait oublier. Je dois donc vous annoncer, ô mes camarades! Qu'entiérement sont passés les bons temps des douaniers; Nous devons passer sur pied les nuits et les jours : Ah ! nous pouvons bien vendre les lits (pie nous avons. Digitized by Google

Sorho, alhor dunac, larretan diraude;
Guarder khausitceco gu goregui gaude.
Mendin artho guti et' ogui gutigo,
Guarden hastitceco arrazoña frango.

Gau hun, ene ama, eguiçu auhari,
Lohun eguin deçan erroçu aitari,
Aitoren sem' ez naiz, bai aitaren seme,
Makil hunec dio çoinen nizan hume.

Possesseurs de prés et de champs sont dans les plaines;
(Nous) pour vivre en paix avec les douaniers nous sommes trop haut placés.
La montagne donne peu de maïs, de froment moins encore,
Raisons grandement suffisantes pour détester la douane.

Bonne nuit, ma mère, soupez avec appétit,
Souhaitez pour moi bon sommeil à mon père.
Je ne suis pas fils de noble, mais fils digne de mon père,
Et ce bâton apprendra dans l'occasion de qui je suis issu.

GUARDEN BICIA.

Mes chers amis, commençons *bersuien cantatzen*,
Nous sommes bien ici *orai alagheratzen;*
D'être toujours ainsi *nuke desiratzen :*
Le bon vin toutes nos peines *tu ahatzerazten.*

Je dois donc vous annoncer, *oi ene lagunac!*
Qu'entièrement sont passés *guarden egun onac;*
Nous devons passer sur pied *gabac eta egunac :*
Ah! nous pourrons bien vendre *ohe ditugunac.*

LA VIE DES DOUANIERS.

Mes chers amis, commençons à chanter des vers,
Nous sommes bien ici maintenant nous réjouissant;
D'être toujours ainsi je désirerais :
Le bon vin toutes nos peines fait oublier.

Je dois donc vous annoncer, ô mes camarades!
Qu'entièrement sont passés les bons temps des douaniers;
Nous devons passer sur pied les nuits et les jours :
Ah! nous pouvons bien vendre les lits que nous avons.

3C6 LE PirS BASQDE. Le service des gardes arras da borthiztu , A tous pas presque nos chefs tmdoUc dilugu. Quel temps qu'il fasse, dehors egon behardugu, Trois fautes pour nous casser aski bailitugu. iMes camarades, encor guardia eghizu, De frùciuenter l'auberge dule debecalu. Comment?... sans boire du vin egon behardugu? Nos malheureuses gorges behar dule idortu. Ces messieurs croient sans doute bethi han gaudela. Pour y rester trop longtemps diru badugula ; Si l'on croit nos ressources handiac direla, Eh bieni n'en doutons plus, trompalu direla. 11 en est parmi nous pourtant zembait unghidenic. Quelques bons verres de vin edalen dutenic : Ils ont cet avantage Jainkoac etnanic; Quant aux autres , nous restons fiiniurroc idnn'c. Il est donc inutile gouri erraitia, ‘ Uans la maisoii de Bacchus seculan ez sarlia. Le service des gardes est devenu tout à fait pénible, A tous pas presque nos chefs sont après nous. Quel temps qu'il fasse, dehors il faut que nous restions; Trois fautes pour nous casser sont sufflsantcs. Mes camarades , encore remarquez bien Qu'on nous a défendu de fréquenter l'auberge. Comment?... sans boire de vin nous devons rester? Nos malheureuses gorges vont se dessécher. Ces messieurs croient sans doute que nous y restons toujours. Pour y rester trop longtemps que nous avons de l'argent; Si l'on croit que nos ressources sont gi-andes, Eh bieni n'eu doutons plus, on s'est trompé. Il en est parmi nous pourtant ([uelques-uns qui sont bien. Qui boivent quelques bons verres de vin : Ils ont cet avantage ((ui leur vient do Dieu ; Quant aux autres, nous restons les goi g»>s à sec. Il est donc inutile de vous le dire, Uans la maison de Bacchus n'entrez jamais. Digitized by Google

CHANSONS MORALES. :U<7 Nous avons trop de peine ezin bizilzia : PluUH que d'être ainsi , hobeda hilzia. La divine Providence nahidu araberez Que les douaniers soient cargaturic haurrez. Bientôt nous faut aller Algereral bourrez, Pour voir dans ce pays-là deus ahal dugunez. Pour résister jour et nuit oi mariera hountan Pendant vingt-cinq ans oraicu mendetan. Il faut ce temps pour être admis erreirelan : Ahl qui pourra y parvenir oraico guardelan? Nous avons trop de peine à pouvoir vivre : Plutôt que d'être ainsi, mieux vaut mourir. La divine Providence veut sans aucun doute Que les douaniers soient chargés d'enfants. Bientôt nous faut aller à .Alger par mer. Pour voir dans ce pays-là si nous pouvons quelque chose. Pour résister jour et nuit de adte façon Pendant vingt-cinq ans dans le vasselage actuel , Il faut ce temps pour être admis à la retraite; Ah! ([ui pourra y parvenir parmi les douaniers d'aujourd'hui? DIALOGUE ENTRE UN PARESSEUX ET UN VIEUX GALANTIN. Ar|um«ct. Dans la pièce que l'on va lire est retracée la rencontre d'un jeune désœuvré du village de Barcus avec un homme d'un âge mûr, de Moncayolle, qui poursuivait toujours les femmes. Le barde les met en scène pour arriver à cette conclusion, que la paresse, aussi bien que le libertinage, engendre la misère, personnifiée ici dans l'individu nommé Peliri Santz. Digitized by Google

Nous avons trop de peine *ezin bizitzia* :
Plutôt que d'être ainsi, *hobeda hilzia.*

La divine Providence *nahidu araberez*
Que les douaniers soient *cargaturic haurrez.*
Bientôt nous faut aller *Algererat hourrez,*
Pour voir dans ce pays-là *deus ahal dugunez.*

Pour résister jour et nuit *oi manera hountan*
Pendant vingt-cinq ans *oraico mendetan,*
Il faut ce temps pour être admis *erretretan* :
Ah! qui pourra y parvenir *oraico guardetan?*

Nous avons trop de peine à pouvoir vivre :
Plutôt que d'être ainsi, mieux vaut mourir.

La divine Providence veut sans aucun doute
Que les douaniers soient chargés d'enfants.
Bientôt nous faut aller à Alger par mer,
Pour voir dans ce pays-là si nous pouvons quelque chose.

Pour résister jour et nuit de cette façon
Pendant vingt-cinq ans dans le vasselage actuel,
Il faut ce temps pour être admis à la retraite;
Ah! qui pourra y parvenir parmi les douaniers d'aujourd'hui?

DIALOGUE ENTRE UN PARESSEUX ET UN VIEUX GALANTIN.

Argument.

Dans la pièce que l'on va lire est retracée la rencontre d'un jeune désœuvré du village de Barcus avec un homme d'un âge mûr, de Moncayolle, qui poursuivait toujours les femmes. Le barde les met en scène pour arriver à cette conclusion, que la paresse, aussi bien que le libertinage, engendre la misère, personnifiée ici dans l'individu nommé *Petiri Santz.*

3G8 I.F. PAYS BASQtR. CONVERSaCIONEA AFERBATEN ETA NAPHUn xahahbaten AHTIAN. ^Sub€rot4rra.^ IdiartG naphurru Aspaldiaii liala du, Parlidu bal nie tianikec liiretacu aln'i-axa, Milliikileco duc ola Petiri SanUc-u alliaba ; Hareki eguic escontza. — Benat, esker dereiat; Doi-doia hilz enian dial. Petiri Santzen alhabaric etcherat nalii eztiat ; Haren aitaren eçagulcera Barcocheral jiii guei dial. Hirekin duc, jakin dial. — Idiart, hobe liiike hic Bdho Untzia utciric. Nie perruca emanen dat, sagarroi larmz eguiiiic ; Biiru ebourien gordaleeco, barec kalilaU? bailic; Halacobal behar duc hic. — Benat, esker dereiat. niAI.OOl'K entre un paresseux et un vieux nvUNTIS. Idiart le galantin El depuis longtemps le même. J'aurais un riche parti à t'indiquer, A Moncayolle, la fille de Petiri Sanlz : Marie-toi avec elle. — Bernard, je te rends grâces; Je viens en effet d'engager ma foi. De llle de Petiri Santz, je n'en veux pas autour de moi; Mais je compte, cependant, aller le visiter lui-même à Barcus. Il loge chez toi, je le sais. — Idiart, il vaudrait mieux pour toi lienoncer â tes vains efforts pour unir les cheveux. Je puis le faire don d une perriupie faite do peau de hérisson; Pour cacher la tête chauve elle a qualité; Tu ne saurais t'eu passer. — Bernaixl , je te rends grâces , Digitized by Google

SATIKES. 30'J Hirur calota batiat : Uirc sogorroi larruzcoaz behaiTic batcrc ozliat. Ihnurclaco bcguira ezac, joaitcco oliiarat, l'oliriekin lolcerat. Idiarle fiaphurrac Eta Benat aulierrar Hola çutien algarri esuiii carosa edorrar. Gaztiac maitc lan egiiina, Peliri Santzen laçrunac; Khunac gueiac noscatilac. Bai. jente liounec eni, Coblac beitira berri. Airia cta eguitatiac çaharrac çaitzal iduri , Aidmr edü noscatilekin Petiri Santzeii askaci; Hola bethi dut ikhoussi. J'ai trois bonnets de nuit : Le lien en peau de hérisson me serait inutile. Béservc-le pour t'en coilTer le soir en te mettant au lit, El pour dormir avec Petiri (Santz). Idiarl le galantin Et Bernard le libertin Ainsi mutuellement se faisaient de beaux compliments. La jeiines.sc qui aime le travail fait, auni pour compagnon Petiri Santz ; Qui veut devenir gendre doit aimer les filles. Oui (et autour d'eux) les lionnétcs gens de rire A cause de la nouveauté de cette poésie. Quant A moi, le ton et la ciianson me paraissent de longue date. Les paresseux aussi bien que les amateurs de femmes pitrenls de Ainsi toujours je l'ai vu. , Petiri Santz; I.E PRI-TBE CHASSEUR. L'auteur, au début, expose son dessein, qui est, dit-il, tle passer le temps; il n'est pas moins sûr qu'il a voulu faire une satire des inirurs mondaines de certains prêtres de sou époque. A ce compte, cette ehansou ne serait pas ancienne. U ■ Digitized by Google

Hirur calota batiat :
Hire sagorroi larruzcoaz beharric batere eztiat.
Ihauretaco beguira ezac, joaiteco ohiarat,
Petiriekin lotcerat.

Idiarte ñaphurrac
Eta Beñat auherrac
Hola çutien algarri eguin caresa ederrac.
Gaztiac maite lan eguina, Petiri Santzen lagunac ;
Khuñac gueiac nescatilac.

Bai, jente hounec erri,
Coblac beitira berri.
Airia eta eguitatiac çaharrac çaitzat iduri,
Auher edo nescatilekin Petiri Santzen askaci ;
Hola bethi dut ikhoussi.

J'ai trois bonnets de nuit :
Le tien en peau de hérisson me serait inutile.
Réserve-le pour t'en coiffer le soir en te mettant au lit,
Et pour dormir avec Petiri (Santz).

Idiart le galantin
Et Bernard le libertin
Ainsi mutuellement se faisaient de beaux compliments.
La jeunesse qui aime le travail fait, aura pour compagnon Petiri Santz ;
Qui veut devenir gendre doit aimer les filles.

Oui (et autour d'eux) les honnêtes gens de rire
A cause de la nouveauté de cette poésie.
Quant à moi, le ton et la chanson me paraissent de longue date,
Les paresseux aussi bien que les amateurs de femmes parents de
Ainsi toujours je l'ai vu. [Petiri Santz ;

LE PRÊTRE CHASSEUR.

Argument.

L'auteur, au début, expose son dessein, qui est, dit-il, de passer le temps ; il n'est pas moins sûr qu'il a voulu faire une satire des mœurs mondaines de certains prêtres de son époque. A ce compte, cette chanson ne serait pas ancienne.

370 LE PATS BISQCE. En effet , au XVII* siècle , nul , dans le Pays Basque , n’eût songé à faire un crime à son curé de son amour immodéré de la chasse, aujourd'hui interdite aux ecclésiastiques; ils étaient si fort respectés , dit Pierre de Lancre , que l’on ne sc scandalisait de nulle de leurs actions. « Le cabaret, ajoute-t-il, la dance, les habits, le jeu de la baie par les rues, l’cspcc au costé, la demi-pique à la main, sc promenant dans le village, ou allant aux Testes des parroisses, ne leur sont en reproche. Aller aux voeux seuls, à Nostre-Dame d’Iron, et par tous autres lieux dans le pais, accompagnez de trois ou quatre belles filles , sont choses communes et aux prestres navarrois qui sont sur la frontière, et aux nostres, comme noas avons veu plusieurs fois *. > Le rimeur ne reproche pas tant de choses aux prêtres qu’il chansonne ; il se borne à les représenter comme n’épargnant rien pour la satisfaction de leurs goûts. Parlant de la peine que se donne l’un d’eux à faire des filets, il lui lance un trait qui rappelle Marot et Molière. On remarquera encore le dialogue que le barde engage avec les nuniers dont les chasseurs voudraient bien faire leurs victimes, et (|ui concourent avec lui à faire jouer ce rôle à leurs ennemis. APHEZ IIII/.TaRIA. LE PRCtRE CHASSKCR. ^Subarotferra ^ fOltlool* 90uI«ttQ ^ Cantatceco , Di berlsu terri banituzkc , Cantatceco, Demboraren p.'isatccco, Compaba hunlan nefior baliz Placer duienic cntçiiiteco, Cantatceco (bisj, Demtei-aren pasatceco. Pour clianter, Deux vers nouveaux j’aurais , Pour chanter. Pour passer le temps. S'il y avait quelqu'un dans cette comQui eût plaisir it les entendre, IixiKnie Pour chanter (bis). Pour passer le temps. * TaUtn ie rintmlanee itt mnatis a»$et,etc., liv. VI, dlM. ii, p. 417. — Dans Ir porlrnil qnr bil d< l' Ancre du prêtre basqne de son temps, je retroure un trait de la pli;slnnoniie du Vasron du moyen ige, Iclle i|oe la décrit l'Astronome limousin. Vnyei cldessns , p. SOS. Digitized by Google

En effet, au XVII[e] siècle, nul, dans le Pays Basque, n'eût songé à faire un crime à son curé de son amour immodéré de la chasse, aujourd'hui interdite aux ecclésiastiques; ils étaient si fort respectés, dit Pierre de Lancre, que l'on ne se scandalisait de nulle de leurs actions. « Le cabaret, ajoute-t-il, la dance, les habits, le jeu de la bale par les rues, l'espee au costé, la demi-pique à la main, se promenant dans le village, ou allant aux festes des parroisses, ne leur sont en reproche. Aller aux vœux seuls, à Nostre-Dame d'Iron, et par tous autres lieux dans le païs, accompagnez de trois ou quatre belles filles, sont choses communes et aux prestres navarrois qui sont sur la frontiere, et aux nostres, comme nous avons veu plusieurs fois [1]. »

Le rimeur ne reproche pas tant de choses aux prêtres qu'il chansonne; il se borne à les représenter comme n'épargnant rien pour la satisfaction de leurs goûts. Parlant de la peine que se donne l'un d'eux à faire des filets, il lui lance un trait qui rappelle Marot et Molière.

On remarquera encore le dialogue que le barde engage avec les ramiers dont les chasseurs voudraient bien faire leurs victimes, et qui concourent avec lui à faire jouer ce rôle à leurs ennemis.

APHEZ IHIZTARIA.	LE PRÊTRE CHASSEUR.
(Suberotarra)	(Dialecte souletin.)
Cantatceco,	Pour chanter,
Bi bertsu berri banituzke,	Deux vers nouveaux j'aurais,
Cantatceco,	Pour chanter,
Demboraren pasatceco,	Pour passer le temps,
Compaña huntan nehor baliz	S'il y avait quelqu'un dans cette com-
Placer duienic entçuiteco,	Qui eût plaisir à les entendre, [pagnie
Cantatceco *(bis)*,	Pour chanter *(bis)*,
Demboraren pasatceco.	Pour passer le temps.

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. VI, disc. II, p. 417. — Dans le portrait que fait de l'Ancre du prêtre basque de son temps, je retrouve un trait de la physionomie du Vascon du moyen âge, telle que la décrit l'Astronome limousin. Voyez ci-dessus, p. 205.

SITIRKS. 371 A Sorhameruli * Quplques pantières nouvelles, A Sorhamendi Un monsieur pnHre a fait, [nant Ayant réuni les chasseurs en les preEl en les payant ichacun'i dou7.e écus. A Sorhamendi fbisj Ils voudraient faire fortune. A la chasse Allons tous ensemble, A la chasse Au col de Sorltainendi. Là nous devons nous récréer , Ainsi r|ue prendre plaisir Avec les prêtres, Avec monsieur Salaberry. Jaun apheza. Monsieur le prêtre, Ou cirade ororen guida , C'est vous (qui êtes) le guide de tous, Juan apheza , Monsieur le prêtre , Eta ororen forniça. Et le fournisseur de tous. Mila libéra sare berrien , Mille livres pour les nouveaux fdcts, Aise bilduiac bai cinituien! Comme vous les aviez facilement raJaun apheza (bi$) Monsieur le prêtre fbis), [masséesl Ez othoi escandalisa. Je vousprie, ne vous scandalisez pas. Bordeleiic De Bordeaux Ficelac ekharri omen tuçu, Vous avez porté les ficelles, Bordeletic, De Bordeaux, Bidegaraic hautaturic Choisies par Bidegaray * Marchandisa hoberenetic , De la meilleure marchandise , Ez bide da hortaz dudaric. Il n'y a à cela aucun doute, Bordeletic (bisj. De Bordeaux {bisj, Espres harat bilha içanic. Y étant allé les chercher exprès. Sar' eguitcn A faire des filets Aphez guiçagaiço hori. Ce bonhomme de prêtre, Sar' eguiten A faire des filets Ez da gaizki okhitcen , Ne se fatigue pas mal , Cembait oilasco hegal yanez Mangeant quelques ailes de poulet Eta pusacafia edancz , Et buvant le pousse-café , Sar' eguiten (bis) A faire des filets (bis) Ez da gaiski akhitcen. Ne se fatigue pas mal. ’ Nom d'ono montagne. — ' C'éiait nn prdire. Sorhamendin IJrçotegui totçu Iterririe, Sorhamendin Jaun aphez batec ditu eguin , Ibizlariac bilduric hartuz Eta hamabira luis pagatuz. Sorhamendin (bis) Nabi lukete fortun eguin. Ihicira Guacin oro elgarrekilan , Ihicira Soramendico lephora. Han behar dugu errecreatu. Bai eta ere placer hartu Aphezekin (bis), .Salaberry jaunarckin. Digitized by Google

Sorhamendin
Urçotegui batçu berriric,
Sorhamendin
Jaun aphez batec ditu eguin,
Ihiztariac bilduric hartuz
Eta hamabira luis pagatuz.
Sorhamendin *(bis)*
Nahi lukete fortun eguin.

A Sorhamendi [1]
Quelques pantières nouvelles,
A Sorhamendi
Un monsieur prêtre a fait, [nant
Ayant réuni les chasseurs en les pre-
Et en les payant (chacun) douze écus.
A Sorhamendi *(bis)*
Ils voudraient faire fortune.

Ihicira
Guacin oro elgarrekilan,
Ihicira
Soramendico lephora.
Han behar dugu errecreatu,
Bai eta ere placer hartu
Aphezekin *(bis)*,
Salaberry jaunarekin.

A la chasse
Allons tous ensemble,
A la chasse
Au col de Sorhamendi.
Là nous devons nous récréer ,
Ainsi que prendre plaisir
Avec les prêtres,
Avec monsieur Salaberry.

Jaun apheza,
Çu cirade ororen guida,
Juan apheza,
Eta ororen forniça.
Mila libera sare berrien,
Aise bilduiac bai cinituien!
Jaun apheza *(bis)*
Ez othoi escandalisa.

Monsieur le prêtre,
C'est vous (qui êtes) le guide de tous,
Monsieur le prêtre,
Et le fournisseur de tous.
Mille livres pour les nouveaux filets,
Comme vous les aviez facilement ra-
Monsieur le prêtre *(bis)*, [massées!
Je vous prie, ne vous scandalisez pas.

Bordeletic
Ficelac ekharri omen tuçu,
Bordeletic,
Bidegaraic hautaturic
Marchandisa hoberenetic,
Ez bide da hortaz dudaric,
Bordeletic *(bis)*,
Espres harat bilha içanic.

De Bordeaux
Vous avez porté les ficelles,
De Bordeaux,
Choisies par Bidegaray [2]
De la meilleure marchandise,
Il n'y a à cela aucun doute,
De Bordeaux *(bis)*,
Y étant allé les chercher exprès.

Sar' eguiten
Aphez guiçagaiço hori,
Sar' eguiten
Ez da gaizki akhitcen,
Cembait oilasco hegal yanez
Eta pusacafia edanez,
Sar' eguiten *(bis)*
Ez da gaiski akhitcen.

A faire des filets
Ce bonhomme de prêtre,
A faire des filets
Ne se fatigue pas mal,
Mangeant quelques ailes de poulet
Et buvant le pousse-café,
A faire des filets *(bis)*
Ne se fatigue pas mal.

[1] Nom d'une montagne. — [2] C'était un prêtre.

372 LE PArS OASQCE. Urçogrisac, Les gris ramiers, Baçohaste oro airian; Vous aile* tous en l’air; Urço grisac, Les gris ramiers, Azkarluçue hegalac. Vous avez fortes les ailes. — Trufatcen guituc çuien sarez, — Nous nous moquons de vos filets , Bai cta ere ihizlariez. Aussi bien que des chasseurs. Sorhamendin (bis) A Sorhamendi (bis) Pasaturen gaituc arhin. Nous passerons légers. Urço okher bal Un ramier borgne Harrapatu omen dueu , On dit qu'on a attrapé, Urço okher bal ; Un ramier borgne; Ez dakil guicen cenez hanibal. Je ne sais s'il était bien gras. Hamar ihizlari guardian , Dix chasseui-s en garde , Beldurrez juan çadieii airian. Craignant qu'il ne s’envolAt , Urço okher bat (bis); Un ramier borgne (bis); Ez dakil guicen cenez hambat. Je ne sais s'il était bien gras. — Urçoac gu , — Nous les ramiers, Baguhatci orai aitcina , Nous allons à présent en avant , Urçoac gu. Nous les ramiers, llunat juan gabetaric bat. Ici avant que vous partiez. Morde Salalierric baluke Monsieur Salaberry aurait Çuençat gambera eder bal. Pour vous une belle chambre, Urço grisac (bis), Les gris ramiers (bis), Hunat juan gabetaric Iwt. Ici avant que vous partiez. Aphezekin .Avec les prêtres Gu ez gaituc lakhet gamlxîran , Nous nenous plaisons pasenchambre, Aphezekin , Avec les prêtres , Jaun arropa belz horickin. .Avec ces messieurs à robe noire. Deljecalu guitie Francian; Il nous ont défendu en France; Biciren gaituc oraino aguian Nous espérons vivre encore Espanan (bis) En Espagne (bis) lleldu don bortz hilabeU’tan. Les cinri prochains mois. Coniurateez Par conjuration Beliar baidute Iiunat biidu. Ils doivent venir ici , Coniurateez, Pur conjuration , Nabi Ixidute cta ez, (Et) qu'ils veuillent ou non , Saretan sarraraci file Les faire entrer vite aux filets Jaunapbezar'enbitcenberlhutez, Par la vertu des paroles du pn'lre, Coniurateez (bis). Par conjuration (bis), Nnhi badutp cta ez. Qu'ils veuillent ou non. Digiiized by Google

Urço grisac,
Baçohaste oro airian;
Urço grisac,
Azkartuçue hegalac.
— Trufatcen guituc çuien sarez,
Bai eta ere ihiztariez.
Sorhamendin *(bis)*
Pasaturen gaituc arhin.

Les gris ramiers,
Vous allez tous en l'air;
Les gris ramiers,
Vous avez fortes les ailes.
— Nous nous moquons de vos filets,
Aussi bien que des chasseurs.
A Sorhamendi *(bis)*
Nous passerons légers.

Urço okher bat
Harrapatu omen duçu,
Urço okher bat;
Ez dakit guicen cenez hambat.
Hamar ihiztari guardian,
Beldurrez juan çadien airian,
Urço okher bat *(bis)*;
Ez dakit guicen cenez hambat.

Un ramier borgne
On dit qu'on a attrapé,
Un ramier borgne;
Je ne sais s'il était bien gras.
Dix chasseurs en garde,
Craignant qu'il ne s'envolât,
Un ramier borgne *(bis)*;
Je ne sais s'il était bien gras.

— Urçoac gu,
Baguhatci orai aitcina,
Urçoac gu.
Hunat juan gabetaric bat,
Morde Salaberric baluke
Çuençat gambera eder bat,
Urço grisac *(bis)*,
Hunat juan gabetaric bat.

— Nous les ramiers,
Nous allons à présent en avant,
Nous les ramiers.
Ici avant que vous partiez,
Monsieur Salaberry aurait
Pour vous une belle chambre,
Les gris ramiers *(bis)*,
Ici avant que vous partiez.

Aphezekin
Gu ez gaituc lakhet gamberan,
Aphezekin,
Jaun arropa belz horiekin.
Debecatu guitie Francian;
Biciren gaituc oraino aguian
Españan *(bis)*
Heldu den bortz hilabetetan.

Avec les prêtres
Nous ne nous plaisons pas en chambre,
Avec les prêtres,
Avec ces messieurs à robe noire.
Il nous ont défendu en France;
Nous espérons vivre encore
En Espagne *(bis)*
Les cinq prochains mois.

Coniuratcez
Behar baidute hunat bildu,
Coniuratcez,
Nahi badute eta ez,
Saretan sarraraci fite
Jaun aphezaren hitcen berthutez,
Coniuratcez *(bis)*,
Nahi badute eta ez.

Par conjuration
Ils doivent venir ici,
Par conjuration,
(Et) qu'ils veuillent ou non,
Les faire entrer vite aux filets
Par la vertu des paroles du prêtre,
Par conjuration *(bis)*,
Qu'ils veuillent ou non.

SATIIIES. 373 » COiNS^LTATION MATIUMONIAI.E, Arg? im«at l'ii célibataire consulte les gens mariés pour savoir s’il doit changer de position; puis, après s’élrc répondu à lui-inème, il s’îunuse d’eux et sc félicite de son état. Comme Jean de Meung, il est tenté de s’écrier : .N'est nus ([ui marié se sente. S’il n'est fox, qui ne s'en repente ', {U Roman de ta Hôte, iilil. de Mi'nii , *. H'aS ,1. II, p. S09.) ou plutôt comme le paysan vendéen : Kiélàé s'y trampant, (pii trechaiit Ben âése en mariage. (Mémoirtt de l'Jeadémie celtU/ue , Hc., I. III, p. 380.) C’est , comme on voit , le meme sujet sur lequel , après Théophraste Juvénal * et Antonio Vinciguerra *, Rabelais et Boileau se sont étendus si agréablement, sans parler de Beaumarchais , t|ui fait dire à Figaro que de toutes les choses sérieuses le mariage est la plus bouffonne. Cette plaisanterie , t(ui pouvait être vraie à l’époque et dans le monde où vivait son auteur, manque tout ii fiiit de vérité dans une société où l’homme ne contracte mariage ' Un inirc poils conicoiporaio fait dire d une feninic : Prendre maril est chose ii reoienini , N’est pas œarchiés qu'on laist quant sc repeni; Tenir l'estnet , soit lait o avenant. {Bele Amelot, coupl. 1. — Le Romaecera frufoia, etc., par N. Paulin Paris. Paria, Techener, 1833, in-lt, p. 73.1 ’ Voyez une note de Lanlin de Damerey an Roman de la Rote. édit, de Mion, I. Il, p. 203-205. * Sat. VI, rers 28 et suiv. ‘ Liber nlrnm deceal tepienlem dneere nxorem, ont in calibalu tieere. Bononiæ , Plalo de Benediclis, 1495, ln-4°. De son cité, Poggio a composé un traité qu'il a iolitnié ; An aeni sit nzor dneenda. Voyez les Dissertations de Vossius, t. I, p. 48, et YHietoire lilléraire d'ilalie de Cinguenè, 1. III, l™ part., cliap. XIX, p. 317. — Chez nous, on Irouve des roDseils sur le mariage adressés h un ami par Enslachc Deschamps, dans le recueil de scs poésies publié par Crapcict, p. 96. II existe encore un traité de J. Chaussé, sieur de la Terrièrc, de l’Excellence dn mariage, oh l'on fait l'apologie des femmes, etc. Paris, Martin Jonvenel, 1689, ln-11 Digitized by Google

CONSULTATION MATRIMONIALE.

Argument

Un célibataire consulte les gens mariés pour savoir s'il doit changer de position ; puis, après s'être répondu à lui-même, il s'amuse d'eux et se félicite de son état. Comme Jean de Meung, il est tenté de s'écrier :

N'est nus qui marié se sente,
S'il n'est fox, qui ne s'en repente [1],

(*Le Roman de la Rose*, édit. de Méon, v. 8725 ; t. II, p. 209.)

ou plutôt comme le paysan vendéen :

Kiélâé s'y trampant, qui trechant
Ben âése en mariage.

(*Mémoires de l'Académie celtique*, etc., t. III, p. 380.)

C'est, comme on voit, le même sujet sur lequel, après Théophraste [2], Juvénal [3] et Antonio Vinciguerra [4], Rabelais et Boileau se sont étendus si agréablement, sans parler de Beaumarchais, qui fait dire à Figaro que de toutes les choses sérieuses le mariage est la plus bouffonne. Cette plaisanterie, qui pouvait être vraie à l'époque et dans le monde où vivait son auteur, manque tout à fait de vérité dans une société où l'homme ne contracte mariage

[1] Un autre poëte contemporain fait dire à une femme :

Prendre marit est chose à remenant,
N'est pas marchiés qu'on laist quant se repent ;
Tenir l'estuet, soit lait o avenant.

(*Bele Amelot*, coupl. 7. — *Le Romancero françois*, etc., par M. Paulin Paris. Paris, Techener, 1833, in-12, p. 73.)

[2] Voyez une note de Lantin de Damerey au *Roman de la Rose*, édit. de Méon, t. II, p. 203-205.

[3] Sat. VI, vers 28 et suiv.

[4] *Liber utrum deceat sapientem ducere uxorem, aut in cælibatu vivere.* Bononiæ, Plato de Benedictis, 1495, in-4°. De son côté, Poggio a composé un traité qu'il a intitulé : *An seni sit uxor ducenda.* Voyez les Dissertations de Vossius, t. I, p. 48, et l'*Histoire littéraire d'Italie* de Ginguené, t. III, 1re part., chap. XIX, p. 317. — Chez nous, on trouve des conseils sur le mariage adressés à un ami par Eustache Deschamps, dans le recueil de ses poésies publié par Crapelet, p. 96. Il existe encore un traité de J. Chaussé, sieur de la Terrière, de l'Excellence du mariage, où l'on fait l'apologie des femmes, etc. Paris, Martin Jouvenel, 1689, in-12.

LE PAIS BISQUE. 37+ que dans le but d'avoir un, ou plutôt des auxiliaires actifs, sobres et bien portants. Une dernière observation : la fin du premier couplet n’est que le développement d’un ancien proverbe basque : Eder, auhcr. (La belle est ordinairement fainéanle.) Un autre proverbe constate cette vérité, qu’avec une belle femme on a la guerre au logis : Andra ederra, Etcbean guerra. Gardez-vous donc, dans le choix d’une épouse, de ne prendre conseil que de la passion qu’elle vous inspire : Ezcontza aniorezcb, Bici dolorezco. (Mariage d'amour, vie de douleur.) EZCO.NTZACO CO.NSLLTACIONEA. ^ Bm* a«/*rt4rr«.^ E/.condiac, crradacic c/.conduren niçancz. BazU'rretaii iklioiisten tut ezcondiac nigarrez. Ilutsic eguinun otlie deit liolahola egonez? Hartccn badul ederra, Hura duket auhcrra. CONSULTATION MATRIMONIALE. (□«▼■rrftka.j Mariés, dites-inoi si je dois me marier. De tous côtés je vois les larmes dans les ménages. OommettiTii-je une faute en restant comme je suis '? Si je prends une belle, J'aurai celle-là paresseuse. Digiiized by Google

que dans le but d'avoir un, ou plutôt des auxiliaires actifs, sobres et bien portants.

Une dernière observation : la fin du premier couplet n'est que le développement d'un ancien proverbe basque :

Eder, auher.
(La belle *est ordinairement* fainéante.)

Un autre proverbe constate cette vérité, qu'avec une belle femme on a la guerre au logis :

Andra ederra,
Etchean guerra.

Gardez-vous donc, dans le choix d'une épouse, de ne prendre conseil que de la passion qu'elle vous inspire :

Ezcontza amorezcò,
Bici dolorezco.
(Mariage d'amour, vie de douleur.)

EZCONTZACO CONSULTACIONEA.

(Basa nafarterra.)

Ezcondiac, erradacie ezconduren niçanez.
Bazterretan ikhousten tut ezcondiac nigarrez.
Hutsic eguinen othe deit holahola egonez?

Hartcen badut ederra,
Hura duket auherra.

CONSULTATION MATRIMONIALE.

(Bas navarrais.)

Mariés, dites-moi si je dois me marier.
De tous côtés je vois les larmes dans les ménages.
Commettrai-je une faute en restant comme je suis?

Si je prends une belle,
J'aurai celle-là paresseuse.

SiTIRtS. 375 Harlcuii IkuIuI gurria, Hura dukel hunlia. Harlceu badut chouria, Hura lieraz eria. Ezcundiac, ezconduric egon çaizle nigarrez. Sobera dut Jaincoari esker nie liula cgonez. Si jo prends la rouge en couleur, J'aurai cclio-là buveuse. Si je prends la pdle , Je l'aurai maladive. * 0 iiiariés! pleurez de vous ùlre inarié.s. J'ai trop à rendre grâces à Dieu d'ôtre resté tel ijue je suis. AUX MENTEURS. Ar|um«ttU Ax(,liSrt, fiti , ijttffTafxtvoc aàfa cinciv. Où yip iTri itarnp 7,tù{ taair àpur/o:. (Iliad., Ilr. IV, t. 404, 235.) Ce qu'Homère dit avec la gravité dont il se départ si rarement, un cohlacari basque le développe sur le ton de la satire. Il met en scène trois menteurs : le premier. Longue-langue , est un hâbleur qui semble cultiver gratuitement la fiction , à l'exemple du compère de la vieille chanson des Mariniers de la Meuse * ; le second , Ventru, est un parasite qui fait sa cuisine en forgeant des histoires; Barbe-rouge, le troisième, donne des entorses à la vérité pour eu donner à l'honiieur des filles : c’est celui-là dont il faut davantage se garer. ■ Elle a élé rapporléc par N. O. Deirpierre, dans son MaearoitiaHn, eic. Paris : MDCCCLII, in-8®, p. 24. Digilized by Google

Hartcen badut gorria,
Hura duket hordia.

Hartcen badut chouria,
Hura beraz eria.

Ezcondiac, ezconduric egon çaizte nigarrez.
Sobera dut Jaincoari esker nic hola egonez.

Si je prends la rouge en couleur,
J'aurai celle-là buveuse.

Si je prends la pâle,
Je l'aurai maladive.

O mariés! pleurez de vous être mariés.
J'ai trop à rendre grâces à Dieu d'être resté tel que je suis.

AUX MENTEURS.

Argument.

Ἀτρεΐδη, μὴ ψεύδε, ἐπιστάμενος σάφα εἰπεῖν.
Οὐ γὰρ ἐπὶ ψευδέσσι πατὴρ Ζεὺς ἔσσετ' ἀρωγός.
(*Iliad.*, liv. IV, v. 404, 235.)

Ce qu'Homère dit avec la gravité dont il se départ si rarement, un *coblacari* basque le développe sur le ton de la satire. Il met en scène trois menteurs : le premier, Longue-langue, est un hâbleur qui semble cultiver gratuitement la fiction, à l'exemple du compère de la vieille chanson des Mariniers de la Meuse [1]; le second, Ventru, est un parasite qui fait sa cuisine en forgeant des histoires; Barbe-rouge, le troisième, donne des entorses à la vérité pour en donner à l'honneur des filles : c'est celui-là dont il faut davantage se garer.

[1] Elle a été rapportée par M. O. Delepierre, dans son *Macaronéana*, etc. Paris : MDCCCLII, in-8°, p. 24.

37f) LE PATS BASQUE. GUEÇl'RTARIBR. AUX MENTEURS. (d.3. D.f.rt.rr «t. i.pburiair..^ n»».rro-l.bo.rdtD.] (jnt'çurtaruc , oi , adilii ; Canlubat oabidul unlalg. Aspaldjn luuclc aseto ; Çockin beni behin gasia Nie egun nabi noke harla. Monteur* , oui , ècuutei : QaelqiKs ronplels je reux cbanler. Depuis iongteaps voua m'eaiiujei; Une fois an moins queiqnc plaisir En ce jour arec vous je veux prendre. Jann Mibiini, bum bandia, Çonre dut iehen ohoria : Gueqnren eido(n paria ; Bestee beldnr linra , snya , Çonre gaitz bakharra da eguia. Seigneur Langae-tongue , la grosse lélc , Ponr Tona les premiers bonnenrs : Vous ponr le mensonge n'avez pas de pareil; (jniMl’anlres craignent l'eau, le feo, L'oniqoe Il6an qui vous voie reculer c'est la vérité. Aia jann ederra Tripero, Sabelez rusai , aboz bero ! Harc deradzeat berriac frango. Nie nekeaejan, edateeo; Guequrrac saiteez hi bicico. Qu'il est prodigieui ce monsieur Ventru , Vaste de ventre, ardent dn gosier! Lui me fournit nouvelles k foison. Moi, an prit de miiie peines je ralme ia soif, la faim ; Toi , quelques mensonges l'achclent des festins. Ilerrico nescacba gaz lise Uizargorriz illusiliac. Harc ikhosi dilu biriac Urhez, cllharrez pabatiac. Helan ditu egnin Indiac. Mihiloz adilez irria; Triperoc ene gatic gosia. Aita, aneiec, BIzargorria Çuen ncscachallc athera , Garbi nabi dukeoac itetta. Les diiclies de i'endrotl Sont enehantées de Barbe-rouge. Lui, en cifcl , a vu des villes e Pavée.s d'argent et d'or. C'est Ik qu'il a fait ses Indes (sa fortune). Langoeylongoe parfois m'égaie; Ventru , avec mol , mourrait de faim. Ponr ce qui est de Barbe-rouge, pores et frères, Chassez-le loin des filles , Celui du moins qui veut préserver son nom de lacbe. LE ClIAnnONNlER ET SON MULET. Ar^um«at. Cette chanson, qui ne date que du mois d’août 1845, mais qui avait été précédée , à ce qu’il parait , par une autre du meme genre *, est célèbre dans tout le l’ays Basque ; elle témoigne du goût ({ui y règne pour la satire et la caricature. ' .V. Chaho, parlant dn Jfifet de lu forge, qu'il fait cbanler k l'un de ses compagnons Digilized by Google

SATIBKg. 377 Outre le texte donné par l’/lriW, nous avons eu sous les yeux trois copies qui nous sont parvenues de divers points, et dont runc, réduite aux six derniers couplets, nous porte à croire que la seconde partie pourrait bien être une chanson jtlus ancienne soudée aux treize premiers. Nous nous sommes arrêté à la copie qu'a bien voulu nous envoyer M. Arcliu, Il cite ensuite le couplet Anal : Erregtaeren serbiebura Pour le service du roi Mandoa Irostan, Le mulet (va) an trot. Sorac herreslan ; Ses cordes traînant ; Ebun coroplllu eta , Cent nirnds et Bcrrehnn puilan , Deux cents bonis , Aikena puiilan ; Le dernier (nirnd) au bout ; Epein, bobo lliate Qu'elles, mieux vaudrait Ratere ei nlthan. Aucune n'avoir. (Vognge es Tfatatre, etc., cbap. IX, p. 346, .‘317.) ' K" do 14 septembre 1845. Digiiized by Google

Outre le texte donné par l'*Ariel* [1], nous avons eu sous les yeux trois copies qui nous sont parvenues de divers points, et dont l'une, réduite aux six derniers couplets, nous porte à croire que la seconde partie pourrait bien être une chanson plus ancienne soudée aux treize premiers. Nous nous sommes arrêté à la copie qu'a bien voulu nous envoyer M. Archu, qui l'a accompagnée d'une traduction. C'est celle que l'on va lire. Nous y avons joint d'autres chansons composées sur des sujets analogues.

ICAZKETACO MANDOA. (Suberrotarra.)	LE MULET DU CHARBONNIER. (Dialecte souletin.)
Hau da icazketaco	Voici du charbonnage
Mandoaren traza :	Le portrait du mulet :
Lephoa mehe du eta	Maigre cou et
Itchura gaitza,	Triste mine,
Ilia latza.	Poil rude et hérissé.
Baztape guzitican	Sous le bât son dos n'est que
Sauriac balsa.	Horrible plaie.
Oi hura salsa!	O quelle sauce!
Cristauric eztaiteke	Il n'est pas un chrétien qui osât
Aldeti pasa.	Passer à son côté.
Lephoa mehe du eta	Il a le cou maigre et
Buruia handi,	La tête énorme,
Mathel ezurra seco,	La mâchoire décharnée,
Dena beharri,	Et (il est) tout oreille;
Beguiac eri;	Ses yeux sont malades,

de route, ajoute : « Sa grosse tête, son œil hagard, son poil au rebours, ses os saillants, ses jambes torses, sa mine piteuse et les infirmités qui affligent le pauvre animal, rien n'est oublié. » Il cite ensuite le couplet final :

Erregheren serbichura	Pour le service du roi
Mandoa trostan,	Le mulet (va) au trot,
Socac herrestan;	Ses cordes traînant;
Ehun coropillo eta,	Cent nœuds et
Berrehun puztan,	Deux cents bouts,
Azkena puntan;	Le dernier (nœud) au bout;
Epein, hobe lizate	Qu'elles, mieux vaudrait
Batere ez ukhan.	Aucune n'avoir.

(*Voyage en Navarre*, etc., chap. IX, p. 346, 347.)

[1] N° du 14 septembre 1845.

378 LE rilS BiSQCE. bi :?udur ziluctanc Mukuiu duri, Ez|>anac larri ; Hort/.ic izan liadu ere, Eztic aigiiori. De scâ deux luiseaux Suiole la morve , Ses lèvres éiwisses sont pendantes, Si jamais il eut des dents, Il n’y en parait plus. bi liiUez aizatzuc Lin Iiatzcn failac : bclhainac liandi , eta Makhur ghidailac, Lnrrera zailac. Cortcsia eseatzcn belhauncz ari da , üuero ezin ari da, Haurren mantcnatzeco, Zer abantaila! Écoulez en deux mots L’histoire de ses quatre aplombs ; Ses genoux sont grands, et Son arrière-train tortu , El il fait des révércnees. Par manière de courtoisie II fait des génuflexions. Puis il n’en peut mais. Pour élever des enfants , Quel gagne-pain! Fantcsiac asco Isidu Mande lapurrac : Lui zangoac trepel, eta Anca makurni , Juntetan bourac. Ezpata bezain cliorocb bizcar ezurra , Ezduc ghezurra. Noiz larruturen zautan Ni naiz beldurra. Il a une allure assez fantasque. Ce fripon de mulet : (Il est) boiteux des (|ualrc jambes, cl (11 a) la hanche de travers. Les jointures engorgées. Aussi tranchant que le fll do l'épée Est l’os de son échine , Je no mens point. (précipite Je tremble qu’à chaque instant il ne se En laissant sa peau aux rochers. Mandoitsousi, zikin LoUagarria , Uaizera hola didac Osagarria. Okhagarria , Sartzen eztiu ulzi nahi Ostalariac, Haren sartzian , Urrintzen zaioteco Elchc guzia. Vilain mulet, sale Épouvantail, Tu me feras perdre La santé. Provocateur de nausées , L’hôtelier no veut pas Le laisser prendre place à l’écurie. Disant qu’à son entrée Il est capable d'empester Toute la maison. buruco crapeslnac ürandeza Lidu. Éroslnnican balu. Nabi luzke saUlu, Allai bezain zalhu ; Chiki bal arnoren saria. Du licol qui orne sa tôle 11 est grandement fier. S'il avait un acheteur. Il voudrait se vendre Aussi lestement que possible; [devin. Qu'un lui donnât le prix d’un petit verre Digiiized by Google

SATIRES. 379 Eguilen uhul lialu , Charrmichai' salbu, Tratu liürlan liainiizic Ezliro gaUlu. •\ la réserve du caveron , J 'estime qu'il ne perdrait [ws Grand'chose A ce marché. Aitzineco peiralaz Dago cspantiiz, Cerendaco ta duieii Erdia espartuz, Bertze erdia trapuz, Hatzeman pusca gucinc Lurretic hartiiz. Ase niz tratuz Enfadaturic nago Botigan .sartuz. Il

est tout émerveillé De sa bretelle

Eguiten ahal balu, — A la réserve du caveçon,
Charranchac salbu, — J'estime qu'il ne perdrait pas
Tratu hortan hainitzic — Grand'chose
Ezliro galdu. — A ce marché.

Aitzineco petralaz — Il est tout émerveillé
Dago espantuz, — De sa bretelle de devant,
Cerendaco ta duien — Parce qu'elle est
Erdia espartuz, — Moitié de chanvre,
Bertze erdia trapuz, — Moitié de drap de chiffons,
Hatzeman pusca guciac — Ramassés un à un
Lurretic hartuz. — Çà et là à terre.
Ase niz tratuz — Je suis dégoûté d'acheter
Enfadaturic nago — Et il me répugne profondément
Botigan sartuz. — D'entrer dans la boutique d'un marchand.

Ŝocac palupan, eta — Les cordes au galop, et
Lazua trostan, — La traversière au trot,
Errecari behera — Le long du torrent
Joan zazkit postan. — Sont parties en poste.
Ezpañac ozkan. — Il en grinçait des dents.
Ehun coropillo eta — On y comptait cent nœuds et
Berehun buztan — Deux cents bouts de queue
Bacotcharen puntan. — A chaque nœud.
Hec baino hobe likec — Autant eût valu n'en avoir point
Batere ez ukhan. — Que d'en avoir de telles.

Galzera bota dida — Il m'a perdu ainsi
Manta bat fina — Une belle mante
Atchunaren demboran — Au temps de mon bisaïeul
Cadiztic jina, — Venue de Cadix,
Betatchuz eguina, — Faite de toutes pièces,
Oro coropilo eta — Toute nœuds et
Zilo eta eskina. — Criblée de trous à jour.
Seculan etzait joanen — Jamais je ne me consolerai
Mantaren mina. — De la perte de mon manteau.

Sakerdi bat berria — Une frange neuve
Badu bereki, — Il a avec lui, [grand chemin
Beldurra dago ladronec — Il est dans la crainte que les voleurs de
Nombait edeki. — Ne la lui enlèvent quelque part.
Dabila ederki, — Il avance majestueusement,
Capusail zar pusca bat — Un vieux lambeau de burnous
Larrubateki — Avec une peau
Counpuntuz bethi, — Rajusta sans cesse,

LE l'iYS PASQGE. :i80 Zirdina diu'iolu AnkcUn buili. Les pelures lui traînant Le long des lianclics. Eue inandunc dian Zingliilar corda , Joaii don zazpi urtliian, Potigan zor da , Deinbora sobra! Morciitariarekin Erreitut bordac; Testigii obrac, Nie ere liartzecoac Etzaizket cobra. Do mon mulet La corde des sangle.s, Depuis les sept dernières années, Est due à la boutique. Terme trop long en vérité! Avec le marchand J'ai brûlé mes vaisseaux; Foi de témoin , * Moi non plus je ne puis parvenir A faire rentrer mes créances. Euscaraz ziugliila eta , Erdaraz chineba : Horren gainian ere lladut zer mintza, Bilouarcn ghisa. Trinca dakidan bcldurrez Eztirot tinca, Eargac eguin 'ta. Hortiin ghezurric Iwda, Lephoa pica. En euscara ‘ sangle , et En erdora ’ cliinclia (c'est son nom) : LA dessus aussi J'ai assez ù parler, Aussi bien ([ue sur le pelage de la béte. , De pour qu'elle no rompe. Je n'ose serrer cette sangle , Ouaml j'ai fait ma charge. S'il y a du mensonge en cela , Qu'on me coupe le cou. Nescacha banintz, eta Majoa falta, Icazkinic ezeontzaz Ezniro trata; Jincoac parca. Misérable baiU'i Icazkin liauta. Hare dabilan planta l’etiri eztirola Etchetic athera. Si j'étais jeune fille, et Pas d'amant. Avec un charbonnier, do mariage Je ne traiterais pas; Parce que. Dieu me parddnnc! Ce serait chose misérable Que le choi.x d'un charbonnier. Voyez comme il se démène Pour chas.scr Petiri ’ Hors de sa pauvre maison. Icatza saldu eta , Ondoco traza ; liaitzuru bat arthoren Saria falta; Etcherat joan 'la. Le charbon une fois vendu , Voici le résultat : 11 11 'a pas l'argent nécessaire Pour aeieler une mesure de mais; Arrivé à la maison , ' Basque. — > Caslillan. ' l'tliri, Pierre, la misère. L'cslrème ilénùment se iradnil eu basque par Peliri gëlm per i, Pierre aux bas rouges.
Digitized by Google

Zirdina dariola	Les pelures lui trainant
Anketan baiti.	Le long des hanches.
Ene mandoac dian	De mon mulet
Zinghilar corda,	La corde des sangles,
Joan den zazpi urthian,	Depuis les sept dernières années,
Botigan zor da,	Est due à la boutique,
Dembora sobra!	Terme trop long en vérité!
Mercatariarekin	Avec le marchand
Erreitut bordac;	J'ai brûlé mes vaisseaux;
Testigu obrac,	Foi de témoin,
Nic ere hartzecoac	Moi non plus je ne puis parvenir
Etzaizket cobra.	A faire rentrer mes créances.
Euscaraz zinghila eta,	En euscara [1] sangle, et
Erdaraz chincha :	En erdera [2] chincha (c'est son nom) :
Horren gainian ere	Là dessus aussi
Badut zer mintza,	J'ai assez à parler,
Bilouaren ghisa.	Aussi bien que sur le pelage de la bête.
Trinca dakidan beldurrez,	De peur qu'elle ne rompe,
Eztirot tinca,	Je n'ose serrer cette sangle,
Cargac eguin 'ta.	Quand j'ai fait ma charge.
Hortan ghezurric bada,	S'il y a du mensonge en cela,
Lephoa pica.	Qu'on me coupe le cou.
Nescacha banintz, eta	Si j'étais jeune fille, et
Majoa falta,	Pas d'amant,
Icazkinic ezcontzaz	Avec un charbonnier, de mariage
Ezniro trata;	Je ne traiterais pas;
Jincoac parca,	Parce que, Dieu me pardonne!
Miserable baita	Ce serait chose misérable
Icazkin hauta.	Que le choix d'un charbonnier.
Hare dabilan planta	Voyez comme il se démène
Petiri eztirola	Pour chasser Petiri [3]
Etchetic athera.	Hors de sa pauvre maison.
Icatza saldu eta,	Le charbon une fois vendu,
Ondoco traza :	Voici le résultat :
Gaitzuru bat arthoren	Il n'a pas l'argent nécessaire
Saria falta;	Pour acheter une mesure de maïs;
Etcherat joan 'ta,	Arrivé à la maison,

[1] Basque. — [2] Castillan.

[3] *Petiri*, Pierre, la misère. L'extrême dénûment se traduit en basque par *Petiri galza gor i*, Pierre aux bas rouges.

SATIBKS. Eniazliac nigar eta Haiirroc marraea , Eta Cïin balaca , Talubaten gaie Ezlaic liarrapa. Aliai'calic bas nadin, Emeki , emeki, Haraghi listel iin-in bat Badu beroki; Halore, ederki Aztal eta behatza Caibpoan bethi. Zilua petic : Zangoac erretzcco Herilic eztic. Galzazpicn berriac Erranentut garbi. Rotuinac chipi, eta Chilouac larri, Tcho'chac czari, Berrehun leciitaric Larria agheri , Bniglietac irri. Jincoa parte, picorric tiabe nue sarri. Barneeo moeh bat liadut Ainitz ederia, Urrntuiaren liiilsoz Eztirot cerra. André alferra, Orratza duienian , Uariaz gherla. Apbu fardala , Snkbaldian lu dago Jeiki Ota lierla. ITara icazkotariec Uiilcn jliiroua Bonelarcn caseoan Oliuelien ziloua, l'iintiiz bddua ; Ilirur, bui erlii Irebosolan Il trouve sa femme en pleurs et Les enfants criant misère. Pas moyen de les consoler, (Jiiand on ne trouve pas seulement De tpioi faire une galette de mais. Eu commençant par la sandale. Tout doux, tout doux. Une odeur de chair faisandée Elle a avec elle ; Malgré cela , joliment Le talon et l'orteil Sont toujours à Pair. La semelle est un grand trou : 11 n'y a jws de riscpie ((uo le pitsl S'échauffe là dedans. Do ma chausse des nouvelles Je donnerai naïvement. I.es 1h>u tons (sont) trop petits, et Les boutonnières trop fendues; Je les retiens avec des chevilles. Elles laissent voir ma peau En deux cents endroits, kl braguette baille en souriant. Dieu m'est témoin (pie de ma culotte Il ne m'en restera pas miette bientôt. J'ai un gilet de dessous Superbe , Que je ne puis prendre par suite Des brèches et des déchirures. Femme paresseuse, Ouand elle lient l'aiguille. Elle déclare la guerre au sujet du fil. La pécore fainéante. Elle s'endort au coin du feu , A peine levée. Voilà des charbonniers Les splendeurs. Sur la crête de leur bonnet Il y a toujours un trou Repris à points perdus; Trois ou (piatre pincées île cheveux Digitized by Google

Emaztiac nigar eta — Il trouve sa femme en pleurs et
Haurrec marraca, — Les enfants criant misère.
Eta ezin balaca, — Pas moyen de les consoler,
Talobaten gaic — Quand on ne trouve pas seulement
Eztaic harrapa. — De quoi faire une galette de maïs.

Abarcatic has nadin, — En commençant par la sandale,
Emeki, emeki, — Tout doux, tout doux,
Haraghi ustel urrin bat — Une odeur de chair faisandée
Badu bereki; — Elle a avec elle;
Halere, ederki — Malgré cela, joliment
Aztal eta behatza — Le talon et l'orteil
Campoan bethi. — Sont toujours à l'air.
Ziloa petic : — La semelle est un grand trou :
Zangoac erretzeco — Il n'y a pas de risque que le pied
Perilic eztic. — S'échauffe là dedans.

Galzazpien berriac — De ma chausse des nouvelles
Erranentut garbi. — Je donnerai naïvement.
Botoinac chipi, eta — Les boutons (sont) trop petits, et
Chilouac larri, — Les boutonnières trop fendues;
Tchotchac ezari, — Je les retiens avec des chevilles,
Berrehun lecutaric — Elles laissent voir ma peau
Larria agheri, — En deux cents endroits.
Braghetac irri. — La braguette baille en souriant.
Jincoa parte, picorric — Dieu m'est témoin que de ma culotte
Gabe nuc sarri. — Il ne m'en restera pas miette bientôt.

Barneco moch bat badut — J'ai un gilet de dessous
Ainitz ederra, — Superbe,
Urratuiaren hutsez — Que je ne puis prendre par suite
Eztirot cerra. — Des brèches et des déchirures.
Andre alferra, — Femme paresseuse,
Orratza duienian, — Quand elle tient l'aiguille,
Hariaz gherla. — Elle déclare la guerre au sujet du fil.
Apho fardala, — La pécore fainéante,
Sukhaldian lo dago — Elle s'endort au coin du feu,
Jeiki eta berla. — A peine levée.

Hara icazketariec — Voilà des charbonniers
Duten jhiroua — Les splendeurs.
Bonetaren cascoan — Sur la crête de leur bonnet
Chuchen ziloua, — Il y a toujours un trou
Puntuz bildua; — Repris à points perdus;
Hirur, lau erhi trebesetan — Trois ou quatre pincées de cheveux

•m LE FATS BISQCE. Chuti biloun. Hérissés sortent de lAonfaisantlabros.se. Enemigüua! Sort ennemi! Nie eztakit zer egliilen Je ne sais pas ce que ces gaillards Tuzten dirouacl Font de tout leur argent. AMPI.RREN ÇAMARIA. i.E r.HF.VAi. d'auflé. (Sub«rot4rr«.l ^ Di«l«ct« louUtio.^ Ainpleren ^amaria Bilua urdinicen hasia, Cango besiiac gogor, eta Biscarrian çauria, Bai eta instant gucicz Lurrerdt eroria. D'Aniplé le cheval ldi ptiil à grisonner comnienee, (lia) pieds et pattes raides , et Au dos la plaie , lit aussi A tout moment A terre il tomlie. Ample, saltçac çamaria , Balin badue croslia. Horrekin eorroca juaitia Ez dukec çuhurtcia. Arranuor emac guardia ; Horrcnçal die lehia. Ainpleren ealdi liori Establian charmagarri. .A'ic ja nahiagü nikec Ardura uinez ibili. Çaldarez aseric ere , Batcre ezdaite igui. Ez cioc cbeha arthoric, Ahuan ez baitii liarmaric , Harendaco ez du giten Espanatic oloric. Amplec hartnz gueroslic, Ez dakiasiaren lierriric. Ample , vends ton cheval , Si tu as un acheteur. Avec lui (témérairement^ aller chercher .Ne serait pas prudence. [des sacs Aux aigles prends garde; De lui ils ont grand'envie. D'Ainplé le beau cheval ■\ l'étable (est) charmant. Moi, au moins, j'aimerais mieux Souvent à pied marcher. Uu picotin quoique rassasié. Il ne peut pds du tout bouger. Il ne iieut broyer le mats, A la bouche il n'a point d'armes , Pour lui (il) ne vient pas D'Espagne d'avoine. Depuis ((u'Amplé l'a pris, 11 ne sait pas de la satiété des nouvelles. Amplec çaldia prestatu , Niri harteia dolutu. Belec eta arranuec Bidian naule atacatu : Jaincoac daki nola naicen Jaun helaric libratu. Ample le beau cheval m'a prété, .Moi, de (le) prendre (je me suis) repenti. Les corl>eaux et les aigles En route m'ont attaqué ; Dieu sait comment je nie suis De CCS messieurs délivré. Ample, ez nindaite mintca, Amplé , je ne parlerais pas. Digitized by Google

Chuti biloua.	Hérissés sortent de là en faisant la brosse.
Enemigoua!	Sort ennemi!
Nic eztakit zer eghiten	Je ne sais pas ce que ces gaillards
Tuzten dirouac!	Font de tout leur argent.

AMPLEREN ÇAMARIA.

(Suberotarra.)

Ampleren çamaria
Bilua urdintcen hasia,
Çango besuac gogor, eta
Biscarrian çauria,
Bai eta instant guciez
Lurrerat eroria.

Ample, saltçac çamaria,
Balin baduc eroslia.
Horrekin çorroca juaitia
Ez dukec çuhurtcia.
Arranuer emac guardia;
Horrençat die lehia.

Ampleren çaldi hori
Establian charmagarri.
Nic ja nahiago nikec
Ardura oinez ibili.
Çaldarez aseric ere,
Batere ezdaite igui.

Ez cioc cheha arthoric,
Ahuan ez baitu harmaric,
Harendaco ez da giten
Españatic oloric.
Amplec hartuz guerostic,
Ez daki asiaren berriric.

Amplec çaldia prestatu,
Niri hartcia dolutu.
Belec eta arranuec
Bidian naute atacatu :
Jaincoac daki nola naicen
Jaun hetaric libratu.

Ample, ez nindaite mintça,

LE CHEVAL D'AMPLÉ.

(Dialecte souletin.)

D'Amplé le cheval
Le poil à grisonner commence,
(Il a) pieds et pattes raides, et
Au dos la plaie,
Et aussi à tout moment
A terre il tombe.

Amplé, vends ton cheval,
Si tu as un acheteur.
Avec lui (témérairement) aller chercher
Ne serait pas prudence. [des sacs
Aux aigles prends garde;
De lui ils ont grand'envie.

D'Amplé le beau cheval
A l'étable (est) charmant.
Moi, au moins, j'aimerais mieux
Souvent à pied marcher.
Du picotin quoique rassasié,
Il ne peut pas du tout bouger.

Il ne peut broyer le maïs,
A la bouche il n'a point d'armes,
Pour lui (il) ne vient pas
D'Espagne d'avoine.
Depuis qu'Amplé l'a pris,
Il ne sait pas de la satiété des nouvelles.

Amplé le beau cheval m'a prêté,
Moi, de (le) prendre (je me suis) repenti.
Les corbeaux et les aigles
En route m'ont attaqué :
Dieu sait comment je me suis
De ces messieurs délivré.

Amplé, je ne parlerais pas,

ÜATIHES. Çamnriac balii bichta Norat nalii junnic ere, Eroriz eta tramilca ; Aintcin guilieicz ez couca. Saltçac file cilo truca. Si le cheval avait la vue l'ar cil il veut, (|uoii|u'il aille En tombant et en se roulant; 1)(! (levant, de derrière il ne se cabre Yends-le vite ou tro(iue-le. [pas. — Ez diat nabi saldu Ez eta ere trucatu. Eue oainariac belinr die, IJda, bortuian pnsatii. Handic jin denian , Nabi diat «nxa trufatu. — Je ne veux pas vendre Ni non plus trocpier. Mon cbeval doit, L'èté , à la montagne passer. l)e là venu lorsipi'il (sera). Je veux bien me imapier de vous. — Ample, ago icbilic, Ez duc eguinen trufaric : Hire çainariac ez die janen Udan, l)ortian belbarric. • Arte buntan eguinendie Arranuec ase ederric. — Amplé, sois en silence. Tu ne feras point de inoriueries : Ton cbeval ne va pas manger En été, à la montagne d'berbe. Dans cet intervalle feront Les aigles de beaux festins. — Cauter batec Ampleri Eihera Iwrthan , berari , Çamariaren haulateen Ez ducla ikbasi , Emaztiari so eguin (Racola , Hartu cienian, boberiui. - Un chaudronnier (a dit) .à Amplé A la porte du moulin, à lui -même. Le cheval à choisir Qu'il n'a pas appris. Qu'à la femme regardé il avait Mieux, lorsqu'il l'avait prise. — Ample, othoi , barkbatu, Etçaui'u behar gaiteitu; Alabaieunn delà causa Coblatuac içan lueu : Etcbeco berriac campuan Ouciac salbatcen dauskitçu. — Amplé, je vous prie, pardonn(*z. Il ne faut pas vous déplaire; A cause do la fille du premier lit Ces couplets ont été faits : Les nouvelles de la maison au dehors Toutes elle a divulgué. Bebor bal erosi dut , adin onecua , Hortzetan marcateen du sei urtbecua; Tatcba guciac ez dilu : lucodu lephu.i , Bizear becurra çorrotz, bera da fiaciia. J'ai acheté un coursier, il est dans son l)ol âge , Ses dents le disent de six ans; Ne bu donnez pas tous les défauts : son col est allongé , Son dos scierait la pierre, ses jarrets sont peu solides. Digitized by Google

Çamariac balu bichta
Norat nahi juanic ere,
Eroriz eta trumilca;
Aintcin guibelez ez couca.
Saltçac fite edo truca.

Si le cheval avait la vue
Par où il veut, quoiqu'il aille
En tombant et en se roulant;
De devant, de derrière il ne se cabre
Vends-le vite ou troque-le. [pas.

— Ez diat nahi saldu
Ez eta ere trucatu.
Ene çamariac behar dic,
Uda, bortuian pasatu.
Handic jin denian,
Nahi diat onxa trufatu.

— Je ne veux pas vendre
Ni non plus troquer.
Mon cheval doit,
L'été, à la montagne passer.
De là venu lorsqu'il (sera),
Je veux bien me moquer de vous.

— Ample, ago ichilic,
Ez duc eguinen trufaric :
Hire çamariac ez dic janen
Udan, bortian belharric.
Arte huntan eguinendie
Arranuec ase ederric.

— Amplé, sois en silence,
Tu ne feras point de moqueries :
Ton cheval ne va pas manger
En été, à la montagne d'herbe.
Dans cet intervalle feront
Les aigles de beaux festins.

— Cauter batec Ampleri
Eihera borthan, berari,
Çamariaren hautatcen
Ez duela ikhasi,
Emaztiari so eguin çacola,
Hartu cienian, hobequi.

— Un chaudronnier (a dit) à Amplé
A la porte du moulin, à lui-même,
Le cheval à choisir
Qu'il n'a pas appris,
Qu'à la femme regardé il avait
Mieux, lorsqu'il l'avait prise.

— Ample, othoi, barkhatu,
Etçauçu behar gaitcitu;
Alabaiçuna dela causa
Coblatuac içan tuçu :
Etcheco berriac campuan
Guciac salhatcen dauskitçu.

— Amplé, je vous prie, pardonnez,
Il ne faut pas vous déplaire;
A cause de la fille du premier lit
Ces couplets ont été faits :
Les nouvelles de la maison au dehors
Toutes elle a divulgué.

Behor bat erosi dut, adin onecua,
Hortzetan marcatcen du sei urthecua;
Tatcha guciac ez ditu : lucedu lephua,
Bizcar heçurra çorrotz, bera da flacua.

J'ai acheté un coursier, il est dans son bel âge,
Ses dents le disent de six ans;
Ne lui donnez pas tous les défauts : son col est allongé,
Son dos scierait la pierre, ses jarrets sont peu solides.

384 LE PAIS BASQl'E. Adinez orhoitu eta jarten da goguelan , Munduan dabilala hogoi urthe huntan , Guastu handiric ez du , zanguco ferretan , lieldur da jan dezatin chacurrec errecan. Parfois repassant ses années, les noirs soucis l’agitent. Il songe (pie depuis longtemps il erre dans le monde. Et vu le peu d’argent dépensf) pour ses fers. Il tremble de servir bientôt aux chiens son corps en curée. ASTO ZAHAH HAT. SUR UN PAUVRE VIEIL ANE. [:3ub«rotarrft,^ ^ Oialast* ■oulcliD.^ Aslo bal cnisi dm Manuel Iraluri; Aeienda nn bal da, balia betli. Gurpholifiucian rzdu uniubalbaragui. Ile pelle beguiac ei dllu agueri. Ccr debru da horiî Ekbarria niri Arima galgarri , Errera n da garri. Landan pliara deragunchori halçagorri. J’ai achrib un dne au maquignon Manuel; C’esI une bonne bêle, qu'cllo profile. Tuul son rorps n'a pas une onec de chair, Ses ycui ne paraissent pas de dessous son poil. Que diable est-ce? Amené ii mol Pour me faire perdre l'dme , BienlAt il est dans la losse. Mrllons-ledans un champ pourchasser les oiseaux. Lehcn erc bauuen aslo liorreu fama : Soumeiic nola ren gueqar trac içana ; Lcplina cre badu luce liirur thana, Ue(ur eta larruia, dena uliec iana. Cer da liire Iana? Arri * I Poco gana. luanduc hire faïua , l.elien cerbalt içana. TestamenI egoilera io duca ni gana ? AranI aussi Jeronnaissais la reuomméede celine; Sa carcasse arall élé vendue en échangede meusunSiin cou aussi a trois cannes de longueur; [ges; Ses us cl sa peau sont tous mangés par les mouches. Quel est Ion travail? Marche! Gagne-petit. Ta renommée n’est plus , Toi qui fus quelque chose autrefois. Es-tu venu rhex moi pour faire ton testament? ' Ce mot, que l'on retrouve partout, en espagnol (La ficara inaliito, fol. 90. — Et foilrer iaelo ir Espaia , jorn. 3, parmi Lot Camediat de D. pedro Calderon de la Barca, édit, de Leipzig, I. Il, p. ÏGÎ, col. î) comme en français (Homan iTEuitaeke le Moine, V. iOÎ, iUti), a donné lieu h une note empruntée au London lilerarp Catelle (n° du 31 mars 1827), et insérée, sous le litre d' Origine orirniale (Tnne ezclamalion du penpie en Espagne , dans le llullelin des teiencet kialoriqiiet, etc., publ. par le baron de Fémssac , I. XI, p. 158. — L'origine signalée par l'écrivain anglais l'avait déjh élé par le P. Cuadix ei Diego de L'rrca, cllés par Covarrnvias, qui dérive karriero, innlelier, de l'interjeelion karre, que ces .sortes de gens ont continuellement il la bouche. (Tetoro de la lengna eattellana, etc. Madrid, .M. DC. XI., in-l**, fol, 4G3 reclo, coi. 1.) Digitized by Google

SATIHES. 385 CONTRE UN TAILLEUR. Ar^umeat. La chanson suivante , en guipuzeoan , est incomplète ; il faudrait recourir en Espagne pour-sc procurer les couplets qui manquent. En France, on n’en connaît que quatre. C’est de la bonne poésie, mais qui, séparée du chant, penl beaucoup de son intérêt. Cette pièce , où l’on voit percer ce trait particulier du caractère bas(|uc, la vanité du costume, rappelle un peu l’usage des bardes euscariens, qui, lorsqu’ils se rencontrent, font assaut de talent et s’attaquent ordinairement l’un l’autre dans leurs défauts personnels, dans leurs habits, etc. Ces sortes d’improvisations et de dialogues chantés en face, ont pour but de provoquer l’hilarité des auditeurs aux dépens d’un adversaire qui ne peut espérer de triompher à son tour qu'eu donnant plus ample matière encore à la malignité et à la bonne humeur des assistants. Il me parait certain que le rimeur a dû continuer l’historique du tailleur, probablement même que ces quatre vers ne sont qu’un exorde à la joùte poétique. On eu voit souvent de pareilles en Bretagne , contrée qui offre plus d’un point de comparaison avec le Pays Basque , et où les meuniers et les tailleurs sont ennemis tléclarés. Doués les uns et les autres de la faculté poétique, ils en usent pour se faire la guerre Les tailleurs ont également compté parmi eux des troubadours, soit en France, soit en Espagne. Durand, qui florissait au commencement du XllI* siècle, était tailleur à Paemas, c’est-à-dire sans doute à Pernes , petite ville de l’ancien comtat venaissin *. D’un autre côté , vers l’époque des Rois Catholiques , il y avait en Espagne un poète fameux, Anton de Montoro , de Cordoue, plus généralement connu sous le nom ou le sobriquet d'el Ropero, parce qu’il exerçait l’état de tailleur, ou plutôt de ravaudeur. M. le marquis de Pidal , qui s’est étendu assez longuement sur le pauvre troubadour dans son Essai sur la poésie castillanne pendant les ■ Btrië*-Bren , I. Il , p. 263. Voyei encore p. 245. ’ llifloire lilliraire des IroaMoari , eic. , I. Il, p. 226. 25 Digitized by Google

CONTRE UN TAILLEUR.

Argument.

La chanson suivante, en guipuzcoan, est incomplète; il faudrait recourir en Espagne pour se procurer les couplets qui manquent. En France, on n'en connaît que quatre. C'est de la bonne poésie, mais qui, séparée du chant, perd beaucoup de son intérêt.

Cette pièce, où l'on voit percer ce trait particulier du caractère basque, la vanité du costume, rappelle un peu l'usage des bardes euscariens, qui, lorsqu'ils se rencontrent, font assaut de talent et s'attaquent ordinairement l'un l'autre dans leurs défauts personnels, dans leurs habits, etc. Ces sortes d'improvisations et de dialogues chantés en face, ont pour but de provoquer l'hilarité des auditeurs aux dépens d'un adversaire qui ne peut espérer de triompher à son tour qu'en donnant plus ample matière encore à la malignité et à la bonne humeur des assistants.

Il me paraît certain que le rimeur a dû continuer l'historique du tailleur, probablement même que ces quatre vers ne sont qu'un exorde à la joûte poétique. On en voit souvent de pareilles en Bretagne, contrée qui offre plus d'un point de comparaison avec le Pays Basque, et où les meuniers et les tailleurs sont ennemis déclarés. Doués les uns et les autres de la faculté poétique, ils en usent pour se faire la guerre [1].

Les tailleurs ont également compté parmi eux des troubadours, soit en France, soit en Espagne. Durand, qui florissait au commencement du XIII[e] siècle, était tailleur à Paernas, c'est-à-dire sans doute à Pernes, petite ville de l'ancien comtat venaissin [2].

D'un autre côté, vers l'époque des Rois Catholiques, il y avait en Espagne un poëte fameux, Anton de Montoro, de Cordoue, plus généralement connu sous le nom ou le sobriquet d'*el Ropero,* parce qu'il exerçait l'état de tailleur, ou plutôt de ravaudeur. M. le marquis de Pidal, qui s'est étendu assez longuement sur le pauvre troubadour dans son Essai sur la poésie castillanne pendant les

[1] *Barzas-Breiz*, t. II, p. 263. Voyez encore p. 245.
[2] *Histoire littéraire des troubadours*, etc., t. II, p. 226.

38C I.E PATS RASQOE. XIV' et XV* siècles témoigne de la surprise qu'Aiiton, qui, de plus, était pauvre et juif de race, ait pu, dans une condition aussi ravalée , acquérir non-seulement un style facile et gracieux, mais le savoir et l'érudition (|ue dénotent certaines de ses poésies. A coup sûr, de ces deux choses, une au moins, la dernière, est diflicile à expliquer. Ce qui mérite encore d'être signalé, c'est le penchant qui porte les tailleurs poètes vers la satire. Exerçant une profession qui laisse à leur esprit toute sa liberté, on comprend de reste qu'ils soient enclins à composer des vers et à chanter ; mais on ne démêle pas aussi aisément si cette humeur satirique est le résultat d'un sentiment d'envie auquel les conduit cette culture intellectuelle, ou tout simplement l'effet d'nn temp«*rament irrité par la vie sédentaire. SASTRE HATEN C.OSTRA. (Basa &ArartArr«.^ .\spalclico domboretan pcnelan naiz bici , Bi bertsu ecin pharatuz sastre okher bâti. Ilobe nuke baila oz banintzan liasi ; Nola pbensaluco ludan, Jaungoicoac daki. rdiito, mutliur zikin, abalgiie gabia, Norc liste duc duela honion hiro galdia? Hi erruncolcs baino, ni sena Bnetan Hnbcki bczli niagoc, alduia liunelan. CONTRE UN Tailleur. ^ d* la ba.-aa Kararra.j Depuis in'‘8-longlemps je vis dans les soucis, Ne pouvant pas façonner deux vers à l'adresse d'un tailleur Iwrgne. Peut-être aurais-je mieux fait de n'y jamais songer; Car comment je les composerai , Dieu le sait. Bohémien, à la noire ligure, homme elTronU';, Qui crois-tu ici en peine de te voir? Malgré ton luxe d'habits, (à côté de toi) je parais habillé de soie lino Et mieux vêtu, en dépit des habits grossiers que je porto. ' Kl Ctncionero if Jua» ÀlfooKi) ilf Kafn», rir. Nidrid, iiniircnla de U Poblirldad, isai, Kniiil in-s", |i. AAAiii-mvm. Digilized by Google

SATIHBS. 387 Sastriac cnian omen du Imrtïu neretaco ; Arropa cliarrac dudala giiizon preslutaeo, Ez die ez eguiton arropec guizona , Bere laitharic ez Ixidu fundamonta ona. Irufien nindagoolaric San Fermin eirian, Fermin porlalepian, Xafarrerian , Saslre piearo hori han çagoen guardia , Gogoan beitzerocan picanleria. Le tailleur, dit-on , a fabriqué des rimes à mon adresse ; (Il prétend) ([lie pour être honnête homme j'ai dos habits trop misé(Apprcnds donc) non que les habits ne font pas l'homme, [râbles. S'il n'a dans sa propre personne des mérites réels. Me trouvant à Pampehine vers la fête de Sainl-Firmin , Sous la porte Saint-Finnin (à Panipelune), ville de Navarre, (Je vis) ce perfide tailleur s'y tenant au guet et en sentinelle, S'y tenant au guet et méditant quelque dessein perfide. LA FAtlS.SE ACCÜ.SATION. &riUEO*QtLa chanson suivante a été composée pour punir un jeune liomine et une vieille cuisinière qur avaient accusé, auprès de leurs maîtres , un pauvre barde d’avoir mangé le matou favori de la maison égaré depuis quelque temps. L'animal, par son retour, lit cesser tous ces bruits calomnieux. On le sait, le poète populaire s'élève assez rarement jusqu’aux idées générales : tout entier à l’action qu’il raconte ou au sentiment qu’il cherche à rendre, il songe peu à déterminer les lois (|ui les régissent. Il y a donc lieu de signaler les deux premiers vers du troisième couplet et la vérité morale qu’ils expriment. Digitized by Google

Sastriac eman omen du bertsu neretaco;
Arropa charrac dudala guizon prestutaco.
Ez die ez eguiten arropec guizona,
Bere baitharic ez badu fundamenta ona.

Iruñen nindagoelaric San Fermin eirian,
Fermin portalepian, Nafarrerian,
Sastre picaro hori han çagoen guardia,
Gogoan beitzerocan picarderia.

Le tailleur, dit-on, a fabriqué des rimes à mon adresse;
(Il prétend) que pour être honnête homme j'ai des habits trop misérables.
(Apprends donc) non que les habits ne font pas l'homme,
S'il n'a dans sa propre personne des mérites réels.

Me trouvant à Pampelune vers la fête de Saint-Firmin,
Sous la porte Saint-Firmin (à Pampelune), ville de Navarre,
(Je vis) ce perfide tailleur s'y tenant au guet et en sentinelle,
S'y tenant au guet et méditant quelque dessein perfide.

LA FAUSSE ACCUSATION.

Argument.

La chanson suivante a été composée pour punir un jeune homme et une vieille cuisinière qui avaient accusé, auprès de leurs maîtres, un pauvre barde d'avoir mangé le matou favori de la maison égaré depuis quelque temps. L'animal, par son retour, fit cesser tous ces bruits calomnieux.

On le sait, le poëte populaire s'élève assez rarement jusqu'aux idées générales : tout entier à l'action qu'il raconte ou au sentiment qu'il cherche à rendre, il songe peu à déterminer les lois qui les régissent. Il y a donc lieu de signaler les deux premiers vers du troisième couplet et la vérité morale qu'ils expriment.

---

888 LE PATS BASQCE. ACCUSACtONE FALEIA. ^B«s« Dkrftrttrr*.^ Cnnloro berri horic l>aliigu cguinic Galhu ihescor bntcc li’khia einanic ; Herraliiric ogon da, galdiiric bidia; Arle hortan ni aldiz guizki jujnlia. Gathii , marrau -ederra , pare gabccoa , Klcheco jaiin andci-en maite kholcocoa, Kz, oUioi, gai liarrarj ctcheiico bererha, Ez locen berriz erran ebatsi hnidala. Gueçurra, calumnia, bekbalu handia, Guiçonen nahasleco dcbriac phistia. Ainüurous , ibili bis hiro plazcrila , Kta craiki die nie jan hundudala. Heirian badiagu coniis bat lealic , Gobermanta liai cre aski mihi honnie , Ezpeilic balimba, ein dial eguiton, Cibetie jan dudala bain sarri errailen. LA FAUSSE ACCUSATION. ^ Bis D»f arrkta I Voici do nouvelles chansons composées A l'occasion d’un chat déserteur : Il est resté errant , ayant oublié son chemin ; Et moi, dans rinlervallo , j'ai été mal jugé. Chat, au beau miaulement et sans pareil, Toi le chéri des messieurs et des dames du logis. Je l'en conjure, ne perds plus les traces du retour. Pour que de nouveau on ne m'accuse pas de t'avoir volé. Le mensonge, la calomnie, grands péchés. Pour brouiller le monde par le diable inventés. Amoureux, tu courais à tes plaisirs, El l'on aftlrmail déjà que je l'avais mangé. Sache qu'ici nous avons un'commis loyal Et une cuisinière assez bonne langue. Qui de nouveau, cependant, je Injure, Ne m'accuseront pas de sitôt d’aimer les civets. Digitized by Google

ACCUSACIONE FALSIA.

(Basa nafartarra.)

Cantore berri horic batugu eguinic
Gathu ihescor batec lekhia emanic :
Herraturic egon da, galduric bidia;
Arte hortan ni aldiz gaizki jujatia.

Gathu, marrau-ederra, pare gabecoa,
Etcheco jaun anderen maite kholcocoa,
Ez, othoi, gal harçara etchenco herecha,
Ez tecen berriz erran ebatsi haidala.

Gueçurra, calumnia, bekhatu handia,
Guiçonen nahasteco debriac phistia.
Amourous, ibili his hire plazerila,
Eta eraiki die nic jan hundudala.

Herrian badiagu comis bat lealic,
Gobermanta bat ere aski mihi hounic,
Ezpeitic balimba, cin diat eguiten,
Cibetic jan dudala hain sarri erraiten.

LA FAUSSE ACCUSATION.

(Bas navarrais.)

Voici de nouvelles chansons composées
A l'occasion d'un chat déserteur :
Il est resté errant, ayant oublié son chemin ;
Et moi, dans l'intervalle, j'ai été mal jugé.

Chat, au beau miaulement et sans pareil,
Toi le chéri des messieurs et des dames du logis,
Je t'en conjure, ne perds plus les traces du retour,
Pour que de nouveau on ne m'accuse pas de t'avoir volé.

Le mensonge, la calomnie, grands péchés,
Pour brouiller le monde par le diable inventés.
Amoureux, tu courais à tes plaisirs,
Et l'on affirmait déjà que je t'avais mangé.

Sache qu'ici nous avons un commis loyal
Et une cuisinière assez bonne langue,
Qui de nouveau, cependant, je le jure,
Ne m'accuseront pas de sitôt d'aimer les civets.

SATIBES. 389 Alii ru, jiiuM coinisa, fi-ancesian barna! Nountic idoki duçu numge-chai niçala? Ala guljerniantari khautiita Miarre/. Honla bcrara cira minlçalceii gueciirrez? Elcherat utçuliric, gaihu maitia, Goiz oroz , balaca çac gobernant-anderia ; Gallha eçuc noidache igaran dan gaia, IkliouKi dînez lunan berc senhargueia. liuguei bat urlbe liounlan gobcrinanla denac , Ingoilic ezcontceco badilic adinac : Uiida gabc badila berc bcguislatia , Eta ez hire guiaa bidin herratia. Deztalde harekin dena ezcondurcn , Nour bada , eztuc uau etcheric elkliireii. Aski jeloscor lukec ez ounUa hartccco , Ikidaklta? beharbada ountsii olhalceco. 0 vuiis, seigneur commis, si avant dans le français , U'oii avez- vous pu conclure quo je suis inange-cliat? Ou est-ce le désir de plaire à la cuisinière Qui vous a porté comme elle à parler faussement? Rentré dans tes foyers, chat, mon ami. Aie soin, chaque matin , de caresser mademoiselle la cuisinière; Demande-lui comment elle a passé la nuit, [choix. Et si lui est apparue, dans le sommeil , l'image de l'époux de son Femme qui depuis vingt ans fait la cuisine, A dû déjà parvenir à l'Age nubile : Sans doute que dans son coeur elle a son choix fait. Et non parmi ceux qui, comme toi, seraient volages. U'ailieurs, quel qu'il soit, devenu son époux, Il ne lui sera pas permis souvent de quitter sa maison. Elle serait assez jalouse pour n'y pas voir le bien , Le sais-je? peut-être même pour recourir aux coups. Digitized by Google

Ala çu, jaun comisa, francesian barna!
Nountic idoki duçu *mange-chat* niçala?
Ala gobermantari khausitu beharrez
Honla beçara cira mintçatcen guecurrez?

Etcherat utçuliric, gathu maitia,
Goiz oroz, balaca çac gobernant-anderia;
Galtha eçoc noulache igaran dan gaia,
Ikhousi dinez louan bere senhargueia.

Hoguei bat urthe hountan gobermanta denac,
Ingoitic ezcontceco baditic adinac :
Duda gabe badila bere beguistatia,
Eta ez hire guisa bidin herratia.

Beztalde harekin dena ezconduren,
Nour bada, eztuc usu etcheric elkhireu.
Aski jeloscor lukec ez ountsa hartceco,
Badakita? beharbada ountsa olhatceco.

O vous, seigneur commis, si avant dans le français,
D'où avez-vous pu conclure que je suis mange-chat?
Ou est-ce le désir de plaire à la cuisinière
Qui vous a porté comme elle à parler faussement?

Rentré dans tes foyers, chat, mon ami,
Aie soin, chaque matin, de caresser mademoiselle la cuisinière;
Demande-lui comment elle a passé la nuit, [choix.
Et si lui est apparue, dans le sommeil, l'image de l'époux de son

Femme qui depuis vingt ans fait la cuisine,
A dû déjà parvenir à l'âge nubile :
Sans doute que dans son cœur elle a son choix fait,
Et non parmi ceux qui, comme toi, seraient volages.

D'ailleurs, quel qu'il soit, devenu son époux,
Il ne lui sera pas permis souvent de quitter sa maison.
Elle serait assez jalouse pour n'y pas voir le bien,
Le sais-je? peut-être même pour recourir aux coups.

Lt PAYS BASQUE. 3îtü LA PBÊFÉBENCE. Argument. (|u:itraiii suivant est un epigramme à l'adresse d'un jeune montagnard ([ui s'ét4ut vu préférer un rival habitant de la plaine. A voir la grâce et le bon goût qui y régnent , on dirait une inspiration grecque telle que l'anthologie nous en a conservé. P RE FEREN TZ 1 A. E A P H É FÉ R E N C E . ^ 8ab«roUrr«.j Boulitm.) Ihiibri eaziia, hilhohollia, Jeune rhas«cur, 1 11 eherelure blonde , Conebc eguin duçn urçotegnia : Vons aeei plaeè Irnp haot voire eolombicr ; L'rtoac ohil dirade lekliu gnrelan , lj colombe n'aime gubre s'élever vers les hanleurs, Lakclago dira gune aphalclan. Elle aime de piéfirence les bocages des plaines. SATIRE UES DIFFÉRENTES PHOFESSIONS. Argument. Voici ((uelqucs couplets choisis dans une inlinité d'autres, riuc l'on chante pour critiquer, élever ou rabaisser les différentes professions. S'il faut eu croire le poète , les laboureurs sont des espèces «le parias , les pasteurs des fainéants , les couturières unissent l'habitude de la médisance à la paresse, les filcu.scs ne livrent «|ue de la mauvaise liesogne, les gardes forestiers et les douaniers reçoivent de deux mains et trahissent les deux parties, les instituteurs sont des ivrognes et des gourmands; les vignerons, mécontents du travail «le leui's confrères, n'eu font «ju'à leim tète , au grand détriment des nmitres «|ui en changent souvent; les marchands de laine s'enrichissent promptement en vendant à faux poids; enfin, les huissiers et les notaires sont des artisans de ruine. Dans toutes les littératures , on trouve de pareilles philippiques sous une forme ou sous une autre , et je ne puis songer à les

Digitized by Google

SATIRES. sin sigualcr toutes; mais je dirai uii mot il’ une coiiipositioii jiarcillc duc à Folquet de Lunel , l’un de nos troubadours. C’est une satire générale des mœure de tons les états , depuis l’empereur jusqu’aux aubergistes de village ; « L’empereur, dit le poëte, exerce des injustices contre les rois, les rois contre les comtes; les comtes dépouillent les barons, ceux-ci leurs vassaux et leurs paysans. Les laboureurs , les bergers font à leur four d’autres injustices. Les gens de journée ne gagnent point l’argent qu’ils exigent. Les médecins tuent au lieu de guérir, et ne s’en font pas moins pa3 cr. Les marchands, les artisans sont menteurs et voleurs ', » etc. Je citerai encore une jolie boutade romaîque publiée par M. de Marcellus , qui l’a intitulée le Choix difficile ’, et , revenant à la pièce basque, je ferai remarquer que finesse d’observation, énergie lie style, tout se réunit dans ce morceau qui présente le ton de la bonne satire. orricio CENDAITES RRITIfiA. ^ Sub«rot4rrft. j Oi liilioraria , gachoa ! hibanrec jallien arllioa , ügui et' ardo gucbhalcen auherren asclcecoa , Ilalerc bain baie maile noula artçainac otsoa. Arçaina taila lieztitcen, josliac tu gomendalccn • Zaragoilen aldcrdi l>at oibal bobez eçar deeen , Halero higaluren du ailcinia beno lelicn. SATIIIE UKS DirrfenENTKS mOKESSIONS. ^ toulttto.^ 0 pauvre laboureur! lu le nourris de nicturn. Tu récoltes le froinenl et le vin do quoi rassasier les vauriens, Et encore on t’aime comme les licrgors les loups. Quand le pasteur s’iiabillc do neuf, il recommande aux couturières Qu'une moitié de scs culottes soit en étoffe plus forte , [tic antérieure. Et (cette moitié), malgré ces précautions, sera plus vite usée que la par' Uuloire litliraire des Irotiboittirt , t. II, p. U2-IU. Vajci encore 1. III, p. '8, 261,261 ’ Ckentt d» peuple rit Grice,l. II , p. 320-323. Digitized by Google

signaler toutes; mais je dirai un mot d'une composition pareille due à Folquet de Lunel, l'un de nos troubadours. C'est une satire générale des mœurs de tous les états, depuis l'empereur jusqu'aux aubergistes de village : « L'empereur, dit le poëte, exerce des injustices contre les rois, les rois contre les comtes; les comtes dépouillent les barons, ceux-ci leurs vassaux et leurs paysans. Les laboureurs, les bergers font à leur tour d'autres injustices. Les gens de journée ne gagnent point l'argent qu'ils exigent. Les médecins tuent au lieu de guérir, et ne s'en font pas moins payer. Les marchands, les artisans sont menteurs et voleurs [1], » etc.

Je citerai encore une jolie boutade romaïque publiée par M. de Marcellus, qui l'a intitulée *le Choix difficile* [2], et, revenant à la pièce basque, je ferai remarquer que finesse d'observation, énergie de style, tout se réunit dans ce morceau qui présente le ton de la bonne satire.

OFFICIO CENBAITEN CRITICA.

(Suberotarra.)

Oi laboraria, gachoa! hihaurec jathen arthoa,
Ogui et' ardo gueñhatcen auherren asetcecoa,
Halere haiñ haie maite noula artçaiñac otsoa.

Arçaiña bada beztitcen, josliac tu gomendatcen
Zaragoilen alderdi bat oihal hobez eçar decen,
Halere higaturen du aitcinia beno lehen.

SATIRE DES DIFFÉRENTES PROFESSIONS.

(Dialecte souletin.)

O pauvre laboureur! tu te nourris de méture,
Tu récoltes le froment et le vin de quoi rassasier les vauriens,
Et encore on t'aime comme les bergers les loups.

Quand le pasteur s'habille de neuf, il recommande aux couturières
Qu'une moitié de ses culottes soit en étoffe plus forte, [tie antérieure.
Et (cette moitié), malgré ces précautions, sera plus vite usée que la par-

[1] *Histoire littéraire des troubadours*, t. II, p. 142-144. Voyez encore t. III, p. 78, 261, 262.

[2] *Chants du peuple en Grèce*, t. II, p. 320-323.

LE l'AYE BASQUE. Uotidaria liernnt jiten , arratsan goicic utriilcen ; Mundiaren jorratcen , arlo hartan ahusalcen : Ezpoitu jaten diana hullantceco irabaztenl Orai uruliac oro idorrian nahiago ; Hanilz aguerlu l>charrez, tiari-oro chori-lepho; Haliicatccn balintiada cehian laur urupilo. üihcnçainac cta gardac , contcenziazco guiçonac : Ouerac liaçailce farcitzen, ihesiren lie poslac, Laguner l>art\in bar eracircn gaiço sinhescorrac. Erregenl bat hil dadila , eztu harc procesic eistcn Hountarsunac dutu Iiarec hein hoiinian eçarten; Çuntçurrian counlrolatu eta sabelin ipotccalccii. Bigncr batcc bnstiari cslacum eman nahi . Coifii bere copadiira liobe betçaio idtiri , Àihon gabe nahi denac, lioura usu lieça berri. La couturière se lève tard, et de bonne heure le soir se retire; En attendant, elle emploie son temps à sarcler le monde : Certes qu'elle est loin de gagner la nourriture (pi'elle consomme! Désormais les flleuses préfèrent le prix fait ; [d’oise.m ; Pour avoir trop hâté leur travail, tout leur 111 (est) plein dégorgés Ensuitepour le dévider on devra parcha(|uecmpan faire quatre mvuds. Gardes forestiers et douanier.s (sont) gens de conscience : Si on leur farcit le gosier, ils désertent leurs postes, [crédules. Sauf à faire également saisir par leurs compagnons les délinquants Qu'un instituteur meure, après lui peu de procès : De son vivant il a soin do bien colloquer son avoir ; 11 le contrôle dans son gosier et l'hypothèque dans sou ventre '. Un vigneron (est) toujours mécontent du travail de son confn'?ro : Ghiicun mettant sa manière de travailler au-dessus de toutes. Que celui qui veut se voir sans vigne change souvent de vigneron. ' Dans une autre chanson, les inslilntcurs sont accusés de paresse : Aphal emrl rira, eichcco-alhaba. Pheniakeia jar ria cslonatrero da. Fidel içan haeine, hiiz eman bcfala, Eue cfancn cinulen médira senharra ; Anaiac erradio bcrc arrrbari : < Ernenla nahi duua lilteu hargarrit Nie nahiago nikrn hrrcrric nornahi. Alferrac dlinn cia anisa bici nahi.» Vous visn bien bas, bile üc ramillc. Pins un 1 pense et plus nn s'en èlonnr. Fidèle h «aire parole, comme «ous l'arlcr promis, Vous pourriez avoir nu médecin pour épouz ; Mais en vain le frère a dil k sa sœur ; [irsscT s Tu préfères rinslilolear pour soulien de la vieilMoi , Je le voudrais mut antre epon. Les inslilutenrs furent toujours paresseux et amis [de la bonne chère, a Digitized by Googlf

Dendaria berant jiten, arratsan goicic utçulcen;
Mundiaren jorratcen, arte hartan abusatcen :
Ezpeitu jaten diana hullantceco irabazten!

Orai uruliac oro idorrian nahiago;
Hanitz aguertu beharrez, hari-oro chori-lepho;
Hallicatcen balinbada cehian laur oropilo.

Oihençainac eta gardac, contcenziazco guiçonac :
Guerac baçaitce farcitzen, ihesiren tie postac,
Laguner bardin har eraciren gaiço sinhescorrac.

Erregent bat hil dadila, eztu harc procesic eisten :
Hountarsunac dutu harec heiñ hounian eçarten;
Çuntçurrian countrolatu eta sabelin ipotecatceu.

Bigner batec bestiari estacuru eman nahi :
Coiñi bere copadura hobe betçaio iduri,
Aihen gabe nahi denac, houra usu beça berri.

La couturière se lève tard, et de bonne heure le soir se retire;
En attendant, elle emploie son temps à sarcler le monde :
Certes qu'elle est loin de gagner la nourriture qu'elle consomme!

Désormais les fileuses préfèrent le prix fait; [d'oiseau;
Pour avoir trop hâté leur travail, tout leur fil (est) plein de gorges
Ensuite pour le dévider on devra par chaque empan faire quatre nœuds.

Gardes forestiers et douaniers (sont) gens de conscience :
Si on leur farcit le gosier, ils désertent leurs postes, [crédules.
Sauf à faire également saisir par leurs compagnons les délinquants

Qu'un instituteur meure, après lui peu de procès :
De son vivant il a soin de bien colloquer son avoir;
Il le contrôle dans son gosier et l'hypothèque dans son ventre [1].

Un vigneron (est) toujours mécontent du travail de son confrère :
Chacun mettant sa manière de travailler au-dessus de toutes,
Que celui qui veut se voir sans vigne change souvent de vigneron.

[1] Dans une autre chanson, les instituteurs sont accusés de paresse :

Aphal erori cira, etcheco-alhaba. Vous visez bien bas, fille de famille.
Phenxaketa jar eta estonatceco da. Plus on y pense et plus on s'en étonne.
Fidel içan bacine, hitz eman beçala, Fidèle à votre parole, comme vous l'aviez promis,
Zuc eçanen cinuien medicu senharra; Vous pourriez avoir un médecin pour époux;
Anaiac erradio bere arrebari : Mais en vain le frère a dit à sa sœur : [lesse?
« Errienta nahi duna hireza hargarri? « Tu préfères l'instituteur pour soutien de ta vieil-
Nic nahiago niken berceric nornahi. Moi, je te voudrais tout autre époux.
Alferrac ditun eta untsa bici nahi.» Les instituteurs furent toujours paresseux et amis [de la bonne chère. »

SATIBES. Af)crastcn ilhaguinac, arimac liain untsa galtccn ; l’hecian Iwi contiotan cer eztie hec cbaslcn? Haiekila lioharduke Jincoac aizina uklien. Sarjant eta notariac, oi âmes neccsarriac I lien ellie ulhun, gueçurrec, naliasten gaiga chipicnac, Ezta lagun hobiagoric bertan luisleco etchiac. Les marchands de laine s'enrichissent vit*;, et avec f gai succès perdent Dans les poids et dans leurs cbilTres que ne volent-ils pas ' [leurs âmes. Avec eux , pour les juger, Dieu devra avoir du loisir. Huissiers et notaires, ô outils nécessaires! [pies choses. Leurs sentences obscures, mensongères, obscurcissant les plus simVous no trouverez pas meilleurs aides pour promptement vider vos t maisons. VOYAGE DANS L'INTÉRIEL'R DE L'ESPAGNE. Ar^umant. Suivant qu'il vit sur le versant méridional ou septentrional des Pyrénées , le Basque reçoit des lois de Paris ou de Madrid ; niais il ne s’en considère pas moins comme faisant partie d’une nation distincte des deux peuples qui ont la prétention de l’absorber, et comme supérieur à scs voisins. La chanson suivante est un cri de ce patriotisme haineux ; je soupçonne l’auteur d’avoir, dans l’iiLScctc dégoûtant dont il parle à la fin , voulu indiquer un Castillan , nom par lequel il est désigné dans le plus bas langage. BIOAIA ESPAXAN OARNI.VN. ^0uipotoo4&c 4.^ Biscai eta Araga , guero Cnstilla, Diferentziarican ez dulc milia. Lccu circulai VOY.VUE DANS I.'lNTÈHIECn DE l'eSPAUNE. ^OuiputcoAD.j itiscaye et Aragon , puis llaslille , De différence n'en ont pas mille. Séjour misérable ! Digiiized by Google

Aberasten ilhaguinac, arimac haiñ untsa galtcen :
Phecian bai contietan cer eztie hec ebasten?
Haiekila beharduke Jincoac aizina ukhen.

Sarjant eta notariac, oi arnes necesarriac!
Hen elhe ulhun, gueçurrec, nahasten gaiça chipienac,
Ezta lagun hobiagoric bertan husteco etchiac.

Les marchands de laine s'enrichissent vite, et avec égal succès perdent
Dans les poids et dans leurs chiffres que ne volent-ils pas? [leurs âmes.
Avec eux, pour les juger, Dieu devra avoir du loisir.

Huissiers et notaires, ô outils nécessaires! [ples choses,
Leurs sentences obscures, mensongères, obscurcissant les plus sim-
Vous ne trouverez pas meilleurs aides pour promptement vider vos
[maisons.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'ESPAGNE.

Argument.

Suivant qu'il vit sur le versant méridional ou septentrional des Pyrénées, le Basque reçoit des lois de Paris ou de Madrid; mais il ne s'en considère pas moins comme faisant partie d'une nation distincte des deux peuples qui ont la prétention de l'absorber, et comme supérieur à ses voisins. La chanson suivante est un cri de ce patriotisme haineux ; je soupçonne l'auteur d'avoir, dans l'insecte dégoûtant dont il parle à la fin, voulu indiquer un Castillan, nom par lequel il est désigné dans le plus bas langage.

BIDAIA ESPAÑAN BARNIAN.

(Guipuzcoanca.)

Biscai eta Araga, guero Castilla,
Diferentziarican ez dute milla.
Lecu circilla!

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'ESPAGNE.

(Guipuzcoan.)

Biscaye et Aragon, puis Castille,
De différence n'en ont pas mille.
Séjour misérable!

3114 LK TAYS BASQUE. Ncro uloiatzcco lasto char billa , Humil , humilia. Han hici nahi derena ithu dabilla. Runcale aldetican Mahnaçonera, Hango iende gurbion bisiialzera , Içalugara. Ëscutic hartu ela aloiaUera, Lecu oneral Guro ahunhsac adarrac dauscan aidera. Hanogon baicite urthe balhiaii , Bat icus ainçaki çure bician , Kilua guerrian , Nabis senharra lukon laru gorrian Negu gucinn. Horra cer anilre onac herdal berrian. Nolaco emazlia , halaco senharra : Berez alfer bandia eta sancarra. Sikinsu çarra, Salace cilotican bero beharra Pour me loger paille hachée, Humble, oui humble couche. Là qui désire vivre que plutôt il se noie. Des environs de Roncal vers Malmaçon , Pour visiter les habitants si propre-s do ce lieu , Nous sommes allés. Pris par la main on nous mène au gîte, Beau gîte! Du côté où se tournent les cornes de notre chèvre. Là quand vous resteriez un an , Vous ne pourriez de votre vie voir une femme, IkI quenouille au côté , Bien que son mari eût la peau nue L'hiver entier. Voilà quelles bonnes dames (il y a) dans les (lays étrangers. Telle épouse, tel mari : D'oii grand paresseu.\ et vaurien. Ignoblement sale, Par rouverliire du lit ses besoins naturels Digiiized by Google

SATiBES. 305 Firrita Urra. Ocliala lerlu balllz , puerco zarra ! Ikhuslcn bacinuke hango jaiincia, Pantalon char batzuco, camis hanUiu , Çorri cafla. Bchatza beçain loch harcn baria, Lastairakia, Icluri baitu çacu gaiski josia. Hango fiucal basterrac ikustccoac ; Laralzican bâterez, falta hanscoac; Alki senduac Hiru cdo lau harri quintaiccoa. Hango çociiac Ezconduz guoroztican garhitzecoac. Etchian sarllm cia hango graciai Ârraio eta arnegu solaz giicia. Ai cer bicial Ourrasoac thikitic iracutsia Philusophia ; Apostu ez dakitela Ave Maria. Il salisfait en éclatant. Que n'est-il crevé toul-à-fait, ce sale pourceau? Si vous voyez les costumes de ces lieux , Pantalons en haillons, vestes en lambeaux, Nids A poux. (De ces vêlements) aussi gros que le pouce (est) le 111, Vraie toile à matelas, (Ils sont) semblables à des sacs mal cousus. l.à (il y a) des foyers bien remarquables : Point de crémaillères, il manque le soufflet; Pour sièges au coin du feu (On voit) trois ou quatre blocs de pierre chacun d'un quintal. LA les divers recoins Depuis le jour du mariage sont A balayer. Dans la maison une fois entré , IA quel accueil 1 (C'est un) concert uniquement de jurons et de blasphèmes. Ah! quelle vie! Leurs parents dès l'enfance leur ont appris La philosophie; Je parie qu'ils ne savent pas l'.4i'e Maria. Digitized by Google

Firrita tarra.
Ochala lertu balitz, puerco zarra!

Ikhusten bacinuke hango jauncia,
Pantalon char batzuco, camis hantzia,
Çorri cafia.
Behatza beçain lodi haren haria,
Lastairakia,
Iduri baitu çacu gaiski josia.

Hango sucal basterrac ikustecoac :
Laratzican baterez, falta hanscoac;
Alki senduac
Hiru edo lau harri quintalecoa.
Hango çocuac
Ezconduz gueroztican garbitzecoac.

Etchian sarthu eta hango gracia!
Arraio eta arnegu solaz gucia.
Ai cer bicia!
Burrasoac thikitic iracutsia
Philosophia;
Apostu ez dakitela *Ave Maria.*

Il satisfait en éclatant.
Que n'est-il crevé tout-à-fait, ce sale pourceau?

Si vous voyez les costumes de ces lieux,
Pantalons en haillons, vestes en lambeaux,
Nids à poux.
(De ces vêtements) aussi gros que le pouce (est) le fil,
Vraie toile à matelas,
(Ils sont) semblables à des sacs mal cousus.

Là (il y a) des foyers bien remarquables :
Point de crémaillères, il manque le soufflet;
Pour siéges au coin du feu
(On voit) trois ou quatre blocs de pierre chacun d'un quintal.
Là les divers recoins
Depuis le jour du mariage sont à balayer.

Dans la maison une fois entré, là quel accueil!
(C'est un) concert uniquement de jurons et de blasphèmes.
Ah! quelle vie!
Leurs parents dès l'enfance leur ont appris
La philosophie;

LK TAIS BASQIE. Nero l:if,'un MuiuirI , berez Nafiirni, KgoiUeas cz Imngolic, Gorritiara. Kz mulhii charra; Kdcrki beçakicn jotzcii guilarru, Cirrita çarra; Uanuii'ic cen liarekin besoz eciikerra. Nerc lagim liori da aski ikuaia, Lelien ere Imdaki cerdon çorria , CasU naguia, liuliaUaz ukitu eta gueldi , guuldia , Falsu, çuria, Matccia ascu duen animalia. Mon compagnon Manuel (étaiU Navarrais d'origine. Mais non ipianl à son domicile , (qui esll à Gorritz. Ce n'éUul pas un jeune homme de peu de valeur; Tr(>s-bien il savait jouer de la guitare, Grate ci , gratc là; Mais par malheur il était gaucher. Ce mien compagnon a hoaiieoiip vu , Il sait depuis longtemps ce que vaut lo imu , Kspéce lâche , (Gui) pres.sé par lo pouce (reste) immobile, en silence. Rusé, sournois, •\nimal consommé en fuit d'astiiee. I.A CHANSON Dli PERKAIN. Arftumaot. Nous avons dit plus haut, page 102, que le souvenir des l’crkaïn , des Curutchet et des Azanza , qui furent les plus fameux joueurs de paume du siècle dernier, vivait encore dans la mémoire des Basques; il s'y conserve surtout par la chanson suivante, (jui nous révèle une autre célébrité pareille à élever sur le même piédestal (|uc Giiscona et llarriague dont nous avons déjà fait mention , et (|ue Belchor , Detchepare , Camio , Hiribarren et Dihursubeherc , les deu.x derniers prêtres , i|ui tous sont actuellcDigitized by Google

CHANSOAS DlVtHSES. 8D7 ment les rois de la place Nous devons la pièce consacrée à leurs devanciers à l'obligeance de M. Arehu. Les deux autres morceaux qui viennent ensuite sortent du même portefeuille. Le premier, qui est d'une date assez ancienne, serait mieux placé à côté de la légende de la Fiancée de Tardcts qui a déjà passé sous nos yeux ; mais nous ne l'avons connue que postérieurement. Quant à la complainte de Borthagaray, ce (|ue nous en publions n'est qu'un fniginent , la pièce entière , à ce fiue donne à penser le dernier couplet, n'en comprenant pas moins de trois cent soixante-cinq. PRRKMNRN CANTt'A. (Buâ a«fftrt*rra.^ Nuat jonilen zira, adiskidia. — Donaiwlena dut nenre seghida ; l'i'he bat baderamal berlze baten billia, Baldin Laplnirlarrac

jalkilzen badira. I. V CHANSON DR PRRKAÏN. b«3 D

ment les rois de la place [1]. Nous devons la pièce consacrée à leurs devanciers à l'obligeance de M. Archu.

Les deux autres morceaux qui viennent ensuite sortent du même portefeuille. Le premier, qui est d'une date assez ancienne, serait mieux placé à côté de la légende de la Fiancée de Tardets qui a déjà passé sous nos yeux; mais nous ne l'avons connue que postérieurement. Quant à la complainte de Borthagaray, ce que nous en publions n'est qu'un fragment, la pièce entière, à ce que donne à penser le dernier couplet, n'en comprenant pas moins de trois cent soixante-cinq.

PERKAINEN CANTUA.

(Basa nafartarra.)

Noat joaiten zira, adiskidia.
— Donapalena dut neure seghida;
Urhe bat baderamat bertze baten bilha,
Baldin Laphurtarrac jalkitzen badira.

LA CHANSON DE PERKAÏN.

(Dialecte bas navarrais.)

Où allez-vous, l'ami ?
— Je dirige mes pas vers Saint-Palais.
Une pièce d'or va à la recherche d'une autre,
Pourvu que les Labourdins sortent (sur la place).

[1] **Mende guciec dut bere pilotari;** Tous les siècles ont leurs joueurs de paume;
Hobekien direnac mende huntan hari : Les plus forts sont dans celui-ci :
Gascoina, Harriague, Belchor, Detchepare, Gascoina, Harriague, Belchor, Detchepare,
Camio, Iribarren, Dihursubehere Camio, Hiribarren, Dihursubehere.
Lehenac orotaric harza du iduri, Le premier de tous ressemble à l'ours,
Bigarrenac gorphutzez ez zorric nihori, Le second n'a rien à envier à personne pour son corps,
Hirugarrenac ditu espalda hazcarrac, Le troisième a de fortes épaules,
Laugarrena beztitzen bisaia ederrac. Le quatrième présente une belle figure.
Bortz eta seigarrena, aphezac baitire, Comme le cinquième et le sixième sont prêtres,
Hekin dohain agueriz ichilduren gare. Nous tairons leurs avantages extérieurs.
Hoic guciec hadute gorphutzean indar. Tous ceux-là ont de la vigueur dans le corps.
Pilotari handiac zaintsu izan behar, Un grand joueur de paume doit être sain,
Edoceinec yo duke pilota puliki; N'importe lequel poussera la balle joliment;
Bainan flacoac ezdu iraunen luceki. Mais le faible ne tardera pas à se rendre.

(*Eskaldunac. — Iberia, Cantabria, Eskal-Herriac, Eskal-Herri bakhotcha eta hari darraicona.* Décembre 1853. — J.-M. Hiribarren. Bayonan. — Foré eta Lasserren, imprimerian, in-18, p. 212.)

39K LE FATS BASQUE. Laphurlarrac jin ziren trebesac doblesca , .\bil .\üoren phartaz bazuten nobleza. (îaidu duiüti gaichoac considéra beza Ez delà egun oroz Laphurtarren phesta. Azanzaco scmiia nie ezdut mendralzen , Itère pareric ezdu pilota botaUen ; Baina Perkain hori etziiien lo.\aleit, Plaza guciarenzat bera aski bailzen. Baduca corageric, Curulchel eskerra? Eranianen duguia diruric etcherra? Baldin enlregu baliiz ainïtic joilera, Nekez ulziren diagu partida gaizera. Azanzaco jaun Pedro, abilla zirade; Manuiac harlu lulzu, bainan debaldc; Anzara chisterrac ere janican ere, Leheneco pilolaz beüii presl ghirade. Haiec zazpi jocu , gurec bederatzi ; Ilaxarian beçala trebesian IteUii (bi»); Urguliuz nabi zuten partida irabazi. Le.s Labourdins, les plus adroits, vinrent en roule, Ader l'habile leur avait donné du reflet; Que le pauvre diable qui a perdu songe Qu'il n'est pas fête tous les jours pour les Labourdins, Je ne rabaisse point le mérite do l'Iiéritier d'Azance, H n’a pas son pareil pour lancer la paume; Mais il n'intimidait point notre Perkaïn , Qui suffisait seul pour occuper la place. As-tu du courage, Curuebet le gaucher? Emporterons-nous de l'argent à la maison ? Si tu es habitué à frapper la paume en l'air. Difficilement nous laisserons perdre la partie. Monsieur Pierre d'Azance, vous êtes habile; Vous avez pris des bains, mais inutilement; Bien que vous vous soyez nourri de cuLsses d'oie, -Nous sommes toujours prêts avec la balle d'autrefois. Ils avaient sept jeux , les mitres neuf; Leur adresse était aussi grande qu'au commencement fbisj; Par amour-propre ils voulaient gagner la partie.
Digitized by C^oogli

CHINSOISS niTBnSES. 309 Guizon abillac dira, jaunac, I,aphurdin. Ezdute estimatzen trebesac bardin ; Captura hobiagoric czbadulc eghin, Ardura ibilico dira rakolac arhin. i Orai duelaric bederatzi iirllie, linigorrin irrifio l>at eghin zinaukulen. Gure gozna sariac joan zindauzkulen; Ürdaifinc Imiliaiu : hor conpon zisto. Messieurs, il y a des hommes habiles en Labourd. Ils n'apprécient pas à leur valeur les honiines adroiLs; S'ils ne font pas de meilleure prise. Dans leurs courses ils auront souvent les poches légères . Il y a maintenant neuf années. Vous nous adressiUes, A Baïgorry, un petit sourire (dédaigneux). Vous nous emportiez le prix de nos fromages. Nous avons la revanche ; arrangez-vous maintenant. eresia. I.ÉOENDE. (Subtrotfcrr».) Hauzeco anderia Urrutian khorpitzez; Hor du bere buria, Campoan da bihotzez. — Nor du bere maitia'f Nahi nuke eghia. Gincoac nohi badu , Hilzia ukhenendu. (Soulitln.) La demoiselle de Haiiz Est de corps au château de Ruthie ; ' Sii tète y est bien , Mais son cœur est ailleurs. — Quel est donc son bien-ainié? Je voudrais savoir la vérité à ce sujet. Si Dieu le veut , On lui arrachera la vie. — Goure jaun Urrutia, Khechian belhi zia; Erradazu zertaco. Ni enuzu campoco. — Hurrunt zite ni ganic, Ezlit zure beharric. U.izoaza campora Adar ene bibtera. — Notre seigneur de Ruthie , Vous êtes toujours en colère ; Uites-moi poun|uoi. Moi , je ne suis pas une étrangère. — Éloignez-vous de moi. Je n'ai pas besoin de vous. Vous courez au dehors Pour me cueillir des cornes. — Jauna, holaco lanae — Seigneur, un]>areil métier, Hauzeco anileriac La demoiselle de llanz Digitized by Google

Guizon abillac dira, jaunac, Laphurdin.
Ezdute estimatzen trebesac bardin;
Captura hobiagoric ezbadute eghin,
Ardura ibilico dira sakelac arhin.

Orai duelaric bederatzi urthe,
Baigorrin irriño bat eghin zinaukuten.
Gure gazna sariac joan zindauzkuten;
Ordaiñac baitiaiu : hor conpon ziste.

Messieurs, il y a des hommes habiles en Labourd.
Ils n'apprécient pas à leur valeur les hommes adroits;
S'ils ne font pas de meilleure prise,
Dans leurs courses ils auront souvent les poches légères.

Il y a maintenant neuf années,
Vous nous adressâtes, à Baïgorry, un petit sourire (dédaigneux).
Vous nous emportiez le prix de nos fromages.
Nous avons la revanche : arrangez-vous maintenant.

ERESIA.

(Suberoterra.)

Hauzeco anderia
Urrutian khorpitzez;
Hor du bere buria,
Campoan da bihotzez.

— Nor du bere maitia?
Nahi nuke eghia.
Gincoac nohi badu,
Hilzia ukhenendu.

— Goure jaun Urrutia,
Khechian bethi zia;
Erradazu zertaco.
Ni enuzu campoco.

— Hurrunt zite ni ganic,
Eztit zure beharric.
Bazoaza campora
Adar ene bilzera.

— Jauna, holaco lanac
Hauzeco anderiac

LÉGENDE.

(Souletin.)

La demoiselle de Hauz
Est de corps au château de Ruthie;
Sa tête y est bien,
Mais son cœur est ailleurs.

— Quel est donc son bien-aimé?
Je voudrais savoir la vérité à ce sujet.
Si Dieu le veut,
On lui arrachera la vie.

— Notre seigneur de Ruthie,
Vous êtes toujours en colère;
Dites-moi pourquoi.
Moi, je ne suis pas une étrangère.

— Éloignez-vous de moi,
Je n'ai pas besoin de vous.
Vous courez au dehors
Pour me cueillir des cornes.

— Seigneur, un pareil métier,
La demoiselle de Hauz

•*00 I.E FAITS BASQUE. Eztitizu ikasi; L'ignore complétemenl; Hen (loazu iliesi. — Elle cherche à les fuir. — Eihe hoiec ahotic Pondant que ces paroles Jalkitzen zielaric, Sortaient de sa bouche, llrrutiac bilhoti De Ruthie la saisissant par les cheveux Therresta du ibili. La trainc sur le pavé. — üincoa , zer bizia ! — Dieu , quelle vie ! Oi! jaun Urrutia, Oh! seigneur de Ruthie, Ni Hauzeco ctchian Dans le châte.au de Hauz Nunduzun bai bakian. Je vivais, oui, en paix. Ilüunat jin boliarnizun , Il fallait que je vinsse ici, Eue zortbia zuzun. Tel était mon sort, Bihütz min ukheiteco , Pour avoir des amertumes , Ziire kbecherazteco. Pour vous faire mettre en courroux. Oghen galK! zu , bethi Sans que j'aie le moindre tort, toujours Minzo zitzaisl gogorki. Vous me parlez avec dureté. Othoi, zure beghiac De grâce, que vos yeux Ulz ditzala khechiac. Abandonnent leur courroux. Goizian goiz jaikiric. Debout avant l'aube du jour, Goiz ophilac eghinic , Après avoir fait de bon matin des gâteaux Hauzeco anderia. Demoiselle de Ilauz, [de |>nin , Lehia dun handia. Grande est ton activité. Zareta bat burian , Une corbeille sur la tète , Camporat jalkitzian , Au moment où elle sortait , Mous d'iirrutiac zian Monsieur de Rutbie Baratu Ijai bidian. L'arrèUi, oui, sur son chemin. — Noun zabiltza haingoizic, — Où allez-vous si bon matin, Jaureghia huxtiiric? Abandonnant ainsi le château ? Galthatzen du Urmtic , Demande de Ruthie, Beghiac oldarturic. Les yeux en fureur. — Jauna, ikhousten duzu , — Seigneur, vous voyez bien , Nabi bidin baduzu. Si vous voulez vous on donner la peine , Noat orai nabilan Où je vais en ce moment Zareta hau burian. — Avec cette corbeille pleine sur la tète. — Génie oskeliari Des familles [Kiuvres Emaiteco sokhorri. Pour leur porter des secours, Mailama Urruliac Madame de Huilùe Hartu zulien biiliae. Avait pris le chemin. Opiniez zaria beilzen De gâteaux de pain ce panier était Digitized by Google

CBANSOiNÜ DITEBSES. 401 Belheric gente prauBen. Urrutiaczarian Eskia ezarri zian. Plein pour les familles pauvres. De Bulliie dans le panier Mit la main. Opliilac ordu harlan Jin zirien haillicotan lirruliac behala liste trompatu zela. Les giUeau.v de pain au même instant Se convertirent en pelotons île III. De Ilutliie sur-lo champ Croit qu'il s'est trompé. — Ehuleco etchcra — Dans la maison du tisserand Zoazu hilheraztera'? Vous allez faire ounlir de la loile'i' — Jauna, ikhüusten duzu... — Seigneur, vous voyez... Orai zuc badakizu.... Maintenant, vous .savez.... — Parca iz.ulaznt arren, Bekbaitz emizu izanen ; Emazte houn zirela , Orai badit nie proba. — Pardonnez-moi donc. Je ne serai plus jaloux ni avare ; Que vous êtes une brave femme. J'ai maintenant la preuve. im, KECHUA. o4f*rt*rr*.^ Borthagaray Orzaizeco , Horthagaray Ezpeltaco , Hi Bordelen, ni Baionan, Oi! zer gbizonac galduco. Halzac eztu ekharten ezcurric, Ez gastamberac ezurric ; Eznien ouste bazela (îinco semetan ghezurric. COMPLAINTE. Borthagaray d'Ossés , Borthagaray d'Ezpelette , Toi à Bordeaux, moi à Bayonne, Ah 1 quels hommes vont perdre la vie ! Le vergne ne porte point de fruit, la; mou fromage n'a point il'os : Je n'eusse jamais cru Que parmi les fils de Dieu il y eût des menteurs. 2ü Digitized by Google

Betheric gente prauben. — Plein pour les familles pauvres.
Urrutiac zarian — De Ruthie dans le panier
Eskia ezarri zian. — Mit la main.

Ophilac ordu hartan — Les gâteaux de pain au même instant
Jin zirien haillicotan. — Se convertirent en pelotons de fil.
Urrutiac behala — De Ruthie sur-le champ
Uste trompatu zela. — Croit qu'il s'est trompé.

— Ehuleco etchera — — Dans la maison du tisserand
Zoaza bilberaztera? — Vous allez faire ourdir de la toile?
— Jauna, ikhousten duzu... — — Seigneur, vous voyez...
Orai zuc badakizu.... — Maintenant, vous savez....

— Parca izadazut arren, — — Pardonnez-moi donc,
Bekhaitz enuzu izanen : — Je ne serai plus jaloux ni avare :
Emazte houn zirela, — Que vous êtes une brave femme,
Orai badit nic proba. — J'ai maintenant la preuve.

HIL KECHUA.

(Basa nafartarra.)

Borthagaray Orzaizeco,
Borthagaray Ezpeltaco,
Hi Bordelen, ni Baionan,
Oi! zer ghizonac galduco.

Halzac eztu ekharten ezcurric,
Ez gastamberac ezurric :
Eznien ouste bazela
Ginco semetan ghezurric.

COMPLAINTE.

(Bas navarrais.)

Borthagaray d'Ossès,
Borthagaray d'Ezpelette,
Toi à Bordeaux, moi à Bayonne,
Ah! quels hommes vont perdre la vie!

Le vergne ne porte point de fruit,
Le mou fromage n'a point d'os :
Je n'eusse jamais cru
Que parmi les fils de Dieu il y eût des menteurs.

402 LE PATS BASQCE. Chizpa mien cargatu Urcaraico lephoan , Bai eta ere descargatu Hozta plaza crdian , Àphez belcharen gainian. Âphez belcharen arreba , Ala nescacha adreta I Ni galerazico, bainan Elzaun pizturen anaia. Bhun behi baditut Bere zezenareki ; Nie guziac emanen diliil Bizia ukhaitiareki. Aita, zoazi etclieral, Ene arropac harUiric , Eta haurrer emozkozuto, Bere neurrian josiric. — Ez, ez nue ez joanen , Hire arropac liarluric; Je chargeai mon fusil au col d'Urcuray, Et je le déchargeai Dans la place de Hosta , Sur le prêtre à l'habit noir. La sœur du prêtre à l'habit noir, Quelle fille pleine d'adresse! Tu causeras ma perte , mais Tu ne feras pas ressusciter ton frère. J'ai cent vaches Avec leur taureau ; Moi, je les donnerais toutes Pour conserver la vie. Mon père , allez à la maison , Emportez-y mes habits. Et donnez-lcs à mes enfants , Après les avoir fait coudre suivant leur taille. — Non, non, je n'irai point. Je n'emporterai point tes habits; Digitized by Google

Chizpa nuen cargatu Urcaraico lephoan,
Bai eta ere descargatu
Hozta plaza erdian,
Aphez belcharen gainian.

Aphez belcharen arreba,
Ala nescacha adreta!
Ni galerazico, bainan
Etzaun pizturen anaia.

Ehun behi baditut
Bere zezenareki :
Nic guziac emanen ditut
Bizia ukhaitiareki.

Aita, zoazi etcherat,
Ene arropac harturic,
Eta haurrer emozkozute,
Bere neurrian josiric.

— Ez, ez nuc ez joanen,
Hire arropac harturic;

Je chargeai mon fusil au col d'Urcuray,
Et je le déchargeai
Dans la place de Hosta,
Sur le prêtre à l'habit noir.

La sœur du prêtre à l'habit noir,
Quelle fille pleine d'adresse!
Tu causeras ma perte, mais
Tu ne feras pas ressusciter ton frère.

J'ai cent vaches
Avec leur taureau :
Moi, je les donnerais toutes
Pour conserver la vie.

Mon père, allez à la maison,
Emportez-y mes habits,
Et donnez-les à mes enfants,
Après les avoir fait coudre suivant leur taille.

— Non, non, je n'irai point,
Je n'emporterai point tes habits;

CHANSONS DITEBSES. 403 Mic Baionan ntziren diat Arropac beno minagoric. — Eaeseme ErremouUu, aila ikhousi gabia, Aita ikhousi gabia eta aita urkhatu semia , Hargatic eztuc adituco Aita ohoinaren scmia. Urtheac zemtat egun tu ? Hcmezortzitan lioghoi baditu. Borlhagaray g.'izte borrcc Hauc ditu conponditii. Je laisserai, moi, à Bayonne, Un objet plus précieux que les habits. — Mon fils, mon petit Raymond , toi qui n'as pas vu ton père , Toi qui n'as pas vu ton père et qui seras fils de père pendu , Pour cela , lu ne t'entendras pas appeler Fils de père voleur. L'année combien a-t-elle de jours? Elle en a dix-huit fois vingt. (le Borthagaray le jeune A composé ces vers. PROPOS ÜE BUVEURS, ArftUTbB&t.. Cette chanson , espèce de dialogue tour à four déclamé et chanté, a été improvisée dans une auberge. Char{uc partie du dialogue a sa mesure et son air différent; c'est, en un mot, un pot-pourri , vrai caprice de buveurs qui veulent égayer Bacehus par les Muses , et que l'on peut, sans trop de hardiesse , interpréter ainsi : L'un des acteurs commence à gorge déployée , un autre reprend, puis un troisième qui vient de vider son verre. Un barde de la compagnie , rais en verve par ces chants d'ivrognes athirdés , leur adresse des remontrances interrompues par l'un d'eux : alors tous en chœur confessent leur faute et en énumèrent les conséquences ; ils pensent à l'accueil de Icims femmes , que le Digitized by Google

Nic Baionan utziren diat
Arropac beno minagoric.

— Ene seme Erremoutto, aita ikhousi gabia,
Aita ikhousi gabia eta aita urkhatu semia,
Hargatic eztuc adituco
Aita ohoinaren semia.

Urtheac zembat egun tu?
Hemezortzitan hoghoi baditu.
Borthagaray gazte horrec
Hauc ditu conponditu.

Je laisserai, moi, à Bayonne,
Un objet plus précieux que les habits.

— Mon fils, mon petit Raymond, toi qui n'as pas vu ton père,
Toi qui n'as pas vu ton père et qui seras fils de père pendu,
Pour cela, tu ne t'entendras pas appeler
Fils de père voleur.

L'année combien a-t-elle de jours?
Elle en a dix-huit fois vingt.
Ce Borthagaray le jeune
A composé ces vers.

PROPOS DE BUVEURS.

Argument.

Cette chanson, espèce de dialogue tour à tour déclamé et chanté, a été improvisée dans une auberge. Chaque partie du dialogue a sa mesure et son air différent; c'est, en un mot, un pot-pourri, vrai caprice de buveurs qui veulent égayer Bacchus par les Muses, et que l'on peut, sans trop de hardiesse, interpréter ainsi :

L'un des acteurs commence à gorge déployée, un autre reprend, puis un troisième qui vient de vider son verre. Un barde de la compagnie, mis en verve par ces chants d'ivrognes attardés, leur adresse des remontrances interrompues par l'un d'eux : alors tous en chœur confessent leur faute et en énumèrent

404 LE PATS BASQUE. barde allait leur rappeler. Le coupable leur confessera la vérité avee une audace senii - confidentielle. Fiers d'avoir trouvé le moyen de se tirer d'affaire , les ivrognes se remettent de plus belle à boire et à chanter. Les trois vers qui terminent ce morceau méritent une observation. Imiter le chant du co<|, faire la question qui sommes-nous? ainsi que la proclamation de la localité que l'on habite , .sont choses très-communes dans le Pays Bas({ue , principalement dans la Soûle. C'est un cri de défi lancé à tous ennemis ou envieux ; il tire son origine des dangers auxquels s'exposent les jeunes gens qui vont la nuit parler mariage à des filles d'autres villages, dangers qu'ils bravent et provoquent en indiquant par le chant du coq , à la jeunesse de l'endroit, l'objet de l'excursion no<-turne et le nom de l'audacieux. Des rixes et des mallteurs en sont fréquemment la suite. EDAI.GN EI.HR.tC. &«rarL*rrt.) I.a , Il , la , la , la , Il , b , Irii ! Mcmeolonn lut rgoii gailen. — La , la , b , b , b , b , b , In ! Oralno nntsa gulmcn. — SarrlAo joanen guilncn. — Johan behar eb nin pbarll , Erorl eb eein ebuli — Chacnrnie baitr, Calbbc gnaur, Armiac hanbla eman nu gaur. Gaua caocu pasalcen. Arnnac gu Irompalren. Caiiipollc etebera omloan , Andru oblan , Colera baailbn , Euseara bnrian , lalina golkbnan , Franteesn minlcalei'n ; c Ciolcona , Hnrdia , ('•alilb , PnOPOS DE BUVEC BS. U , b , b , b , b , b , b , Irn ! Restons un moment dans res lieai. — La , b , b , b , b , b , b , lu I Jnsqn'icl noos noos en Irouvons bien. — Noos songerons bnl&l b partir. — L'heore renne et ne pouroir pas partir. Tomber et ne saroir pas se relcrrr — Le ebien aboie, Le cbat mbale, El moi, le rio me réduit en l'ébt où je suis. |j nuit pour noos s'écoule, Le tin noos trompe. Une fols rentrés dans noire maison. La femme (se troovera) au lit En grande colère , Le basane b b léle , l.e latin b b gorge. Parlant le français (elle nous dira) : c Homme, Irrogne , Perdu , Digitized by Google

barde allait leur rappeler. Le coupable leur confessera la vérité avec une audace semi-confidentielle. Fiers d'avoir trouvé le moyen de se tirer d'affaire, les ivrognes se remettent de plus belle à boire et à chanter.

Les trois vers qui terminent ce morceau méritent une observation. Imiter le chant du coq, faire la question *qui sommes-nous?* ainsi que la proclamation de la localité que l'on habite, sont choses très-communes dans le Pays Basque, principalement dans la Soule. C'est un cri de défi lancé à tous ennemis ou envieux; il tire son origine des dangers auxquels s'exposent les jeunes gens qui vont la nuit parler mariage à des filles d'autres villages, dangers qu'ils bravent et provoquent en indiquant par le chant du coq, à la jeunesse de l'endroit, l'objet de l'excursion nocturne et le nom de l'audacieux. Des rixes et des malheurs en sont fréquemment la suite.

EDALEN ELHEAC.

(Basa nafartarra.)

La, la, la, la, la, la, la, len!
Mementoño bat egon gaiten.
— La, la, la, la, la, la, la, lu!
Oraino untsa guituçu.

— Sarriño joanen guituçu.
— Johan behar eta ecin pharti,
Erori eta ecin chuti....
— Chacurrac *haur*,
Gathiac *gnaur*,
Arnoac huntala eman nu gaur.

Gaua çaucu pasatcen,
Arnoac gu trompatcen.
Campotic etchera ondoan,
Andria ohian,
Colera handian,
Euscara burian,
Latina golkhuan,
Frantcesez mintçatcen :
« Guiçona,
Hordia,
Galdia

PROPOS DE BUVEURS.

(Bas navarrais.)

La, la, la, la, la, la, la, len!
Restons un moment dans ces lieux.
— La, la, la, la, la, la, la, lu!
Jusqu'ici nous nous en trouvons bien.

— Nous songerons tantôt à partir.
— L'heure venue et ne pouvoir pas partir,
Tomber et ne savoir pas se relever....
— Le chien aboie,
Le chat miaule,
Et moi, le vin me réduit en l'état où je suis.

La nuit pour nous s'écoule,
Le vin nous trompe.
Une fois rentrés dans notre maison,
La femme (se trouvera) au lit
En grande colère,
Le basque à la tête,
Le latin à la gorge,
Parlant le français (elle nous dira) :
« Homme,
Ivrogne,
Perdu

CHÀIiiSOISS DIVERSES. 405 Nun agu arrcii? » Qu’es-tn donc devenu ■? » — Iclio... o! Arnila niigon gaur. — Chol! Accablé je me trouve ce soir Icbo... 0,0,0! Ariioac huntala eman nin Cliul donc ! I.e vin en cet clal ni’a mis ce soir. (UJur. Roecalio canlorla Eta iristora gabia , Arno bnnin daude : Aberals guirade. Trésor guclac Oral guriac. Gana caucu pasalcen , etc. Lu chant de joie. Eiempt de tristesse. Est dans le bon vin ; ■Nous sommes riches. Tous les Irosors (Sont) niainlenanl nôtres. La nuit pour noa.s s’éroolc , etc. Dillarrac joilian eueHmcii , Urdian etcberaco guira gu , Balcicc bala, Bcriciec boula , Errana galle acholaric cilugu. Cueurucu. Sor guira gu? Landibarlarrac guirade gu. Quand le co<| chantera cucurucu, Alors vers nos demeures nous partirons , Les uns comme-ci , Les antres comme ca , Sans nul souri du qu'en dira-l-on. rueuruCH. Qui sommes - noos? Landibarrirns noos sommes. Uaua canci pasiteen , elr. Ij nuit pour nous s'écoule, eic. ■ Une antre chanson, dont nous nous garderions bien de donner la totalité, noos montre l'accoeil fait b l'ivrogne par sa ramille : ■ Onni ETCHEA. LA MAison DE l'tvnocRE. f Lafkurltrra. I f LaiourdinJ Ortzirale arratsian Garrorelic yin nindian ; Afaldn bebar bidian , Paloae bartn nilian. Un vendredi soir J’arrivais de Garrls; Au lien de sonper. J'attrapai des coups bien conditionnés. Ondoco egnn goician , Zopicnnac eltiian , Gosaldo bebar bidian , Elliia banisi gnindian. Le lendemain matin , Devant déjeâner avec raison , Nons easslmes le pot Et répandîmes la méinre liquide. Ania semiac bilotic Lotbu zaiikldan gogotic; llebri emailiac ederki Mahain aipirat arthiki. Emattc mila debruia , L'Iz dautaii paelentcia , .Ala nabi nan naia .Arras ideki bicia ? La mère et le llls bellement Me prirent par les cbevens ; La femme possédée du diable, joliment Me jeta sons la table. Femme possédée de mille démons , Uisse-moi respirer, Oo venx-tn m'arracber Entièrement la vie? Digitized by Google

Non ago arren? »	Qu'es-tu donc devenu [1] ? »
— Icho... o! Arraila niagon gaur.	— Chut! Accablé je me trouve ce soir.
Icho... o, o, o! Arnoac huntala eman nin gaur.	Chut donc! Le vin en cet état m'a mis ce soir.
Roscalio cantoria	Le chant de joie,
Eta tristura gabia,	Exempt de tristesse,
Arno hunin daude :	Est dans le bon vin :
Aberats guirade,	Nous sommes riches,
Tresor guciac	Tous les trésors
Orai guriac.	(Sont) maintenant nôtres.
Gaua çaucu pasateen, etc.	La nuit pour nous s'écoule, etc.
Oillarrac joitiau *cucurucu*,	Quand le coq chantera *cucurucu*,
Ordian etcheraco guira gu,	Alors vers nos demeures nous partirons,
Batciec hala,	Les uns comme-ci,
Bertciec houla,	Les autres comme ça,
Errana gatic acholaric eztugu.	Sans nul souci du qu'en dira-t-on.
Cucurucu.	*Cucurucu.*
Nor guira gu?	Qui sommes-nous?
Landibartarrac guirade gu.	Landibarriens nous sommes.
Gaua çaucu pasateen, etc.	La nuit pour nous s'écoule, etc.

[1] Une autre chanson, dont nous nous garderions bien de donner la totalité, nous montre l'accueil fait à l'ivrogne par sa famille :

HORDI ETCHEA. *(Laphurtarra.)*	LA MAISON DE L'IVROGNE. *(Labourdin.)*
Ortzirale arratsian	Un vendredi soir
Garruzetic yin nindian;	J'arrivais de Garris;
Afaldu behar bidian,	Au lieu de souper,
Paluac hartu nitian.	J'attrapai des coups bien conditionnés.
Ondoco egun goician,	Le lendemain matin,
Zopicunac eltzian,	Devant déjeûner avec raison,
Gosaldu behar hidian,	Nous cassâmes le pot
Eltzia hautsi guindian.	Et répandîmes la méture liquide.
Ama semiac bilotic	La mère et le fils bellement
Lothu zaizkidan gogotic;	Me prirent par les cheveux;
Debri emaztiac ederki	La femme possédée du diable, joliment
Mahain azpirat arthiki.	Me jeta sous la table.
Emazte mila debruia,	Femme possédée de mille démons,
Utz dautan pacientcia,	Laisse-moi respirer,
Ala nahi nan naia	Ou veux-tu m'arracher
Arras ideki bicia?	Entièrement la vie?

Arÿum*at« Un coblacari a conservé, dans les couplets que l’on va lire, le souvenir des prouesses de quatre buveuses. Uc second en est surtout remarquable ; on y retrouve un peu de la verve de notre Basscliu. Le vice de Tivrognerie , heui’eusement peu commun parmi nos femmes, parait l’être beaucoup plus chez les Basquaises, s’il faut eu croire une autre chanson que je ne .saurais mieux placer qu’après celle-ci. On y voit le récit d’une aventure assez plaisante, (juc la poésie , auxiliaire souvent infidèle de la morale , se chargea de répandre dans tout le pays. EDALE ESCl’ALDL’N AC. stfknArra.) Laur iicscaloren nombra badugu berrian, Arilura bailirade Ctiimounen clchian. Barda arralxian, ban igaraitian, Ikbusi nituen fjasua eskian. Lehen liorrec dio : » .\moaren gocua, lîorrec makburtu deraut nir molhua. • Bigarrcn liorrec dio ; « Ago icbilic. Eniken acbolic huntan ilhuagatic. » LES BUVEUSES BASQUAISES. fDlaUcL* d* Ift bust Nous comptons quatre fillettes dans le village, Qui souvent vont visiter l'auberge de Simon. Hier, dans la soirée, passant auprès. Je les vis le verre en main. La première de s’écrier : « 0 douceur du vin , Qui m'a occupée au point do déranger mon bonnet 1 » I.a seconde ajoute ; • Ne te plains pas de si peu. Je n'aurais point de souci quand en si fameux vin je me noierais. » Digitized by Google

LES BUVEUSES BASQUAISES.

Argument.

Un *coblacari* a conservé, dans les couplets que l'on va lire, le souvenir des prouesses de quatre buveuses. Le second en est surtout remarquable; on y retrouve un peu de la verve de notre Basselin.

Le vice de l'ivrognerie, heureusement peu commun parmi nos femmes, paraît l'être beaucoup plus chez les Basquaises, s'il faut en croire une autre chanson que je ne saurais mieux placer qu'après celle-ci. On y voit le récit d'une aventure assez plaisante, que la poésie, auxiliaire souvent infidèle de la morale, se chargea de répandre dans tout le pays.

EDALE ESCUALDUNAC.

(Basa nafartarra.)

Laur nescatoren nombra badugu herrian,
Ardura baitirade Chimounen etchian.
Barda arratxian, han igaraitian,
Ikhusi nituen basua eskian.

Lehen horrec dio : » Arnoaren goçua,
Horrec makhurtu deraut nir mothua. »
Bigarren horrec dio : « Ago ichilic.
Eniken acholic huntan ithuagatic. »

CHANSONS DITEBSES. 407 Hirurgarren horrec : ■ Çausle ichilic , Eguin ez deçaton gutaz irriric. » Laugarrcn horrcc ostalersa galda : • Partida dohaUal dugun cdan pinta. » La troisième à son tour ; • Faites silence, Pour que le public ne se rie pas de nous. • La quatrième appelle l'Iiôtesse (demande du vin et dit) : « 0 l'heureuse réunion! ne songeons qu'à boire. « LES BÜVEUSE.S NAVARRAIStS. Ar^umtats Encore une autre scène de buveuses. Dans cette pièce, le chansonnier met dans la bouche d'une personne considérable du pays des paroles d'encouragement à l'ivrognerie, d'autant plus coupables qu'elles s'adressent à une enfant qui n'est point encore initiée à la débauche. Plas réservé à l'égard d'une autre de ses victimes , qu'il cloue au pilori , nous avons dû nous borner à donner l'initiale de son nom. NAFARTARH EDALIAC. LES BUVEUSES NAVARRA18ES. (Basa QAfArtArrA.) (DtAlACiA dA lA bAAAA KSTArTA.} Salbatore arratsaldian, Le soir de l'Ascension, Arneguin , etche batian , A Amèguy, dans une maison , Bortz nechea gaztc elgarekin, Gin(| jeunes filles réunies , André ezeondu bat heiekin , Une femme mariée avec elles , Placer hartzen ilhunekin , S'égayaient à la faveur des ténèbres, Gathulu gorriarekin. L'écuelle (de terre) rouge à la main. Arnoa çuten Phauguenian , Auçoric hurbilenian. Batec dio bertziari , Dominicac Mar'iari : • Haurrac , çuen graciari 1 Janac beliar din edari. • Elles prenaient le vin chez Phaügue ', Le voisin le plus proche. L'une des buveuses dit à l'autre, üominica (en se tournant) vers Mario : A Enfants, à votre santé! Lu nonrriture demande la boisson, a ' Nalsoa espagnole sRsto sur l'extrême limite et loncbant Aniêgny. Digitized by Google

Hirurgarren horrec : « Çauste ichilic,
Eguin ez deçaten gutaz irriric. »
Laugarren horrec ostalersa galda :
« Partida dohatza! dugun edan pinta. »

La troisième à son tour : « Faites silence,
Pour que le public ne se rie pas de nous. »
La quatrième appelle l'hôtesse (demande du vin et dit) :
« O l'heureuse réunion! ne songeons qu'à boire. »

LES BUVEUSES NAVARRAISES.

Argument.

Encore une autre scène de buveuses. Dans cette pièce, le chansonnier met dans la bouche d'une personne considérable du pays des paroles d'encouragement à l'ivrognerie, d'autant plus coupables qu'elles s'adressent à une enfant qui n'est point encore initiée à la débauche. Plus réservé à l'égard d'une autre de ses victimes, qu'il cloue au pilori, nous avons dû nous borner à donner l'initiale de son nom.

NAFARTARR EDALIAC. (Basa nafartarra.)	LES BUVEUSES NAVARRAISES. (Dialecte de la basse Navarre.)
Salbatore arratsaldian,	Le soir de l'Ascension,
Arneguin, etche batian,	A Arnéguy, dans une maison,
Bortz nechca gazte elgarekin,	Cinq jeunes filles réunies,
Andre ezcondu bat heiekin,	Une femme mariée avec elles,
Placer hartzen ilhunekin,	S'égayaient à la faveur des ténèbres,
Gathulu gorriarekin.	L'écuelle (de terre) rouge à la main.
Arnoa çuten Phauguenian,	Elles prenaient le vin chez Phaügue [1],
Auçoric hurbilenian.	Le voisin le plus proche.
Batec dio bertziari,	L'une des buveuses dit à l'autre,
Dominicac Mariari :	Dominica (en se tournant) vers Marie :
« Haurrac, çuen graciari!	« Enfants, à votre santé!
Janac behar din edari. »	La nourriture demande la boisson. »

[1] Maison espagnole située sur l'extrême limite et touchant Arnéguy.

408 LE PAIS BASQIE. Alliabac umari:» Ya, ya, va, Oatliulua l>ethia (la. » Aniac dio alhabari ; • Ëdançan, hurrupa liori. H ire coloriac gorri , Ilorrec iHîharlin e<;arri. » La tille (répondil) à sa more : • Assez, L'éciielle déborde. > [assez, La mère dit à sa flilo ; « Bois, il n'y a (|u'une gorgée. Tes couleurs rouges. Ce liquide seul te les rendra. » Oiherrencco metresa, Arno edale cortesa ; • llaurra, haregan beiria. Ui, licrresaron beltzurial llartzan gathulu gorria , Hura duu liirc neurria. « La maîtresse d'Oyher, Élégante buveuse (dit) : « Eutant, prends le verre. Ü grimace de la rebelle ! Prends au moins l'écuellc rouge , Voilà qui te nourrira. • X.... Maria .Ncscato planta gabia , llurlzcz iduri siminua , Ciorpliulzez cre nanua. Hic edaten duii arnua Uutfbulu iKirricacua. Marie X.... Fille aux tristes Tagous , -Avec les dents de singe El ton corps de nain , Toi , lu bois du moins le vin A la barrique et au robinet. Edale bonic bada ncscato gaztetan Rla particularzki igande pliestetan , Eguna phasateen dute ostatu zokhuetan , Ouero eteberat abiateen iihun naljarrolan. Elclicrat abiateen dira aire liandian , Gnero trempu cliarlocn bidiaren erdian. neien lagnncc baçulen cer eguin orduiau , Ez jakin cer phcnlsa oslrcinitalian. Bi lagnn abiateen dira apheçaren billia , Bonnes buveuses se rencontrent parmi les jeunes tilles Et en |»articulier les dimanebes et fêtes. Qui pas.sent le jour caelu'es dans les tavernes. Puis pour la maison partent la nuit tombante. Vers la maison elles partent avec un grand empressement , Puis éprouvent des faiblesses au milieu du (diemin. Leurs compagnes avaient de grandes alTaircs alors , Ne sachant que penser en telle extrémité. Deu.x compagnes s'en vont en quête d'un prêtre , Digitized by Google

Alhabac amari : « Ya, ya, ya,	La fille (répondit) à sa mère : « Assez,
Gathulua bethia da. »	L'écuelle déborde. » [assez,
Amac dio alhabari :	La mère dit à sa fille :
« Edançan, hurrupa hori.	« Bois, il n'y a qu'une gorgée.
Hire coloriac gorri,	Tes couleurs rouges,
Horrec behartin eçarri. »	Ce liquide seul te les rendra. »
Oiherreneco metresa,	La maîtresse d'Oyher,
Arno edale cortesa :	Élégante buveuse (dit) :
« Haurra, hareçan beiria.	« Enfant, prends le verre.
Oi, herresaren beltzuria!	O grimace de la rebelle!
Hartzan gathulu gorria,	Prends au moins l'écuelle rouge,
Hura dun hire neurria. »	Voilà qui te nourrira. »
X.... Maria	Marie X....
Nescato planta gabia,	Fille aux tristes façons,
Hortzez iduri siminua,	Avec tes dents de singe
Gorphutzez ere ñañua,	Et ton corps de nain,
Hic edaten dun arnua	Toi, tu bois du moins le vin
Dutchulu barricacua.	A la barrique et au robinet.

Edale honic bada nescato gaztetan
Eta particularzki igande phestetan,
Eguna phasatcen dute ostatu zokhuetan,
Guero etcherat abiatcen ilhun nabarretan.

Etcherat abiatcen dira aire handian,
Guero trempu chartoen bidiaren erdian.
Heien lagunec baçuten cer eguin orduian,
Ez jakin cer phentsa estremitatian.

Bi lagun abiatcen dira apheçaren bilha,

Bonnes buveuses se rencontrent parmi les jeunes filles
Et en particulier les dimanches et fêtes,
Qui passent le jour cachées dans les tavernes,
Puis pour la maison partent la nuit tombante.

Vers la maison elles partent avec un grand empressement,
Puis éprouvent des faiblesses au milieu du chemin.
Leurs compagnes avaient de grandes affaires alors,
Ne sachant que penser en telle extrémité.

Deux compagnes s'en vont en quête d'un prêtre,

CHAISSO?iS DITEBSES. 409 Ust«z guelditcen raien mcmenl berian liila : « Jeiki , jciki, jauiia, pret>aluiac guira. Gabazco liameca orenac joiteii ari dira. » Aphcça abialccn da diadurarekin , Bidiari gora bcrc lagunekin , Eria kliausitcen du baforickin ; Lasler ruien plienxulu cor bchar çuen eguiii. r Ricbeco anderia, pacientcia : Ez dut oliatcen çure eria. Oraino cz ahalda eçagutça galduia. Ëdalera cmoru ur ephelduia. » l'ersuadoes ipi'il c.sl (pieslion sur ccs lieux do mort prochaine ; « Levez-vous, levez-vous, monsieur (le cure), le temps presse. De 1a nuit les onze heures nous sonnent. * Le prêtre part avec les vases do rcxtrème-onction , 11 s'avance le long du chemin après ses guides , La malade il rencontre en proie aux vapeurs ; Mais vite il comprit ce qui lui restait à faire. • Maîtresse de maison, rassurez-vous (dit-il) ; Je n'administre pas votre malade. Elle n'est pas encore sur le point de rendre l'àme. A boire donnez-lui de l'eau tiède. • FOURBERIE. Ar|um«at. Un berger ayant détourné un mouton et deux brebis du troupeau confié à sa garde , s'entend avec un muletier de passage pour en faire accroire à son père , et met cette disparition sur le compte des loups ; mais le bonhomme ne donne point dans le piège , et dit leur fait aux deux complices. Tel est le sujet de la chanson dialoguée que l'on va lire. Sans doute , c'est le récit d'une aventure véritable , et à ce titre elle peut entrer dans le tableau des mœurs d'un peuple de pasteurs plutôt que dans le trésor de ses richesses littéraires. Digitized by Google

Ustez guelditcen çaien mement berian hila :
« Jeiki, jeiki, jauna, presatuiac guira.
Gabazco hameca orenac joiten ari dira. »

Apheça abiatcen da diadurarekin,
Bidiari gora bere lagunekin,
Eria khausitcen du baforiekin;
Laster çuien phenxatu cer behar çuen eguin.

« Etcheco anderia, pacientcia :
Ez dut oliatcen çure eria.
Oraino ez ahalda eçagutça galduia.
Edatera emoçu ur ephelduia. »

Persuadées qu'il est question sur ces lieux de mort prochaine :
« Levez-vous, levez-vous, monsieur (le curé), le temps presse.
De la nuit les onze heures nous sonnent. »

Le prêtre part avec les vases de l'extrême-onction,
Il s'avance le long du chemin après ses guides,
La malade il rencontre en proie aux vapeurs;
Mais vite il comprit ce qui lui restait à faire.

« Maîtresse de maison, rassurez-vous (dit-il) :
Je n'administre pas votre malade.
Elle n'est pas encore sur le point de rendre l'âme.
A boire donnez-lui de l'eau tiède. »

FOURBERIE.

Argument.

Un berger ayant détourné un mouton et deux brebis du troupeau confié à sa garde, s'entend avec un muletier de passage pour en faire accroire à son père, et met cette disparition sur le compte des loups; mais le bonhomme ne donne point dans le piége, et dit leur fait aux deux complices. Tel est le sujet de la chanson dialoguée que l'on va lire. Sans doute, c'est le récit d'une aventure véritable, et à ce titre elle peut entrer dans le tableau des mœurs d'un peuple de pasteurs plutôt que dans le trésor de ses richesses littéraires.

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

+10 LE PATS BASQUE. ■rnoMPEmA. ^£ub«rot«rrà.^ Ai^a , maniloçairu , bchar luir Ugundui Biec bcbarillagn guc^ar bit pcnUalu; Bicc prn(»atii cia , hic ilci'larilu Arrcsic dcniziili oioiic rhaliulu. Aiga, miDdacailia , giucin cicholil, Barhcaa barrclic Slbcralal. Ambaltcn guircninii tncndi Bclchil.it, lli bcbir lui ghcidiln guibclitat. — Jainruic cguii liouu dicula, alla niallia. — Bai cia biri crc, ciic scmia. Elnlçanic jitcn hinizala mcndi Bcllchilal, Oral jitcn ninduran lilre lagunlzcla. Beguicc ccraitalc iscns bal rgoilcn Ahari Karelclia cz dial Ihbouslcn. — Üioac jan dcraitacu , abari Karcicba, Bai cia barclila bcalc bi arrc$a. — A le b ! fripun, ctr dcraitacerrailcn'ï Oiouc jan liala cz dial sinbcglcn. Uabil bcrtan cia ccarrilzac arrcsac, Edo bczicnaz marra biHinac cman iuac. — Agnr, alla , cia agiir, scmia. Imonr Icbar dncic clAarrcn arlian. Jann ban crrecontraln dit Iralicu aidian ; Bost oiu bacilicn aircscn arlian. — Bi bcguicz dit orai ikbonstcn Biac bari riraitcla cnc Irompalzcn. Ez nnric Irompalzcn, bcna bai borlchalzcn; Cicn guccurrelaric cz dial sinbcsien. FOURBERIE. ^ Di4lacl« aoulttia.j Viens , mulclicr. In vas m'aider ; Il nons fant unrdir un mensonge; Nous l'imaginerons, cl ce sera pour dire Que les loups ont dévoré mes brebis. Viens, mulclicr, allons a la maison. De la basse Navarre dans la Sonic. Lorsi|UC nous arriverons à la monlagnc Noire, Toi, lu resteras en arriére. — Bonjour, mon bicn-aimé |>èrv. — De nicrac b loi , mon lits. Avant enlendu ijuc lu l'approchais. Je venais i la reneonirc. Mes veux Irouvent no manque ; Je n’apercois pas le mouton Kareclic. — Les loups me l’onl mangé, le monlon Ainsi que deux autres brebis. [Karechc, — Ah le b....l fripon, que me dis-lu? Je oc croirai pas que les loups le l’oul mangé. Va b l'inslanl cbcrcher mes brebis , Ou donne-moi des détails certains. — Salut, père, el salul, fils. Vous avez quelques diOiéiends. J'ai renroniré ce monsieur du cété d'Iran ; Il .avait cinq loups au milieu de ses brebis. — Maintenant je vois clairemcnl Que tous deux vous voulez me tromper. Vous ne me trompez pas, vous me forcez ; De Ions vos mensongesjc ne crois pas un seul. LES P.ASTEURS NÉÜLIGE.VTS. Argument. La chanson suivante présente une alléjrorie à deux lin.s ; la preinièn: est pour reproclier à deux pasteurs leur peu de soin ;i veiller sur leurs troupeaux ; la seconde , un trait de satire contre Digiiized by Google

CBAMSONS ItlVEBSES. 411 la femme du rimeur, qui l’avait quitté pour s’attacher ii un autre homme. Cette pièce, où le caractère de la poésie pastorale est bien soutenu , marche avec grâce , et ne perd rien ((uand l’auteur, faisant un retour sur lui-même , parle d’un ton calme et résigné d’un abandon qui eût excité la bile d’un autre. Un pareil abandon n’était point chose rare autrefois chc/. les Basques, pendant la cohabitation qui précédait d’ordinaire le sacrement. « De toutes leurs coutumes, dit un écrivain du milieu du XVII' siècle , la plus louable à mon gré, et la plus digne d’estre suivie de tout le monde, c’est qu’icy il y a novitiat dans le mariage aussi bien que parmy nos moines. Après avoir couché un an ensemble, si .Ican ne plaist pas ii Jeanne, ny Jeanne à Jean, ils sont libres de se quitter ; et parmy les paysans on voit telle tille, <)ui a eu f(uatrc ou cinq maris de cette manière , sans que pour cela elle en soit deshonorée '. » AKÇA.NE NEQLIENTAC. ^ Oubtretarr*. ^ Bclliaudico bortian orgamliidcsc-olha , Itéré . — iVoucenu Recueil de fabliaux et contes, etc., t. l", p. 1Î9.) Et Ganvain l'a après féru... SI dnreraent, si con moi senble.
Digitized by Google

la femme du rimeur, qui l'avait quitté pour s'attacher à un autre homme. Cette pièce, où le caractère de la poésie pastorale est bien soutenu, marche avec grâce, et ne perd rien quand l'auteur, faisant un retour sur lui-même, parle d'un ton calme et résigné d'un abandon qui eût excité la bile d'un autre.

Un pareil abandon n'était point chose rare autrefois chez les Basques, pendant la cohabitation qui précédait d'ordinaire le sacrement. « De toutes leurs coutumes, dit un écrivain du milieu du XVII^e^ siècle, la plus loüable à mon gré, et la plus digne d'estre suivie de tout le monde, c'est qu'icy il y a novitiat dans le mariage aussi bien que parmy nos moines. Aprés avoir couché un an ensemble, si Jean ne plaist pas à Jeanne, ny Jeanne à Jean, ils sont libres de se quitter; et parmy les paysans on voit telle fille, qui a eu quatre ou cinq maris de cette maniere, sans que pour cela elle en soit deshonorée [1]. »

ARÇAÑE NEGLIENTAC.

(Suberotarra.)

Belhaudico bortian orgambidesc-olha,
Bere descantsiala han ardiac alha,
Goiçan igorten tic olhape behera,

LES PASTEURS NÉGLIGENTS.

(Dialecte souletin.)

Sur le mont Belhaudi (est) un chalet avec charrière [2],
Là tout à leur aise paissent les brebis,
Le matin lancées au-dessous du chalet,

[1] *Amitiez, amours, et amourettes*, par M^r^. le Pays. Amsterdam, 1693, petit in-12, lettre II, p. 5.

[2] Il est à regretter que l'Académie ait répudié ce mot, encore usité dans les provinces. Il faisait autrefois partie de notre langue :

Puis entra en une *charriere*,
Qui toz jors avant lou mena, etc.
(*Do Chevalier à l'espée*, v. 65. — *Nouveau Recueil de fabliaux et contes*, etc., t. I^er^, p. 129.)

Et Gauvain l'a après feru...
Si durement, si con moi senble.

LE FAIS BASQl'E. Itéré arU;an hora enianic guida , Arresen utçulcia gomendaturic ountsa. Artçan iiorac çiUien ardiac trompatu ; üoiz l)aUîz joan eta arratsen ez sarlhu. Mercatçale cireiten liourac abiatii , Illiiau çiiliela behar ingajalu KUi jarraikiie bat liounic acordatii. ülsogorrin bcbara ardiec lasterca, Çallie igaran cien Gastambid' uliail(,-a ; Bidu-lmndilaluric barachlu iirhalsa , Biden gainen balliuric Ardaneco Iropa , Han ciren arlçaifiekin jarri mintralcera. Artçaiiiec mehatchureki galtatii ardier, Norat joaiten ciren ihesi nausier. Haiec arrapostia , ezUi liainliat ejer : Ayant leur chien de garde pour uuiiiue guide, Et bien averties de rentrer vers la nuit tombante. Mais ces brebis jouèrent un mauvais tour à leurs pasteurs, Parties le matin , on ne les vit pas rentrer le soir. Elles avaient pris leur roule vers un marché, Se promettant d'y vendre leur laine Et de se procurer un bon gardien. Sur la pente d'ülsogorri les brebis iroUinenl, Prestes elles ont traversé le ruisseau de Gastainbidc ; Et arrivées sur la grande roule, leur pas s'est raleuli, Car elles ont fait rencontre du troupeau d'Ardan, Avec les pasteurs duquel elles se mettent à causer. Ces pasteurs avec couri-oux demandent aux brebis Où elles SC dirigent ainsi fuyant leurs maîtres. Elles de répondre, et ce n'est pas li-ès-joli : Une Ini M lou cheval ensamble Aliali en une ckarriere. (IHd., V. im. — /Aid., |>. DM.) El cil qui rrt en la cAurriere Mania , etc. I U RoiMU»zde Claris et it Larit, Ns. de U Bild. imp. n" 7354-5, toi. 144 recto, col. i, v. 16. Cf. toi. 146 recto, col. 1, v. 17.)
Digitized by Google

Bere artçan hora emanic guida,
Arresen utçulcia gomendaturic ountsa.

Artçan horac çutien ardiac trompatu;
Goiz batez joan eta arratsen ez sarthu.
Mercatçale cireiten hourac abiatu,
Ilhiac çutiela behar ingajatu
Eta jarraikile bat hounic acordatu.

Otsogorrin behara ardiec lasterca,
Çalhe igaran cien Gastambid' uhaitça;
Bide-handilaturic barachtu urhatsa,
Biden gainen bathuric Ardaneco tropa,
Han ciren artçaiñekin jarri mintçatcera.

Artçaiñec mehatchureki galtatu ardier,
Norat joaiten ciren ihesi nausier.
Haiec arrapostia, ezta hambat ejer :

Ayant leur chien de garde pour unique guide,
Et bien averties de rentrer vers la nuit tombante.

Mais ces brebis jouèrent un mauvais tour à leurs pasteurs;
Parties le matin, on ne les vit pas rentrer le soir.
Elles avaient pris leur route vers un marché,
Se promettant d'y vendre leur laine
Et de se procurer un bon gardien.

Sur la pente d'Otsogorri les brebis trottinent,
Prestes elles ont traversé le ruisseau de Gastambide;
Et arrivées sur la grande route, leur pas s'est ralenti,
Car elles ont fait rencontre du troupeau d'Ardan,
Avec les pasteurs duquel elles se mettent à causer.

Ces pasteurs avec courroux demandent aux brebis
Où elles se dirigent ainsi fuyant leurs maîtres.
Elles de répondre, et ce n'est pas très-joli :

Que lui et lou cheval ensamble
Abati en une *charriere*.
(*Ibid.*, v. 1122. — *Ibid.*, p. 162.)
Et cil qui ert en la *charriere*
Monta, etc.
(*Le Roumanz de Claris et de Lariz*, Ms. de la Bibl. imp. n° 7534-5, fol. 142 recto, col. 2, v. 16. Cf. fol. 146 recto, col. 1, v. 17.)

CHANSONS niTEBSES. 413 « Rerrien irouaitern bajîoatra peltarrer Ahalceric guirela gnro artçain jauner. » ArtçaiAec ceren erran joaitiareki Eia elcicnez batliu Felipe Arainti. « Bai bathii iikben dugu Petle Uharleki : Hiec igaraitera beicutie utci , Ari beitcen euria, nabi gal>ez btisli. • Canloren eguiliac ezlu ez beblurric b'z bortian, ez etchen, gableçan ardii-ie. Bal berbera beitcian, erras fiapliiirtiirie, Beste arrain bnteki adiskideluric. Onii pbausian dago beraber iilciric. • Nous allons redire dans la vallée A nos seigneurs pasleurs qu'ils nous ont trop longtemps oubliées. » Les pasteurs en s'éloignant leur dirent Si elles n'avaient pas pour les garder Philippe Arainty. « Oui, et nous l'avons vu avec Pierre Uliart ; Mais tous les deux nous ont laissées passer, Parce (|u'il pleuvait et par crainte de se mouiller. • L'auteur de ces chansons n'a pas A craindre De perdre des brebis, ni dans sa maison, ni sur les monuignes. Il en possédait une seule, qui, devenue volage, S'est attachée à un autre pasteur. [elle-même. Di'Sormais elle le suit en paix , depuis qu'elle se sent abandoimnée A I. A DOT PERD PE. Argumtot. Je me trompe fort , ou les deux couplets suivants ne sont qu'une espèce de proverbe, chanté moins par les filles sans dot qu'aux mallieurcuses ailligées de cette cruelle maladie appelée par Rabelais faulte d'argent. Déjà de son temps on disait : « En France , on éponse l'argent, non les femmes *, » et depuis, la chose n'a fait que croître et enlaidir. Les Basques, sous ce rapport, ne sout point en arrière de la civilis-ation. * Traité itn ftinfa et aatandti, etc., par)ean Darrt, fol. 57 rrclo. Digitized by Google

« Berrien irouaitera bagoatça pettarrer
Ahatceric guirela gure artçain jauner. »

Artçaiñec ceren erran joaitiareki
Eia etcienez bathu Felipe Arainti.
« Bai bathu ukhen dugu Pette Uharteki ;
Biec igaraitera beicutie utci,
Ari beitcen euria, nahi gabez busti. »

Cantoren eguiliac eztu ez beldurric
Ez bortian, ez etchen, galdeçan ardiric.
Bat berbera beitcian, erras ñaphurturic,
Beste arçain bateki adiskideturic.
Orai phausian dago beraber utciric.

« Nous allons redire dans la vallée
A nos seigneurs pasteurs qu'ils nous ont trop longtemps oubliées. »

Les pasteurs en s'éloignant leur dirent
Si elles n'avaient pas pour les garder Philippe Arainty.
« Oui, et nous l'avons vu avec Pierre Uhart ;
Mais tous les deux nous ont laissées passer,
Parce qu'il pleuvait et par crainte de se mouiller. »

L'auteur de ces chansons n'a pas à craindre
De perdre des brebis, ni dans sa maison, ni sur les montagnes.
Il en possédait une seule, qui, devenue volage,
S'est attachée à un autre pasteur.
Désormais elle le suit en paix, depuis qu'elle se sent abandonnnée à [elle-même.

LA DOT PERDUE.

Argument.

Je me trompe fort, ou les deux couplets suivants ne sont qu'une espèce de proverbe, chanté moins par les filles sans dot qu'aux malheureuses affligées de cette cruelle maladie appelée par Rabelais ***faulte d'argent***. Déjà de son temps on disait : « En France, on épouse l'argent, non les femmes [1], » et depuis, la chose n'a fait que croître et enlaidir. Les Basques, sous ce rapport, ne sont point en arrière de la civilisation.

[1] *Traité des peines et amandes*, etc., par Jean Duret, fol. 57 recto.

414 LE PATS BASQrE. nOTE UALDIA. LA DOT PERDUE. (Sub»rot.rra,^ (Dtâl.cta fiouUtlD.^ Aitac Oman daul dotia , Neuria , neuria , neuria ; Urdeno bat l>ere cherriekin, Oilo corroca l>ere cliituckin , Tipula corda hayekin. Mon père ma livrée ma dot, Oui ma dot, oui ma dot, oui ma dot : Une truie et scs petits , Une poule et ses poussins , Le tout enrictii d'une tresse d'oignons. Oxuac jan daut urilia, .Neuria, neuria, neuria; Aclieriac oilo coroca , Garratoinac tipula corda : Adios eue dotia. Le loup m'a dévoré ma truie. Oui ma truie, oui ma truie, oui ma truie; Le renard la poule et la couvée. Les rats ma chaîne d'oignons ; Adieu ma dot. LA FAMINE. Argument. Cette chanson, qui roule sur une famine cruelle à diverses localités du Labourd, se recommande surtout par l'emploi continuel et heureux de l'allégorie et par des enseignements moraux d'un ton plus grave. Le nom de Peliri (Pierre) donné au fléau, nom que nous avons déjà vu plus d'une fois ' , est sans doute le fruit d'une allusion au verset 1 1 du chapitre XI de l'Évangile selon saint Luc : « Qui est le père d'entre vous qui donne à son fds une pierre lorsipril lui demande du pain? > etc. ■ 1.9 chanson politique suiranlc nous montre Petiri Santz dans te Gnipnzcoa avec ic mime rftlc : Gurc orregnina Doila Isabola Ezdnlc rcagnln nahi etchcco aniire dein. Italzner Carios-Oninto erregue behar drda; Ganca hori idnritzrn cait benganza bat delà. Ilatcnc erreguina, bcstec Carlos-Quinto, Ardos cta ognis asc, eta salto rta binco, Lcgne hobcagoric ez dutr izango, Paper bnzlan balequin (or guciac quilo. lendca erc content cen anitz barri garri Carlos-Quinto erregne behar cela varrl. Notre reine Dofla Isabelle, [raine. I)n ne vent pas la reconnaître comme sonveLes uns (disent) que Don Carlos |>onr roi il faut; Cette cliose me parait on droit d'héritage. l« nos (driiaadnl) la reine, les autres Charles T, De pain et de lia se rassasier, puis uater el bandir. De régime meillenr ils n'en trouveront |us. Avec un morceau de papier toutes les dettes seLe monde aussi était trcs-conlcnt (ront quittes. I Disant) que Charles V roi il rallall établir. Digilized by Google

CHANSOnS DI7ESSES. 4i5 ÜOSETHU. ^L«pburtftrr«.j Mila zortzi ehun ela liopoi eta zortzian , Ezcont fama berri bat L'zlarizco herrian : Petiri S;inlz arribatu Arruntzeco aklian , Eniazto bat lioliar diiela chercatii ban berian. Ezcontze famac baditugu nnindian aldizca, Potiri Santzec Arninzo niaite, lian bicigo baita, Arnintzco iiescacbec ez nahiz dabilalc tmmiica, Heraitzorat casalu dute arrachina ukaldica. Aruntzco nescadiec ; • Petiri, babil Hcrailzerat. I,A FAMINE. Uboardia.) L'an mil huit cent vingt-huit, Un brliit de mariage tcourut) dans la paroisse d'Ustarils : Petiri Saniz vient d'arriver aux environs d'Arrons, Disant qu'il compte prendre femme en ces lieux. Chacun à notre tourdans CO monde sommes signalés commosongeantau Petiri &inlz aime mieux Arrons , c'est IA qu'il veut s'établir ; [mariage. Mais les jeunes filles d'Arrons se démènent pour l'éconduire. Elles l'ont enfin chassé vers Halsou A coups de Mtons de résine Les filles d'Arrons (lui avaient dit) : • Pcliri, va à Halsou. Gaoca hori idurltzen çaul basUan bccaüi Cette rbosc me paraît aussi neuve qu'au comPetiri Saoz (encrai icanen da sarri. [berri : Petiri Saniz général sera bienidl. (meneemenl : Hnsin Petiri Sanz aurlben aleguera . Snbasterrian dantzan Abcndua gabc. Janngoieoae esquerrac content niz halere, Campoa baileraucat maialzlan cre. Hirur semc badilul , hirurac harmelan ; Cairhucc, ez baidule iniiiican banquelaii. Bata ekharri danlec eria baguelan, Baiaz porroscalnric , dcna odnletan. Lau lagun Juan guinen pitar edatera. Milagro handiagoric mcnduian othc da? Cbapelcbnric (aiscnn sasiUc athcra, Decidatn galluste odol ichurtzera. > C'est-à-dire se sont mises à vendre Monsieur Petiri Saniz celtcannée(sera) content An coin du feu de danser avant le carnaval. Griccs à Dieu, je suis content néanmoins D'étrc sans domicile au mois de mai. Trois nis j'ai, (tous) les trois dan. les années : Les pauvres, ils n'ont pas mal auz reins. L'on on me l'a apporté malade sur un brancard , Par une balle perdue, tout dans le sang. Quatre compagnons nous étions allés du cidre [boire. De miracle plus grand dans le monde est-il ? Des Chaptlchurrit de la haie sortirent. Ils nous ont décidés à verser du .sang, de la résine pour conjurer la famine. Digitized by Coogle

GOSETHIA.

(Laphurtarra.)

Mila zortzi ehun eta hogoi eta zortzian,
Ezcont fama berri bat Uztarizco herrian :
Petiri Santz arribatu Arruntzeco aldian,
Emazte bat behar duela chercatu han berian.

Ezcontze famac baditugu mundian aldizca,
Petiri Santzec Arrunze maite, han bicigo baita,
Arruntzco nescachec ez nahiz dabilate trumilca,
Heraitzerat casatu dute arrachina ukaldica.

Aruntzco nescachec : « Petiri, habil Heraitzerat.

LA FAMINE.

(Texte labourdin.)

L'an mil huit cent vingt-huit,
Un brûit de mariage (courut) dans la paroisse d'Ustarits :
Petiri Santz vient d'arriver aux environs d'Arrons,
Disant qu'il compte prendre femme en ces lieux.

Chacun à notre tour dans ce monde sommes signalés comme songeant au mariage.
Petiri Santz aime mieux Arrons, c'est là qu'il veut s'établir;
Mais les jeunes filles d'Arrons se démènent pour l'éconduire,
Elles l'ont enfin chassé vers Halsou à coups de bâtons de résine [1].

Les filles d'Arrons (lui avaient dit) : « Petiri, va à Halsou.

Gauça hori iduritzen çaut bastian beçain Petiri Sanz general içanen da sarri. [berri:	Cette chose me paraît aussi neuve qu'au commencement: Petiri Santz général sera bientôt.
Musin Petiri Sanz aurthen aleguera, Subasterrian dantzan Abendua gabe. Jaungoicoac esquerrac content niz halere, Campoa baiteraucat maiatzian ere.	Monsieur Petiri Santz cette année (sera) content Au coin du feu de danser avant le carnaval. Grâces à Dieu, je suis content néanmoins D'être sans domicile au mois de mai.
Hirur seme baditut, hirurac harmetan : Gaichuec, ez haidute minican hanquetan. Bata ekharri dantec eria haguetan, Balaz porroscaturic, dena odoletan.	Trois fils j'ai, (tous) les trois dans les armées : Les pauvres, ils n'ont pas mal aux reins. L'un on me l'a apporté malade sur un brancard, Par une balle perdue, tout dans le sang.
Lau lagun juan guinen pitar edatera.	Quatre compagnons nous étions allés du cidre boire.
Milagro handiagoric menduian othe da? Chapelchuric çaiscun sasitic athera, Decidatu gaituste odol ichurtzera.	De miracle plus grand dans le monde est-il ? Des *Chapelchurris* de la haie sortirent, Ils nous ont décidés à verser du sang.

[1] C'est-à-dire se sont mises à vendre de la résine pour conjurer la famine.

41G I.E PAIS BASQCE. Emaztcric behar baduc, han l)orian chercalzerat. Elche balian o/. badukec, entscia hadt bertzerat , Cartier gucia gomitaçat liire ezleielarat. Potiri Santz flerric Horaitzen arribalu ela ; Aditcia dolu garri cen hango itzainen conilKila. ldi, bcliicn uzlarlzcra berehala lasterca, (iallziaii salducu badute erc Uaioiiarat ogurkela. Petiri Santz fanfarrona, briida eniaile ausarla, Itzaifi egiir martchantekin egiin oroz guerla. Itniona biderat atheraz, artzen liaiz lioiekin joca; Egurra saltzian, saltzen die konlzeco hire alaca. Petiri Santz fanfarrona, habita biiratclio; lliri beliorerat jin haiz, oi goiche soberoche. Hiri lelienen batiago aberatsac cembait ctche, Salbatceco behar die gose direnac ase. AberaUec pochi onac nahi tuzte berentzat, Arthua cre aobera gose diraunentzat ; A'omlieitic bezle jincobat behar lileke heientzat. Olira onic eguin gabe centrât altchatcecozat. S’il te faut une femme , clierclie-ia dans ce lieu. Si tu ne la trouves pas dans une maison, essaie dans une autre. Puis convoque tout le pays au repas des noces. Petiri Santz avec fierté à Raison est arrivé; Maisaussitôt lamentable il était d'entendre les mouvements que se don[naient les bouviers du lieu. Vite ils s'empressent d’atteler au joug iKEufs et vaches, [donne. Ils vont à Bayonne vendre leur bois, n’importe le prix qu’on leur en Petiri Santz le fanfaron , audacieux auteur d’alertes , Avec les bouviers marchands de bois (est) cha(|ue jour en querelle. Les poursuivant jusque sur la route de Bayonne, il lutte contre eux ; Mais eux ayant vendu leur bois , ont acheté de quoi le chasser de leurs Petiri Santz le fanfaron, ralentis ta course; Tu es descendu dans la plaine un peu trop tût. Là dans le village nous avons quelques riches maisons , Qui pour faire leur salut doivent donner à manger aux alTamés. fdemeures. Les riches gardent pour eux les bons morceaux. Ils trouvent même que c’est trop de donner la métiire aux aBamés; De quelque part un antre dieu il faudrait pour eux. Pour sans bonnes (puvres les recevoir au ciel. Digitized by Google

Emazteric behar baduc, han berian chercatzerat.
Etche batian ez badukec, entseia hadi bertzerat,
Cartier gucia gomitaçat hire ezteietarat.

Petiri Santz fierric Heraitzen arribatu eta;
Aditcia dolu garri cen hango itzainen combata.
Idi, behien uztartzera berehala lasterca,
Galtzian salduco badute ere Baionarat egurketa.

Petiri Santz fanfarrona, bruda emaile ausarta,
Itzaiñ egur martchantekin egun oroz guerla.
Baiona biderat atheraz, artzen haiz heiekin joca;
Egurra saltzian, saltzen die kentzeco hire ataca.

Petiri Santz fanfarrona, habila baratche;
Hiri behererat jin haiz, oi goiche soberoche.
Hiri lehenen batiago aberatsac cembait etche,
Salbatceco behar die gose direnac ase.

Aberatsec pochi onac nahi tuzte berentzat,
Arthua ere sobera gose diraunentzat;
Nombeitic bezte jincobat behar liteke heientzat,
Obra onic eguin gabe cerurat altchatcecozat.

S'il te faut une femme, cherche-la dans ce lieu.
Si tu ne la trouves pas dans une maison, essaie dans une autre,
Puis convoque tout le pays au repas des noces.

Petiri Santz avec fierté à Halsou est arrivé;
Mais aussitôt lamentable il était d'entendre les mouvements que se don-
[naient les bouviers du lieu.
Vite ils s'empressent d'atteler au joug bœufs et vaches, [donne.
Ils vont à Bayonne vendre leur bois, n'importe le prix qu'on leur en

Petiri Santz le fanfaron, audacieux auteur d'alertes,
Avec les bouviers marchands de bois (est) chaque jour en querelle.
Les poursuivant jusque sur la route de Bayonne, il lutte contre eux;
Mais eux ayant vendu leur bois, ont acheté de quoi le chasser de leurs
[demeures.
Petiri Santz le fanfaron, ralentis ta course;
Tu es descendu dans la plaine un peu trop tôt.
Là dans le village nous avons quelques riches maisons,
Qui pour faire leur salut doivent donner à manger aux affamés.

Les riches gardent pour eux les bons morceaux,
Ils trouvent même que c'est trop de donner la méture aux affamés;
De quelque part un autre dieu il faudrait pour eux,
Pour sans bonnes œuvres les recevoir au ciel.

CHANSUMS DIVERSES. 417 Aberatser iiunlarsunec emailen burian lanbo; Ignorantagoa direlaric necaitzalcac baino, Petiri Santz nolacoa den ez dakite oraino, Ez cre jakinen l>erec fmgatu arteraino. Abcratsac badu maina gorpbuLz hilcor harcnlzal ; Urhfi, cilharrac ez gobera bere olxein galcorrcntzal. Hil unduan izanen dutc liirra matalnszat. Pliala lur cbichari çonibeit gaineco estnlguitzal. Pcliri Sanlz berrian delà Itsasuerrec adiUi, Asto cacolen biltcen l>erehala abiatii : Bildos gasnaz, guereciz, behar dinagu cargatii, Hec üaionnn saldu eta Petiri Sanlz khasatu. Petiri Santz, cne anaya, iniseria dcitzen liiz bi. Aditu diat aspaldian Sempcrcn baiçalabici, Bai, eta hango jendiari borthiski sofrieraci, Behar ezden egunetan barurac egnineraei. La fortune aux riches procure brouillaials au cerveau ; Plus ignorants encore que ceu.\ qui vivent dans la niisf're, Ils ne connaissent pas les vérins de Petiri Santz, Ils ne les connaîtront pas intime avant de les avoir éprouvées. Le riche s'occupe choyer son corps périssable ; L'or, l'argent, il n'épargne rien pour sa santé fragile. A la mort, cependant, la terre sera leur couche. Quelques pelletées de terre et de vers suffiront pour les couvrir. Les habitants d'itsatsou ont appris ([ue Petiri Sanlz est dans le pays, Sans retard ils rôiinissenl leurs bidets et leurs cacolets : Il nous faut charger nos fromages, nos cerises. Les vendre à Bayonne et chasser Petiri Santz. Petiri Santz, mon frère, tu n'es autre que la misère. J'ai appris depuis longtemps (pie Saint -Pé est ta résidence. Oui, et aussi qu'aux Imbitants tu y imposes maints tourments. En multipliant leurs jeûnes au-delà des jours d'obligation. 27 Digitized by Google

Aberatser huntarsunec emaiten burian lanho;
Ignorantagoa direlaric necaitzaleac baino,
Petiri Santz nolacoa den ez dakite oraino,
Ez ere jakinen berec frogatu arteraino.

Aberatsac badu maina gorphutz hilcor harentzat;
Urhe, cilharrac ez sobera bere otxein galcorrentzat.
Hil onduan izanen dute lurra matalaszat.
Phala lur chichari çombeit gaineco estalguitzat.

Petiri Santz herrian dela Itsasuerrec aditu,
Asto cacolen biltcen berehala abiatu :
Bildos gasnaz, guereciz, behar dinagu cargatu,
Hec Baionan saldu eta Petiri Santz khasatu.

Petiri Santz, ene anaya, miseria deitzen hiz hi.
Aditu diat aspaldian Semperen haiçala bici,
Bai, eta hango jendiari borthiski sofrieraci,
Behar ezden egunetan barurac eguineraci.

La fortune aux riches procure brouillards au cerveau;
Plus ignorants encore que ceux qui vivent dans la misère,
Ils ne connaissent pas les vertus de Petiri Santz,
Ils ne les connaîtront pas même avant de les avoir éprouvées.

Le riche s'occupe à choyer son corps périssable;
L'or, l'argent, il n'épargne rien pour sa santé fragile.
A la mort, cependant, la terre sera leur couche.
Quelques pelletées de terre et de vers suffiront pour les couvrir.

Les habitants d'Itsatsou ont appris que Petiri Santz est dans le pays,
Sans retard ils réunissent leurs bidets et leurs cacolets :
Il nous faut charger nos fromages, nos cerises,
Les vendre à Bayonne et chasser Petiri Santz.

Petiri Santz, mon frère, tu n'es autre que la misère.
J'ai appris depuis longtemps que Saint-Pé est ta résidence,
Oui, et aussi qu'aux habitants tu y imposes maints tourments,
En multipliant leurs jeûnes au-delà des jours d'obligation.

4t8 LE PITS BASQCE. UN ERMITE PRESSÉ PAR LA FAIM.

Ar^QtsvDt. Cc'tte chanson est assez obscure , et il n'est pas aisé de comprendre ce que l’auteur a voulu dire. J’incline assez à penser qu’il faut y voir un pauvre ermite se forgeant une félicité diamétralement opposée à la détresse où il sé trouve. A la fin de son rêve, parait la mort, qui fait évanouir les fantômes d’une imagination exaltée j)ar la faim , et le solitaire en parle en des termes comparables à ceux d’Horace et de Malherbe. ERMITAi; HATEC BEnF. OOSETIAN. ^ L»pïiurt«rr*.^ Bestelacoz ongui nago Arropaz garnituric, Oinelican bururaino üerriz pampinaiuric. Bellior nabi duen arrolza , Badut cer ialerat eman : Erre eta egosia franco, Çopa ona lehsnican. Egosiaren ondoan Einanen dut errea, .Norc certaric nabi duen , liiiiccn cdo inehea. Orkbatz, bildots, herbi , uso, Oilo, oilanda, uilaseo, ldi guicen eta cikirn, Aratcliekia franco. Cerbeit, cerbeit ahantzi çait lliicinako çoeoan ; •jauça bilduen crdiric Kz dut nieinorioan. Han utzi tut, orhoilzen naiz, Indi oilo tipiac. CN ERMITE PRESSÉ PAR LA FAIM. (Dttlact* tabourdla.^ Je suis bien pour les fêtes Garni de vêtements , Des pieds à la tÀ“te Habillé tout à neuf. Vienne l’étranger qui voudra. J’ai de quoi donner à manger : Beaucoup de bouilli et do rôti , D'abord la bonne soupe. Après le bouilli Je donnerai le rôti , Ce que chacun désire , Gras et maigre. Chèvre, agneau, lièvre, pigeon. Poule, poulette, poulet, Bœuf gras et mouton. Beaucoup de veau. J’ai oublié queb|ue chose Dans lu coin de la cuisine : La moitié des choses préparées N’est pas dans ma mémoire. J’ai laissé là, je m’en souviens. Les petites poules d’Inde, Digitized by Google

UN ERMITE PRESSÉ PAR LA FAIM.

Argument.

Cette chanson est assez obscure, et il n'est pas aisé de comprendre ce que l'auteur a voulu dire. J'incline assez à penser qu'il faut y voir un pauvre ermite se forgeant une félicité diamétralement opposée à la détresse où il se trouve. A la fin de son rêve, paraît la mort, qui fait évanouir les fantômes d'une imagination exaltée par la faim, et le solitaire en parle en des termes comparables à ceux d'Horace et de Malherbe.

ERMITAU BATEC BERE GOSETIAN. (Laphurtarra.)	UN ERMITE PRESSÉ PAR LA FAIM. (Dialecte labourdin.)
Bestetacoz ongui nago Arropaz garnituric, Oinetican bururaino Berriz pampinaturic.	Je suis bien pour les fêtes Garni de vêtements, Des pieds à la tête Habillé tout à neuf.
Bethor nahi duen arrotza, Badut cer iaterat eman : Erre eta egosia franco, Çopa ona lehenican.	Vienne l'étranger qui voudra, J'ai de quoi donner à manger : Beaucoup de bouilli et de rôti, D'abord la bonne soupe.
Egosiaren ondoan Emanen dut errea, Norc certaric nahi duen, Guicen edo mehea.	Après le bouilli Je donnerai le rôti, Ce que chacun désire, Gras et maigre.
Orkhatz, bildots, herbi, uso, Oilo, oilanda, oilasco, Idi guicen eta cikiro, Aratchekia franco.	Chèvre, agneau, lièvre, pigeon, Poule, poulette, poulet, Bœuf gras et mouton, Beaucoup de veau.
Cerbeit, cerbeit ahantzi çait Hucinako çocoan : Gauça bilduen erdiric Ez dut memorioan.	J'ai oublié quelque chose Dans le coin de la cuisine : La moitié des choses préparées N'est pas dans ma mémoire.
Han utzi tut, orhoitzen naiz, Indi oilo tipiac,	J'ai laissé là, je m'en souviens, Les petites poules d'Inde,

COANSONS niVEESES. 419 Pecardina, lebrochta, eper Eta marlutcha choriac. Ahanzlor caizkit pastiçac, Turlicrac, frikeciac, Ez baitirc segur trimpoil Bothe garri tipiae. Bécassine, levreau, perdrix Et les oiseaux de passage. J'ai failli oublier les pAlisseries, Les tourtières, les friandises. Qui ne sont pas certes Peu rassasiantes. Çaliaguinc barrikekin Dagozeat iuntaturic , Frantzia Espaûetaco Pimiac billiaturic. Les outres avec les barriqties St)iit avec moi réunies , De France et d'Espagne Les (vins les) plus purs y sont mis. Ur«it emplogaturen dut Leluintzaco churia; (labretongoac eraguinen Baitio calabria. Pour eau j'emploierai Le blanc de Laliouce ; Celui de Capbreton Fera faire du bruit. Herioa hor heldu da Beltzic eta ilhunic; Aberaxac ala pobreac , Bardinki tratateen tic. La mort vient Noire et sombre ; Riches ou pauvres. Elle les traite également. LES PAOVRES VOYAGEURS. A l'approche d'une auberge, ne voyant personne sortir pour les recevoir, de pauvres diables font de tristes rédexions; ils entrent, et, s'adressant à la maîtresse, ils confessent fraiicbenient leur pénurie. A coup sûr, celle-ci devait répondre qucUiue chose ; mais nous n'avons])as la suite de la pièce. Le premier couplet est une paraphrase du proverbe bas(|ue : Gabeac hatsa garais, le pauvre a l'haleinc puante ', ou, si l'on aime mieux , de notre ancien dicton : Faute d'argent, c'est douleur sans pareille , qui a donné naissance à l'expression proverbiale de quart d'heure, ou plutôt de cordeuil de Rabelais. ' Alsotlittc, edo Refrauac, Prottrhu, ou Adaget iuguei, rccDCillij par le sieur d'Oilieiurt. A Paris, JI.DC.LVIl., ln-8", p. 15, 57, prov. 173. Digilized by Google

Pecardina, lebrochta, eper	Bécassine, levreau, perdrix
Eta martutcha choriac.	Et les oiseaux de passage.
Ahanzter çaizkit pastiçac,	J'ai failli oublier les pâtisseries,
Turtierac, frikeciac,	Les tourtières, les friandises,
Ez baitire segur trimpoil	Qui ne sont pas certes
Bethe garri tipiac.	Peu rassasiantes.
Çahaguiac barrikekin	Les outres avec les barriques
Dagozcat iuntaturic,	Sont avec moi réunies,
Frantzia Españetaco	De France et d'Espagne
Puruac bilhaturic.	Les (vins les) plus purs y sont mis.
Urzat emplegaturen dut	Pour eau j'emploierai
Lehuntzaco churia;	Le blanc de Lahonce;
Cabretongoac eraguinen	Celui de Capbreton
Baitio calabria.	Fera faire du bruit.
Herioa hor heldu da	La mort vient
Beltzic eta ilhunic;	Noire et sombre;
Aberaxac ala pobreac,	Riches ou pauvres,
Bardinki tratatcen tic.	Elle les traite également.

LES PAUVRES VOYAGEURS.

Argument.

A l'approche d'une auberge, ne voyant personne sortir pour les recevoir, de pauvres diables font de tristes réflexions; ils entrent, et, s'adressant à la maîtresse, ils confessent franchement leur pénurie. A coup sûr, celle-ci devait répondre quelque chose; mais nous n'avons pas la suite de la pièce.

Le premier couplet est une paraphrase du proverbe basque : *Gabeac hatsa garats*, le pauvre a l'haleine puante [1], ou, si l'on aime mieux, de notre ancien dicton : *Faute d'argent, c'est douleur sans pareille*, qui a donné naissance à l'expression proverbiale de *quart d'heure*, ou plutôt de *cordeuil de Rabelais*.

[1] *Atsotizac, edo Refrauac, Proverbes, ou Adages basques*, recueillis par le sieur d'Oihenart. A Paris, M.DC.LVII., in-8°, p. 15, 57, prov. 173.

«0 LE PATS BASQDE. tBILD.VRl POBRIAC. D4r«rt4rr«.^ Sendibalin Iwlaiicute diniric Segiiric, Hii){uin diiko zerbilzari liiiniilic, Abilic. Ez diigii diniric , Ez uste creditic : Egon Ixiliar dugii beguiac ilhunic, Cintçurra idorric, Sabcla ciinurric. Elcbeco-andere gaztia zira çii : Bcha çaçu. (lu orc çiire jendiac guitcii , Adi çaçu. Gu gaur hemen guitcu; Çuc guli probetcliu : Oaiircogiireescütenpegunicezdiiçii llcstenac baituçu, Heliarluren çauçii. I.ES PAUVRES VOYAOEURS. ^ Olâltct* bu Si l'on nous savait do l’argent Assun'î , Nous aurions serviteurs soumis, bien dressés; (Mais) nous n'avons poin t d ’argen t , Point de crédit : Nous resterons l'iril morne, Le gosier sec , Le ventre ridé. Vous ôtes la jeune maîtresse de Ëcoutez-nous. [maison : Nous sommes aussi vos clients, Croyez-nous. [nuit; Nous nous installons ici pour la (Mais) vous en aurez peu de profit , .(Car) notre écot de cette nuit ne [vous pèsera guère. Si d'autres vous paient mieu.v. Vous en aurez le bénéfice. Arrêtons-nous ici , ce qui nous reste à «lire sur la littérature des Basques nous en fait un devoir. Nous sommes loin cependant d’avoir épuisé leur poésie populaire et vidé nos cartons et les portefeuilles de nos amis. Peut-être même y reste- t-il des morceaux supérieurs à nombre «le ceux qui figurent dans notre recueil ; mais CCS morceaux sc sont fait attendre , et nous n’avons pu les admettre il leur place. Nous le regrettons, nommément pour trois chansons sur la guerre d’Espagne , dont l’une , relative à l’entrée des Français dans ce pays sous la République , respire un enthousiasme remarquable chez un prêtre ; Uiphurdi, basa Nafarre, Zubcroa gurcki, lioerlarat joan beliar guira guziac elgarreki Labounl, basse Navarre, Soûle avec nous, Nous devons aller A la guerre tous ensemble Digiiized by Google

IBILDARI POBRIAC. (Basa nafartarra.)	LES PAUVRES VOYAGEURS. (Dialecte bas navarrais.)
Sendibalin balaucute diruric Seguric,	Si l'on nous savait de l'argent Assuré,
Baguin duke zerbitzari humilic, Abilic.	Nous aurions serviteurs soumis, Bien dressés;
Ez dugu diruric,	(Mais) nous n'avons point d'argent,
Ez uste creditic :	Point de crédit :
Egon behar dugu beguiac ilhunic,	Nous resterons l'œil morne,
Cintçurra idorric,	Le gosier sec,
Sabela cimurric.	Le ventre ridé.
Etcheco-andere gaztia zira çu : Beha çaçu.	Vous êtes la jeune maîtresse de Écoutez-nous. [maison :
Gu ere çure jendiac guitçu, Adi çaçu.	Nous sommes aussi vos clients, Croyez-nous. [nuit;
Gu gaur hemen guitçu;	Nous nous installons ici pour la
Çuc guti probetchu :	(Mais) vous en aurez peu de profit,
Gaurco gure escoten peguilic ezduçu.	(Car) notre écot de cette nuit ne [vous pèsera guère.
Bestenac baituçu,	Si d'autres vous paient mieux,
Beharturen çauçu.	Vous en aurez le bénéfice.

Arrêtons-nous ici, ce qui nous reste à dire sur la littérature des Basques nous en fait un devoir. Nous sommes loin cependant d'avoir épuisé leur poésie populaire et vidé nos cartons et les portefeuilles de nos amis. Peut-être même y reste-t-il des morceaux supérieurs à nombre de ceux qui figurent dans notre recueil ; mais ces morceaux se sont fait attendre, et nous n'avons pu les admettre à leur place. Nous le regrettons, nommément pour trois chansons sur la guerre d'Espagne, dont l'une, relative à l'entrée des Français dans ce pays sous la République, respire un enthousiasme remarquable chez un prêtre :

Laphurdi, basa Nafarre, Zuberoa gureki,
Guerlarat joan behar guira guziac elgarreki

Labourd, basse Navarre, Soule avec nous,
Nous devons aller à la guerre tous ensemble

CHA^SOl^S DIVERSES. 4-21 Mildrilleco plazaraitio);iiziac lerroz lurru , Cantatzcn üugularic ; • llan bego Franzesa librü. » Ârmadetan l>estac liandi , exaia daiizan ari , Franziaco naziünia ororen sonulari. l'umpac joiten alabala , arlilluriac cliif ula : Espafiulac egiiinen du hciekin carmafiola. Franzesac ela Espanolac egun eta bizian Elgarreki componzian ukhanen diu aski lan : Guisa hortan, zer bi/.i niodii izan buliar curuiun" Franzesac estikec nahico Espanul Itilcn arlian. Donibanen apbez batec cantu banc cniandiUi , Escual horrietan cantatzen behar ditugii adiUi; Franciaco errcgueren dire laudoriocUin , Escuuldiinen oliorctan, Espanolen laidoetan. Jusqu'à la place de Madrid, tous formés en rang, En chantant ; • Laissez librement passer les Français. » Pour nos armées c'est une grande féto de faire danser l'ennemi, (Avec) la nation française pour ménétrier de tous. Les bombes serviront de tambour, l'artillerie de llùte : L'Espagnol dansera la carmagnole. Aujourd'hui et à jamais le Français et l'Espagnol Auront assez de peine à faire un traité : , De cette manière , quel genre de vie doit-on mener au ciel '! Le Français ne voudra pas rester au milieu d'Espagnols morts. Un prêtre de Saint-Jean a donné ces vers , Qu'il faut que nous entendions chanter dans toutes lus contn>es cus11s sont à la louange du roi de France, [cariennos; .\ l'honneur des Basques, à la honte des Espagnols. Voici le débat de la seconde chanson , destinée à célébrer l'arrivée des Français à Madrid en 1808 : Mila zortzi ehun eta zortzigarrenian , Soldado sarthu guinen, oi! enozenzian, i'erbitzatu behar guintiela prinzinren guardian ; Eguin erc badugu, behartu guirenian. L'an mil huit cent huit , A'ous nous engageâmes, hélas ! dans notre .siniplieité, ■ Pour servir dans la garde du prince ; Nous l'avons fait, quand le Ijesoin s'est montré. Digitized by Google

Madrilleco plazaraino guziac lerroz lerro,
Cantatzen dugularic : « Han bego Franzesa libro. »

Armadetan bestac handi, exaia danzan ari,
Franziaco nazionia ororen soñulari.
Pompac joiten atabala, artilleriac chirula :
Españolac eguinen du heiekin carmañola.

Franzesac eta Españolac egun eta bizian
Elgarreki componzian ukhanen dic aski lan :
Guisa hortan, zer bizi modu izan behar ceruian?
Franzesac estikec nahico Español hilen artian.

Donibanen aphez batec cantu hauc emanditu,
Escual herrietan cantatzen behar ditugu aditu ;
Franciaco erregueren dire landorioetan,
Escualdunen ohoretan, Españolen laidoetan.

Jusqu'à la place de Madrid, tous formés en rang,
En chantant : « Laissez librement passer les Français. »

Pour nos armées c'est une grande fête de faire danser l'ennemi,
(Avec) la nation française pour ménétrier de tous.
Les bombes serviront de tambour, l'artillerie de flûte :
L'Espagnol dansera la carmagnole.

Aujourd'hui et à jamais le Français et l'Espagnol
Auront assez de peine à faire un traité :
De cette manière, quel genre de vie doit-on mener au ciel?
Le Français ne voudra pas rester au milieu d'Espagnols morts.

Un prêtre de Saint-Jean a donné ces vers,
Qu'il faut que nous entendions chanter dans toutes les contrées eus-
Ils sont à la louange du roi de France, [cariennes;
A l'honneur des Basques, à la honte des Espagnols.

Voici le début de la seconde chanson, destinée à célébrer l'arrivée des Français à Madrid en 1808 :

Mila zortzi ehun eta zortzigarrenian,
Soldado sarthu guinen, oi! enozenzian,
Zerbitzatu behar guinuela prinziaren guardian ;
Eguin ere badugu, behartu guirenian.

L'an mil huit cent huit,
Nous nous engageâmes, hélas! dans notre simplicité,
Pour servir dans la garde du prince ;
Nous l'avons fait, quand le besoin s'est montré.

LE PAIS BASQUE. La (leruièrc chausou se compose de cinq couplets, et conuueucc par celui-ci ; Milj zortii eban di hamahinir urio, Bonaiurt Franiian emperadorc , EspaAola ere lucalu gabo , Pariseco gpilirquin joan lailekp. L'an mil bail cent treize, Bonaparte (étant) en France empereur, L'Espagnol aussi sans tarder. De Paris avec ies ciefs s'en irait. Le citant suivant , qui est en bas navarrais , servira à grossir, sinon à compléter cette petite iliade populaire : Napoléon , p'ranzian rmperadoria , Enropaneguin duzu anliitz baicniia. Harizpe geoerala, Enscaldun garbi.i, Haien plazera baita guerlaral Joaitia. Harizpe geoerab jin da Espafialic, Zaragozalic cdo Balenzia ondolic. Colpatnia dagoelajaun boura badakil; Bizia gaidu nabidu Napolrooe gatic. Anliilz aiphaluia da aurllien Saragoza , Guziac minzo dira berri baren contra. Harizpe generaU Iranquil ban egonda : Brigantenlaco diro ezlela loia. CarticI bat deitzen da Franzian Baigorri ; EIchauze borlan duzu sujet bandi hori. Gcndc noble haienzat bori zen conbeni , Harizpe generala Jainroar igorri. Anbilz barreatu da, Harizpe zurc fama. Colpatzen zinuztela , bainan bethi senda. Zuc eguin balenliac pzdaltczkc ronda, Zuc eguin balontiar ezdailezke ronda. Colpatnia zirela munduiac badaki ; Jaincoac nabi cia balere arinki. Hilzeco damn zira , behar zira bizi Elinn urlhez zure madamarcki. Napoléon, empereur des Français, Vous avez fait des vaillantiscs en Enrupc. Le gént'ial Harizpe, basque pur sang. N'a de plaisir que quand il ra gnerrojer. Le général Harizpe est Tenu d'Espagne , De Saragosse on des environs de Valence. Je sais que ce seigneur est blessé; Il veut perdre la vie pour la cause de Napoléon. Saragosse fait grand bruit cette année. Tout le moude parle contre celle ville. Le général Uarispe jr est resté sans Inquiétude : Il n'a pas peur, dit-il, des brigands. Il est un pays en France qui a nom Baignrry ; Ce personnage remarquable babile Ecbauz. Four celle noble rimille il èuit sortabic , Dieu loi envoya le général Hariz|ie. Beaucoup s'est répandue, Harizpe, votre renomOn vous blessait, mais vous guérissiez, [méc. Vos actions d'éclat ne sauraient se nombrer. Vos actions d'éclat ne sauraient se nombrer. le monde sait qnc vous avez ilé blessé ; Gidee b Dieu vos blessures sont légères. Il serait dommage de vous voir mourir, vivez Cent années arec madame (votre épouse). On ne maiu(uera pa.s de remarquer rjuc nous n'avons donné aucun cantique de piété , et ([ue c'est à peine si l'on trouve dans notre recueil trace des complaintes destinées au peuple ; la raison en est que les cantiques ne

viennent pas de lui , et que les complaintes basques sont aussi plates que les nôtres. On en peut juger Digitized by Google

CHA»SU,\S niVEB.SKS. 4'23 par ce premier des trente-quatre couplets des Paroles de l' Enfant yrod 'ujue et de son tendre père. 0 eristau orrebelal Adi çae parabola ; Judutarrenlzat bcçala, Hirolzat duc errana ; Adi çae Jaunaren hitza, Ez hadiela enguna. 0 cImHien reljolle! Écoute la parabole : Coinmc pour les Juifs, Elle est dite pour toi ; Écoute la parole du Seigneur, N'en abuse pas. Celte complainte est en basque du I.abourd ; mais les autres dialectes en pos>èdent qui ne valent pas mieux. Qu'on en juge par le début d'un morceau de ce gem-e eomposé en basiiue espagnol sur uii miracle arrivé en Navarre , et attribué à Saint-Michel ; Nafarroacü erri , Huart-Araipiillen, San Miguela jualeco Allegatu guiùen , Bisita eguileco Deseo aundion. Mcndira igo gala; , Ez nuen jaquifien Aingueru cein ederra Cegoen capillen. Dans un village de la .Navarre, A Huarte-Araquil , Pour aller à Sainl-.Micbel Nous nous étions réunis , De visiter ce .saint Dans un grand dé.sir. Sans aller à cette montagne. Je n'aurais pas su Combien beau était l'ange Dans sa chapelle. L'auteur se traîne ainsi en vingt -quatre couplets, ce qui ne l'empêche pas de donner son nom dans le dernier : Maiz eguin bcar degu Bcrtara bisita; Asco cousolatcen da Gu an icusita. Etcliera badijoaz, Graciaz bileta; Consola tuco guera, Ccruan sartuta. Cantaren eguillc Miguel Berroeta. Nous devons donc faire souvent Là-bas des visites ; Il SC réjouit beaucoup Do nous y voir. Nous nous en retournerousà lamai.son. Pleins de grâces; Nous nous consolerons, Nous irons au ciel. L'auteur de ces chansons (Est) .Miguel BerroeUi. Comme ailleurs, les complaintes composées dans le l'ays Dasque à l'occasion de crimes célèbres et du supplice de leurs auteurs sont eu grand nombre. En voici un échantillon : Digiiized by Google

par ce premier des trente-quatre couplets des *Paroles de l'Enfant prodigue et de son tendre père.*

O cristau errebela!	O chrétien rebelle!
Adi çac parabola :	Écoute la parabole :
Judutarrentzat beçala,	Comme pour les Juifs,
Hiretzat duc errana;	Elle est dite pour toi;
Adi çac Jaunaren hitza,	Écoute la parole du Seigneur,
Ez hadiela engana.	N'en abuse pas.

Cette complainte est en basque du Labourd; mais les autres dialectes en possèdent qui ne valent pas mieux. Qu'on en juge par le début d'un morceau de ce genre composé en basque espagnol sur un miracle arrivé en Navarre, et attribué à Saint-Michel :

Nafarroaco erri,	Dans un village de la Navarre,
Huart-Araquillen,	A Huarte-Araquil,
San Miguela juateco	Pour aller à Saint-Michel
Allegatu guiñen,	Nous nous étions réunis,
Bisita eguiteco	De visiter ce saint
Deseo aundien.	Dans un grand désir.
Mendira igo gabe,	Sans aller à cette montagne,
Ez nuen jaquiñen	Je n'aurais pas su
Aingueru cein ederra	Combien beau était l'ange
Cegoen capillen.	Dans sa chapelle.

L'auteur se traîne ainsi en vingt-quatre couplets, ce qui ne l'empêche pas de donner son nom dans le dernier :

Maiz eguin bear degu	Nous devons donc faire souvent
Bertara bisita;	Là-bas des visites;
Asco consolatcen da	Il se réjouit beaucoup
Gu an icusita.	De nous y voir.
Etchera badijoaz,	Nous nous en retournerons à la maison,
Graciaz biteta;	Pleins de grâces;
Consolatuco guera,	Nous nous consolerons,
Ceruan sartuta.	Nous irons au ciel.
Cantaren eguille	L'auteur de ces chansons
Miguel Berroeta.	(Est) Miguel Berroeta.

Comme ailleurs, les complaintes composées dans le Pays Basque à l'occasion de crimes célèbres et du supplice de leurs auteurs sont en grand nombre. En voici un échantillon :

m LE PAYS BASQUE. Chorinoi'c lieçala canlatzpn banaki, Muuduiau penaric gabo alaguera bizi! Canlalzen dizut, bena triste bihotzetic : Carzelun naueate burdinaz beteric. Si je savais chanter comme le petit oiseau , Si je pouvais vivre dans le monde exempt de chagrini Jo chante bien , mais mon cœur est dans la tristesse ; On me retient dans la prison chargé de fers. Cette complainte se rapporte à un Biscayen mis en prison à Bilbao, et menacé d'ètrc pendu. Une autre pièce consacre ainsi le souvenir d'une mésaventure arrivée dans la Soûle ; Hegaburu Eskioula, alzaman die tiaraian. Izan baliz guizon galant bore demboran , Etzatekien ez etchezain gaztelian. — Barkocheco burguian , beguiac nutien lurrian , Acusatu nundien hanco cortian Eia zer et>axi nien il-herrian. — Alo, guizonac, corage! Paul)eac behar duzic; Hanco jiistizierac haiduru daude , Justo punizitzaden, oguen hiadtizie. Zazpi haurren aita niz , eta niz gaztelian , Oguen handi eguin beilul orori mumlian. l'hareamentu galtho nago Jaincoari, zcliaii. On a arrêté Hegaburud Esiiuiule à Oaray. Si, dans son temps, il avait èU: galant homme, Il no serait pas locataire en prison. — Au bourg do Darcus, je baissais les yeux. On m'accusa en cour D'avoir volé au cimetière. — Allons, hommes, couragel vous devez aller à l'au , Les gens de justice vous attendent , Pour vous punir justement, si vous êtes coupables. — Je suis père de sept enfants , et je suis en prison , Parce (juc j'ai fait grand tort .à tons dans le monde. .l'en demande pardon ft Dieu , au ciel. l'Iiis Doiubreuses encore sont les chansons composées dans le but de stigmatiser le vice et de flétrir le scandale. .\ celles que Digiiized by Google

Choriñoec beçala cantatzen banaki,
Munduian penaric gabe alaguera bizi!
Cantatzen dizut, bena triste bihotzetic :
Carzelun naucate burdinaz beteric.

Si je savais chanter comme le petit oiseau,
Si je pouvais vivre dans le monde exempt de chagrin!
Je chante bien, mais mon cœur est dans la tristesse :
On me retient dans la prison chargé de fers.

Cette complainte se rapporte à un Biscayen mis en prison à Bilbao, et menacé d'être pendu. Une autre pièce consacre ainsi le souvenir d'une mésaventure arrivée dans la Soule :

Hegaburu Eskioula, atzaman die Garaian.
Izan baliz guizon galant bere demboran,
Etzatekien ez etchezain gaztelian.

— Barkocheco burguian, beguiac nutien lurrian,
Acusatu nundien hanco cortian
Eia zer ebaxi nien il-herrian.

— Alo, guizonac, corage! Paubeac behar duzie;
Hanco justizierac haiduru daude,
Justo punizitzaden, oguen baduzie.

Zazpi haurren aita niz, eta niz gaztelian,
Oguen handi eguin beitut orori mundian.
Pharcamentu galtho nago Jaincoari, zelian.

On a arrêté Hegaburud Esquiule à Garay.
Si, dans son temps, il avait été galant homme,
Il ne serait pas locataire en prison.

— Au bourg de Barcus, je baissais les yeux,
On m'accusa en cour
D'avoir volé au cimetière.

— Allons, hommes, courage! vous devez aller à Pau;
Les gens de justice vous attendent,
Pour vous punir justement, si vous êtes coupables.

— Je suis père de sept enfants, et je suis en prison,
Parce que j'ai fait grand tort à tous dans le monde.
J'en demande pardon à Dieu, au ciel.

Plus nombreuses encore sont les chansons composées dans le but de stigmatiser le vice et de flétrir le scandale. A celles que

CHA^SO^S DIVERSES. +2.') j'ai données, j’aurais pu ajouter un dialogue qui a dù prendre naissance dans les environs de Saint-Jcan-dc-Luz. 11 est relatif à la femme d’un marin, peu vertueuse à ce qu’il parait, et commence ainsi : Aiidere ederra , gora zaude leifioan , Zure senliarra behera dago Franzian; Iloura handic jin datoken artian, Kzeutari nahi niizia etcliean? Belle daine, vous vous tenez à la lénétro la plus élevée île votre Voire mari est au fond de la France ; [maison , Jusqu’à ce qu’il en arrive, Voulez-vous me donner audience chez vous ? Mais je n’ai privé personne en rejetant de mon recueil une satire qui débute ainsi : Malur bat guertbalu da Basaburian, Hobeki erraiteco, Sanla-Gueraciau. Brima ejer bal liartzac usiki Musepes aldian , Onxa irus içanduçu ian eztienian. lin malheur est arrivé à Bassabuni , Pour mieux dire, à Sainte-Engrace : Un ours a mordu une belle héritière près de Mussépes , Elle a été bien heureuse de n’avoir pas été! mangée. Cette chanson est dirigée contre un prêtre. Nous en avons une autre d’un jeune ecclésiastique qui raconte son départ pour Dax, à la suite de t(uelque escapade faite sans doute au séminaire de Bavmnne. Les sentiments qu’il exprime témoignent de son regret, et du désir ardent qu’il a d’être ordonné prêtre, de diacre qu’il est : Ez ahal da mundian Ni bezalacoric. Nie liezain bal dolore Sofritzen duenic. Solana badut, bninan Kzliit ordenaric. Oro sofritzen dilut Gincoaren gatic. Il n'est peut-être personne au monde Tel que moi , Qui autant de douleur que moi l’uisse souffrir. Je porte la soutane, mais Je n’ai point reçu les ordres. Je souffre tout Pour ramoiir de Dieu. Je connais encore une satire dirigée contre un prêtre eonstituDigitized by Google

LK l'AIS n\SUl)E. 4-j<; tionnel Uiins lu pays uù ou la ubante, un s'en rappelle un qui, pendant la Révolution , fut fait prêtre pour doux moutons , et qui a vécu trente uns aux dépens de la crédulité publique. 11 avait la réputation de conjurer les orages et de découvrir les mines d’or et d’argent dont les Pyrénées basques offrent quelques traces. Je me trouve ainsi ramené aux cbansons que j’ai pubbées dans mon livre. Je profite de l’occasion poim faire remarquer qu’il n’en est prcs((ue aucune qui soit isolée, et t|uc l’on pourrait former de petits cycles pour beaucoup d’entre elles, .le laisse de côté l’amour, au sujet duquel on est, on sera toujours intarissable; je prends le vin, qui, cbez nous, n’a plus dccbantres que parmi les gens ((ui en vendent , et je vois , cbez les Hasques , nombre de cbansons destinées à le célébrer ou à montrer ses tristes efléts. Telle est celle dont voici le premier couplet : Iloghoi btrsu bcrruc Iiorra Tolosalir , (Voici) vin,;! vers nouvcani arrivaiil do Tolosa, Ilhu ourdiiitaric, fabriri zsliarrclir, Ij>s chovcai grisunnanl.s, do vieille ribriquo; Impronliin daade, moldcz iiaraluric, Ils son! b l'iinprlnicrio, placés dans le châssis , Moscorron guoldiueco fscarulolaluric. S’efforcanl d'arréler les Ivrognos. La suivante est un véritable cbant baebique ; Mila zorUi phan pu hamabuian, En (l’sin) mil hait rent quatorzième, Urrlare.1 hibren betleratzbn, Ln neuvième de b lune d'octobre, Umorchouna nuien boien canUtzinn : J'avais bonne humeur en chantant ces vprs : (bztecta alagiicra, tranquil bilM)tzbn. J 'étais jeune èt Joveux , j’avais b cœur en paix. Onlarsuna franco badul intertvtian, J'ai beaucoup (Tardent ô rinlèrèt, npusic rz ctchian ; Rien h b maison ; Oral bezaio aberax mozan sorlzian. En naissant, j'clais tout aussi riche qu'aujourd’iinj. Le vin a encore fourni matière à une pièce eu buit vers dont les premiers sont ainsi conçus : Goure clchian lau ardi. Dans notre maison (il y a) quatre brebis, Lauee zortzi bcliarri, etc. Les quatre ont huit oreilles, etc. Eiica modacoa, Ez cta IHienecoa, Idoria galic. Itchoora berac dire, Zercmoniac ere ; Bainan ez aphezic, Podeic dottcnic. BglibC de nouvelle mode, Et non pas la première, Bien qu‘e)lc en ait l’apparence. Les apparences sont les mêmes. Les cérémonies anssi; Mais il n'y a |H>inl de prêtre Qui ait du pouvoir. Digitized by Google

tionnel [1]. Dans le pays où on la chante, on s'en rappelle un qui, pendant la Révolution, fut fait prêtre pour deux moutons, et qui a vécu trente ans aux dépens de la crédulité publique. Il avait la réputation de conjurer les orages et de découvrir les mines d'or et d'argent dont les Pyrénées basques offrent quelques traces.

Je me trouve ainsi ramené aux chansons que j'ai publiées dans mon livre. Je profite de l'occasion pour faire remarquer qu'il n'en est presque aucune qui soit isolée, et que l'on pourrait former de petits cycles pour beaucoup d'entre elles. Je laisse de côté l'amour, au sujet duquel on est, on sera toujours intarissable; je prends le vin, qui, chez nous, n'a plus de chantres que parmi les gens qui en vendent, et je vois, chez les Basques, nombre de chansons destinées à le célébrer ou à montrer ses tristes effets. Telle est celle dont voici le premier couplet :

Hoghoi bersu berriac horra Tolosatic,	(Voici) vingt vers nouveaux arrivant de Tolosa,
Ilhia ourdinturic, fabrica zaharretic,	Les cheveux grisonnants, de vieille fabrique;
Imprentian daude, moldez paraturic,	Ils sont à l'imprimerie, placés dans le chassis,
Moscorren guelditzeco escarniotaturic.	S'efforçant d'arrêter les ivrognes.

La suivante est un véritable chant bachique :

Mila zortzi ehun eta hamalauian,	En (l'an) mil huit cent quatorzième,
Urriaren hilaren bederatzian,	Le neuvième de la lune d'octobre,
Umore houna nuien hoien cantatzian :	J'avais bonne humeur en chantant ces vers :
Gazte eta alaguera, tranquil bihotzian.	J'étais jeune et joyeux, j'avais le cœur en paix.
Ontarsuna franco badut interesian,	J'ai beaucoup d'argent à l'intérêt,
Deusic ez etchian;	Rien à la maison;
Orai bezain aberax ninzan sortzian.	En naissant, j'étais tout aussi riche qu'aujourd'hui.

Le vin a encore fourni matière à une pièce en huit vers dont les premiers sont ainsi conçus :

Goure etchian lau ardi,	Dans notre maison (il y a) quatre brebis,
Lauec zortzi beharri, etc.	Les quatre ont huit oreilles, etc.

[1]

Eliça modacoa,	Église de nouvelle mode,
Ez eta lehenecoa,	Et non pas la première,
Iduria gatic.	Bien qu'elle en ait l'apparence.
Itchoura berac dire,	Les apparences sont les mêmes,
Zeremoniac ere;	Les cérémonies aussi;
Bainan ez aphezic,	Mais il n'y a point de prêtre
Podere douenic.	Qui ait du pouvoir.

CHAl'SSU^S IlIVEBStS. 4'27 Je citerai aussi la strophe suivante , également sur le vin : Atzo tonlo, efsun lotuo, bellii toiito guiluzu, Arno liounic don leciitic nekez joaiten guilii/.u; Zuhur izan bchar, eta liotlii erho guituzu. Hier étourdis, aujourd'hui étourdis, toujours étourdis, Nous abandonnons difficilemeiil le lieu du bon vin ; Nous devrions être sages, et nous sonuues toujours fous. Ou répète encore dans 1e pays trois autres morceaux, dont il sullira de citer le premier vers : Ardo lionaren gozoa! etc. 0 douceur du bon vin! etc. Etcliec'andero noblia /.ira zu , Vous êtes noble iiiaitresse de maison , Adizazu , etc. Écoulez-nous , etc. Biba iMsa Nafarre, coucou , La- Vive la basse Navarre , cacbc-loi , La[phurdi! (bourd. La verve des coblacari est surtout infatigable à la poursuite des buveuses. L"un d'eux en stigmatise dans la chanson de lacricoun : Enun ri boiiiiuc gormaulci Jinac. Jr ne sais pas venue ici par gourniandise. Itlio nahi nin saheieco minac. Un mal de cAlè veut m'èlrangler, Lacricoon, la, re, ri, ra, re; Ijcricon, la, re, ri, ra, rc; Aplaca liron arno hounac. Un bon vin l'apaiserait. Nous avons publié, page 397, une chanson sur une partie de paume , dont le héros est le célèbre Perkain ; on peut donner pour {tendant à ce morceau une autre pièce en quatre couplets , espèce de chant de victoire dont voici le début ; Ahaipandarrac Balunaral joanac. Les gens de Hatparren sont ailes à Bajronne, Pilota partida cinic, lao boberenar, A une parlie de paume, les qn.ilrc meilleurs, Baionesen contra , nahiz plaza arrolu. Contre les Bayonnais , sur une place Incoiinne. Etilren ei lotaa. Ils n'avaienl point peur. IrabazI dule dira cia fama ; Ils ont gagné de l'argcnl cl de la renommée; Ongui joan da lana. Tool s'csl parfallemeni passé. Kniin, il n'y a pas jusqu'à la légende de Ituthie, ou plutôt d'Urruty, qui n'ait pour compagne une autre romance que je crois également ancienne. Au reste, on en va juger ;
Digitized by Google

Je citerai aussi la strophe suivante, également sur le vin :

Atzo tonto, egun tonto, bethi tonto guituzu,
Arno hounic den lecutic nekez joaiten guituzu;
Zuhur izan behar, eta bethi erho guituzu.

Hier étourdis, aujourd'hui étourdis, toujours étourdis,
Nous abandonnons difficilement le lieu du bon vin;
Nous devrions être sages, et nous sommes toujours fous.

On répète encore dans le pays trois autres morceaux, dont il suffira de citer le premier vers :

Ardo honaren gozoa! etc.	O douceur du bon vin! etc.
Etchec'andere noblia zira zu, Adizazu, etc.	Vous êtes noble maîtresse de maison, Écoutez-nous, etc.
Biba basa Nafarre, coucou, La-[phurdi!	Vive la basse Navarre, cache-toi, La-[bourd.

La verve des *coblacari* est surtout infatigable à la poursuite des buveuses. L'un d'eux en stigmatise dans la chanson de *lacricoun :*

Enun ez hounac gormantez jinac.	Je ne suis pas venue ici par gourmandise.
Itho nahi nin sahexeco minac,	Un mal de côté veut m'étrangler,
Lacricoun, la, re, ri, ra, re;	Lacricon, la, re, ri, ra, re;
Aplaca liron arno hounac.	Un bon vin l'apaiserait.

Nous avons publié, page 397, une chanson sur une partie de paume, dont le héros est le célèbre Perkaïn; on peut donner pour pendant à ce morceau une autre pièce en quatre couplets, espèce de chant de victoire dont voici le début :

Ahazpandarrac Baionarat joanac,	Les gens de Hasparren sont allés à Bayonne,
Pilota partida einic, lau hoberenac,	A une partie de paume, les quatre meilleurs,
Baionesen contra, nahiz plaza arrotza.	Contre les Bayonnais, sur une place inconnue.
Etziren ez lotsa.	Ils n'avaient point peur.
Irabazi dute diru eta fama;	Ils ont gagné de l'argent et de la renommée;
Ongui joan da lana.	Tout s'est parfaitement passé.

Enfin, il n'y a pas jusqu'à la légende de Ruthie, ou plutôt d'Urruty, qui n'ait pour compagne une autre romance que je crois également ancienne. Au reste, on en va juger :

4-28 LE PATS BASQUE. Muus IJrruliu leihotiu, ni aldiz cainpoti. Diliülza erdiralu zeitan so czübalcki : Uduri ziren liaren lieguiec iz;ir zirela zeluli. — Ene cliarmagarria , liuillan duzu eliza : Zombdit aldiz jinen zira harat meza enziilura; Beguiz keifia eguincn diigu, ezin minzalcen baguira. Espanulaco bidia, ala, bide luziat Guibclialat so guin cta, hasperena ardura ; Maitelloaz ortiil eta nigarra beguiala. Horlzac chouri, begniac lælch , ene inaitia, zeieii oz? Muiidu oroc diozie ni nizala traidore : Orai arcn erra dazu hala nizan , bai al' ez. — Aristirico ekhiac zcrena dizu erdia, Zure eta eue aniodioaz planiduzu nnindia , Mundu ororen ichilic niaite izan bebar giiia. M. de Rulliie était à sa croisée , j'étais dehors. U'un de ses doux reganls il me fendit le cœur : Ses yeux ressemblaient aux étoiles qui brillent du haut du ciel, — Mon enchanteresse , l'église n'est pas loin : Vous y viendrez quelquefois pour y entendre la messe; Nous y échangerons des reganls , si nous ne pouvons y parler. Le chemin de l'Espagne, alil quelle longue route 1 En regardant derrière, je pousse souvent des soupirs ; Le souvenir de la bien-aimée apporte des larmes à mes yeux Blanches dents, yeux noirs, ô ma bien-aimée! pourquoi non? Avouez-le, tout le monde dit que je suis un traître : Dites-moi si je suis traître, oui ou non. — Le soleil de l'après-midi tamise à demi le serein , Tout le monde jase sur votre amour et le mien ; En cachette de tout le monde il faut nous aimer. Trois chansons relatives aux contrebandiers basques et aux douaniers qui gardent la frontière, nous ont paru plus que suffisantes pour compléter notre chapitre VI * ; mais la dernière • • Conparri c« couplcl avec le second du Voyage A l'ennilage de Saint-Joseph, cidensus, p. 33A. • P. 11Î-1Î7. ‘ Le dernier couplet , que j'ai recouvré depuis peu , rentenne la date de cette pièce: L'an mil huit cent trente-deux, marckoko ilkian (au mois de mars). Digitized by Google

Mous Urrutia leihotic, ni aldiz campoti.
Bihotza erdiratu zeitan so eztibateki :
Uduri ziren haren beguiec izar zirela zeluti.

-- Ene charmagarria, huillan duzu eliza :
Zombait aldiz jinen zira harat meza enzutera ;
Beguiz keiña eguinen dugu, ezin minzatcen baguira.

Españolaco bidia, ala, bide luzia !
Guibelialat so guin eta, hasperena ardura ;
Maitettoaz orhit eta nigarra beguiala.

Hortzac chouri, beguiac belch, ene maitia, zeren ez?
Mundu oroc diozie ni nizala traidore :
Orai aren erra dazu hala nizan, bai al' ez.

— Aristirico ekhiac zerena dizu erdia,
Zure eta ene amodioaz plañiduzu mundia,
Mundu ororen ichilic maite izan behar guia.

M. de Ruthie était à sa croisée, j'étais dehors.
D'un de ses doux regards il me fendit le cœur :
Ses yeux ressemblaient aux étoiles qui brillent du haut du ciel.

— Mon enchanteresse, l'église n'est pas loin :
Vous y viendrez quelquefois pour y entendre la messe;
Nous y échangerons des regards, si nous ne pouvons y parler.

Le chemin de l'Espagne, ah! quelle longue route!
En regardant derrière, je pousse souvent des soupirs ;
Le souvenir de la bien-aimée apporte des larmes à mes yeux [1].

Blanches dents, yeux noirs, ô ma bien-aimée! pourquoi non?
Avouez-le, tout le monde dit que je suis un traître :
Dites-moi si je suis traître, oui ou non.

— Le soleil de l'après-midi tamise à demi le serein,
Tout le monde jase sur votre amour et le mien ;
En cachette de tout le monde il faut nous aimer.

Trois chansons relatives aux contrebandiers basques et aux douaniers qui gardent la frontière, nous ont paru plus que suffisantes pour compléter notre chapitre VI [2]; mais la dernière [3]

[1] Comparez ce couplet avec le second du Voyage à l'ermitage de Saint-Joseph, ci-dessus, p. 334.

[2] P. 113-127.

[3] Le dernier couplet, que j'ai recouvré depuis peu, renferme la date de cette pièce:
L'an mil huit cent trente-deux, *marchoko ilhian* (au mois de mars),

CHAMSOAS UIVEBSES. présente une particularité sur laquelle nous voulons revenir ; nous entendons ce mélange de français etd'escuara qui caractérise assez bien les employés d'une administration recrutée dans toutes les parties de la France. Nous aurions pu signaler l'emploi de trois langues dans le cinquième couplet d'une chanson que nous avons citée, p. 4^26 *. Une autre nous offre un assemblage encore plus étrange de latin, de castillan , de béarnais, de fnincais et de basque. Déjà remarquable à ce point de vue , elle l'est encore par son originalité, et peint admirablement l'esprit euscarien. Les acteurs sont un fonctionnaire public et un paysan. Il va sans dire que le beau rôle est du côté de ce dernier ; il le fallait bien , à moins de donner un démenti au proverbe ({ui a consacré la légèreté des Basques à la course. Vignau , le fonctionnaire, esta cheval ; le paysan, chaussé d'une énorme paire de sabots de bois de hêtre, arrive à Pau avant son concurrent ; Sed libéra nos a iiialo. Sit nomen Domlui. l'amos fi canlar un canto para diverti. Jan dugunaz mmroz chalialki houneli Eui edan ardoa Jnranzonneti, ChanUms, chanlonn, mes chers amis , je suis content, panli! Trinquam d'aquest boun bi, Ela dezagun canta eanlore berri. iied libéra nos a mato. Sit nomen Domini. Chantons une chanson pour nous divertir. Puisfiue nous avons mangé de la bonne viande Et bu du vin de Jurançon , Chantons , chantons , mes chers amis , je suis content , pardi ! Trinqwms avec ce bon tin, El chantons une chanson nouvelle. Avons composé res versets iernhora leharTiaa (dans un mauvais temps) : Espérons du sonlagemenl, oraiso aguia» (peut-être encore) : Dieu veuille que noos les rhanlions «more hoimlas (de bonne humeur) I * Bamos à la eama, Coattante t.arragaa. Allons an lit , Constant Larrapon. Placer dni.uc, jaunac, colila dezagun. Vous plall-il, mes.sleors, que nous rimions (Badeeaqucgn) cta conbersa dezagun? (Nous le pouvons) cl que nous devisions? El da propiago guc gai dezagun. Il n'esl pas plus convenable que nons perd ions. Preneigarde,gac(oa; loarnet le» dtausioa». Prenesgarie, garçon: loaraes le» chautioni. Ni tanpoco infaniznn Pas même un Infaiiron Ez dir coraprendlluren cer erran dugun. Ne comprendra ce que nous avons dit.
Digilized by Google

présente une particularité sur laquelle nous voulons revenir ; nous entendons ce mélange de français et d'escuara qui caractérise assez bien les employés d'une administration recrutée dans toutes les parties de la France. Nous aurions pu signaler l'emploi de trois langues dans le cinquième couplet d'une chanson que nous avons citée, p. 426 [1]. Une autre nous offre un assemblage encore plus étrange de latin, de castillan, de béarnais, de français et de basque. Déjà remarquable à ce point de vue, elle l'est encore par son originalité, et peint admirablement l'esprit euscarien. Les acteurs sont un fonctionnaire public et un paysan. Il va sans dire que le beau rôle est du côté de ce dernier ; il le fallait bien, à moins de donner un démenti au proverbe qui a consacré la légèreté des Basques à la course. Vignau, le fonctionnaire, est à cheval ; le paysan, chaussé d'une énorme paire de sabots de bois de hêtre, arrive à Pau avant son concurrent :

Sed libera nos a malo. Sit nomen Domini.
Vamos á cantar un canto para diverti.
Jan dugunaz gueroz chahalki houneti
Eta edan ardoa Juranzouneti,
Chantons, chantons, mes chers amis, je suis content, pardi!
Trinquam d'aquest boun bi,
Eta dezagun canta cantore berri.

Sed libera nos a malo. Sit nomen Domini.
Chantons une chanson pour nous divertir.
Puisque nous avons mangé de la bonne viande
Et bu du vin de Jurançon,
Chantons, chantons, mes chers amis, je suis content, pardi!
Trinquons avec ce bon vin,
Et chantons une chanson nouvelle.

Avons composé ces versets *dembora tcharrian* (dans un mauvais temps) :
Espérons du soulagement, *oraino aguian* (peut-être encore) :
Dieu veuille que nous les chantions *umore hounian* (de bonne humeur)!

[1] *Bamos á la cama, Constante Larragun.* — Allons au lit, Constant Larragun.
Placer duçue, jaunac, cobla dezagun, — Vous plaît-il, messieurs, que nous rimions
(Badeçaquegu) eta conbersa dezagun? — (Nous le pouvons) et que nous devisions?
Ez da propiago guc gal dezagun. — Il n'est pas plus convenable que nous perdions.
Prenez garde, garçon; tournez les chaussons. — *Prenez garde, garçon; tournez les chaussons.*
Ni tanpoco infantzun — Pas même un infançon
Ez dic comprendituren cer erran dugun. — Ne comprendra ce que nous avons dit.

430 LK PAIS BASQUE. Zer guorthalu zaicun Paubeco bidin, Jaunac, crraii nabi dit orai prescntiii, Bignu ela .\iliertze, biac aire gailzin, Nihaurec ikhousi tit Belereeo lieguin, Hamarna lus eskin, jocaUcn meinentin Zoin Ichen joan bidin, AilicrUu liouiüez cta Bigno zamari liandin. Joan ziradcnin orenbalen bidin , Bignoren zamariac ukho cguin beiuin ; Ailiertzec aldiz ordin laslcr ngnin ziii, Pagozcu escalampouac handi bcitzulin; Arrabos bat eguiten zin, Paubeco pabalin Su jauz erazlen zin. Bigno gaizoac prozesa ere galdu zin. Guero zutuzun lanac, PaulKira ziradenin , Procuradorc, juge, abocatu liaiekini Bigno zuzun triste, arrazo boitzin; Ailicrtze alaguera , diharu franco beitzin. Aisn obtcnilu zin tribunal zibilin. Ce qui nous est arrivé sur la route de Pau, -Messieurs, je veux dire maintenant, Vignan et Aihertzc, tons doux en grande fougue, Moi-nièine j'ai vu au col de Belor, Dix éens chacun en main, pariant sur le moment Qui des deux marcherait plus vite , Aihertzc à pied et Vignau sur un grand cheval. Quand ils curent fait une heure de chemin. Le cheval de Vignau se rendit ; Ailicrtze aloi-s prit la course, Car il .avait d'énorme.s sabots de hêtre ; Il fai.sait grand bruit, sur le pavé de Pau 11 faisait jaillir du feu. Le pauvre Vignau perdit aussi le procès (, suite du pari). C'est après qu'il y avait du travail, quand ils arrivèrent à Pan, Avec le procureur, les juges, les avocats! Vignau était triste, parce rpi’il avait raison ; Ailicrtze était gai, parce qu'il avait beaucoup d'argent. Un lui rendit justice sans peine au tribunal civil,
Digitized by Google

CHASSONS niTERSES. «1 Arrazoa hon l)eitzin. Bigno gaizoac prozpsa ere galdu zin. Conlrolur liorrcc zer lana eguin zin? Aihorlzeri bilhouetaric Intha zoronin; Ilarec ere bcrtan, pernica borria zin , Hi beliar onilotaric Aihertzo ilbagnin. Aisa pensalu zin, zer eguin bebar zin : Menienl hortan berin , Paperae controlatn eta campoan ozarri zin. Controlur borrec ez dn pensatzen Ailierizarcn phasla zertzaz eguina don, Khalanin bariz ala bidiki larruz den ; Boliamii casta delà bai opiniatzen. tinero bitz emailen ela zin ugniten, Elzecola liaboro billioii lotlinvcn, Ezi büiira loxa delà basa guizonen. Parce (|iie la cause étail bonne. Le pauvre Vignau perdit aus.si le proef-s. Que fit ce contrôleur? Il se prit aux cheveux d'Aiherlze; Lni-mènie avait une perru(|ue neuve, Aihertze le prit aux deux oreilles et devint marchand de laine. Il (le controleur) pensa racileinent ce ([u'il avait à faire : Au meme instant. Ayant contrôle les pièces, il le mit la porte. Ce contrôleur ne sait pa.s De i[iioi est faite la pâte d'Aihertze, Si elle est en fil de chanvre on en peau île bœuf ; Il opine qu'il est de la race des Bobémiens. Ensuite il donne sa parole et fait serment Qu'il ne SC prendra plus à ses cheveux. Car il craint les hommes sauvages. I..C dialecte de cette pièce est celui «les environs de Tardets. La collection de M. Arcliu renferme encore tes deux li-gendes suivantes , «[u'en conscience nous ne pouvons y laisser, la pnnnicrc surtout, ()ui est Ircs-répandue dans tout le l'avs Basijue ; Digitized by Google

Arrazoa hon beitzin.
Bigno gaizoac prozesa ere galdu zin.

Controlur horrec zer lana eguin zin?
Aihertzeri bilhouetaric lotha zeronin;
Harec ere bertan, perruca berria zin,
Bi behar ondotaric Aihertze ilhaguin.
Aisa pensatu zin, zer eguin behar zin :
Mement hortan berin,
Paperac controlatu eta campoan ezarri zin.

Controlur horrec ez du pensatzen
Aihertzaren phasta zertzaz eguina den,
Khalamu hariz ala hidiki larruz den;
Bohamu casta dela bai opiniatzen.
Guero hitz emaiten eta zin eguiten,
Etzecola haboro bilhoti lothuren,
Ezi houra loxa dela basa guizonen.

Parce que la cause était bonne.
Le pauvre Vignau perdit aussi le procès.

Que fit ce contrôleur?
Il se prit aux cheveux d'Aihertze;
Lui-même avait une perruque neuve,
Aihertze le prit aux deux oreilles et devint marchand de laine.
Il (le contrôleur) pensa facilement ce qu'il avait à faire :
Au même instant,
Ayant contrôlé les pièces, il le mit à la porte.

Ce contrôleur ne sait pas
De quoi est faite la pâte d'Aihertze,
Si elle est en fil de chanvre ou en peau de bœuf;
Il opine qu'il est de la race des Bohémiens.
Ensuite il donne sa parole et fait serment
Qu'il ne se prendra plus à ses cheveux,
Car il craint les hommes sauvages.

Le dialecte de cette pièce est celui des environs de Tardets.

La collection de M. Archu renferme encore les deux légendes suivantes, qu'en conscience nous ne pouvons y laisser, la première surtout, qui est très-répandue dans tout le Pays Basque :

Subtrrottrrs.^ Miodo bonnUn phena gaberic , Iiatcco lanjerric et tul nie *. Maltala dal akhenen eztadana , Harc briteraal biboltian phena. — Maitata dozia akbenen rzlmana , Harec diauzia blhotzlan pbena ; Maila zazn uklien dezakezuna , Ela ki(a ezin dakezuna. Adtos, enc maitc poillita , adlos, Adios beraz urai sccalaroi; Ezcontzaile plazer duzuaarrki , Baioan brguira rne errrconlroU ! — Zer ollic da zoare errccoolrla? Zer abal da zoure eguin ahala? Uardin deus arribatzen bada nilaz , Sujet berri bat izanen da zutaz. — Inchauspcco albaba denilaria (ioizian goiz jostera joailia , Nigarrelan pasalzen bidia, Aprendiza consolazalia. — Zu cta ni , biac golnaudenian , Acort guinen hilz balle barnian ; Ela oral dembora Joan denian , Zu elziradc zoure erranian. Sorbouelaro plazala jalkilurir, Guizon gazic galzenli rbouririr So eguin dul , ezin ikhousirir , Pierregni , zoure parerio. 1,A COUTURIÈRE n'iNCHAUSPK. eouUtiD.j Dana ce monde sans peine , D’êlrc je risque peu *. J’ai aimé celui que je n’aurai pas, Cela me fait mal au coeur. — Vous avez aimé celui que vous n'aurez pas. Cela vous fail mal au coeur j Aimez celui que vous pouvez avoir, Et qulllez celui que vous ne pouvez pas avoir. Adieu, ma channaule bien-aimée, adieu. Adieu donc mainlenanl pour toujours; Mariez-vous avec qui il vous plaira. Mais gare que je ne vous reneoniret — Quelle serait donc votre rencontre'? Quel peut être votre pouvoir T S’il arrive quelque chose sur moi , Il J aura un nouveau sujet sur vous. — La roulorière Olle d'inebauspe Va coudre le malin de bonne heure. Elle Tait son chemin dans les plenrs , Son apprentie la console. — Vous et moi , lorsque nous restions tous deux , Nous étions d'accord k une parole près ; Et maintenant que le temps est passé. Vous, vous n’èlcs pas (fidèle) k votre promesse. Sortie k la place de Sorhouela, Bon nombre de jeunes gens aui bas blancs J’al regardé, et je n’ai pu voir, Pierregni , aucun pareil k vous. Vari iste : Mercbicaren liliaren eigerra! Bamian du ezurra gogorra. Variante : Que la fleur du pécher est belle! C’est dedans qu’il (le fruit) a un nopau dur. Ainsi que nous l’avons déjk dit , p. 239 , rien de plus commun que de pareils débds. Tel est celui d’une chanson soulcline, oii sont détaillés les plaisirs d’un épicurien basque : Maiaizeco jilofrejac eder coloria. Charmagarria,rrradazn, olhoi, eguia : Badudanez probecburic zuian lidatnric’f Kdo bestela klta nezazu arras bihotzctic. Besie baten tclierralzera Iseiaturen nie, Zore ganaro esparancha galduz guerosleric, La giroflée de mai a beile couleur. Enchanteresse, dites-nioi, de

grkee, la vérité : Aurai-je quelque proflt k me fier k vous? Sinon, chassez-moi lonl-k-fall de votre co-ur. J’essaierai d’en trouver une antre. Dés que j'aurai perdu mon espoir en vous. Digitized by Google

CHINSONS DirRBSES. 438 HKSTACO ONttOnEA. SUITE d’vNE FÊTE. Jundiinu Estebc Murliuu, La .Sainl-Eslitlie Murliiiu, üûure horrico pulrüiiiu, l’atrnn de noire villane, Agorrilan guertliatzen da, Se trouve en août; Ainharbiar saldo bat joaii da Une foule d'Ainharliiarrais sont allés Aurtlien besta liarlara, Uelle année à cette fête . Ez (‘scandai cmaitc'ra , Non pour y donner du scandale, Bena bai liliertizera. Mais bien pour s’amuser. banle. Arrastiritan dansatu, Nousavionsdanséjusiju'àlanuittoniBai ta orc plazer liarlii , El aussi nous avions pris du plaisir, Oro guineu libertitu; .Nous nous (dions tous divertis; -\rraxa zeuian abanzatii , ijuant la nuit avait avancé , Etcherat abialu. .Nous partîmes pour la maison. Bi adichkide baratu. Deux amis s'arrét('>rent , Ocasione tcbercalu : Eherchèrent quelque occasion ; Goure biziac lian galdu. .Nous perdîmes là notre vie. Etchegoien ela Monta , Etchegoyen et .Monta . Ouste dut deitzen direla ; Je crois qu’ils s’appellent ; Dc^sforUma zen liaiena ; Le malheur était leur (partagei ; Eoki saldo bat giiibeleti Une poignée de coquins par derrière Makila khaldutxi hasi, CiiinmrDoTrnlinouAitonofriip.sroup^deMioii, Gu lurerat naliiz egotchi ; Voulant nous renverser A terre; Goiiri biziac ideki Nous enlever la vie Nahi zireu .segurki. Ils voulaient ccrtaineuKuil. Etchegoien eta Meula, Etchegoyen et Menla, Ouste dut deitzen direla ; Je crois qu’ils s’appellent; Desfortuna zen haienu. Le malheur était leur (partage . Makila lurerat aurihiki. On jette à terre le bâton , Ganibetac ideki On prend les couteaux Eta tchistacaz hasi ; Et on nous les enfonce ; Gouri sabelal iaurri , .Nos boyaux sont dehors , Odolez igueri jarri. Nous sommes baignt^s dans le sang. Laster igorri berriti Sur-le-champ on envoya la nouvelle Donaphaleuco hirira, A la ville de Saint-l’alais, Mousde Logier tcherkhara. l’our chercher M. Logier. Ethorri zen jaun btirbera .Arriva M. le docteur Laster goure lolzera. Vite pour nous panser. — Erragnzu, jaun barbera, — Dites-nous, M. le docteur, 28 Digitized by Google

BESTACO ONDOREA.

(Suberotarra.)

Jondane Estebe Martina,
Goure herrico patroina,
Agorrilan guerthatzen da;
Ainharbiar saldo bat joan da
Aurthen besta hartara,
Ez escandal emaitera,
Bena bai libertizera.

Arrastiritan dansatu,
Bai ta ere plazer hartu,
Oro guinen libertitu;
Arraxa zenian abanzatu,
Etcherat abiatu.
Bi adichkide baratu,
Ocasione tchercatu :
Goure biziac han galdu.

Etchegoien eta Menta,
Ouste dut deitzen direla;
Desfortuna zen haiena;
Coki saldo bat guibeleti
Makila khalduca hasi,
Gu lurerat nahiz egotchi;
Gouri biziac ideki
Nahi ziren segurki.

Etchegoien eta Menta,
Ouste dut deitzen direla;
Desfortuna zen haiena.
Makila lurerat aurthiki,
Ganibetac ideki
Eta tchistacaz hasi;
Gouri sabelat iaurri,
Odolez igueri jarri.

Laster igorri berria
Donaphaleuco hirira,
Mousde Logier tcherkhara.
Ethorri zen jaun barbera
Laster goure lotzera.
— Erraguzu, jaun barbera,

SUITE D'UNE FÊTE.

(Souletin.)

La Saint-Estèbe Martina,
Patron de notre village,
Se trouve en août;
Une foule d'Ainharbiarrais sont allés
Cette année à cette fête,
Non pour y donner du scandale,
Mais bien pour s'amuser.

Nous avions dansé jusqu'à la nuit tombante,
Et aussi nous avions pris du plaisir,
Nous nous étions tous divertis;
Quant la nuit avait avancé,
Nous partîmes pour la maison.
Deux amis s'arrêtèrent,
Cherchèrent quelque occasion :
Nous perdîmes là notre vie.

Etchegoyen et Menta,
Je crois qu'ils s'appellent;
Le malheur était leur (partage);
Une poignée de coquins par derrière
Commencèrent à nous donner des coups de bâton,
Voulant nous renverser à terre;
Nous enlever la vie
Ils voulaient certainement.

Etchegoyen et Menta,
Je crois qu'ils s'appellent;
Le malheur était leur (partage).
On jette à terre le bâton,
On prend les couteaux
Et on nous les enfonce;
Nos boyaux sont dehors,
Nous sommes baignés dans le sang.

Sur-le-champ on envoya la nouvelle
A la ville de Saint-Palais,
Pour chercher M. Logier.
Arriva M. le docteur
Vite pour nous panser.
— Dites-nous, M. le docteur,

 Krraguzu uguiu : Sendoturen giituzia? — Izan niz arinadulan, Hango ospitaletan, Soldadn hlasaUiietan ; Egundaino czlnt ikhotisi . Ilüi ! holaco lanican. Coraie , jaunac , enraie Oroc liai- zazie ; Sendoliiren ziradie. Dites-nous la vérité : Nous guérirez-vous? — J'ai été dans les armées , Dans les hépitaux , 1 Soigner) des soldats blessés: Jamais je n’ai vu , Hélas! une pareille affaire. Courage, messieurs, conrage .M.iintenant prenez ; Vous guérirez. Les premiers chants de ce recueil nous ont montré les Basques repoussant avec succès, surtout avec cqunige, les légions d'Auguste et les guerriers de Charlemagne ; dans le dernier, qui date seulement de quelques années , les luttes gigantes([ues des anciens temps sont réduites aux proportions d’une rencontre entre quelques étounlis avinés , à la suite d’une fête de village. Ainsi passe , hélas ! le inonde et .sa gloire ; et ne dirait-on pas qu’en prenant une sirène pour emblème, les Basques ont voulu, par un triste pressentiment , mar(|iier la fin de leur nationalité et de la littérature qui en était l’image? Desinil in piscein millier formnsa .siiporne. Digiiized by Google

Erraguzu eguia :	Dites-nous la vérité :
Sendoturen gutuzia?	Nous guérirez-vous?
— Izan niz armadetan,	— J'ai été dans les armées,
Hango ospitaletan,	Dans les hôpitaux,
Soldado blasatuietan;	(Soigner) des soldats blessés;
Egundaino eztut ikhousi,	Jamais je n'ai vu,
Hoi! holaco lanican.	Hélas! une pareille affaire.
Coraie, jaunac, coraie	Courage, messieurs, courage
Oroc har zazie;	Maintenant prenez;
Sendoturen ziradie.	Vous guérirez.

Les premiers chants de ce recueil nous ont montré les Basques repoussant avec succès, surtout avec courage, les légions d'Auguste et les guerriers de Charlemagne; dans le dernier, qui date seulement de quelques années, les luttes gigantesques des anciens temps sont réduites aux proportions d'une rencontre entre quelques étourdis avinés, à la suite d'une fête de village. Ainsi passe, hélas! le monde et sa gloire; et ne dirait-on pas qu'en prenant une sirène pour emblème, les Basques ont voulu, par un triste pressentiment, marquer la fin de leur nationalité et de la littérature qui en était l'image?

Desinit in piscem mulier formosa superne.

XII MLSigiJE BASQUE Hors (le proportion avec tous les autres, le chapitre r|ui pr(*ct'de n’a pris un (l(iveloppfnient aussi considiîralile rpie par suite des ert’oris fjue j’ai faits pour combattre une accusation de Bon'ow ou plutôt pour mettre le lecteur en (itat de se former une opinion d(■linive au sujet des chansons de nos montagnards. Malgré tout, pourquoi le dissimuler? je crains bien ((u’à d’autres elles ne paraissent plates et monotones, et qu’en les déclarant telles, ou ne fasse tort aux Basques et à soi-même. Avant de prononcer, il faudrait, à mon sens, autre chose qu’une lecture et que la lecture d’une traduction qui n’est le plus souvent (|u’un glossaire continu. En ellét, comment apprécier d’une manière éciuitable, sans le secours de la musique , des ouvrages qui sont ensemble musi(inc et poésie ? Lisez , récite/, une chanson , elle fera moins de sensation qu’une autre pièce de vers; joignez l’air aux paroles, et vous éprouverez, vous ferez éprouver une impression nette et vive. L’air rend le sens des paroles plus entraînant , comme les paroles rendent l’expression de l’air plus distincte ’. Ün ne peut nommer la musique b:is(|ue sans penser aussitôt ii son expression la plus importante et la plus populaire : nous voulons parler de la danse nationale connue sous le nom de saut busqw. La Soûle, le Labourd, la basse Navarre, le Guipuzeoa nous offrent autant de versions propres à chacun de ces pays, sans que leurs différences eiupécbeut ces :iirs de pouvoir être ramenés à un type commun. Pleine de couleur et d’un rhythrae nerveux et !ic' Vojrez ci-desns, p. SI3. ’ M. Ch. de Héraiisal, Paeed e(prd»™/, etc., I. I,p. U3. Digitizwt by Coogle

XII

MUSIQUE BASQUE

Hors de proportion avec tous les autres, le chapitre qui précède n'a pris un développement aussi considérable que par suite des efforts que j'ai faits pour combattre une accusation de Borrow [1], ou plutôt pour mettre le lecteur en état de se former une opinion définive au sujet des chansons de nos montagnards. Malgré tout, pourquoi le dissimuler? je crains bien qu'à d'autres elles ne paraissent plates et monotones, et qu'en les déclarant telles, on ne fasse tort aux Basques et à soi-même. Avant de prononcer, il faudrait, à mon sens, autre chose qu'une lecture et que la lecture d'une traduction qui n'est le plus souvent qu'un glossaire continu. En effet, comment apprécier d'une manière équitable, sans le secours de la musique, des ouvrages qui sont ensemble musique et poésie? Lisez, récitez une chanson, elle fera moins de sensation qu'une autre pièce de vers; joignez l'air aux paroles, et vous éprouverez, vous ferez éprouver une impression nette et vive. L'air rend le sens des paroles plus entraînant, comme les paroles rendent l'expression de l'air plus distincte [2].

On ne peut nommer la musique basque sans penser aussitôt à son expression la plus importante et la plus populaire : nous voulons parler de la danse nationale connue sous le nom de *saut basque*. La Soule, le Labourd, la basse Navarre, le Guipuzcoa nous offrent autant de versions propres à chacun de ces pays, sans que leurs différences empêchent ces airs de pouvoir être ramenés à un type commun. Pleine de couleur et d'un rhythme nerveux et ac-

[1] Voyez ci-dessus, p. 213.
[2] M. Ch. de Rémusat, *Passé et présent*, etc., t. I, p. 243.

I.E l'ATS BASQCE. 43ti ccntué , celte iuusi(|ue nous donne une inmge frappiinte de quelques traits distinctifs «les Basques. Ceux de nos lecteurs qui n’ont pas eu l’occasion d’être les speetateiu’s de cette belle danse, dont l’exécution est éinineniiuent pittoresque, sont privés de l’un des aspects les plus curieux où l’on puisse étudier la pliysiouomie que nous essayons de faire connaitre. En aijordant l’appréciation de la miisitjue avec paroles, nous avons remarqué une cantilène qui nous parait réunir toutes les qualités du genre. C’est le Choria caiolan (le petit Oiseau dans sa cage) *. On trouvera à la fin de ce volume cette mélodie pleine de fraiclieiu' et de sensibilité, qui suffirait à faire la réputation de son auteur, s’il n’était pas inconnu, comme fous les autres musiciens basques anciens. Nous avons examiné une collection assez nondiri'use de chants plus modernes, «|ui .s’écartent sensiblement du type primitif, dont nous venons de faire connaitre quelques modèles, l’arrai eux, notre attention ne s’est arretée avec fruit que sur VAitaric ez dut, etc., «|ue l'illustre chanteur Carat, basque lui-même, fit valoir à Paris, eu y «léployant tout le charme d’un talent qui a laissé de profonds souvenirs, et dont Pascal Lamazou n’est qu'en partie héritier. Ici s’arrêtent les seuls airs «|ue nos recherches personnelles nous aient permis de rassembler. Ceux du Guipuzeoa ont été recueillis par I). Juan Ignacio de Iztueta Voyons s’ils méritent l’éloge «|u’en fait Borrow ’, car je ne doute pas <(ue ce ne soit de ces airs que le missionnaire anglais n’ait voulu parler. La collection en est devenue si rare «|ue force m’a été de recourir aux archives de la province , à Tolosa , pour en obtenir, non un exemplaii'e , mais les moyens de faire tirer copie de l’un des trois qui restent. Cette copie, soumise à un jeune musicien d’avenir ‘, a donné lieu aux appréciations suivantes ; Presque tous ces airs ont été. évidemment mal notés. On y trouve de fréquents contre-sens de rhythme et de tons, dont les

■ Vovi'z cMcssus, p. 3i7, le texte et la traduction de ce morceau. ’ J’en ai donné le lllretout an loup, p. 65. en note. • Voyei ci-deuas, p. ÎH. * M.

George Amé. Digitized by Google

centué, cette musique nous donne une image frappante de quelques traits distinctifs des Basques. Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu l'occasion d'être les spectateurs de cette belle danse, dont l'exécution est éminemment pittoresque, sont privés de l'un des aspects les plus curieux où l'on puisse étudier la physionomie que nous essayons de faire connaître.

En abordant l'appréciation de la musique avec paroles, nous avons remarqué une cantilène qui nous paraît réunir toutes les qualités du genre. C'est le *Choria caiolan* (le petit Oiseau dans sa cage) [1]. On trouvera à la fin de ce volume cette mélodie pleine de fraîcheur et de sensibilité, qui suffirait à faire la réputation de son auteur, s'il n'était pas inconnu, comme tous les autres musiciens basques anciens.

Nous avons examiné une collection assez nombreuse de chants plus modernes, qui s'écartent sensiblement du type primitif, dont nous venons de faire connaître quelques modèles. Parmi eux, notre attention ne s'est arrêtée avec fruit que sur l'*Aitaric ez dut,* etc., que l'illustre chanteur Garat, basque lui-même, fit valoir à Paris, en y déployant tout le charme d'un talent qui a laissé de profonds souvenirs, et dont Pascal Lamazou n'est qu'en partie héritier.

Ici s'arrêtent les seuls airs que nos recherches personnelles nous aient permis de rassembler. Ceux du Guipuzcoa ont été recueillis par D. Juan Ignacio de Iztueta [2]. Voyons s'ils méritent l'éloge qu'en fait Borrow [3], car je ne doute pas que ce ne soit de ces airs que le missionnaire anglais n'ait voulu parler.

La collection en est devenue si rare que force m'a été de recourir aux archives de la province, à Tolosa, pour en obtenir, non un exemplaire, mais les moyens de faire tirer copie de l'un des trois qui restent. Cette copie, soumise à un jeune musicien d'avenir [4], a donné lieu aux appréciations suivantes :

Presque tous ces airs ont été. évidemment mal notés. On y trouve de fréquents contre-sens de rhythme et de tons, dont les

[1] Voyez ci-dessus, p. 327, le texte et la traduction de ce morceau.
[2] J'en ai donné le titre tout au long, p. 65, en note.
[3] Voyez ci-dessus, p. 214.
[4] M. George Amé.

XCSIQTE. 437 Basquus ii'oiit pu s'accomuiuder, quclr|Ub inculte que l’on puisse supposer leur sens musical. Ceci, joint au déiaut d'interprétation locale, ne permet (pie des appréciations bien insullisautcs, et, dans certains de ces chants, le vague et la bizarrerie sont tels que j'ai cru avoir devant les yeux de véritables énigmes. On ne peut se dispenser d'établir pour ce recueil deux catégories bien distinctes : à la première, doivent se rapporter les airs (|ui possèdent une physionomie nationale bien caractérisée ; à la seconde catégorie , ceux qui , à n’en pas douter, ont pour autcui-s des mu-siciens contemporains , musi(|ue française très-banale, qui a dù pénétrer depuis peu chez les Bas(|Ues avec les danses qu’elle acccompagne. Le plus grand nombre des airs de lu première catégorie appartiennent au rhythme binaire (mesure a —)• Les deux morceaux qui ouvrent le recueil doivent conserver le premier rang par l’originalité du tour mélodique et la profondeur du sentiment. On doit les regarder comme les types nationaux les plus complets. Le premier, intitulé Cuurrenlaro erreguela, est touchant et coloré '. L’oreille est en même temps étonnée et charmée par une sorte, d’étrangeté indéfinissable. La ph rase Àinguerurhon jnrri , etc-, est particulièrement belle. Elle est empreinte d’une noble mélancolie. Le deuxième chaut, San Sébastian, est d’un autre style. Naïf et pittoresque, comme ces airs rpie l’on se souvient d’avoir entendu dans les montagnes , il est orné de nombreux échos placés avec un à-propos que l’art ne désavouerait pas *. ' La danse que le Cmarrtnlaco erregtela est fait pour actoiniiagiier, »c truuve déerile dans le Guip»:coaco Dantta , eic., p. IUP, IIU. — Cet air n'est pas senleinent répandu en Espagne ; je l'ai eneore entendu chanter dans la Sonie, avec ces paroles : Cuarenlu halican liai nituske nie nerc Icbll gauaac arguilaratn , Jaun Gotcoa lue erarusiain Zer eguin, .N'ola iti egnin, Unin, etc. ' L’elrndue de ces deux pièces ne nous a pas permis de donner suite à notre désir d'en publier la musique toni entière ; nous n'avons reproduit que quelques phrases, ebobies dans le Caarrmiaco. Nous pensons néanmoins que nos lecleurs pourront s'en former une idée sudlsanle. — Ceux qui seraient curieux de savoir comment on exécnie la

danse du Se» 5cé

Basques n'ont pu s'accommoder, quelque inculte que l'on puisse supposer leur sens musical. Ceci, joint au défaut d'interprétation locale, ne permet que des appréciations bien insuffisantes, et, dans certains de ces chants, le vague et la bizarrerie sont tels que j'ai cru avoir devant les yeux de véritables énigmes.

On ne peut se dispenser d'établir pour ce recueil deux catégories bien distinctes : à la première, doivent se rapporter les airs qui possèdent une physionomie nationale bien caractérisée ; à la seconde catégorie, ceux qui, à n'en pas douter, ont pour auteurs des musiciens contemporains, musique française très-banale, qui a dû pénétrer depuis peu chez les Basques avec les danses qu'elle acccompagne.

Le plus grand nombre des airs de la première catégorie appartiennent au rhythme binaire (mesure à $\frac{2}{4}$).

Les deux morceaux qui ouvrent le recueil doivent conserver le premier rang par l'originalité du tour mélodique et la profondeur du sentiment. On doit les regarder comme les types nationaux les plus complets.

Le premier, intitulé *Cuarrentaco erreguela*, est touchant et coloré [1]. L'oreille est en même temps étonnée et charmée par une sorte d'étrangeté indéfinissable. La phrase *Aingueruchoa jarri*, etc., est particulièrement belle. Elle est empreinte d'une noble mélancolie.

Le deuxième chant, *San Sebastian*, est d'un autre style. Naïf et pittoresque, comme ces airs que l'on se souvient d'avoir entendu dans les montagnes, il est orné de nombreux échos placés avec un à-propos que l'art ne désavouerait pas [2].

[1] La danse que le *Cuarrentaco erreguela* est fait pour accompagner, se trouve décrite dans le *Guipuzcoaco Dantza*, etc., p. 109, 110. — Cet air n'est pas seulement répandu en Espagne ; je l'ai encore entendu chanter dans la Soule, avec ces paroles :

Cuarentu batican nai nituske nic nere ichil gauzac arguitaratu,
Jaun Goicoa zuc eracustazu
Zer eguin,
Nola itz eguin,
Guin, etc.

[2] L'étendue de ces deux pièces ne nous a pas permis de donner suite à notre désir d'en publier la musique tout entière : nous n'avons reproduit que quelques phrases, choisies dans le *Cuarrentaco*. Nous pensons néanmoins que nos lecteurs pourront s'en former une idée suffisante. — Ceux qui seraient curieux de savoir comment on exécute la danse du *San Sebastian*, peuvent recourir au livre d'Iztueta, p. 110, 111.

438 LE l'AIS BASQIE. Parmi les airs (|ui suivent , \' Erreguela zurra Ao\t être cité, bien que sa valeur soit fort au-dessous du Cuarrenluco et du San Sébastian. L'Erreguela zarra est un air semi -badin, avec une certaine monotonie villageoise Le Pardon Danlzu ’ nous otl're des motifs tour à tour pleins d’une ïimourcuse longueur et d’une grande vivacité. Signalons encore f pelatigui Ondarrabia chiquia *, Ormachulo *, Espata Dantzu •, Procesioeo Sofiua, Bucaera et (jraciana Tous ces airs sont remarquables à divers titres. N’oublions pas les deux chants de Chucolin • et de Mizpirotz *, qu’à leur belle simplicité et à la pureté de leur dessin mélodique, on croirait échappés de la plume de Haydn; ni le Piescalti, tiui est un très-joli air de chasse. Quant à ceux dont il n’est pas fait mention ici, on croit j)ouvoir allirmer t(ue le plus grand nombre a été ajouté au répertoire des chants véritablement basques par des musiciens médiocres. Telle est l’idée , bien imparfaite sans doute , i|ue je me suis faite ilu recueil de J. 1. de l/,tueta. Pour en avoir une connaissance plus intime et pouj’ être en état d’aborder les considérations plus ' Vujrez sur b maniéri' de danser YErregutla tarra, le Cui^acoare Dmtia, elr., |>. 113-114. ’ Le jour de Saint-Jean, patron de Tolosa, on y eiérulc cette danse a«ec des Itltons et des bourdons, en mémoire de la célèbre bat.iillc deBéotibar. (Dire, geogr.-hiil. de Espadn, 1. 1 , p. Zïi, col. 1 , art. Gaipuicoa.) La beauté de cet air baseo-espagnol nous a déridé b en donner la musique.— On trouve une notice sur la danse dans le Gaipticoaeo Dcniia.etc,, p. 101-101. • Gaipaicoaco Itaalta, p. 116, 117. — ‘ Ibid., p. 116. — * Ibid. * Celle aulrc danse, nommée dans on disllque que nous avons rapparie p. à la suite d'nne anecdote empranlée au I)' de Isasti [Compendio hisl. de la M. .V. y H. L. proeiacia de Guipatcoa , lit. I , chap. XIII , n° 13 , p. 168 1, fut exécutée en 1660 par rent hommes , en présence de Philippe IV, à la procession du Saint Sacrement, k laquelle il assistait il Saint-Séhaslien. (Dicc. geopr.-hial. de Etp., t. I, p. 3i7, col. 1.) — On trouve la description de VEipaia danlta dans l'ouvrage d'Uluela, p. 89-96. ' Voyez Gaipaicoaco Baatia, etc., p. 118. — ' Ibid. , p. 117. — ' Ibid., p. 118. — On trouve la représcnlation d'une danse basque exécutée au clair de la lune, dans l'Alfabelo de la lengaa primiliva de EipaSa , etc. , de D. Juan Banlista de Erro. Voyez , b ce sujet , les Mémoires de l' Académie celliqne, I. II, p. 311. — Dans le I. III des Mémoires de la .Société des Antiquaires de France, qui en lorment la snite, on lit des détails sur la danse antique appelée paalaloa, usitée b Saint-Pé t Hautes-Pyrénées) : tout me porte b

croire que c'est une danse empruntée aux Basques. La romance dont parie l'auteur du Mémoire et dans laquelle un rimeur bigonrdan chante l'aventure de la bile d'un dnc,me rappelle la prétendue romance soulelinc mentionnée par M. Maziirc (Hisl. da Béarn, etc., p. 518, en uutei, qui , UC sachant pas le basqnc, n'a pu reiilendrc. Digitized by Google

MlSiyt'K. élevées de l'esthétinue , à l’égard du cai-actère général des ckanls bas(|ues, il faudj~ait se fauiiliariser leiiteiuent avec ces mélodies, ou mieux encore , aller chercher dans le pays même ce que la notation musicale est impuissante à cüinmuni(|uer. Chantée sur le bord de 1a mer, au pied des montagnes, une chanson, répétée par les échos de la forêt , accompagnée du bruit des clochettes d’un troupeau ou du murmure des ondes , ne trouvera personne insensible ; mais si cette chanson rappelle la voix d’une personne aimée , une circonstance grave où elle s’est fait entendre, un âge écoulé où elle servait d’auxiliaire au sommeil, nul n’est si dur qui ne sente l’eau du cumr lui monter aux yeux, et qui ne rende ainsi un éclatant hommage à une poésie dédaignée par ceux auxriuels le poète n’avait point songé. Digitized by Google

élevées de l'esthétique, à l'égard du caractère général des chants basques, il faudrait se familiariser lentement avec ces mélodies, ou mieux encore, aller chercher dans le pays même ce que la notation musicale est impuissante à communiquer. Chantée sur le bord de la mer, au pied des montagnes, une chanson, répétée par les échos de la forêt, accompagnée du bruit des clochettes d'un troupeau ou du murmure des ondes, ne trouvera personne insensible; mais si cette chanson rappelle la voix d'une personne aimée, une circonstance grave où elle s'est fait entendre, un âge écoulé où elle servait d'auxiliaire au sommeil, nul n'est si dur qui ne sente l'eau du cœur lui monter aux yeux, et qui ne rende ainsi un éclatant hommage à une poésie dédaignée par ceux auxquels le poëte n'avait point songé.

 BERNARD D’ECHEPARE Au milieu du XVI' siècle, il y avait, dans les environs de Saint-Jean-Pied-de-Pori, un curé nommé Bernard d’Echepare, qui pailagcait son temps entre le culte du vrai Dieu et celui des Muses. Il avait bien aussi brûlé quelque peu d’encens sur l'autel de l’Amour; mais l’aveu ((u’il nous en fait doit nous rendre indulgent pour un péché vraisemblablement de jeunesse; et plus généreux que le proverbe, qui assure que faute avouée est à moitié pardoniiée , nous n’hésiterons point à donner l’absolution au prêtre qui publia sa confession dans l’idiome de son pays et sut la rendre profitable à tous. L’ouvrage qui nous l’a conservée est intitulé ; Liiujuœ Vasconum Primitiæ per Hernurdum Dechepare, rectorem Sancti Michaelis Veteris. C’est un petit in-4" de vingt-huit feuillets, imprimé à Bordeaux en 1545 par François Morpain , qui travaillait entre cette année et 15(!3, époque à laquelle sa veuve publiait le (iallin gemens de Geoll’roy Malvin. Répandu, selon toute apparence, dans la patrie de l’auteur an temps où il pan» ', ce petit livre e.st devenu si rare qu’il paraît avoir échappé à tous les bibliogniphes ’ ; c’est ' Le U' de Isasti , qui échviil eu 16^ , en cite quiirr sluncis, doiil il donne la Iradurlion. (rjmpendio hi»lorial de lit Jf. .V. y M. L. priirincia de GHipmcoa , lib. I , cap. Xlll. »“8, p. 105. 166.) ’ Nodier se lait donc l'vclio d'une erreur, lorMjue, parlant du livre d'.Xndres de Po(a, il écrit en note ; • Ce livre date de 1587, et le premier, dltsiii, où il est parlù de la langue basque, est anssi le premier qui soit sorti des presses de Rllbao. • (.Votima iUmeeleirei de linyuiettque, etc. Paris, Eugène Keiiduel, IS.54, ln-S°, chap. .Mil, p. Ü9.)— Aujourd’hui encore, dix ans après la publication du travail de M. C. Brunet , on lit dans le Cattlogae de» Utret de feu M. Preiiac (Paris, Ffançois, 1857, in-8“, p. 71, n° 715), audessous du litre de l'ouvrage d'AuiIres de Pora ; . Livre très-rare et considéré comme le premier publie sur la langue basque. < Digilized by Google

BEBNiBD d'f.CBEPàBE. 441 à peine si l'on en connait un seul exemplaire, inscrit sur le catalogue de la Bibliothè(|ue impériale, sous la cote Y tJ194 P. -A. Heureusement M. Gustave Brunet, au({ucl nous l'avions signalé, en a donné une notice et des extraits considérables dans les Actes de l'Académie royale des Sciences, Itelles Lettres et Arts de Bordeaux *. L'écrit de Bernard d'Echepare est composé de deux parties bien distinctes et d'un genre tout difléreiit : la première roule sur des sujets de piété, la seconde se compose de poésies amoureuses, de vers dictés par une galanterie (|ui doit nous paraitre assez étrange sous la plume d'un ecclésiastique. Peut-on douter (ju'ils soient bien de lui ? et ne laut-il pas croire plutôt rpie le digne pasteur, occupé du dessein de donner la meilleure idée de la poésie de son pays, aura joint à se.s vers ceux (|ui , de son temps, y étaient en possession de la faveur publique? Pour peu qu'on lise attentivement répitre dédicatoire de Bernard d'Ecliepare à Bernard Lehcté, qu'il ((ualilie d'avocat du roi, illustre par sa noblesse, sa vertu et sa fortune; si ensuite on jette les }'eux sur la pièce qui porte le titre A' Amorosen (inztiguya , on ne pourra conserver la moindre incertitude sur la paternité de poésies qu'aucun ecclésiastique de nos jours ne voudrait signer. « Les Basques, dit d'Echepare dans l'épitre que je viens de citer, sont habiles, coiu-ageux et aimables; parmi eux, il existe des hommes profondément versés dans toutes les sciences. Et ce qui m'étonne, seigneur, c'est que pas un n'ait songé jusqu'ici à composer, à écrire un ouvrage en l'honneur de sa langue, afin d'apprendre à l'imivers entier ((ue le bitsque, comme les autres idiomes, se prête merveilleusement aux règles de l'art d'écrire. Cet oubli est la seule cause potm la(|uelle notre langue est sans réputation; et voilà pourquoi aussi les autres nations supposent qu'elle ne petit point se prêter, comme les leurs, au langage écrit. » Le recueil d'Echepare constitue ilonc les prémices de la littérature euscarienne. Cet amour-propre national a poussé le digne curé à donner un exemple de ce que peut la poésie basque dans des genres ditl'érents; .NtuTièiDc premier irimeclre, 1M7, p. 77-lSS.
Digitized by Google

à peine si l'on en connaît un seul exemplaire, inscrit sur le catalogue de la Bibliothèque impériale, sous la cote Y 6194 P.-A. Heureusement M. Gustave Brunet, auquel nous l'avions signalé, en a donné une notice et des extraits considérables dans les *Actes de l'Académie royale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux* [1].

L'écrit de Bernard d'Echepare est composé de deux parties bien distinctes et d'un genre tout différent : la première roule sur des sujets de piété, la seconde se compose de poésies amoureuses, de vers dictés par une galanterie qui doit nous paraître assez étrange sous la plume d'un ecclésiastique. Peut-on douter qu'ils soient bien de lui ? et ne faut-il pas croire plutôt que le digne pasteur, occupé du dessein de donner la meilleure idée de la poésie de son pays, aura joint à ses vers ceux qui, de son temps, y étaient en possession de la faveur publique? Pour peu qu'on lise attentivement l'épître dédicatoire de Bernard d'Echepare à Bernard Leheté, qu'il qualifie d'avocat du roi, illustre par sa noblesse, sa vertu et sa fortune; si ensuite on jette les yeux sur la pièce qui porte le titre d'*Amorosen Gaztiguya*, on ne pourra conserver la moindre incertitude sur la paternité de poésies qu'aucun ecclésiastique de nos jours ne voudrait signer.

« Les Basques, dit d'Echepare dans l'épître que je viens de citer, sont habiles, courageux et aimables; parmi eux, il existe des hommes profondément versés dans toutes les sciences. Et ce qui m'étonne, seigneur, c'est que pas un n'ait songé jusqu'ici à composer, à écrire un ouvrage en l'honneur de sa langue, afin d'apprendre à l'univers entier que le basque, comme les autres idiomes, se prête merveilleusement aux règles de l'art d'écrire. Cet oubli est la seule cause pour laquelle notre langue est sans réputation; et voilà pourquoi aussi les autres nations supposent qu'elle ne peut point se prêter, comme les leurs, au langage écrit. » Le recueil d'Echepare constitue donc les prémices de la littérature euscarienne.

Cet amour-propre national a poussé le digne curé à donner un exemple de ce que peut la poésie basque dans des genres différents;

J.E TAIS BASQCE. •W-2 il le dit dans la suite de son épitre, que je cuntinuc à transcrire eu me servant de la traduction de M. Arcliii ; • Mon seigneur et mon maiire, vous estimez, vous honorez, vous glorifiez le basque, comme tout ce qui est noble et naturel ; daignez donc agréer ces quelques vers tombés d'une plume inexpérimentée, aliu qu'après les avoir vus et corrigés, vous puissiez, seigneur, les faire imprimer, si vous le Jugez à propos. Pai' là nous aurons tous la satisfaction grande de voir, grâce à votre obligeance , le basque imprimé pour la jirernière fois. Nos neveux, imitant votre exemple, pourront continuer à donner de l'extension aux publications cuscariennes, et les Bas(|ues auront, comme les autres peuples, un corps de doctrine écrit pour leur agrément, leurs conversations, leurs chants, un passe-temps, en un mot. Nos descendants y trouveront un stimulant pour perfectionner de pareils travaux. En les lisant , nous tous qui sommes obligés d'invoquer le Seigneur dans ce monde, nous y passerons heureusement notre vie pour obtenir le paradis dans l'autre, .\mcii. • Ou peut trouver dans ce qui précède une justilication des poésies galantes île d'Echcpare, en même temps que la [ireuve de leur originalité. Quant à la dernière phrase, ou ne manquci'u |)as d'en rem:u-quer la bizarrerie après avoir lu ce qui va suivre. La partie intitulée Doclrinu vhrislianu semble une série de lambeaux traduits des psaumes et des prières de l'Eglise. La murale en est pure , élevée , mais n'oil're guère plus de poésie que les quatrains dcM. de Pibroc. Il faut noter cependant ces passages i|ui viennent après la prière poiu* le dimanche ; Anliiz genilez mira/, nugo Heure buruya/. lehenic , Nola gauden mundu hunequi bain vorlhizqui iossiric, Hanbat gende dacuscula hunec cnganaluric! Üranocoac igorritu oro buhizcorriric , EU ozlute guerocoec hontic cscapaceric. ■le m'étonne de la plupart des hommes, de nioi-mènie te premier, en songeant à l'atUcliement que nous avons pour ce monde. Combien nous sommes qui nous laissons abuser par cet attachement 1 Et cependant le monde a renvoyé nus ceux qui ont vécu avant nous , et ceux qui viendront après nous n'échapperont pas à ce sort.
Digitized by Google

il le dit dans la suite de son épître, que je continue à transcrire en me servant de la traduction de M. Archu : « Mon seigneur et mon maître, vous estimez, vous honorez, vous glorifiez le basque, comme tout ce qui est noble et naturel ; daignez donc agréer ces quelques vers tombés d'une plume inexpérimentée, afin qu'après les avoir vus et corrigés, vous puissiez, seigneur, les faire imprimer, si vous le jugez à propos. Par là nous aurons tous la satisfaction grande de voir, grâce à votre obligeance, le basque imprimé pour la première fois. Nos neveux, imitant votre exemple, pourront continuer à donner de l'extension aux publications euscariennes, et les Basques auront, comme les autres peuples, un corps de doctrine écrit pour leur agrément, leurs conversations, leurs chants, un passe-temps, en un mot. Nos descendants y trouveront un stimulant pour perfectionner de pareils travaux. En les lisant, nous tous qui sommes obligés d'invoquer le Seigneur dans ce monde, nous y passerons heureusement notre vie pour obtenir le paradis dans l'autre. Amen. » On peut trouver dans ce qui précède une justification des poésies galantes de d'Echepare, en même temps que la preuve de leur originalité. Quant à la dernière phrase, on ne manquera pas d'en remarquer la bizarrerie après avoir lu ce qui va suivre.

La partie intitulée *Doctrina christiana* semble une série de lambeaux traduits des psaumes et des prières de l'Église. La morale en est pure, élevée, mais n'offre guère plus de poésie que les quatrains de M. de Pibrac. Il faut noter cependant ces passages qui viennent après la prière pour le dimanche :

Anhiz gendez miraz nago neure buruyaz lehenic,
Nola gauden mundu hunequi hain vorthizqui iossiric,
Hanbat gende dacuscula hunec enganaturic!
Oranocoac igorritu oro buluzcorriric,
Eta eztute guerocoec hontic escapaceric.

Je m'étonne de la plupart des hommes, de moi-même le premier, en songeant à l'attachement que nous avons pour ce monde. Combien nous sommes qui nous laissons abuser par cet attachement! Et cependant le monde a renvoyé nus ceux qui ont vécu avant nous, et ceux qui viendront après nous n'échapperont pas à ce sort.

The text on this page is estimated to be only 28.99% accurate

BEBNABD D'ECHEPABE. 443 l’ersim uro liiKleiiiiin hirur çalhi eKiiilun : ('lorpliuz ori ustelcera lur liociaii egoi/.U!ii ; rntliarçiiiia ahaidtec verlan tlule particcn , Arinia gaixço dabilela norat ahaldaguion , Hayn viagc vorlician coinpagiüa faltacen. Orliitui|ui igiindian vuliardiigu ponsalu ilenbatetaii egiiin ilugun aste artan becciitii ; Orhil eta Jeiucoari barqliamcndu esualii Atorra nola , arimere aste oroz garbitu. Trois circonstances accompagnent la mort de tout individu : le corps est jeté à la pourriture dans une froide fosse, la fortune du mort est partagée bientôt entre les héritiers,])endant que la pauvre dîne erre, comme elle peut et sans compagnon, dans son terrible voyage. Le dimanelie, nous ne devons pas omettre de rechercher combien lie fuis nous avons (léché pendant la semaine; et quand nous nous en sommes souvenus, nous devons demander pardon à Dieu, et blanchir notre àmc chaque semaine comme nous bl.inchissous notre linge. Un peu plus loin, toujours à la page 03 des extraits de M. Brunet , je remarque une eompiuniison empruntée à la vie piAstorale, comme une autre que l’on trouve page 07. Uà je suis frappé par le rapport que présente la poésie de d’Echepare avec certains vers du Üies iræ. Elle vient après ce passage qui rappelle quelques versets du Stabat : Lonlemplatu vehardugu passiune sainduia Kta sendi vihooian haren pena handia : Nola çagoen curucian oro çauris bethia, Huin escuiac içaturjc eta vuluzeorria. Ohuine<|ui urcaturic, nola gaiz^uiguilia , Eta arhancez coroaturic mundu ororeu iabia, Haren gorpuz preciosa eta delicaluia Oaizqui escarniaturic eta çuthicatuia. Ouulempluiis la sainte passion, ressentons-en les vives douleurs ; représentons-nous le Seigneur suspendu au giliel , couvert de blessures, les mains percées de clous; représentons-nous sa nudité. Lontemplons le Maître du monde pendu au milieu dos larrons, comme un malfaiteur, et couronné d’épines; contenqilons les souffrances et les lurtuivs de son corps prccieux et délicat. Digitized by Google

Person oro hildenian hirur çathi eguiten :
Gorphuz ori ustelcera lur hocian egoizten ;
Untharçuna ahaidiec vertan dute particen,
Arima gaixço dabilela norat ahaldaguien,
Hayn viage vortician compagnia faltacen.

Orhituqui igandian vehardugu pensatu
Cenbatetan eguin dugun aste artan beccatu ;
Orhit eta Jeincoari barqhamendu escatu
Atorra nola, arimere aste oroz garbitu.

Trois circonstances accompagnent la mort de tout individu : le corps est jeté à la pourriture dans une froide fosse, la fortune du mort est partagée bientôt entre les héritiers, pendant que la pauvre âme erre, comme elle peut et sans compagnon, dans son terrible voyage.

Le dimanche, nous ne devons pas omettre de rechercher combien de fois nous avons péché pendant la semaine ; et quand nous nous en sommes souvenus, nous devons demander pardon à Dieu, et blanchir notre âme chaque semaine comme nous blanchissons notre linge.

Un peu plus loin, toujours à la page 93 des extraits de M. Brunet, je remarque une comparaison empruntée à la vie pastorale, comme une autre que l'on trouve page 97. Là je suis frappé par le rapport que présente la poésie de d'Echepare avec certains vers du *Dies iræ*. Elle vient après ce passage qui rappelle quelques versets du *Stabat :*

Contemplatu vehardugu passione sainduia
Eta sendi vihocian haren pena handia :
Nola çagoen curucian oro çauriz bethia,
Huin escuiac içaturic eta vuluzcorria.

Ohoinequi urcaturic, nola gaizquiguilia,
Eta arhancez coroaturic mundu ororen iabia ;
Haren gorpuz preciosa eta delicatuia
Gaizqui escarniaturic eta çothicatuia.

Contemplons la sainte passion, ressentons-en les vives douleurs : représentons-nous le Seigneur suspendu au gibet, couvert de blessures, les mains percées de clous ; représentons-nous sa nudité.

Contemplons le Maître du monde pendu au milieu des larrons, comme un malfaiteur, et couronné d'épines ; contemplons les souffrances et les tortures de son corps précieux et délicat.

AU LE PATS BASQUE. Elus! oifliiian iiola çagoen haren ariiiia tristia! Haren ama niailia eta niuiulti ororen lialùa l'ena helan ecii.sleaz bure senie niaitia, Eta liilceu veguiclan niundii ororen vicia. Viocian diraustaru giiertuz, aiiia e/.tia , Cure orduco doloriac eta vihoz rauriac ; Beguiez nola cenacusan çiire iabo liandia Orolaric lariola odol preciatuia : Hec negalie ciradela arinaçu ()bondiiia. Hélas! combien alors son Ame éUut trisle! combien était triste sa mère chérie, le refuge du monde entier, en voyant son cher lils au milieu de cossu[iplices, en le voyant mourir, lui, 1a vie de l univers! Gravez dans votre cœur, ci douce mère! les douleurs poignantes que vous é|)rütivAles alors en voyant le sang ruisseler du corps précieux de votre grand .Maître : ces douleurs, j'en ai la certitude, vous les souffrîtes à cause do moi. D'Echepare adresse ensuite au pécheur ces terribles paroles, empruntées , ce me semble , au Dies ir

BEBMàBD d'echeparf. 44D Le morceau intitulé Jvdiciu ymerala (le Jugement général) mériterait une appréciation détaillée. 11 est plein de transport et de grandes images, rcmar(|ual)lc par une inspiration réelle de l'Evangile et de rAncien-Testauieut. Le poëte s'écrie : Arma, aruui mundu oro Jiiilicio hamhra; Coru eta liir omi-en Creadore liandia Munduiaren juiacera rigorosfiui helduda. Nota gauden api>hainduric hal Iredcrac begtiia. •Manamundu igortendu mundu guciotarie Oendo orobat daguion Josafaten vilduric; Ebonere ehorere escapatu gaberic. Ceru eta lur gucia daude ikharaturie. Eriüii manacendu, ecein falta gaberic, llilac oro datocela aicinera viciric. nantie harat eztiuiuela voiliereric jagoilic. Mundu oro iarrirenda bi lecutan hersiric. ülorian eta ifernuian e/.ta escaiiaceric. Manacendu ifernuia handi eta vortizijui. Han direnac igoriean, luçamendu gaberic. Arima eta gurpliucetan nabi tuxcla icus.si Eta omanen duraiela cer vailute mereci. Alerte, alerte! que le inonde entier se dLspose au grand Jugement. Le Créateur des cieiix et de la terre vient dans sa sévérité juger l'univer.s. Que chacun de nous regarde de quels vêtements nous sommes couverts. Il donne l'ordre aux hommes de toutes les régions du monde de se i-éunir dans la vallée de Josaphat , et que pas un ne manque à l'appel. Le ciel et la terre entière sont dans l'épouvante. 11 ordonne à la mort de ramener vivantes devant lui toutes ses victimes, en lui signifiant que i^ésurinais son pouvoir est détruit. L'univers entier s'assiéra des deux cùtés de la vallée; bienheureux et damnés, ils y seront tous. Il commande à l'onrer de vomir sur-le-champ tous ceux qu'il a engloutis; car il veut les voir en corps et en éme et leur donner ce qu'ils méritent. Ici l'auteur interrompt son ell'rayante peinture pour se livrer à Digitized by Google

Le morceau intitulé *Judicio generala* (le Jugement général) mériterait une appréciation détaillée. Il est plein de transport et de grandes images, remarquable par une inspiration réelle de l'Evangile et de l'Ancien-Testament. Le poëte s'écrie :

Arma, arma mundu oro Judicio handira;
Ceru eta lur ororen Creadore handia
Munduiaren juiacera rigorosqui helduda.
Nola gauden apphainduric bat bederac beguia.

Manamundu igortendu mundu gucietaric
Gende orobat daguion Josafaten vilduric;
Ehonere ehorere escapatu gaberic.
Ceru eta lur gucia daude ikharaturic.

Erioa manacendu, ecein falta gaberic,
Hilac oro datocela aicinera viciric.
Hantic harat eztuquela vothereric jagoitic.
Mundu oro iarrirenda bi lecutan hersiric.
Glorian eta ifernuian ezta escapaceric.

Manacendu ifernuia handi eta vortizqui.
Han direnac igoriçan, luçamendu gaberic,
Arima eta gorphucetan nahi tuxela icussi
Eta emanen daraiela cer vaitute mereci.

Alerte, alerte! que le monde entier se dispose au grand Jugement. Le Créateur des cieux et de la terre vient dans sa sévérité juger l'univers. Que chacun de nous regarde de quels vêtements nous sommes couverts.

Il donne l'ordre aux hommes de toutes les régions du monde de se réunir dans la vallée de Josaphat, et que pas un ne manque à l'appel. Le ciel et la terre entière sont dans l'épouvante.

Il ordonne à la mort de ramener vivantes devant lui toutes ses victimes, en lui signifiant que désormais son pouvoir est détruit. L'univers entier s'assiéra des deux côtés de la vallée; bienheureux et damnés, ils y seront tous.

Il commande à l'enfer de vomir sur-le-champ tous ceux qu'il a engloutis; car il veut les voir en corps et en âme et leur donner ce qu'ils méritent.

Ici l'auteur interrompt son effrayante peinture pour se livrer à

LE PATS BASOLE. 44*i une excursion sur le terrain dus considérations morales et pour exhorter ses ledeims ; il reprend ensuite en ces termes : Juge juuna iraturic egoneiidu gainetic, Irestera ap)ihainduric ilérnuia azpitic ; Exai gaiça acusaceu ezquerreco aldetic , Heceatiùac escuinetic ininuaturen publiqui , Hire contra lioben guiluc ihaurrorec egiiinic: daizquienic contra date conciença varnelic. Nondirate, egun liarlan , liebengo jaun errégiiiac, Duque, conde, marques, raldun cia verco jaun noldiae. Eta haien armadaco guiron sendoen valentiac' Ordii liarlen valiaco guli bain nialiciac potenciac. Le souverain Juge , plein de colère, sera assis sur les nuées; l'enfer, à ses pieds, tieiidra son gouffre béant; à sa gauche sera rennemi accusateur; à sa droite les péchés diront hautement : C'est toi qui nous as produits, nous nous élevons ici contre toi; et pour comble de malheur, le remorils rongera les cieurs. Où seront alors les rois de la terre, les ducs, les comtes, les marquis , les chevaliers et les autres seigneurs nobles ? Oii seront les hauts faits des héros de leiii's armées V Leur puissance leur servira |>eu dans ce moment. Le poëtc continue en interpellant sévèrement juristes et théologiens , poètes et docteurs , j)rocureurs , avocats , juges et notaires, papes, cardinaux et prélats, et en les luen.aeanl des rigueurs du souverain juge. Voici connnent il annonce sa dernière venue : Seinaliac ginendira aicenetic tristeric ; Elemenlac ebiliren oro tribulaturic Iguzquia, ilharguia odoletaii ecinic; lehasoa samurturic goitic cU veheili; llango arrainac icituric ebiliren ialguiric. Des .signes précéderont ce triste événement : les éléments seriuit bouleversés, le soleil et la lune se couvriront de sang; la mer, en colère, secouera ses vagues, et les poissons épouvantés fuiront de son sein. Digitized by Google

REBNARD d’ECDEPARF. 447 Eu lurra icigarri oro iqharaluric; Çuhninuicc dacartela odolezco icerdi ; TenpesUtez, igoreiriz, aire oro saniurric; Mendi cU garri oro elgar çalicaturic, Mundu oro iarridenta suiac arrasaluric. La terre tremlilera de frayeur; le marbre donnera une sueur de sang; l’air sera bouleversé par les leinpèleset par la foudre; les inonUgnes, les pierres se détruiront les unes les autres, et le monde entier sera rasé par le feu. Je voudrais encore faire passer sous les yeux du lecteur quelques (rails qui ne déparent en aucune façon le grand tableau entrepris par Bernanl irEchepare ' ; mais j’ai hâte d’arriver à des scènes moins terribles, et j’aborde la seconde partie de son œuvre. ' Comparez ce morceau avec un cantique l)as<|ue du recueil de lltU, p. ill, intitulé Hy»rnendi gtnttalai, cantique dont voici le dél'ot : .\ditcen da trompeta latigarria, Etborri da Jaunarcn eguna, Kgun triste, egun luiagarria. Bai egun gucien liandiena. Il eiiale sur le même sujet une vieille couiplainte, dont voici dev tragments, que je dois b M. Etchevcrrj, insliluleor public b llelcite : Berri miragarri bâti, .V'orc bere intresa gati, Beba mundu gncia. Laburki bilduren guira Josatatec ordokira, Bidian da mecia. Mundiaren baxarriaii , Jujamendu divinoan, ■(an cen ordenatu Lur bunec bebarciala Erre ilballec beqala Eta bala Onitu. Egun bura beno lebeii Seinaliac dira ginen , Bena ikbaragarri. Loieriarcn bandiar Aibarturentu geudiaiEguicircn Inrrarl. Trompel oiez, aingurlac Lur gucietac ilherriac Ditn ingnraluco, Hilerjaltldiliela, Egun bandia gin delà Kbondu errendatcecu. Itcbasoan hil direnar , l’iiu nouvelle ctonnaule. Chacun pour son intérêt , One le monde ècunte. Sous peu nous nous réunirons A la plaine de Jusapliat, L'ordre en est en route. Au commcnccnient du monde. Au jugement divin Il fut réglé Uue celle terre devait Être réduite en cendres El Unir ainsi. Avant ce jour Des signes apparaît ronl. Rais terribles. L'épouvante sera telle Une les hommes séclierout El seront consus b la lerre. Au son de la trompette, l'ange l.es cimetières de tonte la lerre Entourera , Afin que les morts se lèvent , Etant venu le grand jour tüû) l'on doit rendre les comptes. Ceux qui sont morts sur mer Digitized by Google

Eta lurra icigarri oro iqharaturic;
Çuhamuiec dacartela odolezco icerdi;
Tenpestatez, igorciriz, aire oro samurric;
Mendi eta garri oro elgar çaticaturic,
Mundu oro iarridenta suiac arrasaturic.

La terre tremblera de frayeur; le marbre donnera une sueur de sang; l'air sera bouleversé par les tempêtes et par la foudre; les montagnes, les pierres se détruiront les unes les autres, et le monde entier sera rasé par le feu.

Je voudrais encore faire passer sous les yeux du lecteur quelques traits qui ne déparent en aucune façon le grand tableau entrepris par Bernard d'Echepare [1]; mais j'ai hâte d'arriver à des scènes moins terribles, et j'aborde la seconde partie de son œuvre.

[1] Comparez ce morceau avec un cantique basque du recueil de 1844, p. 20, intitulé *Juyamendu generalaz*, cantique dont voici le début :

Aditcen da trompeta latzgarria,
Ethorri da Jaunaren eguna,
Egun triste, egun loxagarria,
Bai egun gucien handiena.

Il existe sur le même sujet une vieille complainte, dont voici des fragments, que je dois à M. Etcheverry, instituteur public à Helette :

Berri miragarri hati,	Une nouvelle étonnante,
Nore bere intresa gati,	Chacun pour son intérêt,
Beha mundu gucia.	Que le monde écoute.
Laburki bilduren guira	Sous peu nous nous réunirons
Josafatec ordokira,	A la plaine de Josaphat,
Bidian da mecia.	L'ordre en est en route.
Mundiaren haxarrian,	Au commencement du monde,
Jujamendu divinoan,	Au jugement divin
Içan cen ordenatu	Il fut réglé
Lur hunec heharciala	Que cette terre devait
Erre ilhañec beçala	Être réduite en cendres
Eta hala finitu.	Et finir ainsi.
Egun hura beno lehen	Avant ce jour
Seinaliac dira ginen,	Des signes apparaîtront,
Bena ikharagarri.	Mais terribles.
Loxeriaren handiac	L'épouvante sera telle
Aiharturentu gendiac	Que les hommes sécheront
Egoiciren lurrari.	Et seront cousus à la terre.
Trompet oxez, ainguriac	Au son de la trompette, l'ange
Lur gucietac ilherriac	Les cimetières de toute la terre
Ditu inguratuco,	Entourera,
Hiler jalki ditiela,	Afin que les morts se lèvent,
Egun handia gin dela	Étant venu le grand jour
Khondu errendatceco.	(Où) l'on doit rendre les comptes.
Itsassoan bil direnac	Ceux qui sont morts sur mer

The text on this page is estimated to be only 27.57% accurate

44S I.K PATS BASgrE. La pièce Amorosen Gaztigvya (l’Antidote des Auiourcux), outre la sainteté des idées et la prftce poétique, contient la clef des poésies amoureuses que notre bon cimé n'a pas eu le courage de sacrifier avec les sentiments qui les avaient inspirées. Ni hauro ere uken ceibait ere ainore , Bana banlic eztut iiken provecharie baten* : Antiiz pena, arima fiai lianere ota neurierî! Amoretau plazer baten niila dira dnlore. (P. 1 16 . 1 17. Ni haur ere ebili niz anhicetan erboric Gaoaz eta epnnaz ere . hocic eta veroric , Loa gaidu, pena asqui, liana ez ariniagatic. Orai 010 nabi nnipie liren .(eincoagatic. (P. 121.1 Moi aussi j'ai eu des amours; mais \oici le profit que j’en ai retiré: des peines infinies, la perte de l’.lnie, et mille chagrins pour un plaisir. .Moi-nièine j'ai eu cette folie (de me lier au momle'i, quand je courais la nuit et le jour, par le froid et le chaud , sans sommeil , entouré d'un cortège de peines. Aujourd'hui je voudrais les avoir supportées pour l'amour de Dieu. Les poésies légères de Bernard d’Eeheparc sont charmantes; elles n’ont rien qui doive étonner si l’on rélléchit à l’époque de leur composition, époque où le sentiment des bienséances était à peu près nul, et où Uabelais pouvait, sans que personne le trouvât étrange, dédier au cardinal de Châtillon un des livres du Pantugrve! ; si l’on rélléchit encore à la facilité de mœurs du prêtre ArraDec jan duiianac, Eta saifc lurri.tn. Nabiz ere direnerc, Ai

 dans les contrées méridionales, et à celte propriété, si commune chez les artistes, de se dédoubler et de séparer complètement le personnage de riioinme. L'éloge des feiiunes i Emazten t'avore j, dont le texte se lit page 125, et la traduction page 143, est un morceau vTaiinent reinan|uahle. La coinposilion est nette et suivie , l’idée et le sentiment y régnent plus que la poésie; mais des tniits comme ceux des strophes 3, 4, 5 et ti, méritent de n’étre point oubliés. Le douzième couplet rappelle le prêtre ; l.uliur gutic, aiiilre gatie, gaizqui erran diroile Huiez hongui erraitea onestago liçate. Emazleac cerongatic gaiz erranendirate? Handi ela chipi, oro haielaric guirade. (Peu de sages parlent mal dos femmes, car ils aiment l'honnête; et pourquoi médire d’elles? Grands et petits, tous nous en rewvons le jour. 1 Tombe aux pieds do ce sexe à qui tu dois ta mère, a dit Legouvé en terminant son Mérite des Femmes. J’aime mieux le vers basque. Après avoir énuméré tous les liens qui rattachent riiomme à la femme, d’Echepare s’écrie naïvement : Parabiçuian nahi enuque , omazteric cz paliz. (Pour moi , je ne voudrais pas aller en paradis s’il ne (levait point y avoir de femmes.) Avant de finir, notre poète trace le tableau des charmes du be.au sexe en termes trop vifs pour que son traducteur ait cru devoir les rendre dans notre langue. Nous imiterons sa réserve, et nous nous en tiendrons ii la strophe qui termine ce morceau ; .Nor da giiiçon modorroa liarçaz orhit eztena , Ela guero halacoa gaiz erraten duiena? Ez da guiçon naturazeo hala eguiten duiena , Oeren eztu eçagucen hala hongui eguinu. (Eli bien 1 quel est l'homme assez stupide pour oublier de tels .agréments et pour dire du mal des femmes? Gc n’est i|u'aux monstres de la nature à ignorer ce qui fait du bien.) 29

Digiiized by Google

dans les contrées méridionales, et à cette propriété, si commune chez les artistes, de se dédoubler et de séparer complétement le personnage de l'homme.

L'éloge des femmes (*Emazten Favore*), dont le texte se lit page 125, et la traduction page 143, est un morceau vraiment remarquable. La composition est nette et suivie, l'idée et le sentiment y règnent plus que la poésie; mais des traits comme ceux des strophes 3, 4, 5 et 6, méritent de n'être point oubliés. Le douzième couplet rappelle le prêtre :

Çuhur gutic, andre gatic, gaizqui erran diroite
Haiez hongui erraitea onestago liçate.
Emazteac cerongatic gaiz erranendirate?
Handi eta chipi, oro haietaric guirade.

(Peu de sages parlent mal des femmes, car ils aiment l'honnête; et pourquoi médire d'elles? Grands et petits, tous nous en recevons le jour.)

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère,

a dit Legouvé en terminant son *Mérite des Femmes*. J'aime mieux le vers basque.

Après avoir énuméré tous les liens qui rattachent l'homme à la femme, d'Echepare s'écrie naïvement :

Parabiçuian nahi enuque, emazteric ez paliz.

(Pour moi, je ne voudrais pas aller en paradis s'il ne devait point y avoir de femmes.)

Avant de finir, notre poëte trace le tableau des charmes du beau sexe en termes trop vifs pour que son traducteur ait cru devoir les rendre dans notre langue. Nous imiterons sa réserve, et nous nous en tiendrons à la strophe qui termine ce morceau :

Nor da guiçon modorroa harçaz orhit eztena,
Eta guero halacoa gaiz erraten duiena?
Ez da guiçon naturazco hala eguiten duiena,
Ceren eztu eçagucen hala hongui eguina.

(Eh bien! quel est l'homme assez stupide pour oublier de tels agréments et pour dire du mal des femmes? Ce n'est qu'aux monstres de la nature à ignorer ce qui fait du bien.)

LE riYS BASQtE. 4r>o La pièce intitulée Ezconduym Coplac (Couplets des Mariés) est certainement inspirée par un épisode de la vie de Bernard d'Echepare. La plaie saigne' encore : on le reconnaît à la vérité des sentiments, à l'énergie du style. Ce morceau finit ainsi : Amoria i.vu da eUi ezlaçagu çucena , Kztu liste berceric delà lecot niaile duiena. Sniac vano gai/quiago erra diro guiçona, Ichasoac ez iraungui erachegni dadina. (L'amour est un aveugle, un véritable despote qui s'attribue seul le droit d'aimer. Ses llamme.s peuvent consumer l'iiomme plus facilement que le feu ; la mer entière ne saurait en arrêter les ravages.) Ce tlernier trait ne rappclle-t-il pas les paroles de Macbeth, ass.assin de Duncan , que Shakspeare semble avoir empruntées aux Bohémiens '. Will ail great Xeplune's océan wasb ibis blooil Llean from my band? No, etc. {Macbeth, acte II, Kt'nc II.) (Tout l'océan du grand Neptune fera-t-il dispaiaitre ce sang do ma main? Non, etc.) Je passe la pièce intitulée Amoros secrelugui dona (l'Amoureux secret), non qu'elle soit médiocre, mais parce que je ne puis tout eiler, et j'arrive à la page 131, où je dois signaler dans l'.Amoureux jaloux ("Amoros gelozia J , petite élégie pleine de grâce et de passion, le trait suivant : Jangoicoa, edetaçu amoria gogotic, Kla baron irndia ene veguietaric. Marc ingana eztaduca unsa Icialdateric ; Ni ere eliçatureniz orai, bura gaberic, Saroiadu lohitu eta cztut baron vebarric , Nabi badut uqonen dut orai ere berriric. (.Seigneur, ôtez de mon cœur le souvenir de cette femme ; faites que ses traits disparaissent do devant mes yeu.x. Elle m'a train. Eli bien! ' Aunsos gollles - Y te rhobes — En é fresieeo — E Bombarde, — Mail nirabàs — E quichardila — Ses sar ménda — Te pelrd. (Ta aurais beau aller te laver dans le golfe de Lyon, tu ne le dtbarrasseras pas de la tache que In as gagnée avec moi.) (The ZitcaU , vol. Il, p. *A7, art. Fretiiio.l Digilized by Google

La pièce intitulée *Ezconduyen Coplac* (Couplets des Mariés) est certainement inspirée par un épisode de la vie de Bernard d'Echepare. La plaie saigne encore : on le reconnaît à la vérité des sentiments, à l'énergie du style. Ce morceau finit ainsi :

Amoria ixu da eta eztaçagu çucena,
Eztu uste berceric dela lecot maite duiena.
Suiac vano gaizquiago erra diro guiçona,
Ichasoac ez iraungui erachegui dadina.

(L'amour est un aveugle, un véritable despote qui s'attribue seul le droit d'aimer. Ses flammes peuvent consumer l'homme plus facilement que le feu; la mer entière ne saurait en arrêter les ravages.)

Ce dernier trait ne rappelle-t-il pas les paroles de Macbeth, assassin de Duncan, que Shakspeare semble avoir empruntées aux Bohémiens [1].

Will all great Neptune's ocean wash this blood
Clean from my hand? No, etc.
(*Macbeth*, acte II, scène II.)

(Tout l'océan du grand Neptune fera-t-il disparaître ce sang de ma main? Non, etc.)

Je passe la pièce intitulée *Amoros secretugui dona* (l'Amoureux secret), non qu'elle soit médiocre, mais parce que je ne puis tout citer, et j'arrive à la page 131, où je dois signaler dans l'Amoureux jaloux *(Amoros gelozia)*, petite élégie pleine de grâce et de passion, le trait suivant :

Jangoicoa, edetaçu amoria gogotic,
Eta haren irudia ene veguietaric.
Hare ingana eztaduca unsa leialdateric;
Ni ere eliçatureniz orai, hura gaberic,
Saroiadu lohitu eta eztut haren veharric,
Nahi badut uqenen dut orai ere berriric.

(Seigneur, ôtez de mon cœur le souvenir de cette femme; faites que ses traits disparaissent de devant mes yeux. Elle m'a trahi. Eh bien!

[1] Aunsos guilles — Y te chobes — En é fresiego — E Bombardo, — Nâsti nicabâs — E quichardila — Sos sar ménda — Te petró.

(Tu aurais beau aller te laver dans le golfe de Lyon, tu ne te débarrasseras pas de la tache que tu as gagnée avec moi.) *(The Zincali*, vol. II, p. 347, art. *Fresiégo.)*

BEBNAKD D’FCHEPARE. 4'>1 aujourd'hui, je deviendrai’ homme d'église et je me passerai d'elle, car elle a s;ili sa rol)o. Je trouverai encore bien d'autres maîtresses.' Si cette idée, (|ui sent son XVI* siècle, paraît toute naturelle à d’Echepare, comment pourrait-il supposer l'ombre du crime dans les lictions poétiques, lui que la réalité n’cfl'raic pas'/ Ce n’était point dans de pareils sentiments que le vieux troubadour castillan, Juan Rodrigue/, dcl l’adron, au moment d’entrer en religion, prenait congé de .sa dame ; • Vis en joie, si tu peux, lui disait-il, et ne soufl'rc poiirt à attendre; car à la peine «jue j’éprouve, je n'espère pas que nous nous revoyions jamais ni l’un ni l’autre. — O douloureuse séparation pour le triste amant (jui, comme moi , ilemande la permission de prendre congé de ta vue et de sa vie! Tu perdras ta peine à t’occuper davantage de moi; car, avoir ma grande tristesse,... je n’entends pas que nous nous revoyions jamais l’un l’autre. — Comme vous fûtes la première dont je devins prisonnier, dès à présent je vous donne ma foi t|ue vous serez la dernière ‘ . » La Demande du Baiser (Votaren Galducia • , dont le te.xte se lit page 131, et la traduction page 149, présente quelque rapport avec VOnristys de Théocrite, imitée, comme on sait, par .\ndré Chénier. Que ne puis-je rapporter en entier l’idylle basque? On y verrait un petit drame animé , dont les personnages ne sont point de convention eomme dans le poète d’Alexandrie , mais parlent et se meuvent eomme de gais, de spirituels uiontugnards, prom])ts en amour, lestes en paroles, tels que je me représente Bernard d’Echepare et la beauté qui lui a inspiré la Demande du Baiser, dont il y a toute apparence qu’il est aussi bien le héros que l’auteur. Dans r.Amoui- brûlant (Amore:, erreguericia), on retrouve toute la grâce, toute la naïveté «le l’églogue antique, avec qucl(|ues traits e.spagnols. Un amoureux fait connaitre sa passion à la femme qui en est l’objet, et celle-ci feint pendant longtemps de ne pas comprendre. Au malheureux qui se plaint d’avoir été volé : « Je n’ai rien «[ui vous appartienne , dit-elle, et je suis toute craintive, * Bl Cancionero àe Hqh Âlfomo de Btena, etc., édit, de Madrid , p. iiÛ6, roi. 1 , n° 470. Digitized by Google

aujourd'hui, je deviendrai homme d'église et je me passerai d'elle, car elle a sali sa robe. Je trouverai encore bien d'autres maîtresses.)

Si cette idée, qui sent son XVI^e^ siècle, paraît toute naturelle à d'Echepare, comment pourrait-il supposer l'ombre du crime dans les fictions poétiques, lui que la réalité n'effraie pas?

Ce n'était point dans de pareils sentiments que le vieux troubadour castillan, Juan Rodriguez del Padron, au moment d'entrer en religion, prenait congé de sa dame : « Vis en joie, si tu peux, lui disait-il, et ne souffre point à attendre; car à la peine que j'éprouve, je n'espère pas que nous nous revoyions jamais ni l'un ni l'autre. — O douloureuse séparation pour le triste amant qui, comme moi, demande la permission de prendre congé de ta vue et de sa vie! Tu perdras ta peine à t'occuper davantage de moi; car, à voir ma grande tristesse,... je n'entends pas que nous nous revoyions jamais l'un l'autre. — Comme vous fûtes la première dont je devins prisonnier, dès à présent je vous donne ma foi que vous serez la dernière [1]. »

La Demande du Baiser *(Potaren Galdacia)*, dont le texte se lit page 131, et la traduction page 149, présente quelque rapport avec l'*Oaristys* de Théocrite, imitée, comme on sait, par André Chénier. Que ne puis-je rapporter en entier l'idylle basque? On y verrait un petit drame animé, dont les personnages ne sont point de convention comme dans le poëte d'Alexandrie, mais parlent et se meuvent comme de gais, de spirituels montagnards, prompts en amour, lestes en paroles, tels que je me représente Bernard d'Echepare et la beauté qui lui a inspiré la Demande du Baiser, dont il y a toute apparence qu'il est aussi bien le héros que l'auteur.

Dans l'Amour brûlant *(Amorez erreguericia)*, on retrouve toute la grâce, toute la naïveté de l'églogue antique, avec quelques traits espagnols. Un amoureux fait connaître sa passion à la femme qui en est l'objet, et celle-ci feint pendant longtemps de ne pas comprendre. Au malheureux qui se plaint d'avoir été volé : « Je n'ai rien qui vous appartienne, dit-elle, et je suis toute craintive,

[1] *El Cancionero de Juan Alfonso de Baena*, etc., édit. de Madrid, p. 506, col. 1, n° 470.

452 LE PATS BASQTE. je UC suis polu'quoi. » Parle-t-il de ses peines, poui' lesquelles il implore la pitié de l'inhumaine : « Si vos douleurs sont grandes , réplique-t-elle, il ne manque pas de médecins au village; vous guérirez bientôt, car voire peau n'a pas de blessure. » Et ainsi lie suite, jusqu'à ce que le patient réclame un rendez-vous. La Dispute des Amoureux {Amorosen Disputa, p. 133, 150) présente du naturel ; je n'ai rien à dire de plus. Sous le titre d'ilistoirc de Monsieur Bernard d'Echeparc (A/o.vsen Demat Echapareren Contuya, p. 138, 103), notre curé poëte noas a conservé le récit d'une mésaventure qui lui arriva; mais il est à regretter qu'il se soit borné à noas parler de sa détention, sans en indi((ucr ni la cause, ni le lieu, ni l'époque. Ce qui ressort »le ses vers, c'est qu'il fut incarcéré par ordre du roi de Navarre Jean 11, ou Henri 11, qui l'avait mandé auprès de lui en Béarn. Nous terminerons en rapportant les deux pièces par lesquelles notre poète finit son livre ; GONTRAPAS. Heuscara, lalguiadi cani>om G.aracico herrira. Uoneilica d-adila Heuscarari cmandioa Deharduien lliornuia! Heuscara , lalguiadi placara. Berce gendec usteçaten Ecin scriba çaitela. tirai dule pliorogalcon Enganatu cirela. Heuscara , lalguiadi mundura. Ixîngoagètan onien inçan , Eslimat/.e gulilan ; Urai aldiz hic)>eliarduc Olioria orolan. Heuscara, Habil mundu gucira. llerceac uroc içan dira PAS DE DANSE. Escuara , sors dans le pays de Garacy. Béni soit celui qui a donné à l'escuara un essor convenable! Eswiara, montre-toi en public. Les autres nations pensaient qu'on no pouvait te soumettre à l'art d'écrire. Qu'elles sachent maintenant combien grande était leur erreur. Escuara , parais dans le monde. Parmi les langues vivantes , tu occupais un rang inférieur; aujourd'hui l'honneur doit t'appartenir sur toutes les autres. Escuara , va parcourir le monde entier. Toutes les langues ont atteint leur apogée; Digitized by Google

je ne sais pourquoi. » Parle-t-il de ses peines, pour lesquelles il implore la pitié de l'inhumaine : « Si vos douleurs sont grandes, réplique-t-elle, il ne manque pas de médecins au village; vous guérirez bientôt, car votre peau n'a pas de blessure. » Et ainsi de suite, jusqu'à ce que le patient réclame un rendez-vous.

La Dispute des Amoureux (*Amorosen Disputa*, p. 133, 150) présente du naturel; je n'ai rien à dire de plus.

Sous le titre d'Histoire de Monsieur Bernard d'Echepare (*Mossen Bernat Echapareren Contuya*, p. 138, 163), notre curé poëte nous a conservé le récit d'une mésaventure qui lui arriva; mais il est à regretter qu'il se soit borné à nous parler de sa détention, sans en indiquer ni la cause, ni le lieu, ni l'époque. Ce qui ressort de ses vers, c'est qu'il fut incarcéré par ordre du roi de Navarre Jean II, ou Henri II, qui l'avait mandé auprès de lui en Béarn.

Nous terminerons en rapportant les deux pièces par lesquelles notre poëte finit son livre :

CONTRAPAS.	PAS DE DANSE.
Heuscara, Ialguiadi canpora Garacico herrira. Benedica dadila Heuscarari emandioa Beharduien thornuia!	Escuara, sors dans le pays de Garacy. Béni soit celui qui a donné à l'escuara un essor convenable!
Heuscara, Ialguiadi plaçara. Berce gendec usteçaten Ecin scriba çaitela. Orai dute phorogatcen Enganatu cirela.	Escuara, montre-toi en public. Les autres nations pensaient qu'on ne pouvait te soumettre à l'art d'écrire. Qu'elles sachent maintenant combien grande était leur erreur.
Heuscara, Ialguiadi mundura. Lengoagetan omen inçan, Estimatze gutitan; Orai aldiz hic beharduc Ohoria orotan.	Escuara, parais dans le monde. Parmi les langues vivantes, tu occupais un rang inférieur; aujourd'hui l'honneur doit t'appartenir sur toutes les autres.
Heuscara, Habil mundu gucira. Berceac oroc içan dira	Escuara, va parcourir le monde entier. Toutes les langues ont atteint leur apogée;

BER.^iKD U ECUErARE. 4f)3 Herc KUilien gradora ; Orai hura iguiicn da Berce ororoii gainera. Heuscara , Bascoac oroc preciat/.cii, Heuscara ez ia(iuin harren ; Oroc iccasireii diile Orai cerden heuscara. Heuscara , Orai dano egnn l>ahiz Imprimitu hagueric, Hi cngnitic elùlircn .Mundu gucictaric. Heuscara, Ecoin ere lengoageric, Ez francesa oz bercoric , Oi-ai ezta erideiten Hcuscarareu pareric. Heuscara , lalqiiiadi dançara. aujourd'hui tu vas planer audessus d'elles. Escuara, toutes les nations ont appris à respecter les Basques, quoiqu'elles ne connaissent pas leur langue; aujourd'hui elles s;iurout toutes ce qu'est l'escuara. Escuara , jusfpi'ici tu n'as pas été inipriinec; eh bien! désormais tu vas parcourir le monde. Escuara, il n'est point d'idiome , pas mémo l'idiume fran<;ais, qui puisse t'égaler. Escuara , entre en danse. SACTRELA. Heuscara da campera, cta goacen oro dançara. 0 heuscara! lande ezac üaracico herria, Oeren hantic uqhen liaituc beharhuian thornuia. I.ehenago lu baitinçan lengoagctan az(|uena, Orai aldiz içaneniz orotaco leliena. Heuscaldiinac mundu orolan preciatu ciraden , PAS IIAI.ANCË. l/oscuara a vu le jour, allons tous à la danse. O escuara! rends grâces au pays de üaracy qui t'a donné un essor convenable. Jadis tu occupais le dernier rang parmi les idiomes, aujourd'hui le premier t'est réservé. Les Rscualdunac avaient l'eslimedu monde entier il n'en était ■ Ecbeparc l'a dijli dit, mais une toU ne lui snflit pas, il faut qu'il se répète. Après lui, le P. rie Larramendi ira plus loin , quand , dédiant son Diccinario trilinfuc i la très-nebic cl Ircs-luyale province de Guiputcoa , il écrira :•.... de las beroicas qualidades de V, S. yi SC sabe,qac ce pane(;rista todo cl orbe, > Digitized by Google

Bere goihen gradora;
Orai hura iganen da
Berce ororen gainera.

aujourd'hui tu vas planer au-dessus d'elles.

Heuscara,
Bascoac oroc preciatzen,
Heuscara ez iaquin harren;
Oroc iccasiren dute
Orai cerden heuscara.

Escuara, toutes les nations ont appris à respecter les Basques, quoiqu'elles ne connaissent pas leur langue; aujourd'hui elles sauront toutes ce qu'est l'escuara.

Heuscara,
Orai dano egon bahiz
Imprimitu bagueric,
Hi engoitic ebiliren
Mundu gucietaric.

Escuara, jusqu'ici tu n'as pas été imprimée; eh bien! désormais tu vas parcourir le monde.

Heuscara,
Ecein ere lengoageric,
Ez francesa ez berceric,
Orai ezta erideiten
Heuscararen pareric.
Heuscara,
Ialquiadi dançara.

Escuara, il n'est point d'idiome, pas même l'idiome français, qui puisse t'égaler. Escuara, entre en danse.

SAUTRELA.

Heuscara da campora, eta goacen oro dançara.
O heuscara! laude ezac Garacico herria,
Ceren hantic uqhen baituc beharhuian thornuia.
Lehenago hi baitinçan lengoagetan azquena,
Orai aldiz içaneniz orotaco lehena.

Heuscaldunac mundu orotan preciatu ciraden;

PAS BALANCÉ.

L'escuara a vu le jour, allons tous à la danse. O escuara! rends grâces au pays de Garacy qui t'a donné un essor convenable. Jadis tu occupais le dernier rang parmi les idiomes, aujourd'hui le premier t'est réservé.

Les Escualdunac avaient l'estime du monde entier [1]; il n'en était

[1] Echepare l'a déjà dit, mais une fois ne lui suffit pas, il faut qu'il se répète. Après lui, le P. de Larramendi ira plus loin, quand, dédiant son *Diccionario trilinguc* à la très-noble et très-loyale province de Guipuzcoa, il écrira : « ... de las heroicas qualidades de V. S.

+54 LE PAIS BASQIE. Üaua liaicn leiigoagiaz berce oro burlalzeu , Ceren ecein scriptiiran eri deiten ez paitcen. Orai dute iccasiren nola gauça lionacen. Heuscaldiin den guiçon oroc alcha beea buriiia , Eci liuien lengoagia içanen da floria. Prince ela jauii luindiec , oroc haren galdia Scribatus balbalute iiihasteco desira. Désir liura coinplitu du Garacico naturac , Eta haren adisiiuide orai Bordelen denac. l.elien impriiniçalia heuscararen hura da ; Kasco oro obligatu iagoiticoz hargana. Et'oi lelori , bai lelo , ieloa çarai , leloa. Heuscarada campora ela goacen oro dançara. Uebile principium ineltor forluua sequatur. pas de même de leur idiome , parce qu'il n'élail pas écrit. Ün saura aujourd'hui combien est belle la langue des Kscualdunac. Due tout Escualdun lève la tète, car son langage est une llenr de parfum suave. Les princes et les grands seigneurs réclament qu'il soit écrit, afin qu'ils puissent l'apprenilre. Leurs désirs ont été accomplis par un originaire du pays de Garacy et par un de ses amis qui aujourd'hui habite Bordetiux. C'est cet ami (|ui , le premier, a fait imprimer l'escuara ; que tout Basque lui conserve une reconnaissance éternelle. El cela à lelo, oui lelo, vous êtes lelo, lelo. L'escuara a vu le jour, allons tous à la danse. Que ce faible wmmememenl ail une meilleure fortune. Tel est Vexegi monuinenivm du poète. Il est aussi gtorieux d'avoir écrit et fait imprimer du basque, qu'Horace pouvait l'étrc d'avoir le premier fait résonner aux oreilles latines la lyre de Lesbos. L'érudition et le souvenir du lyrique romain sont évidemment mêlés ici à l'inspiration originale. D'Echeparc était savant ; au séminaire, si ce n'est au dehors, il avait lu les classiques grecs et latins, et il lui en était resté quelque chose. Digitized by Google

Bana haien lengoagiaz berce oro burlatzen,
Ceren ecein scripturan eri deiten ez paitcen.
Orai dute iccasiren nola gauça honacen.

Heuscaldun den guiçon oroc alcha beça buruia,
Eci huien lengoagia içanen da floria.
Prince eta jaun handiec, oroc haren galdia
Scribatus halbatute iqhasteco desira.

Desir hura complitu du Garacico naturac,
Eta haren adisquide orai Bordelen denac.
Lehen imprimiçalia heuscararen hura da :
Basco oro obligatu iagoiticoz hargana.

Et'oi lelori, bai lelo, leloa çarai, leloa.
Heuscarada campora eta goacen oro dançara.

Debile principium melior fortuna sequatur.

---

pas de même de leur idiome, parce qu'il n'était pas écrit. On saura aujourd'hui combien est belle la langue des Escualdunac.

Que tout Escualdun lève la tête, car son langage est une fleur de parfum suave. Les princes et les grands seigneurs réclament qu'il soit écrit, afin qu'ils puissent l'apprendre.

Leurs désirs ont été accomplis par un originaire du pays de Garacy et par un de ses amis qui aujourd'hui habite Bordeaux. C'est cet ami qui, le premier, a fait imprimer l'escuara : que tout Basque lui conserve une reconnaissance éternelle.

Et cela à lelo, oui lelo, vous êtes lelo, lelo. L'escuara a vu le jour, allons tous à la danse.

Que ce faible commencement ait une meilleure fortune.

Tel est l'*exegi monumentum* du poëte. Il est aussi glorieux d'avoir écrit et fait imprimer du basque, qu'Horace pouvait l'être d'avoir le premier fait résonner aux oreilles latines la lyre de Lesbos. L'érudition et le souvenir du lyrique romain sont évidemment mêlés ici à l'inspiration originale. D'Echepare était savant : au séminaire, si ce n'est au dehors, il avait lu les classiques grecs et latins, et il lui en était resté quelque chose.

Arnaiild Oihenart, bien plus connu comme historien que comme poëte, l’est bien peu dans sa vie privée. Tout ce qu’on sait de lui, c’est que né à Mauléon, il se fit recevoir avocat au parlement de Navarre, et mourut ver.S'1675 ', apres avoir partagé son temps entre l’exercice de sa profession et l’étude des antiquités de sou pays. Le fruit tic .ses recherches en ce genre est une description de la Navarre et de la Gascogue, t)u’il publia à Piffis , en 1638, in-4°, sous le titre de Solitia utriusqve Vasconiæ, lum Ibericœ (uni Aquilanicœ , titre qui fut renouvelé en 1G5G. Cet ouvrage est divisé en trois livres, dont le premier contient quatorze chapitres, le second dix-sept, et le troisième treize. Le premier livre, qui sert de préface à tout l’ouvTagc, traite des anciens Vascons et des Cantabres, de la géographie de leur pays, de leurs mœurs , de leur langue et de celle des Basques. L’histoire ancienne de la Navarre et la généalogie de scs rois remplit en totalité le livre 11, qui se termine par un catalogue des anciens comte^s d’Aragon et de Biscaye. Enfin, le troisième livre, dans lequel, dit l’autem', il s’agit spécialement des Vascons d’Aquitaine, est consacré à l’histoire de la Gascogne et des familles qui l’ont gouvernée. Ecrit avec une grande lucidité et dans un très-bon style, ce livre est toujours recherché comme l’œuvre de l’un des ' Le P. Joseph de Horet, cilint aotre aoicor, qu'il appelle Meritor iillçnle, p de aup exaelt erudieion de nueelra fdad, ajonle qu'il rient d'apprendre sa mon, non sans une grande douleur. (Anealee del repue de Naearra, lir. III, chap. I, $ IV, n" 15; édit, de MDCCLXVI, in-Iolio, l. I, p. 89, col. 1.) Or, comme la permission d'imprimer du R. P. provincial , rapportée k la suite de l'épltre dédicatoirc, est datée du mois de décembre 1678, il est k croire que la mon d’Oihenart ne précéda pas de beaucoup cette époque. Digilized by Google

XIV

ARNAULD OIHENART

Arnauld Oihenart, bien plus connu comme historien que comme poëte, l'est bien peu dans sa vie privée. Tout ce qu'on sait de lui, c'est que né à Mauléon, il se fit recevoir avocat au parlement de Navarre, et mourut vers 1675 [1], après avoir partagé son temps entre l'exercice de sa profession et l'étude des antiquités de son pays. Le fruit de ses recherches en ce genre est une description de la Navarre et de la Gascogne, qu'il publia à Paris, en 1638, in-4°, sous le titre de *Notitia utriusque Vasconiæ, tum Ibericæ tum Aquitanicæ*, titre qui fut renouvelé en 1656. Cet ouvrage est divisé en trois livres, dont le premier contient quatorze chapitres, le second dix-sept, et le troisième treize. Le premier livre, qui sert de préface à tout l'ouvrage, traite des anciens Vascons et des Cantabres, de la géographie de leur pays, de leurs mœurs, de leur langue et de celle des Basques. L'histoire ancienne de la Navarre et la généalogie de ses rois remplit en totalité le livre II, qui se termine par un catalogue des anciens comtes d'Aragon et de Biscaye. Enfin, le troisième livre, dans lequel, dit l'auteur, il s'agit spécialement des Vascons d'Aquitaine, est consacré à l'histoire de la Gascogne et des familles qui l'ont gouvernée. Écrit avec une grande lucidité et dans un très-bon style, ce livre est toujours recherché comme l'œuvre de l'un des

[1] Le P. Joseph de Moret, citant notre auteur, qu'il appelle *escritor diligente, y de muy exacta erudicion de nuestra edad*, ajoute qu'il vient d'apprendre sa mort, non sans une grande douleur. (*Annales del reyno de Navarra*, liv. III, chap. I, § IV, n° 15; édit. de MDCCLXVI, in-folio, t. I, p. 89, col. 1.) Or, comme la permission d'imprimer du R. P. provincial, rapportée à la suite de l'épître dédicatoire, est datée du mois de décembre 1676, il est à croire que la mort d'Oihenart ne précéda pas de beaucoup cette époque.

LE l’ATS BASULE. 4j() historiens les plus éclairés et les plus judicieux de son temps, et fait regretter ((ue nous n’ayoas pas son histoire de la maison de ürammont Poète, Oihenart est loin, ce me semble, de mériter un éloge en rapport avec celui-là; mais peut-être un talent devait exclure l'autre. Publiées à Paris en 1057, sous le titre d’O.'^" Gastaroa ncurthizetan, La Jeunesse d'O. en wrs basques, ces poésies, qui forment comme l'appendice du recueil de proverbes basques rassemblés par le même écrivain , s’ouvrent par une espèce d’avant-propos destiné à montrer dans quel but il a publié les ell'usions de son atlolescence : « Combien fiue les Basques , dit^il , ayeut assés d’inclination à lu poésie, si est-ce qu’ils ont fait si peu d’ estât jusqu’ici d’en observer les réglés, et mesme do les connoistre, qu’en tout ce que nous avons, soit d’imprimé ou de manuscrit de leurs ouvrages poétiques , il y a fort peu de vers (|ui soient réguliers... C’est ce qui m’a obligé, apres avoir parlé de CCS réglés en un autre ouvrage *, à souffrir que ce peu de vers , qui m’estoient échappez en mon jeune âge, voye le joui-, afin qu’il apparoisse que la pratique de ecs réglés n’est pas si mal aisée en nostre langue, qu’aucuns se sont persuadez, et non point pour autre sujet ; car, comme en les composant, je n’avois cherché que mou divertissement , aussi ne pretens-jepas, par la publication •(ui s’en fera, participer à l’honneur qui accompagne les ouvrages des bons poètes. » Cette déclaration est-elle bien sincère '! En songeant combien ' nibcnart, il ce qu'il paraU,s’en occupait en 16A8, et rouillait les archives dans ce bui. Ayant soliicitè auprhs dn vice-roi de Navarre la permission de voir celies des Coiiiplcs, i Pampeline , cet oBlcicr demanda un rapport a son tribunal et refusa , se fondant sur ce que le véritable objet d'Oibenart était d’écrire contre l'occupation de la Navarre par les rois de Castille, et contre l'opinion qui attribuait les chaînes des armes du premier de ces royaumes b ia bataille de las Navas de Tolosa. (Adicimes al Dieeiomrio de aaligaedadtt de Xetarra, p. 238.) Il est de fait qu'Oibenart passe pour être l'auteur de deux traités de nature a jostltler le refus dn vice-roi : le premier, publié en I6£>, in-A°, sous le titre de f)cclaratiaa Aisloriqac de f iajaile «nrpalion et relealion de la Xavarre par lee Espagneti; le second, inédit et Intitulé : Xararra injaelè rea, etc., tire de Xatarrie repno eoalra jae faeqae aceapalo, etpoilalalio. A. U. M. On en trouve un long extrait dans les Metaoiret paar rkUloire de la Xaearre et de Flandre, etc., i>ar Auguste Callaud. A Paris, chei Mathieu Gniliemot, M.UC.XLVIll., in-folio, aux preuves, p. Itü. *

Nous ne savons de quel ouvrage Oihenart veut parler ; il n'y a rien de pareil dans le Xotilia ulrinaqiK Vaicanla;. Digiiized by Gocjgle

historiens les plus éclairés et les plus judicieux de son temps, et fait regretter que nous n'ayons pas son histoire de la maison de Grammont [1].

Poëte, Oihenart est loin, ce me semble, de mériter un éloge en rapport avec celui-là; mais peut-être un talent devait exclure l'autre. Publiées à Paris en 1657, sous le titre d'*O.ten Gastaroa neurthizetan, La Jeunesse d'O. en vers basques,* ces poésies, qui forment comme l'appendice du recueil de proverbes basques rassemblés par le même écrivain, s'ouvrent par une espèce d'avant-propos destiné à montrer dans quel but il a publié les effusions de son adolescence : « Combien que les Basques, dit-il, ayent assés d'inclination à la poësie, si est-ce qu'ils ont fait si peu d'estat jusqu'ici d'en observer les regles, et mesme de les connoistre, qu'en tout ce que nous avons, soit d'imprimé ou de manuscrit de leurs ouvrages poëtiques, il y a fort peu de vers qui soient reguliers... C'est ce qui m'a obligé, apres avoir parlé de ces regles en un autre ouvrage [2], à souffrir que ce peu de vers, qui m'estoient échappez en mon jeune âge, voye le jour, afin qu'il apparoisse que la pratique de ces regles n'est pas si mal aisée en nostre langue, qu'aucuns se sont persuadez, et non point pour autre sujet; car, comme en les composant, je n'avois cherché que mon divertissement, aussi ne pretens-je pas, par la publication qui s'en fera, participer à l'honneur qui accompagne les ouvrages des bons poëtes. »

Cette déclaration est-elle bien sincère? En songeant combien

[1] Oihenart, à ce qu'il paraît, s'en occupait en 1648, et fouillait les archives dans ce but. Ayant sollicité auprès du vice-roi de Navarre la permission de voir celles des Comptes, à Pampelune, cet officier demanda un rapport à son tribunal et refusa, se fondant sur ce que le véritable objet d'Oihenart était d'écrire contre l'occupation de la Navarre par les rois de Castille, et contre l'opinion qui attribuait les chaînes des armes du premier de ces royaumes à la bataille de las Navas de Tolosa. (*Adiciones al Diccionario de antiguedades de Navarra*, p. 238.) Il est de fait qu'Oihenart passe pour être l'auteur de deux traités de nature à justifier le refus du vice-roi : le premier, publié en 1625, in-4°, sous le titre de *Déclaration historique de l'injuste usurpation et retention de la Navarre par les Espagnols;* le second, inédit et intitulé : *Navarra injustè rea*, etc., *sive de Navarræ regno contra jus fasque occupato, expostulatio. A. O. M.* On en trouve un long extrait dans les *Memoires pour l'histoire de la Navarre et de Flandre*, etc., par Auguste Galland. A Paris, chez Mathieu Guillemot, M.DC.XLVIII., in-folio, aux preuves, p. 110.

[2] Nous ne savons de quel ouvrage Oihenart veut parler; il n'y a rien de pareil dans le *Notitia utriusque Vasconiæ*

 (le fois il eti a ét(3 fait de semblables, on est eu di'oit d’en douter. Bon mari , comme nous le verrons plus tard , Oiheuart dut être aussi bon père , et les fruits de ses efforts poétiques eurent sûrement part à sa tendresse. Voyons quelle place ils doivent oeeujter dans notre estime. La plupart des poésies dont il s’agit sont des élégies amoureuses dont le fonds se retrouve partout , chez les anciens et chez les modernes, depuis Tibulle et Catulle jus(|u’à Paruy, mais avec moins de variété. Le poëte souletin, s’adressant à l’objet de sa passion, pimle de la jteine qu’il a prise pour se faire aimer, du contentement qu’il ressentait (|uaud sa maitressc attendait sa rencontre sur la route et qu’il pouvait lui adresser la parole. Il finit ainsi : ."iiri l)ai balen errailera Esenthoske chois cre? Orai , zure raines hilzcra .Nühela, ikhusiz bercre? Ceren fwrhetus zurgorreli Baitaguidasu zure aldcti ? Coren berhetus zurgorreti , Baitaguidasu horla beti? (Ne pourriez- vous donc pas oser me dire un oui , en me voyant sur le point de mourir inaiulenanl du mal que vous nie faites souffrir? — Mais pourquoi donc nie regardez-vous avec hauteur? l'ouniuoi donc me regardez-vous toujours ainsi avec hauteur, de votre côté?) Dans la pièce qui porte le n“ 11, Oiheuart se plaint à une certaine Marguerite des riguciu^ dont elle paie son amour : Margarita , Badaidita Othe buts sin eguitez , Beguis ourdin Bezain gordin Zarcla zure eguitez? (Margiienle, se pourrait-il ((ue, malgré vos vains serments, vos actes pour moi fussent aussi cruels que vos yeux bleus?) il lui rappelle qu’il l’a servie et courtisée pendant longtemps : « Souvenez- vous, dit-il, combien j'ai été ferme et lidèle dans mon Digitized by Google

de fois il en a été fait de semblables, on est en droit d'en douter. Bon mari, comme nous le verrons plus tard, Oihenart dut être aussi bon père, et les fruits de ses efforts poétiques eurent sûrement part à sa tendresse. Voyons quelle place ils doivent occuper dans notre estime.

La plupart des poésies dont il s'agit sont des élégies amoureuses dont le fonds se retrouve partout, chez les anciens et chez les modernes, depuis Tibulle et Catulle jusqu'à Parny, mais avec moins de variété. Le poëte souletin, s'adressant à l'objet de sa passion, parle de la peine qu'il a prise pour se faire aimer, du contentement qu'il ressentait quand sa maitresse attendait sa rencontre sur la route et qu'il pouvait lui adresser la parole. Il finit ainsi :

Niri bai baten erraitera
Esenthoske ehois ere?
Orai, zure mines hilzera
Nohela, ikhusiz berere?

Ceren berhetus zurgorreti
Baitaguidasu zure aldeti?
Ceren berhetus zurgorreti,
Baitaguidasu horla beti?

(Ne pourriez-vous donc pas oser me dire un oui, en me voyant sur le point de mourir maintenant du mal que vous me faites souffrir? — Mais pourquoi donc me regardez-vous avec hauteur? Pourquoi donc me regardez-vous toujours ainsi avec hauteur, de votre côté?)

Dans la pièce qui porte le n° II, Oihenart se plaint à une certaine Marguerite des rigueurs dont elle paie son amour :

Margarita,
Badaidita
Othe huts sin eguitez,
Beguis ourdin
Bezain gordin
Zarela zure eguitez?

(Marguerite, se pourrait-il que, malgré vos vains serments, vos actes pour moi fussent aussi cruels que vos yeux bleus?)

Il lui rappelle qu'il l'a servie et courtisée pendant longtemps :

« Souvenez-vous, dit-il, combien j'ai été fervent et fidèle dans mon

458 LE PATS BASQUE. iunour (Kjiir vous , combien j'ai toujours clé empresse a e.\écuter vo.s ordres. » li'emimt iiizaii Su tan izan Bethi tinc ela ekuru , Cein , manura Ere, ardura Eme bethi et' aiduru. Une pareille constance mérite bien d'éfre récompensée : Et' uztazu, Guticiazu Nizan hori berere Amerstera , Pot RUitora , Dudan zuri lioth erc. fiuero azquenic , Beharrenic Emadazu dudana , Margarita, Jin congita Gauan betiin zugaiia. (Laissez-moi , au moins, n'ver ce que j'ai ambitionné le plus ; le ilroil de vous donner des baisers. — El enfin accordez-moi , Marguerite, ce dont j'ai le idiis be.soin : la liberté de venir auprès de vous une fois chaque nuit.) üaiis la pièce qu'il a intitulée Art/via darizannri (A celle qui fut la lumière), Oihenart montre, je ne dirai pas plus d'habileté comme versificateur, mais plus de sentiment poétique, peut-être aussi plus de passion : « Sans loi, .Argiiia, les jours et les nuits ne sont rien pour moi, s'écrio-l-il au début; sans toi, je ne suis qu'un simple aveugle, car lu es ma lumière. • Gauic egunic, Estinat hounic, Ilirequi ezpaniz, Arguia, Hirequi cz|ianiz, llsu hulsa niz, Cereii Imihis cne arguia. •> Ue même que les aigiullcs du cadran, conduites par un engrenage Digitized by Google

amour pour vous, combien j'ai toujours été empressé à exécuter vos ordres. »

Cembat nizan
Sutan izan
Bethi tinc eta ekuru;
Cein, manura
Ere, ardura
Erne bethi et' aiduru.

Une pareille constance mérite bien d'être récompensée :

Et' uztazu,
Guticiazu
Nizan hori berere
Amerstera,
Pot guitera,
Dudan zuri both ere.
Guero azquenic,
Beharrenic
Emadazu dudana,
Margarita,
Jin congita
Gauan behin zugana.

(Laissez-moi, au moins, rêver ce que j'ai ambitionné le plus : le droit de vous donner des baisers. — Et enfin accordez-moi, Marguerite, ce dont j'ai le plus besoin : la liberté de venir auprès de vous une fois chaque nuit.)

Dans la pièce qu'il a intitulée *Arguia darizanari* (A celle qui fut la lumière), Oihenart montre, je ne dirai pas plus d'habileté comme versificateur, mais plus de sentiment poétique, peut-être aussi plus de passion :

« Sans toi, Arguia, les jours et les nuits ne sont rien pour moi, s'écrie-t-il au début; sans toi, je ne suis qu'un simple aveugle, car tu es ma lumière. »

Gauic egunic,
Estinat hounic,
Hirequi ezpaniz, Arguia;
Hirequi ezpaniz,
Itsu hutsa niz,
Ceren baihis ene arguia.

« De même que les aiguilles du cadran, conduites par un engrenage

 acéré, vont, du leurs pointes efliléos , indiipier juste l’iieure tle midi , — de même aussi, entraiuo par une force invincilile, depuis (pie tu m'as frappé au cœur, je t'^yiparticns irrévocablement de corps ou de souvenir jusque dans mon sommeil. » Cadran-orrazac , Bnrdin-aiz lazac , Hun([ui eia biistan inehea, dhuchen, lian liara, Eguerditara Uiaducan punta clieliea. Ni , hala liala. Tiras beçala , Hic ioz guoroz bihozean , Hiri gorpizes , Beti, ed' orhizes Narain, baif are lozean. Le poëte finit par demander un rendez - vous dans un lieu secret , afin que le monde ne jase point. Protestations d'amour, plaintes sur l’indifterence qui les accueille , telle est la substance de l’élégie IV, qui commence ainsi : Zutaz berzeric Nehor maiteric Eztudalaric herrian, etc. . La suivante mérite davantage l’attention; ou y lit ces vers, qui nous montrent à quel point l’auteur poussait la témérité dans sa jeunesse : üauas, epaiscas, zur cchen sartuz, Em’ ibiliz, eme bat sartuz. Eta bastazes , gambara bilan Iraganic, beldnr banditan , Net bat sarturic, zur’ ob’ ondora Banatorra , zuc heiagora Eguilenduzu, ni hautzemanic. Et' ordu bartan , gaeboa nie , Leiboti iauziz , ohoin’ iduri , Hilpenan Iwbar dut izuri. (La nuit si , comme un larron , je pénétre sous votre toit , et qu'on marchant sur la pointe des pieds et retenant mon baleine je monte à tâtons vers votre cbambre, que j’arrive essoufflé et saisi do crainte Digitized by Google

acéré, vont, de leurs pointes effilées, indiquer juste l'heure de midi ; — de même aussi, entraîné par une force invincible, depuis que tu m'as frappé au cœur, je t'appartiens irrévocablement de corps ou de souvenir jusque dans mon sommeil. »

Cadran-orrazac,
Burdin-aiz lazac,
Hunqui eta bustan mehea,
Chuchen, han hara,
Eguerditara
Diaducan punta chehea.

Ni, hala hala,
Tiras beçala,
Hic ioz gueroz bihozean,
Hiri gorpizes,
Beti, ed' orhizes
Narain, bait' are lozean.

Le poëte finit par demander un rendez-vous dans un lieu secret, afin que le monde ne jase point.

Protestations d'amour, plaintes sur l'indifférence qui les accueille, telle est la substance de l'élégie IV, qui commence ainsi :

Zutaz berzeric
Nehor maiteric
Eztudalaric herrian, etc.

La suivante mérite davantage l'attention ; on y lit ces vers, qui nous montrent à quel point l'auteur poussait la témérité dans sa jeunesse :

Gauas, epaiscas, zur' echen sartuz,
Em' ibiliz, eme hat sartuz,
Eta hastazes, gambara bilan
Iraganic, beldur handitan,
Net hat sarturic, zur' oh' ondora
Banatorra, zuc heiagora
Eguiten duzu, ni hautzemanic,
Et' ordu hartan, gachoa nic,
Leihoti iauziz, ohoin' iduri,
Hilpenan behar dut izuri.

(La nuit si, comme un larron, je pénètre sous votre toit, et qu'en marchant sur la pointe des pieds et retenant mon haleine je monte à

460 LE FATS BASQUE. jusqu'auprès de votre lit , aussitdt vous poussez des cris d'alarme , en me surprenant dans votre appariement. Alors, que mon malheur est grand! je suis obligé de sauter par la fenôtfe comme un voleur, et de fuir emportant avec moi un clftigrin mortel. 1 La maîtresse d'Oiheuart lui échappe par son mariage avec uii homme riche. Le poëte alors compose une complainte, claus la((uclle il place tout ce que l'on peut dire eu pareil cas. « Plût à Dieu, s'écrie-t-il au milieu de la pièce, que jamais on n'eût introduit l'horrible mode d'accroître sa fortune aux dépens d'une fille! Plût à Dieu que cette mode eût été détruite dè.s son apparitionl — Marier sa fille dans l'unique but d'avoir de la fortune, non, ce n'est pas la marier, c'est la vendre. L'acheteur, son mari, que mériterait-il'f — Des cornes. » Ëgundan' e.z ailis iaio gachtaguina Onaren ederza , nescato segui , Edo iaio eta berhala Hil ailiz, inhar beçala. ünarsun-trucu hutz, alav' ezconzea, Ezta hori ezconze , bana da faisca ; Haren erosle senarrac Cer meresi luque? — .Adarrac. Avant de linir, Oihenart apost rophe ainsi l'objet de ses suppliantes iu-deurs ; Gau egun, goiz arrats, edatc iatean Ebilte-gueldize , iakite-ezatcan , Zutaz dizut phensamendu , Neure pere luzamendu. (Ma bietiraimèe , la nuit, le jour, le matin , le soir, dans mou boire, dans mon manger, dans mes courses, dans mes haltes, à mon lever, à mou coucher, je ne songe qu'à vous, à vous qui perpétuez mes peines.) La pensée cxprinice dans ce couplet n'a rien que de très-ordinaire ; je n'aurais pas songé à la faire remarquer, si je n'eusse voulu montrer l'heureux parti qu'un autre poëte a su en tirer dans une pièce du même genre '. ' Ballb day ind nighl , Ny fanry's Oighl Digitized by Google

ARNAULD 0IHEN4BT. 461 Jusqu'il préaciit nous avons vu des poésies qui semblent avoir été composées pour l'usage pei-sonnel de l'auteur ; en voici maintenant qu'il a faites pour d'autres ou en vue de l'art. Ce sont les élégies VII et VIII, où il fait parler une femme. Dans la première, elle se plaint « d'uii être sourd et cruel qui ne veut que sa perte; » puis, l'appelant bien-aimé, elle le prie île lui faire connaître ses intentions. Dans l'autre, il y a encore des plaintes et une apostrophe au bien-aimé; mais c'est pour lui recommander de ne point se laisser rebuter par la résistance de parents liarbares. Les pièces X, XI, XII et XIII ne diflèrent du plus grand nombre de celles de ce recueil (|ue par les portniits de beautés qui s'y trouvent. On s'arrête plus volontiers au morceau qui vient après, et qui n'est qu'une traduction de Marot * ; • L'iiiver, par un temps neigeux, Lastana me frappa au nez d'une iKiute de neige... — ... la neige, quelque froide qu'elle soit, a mis le feu dans mon «eur. — ... Aujourd'hui, cliose surprenante, le froid produit en moi le feu , et l'eau en ravive la flamme. — ü Lastana I si je pouvais vous communiquer une partie de ce feu ((ui me dévore , il me semble que mon mal serait soulagé d'autant, etc. » Voyons maintenant la pièce de Marot ; Anne par jeu me jecta de la neige Que je cuydoys froide certainement; Mais c'estoit feu , l'experience en ay-je , Car embrasé je fuz soubdainemenl. Is ever wilb mr Jean. 1 M« ber in tbe dewj flower, Sae lorcly, sweel, and fair; I bear ber voice in ilka bird, Wi' innsic cbarm Ibe air : Tbere's nol a bonnie flow'r Ibat sprinav, By fountain , sbaw, or green , Noi yel a bonnie bird ibat sing'i , But niinds me o' iny Jean. (Lottly Jean, in lhe Caleianian muiicnl Rtpfriorf, etc. Edinborgb : prinled by Oliver and Co., INOC, in-8°, p. 28, «9.) ' D'Autu qui luijecla if la neige, épigr. CXU (èdll. de la Haye, 17X1, I. iil, p. loi), onliv. lii, 6pigr. Xl.iX (édit, de Paris, M.DCCC.XXIV., in-K°, I. il,p. 4.77). M. Arbiile Jobinal i'a publii-e romme anonyme et inédite dans la Retue du Midi, 2' série, 1. 1 (Monlpeliier, cher (iras, 1844, in-8"), p. 53, d'après nn mannscril de la Bibiiolbéqne royale de la Haye , ani armes de René de Chiions , prince d'Orange. Digitized by Google

Jusqu'à présent nous avons vu des poésies qui semblent avoir été composées pour l'usage personnel de l'auteur ; en voici maintenant qu'il a faites pour d'autres ou en vue de l'art. Ce sont les élégies VII et VIII, où il fait parler une femme. Dans la première, elle se plaint « d'un être sourd et cruel qui ne veut que sa perte ; » puis, l'appelant *bien-aimé*, elle le prie de lui faire connaître ses intentions. Dans l'autre, il y a encore des plaintes et une apostrophe au bien-aimé ; mais c'est pour lui recommander de ne point se laisser rebuter par la résistance de parents barbares. Les pièces X, XI, XII et XIII ne diffèrent du plus grand nombre de celles de ce recueil que par les portraits de beautés qui s'y trouvent. On s'arrête plus volontiers au morceau qui vient après, et qui n'est qu'une traduction de Marot [1] :

« L'hiver, par un temps neigeux, Lastana me frappa au nez d'une boule de neige... — ... la neige, quelque froide qu'elle soit, a mis le feu dans mon cœur. — ... Aujourd'hui, chose surprenante, le froid produit en moi le feu, et l'eau en ravive la flamme. — O Lastana ! si je pouvais vous communiquer une partie de ce feu qui me dévore, il me semble que mon mal serait soulagé d'autant, etc. »

Voyons maintenant la pièce de Marot :

Anne par jeu me jecta de la neige
Que je cuydoys froide certainement ;
Mais c'estoit feu, l'experience en ay-je,
Car embrasé je fuz soubdainement.

Is ever with my Jean.
I see her in the dewy flower,
Sae lovely, sweet, and fair ;
I hear her voice in ilka bird,
Wi' music charm the air :
There's not a bonnie flow'r that springs,
By fountain, shaw, or green,
Not yet a bonnie bird that sings,
But minds me o' my Jean.

(*Lovely Jean*, in *the Caledonian musical Repertory*, etc. Edinburgh : printed by Oliver and Co., 1806, in-8°, p. 28, 29.)

[1] *D'Anne qui lui jecta de la neige*, épigr. CXLI (édit. de la Haye, 1731, t. III, p. 101), ou liv. III, épigr. XLIX (édit. de Paris, M.DCCC.XXIV., in-8°, t. II, p. 437). M. Achille Jubinal l'a publiée comme anonyme et inédite dans la *Revue du Midi*, 2e série, t. I (Montpellier, chez Gras, 1844, in-8°), p. 53, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de la Haye, aux armes de René de Châlons, prince d'Orange.

469 I.E PATS BASQUE. l'uis que le fou loge secrelemeiU Dedans la neige , où Irouveray-je place Pour n'ardre point? .\nne , ta seule grâce Kslaindre peut le feu , que je sens bien , Non point par eau , par neige ne i>ar glace , Mais par sentir un feti pareil au mien. Mais Oiheiiart me rappelle, Je m'empresse de revenir à lui. Je pourrais encore citer une pièce que l'on croiniif traduite de Pétrarque; mais j'ai hâte d'arriver à celle «[u'Oilienart a intitulée Escontidearen hil-kechua Museen conira, et t|ui est véritablement la perle de son recueil. C'est une plainte contre les Muscs, sur la perte de sa femme, composition à laquelle on est peut-être en droit do reprocher de la prolixité et un emploi surabondant de la mythologie et de l'allégorie, mais t|ui n'eu oflre pas moins des beautés réelles. Oihenart s'adresse ainsi aux neuf sœurs : « Déesses , je me suis consacré à votre service , j'ai publié dans ces pays votre nom i)resque inconnu auparavant; j'ai tiré de robscurilé, pour les mettre au grand jour, vos mœurs, vos habitudes, dont nous n'avions par encore entendu parler. Eu b'S empruntant iV une langue étrangère , je les ai appropriées à la nétre et déposées dans les mains ile.s versitlcateurs basques. • Devenu votre partisan et votre esclave depuis longtemi)s, je pensjds que, le malheur venant à me frapper, je trouverais en vous des protectrices et des soutiens, (|ue vous seriez mes voLsines et mon refuge... je m'abusais graiideraenl; car à l'heure où je poussais mes cris de détresse , vous n'étes point accourues à mon secours... « Vous avez laissé mourir ma Joaua, Joana venue du ciel sur la terre pour me rendre la vie légère, Joana, mon épouse chérie, mon C(i*or, l'objet de mes pensées. « Jadis le fardeau seul «le mes affaires me paraissait un lu'u i>esant. Au lieu d'un fardeau , j'en ai deux aujourd'hui : le sien et le mien, (lommeut ne pas succomber, mes épaules pliant, fuyant sous ce fardeau? Comment ne pas tomber la tète en bas ou la face contre terre? Comment ne pas tue briser? • Il y a longtemps que je serais descendu dans la tombe, que j'y serais devenu la pAturc des vers , si elle n'eût pris soin de moi. (Jtiand accablé sous le poids du mal, j'étais près do mourir, je l'ai toujours eue i)our gardientic, elle n'a jamais bougé de mon côté*; elle y est ilenicurée silencieusi* , active et éveillée. Dès <|ue j'eniriù en convaDigitized by Google

Puis que le feu loge secretement
Dedans la neige, où trouveray-je place
Pour n'ardre point? Anne, ta seule grace
Estaindre peut le feu, que je sens bien,
Non point par eau, par neige ne par glace,
Mais par sentir un feu pareil au mien.

Mais Oihenart me rappelle, je m'empresse de revenir à lui.

Je pourrais encore citer une pièce que l'on croirait traduite de Pétrarque; mais j'ai hâte d'arriver à celle qu'Oihenart a intitulée *Escontidearen hil-kechua Museen contra,* et qui est véritablement la perle de son recueil. C'est une plainte contre les Muses, sur la perte de sa femme, composition à laquelle on est peut-être en droit de reprocher de la prolixité et un emploi surabondant de la mythologie et de l'allégorie, mais qui n'en offre pas moins des beautés réelles. Oihenart s'adresse ainsi aux neuf sœurs :

« Déesses, je me suis consacré à votre service, j'ai publié dans ces pays votre nom presque inconnu auparavant; j'ai tiré de l'obscurité, pour les mettre au grand jour, vos mœurs, vos habitudes, dont nous n'avions par encore entendu parler. En les empruntant à une langue étrangère, je les ai appropriées à la nôtre et déposées dans les mains des versificateurs basques.

« Devenu votre partisan et votre esclave depuis longtemps, je pensais que, le malheur venant à me frapper, je trouverais en vous des protectrices et des soutiens, que vous seriez mes voisines et mon refuge... je m'abusais grandement; car à l'heure où je poussais mes cris de détresse, vous n'êtes point accourues à mon secours...

« Vous avez laissé mourir ma Joana, Joana venue du ciel sur la terre pour me rendre la vie légère, Joana, mon épouse chérie, mon cœur, l'objet de mes pensées.

. . . . . .

« Jadis le fardeau seul de mes affaires me paraissait un peu pesant. Au lieu d'un fardeau, j'en ai deux aujourd'hui : le sien et le mien. Comment ne pas succomber, mes épaules pliant, fuyant sous ce fardeau? Comment ne pas tomber la tête en bas ou la face contre terre? Comment ne pas me briser?

« Il y a longtemps que je serais descendu dans la tombe, que j'y serais devenu la pâture des vers, si elle n'eût pris soin de moi. Quand accablé sous le poids du mal, j'étais près de mourir, je l'ai toujours eue pour gardienne, elle n'a jamais bougé de mon côté; elle y est demeurée silencieuse, active et éveillée. Dès que j'entrai en conva-

ARNAt'LD OIHENART. 4s ce moment je renonce à votre service. Que personne désormais (je n’ai plus envie de vei-sifier) ne vienne me demander des vers ou des chansons, ipi’on ne me demande que des pleurs ou des lamentations; mon uniipic désir est d’aller rejoindre ma Joana , dans la fosse du cimetière , dans l’air ou dans le ciel, au lieu de son séjour. » Imlépêndamiiient du sentiment dont ces vers sont pleins, ils révèlent une circonstance intéressante de la vie d’Oihenart ; c’est que, non content de faire des vers pour lui, il en composait encore pour ceux ((ui venaient lui en demander. Il est à présumer que les élégies VII et VIll dont nous parlions tout à l’heure , ont été écrites pour les femmes qu’il y fait parler. Ai-je dit que la plainte contre les Muses (îtait une belle chose? Digilized by Google

lescence, elle était là pour me donner le bras et pour m'empêcher de tomber.... Assise à mes pieds, elle modérait mes excès, apaisait mes colères. Tantôt elle enflammait mon cœur tiède pour les choses qui demandent de l'amour, tantôt elle le raffermissait dans le chemin du devoir. »

N'y aurait-il point ici une réminiscence de la cinquième élégie du livre Ier de Tibulle?

> Ille ego, cum tristi morbo defessa jaceres.
> Te dicor votis eripuisse meis, etc.

« Renonçant à toutes mes occupations, m'arrivait-il, ô Muses, de songer à labourer dans vos plaines désertes? Elle corrigeait mes fautes, elle faisait ce que j'aurais dû faire, prenait la charrue, excitait les bœufs, semait, fauchait la moisson, faisait tout le travail imaginable, comme si elle n'eût pas été fille de gentilhomme, comme si elle eût dépouillé son existence de femme pour prendre celle d'un jeune ouvrier.

« Elle n'est pas morte de vieillesse; elle s'est éteinte, contre son gré, de fatigue et de consomption, semblable aux giroflées qui, dans un jardin inculte, se flétrissent et meurent quand elles ne sont point arrosées au milieu des fortes chaleurs de l'été.

« Si elle eût eu pour médecin le dieu dont vous êtes les nymphes et que vous appelez *Phébus*, si ce dieu l'eût auscultée, touchée de ses mains, oh! certainement elle aurait recouvré la santé; mais vous ne l'avez pas prié de la guérir, ou, si vous l'avez fait, il ne s'est pas souvenu de votre prière, ou bien peu lui importait la vie ou la mort de Joana.

« Eh bien, puisque vous faites si peu de cas de moi, dès ce moment je renonce à votre service. Que personne désormais (je n'ai plus envie de versifier) ne vienne me demander des vers ou des chansons, qu'on ne me demande que des pleurs ou des lamentations; mon unique désir est d'aller rejoindre ma Joana, dans la fosse du cimetière, dans l'air ou dans le ciel, au lieu de son séjour. »

Indépendamment du sentiment dont ces vers sont pleins, ils révèlent une circonstance intéressante de la vie d'Oihenart : c'est que, non content de faire des vers pour lui, il en composait encore pour ceux qui venaient lui en demander. Il est à présumer que les élégies VII et VIII dont nous parlions tout à l'heure, ont été écrites pour les femmes qu'il y fait parler.

Ai-je dit que la plainte contre les Muses était une belle chose?

4«4 I.E PITS BASQUE Je ne m’en dédis pas; mais ii cette poésie où l’art contient le sentiment dans les règles recommandées par Batteux et Laharpe , je ne puis m'empêcher de préférer les accents naïfs et fervents d’un paysan souletin (lui vient de perdre sa mère. Tout à sa douleur, il y associe la cloche de son village et le ciel , ((ui s’otivre à sa piété fdialc et à sa foi ; la cloche , le ciel , versent des larmes ; les fontaines tarissent; ses yeux, ()ui leur ressemblent, ne tariront jamais. Enfin, il n’est pas jusqu’au soleil auquel il no s’adresse en des termes qui rappellent une éloquente apostrophe de Dante >, dont n’a rien à craindre l’auteur inconnu de ce beau morceau *, pas plus qu’il n’a à redouter l’atîcusation d’avoir copié le grand poète ' La vostra nominanza è color d’erba , Cbc Time c *a , e quel la discolora Per cni cll'cscc délia terra acerba. (Purçalorio, cant. XI, si. 39.) ’ Voici le texte et la Iradarilon; noos en sommes redevables !i M. Arrba, loi-niPme d'Aussurucq : AlznnicDco zelnla La cloche d'Aussnnicq Nlfiarrrz arlda ; Verse des larmes ; Goure ama boim, mailla, Notre mire bonne, ebérie, Goiz bountan hil beila. Est morte ce malin. — Hamazorizi ctaun ela hougueila bian, En mil huit cent vingt-dcni, Agorrilarcn hamazorizignerenlan , Le diz-bnitiime du mois d'aodl , Ama hil beltzcicun aurhlden artlan , Notre mire expira an milien de ses enfants , Goiz goizanco himrguerrcn orcnlan. Sur les trois heures du malin. — Agorrilan, ulbnrriac dirade agorlzen. En août, les fontaines tarissent, Odeice ezteiclacoz houric ekharten. Parce que las nuages ne leur portent pas d'eau. Goure beguiac dirade uthurrilzen Nos jteux deviennent des fontaines; Ezpeitirade scculan agorluren. Ils ne tariront jamais. — Agorrila egunac ala egun gaisloac ! Les jours d'aodt , quels terribles Jours ’ Gaiizerazien beitutu arauz ekbi bcronac. Sans doute que le soleil ardent les rend mauvais. Ekbia , go^da ilzac bire Icinbnrac ; Soleil , cache tes rayons ; Bitia beiln gaidu goure ama bonnar. Notre bonne mère a perdu la vie. Gazieric biizia bai , ala hlize Irislla ! Mourir jeune , ob ! quelle triste mon ! Ekbia , bire Icinbnrac uxallien die lilia. Soleil , ton rayon llèlril la Iteur. Ekharten duca bal hirekiii bizia , Porles-tn donc avec loi la vie, Biziarekilan orano biizia? Et avec la vie la mort encore? Arima hounec dote bidian, umen, euri; Les bonnes Ames, dit-on, ont sur leur roule la l.anzerra goizaz gucroz AIzururun da ari. Depuis ce malin il bruine k Anssurucq. (pluie; ülhoilzc eguizie oroc Gincoari Adressez tous des prières k Dieu Balzarre eguin dizon gour' ama honnari. Pour qu'il fasse bon accoeil k notre bonne mère. Zeltac zaballuric oral dulol ikbousten.

Je vois luainlenanl les deux ouverts, Ainguriac lehian oro dirade jarlen. Je vois tous les anges dans rempressemenl. Ainguru bal goili harat da joailen ; Un ange monte vers le ciel ; Gu irlsleric gulrade beben baralzeu. Nous, nous restons ici-bas dans ramiciiaii. Digitized by Google

AHNAIILD OIRENABT. 465 florentin , parce qu'il se trouve encore dans l'un de ses canzoni un passage qui présente une ressemblance frappante avec le couplet final du galkhechia , ou complainte basque Après l'élégie d'Oüieuart, dont nous avons l'eproduit la plus grande partie, viennent des vers de dévotion, qui sont là parfaitement à leui- place; il est naturel de penser qu'ils furent le fruit du veuvage de l'auteur, au moins de son Age mûr. Ce sont les commandements de Dieu et de l'Église et un noël, dont il n'y a rien à dire autrement que pour louer le but pieux de cette sorte de poésies. Une traduction du canticiue de Siméon et du Vexilla Regis ferme la marche de celles d'Oiheuart , dans l'exemplaire de la Bibliothèque impériale, l'un des trois connus. Celui de M. Balas(|ue, dont nous avons fait usage pour notre édition *, contient de plus douze pages de vers dont je suis fort embarrassé pour iudi(iuer la paternité , le commencement et la fin de cette partie n'existant plus. Ce sont, comme dans celles que nous venons d'analyser, des déclarations d'amour et des plaintes contre les obstacles que les femmes de bien ne manquent jamais d'opposer aux galants qui les recherchent, espèce d'eau fade et donnante au milieu de laquelle on trouve un Ilot plein de charme et de fniichem', c'est-à-dire, pour parler sans figure, une idylle dans le geime de celles de Théocrite. Il est seulement à regretter qu'elle ne finisse piis , et que l'aventure qu'elle laisse soupçonner ne soit pas un peu plus nettement indiquée. Je n'ai plus à signaler que l'éloge de M. de Sauguis, conseiller < Mort' b 11 donni tui, ch' en si belli. Leriva gli ocebi miel bagaiti in pianli; F. «edea, che pareaii pioggia di manDa Gli iDgeli, che tornavan snso In cielo, etc. (Sontlli e cauioni di Dante Alatkieri nela na Vila nuova , lib. I. {Rime di diverti aniicki antori lotctni , etc. Slaii.pala in Vinrgia per lo. Anlonio, e Fralelli da Sabla. Nell' anno del Signore, M D XXXII, pelli in-8°, toi. 10 rerlo, y. îî.) ' Il se trouye mainleuant b la Bibliolhèqnc publique de la yille de Bayonne. Quant au troisième eiemplaire, il est conseryé dans les Archiyes de la maison d'ArraIng, b Haulèon , où celle d'OIhenart existe encore. Je me suis laissé dire qu'ii y ayait aussi une autre maison du même nom b Saint-Palais, dans la basse Navarre ; aurait-elle apiiarlenn b la famille d'ArnauldT 30 Digilized by Google

florentin, parce qu'il se trouve encore dans l'un de ses *canzoni* un passage qui présente une ressemblance frappante avec le couplet final du *galkhechia*, ou complainte basque [1].

Après l'élégie d'Oihenart, dont nous avons reproduit la plus grande partie, viennent des vers de dévotion, qui sont là parfaitement à leur place; il est naturel de penser qu'ils furent le fruit du veuvage de l'auteur, au moins de son âge mûr. Ce sont les commandements de Dieu et de l'Église et un noël, dont il n'y a rien à dire autrement que pour louer le but pieux de cette sorte de poésies. Une traduction du cantique de Siméon et du *Vexilla Regis* ferme la marche de celles d'Oihenart, dans l'exemplaire de la Bibliothèque impériale, l'un des trois connus.

Celui de M. Balasque, dont nous avons fait usage pour notre édition [2], contient de plus douze pages de vers dont je suis fort embarrassé pour indiquer la paternité, le commencement et la fin de cette partie n'existant plus. Ce sont, comme dans celles que nous venons d'analyser, des déclarations d'amour et des plaintes contre les obstacles que les femmes de bien ne manquent jamais d'opposer aux galants qui les recherchent, espèce d'eau fade et dormante au milieu de laquelle on trouve un îlot plein de charme et de fraîcheur, c'est-à-dire, pour parler sans figure, une idylle dans le genre de celles de Théocrite. Il est seulement à regretter qu'elle ne finisse pas, et que l'aventure qu'elle laisse soupçonner ne soit pas un peu plus nettement indiquée.

Je n'ai plus à signaler que l'éloge de M. de Sauguis, conseiller

[1] Mort' è la donna tua, ch'era si bella.
Levava gli occhi miei bagnati in pianti;
E vedea, che parean pioggia di manna
Gli angeli, che tornavan suso in cielo, etc.

(*Sonetti e canzoni di Dante Alaghieri nela sua* Vita nuova, lib. I. (*Rime di diversi antichi autori toscani*, etc. Stampata in Vinegia per Io. Antonio, e Fratelli da Sabio. Nell' anno del Signore, M D XXXII, petit in-8°, fol. 10 recto, v. 22.)

[2] Il se trouve maintenant à la Bibliothèque publique de la ville de Bayonne. Quant au troisième exemplaire, il est conservé dans les Archives de la maison d'Arraing, à Mauléon, où celle d'Oihenart existe encore. Je me suis laissé dire qu'il y avait aussi une autre maison du même nom à Saint-Palais, dans la basse Navarre : aurait-elle appartenu à la famille d'Arnauld?

LE PATS DASQDE. 4(;g du roi il la cour suprême de Pau et l'épitaphe de M. Ârraiu, juge de la Soûle L'éjiithcle de porte basque donnée au premier; et celle de nourrisson des neuf sœurs qui lui est commune avec le second, permettent d'ajouter deux noms à la liste qui s'ouvre par ceux d'Ecliepare et d'Oihenart. ' Bertrand de SaufDU e ' Il s'agit d'Arnaud d' Arraing , • quand rlvoit , est-il dit dans une requête civile de 1641, juge eu la cour de Liiarre en nosire pays de Sonie, homme grandement autborisé dans le pays. > Il élail bis de Xavier d'Arraing, bailli de Mauléon et lieutenant civil et criminel au gonvemement de .Soûle, et de demoiselle Marguerite (TOhlx de Mauléon ; et il avait épousé demoiselle Marie de Sihas. (Archives de la maison d'Arraing, h Mauléon.) Digitized by Google

 Eli dehors des poésies fugitives et des pastorales, il n’y a guère , en basque] français , que des traductions de rÉcriturc Sainte et de l’Imitation de Jésus-Christ , et d’autres petits livres de piété. Les Basques espagnols sont plus riches sous ce rapport. On ne doit point cependant accuser ceux de France d’être plus ignorants ou moins soigneux : la pénurie d’ouvrages écrits en leur langue vient de ce que ceux qui la parlent sont à peine cent mille, partagés à peu près également en trois dialectes. Un livre composé dans l’un de ces dialectes, ne s’adresserait donc qu’à une population agricole d’environ trente mille âmes , panni les({uelles on trouverait à peine cent amateurs de lecture , et ainsi l’écrivain perdrait son temps , sa peine et les frais d’impression. Il n’y a, en réalité, que les petits ouvrages de dévotion dont la vente puisse couvrir ces frais, sans rien de plus. Il ne m’appartient pas de rechercher le mérite de cette sorte de livres , qui ne valent ni plus ni moins que ceux du même genre qui circulent dans nos campagnes ; mais je dois signaler un traité qui s’élève considérablement au-dessus de leiu" niveau, et qui donne la preuve sensible que ce qui a été dit de la richesse et des autres ({ualités de l’escuara n'a rien d’exagéré. Le Gueroco gvero d’Axular est un commencement de démonstration en ce sens. Cet ouvrage, composé en lt>42 par un curé de Sare eu Labourd, nous montre la langue basque parfaitement apte à se prêter à l’exactitude logique, à la clarté, aux développements soutenus de la morale philosophique et chrétienne. Les textes , soit grecs , soit latins , sacrés ou profanes , répandus avec Digitized by Google

XV

PIERRE D'AXULAR

En dehors des poésies fugitives et des pastorales, il n'y a guère, en basque français, que des traductions de l'Écriture Sainte et de l'Imitation de Jésus-Christ, et d'autres petits livres de piété. Les Basques espagnols sont plus riches sous ce rapport. On ne doit point cependant accuser ceux de France d'être plus ignorants ou moins soigneux : la pénurie d'ouvrages écrits en leur langue vient de ce que ceux qui la parlent sont à peine cent mille, partagés à peu près également en trois dialectes. Un livre composé dans l'un de ces dialectes, ne s'adresserait donc qu'à une population agricole d'environ trente mille âmes, parmi lesquelles on trouverait à peine cent amateurs de lecture, et ainsi l'écrivain perdrait son temps, sa peine et les frais d'impression. Il n'y a, en réalité, que les petits ouvrages de dévotion dont la vente puisse couvrir ces frais, sans rien de plus.

Il ne m'appartient pas de rechercher le mérite de cette sorte de livres, qui ne valent ni plus ni moins que ceux du même genre qui circulent dans nos campagnes ; mais je dois signaler un traité qui s'élève considérablement au-dessus de leur niveau, et qui donne la preuve sensible que ce qui a été dit de la richesse et des autres qualités de l'escuara n'a rien d'exagéré.

Le *Gueroco guero* d'Axular est un commencement de démonstration en ce sens. Cet ouvrage, composé en 1642 par un curé de Sare en Labourd, nous montre la langue basque parfaitement apte à se prêter à l'exactitude logique, à la clarté, aux développements soutenus de la morale philosophique et chrétienne. Les textes, soit grecs, soit latins, sacrés ou profanes, répandus avec

46« E PATS BASQUE. une abondante profusion dans le cours de l’ouvrage, se sentent à l’aise et comme dans leur i)roprc élément au milieu des commentaires basques (jui relient leur traduction. C’est une noblesse de tours et d’expressions , un ensemble de sons pleins et nourris, une juste et limpide enveloppe des idées par les mots, qui jamais ne le cèdent au mérite, <|uel ({u'il suit, des textes anciens cités ou traduits. Dans une longue préface , .\xular nous apprend les motifs qui l’ont engagé à écrire, le but qu’il se propose, les difficultés qu’il doit surmonter, et les moyens dont il fait choix pour les vaincre. Prêtre , chargé d’enseigner les peuples , il leur doit d’employer à leur avantage l’intelligence que Dieu lui a départie et les connaissances qu’il a pu acquérir par l’étude. Basque, il aime ses compatriotes, enfants du même sang; il sera heureux de consacrer ses loisirs à leur bien réel, au bien de leurs âmes, à leur bonheur éternel : c’est poimquoi son ouvrage sera écrit en escuara , en faveur de ceux ()ui ne peuvent pas jouir des livres composés en d’autres langues. Ce premier travail traitera de l’indiirérence en matière de religion, des raisons d’un prompt retour à la vie chrétienne, des obstacles réels et dangereux qui s’opposent à la véritable conversion. Un deuxième ouxTage est annonce , dont le (iueroco guero n’est à proprement parler que l’introduction ; il compreiulra la pratique de la perfection chrétienne, avec la méditation des vertus propres à faire le bonheur de l’homme dans cette vie et dans l’autre. Près d’entreprendre un ouvrage pensé et écrit en basque, l’auteur reconnaît les difficultés qui se présentent siu- son pas.sage : 1® il entre le premier dans la voie sans grammaire , sans règles littéraires propres et déjà établies ; 2“ il se trouve en face de dialectes divers et peu étudiés ; 3® l’orthographe basque, tout à fait indéterminée, est diversement pratiquée dans les divers pays ou dialectes. La première difficulté ne l’arrêtera pas ; il appliquera ses soins à se conformer en tout au génie de la langue basque ; si sa tentative n’est pas heureuse, il réclame l’indulgence, et prie les critiques d’essayer de faire mieux de leur côté dans l’intérêt de la langue. La seconde difficulté lui semble plus ardue ; il y obviera au Digiiized by Google

PIEHHE ll'AXGLiR. moyen de notes explicatives , et surtout en mettant sous Corme de synonymes, dans le courant du discours, les mots des divers dialectes répondant k la même idée dill'ércmment rendue en d'autres pays. La troisième dilKculté sera levée en essayant de reproduire le niieu.x possible , avec l'alphabet moderne , les sons articulés de la parole. Le (hieroco guero se compose de soixante chapitres, dont voici les sommaires en abrégé ; 1 ° L'homme est né pour le travail et pour l'action. *2® Conséquences funestes de la paresse et comment elle engendre l'imlilférence religieuse, ou le délai de la conversion. 3“ Comment notre temps se perd en Vains désirs, en illusions. 4° Incertitude de l'avenir. Dans la vieillesse nouveaux renvois au lendemain, etc. — Dangers de l'avenir, etc. — Cependant le péché prend racine dans le cicur, cha(|ue délai le rend plus dillicile k corriger. — Dieu attend, il est miséricorilieux ; mais l'abus du temps et des grâces comble la mesure de nos iniquités. — Dieu est miséricordieux; mais il est juste, et sa miséricorde est réglée jair la justice qui menace l'impie et ob.stiné prévaricateur. — Le temps perdu est irréparable; chaque jour écoulé rend notre avenir plus restreint. — Nous marchons k la rencontre de la mort , ou plutôt elle est toujours là k notre côté dès le berceau; notre vie lui appartient. Nous mourrons, c'est un fait certain, inévitable. — Quand arrivera notre mort'/ Peut-être demain, peut-être aujourd'hui même. — Que dire de notre aveuglement'/ Nous jouons sur un peut-être notre bonheur éternel. — Attendrons-nous pour revenir k Dieu le moment incertain de notre mort ? — Moyens d'obtenir les gri'ices de la conversion : 1° Aumône ou charité chrétienne. 2® Bonnes œuvres faites sans retard et par soi-inérae personnellement, en commençant parcelles d'obligation, de justice , des préceptes et même des conseils évangéliques. — Obstacles k faire disparaître : 1® Blasphèmes et habitude de ce péché. 2" Colère, inimitiés et vengeances. 3“ Le moyen de vaincre les inimitiés et l'esprit de vengeance , c'est la vigilance sur soi-même. — Châtiments de l'enfer. — Peine de la damnation, peine des sens. — Les châtiments de l'enfer doivent nous inspirer de 1a Digiiized by Google

moyen de notes explicatives, et surtout en mettant sous forme de synonymes, dans le courant du discours, les mots des divers dialectes répondant à la même idée différemment rendue en d'autres pays. La troisième difficulté sera levée en essayant de reproduire le mieux possible, avec l'alphabet moderne, les sons articulés de la parole.

Le *Gueroco guero* se compose de soixante chapitres, dont voici les sommaires en abrégé :

1° L'homme est né pour le travail et pour l'action. 2° Conséquences funestes de la paresse et comment elle engendre l'indifférence religieuse, ou le délai de la conversion. 3° Comment notre temps se perd en vains désirs, en illusions. 4° Incertitude de l'avenir. 5° Dans la vieillesse nouveaux renvois au lendemain, etc. — Dangers de l'avenir, etc. — Cependant le péché prend racine dans le cœur, chaque délai le rend plus difficile à corriger. — Dieu attend, il est miséricordieux; mais l'abus du temps et des grâces comble la mesure de nos iniquités. — Dieu est miséricordieux; mais il est juste, et sa miséricorde est réglée par la justice qui menace l'impie et obstiné prévaricateur. — Le temps perdu est irréparable; chaque jour écoulé rend notre avenir plus restreint. — Nous marchons à la rencontre de la mort, ou plutôt elle est toujours là à notre côté dès le berceau; notre vie lui appartient. Nous mourrons, c'est un fait certain, inévitable. — Quand arrivera notre mort? Peut-être demain, peut-être aujourd'hui même. — Que dire de notre aveuglement? Nous jouons sur un *peut-être* notre bonheur éternel. — Attendrons-nous pour revenir à Dieu le moment incertain de notre mort? — Moyens d'obtenir les grâces de la conversion : 1° Aumône ou charité chrétienne. 2° Bonnes œuvres faites sans retard et par soi-même personnellement, en commençant par celles d'obligation, de justice, des préceptes et même des conseils évangéliques.— Obstacles à faire disparaître : 1° Blasphèmes et habitude de ce péché. 2° Colère, inimitiés et vengeances. 3° Le moyen de vaincre les inimitiés et l'esprit de vengeance, c'est la vigilance sur soi-même. — Châtiments de l'enfer. — Peine de la damnation, peine des sens. — Les châtiments de l'enfer doivent nous inspirer de la

 crainte et hâter notre conversion. — Autres obstacles, passions chamelles. — Leurs remèdes. — Perversion de la volonté; conscience faussée , éteinte par l'habitude du péché. — Remèdes. — Orgueil, égoïsme, oubli de Dieu; on fait de soi son propre Dieu, etc. — Bonheur qui nous attend après cette vie. — Facilité de nous assurer ce bonheur. — Se purifier par la confession, unique moyen pour nous laver du péché. — Anges du ciel contristés par nos illusions mondaines et notre retard à servir Dieu. — Placés entre deux éternités, l'une bienheureuse au ciel, l'autre malheureuse à jamais en enfer, nous avons un choix à faire, des conditions à remplir, sans quoi notre perte est certaine. Qu'attendons-nous donc? Pourquoi hésiter et diCférer encore, et perdre ainsi notre éternité dans l'espoir d'un avenir qui en a trompé tant d'autres, et qui sera aussi pour nous plus abrégé peut-être que nous ne le croyons? — A l'œuvre donc! clu-étien de nom et par le baptême, soyez-le de fait : là est la sagesse et le salut. Axular atta«(ue par tous les côtés rindifTércnce religieuse; il la démasque, la poursuit dans ses derniers retranchements, l/iiidifférence , chez le Basque, n'est que le renvoi des pratiques religieuses à un autre temps. Ferme dans la foi , même au milieu de ses égarements, il ne met jamais la vérité sur la même ligne ;. mais trop souvent il agit dans la pratique comme si sa foi était faible ou perdue. Axular le presse .sans lui laisser ni prétexte ni excuse; il répète, sous mille formes, les vérités que le chrétien négligent veut se cacher quelque temps pour satisfaire ses passions sans se gêner et à loisir. Après avoir bien établi les devoirs de l'homme, en appuyant chacun d'eux sur les textes les plus frappants des écrivains sacrés et profanes, il les explicjue, les confirme encore par le raisonnement, par les proverbes mêmes. Il démontre le néant et l'incertitude du temps , l'importance unique de l'éternité heureuse ou malheureuse , et revient encore à l'absurde et funeste erreur de différer d'un instant son retour à Dieu. Dès lors le lecteur est convaincu ; Axular devient son médecin , son conseiller, son guide; il constate, en judicieux observateur, les diverses causes qui retiennent loin de Dieu ; l'oisiveté, l'habitude du blasphème, trop d'attachement et d'oubli dans les préoccupations Digitized by Google

riEBRE D'AXIILAa. 471 et les affaires de ce monde , la colère , l’esprit de vengeance, l’orgueil, la luxime. Le blasphème, la colère, la luxure surtout, sont, avec l’oisiveté , les questions sur lesquelles il insiste , à l’aide des moralistes chrétietis ou païens les plus marquants des divers siècles. Là , comme ailleurs , il fait preuve d’une vaste et judicieuse érudition; on voit qu’il est familier avec les classiques autant qu’avec la théologie et les saintes lettres. Sage, modéré, toujoiu-s sûr de lui-inême comme de sou sujet, il procède plutôt par voie de raisonnement que par le pathétique, qu’il a l’air de négliger à dessein pour s’adresser seulement au bon sens du lecteur. Son ouvrage offre une suite de dissertations, et non de discours; c’est la vérité rendue attrayante en elle-même, brillant de son propre éclat , et nourrissant l'esj)rit et le co'iir sans le secours d’assaisonnements étrangers , .sans artifices oratoires , sans fatigue pour l’attention. C’est une philosophie chrétienne complète mise à la portée de tous les esprits ; c’est , pour les prêtres administrateurs des paroisses, une mine à exploiter, tant pour les textes qui y sont agglomérés que pour l'encbainement et la force du raisonnement, qui est accessible aux plus lourds campagnards; c’est enfin un riche répertoire d’expressions basques très-pures. Mais peut-être, en voulant faire l’éloge du Gveroco guero , n’ai-je réussi qu’à donner l’idée d’une composition ascétique, ennuyeuse à la lecture. Tel n’est point le livre d’Axular. Des tniits d’une douce ironie et d’une sorte de simplicité antique y raniment fréquemment l’attention ; j’ajouterai que rien n’égale le charme naïf des descriptions , si propres à intéresser le lecteur et à laisser dans son âme des impressions durables et salutaires. Voici l’une de ces descriptions , accompagnée d’une traduction aussi littérale que possible : CHIMIAUIUUA. Zouz, nugnia, chinhuurria gana, eta consideraitzatzu haren biih'ae eta bidescac, joan-ethorriae, eta itzulinguruac, nckeac eta trabailuac; eta ikhassico duzu zuc erc nola behar duzuu aitzincrat eta LA FOLIUII. Allez, paresseux, à la fourmi, et considérez ses chemins et ses sentiers, scs allées et ses venues, ses tours et détours, ses peines et ses travaux. Vousaprendrez comment vous devez, vous aussi, doDigitized by Google

et les affaires de ce monde, la colère, l'esprit de vengeance, l'orgueil, la luxure. Le blasphème, la colère, la luxure surtout, sont, avec l'oisiveté, les questions sur lesquelles il insiste, à l'aide des moralistes chrétiens ou païens les plus marquants des divers siècles. Là, comme ailleurs, il fait preuve d'une vaste et judicieuse érudition; on voit qu'il est familier avec les classiques autant qu'avec la théologie et les saintes lettres. Sage, modéré, toujours sûr de lui-même comme de son sujet, il procède plutôt par voie de raisonnement que par le pathétique, qu'il a l'air de négliger à dessein pour s'adresser seulement au bon sens du lecteur. Son ouvrage offre une suite de dissertations, et non de discours; c'est la vérité rendue attrayante en elle-même, brillant de son propre éclat, et nourrissant l'esprit et le cœur sans le secours d'assaisonnements étrangers, sans artifices oratoires, sans fatigue pour l'attention. C'est une philosophie chrétienne complète mise à la portée de tous les esprits; c'est, pour les prêtres administrateurs des paroisses, une mine à exploiter, tant pour les textes qui y sont agglomérés que pour l'enchaînement et la force du raisonnement, qui est accessible aux plus lourds campagnards; c'est enfin un riche répertoire d'expressions basques très-pures.

Mais peut-être, en voulant faire l'éloge du *Gueroco guero*, n'ai-je réussi qu'à donner l'idée d'une composition ascétique, ennuyeuse à la lecture. Tel n'est point le livre d'Axular. Des traits d'une douce ironie et d'une sorte de simplicité antique y raniment fréquemment l'attention; j'ajouterai que rien n'égale le charme naïf des descriptions, si propres à intéresser le lecteur et à laisser dans son âme des impressions durables et salutaires. Voici l'une de ces descriptions, accompagnée d'une traduction aussi littérale que possible :

CHINHAURRIA.

Zoaz, naguia, chinhaurria gana, eta consideraitzatzu haren bideac eta bidescac, joan-ethorriac eta itzulinguruac, nekeac eta trabailuac; eta ikhassico duzu zuc ere nola behar duzun aitzinerat eta

LA FOURMI.

Allez, paresseux, à la fourmi, et considérez ses chemins et ses sentiers, ses allées et ses venues, ses tours et détours, ses peines et ses travaux. Vous aprendrez comment vous devez, vous aussi, do-

m LE Plis BISQUE. hülbiure bizi , ibili eta goberaatu. Harc, eracusleric ela guidariric gal)c, bcrac bere biiruz bilUen du udan, neguaren iragaiteco bebar duen inanlcnua , l>azca eta bibia. Ela bilii luira gordetzen dulurreau barna, berac eguinicaco gambaretan etabibileguiotan.Eta liain da zuhiir eta guitbatii, ezeii canipoan dons fzin izanez , bere bilduetara biidu bebar diieneaii , lelienic bozilu bebar duen burutichasteii bailzaico bihiari , zereii bihi liura bcrtzela sorliloiiuo, buzlanliteque, ela guoro handioliaral, aller lan guerlha lequidicayo bere leheneco zuhurtzia guzia. — .\reguehiago , hozidurac janez guero erc lurra ren umidurac eta bezelasunac, gaincracoa ustel ezliacon, atberalzen du noizic beliin caniporat airatzera ela iguzkizlatzera (ela orduaii deiibora onaron seinalea diteke). Eta halatan eta hala iragailen du cliinbaurriacbere negua, eta eracusten dio bat bededari nola ela zcr nioldez lieliar duen inantenatu, gobernalu ela allerkeriiigiiziac iilziric, beredenboran trabailatu. rénavanlct toujours, vivre, marcher et vous conduire. Sans maître el sans guide, la fourmi elle-inème, de son propre mouvement, recueille dans l'6té les vivres , la nourriture et le grain dont elle a be.soin pour passer l'hiver. Et elle cache ce grain bien avant sous la terre , dans des chambres et clés greniers qu’etlc-mème a faits. Elle est, du reste, si prudente el si avisée, que, lorsque, ne trouvant rien au-ilehors, elle est obligée de toucher à ses provisions, elle a soin d'entamer le grain par le bout qui doit se moisir le premier, parce cpi’autrement ce grain germerait , et, devenu herbe et tige, rendrait inutile toute la prévoyance de la fourmi. — De plus, quand l’humidité a détruit une partie de sa récolte , pour (pie ce qui lui reste ne se g:lte point, elle le tire de temps en temps au dehors, et lui fait prendre ainsi l'air et le soleil (c'est alors signe de beau tempsl; etc'cst ainsi (|ue la fourmi passe son hiver et montre à chacun de nous comment nous devons nous conduire et nous gouverner, laisser de côté la paresse et travailler jiendant toute notre vie. {Ouervco guero , iHc. , c^p. I , § d , p. 36.) Ce cüuilueulaire d'un passage de la Bible coiiuu de tous donne en même temps une idée de la manière d’écrire du Plutaniue basque, et d’un défaut de son livre résultant de l’excès même des efforts de l’auteur pour se mettre à la portée de tous les dialectes, .le vctt.x parler etc l’emploi simultané et en sj'nonymes des différeids ' Vaàe aé fprmicamg o pigir^ et eomidera ria* eju9 et liisce sûpientiam; qute non hnbtai incem, nec prgeeptorem , pnrnt tii a*taU ci^MW $ihi. < Proverb. 5,} Digitized by Googic

PIEKRE d’axhlar. 473 mot» répondant ii la même idée dans ces dialectes. De là naît parfois un certain embarriis et un mélange un peu obscur de certaines phrases; de là encore une apparente naturalisation de mots français ou espagnols, dont cependant le basque peut se passer comme en ayant les éfjuivalents dans quelqu’un de ses dialectes. De plus, les désinences verbales sont parfois aussi trop dures et compliquées, bien (|ue l’escuara en possédât de plus simples et de plus harmonieuses. Enlin, il y aurait beaucoup à redire à l’orthographe du Gueroco guero, surtout à la négligence avec laquelle il est imprimé. Peut-être trouverait-on des Basques poiu" repousser la première partie de ces critiques comme mal fondée, et qui soutiendraient que l’emploi des synonymes se justifie par le sens gradué que l’on peut leur donner ; mais les hommes instruits des trois dialectes ((ue j’ai pu consulter, m’ont tous paru également embarnissés de ces synonymes et de l’orthographe d’Axular, tous d’accord sur la négligence avec laquelle l’impression a été faite. Cependant ces fautes de divers genre, assez nombreuses pour être remarquées, sont loin d’être assez graves pour déprécier l’ouvrage. On peut les signaler sans encourir le reproche de purisme ; ou peut passer outre sans être taxé de trop de complaisance. Il est donc juste de rendre hommage à l’auteurdu (hieroco guero pour avoir, le premier des Basques français , après d’Echepare , élevé sa vieille langue au niveau des autres , et recherché en elle les ressources littéraires nécessaires à un ouvrage de longue haleine en prose. Les coblacari, les auteurs de pastorales, semblent avoir précédé ces deux écrivains dans l’essai de compositions euscariennes ; mais, outre que leurs productions n’étaient qu’en vers, il est essentiel de faire remarquer qu’étrangers pour la plupart aux lettres , ils n'ont mis dans leurs chansons et leurs pièces de théâtre que les expressions, tournures et locutions parlées par tous dans leurs dialectes et de leur temps : de là bien des incorrections, bien des mélanges de mots étrangers, de locutions hasquisées, vice, disons- le en passant, qui règne dans presque toutes les traductions de livres de piété. Partout on rencontre le langage vulgaire ; Axular seul a le mérite , toujours après Digitized by Google

mots répondant à la même idée dans ces dialectes. De là naît parfois un certain embarras et un mélange un peu obscur de certaines phrases ; de là encore une apparente naturalisation de mots français ou espagnols, dont cependant le basque peut se passer comme en ayant les équivalents dans quelqu'un de ses dialectes. De plus, les désinences verbales sont parfois aussi trop dures et compliquées, bien que l'escuara en possédât de plus simples et de plus harmonieuses. Enfin, il y aurait beaucoup à redire à l'orthographe du *Gueroco guero,* surtout à la négligence avec laquelle il est imprimé. Peut-être trouverait-on des Basques pour repousser la première partie de ces critiques comme mal fondée, et qui soutiendraient que l'emploi des synonymes se justifie par le sens gradué que l'on peut leur donner ; mais les hommes instruits des trois dialectes que j'ai pu consulter, m'ont tous paru également embarrassés de ces synonymes et de l'orthographe d'Axular, tous d'accord sur la négligence avec laquelle l'impression a été faite. Cependant ces fautes de divers genre, assez nombreuses pour être remarquées, sont loin d'être assez graves pour déprécier l'ouvrage. On peut les signaler sans encourir le reproche de purisme ; on peut passer outre sans être taxé de trop de complaisance.

Il est donc juste de rendre hommage à l'auteur du *Gueroco guero* pour avoir, le premier des Basques français, après d'Echepare, élevé sa vieille langue au niveau des autres, et recherché en elle les ressources littéraires nécessaires à un ouvrage de longue haleine en prose. Les *coblacari,* les auteurs de pastorales, semblent avoir précédé ces deux écrivains dans l'essai de compositions euscariennes ; mais, outre que leurs productions n'étaient qu'en vers, il est essentiel de faire remarquer qu'étrangers pour la plupart aux lettres, ils n'ont mis dans leurs chansons et leurs pièces de théâtre que les expressions, tournures et locutions parlées par tous dans leurs dialectes et de leur temps : de là bien des incorrections, bien des mélanges de mots étrangers, de locutions *basquisées,* vice, disons-le en passant, qui règne dans presque toutes les traductions de livres de piété. Partout on rencontre le langage vulgaire ; Axular seul a le mérite, toujours après

474 LE PATS BISQCE. d’Echepare , mais plus complètement que lui , d'avoir fait du basque une langue littéraire, en écartant autant que possible de sou style toutes les locutions communes, toutes les expressions introduites par la négligence et par un aveugle esprit d’imitation et d’emprunt. Axular ne se dissimulait point les obstacles qu’il avait à siuTKionter avant d'arriver au but. • J’aurais voulu , dit-il dans l’avis au lecteur, page ItJ, publier en même temps les deux parties de mon livre; mais ayant vu combien peu d’auteurs jusqu’ici ont osé écrire en notre langue, je me suis ramé, et j’ai craint de rencontrer sur ma route quelque grand embarras ou quelque pierre (|ui me fit trébucher. J’aventure donc d’abord la moitié seulement de l’ouvrage, et je l’envoie, comme en éclaireur, pour savoir des nouvelles du public. Mon (iueroco guero m’apprendra ce qui s’y passe, quel accueil on lui aura fait, et ce que chacun aura dit de lui. Les avis qu’il me rapportera seront ensuite ma gouverne, et je saui'ai si je dois publier la suite ou la serrer soigneusement. • Nous ignorons les raisons qui empêchèrent le docte curé de Sare de faire paraître cette seconde partie , car il est certain que la première fut universellement goûtée. L’auteur mérita d’être appelé un homme d'un grand renom dans notre Cantabrie *, et la postérité a confirmé ce jugement. Le Gueroco guero est encore regardé de nos jours comme le meilleur livre de la modeste littérature de ce pays, pour le choix et la propriété de.s expressions, pour la vivacité des tournures et la noble simplicité du langage. Malheureusement on n’en a conservé que quelques rares exemplaires, et l’édition de 164*2, la seule qui existe *, est, comme ■ Vh-o mëgù «ominlt in luuiri CauMriS. (Approbalisn de Salfat de üUsancebe, p. IS.) ’ Eu *olri le (lire au complel : Gueroco guero, edo gueroco lucameudulou ibillceac, eta arimaren eguilecoae gueroeols ultfeac ermbal colle eguileu duen. Eterilura Soiudullr, Elifoco doctor-eteric, ela liAuru deiociouotcoeloric Àiultr, Soraco errtiorac, oildua, élu arguilora émana. Blgarrcn edicianea rorrigelaa , ela cmendalua. Bordeleu , eguina G. Milanges, Erregueren imprimatçaillea, hailban fS4i. {.\fre» four opri» , uv guet grand mal c'eut de difffrer lonjouru et de laiuur four aprèe leu afairet de time. Recueilli de la Sainte £

PIERRE n'AXl'LAR. +75 nous l'avons dit, défectueuse et remplie de fautes. Espérons fjue l'on en donnera une nouvelle. Ce sera à la fois rendre service au Pays Bas(|ue, dont la langue s’altère de plus en])lus au contact des populatious voisines, et relever un inonument glorieux pour cette langue elle-même, dont ranciennetc n'est plus contestée et dont roriginalité et le mérite n'auraient jamais dû l’être. cietiiplairc de ce livre que j'aie vu passer en ïcnle publique esl celui de Silveslre de Sacy (Calai., 1. I, p. Î71, n“ 1490); Il fui vendu 48 francs SOcenlIines. L'eiemplairc décrit par Brunei (Manuel du liltraire, l. I, p. 445, cni. 4) esl maiiilcnant en notre possession, par l'abandon cpi'a bien voulu nous en faire notre si reqrellable ami feu N. l'abbé Ségalas, dlreclenr de l'instilulion de Salnl-l'alais. — Knlln nous avons vu un troisième exemplaire de l'onvrage d'Axular, ilans le cabinet de M. Pressac , bibliothécaire adjoint de la ville de Poitiers; il porte pour titre : Guero H parlelaa parlilaa ela berecia, leheabicioan emailenda adiUera, ceabal calle eguilen data, lafataendiilan ibillceac , egaUeeoen gueroea mleac. Bigarreaean guidateenda^ ela aitcinalcea, luçamenduac uleirie, bere Aufd, bere égal» bidtari lolku nabi caicana. Escrilura Saindutic, Fdicaco ductorelaric ela liburu debocionezeoetaric. Axular, Saraco errelurac, vildua, etc. (Après divisé en deux parties. Bans la premiére^on donne à comprendre combien il est nuisible de différer ses affaires ; dans laaeeonde, on avance que sans apporter le moindre délai, il faut loul de suite remplir ses obligaliOHs.ete.) Bordelen,C.Milanges,Ecregucren imprimacaillea, bailban. M.DC.XLIIL Petit in-8" de 644 |iages, plus huit pages non ebilfrées pour la table. — M. Chaho, dans une petite notice sur Ainlar (Vogage en Navarre, etc., chap. VIII, p. 31S), dit que le Cueroco gnero fut publie en KÜO; aurait-il vu la première édition? Digitized by Google

nous l'avons dit, défectueuse et remplie de fautes. Espérons que l'on en donnera une nouvelle. Ce sera à la fois rendre service au Pays Basque, dont la langue s'altère de plus en plus au contact des populations voisines, et relever un monument glorieux pour cette langue elle-même, dont l'ancienneté n'est plus contestée et dont l'originalité et le mérite n'auraient jamais dû l'être.

exemplaire de ce livre que j'aie vu passer en vente publique est celui de Silvestre de Sacy (Catal., t. I, p. 271, n° 1290); il fut vendu 28 francs 50 centimes. L'exemplaire décrit par Brunet (*Manuel du libraire*, t. I, p. 225, col. 2) est maintenant en notre possession, par l'abandon qu'a bien voulu nous en faire notre si regrettable ami feu M. l'abbé Ségalas, directeur de l'institution de Saint-Palais. — Enfin nous avons vu un troisième exemplaire de l'ouvrage d'Axular, dans le cabinet de M. Pressac, bibliothécaire adjoint de la ville de Poitiers; il porte pour titre : *Guero bi partetan partitua eta berecia, lehenbicioan emaitenda aditcera, cenbat calte eguiten duen, luçamendutan ibiltceac, eguitecoen gueroco uzteac. Bigarrenean guidatcenda, eta aitcinatcen, luçamenduac utciric, bere hala, bere eguin bideari lothu nahi çaicana.* Escritura Saindutic, Eliçaco doctoretaric eta liburu debocionezcoetaric. Axular, Saraco erretorac, vildua, etc. (*Après divisé en deux parties. Dans la première, on donne à comprendre combien il est nuisible de différer ses affaires; dans la seconde, on avance que sans apporter le moindre délai, il faut tout de suite remplir ses obligations*, etc.) Bordelen, G. Milanges, Erregueren imprimaçaillea, baithan. M.DC.XLIII. Petit in-8° de 622 pages, plus huit pages non chiffrées pour la table. — M. Chaho, dans une petite notice sur Axular (*Voyage en Navarre*, etc., chap. VIII, p. 313), dit que le *Gueroco guero* fut publié en 1640; aurait-il vu la première édition?

Maintenant qu’on a une idée des deux principaux poètes et du prosateur le plus original du l’ays Basque, il ne reste plus qu’à connaitre les autres écrivains (jui ont employé l’escuara. Après le recueil du curé de Saint-Michel-le-Vieux , le plus ancien livre basque connu jusqu’à ce jour *, vient le Nouveau Testament, traduit par Jean de Lei(;arraga, de Briscous, imprimé in-8“, à La Rochelle, en 1591 , sous la mairie de Jean Huet, qui parait avoir eu du goût pour la littérature euscarienue *. Ainsi que le font supposer la date , le lieu d’impression et la dédicace à Jeanne d’Albret sans qu’il soit nécessaire de recourir au dictionnaire de Prosper Marchand ni à la Biographie universelle cette traduction a été exécutée par un protestant dans un but de propagande religieuse, ce qui n’a pas peu contribué à * A rexceplion tuulcfoisd'un ralendrier basque (Aa/^nd^raÿiuro. Rochelle, P. Haultin, !57t), dont Renouard avait un exemplaire, porté h son catalogue de 1819, 1. fV, p. 96, et h celui de 1833, n*’9Tj62, et qui, suivant Brunet (Man. du Hbr., t. IV, p. i37, col. 9), devait se trouver chez le dur de la Valliére. * On voit sa signature snr la garde d'un exemplaire de l'ouvrage d'Andres de Poc^, qui faisait partie do cabinet de M. Pressar. Voyez son catalogue, p. 74, 713. * C'est d'elle qu’OIhagaraj disait , en l’année 1569 : « La royne de Navarre... rappela une vingtaine de ministres beamois pour prcscher en la langue du pays, et quelques Basques pour instruire la basse Navarre,» etc. (//itfoire de$ compte» ât Fois, Beorn et Nurorre, etc. A Paris, M.DC.XXIX., in-i**, 16, p. 5.35.) Trenle-quatre ans plus tard, la religion catholique y était rétablie. (Favyn, Bièt. de AVaporre , liv, XVII, ann. M.DXCVI,, p. 1083.) * Voyez t. XXIV, p. 441, 449, art. de M. Weiss. Le Jetu» Ckritt Gare Jannaren Te»tamenlu Berria est langoemciU décrit dans le Manuel de la langue ^que de M. Fleury Lérinse, 1** partie, III, p. 19-93. Nous lui avons consacré un article dans notre introduction aux Proterbes batque», p. xxxviij, n" 11. — Le second des savants que noos venons de uonimer a encore tiré de la traduction dcLeiçarraga le texte de son Sermon sur la mon/agite, en grec et en baeque, précédé du paradigme de la conjugaiton ba»que. Toulouse, 1831, ln-8** de 94 pages. Digitized by Google

XVI

BIBLIOGRAPHIE BASQUE

Maintenant qu'on a une idée des deux principaux poëtes et du prosateur le plus original du Pays Basque, il ne reste plus qu'à connaître les autres écrivains qui ont employé l'escuara.

Après le recueil du curé de Saint-Michel-le-Vieux, le plus ancien livre basque connu jusqu'à ce jour [1], vient le Nouveau Testament, traduit par Jean de Leiçarraga, de Briscous, imprimé in-8°, à La Rochelle, en 1591, sous la mairie de Jean Huet, qui paraît avoir eu du goût pour la littérature euscarienne [2].

Ainsi que le font supposer la date, le lieu d'impression et la dédicace à Jeanne d'Albret [3], sans qu'il soit nécessaire de recourir au dictionnaire de Prosper Marchand ni à la *Biographie universelle* [4], cette traduction a été exécutée par un protestant dans un but de propagande religieuse, ce qui n'a pas peu contribué à

[1] A l'exception toutefois d'un calendrier basque (*Kalendera basco.* Rochelle, P. Haultin, 1571), dont Renouard avait un exemplaire, porté à son catalogue de 1819, t. IV, p. 26, et à celui de 1833, n° 2662, et qui, suivant Brunet (*Man. du libr.*, t. IV, p. 437, col. 2), devait se trouver chez le duc de la Vallière.

[2] On voit sa signature sur la garde d'un exemplaire de l'ouvrage d'Andres de Poça, qui faisait partie du cabinet de M. Pressac. Voyez son catalogue, p. 74, n° 713.

[3] C'est d'elle qu'Olhagaray disait, en l'année 1562 : « La royne de Navarre... rappela une vingtaine de ministres bearnois pour prescher en la langue du pays, et quelques Basques pour instruire la basse Navarre, » etc. (*Histoire des comptes de Foix, Bearn et Navarre*, etc. A Paris, M.DC.XXIX., in-4°, n° 16, p. 535.) Trente-quatre ans plus tard, la religion catholique y était rétablie. (Favyn, *Hist. de Navarre*, liv. XVII, ann. M.DXCVI., p. 1083.)

[4] Voyez t. XXIV, p. 441, 442, art. de M. Weiss. Le *Jesus Christ Gure Jaunaren Testamentu Berria* est longuement décrit dans le *Manuel de la langue basque* de M. Fleury Lécluse, 1re partie, § III, p. 19-23. Nous lui avons consacré un article dans notre introduction aux *Proverbes basques*, p. xxxviij, n° II. — Le second des savants que nous venons de nommer a encore tiré de la traduction de Leiçarraga le texte de son *Sermon sur la montagne, en grec et en basque, précédé du paradigme de la conjugaison basque.* Toulouse, 1831, in-8° de 24 pages.

 rendre le volume rare Monlaigne fait allusion à cette traduction dans ses Essais, liv. I*'', chap. lA'l. Comme le fait remarquer avec raison M. l'abbé .l.-M. Hiribarren ce n'est que bien plus lard que les catholiques eurent aussi la leur, dont partie seulement a été publiée de nos jours pai- ileux savants ecclésiasti(|ues , MM. Harriet ' et Dassanee Le manuscrit ' Au siècle dernier, il s'esl payé 5Î livres cher Turgol , 37 cher II Vallière, en 1767 ; 50 chei Lambert, 10 chez Paris de Meyzieu. EnOn, en 1816, un eiemplalre relié en maroquin fut poussé b 10 fr., b la vente Mac Carthy. ' HorcocenLLssarague,guizonarguitua, DcIb(deBrisconslétaitLissaraguc,boniméé clairé, Bainan Calvinen bitzaz sobera bartua; Mais trop épris de la parole de Calvin ; Eskaraz eman baitu Testament Rerria, Il a mis en basqne le nouveau TeslamenI, [temps. A.spaldico delacotz choilti ibnsia. La seule traduction que l'on ail vue pendant long{EshaUnMC, etc., p. 119.) ■ Voici en quels termes le curé de Bardos parle de cet bonime distingué, après avoir consacré huit vers b son père et b son frère : Haltsuco cen Harriet, yuie ohorezeo. Il était de llalsou, Harriel, juge honorable, L'tzi duena urne bera idurico ; Qui a laissé des rejetons qui lui ressemblent ; Aphez arropa dote biec garraialten, L'un et l'autre portent l'babit de prêtre; Izpiritn dntela guciec aittaortzen. Chacun confesse qu'ils ont de l'esprit. Ecin ulhaloa da, badnte mihia On ne peut en douter, ils ont une langue d'or L'rrezcoa duena hitzezeo yaria ; Pour manier la parole ; Bal esbola goidarl Baionan higaizeu , L'un passe sa vie b la tète d'une école b Bayonne , Omenic cderrenac duela beztilzen ; llcvètn de la plus belle considération ; Semenarioan da bigarrena nausi. Le second est maître au séminaire, Bere begalelaco gnli du ibusl. Il a peu vu de son plumage, liainitz gauzaz bnrua belhedu gazleric. Il a meublé sa tête dès son jeune Ige, Ene osiez guli du bere parecoric, A mon avis, il a peu de pareils, Yalneoae eman dio gaindiz izpiritn. Dieu lui a donné de l'esprit comble, Lagunizen cre berac dohalnac badiln; Lui-mème favorise ce précienx dou ; Cose da libnruen , cz hnzeur laneco , Il est alTamè de livres, il ne craint pas le travail , Nabi edo ez yakin behar da holaco. Il veut posséder toutes les connaissances. (Eskald*»ac, etc., p. 111.) Déjb le même écrivain avait tracé de la manièrcsuivanle le portrait de M. l'abbé Dassanee ; Dbssancec herriari obore emalen. Les Dassanee font honneur b leur pays natal. Prcmuac nolalgoan zuhurki eguilen ; L'ainé eierce dignement le notarial ; Mhor enganaizeco dimric ez hartzen , Pour ne tromper personne il ne prend point

d'arIrabacia galic arinia ez galizen. Il ne perd pas son Imc pour le gain. Igent, .Anaia, aphezelan delaric mailena. Son frère, le plus chéri des prêtres, Izpirilnz aguerizen gaindi dariona ; A de l'esprit par-dessus loni ; Fransesen erdara du errolic ikhasi , Il a appris le français par principe , Parisec berac bortan guli baren nausi. Paris lui-mème a peu d'hommes qui le valent b cet Eskaldunen picoa ikusten da liartan ; On voit en lui ce que valent les Basqnes ; [égard. Eguilen du birria lainhoki bidelaii; Il plaisante agréablement sur sa roule ; Belhezeguinhideacnihorc becen ungui, En accomplissant ses devoirs aussi bien que qui Ezdnyendeleguitcnhartzarenarpegui. Il ne fait pas aux gens mine d'ours, [que ce soit, (Etkaldunac , etc., p. III , 119.) * fem Chrislo Cure fmnaren Tetltmnl Berria Ithetago I. .V. Haraneder, Dont loaae Digitized by Google

rendre le volume rare [1]. Montaigne fait allusion à cette traduction dans ses *Essais*, liv. I^er^, chap. LVI.

Comme le fait remarquer avec raison M. l'abbé J.-M. Hiribarren [2], ce n'est que bien plus tard que les catholiques eurent aussi la leur, dont partie seulement a été publiée de nos jours par deux savants ecclésiastiques, MM. Harriet [3] et Dassance [4]. Le manuscrit

[1] Au siècle dernier, il s'est payé 32 livres chez Turgot, 37 chez la Vallière, en 1767; 50 chez Lambert, 40 chez Paris de Meyzieu. Enfin, en 1816, un exemplaire relié en maroquin fut poussé à 40 fr., à la vente Mac Carthy.

[2] Horco cen Lissaragué, guizon arguitua, De là (de Briscous) était Lissarague, homme éclairé,
Bainan Calvinen hitzaz sobera hartua; Mais trop épris de la parole de Calvin;
Eskaraz eman baitu Testament Berria, Il a mis en basque le nouveau Testament, [temps.
Aspaldico delacotz choilki ikusia. La seule traduction que l'on ait vue pendant long-

(*Eskaldunac*, etc., p. 149.)

[3] Voici en quels termes le curé de Bardos parle de cet homme distingué, après avoir consacré huit vers à son père et à son frère :

Haltsuco cen Harriet, yuie ohorezco, Il était de Halsou, Harriet, juge honorable,
Utzi duena ume bera idurico : Qui a laissé des rejetons qui lui ressemblent;
Aphez arropa dute biec garraiatzen, L'un et l'autre portent l'habit de prêtre;
Izpiritu dutela guciec aithortzen. Chacun confesse qu'ils ont de l'esprit.
Ecin ukhatua da, badute mihia On ne peut en douter, ils ont une langue d'or
Urrezcoa duena hitzezco yaria; Pour manier la parole;
Bat eskola guidari Baionan higatzen, L'un passe sa vie à la tête d'une école à Bayonne,
Omenic ederrenac duela beztitzen; Revêtu de la plus belle considération;
Semenarioan da bigarrena nausi, Le second est maître au séminaire,
Bere hegaletaco guti du ikusi, Il a peu vu de son plumage,
Hainitz gauzaz burua bethe du gazteric, Il a meublé sa tête dès son jeune âge,
Ene ustez guti du bere parecoric, A mon avis, il a peu de pareils,
Yaincoac eman dio gaindiz izpiritu, Dieu lui a donné de l'esprit comble,
Laguntzen ere berac dohainac baditu; Lui-même favorise ce précieux don;
Gose da liburuen, ez huzcur laneco, Il est affamé de livres, il ne craint pas le travail,
Nahi edo ez yakin behar da holaco. Il veut posséder toutes les connaissances.

(*Eskaldunac*, etc., p. 144.)

Déjà le même écrivain avait tracé de la manière suivante le portrait de M. l'abbé Dassance :

Dassancec herriari ohore ematen. Les Dassance font honneur à leur pays natal.
Premuac notalgoan zuhurki eguiten; L'aîné exerce dignement le notariat;
Nihor enganatzeco diruric ez hartzen, Pour ne tromper personne il ne prend point d'ar-
Irabacia gatic arima ez galtzen. Il ne perd pas son âme pour le gain. [gent,
Anaia, aphezetan delaric maitena, Son frère, le plus chéri des prêtres,
Izpirituz aguertzen gaindi dariona; A de l'esprit par-dessus tout;
Fransesen erdara du errotic ikhasi, Il a appris le français par principe,
Parisec berac hortan guti haren nausi. Paris lui-même a peu d'hommes qui le valent à cet
Eskaldunen picoa ikusten da hartan; On voit en lui ce que valent les Basques; [égard.
Eguiten du hirria lainhoki bidetan; Il plaisante agréablement sur sa route;
Bethez eguinbideac nihorc becen ungui, En accomplissant ses devoirs aussi bien que qui
Ezdu yendei eguiten hartzaren arpegui. Il ne fait pas aux gens mine d'ours. [que ce soit,

(*Eskaldunac*, etc., p. 111, 112.)

[4] *Jesu Christo Cure Iaunaren Testament Berria lehenago L. N. Haraneder, Done Ioane*

The text on this page is estimated to be only 28.31% accurate

478 LF. PATS BASÇPE. du travail entier est intitulé ; lesu Chrisloren Evangelio saindm, Jaun Haraneder aphez Donibane Lohitsucoac escoararat itçulia. M.DCC.XL. Jaincoaren Gracias. Au-dessus du ehiffre qui précède, dans un cercle et autour du inonogranime IHS, on lit en deux lignes concentriques ; Joannes Robin apheçae i.scribalua. 1770. — Gurutee livtUaz içanen duçu garaya. Çnquizco bethi. Je ne dirai rien de cet abbé Robin, qui est ditlércnl de l'approbateur du Gudu izpiritualu, dont il sera ((uestion plus loin, si ce n'est que le premier était lui-méme un auteui- d'un vrai mérite, et que la litténdure basi(uc lui doit peut-être un traité en deux livres dont M. l'abbé Dassance possède un beau manuscrit '. Je ne reclierclierii pas non plus quel lieu de piU'cuté pouvait unir le traducteur du .saint livre au plus grand armateur dont Saint-Jeau-de-Luz se glorifie je parlerai du Lokitifuco itiKii apkez batee, eicuuraral ilçulia; orat,artka bcreci bulequi», garbiquisgOt lehembicico aldieotçal agun-urâcia , Laphurlor ^l iaun aph^cec; iaun Àpbftpiciurfn bai^ menarequin. Baionan, K. l asscrre, M.DCCC. LV., in-1i de xxiv-4âü pages. * Ce manuscrit» de 142 pages et d'une écriture moulée, porte, en tète de chaque livre, l'un des litres suivants , qui en fait connaître le conteim : Lekenbicico Liburua. Arima prnilent baten sentimenduac, Erregue-I^rofetaren berrogoi eto kamargarreu p$tlniwfn gaikeau. (Livre I. Sentiments d'une âme peuitente sur le p»aume L du RoUl^rupüètc.) — Oigarren Libuma. JaincoarcH ganat itçullctH dtn arima balai ioiliaunditac, Erregutl*roff tarai ekan eta bigarren pualmoaren gaikean. (Liv. U. ScutimenU d'une âme qui rO' vient k Dieu, sur ie psaume Cil du Roi^Prophète.) — On lit dans le Mercure de Fraace, du 8 mars 1783» p. 55*73, un article de Carat sur un Eouteau Yogage dang l'Amérique geptenlrionale en Vannée 1781, et Campagne de l'armée de M.de Rochambeau, par M. l'abbé Robin» cl» page 56» le premier dit avoir annoncé dans le même journal, envirou deux ans auparavaul, un autre ouvrage dans lequel le second eberebait b pénétrer les secrets des mystères de ranliquité. Sans doute, le nom de Robin est des plus communs ; mais la qualité d'abbe de ce dernier» rintérét que semble lui porter le Labourdiii Carat, ce voyage en Amérique onze ans après l'exécution du manuscrit de Haraneder» tout cela peut faire su{>* lK)scr que l'abbé Robin , auquel il est dn » et le voyageur de 1781 , sont peni-élre un seul et même personnage. * Voyez sur Jean Périls de Haraneder» les détails donnes par M. Léonce

Goyeiebe dans son Saint-Jean-de-Lui, etc. » cbap. IV, p. 129*131. -- Dans un Factum pour Joannee Dibaignele, gouuerneur du Palais Royal à Poria, etc., on voit, en 1704, l'intimé acbetanl pour le compte de marebands de Bordeaux, de Jean Périls de Haraneder, bourgeois de Ciboure» un vaisseau neuf avec scs apparaux, pour le prix de 24,500 livres; on y voit aussi des achats de bâtiments, li Saint-Jcan*de-Luz et ailleurs, par le même Hataneder et antres. (Bibl. publ. de la ville de Bordeaux, jurispr. n° 3076, 1. 1, pièce 5, deux feuillets Infüliü.) — Il est b croire que ce Joannee Dibaigneie était 61s du commandant de l'escadrille de Siint-Jean^de-Luz » qui joignit relie de Rayonne pour secourir l'Ile de Ré » bloquée |>ar les Anglais. Kn souvenir de Joannes cl des services qu'il avait rendus a son pays, on éleva la fontaine de la place, en 1723» quelques années après samort. etc.» p. 155.) Digitized by Google

 manuscrit précieux dont je viens de transcrire le titre. Ce volume, gros in- 12, renferme la traductioil de tout le Nouveau Testament , plus un prologue, aitcin-solasa. Les quatre Évangiles sont contenus eu 401 pages et demie, les Actes des Apôtres, les Épitres et l'Apocal}'se , eu 048 et demie , le tout d'une écriture propre, soignée et bien lisible. Le prologue, non paginé, se compose de quatre pages. Dans ce prologue, Haraneder écrit que • déjà, dans un temps reculé, le Nouveau Testament a été traduit en bas(|ue par un prêtre ou curé de Briscous nommé Jean Ijeirarraga ; mais (jue comme ce malheureux ayant al)andonné la religion catholique pour embrasser la secte empoisonnée de Calvin , n'avait pu faire moins <|ue de glisser de son venin dans quelque endroit de sa traduction, l'évêque de Bayonne, pour le salut de ses ouailles, avait chargé plusieurs de scs prêtres d'une traduction nouvelle, Cdèle et exacte; qu'en consé((uence , tous les soins ont été portés pour la bonne exécution de celle-ci, en suivant le Maistre de Sacy et le I'. Bouhours. » Haraneder fut le vrai rédacteur, s'aidant sans doute des conseils de (|uelques confrères. Pourquoi donc alors son truvre n'a-t-elle pas été imprimée de son vivant? On ne saurait le dire au juste. Assurément, elle est supérieure à celle de [..eiçarraga , et la traduction de 1 825 , également exécutée par un protestant , ne la vaut pas ' . ' Jet*t Ckrittorett Eiangtlio saindua, S. HalkiureH arabera. Ilfulia ctcuarara, /n, Umaignere Imprimerian) 1815. t Evaniile de J.-C. telon eaint Matkieu, Iradeit eu basque, dialecte laboardin. A Dayonne, de l'imprimerie de Lamaignere, 1815), iD-8°dc 81 pages, plus un rcuilkl d'crrala. • Traductluo peu soignée, dit M. d'Abbadie, bien qn'elle soit calquée sur le travail de Leicarraga. • Elle n'a point pris place, comme on pourrait le croire, dans la publication faiie par le même imprimeur, en 1818, sous ce tllrc .Jesus-Ckrislo Gare Jaanaren Teslameal Berria. Lafardico eseaararal iiçalia (Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ , traduit en basque du Labourd), in-8°de 581 pages, plus trois reuilletsdc titres et de table, et trots pages d'errata. Comme le fait encore remarquer M. d'Abbailie, cette traduction n'a ni avant-propos ni désignation d'antenr. Le basque n'est pas pur, et le style oITre plusieurs locutions patolses. Feu l'abbé de la Bonderic a tiré de ce volume la parabole de TEnfant prodigue, qu'il a insérée dans ses Uélaages sur les langues , dialectes et patois, etc. Paris, IKtl, in-8", p. 71 et 'Jl. Dix ans après la publication de Lamaignere, TËvangilc seul de saint Luc donna lieu b une antre publication proteslante,

intitulée : Eeaugelioa san Lueaseu guisau, etc. Madrid : imprenta de la Compajlia tipogr.'ilica, 1838, in-18 de 17C pages, plus un leaillet lie titre. Voyei, sur cette publication et sur les tribulations qn'avec quelques autres elle valut il George Borrow.qni s'en Ht l'éditeur pour le compte de la Brilisk and Foreign Digitized by Google

manuscrit précieux dont je viens de transcrire le titre. Ce volume, gros in-12, renferme la traduction de tout le Nouveau Testament, plus un prologue, *aitcin-solasa*. Les quatre Évangiles sont contenus en 461 pages et demie, les Actes des Apôtres, les Épitres et l'Apocalyse, en 648 et demie, le tout d'une écriture propre, soignée et bien lisible. Le prologue, non paginé, se compose de quatre pages.

Dans ce prologue, Haraneder écrit que « déjà, dans un temps reculé, le Nouveau Testament a été traduit en basque par un prêtre ou curé de Briscous nommé *Jean Leiçarraga;* mais que comme ce malheureux ayant abandonné la religion catholique pour embrasser la secte empoisonnée de Calvin, n'avait pu faire moins que de glisser de son venin dans quelque endroit de sa traduction, l'évêque de Bayonne, pour le salut de ses ouailles, avait chargé plusieurs de ses prêtres d'une traduction nouvelle, fidèle et exacte; qu'en conséquence, tous les soins ont été portés pour la bonne exécution de celle-ci, en suivant le Maistre de Sacy et le P. Bouhours. » Haraneder fut le vrai rédacteur, s'aidant sans doute des conseils de quelques confrères. Pourquoi donc alors son œuvre n'a-t-elle pas été imprimée de son vivant? On ne saurait le dire au juste. Assurément, elle est supérieure à celle de Leiçarraga, et la traduction de 1825, également exécutée par un protestant, ne la vaut pas [1].

[1] *Jesus Christoren Evangelio saindua, S. Mathiuren arabera. Itçulia escuarara, lapurdico lenguayaz.* (Bayonan, Lamaignere Imprimerian) 1825. (*Evangile de J.-C. selon saint Mathieu, traduit en basque, dialecte labourdin.* A Bayonne, de l'imprimerie de Lamaignere, 1825), in-8° de 82 pages, plus un feuillet d'errata. « Traduction peu soignée, dit M. d'Abbadie, bien qu'elle soit calquée sur le travail de Leiçarraga. » Elle n'a point pris place, comme on pourrait le croire, dans la publication faite par le même imprimeur, en 1828, sous ce titre : *Jesus-Christo Gure Jaunaren Testament Berria. Lapurdico escuararat itçulia* (Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ, traduit en basque du Labourd), in-8° de 584 pages, plus trois feuillets de titres et de table, et trois pages d'errata. Comme le fait encore remarquer M. d'Abbadie, cette traduction n'a ni avant-propos ni désignation d'auteur. Le basque n'est pas pur, et le style offre plusieurs locutions patoises. Feu l'abbé de la Bouderie a tiré de ce volume la parabole de l'Enfant prodigue, qu'il a insérée dans ses *Mélanges sur les langues, dialectes et patois*, etc. Paris, 1831, in-8°, p. 71 et 92. Dix ans après la publication de Lamaignere, l'Évangile seul de saint Luc donna lieu à une autre publication protestante, intitulée : *Evangelioa san Lucasen guisan*, etc. Madrid : imprenta de la Compañia tipográfica, 1838, in-18 de 176 pages, plus un feuillet de titre. Voyez, sur cette publication et sur les tribulations qu'avec quelques autres elle valut à George Borrow, qui s'en fit l'éditeur pour le compte de la *British and Foreign*

4«ü I.F. PAIS BASQUE. Cette traduction, en labourdiii, ne comprend que l'Évangile de saint Mattliicu. Il a été rendu de nos jours dans un autre dialecte par un savant auquel son travail fait le plus grand honneur. Des deux titres de ce livre, voici le français ; Le saint Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu , traduit en basque souletin par l'abbé Incluiuspe, pour le prince Louis- Lucien Bonaparte. Bayonne, imprimerie de veuve Lamaignere, née Teulières, 185ti, grand in-8" de 171 pages. Le volume est terminé par xlvi pages renfermant des Notes grammaticales sur la langue basque, qui, elles-mêmes , se terminent par cette indication : • Cette traduction de l'ÉvAXCiLE DF. SAi.VT MATTHIEU, eu dialecte ba.sque souletin, a été imprimée aux frais du prince Louis-LuciEJi Bonapabte. — Je certifie que cet ouvrage a été tiré au nombre de douze exemplaires, dont dix numérotés portent le nom du destinataire, et deux autres non numérotés, dont l'un ayant les titres et les initiales imprimés à l'encre rouge, appartiennent à .'son .\ltesse. — Veuve .V. La.maiüiXere, ixÉE Teulières. > Outre sa version complète des quatre Évangiles , .leau de Haranedcr a donné une traduction d'un ouvrage bien couiiu de .saint François de Sales , sous ce titre : Philotea, edo devocioneraco bide erahusçaillea, S. Franses Salescoac, (ienevaco aphezpicu eta princeac, Yisilucioneco ordenaren fundatçailleac , eguina. M. Joannes de Hararieder, Donibaneco yaun appheçuco, berriro escararat ilçulia. Tolosan, Joannes - Franses Robert, libouni eguillearen, baitan , Peiroulieraco earrican. M. DCC. XLIX. Voilà le titre de la traduction basque de l'Introduction à la vie dévote, citée par M. d'Abbadie; voilà aussi le nom d'un auteur des plus estimables , d'un Basque des plus habiles , et néanmoins généralement ignoré , même dans le pays ; ce qui vient de ce que le Philotea n'a eu qu'une édition , qu'il porte seul le nom de Haranedcr, parmi ses ouvrages; que presque toujours, dans un si vieux livre, la première page est perdue; enfin que, dans l'approBibU Sociely, l'ouvrage du même auteur Inlilulc Ihf Bible in Spoiu, etc., London ; John Murraj, MDr.CCXLIII, posi Hto.ehap XXXIX-XLII, p. *ÎA-iAî. Le chap. XXXVII, qui s'étend de la p. 217 i la p. 220, porte re sommaire ; Escarra — Basguc nol lri$h — Santtril and Tarlar Dialeeti — A Wowel langnage — Popnlar Poeiry - The Basqnei — TAeir Pertont — Banque tVomeu. Digitized by Google

HIBUOr.BAFHIE. 481 batioii épiscopale, le tradudeur n’est point nommé. J'ajouterai que le Philoica est in- 12, a 508 pages, y compris la table; plus xiv pages, y compris le titre. A la suite de ce titre est un avis au lecteur en basque, la traduction en même langue d’une prière de saint François de Sales et de sa préface à l’Introduction , datée d’Annecy, jour île Sainte-Madeleine, 1008; enfin, l’approbation en français de M*' Guillamne d’.Arclic, eu date du 8 juin 1748. Cette approbation, l’avis au lecteur du Philoteu et celui du G»f/« izpiriiuala , nous donnent des lumières précieuses sur un précédent traducteur en basque du premier de ces ouvrages, écrivain dont nous aurons plus loin à nous occuper : « Nous étant informés , est-il dit dans l’approbation , qu’il ne reste plus aucun exemplaire de l’Introduction do S. François de Sales, traduite autrefois en langue basque, permettons, » etc. L’avis du Gudu porte ; « Ce livre a autrefois été traduit eu langue basque, mais en un basque bizarre et sans correction, tel que le pouvait écrire un auteur qui n’était point B.asquc. » Enfin, on lit dans l’avis du Philotea : • 11 est vrai qu’un prêtre venu ii Bayonne du côté de Paris, avec un évêque de notre diocèse, a, pour rendre .service aux Basques, traduit ce livre et d’autres, ayant appris la langue comme il put, et qu’il les a fait imprimer à Paris; uiaLs outre que le basque en était barbare , peu de ces ouvrages restent encore dans le pays, soit parce qu’en eiret on en a peu répandu , soit pour tout autre cause. » Or, il n’y a réellement que Silvain Pouvreau qui ait traduit l’Introduction à la vie dévote et le Combat spirituel : il .s’agit donc de lui dans les préfaces de llaraneder. Ce même ecclésiastique est encore l'auteur du Gvdu izpiriluala, Toulouse, .1“ Fr. Robert, 17.50, petit in-12. Les initiales que porte la première page de cette édition sont N*’. 1". U*. Il y a une faute ici ; les approbations linalcs de Robin, curé de Villefranquc, et de Üaguerre, supérieur du petit séminaire de Laressore, portent J. N. D., qui signifient Joannes Haraneder Doclor. Cette édition renferme 353 pages, y compris celle du titre , un avis au lecteur, un autre avis sur l’orthographe employée dans l’ouvrage, et les prières pour la messe; mais la table et les deux approbations qui suivent, ainsi que la permission de Ciuillaume 31 Digitized by Google

bation épiscopale, le traducteur n'est point nommé. J'ajouterai que le *Philotea* est in-12, a 568 pages, y compris la table ; plus xiv pages, y compris le titre. A la suite de ce titre est un avis au lecteur en basque, la traduction en même langue d'une prière de saint François de Sales et de sa préface à l'Introduction, datée d'Annecy, jour de Sainte-Madeleine, 1608; enfin, l'approbation en français de M^gr^ Guillaume d'Arche, en date du 8 juin 1748.

Cette approbation, l'avis au lecteur du *Philotea* et celui du *Gudu izpirituala*, nous donnent des lumières précieuses sur un précédent traducteur en basque du premier de ces ouvrages, écrivain dont nous aurons plus loin à nous occuper : « Nous étant informés, est-il dit dans l'approbation, qu'il ne reste plus aucun exemplaire de l'Introduction de S. François de Sales, traduite autrefois en langue basque, permettons, » etc. L'avis du *Gudu* porte : « Ce livre a autrefois été traduit en langue basque, mais en un basque bizarre et sans correction, tel que le pouvait écrire un auteur qui n'était point Basque. » Enfin, on lit dans l'avis du *Philotea* : « Il est vrai qu'un prêtre venu à Bayonne du côté de Paris, avec un évêque de notre diocèse, a, pour rendre service aux Basques, traduit ce livre et d'autres, ayant appris la langue comme il put, et qu'il les a fait imprimer à Paris; mais outre que le basque en était barbare, peu de ces ouvrages restent encore dans le pays, soit parce qu'en effet on en a peu répandu, soit pour tout autre cause. » Or, il n'y a réellement que Silvain Pouvreau qui ait traduit l'Introduction à la vie dévote et le Combat spirituel : il s'agit donc de lui dans les préfaces de Haraneder.

Ce même ecclésiastique est encore l'auteur du *Gudu izpirituala*, Toulouse, J^n^ Fr. Robert, 1750, petit in-12. Les initiales que porte la première page de cette édition sont N^L^. I^R^. D^R^. Il y a une faute ici : les approbations finales de Robin, curé de Villefranque, et de Daguerre, supérieur du petit séminaire de Laressore, portent J. N. D., qui signifient *Joannes Haraneder Doctor*. Cette édition renferme 355 pages, y compris celle du titre, un avis au lecteur, un autre avis sur l'orthographe employée dans l'ouvrage, et les prières pour la messe; mais la table et les deux approbations qui suivent, ainsi que la permission de Guillaume

485 I.R PATS BASQCE. d’ Arche, sout en dehors de la pagination et occupent sept pages. L’édition de L. M. Cluzeau (Bayonne, 1857, in-54, de xl-375 pages) reproduit tout ce que contient l’édition de 1750; mais on y a ajouté les vêpres et comjdies du dimanche en latin, et, à la lin, les prières pour la confession et la communion. Elle est dans le commerce de la librairie, à Bayonne; mais il n'en est pas de même de la première é<ütiüu et du Philotea, qui disparaissent tous les jours et ne se retrouvent qu’avec peine. Cette traduction du Combat spirituel, ainsi ((ue le fait remarquer M.

d’.\bba

d'Arche, sont en dehors de la pagination et occupent sept pages. L'édition de L. M. Cluzeau (Bayonne, 1827, in-24, de XL-372 pages) reproduit tout ce que contient l'édition de 1750; mais on y a ajouté les vêpres et complies du dimanche en latin, et, à la fin, les prières pour la confession et la communion. Elle est dans le commerce de la librairie, à Bayonne; mais il n'en est pas de même de la première édition et du *Philotea*, qui disparaissent tous les jours et ne se retrouvent qu'avec peine.

Cette traduction du Combat spirituel, ainsi que le fait remarquer M. d'Abbadie, contrairement à l'assertion de la *Noticia de las obras vascongadas*, etc. [1], est fort soignée; le dialecte est celui du pays de Labourd. Nous y apprenons, par l'approbation, qu'il existait alors une traduction plus ancienne, comprenant trente-cinq chapitres au lieu de soixante-six, et fort difficile à entendre. Il s'agit sans doute de celle de Silvain Pouvreau, publiée en 1665. Revenons à son auteur.

Le premier en date de ses ouvrages est intitulé : *Guiristinoaren Dotrina, Eminentissimo Jaun cardinal duke de Richelieuc eguina, Silvain Pouvreau apeçac escaraz emana* (Doctrine chrétienne composée par S. E. le cardinal duc de Richelieu, traduite en langue basque par Silvain Pouvreau, prêtre). *Parisen*, chez Jean Roger, M.DC.LVI., in-8°, de 307 pages, plus 8 feuillets de titre et de préliminaires, et cinq pages non chiffrées à la fin. La seconde traduction de Pouvreau a pour titre : *San Frances de Sales, Genevaco ipizpicauaren, Philothea, eta chapeletaren Andredena Mariaren ohoretan devocionerequin erraiteco Antcea. Silvain Pouvreau apeçac escaraz emana* (Philotée de François de Sales, évêque de Genève, et Manière de dire avec dévotion le chapelet en l'honneur de Marie qui est dame; mis en basque par Silvain Pouvreau, prêtre). *Parisen*, chez Claude Audinet, 1664, in-8°, de 14 feuillets préliminaires, 557 pages, et 2 pour les approbations religieuses et civiles.

La dernière traduction de Pouvreau est mentionnée de la façon suivante dans le catalogue de Falconet, t. II, p. 74, n° 11735 :

[1] « Es de poco mérito su lenguage. » (P. 1, n° 3.)

niBi.inr.RAPHiE. m Gudu fspiritmla il Lorenzo Scvpoli, Sylvain Pouvreau apezac escaras émana (Combat spirituel de Laurent Scupoli, mis en basque par Silvain Pouvreau, prêtre). Parisen, 1665, in-12. Il existe encore du même auteur un glossaire basque français conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale, sous le n" 7700-+, olitn Colbertinu.s 3105, petit in-folio sur papier, écriture du XVII* siècle. En tète du manuscrit est attachée rampliation sur parchemin d'un prixàlégc accordé à Silvain Pouvreau, preslre du diocèse de Bourges, pour la publication d'une traduction en bas(|uc de rimitation de Jésus-Christ, sous le titre de Jesusen hnilacionra , • d'une grammaire basque et françoise avec (luelques dialogues fimiiliers pour le commerce des deux langues , et de plus un dictionnaire basque, fi-ançois, espagnol et latin. • Ce privilège, dont la date a été laissée en blanc, paraît être d'environ 1651). .\ la suite du dictionnaire se lisent diverses prières en bas(|ucet autres morceaux de piété; en tête se trouvent deux feuillets de gnimmaire et des observations assez, étendues d'Oihenart sur h-,principal ouvrage de Pouvreau, avec la date « du 30 may 1665. » Le Dictionnaire commence au moi cafarda, non par suite d'une perte de manuscrit, mais par l'effet d'une transposition. Après le Nouveau Testament, (pie nous avons pris pour point de départ, parlons de l'Imitation de Jésus - Christ , le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas. Nous .avons dit que Pouvreau la

traduisit; il ne parait pas (|u

Gudu espirituala il Lorenzo Scupoli, Sylvain Pouvreau apezac escaras emana (Combat spirituel de Laurent Scupoli, mis en basque par Silvain Pouvreau, prêtre). *Parisen,* 1665, in-12.

Il existe encore du même auteur un glossaire basque français conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale, sous le n° 7700-4, *olim Colbertinus* 3105, petit in-folio sur papier, écriture du XVII^e^ siècle. En tête du manuscrit est attachée l'ampliation sur parchemin d'un privilége accordé *à Silvain Pouvreau, prestre du diocèse de Bourges,* pour la publication d'une traduction en basque de l'Imitation de Jésus-Christ, sous le titre de *Jesusen Imitacionea,* « d'une grammaire basque et françoise avec quelques dialogues familiers pour le commerce des deux langues, et de plus un dictionnaire basque, françois, espagnol et latin. » Ce privilége, dont la date a été laissée en blanc, paraît être d'environ 1650. A la suite du dictionnaire se lisent diverses prières en basque et autres morceaux de piété; en tête se trouvent deux feuillets de grammaire et des observations assez étendues d'Oihenart sur le principal ouvrage de Pouvreau, avec la date « du 30 may 1665. » Le Dictionnaire commence au mot *çafarda,* non par suite d'une perte de manuscrit, mais par l'effet d'une transposition.

Après le Nouveau Testament, que nous avons pris pour point de départ, parlons de l'Imitation de Jésus-Christ, le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas. Nous avons dit que Pouvreau la traduisit; il ne paraît pas que son travail ait jamais vu le jour. Celui qui a cours maintenant est de Michel Chourio, curé de Saint-Jean-de-Luz, et fut imprimé pour la première fois à Bordeaux, en 1720, sous ce titre : *Jesus-Christoren Imitacionea. M. Chourio, Donibaneco erretorac, escararat itçulia.* Bordelen, Guillaume Boudé Boé imprimatçaille, etc., in-8° de 426 pages, plus 2 feuillets contenant le titre et les approbations, et 6 feuillets renfermant une table des chapitres à la fin. Cette traduction, dont l'auteur était déjà mort quand son travail parut, a été réimprimée à Bayonne, chez Fauvet-Duhart, en 1769, in-8°, et dans la même ville par Cluzeau, en 1825, in-12. Cette édition, comme toutes les autres

4H4 LF. l’iYS BASQCE. que l’on a pu faire de nos joiu-s est la reproduction d’une autre dont nous avons omis de parler dans notre introduction aux Provirbes basques : nous voulons parler de celle qui porte pour adi'esse Baijonan , Trebos , liburu sall(;aille bailan, Apoumaiouco carrican. M. I)CC. LWWIH . Permissionarequin. Elle est in- 12 et renferme 50(! pages et demie, y compris la table, l’approbation de 1787, signée d’Ilurbide, Vie. Gen., de plus un (jaude latin et une prière basque à saint Léon pour tes femmes enceintes. Au commencement et dans la partie paginée en romain se voient la messe, vêpres du dimanche, complies. Te Deuin en latin, enfin les trois approbations de la première édition et la permission de l’évêque. L’édition de 1720 ne porte que ces quatre approbations et permission, avec le seul texte de la traduction 18 de 592 pages. ’ Proverhen Itotquett ,\n\rndne\\ont p. xlix. — Voyer encore le catalogue WoHers (Paris, 1©9\n“ 155. Digitized by Google

niBLioi.itArniK. 4Sr. La seconde édition, imprimée h Montbéliard chez Hod. -Henri Dcckhcrr en 18'28, est l'exiicte reproduction de la première; c'est un in- 12 de xxxij-405 pages, moins le titre, qui est ainsi conçu : Jésus C/irislen hnitucionia , citierovaco nscurnlut utruliric élu Olorouco aphezciipu cen batec approlmtu cien nouldebalen arabera. Arra imprima eraciric. SalduriciçatecoOloroun. P. A. Vivent martchantarenctchcn, DonaMariaeo kl)arrican,M.DCCCXXXVIII. {Imüntion de Jésus-Chrisl, traduite en basque soutetin et conforme à un exemplaire approuvé par un évêque d'Oloron. Nouvelle édition en vente à Oloron chez P. A. Vivent, marchand, place Sainte-Marie, 1838.) I/auteur anonyme a dédié sa traduction à l'illustrissime et révércndissimc François de Revol, évêque d'Oloron ; la dédicace est latine, avec le souletin en regard. L'approbation , donnée par Jaurcguizahar , curé de Matiléon et vicaire général, porte la date de 1750; elle est en bas((uc de la Soûle. Suit un avis de l'auteur au lecteur, puis la table, enfin le texte, i|ui embra-sse les quatre livTcs de l'Imitation. Eu comparant la traduction de Chourio et la traduction soulctinc, on .s'aperçoit aisément que l'auteur de celle-ci avait celle-là sous les yeux, et qu'en plusieurs endroits il a tendu à mieux faire; mais .s'il a évité quelques néologismes ou termes étrangers, il est resté bien au-dessous de son moilèle pour l'habile emploi de la conjugîiison, surtout irrégulière. Bien avant Chourio il avait paru une traduction bas((ue d'une partie de l'Imitation de Jésus-Christ, sous ce titre : Jesu Chrisloren Imitacionea, d'Arambillaga apheçae escaraz émana. Iliru garren liburua. Bayonau, .\utouio Fauvet... imprimatçaillea baithan eguina. M. DC. LXXXIV. {/milution de Jésus-Christ , mise en basque par d'Arambillagu, prêtre. Troisième livre. Bayonne, Antoine Fauvet, imprimeur... lt)84.) Petit in-8", de 7 feuillets préliminaires, 234 pages, 4 feuillets de table à la fin, et quatre grandes gravures en bois. D'Arambillaga était prêtre à Ciboure, en Labüurd '. Parmi les approbateurs de .sa traduction figure Churio, liatjonaco Elieaco Cathedraluco lavn Errelor etu Theo■ Voyei sar lui b Biagrifkie tuirerullt , I" cdil., 1. LXII, |i. IS. Digilized by Google

La seconde édition, imprimée à Montbéliard chez Rod.-Henri Deckherr en 1828, est l'exacte reproduction de la première; c'est un in-12 de xxxij-405 pages, moins le titre, qui est ainsi conçu : *Jesus Christen Imitacionia, ciberouaco uscaralat utçuliric eta Olorouco aphezcupu cen batec approbatu cien nouldebaten arabera.* Arra imprima eraciric. Salduric içateco Oloroun. P. A. Vivent martchantaren etchen, Dona Mariaco kharrican, M.DCCCXXXVIII. (*Imitation de Jésus-Christ, traduite en basque souletin et conforme à un exemplaire approuvé par un évêque d'Oloron.* Nouvelle édition en vente à Oloron chez P. A. Vivent, marchand, place Sainte-Marie, 1838.) L'auteur anonyme a dédié sa traduction à l'illustrissime et révérendissime François de Revol, évêque d'Oloron; la dédicace est latine, avec le souletin en regard. L'approbation, donnée par Jaureguizahar, curé de Mauléon et vicaire général, porte la date de 1756; elle est en basque de la Soule. Suit un avis de l'auteur au lecteur, puis la table, enfin le texte, qui embrasse les quatre livres de l'Imitation.

En comparant la traduction de Chourio et la traduction souletine, on s'aperçoit aisément que l'auteur de celle-ci avait celle-là sous les yeux, et qu'en plusieurs endroits il a tendu à mieux faire; mais s'il a évité quelques néologismes ou termes étrangers, il est resté bien au-dessous de son modèle pour l'habile emploi de la conjugaison, surtout irrégulière.

Bien avant Chourio il avait paru une traduction basque d'une partie de l'Imitation de Jésus-Christ, sous ce titre : *Jesu Christoren Imitacionea, d'Arambillaga apheçac escaraz emana.* Hiru garren liburua. Bayonan, Antonio Fauvet... imprimatçaillea baithan eguiña. M. DC. LXXXIV. (*Imitation de Jésus-Christ, mise en basque par d'Arambillaga, prêtre.* Troisième livre. Bayonne, Antoine Fauvet, imprimeur... 1684.) Petit in-8°, de 7 feuillets préliminaires, 234 pages, 4 feuillets de table à la fin, et quatre grandes gravures en bois. D'Arambillaga était prêtre à Ciboure, en Labourd [1]. Parmi les approbateurs de sa traduction figure *Churio, Bayonaco Eliçaco Cathedralaco Iaun Erretor eta Theo-*

[1] Voyez sur lui la *Biographie universelle*, 1re édit., t. LXII, p. 12.

48G LE l’AIS DASQLE. loyian Bacheliarac , sous la date de 1G84. S'il faut eu croire la IVoticia de las obras vascongadas , etc., p. 1, n° 1, le basque de d’Arambillaga est saas mérite. Il convient maintenant à tous égards de parler de rimitiition de la Vierge, traduite et publiée eu basque ()uatre ans après son apparition en français. Le voimne a pour titre ; Andredena lHariaren /mitacionea , Jesvs Christoren Imilacionearen ganean moldulua. Bagomco diocezaco ïnun aphez batec francesselic , escuararat itçulia. Bayonan , Piarres Kauvet... bai tau , M.DCC. LXXVIll. Approbacionare((uiu. Ce volume, de format grand in-l“2, contient xxivi-30.'> pages, y compris une laide image de la Vierge en regard du titre, celui-ci, et la table iinalc. La partie qui est paginée en chiil'res romains renferme une épitre dédieatoire à Jules Ferron de la Ferrouays, évêque de Bayonne, une approbation de Uaguerre, supérieur du petit séminab-c de Laressore, en date du 1"2 avril 1777, l'approbation de l'évéquc Jules, du 28 avril de la même année, un avis au lecteur, les prières de la messe basse, les vêpres du dimanche, le Stabal ; la dédicace, l'avis, la messe, .sont seuls en basque, ainsi que le titre. La .seconde pagination contient le texte de la traduction et la table. L’auteur a imité l'anonyme de celui qu'il a traduit, et nous n'avons d'autre indication sur sa patrie (|ue le dialecte lui-même, qui est du Labourd et de Saint-Jcan-dc-Luz ou de Ciboun-. Du reste, c'est un livre bien écrit et estimé comme tel. 11 y en a ou d'autres éditions, mais sans importance et en petit nombre. Nous avons encore un ouvnige du même dialecte dans un livre de la plus grande l'arête conservé à la Bibliothèi|ue impériale sous la mai’que V. 25ÎHi-2. C’est une traduction des Voyages avanlvreux du capitaine Martin de Hoyarsabal , habitant de Ciboure ', intitulée : Uburu hau da i.rasocu nabigacionecou. Martin de Hoyarzabaler egiàa francezes. Eta Pierres Detchaverrg , edo Dorrec, escararat émana , cta cerbait guehiago abançatuba. ■ Bordeaux, Guillaume Millanges, 1633, in-S", livre furi rare, dont un exemplaire Ogurc au calalogue Louis-Philippe, n" 1571. Digitized by Google

 Bayonan, Duhart-Fauvet , M.DC.LXXVIl., in-8", de U!4 pages, plus deux feuillets uüii eliiO'rés, à la liu. Uii pareil livre était surtout destiné aux marins tentés de suivre les traces du lianli navigateur de Ciboure ; un religieux composa pour eux un ouvrage qui devait les guider dans la route plus diflicile du salut. C’est un recueil contenant la Doctrine chrétienne , plusieurs oraisons et une espèce de Guide des Murins, en bon ba.s(|ue, tel (|u'on le parlait à Sare en Labourd : < Ce qui est d’autant plus estimable, dit le P. de Larramendi, au<|uel nous devons la connaissance du volume, que l’auteur, n’étant pas Basque, apprit la langue dans la perfection. • Il se nommait le R. P. Fr. Étienne Materrc, était de l’ordre séraphique de SaintFrançois de l’Observance, et avait été gardien du couvent de Bayonne. Parmi les approbations de son ouvi-age se

trouve celle

Bayonan, Duhart-Fauvet, M.DC.LXXVII., in-8°, de 164 pages, plus deux feuillets non chiffrés, à la fin.

Un pareil livre était surtout destiné aux marins tentés de suivre les traces du hardi navigateur de Ciboure : un religieux composa pour eux un ouvrage qui devait les guider dans la route plus difficile du salut. C'est un recueil contenant la Doctrine chrétienne, plusieurs oraisons et une espèce de Guide des Marins, en bon basque, tel qu'on le parlait à Sare en Labourd : « Ce qui est d'autant plus estimable, dit le P. de Larramendi, auquel nous devons la connaissance du volume, que l'auteur, n'étant pas Basque, apprit la langue dans la perfection. » Il se nommait le R. P. Fr. Étienne Materre, était de l'ordre séraphique de Saint-François de l'Observance, et avait été gardien du couvent de Bayonne. Parmi les approbations de son ouvrage se trouve celle de P. de Axular; en tête se lit une addition écrite d'un style moins agréable. Ce volume, qui est de format in-12, a été imprimé à Bayonne en 1616.

Le même cordelier publia, l'année suivante, à Bordeaux, chez Pierre de la Court, en un volume in-12 également, un catéchisme en escuara [1].

A neuf ans de là nous trouvons un autre livre basque imprimé à Pampelune, avec licence et approbation de Don Francisco de Mendoza, évêque de cette ville; c'est un petit volume in-12 dû à la plume de Don Juan de Beriain, abbé de l'église paroissiale d'Uterga. Il renferme la Doctrine chrétienne en castillan, d'abord en 83 feuillets, puis en basque, dans un nombre de feuillets à peu près égal : l'une et l'autre de ces rédactions sont bien écrites.

Le même P. de Larramendi, auquel nous devons cette notice, cite également les quatre ouvrages suivants :

1° *Manual devocionezcoa, edo ezperen, oren oro escuetan erabilltçeco liburutchoa. Escarazco versutan eguiña, eta guztia bi partetan berecia....* Bordelen, Guillen Millanges, erregueren imprimatçaillearenean. M. DC.XXVII. (*Manuel de dévotion, ou le petit vade-mecum de tout le monde, fait en vers basques et*

[1] Voyez Wadding, *Scriptores ordinis Minorum*, Rome, 1650, in-folio, p. 320, col. 2.

488 LK PITS BASQUE. divisé en deux parties.,.. Bordeaux, Guillaume Millanges, imprimeur du roi, 1627), iii-S" de 138 pages La première partie de cet ouvrage, qui e.st de Jean d'Etcheberri, renferme, en vers de huit syllabes, les principaux mystères de la vie de Jésus-Christ ; la seconde partie, egalement consacrée à des sujets de piété, est en grands vers de ((uatorze syllabes. Elle est intitulée : liigarren Ubvriia gvirislinoac erran behar lituzquen ofAoi7ce5....Bordelen, GuilleuMillanges,M. DC.XXVll. (Deuxième Livre des prières que le chrétien devrait lire A Bordeaux , chez Guillaume Millanges , I (i27), et se compose de 208 pages, le titre compris. Quarante-deux ans plus tard, il parut une seconde édition de cet ouvrage , pareillement imprimée à Bordeaux , dans la inéme maison; on en trouvera le titre, p. xlri, n" XVll, de notre introduction aux Proverbes basques. 11“ Nœlac ela berce canta espiritual berriac (Noëls et autres cantiques spirituels nouveaux) , du même Jean d'Etcheberri ; Bayonne, 1680, in-12, de 250 pages. Le sujet de ce livre, tout en vers , qui a été réimprimé *, est la vie de Jésus-Christ et ses principaux mystères , spécialement sa naissance ; il renferme aussi des louanges de la Trinité , que l'auteur appelle heureusement Hirurlasuna , ainsi que des pièces en l'honneur des saints. L'un de ceux qui ont approuvé le li\TC , dit avec niison du basque de Jean d'Etcheberri : Esealiluiiae bel)>eiiuizquil . Ilaren olioratçera , Corel! escara eman dueii , Krdararen ganera. (Oiio les Uusiiues me viennent en aide, iionr le glorilier de ce qu'il a mis l'eseuara au-dessus de Venlam ;le ba.squc au-dessus du rrançaisl. ' Vofcz , pour une plus ample descripllon de ce volume , notre introduction ans Prorerits iuqtia , p. xl , n° VU. ’ L'une de ces ddiilons, que nous avons sous les yeni, porte an-dessous du titre que nous venons de donner : Jetiu Chriileren ùkiaren mislerio principale» pudean. Ela taimlue» okoretan buta ianetacolt. loanaei Etcheberri Doctor Thealegoac cpnidoc. Baionan, Naître Baitan, hors Cantognetan. (Toachanl lee priacipaaz myaierea de la tie de JénsCbriel et en l'keanenr dei saint» pour /fur» fêles. Compose par Jean Etcheberri , docimr en Iheolopie. Bayonne, ebez Naître, aux cinq Cantons.) 1697, io-2A, de 340 pages. Digitized by Google

BIBLIOURAPHIE. 48H A la suite ilc ec morceau de poésie se trouve un acrostiche de vitigt vers, signe P. de Arganarutz, Prœdicalor. Nul doute (|ue ce ne soit le prêtre et prédicateur ordinaire de Cil)ourc, dont nous avons des semions, en douze chapitres, imprimés à Bordeaux en 1G4I, en un volume in-l'Q de 572 pages. Le ((uatrièmc ouvrage mentionné par le 1'. de LaiT.unendi, aussi bien i(ue par David Wilkins dans le recueil de Chambérlayne ', est l'ouvrage du P. Jean Haramburu, intitulé : Devocitio escara Miraillu élu oracinoteguia (Miroir et oraisons de la dévotion basque). Bordeaux, 1(535. Cette édition, probablement imprimée par les Millanges , comme les ouvrages d'Etcheberri et autres , a disparu ; on n'en trouve plus d'exemplaires ; mais on en rencontre une deuxième de ItiftO, et M. l'abbé Harriet en a deux exemplaires, l'un assez complet, l'autre extrêmement maltraité. C'e.st un petit volume in- 18 de plus de 500 pages. De quelle imprimerie est-il sorti ? c'est ce que l'on ne peut dire , la première page manquant; mais c'est assurément le spécimen le plus achevé d'incorrection typographique (pii se puisse voir, et pour y lire du basque, il faut être assez versé dans la connaissance de cet idiome. Du reste, tel qu'il est, l'ouvnige a un grand prix et comme rareté et comme monument ancien de la langue , d'autant plus que l'auteur y était fort habile. Son livre est dédié à M'* l'évéque de Tarbes, conseiller du roi en scs conseils privés, et abbé d'.\rtus. L'épitre dédicatoire nous fait connaître que le P. Haramburu avait travaillé lui-mème à une seconde édition : a'urait-il donc surveillé celle de 1G90, à ciiupiaute-ciu(| ans de distance de la première ? Cela paraîtrait fort , et il faudrait admettre que l'auteur était bien jeune à l'époque de 1a première. A la rigueur, il pourrait en être ainsi , et l'on expliquerait la chose par cette particularité , qu'il aurait pris pour collaborateur C. Harizmendi, l'auteur de l'Otlice de la Vierge, en vers : de fuit, l'édition de 1G90 porte, après la dédicace de Haramburu, un avis au lecteur par Harizmendi; peut-être aussi ' Oratic iominiea l« ileeriiu oiimiiim fere genlwm Ihiçuoii rersa, eic. Aiiistclœdiiini , MIICCXV, in4", prêt, fol. IK verso. Pascs Z3. 44, nn lit (rois versions iln Paler en langue lias<|ur.

Digilized by Google

A la suite de ce morceau de poésie se trouve un acrostiche de vingt vers, signé *P. de Arganaratz, Prædicator*. Nul doute que ce ne soit le prêtre et prédicateur ordinaire de Ciboure, dont nous avons des sermons, en douze chapitres, imprimés à Bordeaux en 1641, en un volume in-12 de 572 pages.

Le quatrième ouvrage mentionné par le P. de Larramendi, aussi bien que par David Wilkins dans le recueil de Chamberlayne [1], est l'ouvrage du P. Jean Haramburu, intitulé : *Devocino escara Mirailla eta oracinoteguia* (Miroir et oraisons de la dévotion basque). Bordeaux, 1635. Cette édition, probablement imprimée par les Millanges, comme les ouvrages d'Etcheberri et autres, a disparu; on n'en trouve plus d'exemplaires; mais on en rencontre une deuxième de 1690, et M. l'abbé Harriet en a deux exemplaires, l'un assez complet, l'autre extrêmement maltraité. C'est un petit volume in-18 de plus de 500 pages. De quelle imprimerie est-il sorti? c'est ce que l'on ne peut dire, la première page manquant; mais c'est assurément le spécimen le plus achevé d'incorrection typographique qui se puisse voir, et pour y lire du basque, il faut être assez versé dans la connaissance de cet idiome. Du reste, tel qu'il est, l'ouvrage a un grand prix et comme rareté et comme monument ancien de la langue, d'autant plus que l'auteur y était fort habile.

Son livre est dédié à M^sr^ l'évêque de Tarbes, conseiller du roi en ses conseils privés, et abbé d'Artus. L'épître dédicatoire nous fait connaître que le P. Haramburu avait travaillé lui-même à une seconde édition : aurait-il donc surveillé celle de 1690, à cinquante-cinq ans de distance de la première? Cela paraîtrait fort, et il faudrait admettre que l'auteur était bien jeune à l'époque de la première. A la rigueur, il pourrait en être ainsi, et l'on expliquerait la chose par cette particularité, qu'il aurait pris pour collaborateur C. Harizmendi, l'auteur de l'Office de la Vierge, en vers : de fait, l'édition de 1690 porte, après la dédicace de Haramburu, un avis au lecteur par Harizmendi; peut-être aussi

[1] *Oratio dominica in diversas omnium fere gentium linguas versa*, etc. Amstelœdami, MDCCXV, in-4°, pref., fol. 18 verso. Pages 43, 44, on lit trois versions du *Pater* en langue basque.

 ce dernier n’a-t-il donné son édition qu’après que l’auteur luimémc en avait publié deux ; et puis , i]ui sait si la date de 1 635 n’est pas fausse? Quoi qu’il eu soit, il est à remarquer r(ue Harizmendi a transporté dans son OIBce de la Vierge la traduction en vers du Te Deum du P. Haramburu, ((u’il s’est ainsi dispensé de faire lui-même. Dans mon introduction aux Proverbes basques, j’ai dit, d’après V Ar(e ' du 1*. de Larramendi, <(ue le Devocino escara renfermait beaucoup de prières en vers basques; il n’y a, au contraire, de vers que la traduction des sept Psaumes de la pénitence, (|ui, pour le dire en passant, ne se trouvent point versifiés ailleurs, et celle du Te Deum laudamus. Tout le reste est en prose , sauf deux chants pour les marins , avant et après la pèche. L’ouvrage a trois parties , dont il n’est pas important de spécifier les matières ; clics sont semblables à celles des livres d’heures. La seule particularité que je veuille faire remarquer, c’est que l’on y trouve un directoire pour les marins, une dévotion pour les afliliés du tiers-ordre de Saint-François, et le rosaire très-développé. Le bas(|ue de l’ouvrage est le meilleur du Labourd, celui de Sare ; le P. Haramburu et Harizmendi y étaient passés maîtres. On en peut dire autant du P. Bernard de Gasteluçar, dont le livre , aussi rai'c ’ (pi’il est excellent , mérite une autre description <|ue celle que nous avons tirée du prologue du P. de LaiTamcudi ' Kt Imposiiile venciio. Arle de la leniua vaicoaiada, etc. Ed SilaniaiiCA : Por Aulonlo Joseph Villagordo AlrarJz. ADo de 1719; petit tn-8°, volume peu coniDiun, vendu 11 Fr. chei Anquclil Uuperron.U fr. chez Langlès,30 tr. chea Klaprolh, et une livre sterling trois shillings chez Hihberl. * En 18i3, le libraire Colomb de Butines en a vendu un rietnpiaire, dont le titre figure toat au long dans le catalogne G., n° 178. * Diccimario trilinfue, prolèg., p. xiiv. Voyez encore l'introduction aux Proveriu batqaet, p. xlviij. — Le Dictionnaire du P. de Larramendi, ou plutdt la préface qne nous venons de citer, a donné lien ii un long et intéressant article du Journal de Trévoux. (JféiMolrca pour t hit taire de» ecieacee et de» éeniu-ur/» , octobre 1718, p. 2111.) — Un autre ouvrage do même jésuite, l'EI lmpo»»»ibte aeacido, dont nous avons donné le titre tout an long dans la première des notes de celle page , mérite de nous occuper un instant. Il renferme un rhapiire consacré k la poésie basque, divisé en deux paragraphes. Dans le premier, qui est intitulé De la Poetia batengada, qae etii en uto, et qui s'étend de la page 373 k la page 381, l'auteur rapporte deux noélsdn D' Jeand'Elcheberri et un fragment de son irnniuii

detaciimeuoa , ainsi que deux couplets de la traduction dn Te Denm, par
Digitized by Google

BIBLIUGBiPBIE. 491 C’est un volume iu-l'i de 479 pages, luoius lu table finale,

C'est un volume in-12 de 479 pages, moins la table finale, qui n'est point paginée, et une dixaine de feuillets préliminaires pareillement non chiffrés. On y trouve : 1° le titre, ainsi conçu : ***Eguia catholicac, salvamendu eternalaren eguiteco necessario direnac : Aita B. Gasteluçar Iesus-en Compaignıacoac composatuac,*** etc. Pau, 1686, imprimerie de Jean Desbaratz; 2° un calendrier; 3° les prières latines avant et après l'office (la seule page de l'ouvrage en latin); 4° la permission de M^gr^ Gaspar de Priale, évêque de Bayonne, et du P. J. Pierre Case-Depaz, provincial de Guienne (les deux seules pièces qui soient en français); l'approbation du P. Basile, capucin d'Ossez, prédicateur et professeur de théologie; 6° celle du P. Jacques d'Oihenart, jésuite, que je soupçonne d'être un fils, ou au moins un parent du poëte souletin, d'autant que cette approbation est écrite dans le dialecte de la Soule [1]; 7° enfin, le *Veni creator,* en vers de même mesure que la prose latine, selon l'habitude de l'auteur pour la traduction des proses et hymnes.

L'ouvrage est divisé en sept parties. La première, qui va jusqu'à la page 84 inclusivement, traite des prières que le fidèle doit ou peut réciter chaque jour. C'est la partie qui renferme le plus de prose; le reste n'en a guère. On y voit les prières du matin et du soir, celles de la messe, les sept Psaumes de la pénitence, les grandes litanies. A la page 1 commence la préface, à la page 11 un avis au lecteur. L'auteur y dit que, dans un temps où l'on a imprimé et composé beaucoup de livres en basque, il offre le sien principalement aux marins, afin qu'ils puissent en mer chanter les hymnes de l'Église sur les airs auxquels ils sont habitués. A cette déclaration, on reconnaît un Basque né sur les bords de l'Océan, un des membres de cette famille de Gasteluxar, de Ciboure,

le P. Jean Haramburu. Le paragraphe II *(De la Poesia de que es capaz el Bascuence),* qui termine le volume, renferme un nombre encore plus considérable de pièces basques, un *euscara* sur la mort du roi Louis I^er^, avec traduction en vers latins et en vers espagnols, un dixain sur un pigeon bien accommodé, et quatre autres morceaux de différents mètres sur un trait de courage de Ferdinand V, vainqueur d'un taureau qui menaçait les jours de la reine.

[1] Dans l'église de Licharre, on trouve la tombe de Félicien Oyhenart, prêtre, avec la date de 1740 : rien n'empêche de croire que ce ne soit celle d'un fils d'Arnauld Oihenart ; mais il est plus sûr de n'y voir que l'un des membres de sa famille.

49-2 LE TAIS BASQCE. dont lu nom tiguru sur une tombe du village d'L'rdax , merindad de Pampelune, aux portes de la France. La deuxième partie , qui va depuis la page 84 jusqu'à la page 1 83 , contient des noëls en grand nombre , les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ , et a pour titre ; Dévotion à Noire-Seigneur. La troisième traite de la confession, de la communion et de la dévotion au saint sacrement, toujours en vers ; elle va jusqu'à la page 263. La (piatrième partie roule sur les fêtes de la sainte Vierge, sur la dévotion à la Mère de Dieu et les prières à lui adresser; la cinquième sur les quatre fins de l'homme. La sixième renferme des prières aux saints patrons. La septième contient des sujets de méditations pour tous les états : curés, prêtres, dévotes, médecins, pêcheurs, chasseurs, soldats, marchands, fils de famille noble, jeunes, vieux, mariés, etc. Elle se termine par une courte doctrine chrétienne, en vers. La mesure des vers est généralement uniforme , excepté quand elle se modèle sur celle des hymnes et prost's de l'Eglise ; elle est, dans le quatrain, de neuf syllabes au premier vers, de huit au deuxième, de neuf au troisième, de huit au quatrième. Il est à remarquer que le vers de huit syllabes doit être le vers rimant et de repos ; il est masculin. Celui de neuf syllabes ne rime pas, il est féminin. Au résumé, Bernard Gasteluçar est un fort bon poëte bascpie ; il rime bien et manie avec aisance et noblesse le dialecte labourdin. De son ouvrage, je ne connais que deux exemplaires ; il doit cependant y eu avoir au moins un troisième dans le pays , puisque l'un de ceux que j'ai vais a (luelques pages perdues que l'on a suppléées à la main ; elles sont d'une écriture récente, et n'ont pu être prises sur le second des deux exemplaires. Mentionnons ici deux catéchismes publiés à Bayonne par M*' l'ierre-

Guillauine

dont le nom figure sur une tombe du village d'Urdax, *merindad* de Pampelune, aux portes de la France.

La deuxième partie, qui va depuis la page 84 jusqu'à la page 183, contient des noëls en grand nombre, les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ, et a pour titre : ***Dévotion à Notre-Seigneur***. La troisième traite de la confession, de la communion et de la dévotion au saint sacrement, toujours en vers ; elle va jusqu'à la page 263. La quatrième partie roule sur les fêtes de la sainte Vierge, sur la dévotion à la Mère de Dieu et les prières à lui adresser; la cinquième sur les quatre fins de l'homme. La sixième renferme des prières aux saints patrons. La septième contient des sujets de méditations pour tous les états : curés, prêtres, dévotes, médecins, pêcheurs, chasseurs, soldats, marchands, fils de famille noble, jeunes, vieux, mariés, etc. Elle se termine par une courte doctrine chrétienne, en vers.

La mesure des vers est généralement uniforme, excepté quand elle se modèle sur celle des hymnes et proses de l'Église ; elle est, dans le quatrain, de neuf syllabes au premier vers, de huit au deuxième, de neuf au troisième, de huit au quatrième. Il est à remarquer que le vers de huit syllabes doit être le vers rimant et de repos ; il est masculin. Celui de neuf syllabes ne rime pas, il est féminin. Au résumé, Bernard Gasteluçar est un fort bon poëte basque ; il rime bien et manie avec aisance et noblesse le dialecte labourdin. De son ouvrage, je ne connais que deux exemplaires ; il doit cependant y en avoir au moins un troisième dans le pays, puisque l'un de ceux que j'ai vus a quelques pages perdues que l'on a suppléées à la main ; elles sont d'une écriture récente, et n'ont pu être prises sur le second des deux exemplaires.

Mentionnons ici deux catéchismes publiés à Bayonne par Mgr Pierre-Guillaume de la Vieuxville [1]. Le premier, imprimé en

[1] Sûrement avant ces catéchismes il en existait d'autres ; mais aucun d'eux n'est arrivé jusqu'à nous. De Thou ayant rapporté qu'il vit en 1582, à la Bastide-Clairence, Jean Leiçarraga, ministre de l'église du lieu, ajoute qu'il y prêchait en sa langue, dans laquelle il avait, dit-il, traduit le catéchisme et le Nouveau Testament, par ordre de la reine Jeanne. (*Jac. Aug. Thuani de Vita sua*, lib. II, ad calcem Hist. sui temp., edit. Lond. Sam. Buckley, MDCCXXXIII, in-folio, p. 43.)

BI BUOGRiPHIE. ' 493 1731 a été réimprimé dans la même ville en 17G0, eu 1788 • et en 1814’; il ne contient f|ue le texte, <|ui est en fort bon langage. Ce catéchisme abrégé, le plus nécessaire, fut remplacé par le catéchisme de l’Empire *, qui ne le vaut pas, et il fut encore réimprimé en 1814 pour prendre la place de celui-ci. Le mandement est signé J.~J. Loison, et |)orte interdiction de tout autre catéchisme. Le second, le grand, que le peuple affectionne beaucoup, à cause de ses explications plus détaillées, et (|u’il nomme Catichima (lohlea n’a jamais eu ((u'une édition, celle de Bayonne, 1733, in-l'i. Elle a4t)li pages, y comprises les prières du matin et du soir, qui précèdent , de plus les litanies du nom de .lésus , celles de la Vierge , une instruction pour servir et répondre à la messe. Point de table ; on y supplée par la division du livre en quatre parties , et Indivision de chaque partie en leçons. Chaque leçon est tenninéc par des pratiques correspondantes et par l’indication d’histoires et d’exemples pris, soit dans l’Ancien, soit dans le Nouveau Testament. Hors de pagination et au commencement, se trouve, en huit pages, le mandement basque de M*' P. de la Vieuxville, daté du 14 mai 173"2; puis, en huit autres pages, un avis pour bien faire le catéchisme. Cet ouvrage , grandement estimé , très-méthodique , fort bien ' GtiriiliHoen Doclrina labutra, kahr gttifl irakhaileeo, Piarrm de la Yieuztille, Bajfonaeo Jaun aphetpietaren maaai imprimaliia; kau ekoUqui irakkalsia Icaileco Bayauaco diocetau. Bijonan , Paul Kaavel , eic. (Abripi de la DocIriae ekriHeiiKe qn'tn doit apprendre anijennee enfanle, imprime par ordre de Pierre de la Vienieille, enéqne de Bayonne , pour être enaeigné dam le dloebae de Bayonne. Bayonne, chez Paul Fanvcl , etc., in-8° de 128 pages. Le mandement épiscopal qui le précédé est dn 20jnin 1731. ’ A Bayonne, chez Paul Fanvet , etc., in-lîde llî pages. Celte édition contient le raandcmeni de Mgr de la Vicuzville, les prières dn malin et du soir, et, ü la Bn, 1rs lilanics du saint nom de Jésus, de la sainte Vierge, et une méthode pour senir et répondre h la messe. ■ In-li de 117 pages. C'est cetle édition qui a serri de base h celles de 1823, de 18,32 et autres. ‘ Franceaen Imperadoaren F.remnetaraco Eliaa tucieloracol a epuina dan rAilickima. Bayonne, CInzeau frères, ln-8°. {SolieJa de laa obraa taacongadaa , etc. , p. 2, n° 9.) ■ En roici le véritable titre ; Bayonaeo dioteaaco bi-parren Caliekima, lekenbleico eomunionea epuilera preparaleen diren kaurren(al. Bayonan, Paul Fauvel, rtc. N.DCC.XXXUI. (Second CaUckiame du diocèae de Bayonne , pour préparer lea enfanta d

receroir la première communion. Bayonne, Paul Fanvet, etc., 17331, ln-12.
Digitized by Google

1731 [1], a été réimprimé dans la même ville en 1760, en 1788 [2] et en 1814 [3]; il ne contient que le texte, qui est en fort bon langage.

Ce catéchisme abrégé, le plus nécessaire, fut remplacé par le catéchisme de l'Empire [4], qui ne le vaut pas, et il fut encore réimprimé en 1814 pour prendre la place de celui-ci. Le mandement est signé *J.-J. Loison*, et porte interdiction de tout autre catéchisme.

Le second, le grand, que le peuple affectionne beaucoup, à cause de ses explications plus détaillées, et qu'il nomme *Catichima doblea* [5], n'a jamais eu qu'une édition, celle de Bayonne, 1733, in-12. Elle a 466 pages, y comprises les prières du matin et du soir, qui précèdent, de plus les litanies du nom de Jésus, celles de la Vierge, une instruction pour servir et répondre à la messe. Point de table; on y supplée par la division du livre en quatre parties, et la division de chaque partie en leçons. Chaque leçon est terminée par des pratiques correspondantes et par l'indication d'histoires et d'exemples pris, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament. Hors de pagination et au commencement, se trouve, en huit pages, le mandement basque de M^gr^ P. de la Vieuxville, daté du 14 mai 1732; puis, en huit autres pages, un avis pour bien faire le catéchisme.

Cet ouvrage, grandement estimé, très-méthodique, fort bien

[1] *Guiristinoen Doctrina laburra, haur gaztei irakhasteco, Piarres de la Vieuxville, Bayonaco Jaun aphezpicuaren manuz imprimatua; hau choilqui irakhatsia içaiteco Bayonaco diocesan.* Bayonan, Paul Fauvet, etc. (*Abrégé de la Doctrine chrétienne qu'on doit apprendre aux jeunes enfants, imprimé par ordre de Pierre de la Vieuxville, évêque de Bayonne, pour être enseigné dans le diocèse de Bayonne.* Bayonne, chez Paul Fauvet, etc., in-8° de 128 pages. Le mandement épiscopal qui le précède est du 20 juin 1731.

[2] A Bayonne, chez Paul Fauvet, etc., in-12 de 112 pages. Cette édition contient le mandement de Mgr de la Vieuxville, les prières du matin et du soir, et, à la fin, les litanies du saint nom de Jésus, de la sainte Vierge, et une méthode pour servir et répondre à la messe.

[3] In-12 de 117 pages. C'est cette édition qui a servi de base à celles de 1823, de 1832 et autres.

[4] *Francesen Imperadoaren Eremuetaraco Eliza gucietaracotz eguina dan Catichima.* Bayonne, Cluzeau frères, in-8°. (*Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 2, n° 9.)

[5] En voici le véritable titre : *Bayonaco diocesaco bi-garren Catichima, lehenbicico comunionea eguitera preparatcen diren haurrençat.* Bayonan, Paul Fauvet, etc. M.DCC.XXXIII. (*Second Catéchisme du diocèse de Bayonne, pour préparer les enfants à recevoir la première communion.* Bayonne, Paul Fauvet, etc., 1733), in-12.

I.F. PATS BASOrE. 4!U écrit , et dont une réimpression aurait certainement un abondant débit, se trouve diflicilement, moins diflicilement toutefois que le Catéchisme abrégé, en raison de ce que celui-ci n’a point été vendu relié ni remplacé obligatoirement par d’autres, tandis que le Catirhima doblca était de nature à être mieux conservé et gardé avec soin comme livre de bibliüthè(|uc. C’est sans doute celui que P. Masein attribue à l’évèquc Guillaume d’Arclie, dans son Essai historique sur la ville de liayonne Ces deux catéchismes sont à l’usage de Bayonne ; il en existe un autre, très-rare, à l'usage du diocèse d’Oloron, petit volume > in-l'ide Tin-ît4 pages, intitulé : Caiechisma Oloroeco diocesaren cerbuicliuco. Joseph de Revol hanco aphezeupiaz eguina, emendaliaeta berriz imprimutiu François de Revol, Oloroeco appezcupiarrnmuHuz. Pauven, J. P.Vignancour... M. 1)CC. LXXXVllI. (Catéchisme à l'usage du diocèse d’Oloron , fuit par Joseph de Revol, évêque de ce diocèse, augmenté et réimprimé par ordre de François de Revol, évêque d’Oloron. Pau, J. P. Yignancour. . . 1788). Eu ell'et, le niandemeut annexé à cette édition, et qui est de François de Revol, sans date, porte qu’il fit imprimer un catéchisme basque , « avec quelques retranchements et augmentations, sur le modèle d’un précédent ({u’un de ses zélés prédécesseims avait fait traduire en l)asque et en béarnais, pour ceux de ses fidèles qui n’entendaient pas 1e fnmçais. » C'est celui de Joseph »le Revol. 11 s’ensuit que ce prélat fut le premier évêque d’Oloron (jui fit composer un catéchisme bas((ue pour la Soûle, et il dut paraitre de 1700 à 173.'), épo<|Uc à laquelle Joseph de Revol gouvernait l’église d’Oloron. Cela est encore confirmé par un autre endroit du inaudement de François de Revol, dans le(|uel on lit : • .le sais, mes très-chers frères, qu’un livre parfait et complet, il y a trente ans, n’a pas aujourd'hui, après le changement des temps, la même netteté, le même agrément, la même force qu’à l’époque de sa composition. » Or, François de Revol fut sacré en 174-2, et les trente ans avant lui nous reportent à son avant-dernier prédécesseur, Joseph de Revol ; mais comme ' PirU cl Bayonne, nS)î, in-«", p. 83. Digitized by Google

écrit, et dont une réimpression aurait certainement un abondant débit, se trouve difficilement, moins difficilement toutefois que le Catéchisme abrégé, en raison de ce que celui-ci n'a point été vendu relié ni remplacé obligatoirement par d'autres, tandis que le *Catichima doblea* était de nature à être mieux conservé et gardé avec soin comme livre de bibliothèque. C'est sans doute celui que P. Masein attribue à l'évêque Guillaume d'Arche, dans son *Essai historique sur la ville de Bayonne* [1].

Ces deux catéchismes sont à l'usage de Bayonne; il en existe un autre, très-rare, à l'usage du diocèse d'Oloron, petit volume in-12 de VIII-94 pages, intitulé : *Catechisma Oloroeco diocesaren cerbutchuco. Joseph de Revol hanco aphezcupiaz eguina, emendatia eta berriz imprimatia François de Revol, Oloroeco appezcupiaren manuz.* Pauven, J. P. Vignancour... M. DCC. LXXXVIII. (*Catéchisme à l'usage du diocèse d'Oloron, fait par Joseph de Revol, évêque de ce diocèse, augmenté et réimprimé par ordre de François de Revol, évêque d'Oloron.* Pau, J. P. Vignancour... 1788). En effet, le mandement annexé à cette édition, et qui est de François de Revol, sans date, porte qu'il fit imprimer un catéchisme basque, « avec quelques retranchements et augmentations, sur le modèle d'un précédent qu'un de ses zélés prédécesseurs avait fait traduire en basque et en béarnais, pour ceux de ses fidèles qui n'entendaient pas le français. » C'est celui de Joseph de Revol. Il s'ensuit que ce prélat fut le premier évêque d'Oloron qui fit composer un catéchisme basque pour la Soule, et il dut paraître de 1705 à 1735, époque à laquelle Joseph de Revol gouvernait l'église d'Oloron. Cela est encore confirmé par un autre endroit du mandement de François de Revol, dans lequel on lit : « Je sais, mes très-chers frères, qu'un livre parfait et complet, *il y a trente ans,* n'a pas aujourd'hui, après le changement des temps, la même netteté, le même agrément, la même force qu'à l'époque de sa composition. » Or, François de Revol fut sacré en 1742, et les trente ans avant lui nous reportent à son avant-dernier prédécesseur, Joseph de Revol; mais comme

[1] Paris et Bayonne, 1792, in-8°, p. 83.

RIBI.IOr.SAPHIE. 41*5 l'édition de 1788 n'est pas celle de François de Revol, c’est donc au moins une troisième édition, .\insi, un seul catéchisme, avec quelques variantes, se perpétua depuis 1705 jusqu’à 1789, au diocèse d'Olorou. Ce petit volume n’a, outre le texte du catéchisme, que le mandement de François île Rcvol et le titre, puis, à la fin, les répons de la messe. Outre ce catéchisme , il en a existé deux autres dans le dialecte souletin , et un seul peut-être a survécu. Tout donne à penser qu'il portait le titre suivant : Cafechima laburra eta Jesus-Christ. Goure Ginco Jaunaren eçaguteia, salvatu içaleco, etc. Pauvem. Jerome üupoux, imprimacaliaz eguina, 1090, petit in -4°. La I” partie se compose de 176 pages; la tj', d’où nous avons tiré le titre ci-dessus, qui manque dans l'exemplaire de M. l’abhé Inchauspe, le seul connu, renferme 184 pages. L'autciu" de cet ouvrage est Athanasc de Bclapevre , prêtre bachelier en théologie , curé de Cheraute et official de l’évêché d’Oloron au pays de Soûle, province de Guienne, qui rentreprit à la demande de maître Pierre de Chanialbidc, prêtre curé d’Abensc et substitut du jmoinoteur au présent pays. Page '20 de la 1" partie , l’auteur fait mention en ces termes d’un autre catéchisme basque imprimé en 1686 : • Ela amorecalic uscara/. onsa ecin ininçalciaren ponac guibcl eteiteen . ez lierabezii ; nola ero haboroec ezpaitucie bon ediren lierri honlaco apez (jazte satec Ruliz lionat uscarala utçnli dian catcchima (an 1680), eta espaiteireye fiarlçaz cerbutebateen : segiir ere baila, eçaguteen czpagiinu barcneguiliuc teologian iakile clan iKMioguebiago, onsa egiiin nabia ciala, jiisticia garrateian ediren gmuikiala, baren lanaren baidoctrinan, bai liscaraii bitzgogor, baita botix ouste gabian eguin duüan lianitz, coin bontarçnnez orai gtdiiego aipatu gabe uzten iKiitutugu , bere lanian bere iceiia gorde diana , damu giitiagoreki bara dadin. • (Nous avons fait ce travail)... afin ipie la peine de ne pouvoir vous exprimer en langue basque lie vous rebute et ne vous rende paresseux dans renseignement de la religion , et parce qu aussi la plupart d’entre vous n’ont pas goûté le calêcbisme qu’un jeune prêtre de ce pays a tnuluit en basque (an. IG8G) tout récemment, et que vous n’en faites point usage; il est certain, du reste, que si nous no savions ipie sou auteur avait plus de lionne volonté de bien faire, qu'il n’avait de A Digitized by Google

l'édition de 1788 n'est pas celle de François de Revol, c'est donc au moins une troisième édition. Ainsi, un seul catéchisme, avec quelques variantes, se perpétua depuis 1705 jusqu'à 1789, au diocèse d'Oloron. Ce petit volume n'a, outre le texte du catéchisme, que le mandement de François de Revol et le titre, puis, à la fin, les répons de la messe.

Outre ce catéchisme, il en a existé deux autres dans le dialecte souletin, et un seul peut-être a survécu. Tout donne à penser qu'il portait le titre suivant : ***Catechima laburra eta Jesus-Christ. Goure Ginco Jaunaren eçagutcia, salvatu içateco***, etc. Pauvem. Jerôme Dupoux, imprimaçaliaz eguina, 1696, petit in-4°. La 1re partie se compose de 176 pages; la 2e, d'où nous avons tiré le titre ci-dessus, qui manque dans l'exemplaire de M. l'abbé Inchauspe, le seul connu, renferme 134 pages.

L'auteur de cet ouvrage est Athanase de Belapeyre, prêtre bachelier en théologie, curé de Cheraute et official de l'évêché d'Oloron au pays de Soule, province de Guienne, qui l'entreprit à la demande de maître Pierre de Chamalbide, prêtre curé d'Abense et substitut du promoteur au présent pays. Page 20 de la 1re partie, l'auteur fait mention en ces termes d'un autre catéchisme basque imprimé en 1686 :

« Eta amorecatic uscaraz onsa ecin minçatciaren penac guibel etcitcen, ez herabezti : nola ere haboroec ezpaitucie hon ediren herri hontaco apez gazte gatec gutiz honat uscarala utçuli dian catechima (an 1686), eta espaitcireye hartçaz cerbutchatcen : segur ere baita, eçagutcen ezpagunu haren eguiliac teologian iakite cian beno guehiago, onsa eguin nahia ciala, justicia garratcian ediren gunukiala, haren lanaren bai doctrinan, bai uscarau hitz gogor, baita houx ouste gabian eguin dutian hanitz, çoin hontarçunez orai guhiego aipatu gabe uzten baitutugu, bere lanian bere icena gorde diana, damu gutiagoreki bara dadin. »

(Nous avons fait ce travail)... afin que la peine de ne pouvoir vous exprimer en langue basque ne vous rebute et ne vous rende paresseux dans l'enseignement de la religion, et parce qu'aussi la plupart d'entre vous n'ont pas goûté le catéchisme qu'un jeune prêtre de ce pays a traduit en basque (an. 1686) tout récemment, et que vous n'en faites point usage; il est certain, du reste, que si nous ne savions que son auteur avait plus de bonne volonté de bien faire, qu'il n'avait de

I.E PATS BASQCE. 4!U! science lliéologique, nous aurions eu à exercer une justice sévère à son ègaril, pour les termes im))ro])res qtie l'on trouve dans son travail et par rapport à la doctrine et par rapport à la langue basque, et aussi pour les nombreuses erreurs (pi'il a involontairement commises, sur lesquelles nous ne voulons pas insister davantage par ménagement pour celui qui a caché son nom. Par ces motifs, nous vous offrons ce travail.) La î\olicia de las obras vascongadas , etc., p. 1, n" ^2, nous fournit encore cette indication d'un catéchisme que nous n'avons jamais vu : • Catechima Oloroeco diocesaren cerbuchuco, in-8", en basque soulctin, assez pur et naturel, quoique dil&cile à entendre pour les autres dialectes, à cause de ses euphonies, de ses changements lie voyelles et autres particularités. C'est une traduction du français par M. .lacques de Maytie, chanoine d'Oloron, imprimée à Pau, en 17üti, par .lérôme IJupoiu (Dupoux). » Le diocèse de Dax avait aussi son catéchisme, dont nous ne connaissons qu'une édition ancienne. C'est celle qui porte pour titre : Catichi/nu, edo fediaren etn yuiristino-egvien explicacionc laburra. Luis-Maria de Suarez d'Àulan , Aquiceco Jaun aphezpiku ossoqui illustre eta ohoregarriaren uianuz impriinaiia choila haren diocesa gucian craeaxia iraiteco. .\i|uicen, G. Roger Leclercq, liburu saldçaliareu imprimeriatic. (Catéchisme, ou explication abrégée de la foi et des vérités chrétiennes , imprimé par ordre de Louis-Varie de Suarez d'Aulan, illustrissime et révérendissime éccque de Dax, pour être sctil enseigné dans son diocèse. ■VDax, de l'imprimerie de G. Roger Leclercq, übraire), in-8“ de lt>4 pages. Le mandement épiscopal par lequel s'ouvre le volume, est du 2 mars 17-Kl, ce qui sullit pour faire croire à l'existence d'une édition plus ancienne. On en connait une postérieure, Bayonne, Michel Cluzeau, 1815, 174- pages in-8“, avec un autre mandement de J. -J. Loison, évêque de cette ville, par lequel il interdit le catéchisme de l'Empire. Celui qui lui a succédé, remplacé à son tour par d'autres, devient rare, et néanmoins est d'un grand intérêt. ,1c ne parle pas du catéchisme guipuzeoan de Villafranca ni du catéchisme biscayen de Ripalda par le licencié Capanaga, prêtre de Manaria en 1(157 ; ils ne me sont connus que par ce qu'en dit

Digilized by Google

BIBLIOGBAPHIF.. 497 un bibliographe anonyme *, qui traite assez mal le premier, déclarant qu'il ne mérite aucune estime, à cause de son langage souverainement mauvais , et des barbarismes et des solécismes que l'on y trouve en plus grand nombre que les citations , qui cependant ne manquent pas. \ côté de Ces catéchismes, il convient de placer ; 1“ les traductions en guipuzeoan et en biscayen de celui du P. Gaspar xVstete, par les PP. Larramendi , .Vùibarro, Cardaveraz, Echeverriact par D. Juan .\ntonio de Moguel, imprimées à Burgos , à Pampelune', à Saint-.Sébastien et ailleurs, dont l'une, je ne sais laquelle, l'a été eu 174*2, et une autre, si ce n'est la même, réimprimée à Tolosa, par D. Francisco de la Lama en 18*22 *, puis en 1882, en un volume in- 1 G de 72 pages ; 2" les deux catéchismes , en même langue, de U. Francisco Xavier de Lariz, dont le second a été imprimé in-8“ à Madritl, par Ü. .\ntonio de Sancha, en 1774, avec une version castillane '. Le basf|ue de Larramendi est parfait ; celui d'Anibarro , comme celui de Cardaveraz , est bon , éloge que l'on ne peut en conscience donner à la traduction d'irazuzta, recteur ou curé d'Ernialde, (|ui a cours aujourd'hui dans le Guipuzeoa, et dont un bil)liographc rend un témoignage peu flatteur '. La traduction du P. .\nibarro est en navarrais, comme l'ouvrage ainsi indiqué dans la :\olicia de las obras vascongadas, etc., p. *2, n" 13 : « Apecendaco doclrina crisliana uscaraz. Doctrine chrétienne à l'usage des ecclésiastiques, par le P. Francisco de Elizalde, jésuite, imprimée à Pampelune en 1735, de même format qu'.\stetc, mais un peu plus fort. » Le travail de D. Juan Antonio de Moguel, dont je n'ai rien ' fioticia de las obras rascoagadas qae kan solide à lui despues de las que euenta et P. Larramendi. San Sébastian, imprenta de Ignacio Ramon Baroja, 185G, in4° esp., p. 5, 36, 58. Cette noiirc bibliographique est ullribuée au P. Zabala. ' Kn basque Iruh/on, nom que M. d'Abbadie a commis la fante de traduire par Irun. — Nous ne connaissons le volume portant cette indication que par ce qu'en ont dit M. Gustave Brunet (Sur la lilléraiure basque ^ dans le Bulletin du bibliophile , 12. — y série, p. S45) et l'auteur de la iVo/trtu de tas obras vascongadas, etc., p. 2, U. * A'o/î/ifi de las obras rascongadas, etc. , p. 4, * Diccionario geografieo-hislùrico de Espaha, sert. 1, t. Il, p. 345, col. I, art. San Sébastian. — Éludes grammaticales sur la langue euskarienne , p. 44. ~ Sotieia de las obras vascongadas, etc., p. 3, 25. * .Vflfiriff de las obras rascongadas , etc., p. 4, n° 3Î Digitized by Google

un bibliographe anonyme [1], qui traite assez mal le premier, déclarant qu'il ne mérite aucune estime, à cause de son langage souverainement mauvais, et des barbarismes et des solécismes que l'on y trouve en plus grand nombre que les citations, qui cependant ne manquent pas.

A côté de ces catéchismes, il convient de placer : 1° les traductions en guipuzcoan et en biscayen de celui du P. Gaspar Astete, par les PP. Larramendi, Añibarro, Cardaveraz, Echeverria et par D. Juan Antonio de Moguel, imprimées à Burgos, à Pampelune [2], à Saint-Sébastien et ailleurs, dont l'une, je ne sais laquelle, l'a été en 1742, et une autre, si ce n'est la même, réimprimée à Tolosa, par D. Francisco de la Lama en 1822 [3], puis en 1832, en un volume in-16 de 72 pages; 2° les deux catéchismes, en même langue, de D. Francisco Xavier de Lariz, dont le second a été imprimé in-8° à Madrid, par D. Antonio de Sancha, en 1774, avec une version castillane [4]. Le basque de Larramendi est parfait; celui d'Añibarro, comme celui de Cardaveraz, est bon, éloge que l'on ne peut en conscience donner à la traduction d'Irazuzta, recteur ou curé d'Ernialde, qui a cours aujourd'hui dans le Guipuzcoa, et dont un bibliographe rend un témoignage peu flatteur [5]. La traduction du P. Añibarro est en navarrais, comme l'ouvrage ainsi indiqué dans la *Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 2, n° 13 : « *Apecendaco doctrina cristiana uscaraz*. Doctrine chrétienne à l'usage des ecclésiastiques, par le P. Francisco de Elizalde, jésuite, imprimée à Pampelune en 1735, de même format qu'Astete, mais un peu plus fort. »

Le travail de D. Juan Antonio de Moguel, dont je n'ai rien

[1] *Noticia de las obras vascongadas que han salido á luz despues de las que cuenta el P. Larramendi.* San Sebastian, imprenta de Ignacio Ramon Baroja, 1856, in-4° esp., p. 5, n°s 36, 38. Cette notice bibliographique est attribuée au P. Zabala.

[2] En basque *Iruñean*, nom que M. d'Abbadie a commis la faute de traduire par *Irun*. — Nous ne connaissons le volume portant cette indication que par ce qu'en ont dit M. Gustave Brunet (*Sur la littérature basque*, dans le *Bulletin du bibliophile*, n° 12. — 3° série, p. 545) et l'auteur de la *Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 2, n° 14.

[3] *Notitia de las obras vascongadas*, etc., p. 4, n° 33.

[4] *Diccionario geográfico-histórico de España*, sect. I, t. II, p. 345, col. 1, art. *San Sebastian*. — *Études grammaticales sur la langue euskarienne*, p. 44. — *Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 3, n° 25.

[5] *Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 4, n° 35.

 dit, est intitule Cm/nnflwftare» ^o^winu/rfert; c’est une ffiivre achevée et parfaite en son genre. Depuis, l’auteur l’a accommodée, sans la gâter, à la prononciation de la vicairie de Busturia, sous le titre de Cristiîiau Dortrinia , variante du dialecte biscayen. On en trouve une troisième dans le nom d’un ouvrage de D. Bartolomé de Olaechea, aumônier de l’iiôpital de Bilbao (Crislauben DotriîHn), un volume in-S" d’instructions chrétiennes et de diverses pratiques et exercices de piété, tirés des ouvniges du P. Cardaveraz, dont l’auteur conserve le beau style, mais en un basque qui n’est guère pur. Le travail de D. B. de Olaechea a été réimprimé plusieurs fois *. C’est ici ’ que nous croyons devoir indiquer un volume intitulé : Ecercicio npirihialn. IScre salbnmcndm eguileco desira duten guiristiàoençal lagunru handilneou. Bigarrena editionea. Bayonaco Gure Jaun ipizpicuaren permissionarequin. Bayonan, Paul Fauvet, erregueren imprimatçaillea baitan {Exercice spirituel pour les chrétiens qui ont le désir de faire, leur salut. Seconde édition, avec la permission de M" l’évêque. A Bayonne, chez Paul Fauvet, imprimeur du roi), in-18, de 371 pages, plus sept feuillets liminaires, contenant le titre et le calendrier, et trois feuillets renfermant le privilège du roi et la table. Ce volume, mentionné par le P. de Ijarramendi dans la préface de son Diccionario trilingue imprimé, comme on sait, en 1745, est bien écrit. Un mot maintenant relativement à VEucologia ttipia, traduction exacte de l’Eucologe français , que l’évcque Guillaume d’ Arche fit Imprimer avec tous les bréviaires, diurnaux et autres livres ' yolicia de lu obru lucongadu, etc., p. 5, 6, n“* 41 , 45. ' Ce qui nous liit eroire que ce livre > (té Imprlmi en 1741 on 174i, c'est que duos la table du coniput rcclèsiastique qui se trouve derrière le titre, la seconde de ces deux aînées est la première indiquée. Nous possédons une autre édition do même ouvrage, de même format et avec un titre presque identique, où se trouvent de même les mots Bigarrnt edtlionea , mai.s oii 1rs années Indiquées dans la table placée ii la deuxième page commencent en 1755. Noire exemplaire est très-défeclneux , surtout !i la Un ; néanmoins il est facile de reconnaître qu'il appartient b une antre édition que la précédente, quoique sortie des mêmes presses.— Ce mêmeonvrage a été réimprimé par Clnzeau et Fauvet jeune, b Bayonne, en 1810, 1814, 1825, 18i5, 18i9, 1838 et 1840, in-18, in.%4 et io-31 Dans l'une de res éditions, la seule connue, b ce qu'il parait , de l'auteur de la

Nolleit de lu atru rucongedu , etc., on ne trouve pas la passion de Jésus-Cbrist selon saint Jean. ■ Prélogo, t. I, p. XXXV, n“6. Digilized by Google

dit, est intitulé *Cristanaubaren Jaquinvidea;* c'est une œuvre achevée et parfaite en son genre. Depuis, l'auteur l'a accommodée, sans la gâter, à la prononciation de la vicairie de Busturia, sous le titre de *Cristiñau Doctriñia*, variante du dialecte biscayen. On en trouve une troisième dans le nom d'un ouvrage de D. Bartolomé de Olaechea, aumônier de l'hôpital de Bilbao (*Cristauben Dotriñia*), un volume in-8° d'instructions chrétiennes et de diverses pratiques et exercices de piété, tirés des ouvrages du P. Cardaveraz, dont l'auteur conserve le beau style, mais en un basque qui n'est guère pur. Le travail de D. B. de Olaechea a été réimprimé plusieurs fois [1].

C'est ici [2] que nous croyons devoir indiquer un volume intitulé : *Exercicio spirituala. Bere salbamendua eguiteco desira duten guiristiñoençat lagunça handitacoa.* Bigarrena editionea. Bayonaco Gure Jaun ipizpicuaren permissionarequin. Bayonan, Paul Fauvet, erregueren imprimatçaillea baitan (*Exercice spirituel pour les chrétiens qui ont le désir de faire leur salut*. Seconde édition, avec la permission de M^gr^ l'évêque. A Bayonne, chez Paul Fauvet, imprimeur du roi), in-18, de 371 pages, plus sept feuillets liminaires, contenant le titre et le calendrier, et trois feuillets renfermant le privilége du roi et la table. Ce volume, mentionné par le P. de Larramendi dans la préface de son *Diccionario trilingue* [3], imprimé, comme on sait, en 1745, est bien écrit.

Un mot maintenant relativement à l'*Eucologia ttipia,* traduction exacte de l'Eucologe français, que l'évêque Guillaume d'Arche fit imprimer avec tous les bréviaires, diurnaux et autres livres

[1] *Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 5, 6, n^os^ 41, 45.

[2] Ce qui nous fait croire que ce livre a été imprimé en 1741 ou 1742, c'est que dans la table du comput ecclésiastique qui se trouve derrière le titre, la seconde de ces deux années est la première indiquée. Nous possédons une autre édition du même ouvrage, de même format et avec un titre presque identique, où se trouvent de même les mots *Bigarrena editionea*, mais où les années indiquées dans la table placée à la deuxième page commencent en 1755. Notre exemplaire est très-défectueux, surtout à la fin ; néanmoins il est facile de reconnaître qu'il appartient à une autre édition que la précédente, quoique sortie des mêmes presses. — Ce même ouvrage a été réimprimé par Cluzeau et Fauvet jeune, à Bayonne, en 1810, 1814, 1823, 1825, 1829, 1838 et 1840, in-18, in-24 et in-32. Dans l'une de ces éditions, la seule connue, à ce qu'il paraît, de l'auteur de la *Noticia de las obras vascongadas*, etc., on ne trouve pas la passion de Jésus-Christ selon saint Jean.

[3] Prólogo, t. I, p. XXXV, n° 6.

RIBLIOGRAPni F. 499 nécessaires aux besoins de son église. Il porte pour titre : Eucologia tlipia, edoeliçaeo liburua, Ifatjonaco diocesacolz, ceinetan baitdire breniario fila missel berrien arabera canlulcen diren guciac.... Yatiii ophespiainrcn manuz imprimatua. Parisen, Piarres Alexandre Le-Prieur... baitun {Petit Eucotoge, ou livre d'église, pour lediorèse de tiagonne, dans lequel se trouve, d'après le nouveau missel et le nouveau bréviaire, tout ce qui se chante.... Imprimé par ordre de l'évêque. A Paris, chez Picrre-.Vlexandre I.e-Prieur), 1758, in-1'2. Le volume s’ouvre par un avertissement et un caleiulrier en basque , suivis de la prière pour la bénédiction de l'eau, du Veni Creator vi de T.lue maris Stella, tout cela sans

pagination. Viennent ensuite, toujours en basque,

nécessaires aux besoins de son église. Il porte pour titre : ***Eucologia ttipia, edo eliçaco liburua, Bayonaco diocesacotz, ceiñetan baitdire breviario eta missel berrien arabera cantatcen diren guciac.... Yaun aphezpicuaren manuz imprimatua.*** Parisen, Piarres Alexandre Le-Prieur... baitan (*Petit Eucologe, ou livre d'église, pour le diocèse de Bayonne, dans lequel se trouve, d'après le nouveau missel et le nouveau bréviaire, tout ce qui se chante.... Imprimé par ordre de Mgr l'évêque*. A Paris, chez Pierre-Alexandre Le-Prieur), 1758, in-12. Le volume s'ouvre par un avertissement et un calendrier en basque, suivis de la prière pour la bénédiction de l'eau, du *Veni Creator* et de l'*Ave maris Stella*, tout cela sans pagination. Viennent ensuite, toujours en basque, de la page 1 à la page 58, les prières du matin et du soir, celles de la messe, de la communion et de la confession, l'avis de Tobie à son fils et le renouvellement des vœux du baptême. Puis commence une nouvelle pagination pour l'Eucologe proprement dit, où tout est latin, sauf de fréquentes explications intercalées pour l'intelligence et la direction de l'office, et, à la fin, une prière à saint Léon pour le temps de la grossesse. Deux lignes finales avertissent qu'il faut chercher les approbations et priviléges dans le livre d'heures français et dans le diurnal latin.

Après cette édition vient celle de 1817, comme semble l'annoncer l'approbation de Mgr Loison, et enfin celle de 1831, chez Michel Cluzeau et Vve Cluzeau. Ces deux éditions reproduisent celle de Paris, sauf la double pagination réduite à une seule; elles n'ont d'autre mérite que la correction de beaucoup de fautes et l'addition de nouvelles. Du reste, ce sont les seules éditions que l'on trouve, et le livre est fort recherché en raison de ce que les offices y sont tout du long pour l'année ecclésiastique. Les soixante pages qui s'y trouvent en basque sont bien écrites.

Après avoir passé le milieu du XVIIIe siècle, nous rencontrons un autre volume intitulé : ***Jesusen bihotz sacratuaren aldareco Devocionea, meça sainduco exercicio izpiritual batequin M. G*** francesetic escuararat itçulia.*** (Dévotion au sacré cœur de Jésus dans le saint sacrement de l'autel, avec un exercice spirituel pour la sainte messe, traduit du français en basque par

LE PAÏS BASQIE. jUO M. Ci'".) Toulouse, 1759, iu-8“, de viii-lGO pajjes, y compris le titre. ,\u commencement est la traduction de la bulle de Clément Xll,(|ui approuve la confrérie du Sacré-Cœur et lui accorde des indulgences, bulle en date du '2 mai 1732. Vient ensuite la publication de la bulle par l’autorité locale, avec l’indication des jours de fête des confréries, en basque, par Guillamne d’.Vrchc, évè(|ue de Uayonne, datée du 2*2 mai 1759. Ce livre, qui est bien écrit, avait déjà eu une édition en 1757, s’il faut en croire l’auteur de laNolicia de las ohms vnscongadas , etc., qui la décrit comme portant sur le frontispice les noms de Bayonne et de François Trebos au-dessus du millésime, et ceux de Toulouse et de P. Boberl sur le dernier feuillet. Il est bien plus certain que ce livre a été réimprimé en 1831 à Bayonne, clie/. Cluzeau, en un volume in-24’ de dix feuilles, 7/12, et <|u'il a servi de base à la nouvelle Dévotion au Sacré-Cœur, i)ubliée en un volume plus étendu par ■M. Jauretelie. L'auteur de la ISotiria de las obras vascongadas, etc., cite encore, p. 2, n“ 15, un ou\Tage en guipuzeoan, mêlé de navarrais, Jesusen biotz maitearen Devocion , du P. Sébastien de Mendiburu, de la compagnie de .lésus, un volmne in-8", imprimé à Pampelune. Ce doit être une traduction. Le bibliographe anonyme ajoute que le règlement de la confrérie a été imprimé séparément à Saint-Sébastien, par Bartolomé Hicsgo Montero, en 17+7. Le bas(|ue du U. P. est si bon, que le P. de Larramendi lui écrivit de Loyola, le 15 mars de la même année, une lettre dans la même langue, toute pleine d’enthousiasme et de plaisir devoir expliquées avec tant de pureté, de propriété et d’élégance, les matières de la religion chrétienne. Celte lettre se trouve habituellement en tète du livre. k propos de la dévotion au Sacré-Cœur, il existe une petite brochure de 29 pages in-12, devenue introuvable. Elle est de l’année 17t>8, je ne sais de quel imprimeur, le premier feuillet manquant à l’exemplaire qui nous a été communiqué. Elle renferme : 1® la résolution prise, à la re({uétc de la reine,

BIBLIOUBAIHIF.. 501 G., cvé(|ue de Bayonne, où il lixe la fête du Sacré-Cœur au dimanche après l’octave

G., évêque de Bayonne, où il fixe la fête du Sacré-Cœur au dimanche après l'octave du saint sacrement; 3° des prières au Sacré-Cœur, au nombre de cinq (tout cela en basque); 4° l'office complet du Sacré-Cœur et ses litanies en deux parties et en latin. Le basque de ce petit livre est celui du Labourd; mais il y a ceci de remarquable, que l'auteur de la traduction, par une affectation de purisme, est tombé dans un néologisme condamnable, qui rend son travail difficile à lire.

Un peu après le milieu du XVIII[e] siècle, un ouvrage basque plus important, surtout plus considérable, parut sous ce titre : *Jesusen amore-nequeci dagozten, cembait otoitz gai, Jesusen compañiaco A. Sebastian Mendiburuc eguiñac*, 1760. Behar bezala. Iruñeco, libru-guille Antonio Castilla-ren echean. (*Quelques sujets de prières et de méditations sur l'amour souffrant de Jésus, présentés par le P. Sébastien Mendiburu, de la compagnie de Jésus*, 1760. Avec autorisation. Chez Antonio Castilla, imprimeur à Pampelune), onze volumes in-12.

Ce livre, dont nous avons ailleurs donné une description détaillée [1], est en dialecte guipuzcoan et parfaitement écrit; il s'y trouve quelques cantiques d'une versification facile et naturelle. On lit au tome V de l'exemplaire appartenant autrefois à l'abbé Ségalas, de Saint-Palais, cette note écrite à la main sur une page blanche : « El autor de esta obra salio con el santo Christo, predicando por las calles, el dia 2 de abril del año de 1767. » C'était l'année même de l'expulsion des jésuites. Le R. P. aurait-il prêché la révolte ?

Il existe, sous le même titre et la même date, une autre édition du même ouvrage en trois volumes in-4°; nous en avons également donné la description [2].

Je citerai ici, comme pareillement écrit dans le dialecte du Guipuzcoa, l'ouvrage qui a pour titre : *Aita san Ignacioren Egercicioen gañean afectoac, beren egemplo, eta dotrinaquin : edo Egercicioen Hen Partea : Jaincoaren ministro celosoai Jesusen compañaco aita Agustin Cardaberaz ec esqueñtcen, ta*

[1] *Proverbes basques*, introduction, p. lj, lij, n° XXX.

.>02 LE TiVS HÀSUUE. fledicatcendiena , 17ül. Urteaii. Bear dan bezala. Iruiiean : libru(zuille Antonio Castilla-ren echeun (Aspirations et doctrines en deux parties, sur les Exercices du pire saint Ignace, offertes et dédiées au ministre zélé de Dieu, par le P. Augustin Cardavera, de la compagnie de Jésus. L'an 1701 , avec permission. A Pampelune, chez Antonio Ca.stilla, libraire), petit in-8'', de 302 pages, plus '2 feuillets de table cl d'eiTata à la lin. Une seconde édition de cet ouvrage a été donnée dans la uièine ville en 1705, in-12, de 120 pages, et une troisième à Tolosa, en 1824, en un volume, conforme à celle de 1701, annoncée comme étant en quatre volumes in-8", dans la !\oticia de las obras vascongadus, etc., p. 3, n" 18. Le P. Augustin de Cardaveraz, natil' de Saint-Sébastien en Guipuzeoa , llorissait au temps de l'expulsion de la compagnie de Jésus, c'est-à-dire en 1707. Outre les ouvrages dont nous venons de faire mention, il a publié une Vie de saint Isidore un volume pour assister les agonisants *, un manuel ' et un livre de ' Senar etittiU taxiuac. S. Itidro Achurlari , labtre ematle saata Mariare» Bieilta, tirUleac, ela milafraac. IniOran, 1766 aainln Époai. rie,terluH et miraclea de eainl Itidare le Laboarear, ainai que de sainte Marie, tan iponte. Pamptfiunc, I766i, lihS® esp. ' Onda llllleen icHileea, ela anda illlcen lagnnies Egercicioae, Onde ill nai dulenai, la onde illlcen lagnndu nai dnien Jaincoaren minislraai,Jena-eH eampadiaco .ilia Agntlin Cardaberatec etqnenleen ditleaac. 1787. urtean. Beardan liezala. Tnlosan : libmguilie Don Franci.

BIBLIUUHAPBIE. 503 dévotion qui ne sont peut-être qu'un seul et lucnie volume. S'il faut s'en rapporter à U. Vicenle Gonzalez Arnao, il est encore auteur d'un traité de la Retorica vascongudu, imprimé à Panipelune en 1761, ou\Tuge dans lequel il fait voir les beautés de cette langue anti(|ue , et démontre avec des règles et des exemples ses avantages pour toute espèce d'éloquence *. Il faut croire qu'il était eu état de fournir des modèles de son fonds, s'il est vrai qu'il fût un célèbre missionnaire autant qu'un homme de sainte vie. Sun basque n'est pas très-pur, il est vrai, mais il abonde en expressions heureuses, et l'élégance de son style rend scs œuvres dignes d'être lues, surtout sou Crisftaiaren Vicitzu Quant à son Ondo ilUcenicusteco, etc., il faut croire qu'il n'aura pas été jugé sullisant, puisqu'un autre religieux, déjà auteur d'une traduction libre de riutroduction à la vie dévote de saint François de Sales, le 1*. Fr. José Cruz de Echeverria, missionnaire franciscain de Zarauz , publia en 18*24, à Tolosa, chez L). Francisco de la Lama, un autre ouvrage sous le meme titre en un volume in-8". Nous arrivons maintenant aux Cantica izpiritualac, livre fort ' ToIom, tans date, in-is de 192 pages, plas 28 pages de ranliqees. ' Diceionario gtofrijleo-liitlùrico it Etpaüa , etc., sect. I, I. Il , p. SU , col. 2, art. Se» Seietlie*.— Le Rhéluriqae basqaeesi mentiimnée, sous le litre d' Eusfterern herrlonee, par l'auteur de la Xolicte de les otres sescoH/edes , etc., qui ajoute que ce volume fut imprimé en 1761 , b Pampeluue, chei Caslilla, in-8°. Vojrer p. 3, n° 19. ' C'est , dit l'auteur de la Eoticie de les obras sescimiedas, etc., p. 3, n“ 17, nue traduction de Dulari, en un petit volume in-16 imprimé il Pampelune par Caslilla, eu 1790. Pins loin, le même bibliographe mentionne, sons les n"* 20 et 21 , la Dévotion de Jésus, de Marie et de Josepb (Jesas, Merle ete Josere» Devocioej, du même auteur, un volume in-12 on in-16, selon les differentes éditions , de Pampelune , etc., en 1763; et les vies de saint Louis de Coniague et de saint Stanislas Kotska fJaslae» ispilla Ar/alej, imprimées en 176J. Au n° 39, p. 5, l'auteur de la Notice des ouvrages basques signale en ces termes une rédaction biscajrennc de l'un des volumes qui viennent d'étre cités : • Jesas Merle te Josere» detocIMoco llbarackolic alrrarleeeo deeoclio telusee, par le P. Cardaveral. C'est un abrégé du traité du même religieni en guipuicoan ; l'auteur a droit aux mêmes éloges, si ce n'est ii plus, pour s'èire risqué à écrire en biscajen, tout en étant natif de Saint-Sébastien, ce qui doit être pris en considération quand on voit les petits défauts dans lesquels il est tombé.

En écrivant cet ouvrage , il n'a point fait usage du se conformant ainsi b la prononciation générale de la Biscaye (Voy. Eaeqaerere» êerrioiiec, p. 24. oit l'auteur assure que le j guttural n'appartieni pas an basque , mais a été emprunté au castillan , et où il fait mention de l'usage de l'yota en Biscaye), quoiqu'il ne fût pas certain de l'emploi de l'i voyelle comme consonne. Ce livre forme un petit volume in-16, imprimé b Pampelune, chez Antonio Caslilla , en 1764. ‘ Eolicle de le» aires ta»co»ge4es, etc., p. 4, n° 32. — La iradnction de l'ouvrage de saint François mentionnée an numéro précédent sous le titre de Deaoclotco tielluire» Serrere, se trouve ainsi rangée parmi les livres en dialecte guipuicoan. Digitized by Google

dévotion [1], qui ne sont peut-être qu'un seul et même volume. S'il faut s'en rapporter à D. Vicente Gonzalez Arnao, il est encore auteur d'un traité de la *Retórica vascongada,* imprimé à Pampelune en 1761, ouvrage dans lequel il fait voir les beautés de cette langue antique, et démontre avec des règles et des exemples ses avantages pour toute espèce d'éloquence [2]. Il faut croire qu'il était en état de fournir des modèles de son fonds, s'il est vrai qu'il fût un célèbre missionnaire autant qu'un homme de sainte vie. Son basque n'est pas très-pur, il est vrai, mais il abonde en expressions heureuses, et l'élégance de son style rend ses œuvres dignes d'être lues, surtout son *Cristauaren Vicitza* [3]. Quant à son *Ondo illtcen icusteco,* etc., il faut croire qu'il n'aura pas été jugé suffisant, puisqu'un autre religieux, déjà auteur d'une traduction libre de l'Introduction à la vie dévote de saint François de Sales, le P. Fr. José Cruz de Echeverria, missionnaire franciscain de Zarauz, publia en 1824, à Tolosa, chez D. Francisco de la Lama, un autre ouvrage sous le même titre [4], en un volume in-8°.

Nous arrivons maintenant aux *Cantica izpiritualac,* livre fort

[1] Tolosa, sans date, in-16 de 192 pages, plus 28 pages de cantiques.

[2] *Diccionario geográfico-histórico de España,* etc., sect. I, t. II, p. 344, col. 2, art. *San Sebastian.*— La Rhétorique basque est mentionnée, sous le titre d'*Eusqueraren berrionac,* par l'auteur de la *Noticia de las obras vascongadas,* etc., qui ajoute que ce volume fut imprimé en 1761, à Pampelune, chez Castilla, in-8°. Voyez p. 3, n° 19.

[3] C'est, dit l'auteur de la *Noticia de las obras vascongadas,* etc., p. 3, n° 17, une traduction de Dutari, en un petit volume in-16 imprimé à Pampelune par Castilla, en 1790. — Plus loin, le même bibliographe mentionne, sous les n°s 20 et 21, la Dévotion de Jésus, de Marie et de Joseph *(Jesus, Maria eta Joseren Devocioa),* du même auteur, un volume in-12 ou in-16, selon les différentes éditions, de Pampelune, etc., en 1763; et les vies de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kotska *(Justuen ispillu Arguia),* imprimées en 1764. Au n° 39, p. 5, l'auteur de la Notice des ouvrages basques signale en ces termes une rédaction biscayenne de l'un des volumes qui viennent d'être cités : « *Jesus Maria ta Joseren devociñoco liburuchotic ateraricaco devociño batzuec,* par le P. Cardaveraz. C'est un abrégé du traité du même religieux en guipuzcoan; l'auteur a droit aux mêmes éloges, si ce n'est à plus, pour s'être risqué à écrire en biscayen, tout en étant natif de Saint-Sébastien, ce qui doit être pris en considération quand on voit les petits défauts dans lesquels il est tombé. En écrivant cet ouvrage, il n'a point fait usage du *j,* se conformant ainsi à la prononciation générale de la Biscaye (Voy. *Eusqueraren berrionac,* p. 24, où l'auteur assure que le *j* guttural n'appartient pas au basque, mais a été emprunté au castillan, et où il fait mention de l'usage de l'yota en Biscaye), quoiqu'il ne fût pas certain de l'emploi de l'*i* voyelle comme consonne. Ce livre forme un petit volume in-16, imprimé à Pampelune, chez Antonio Castilla, en 1764.

[4] *Noticia de las obras vascongadas,* etc., p. 4, n° 32. — La traduction de l'ouvrage de saint François mentionnée au numéro précédent sous le titre de *Devociozco vicitzaren* [illegible] se trouve ainsi rangée parmi les livres en dialecte guipuzcoan.

LE PAÏS BASdlK. .Ï04 intéressant de la littérature bas<|ue, mais dont les premières éditions doivent avoir complètement disparu, en raison de l'usage habituel que l'on en a fait, et parce que l'on s'cn est toujours servi broché. La plus ancienne dont nous ayons connaissjince , encore est-ce par les Prolégomènes de M. d'Al)badie *, est celle de 17(Î3, in-8". Vient ensuite celle de 1775, de Bayonne, l'ieri'c Fauvet, près des Carmes; elle fut précédée de queb|ucs aimées (je ne puis dire de combien , la première page de cette édition a le millésime déchiré en deux, et l'on n'y distingue que C. L.) par une autre de IJuhart-Fauvct, Pont-Mayou , à Bayonne. Ces deux éditions sont la reproduction textuelle l'une de l'autre, sauf la pagination et les caractères, uniformes dans la première, et de deux fonnes dans la seconde. L'édition de 1775 a sept pages in-PJ, y compris le titre et l'avis du commencement, et les actes principaux après la communion , à la lin. Ces éditions, non-seulement sont conformes aux précédentes, mais, d'après l'avis, elles ne présentent que plus de soin dans l'impression , la correction du plus grand nombre de fautes , et des points et virgules mis avec exactitude. Ue plus, on y trouve « quelques cantiques nouveaux. » On peut donc conclure de ce qui précède , que les anciennes éditions ne contenaient rien que celles-ci n'aient reproduit. Tous les cantiques ba,s(|ues lurent dans la suite imprimés suivant l'édition de 1775 , et, en raison de leur grand débit, les éditions en furent fréquentes. Vint 1815, où l'on renouvela aussi les catéchismes; on révisa les recueils de cantiques; l'auteur de la révision y trouva des défauts : • Certains canti(|ucs, dit-il, ont toujours été imprimés avec les mêmes fautes, certains autres sont composés sans ordre ni bonne méthode, certains encore doivent d'avoir été imprimés à un zèle plutôt (ju'à leur valeur littéraire. * Sur ces fondements , tout l'ancien recueil a été bouleversé ; on a corrigé grand nombre de choses, transposé des couplets, fait disparailre bien des archaïsmes, retranché des cantiques entiers, inséré des morceaux. C'est un travail quelquefois heureux, souvent ■ Elude» trtmmolieale» nr la lanjae eatkarieaae , par A. Tb. il'AbbidIc cl J. Aogiislln Cluho, rtc N.irarrc. Paris, Arthns Bertrand, 1836, ln-8", p. A3. Digilized by Google

intéressant de la littérature basque, mais dont les premières éditions doivent avoir complétement disparu, en raison de l'usage habituel que l'on en a fait, et parce que l'on s'en est toujours servi broché. La plus ancienne dont nous ayons connaissance, encore est-ce par les Prolégomènes de M. d'Abbadie [1], est celle de 1763, in-8°. Vient ensuite celle de 1775, de Bayonne, Pierre Fauvet, près des Carmes; elle fut précédée de quelques années (je ne puis dire de combien, la première page de cette édition a le millésime déchiré en deux, et l'on n'y distingue que C. L.) par une autre de Duhart-Fauvet, Pont-Mayou, à Bayonne. Ces deux éditions sont la reproduction textuelle l'une de l'autre, sauf la pagination et les caractères, uniformes dans la première, et de deux formes dans la seconde. L'édition de 1775 a sept pages in-12, y compris le titre et l'avis du commencement, et les actes principaux après la communion, à la fin.

Ces éditions, non-seulement sont conformes aux précédentes, mais, d'après l'avis, elles ne présentent que plus de soin dans l'impression, la correction du plus grand nombre de fautes, et des points et virgules mis avec exactitude. De plus, on y trouve « quelques cantiques nouveaux. » On peut donc conclure de ce qui précède, que les anciennes éditions ne contenaient rien que celles-ci n'aient reproduit.

Tous les cantiques basques furent dans la suite imprimés suivant l'édition de 1775, et, en raison de leur grand débit, les éditions en furent fréquentes. Vint 1815, où l'on renouvela aussi les catéchismes; on révisa les recueils de cantiques; l'auteur de la révision y trouva des défauts : « Certains cantiques, dit-il, ont toujours été imprimés avec les mêmes fautes, certains autres sont composés sans ordre ni bonne méthode, certains encore doivent d'avoir été imprimés à un zèle plutôt qu'à leur valeur littéraire. » Sur ces fondements, tout l'ancien recueil a été bouleversé; on a corrigé grand nombre de choses, transposé des couplets, fait disparaître bien des archaïsmes, retranché des cantiques entiers, inséré des morceaux. C'est un travail quelquefois heureux, souvent

[1] *Études grammaticales sur la langue euskarienne*, par A. Th. d'Abbadie et J. Augustin

 mallicurcux, ut sans intelligence de la langue et du génie puétique. Il forme une brochure in-1‘2 de 80 pages, y compris le titre, l’avis et la permission de M»' Loison, en date du 8 juillet 1815, et porte pour adresse chez Fauvet jeune, me Pont-Mayou, n“ 13, à Bayonne; on y trouve de plus, à la fin, une amende honorable au saint sacrement *. On prit goût , à ce qu'il parait, à la composition poétique; car bientôt après le même Fauvet jeune imprimait , sans indication d’année, un autre recueil de cantiques tout nouveau. C’est une brochure in-li de 50 pages, y compris le titre ((ue voici ; Canlico izpirilualac , Mien eçatfuttici hanitçae iralchiquiac , arlhu edo ohartrapenegvin eanlnhiz, etc. Fauvet gaztea, l'on - Majouco carrican, n“ -1-5, Bortz-Cantoinetan. Ce dernier recueil n’a rien du précédent. On n’a plus imprimé que ces deux, et ce sont eu.x qui .sont dans le commerce *. En I8‘24, Léon-Martin Cluzeau, libraire à Bayonne , les fit réimprimer chez Vignancour, à Pau. Sa veuve en a donné une dernière édition à Bayonne, eu 1844; elle n’est remarquable que par un système déplaisant d’orthographe nouvelle. La première partie, (|ui se compose de 78 pages, renferme quimante-deux canti((ues, treize nocls et d’autres vers de piété. Panni les cantiques, il faut distinguer les suivants, qui méritent une attention particulière ; I CANTICA. — Izpiritu Sainduaren lagunçw gahlelceco. Çato Izpiritua , Creatçaile saindua ; liisita çalçu hoti;ac , Otlioi, gure bihotçac. v CANTir.A. — Munduco gaucen esdeuslasututz. Mundu çoro troniporiaz belhea , Iduki nauc, ondieoz ! gathetnn; ' On en Ironvera le titre exact dans notre introduction aux Proterbet banquiê, p. iviij , n" LU, — Compare! notre jugement arec reini que porte l'antenr de ia Nolicia de Itu obrae riuamgadae , etc., p. i, art. tl. ' Voyez, pour i'indicalion de ces éditions, notre introdnetion anx Proeerbet baeqee», p. 00,0“ XXXIII.

Digitized by Google

malheureux, et sans intelligence de la langue et du génie poétique. Il forme une brochure in-12 de 80 pages, y compris le titre, l'avis et la permission de Mgr Loison, en date du 8 juillet 1815, et porte pour adresse chez Fauvet jeune, rue Pont-Mayou, n° 13, à Bayonne; on y trouve de plus, à la fin, une amende honorable au saint sacrement [1].

On prit goût, à ce qu'il parait, à la composition poétique; car bientôt après le même Fauvet jeune imprimait, sans indication d'année, un autre recueil de cantiques tout nouveau. C'est une brochure in-12 de 56 pages, y compris le titre que voici : *Cantico izpiritualac, lehen eçagutuci hanitçac iratchiquiac, artha edo ohartçapeneguin cantatuz*, etc. Fauvet gaztea, Pon-Majouco carrican, n° 45, Bortz-Cantoinetan. Ce dernier recueil n'a rien du précédent.

On n'a plus imprimé que ces deux, et ce sont eux qui sont dans le commerce [2]. En 1824, Léon-Martin Cluzeau, libraire à Bayonne, les fit réimprimer chez Vignancour, à Pau. Sa veuve en a donné une dernière édition à Bayonne, en 1844; elle n'est remarquable que par un système déplaisant d'orthographe nouvelle. La première partie, qui se compose de 78 pages, renferme quarante-deux cantiques, treize noëls et d'autres vers de piété. Parmi les cantiques, il faut distinguer les suivants, qui méritent une attention particulière :

I CANTICA. — *Izpiritu Sainduaren lagunçac galdetceco.*

Çato Izpiritua,
Creatçaile saindua;
Bisita çatçu hotçac,
Othoi, gure bihotçac.

V CANTICA. — *Munduco gaucen esdeustasunaz.*

Mundu çoro tromperiaz bethea,
Iduki nauc, ondicoz! gathetan;

[1] On en trouvera le titre exact dans notre introduction aux *Proverbes basques*, p. lviij, n° LII. — Comparez notre jugement avec celui que porte l'auteur de la *Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 2, art. 11.

[2] Voyez, pour l'indication de ces éditions, notre introduction aux *Proverbes basques*, p. liij, n° XXXIII.

M)6 LE FATS BASQCE. Laiisongari , crigauakor triatea , Alceman nauc, eta cembaletan! xxviii CANTICA. — Àldarfco mcrammdu aainduaren gainean. üi! miraculu giiciz esimiitagarria , Oguiaren iduriz Yesus estalia! Hura dut aduratcon aldare gaiiiean , Ilura bern dut yaten cominunionoaii. Parmi les noëls, le premier m'a paru véritablement digne d'attention : Ü! lîgiiljorri gaiia, Boscariuzco gaiia, Alegueratcen dm^u, Biliotcean Christaua, etc. Ce nuël est du U. J. Eicheberri, comme le troisième, le onzième et le douzième. Le sixième, composé par le P. Gasteluçar, a été corrigé par Larreguy, curé de Bassussarrv. En voici la première strophe ; • Canta çagun guciec Alialic gorena ; Lauda çagun Maria André liandiena. Vakin çuen cerutic Cer cen guerthatureii , Itiryina guelldituric, Cela aiiiaturen. Le huitième me semble encore fort beau ; Atçargaiteu, atçar lotaric, (iau huntan da Yesus sorteen ; Amodioac garaituric liure gatic da elliortceu, etc. La seconde partie de ce recueil de cantiques se compose de quatorze morceaux, parmi lescjucls le suivant se fait distinguer : Mutuluro ijuuren fwtli-ijabelasuim. Kz da luundu liuulau , Kz liuncii aguintcelan Deliinere aurkliitcen l'orion falsoric baiceii ,
Digitized by Google

BIBLIOGBiraiE. 507 Uetlii lia i,’Ut;(;urU Alceiiialeii , Halere betlii Edireten Di tu guirnnac, Kidatu nalii çaizcunac. F’our terminer l'histoire des cantiques basques imprimés , j’ajouterai que Duhart-Fauvet , je ne sais quelle année, a encore imprimé ciiu| cantiques pour le temps de la mission, en pages in- 19. .l'allais omettre de dire i|u'en 1K9C, quelques ecclésiastiques de la Süule ont accommodé au dialecte de leur pays le tout ou la plus grande partie des recueils ci-dessus de Fauvet jeune et de Üuhart-Fauvet, en y ajoutant d’autres cantiques encore, qu’ils ont peut-être empruntés à quelque recueil ancien de cantiques souletins que je ne connaitrais pas. Tout cela forme une brochure grand in- 19, de 149 pages, y compris la table, mais non le titre et l’approbation de M*' Lacroix , en date du 1 '«■ mai) 84(3, brochure intitulée ; Cantica cspiritualac. Bayonne, Foré et Lasserre, successeurs de Duhart-Fauvet. Se vend chez Hoch Daguerre, à Mauléon. Cette compilation est plus ou moins heureuse , mais néanmoins sert bien au pays de Soûle. Los cantiques y sont divisés par ordre de matières en cinq parties, et chaque cantique porte en tête une lettre de l’alphabet , « pour aitler les recherches des lecteurs qui ne connaissent pas les chiffres. » En l’année 1751 , dix ans après la grammaire de llarriet ', le même imprimeur donnait un volmne devenu excessivement rare, et on le comprend, puisque c’était un livre de circonstance; je veux parler d’un livre intitulé ; Vrihe sainducu jubitaneco Othoitzac, Hayonaco dure Yaun uphezpicuaz ordenaluac. Bayonan, Fauveten alhargunaren cta Jean Fauvet, erregueren ela Jaun aphezpicuaren ’ Gffimatioi fteunrâ* ela francfut, composatua ftêncei kitiaiHça ikkasi Hëhi dntenen fëhoretan. Jf. M. llarriet, notari errelalac. Bayonan, FaOTel, alargnna ela J. Fanrcl, errrfiueren iinprimadoriac baiian. M.DX.C.XLI., in-8^ de 51Î pa^es, plus i feuilleU contenant les approbations, etc. Cel ouvrage, qui s*est payé plusieurs fois 6 fr. (venies Leronge, Langlès, elc.\ a été porté b 90 fr. 65, chez Bouiard , et ^ 47 fr., chez Klaproth. Digitized by Google

Bethi da gueçurti
Atcematen,
Halere bethi
Edireten
Ditu guiçonac,
Fidatu nahi çaizconac.

Pour terminer l'histoire des cantiques basques imprimés, j'ajouterai que Duhart-Fauvet, je ne sais quelle année, a encore imprimé cinq cantiques pour le temps de la mission, en 12 pages in-12.

J'allais omettre de dire qu'en 1826, quelques ecclésiastiques de la Soule ont accommodé au dialecte de leur pays le tout ou la plus grande partie des recueils ci-dessus de Fauvet jeune et de Duhart-Fauvet, en y ajoutant d'autres cantiques encore, qu'ils ont peut-être empruntés à quelque recueil ancien de cantiques souletins que je ne connaîtrais pas. Tout cela forme une brochure grand in-12, de 142 pages, y compris la table, mais non le titre et l'approbation de M^gr^ Lacroix, en date du 1^er^ mai 1846, brochure intitulée : *Cantica espiritualac*. Bayonne, Foré et Lasserre, successeurs de Duhart-Fauvet. Se vend chez Roch Daguerre, à Mauléon.

Cette compilation est plus ou moins heureuse, mais néanmoins sert bien au pays de Soule. Les cantiques y sont divisés par ordre de matières en cinq parties, et chaque cantique porte en tête une lettre de l'alphabet, « pour aider les recherches des lecteurs qui ne connaissent pas les chiffres. »

En l'année 1751, dix ans après la grammaire de Harriet [1], le même imprimeur donnait un volume devenu excessivement rare, et on le comprend, puisque c'était un livre de circonstance; je veux parler d'un livre intitulé : *Urthe sainduco jubilaneco Othoitzac, Bayonaco Gure Yaun aphezpicuaz ordenatuac*. Bayonan, Fauveten alhargunaren eta Jean Fauvet, erregueren eta Jaun aphezpicuaren

[1] *Gramatica escuaraz eta francesez, composatua francez hitzcunça ikhasi nahi dutenen faboretan. M. M. Harriet, notari erreïalac.* Bayonan, Fauvet, alarguna eta J. Fauvet, erregueren imprimadoriac baitan. M.D.C.C.XLI., in-8° de 512 pages, plus 2 feuillets contenant les approbations, etc. Cet ouvrage, qui s'est payé plusieurs fois 6 fr. (ventes Leronge, Langlès, etc.), a été porté à 20 fr. 65, chez Boulard, et à 47 fr., chez Klaproth.

508 LE TAIS BASQtE. impriuiiMiorccn iinprimeriafic {Prières de lu suinte année du jubile, ordonnées par Mm' l'évêque de Bayonne. A Bayonne, de rimprinieric de veuve Fauvet et Jean Fauvet, imprimeurs du roi et de M»' l'évètiuc), M. DCC. LI. Cette instmetion pour le jubilé, la plus aiieienne (|ue l'on connaisse , et qui a servi de modèle aux autres, est un in-l‘‘2 tle 44 pages, y compris le titre. Tout y est eu bas(jue, jusqu'aux psaumes; on y trouve la bulle de publication du jubilé universel de 1750, le mandement de l'évêque Guillaume d'Arclie, daté de 1751; une doctrine, en forme de catéchisme, sur les indulgences et le jubilé, toutes les prières indiquées et ordonnées pour les diverses stations ; enlin, le Te Deum en vers basques tiré de l'ouvrage de llaramburu. Le jubilé de 1770 doit avoir donné lieu à une publication semblable; je n'ai pu la trouver. Le jubilé de 1801 ne se fit chez nous qu'en 1805. 11 se donna en forme de jubilé, à l'occasion de la paix qui fut rendue à l'église de France. La publication faite à cette occasion, à Bayonne, renferme : la lettre du cardinal Caprara, légat apostoli(|ue auprès du premier Consul , eu date île 1 803 ; le mandement de J. -J. Loison, évêque de Bayonne, qui porte celle de décembre 1804. Suit une instruction sur les indulgences et le jubilé, en forme de catéchisme; puis les prières pour les diverses stations; enfin , le Te Deum de llaramburu et divers actes. Ce petit volume, qui est in-12, se compose de 77 pages et demie, y compris le titre , (pii est ainsi conçu : Jubilan guisa eniaten den perdununlra osouren Cridu edo publicacionea , aita saindu Pio, icen huntaco 17/ garreme , etc. Eli^u bisitetan eguin behar diren othoitzequin. Jaiin Joseph- Jucobe Loison, Bayonaco yaun aphezpicuaren tneçuz. Bayouan, Cluzeau anayetan, etc. {Proclamation et publication de l'indulgence plénière gui se donne les temps de jubilé , pur le suint-père Pie VH"“ de ce nom , etc., avec les prières qu'il faut faire dans les vi.siles des églises. Par ordre de Mm Joseph- Jacques Loison, évêque de Bayonne. Bayonne, chez Cluzeau frères, etc., 1805. Ce petit volume, qui est devenu rare, présente cette particularité, que les psaumes sont en vers. L'auteiu" avait de grandes prétentions à bien écrire le basque ; il Digilized by Google

IlillLIOGRAPHIE. '>0!) all'ectf trop de purisme, mais réussit bien d'ailleurs. 11 termine son travail de traducteur par un quatrain, où il prie que l'on ne porte piis envie aux Labourdins de ce qu'il écrit en dialecte de la cote, son intention étant d'être utile à tous les Basr|ues indilTéremment. Le dernier jubilé fut général et se célébra en Le livre qui en renferme les instructions est un in-12 de 92 pages, y compris le titre que voici : Jra/ifiaspem eta olhoitzac, 18i6, urlhe sainduco jubilnnecotçal , etc. Bayonne, imprimerie de Duliart-Fauvet, se vendant chez Bonzom. Cette brochure, encore facile à trouver, renferme les mêmes matières que les précédentes, avec cette différence, que les prières latines, psaumes, hymnes et oraisons sont en latin, avec une tr.aduction bas(iuecu regard, et qu'il y a à la lin ciii((cantitiucs tirés du recueil de 1824. Elle a été publiée sous M™' d'Astros, dont émane le mandement, et la bulle est de Léon XII. Reprenons maintenant l'ordre chronologique , sans lequel il serait diflicilc de se retrouver dans l'inventaire de la littérature basque. En 1775, elle reçut une notable addition par la publication du premier volume de l'Ilistoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, sous ce titre : Testament Çaharreco eta lierrico Historia, M. de Royavmontec eguin iran duenetic berriro escararat itçulia.... Lehcnbicico liburua : Testament Çaharra. Bayonan, Fauvet-Duharten imprimerian eguina. M.DCC.LXXY. {Histoire de l'Ancien et du ISouceau Testament, nouveltement traduite en basque de celle qui a été composée par .1/. de lloijaiimont.... Livre premier : Ancien Testament. Imprimé à Bayonne, chez FauvetDuliart, 1775), in-8“ de xij-377 pages, plus trois feuillets de table. Deux ans après parut le tome 11, sous le même titre, sinon que la fin est ainsi conçue : lii-garren liburua : 'Testament Berria, cembeit sainduen bicilcearequin. Bayonan, Fauvet-Duharten imprimerian eguina. M.DCC.LXXVII. (Second Livre : Nouveau Testament, avec la vie de quelques saints. Imprimé à Bayonne, chez Fauvet-Duhiirt, 1777), in-8“ de 454 pages, plus deux Digilized by Google

affecte trop de purisme, mais réussit bien d'ailleurs. Il termine son travail de traducteur par un quatrain, où il prie que l'on ne porte pas envie aux Labourdins de ce qu'il écrit en dialecte de la côte, son intention étant d'être utile à tous les Basques indifféremment.

Le dernier jubilé fut général et se célébra en 1826. Le livre qui en renferme les instructions est un in-12 de 92 pages, y compris le titre que voici : *Irakhaspena eta othoitzac, 1826, urthe sainduco jubilanecotçat*, etc. Bayonne, imprimerie de Duhart-Fauvet, se vendant chez Bonzom. Cette brochure, encore facile à trouver, renferme les mêmes matières que les précédentes, avec cette différence, que les prières latines, psaumes, hymnes et oraisons sont en latin, avec une traduction basque en regard, et qu'il y a à la fin cinq cantiques tirés du recueil de 1824. Elle a été publiée sous M^gr^ d'Astros, dont émane le mandement, et la bulle est de Léon XII.

Reprenons maintenant l'ordre chronologique, sans lequel il serait difficile de se retrouver dans l'inventaire de la littérature basque.

En 1775, elle reçut une notable addition par la publicatiou du premier volume de l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, sous ce titre : *Testament Çaharreco eta Berrico Historia, M. de Royaumontec eguin içan duenetic berriro escararat itçulia.... Lehenbicico liburua : Testament Çaharra.* Bayonan, Fauvet-Duharten imprimerian eguina. M.DCC.LXXV. (*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, nouvellement traduite en basque de celle qui a été composée par M. de Royaumont.... Livre premier : Ancien Testament.* Imprimé à Bayonne, chez Fauvet-Duhart, 1775), in-8° de xij-377 pages, plus trois feuillets de table.

Deux ans après parut le tome II, sous le même titre, sinon que la fin est ainsi conçue : *Bi-garren liburua : Testament Berria, cembeit sainduen bicitcearequin.* Bayonan, Fauvet-Duharten imprimerian eguina. M.DCC.LXXVII. (*Second Livre : Nouveau Testament, avec la vie de quelques saints.* Imprimé à Bayonne, chez Fauvet-Duhart, 1777), in-8° de 454 pages, plus deux

LE PATS BASOrE. .■)IO feuillets de titre et de prélimioaires , et trois feuillets de table. Il est presque inutile de dire que cette traduction est en basque du Labourd; elle a pour auteur B. Larreguy, cure de Bassussarry, auteur du chant en l'honneur du comte d'Estaing ' . L'auteur de la ISoticia (le las obras vascongudas , etc., dit que le bas(|ue de cet ecclésiastique est assez bon ; il eût mieux fait de dire excellent. A côté de ce livre, il faudra placer celui qui a été publié de nos jours sous ce titre ; Testamentu Zarreco ela Berrico Con(Inira, edo munduaren asicratic Jes7i-Chrislo-ren Evangelim aposlolunc eraculsi zuten arleranoco berri, Escritura santatic (liera, et a euscaraz ipini diluenac apaiz D. Erancisco Ignacio de Lardizabal, Zaldivia-co beneficiadunc. Tolosa-u : 185ô-garren urtean. Andrés Gorosabel liburuguillcarcn echean. (Histoire de l' .Ancien et du i\ouve(iu Testament, ou nouvelles depuis le commencement du monde jusqu'au temps où les apôtres publièrent T Évangile de Jésus-Christ , tirées de l'Ecriture sainte et mises en basque par le prêtre Francisco Ignacio de iMrdizabal , beucliciado de Zaldivia. A Tolosa, 185Ô, chez André Gorosabel, libraire), in-4° esp. de T)48 pages, plus deux feuillets de titre et d'avertissements, et, à la fin, neuf feuillets de table et d'errata. L'ouvrage est en guipuzeoan. Nous avons maintenant du biscaj'cn dans le petit volume dont voici le titre : Jesu-Christo gure jaunaren Passion, euscaiazco rcrsœian Je.susurtn beraren biotz maitetzuari , biotzareqvin butera ofrendatzen aio : Ai ta san Ignacio Ijoyolacoren scmc. Bilbaon : 1777. garren urtean. {Im Passion de J\otre Seigneur Jésus-Christ , en vers basques, et offerte au cœur aimant de Jésus lui-méme par un fils du père saint Ignace de Ijoyola. A Bilbao , l'an 1 777""), in-3'2 d'une feuille , ou *27 pages , avec une gravure sur bois derrière le titre. L'année suivante, 1778, Pierre P'auvet imprimait une brocluu-e de (i+ quatrains en vers de huit et de sept syllabes, précédés d'un prologue de huit vers, sur les miracles de la Vierge d'Aranzazu, célèbre pèlerinage en Guipuzeoa; c'est une traduction * Voyei ci-destus, p. WU. Digiîized by Google

 d'un livre e^pagnul par un prêtre du Labourd. La pucsie n'en est pas riche, niais assez bonne. Cette petite brochure n'est plus trouvable ; ou l'a conservée en en tirant des copies manuscrites. En 1780, on imprimait à Bilbao, sous le titre A'Erro$ario edo Coreu sunlua (Rosaire ou Couronne sainte), un petit volume in-8", anonyme comme un chemin de la croi.x, imprimé dans la même ville, sans date. L'un et l'autre sont dans un basque des plus mauvais, c'est-à-dire à placer sur la même ligne, ou peu s'en faut, que le livre de dévotion de D. Martin de Arzadun , heureusement remplacé par celui de D. Juan José de Moguel ', curé de Marquina, cousin de I). Juan Antonio et frère de doua Vicenta Antonia, ouvrage dont le langage est très-bon, disons mieux, élégant. On ne doit que la première de ces deux épithètes au basque d'un petit traité en dialogue du même D. Juan José sur l'éducation des enfants , volume in-8" imprimé à Bilbao par D. Pedro Antonio de Apraz, en 1810, avec les seules initiales de l'auteur. Jusqu'ici nous n'avons vu que du labourdin , du souletin, du guipuzeoan et du biscayen; vers la fin du XVIIP siècle parut, en bas navarrais, le seul ouvrage qui , avec le catéchisme du diocèse de Dax, décrit ci-dessus, ,se trouve dans cet intére.ssant dialecte mixte. C'est une traduction de l'Abrégé de la perfection chrétienne , par le P. Alphonse Rodriguez, intitulée : Alphonsn Rodriguez, Jesuten compagnhaco aitaren, guiristhinho perfeccioniaren praticaren pparlebat, heuzearalu ilçulin, heuzeara becio eztakitenen daco. Avignhouen, Antonio Aubanel... beithan. M. DCC. LXXXIL, un volume in-12 de 400 pages, y compris le titre, l'avis au lecteur en basque, les approbations en français et en basque ilc l'évéque Suarez d'Aulan et de M. d'Abciise, curé de Juxue, vicaire général de Dax, datées de 1782, les permis d'imprimer du vicaire général d'.\vignon et de l'inquisiteur général, en latin, enfin la table des matières. L'auteur a gardé l'anonyme; on apprend seulement, par l'approbation de Suarez d'Aulan, ancien évêque de Dax, qu'il « entreprit et mit au jour son œuvre à la sollicitation du pré' Ef»iuTotB lau on , i» fTrefHlxic , un volume ini|irirnè sunv nom iTanlrnr kBilhao, par José df Basozabal, en Digitized by Google

d'un livre espagnol par un prêtre du Labourd. La poésie n'en est pas riche, mais assez bonne. Cette petite brochure n'est plus trouvable; on l'a conservée en en tirant des copies manuscrites.

En 1780, on imprimait à Bilbao, sous le titre d'*Errosario edo Corea santua* (Rosaire ou Couronne sainte), un petit volume in-8°, anonyme comme un chemin de la croix, imprimé dans la même ville, sans date. L'un et l'autre sont dans un basque des plus mauvais, c'est-à-dire à placer sur la même ligne, ou peu s'en faut, que le livre de dévotion de D. Martin de Arzadun, heureusement remplacé par celui de D. Juan José de Moguel [1], curé de Marquina, cousin de D. Juan Antonio et frère de doña Vicenta Antonia, ouvrage dont le langage est très-bon, disons mieux, élégant. On ne doit que la première de ces deux épithètes au basque d'un petit traité en dialogue du même D. Juan José sur l'éducation des enfants, volume in-8° imprimé à Bilbao par D. Pedro Antonio de Apraiz, en 1816, avec les seules initiales de l'auteur.

Jusqu'ici nous n'avons vu que du labourdin, du souletin, du guipuzcoan et du biscayen; vers la fin du XVIII[e] siècle parut, en bas navarrais, le seul ouvrage qui, avec le catéchisme du diocèse de Dax, décrit ci-dessus, se trouve dans cet intéressant dialecte mixte. C'est une traduction de l'Abrégé de la perfection chrétienne, par le P. Alphonse Rodriguez, intitulée : *Alphonsa Rodriguez, Jesusen compagnhaco aitaren, guiristhinho perfeccioniaren praticaren pparte bat, heuzcarala itçulia, heuzcara becio eztakitenen daco.* Avignhonen, Antonio Aubanel... beithan. M. DCC. LXXXII., un volume in-12 de 466 pages, y compris le titre, l'avis au lecteur en basque, les approbations en français et en basque de l'évêque Suarez d'Aulan et de M. d'Abense, curé de Juxue, vicaire général de Dax, datées de 1782, les permis d'imprimer du vicaire général d'Avignon et de l'inquisiteur général, en latin, enfin la table des matières. L'auteur a gardé l'anonyme; on apprend seulement, par l'approbation de Suarez d'Aulan, ancien évêque de Dax, qu'il « entreprit et mit au jour son œuvre à la sollicitation du pré-

[1] *Egunoroco lan on, ta erregubac*, un volume in-8°, imprimé sans nom d'auteur à Bilbao, par José de Basozabal, en 1820.

LF. PAYS BASQliF.. T) 1-2 lat, • ut qu'il était • uu des plus respectables curés du diucèse de Dax. • Nous rentrons dans le dialecte du Labourd par un volume qui a pour titre : (luiristinoki hiciceco eta hilcrco Molden, etc. (Manière de vivre et de mourir en chrétien), publié par André Baratciart. Bayonne, chez Fauvet-Duhart , 1787, iu-18 de 310 pages, y compris le litre , et moins la table , qui est d'une page. Ce volume , que l'on désigne généralement aujourd'hui sous le titre de petites Méditations, Medilacione llipiac, est rare; il a été réimprimé à Bayonne en 1838, en un volume in-3'3, dont nous avons donné la description, p. Ixv, n" LXXVlll, de notre introduction aux Proverbes basques. Avant cette édition , il en avait été publié une autre, en 1816, à Toulouse, par J.-M. Coruc, se vendant chez Léon-Martin Cluzeau, à Bayonne. J. -J. Loisou avait accordé celte année un permis d'imprimer à Michel Cluzeau r Martin en profita et s'adressa à un tvpographc de Toulouse. Outre cette permission, celte édition porte : 1“ l'approbation primitive de Daguerre, supérieur du petit séminaire de Larressore, et du vicaire général ofllcial Bureaux, en date de 1784; 2“ l'avis de Baratciart au lecteur; 3“ ce i(ui .se trouve dans l'édition de 1838. Celle de 1816 est in-18, et .se compose de “27‘2 pages, tout compris, titre et table. L'éditeur de ce très-bon livre, Baratciart, né en 174'2, mourut en 1829 prêtre habitué à Ustaritz, après avoir été secrétaire de l'évêché. L'auteur est un « prêtre, ancien curé, aussi saint homme que savant esprit et pur Basque, » comme le dit Baratciart dans sou avis. Natif de Ciboui'e ou de Saint-Jean-de-Luz, il en parlait parfaitement le dialecte. Baratciart usa de son manuscrit et ne lit que l'abréger, le copiant du reste mot à mot avec peu de variantes. Le manuscrit , la propriété d'un ecelésiastif|uc du diocèse de Bayonne, qui en a fait l'emplette à Saint-Jean-de-Luz eu 1846, a deux méditations qui n'ont point été imprimées : l'une, la 14', du besoin de la pénitence; l'autre, la 3*2', du bon emploi du temps; il renferme, de plus, une préface, et, après, une autre méditation pour l'entrée en retraite . Ce manuscrit, fort bien exécuté, porte la date de M.DCC.L.XXXll. ; il a pour titre : üeditarione cerurat Digitized by Google

RI BLIOr-HAPniR. r)i:{ heltceco boitez padacoac, et pour épigraphe ; Desolncionez da desolalua lurra : ceren nihor ez buida sartcen bere bornera. Jererninsscc dio; cap. 12 , vera. \7. C'est un fort volume in-12 de 59'2 pages , non compris la table, qui en remplit deux et demie. L'avis a xvii pages; la méditation pour l'entrée en retraite en occupe (|uinze sans pagination. La raison qui a fait donner à cet ouvrage le nom de petites Méditations , c'est qu'il y en a un autre que l'on désigne sous le titre de grandes Méditations de Dulialde , Duhnlderen Meditacione handiac. Le voici tel que le porte le volume : Meditacioneac gei premialsuenen gaincan, rembait abisuekin, othoiteehin et a biciteeco erregela batekin. Arima Jnincot iarren oneraco Bayonaco diocesaco Eliza-gizon batec eginac. Bayonan , Cluzeau anayen baithan, Jaun aphe/.picuaren imprimât (;aillcae. {Méditations sur les besoins de la vie , avec quelques avis , quelques prières et une règle de conduite pour les bonnes âmes qui aiment Dieu , composées par un ecclésiastique du diocèse de Bayonne. A Bayonne, chez Cluzeau frères, imprimeurs de M" l'évèque) , 1809, in-8" de 582 pages, plus quatre feuillets de titres et préliminaires, et un feuillet d'errata. Ce livre, dont la première partie se compose de trente et une méditations traduites du français, et la seconde, de vingt méditations originales, est remar(|uablc sous le rapport de l'énergie des pensées et du style. Le basque, dit l'auteur de la Moliria de las obras vascongudas, etc., p. I, n" 7, en est très-beau, au moins depuis la page 45, ce qui précède, dû à uue autre main , étant visiblement inférieur au reste. Reprenons notre revue chronologique. En 1785, il parutàTolosa un petit livre en dialecte guipuzeoan sous le titre de Christau Doctrin berri-ecarlea chrislauari dagozean eguia sinis-beharren-berria dacarrena. Jaun Claudio Fleuri abadenc arguitnru ateru zuanelic. Fray Juan Antonio IJbillo.scoac eusquerara itzulia. Bi parte, edo zatilan bereciu, ta erdiratua. Lendavicicô zatiac dacur, Juincoarèn légué znrrean, la berrian guerlaturicnco gnuzen berri laburra : Bigarrenoc Christavac jaquin, lu sinislu behardituan , egiiien cracusleu , ta icas-vidèn. Behar bezala. Tolosan : liliruguillc Francisco de la 33 Digitized by Google

heltceco baïtez padacoac, et pour épigraphe : *Desolacionez da desolatua lurra : ceren nihor ez baïda sartcen bere barnera. Jeremiassce dio; cap. 12, vers. XI.* C'est un fort volume in-12 de 592 pages, non compris la table, qui en remplit deux et demie. L'avis a XVII pages; la méditation pour l'entrée en retraite en occupe quinze sans pagination.

La raison qui a fait donner à cet ouvrage le nom de *petites Méditations*, c'est qu'il y en a un autre que l'on désigne sous le titre de grandes Méditations de Duhalde, *Duhalderen Meditacione handiac*. Le voici tel que le porte le volume : *Meditacioneac gei premiatsuenen gainean, cembait abisuekin, othoitcekin eta bicitceco erregela batekin. Arima Jaincotiarren oneraco Bayonaco diocesaco Eliza-gizon batec eginac.* Bayonan, Cluzeau anayen baithan, Jaun aphezpicuaren imprimatçailleac. (*Méditations sur les besoins de la vie, avec quelques avis, quelques prières et une règle de conduite pour les bonnes âmes qui aiment Dieu, composées par un ecclésiastique du diocèse de Bayonne.* A Bayonne, chez Cluzeau frères, imprimeurs de M^gr^ l'évêque), 1809, in-8° de 582 pages, plus quatre feuillets de titres et préliminaires, et un feuillet d'errata. Ce livre, dont la première partie se compose de trente et une méditations traduites du français, et la seconde, de vingt méditations originales, est remarquable sous le rapport de l'énergie des pensées et du style. Le basque, dit l'auteur de la *Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 1, n° 7, en est très-beau, au moins depuis la page 45, ce qui précède, dû à une autre main, étant visiblement inférieur au reste.

Reprenons notre revue chronologique.

En 1785, il parut à Tolosa un petit livre en dialecte guipuzcoan sous le titre de *Christau Doctriñ berri-ecarlea christauari dagozcan eguia sinis-beharren-berria dacarrena. Jaun Claudio Fleuri abadeac arguitara atera zuanetic. Fray Juan Antonio Ubilloscoac eusquerara itzulia. Bi parte, edo zatitan berecia, ta erdiratua. Lendavicicò zatiac dacar, Jaincoarèn legue zarrean, ta berrian guertaturicaco gauzen berri laburra : Bigarrenac Christavac jaquin, ta sinistu beharduan, eguien eracustea, ta icas-vidèa.* Behar bezala. Tolosan : libruguille Francisco de la

{Doctrine chrétienne portant les vérités que doit croire le chrétien, composée et mise au jour par l'abbé Claude Fleury, et traduite en basque par le frère Juan Antonio Fbillosco; divisée en deux parties : la première partie est relative aux écénements qui ont eu lieu sous l'ancienne et nouvelle loi de Dieu; la seconde comprend ce que le chrétien doit savoir et croire, ensrigncr et apprendre : la vérité. Avec permission. A Tolosa, chez Francisco de la Lama, imprimeur, l'an 1785), petit in-S" de 224 pages, plus trois feuillets de table et d'errata. Le basque de cet ouvrage est, sous tous les rapports, fort estimé. On n'en saurait dire autant du style d'un autre ouvrage sorti des mêmes presses l'année suivante , et indiqué par l'auteur de la Noticia de las obras vasconyadas , etc., p. 4, n" 37, comme étant le Sermon de saint Antoine, abbé, par 1). Miguel Ignacio de Zavalcta. A s'en rapporter au bibliographe anonyme, le basque de cet auteur, qui a écrit en guipuzeoan, est légèrement affecté et peu naturel. Mentionnons encore un petit volume imprimé à Bayonne, sans date ni nom d'auteur, contenant des exercices spirituels, des oraisons en prose et en vers, enfin la Passion de Notre Seigneur par saint Mathieu et saint Jean, le tout en bon style. Comme cet ouvrage est cité par le P. de Larramcndi, qui écrivait dans la première moitié du XVIll* siècle, il faut en conclure qu'il avait paru antérieurement. En 1789, Paul Fauvet imprima, en huit pages in-folio, le Cahier des vœux et

des iiu

Lama-rèn echean, 1785. Urtean. (*Doctrine chrétienne portant les vérités que doit croire le chrétien, composée et mise au jour par l'abbé Claude Fleury, et traduite en basque par le frère Juan Antonio Ubillosco; divisée en deux parties : la première partie est relative aux événements qui ont eu lieu sous l'ancienne et nouvelle loi de Dieu; la seconde comprend ce que le chrétien doit savoir et croire, enseigner et apprendre :* la vérité. Avec permission. A Tolosa, chez Francisco de la Lama, imprimeur, l'an 1785), petit in-8° de 224 pages, plus trois feuillets de table et d'errata. Le basque de cet ouvrage est, sous tous les rapports, fort estimé.

On n'en saurait dire autant du style d'un autre ouvrage sorti des mêmes presses l'année suivante, et indiqué par l'auteur de la *Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 4, n° 37, comme étant le Sermon de saint Antoine, abbé, par D. Miguel Ignacio de Zavaleta. A s'en rapporter au bibliographe anonyme, le basque de cet auteur, qui a écrit en guipuzcoan, est légèrement affecté et peu naturel.

Mentionnons encore un petit volume imprimé à Bayonne, sans date ni nom d'auteur, contenant des exercices spirituels, des oraisons en prose et en vers, enfin la Passion de Notre Seigneur par saint Mathieu et saint Jean, le tout en bon style. Comme cet ouvrage est cité par le P. de Larramendi, qui écrivait dans la première moitié du XVIII[e] siècle, il faut en conclure qu'il avait paru antérieurement.

En 1789, Paul Fauvet imprima, en huit pages in-folio, le *Cahier des vœux et des instructions des Basques français du Labourt, pour leurs députés aux États généraux de la nation.* Cette impression est à deux colonnes, l'une en français, l'autre en basque; le français et le basque occupent alternativement la colonne de droite et celle de gauche.

Paul Fauvet imprima de même le Cahier des remontrances que le clergé du bailliage du Labourd remit à son député pour le présenter au roi, dans l'assemblée des États généraux du royaume, à Versailles. Je ne sais s'il en fut fait une traduction en basque; je ne trouve ce cahier qu'en français.

RIRLtOr.BiPntK. 51 T) Durant la Révolution de 1789, il parut, sans nom d'imprimeur ni date, une petite brochure in-D3, d'une trentaine de pages, pour la direction des chrétiens fidèles en ce temps de persécution , Persecucionezeo deuibora hurUnn christaii leyalec itchiqvi behar fluten biriinoldea. A la même époque , sans doute , parut encore une petite brochure in- 18 de 24 pages, signée Beaumont, qui est probablement un pseudonyme; elle est sans indication d'imprimerie ni d'année, et porte ce titre ; Inslructionea gazteriarenlçat (Instruction pour la jeunesse). C'est une espèce de catéchisme; les interlocuteurs sont l'empereur Adrien et un enfant de six ans, son petit neveu. A la page 13 commence et conliuue jus(iu'à la fin un deu.xièmc dialogue sur les choses qu'un jeune enfant doit savoir. Il y a, dans ce second dialogue, cette question, qui fait seule soupçonner le temps de rinipression du livre : La France fut-elle toujours en république! Le basque de ce petit volume est bon; mais bien des demandes et des réponses y sont singulières, comme aussi le désoi-dre dans lequel elles sont mêlées. Je placerai là, comme devant probablement appartenir au XVIII* siècle et à sa lin, un cantique de dix-huit couplets, de mesure 9-8, imprimé en quatre pages in- 12, à Bayonne, sans indication d'imprimeur ni date, et en dialecte des environs de cette ville. C'est une Invilulian à la conversion pour les Jeunes gens, faite à Suint-Pierre d' Irvbe par un jeune homme. L'auteui' y a usé de la faculté des chanteurs basques d'augmenter ou de diminuer les vers de «luelques syllabes , en les prononçant plus ou moias vite dans le cirant, et il a écrit en conséquence. C'esf, du reste, régulièrement rimé. Le premier ouvrage biisque qui, à ma connaissance, ait été imprimé en ce siècle, est sorti des presses de la veuve Ezquerro, à Pampelune, l'an 1800, en un volume in-4" espagnol. Ce sont des instructions sur la confession et la communion ', par D. Juan Antonio de Moguel, Biscayen, curé de Marquina, ce qui explique * Confetio ta comuaiQCO sücrameutuen gaUean eracuMteac , ^c, {Soticiade lasottras wascongadoM , etc., p. 3, 27.) Digitized by Google

Durant la Révolution de 1789, il parut, sans nom d'imprimeur ni date, une petite brochure in-12, d'une trentaine de pages, pour la direction des chrétiens fidèles en ce temps de persécution, *Persecucionezco dembora huntan christaü leyalec itchiqui behar duten bicimoldea.*

A la même époque, sans doute, parut encore une petite brochure in-18 de 24 pages, signée *Beaumont*, qui est probablement un pseudonyme; elle est sans indication d'imprimerie ni d'année, et porte ce titre : *Instructionea gazteriarentçat* (Instruction pour la jeunesse). C'est une espèce de catéchisme; les interlocuteurs sont l'empereur Adrien et un enfant de six ans, son petit neveu. A la page 13 commence et continue jusqu'à la fin un deuxième dialogue sur les choses qu'un jeune enfant doit savoir. Il y a, dans ce second dialogue, cette question, qui fait seule soupçonner le temps de l'impression du livre : *La France fut-elle toujours en république?* Le basque de ce petit volume est bon; mais bien des demandes et des réponses y sont singulières, comme aussi le désordre dans lequel elles sont mêlées.

Je placerai là, comme devant probablement appartenir au XVIII[e] siècle et à sa fin, un cantique de dix-huit couplets, de mesure 9-8, imprimé en quatre pages in-12, à Bayonne, sans indication d'imprimeur ni date, et en dialecte des environs de cette ville. C'est une *Invitation à la conversion pour les jeunes gens, faite à Saint-Pierre d'Irube par un jeune homme.* L'auteur y a usé de la faculté des chanteurs basques d'augmenter ou de diminuer les vers de quelques syllabes, en les prononçant plus ou moins vite dans le chant, et il a écrit en conséquence. C'est, du reste, régulièrement rimé.

Le premier ouvrage basque qui, à ma connaissance, ait été imprimé en ce siècle, est sorti des presses de la veuve Ezquerro, à Pampelune, l'an 1800, en un volume in-4° espagnol. Ce sont des instructions sur la confession et la communion [1], par D. Juan Antonio de Moguel, Biscayen, curé de Marquina, ce qui explique

[1] *Confesio ta comunioco sacramentuen gañean eracusteac*, etc. (*Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 3, n° 27.)

I E PATS BASQIE. .)16 certaines incorrections que l'on trouve dans son basque , qui d'ailleurs est bon. C'est du guipuzcoan, comme le dialecte d'un autre traité écrit en fort bon langage par D. Juan Bautista de Aguirre, beneficimlo d'.\stea7,u, qui le publia en 1803, sous le même titre ou à peu près, à Tolosa, chez D. Francisco de la l>aina, en un volume in-8". Son tils ü. Juan Manuel en a donné une réimpression. Deux ans plus tard, en 18Ü"2, D. J. A. de Moguel donna encore à Tolosa, chez le même imprimeur, en un petit volume in-4" selon la Noticiu *, in-12 suivant M. d'Abbadie ', des traductions basques de diverses harangues et discours choisis des meilleurs auteurs latins, tels que les harangues d'Alexandre-le-Grand , celles de Catilina et de Germanicus à ses soldats, les exordes des deux Catilinaires de Cicéron, et trois anecdotes de Scipion, de Denis et de Camille. S'il faut en croire M. d'.\bbadie, ces traductions furent faites en biscayen à la prière de Guillaume de Humboldt. L'auteur de la Pioticia, au contraire, range ce petit volume parmi les livres écrits en guipuzcoan. Le même ecclésiastique, f(ue je soupçonne d'être l'auteur d'un traité rapporté d'Espagne par le D' Heine de Berlin ', publia l'année suivante, c'est-à-dire en 1803, son Confesina ona, ou bonne Confession. « Cet ouvmge, dit M. d'Abbadic, auquel nous avons emprunté cet article, cet ouvrage est en biscayen; il est l'abrégé d'un travail plus considérable du même auteur, contenant des instructions générales pour faire une bonne confession. C'est un volume in-8" de 3 à 400 pages , et qui est écrit dans le dialecte guipuzcoan, (|uc l'auteur possédait aussi fort bien. La date est un peu antérieure à 1803 » La même année, le P. Fr. Pedro Antonio Anibarro, que nous avons déjà eu l'occasion de nommer, publia à Tolosa, chez D. ■ P. A, n" Î8. * Élude) trammaliealei , de., p. AA. ■ « Tratado dcl eura Miguel sobre la lengaa bascoDgada, sec. XVIII. > (Serapeum, Lelpiig, 18A7, p. 80.) Cf. Prorerbe) basque), iolrodnet. , p. miij, n" XVII. ' Élude) grammalirale) sur la laugut euskarienue, etc., p. AA. L'anleur de la flalilia de las abras rascangadas , etc. , p. 6, n° AA, range au contraire cet onrrage parmi les livres écrits dans le dl.ilectc biscayen. « C'bst, dlt-ll, un volume in-8°, imprimé II Vlloria par D. Firmin de Lammbe, en 1803. • Digitized by Google

certaines incorrections que l'on trouve dans son basque, qui d'ailleurs est bon. C'est du guipuzcoan, comme le dialecte d'un autre traité écrit en fort bon langage par D. Juan Bautista de Aguirre, *beneficiado* d'Asteazu, qui le publia en 1803, sous le même titre ou à peu près, à Tolosa, chez D. Francisco de la Lama, en un volume in-8°. Son fils D. Juan Manuel en a donné une réimpression.

Deux ans plus tard, en 1802, D. J. A. de Moguel donna encore à Tolosa, chez le même imprimeur, en un petit volume in-4° selon la *Noticia* [1], in-12 suivant M. d'Abbadie [2], des traductions basques de diverses harangues et discours choisis des meilleurs auteurs latins, tels que les harangues d'Alexandre-le-Grand, celles de Catilina et de Germanicus à ses soldats, les exordes des deux Catilinaires de Cicéron, et trois anecdotes de Scipion, de Denis et de Camille. S'il faut en croire M. d'Abbadie, ces traductions furent faites en biscayen à la prière de Guillaume de Humboldt. L'auteur de la *Noticia*, au contraire, range ce petit volume parmi les livres écrits en guipuzcoan.

Le même ecclésiastique, que je soupçonne d'être l'auteur d'un traité rapporté d'Espagne par le Dr Heine de Berlin [3], publia l'année suivante, c'est-à-dire en 1803, son *Confesina ona*, ou *bonne Confession*. « Cet ouvrage, dit M. d'Abbadie, auquel nous avons emprunté cet article, cet ouvrage est en biscayen; il est l'abrégé d'un travail plus considérable du même auteur, contenant des instructions générales pour faire une bonne confession. C'est un volume in-8° de 3 à 400 pages, et qui est écrit dans le dialecte guipuzcoan, que l'auteur possédait aussi fort bien. La date est un peu antérieure à 1803 [4]. »

La même année, le P. Fr. Pedro Antonio Añibarro, que nous avons déjà eu l'occasion de nommer, publia à Tolosa, chez D.

[1] P. 4, n° 28.

[2] *Études grammaticales*, etc., p. 44.

[3] « Tratado del cura Miguel sobre la lengua bascongada, sec. XVIII. » (*Serapeum*, Leipzig, 1847, p. 80.) Cf. *Proverbes basques*, introduct., p. xxxiij, n° XVII.

[4] *Études grammaticales sur la langue euskarienne*, etc., p. 44. L'auteur de la *Notitia de las obras vascongadas*, etc., p. 6, n° 44, range au contraire cet ouvrage parmi les livres écrits dans le dialecte biscayen. « C'est, dit-il, un volume in-8°, imprimé à Vitoria par D. Firmin de Larumbe, en 1803. »

BIBLIOGRAPHIE. 517 Francisco de la Lama, en un volume in-8" intitulé Lora sorta espiriluala, une traduction biscayenne du Kamillete ih Pores y proposilos du I'. l'alacios, comme lui missionnaire de Zarauz: mais ce n'est qu' après avoir donné en IStW, en un volume in-15, imprimé dans la même maison , un csculiburun ou manuel d'cxcrcîccs de dévotion, réimprimé en 18-21 et 18'-27 avec quelques additions et corrections dans le langage , comme dans la mesure et la nature des vers. Le basque est remarquable par une grande abondance d'e.xprcssions propres au centre de la Biscaye ; quant aux vers , on y trouve à chaque instant trace du goût de cette langue pour les diérèses et les élisions * . Enfin , ce livre présente une orthographe qui ne plait pas à tout le monde, comme il arrive toujours pour ce qui est inusité. A l'anncc suivante, nous trouvons un livre de piété en vascosoulctin , intitulé ; Uscara Libria, in-12 de 190 pages. 11 a été réimprimé en 1854, chez Chapoulaud, à Limoges, en un volume in-18 de six feuilles deux tiers, et en 1825, à Bayonne, chez Cluzeau, petit in-12. L'ilscara Libru berria, imprimé en 1839, en un volume in-18 de sept feuilles, avec l'indication de Lehen editionin , n'est peut-être pas la même chose. La plus grande partie de ce livre est en latin. Il faut aussi distinguer soigneusement YVscaldr.mren, Ijngiim, edo eseveo libria (le Compagnon, ou Manuel du Basque) , excellent petit livre écrit en soulelin, et dû à M. l'abbé inchauspe, aumônier de l'hôpital de Saint-Léon de Bayonne. Nous en parlerons avec quelque détail. Il parut pour la première fois sous le titre de Jincoac guiqonareki eguin patoac, edo egviazro religionia, etc. Bayonan, ' A Nirquina et dans une grande partie de la Biscaye, cumme aussi dans les cinq trilles de la Naearte et dans les Tillages de leur ressort , on altère ainsi , dans un but d'euphonie , les quatre voyelles llnales en contact arec les autres. L'e, rencontrant l'a, l'o, l't, r», se change en i ; ii l'i se joint un ; prononcé coinnie dans le lalin , il l'u un h, et l'o se transforme en H devant l'a et l'e. .Ainsi de bttU, de btsiia, on fait btilinlial, beilitc; de pari, /trija , forijeulsat , tarijoe ; de buru , biruba , bunbeul ial , buruboc ; etd'arla, arlua, arlutuliat, arlitoe. On dit par euphonie : Zabee ioamari etenbagat eultijagalli, aisbiae traaago dtalsabe, quand on ilerrail dire en prt>non(ant nalnrellenien'. : Zabec sobeeaari etcaagai ealtiagaill, aiaheac eraaago dealaaf. — Tous les livres biscayens sont imprimés conformément h la prononciation de Marquina, i l'exception de ceux des PP. Aflibarro et Cardaveraz, du petit Dacirinario de D. Martin de Arsadun, et de la Doctrine chrétienne d'Astete,

traduite pour la virairie de Bnsturia par D. Juan Antonio de Noguel.
Digitized by Google

Francisco de la Lama, en un volume in-8° intitulé *Lora sorta espirituala*, une traduction biscayenne du *Ramillete de flores y propósitos* du P. Palacios, comme lui missionnaire de Zarauz; mais ce n'est qu'après avoir donné en 1802, en un volume in-12, imprimé dans la même maison, un *esculiburua* ou manuel d'exercices de dévotion, réimprimé en 1821 et 1827 avec quelques additions et corrections dans le langage, comme dans la mesure et la nature des vers. Le basque est remarquable par une grande abondance d'expressions propres au centre de la Biscaye; quant aux vers, on y trouve à chaque instant trace du goût de cette langue pour les diérèses et les élisions [1]. Enfin, ce livre présente une orthographe qui ne plaît pas à tout le monde, comme il arrive toujours pour ce qui est inusité.

A l'année suivante, nous trouvons un livre de piété en vasco-souletin, intitulé : *Uscara Libria*, in-12 de 196 pages. Il a été réimprimé en 1824, chez Chapoulaud, à Limoges, en un volume in-18 de six feuilles deux tiers, et en 1825, à Bayonne, chez Cluzeau, petit in-12. L'*Uscara Libru berria*, imprimé en 1839, en un volume in-18 de sept feuilles, avec l'indication de *Lehen editionia*, n'est peut-être pas la même chose. La plus grande partie de ce livre est en latin. Il faut aussi distinguer soigneusement l'*Uscaldunaren Laguna, edo escuco libria* (le Compagnon, ou Manuel du Basque), excellent petit livre écrit en souletin, et dû à M. l'abbé Inchauspe, aumônier de l'hôpital de Saint-Léon de Bayonne. Nous en parlerons avec quelque détail.

Il parut pour la première fois sous le titre de *Jincoac guiçonareki eguin patoac, edo eguiazco religionia*, etc. Bayonan,

[1] A Marquina et dans une grande partie de la Biscaye, comme aussi dans les cinq villes de la Navarre et dans les villages de leur ressort, on altère ainsi, dans un but d'euphonie, les quatre voyelles finales en contact avec les autres. L'*e*, rencontrant l'*a*, l'*o*, l'*i*, l'*u*, se change en *i*; à l'*i* se joint un *j* prononcé comme dans le latin, à l'*u* un *b*, et l'*o* se transforme en *u* devant l'*a* et l'*e*. Ainsi de *beste*, de *bestia*, on fait *bestientzat*, *bestioc*; de *gari*, *garija*, *garijentzat*, *garijoc*; de *buru*, *buruba*, *burubentzat*, *buruboc*; et d'*arto*, *artua*, *artuentzat*, *artuoc*. On dit par euphonie : *Zubec sonecuari escubagaz eutsijagaiti, aishiac eruango deutsube*, quand on devrait dire en prononçant naturellement : *Zubec soñecuari escuagaz eutsiagaiti, aisheac eruango deutsue*. — Tous les livres biscayens sont imprimés conformément à la prononciation de Marquina, à l'exception de ceux des PP. Añibarro et Cardaveraz, du petit *Doctrinario* de D. Martin de Arzadun, et de la Doctrine chrétienne d'Astete, traduite pour la vicairie de Bosturia par D. Juan Antonio de Moguel.

.118 LE PAÏS BASQl'E. Foré da Lasserre, 1851, iu-54,de 147 pages. C’est une démonstration de la vérité de la religion chrétienne, par l’exposé historique et doctrinal des révélations divines faites à l’homme depuis Adam jusqu’à .lésus-Christ. Pour donner une idée du plan et de la nature de l’ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que d’indiquer les titres des chapitres qui le composent. Les voici dans leur ordre : Dieu. — La Création. — La Chute de riioniine ou le Péché. — La Promesse de la Ilédemption. — La Dépravation des hommes et le Déluge. — L'idolâtrie. — Vocation d’.Vbraham et le Choix d'un peuple ([ui conserve le dépôt de la vérité. — Mo'ise — La Loi écrite. — Les Prophètes. — Les Prophéties qui concernent le Messie. — L'Incarnation du fds do Dieu. — La Naissance de Jésus-Christ et sa Vie cachée. — I.a Vie publique de Jésus-Christ, ses prédications et ses miracles. — Les vérité-s qu'il nous a enseignées, et les moyens de salut qu’il nous a donnés — - La Constitution divine de l'Kglise et la communion des saints. — La Mort et la Itésurrection de Jésus-Chri.st. — L'Élahlissement merveilleux de la religion chrétienne sur les ruines du paganisme. — Les Ennemis de l'Église. — Les Miracles. — Conclusion. la suite de l’exposition de la vraie religion, on a mis les maximes de l’Evangile qui n’ont pas trouvé leur place dans le corps de l’ouvrage, et un recueil des sentences des livres sapientiaux, traduites eu forme de proverbes, et disposées sous quatorze titres différents. Tel est le détail du petit livre mentionné plus haut. 11 est écrit en excellent souletin, bien que l'on puisse signaler quehjues expressions impropres ' ; mais le moyeu d’étre parfait , surtout dans une langue <|ui n’est point fixée 'i D’ailleurs, s’il y a faute, il serait plus juste d’accuser l’imprimeur qu’un écrivain considéré comme un maître. Deux éditions ont été faites de son ouvrage, celle que nous venons de décrire et celle qui porte le titre A' Uscaldiimren Lnyum, etc. Cette dernière est augmentée des prières des ' Par «raipir, p. 8. au lieu d'ifftrilMR, il faudrait pnit-éire etpihiim; p. 9, etpiril», au lieu de tpirllu; p. 13, origiiul» pour «rtplMla; p. 13, epuiuea, au lieu de cmplllu; p. 14, nteral», au lieu d'urraruperafu ; p. 15,uAarr«pour Auaillada, Aoudilaeaponr t«iidifacN ; p. 17, ■nMeafiou pour isumentia» , et tlkampia* pour Ukimpim , etc. Digiiized by Google

Foré eta Lasserre, 1851, in-24, de 147 pages. C'est une démonstration de la vérité de la religion chrétienne, par l'exposé historique et doctrinal des révélations divines faites à l'homme depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ. Pour donner une idée du plan et de la nature de l'ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que d'indiquer les titres des chapitres qui le composent. Les voici dans leur ordre :

Dieu. — La Création. — La Chute de l'homme ou le Péché. — La Promesse de la Rédemption. — La Dépravation des hommes et le Déluge. — L'idolatrie. — La Vocation d'Abraham et le Choix d'un peuple qui conserve le dépôt de la vérité. — Moïse. — La Loi écrite. — Les Prophètes. — Les Prophéties qui concernent le Messie. — L'Incarnation du fils de Dieu. — La Naissance de Jésus-Christ et sa Vie cachée. — La Vie publique de Jésus-Christ, ses prédications et ses miracles. — Les vérités qu'il nous a enseignées, et les moyens de salut qu'il nous a donnés. — La Constitution divine de l'Église et la communion des saints. — La Mort et la Résurrection de Jésus-Christ. — L'Établissement merveilleux de la religion chrétienne sur les ruines du paganisme. — Les Ennemis de l'Église. — Les Miracles. — Conclusion.

A la suite de l'exposition de la vraie religion, on a mis les maximes de l'Évangile qui n'ont pas trouvé leur place dans le corps de l'ouvrage, et un recueil des sentences des livres sapientiaux, traduites en forme de proverbes, et disposées sous quatorze titres différents.

Tel est le détail du petit livre mentionné plus haut. Il est écrit en excellent souletin, bien que l'on puisse y signaler quelques expressions impropres[1]; mais le moyen d'être parfait, surtout dans une langue qui n'est point fixée? D'ailleurs, s'il y a faute, il serait plus juste d'accuser l'imprimeur qu'un écrivain considéré comme un maître.

Deux éditions ont été faites de son ouvrage, celle que nous venons de décrire et celle qui porte le titre d'*Uscaldunaren Laguna*, etc. Cette dernière est augmentée des prières des

[1] Par exemple, p. 8, au lieu d'*ispiritian*, il faudrait peut-être *espiritian*; p. 9, *espiritu*, au lieu de *spiritu*; p. 12, *originala* pour *originela*; p. 13, *eguinez*, au lieu de *complituz*; p. 14, *cuberatu*, au lieu d'*arracuperatu*; p. 15, *uharra* pour *bouillada*, *handitzez* pour *handitzen*; p. 17, *nzumentian* pour *izumentian*, et *ulhunpian* pour *ilhunpian*, etc.

BlBL10ÜBAFflI£. 519 aguiiisaiits, du chmniii de la croix, des prières peudaut la messe, des vêpres du dimanche et de quelques hymnes. Imprimée pour la première fois par Foré et Lasserre eu 185*2, en un volume in-‘24 de 259 pages, elle a été réimprimée eu 1850 par la même maison, en 3*21 pages, même format. Heprenant l’ordre chronologique, nous trouverons maintenant un Abécédaire fait pour ceux qui veulent apprendre à lire en bas((ue {Abecedeu e.sctuiraz iracurten ikhasi nahi dulenenzal', Bayonne, 1805, in- 1*2, de 50 pages, y compris des prières et instructions religieuses. Un ouvrage plus important nous rappelle à présent de l’autre côté des Pyrénées; je veux pimler du recueil de semons en biseayen d’un frère du célèbre autcui* de WApologia de la lengua bascongada '. Le premier volume est intitulé ; Lirteco doineca guslijetaraco verbaldi kasbidecuav , ceinzubelan azalduten dan erromaco cntecismua... componduba Alla Fr. Pedro Aslarloa S. Franciscubaren seine, etc. Lenengo liburuba. Bilboii ; Eusebio Larumbe, Vizcaico Senorijoco moldatzailieuian {Pratique de tous les dimanches de i année, dans laquelle on enseigne le catéchisme romain... composée par le P. Fr. -Pierre Aslarloa, de l’ordre de Sainl-Frnnrois , etc. Premier livre. A Bilbao, chez Eusèbe Larumbe, imprimeur de la Seigneurie de Biscaye), 1810, iu-8" de l.xii-275 pages, plus quatre feuillets de préliminaires, et cinq pages de table. Le second vôlume porte, à la suite du titre : Uigarren liburuba. Bilbon : IJ. Pedro Apraiz-en inoldateguian { Dcujciéme livre. A Bilbao : chez l). Pedro .\praiz, imprimeur), 1818, etc., et ' Voyez dans notre inlrodnction aux Proverbei p. ij , n° XIV, le litre complet de ce Tolume, qui n'est pas commun. On l'a payé 9 tr. 50 centimes en 1836, et 19 fr. 5 la vente J. L. D. Parmi les traités emphatiques mit au Jour par des Basques snr leur langue, celuls;i n’est pas on des moins ridicules ; l'auteur la tait remonter aux temps qui ont précédé le déluge. On trouve pourtant dans ce livre des recherches curieuses ; mais elles sont inélées aux rêveries les plus excentriques. Par exemple, Aslarloa fait contenir au vocabnlaire 1,126,551,929 mots. Indépendamment de ceux qui sont composés de plus de trois syllabes; quant aux IlexUins, il se contente d’en admettre 39,952. — Outre cet ouvrage, le studieux curé de Durango a laissé une grammaire sous le litre de Plan de ieupus, à Gramalica hueonfade en el dialecio ritcaine, 2 vol. In-1°, et des papiers dont M. de Humboldl , qui en a en communication , a fait de nombreux extraits. On

croit que les manuscrits d' Aslarloa sont entre les mains de M. làrro, autrefois ministre universel de D. Carlos, ii Bourges. Digitized by Google

agonisants, du chemin de la croix, des prières pendant la messe, des vêpres du dimanche et de quelques hymnes. Imprimée pour la première fois par Foré et Lasserre en 1852, en un volume in-24 de 259 pages, elle a été réimprimée en 1856 par la même maison, en 321 pages, même format.

Reprenant l'ordre chronologique, nous trouverons maintenant un Abécédaire fait pour ceux qui veulent apprendre à lire en basque (*Abecedea escuaraz iracurten ikhasi nahi dutenenzat*), Bayonne, 1805, in-12, de 56 pages, y compris des prières et instructions religieuses.

Un ouvrage plus important nous rappelle à présent de l'autre côté des Pyrénées; je veux parler du recueil de sermons en biscayen d'un frère du célèbre auteur de l'*Apologia de la lengua bascongada* [1]. Le premier volume est intitulé : *Urteco domeca gustijetaraco verbaldi icasbidecuac, ceinzubetan azalduten dan erromaco catecismua... componduba Aita Fr. Pedro Astarloa S. Franciscubaren seme*, etc. Lenengo liburuba. Bilbon : Eusebio Larumbe, Vizcaico Señorijoco moldatzailienian (*Pratique de tous les dimanches de l'année, dans laquelle on enseigne le catéchisme romain... composée par le P. Fr.-Pierre Astarloa, de l'ordre de Saint-François*, etc. Premier livre. A Bilbao, chez Eusèbe Larumbe, imprimeur de la Seigneurie de Biscaye), 1816, in-8° de LXII-275 pages, plus quatre feuillets de préliminaires, et cinq pages de table.

Le second volume porte, à la suite du titre : *Bigarren liburuba*. Bilbon : D. Pedro Apraiz-en moldateguian (*Deuxième livre*. A Bilbao : chez D. Pedro Apraiz, imprimeur), 1818, etc., et

[1] Voyez dans notre introduction aux *Proverbes basques*, p. xj, n° XIV, le titre complet de ce volume, qui n'est pas commun. On l'a payé 9 fr. 50 centimes en 1856, et 19 fr. à la vente J. L. D. Parmi les traités emphatiques mis au jour par des Basques sur leur langue, celui-ci n'est pas un des moins ridicules; l'auteur la fait remonter aux temps qui ont précédé le déluge. On trouve pourtant dans ce livre des recherches curieuses; mais elles sont mêlées aux rêveries les plus excentriques. Par exemple, Astarloa fait contenir au vocabulaire 4,426,554,929 mots, indépendamment de ceux qui sont composés de plus de trois syllabes; quant aux flexions, il se contente d'en admettre 39,952. — Outre cet ouvrage, le studieux curé de Durango a laissé une grammaire sous le titre de *Plan de lenguas, ó Gramatica bascongada en el dialecto vizcaino*, 2 vol. in-4°, et des papiers dont M. de Humboldt, qui en a eu communication, a fait de nombreux extraits. On croit que les manuscrits d'Astarloa sont entre les mains de M. Erro, autrefois ministre universel de D. Carlos, à Bourges.

LE Pil%> BASQLE. Ô-20 renferme *290 pages , plus xv de préliminaires , un feuillet d'errata et xtriii pages à la fin. Le basque de cet écrivain est assez bon; niais le grand nombre de mots castillans qu'il y introduit sans nécessité sous prétexte de clarté, à l'aide de la disjonctivc edo (ou), coupe le fil du discours et en rend la lecture pénible. On rencontre encore, à la même époque ; 1" des instructions sur les cinq premiers Commandements de Dieu, par le P. Fr. Barthélemi de Santa Teresa, prédicateur des Carmes de Marquiua qui publia l'année suivante des Instructions sur les cinq derniers Commandements *, de façon à former un traité complet sur le Décalogue; et, en 1819, des Instructions sur les sept Sacrements de l'Eglise ', dissertation sur le catéchisme <|ui sert à aider le prédicateur au prône ; 2" un ouvrage sur les danses du Guipuzeoa, que nous avons déjà cité. A cette publication, augmentée de celle des airs de danse promis par le titre , on fera bien d'ajouter un traité du P. Barthélemi de .Santa Teresa contre celles du Pays Basque deux feuillets petit in-folio, contenant l'explication des figures de l'ancienne danse , connue dans le Pays Basque sous le nom de brnqvcl dnntzti^, et deux autres chansons d'Iztueta, dont l'une a été imprimée in-folio, en 1844 ou auparavant, par Ignacio ' Jwtngoicoûren amar aguininbetUiù lelengo boite^n » .4i/i frai BartoSûntû Teraa, MarguiMCo Carmen ortoifco predieadoriae ateraae. Pamp«}uDf« 18i6, in-8° de Î78 pages. ' Jaungoicoaren amar a^niiidi(^ee/«ro atgueneco botleen Icasiguitunac , in-8'* de 500 pages. ' Bleisaco nnpi sacramentuben Jcasiquiiunac , lit iatga, in-8^ de 376 page». — II est probable que c'est de ces trois ouvrages que l'aQieur de la iVoftcia de lot obras tasconga^ da* , etc., p. 6, art. 47, parle, comme d'un seul, eu res termes : i Jaungoicuaren amar mandamentubetaco iensbidiec, trois volumes io-4^ d'instnictions sur les commandetnenU et les sacrements, par le P. Fr. Barthélemi de Santa Tere>a, c^irme déchaussé. Si nous passons b fauteur quelques mots qui ne sont pas ba.sques, mots pour lesquels il a sacriQé an |>eaple de son pays des équivalents corrects que l'on entend bien en Biscaye ; si noo.v loi pardonnons de ne pas avoir fait nsagedes con]ag.iisons de la seconde personne du pluriel (voy. Kl verbû regular vageongado del dialecio riscaino, por l). Juan Mateode Zavala. San Sébastian, imprenla de Ignacio Ramon Baroja , 1848, in-4^ p. 5 , 6 , 34 , 35, etc.), et d'étre tombé dans quelques autres fautes qu'il aurait pu corriger d'un trait de plume, nous ne (>ouvod.s moins faire que de confesser que son basque a de la propriété

dans 1rs termes , qu'il est naturel , abondant , nourri ; en un mot , comparable b celui des meilleurs écrivains, non-seulement du dialecte, mais encore d'antres. Ces instructions sont imprimées b Pampelune, chez Rada, en 1816. • * Knseal-errijelaeo olguefa la danlten neurriicogati ospinduba, un petit volume ln-8^, imprimé .'i Pampelune par Joaquin Domingo, en 1816. * Voyez Iztucta, Guipuzeoaeo Bantui gogoangarrien Condaira, etc., p. 97-101. Digitized by Google

renferme 290 pages, plus XV de préliminaires, un feuillet d'errata et XLVIII pages à la fin. Le basque de cet écrivain est assez bon; mais le grand nombre de mots castillans qu'il y introduit sans nécessité sous prétexte de clarté, à l'aide de la disjonctive *edo* (ou), coupe le fil du discours et en rend la lecture pénible.

On rencontre encore, à la même époque : 1° des instructions sur les cinq premiers Commandements de Dieu, par le P. Fr. Barthélemi de Santa Teresa, prédicateur des Carmes de Marquina [1], qui publia l'année suivante des Instructions sur les cinq derniers Commandements [2], de façon à former un traité complet sur le Décalogue; et, en 1819, des Instructions sur les sept Sacrements de l'Église [3], dissertation sur le catéchisme qui sert à aider le prédicateur au prône; 2° un ouvrage sur les danses du Guipuzcoa, que nous avons déjà cité. A cette publication, augmentée de celle des airs de danse promis par le titre, on fera bien d'ajouter un traité du P. Barthélemi de Santa Teresa contre celles du Pays Basque [4], deux feuillets petit in-folio, contenant l'explication des figures de l'ancienne danse, connue dans le Pays Basque sous le nom de *broquel dantza* [5], et deux autres chansons d'Iztueta, dont l'une a été imprimée in-folio, en 1844 ou auparavant, par Ignacio

[1] *Jaungoicoaren amar aguindubeetaco lelengo bosteen icasiquizunac, Aita frai Bartolomé Santa Teresa, Marquinaco Carmen ortozeco predicadoriac ateraac.* Pampelune, 1816, in-8° de 278 pages.

[2] *Jaungoicoaren amar aguindubeetaco asqueneco bosteen Icasiquizunac*, in-8° de 300 pages.

[3] *Eleisaco zazpi sacramentuben Icasiquizunac, III satya,* in-8° de 376 pages. — Il est probable que c'est de ces trois ouvrages que l'auteur de la *Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 6, art. 47, parle, comme d'un seul, en ces termes : « *Jaungoicuaren amar mandamentubetaco icasbidiac*, trois volumes in-4° d'instructions sur les commandements et les sacrements, par le P. Fr. Barthélemi de Santa Teresa, carme déchaussé. Si nous passons à l'auteur quelques mots qui ne sont pas basques, mots pour lesquels il a sacrifié au peuple de son pays des équivalents corrects que l'on entend bien en Biscaye; si nous lui pardonnons de ne pas avoir fait usage des conjugaisons de la seconde personne du pluriel (voy. *El verbo regular vascongado del dialecto vizcaino,* por D. Juan Mateo de Zavala. San Sebastian, imprenta de Ignacio Ramon Baroja, 1848, in-4°, p. 5, 6, 34, 35, etc.), et d'être tombé dans quelques autres fautes qu'il aurait pu corriger d'un trait de plume, nous ne pouvons moins faire que de confesser que son basque a de la propriété dans les termes, qu'il est naturel, abondant, nourri; en un mot, comparable à celui des meilleurs écrivains, non-seulement du dialecte, mais encore d'autres. Ces instructions sont imprimées à Pampelune, chez Rada, en 1816. »

[4] *Euscal-errijetaco olgueta ta dantzen neurrizco gatz ozpinduba*, un petit volume in-8°, imprimé à Pampelune par Joaquin Domingo, en 1816.

BIBLIOCRAPBIE. 521 Ranion Baroja, frère de Pio. Elle se compo'e de dix couplets, occupe une page à deux colonnes, et porte pour titre ; Iztuelac here emazte conccciri biac ezcongai ceudela ifinitaco Hz nenrtuac (Couplets adressés par fztueta à sa femme, à l'époque ou ils allaient se marier). L'autre chanson, également tle dix couplets, occupe aussi une page in-folio à deux colonnes. Elle est sans date ni indication de lieu d'impression , et porte ce titre : Paquea pozcarriaren ntseguin leloac zortcicwm (Hefraius joyeux sur le zorcico '). •\près une courte Instruction sur le chemin de la croix { Curuteeuren liidearen tjaineco ftislrvccione laburra J, petit in-8“ d'une feuille, imprimé par Fauvet, à Bayonne, en 182.5, nous avons une traduction de la bonne Journée , par M. Haramboure , aujourd'hui vicaire général du diocèse ; elle est intitulée : Egun ona, edo egunaren xanctificalceco moldea hingvile, nehkarale eta bazterretcharrençul liburu presuna suerthe gucienlzat progolchosa , orai francesetic escuarat itzulia etn asco gaucez emendalua Bayonaco diocesnco cliça guiçon bâtez. Saltcen da Bayonan Cluzeau, etc. (La bonne Journée, ou modèle pour sanctifier la journée, livre avnntageu.c pour les travailleurs, les gens de peine et toute .sorte de personnes , traduit en basque et augmenté de plusieurs choses utiles , par un ecclésiastique du diocèse de Bayonne. Se vend à Bayonne, chez Cluzeau, etc.), 1829, in-8“ de 192 pages. La même année , il paraissait de l'autre côté des Pyrénées un petit volume in- 18 de 43 pages , plus un feuillet contenant sur son verso le titre suivant : Caria de D. Juan Ignacio Iztueta al presbitero D. Juan José Moguel , sobre un folleto titulado Plauto bascongado escrito por el B. P. Fr. Bartolomé de Santa Tereso, y publicado por el mismo Sr. Moguel *. Con licencia. En San Sébastian , en la imprenta de Ignacio Ramon Baroja. .\no ' Air sur lequel se cbantenl les vers de huit sjllibes. ‘ En voici le litre plus ei.icleinenl : Platio («eouyudo, <) fl Sucufiue de Plauto en «1 eomedia Pcenulo, por J. J. Moituel , 1818, petit io-8°. Il existe une autre brochure, publiée i Tolosa en

1828, in-12, sous ce litre : Plauto poligtoto,

Ramon Baroja, frère de Pio. Elle se compose de dix couplets, occupe une page à deux colonnes, et porte pour titre : *Iztuetac bere emazte conceciri biac ezcongai ceudela ifinitaco itz neurtuac* (Couplets adressés par Iztueta à sa femme, à l'époque où ils allaient se marier). L'autre chanson, également de dix couplets, occupe aussi une page in-folio à deux colonnes. Elle est sans date ni indication de lieu d'impression, et porte ce titre : *Paquea pozcarriaren atseguin leloac zortcicoan* (Refrains joyeux sur le zorcico [1]).

Après une courte Instruction sur le chemin de la croix *(Curutcearen Bidearen gaineco Instruccione laburra)*, petit in-8° d'une feuille, imprimé par Fauvet, à Bayonne, en 1825, nous avons une traduction de la *bonne Journée*, par M. Haramboure, aujourd'hui vicaire général du diocèse; elle est intitulée : *Egun ona, edo egunaren sanctificatceco moldea languile, nehkaçale eta bazterretcharrençat liburu presuna suerthe gucientzat progotchosa, orai francesetic escuarat itzulia eta asco gaucez emendatua Bayonaco diocesaco eliça guiçon batez.* Saltcen da Bayonan Cluzeau, etc. (*La bonne Journée, ou modèle pour sanctifier la journée, livre avantageux pour les travailleurs, les gens de peine et toute sorte de personnes, traduit en basque et augmenté de plusieurs choses utiles, par un ecclésiastique du diocèse de Bayonne.* Se vend à Bayonne, chez Cluzeau, etc.), 1829, in-8° de 192 pages.

La même année, il paraissait de l'autre côté des Pyrénées un petit volume in-18 de 43 pages, plus un feuillet contenant sur son verso le titre suivant : *Carta de D. Juan Ignacio Iztueta al presbítero D. Juan José Moguel, sobre un folleto titulado* Plauto bascongado *escrito por el R. P. Fr. Bartolomé de Santa Teresa, y publicado por el mismo Sr. Moguel* [2]. Con licencia. En San Sebastian, en la imprenta de Ignacio Ramon Baroja. Año

[1] Air sur lequel se chantent les vers de huit syllabes.

[2] En voici le titre plus exactement : *Plauto bascongado, ó el bascuence de Plauto en su comedia Pœnulo,* por J. J. Moguel, 1828, petit in-8°. Il existe une autre brochure, publiée à Tolosa en 1828, in-12, sous ce titre : *Plauto poligloto, ó sea hablando hebreo, cantabro, celtico, irlandes, hungaro,* etc., seguida de una respuesta á la impugnacion del Manual de la lengua basca, por Lor. Urbersiagaria.

5-22 LE FATS BA»QQE. (le 1829. Le texte espagnol, écrit par D. Augustin Pasqual Iturriagu, beneficiado de Heruani, est accompagnée d'une traduction, due il U. J. I. Iztueta. On a tout lieu de s'étonner d'une pareille collaboration, ([uand on sait que l'auteur de cette lettre est Guipuzeoan et (|u'ou voit la manière dont il manie la langue de son pays. Il s'y est montré passé inaitre dans le recueil qu'il a publié sous le titre de Fabulas y otras composiciones en verso vascongado, dialecto guipuzeoano, con un diccionario vasco-castellano de lus voces que son diferentes en los diversos dialectos. San Sebiistian, en la imprenta de Ignacio Ramoii Baroja. Ano 1842 , in-8“ esp. de iii- 199 pages , plus un feuillet contenant le titre ci-dessus. Chez nous, un Basque, célèbre parmi ses compatriott» ', a pareillement abordé le genre dont La Fontaine tient le sceptre; il a traduit en vers souletius un certain nombre des fables du grand poète, et a fait imprimer sou travail dans une petite ville du département de la Gironde *. Les connaisseurs s'accordent à placer très-haut cette ti'aduction , tout en regrettant que l'auteur, au lieu de s'en tenir à l'ancienne orthographe et au dialecte souletin, ait cru devoir puiser dans les autres et employer une fa^on d'écrire bizai-re. Le même reproche s'a 'resse ii ((uatre chansons patriotiques, prix ; deux sous < Kant u palriotikak, — Vrecioa : bi sos que le même écrivain, ou plutôt un mendiant auquel il les avait données pour les chanter, a publiées en avril 1848. Ce sont des traductions du Chant du Départ fPhartilzeko hantuaj et de la Marseillaise, et deux chants originaux, l'un intitulé l'skaldunen Kantua (Chant des Basques), l'autre Kantu republikanoa (Chant républicain). ■ Eskaldunen lorca, Arclia Cbokeroco, Fleur de« Bisques, Arebu de 11 Soûle, Luma eta biboUei lehena lerroco, etc. An premier rang par la plume el par le cœur, elr. (J. M. Hiribarrcn, Eikaliunae , He., p. 156.) ' La Foalaiaarea, AUÿhia-lierkeiiak, aeurl-hilxei Fraacexelik aakarara ilxiliak, J.-B. Archa, tcolataliak. La Keolen, Pasquieren, mnldetegbian (CAoii de /'uA/ei de Lu Fanlaiiu, Iradailea eu tert busqués, pur J.-B. Arcka, iaalilalear. La lUolc, impriuicrie de Pasquicrj, IMS, iii-S" de 316 pages. Les fables, avec la Iradurtian en regard, sont au nombre de 10, et prèeddAcs d'une grammaire qui va de la page 16 b la page li. * Bofoaan Imprimaiaa , Fort eta Laaaerrt tailkan, apkirila» 18A8.s* Eta aalttan de J. P. //urumbuuroieu tlekran, Porl-neaftko kkarrikaa, a. 36.>*, in-lf de 4 feuilleU. Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE. m .laluu.x de voir les Tables de La Foutaine traduites eu guipuzeoau et en souletiii, un ecclésiastique de Baj'onne entreprit de les rendre en labourdin, de façon cependant à être fçoùté en Espagne. Son travail, imprime dans cette ville, parut sous ce titre ; Fabteac edo aleguinc Lafonlenelaric berechiz harluac, ela Gotjhelche apherac fmnxesetic escoararn ber.rutan ilntliac. Hayonan, Forée eta Lasserree imprimatuac {Fables ou allégories choisies de La Fonlaine et traduites du français en vers basques, pur (loghetche, prêtre. Imprimé à Bayonne, par Foré et Lasserre), 18.V2, in-18, de jii-344 pages. L'auteur ne s'est pius attaché à traduire littéralement La Fontaine; il lui fallait pour la versification un peu de liberté, et il l'a prise. Généralement il a amplifié le texte français avec grâce et simplicité dans l'expression comme dans la pensée ; mais le plus souvent la naïveté et le pi(|uant des fables du bonhomme ont disparu dans l'imitation basque; souvent aussi la .simplicité du langage descend jusqu'à la trivialité. Pour donner une idée de la manière de M. Goyhetclic, nous traduirons aussi littéralement que possible la plus courte de ses premières fables , 1a quatrième , ta Grenouille qui veut égaler le bœuf : Une grenouille s'arrêta un jour à considérer un bieuf , parce qu'elle admirait l)eaucoup sa belle taille-: • Oh! quelle créature élégante (galant) et superbe! et moi qui suis aussi courte et aussi petite qu'un (Buf! Itegardez-moi bien, ma su?ur; je veux essayer de devenir de quelque manière aussi grande que cet animal; car, à dire vrai, la jalousie m'emporte. » Elle ferme la bouche, et la voilà qui commence à s'enfler, à s'enfler. « Y suis-je? — Pas encore. — A présent? — Ni encore non plus. — Cependant je puis y être à présent. — Vous êtes loin de la mesure. • A la tin , cette initwcile s'entle tellement que l'haleine rélouffe et qu elle crève. tJe ne traduis pas la moralité, qui est très-longue.) La Fontaine ne fait pas dire à l'orgueilleuse grenouille elle-même qu'elle n'e.st pas plus grosse qu'un œuf, et c'est naturel ; il ne lui fait point avouer que la jalousie la tourmente, c'est contre nature: la jalousie est la passion (|ue l'on avoue le plus difficilement. Pour ce qui concerne le style, il est assez pur; mais le langage de l'aulctir a le défaut de n'être ni labourdin ni guipuzeoan. M. Goyhctche montre de la prédilection pour les formes contractées Digitized by Google

Jaloux de voir les Fables de La Fontaine traduites en guipuzcoan et en souletin, un ecclésiastique de Bayonne entreprit de les rendre en labourdin, de façon cependant à être goûté en Espagne. Son travail, imprimé dans cette ville, parut sous ce titre : *Fableac edo aleguiac Lafontenetaric berechiz hartuac, eta Goyhetche apheçac franxesetic escoarara berxutan itçuliac.* Bayonan, Forec eta Lasserrec imprimatuac (*Fables ou allégories choisies de La Fontaine et traduites du français en vers basques, par Goyhetche, prêtre*. Imprimé à Bayonne, par Foré et Lasserre), 1852, in-18, de XII-344 pages. L'auteur ne s'est pas attaché à traduire littéralement La Fontaine; il lui fallait pour la versification un peu de liberté, et il l'a prise. Généralement il a amplifié le texte français avec grâce et simplicité dans l'expression comme dans la pensée; mais le plus souvent la naïveté et le piquant des fables du bonhomme ont disparu dans l'imitation basque; souvent aussi la simplicité du langage descend jusqu'à la trivialité. Pour donner une idée de la manière de M. Goyhetche, nous traduirons aussi littéralement que possible la plus courte de ses premières fables, la quatrième, *la Grenouille qui veut égaler le bœuf :*

Une grenouille s'arrêta un jour à considérer un bœuf, parce qu'elle admirait beaucoup sa belle taille: « Oh! quelle créature élégante *(galant)* et superbe! et moi qui suis aussi courte et aussi petite qu'un œuf! Regardez-moi bien, ma sœur; je veux essayer de devenir de quelque manière aussi grande que cet animal; car, à dire vrai, la jalousie m'emporte. » Elle ferme la bouche, et la voilà qui commence à s'enfler, à s'enfler. « Y suis-je? — Pas encore. — A présent? — Ni encore non plus. — Cependant je puis y être à présent. — Vous êtes loin de la mesure. » A la fin, cette imbécile s'enfle tellement que l'haleine l'étouffe et qu'elle crève. (Je ne traduis pas la moralité, qui est très-longue.)

La Fontaine ne fait pas dire à l'orgueilleuse grenouille elle-même qu'elle n'est pas plus grosse qu'un œuf, et c'est naturel ; il ne lui fait point avouer que la jalousie la tourmente, c'est contre nature : la jalousie est la passion que l'on avoue le plus difficilement.

Pour ce qui concerne le style, il est assez pur; mais le langage de l'auteur a le défaut de n'être ni labourdin ni guipuzcoan. M. Goyhetche montre de la prédilection pour les formes contractées

5*24 LE PATS BASQUE. des verbes usitées en Espagne ; il les emploie souvent. Il fait usage aussi de beaucoup de tenues qui ne sont pas connus en Labourd , ce qui rend parfois l'intelligence de sa pensâe difficile même pour un labourdin. Evidemment l'auteur a voulu que son livre fût aussi bien accueilli en Espagne qu'en France, et c'cst ce qui lui aura fait adopter ce dialecte mixte. Quoi (|u'il en soit, le recueil de M. l'abbé Goyetche est un bon livre basque. Les Biscayens ont aussi leur recueil de fables, sous le titre d'/pui onac , que j'emprunte à la Nolicia de las obras vasconga(las, etc., p. 4, n<> 29. Elles sont au nombre de cinquante, en prose, tirées de celles d'Esope par Doba Vicenta Moguel, et suivies de sept eu vers, de 1). Juan .\ntonio. On peut appliquer au basque de la nièce le jugement porté sur celui de l'oncle, à cela près qu'il est moins élégant. Ce recueil a été imprimé à Saint-Sébastien par Antonio Uniliano en 1804, in-8". On doit à un autre Basque de la Soûle un petit ouvrage écrit dans le dialecte de celte province, et intitulé ; Azti-Beguia. Agosti Ckaho Bassabunilarrak , Ziberou herri mailiari, Pariserik igorririk, beste hanitchen aitzimlari, arguibidtan , goizizarra (Œil de devin, envoyé de Paris par Augustin Chaho, du canton de Tardets , à son cher pays de Soûle , comme gage précurseur de nouveaux ouvrages auxquels il servira d'étoile inatinièrc). Paris, librairie orientale de Prosper Dondey-Dupré , 1834, in-8'' de quatorAc pîiges. Je n'ai plus à citer maintenant qu'un recueil de sermons paru en 1847, bien que le titre porte 1840. Il est ainsi conçu : IJrteco igande guztietnraco platicac, edo itzaldiac mfarroan, elcano deritzan errian , bertaco vicario jaun Don Joaquin Lizarragac compondu eta predicaluac. Donostian , Ignacio Ramon Baroja-ren moldizteguian. {Sujets de méditations, ou sermons pour tous les dimanches de l'année , composés et prêches par monsieur Don Joaquin Lizarraga, doyen de ta Kavarre et vicaire du même pays. .\ Saint-Sébasiien , imprimerie d'ignacio Ramon Baroja), 1840, in-8' de 447 pages, plus deux feuillets conteiiiuit le titre, un avis en latin signé D. J. L. E. V., et les dix Commandements de Dieu en vers basques. On a commencé l'impression Digitized by Google

des verbes usitées en Espagne; il les emploie souvent. Il fait usage aussi de beaucoup de termes qui ne sont pas connus en Labourd, ce qui rend parfois l'intelligence de sa pensée difficile même pour un labourdin. Évidemment l'auteur a voulu que son livre fût aussi bien accueilli en Espagne qu'en France, et c'est ce qui lui aura fait adopter ce dialecte mixte. Quoi qu'il en soit, le recueil de M. l'abbé Goyetche est un bon livre basque.

Les Biscayens ont aussi leur recueil de fables, sous le titre d'*Ipui onac*, que j'emprunte à la *Noticia de las obras vascongadas*, etc., p. 4, nº 29. Elles sont au nombre de cinquante, en prose, tirées de celles d'Esope par Doña Vicenta Moguel, et suivies de sept en vers, de D. Juan Antonio. On peut appliquer au basque de la nièce le jugement porté sur celui de l'oncle, à cela près qu'il est moins élégant. Ce recueil a été imprimé à Saint-Sébastien par Antonio Undiano en 1804, in-8°.

On doit à un autre Basque de la Soule un petit ouvrage écrit dans le dialecte de cette province, et intitulé : *Azti-Beguia. Agosti Chaho Bassaburutarrak, Ziberou herri maïtiari, Pariserik igorririk, beste hanitchen aïtzindari, arguibidian, goizizarra* (Œil de devin, envoyé de Paris par Augustin Chaho, du canton de Tardets, à son cher pays de Soule, comme gage précurseur de nouveaux ouvrages auxquels il servira d'étoile matinière). Paris, librairie orientale de Prosper Dondey-Dupré, 1834, in-8° de quatorze pages.

Je n'ai plus à citer maintenant qu'un recueil de sermons paru en 1847, bien que le titre porte 1846. Il est ainsi conçu : *Urteco igande guztietaraco platicac, edo itzaldiac nafarroan, elcano deritzan errian, bertaco vicario jaun Don Joaquin Lizarragac compondu eta predicatuac.* Donostian, Ignacio Ramon Baroja-ren moldizteguian. (*Sujets de méditations, ou sermons pour tous les dimanches de l'année, composés et prêchés par monsieur Don Joaquin Lizarraga, doyen de la Navarre et vicaire du même pays.* A Saint-Sébastien, imprimerie d'Ignacio Ramon Baroja), 1846, in-8° de 447 pages, plus deux feuillets contenant le titre, un avis en latin signé D. J. L. E. V., et les dix Commandements de Dieu en vers basques. On a commencé l'impression

BIBLIOr.BAPHIE. :r2r> du livre jku- ces deux feuillets ; ce qui explique pour(iuoi il porte la date de 1846, tandis que la publication n'en a eu lieu qu'en 1847, par les soins de U. Agustin Pasqual Itumaga. Cette même année vit paraitre au meme endroit un ouvrage plus important, sous ce titre : Guipuzcoaco provinciaren Condairu edo Historia cenetan jarrilzen diraden aryuiro beraren asieralic orain-urte dagozquion barri gogoangarriac. Eguin eta zucendu cebana D. Juan Ygnacio de Yztueta, Guipuzcoaco dantza ancifiacoen Condaira-ren cguillea, eta liertaco Sofiu zarrai; bildu ta arguitaratu cituenac. Donostian, Ignacio Kamon Baroja-ren moldiztcguian , 1 847 garren urtean cguina (Ln Récit ou l' Histoire de la province de Guipuzcoa, dans laquelle sont clairement exposés, depuis le commencement jusqu'à nos Jours, tous les faits mémorables relatifs à cette province. Fait et mis en ordre par Ü. Juan Ignacio de Iztueta, auteur de l'ilistoirc des vieilles danses du Guipuzcoa et du Recueil des anciens airs du même pays. Saint-Sébastien , imprimerie d'ignacio Ramon Baroja, en l'année 1847"'*), iu-8" de x-519 pages, plus deux feuillets de table. Cet ouvrage est divisé en trois parties, dont les deux premières sont relatives à la statistique topographique, à l'agriculture et aux produits de la province. La deuxième est consacrée à la description des mœurs guipuzeoancs , à la relation des faits mémorables ilont la province a été le théâtre depuis Tubal, le père putatif des Basques, jusqu'à nos jours. Le livre se termine par la biographie des hommes célèbres du pays et par la nomenclature des villages <|ui les ont vu naître. Le style en est simple , coulant , concis et facile , en un mot , tout ce que l'on peut demander à un homme illétré tel que l'était Iztueta, bourrelier de son état. Plus d'élégance recommande le petit livre que nos Basques peuvent opposer à celui-là, et qui de plus est en vers; je veux parler du volume dont j'ai donné un extrait , p. 397, et le titre, que je vais répéter ici en français : Ixs Basques , l'ibcrie , la Cantabrie, les communes basques, le l'aijs Basque seul et ce qui y est relatif. Décembre 18à3. .\ Bayonne, Foré et Lasserre, imprimeurs, in- 18 de 238 pages, plus deux feuillets de préliminaires Digitized by Google

du livre par ces deux feuillets : ce qui explique pourquoi il porte la date de 1846, tandis que la publication n'en a eu lieu qu'en 1847, par les soins de D. Agustin Pasqual Iturriaga.

Cette même année vit paraitre au même endroit un ouvrage plus important, sous ce titre : *Guipuzcoaco provinciaren Condaira edo Historia ceñetan jarritzen diraden arguiro beraren asieratic orain-arte dagozquion barri gogoangarriac.* Eguin eta zucendu cebana D. Juan Ygnacio de Yztueta, Guipuzcoaco dantza anciñacoen Condaira-ren eguillea, eta bertaco Soñu zarrac bildu ta arguitaratu cituenac. Donostian, Ignacio Ramon Baroja-ren moldizteguian, 1847 garren urtean eguiña (*Le Récit ou l'Histoire de la province de Guipuzcoa, dans laquelle sont clairement exposés, depuis le commencement jusqu'à nos jours, tous les faits mémorables relatifs à cette province.* Fait et mis en ordre par D. Juan Ignacio de Iztueta, auteur de l'Histoire des vieilles danses du Guipuzcoa et du Recueil des anciens airs du même pays. A Saint-Sébastien, imprimerie d'Ignacio Ramon Baroja, en l'année 1847^me^), in-8° de x-519 pages, plus deux feuillets de table. Cet ouvrage est divisé en trois parties, dont les deux premières sont relatives à la statistique topographique, à l'agriculture et aux produits de la province. La deuxième est consacrée à la description des mœurs guipuzcoanes, à la relation des faits mémorables dont la province a été le théâtre depuis Tubal, le père putatif des Basques, jusqu'à nos jours. Le livre se termine par la biographie des hommes célèbres du pays et par la nomenclature des villages qui les ont vu naître. Le style en est simple, coulant, concis et facile, en un mot, tout ce que l'on peut demander à un homme illétré tel que l'était Iztueta, bourrelier de son état.

Plus d'élégance recommande le petit livre que nos Basques peuvent opposer à celui-là, et qui de plus est en vers; je veux parler du volume dont j'ai donné un extrait, p. 397, et le titre, que je vais répéter ici en français : *Les Basques, l'Ibérie, la Cantabrie, les communes basques, le Pays Basque seul et ce qui y est relatif.* Décembre 1853. A Bayonne, Foré et Lasserre, imprimeurs, in-18 de 238 pages, plus deux feuillets de préliminaires

Ô'Jfl LE PATS BASQl'E. et lin feuillet de table ii la fin. L’auteur, M. J.-M. Hiribaireu, curé de Bardos, qui se nomme sur le titre, à la suite d'un épigraphe, s'est attaché à décrire son pa\'s ; il saisit au vol les faits dont il a été le théâtre, et peint à grands traits les personnages qui Tout illustré dans les temps anciens , conmie ceux qui lui font honneur aujourd’hui dans les lettres, les .sciences, les armes, la finaucc et le clergé. Cette revue des vivants n’est pas la moins curieuse par son originalité ; des pai'agraphes spéciaux sont consacrés aux jeunes gens, aux instituteurs et aux institutrices, aux jeunes filles , aux coquettes , aux hommes , aux fonctionnaires , aux maires, aux juges, aux curés, aux religieuses, aux médecins, aux notaires, au jeu de paume, aux courses de taureaux, aux .\gots, à la richesse locale. Je retrouve la même disposition de titre, avec la signature y. M. //. sous l’épigraphe cl à la fin , dans une brochure de 43 pages pareillement sortie des presses de Foré et Lasserre et portant la date du ^0 mai 1 853. Elle est intitulée Honlrhideoco Berriac, c’est-à-dire JSouvelles de MorUecideo, et renferme un poëme en onze chants relatif aux émigrations des Basques dans l’Amérique du Sud. En voici les titres : I. Eskallanac aireun. (Folie des Basqiies.l II. Enganatzaileac. (Les trompeurs.) III. Eskal herrilan Indiac. (Les Indes dans les pays bas(|ues.i IV. Ilsasoco khen besla. (l’remière fêle de mer.) V. [tsasoco bigarren besta. (Utm.xièmc fêle de mer.) VI. [tsasiico hirugarren besla. (Troisième fête île mer.l VU. Montebideo. (Montevideo.) VIII. Eskaldutm Afontebiden soldadu. (Le Basque soldat à Montevideo.) IX. Eskaldan negocioa Monlebideun. (Le commerce basipie à Montevideo.) X. .Montehideco mscalchac. (Les filles de Montevideo.) XI. Eskaldunac Afmlebiden imgano. (Les Basques païens ù Montevideo.) Les vers de ce petit poëme , qui est en dialecte labourdin , sont de dix syllabes, disposés en ((uatrains. Sa forme matérielle, aussi bien que la liste placée au verso du premier feuillet, des « noms des souscripteurs auxquels est due cette publication, • tout porte Digitized by Google

et un feuillet de table à la fin. L'auteur, M. J.-M. Hiribarren, curé de Bardos, qui se nomme sur le titre, à la suite d'un épigraphe, s'est attaché à décrire son pays; il saisit au vol les faits dont il a été le théâtre, et peint à grands traits les personnages qui l'ont illustré dans les temps anciens, comme ceux qui lui font honneur aujourd'hui dans les lettres, les sciences, les armes, la finance et le clergé. Cette revue des vivants n'est pas la moins curieuse par son originalité : des paragraphes spéciaux sont consacrés aux jeunes gens, aux instituteurs et aux institutrices, aux jeunes filles, aux coquettes, aux hommes, aux fonctionnaires, aux maires, aux juges, aux curés, aux religieuses, aux médecins, aux notaires, au jeu de paume, aux courses de taureaux, aux Agots, à la richesse locale.

Je retrouve la même disposition de titre, avec la signature *J. M. H.* sous l'épigraphe et à la fin, dans une brochure de 43 pages pareillement sortie des presses de Foré et Lasserre et portant la date du 20 mai 1853. Elle est intitulée *Montebideoco Berriac*, c'est-à-dire *Nouvelles de Montevideo*, et renferme un poëme en onze chants relatif aux émigrations des Basques dans l'Amérique du Sud. En voici les titres :

I. *Eskaldunac airean.* (Folie des Basques.)
II. *Enganatzaileac.* (Les trompeurs.)
III. *Eskal herritan Indiac.* (Les Indes dans les pays basques.)
IV. *Itsasoco lehen besta.* (Première fête de mer.)
V. *Itsasoco bigarren besta.* (Deuxième fête de mer.)
VI. *Itsasoco hirugarren besta.* (Troisième fête de mer.)
VII. *Montebideo.* (Montevideo.)
VIII. *Eskalduna Montebiden soldadu.* (Le Basque soldat à Montevideo.)
IX. *Eskaldun negocioa Montebideon.* (Le commerce basque à Montevideo.)
X. *Montebideco nescatchac.* (Les filles de Montevideo.)
XI. *Eskaldunac Montebiden pagano.* (Les Basques païens à Montevideo.)

Les vers de ce petit poëme, qui est en dialecte labourdin, sont de dix syllabes, disposés en quatrains. Sa forme matérielle, aussi bien que la liste placée au verso du premier feuillet, des « noms des souscripteurs auxquels est due cette publication, » tout porte

BIBLIOGRAPHIE. W7 il croire (|u’elle a été faite pour être distribuée clans les c^amiiagncs du Pays Ba.sque , et y porter remède à la fureur d’émigration ciui depuis quelque temps semble s’être emparée de la population. Si nous prétendions ne rien omettre, prétention ciue nous n’avons nullement, nous indiquerions encore la traduction basque d’un

poëme latin sur ravènement au trône du roi Charles IV,

à croire qu'elle a été faite pour être distribuée dans les campagnes du Pays Basque, et y porter remède à la fureur d'émigration qui depuis quelque temps semble s'être emparée de la population.

Si nous prétendions ne rien omettre, prétention que nous n'avons nullement, nous indiquerions encore la traduction basque d'un poëme latin sur l'avènement au trône du roi Charles IV, qui commence par *Magnanimum Vizcaya parens fœcunda virorum* (en basque, *Vizcai guraso sendo*), traduction publiée par Chr. Gottl. von Arndt dans un livre que nous avons déjà cité [1]; mais auparavant nous ferions mention d'une pièce de quarante vers basques sur la mort de Philippe IV, roi d'Espagne, intitulée : *Gure erregue Philipe andiaren Heriotzean. Euscarazco coplac*, chanson qui se lit aux pages 51 et 52 d'un volume ou plutôt d'une brochure qui a pour titre : *Honores funebres que hizo el real consexo de Navarra á la piadosa memoria del rey N. S. Philippe IV el Grande*, etc. [2] Nous enregistrerions encore, sous le titre d'*Iruñeco Bestac*, une longue relation en vers et en dialecte labourdin des fêtes données à Pampelune, en 1845, à LL. AA. RR. M^gr^ le duc et M^me^ la duchesse de Nemours et M^gr^ le duc d'Aumale. La publication dans le journal de Bayonne l'*Ariel, courrier des Pyrénées*, en commença n° 53, 5 octobre 1845. Elle avait été précédée par celle d'un *zorcico* basque de trente-deux vers, rapporté à la suite de la relation des fêtes du 4 septembre dans le *Courrier de la Gironde*, n° du lundi 8 septembre de la même année.

L'année suivante, l'*Adour*, autre journal qui paraît à Bayonne, publia dans son numéro du 30 octobre 1846 une cantate sur le mariage du duc de Montpensier. Cette pièce est de M. Larralde, dit *Bordachouri*, de Hasparren; elle a neuf strophes. On en compte huit dans un *zorcico* publié deux ans après à Saint-Sébastien [3], et dix-sept dans une complainte basque sur un crime,

[1] Voyez ci-dessus, p. 11, not. 2.

[2] En Pamplona, por Gaspar Martinez, impressor del Reyno : Año 1666, in-4°.

[3] *Zorcico compuesto para las corridas de toros del carnaval del año* 1848, por Manuel Delgado, poesia de D. Vicente Echagaray. San Sebastian, se halla de venta en la Administracion de Loterias de esta ciudad. 2 feuillets in-folio, avec musique.

LE PATS BASQUE. .V2H sortie en 1849 de l'imprimerie «le Lespès, à Bayonne, et signée i Topet Echaoun , qui est sans doute le nom de l'auteur d'un autre morceau imprimé dans la même maison, en deux feuillets in-4", et signé Pierre Topel dit Etcfiaoun. C'est une chanson nouvelle ^khanlore berricj en vingt couplets de trois vers chacun. Nous avons encore à enregistrer un épithalamc improvisé aux noces du baron de Garro par un employé des douanes nommé Oxalde. M. 11. -P. Iliden, en publiant dans le Messager de Bayonne ' la relation des fêtes données à cette occasion, a joint a sa lettre les vers du douanier poète , <|ui forment dix-huit quatrains. En voici le dernier : Uazleriac bersnlari eçarri du Oxalde , Bera cre ez ahal cen ainodioric gabe. Leheneco yaun baronac eguin cion fagorc ; liuarda plaçatu bailçuen ziizpi egiin yuan habe. La jeunesse a désigné Ohalde comme poète , Lni-méme n'était pas sans amour (pour les époux). Monsieur le baron défunt lui avait fait des faveurs : Il l'avait fait entrer dans les douanes en moins de sept jours *. ' Sapplèroent au n° du 9 nui 1857. ' Brmarqunns en passaiil que les vers de celle sorte rormenl une classe Irès-nombrense dans la poésie basque. Ou a conservé ceni qui furent faits sur le mariage d'un comte de Montréal ; ils sont snr le même modèle : Ziberoco pharte da Basabnria, Bassabaru est dans le pars de Sonie, Franies-uscalduneii ere goien carliela. C'est le dernier quartier même des Basques franCantabren seme zombalt ban biiitzenda , Lit vivent quelques Ois des Cantabres, [cals. Generoski agiizen coragiakila. Ils se conduisent avec courage et générosité. La pièce a sept strophes ; en voici la dernière ; Cantore hotilzalia da .Alharratzeco, L'auteur de ces chansons est de Tardels, Escola gabe ela foriuna chipico. Sans savoir et de peu de fortune, Borontbalzez aberals onia eguiteco. Riche en bonne volouiè, Janii conde Monrealen betbi zerbntcbnco. Toujours au service du comte de Montréal. Je connais encore on antre épithalame ainsi conen : Barcocberic borra niz egnn Sorbouelara Je suis venu aojnurd'bni de Barens b Sorboueie Eue berrllaren felizitatzera. Féliciter mes concitoyens, Ezagninric czi merecbi dntela [etc. Ayant reconnu que des personnes aussi nobles Holaco snjel noblec mahzloera bi copia. Méritaient bien deux couplets sur la table. La poésie basque que nous venons de voir si empressée k souballer toutes sortes de prospérités k de nouveaux éponx , ne se fait pas faite néanmoins de les tympaniser lorsque l'nn d'eux prèle le flanc k la satire. C'est ce qui arriva dans une circonstance dont une chanson souleline a conservé le souvenir ;

Canloren cantaizeco bada snjel berri. Il y a sujet nonvean pour chanter des chansons. Ourdillarbeu diela huillani nkhen chagri : A Ordiarp on a presque été abreuvé de chagrins : Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.93% accurate

niRLior.BAPniF. Une coniinunication ohligcante dont a bien voulu nous honoroi' S. A. le prince Louis-Lucien Bonaparte, relativement aux publications en langue basque ((ui lui sont dues ou en cours d'exécution , vient lieureuseinent nous mettre en état d'ajouter à notre bibliographie une partie dont rabscnce eût été vraiment à regretter, plus encore qu'une lettre * t\ui a cessé de nous sembler malencontreuse depuis que nou^ lui devons celle de S. A Nous avons décrit la première de ces publications, celle de rÉvaiigilc selon saint Matthieu, traduit en soulelin parM. Tahbé Jncliauspe auquel les amis de la littératm* banque (et personne plus (|ue nous) ont tant d'obligations. Prioia batec erosi founs bat tx'rririr; Creaozief zaharrec abanzu idcki. ümize gainctl OurdtAarbera Jaun gazte bat joaii da esposalzera ; Chalanda zabar bat oposatzera; Borac eraœaii dizu sacolan papera. Espos borrec luttera jaun orretorari : Müusde Bchiagoiiic bau deizu igorri— Harcu arrapostia hunnian da agueri, Zoure esposatzia etzcitala sort. — E.^pos borrec bebaia, sujelzian beçala, Jaun erreiorac ziela traditu guisala; Jakiu baiu zer eieau zion sacolala, Ourthikiren zirela uhailzian behera. &ieur est allé épou>er ; Une vieille pratique de s'opposer. LuNniémea emporté l'opposition dans la poche. Cet époux de remettre la lettre b M. le curé : Monsieur Bebiagoiljr vous envoie ceci. réponse parait clairement ici, il ne m'est pas permis de célébrer voire mariage. Cet époux sur-le-cbamp, il avait raison, De riposter que sansdimle M. lecnré l'avait trahi; (Juc s'il eût su ce qu'il lui avait mis dans la poche. Il se serait empressé de le jeter au fond de la (rivière. Cet époux aussitôt de courir ^ cheval de ville en [ville Pour faire de.s arrangements avec ses vieilles [maîtresses; Heuren^ement qu'il avait de I argent en abon> [dance dans la poebe. Il saiislU rhérltière; mais il lni^$a scs écu.s en [route. Cette héritière avait alors des angoisses, (cris. Nous l'avons facilement connu à ses soupirs, li ses Deux vingts convives (ètaieni) assis !i table, Mais point d'époux le soir couché k son célé. Basile Olivier, J'ai oui dire naguère Que vous avez cinq ou six maîtresses. Moi je me trouve sans en avoir une : Donnez-m'en une]ionr prix de m.i chanson. * Voyez La Cirondc, journal de Bordeaux, n'^ du samedi 11 juillet I857, p. *2, col. 4. La reclillcation de l'erreur contenue dans cette lettre a paru le vendredi 17 juillet, p. i, col. !>. ' Londres, IB juillet 1Ki7. • Voyez ci-dessus, p. 480. 34 Digitized by Coogle

Une communication obligeante dont a bien voulu nous honorer S. A. le prince Louis-Lucien Bonaparte, relativement aux publications en langue basque qui lui sont dues ou en cours d'exécution, vient heureusement nous mettre en état d'ajouter à notre bibliographie une partie dont l'absence eût été vraiment à regretter, plus encore qu'une lettre [1] qui a cessé de nous sembler malencontreuse depuis que nous lui devons celle de S. A [2].

Nous avons décrit la première de ces publications, celle de l'Évangile selon saint Matthieu, traduit en souletin par M. l'abbé Inchauspe [3], auquel les amis de la littérature basque (et personne plus que nous) ont tant d'obligations.

Prima batec erosi founs bat berriric;	Une héritière acheta un fonds tout neuf;
Creanzier zaharrec abanzu ideki.	Les vieilles créancières ont failli le lui enlever.
Omize gaineti Ourdiñarbera	D'Abense-de-Haut à Ordiarp
Jaun gazte bat joan da esposatzera;	Un jeune monsieur est allé épouser;
Chalanda zahar bat oposatzera;	Une vieille pratique de s'opposer.
Berac eraman dizu sacolan papera.	Lui-même a emporté l'opposition dans la poche.
Espos horrec lettera jaun erretorari :	Cet époux de remettre la lettre à M. le curé :
Mousde Behiagoitic hau deizu igorri.	Monsieur Behiagoity vous envoie ceci.
— Haren arrapostia hountan da agueri,	— Sa réponse paraît clairement ici,
Zoure esposatzia etzeitala sori. —	Il ne m'est pas permis de célébrer votre mariage.
Espos horrec behala, sujetzian beçala,	Cet époux sur-le-champ, il avait raison,
Jaun erretorac ziela traditu guisala;	De riposter que sans doute M. le curé l'avait trahi;
Jakin balu zer eman zion sacolala,	Que s'il eût su ce qu'il lui avait mis dans la poche,
Ourthikiren zirela uhaitzian behera.	Il se serait empressé de le jeter au fond de la [rivière.
Espos hori behala zaldiz hiriz hiri	Cet époux aussitôt de courir à cheval de ville en [ville
Arranju eguitera andre zaharreki;	Pour faire des arrangements avec ses vieilles [maîtresses;
Diru frango bazizun sacolan irouski.	Heureusement qu'il avait de l'argent en abon-[dance dans la poche.
Prima contentatu; bainan dihariac utzi.	Il satisfit l'héritière; mais il laissa ses écus en [route.
Prima horrec bazizun ordian bihotz min,	Cette héritière avait alors des angoisses, [cris.
Haren marrasketaric aisa dugu jakin.	Nous l'avons facilement connu à ses soupirs, à ses
Bi hoghei ezteiliar jarriric mahainian,	Deux vingts convives (étaient) assis à table,
Eta harrec araxen senharric ez obian.	Mais point d'époux le soir couché à son côté.
Basile Olivero, enzun dit batzare	Basile Olivier, j'ai ouï dire naguère
Zuc baduzula bost pasei amore.	Que vous avez cinq ou six maîtresses.
Ni edireiten nuzu batere bat gabe :	Moi je me trouve sans en avoir une :
Bat eman eradazu cantore jorhale.	Donnez-m'en une pour prix de ma chanson.

[1] Voyez *La Gironde*, journal de Bordeaux, n° du samedi 11 juillet 1857, p. 2, col. 4. La rectification de l'erreur contenue dans cette lettre a paru le vendredi 17 juillet, p. 2, col. 5.

[2] Londres, 16 juillet 1857.

[3] Voyez ci-dessus, p. 480.

I.F. PATS BASCCE. f)30 Vient ensuite le mêiiie Evungilc mis en bastjue bas navan~ais, U'après la traduction b-ançaise do le Maistre de Sae}', par M. Salaberry (d'ibiirollc). Bayonne, Lamaignère, 185G, in-8“ de 188 pages; édition tirée ii douze exemplaires, dont un senl sur grandraisin vélin. Le haut navarrais figure également parmi les publications de S. A. sous ce titre : El Evanijelio segun san Mateo, Iradv.cido al vf/.scuence, dialrcto navarro, j)or Don Bruno Etclieni(|ue, de Elizondü, para el Princijx: Luis-Luciano Bonaparte. Londres, 1857, in-8“ de l'T^ pages; édition tirée à dix exemplaires, dont un seul « lias tlie title printed in red and black inks witli a border. > Le certificat, en anglais, est émané de AV. IL Billing, imprimeur de S. A. C'est le premier ouNTage qui soit sorti de la presse de AW'stbourne-Grove West. Ces trois traductions basques ne se trouvent réunies, eu France, qu'à la Bibliothèque impériale, aux .Archives de la ville de Bayonne et chez M. Antoine d'Abbadie, à Urrugne. La quatrième s'ouvre par ce titre : El Evangelio segun san Iffateo, traducido al vascuence, dialrcto vizeaino, por el P. Fr. José Antonio de Uriarte , para el Principe Luis-Luciano Bonaparte. Londres, 1857, in-8® de 154 pages. La dernière porte un certificat « that the number impressed amounted to eleven copies, only one of which is printed on larger and stouter paper. » Un exemplaire a été déjà déposé au Musée Britannique , et dans le courant du mois d'octobre, les Archives de Bayonne auront le leur. La quatrième traduction est intitulée : El Evangelio, etc., dialecto guipuzeoano {sa,ns nom de traducteur); l'édition en a été interrompue à la page 34, comme il résulte du certificat, en anglais, de l'imprimeur Billing ; elle est in-8", tirée ii neuf exemplaires, ilont un seul en grand papier. Cette version en guipuzeoan, le premier sans contredit des dialectes basques, sera remplacée par une autre due au savant el modeste traducteur de l'Evangile biscayen, le P. Uriarte. Celte édition, encore .sous presse, ne sera achevée que vers le mois de novembre, et ne sera tirée qu'à neuf ou dix exemplaires , dont un seul en grand papier. Digitized by Google

Vient ensuite le même Évangile mis en basque bas navarrais, d'après la traduction française de le Maistre de Sacy, par M. Salaberry (d'Ibarolle). Bayonne, Lamaignère, 1856, in-8° de 188 pages; édition tirée à douze exemplaires, dont un seul sur grand-raisin vélin.

Le haut navarrais figure également parmi les publications de S. A. sous ce titre : *El Evangelio segun san Mateo, traducido al vascuence, dialecto navarro,* por Don Bruno Etchenique, de Elizondo, para el Príncipe Luis-Luciano Bonaparte. Londres, 1857, in-8° de 122 pages; édition tirée à dix exemplaires, dont un seul « has the title printed in red and black inks with a border. » Le certificat, en anglais, est émané de W. H. Billing, imprimeur de S. A. C'est le premier ouvrage qui soit sorti de la presse de Westbourne-Grove West.

Ces trois traductions basques ne se trouvent réunies, en France, qu'à la Bibliothèque impériale, aux Archives de la ville de Bayonne et chez M. Antoine d'Abbadie, à Urrugne.

La quatrième s'ouvre par ce titre : *El Evangelio segun san Mateo, traducido al vascuence, dialecto vizcaino,* por el P. Fr. José Antonio de Uriarte, para el Príncipe Luis-Luciano Bonaparte. Londres, 1857, in-8° de 154 pages. La dernière porte un certificat « that the number impressed amounted to eleven copies, only one of which is printed on larger and stouter paper. » Un exemplaire a été déjà déposé au Musée Britannique, et dans le courant du mois d'octobre, les Archives de Bayonne auront le leur.

La quatrième traduction est intitulée : *El Evangelio,* etc., *dialecto guipuzcoano* (sans nom de traducteur); l'édition en a été interrompue à la page 34, comme il résulte du certificat, en anglais, de l'imprimeur Billing; elle est in-8°, tirée à neuf exemplaires, dont un seul en grand papier.

Cette version en guipuzcoan, le premier sans contredit des dialectes basques, sera remplacée par une autre due au savant et modeste traducteur de l'Évangile biscayen, le P. Uriarte. Cette édition, encore sous presse, ne sera achevée que vers le mois de novembre, et ne sera tirée qu'à neuf ou dix exemplaires, dont un

RIBLIOr.BAPBIE. 531 Outre ce volume, S. A. a également sous presse chez elle ; I. L'Apocalipse traduite eu biscayen par le P. Uriarte; un volume in- II) d'environ 150 pages, dont un seul en papier épais. II. Prodromvs Evanijelii Hlallhœî orlupli, seu Oratio Dominica, Hhpnnice, (îallice et omnibv.sVasconicœ tinr/iue dialectis reddita, nec non, orthographia' in Erangclio adhibilœ accommodata. Loudini, 1857, in-4" de trois pages. Il a été tiré de cet opuscule une centaine d'exemplaires, dont un seul en grand papier épais. III. Paraboladc seminatore lA'Xf/ linguis versa. Londini, avec certilicat de l'impriineui' Billing, en anglais; édition tirée à deux cent ciiK|uantc exetnj)laires, dont un seul en très-grand papier et avec une bordure en encre rouge pour clia(|ue traduction. « J'en parle, ajoute S. .\. , à cause des six premières traductions de cette paraliole, qui sont dans les six dialectes basques. La traduction labourdinc est la seule qui lut connue du public. Les tiuatrc autres dialectes ont été fournis jiar les traductions (|ue j'ai fait imprimer; mais la guipuzcoanne n'avait jamais paru auparavant. Elle e.st due au P. Larroca, dominicain, demeurant à Loyola, tout près de ■Saint-Sébastien. • IV. Dkttogos guipuzcoanos g vizcainos. Dialogues labourdins et souletins. Un volume in-8'' oblong de '•J40 pages. La partie espagnole, guipuzcoanc et biscayenne, est déjà imprimée ; la partie française, labourdinc et souletine, à la(|ucllc travaillent M. le capitaine Duvoisin et M. l'abbé Inchauspe, le sera, suivant les calculs lie S. , dans six semaines ou deux mois. Tel est l'inventaire de la litlératui'e basque, si l'on peut donner un nom aussi ambitieux à renseinble des productions d'une langue qui n'a jamais été que celle d'une peuplade, et qui, par cela même , a manqué d'air pour se développer et d'hommes de génie pour la mettre en rapport. Peut-être, dans un travail présenté comme une nomenclature bibliographiiiue, et non comme une histoire littéraire, aui-ait-on désiré trouver rindication de tout ce qui a été écrit sur la langue basque , et la liste des dictionnaires et grammaires que l'on en a faits ; mais outre que nous avons disséminé la plupart de ces indications dans le cours de notre livre, nous n'avons pas cru devoir reproduire la totalité de notre

Digitized by Google

Outre ce volume, S. A. a également sous presse chez elle :

I. L'Apocalipse traduite en biscayen par le P. Uriarte; un volume in-16 d'environ 150 pages, dont un seul en papier épais.

II. *Prodromus Evangelii Matthæi octupli, seu Oratio Dominica, Hispanice, Gallice et omnibus Vasconicæ linguæ dialectis reddita, nec non orthographiæ in Evangelio adhibitæ accommodata.* Londini, 1857, in-4° de trois pages. Il a été tiré de cet opuscule une centaine d'exemplaires, dont un seul en grand papier épais.

III. *Parabola de seminatore LXXII linguis versa.* Londini, avec certificat de l'imprimeur Billing, en anglais; édition tirée à deux cent cinquante exemplaires, dont un seul en très-grand papier et avec une bordure en encre rouge pour chaque traduction. « J'en parle, ajoute S. A., à cause des six premières traductions de cette parabole, qui sont dans les six dialectes basques. La traduction labourdine est la seule qui fût connue du public. Les quatre autres dialectes ont été fournis par les traductions que j'ai fait imprimer; mais la guipuzcoanne n'avait jamais paru auparavant. Elle est due au P. Larroca, dominicain, demeurant à Loyola, tout près de Saint-Sébastien. »

IV. *Diálogos guipuzcoanos y vizcainos. Dialogues labourdins et souletins.* Un volume in-8° oblong de 240 pages. La partie espagnole, guipuzcoane et biscayenne, est déjà imprimée; la partie française, labourdine et souletine, à laquelle travaillent M. le capitaine Duvoisin et M. l'abbé Inchauspe, le sera, suivant les calculs de S. A., dans six semaines ou deux mois.

Tel est l'inventaire de la littérature basque, si l'on peut donner un nom aussi ambitieux à l'ensemble des productions d'une langue qui n'a jamais été que celle d'une peuplade, et qui, par cela même, a manqué d'air pour se développer et d'hommes de génie pour la mettre en rapport. Peut-être, dans un travail présenté comme une nomenclature bibliographique, et non comme une histoire littéraire, aurait-on désiré trouver l'indication de tout ce qui a été écrit sur la langue basque, et la liste des dictionnaires et grammaires que l'on en a faits; mais, outre que nous avons disséminé la plupart de ces indications dans le cours de notre livre, nous n'avons pas cru devoir reproduire la totalité de notre

The text on this page is estimated to be only 27.30% accurate

53*2 I.K PATS RASOTE. iiitrodudioii aux Proverbes basques recueillis par Arnauld Oihenart. C’est là qu’il faudra recourir (juand ou voudra connaître ce <|ui a été écrit sur l’origine, l’autiquité, rexcelleuce et l’univci-salité de la langue lias(|ue les grammaires et «lielionnaires auxquels elle a donné lieu Sans doute, nous ne sommes pas complet; d’ailleurs, depuis 1H4-7, date de notre publication, il a paru de nouveaux ouvrages, de nouvelles éditions, des révélations de manuscrits ignorés ’ ; mais que dit le poète ? En espérant de inieulx avoir, Nous failli le temps dissimuler. Prenons donc patience, dans l’attente que S. A. le prince LouisLucien Bonaparte voudra bien nous donner <|uclque jour le catalogue des livres bas(|ues qu’il a recueillis dans son récent voyage aux Pyrénées, et qu’il complétera ainsi notre livre, s'il ne le remplace p:is. • P. V. - • P. XXV. • Pammiplr, ta Gramâlica rateongadartcrila par D. Franciico Ignaeio itLariizabal, bepfficiado de la igletia parroguial de Zaldivia en la provincia de Guipuicoa. San S«l>a$ lian, imprenta tic It'nario Ramon Daroja, 185C, in>i^; le Vocabulaire de moln boiqun bag-navarrai» Iraduitn en langue françaite, par M. Salaberry (dlbarrolIcKctc. Bajonne, iinprimpTlc de veuve LanialKnère née TeuikVes, tS57, m^li; le Dictionnaire banque, franfain, espagnol el latin , etc., par Auguittin Chaho, donl la publirallon. rommenrèc en 18ü5, coniinur; t-l le Vocabulaire cclto-brelon, ba&tjuc el patois d’Auvergne, par F. R. de Murat, M$. in-rolio iiieniionné par (>onoi|, dans son Catalogue des outrage* imprimée el manuscrilt concernant VAurergne. Clcrnionl, 1M9, in-8”, p. 188. Digilized by Google

coîlctlSIo^. XVll CONCLUSION •l'avais entrepris slo por cl coroïK'l don Juan de l'erocliegui , elo. F.n l'aniplona , en la iinprenla de los Hcrederos de Martinel. Ado 1760, pelil in-8" ; volume rare i|ui s'esi vendu 17 fr. 50 cent, cbei Klaprolli , et 30 fr. 50 ecnl. en 1837. — L’abké lliribarrcn parle en ces lernies de l'anleur : Iran da Peroebegui, capllain bantna , Peroebegni a été un capitaine d'élilc, Natarroan erreguee berckin lolboa; One le roi s'allarha dans la Navarre; [la guerre, Klien chnilki yakina guerlaco lanetan. Il n'était pas seulement entendu dans les travaux de naïucD yakilalc zahar eguinctan. Il était encore versé dans la connaissance des faits {Eskaldanae, etc., p. 139.) Ipassés. Digilized by Google

XVII

CONCLUSION

J'avais entrepris de faire connaître, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, le Pays Basque, sa population, sa langue, ses mœurs et sa littérature. J'ai rempli ma tâche; mais, à ce qu'il paraît, ce n'est pas assez : on voudrait savoir à quoi s'en tenir sur l'origine des Escualdunac. Ici l'entreprise devient bien plus considérable, et j'hésite même à prendre l'engagement d'étudier jamais cette ténébreuse question. « Ne t'occupe pas, dit Hafiz, des secrets des choses du temps; car nul, quelque intelligent qu'il puisse être, n'a découvert et ne découvrira jamais ces obscurités [1]. » Certes, si conseil est bon à suivre, c'est celui-ci, quand il s'agit de questions qui nous reportent à une époque reculée privée de témoignages historiques et de monuments. Malgré tout, il ne se passe guère d'année sans que quelque savant, plus ou moins digne de ce nom, ne ramène sur le tapis le problème de l'origine des Basques, et ne propose une solution plus ou moins nouvelle, plus ou moins imprévue. Il y a environ un siècle, un militaire que son nom annonce comme étant du pays, publiait sur ce sujet un volume dont M. de Humboldt parle en termes peu élogieux [2]. De

[1] Od. VIII, v. 5. (Edit. de Hermann Brockhaus, t. I, p. 46.)

[2] *Origen de la Nacion Bascongada y de su Lengua, de que han dimanado las Monarquias Española, y Francesa, y la República de Venecia, que existen al presente.* Compuesto por el coronel don Juan de Perochegui, etc. En Pamplona, en la imprenta de los Herederos de Martinez. Año 1760, petit in-8°; volume rare qui s'est vendu 17 fr. 50 cent. chez Klaproth, et 30 fr. 50 cent. en 1837. — L'abbé Hiribarren parle en ces termes de l'auteur :

Izan da Perochegui, capitain hautua,	Perochegui a été un capitaine d'élite,
Nafarroan erreguec berekin lothua;	Que le roi s'attacha dans la Navarre; [la guerre,
Etzen choilki yakina guerlaco lanetan,	Il n'était pas seulement entendu dans les travaux de
Bazuen yakitate zahar eguinetan.	Il était encore versé dans la connaissance des faits

LE FAIS BASQUE. •î;u nos jours, un inembro de notre Université a présenté à la Soeieté des Antiquaires de France un travail qu’elle ne pai"ait point avoir accueilli avec faveur *, tandis que le inonde entier de l’érudition a salué))ar d’unanimes acclamations un livre sur les origines ihériennes dû aux veilles d’un savant qui habite la même ville *. C’est que , le premier en France, M. Doudard a élaltli sur des bases solides la parenté du basque avec la Itingue ibéricnne , en appliquant les procédés de la philologie comparée à l’étude de cette langue, dont il a recherché les vestiges non-seulement dans l’escuara, mais sur les monnaies et dans les noms (p. U7.) ~ ’ Études sur l’alphahel iberien et sur quelques monnaies autonomes d' Espagne, pit P. A. Boudard, secrétaire de ia Société archéologique de Béziers. Paris, cher Leleux, 185Î, in-8°. {Bulletin de la Société archéologique de Bétiers, 18” livraison.) — l.e même auteur pubiie en ce moment dans la même librairie, sons le titre de Sumismalique ibérienne, un autre ouvrage non moins intéressant, annoncé comme devant former huit fascicules in-4". Les deux premiers, que nous avons sous les jrenx , renferment nombre d'indications qui se rapportent b la langue basque. ' Vojer un article de M. A. Maurv, intitulé la Philologie comparée, ses principes et ses applications noutelles, dans la Revne des Beux-Mondes, livraison do 15 avril 1857, p. — M. Léonce Goyetebe a publié une longue cl intelligente appréciation de l'ouvrage de M. Boudard , dans le Messager de Bagonsu, etc., n" du jeudi 9 avril 1857. ‘ De la Aniigtedad, g unitersalidad del bascuense en Espafa , etc. En Salamanca : par Eugenio Garcia de Honorato,aito de 17Î8, petit ln-8“. Voyei notre introduction aux Prorerbes basqnes, p. viij , n° VI. * Introduction aux Proeerhes basques, p. xij, n° XLI. Digitized by Google

nos jours, un membre de notre Université a présenté à la Société des Antiquaires de France un travail qu'elle ne paraît point avoir accueilli avec faveur [1], tandis que le monde entier de l'érudition a salué par d'unanimes acclamations un livre sur les origines ibériennes dû aux veilles d'un savant qui habite la même ville [2]. C'est que, le premier en France, M. Boudard a établi sur des bases solides la parenté du basque avec la langue ibérienne, en appliquant les procédés de la philologie comparée à l'étude de cette langue, dont il a recherché les vestiges non-seulement dans l'escuara, mais sur les monnaies et dans les noms de lieux; c'est qu'il a achevé, par ce moyen, de démontrer que l'ibère était parlé dans la Bétique et la Lusitanie, aussi bien que dans l'Ibérie, c'est-à-dire dans toute la péninsule hispanique, et que le basque est le dernier débris de cette langue [3]. Ainsi se trouve confirmée la théorie du P. de Larramendi [4], et ruinée sans retour celle de M. Pierquin de Gembloux, dont j'ai eu l'occasion de parler en des termes qu'il ne lui serait point agréable de retrouver ici [5]. Que le basque, réduit à ce qui lui appartient en propre, annonce

[1] On lit dans le procès-verbal de la séance du 9 mai 1853 : « M. Vincent commence ensuite la lecture d'un Mémoire de M. Lejosne, professeur d'histoire au collége de Béziers. Dans ce travail, qui a pour titre : *Essai historique sur l'origine des Basques*, l'auteur partageant l'opinion de M. G. de Humboldt en ce qui concerne l'assimilation que ce savant établit entre les Basques et les Ibères, examine plusieurs questions relatives à ces derniers. Il admet que les Basques sont identiques avec les Osques d'Italie, qu'il regarde eux-mêmes comme des Pélasges, et en tire diverses inductions sur la formation de la langue espagnole moderne. » (*Annuaire de la Société impériale des Antiquaires de France pour* 1854, p. 120.) — 9 juillet. — « La Commission des impressions exprime le regret de ne pouvoir proposer à la Société d'insérer dans ses Mémoires le travail que M. Lejosne lui a soumis sur l'origine des Basques. » (P. 147.)

[2] *Études sur l'alphabet ibérien et sur quelques monnaies autonomes d'Espagne*, par P. A. Boudard, secrétaire de la Société archéologique de Béziers. Paris, chez Leleux, 1852, in-8°. (*Bulletin de la Société archéologique de Béziers*, 18e livraison.) — Le même auteur publie en ce moment dans la même librairie, sous le titre de *Numismatique ibérienne*, un autre ouvrage non moins intéressant, annoncé comme devant former huit fascicules in-4°. Les deux premiers, que nous avons sous les yeux, renferment nombre d'indications qui se rapportent à la langue basque.

[3] Voyez un article de M. A. Maury, intitulé *la Philologie comparée, ses principes et ses applications nouvelles*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 15 avril 1857, p. 921. — M. Léonce Goyetche a publié une longue et intelligente appréciation de l'ouvrage de M. Boudard, dans le *Messager de Bayonne*, etc., n° du jeudi 9 avril 1857.

[4] *De la Antiguedad, y universalidad del bascuenze en España*, etc. En Salamanca : por Eugenio Garcia de Honorato, año de 1728, petit in-8°. Voyez notre introduction aux *Proverbes basques*, p. viij, n° VI.

 une civilisation fort primitive chez les peuples ([ui le parlaient, ou , si l’on aime mieux , qu’il présente partout des traces de nombreuses et de profondes inliltrations des lanjîucs voisines , je le crois avec tous ceux qui auront pris la peine de jeter les yeux sur un texte cuscarien ; mais vouloir ramener la fonnation de l’eseuara à l'époque où naf|uirent tous les autres patois romans , au X' ou XI* siècle, c’est là une idée qui ne pouvait germer que dans la tète qui l’a conçue. Kst-ee à dire pour cela qu’il n’y ait rien à faire d’analogue au travail de M. Pierquin ? Bien au contraire; ce qui est à faire, c’est , comme on dirait en chimie, le départ , ou , pour mieux parler, la séparation de l’élément véritablement basque et de l’alliage avec lequel il se trouve amalgamé. Une pareille opération, pratiquée avec discerncinent , avec criti(|ue, surtout avec une connaissance étendue de l'escuara, du latin et des langues néolatines, donnerait , non pas le résultat obtenu par un manipulateur maladroit, mais la mesure exacte du fonds primitif de la langue bas(|uc et de la civilisation dont elle était le signe. Il y aurait* toutefois à tenir compte des pertes de mots et de leur remplacement par d’autres d’origine romane. En dépit de ces accidents, qui se renouvellent tous les jours, l’escuara vit encore et vivra encore longtemps , alors que les mccurs actuelles du peuple basque iiuront

complètement disparu. Sans doute il faudni leur

une civilisation fort primitive chez les peuples qui le parlaient, ou, si l'on aime mieux, qu'il présente partout des traces de nombreuses et de profondes infiltrations des langues voisines, je le crois avec tous ceux qui auront pris la peine de jeter les yeux sur un texte euscarien ; mais vouloir ramener la formation de l'escuara à l'époque où naquirent tous les autres patois romans, au X^e^ ou XI^e^ siècle, c'est là une idée qui ne pouvait germer que dans la tête qui l'a conçue.

Est-ce à dire pour cela qu'il n'y ait rien à faire d'analogue au travail de M. Pierquin ? Bien au contraire ; ce qui est à faire, c'est, comme on dirait en chimie, le départ, ou, pour mieux parler, la séparation de l'élément véritablement basque et de l'alliage avec lequel il se trouve amalgamé. Une pareille opération, pratiquée avec discernement, avec critique, surtout avec une connaissance étendue de l'escuara, du latin et des langues néolatines, donnerait, non pas le résultat obtenu par un manipulateur maladroit, mais la mesure exacte du fonds primitif de la langue basque et de la civilisation dont elle était le signe. Il y aurait toutefois à tenir compte des pertes de mots et de leur remplacement par d'autres d'origine romane.

En dépit de ces accidents, qui se renouvellent tous les jours, l'escuara vit encore et vivra encore longtemps, alors que les mœurs actuelles du peuple basque auront complétement disparu. Sans doute il faudra leur donner des regrets, comme à des témoins d'un passé intéressant à plus d'un titre, mais ces regrets ne sauraient porter sur l'altération d'une physionomie qui n'a plus rien de particulier que la langue. En effet, on a pu déjà le remarquer, les superstitions, les représentations dramatiques, les mascarades et les danses, que l'on serait tenté d'attribuer aux Basques, pour ne plus se retrouver ailleurs, n'en ont pas moins existé, non-seulement dans d'autres parties de la France, souvent assez éloignées, mais dans des contrées étrangères. Ainsi, pour ne parler que des Pyrénées, les représentations scéniques y sont usitées dans toute l'étendue de la chaîne, et M. Cénac Moncaut a donné l'analyse d'un ouvrage représenté dans le Roussillon, ouvrage intitulé *le Marture de sainte Basilisse*. Quatre-vingts

LE PATS BASQtE. acteurs de fout âge, mais sculcnieut du sexe masculin, se distribuent les rôles de cette pièce immense, dont la représentation ne dure pas moins de dix heures 'lYaversons toute la France, nous verrons dans raiiciennc Flandre ’ et en Normandie, mais au XVI' siècle, des amusements pareils ii ceux (|ue nous avons décrits comme ayant encore lieu de nos joims dans le Pays Basfjuc. « Une fois , dit rhistorien de Caen, Charles de Bourgueville, sieur de Bras, je vis (lancer les petits chevaux ((ui est(\vent de toilles paintes , et sembloit <|Ue ceux ()ui daii(;oycnt fussent dessus , et avoyent des mouvemens par bonne industrie, .litres fois, les dix vers cas f|ui estoyenf dix accoustrez de verd, testiercs , pâtes et queuës de chats ; des faucheurs (|ui vouloyent couper, de leurs faux, les fausses langues (|u’ils faisoyent conduire paintes et pourtraites devant eux ; ce ((u’ils ne pouvoyent faire , et en dan(;ant faisoyent une pause , disans et chantans : Fausses langues nous faucherons; et s’efl'oreoyent les faucher, et encores disoyent ; Par le corbieu, nous ne pourrons, les racines en sont trop fortes. Puis, àciuelques autre' années , je y vis re])resenter les triomphes de César, avecques une moris(|ue devant luy, dont lesaccoustremcnscstoyentbleuz, .sente/, de paillettes d’etain, et y avoit plus de cent personnes inasquces,,. qu’on appelloit lors faux visages, portails chacun quelque triomphe, .le y vis une autre fois courir les personnes qui faisoyent de folles entreprises, et portoyent de petites enseignes où elles estoyent paintes, avecques des escritcaux ; Pun vouloit manger les charettes ferrees, un antre toucher la lune tivecques le doigt, un qui regardoit le soleil sans ciller l'œil, l’autre (|ui vouloit rompre ranguille avecques le genouil, un i|ui taschoit à estouper les quatre vents, autre qui vouloit monter au ciel tout chaussé et tout vestu, un autre porter une meule de moulin , autre qui entreprenoit faire taire les femmes qui lavent la buee , et un grand nombre de telles * fhttoire dett Pyrénées, oJc.» t. V, p. 3W-337, en note. > Voyez Étudfs sur tes mystères, elc.j par Oné^ime le Hoy. A Paris» tliei L. Hachetic. 1837» io-B*', p. 155. On y lit qu’aos enrirons de Lille, li Lincelle» on jonalt» même aprt‘^ 1780, une pièce \niila\te fe Itaptéme de Cloeis; ne serait>ce |»oini celle du manuscrit de U Bibliothèque impériale n'* 7%18» dont le même auteur donne l’analyse, p. 47-^7? Digitized by GoogI

CONCLLSIO^. 537 entreprisus.... L’on jouoit aussy fort souvent des mystères des saiiiets et sainctcs, comme de sainct Set)astien , saiuctc Honorine, de Abraham et Isaac, et autres histoires *. » Voilà doue les moresques que M. Duvoisin présente comme réservées aux fêtes nationales du Pays Basque voilà ses pastorales, scs mascarades , et jusqu’à sa danse du chevalet. Celle-ci, encore en usiqre à Montpellier et à Béziers ne parait point l’avoir été en deçà, c’est-à-dire entre Béziers et Toulouse. Si elle fiit venue du Pays Basque en Languedoc, il y aurait eu solution de continuité. Ce qu’il y a de bien certain, c’est que les anciens Grecs connaissaient et pratiquaient cette danse. M. Boudard, dont je parlais il n’y a qu’un instant, possède un petit vase Venu d’Athènes, mais trouvé à Délos, qui représente le chevalet, c’est-à-dire un homme avec un cheval de bois, tel (|u’on le voit à Béziers les jours de fête , et dans les mascarades de la Soûle. .\u moment d’en linir avec un pays (jui a donné lieu à tant d’appréciations si différentes , je dois payer un tribut de reconnaissance aux hommes dévoués dont le concours m’a permis d’accomplir ma tâche. En premier lieu, je nommerai M. l’abbé Bordachar, de Mauléon, dont je renonce à louer dignement l’esprit, le savoir, et surtout l’inépuisable obligeance : c’est à cet homme d’élite que je dois une grande partie des renseignements que j’ai mis en (cuvre, plusieurs chansons soulctineset la traduction de nombre d’autres. Je ne suis pas moins obligé à M. le vicomte de Belsuncc, <{ui, de plus, a bien voulu m’assister dans la lecture d’une partie des épreuves des textes, pour lesquels je réclame néanmoins toute l’indulgence du lecteur. Poiu- le reste, M. Michel Laphitzondo, de Saint-.lcan-le- Vieux, jeune mailre répétiteur au Lycée de Bordeaux , m’a puissamment aidé avec un ' L(s Reekerchfa et antiiuiUt d(ta propiace de Xenslne, etc. Caen, de l'impriiDcrie de T. Chaloidn, 1833, grand in-8‘’, p. 121 , 122. * Vûvci cislessns, p. 60, en note. • Voyci cislcssas, p. 63, en note, et surtout l'Iliatoire de la amiauHede Moalpellier, nie., parM. A. Cerniain, t. I, p. 248; t. Il, p. 23, et I. III, p. 199,200. Digilized by Google

entreprises.... L'on jouoit aussy fort souvent des mysteres des saincts et sainctes, comme de sainct Sebastien, saincte Honorine, de Abraham et Isaac, et autres histoires [1]. »

Voilà donc les moresques que M. Duvoisin présente comme réservées aux fêtes nationales du Pays Basque [2], voilà ses pastorales, ses mascarades, et jusqu'à sa danse du chevalet. Celle-ci, encore en usage à Montpellier et à Béziers [3], ne parait point l'avoir été en deçà, c'est-à-dire entre Béziers et Toulouse. Si elle fût venue du Pays Basque en Languedoc, il y aurait eu solution de continuité. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les anciens Grecs connaissaient et pratiquaient cette danse. M. Boudard, dont je parlais il n'y a qu'un instant, possède un petit vase venu d'Athènes, mais trouvé à Délos, qui représente le chevalet, c'est-à-dire un homme avec un cheval de bois, tel qu'on le voit à Béziers les jours de fête, et dans les mascarades de la Soule.

Au moment d'en finir avec un pays qui a donné lieu à tant d'appréciations si différentes, je dois payer un tribut de reconnaissance aux hommes dévoués dont le concours m'a permis d'accomplir ma tâche. En premier lieu, je nommerai M. l'abbé Bordachar, de Mauléon, dont je renonce à louer dignement l'esprit, le savoir, et surtout l'inépuisable obligeance : c'est à cet homme d'élite que je dois une grande partie des renseignements que j'ai mis en œuvre, plusieurs chansons souletines et la traduction de nombre d'autres. Je ne suis pas moins obligé à M. le vicomte de Belsunce, qui, de plus, a bien voulu m'assister dans la lecture d'une partie des épreuves des textes, pour lesquels je réclame néanmoins toute l'indulgence du lecteur. Pour le reste, M. Michel Laphitzondo, de Saint-Jean-le-Vieux, jeune maître répétiteur au Lycée de Bordeaux, m'a puissamment aidé avec un

[1] *Les Recherches et antiquitez de la province de Neustrie*, etc. Caen, de l'imprimerie de T. Chalopin, 1833, grand in-8°, p. 121, 122.

[2] Voyez ci-dessus, p. 60, en note.

[3] Voyez ci-dessus, p. 63, en note, et surtout l'*Histoire de la commune de Montpellier*, etc.,

538 LE FATS BASQCE. zèle et une patience (|ui ne se sont jamais démentis. J'en puis dire autant de M. Arclm, qui, non content de mettre à ma disposition la collection de chants populaires basques ((u’il a rassemblée, s’est toujoui's montré prêt à éclairer mes doutes , à dissiper mes incertitudes. Après ces nouis, je dois encore mentionner celui de M. l'abbé llarriet, aujourd'hui curé de Saint-Louis-

The text on this page is estimated to be only 20.67% accurate

ADDITIONS ET COURECTIONS. P. 15. Un ;juieur américjin rappelle en ees termes l'analogie que des savanu oui trouvé entre le basque et les langues de rAmêriquc et du Congo r « It deserves iiolirc, » says M. Gallatin, « that Vaier could point oui but twn |an« gudges tliat^on acrouiit uf liie mulliplicilj of their forms, had a rharacterjf nul simiUr, at leasl analogous lo tliose of Amerlc.i. Tlicsc were the Congo and tbe Basque. Tlie lirst si>oken by a barbarous nation of Africa, tbe olher iiow universally adniitted lo be a rcmarkable relie of a most aucient and primitive language fouiid in tbe most carly âges of tbe World. » Vid. Trans. uf Am. Anliquariaii Soc., U, 203. (.Smilbaonion Confnbutions io KnoirleiUje, vol. VIII. City of Wasbington : published by the .Smiilisonian Institution, MDCCCLVI , iu-folio, p. 54.) P. 30, ligne 8. M. Gbahua rommeiicé ^ publier dans le }UB*tujer tie Bayonne (n^Mlu samcHli 30 mai 1857) ce supplément de proverbes, que Tun de MM. les ronsenralcurs de la BiblioUipque impériale, les seuls qui puissi'ut fai^e des découvertes dans cet immense dépôt, voulut bien me monirer, et dont je signalai Pexislenceii M. Gustave Brunet, qui en Ql prendre copie après moi. P. 31 , prov. 2. Olhenart écrit lafen'tu (p. 7, n® 35). I*. 32 , prov. 2. Le mémo écrit (p. 79, ii® 78) : X Los Fort et cottumat déu royaume de Kavarre deçà j)orit, etc. X Orthez per J.icqnes Rovyer, im* primur deu Roy, 1545, in 8®, p. 103. (De penat et emendat , rubrica XXVIll.) P. 148. Il faut encore voir une allusion aux snreières dans cet autre proverbe riYueilli par Oibeuart : üuison bisar pciluti. Fia emaste bisarsuti. ibes-eguie nota cn'suti. (Ooime-toy de garde d'une femme barbue, et d'un homme qui n'a point de barbe , comme de la peste.) P. 149, note 1 . Les Norvégiens, b ce qu'il paraît , regardent comme du plus funeste Digitized by Google

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

P. 15. Un auteur américain rappelle en ces termes l'analogie que des savants ont trouvée entre le basque et les langues de l'Amérique et du Congo :

« It deserves notice, » says M. Gallatin, « that Vater could point out but two languages that, on account of the multiplicity of their forms, had a character, if not similar, at least analogous to those of America. These were the Congo and the Basque. The first spoken by a barbarous nation of Africa, the other now universally admitted to be a remarkable relic of a most ancient and primitive language found in the most early ages of the world. » Vid. Trans. of Am. Antiquarian Soc., II, 203. (*Smithsonian Contributions to Knowledge*, vol. VIII. City of Washington : published by the Smithsonian Institution, MDCCCLVI, in-folio, p. 54.)

P. 30, ligne 8. M. Chabo a commencé à publier dans le *Messager de Bayonne* (n° du samedi 30 mai 1857) ce supplément de proverbes, que l'un de MM. les conservateurs de la Bibliothèque impériale, les seuls qui puissent faire des découvertes dans cet immense dépôt, voulut bien me montrer, et dont je signalai l'existence à M. Gustave Brunet, qui en fit prendre copie après moi.

P. 31, prov. 2. Oihenart écrit *iaten'tu* (p. 7, n° 35).

P. 32, prov. 2. Le même écrit (p. 79, n° 78) : *Xasco ep'aslea*, employant ainsi, pour marquer une aspiration, l'esprit rude des Grecs. Nous n'avons pas cru devoir insérer ce signe étranger parmi des lettres latines. — Déjà, p. 45, n° 275, Oihenart avait écrit *Ik'us nesan orraz-ohoina asotaturic*, etc.

P. 33, prov. 4. Il se trouve ici une grosse faute : la traduction ne correspond point avec le texte, par suite d'une omission du compositeur, que je n'ai pu réparer à temps. Il faut lire ainsi :

Nesca harzen ari deua saldu doa,
Galdazen ari dena da galdua.

(Fille qui prend, elle se vend ; fille qui demande est perdue.)

Nic hora mana,
Horac bere bustana.

(J'ai commandé au chien de faire cela, et le chien l'a commandé à sa queue.)

P. 130. Cette caste, à laquelle il y a peut-être justice à faire honneur de l'introduction du tambour de basque chez nous, est l'objet d'un article des Fors du royaume de Navarre, qu'il nous semble bon de rapporter avec celui qui le précède :

« *Artigle LXI.* — Mendicans valides sinon que sien ronnos, ou pelerins non fictes, si son apprehendutz seran condamnatz a está fustigatz per l'executoò de la haute justicy et bannits, et seran autrement punitz à l'arbi- *(sic)* deu judge competent. — *Artigle LXII.* — Et pareillement los Bohemis, autrement apperatz Egyptiens et bagabonts. » *Los Fors et costumas deu royaume de Navarre deca ports*, etc. A Orthez per Jacques Rovyer, imprimur deu Rey, 1645, in-8°, p. 103. (*De penas et emendas*, rubrica XXVIII.)

P. 148. Il faut encore voir une allusion aux sorcières dans cet autre proverbe recueilli par Oihenart :

Guison bisar peituti,
Eta emaste bisarsuti,
Ihes-eguic nola co'suti.

(Donne-toy de garde d'une femme barbuë, et d'un homme qui n'a point de barbe, comme de la peste.)

P. 149, note 1. Les Norvégiens, à ce qu'il paraît, regardent comme du plus funeste

The text on this page is estimated to be only 20.56% accurate

ADDITIONS ET CO KB EC T lO S. :)4o augure de rencorUrer uuc rcmoïc le matin d'un jour de chasse. Vo>ei la yorvège, par M. Ixiuis Knauit, chap. VI. (ta fferue con(emporo»ne , 1. XXIII. Paris, 1855, p. 312.) P. 200, en note, llg, 3, ajouter : p. 35. P. 213, V. 1. Lisez andi ou aundi, conformement à Torthographe guipuzeoaoe. P. 327. Au iico de Choriioac kaioian, lisez Choriüoac eaiolan. P. 3-lfi. Voici en quels ternies M le curé de Batdos parle de Tauieur de celle chanson , l'un de ses paiui.s.slens : lloiLioltal iioha da Ceihabe gattea, Cdhabc le jeune est le neveu do Hoique, Izpiriluco lanez duoiia hastea : 11 a rorainencê dt^ travaux d'esprit : llarcn Lopleii procina eram.m Urrihan, Il a remporté h Urrugite le prix de ver», Nahiac cerauzcala berlzc asrogrinan. Que bien d'autres désiraient ardemment. {Eskaldunae, etc., p. 152, 153.) P. 347, lig. 9. 1! vaudrait mieux lire (ja$terie, avec un seul r. P. 361, lig. 1 1 , An lieu d'enn afhera , lisez eain athera, P. 3H0, no!. 2 , llg 2. Lisez gori en un seul mol. P. 38H. lig. 11. Au lieu d'ibili his, lisez ibifi hiz, P. 397. II manque un point d'interrogation apres adisAitiia. — Liüez üonapaUua, ou avec un signe d'aspiration, un h, romme p. -133, dernier couplet. P. 412, lig. 3. Au lieu d'arfran horac . lisez artran houra. P. 424, lig. 24 Au lieu de Ueyaburud Fsquiule, lisez Hegaburu d'Eiguiule. P. 430. On Imuvc de la musique basque dans iin ouvrage que nous avons cité dans notre introduction aux l^rfjverbes ba»/uet, et qui est intitulé : Sketches of Scenery in the Batqne l*rovinces of Spain , icilh a Sélection of national Mutic , etc. By Henry Wilkinson.,.. Louüoti : published hy Ackcrmann and Co. 1838, In-folio. P. 493 . not. 4 . Ayant pu me procurer depuis i>eu un exemplaire de ce ratécliismc , qui est d'une extrême rareté, même dans le Pais Basque, J'en donnerai id le litre exan et la deseriplioii : Fratic^sen tmj>era(hrcaren eremuftaco élira gucietaeotz eguina-den Catichima. J. J. l.oison, ftayonaco Jutin Apheipicuaren monur toi/)rimafua. Ilaren Üiocesan bakliarrir iricatsla Icalero. Bayonau, Oitizeau anaven baitliao, Jaun Aphexpicuarrn iuiprimaicailear, Orbeco rarrican , sans date , in-12 de 96 pages. Aprr*» le litre, on trouve une lettre en latin du cardi.ial Caprara (30 mars 1806), pour rerommander l'emploi du nouveau catéchisme b l'usage de toutes les églises de l'Empire françai.s. Vient ensuite, en basque, un mandement de Joseph- Jacques l.oison , en date du 16 janvier 1807; un déer»'! impérial, également en basque, en date du 4 avril 1806; des prières f othoiteen Jfobiea), parmi lesquelles le Confitcor, le

Pater, r.trc Wana et le Credo sont seuls en lalin ; un cantique en quatre couplets, intitulé : Catichima ailcineeo o/boitfay un Abrégé d’tiistoire sainte fitistorio eaindua taburzqui EvarriaJ en huit chapitres, suivi de demandes et de réponses : cnûn , le catéchisme en deux parties, dont I*une renferme seize leçons, et la seconde vingt-cinq. Ce ratécliismc, qui a en deux éditions, l’une en 1807, l'autre en 1812, u’a pas joui d'une grande faveur. U traduction avait été faite par un bas Navarrais, M. Ktchcberry ou Elcheverry, curé d’r.siariLs, dont nous avons parlé ci-dessus, p. 484; et les Labourdins, qui regardent leur dialecle comme supiTîeur b tous te.s autres, di-daignairnl cet ouvragi parce qu'ils y rtMirontraient des termes et des Im utions qui ne leur étaient point familiers. Digitized by Google

augure de rencontrer une femme le matin d'un jour de chasse. Voyez *la Norvège*, par M. Louis Enault, chap. VI. (*La Revue contemporaine*, t. XXIII. Paris, 1855, p. 312.)

P. 206, en note, lig. 3, ajoutez : p. 35.

P. 213, v. 1. Lisez *andi* ou *aundi*, conformément à l'orthographe guipuzcoane.

P. 327. Au lieu de *Choriñoac kaiolan*, lisez *Choriñoac caiolan*.

P. 346. Voici en quels termes M. le curé de Bardos parle de l'auteur de cette chanson, l'un de ses paroissiens :

Hoikintzat iloba da Celhabe gaztea,	Celhabe le jeune est le neveu de Hoique,
Izpirituco lanez duena hastea :	Il a commencé des travaux d'esprit :
Haren koplen precioa eraman Urriñan,	Il a remporté à Urrugne le prix de vers,
Nahiac cerauzcala bertze asco griñan.	Que bien d'autres désiraient ardemment.

(*Eskaldunac*, etc., p. 152, 153.)

P. 347, lig. 9. Il vaudrait mieux lire *gasteric*, avec un seul *r*.

P. 361, lig. 11. Au lieu d'*erin athera*, lisez *ezin athera*.

P. 380, not. 2, lig. 2. Lisez *gori* en un seul mot.

P. 388, lig. 11. Au lieu d'*ibili his*, lisez *ibili hiz*.

P. 397. Il manque un point d'interrogation après *adiskidia*. — Lisez *Donapaleua*, ou avec un signe d'aspiration, un *h*, comme p. 433, dernier couplet.

P. 412, lig. 3. Au lieu d'*artçan horac*, lisez *artçan houra*.

P. 424, lig. 24. Au lieu de *Hegaburud Esquiule*, lisez *Hegaburu d'Esquiule*.

P. 436. On trouve de la musique basque dans un ouvrage que nous avons cité dans notre introduction aux *Proverbes basques*, et qui est intitulé : *Sketches of Scenery in the Basque Provinces of Spain, with a Selection of national Music*, etc. By Henry Wilkinson.... London : published by Ackermann and Co. 1838, in-folio.

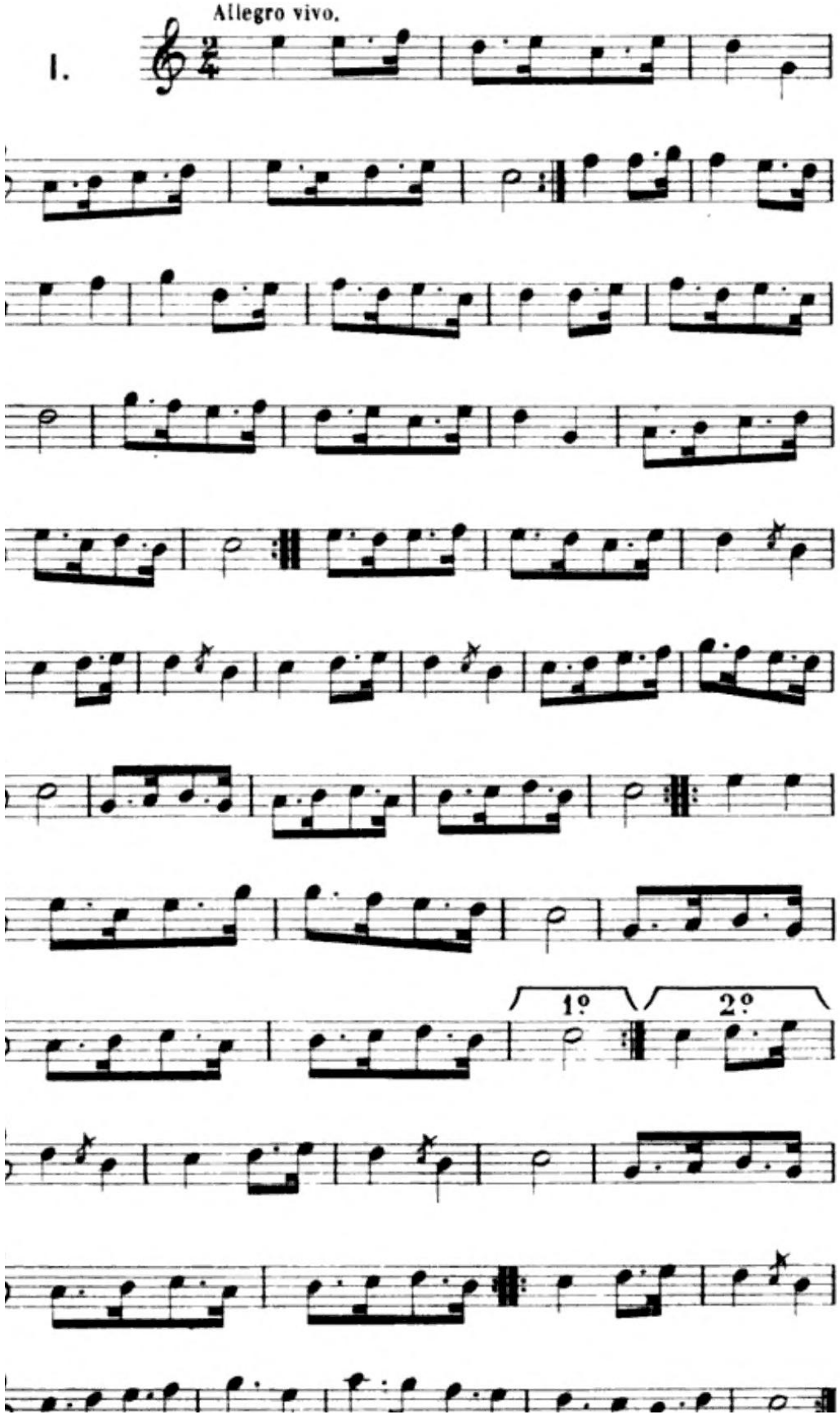
P. 493, not. 4. Ayant pu me procurer depuis peu un exemplaire de ce catéchisme, qui est d'une extrême rareté, même dans le Pays Basque, j'en donnerai ici le titre exact et la description :

Francesen Imperadorearen eremuetaco eliça gucietacotz eguina-den Catichima. J. J. Loison, Bayonaco Jaun Aphezpicuaren manuz imprimatua. Haren Diocesan bakharric iracatsia içateco. Bayonan, Cluzeau anayen baithan, Jaun Aphezpicuaren imprimatçaileac, Orbeco carrican, sans date, in-12 de 96 pages. Après le titre, on trouve une lettre en latin du cardinal Caprara (30 mars 1806), pour recommander l'emploi du nouveau catéchisme à l'usage de toutes les églises de l'Empire français. Vient ensuite, en basque, un mandement de Joseph-Jacques Loison, en date du 16 janvier 1807 ; un décret impérial, également en basque, en date du 4 avril 1806 ; des prières (*othoitcen Moldea*), parmi lesquelles le *Confiteor*, le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Credo* sont seuls en latin ; un cantique en quatre couplets, intitulé : *Catichima aitcineco Othoitça* ; un Abrégé d'histoire sainte (*Historio saindua laburzqui Eçarria*) en huit chapitres, suivi de demandes et de réponses ; enfin, le catéchisme en deux parties, dont l'une renferme seize leçons, et la seconde vingt-cinq.

Ce catéchisme, qui a eu deux éditions, l'une en 1807, l'autre en 1812, n'a pas joui d'une grande faveur. La traduction avait été faite par un bas Navarrais, M. Etcheberry ou Etcheverry, curé d'Ustarits, dont nous avons parlé ci-dessus, p. 484 ; et les Labourdins, qui regardent leur dialecte comme supérieur à tous les autres, dédaignaient cet ouvrage parce qu'ils y rencontraient des termes et des locutions qui ne leur étaient point familiers.

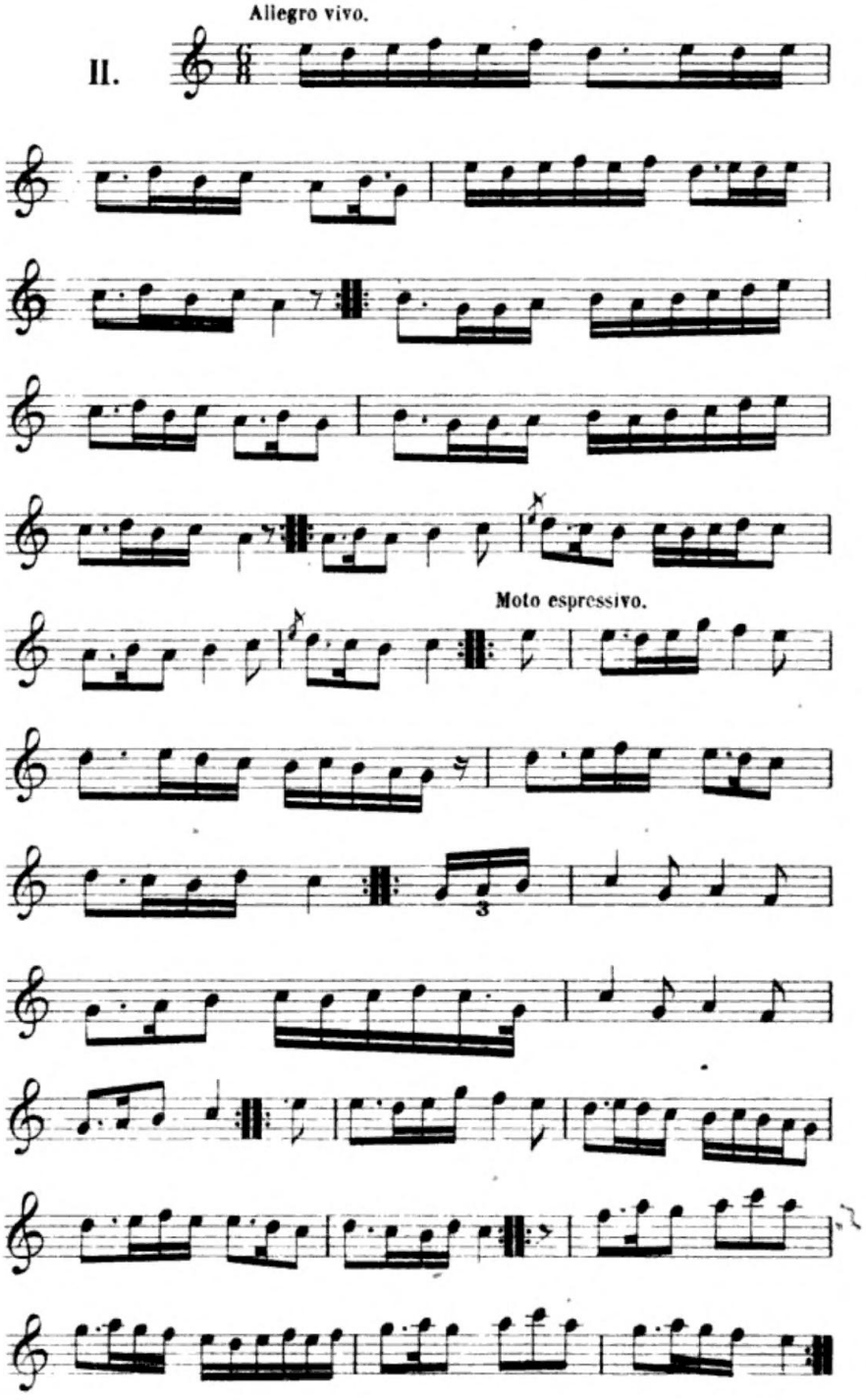
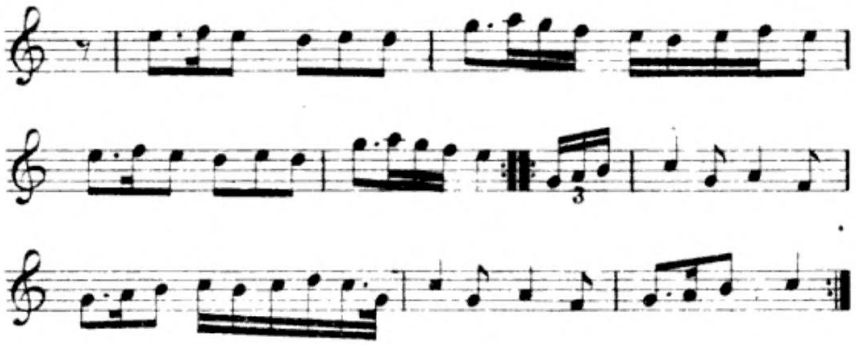
s A U T II A S Q 0 K . (Vojci p. 455, I5»i. Digilized by Google

Allegro vivo.

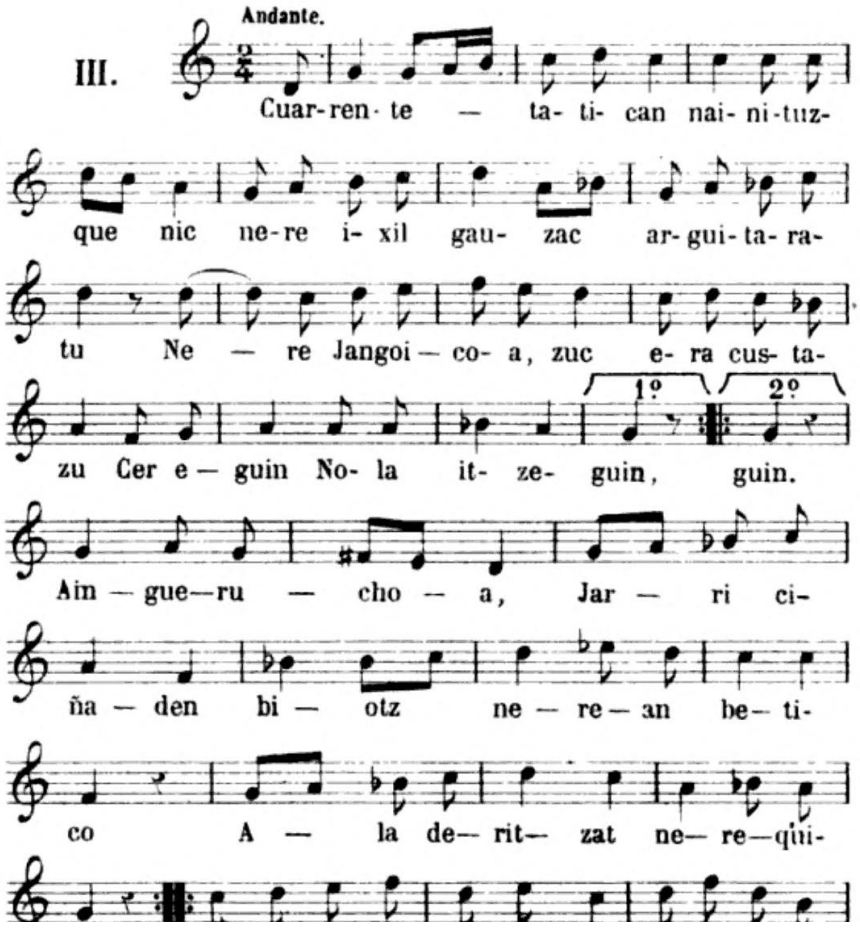
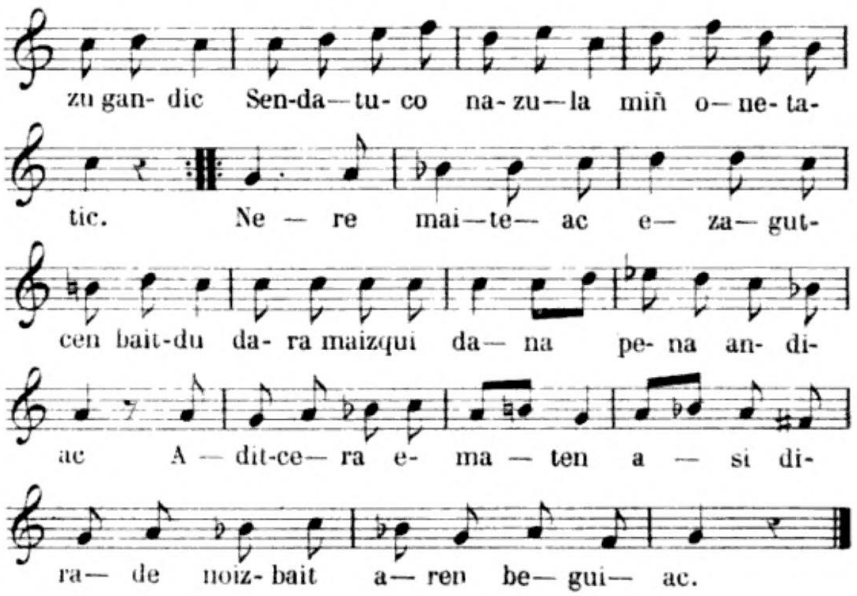
I.

PORDON DANTZA.

(Voyez p. 438.)

Allegro vivo.

II.

POBDON DANTZA ftuit0.J 54:1 M-fm « a- # X. *' T f * m jt j CUARRENTACO ERREGÜKLA. lynjti p. 437.) K-' tu iNe — re Jangoi— co- a, zuc e- ra eus- ta. ^ J r? 29 ^ zu Cer e — guiii No- la it- ze- guin , guin. fia — den bi — otz ne — re — an lie- tiDigilized by Google

CUARRENTACO ERREGUELA.

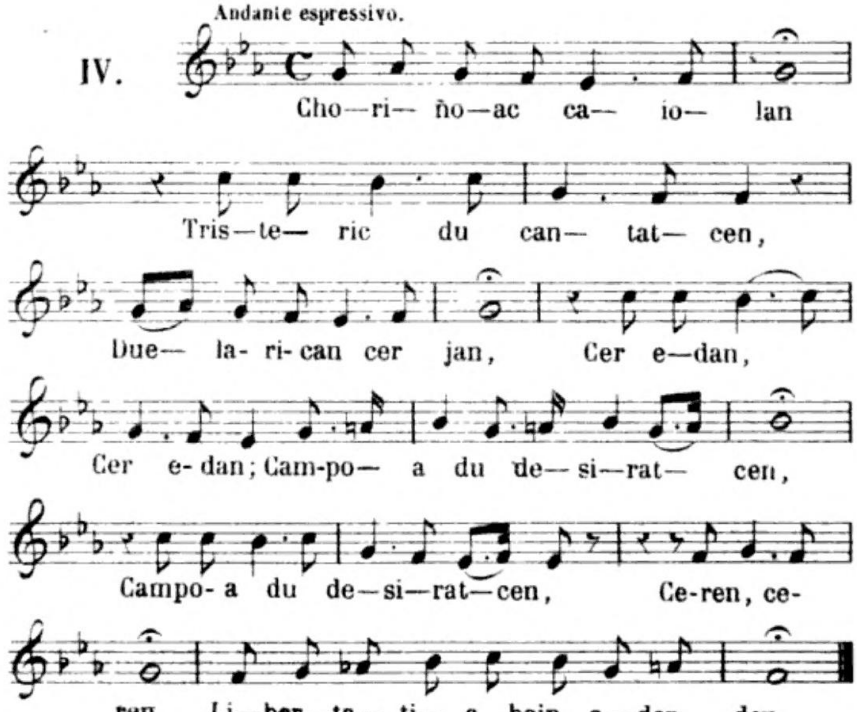
(Voyez p. 437.)

III.

;»+4 C14BBEKTACO F.HBEr.üELA mite J r;:i î;if Æl U-i /.ti gan- tiic Sen-da— lu- CO na-zu— la min o- ue- talie. .Ne — re mai— te— ac e— za— gulLvn liuil-du da- ra maizi(ui da— lui pe- na an- diic A — dil-cc— ra e- ma — leii a — si dira— de noiz- bail a — ren be— gin — ac. (; H 0 H I A C A I 0 L A N . I Voyei 1». 3*7, «6.) .Vutiiinie «&|H'es>ivo. Oho — ri— fio— ac ca— lo— lan Iris— le— ne du can— Lat— cen. r> . - - . — 3 ?. 4^ r.-4z:Æ * L ^zz:i Due— la- ri- can cer jan, Cer e— dan, Cer e-dan ; Cam-po— a du de— si— rat— cen, Catnpo- a du de— si— rat- cen , Ce-ren, ceren Li— ber— ta— ti— a hain e — der den. Digitized by Google

---

CHORIA CAIOLAN.

(Voyez p. 327, 436.)

Andante espressivo.

IV.

The text on this page is estimated to be only 24.94% accurate

TABLK I)i;S MATIÈRES. I. Le l'ays ll;is(|iio 1 II. L’escuara, ou la langue ha^riuc I III. Les proverlics l)asi|iiC!- IV. Uppn.'scnlalions ilrainatii[iies chez les Basgiies M l*i»lorales, ou Iragi.-dic'i. A3. — Tubefa-niBsIrae. on foiiiMles. 55.— CIotIs. iragtdit, C6. — Marie de Navarre, Ifagèdie, 75. — Napoléon ramerear: les quatre flis d' Aimoii , Iraftdics, il6. V. Les aiiiiiiseineiiU du peuple La-iaiiie 93 Le Jeu de Munie, 101. — Courses de lanreaci , 108. VI. Les contrclumliers bar^ipics 1 13 VIL Les Bohémiens du Pays Daa<|iie 128 VIII. Siiperstilioiis ilii Pays [lasipin LU ftlat présent el passé de la sorcellerie dans eelle ronlrée, U'. — Noie snr les eaui minérales du Pajs Basiiue. IHl, IX. Pèe.lieselilécouvertcü ili;s Ba.s(|ue.s dans ICi; mei'Silii .Nonl ; éiniKrations de cc peuple ilaiis l'Amériiiie ilu Sml 187 X. -Mœurs, usases, costumes îles Kasipies 199 XI. P(n'‘:iios populaires îles Basques 209 Inlroiliictlon , M9. — Le chant des Canlabres . 828, — Le chant d' Alublscar AUabiseairaco cantaa , Î35. — La bataille de neolihaf (Beolibsrreco Wdilil. <39. — Doinenion il’Anilla (PomepiOB de AndisI.MS. — Le vIeoBi» de Beisnnee (Beliunce bltronJes). tU. — ChaiK en rboHDew de M. I« eoiiled'E.slainK (U'KsHinniaoa conleafcn laaJorioae).M8. — Ftle nslIOMle iNacloneaco beslai, 251 — Chansons de MuHaKorrl (MuHsKorrlf «MMie I . Üi6. — L'arbre de Giierniea i Cuernicaro arhola) ■ 261 — La bancée (leTardelsfAlharnleccoesciiniiala , 203. — L'amante au couvenl 1 Amorosa ronibenluan) , 2

TABLE DES MATIÈRES. r>4(; olhoilzile ela guibelalua) , 51.î. — lU'criminalions amoureuses (Anioros baleii galikiac), 515. — Même sujel, 317. — Amour contrarié (Amodio contrarisialia),5l8. — L'amant consolé (.Amoros contsolatia), 5d1. — La jeune flile trompée (Ne.srato gazila trorapatia), 5±i. — L'heureuse chasse (Ihizicopartidaurosui, 324.— L'oiseau dans ia cage (Choria raioian), 325. — Voyage a i'ermitagcdeSaint-Joseph(ltidaia San Joscphen gucmitara', 327. — La sirène (Zerena), 334. — Chants de .Montevideo, 339. — Concours d'L'rrugiic, deuziéine pris lUrrunaco pbestetao, higarren prccioa), 341. — Le Ila>qne émigré h Montevideo (Esciialdun haten hlhotzminac Montebideoratyuanez),, 342.— Concours d'Urrugne, premier pris (Urruuaco phestetan.Iehen prccioa), 349. — Le naufrage (Pouloumpa), 348. — Mes Méditations (Enc gognetac i, .3.32. — L'eau et ie vin (L’ra eta arnoa), 3K>.— Le lahoureur (Laboraria), .3t’A). — Chansons du contrebandier (Counlrebandistaren cantuac) , 301. — Même sujet , .3<'>3. — La vie des douaniers (Cuarden hicia), .3f>5. — Dialogue entre un paressons et un viens galantin (Conversacionca afer haten eta llaplinr zahar haten artian ;, 3i'.8.— Le prêtre chasseur (Aphez Ibiztaria), 309.— Consultation matrimoniale (Ezconizaco consultacionea), 373. — .Vus menteurs (Cueçurtarier), 375. — l.e mulet (lu charhonnier (I<^zketaco mandoa), 376. — Le cheval d'Amplé (Ampleren çamaria), .382. — Sur on pauvre vieil âne (Aslo lahar bal), 384.— Contre un tailleur (Sastre baten contra), 38.3. — La fausse accusation (Accusacionefalsia), .387. — La préférence (l’referentzla), 390. — Satire des dinérenles profes-sions (Officiocenbailen crilica , ftid.— Voyage dans l'intérieur de l'Espagne iBidaia Espafian barniaii), 393. — La chanson de l'erkaln (l’erkaiiien cantua), 390. — Légende (Eresia), 399. — Complainte (Hil kechua), 40t. — Proims de buveurs (Edalen elheac), 103. — Les buveuses basqnai.ses (Edalc escualdunac), 406.— Les buveuses navarralses (Nafarlarr edaliac), 407. — Fourberie (Tromperia), 409. — Les pasteurs négligents (Arcafle ncglicntac), 4tU. — La dot perdue iDole gaidial, 413. — La famine rCoselhia), 4t4. — Un ermite pressé par la faim (Ermitau balcc berc gosetian), 418. — Les pauvres voyageurs (Ibildarl pobrlac), 419. — Fragments divers, 420. — I.a couturière d'Inchauspe (Inchauspeco dendaria), 432.— Suite d'une fête (lleslaco ondorea), 133. XII. Miioiriuc Iia8i|uc XIII. liorniinl d'Ecltepare. XIV. Arnaultl Oihenart... XV. l’ierro irAxiilar XVI. lübliograpliic basijue 435 440 453 VC7 47G Le Nouveau

Testament de Jean Leiçarraga de Briscons et de Jean de Haraneder; l'abbé Robin.— Version sonleline de l'Évangile aeion S. Matthieu, par M. l'ahbé Inchauspe. — Traductions basques de l'Inlroduclion li la vie dévote et du Combat spirituel , par Jean de llaraneder et Silvain Pouvreao. — Autres travaux de eelni-cl. — Traduetions de l'imita lion de J.-C. en labourdin et en soolelin, |>ar Chourifl, d'Aranibillaga et un anonyme. — Imitation de la Vierge. — Voyages aventureux du capitaine Martin de lloyarsabal. — Ouvrages d'Ëlicnne Malerre. — Traduction basque de la lloeirinc chrétienne de I). Juan de Beriain. — Ouvrages de Jean d'Etcheberri,dti P. Haramburu et du P. Bernard de Casicluçar. — Catéchismes basques. — Hiercicio tpirilaala , etc. — Enrologia tlipùi. — Traités de pieté publiés vers le milieu du siècle dernier, par les PP. Mendibiiru, Cardaveraz et autres. — Cou/ira iapiriiuafae en labourdin et en soalelin. — Digitized by Google

othoitzile eta guibelatua), 313. — Récriminations amoureuses (Amoros baten gaizkiac), 315. — Même sujet, 317. — Amour contrarié (Amodio contraristatia), 318. — L'amant consolé (Amoros contsolatia), 320. — La jeune fille trompée (Nescato gaztia trompatia), 322. — L'heureuse chasse (Ihizico partida urosa), 324.— L'oiseau dans la cage (Choria caiolan), 325. — Voyage à l'ermitage de Saint-Joseph (Bidaia San Josephen guernitara), 327. — La sirène (Zerena), 334. — Chants de Montevideo, 339. — Concours d'Urrugne, deuxième prix (Urrunaco phestetan, bigarren precioa), 341. — Le Basque émigré à Montevideo (Escualdun baten bihotzminac Montebideorat yuanez), 342. — Concours d'Urrugne, premier prix (Urrunaco phestetan, lehen precioa), 346. — Le naufrage (Pouloumpa), 348. — Mes Méditations (Ene goguetac), 352. — L'eau et le vin (Ura eta arnoa), 355.— Le laboureur (Laboraria), 360. — Chansons du contrebandier (Countrebandistaren cantuac), 361. — Même sujet, 363. — La vie des douaniers (Guarden bicia), 365. — Dialogue entre un paresseux et un vieux galantin (Conversacionea afer baten eta ñaphur zahar baten artian), 368.— Le prêtre chasseur (Aphez ihiztaria), 369.— Consultation matrimoniale (Ezcontzaco consultacionea), 373. — Aux menteurs (Gueçurtarier), 375. — Le mulet du charbonnier (Icazketaco mandoa), 376. — Le cheval d'Amplé (Ampleren çamaria), 382. — Sur un pauvre vieil âne (Asto zahar bat), 384.— Contre un tailleur (Sastre baten contra), 385. — La fausse accusation (Accusacione falsia), 387. — La préférence (Preferentzia), 390. — Satire des différentes professions (Officio cenbaiten critica), *Ibid.*— Voyage dans l'intérieur de l'Espagne (Bidaia Españan barnian), 393. — La chanson de Perkain (Perkainen cantua), 396. — Légende (Eresia), 399. — Complainte (Hil kechua), 401. — Propos de buveurs (Edalen elheac), 403. — Les buveuses basquaises (Edale escualdunac), 406. — Les buveuses navarraises (Nafartarr edaliac), 407. — Fourberie (Tromperia), 409. — Les pasteurs négligents (Arçañe neglientac), 410. — La dot perdue (Dote galdia), 413. — La famine (Gosethia), 414. — Un ermite pressé par la faim (Ermitau batec bere gosetian), 418. — Les pauvres voyageurs (Ibildari pobriac), 419. — Fragments divers, 420. — La couturière d'Inchauspe (Inchauspeco dendaria), 432. — Suite d'une fête (Bestaco ondorea), 433.

XII. Musique basque..... 435

XIII. Bernard d'Echepare..... 440

XIV. Arnauld Oihenart..... 455

XV. Pierre d'Axular..... 467

XVI. Bibliographie basque..... 476

Le Nouveau Testament de Jean Leiçarraga de Briscous et de Jean de Haraneder; l'abbé Robin.— Version souletine de l'Évangile selon S. Matthieu, par M. l'abbé Inchauspe. — Traductions basques de l'Introduction à la vie dévote et du Combat spirituel, par Jean de Haraneder et Silvain Pouvreau. — Autres travaux de celui-ci. — Traductions de l'Imitation de J.-C. en labourdin et en souletin, par Chourio, d'Arambillaga et un anonyme. — Imitation de la Vierge. — Voyages aventureux du capitaine Martin de Hoyarsabal. — Ouvrages d'Étienne Materre. — Traduction basque de la Doctrine chrétienne de D. Juan de Beriain. — Ouvrages de Jean d'Etcheberri, du P. Haramburu et du P. Bernard de Gastelupar. — Catéchismes basques. — *Exercicio spirituala*, etc. — *Eucologia ttipia*. — Traités de piété publiés vers le milieu du siècle dernier, par les PP. Mendiburu, Cardaveraz et autres. — *Cantica izpiritualac* en labourdin et en souletin. —

The text on this page is estimated to be only 20.22% accurate

TABLE DES MATIÈRES. r>47 Jubilés. — Traduciiwn de l’Ilisioirc de l’Ancieii et du Nouveau Teslamenl de Koyamiiom. — Histoire de l’Anrien el dn Nouveau Tcsiament de D. F. 1. de Lardizabai. — l.a Passion de J.-C. en vers biscayens. — Poème sur les mirarles de la \iergc d'Aranzizu. — Erro$arh tdo (A*rea ia^lua et autres livres de piété publiés Bilbao it la Hn du siècle dernier et au rommemement de celui-ci. — Traduction de l'Abrégé de la perfection ehrélienne, de Rodrigue/. — .André Daraieiart. — Grandes .Méditations de Buliaide. — Doctrine chrétienne de l’abbé Fleury, traduite par Fr. Antonio l'billosco. — Sermons de S. .Antoine, par D. Miguel Ignacio de Zavalela. — Exerdce.s spirituels, elc., imprimés à Bayonne. — Cahiers des Basques français du Labourd. ^ Livres de piété en basque imprimés pendant la Bévoiulion de 1789. ^ invitation il la conversion pour les jeunes gens, cantique. — Ouvrages basques de D. Juan Antonio de Moguel, de 0. Juan Baulisla de Aguirre, cl du P. Pedro Antonio Anibarro.— l’$eara Libria, l'xcttra Libru berria, Euscahtunarfn l^guiw. — Ahérédalre basque. — Sermous en biscayen, de Fr. Pedro Asiarloa. — Ouvrages de Fr. Barthélcmi de Santa Teresa et del>. Juan Igoaciodelzluela. — Instruction sur le chemin de la croix, bonne Journée. Lettre ilTziueia ii D. Juan José Moguel. — Fables de B. Pasqual Iturriaga et do M. i.-B. Arcliu. — Chansons patriotiques de ce dernier. — Traduction des fables de La Fontaine, par M. l'abbé Goyhelche. — Fables en prose biscayenne, par DoHa Vicenia Moguel. — Aili-Heguia , de M. Augustin Cliaho. — .Sermons de H. Joaquin Li/arraga. — Histoire du Guipuzena, de H. Juan Ignacio de Iztucla ; l€i fiastfues (Eskaldunac, etc.1, de J.-M. Hiribarren. Moniebideoco Berriac, poème relatif aux émigrallon.s des Basquo dans l* Amérique du Sud. — Traduction d’un poème latin sur l’avénenienl au trône dn roi Charles IV. — Petits poèmes cl chansons de circonstance de M. Larralde, dit Bordarhouri , de Pierre Topet, dit Etchaoun^ el d'autres. — Publications basques de S. .A. le prince Louis>Lucien Bonaparte. XVII. Coni*lu:5ion 533 Ailililioiis et corrections 53iJ (Jiijiire pièces de niusiqiie 5V1 ’ïUX. T 0 Gwüt’OOILÎîCC. ,t Pvsv-Fail f Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

Digitized by Coogle

Digitized

0057004 78

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

Digitized by Google